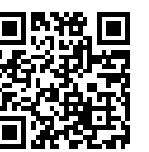
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B
613
4006 a

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE
ENCYCLOPÉDIQUE,

OU

ANALYSE RAISONNÉE

DES PRODUCTIONS LES PLUS REMARQUABLES DANS LA POLITIQUE, LES SCIENCES, L'INDUSTRIE ET LES BEAUX-ARTS;

RECUEIL MENSUEL,

publié sous la direction de

M. Hippolyte Carnot.

TOME LII.

PARIS.

AU BUREAU DE LA REVUE ENCYCLOPÉDIQUE,

RUE DES SAINTS-PÈRES, n° 26.

OCTOBRE 1831.

Digitized by Google

« Toutes les sciences sont les rameaux d'une même tige. »

BACON.

Digitized by Google

REVUE

ENCYCLOPÉDIQUE.

DE LA POLITIQUE EXTÉRIEURE ET INTÉRIEURE DE LA FRANCE DEPUIS LA RÉVOLUTION DE 1830.

DEUXIÈME PARTIE.

POLITIQUE INTÉRIEURE.

Le drapeau national venait de remplacer le drapeau blanc sur les tours de Notre-Dame et sur le pavillon des Tuileries. Le peuple des barricades était maître de Paris par droit de conquête, et d'héroïques prolétaires veillaient attentivement sur les palais et les comptoirs.

Sous ces vainqueurs en haillons, l'ordre régna véritablement dans la capitale de la France; néanmoins leur domination, toute admirable qu'elle était par son caractère moral, devait bientôt avoir un terme. Il fallait se hâter d'organiser un gouvernement sur les ruines de celui qu'on venait d'abattre. Tout naturellement l'attention et la confiance publiques se tournèrent vers les hommes qui avaient acquis le plus de renommée par leur

Digitized by Google

opposition au régime déchu. Les combattans de juillet mirent leur victoire en dépôt dans les mains du plus illustre et du plus ancien soldat de la liberté : un grand nombre d'entre eux le pressèrent même vivement d'accepter la présidence d'un gouvernement provisoire, jusqu'à la constitution définitive du pays par un congrès national. Mais l'ami de Washington crut que l'intérêt de la France et le souvenir d'une longue vie, pure de toute vue ambitieuse, lui commandaient un refus. Il le prononça au milieu des notabilités de tous les rangs, qui s'agitaient auprès de lui, et qui s'échelonnaient, pour s'élever graduellement à l'aide les unes des autres. Dès lors, la pente rétrograde se trouva ainsi établie : le peuple s'était rallié à Lafayette ; Lafayette se confia aux 221 ; les 221 s'offrirent au duc d'Orléans ; le duc d'Orléans se livra aux doctrinaires, et les doctrinaires touchaient à la restauration....

Tout fut logique et nécessaire dans cette série de témoignages et d'actes de confiance. Du moment que Lafayette ne jugea pas utile et convenable de prendre sur lui la responsabilité du gouvernement de la France, et de fonder un nouvel ordre de choses avec des hommes nouveaux, dont son immense réputation eût suffisamment étayé l'obscurité, il fallait s'attendre à tout ce que nous avons vu depuis un an. La nation ne connaissait rien de plus libéral, et n'avait rien de plus populaire que la fameuse opposition, dont la persévérance, en réduisant Charles X aux coups d'état, avait involontairement provoqué l'explosion de juillet. Les doctrinaires, rejetés depuis plusieurs années dans les rangs de cette opposition, par les envahissemens du parti nobiliaire et sacerdotal, y figuraient avec éclat. Leur chef, Royer-Collard, avait été élu sept fois en 1827. Comme on leur supposait des idées étendues, des connaissances profondes, une théorie complète sur l'organisation sociale et sur le mécanisme gouvernemental, ils parvinrent à s'introduire sans obstacle dans les conseils du prince à côté de quelques hommes qui jouissaient d'une faveur plus grande auprès du parti national. Leur avène-

Digitized by Google

ment au pouvoir devait produire, ainsi que je l'ai dit précédemment, le système du *juste-milieu*, et toute la partie de la nation qui est habituée à faire céder les considérations lointaines ou élevées à des besoins actuels de repos et de tranquillité devait aussi s'attacher vivement, comme elle l'a fait, à ce système.

Il ne s'agit pas, je le répète, d'imputer à crime aux doctrinaires leur conception de la *quasi-légitimité*. Je crois avoir déjà expliqué comment l'influence de leurs antécédens, les traditions du *canapé*, et le caractère nécessairement étroit de toute politique de coterie, avaient dû les amener, malgré toute l'élévation de leur esprit et toute la profondeur de leurs études, à une appréciation misérable du sublime mouvement de juillet, et leur faire considérer les institutions et les traités de 1814 comme les seules garanties possibles et efficaces de l'ordre public et de la paix. Nous avons vu ce qu'avait été cette paix, poursuivie avec tant d'ardeur par notre diplomatie; il nous reste à examiner ce que c'est aussi que cet *ordre public*, dont les hommes et les doctrines de la restauration devaient nous assurer l'inviolabilité.

Dès le mois d'août, l'ÉMEUTE commença par les ouvriers imprimeurs, c'est-à-dire par les mêmes hommes qui avaient donné le signal du combat contre la gendarmerie et la garde royale. Elle continua en septembre, devint plus effrayante en octobre, fut générale et terrible en décembre, triompha pendant deux jours en février, et n'a cessé depuis d'avoir ses retours presque périodiques et toujours plus menaçans pour les lois et les autorités existantes.

Dira-t-on maintenant que ces désordres permanens, que cette turbulence continuelle, n'appartiennent qu'à une poignée de factieux? Mais à qui pourra-t-on persuader que, dans un pays comme la France, où la civilisation est si avancée, où le besoin d'ordre et de repos est si général et si pressant, il soit permis à quelques perturbateurs d'ébranler à leur gré la confiance publique, et de plonger incessamment une immense capitale dans

Digitized by Google

les agitations et les alarmes, si la société ne renfermait pas d'ailleurs des causes profondes de malaise et d'irritation? Que les partis interviennent dans l'*émeute*; qu'ils cherchent à l'entretenir, à la grossir, à l'exploiter, cela est tout-à-fait vraisemblable; mais qu'ils puissent la faire à volonté, indépendamment de toute raison légitime de plainte, de toute disposition morale des masses, de toute participation de l'opinion publique, c'est ce qu'on ne peut admettre quand on a osé voir l'émeute sans prévention, et quand on a réfléchi un peu sur l'origine et la nature des mouvemens populaires.

Cependant le ministère et ses amis ont toujours affecté de n'attribuer les troubles de la capitale qu'à un petit nombre de mécontens, qu'ils ont présentés le plus souvent comme *républicains*; pour insinuer ensuite que l'opposition parlementaire pouvait bien, par sa tendance démocratique, ne pas être tout-à-fait étrangère aux *émeuteurs*.

L'opposition s'est indignée de cette supposition; elle a récriminé; elle a renvoyé l'accusation à la police; elle a fait remarquer, avec raison, par la bouche de M. Mauguin, que l'intervention tumultueuse de la multitude n'avait profité qu'à ceux qui s'en montraient les plus effrayés; et que, toutes les fois que les ministres avaient été vivement interpellés au sein des Chambres, l'émeute, comme un auxiliaire *in extremis*, qui ne leur a jamais manqué, était inopinément survenue, à leur insu sans doute, mais tout-à-fait à propos, pour les tirer d'embarras. Les derniers événemens qui avaient agité Paris en fournissaient un exemple frappant.

Après trois jours de deuil, de consternation, de clameurs et d'excès condamnables, la tranquillité renaissait dans la capitale; et le lundi 19 septembre, la plupart des journaux annonçaient que la crise violente et si redoutée, dont la nouvelle de la prise de Varsovie avait été la cause et le signal, était enfin apaisée. C'était ce jour-là même que le ministère avait à répondre à la double interpellation de MM. Mauguin et Laurence. Dès le

Digitized by Google

matin, cent tambours battirent le rappel dans tous les quartiers de Paris, et ne contribuèrent pas peu à replonger son immense population dans l'anxiété. Je ne veux point provoquer le soupçon et le blâme sur ces actes de l'autorité. L'état des esprits parut sans doute assez effrayant au ministère pour nécessiter l'appareil militaire qu'il déploya autour de la Chambre des députés, afin de protéger la représentation nationale contre l'influence du dehors. Mais, quelque légitimes que fussent les motifs de cette bruyante convocation de la garde nationale, il n'en est pas moins vrai qu'elle servit à ramener les attroupemens au lieu de les dissiper. En effet, partout où il se présenta des corps armés, les curieux accoururent, des rassemblemens se formèrent, quelques agitateurs purent s'y mêler, la verge de la police et le sabre du soldat intervinrent, il y eut *émeute flagrante*, et le ministère, pressé de rendre compte de sa conduite, répondit, non pas cette fois comme Scipion, en montant au Capitole pour y chercher l'appui de sa gloire, mais en montrant le *Forum* tumultueux, et en descendant jusque dans la rue pour s'y réfugier derrière la gloire des dragons et des sergens de ville.

L'opposition parlementaire, ainsi étourdie, étouffée, vaincue par les clameurs extérieures, avait donc le droit d'exiger du ministère, sauvé par l'émeute, un peu plus de pitié pour sa libératrice, sous peine d'ingratitude. Les derniers troubles, d'ailleurs, avaient eu une origine et un caractère particuliers qui commandaient l'indulgence. Il est incontestable, en effet, que la première explosion des sentimens populaires, à la nouvelle du triomphe des Russes, si elle fut accompagnée de cris et d'actes coupables, si elle frappa ainsi d'épouvante les amis de l'ordre, servira du moins de témoin dans l'histoire, pour faire absoudre la France de toute complicité dans le meurtre de la Pologne; pour décharger notre pays de toute solidarité dans la conduite de ses ministres, et pour attester qu'il y eut dans Paris douleur universelle et profonde, douleur *jusqu'au délire*, quand on apprit que Varsovie était au pouvoir de l'autocrate, et que l'hé-

Digitized by Google

roïsme des Polonais n'avait fait que prolonger leur agonie! Il est horrible, sans doute, que notre justification devant le tribunal de la postérité s'établisse par des mouvemens séditieux et par des vociférations homicides; il est horrible que le génie de a France, si jamais on l'accuse d'avoir assisté, impassible, à l'assassinat d'un peuple ami, ne puisse se défendre qu'en citant des scènes de désordre et des actes de vandalisme. Mais sur qui doit donc tomber la responsabilité de cette apologie déshonorante? qui a conduit la nation la plus civilisée de l'univers à cette extrémité, de ne pouvoir échapper à la honte dont l'avenir accusera sa diplomatie qu'en invoquant des souvenirs de barbarie et de brutalité? Si les hommes qui habitent les hautes régions de la politique eussent fait leur devoir; si les sentimens fraternels du peuple Français pour la Pologne eussent été dignement exprimés en langage officiel, l'intervention désordonnée d'une multitude furieuse n'aurait pas affligé la capitale, et la douleur publique n'aurait pas été réduite à prendre pour interprètes des orateurs de carrefour.

Mais quand les hommes puissans se taisaient, ou ne donnaient que des larmes stériles au malheur des Polonais; quand tout était de glace, là où l'on se pique d'urbanité et de mansuétude, il fallait bien, pour l'honneur de la France, que le feu sacré de la sympathie, le bouillonnement des passions généreuses et le sentiment moral de la nation se montrassent quelque part; et alors, c'est le peuple des rues qui est venu suppléer sous une forme effrayante le silence et la réserve du peuple des salons. Tout en réprouvant ses excès, tout en flétrissant l'expression furibonde qu'il a donnée à ses regrets pour ses frères du Nord, il est impossible de ne pas reconnaître que son exaltation tumultueuse aura pour résultat de constater, un jour, combien la population parisienne fut innocente des torts de la diplomatie française, et de faire oublier peut-être qu'un ministre et un député de la nation qui devait le plus à la Pologne s'attachèrent, l'un à nous rassurer sur le triomphe des Russes, en disant que l'ordre

Digitized by Google

régnait maintenant *à Varsovie !* l'autre à nous consoler de l'extermination de nos plus fidèles alliés, en soutenant qu'une Pologne était impossible, et en justifiant le fameux partage qui scandalisa le monde civilisé à la fin du dix-huitième siècle...

Non, l'émeute parisienne, quelque parti que la police et les factions aient voulu en tirer, n'a jamais éclaté sans avoir sa cause réelle dans le malaise général de la population, dans le froissement des opinions et des sympathies des uns, dans la misère et le désespoir des autres. Il vaut mieux reconnaître toute l'étendue et toute la profondeur de la plaie, pour s'occuper efficacement de la guérir, que de chercher à s'étourdir sur des dangers manifestes, en fermant obstinément les yeux. Hé bien, il est tellement vrai, tellement évident que l'agitation perpétuelle de la capitale tient à des souffrances morales et matérielles dans les classes les plus nombreuses de la société, que cette agitation s'est montrée depuis un an sur tous les points de la France. Le peuple des villes et des campagnes, l'homme du nord et du midi, se sont levés et se lèvent à la fois aujourd'hui pour menacer ou violer *l'ordre légal*, que beaucoup de gens avaient pris pour le dernier terme du perfectionnement social. Au milieu de tant de symptômes de détresse, de tant de témoignages sinistres de l'insuffisance de la loi et des vices de notre organisation actuelle; au milieu des révoltes royalistes de l'ouest et des séditions démocratiques de Toulouse, de Perpignan et de Grenoble; à la lueur des incendies qui consument les registres et les bureaux des octrois, des droits réunis et des douanes, en présence et avec la *coopération* même des gardes nationaux, dans la plupart des villes du Languedoc, de la Provence, de l'Auvergne, de l'Alsace, qui oserait dire encore que les embarras du pouvoir et l'inquiétude des citoyens ne proviennent que d'*une poignée d'agitateurs que l'ordre et le calme désespèrent ?*

Les partis se mêlent sans doute à ces actes de désordre, à ces scènes déplorables; mais pourquoi le gouvernement laisse-t-il aux partis un auxiliaire aussi puissant que la misère publique ?

Digitized by Google

Pourquoi ne s'empresse-t-il pas de leur enlever l'appui du mécontentement universel, et de leur arracher le drapeau de la réforme, en le déployant lui-même sur les masses populaires, qu'une législation abusive et le besoin pressant d'amélioration poussent aux plus graves excès? Il y a un moyen sûr de rendre vains et solitaires les efforts des factieux, c'est de ne pas donner prétexte à la sédition, de ne pas fournir un aliment à la révolte, en repoussant des vœux légitimes, en méconnaissant des besoins impérieux. A défaut de sentiment d'ordre et de dispositions pacifiques, les fauteurs de troubles ont du moins assez de cette sagesse qui consiste à calculer les chances favorables ou funestes d'une entreprise, pour ne pas tenter de soulever une nation libre et prospère, une nation pleinement satisfaite de ses institutions et de ses chefs. Là donc où la perturbation se manifeste, où l'insurrection éclate, il y a évidemment lieu d'accuser les vices de la loi ou les fautes du pouvoir, l'impuissance de la constitution ou l'impéritie de l'autorité.

Que le gouvernement réprime le désordre par la police et la force militaire, qu'il défende la tranquillité publique contre les agitateurs, rien de mieux : on ne peut qu'applaudir à sa sollicitude et à sa vigilance. Mais, cette tâche indispensable et salutaire une fois remplie, qu'il s'occupe aussi de prévenir les excès dont il ne peut le plus souvent arrêter le cours que par d'autres excès, que par un recours extrême à de sanglantes mesures ; qu'il voie, dans les cris des agitateurs et dans les explosions du désespoir, d'utiles avertissemens, et qu'il ne dédaigne pas d'en profiter pour faire cesser la cause première des troubles, en portant un prompt remède aux maux qui affligent le corps social, et en fondant ainsi la sécurité des citoyens, non plus sur l'application homicide d'une loi martiale, mais sur la satisfaction des intérêts généraux, sur le redressement des griefs, la réforme des abus et le bonheur du peuple.

Les hommes d'état qui ont gouverné la France, depuis la révolution de juillet, soit par une action directe, soit par la seule

Digitized by Google

influence de leurs conseils, ont-ils agi avec cette prudence? ont-ils compris les avis désordonnés de la multitude? ont-ils manifesté une parfaite intelligence de la situation des classes laborieuses? Se sont-ils montrés pénétrés de la nécessité qui pesait sur eux, des devoirs qui leur étaient imposés? Je ne puis le penser.....

Une dynastie, qui avait pour elle l'appui de la tradition politique et religieuse et le prestige de notre antique gloire, venait de disparaître devant l'indignation, la colère, la vengeance, la justice du peuple. A ce terrible, mais admirable spectacle d'une chute immense; à l'aspect d'une nation, jadis idolâtre de ses rois, et brisant aujourd'hui, comme un jouet d'enfant, le sceptre redoutable qu'avaient porté Charlemagne, saint Louis, Henri IV et Louis XIV, fallait-il avoir beaucoup médité sur les causes de la grandeur et de la décadence des empires pour sentir que ce divorce éclatant de la France avec un trône lié à ses destinées pendant quatorze siècles ne pouvait s'accomplir sans entraîner de vastes changemens dans les anciennes relations des diverses classes de la société, sans amener de grandes améliorations dans le sort d'une nation justement rebelle et définitivement victorieuse?

La révolution de 1789 avait délivré le tiers-état des immunités, des priviléges et de toutes les distinctions aristocratiques dont le moyen âge avait doté le clergé et la noblesse. L'universalité de l'impôt, l'abolition des ordres, l'unité du corps social, l'égalité devant la loi, furent alors les conquêtes importantes qui signalèrent la première catastrophe de la race des Bourbons. Lorsque, après vingt-cinq ans d'exil et quinze années de restauration, cette famille malheureuse était rejetée une dernière fois sur la terre étrangère, devait-on croire qu'un événement de cette nature resterait sans conséquence pour ceux qui l'avaient consommé? Devait-on croire que le peuple serait censé avoir combattu sans intérêt, et ne s'être levé contre la branche aînée des Capétiens que pour défendre l'intégrité de l'ordre social qu'elle

Digitized by Google

nous avait fait subir depuis 1814, avec l'aide et le concours de la sainte-alliance? C'était à la partie la plus nombreuse, la plus active et la plus éclairée de la nation qu'était due la révolution de 1830. Ces innombrables prolétaires qui triomphèrent des Suisses appartenaient à la classe ouvrière ou à la jeunesse qui est disséminée dans toutes les carrières utiles et dans les professions libérales. Il fallait donc reconnaître qu'il manquait quelque chose à ces hommes énergiques, à ces masses d'ouvriers et d'étudians, pour qu'ils se fussent ainsi rencontrés sur la place publique en face de la mitraille, pour qu'ils eussent renversé de concert le trône de Charles X, après l'avoir miné pendant long-tems par les conspirations et les émeutes. Les fameuses ordonnances ne touchaient directement que les électeurs et les éligibles, que les journalistes et leurs abonnés. Les classes inférieures semblaient tout-à-fait étrangères au coup d'état, et c'est cette apparence qui rendit si téméraire et qui précipita dans l'abîme le dernier ministère de la restauration. On croyait fermement à la cour *que le peuple avait donné sa démission*, et qu'il resterait impassible jusqu'au bout en présence des querelles de la bourgeoisie avec l'antique noblesse et le vieux sacerdoce. Quelques feuilles de l'opposition constitutionnelle avaient elles-mêmes accrédité cette opinion. Sous le ministère de M. de Martignac, le *Journal des Débats*, alors, comme aujourd'hui, organe officiel de la classe bourgeoise qui essaie d'élever une nouvelle aristocratie sur les débris de l'ancienne, et de substituer l'influence de la fortune héréditaire au crédit et à la considération du patriciat; le *Journal des Débats* s'exprima avec une naïveté bien remarquable pour démontrer combien le peuple était désintéressé dans les questions politiques qui ne sortaient pas du cercle tracé par la Charte, et pour laisser ainsi à la bourgeoisie seule le soin et le droit de les résoudre : « Fortifiez, disait-il, le salutaire ascendant de la bourgeoisie, toujours amie du repos et de l'ordre; car, après tout, qui souffre de la loi d'aînesse? la bourgeoisie qui a quelque chose à partager entre ses enfans, et non le petit peuple qui n'a rien. Qui

Digitized by Google

se ruine au 3 p. 100? la bourgeoisie. Qui s'indigne de la censure? la bourgeoisie, qui aime à lire et à penser librement, et non le petit peuple qui n'a que le tems de travailler afin de gagner sa vie. »

Si donc le petit peuple, qui ne forme pas moins des neuf dixièmes de la nation, ainsi dédaigné, ainsi placé en dehors de la loi politique par la restauration, a pris sur lui, sur lui seul, de chasser les princes qui lui avaient imposé un régime qui l'excluait de toute participation aux affaires publiques, et qui l'abandonnait à sa laborieuse misère, comment pourrait-on penser qu'il n'est sorti généreusement de l'indifférence humiliante à laquelle on le condamnait que pour continuer de vivre sous le poids des mêmes exclusions, des mêmes charges et de la même misère? Non, le peuple, dont la voix est bien réellement celle de Dieu quand il manifeste un désir de progrès, quand il sape les préjugés, résiste au génie du retardement et punit le parjure, non le peuple n'a pas pu travailler en vain dans la grande semaine. Si son œuvre sublime n'a pas encore reçu sa récompense, c'est que tout son héroïsme n'a servi jusqu'ici qu'à faire passer le pouvoir aux hommes mêmes qui, en 1827, affectaient de ne le compter pour rien dans l'ordre politique, et qui depuis n'ont accueilli sa victoire que pour l'étouffer.

Ces hommes, je le répète, ne pouvaient pas agir autrement qu'ils n'ont fait, sans renier leurs antécédens, sans démentir toute leur histoire, sans abdiquer leur personnalité politique; et comme de pareils sacrifices sont rares, il fallait se rappeler le mot de Napoléon : *Les blancs sont toujours blancs*, et ne pas trop espérer que les métaphysiciens royalistes du canapé pussent jamais donner l'exemple d'une héroïque et sublime inconséquence, en abjurant tout à coup leurs vieilles affections et leurs anciennes théories, pour se convertir à la souveraineté du peuple, dont la résurrection triomphale venait de renverser leur propre ouvrage. Il était dans leur destinée d'être les *exécuteurs testamentaires* de la *légitimité*, et non pas les *tuteurs* de la *révolution*. Ils ont

Digitized by Google

très-bien compris et rempli leur rôle : la France aurait dû s'y attendre, et ne pas leur abandonner si long-tems la scène pour leur laisser jouer une mauvaise parodie de la restauration. Il est beau sans donte de pardonner à ses ennemis après la victoire; mais il n'est ni sage ni prudent de leur livrer son épée et de se remettre entre leurs mains. César, l'homme du peuple, non content d'avoir usé de clémence envers les superbes patriciens qu'il avait vaincus à Pharsale, se flatta de les attacher franchement à sa cause en les comblant de bienfaits et en leur rouvrant les portes du sénat ; et ce fut au milieu du sénat que l'implacable noblesse lui témoigna sa reconnaissance par vingt-trois coups de poignard. La liberté, après son triomphe des *barricades*, a un peu trop imité César; et ses ennemis, quelque bizarre que puisse paraître à certains égards ce parallèle, ont aussi fait les Brutus, sinon par l'austérité des mœurs et du patriotisme, du moins par l'ingratitude et la ténacité aristocratiques.

Mais, si les auteurs de la restauration de 1814 n'ont fait que rester fidèles à leurs doctrines et à leurs affections politiques, en s'appliquant à amoindrir le plus possible les événemens de juillet, il n'en a pas été ainsi de quelques-uns de leurs auxiliaires. On a vu de jeunes hommes, après s'être fait une certaine réputation dans les rangs du libéralisme, par des discours ou par des livres qui renfermaient l'adhésion la plus complète aux principes de la révolution ; on les a vus rougir soudainement de leur admiration pour les démolisseurs gigantesques de l'Assemblée constituante et de la Convention, et s'efforcer d'obtenir grâce, dans les salons de l'aristocratie, pour la hardiesse et la générosité de leurs premières opinions, en déposant sans regret le télescope de l'histoire pour prendre le microscope des coteries.

Les *quasi-légitimistes* se sont beaucoup applaudis de cette défection, qui leur promettait l'appui de quelques renommées naissantes, de quelques talens déjà très-distingués. Ils en ont tiré, en effet, d'abondans secours à la tribune; car depuis l'insaisissable et inépuisable M. Pasquier, nul ministère n'avait trouvé,

Digitized by Google

dans ses dociles phalanges, tant de ressources en esprit, en érudition et en paroles. Cependant qu'a produit, en définitive, cette dépense prodigieuse de sophismes assaisonnés d'épigrammes? Où sont les fruits de cette prodigalité de sarcasmes et de citations historiques? Que reste-t-il des sentences solennelles de l'orgueilleuse métaphysique et des saillies triviales de la faconde parlementaire? Les embarras du pouvoir sont-ils moins grands, les alarmes des citoyens moins vives, les souffrances du peuple moins profondes? Non, sans doute; toute la subtilité oratoire des professeurs d'optimisme, qui ont voulu nous montrer l'Europe et la France par la lucarne ministérielle, comme ces courtisans de l'ancien régime, qui ne savaient rien voir qu'à travers l'œil-de-bœuf de Versailles; toute leur subtilité oratoire n'a pas plus trompé le bon sens national sur l'intensité des maux qui affligent ou menacent notre pays, que sur les résultats désastreux du silence et de l'inaction de notre gouvernement à l'égard de l'Italie et de la Pologne. Les faits ne perdent pas leur caractère, et l'histoire du présent, pas plus que celle du passé, ne se dépouille de sa gravité pour prendre des formes mesquines, parce que cette métamorphose pourrait convenir à des hommes d'esprit, qui, après avoir dédaigné une place lointaine dans l'estime de la postérité, pour jouir de la faveur immédiate de l'opulence et de la grandeur contemporaines, se trouveraient heureux de réduire le grand drame du développement progressif de l'humanité aux petites proportions du monde qu'ils font mouvoir, afin de n'être pas accablés par la comparaison, et de rester toujours d'importans personnages.

Le monde ne change pas, dit-on, *il ne fait que se modifier*. Pitoyable jeu de mots! qui, sous un hommage hypocrite à la loi du progrès, qu'on veut bien appeler la plus *noble croyance des tems modernes*, cache un véritable outrage à la majesté de la pensée divine, qui se déploie d'âge en âge dans les conceptions toujours plus larges et plus élevées de la raison humaine. Et pourquoi cet outrage? Parce que le souvenir des révolutions

Digitized by Google

embarrasse et importune les partisans idolâtres du *statu quo;* parce qu'en rapetissant les magnifiques évolutions de l'esprit humain dans le *passé*, on se flatte d'atténuer l'importance et la nécessité des améliorations que le *présent* réclame.

Luther et Bacon, Descartes et Newton, consolez-vous, si, du sein de la postérité reconnaissante, s'élèvent quelques ingrats qui voudraient effacer les traces glorieuses et profondes de votre passage sur la terre, en prétendant qu'il n'en reste plus rien *que l'indépendance de quelques cours d'Allemagne, que la saisie de quelques biens d'église, que des discussions un peu plus libres dans les croyances, qu'une observation un peu plus exacte de la nature, que des modifications* qui n'ont pas empêché le monde d'*aller comme auparavant.* Consolez-vous, cette négation audacieuse de votre influence sur la marche ascendante de l'esprit humain, de la rénovation immense dont vous avez donné le signal dans le domaine de l'intelligence, et par conséquent dans celui de la politique; cette négation impie trouvera peu d'échos chez les nations civilisées de l'Europe, et sera considérée comme un blasphème partout où le progrès inspirera une foi vive et sincère !

Consolez-vous aussi, philosophes et tribuns du dix-huitième siècle, si l'énormité de vos travaux et l'immensité de votre gloire sont méconnues à la tribune même dont vous avez préparé les matériaux et jeté les fondemens. Consolez-vous : ceux qui nient votre œuvre colossale ont pris à tâche de tout rétrécir. Il entre dans leurs petits arrangemens de réduire les plus grandes réformes à de petites proportions : à les entendre, les siècles les plus fameux n'ont eu que de folles prétentions quand ils ont cru faire du nouveau, et peu s'en faut qu'ils n'en viennent à parler des sublimes monumens de la perfectibilité humaine comme de l'enfantement ridicule de la *montagne* de la fable. Une espèce de monomanie déprimante s'est emparée d'eux ; on dirait qu'ils ont mission de désenchanter le monde sur la grandeur des événemens et sur l'illustration des hommes. Remplacer la généreuse inspiration

Digitized by Google

du poète et la haute raison du philosophe par le calcul du bureaucrate, substituer le parlage à l'éloquence, l'érudition à la science, et l'adresse à l'habileté; mettre la familiarité de la présomption au-dessus de la noblesse de l'assurance, préférer le commérage à la solennité dans les conseils des nations, prétendre que la supériorité des modernes sur les anciens repose avant tout sur la transformation décroissante du théâtre de la démocratie, et se féliciter de ce que le *Forum* des Gracques n'est plus aujourd'hui qu'un *salon d'honnêtes gens:* voilà la mesure de leur intelligence politique et de leur foi au progrès! Pitié donc, mille fois pitié pour qui s'efforce ainsi d'étouffer le génie de l'avancement dans des bras de pygmée par de perfides étreintes! Pitié pour qui ne voit qu'un *modificateur* dans Mirabeau, qu'un *Don Quichotte* dans le comité de salut public, qu'un *dévastateur* dans Napoléon! Pitié pour qui se démène misérablement devant les géans de l'histoire, et s'évertue à les faire descendre à son niveau, afin de pouvoir les insulter face à face!

Un jour aussi, sous la restauration, des paroles de dédain tombèrent de la tribune française sur la mémoire de quelques grands hommes de l'antiquité : c'était le tems où la sainte-alliance tenait garnison à Paris, où les débris de Coblentz et de la Vendée formaient la majorité de notre représentation nationale. On vit alors un marquis de Montcalm, rempli de terreur au souvenir des triomphes de l'éloquence, ne trouver rien de mieux à dire, pour prémunir ses collègues contre la puissance séductrice de la parole, que d'accuser Cicéron et Démosthènes *d'avoir fait plus de mal que de bien à leur pays.* On se souvient qu'un ministre, dont la voix entraînante n'avait pas peu contribué aux alarmes du noble député, lui reprocha d'avoir voulu ravir à l'homme ses plus belles illusions, et lui demanda plus de respect pour les orateurs immortels dont un chancelier de France avait dit que la nature s'était reposée long-tems après les avoir montrés au monde.

Démosthènes et Cicéron, si dignement vengés du marquis de

Digitized by Google

Montcalm, par l'éloquent héritier des orateurs de la *Gironde*, étaient loin cependant d'avoir rendu à la cause du progrès des services aussi éminens que ceux de Mirabeau et de ses successeurs. Démosthènes défendait le *statu quo* dans une démocratie rétrograde; Cicéron faisait du *juste milieu* à Rome, après la défaite de l'aristocratie qui avait d'ailleurs toutes ses affections. Si donc nous sommes blessés en voyant outrager la gloire que le talent seul a conquise, comment pourrions-nous ne pas protester énergiquement contre des insinuations qui ont pour but de ternir l'éclat des illustrations les plus populaires, en contestant l'immensité de leur influence sur la marche de la civilisation?

« Les hommes célèbres du dix-huitième siècle, dites-vous, avaient annoncé *qu'il n'y aurait bientôt plus ni nobles ni rois*, et nous avons toujours des rois et des nobles; ils avaient annoncé que la royauté et l'aristocratie seraient un jour *errantes le long des républiques*, et l'aristocratie et la royauté sont toujours debout! » ce qui vous enhardit à égayer les représentans de la France aux dépens des malencontreux prophètes qui firent cette téméraire prédiction.

Mais nos philosophes et nos tribuns se sont-ils tellement trompés que votre raillerie puisse les atteindre? Où sont les nobles et les rois dont il présagèrent la chute? montrez-nous l'aristocratie et la royauté dont ils célébrèrent d'avance les funérailles. Publicistes d'antichambres, orateurs de salon, qui osez rire de ces colosses d'intelligence et de renommée, relisez donc les pages que le génie de l'histoire vous dicta autrefois par méprise. Allez méditer dans la solitude de Versailles, aux environs du *Jeu-de-Paume*, sur les ruines de la Bastille, là où s'élevèrent les tentes de Condé, autour du monument de Quiberon, à la place de la Concorde, et riez ensuite, si vous en avez le courage, des folles prédictions du dix-huitième siècle! Et, si ce lugubre tableau du long enterrement des nobles et des rois impitoyablement condamnés par vos devanciers ne suffit pas pour vous faire prendre au sérieux les prophéties démocratiques de la philosophie et de la

Digitized by Google

tribune, voyez ce que nous-mêmes, hommes du dix-neuvième siècle, nous avons fait de cette royauté et de cette aristocratie qui vous paraissent avoir survécu aux prévisions de nos pères, pour les démentir, et pour vous fournir un vaste sujet de moquerie. Le génie lui-même, roi de notre choix, est tombé du trône, quand nous n'avons plus voulu l'y soutenir; et la légitimité, protégée par une ligue redoutable, a cessé de régner sur nous, quand il nous a paru que son heure était venue. La souveraineté du peuple et le droit divin ne nous ont donné tour à tour que des magistrats révocables, qui n'avaient, des rois, que le nom, et qui, aux yeux de la France, ne faisaient plus qu'appliquer des sobriquets à leurs courtisans quand ils croyaient faire des nobles. Railleurs des philosophes et des tribuns, consolateurs des nobles et des rois, songez-donc à Sainte-Hélène et à Holyrood, avant de taxer de ridicule le présage de tant de catastrophes accomplies ! Songez que si la noblesse et la royauté féodales ne sont pas *errantes le long des républiques* (1), elles promènent leur nullité ou proclament leurs périls le long des révolutions !

Et que faites-vous autre chose tous les jours que constater vous-mêmes la réalisation des prophéties du dix-huitième siècle, lorsque vous signalez avec effroi l'envahissement des idées républicaines, l'impopularité de l'aristocratie et la faiblesse du pouvoir royal? C'est vous ou les vôtres qui vous êtes écriés, il y a long-tems, que *la démocratie coulait à pleins bords* (2)! c'est à vos côtés qu'on a dit que *les rois s'en allaient* (3)! c'est la voix de vos oracles qui a flétri du titre d'*esclave* (4) le trône où s'assirent Louis XIV et Napoléon ! Ces cris d'alarme, sortis de votre bouche, ne renferment-ils pas la justification la plus éclatante des prévisions qui vous ont semblé si singulières et si risibles?

---

(1) Voir les discours et la brochure de M. Thiers, le plus abondant et le plus infatigable des apologistes de la *quasi-restauration*.

(2) M. de Serre.

(3) M. Laîné.

(4) M. Dupin.

Digitized by Google

Ainsi donc, ni les philosophes, ni les tribuns du dernier siècle ne se sont trompés, quand ils ont signalé ou qu'ils ont cru accomplir une grande révolution. Ainsi, l'on ne s'abuse pas aujourd'hui sur le caractère des événemens de juillet et sur l'étendue de la perfectibilité humaine, en réclamant et en présageant comme prochaines de vastes améliorations. S'il est donné au monde de se modifier lentement, il est aussi dans sa destinée d'opérer par intervalles d'immenses réformes, qui résument en une heure les progrès de plusieurs siècles, par la consécration politique de nouveaux principes qui changent tout à coup l'existence et la condition sociale d'un peuple. C'était une de ces réformes extraordinaires que Turgot et Necker voulurent tenter par l'abolition des immunités nobiliaires et ecclésiastiques, par l'établissement de l'égalité proportionnelle de l'impôt territorial, par la suppression des corvées, des gabelles, des jurandes et des maîtrises; et c'est parce que le clergé et la noblesse comprirent bien qu'il ne s'agissait pas d'une simple *modification*, mais d'une rénovation complète, qu'ils s'obstinèrent à repousser les plans des ministres populaires. Qu'arriva-t-il cependant? en faisant écarter, du timon des affaires, l'homme d'état dont Malesherbes a dit qu'*il avait la tête de Bacon et le cœur de l'Hospital*, les ordres privilégiés n'échappèrent à une révolution pacifique que pour tomber dans une révolution sanglante. Ils n'avaient pas voulu de Turgot et de Necker, et ils subirent Mirabeau et Robespierre. Toutes les modifications graduelles dont le régime féodal avait été l'objet depuis Philippe-Auguste et saint Louis ne purent empêcher l'immense explosion qui, dans la nuit du 4 août, ruina soudainement et de fond en comble un édifice que les rois et le peuple avaient miné lentement de concert pendant toute la durée de la troisième race! et, chose remarquable! les ordres privilégiés entraînèrent dans leur chute la dynastie même qui l'avait préparée!

Alors aussi les penseurs de l'aristocratie, disciples de Boulainvilliers, accusèrent d'imprudence et de légèreté les ministres qui

Digitized by Google

avaient cru possible d'atténuer la puissance des premiers ordres sans compromettre l'existence de la royauté féodale elle-même. Alors l'abbé Maury et le comte de Montlosier, qui avaient gémi de toutes les concessions faites au tiers-état, et qui sentaient toute la portée des principes philosophiques qu'on invoquait contre les prérogatives de la noblesse et du clergé, purent se croire et furent réellement des politiques plus profonds que les courtisans et les hommes d'état qui avaient applaudi ou participé au mouvement libéral du dix-huitième siècle, sans en prévoir les conséquences. Mais leur *profondeur* n'était pas autre pourtant que celle de Caton prédisant que la ruine du patriciat entraînerait celle de la république; et, il faut bien le reconnaître, la véritable prévoyance, aux tems voisins de Pharsale comme aux approches de l'émigration, ne consistait pas à comprendre et à proclamer la liaison intime et la communauté d'existence de l'aristocratie et du vieil ordre social, mais à sentir la nécessité d'un ordre nouveau et à marcher hardiment sous l'empire de cette conviction. Ainsi, quelle que fût la supériorité de Caton sur les sénateurs imprudens qui acceptaient ou favorisaient les innovations tribunitiennes sans y voir un symptôme de décadence et de mort pour l'ancien système républicain, on peut dire avec assurance que Marius et César, indépendamment de leurs vues ambitieuses, manifestèrent une intelligence bien plus profonde encore de l'impulsion et des besoins de leur époque, en se mettant à la tête du parti populaire, contre une aristocratie inflexible dont les prétentions surannées ne faisaient que gêner le développement de la société romaine. Ainsi Maury et Cazalès, tout en s'élevant au-dessus des Montmorency et des d'Aiguillon par le sentiment des atteintes mortelles que l'ancienne monarchie française reçut dans la nuit du 4 août, n'en furent pas moins inférieurs à Turgot, à Necker et à Mirabeau, qui, au lieu de s'arrêter aux périls d'une institution antique, allèrent audacieusement à la recherche des institutions nouvelles que l'état moral et matériel de la nation réclamait impérieusement. Ainsi les publicistes qui, dans la discus-

Digitized by Google

sion parlementaire sur le pouvoir modérateur, ont soutenu que l'abolition de l'hérédité anéantissait la pairie et conduisait à l'attaque des autres droits que la loi civile attribue à la naissance, ainsi les métaphysiciens de la quasi-restauration étaient fondés à revendiquer la *profondeur philosophique* vis-à-vis de ceux de leurs collègues qui, dévoués comme eux au maintien du *statu quo*, se sont néanmoins laissés entraîner à voter contre l'hérédité: mais la véritable profondeur, aujourd'hui comme au déclin de la république romaine et de la monarchie féodale, consiste moins dans l'appréciation des rapports intimes qui lient et rattachent les divers élémens de l'ordre ancien, que dans le pressentiment de l'ordre nouveau, dont la nécessité et l'urgence éclatent de toutes parts; c'est-à-dire qu'il fallait beaucoup moins de portée dans l'intelligence et d'élévation dans l'esprit pour découvrir que la pairie ne pouvait exister sans hérédité, que pour reconnaître l'incompatibilité croissante de toute espèce de privilége avec les mœurs et les idées actuelles du peuple Français.

En vérité, le journal officiel des doctrinaires s'abuse étrangement sur l'autorité de ses jugemens, s'il pense que la France puisse croire, sans autre garantie, à la *philosophie profonde* des ministres et des députés, qui font, de *l'impopularité* une preuve de sagesse et une condition d'existence pour les gouvernemens (1); qui proscrivent les *théories* et les *passions*, (2) c'est-à-dire l'enchaînement des idées et la chaleur des sentimens, pour vivre misérablement au jour le jour, sans autre appui que l'empirisme le plus étroit, sans autre guide que la plus aveugle routine; et qui s'efforcent enfin d'étouffer la démocratie dans la loi, après avoir déclaré qu'ils avaient rendu grâces à Dieu de la voir couler à pleins bords dans la société! (3)

Avec une pareille philosophie, on se trouve réduit à offrir au

(1) M. Guizot.
(2) *Idem*.
(3) Discours de M. Royer-Collard sur la pairie.

Digitized by Google

dix-neuvième siècle l'exemple du sénat romain, ou la raison souveraine de Platon (1). Avec une pareille science, on sait mal ce qui fut, plus mal ce qui est, et l'on ne sait rien de ce qui doit être! avec une pareille profondeur l'on va droit à Utique ou à Gand, et l'on place inévitablement son pays sous le glaive d'un despote ou sous la massue populaire!

Mais quel est donc l'*ordre nouveau* qu'une philosophie vraiment profonde puisse découvrir et signaler? Quelle est la révolution, la réforme nouvelle, que le vœu des nations les plus avancées doive provoquer, après tant de réformes et de révolutions qui ont changé si souvent la face du monde et bouleversé les empires!

Certes, j'ai fait une profession assez solennelle et assez fréquente de mes opinions et de mes croyances, pour que l'on puisse déjà pressentir ma réponse à cette double question. Oui, persuadé plus que jamais de la vérité de la doctrine qui donne le progrès pour principe et pour base à ses préceptes et à ses pratiques, j'ai l'intime conviction que les priviléges de la naissance seront un jour abolis sans exception, et que la société pourra réaliser pacifiquement, dans l'ordre héréditaire, la pensée hardie et féconde qui s'offrit à Pascal (2), à Montesquieu (3), et à

---

(1) Discours de M. Royer-Collard sur la pairie.

(2) « Vous tenez vos richesses de vos ancêtres, disait Pascal à un fils de duc; mais n'est-ce pas par mille *hasards* que vos ancêtres les ont acquises et qu'ils vous les ont conservées? Vous imaginez-vous aussi que ce soit par quelques *lois naturelles* que ces biens ont passé de vos ancêtres à vous? *cela n'est pas véritable.* Cet ordre n'est fondé que sur la volonté des législateurs, qui ont pu avoir de bonnes raisons pour l'établir, mais dont aucune certainement n'est prise d'un droit que vous avez sur ces choses.» Ce passage est extrait des *Essais* de Nicole, tome II.

(3) « Justinien, dit Montesquieu, appelle barbare le droit de succéder des mâles au préjudice des filles. Ces idées sont venues de ce qu'on a regardé le droit des enfans de succéder à leurs pères comme une conséquence de la loi naturelle, ce qui n'est pas.

Digitized by Google

Mirabeau (1), comme un épisode prophétique au milieu de leurs vastes études, de leurs immenses travaux et de leurs profondes méditations ; la pensée que Saint-Simon a précisée, que ses disciples ont développée, et qui va devenir de plus en plus populaire. Mais quelle que soit ma foi dans l'avenir que les philosophes les plus illustres des derniers siècles (2) ont entrevu, et dont le présage se trouve aussi dans les écrits les plus remarquables de

---

« Il est vrai que l'ordre politique ou civil demande souvent que les enfans succèdent aux pères ; mais il ne l'exige pas toujours.

« La loi naturelle ordonne aux pères de nourrir leurs enfans ; mais elle ne les oblige pas de les faire *héritiers*. (*Esprit des lois ;* liv. XXVI, chap. VI.)

(1) « Vous avez commencé par détruire la féodalité, disait Mirabeau, vous la poursuivez aujourd'hui dans ses effets, vous allez comprendre dans vos réformes ces lois injustes que nos coutumes ont introduites dans les successions..... Ceux qui ont traité cette matière ont pu se méprendre sur le fondement et le caractère d'un système aussi général. Ce qui est universellement adopté peut être regardé aisément comme un principe pris dans la nature ; des erreurs bien plus grossières ont échappé à la philosophie des légistes..... Il n'est aucune partie du sol, aucune production spontanée de la terre, qu'un homme ait pu s'approprier à l'exclusion d'un autre homme ; ce n'est que sur son propre individu, ce n'est que sur le travail de ses mains, sur la cabane qu'il a construite, sur l'animal qu'il a abattu, sur le terrain qu'il a cultivé, *ou plutôt sur la culture, même sur le produit*, que l'homme de la nature peut avoir un vrai privilége.... Dès le moment qu'il a recueilli le *fruit de son travail*, LE FONDS sur lequel il a déployé son industrie retourne au DOMAINE, et revient commun à tous les hommes. Voilà ce que nous enseignent les premiers principes des choses... Nous pouvons donc regarder le droit de propriété comme une *création sociale*. Je pense que les droits de l'homme sur sa propriété ne peuvent s'étendre au-delà du terme de son existence » (*Disc.* de Mirabeau sur l'égalité des partages dans les successions.) Dans le discours préliminaire placé en tête du projet du Code civil, on trouve les mêmes principes ainsi énoncés : « Le droit de propriété finit avec la vie du propriétaire... Aucun membre de sa famille ne peut réclamer ses biens à titre rigoureux de propriété.... Sur des biens vacans par la mort du propriétaire, on ne voit d'abord d'autre droit que celui de l'État. »

(2) L'idée si nettement exprimée par Saint-Simon, sur la perfectibilité humaine, avait été entrevue et signalée avec plus ou moins de précision, mais sans application à l'établissement d'un nouvel ordre social, par Vico, Turgot, Herder, Lessing, Price, Priestley, Kant, Condorcet, etc.

Digitized by Google

notre époque (1); quelque bonheur que j'éprouve à partager des espérances dont l'accomplissement a pour garantie la triple autorité de la philantropie, de la logique et de l'histoire, je ne me dissimule point que trop de préventions s'élèvent encore

---

(1) M. de Chateaubriand s'exprime ainsi, dans la préface de ses *Études historiques:* « La société, en avançant, accomplit certaines transformations générales, et nous sommes arrivés à l'un de ces grands changemens de l'espèce humaine.... Du servage on a passé au salaire, et le salaire se modifiera encore, parce qu'il n'est pas une entière liberté ». (*OEuvres complètes*, 121 et 151.)

« Nous sommes à une des plus fortes époques que le genre humain ait à franchir pour avancer vers le but de sa destinée divine, dit M. de Lamartine, à une époque de rénovation et de transformation sociale pareille peut-être à l'époque évangélique.... Nous allons à une des plus sublimes haltes de l'humanité, à une organisation progressive et complète de l'ordre social, sur le principe de liberté d'action et d'égalité de droits.. .. Tout est débris, tout est vide devant nous; le sol est nivelé comme pour une grande reconstruction sociale, préparée par le divin architecte. » (*Sur la politique rationnelle*, pag. 19, 21 et 41.)

« Nous sommes arrivés à une époque palingénésique, dit M. Ballanche, et la ville des expiations est un tableau par lequel j'ai voulu signaler les principales tendances de cette époque.... j'ai voulu peindre le malaise général qui saisit les peuples dans ces jours, dont la mémoire est ensuite consacrée par des solennités publiques, dans ces jours de fin et de rénovation où les anciennes croyances sociales s'éteignent pour être remplacées par de nouvelles croyances, où une partie des hommes vit encore dans le passé, pendant que l'autre s'avance vers l'avenir. » (*Palingénésie sociale*, pag. 191.)

« Il faut nous tenir prêts, dit de Maistre, pour un événement immense dans l'ordre divin vers lequel nous marchons avec une vitesse accélérée, qui doit frapper tous les observateurs. Il n'y a plus de religion sur la terre; le genre humain ne peut rester dans cet état.... Mais attendez que l'affinité naturelle de la religion et de la science les réunisse dans la tête d'un seul homme de génie; l'apparition de cet homme ne saurait être éloignée, et peut-être même existe-t-il déjà. Celui-là sera fameux, et mettra fin au dix-huitième siècle qui dure toujours, car les siècles intellectuels ne se règlent pas sur le calendrier, comme les siècles proprement dits » (*Soirées de Saint-Pétersbourg*, onzième et dernier entretien, tome III.)

Dans ses *Considérations sur la France*, ce grand écrivain avait déjà exprimé cette pensée prophétique de la manière suivante : « Lorsque je considère l'affaiblissement général des principes moraux, la divergence des opinions, l'ébranle-

Digitized by Google

contre les idées saint-simoniennes, pour que leur entière application ne paraisse pas chimérique ou désastreuse à la foule des hommes, d'ailleurs bien intentionnés, qui suivent docilement l'impulsion de la routine monarchique ou de l'empirisme libéral, et qui professent un culte superstitieux pour les traditions royalistes ou pour les oracles constitutionnels. Ainsi, tout en gardant

---

ment des souverainetés qui manquent de base, l'immensité de nos besoins et l'inanité de nos moyens, il me semble que tout vrai philosophe doit opter entre ces deux hypothèses, ou qu'il va se former une nouvelle religion, ou que le christianisme sera rajeuni de quelque manière extraordinaire. » (Page 66.)

« Tout a changé autour de nous, dit M. de La Mennais : lois, institutions, mœurs, opinions, rien ne ressemble à ce que virent nos pères ; les idées ont pris et continuent de prendre des directions nouvelles ; le zèle le plus vif ne servirait à rien sans la connaissance de la société au milieu de laquelle il doit s'exercer. » (*Progrès de la Révolution.*)

« Peut-être sommes-nous, dit madame de Staël, à la veille d'un développement du christianisme, qui rassemblera dans un même foyer tous les rayons épars, et qui nous fera trouver dans la religion plus que la morale, plus que le bonheur, plus que la philosophie, plus que le sentiment même, puisque chacun de ces biens sera multiplié par sa réunion avec les autres » (*L'Allemagne*, 4e partie, chap. I.)

« La perfectibilité de l'espèce humaine, dit Benjamin Constant, n'est autre chose que la tendance vers l'égalité..... L'esprit humain a trop de lumières pour se laisser gouverner plus long-tems par la force ou par la ruse..... Les connaissances, qui étaient jadis la propriété d'un petit nombre, deviennent celle d'un nombre beaucoup plus grand, et, de la sorte, les lumières gagnent tour à tour en intensité et en étendue. Il en est de même de la morale..... L'industrie est soumise à la même loi de progression..... Long-tems inférieure à la propriété foncière, elle devient par degrés son égale, et bientôt lui est supérieure.. La terre devient mobile.... Cette révolution change la société jusque dans ses bases. La propriété foncière est la valeur de la chose, l'industrie celle de l'homme. L'époque où la propriété foncière se voit domptée par l'industrie est celle d'un nouveau progrès dans la route de la valeur morale et du perfectionnement intellectuel ».

« Nous avons cité ces divers exemples, ajoute l'illustre écrivain, pour en conclure qu'il existe une loi de progression, qui s'exerce dans tous les sens et sur tous les objets. La religion seule en serait-elle exempte?..... Non, sans doute. » (*Mélanges de politique et de littérature*, pages 97, 98, 99, 100, 407 et 412.)

Digitized by Google

ma conviction entière sur la réalisation future et complète du système social que tant de sublimes penseurs ont plus ou moins aperçu, et que Saint-Simon seul a conçu nettement; tout en déclarant que ce système ne consacre nullement, comme tant de gens l'ont trop légèrement avancé, ni la loi agraire, ni la communauté des biens, ni celle des femmes, ni le mépris des liens de famille; mais qu'il ne fait que substituer la hiérarchie selon la capacité à la hiérarchie selon la naissance; que remplacer la notabilité héréditaire par la notabilité du mérite; qu'établir un ordre de succession plus équitable et plus rationnel, en prenant pour base la vocation au lieu du hasard (1); que raffermir le nœud conjugal, par la disparition des considérations de naissance et de fortune dans l'acte le plus religieux de la vie, et par l'élévation de l'épouse au niveau de l'époux; et que donner enfin pour guide et pour appui aux enfans la sollicitude toute puissante et jamais inactive de la société entière, sans les priver de la protection particulière et affectueuse de leurs proches; tout en croyant plus fermement que jamais à la doctrine dont Pascal et Montesquieu, Turgot et Necker (2), Condorcet et Mirabeau furent les

(1) M. Pagès a très bien fait sentir, dans son Discours sur la pairie, les avantages de la succession, selon l'ordre des capacités, sur l'hérédité selon le hasard de la naissance : « Une supériorité succède à l'autre, a-t-il dit, et pour réclamer l'héritage d'une illustration, il faut prouver qu'on est de la famille, et qu'on peut porter le poids de la célébrité. C'est là la véritable hérédité politique. »

(2) « En arrêtant sa pensée sur la société et sur ses rapports, disait Necker, on est frappé d'une idée générale qui mérite bien d'être approfondie : c'est que presque toutes les institutions civiles ont été faites pour les propriétaires. On est effrayé, en ouvrant le code des lois, de n'y découvrir partout que le témoignage de cette vérité. On dirait qu'un petit nombre d'hommes, après s'être partagé la terre, ont fait des lois d'union et de garantie contre la multitude, comme ils auraient mis des abris dans les bois pour se défendre des bêtes sauvages. Cependant, on ose le dire, après avoir établi les lois de propriété, de justice, de liberté, on n'a presque rien fait encore pour la classe la plus nombreuse des citoyens. « Que nous importent vos lois de propriété? pourraient-ils dire. Nous ne possédons rien. — Vos lois de justice? Nous n'avons rien à défendre.

Digitized by Google

précurseurs, et que Napoléon (1) appliqua par anticipation dans les camps avec tant de succès, je connais trop notre situation présente et les limites des possibilités actuelles, pour demander aux hommes d'état qui gouvernent la France d'imposer à leur pays une foi qu'ils n'ont pas eux-mêmes, et qui ne peut s'établir que par l'influence pacifique de la persuasion.

Mais je pense toutefois que, si le but proposé par Saint-Simon (l'amélioration des masses populaires par l'abolition complète des priviléges héréditaires) ne peut pas être atteint encore, il est essentiel, nécessaire, indispensable, de ne pas perdre de vue que les institutions sociales doivent tendre incessamment à cette amélioration, et affaiblir le plus possible, par des mesures graduelles, les droits du hasard de la naissance au profit de la capacité. C'est ce qu'ont très-bien senti quelques orateurs du côté gauche dans la discussion sur l'hérédité de la pairie, entre autres MM. Demarçay, Salverte, Dubois, Thouvenel et Mosbourg. Seulement il ne suffit pas de proclamer ce principe à propos d'une question de métaphysique constitutionnelle; il faut surtout en faire l'application aux intérêts moraux et matériels du pays, à l'éducation et au bien-être du peuple.

Nous ne voyons pas aujourd'hui, il est vrai, comme sous l'an-

---

—Vos lois de liberté? Si nous ne travaillons pas demain, nous mourrons. » (*Mémoires de Sully*, p. 170.)

(1) Le nom de Napoléon n'est encore si populaire, malgré tout ce que l'aristocratie et les classes moyennes ont dit de son despotisme et de son insatiable ambition, que parce qu'il fit de son armée une société selon la capacité, et non pas selon la naissance; une société où le mérite seul donnait droit à la fonction et à la récompense. Napoléon avait compris aussi qu'une révolution s'accomplissait dans la propriété. « Naguère, disait-il à Sainte-Hélène, on ne connaissait qu'une espèce de propriété, celle du terrain Il s'en est formé une nouvelle, celle de l'industrie aux prises en ce moment avec la première. C'est la guerre des champs contre les ateliers, des créneaux contre les comptoirs; et c'est pour ne pas reconnaître cette grande révolution dans la propriété qu'on s'expose encore à tant de bouleversemens. (*Mémorial*.)

Digitized by Google

cien régime, un tiers-état humilié, possédant peu et supportant toutes les charges publiques, en présence d'une noblesse et d'un clergé possédant presque tout et ne payant rien; mais nous avons sous les yeux un autre spectacle qui, sans être aussi révoltant, nous montre pourtant des abus à détruire et des souffrances à guérir. L'immense majorité de la nation française (1) gagne encore son pain à la sueur de son front, subit les privations les plus cruelles et reste exposée à toutes les chances de corruption, d'ignorance et de misère, sur un sol que la nature a richement doté, et dans un pays qui se vante à bon droit d'être le centre des arts et des lumières. Que fait-on cependant pour soulager tant d'infortunes, pour calmer tant de douleurs, pour faire cesser une situation si affligeante? Quand il arrive à un député d'appeler l'attention de ses collègues sur la détresse des classes laborieuses, à propos des émeutes, on rit (2) ou bien on lui oppose qu'il n'est pas dans la question (3). Quand la représentation nationale se ravise et réclame la sollicitude du gouvernement en faveur des classes pauvres (4), un adepte du doctrina-

(1) Sur trente-deux millions d'habitans, plus de vingt millions ont à peine vingt-cinq centimes par jour pour se nourrir et se vêtir, et les deux tiers de la population parisienne meurent à l'hôpital, ou ne laissent pas de quoi payer leurs funérailles.

(2) M. Beauséjour ayant voulu appeler l'attention de la chambre sur la misère des classes laborieuses, des éclats de rire partirent aussitôt des bancs ministériels, et, à la même heure, devant le Palais de Justice, la police arrêtait un homme qui, montrant sa poitrine nue, offrait sa chemise aux passans pour avoir de quoi acheter du pain.

(3) Cette objection fut faite à M. Audry de Puyraveau, et exprimée par des clameurs si vives, que l'honorable député ne put pas achever la lecture de son discours.

(4) Lors de la discussion de l'adresse, M. Baudet Dulary présenta, en faveur des classes pauvres, un amendement qui ne fut pas adopté. Mais une proposition qui exprimait à peu près les mêmes vœux, et faite par M. Chasles, obtint un meilleur accueil. M. de Cormenin fit accepter aussi un paragraphe tout-à-fait favorable aux masses populaires, et si la chambre le repoussa ensuite, ce fut pour s'arrêter à une nouvelle rédaction de M. Gillon, qui en avait reproduit la partie la plus essentiellement philantropique.

Digitized by Google

risme (1) se lève, et, *de par la liberté*, repousse comme une erreur économique la prétention de soumettre le pouvoir à régler le sort des ouvriers et à s'occuper de leur fournir des moyens d'existence, tandis qu'un ministre de l'instruction publique déclare que la France, qui a donné plusieurs milliards en quelques années pour payer les dettes et les prodigalités de la branche aînée des Bourbons, et qui sera encore assez riche pour consacrer quinze ou vingt millions à l'entretien annuel de la branche cadette, ne peut pas faire la dépense de soixante millions pour élever et instruire gratuitement les enfans de huit ou dix millions de familles.

Lorsque Charles X tomba du trône, les notabilités altières de la petite secte anglo-libérale qui gouverne la France affectèrent de dire, les uns à la tribune, les autres sous le secret des salons, que sa chute n'était que l'expiation inévitable de son ignorance des besoins actuels de la société, et ils allèrent prononçant partout avec dédain les mots de démence et de stupidité. Pourquoi donc, après avoir traité avec tant de sévérité un prince dont l'aveuglement pouvait au moins trouver une excuse dans les souvenirs ineffaçables de l'enfance, dans un attachement chevaleresque aux traditions de l'ancien régime, et dans les préjugés religieux de la vieillesse, pourquoi se montrer soi-même tout aussi peu intelligent et non moins opiniâtre, en face du peuple qui a si glorieusement et si cruellement puni le monarque dont on a proclamé l'insuffisance rationnelle et la témérité, en même tems que l'on se partageait sa dépouille? Charles X, héritier de soixante rois, représentant de la légitimité, vétéran de *l'œil-de-bœuf* et de *Coblentz*, ne pouvait croire à la possibilité de l'ordre en France

(1) Ce fut M. Jaubert qui crut devoir réclamer vivement contre la prétention de soumettre le gouvernement à fournir du travail aux classes ouvrières; prétention qu'il avait aperçue dans l'amendement de M. de Cormenin. Depuis, MM. Guizot et Comte se sont exprimés avec plus de netteté encore. J'ai tâché de faire ressortir, dans un discours inséré au *Globe* du 24 octobre, les conséquences révoltantes de leur système.

Digitized by Google

qu'à la condition de rétablir le plus possible la hiérarchie que la révolution avait brisée; à ses yeux, la splendeur et la prospérité de la France tenaient à la réhabilitation politique des hautes classes, dont la considération et le crédit avaient fait la force et la gloire de l'ancienne monarchie. Un tel prince, habitué à se regarder comme le premier gentilhomme de son royaume et comme le fils aîné de l'église, devait être préoccupé avant tout du besoin d'accroître l'importance sociale de la *noblesse* et du *clergé*; et c'était en quelque sorte pour lui une affaire de foi que de laisser tomber sur le *peuple* l'indifférence et le mépris dont l'orgueil féodal faisait parade envers tout ce qui n'était pas *né*. Mais ceux qui furent donnés, dès le berceau, au génie révolutionnaire; ceux qui ont été élevés pour la démocratie, ceux qui ont applaudi dans les clubs, ou qui ont combattu sous l'armure républicaine; ceux à ne pourraient rien alléguer de plausible pour se faire absoudre de l'abandon et de l'oubli auxquels ils condamneraient les intérêts populaires.

Qu'on y songe bien cependant : si le *tiers-état* fit la révolution de 1789 parce qu'il ne pouvait plus supporter la concentration de la vie sociale dans les ordres privilégiés, les *prolétaires* ont fait la révolution de 1830 parce qu'un instinct infaillible les poussait aussi à prendre place dans l'État; et c'est quand ils se sont montrés si dignes de cette tardive promotion, quand le monde admire en eux les vengeurs de la morale publique, les sublimes artisans du progrès, les interprètes, les sauveurs du PEUPLE-ROI des temps modernes, c'est alors que l'on repousse avec hauteur leurs vœux d'amélioration, et qu'on leur applique insolemment l'épithète de *faux peuple!*

Cette masse innombrable d'hommes laborieux, dont on paie les travaux et les services avec des injures et du mépris, se résignera-t-elle long-tems au salaire de l'ingratitude? Si les *vastes cervelles* et *les têtes carrées* qui, selon l'expression de M. de Chateaubriand, ont imaginé successivement qu'il suffisait, pour aplanir le passage d'un régime à un autre, de changer *les draps*

Digitized by Google

du lit de Bonaparte pour y coucher Louis XVIII, et de glisser ensuite Philippe dans le lit de Charles, se flattent de persuader au *peuple de juillet* qu'il n'a fait qu'une *œuvre de chambellan* et qu'une *révolution de costume*, on en juge autrement non-seulement en France, mais chez les nations les plus civilisées de l'Europe. Il y a peu de jours en effet que les publicistes officiels du cabinet de Saint-James (les rédacteurs du *Courrier* anglais), déclaraient naïvement que les prolétaires français n'ayant bravé la mitraille qu'afin d'obtenir quelque amélioration dans leur sort pour prix de leur dévoûment, seraient d'autant plus impitoyables s'ils reprenaient *le pouvoir des barricades* que leurs premières espérances ont été déçues.

Hé bien ! c'est cette nouvelle explosion de la colère nationale, ce nouvel acte de la justice populaire, ce nouveau soulèvement des classes laborieuses, cette menace d'ébranlement des pavés de Paris, ce retour de la charrue révolutionnaire, qu'il faut prévenir par la satisfaction de tous les vœux et de tous les besoins légitimes, par des lois qui établissent progressivement et sans secousses une répartition plus équitable des charges et des avantages sociaux (1). Ouvrez une voie large aux réformes graduelles et pacifiques, et vous n'aurez plus à redouter les réformes brusques et violentes. D'un seul coup vous pouvez atteindre l'insurrection royaliste de la Vendée, et l'émeute républicaine ou napoléoniste de la capitale, en donnant au peuple assez d'éducation, d'instruction et de bien-être, pour que nulle pensée séditieuse ne puisse trouver accès auprès de lui. L'allégement des impôts qui l'écrasent plus spécialement, l'abolition des droits sur les boissons et sur le sel, seraient sans doute d'importantes améliorations ; mais elles auraient plutôt pour effet de soulager l'infortune et d'atténuer la souffrance que de produire la richesse et d'enfanter le bonheur. Il s'agit donc moins d'ébrancher et de réduire un

(1) MM. D'Argenson, Beauséjour, Pagès, Laboissière, etc., ont prononcé des discours fort remarquables sur la nécessité de cette répartition.

Digitized by Google

budget que d'en changer l'origine, les élémens, la direction et l'emploi. Que la pompe gouvernementale, au lieu d'aller puiser comme aujourd'hui parmi *les consommateurs laborieux*, les sucs vitaux qui alimentent le trésor, pour se répandre de là en gros traitemens et en sinécures à la superficie de la société, porte au contraire sa puissance aspirante au milieu des *consommateurs oisifs*, et qu'elle double alors son action fiscale, s'il le faut, pour faire passer sans déchirement, par l'éducation et le travail, à la population active et indigente, le superflu de la fortune improductive. Bien plus qu'au tems des Turgot et des Necker, c'est l'assiette, le mécanisme et la distribution de l'impôt qu'il faut changer hardiment pour conjurer des catastrophes imminentes. On ne se récrie si vivement sous le poids du milliard annuel que parce qu'il est mal perçu et mal employé. Avec une combinaison nouvelle qui respecterait le denier créateur du laboureur et de l'artisan, et qui n'atteindrait l'or stérile du bourgeois que pour le féconder au profit de la société tout entière, un gouvernement pourrait se faire bénir par l'augmentation même des dépenses publiques. Ce ne sont pas des lois somptuaires que je propose : le luxe, mal défini, vague, incertain, fugitif, est, on le sait, peu saisissable de sa nature. C'est par l'impôt direct que je voudrais procéder, en l'établissant sur une échelle progressive; c'est, à son passage d'une main oisive à une main oisive, que je voudrais atteindre la fortune; c'est à la législation sur le transfert des rentes et sur la transmission héréditaire des capitaux mobiliers et immobiliers que je confierais l'accroissement graduel de la prospérité publique.

Quand la loi sera ainsi chargée d'amoindrir pacifiquement les priviléges du hasard et de l'oisiveté au profit du mérite et du travail, les hautes classes pourront bien se trouver conduites à retrancher graduellement quelque chose du faste, de l'ostentation, de la splendeur et des prodigalités de leurs fêtes; mais la douceur de leur vie n'en sera point altérée, leur repos en sera mieux garanti; car le mécanisme financier qui prendra sur la richesse oisive pour fonder des maisons d'éducation gratuite pour

Digitized by Google

tous les enfans du peuple, et des banques pour toutes les branches de l'industrie, sans autre condition de crédit que l'honneur et la capacité, ce nouveau mécanisme financier aura plus fait pour l'ordre et la tranquillité que toutes les mesures de rigueur contre les attroupemens, que toutes les lois sur les émeutes.

C'est pour avoir méconnu la nécessité d'entrer au plus vite dans cette voie nouvelle; pour n'avoir pas compris que la classe la plus nombreuse et la plus active était arrivée à une nouvelle époque d'affranchissement et d'amélioration; pour n'avoir pas senti que les palliatifs et les vieilles formules ne pouvaient plus rien contre des maux invétérés, qui réclament une cure radicale; c'est pour avoir manqué à l'intelligence de la société qu'ils voulaient gouverner, que tous les partis, dont le règne a successivement pesé sur la France depuis la révolution de 1789, n'ont rien pu fonder de durable, et qu'ils n'ont fait que vivre péniblement au jour le jour, avec plus ou moins de honte ou de gloire, avec plus ou moins de faiblesse ou de dignité.

Vous donc qui tenez à rester le plus long-tems possible les arbitres suprêmes des destinées du peuple, au lieu de vous irriter de ses justes doléances, occupez-vous d'en faire cesser la cause et d'en tarir la source. Pour gouverner en paix une nation, il faut lui prouver qu'on l'aime, qu'on la comprend et qu'on veut la rendre heureuse autrement que par des discours d'apparat et des harangues officielles. Charles X parlait incessamment de son affection toute paternelle pour ses peuples, et Charles X expie ce langage de protocole, ce mensonge d'étiquette, à Holyrood!

POST-SCRIPTUM.

Les événemens de Lyon viennent de justifier, d'une manière éclatante et terrible, tout ce que j'ai dit des souffrances de la classe laborieuse, de la stérilité des vieilles théories politiques et de la né-

Digitized by Google

cessité d'un nouveau système financier, qui, imposant l'oisiveté et dégrevant le travail, réforme pacifiquement un ordre social dans lequel la masse innombrable des producteurs, privée des secours de la richesse particulière et de l'appui de la prévoyance sociale, est placée incessamment entre la révolte et la faim. Certes, ce n'est pas sans éprouver une douleur profonde que je me vois contraint d'enregistrer sur des monceaux de cadavres la justification de mes pressentimens; mais quelque pénible que soit un recours à d'aussi effrayans témoignages, il vaut mieux les écouter avec courage et les prendre pour des avertissemens providentiels, quand ils sont irrévocablement consommés, que de se laisser emporter par la colère ou accabler par l'affliction.

La métropole de l'industrie française a vu, dans son sein, le premier combat entre le maître et l'ouvrier, entre le bourgeois et le prolétaire : espérons que ce sera aussi le dernier, et pour réaliser cet espoir, comprenons bien tout ce qu'il y a de grave et de fondamental dans une lutte que trop de gens pourraient être disposés à considérer comme une échauffourée sans importance et sans cause profonde.

Le peuple, exploité par tous les partis et sous toutes les couleurs, vient d'attester à Lyon qu'il avait réellement donné sa démission dans le vieux monde politique, et qu'il ne voulait plus servir d'instrument aux factions, qui méditent des révolutions de costume ou des changemens de livrée. Tout en exprimant ses griefs par des voies désordonnées, et sous une forme coupable, il s'est montré assez intelligent pour comprendre que ses maux ne provenaient pas de l'absence de telle ou telle dynastie, assez moral pour respecter les personnes et les propriétés des classes oisives auxquelles il n'a demandé que de meilleures conditions de travail, comme il avait été assez brave pour lutter avec avantage contre les plus braves soldats de l'Europe. Il est affligeant sans doute que le parti des travailleurs soit venu arborer son drapeau au milieu du sang; mais, je le répète, il y a quelque chose de mieux à faire que de gémir sur des calamités accomplies: c'est d'en

Digitized by Google

rechercher les causes et d'en prévenir le retour. Les ouvriers de Lyon ont révélé la nature et la profondeur de la plaie qui tourmente et ronge la population laborieuse de la France, comme ceux de Bristol avaient attesté la situation déplorable de l'Angleterre; seulement ils ont manifesté dans le combat et dans la victoire la supériorité morale de notre pays sur cette terre autrefois rivale et aujourd'hui amie, où le meurtre, le pillage et l'incendie ont signalé le triomphe passager des prolétaires.

Mettons donc à profit les leçons qui nous arrivent du sein même de la révolte. Ce n'est pas en insistant, dans des adresses ou des harangues officielles, sur la *répression* du désordre par les voies militaires que l'on peut garantir le retour et le maintien de l'ordre. Si le gouvernement est rassuré en apprenant qu'il n'y a plus rien à craindre des carlistes, des bonapartistes et des républicains, qu'il n'oublie pas cependant que sur les ruines de ces anciens partis ont apparu des travailleurs, dont les prétentions, les droits et la puissance méritent bien aussi d'être pris sérieusement en considération. Il n'est permis d'applaudir en toute sécurité au dédain qu'ont essuyé les *voltigeurs* de la restauration et de l'empire, dans la seconde ville du royaume, qu'autant que l'on se sent capable d'apprécier et de satisfaire toutes les exigences légitimes du peuple qui a repoussé le panache de Henri et l'aigle de Napoléon, pour inscrire sur sa bannière:

VIVRE EN TRAVAILLANT,
OU MOURIR EN COMBATTANT.

Déjà la plupart des journaux de Paris et des départemens ont signalé le nouveau problème politique dont les événemens de Lyon rendent la solution urgente. *Le National*, *le Courrier Français*, *le Journal du Commerce* et *le Temps*, se sont fait surtout remarquer par leur sollicitude pour la classe laborieuse, dont *le Globe* a depuis long-tems et plus spécialement embrassé la cause.

Les feuilles ministérielles elles-mêmes, après quelques jours

Digitized by Google

de colère et de menaces, en sont venues à parler un langage qui respire plus de sagesse et de philantropie. Le *Journal des Débats* annonce que le pouvoir s'occupera d'améliorer le sort des classes laborieuses, et il fait observer, à cette occasion, que le *travail* ne peut pas se passer *encore* du secours de la *propriété*.

Cette remarque est éminemment juste, et je suis d'autant plus disposé à le reconnaître que j'ai dit et répété publiquement, plus d'une fois, que la propriété restait comme un dernier lien, pour empêcher la dissolution complète de la société, jusqu'à ce qu'une nouvelle hiérarchie, fondée sur une nouvelle conception politique et religieuse, eût donné et fait accepter pacifiquement à tous, par la seule influence de la persuasion et de la foi, une position sociale conforme à leur désir et à leur aptitude. J'ajouterai même, pour rendre plus manifeste la sincérité de mon opinion, que les ouvriers lyonnais, embarrassés aujourd'hui de leur victoire, me font sentir, plus que jamais, combien j'eus raison d'avertir constamment les travailleurs qu'ils ne pourraient arriver au bien-être par la violence, et de leur rappeler que ce n'était pas le glaive exterminateur de Spartacus qui avait affranchi les esclaves.

LAURENT.

Digitized by Google

ÉCONOMIE POLITIQUE.

FINANCES.

EXAMEN DU BUDGET DE 1832.

Quand on observe attentivement le progrès de l'humanité, quand on voit comment se sont successivement fondées et étendues les grandes nations, on reconnaît que les hommes sont nés pour l'association, et que c'est par l'harmonie de leurs efforts qu'ils peuvent se développer et travailler réciproquement à augmenter la masse de leurs jouissances.

Ceux donc qui sont investis de la direction des peuples doivent se proposer uniquement pour but de resserrer le lien de l'*association*, en cherchant à améliorer de plus en plus le sort de tous ses membres.

Posée dans ces termes généraux, la théorie gouvernementale sera facilement comprise, et elle trouvera peu de contradicteurs.

Cependant, quand on sort des généralités et qu'on jette les yeux sur le présent, que voit-on? déchiremens, antagonisme, exploitation du faible par le fort. En présence d'un tel spectacle, il est facile de concevoir que, dans le délire d'une amère philanthropie, un philosophe éloquent ait pu exalter les douceurs de la vie sauvage, et montrer dans l'association des hommes la cause de leur dépravation et de tous les malheurs?

Digitized by Google

Certainement, quand au sein de nos cités populeuses, on voit l'immense majorité des hommes toujours en lutte avec la souffrance et la mort, dans des greniers infects, où ils ne peuvent se garantir de la rigueur des frimas, où ils dévorent une nourriture mauvaise et insuffisante, sans cesse menacés de voir encore s'accroître leur misère par quelque dérangement momentané de l'équilibre industriel, qu'un capricieux hasard semble aujourd'hui mouvoir et suspendre à son gré; alors, en présence de tous ces maux, il est permis, à qui ne se sent point la force d'y remédier, de regretter la vie des bois, où l'homme dispute son existence aux élémens, aux animaux féroces; mais où du moins chacun est l'arbitre de sa propre destinée, où les fruits spontanés de la terre, les produits de la pêche et de la chasse, sont à qui les recueille.

Qu'aujourd'hui le *prolétaire* promène ses regards avides dans les rues d'une capitale: tout y est richesse, tout y est luxe, tout y semble fait pour charmer, embellir la vie... Mais si, comme d'autres, il veut vivre, tout fruit de la terre a un propriétaire, tout vêtement a un propriétaire, tout abri protecteur a un propriétaire: le *prolétaire* a faim, il a froid, il est nu.... N'importe! il y a des lois; et si les balances de la justice sont inégales, son glaive est puissant!

Oh! si un pareil *ordre* devait être éternel, Rousseau n'aurait point menti à la loi du *progrès* en considérant l'homme civilisé comme un animal dépravé; ce ne serait pas non plus un blasphème devant Dieu que de croire au dogme des *deux natures*, jadis professé par les sages de la Grèce et de Rome, à l'existence de la race *libre* et de la race *esclave;* car ces croyances antiques, comme ces écarts misanthropiques d'un grand génie, trouveraient leur justification dans l'organisation sociale actuelle, où la terre et ses fruits sont le partage de quelques mortels privilégiés, tandis que pour le plus grand nombre il n'y a que travail pénible et privations.

L'ordre féodal a été détruit sous les coups portés par la phi-

Digitized by Google

losophie du dix-huitième siècle ; mais le servage, qui en était la conséquence directe, s'est maintenu sous une autre forme, sous les haillons du prolétariat ; c'est aux efforts d'une religieuse philantropie qu'est réservé au dix-neuvième siècle l'œuvre immense d'en faire disparaître jusqu'aux dernières traces.

Mais cette œuvre ne saurait être complète que lorsqu'un nouveau lien moral aura enseigné aux hommes à s'aimer réciproquement, non d'un amour mystique, mais d'un amour fécond, réel ; lorsque les *droits de l'homme* n'auront plus pour base une égalité de convention, une liberté factice, mais bien une large appréciation des besoins et des aptitudes de tous ; d'après laquelle *chacun* pourra trouver une équitable rémunération de ses services et de ses vertus.

Ce but doit être progressivement atteint, et toutes les révolutions qui ont changé la face des empires en ont hâté la réalisation. L'œuvre pacifique est désormais commencée, et déjà dans l'ordre actuel se trouvent les élémens à l'aide desquels on peut dès aujourd'hui travailler à cimenter l'union qui doit s'établir sans secousse entre tous les membres de la société ; union qui toutefois ne sera durable que lorsqu'on aura offert un soulagement aux souffrances qui affligent le plus grand nombre. Depuis la révolution de juillet, la législation *abstraite* des droits et des garanties a témoigné de son impuissance à remédier à ces maux, et la raison c'est qu'elle est sans rapport avec les besoins réels des peuples ; c'est donc à la législation *positive*, c'est aux *lois de finances* qu'il appartient de tenter ce que la métaphysique parlementaire n'a pu réaliser. Lorsqu'on sera entré dans cette voie, on sentira qu'en faisant de la finance on peut faire aussi de la haute politique.

En adoptant ce point de départ, le devoir des législateurs chargés de la confection d'un budget ne peut donc consister, comme on semblait le penser sous la restauration, dans cette petite guerre de tirailleurs, à la suite de laquelle les combattans chantaient victoire alors qu'ils avaient emporté quelques lambeaux de traitement, ou lorsqu'ils avaient saisi quelques si-

Digitized by Google

nécures à l'embuscade. Certainement, en promenant scrupuleusement la loupe sur les divers chapitres du budget, il serait facile de trouver beaucoup d'abus de détail à détruire ; il est à présumer cependant qu'on s'en exagère l'importance, et ce n'est point par de mesquines réformes qu'on pourra se promettre de soulager efficacement les contribuables du poids des impôts dont ils sont accablés.

Trouver la véritable *assiette de l'impôt* est un des problèmes qui ont le plus préoccupé les hommes d'État ; différens systèmes ont été produits, divers essais ont été successivement tentés, et cependant la question reste encore à résoudre. La cause en est facile à saisir : c'est que jusqu'à ce jour les lois ont été faites *par* et *pour* les propriétaires, et qu'ils ont toujours eu principalement en vue d'établir un mode de perception de nature à augmenter le *revenu public*, sans affecter essentiellement leurs *revenus particuliers*. Mais dans la combinaison des lois fiscales qu'ils ont instituées, n'ayant point su apprécier le mécanisme général de la formation et de la distribution des richesses, il est arrivé qu'en grevant la *production* de taxes énormes, ils ont entravé le développement du travail, et que, par une réaction inévitable, ils se sont frappés avec leurs propres armes ; car les détours multipliés de leur fiscalité ont considérablement accru les frais de perception, partant la masse des impôts (1) ; et comme en définitive, quelles

---

(1) Voici le rapport de produits des divers impôts avec les frais de perception qu'ils occasionent ; nous en avons retranché les impôts qui nécessitent des frais d'*exploitation*, tels que les postes, les tabacs, les poudres, les forêts, par la raison qu'une partie de ces frais est employé d'une manière reproductive :

L'enregistrement, le timbre et les domaines produisent brut. . .		196,225,000
Frais de l'administration centrale.	568,200	10,215,950
Frais départementaux et de perception.	9,647,750	
		186,009,050

Digitized by Google

que soient les voies par lesquelles les capitaux arrivent au trésor, le budget est prélevé sur l'ensemble des *revenus particuliers*,

Les cinq contributions directes produisent brut.			372,746,909
Frais de l'administration centrale.	1,000,000		
Cadastre.	6,000,000		25,657,700
Frais de perception dans les départemens.	18,657,700		
Net,			347,089,209
Le sel produit brut (ce qui est perçu par l'admin. des douanes) .			51,300,009
Administration centrale (prélevés par évaluation sur les douanes.)	150,000		5,150,000
Frais de perception idem.	5,000,000		
Net,			46,150,000
Les douanes produisent brut.			103,000,000
Administration centrale (déduction faite de 150,000 pour les sels.)	252,800		18,470,498
Frais de perception (déduction faite de 5,000,000, id.)	18,217,698		
Net,			84.529,502
Les contributions indirectes (boissons, voitures, sels, navigation, etc.)			99,520,000
Administration centrale.	576,000		20,525,600
Frais de perception.	19,949,600		
Net,			78,994,400
La loterie produit brut.	29,000,000		
A déduire pour lots échus.	21,000,000		
	8,000,000		8,000,000
Administration centrale.	387,500		2,262.200
Frais de perception.	1,874,700		
			5,737,800

Les frais de perception s'élèvent donc sur :

L'enregistrement, à	5 f.	20 c.	p. 100 sur le prod. brut, et à	5 f.	50 c.	sur le net.
Contrib. directes	6	90	id	7	35	id.
L'impôt du sel	10		id	11		id.
Les douanes	18		id.	21	80	id.
Contrib. indirectes	20	60	id.	26		id.
La loterie	28	25	id.	39	49	id.

Au moyen des réformes financières que nous proposons les frais de perception

Digitized by Google

il a dû résulter de leur système, qu'en exploitant les travailleurs, ils ont augmenté les charges de la propriété. Il suffit seulement, pour s'en convaincre, d'examiner l'accroissement qu'a éprouvé, depuis quinze années, la dette publique ; et, si l'on ne veut point se faire illusion, qu'on se demande quelle est et quelle doit être en définitive la garantie du paiement des intérêts des rentes, sinon le *revenu oisif ?*

Avec l'importation de la constitution anglaise, la restauration a importé en France les préjugés financiers de la Grande-Bretagne. L'expérience avait démontré que l'Angleterre, pour lutter avec la révolution française, avait pu entretenir de nombreuses armées et une puissante marine ; elle avait également supporté le fardeau toujours croissant d'une dette énorme ; son industrie était prospère, et c'est principalement dans les contributions indirectes que gisait la source de ses revenus : un tel précédent était une vérification trop palpable pour qu'on ne fût point porté à conclure que la fiscalité anglaise, de même que sa constitution, pouvait servir de type aux États qui sentaient le besoin de s'organiser en vue du travail. Le système anglais fut donc préconisé en France par les hommes de tous les partis.

Les impôts dits de consommation avaient effectivement une apparence attrayante ; remplir les caisses publiques de moissons

---

et d'exploitation la totalité des recettes ne s'élèvraient en moyenne qu'à

8 fr. pour 100 fr. sur le produit brut, et à 8 fr. 55 c. sur le produit net.

Tandis que, sur le budget présenté par M. le ministre des finances, cette moyenne s'élève à

12 fr. 20 c. pour 100 fr. sur le produit brut, et à 14 fr. sur le produit net.

On voit que les impôts qui frappent plus particulièrement les classes pauvres sont ceux dont la perception est la plus onéreuse ; tandis qu'au contraire ceux qui atteignent plus particulièrement les classes riches n'occasionent que des frais très-modérés ; des considérations financières, tout aussi bien que des considérations politiques et morales, réclament donc la prompte suppression des impôts du sel, de la loterie, des boissons et du tabac. Nous dirons bientôt comment cette suppression est immédiatement possible.

Digitized by Google

chaque jour plus abondantes, au moyen d'un procédé presque insensible; sans huissiers, recors, ni garnisaires; sans être obligé de vendre sur le marché le mobilier du contribuable insolvable, et surtout sans non-valeurs! C'était le beau idéal de la bureaucratie. Chacun, disait-on, était *libre* de payer ou de ne point payer, c'est-à-dire que chacun pouvait à son gré, en consommant ou bien en ne consommant pas, activer ou ralentir la perception. Chacun *libre!* Quoi de plus beau pour un peuple impatient de briser ses chaînes!... La morale politique a fait depuis lors d'assez rapides progrès pour qu'on puisse se dispenser de faire ressortir tout ce qu'il y avait d'amèrement dérisoire dans une semblable argumentation.

On reconnaît aujourd'hui que les impôts indirects étant établis sur les objets de première nécessité, nul ne peut s'en affranchir; on reconnaît aussi que c'est une véritable *capitation*, que c'est le mode de perception le plus injuste, puisqu'il frappe *également* le pauvre et le riche; on reconnaît enfin que ces impôts sont éminemment nuisibles à la *consommation*, partant à la *production*, et que dès lors, en *augmentant les privations* du pauvre, ils diminuent aussi ses *moyens de travail*. Du reste, on commence aujourd'hui à comprendre que ce système de finances, loin de rendre l'Angleterre florissante, est au contraire dans son sein une cause perpétuelle d'agitation et de désordres, d'où résultera infailliblement une crise épouvantable, si de prompts et efficaces remèdes ne sont apportés à la misère qui afflige les prolétaires anglais.

On conçoit toutefois qu'en Angleterre, où l'influence politique est exclusivement attribuée à l'*aristocratie*, les lois ont dû être une continuation de l'exploitation des classes inférieures; on conçoit également que les financiers de la restauration aient suivi de semblables erremens, car les hommes de l'émigration ne pouvaient avoir de très-vives sympathies pour le petit peuple, pour le *tiers-état*. Mais on ne concevrait point qu'après la révolution de juillet, le système des *torys* anglais ou des féodaux de Co-

Digitized by Google

blentz et de Gand pût être religieusement conservé par la bourgeoisie libérale qui tient aujourd'hui les rênes du gouvernement.

Les budgets de 1831 et 1832 sont donc de funestes anomalies, car ils ne sont que le calque plus ou moins servile de tous les budgets de la restauration. Le budget de 1831 a été voté d'urgence ; celui de 1832 va subir l'épreuve d'un examen rigoureux : s'il ne devait sortir de la discussion qui va s'ouvrir que des modifications insignifiantes, on serait autorisé à penser qu'en finances, bien mieux encore qu'en politique, on aurait eu raison de dire que la révolution de juillet n'avait été qu'un simple *accident*, *la punition d'un parjure*, *un retour à la Charte;* qu'elle avait été *politique* et nullement *sociale*, etc., etc. En un mot, on serait forcé de reconnaître que la comédie est la même, à cela près pourtant que les acteurs sont changés.

Quelle que soit cependant la puissance de l'esprit de routine, quelle que soit la répugnance qui se témoigne dès qu'il s'agit d'innover, on a senti que l'état des finances de la France réclamait de grandes modifications, mais on a jugé convenable d'ajourner les améliorations, et de ne les produire que dans le budget de 1833. En attendant le mal empire, les souffrances s'aigrissent ; et depuis que M. le ministre des finances a présenté ses budgets, la situation de la France a dû indiquer à la chambre des députés que le mal était trop grand pour que les améliorations pussent être ajournées : les désordres graves qui ont éclaté à Bordeaux, à Strasbourg, à Perpignan, à Orange, à Villefranche, à Cahors, à Brives, à Aurillac, à Béziers et dans vingt autres localités, à l'occasion de la perception des impôts indirects, sont un avertissement des dangers que pourrait entraîner la conservation d'un système financier qui blesse aussi profondément la morale que la prospérité publique.

Nous allons reproduire le résumé du budget de 1832, tel qu'il a été présenté à la chambre des députés par M. le baron Louis : nous indiquerons ensuite les modifications qu'il serait immédiatement possible de lui faire subir.

Digitized by Google

RELEVÉ GÉNÉRAL DU BUDGET DE 1832.

DÉPENSES.

PREMIÈRE PARTIE. — DETTE PUBLIQUE.

RENTES 5, 4 1/2, 4 ET 3 % INSCRITES AU GRAND-LIVRE.

Au compte des compagnies et des particuliers.	168,580,825	
Intérêts des rentes à inscrire.	4,250,000	
Rentes qui seront acquises, le 1er janvier 1832, par la Caisse d'amortissement et dont l'intérêt lui sera payé.	42,937,417	258,861,863
Fonds d'amortissement.	43,093,621	
Intérêts de capitaux et de cautionnemens. .	9,000,000	24,000,000
Intérêts de la dette flottante.	15,000,000	
Dette viagère.	6,200,000	
Pensions, civiles, militaires, ecclésiastiques, nationales, de la pairie, fonds de retraite des ministres.	56,389,654	62,589,654
Total.		345,451,517

DEUXIÈME PARTIE. — DOTATIONS.

LISTE CIVILE.	(mémoire)	
Chambre des pairs, Chambre des députés, Légion-d'Honneur.		4,602,417

TROISIÈME PARTIE. — SERVICES GÉNÉRAUX.

MINISTÈRE DE LA JUSTICE.

Administration centrale, conseil d'État, cours de cassation, royales, d'assises,	
A reporter.	350,053,934

Digitized by Google

Report...			350,053,934
tribunaux, justices de paix et frais de justice criminelle (ces derniers compris pour 3,300,000 fr. dans la somme totale), ci.			19,469,700
MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.			
Administration centrale, traitemens, dépenses secrètes, missions extraordinaires.			7,502,000
MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES CULTES.			
Administration centrale.		262,000	37,379,600
Culte catholique . . .	33,727,600		
Culte protestant. . . .	750,000	34,542,600	
Culte israélite.	65,000		
Colléges royaux et bourses royales.....	1,675,000	2,575,000	
Instruction primaire..	900,080		
MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR.			
Administration centrale.		580,000	3,380,000
Lignes télégraphiques.		700,000	
(Porté comme extra) secours aux réfugiés étrangers.		600,000	
Dépenses secrètes.		1,500,000	
MINISTÈRE DU COMMERCE ET DES TRAVAUX PUBLICS.			
Ordinaire.		112,500,000	123,500,000
Extraordinaire		11,000,000	
MINISTÈRE DE LA GUERRE.			
Service ordinaire.		177,306,000	307,434,000
Service extraordinaire.		130,128,000	
MINISTÈRE DE LA MARINE ET DES COLONIES.			
Marine		59,000,000	65,000,000
Colonies.		6,000,000	
A reporter.			913,719,234

Digitized by Google

Report.....		913,719,234
MINISTÈRE DES FINANCES.		
Cour des comptes	1,249,000	
Administration centrale.	6,844,900	
Frais de liquidation et monnaies.	1,373,600	
Cadastre.	6,000,000	
Frais de service et de trésorerie.	3,000,000	22,787,500
Bonifications aux receveurs des finances sur le recouvrement des contributions directes.	2,000,000	
Taxations aux receveurs des finances pour l'encaissement des revenus indirects. . .	1,200,000	
Traitemens et frais de service des payeurs..	1,120,000	
QUATRIÈME PARTIE. — FRAIS DE RÉGIE, DE PERCEPTION, etc.		
Frais administratifs et de perception des contributions directes.	18,096,400	
Idem de l'enregistrement, du timbre et des domaines.	9,647,750	
Idem de surveillance et d'aliénation des forêts.	4,238,800	
Idem de perception des douanes	23,217,698	
Exploitation des tabacs.	21,313,000	
Postes, service administratif et transport.	17,276,585	118,211,833
Frais administratifs et perception de contributions indirectes.	19,949,600	
Frais administratifs et perception des poudres à feu.	2,312,300	
Frais administratifs et de perception de la loterie.	1,874,700	
Salines et mines de sel de l'est	185,000	
Remises sur les coupes de bois.	100,000	
A reporter.....		1,054,718,567

Digitized by Google

Report.....		1,054,718,567

CINQUIÈME PARTIE. — REMBOURSEMENS, RESTITUTIONS ET PRIMES.

Restitutions et non valeurs sur les contributions directes.	24,862,445	
Remboursemens de sommes indûment perçues sur produit indirect.	2,015,000	42,989,445
Restitutions de produits d'amendes, etc. . .	3,312,000	
Prime à l'exportation des marchandises . .	10,000,000	
Escompte sur droits de douane et sels. . .	1,800,000	
Total des dépenses.....		1,097,708,012

RECETTES.

CONTRIBUTIONS DIRECTES ET EN PRINCIPAL

ET EN CENTIMES ADDITIONNELS.

(Les 30 c. extraordinaires sont retranchés.)

Contribution foncière.....	244,873,409	
Idem personnelle.....	29,400,000	
Idem mobilière.....	35,665,000	372,746,900
Idem portes et fenêtres.....	32,340,000	
Idem patentes.....	28,918,500	
Frais de premier avertissement.....	650,000	
A reporter.....		372.746,000

Digitized by Google

Report		372,746,909
PRODUITS INDIRECTS ET DIVERS.		
Contributions sur les bois des communes. .	1,177,000	
Enregistrement, greffes et hypothèques...	153,458,000	
Timbre.	27,960,000	
Revenus et prix de domaines, domaines et bois engagés ou échangés.	11,807,000	
Forêts.	24,000,000	
Douanes.	103,000,000	
Sels. 51,300,000		
Idem, perçus par l'administr. des contribut. ind. 7,360,000	60,060,000	
Idem, salines de l'est. . . 1,400,000		605,839,482
Boissons, fabricat. de bières, licences, etc.	69,800,000	
Voitures, cartes, 10e des octrois, navigation, matières d'or et d'argent, etc..	22,360,000	
Tabacs....	67,300,000	
Poudres.	4,180,000	
Postes.	34,290,000	
Loterie.	8,000,000	
Jeux.	5,500,000	
Produits divers, créance d'Espagne, amendes, etc.	12,947,482	
RESSOURCES EXTRAORDINAIRES.		
Affectation et transport à 1832 de l'excédant des ressources du budget de 1831 . . .	131,467,267	181,467,267
Produits de la vente des bois.	50,000,000	
Total des recettes..... .		1,160,053,658

De l'examen des dépenses publiques, il ressort :

1° Que certains chapitres importans ne peuvent être modifiés qu'en raison des modifications que la politique générale pourra

Digitized by Google

éprouver; telles sont les dépenses de la guerre, de la marine et des colonies;

2° Que d'autres chapitres peuvent subir immédiatement une révision, une réforme complète, parce qu'ils sont la conséquence d'un faux système de finances : tels sont ceux de l'amortissement et des impôts indirects.

Nous ne nous occuperons pas spécialement des réformes qui touchent au système politique; nous ne pouvons cependant point nous dispenser d'indiquer que le moment n'est sans doute pas éloigné où l'on pourra largement modifier le système des armées permanentes, si ruineux pour les États européens, car l'organisation des gardes nationales ne serait qu'une grande superfétation, si elle ne permettait point d'alléger les contribuables des sacrifices en hommes et en argent qui leur sont imposés. Il est également à présumer que le système colonial sera l'objet d'un sérieux examen, et que l'on pourra se demander si, pour conserver quelques îles et quelques points de relâche en Afrique et dans les Indes, la France doit s'imposer les dépenses énormes que ces prétendues colonies occasionent, et accorder en outre aux colons *propriétaires* le monopole, si onéreux pour tous les consommateurs français, de la vente des denrées coloniales.

Nous allons donc commencer par indiquer les réformes financières que le budget peut immédiatement éprouver.

SUPPRESSIONS A OPÉRER SUR LE CHAPITRE DES DÉPENSES DU BUDGET DE 1832.

Dotation de la caisse d'amortissement.....	43,093,621
Rentes acquises par la caisse d'amortissement.....	42,937,417
Les réformes dont il sera parlé plus bas permettant la suppression des impôts du sel, des boissons, du tabac et de la loterie, il faut retrancher les frais de perception, de régie et d'administration que ces impôts occasionent : voici l'évaluation de ces retranchemens :	
Cour des comptes, 1,249,000. — Suppression.....	600,000
A reporter.....	86,631,038

Digitized by Google

Report.....	86,631,038
Sur l'administration centrale (voir la note n° 1).....	2,100,000
Frais de trésorerie, 3,000,000. — Suppression.....	1,000,000
Taxations pour recouvrement des revenus indirects et frais de service des payeurs, ensemble 2,320,000. — Suppression..	1,200,000
Frais de perception de l'impôt du sel (compris dans les frais des douanes).....	5,000,000
Frais de perception des salines de l'Est.....	185,800
Escompte sur les droits de consommation du sel (budget, p. 562).....	1,400,000
Exploitation des tabacs.....	21,313,000
Frais de perception des contributions indirectes.....	19,949,600
Idem de la loterie.....	1,874,700
Restitutions de droits et amendes indûment perçus (budget, p. 562).....	745,000
Primes à l'exportation (les motifs de cette suppression seront énoncés plus bas).....	10,000,000
Ensemble des suppressions.....	151,398,338

On a déjà vu que l'ensemble des dépenses ordinaires et extraordinaires s'élevait, pour 1832, à.....	1,097,708,012
Si l'on en retranche.....	151,398,338
Il restera.....	946,309,674

Pour établir les recettes correspondantes, nous pensons qu'il faudrait maintenir, pour 1832, les 30 cent. additionnels perçus en 1831 sur la contribution foncière. La suppression des impôts du *sel*, des *boissons*, du *tabac* et de la *loterie*, serait un dédommagement suffisant pour les propriétaires.

BUDGET DES RECETTES POUR 1832 TEL QU'IL POURRAIT ÊTRE ÉTABLI.

Les cinq contributions directes s'élèvent, d'après le budget de 1832, à.....	372,746,909
Les 30 cent. additionnels supprimés de 1831 (f° 51).....	46,438,808
A reporter.....	419,185,717

Digitized by Google

Report.....	419,185,717
Contributions sur les bois des communes.....	1,177,000
Enregistrement, greffes et hypothèques.....	153,458,000
Timbre.....	27,960,000
Revenus et prix des domaines, domaines et bois engagés et échangés.....	11,807,000
Forêts.....	24,000,000
Douanes.....	103,000,000
Voitures, cartes, 10e des octrois, navigation, péages, matières d'or et d'argent, etc.....	22,360,000
Postes.....	34,290,000
Poudres.....	4,180,000
Produits divers, créance d'Espagne, amendes, etc.....	12,947,482
Total.....	814,365,199
Affectation et transport à 1832 de l'excédant des ressources du budget de 1831.....	131,467,267
Produit de la vente des bois.....	50,000,000
Total.....	995,832,466

ÉTAT DES MODIFICATIONS QUE LE BUDGET DES RECETTES AURAIT ÉPROUVÉES.

On aurait supprimé :

Les droits sur le sel.....	60,060,000
Idem sur les boissons.....	69,800,000
Le produit de la vente des tabacs.....	67,300,000
Idem de la loterie.....	8,000,000
Idem de la ferme des jeux.....	5,500,000
Ensemble	210,660,000
On aurait rétabli par contre les 30 cent. additionnels de la contribution foncière.....	46,438,808
Et l'on aurait obtenu une réduction sur la masse des impôts de	164,221,192

Le chiffre total du budget de 1832, établi par M. le ministre des finances, s'élève :

Pour les recettes à.....	1,160,053,658
Pour les dépenses à.....	1,097,708,012
Excédant destiné à amortir la dette flottante.....	62,345,646

Digitized by Google

Il résulterait des modifications que nous avons indiquées sur le même budget que le chiffre total

Des recettes serait réduit à.....	995,832,466
Et que celui des dépenses serait également réduit à	946,309,674
Excédant disponible.....	49,522,792

L'excédant de recette qui résulte du budget du ministre dépasse le nôtre de 12,822,854 fr. Mais on conviendra sans peine que, par suite des suppressions que nous avons proposées sur les impôts indirects, *la consommation* et *le travail* devraient éprouver un accroissement notable, et qu'il en résulterait pour la richesse publique une telle amélioration que les revenus de l'enregistrement, du timbre, des patentes, des douanes, des postes et des produits divers, devraient également s'accroître dans une proportion très-forte.

Il resterait à prélever, soit sur ces accroissemens de revenu, soit sur l'excédant disponible, une somme de 10 à 15 millions, pour accorder aux employés congédiés une demi-solde temporaire ou viagère, selon la durée du service.

Après avoir groupé des chiffres, indiqué des retranchemens, et conseillé des additions, il nous reste à justifier le système financier que nous venons d'exposer.

Dans cette justification, l'amortissement doit évidemment jouer le principal rôle : cette économie une fois admise, nous n'aurons pas besoin de faire de grands efforts pour convaincre de l'utilité de la suppression des impôts du sel, des boissons, du tabac, de la loterie et des jeux; et, hormis les employés supérieurs de ces administrations financières, nous pensons que ces mesures se concilieraient facilement tous les esprits et satisferaient tous les intérêts. C'est donc de l'amortissement que nous devons d'abord nous occuper.

Digitized by Google

Depuis long-tems ces questions ont été posées : Est-il nécessaire de consacrer à chaque emprunt contracté par le gouvernement un fonds destiné à en opérer le rachat dans un tems plus ou moins éloigné ? Le fonds d'amortissement est-il une garantie nécessaire aux prêteurs ? Est-il pour l'État emprunteur la condition indispensable d'un bon système financier ?

Il y a déjà quelques années qu'en Angleterre ces questions ont été résolues négativement ; le fonds d'amortissement y a été supprimé, et l'excédant du revenu est *seul* consacré à l'extinction de la dette ; il est bon d'ajouter que cette dernière restriction est illusoire ; car au fur et à mesure que les revenus s'accroissent, on réduit ou l'on abolit des impôts.

En France, les personnes qui se sont occupées de finances ou d'économie politique reconnaissent l'inutilité de l'amortissement, et comme mesure de crédit, et comme garantie des prêteurs. D'autres défendent encore ce vieux préjugé financier par des motifs tirés de la légalité et du respect des droits acquis. Le plus petit nombre, servilement attaché aux traditions du passé, préconise encore *les prétendues merveilles de l'intérêt composé*, et ne voit que la *banqueroute* dans la suppression du fonds consacré à l'extinction de la dette.

Il est facile de réduire à leur juste valeur ces divers argumens. Nous prétendons, nous, que la condition essentielle du maintien du crédit consiste uniquement dans la bonne gestion des affaires publiques, et dans le service régulier des intérêts ; toutes autres considérations sont de pures illusions, des leurres dont les esprits étroits peuvent seuls se bercer.

On compare assez vulgairement les affaires de l'État à celles des particuliers, et l'on dit que ses finances ne peuvent être prospères, qu'il ne peut éviter de grandes catastrophes qu'en cherchant à *se libérer*. Dans une certaine limite le raisonnement est juste ; mais cette comparaison est viciée par un élément dont on ne tient point assez compte : c'est la question du *tems*, de l'*opportunité*. Ceux qui se complaisent dans un tel rapprochement ne

Digitized by Google

songent point que *la vie* d'un particulier est limitée, et qu'au contraire *la durée* d'un État est *sans bornes ;* et c'est en confondant deux choses aussi distinctes qu'on cherche à imposer à l'État les mêmes conditions qu'aux individus.

La question principale, celle qui doit dominer tout examen de l'amortissement, est celle-ci : Lorsqu'une dépense extraordinaire est urgente, est-il plus avantageux de demander les capitaux à *l'emprunt* ou bien à *l'impôt?* Nous ne craignons point d'être démentis en affirmant que le *mode d'emprunt* est dans ce cas préférable au *mode d'impôt*, en ce qu'il prélève les capitaux sur les *revenus*, tandis que l'impôt les enlève à *la production.* Et pour préciser les termes, nous dirons que si l'on avait été obligé de prélever sur les contribuables les sommes dont se compose la dette publique, au fur et à mesure qu'elles ont été nécessaires, nous posons en fait qu'il eût été radicalement impossible de les obtenir, et qu'on n'aurait même pu le tenter sans épuiser les sources du travail.

Ce point une fois admis, n'est-on point autorisé à résoudre affirmativement la question suivante : Si *l'emprunt* est préférable à *l'impôt*, *l'impôt* destiné à annuler un *emprunt* n'est-il point par là même éminemment nuisible?

Il est évident en effet que le mécanisme de l'amortissement a pour objet de détruire les avantages qui sont attachés au mode d'emprunt, puisqu'il prélève des capitaux là où ils sont *utilement employés* ; c'est-à-dire qu'il les prend dans les mains des contribuables qui, en masse, en retirent, en les appliquant à leurs travaux, un profit annuel bien plus considérable que l'intérêt de la dette publique; et cela dans le but d'offrir ces capitaux aux rentiers et aux capitalistes qui, en tant que capitalistes et rentiers, ne sont point dans le cas de les employer.

Après avoir posé la question en ces termes, il nous serait facile de revenir sur l'argument qu'on invoque à l'appui de l'amortissement, en prétendant que l'État doit agir comme un particulier. Nous pourrions demander quel est l'homme assez peu

Digitized by Google

soucieux de ses propres intérêts, pour consentir à déplacer des capitaux qui fructifient, par exemple, à raison de 8 ou 10 pour cent par an (1), pour éteindre une dette constituée à l'intérêt de 4 ou 5 pour cent ? Et combien la question serait encore plus simplifiée si l'on songeait aux énormes frais de perception que ce déplacement occasionne !

« Mais, dira-t-on encore, la caisse d'amortissement n'avait pas seulement pour but d'opérer le rachat de la dette ; on a même dû reconnaître que cette prétention était illusoire, car l'expérience a prouvé que les États ne pouvaient traverser une longue période d'années sans contracter de nouveaux emprunts; ce qu'on a voulu principalement se proposer en dotant cette caisse, c'est d'assurer aux porteurs des coupons de rentes un acquéreur journalier à la Bourse de Paris. »

Examinons la valeur d'un semblable argument (2).

Le fonds annuel de la Caisse d'amortissement, réuni aux intérêts des rentes qu'elle a achetées, s'élève aujourd'hui à 86,031,038 fr. Ce capital, également réparti, permet d'affecter *journellement* 280,000 fr. à l'achat d'environ *quinze mille francs de rente.*

Quand on compare ce résultat mesquin aux énormes opérations en rentes qui se traitent à la Bourse de Paris, on est surpris de l'importance qu'on attache à l'action de l'amortissement, et l'on est forcé d'en conclure que ceux qui paraissent le plus fermement attachés à la conservation de cette institution ne se sont

---

(1) L'intérêt *moyen* payé par tous les contribuables dans leurs relations commerciales dépasse dix pour cent. Dans les petites industries, dans le commerce de détail, un petit capital fructifie souvent, en se reproduisant, à raison de cent pour cent; qu'on calcule l'intérêt des faibles sommes qui dans les halles sont empruntées à la *petite semaine*, et l'on verra que nous sommes encore au-dessous de la vérité. C'est cependant sur les contribuables qui empruntent à ce taux que portent principalement les impôts dont nous avons proposé la suppression.

(2) L'auteur de cet article a publié dans *le Globe* les calculs qui vont suivre, et ils sont tellement rigoureux que personne n'a entrepris de les réfuter.

Digitized by Google

point suffisamment rendu compte de l'importance des opérations sur les fonds publics. Voici des chiffres :

La chambre syndicale des agens de change perçoit un droit de *cinq* francs sur chaque vente ou achat dont le *capital nominal* est de *cent mille* francs. Ce droit prélevé *seulement* sur les opérations qui s'effectuent d'agent de change à agent de change, c'est-à-dire dans le parquet de la Bourse, produit, année moyenne, environ *douze cent mille* francs, ce qui porte la totalité des négociations ainsi faites à un *capital nominal* de VINGT-QUATRE MILLIARDS, soit en *rente* UN MILLIARD DEUX CENTS MILLIONS. Mais la même opération donnant lieu à une vente et à un achat, pour obtenir le chiffre de l'opération réelle, il faut prendre la moitié de cette somme, et dès lors on trouve que l'ensemble des *opérations de l'année* s'élève :

En *capital*, à DOUZE MILLIARDS,

En *rentes*, à SIX CENTS MILLIONS.

Ces sommes réparties sur les 300 jours pendant lesquels la Bourse est annuellement ouverte, on trouve que le chiffre moyen des *opérations à* TERME s'élève CHAQUE JOUR :

En *capital*, à QUARANTE MILLIONS,

En *rentes*, à DEUX MILLIONS.

Si l'on ajoute maintenant à cette somme les opérations que chaque agent de change traite directement de *client à client* sans l'intermédiaire de ses collègues, opérations qui, quoique très-nombreuses, ne sont point soumises au droit prélevé par la chambre syndicale, et qui dès lors ne peuvent être évaluées ; si l'on ajoute également les rentes vendues *au comptant* (1), ainsi

(1) Relevé général du transfert des rentes pendant l'année 1830. — Extrait du compte général rendu par le ministre des finances, f° 318 et suivans.

5 p. 100 en rentes,	109,600,487 fr. ;	en capital,	2,192,009,740 fr.
3 p.	idem,	71,304,847 fr. ;	idem ;	2,376,828,433 fr.
4 ½	id.,	317,334 fr. ;	id.,	7,051,866 fr.
4	id.,	7,607,958 fr. ;	id.,	190,198,950 fr.

Digitized by Google

que celles qui sont vendues en dehors du parquet, on aura *au moins* une somme égale à celle que nous venons d'indiquer.

Ainsi sur 80 millions d'opérations (1) qui se traitent *chaque jour* à la Bourse de Paris, quelle peut être l'influence des 280,000 francs que la caisse d'amortissement vient quotidiennement y employer? C'est une goutte d'eau qui vient se perdre dans un gouffre immense. Et cependant combien de larmes amères, combien de privations cruelles, sont provoquées et entretenues par cette misérable goutte d'eau! Combien ce funeste emploi du budget que l'on jette chaque jour en bribes aux badauds de la Bourse pour les divertir, pour ne point contrarier les étroits calculs de leur ignorance et de leur routine, est déplorable en

---

Mouvement annuel en rentes,	188,830,626 fr.;	en capital,	4,768,088,989 fr.
Ce qui représente un mouvement *journalier*, en rentes de			629,435
		En capital de	15,893,630

Les 15,000 fr. de rentes achetées chaque jour par la caisse d'amortissement sont compris dans ce mouvement *quotidien* de 16 millions de transactions *au comptant* sur les fonds publics; il est juste d'ajouter qu'il y a aussi dans ce relevé quelques transferts résultant de ventes à terme, et des doubles transferts provisoirement faits à des agens de change.

(1) On cherchera à nous opposer qu'une grande partie de cette somme ne repose que sur des opérations de *jeu*, que ce ne sont point des achats *réels*; d'accord, mais chacune de ces opérations peut être immédiatement réalisée par un transfert; et souvent la plus légère différence dans le prix du *report* (on appelle *report* la différence qui existe entre le prix des *rentes au comptant* et des *rentes à terme*) convertit une opération *à terme* en une opération *au comptant*. Du reste, lorsqu'il s'agit d'*amortissement*, on serait peu recevable à venir parler d'affaires *fictives*, d'affaires de *jeu*; car l'amortissement en lui-même n'est qu'une grande *fiction*, et toutes les opérations qui en résultent ne sont que des affaires de *jeu*, puisqu'il est reconnu que depuis que la caisse d'amortissement est instituée, il a été émis par l'État une plus forte quantité de rentes qu'elle n'en a acheté.

Digitized by Google

face de la détresse industrielle et de la misère du plus grand nombre !

Après avoir examiné l'amortissement dans ses résultats généraux et dans son application journalière, il nous reste à traiter la question légale, qui consiste à savoir si, en supprimant ce fonds de rachat, on ne viole point les *engagemens contractés* envers les prêteurs.

Cette objection est sans contredit la plus spécieuse de toutes. « Si dans un contrat vous violez, dit-on, l'une des stipulations, toutes les autres stipulations cessent d'être impératives : supprimez aujourd'hui le fonds d'amortissement pour cause d'utilité publique, et pour la même cause rien ne s'opposera à ce que demain on ne vienne réclamer la suppression du paiement des intérêts. »

On voit que nous ne cherchons point à atténuer les argumens qu'on peut opposer au système que nous soutenons : et néanmoins sur ce terrain même la réponse est facile.

Si l'on se tient toutefois à une interprétation judaïque des lois qui régissent la matière, si l'on s'attache à la *lettre* d'un contrat et qu'on en néglige l'*esprit*, on pourrait en quelque sorte suspendre les effets des améliorations financières que nous proposons, quoique, même dans ce cas, on puisse trouver le moyen de concilier les esprits les plus rebelles, ainsi que nous le prouverons bientôt (1). Mais nous devons déclarer qu'une pareille interprétation des contrats est à nos yeux une contradiction manifeste avec toute l'histoire de l'humanité ; car si des textes morts avaient pu éternellement enchaîner les hommes, ils gémiraient encore

(1) A part les 3 millions de rentes 4 °/₀ qui ont été vendus à 102, 07 ½, le cours de tous les autres fonds publics est aujourd'hui à un prix *infiniment plus élevé* que celui auquel ils ont été émis. Les porteurs de coupons de rente 4 °/₀ seraient donc, à la rigueur, seuls recevables à réclamer le maintien de 1,700,000 fr. qui, dans la dotation de la caisse d'amortissement, sont destinés au rachat de cet emprunt.

Digitized by Google

sous le poids du régime des castes égyptiennes. Les *contrats publics* ne sauraient être assimilés aux *contrats privés* (et l'on sait même que ces derniers ne sont pas toujours impératifs) ; les *contrats publics* sont d'utiles barrières, en politique, contre le retour au passé ; en finances, contre l'oubli des principes d'équité et de loyauté ; en dehors de ce cercle, ils ont toujours été et ils seront toujours modifiés en vertu de la loi du progrès qui a fait que l'humanité s'est incessamment dégagée des entraves apportées à son libre développement. Ce ne pourrait donc jamais être en vertu d'un pareil principe qu'on pourrait déduire de la suppression du fonds d'amortissement la suspension du paiement des intérêts ; car si l'on observe attentivement la marche des sociétés, on voit le *crédit* public ou privé tendre toujours à se développer et à se raffermir davantage ; au fur et à mesure que le principe militaire, que le règne de la violence s'effacent et s'éteignent, on voit s'établir au sein des nations les plus civilisées ces relations cimentées par la *bonne foi*, par la *confiance ;* et l'un des signes les moins équivoques d'une civilisation arriérée peut incontestablement s'apprécier par l'absence des institutions de *crédit*.

On doit enfin sentir en France le besoin d'asseoir le *crédit public* sur ses bases véritables ; on doit sentir le besoin de le dégager des *fictions* indignes d'un grand peuple dont on s'est efforcé de l'entourer. Qu'on laisse aux *légistes* le culte des codes et des chartes ; en fait d'industrie et de finances, comme en fait de gouvernement, ils ont assez prouvé leur incapacité pour que leur autorité puisse être méconnue.

Le crédit d'un État, tout aussi bien que celui d'un particulier, ne se raffermit que lorsque, par une gestion de plus en plus éclairée, il tend à améliorer ses affaires, c'est-à-dire lorsqu'il diminue sa dépense et qu'il augmente ses revenus ; dès lors la solvabilité des États ne saurait, pas plus que celle des individus, consister dans le chiffre plus ou moins élevé de leurs dettes, mais bien dans le bon ou mauvais emploi des capitaux qui leur sont confiés.

La longue influence que les avocats ont exercée sur le manie-

Digitized by Google

ment des affaires publiques nous a trop habitués à la métaphysique constitutionnelle ; c'est toujours par de pures *abstractions* qu'on a embrouillé toutes les questions, même celles qui par leur nature étaient exclusivement *positives*. On a fait de l'*État* un être *abstrait*, et l'on a dit : « Si l'État ne paie point ses dettes, il marche infailliblement vers la *banqueroute*. » Mais qu'est-ce donc que l'*État*, sinon le centre vers lequel tous les intérêts viennent converger ? En finance, quel est donc le but que l'État doit se proposer, sinon une bonne administration des deniers de tous, des intérêts des contribuables comme de ceux des rentiers? Quand donc on peut démontrer qu'en continuant à amortir, l'État, indépendamment des 87 millions qu'il emploie annuellement au rachat des rentes, est obligé de sacrifier 60 millions en frais matériels de perception et disperdition de forces (1), on arrive à cette conclusion irréfragable, qu'il eût mieux valu, dans l'intérêt des contribuables et des rentiers, leur laisser la libre disposition de ces 147 millions : car, soit dans leurs placemens industriels, soit dans leurs opérations en fonds publics, ces capitaux eussent eu une bien plus grande influence sur la baisse de l'intérêt, partant sur la hausse des effets de l'État.

Mais, ce qui prouve encore mieux que tous les raisonnemens la vanité de l'institution de la caisse d'amortissement comme moyen d'extinction de la dette, c'est le rapprochement du chiffre des rachats qu'elle a effectués, et des rentes qui, durant la même période, ont été émises. Depuis 1816, on a émis 136,547,419 fr. de rentes, et il n'en a été racheté que 58,957,511 fr. (2).

(1) Pour percevoir une somme nette de 87 millions, il faut débourser, au moyen des impôts indirects, 30 millions en frais de perception. Si l'on suppose que les employés sont rétribués en raison de leur utilité et de leur travail, on est amené à conclure que, dans des carrières industrielles ou scientifiques, ils accompliraient un travail dont la valeur ne saurait être moindre de 30 millions; c'est donc 60 millions qui se trouvent ainsi ravis à la production.

(2) Sur ces 58,957,511 fr., 16 millions seulement ont été réellement amortis : l'excédant reste inscrit au grand-livre. Ainsi donc il a été émis, depuis 1816

Digitized by Google

Dès lors ne doit-on point sentir la nécessité de répudier un système qui ne repose que sur le mensonge et la déception?

Du moment où, en instituant une caisse d'amortissement, on n'a point formellement interdit à l'État la faculté d'émettre de nouveaux emprunts, on a virtuellement détruit et annulé le principe du rachat. On l'a détruit par des moyens obliques, et, comme toute dissimulation ne peut à la longue qu'être nuisible à celui qui en fait usage, il est arrivé que ceux qui ont concouru à maintenir l'amortissement après que les motifs qui avaient nécessité son établissement avaient cessé, en trompant à leur insu et les contribuables et les rentiers, les ont grevés d'impôts onéreux et de frais considérables, et que, continuant à émettre des rentes en bloc pour les racheter ensuite par parcelles, on s'est constamment assujéti à payer plus cher ce qu'on avait vendu (1).

Si l'on veut rester fidèlement attaché au contrat qui engage l'État à amortir, ne serait-il point plus convenable qu'au lieu d'agir comme par le passé, c'est-à-dire qu'au lieu de commencer par *émettre des emprunts, pour les racheter ensuite*, on fît l'opération inverse, et qu'*on commençât par racheter* journellement des rentes à la bourse avec des fonds provenant de l'émission des bons royaux (2), pour *revendre ensuite ces mêmes rentes en bloc*

---

en rentes, y compris les 27 millions de l'indemnité des émigrés	136,547,419 fr.
La dotation de la caisse d'amortissement a été augmentée de	3,093,621
Total.....	139,641,040
A déduire pour les rentes réellement amorties.....	16,020,094
Ainsi, indépendamment des sacrifices occasionés par l'entretien du fonds d'amortissement, la dépense *annuelle* de la dette publique s'est accrue, depuis 1816, de la somme de	123,620,946

(1) Il résulte de calculs rigoureusement établis que, depuis 1816, la différence entre le prix d'émission des emprunts et le prix moyen des rachats effectués par la caisse d'amortissement, constitue l'État en perte de 1,800,000 fr. de rente.

(2) Le trésor a une clientèle accoutumée qui vient journellement lui apporter

Digitized by Google

lorsque l'élévation des cours permettrait de les émettre, sinon avec bénéfice, du moins sans aucune perte? Les intérêts et les *préjugés* de tous se trouveraient ainsi conciliés, et les contribuables se trouveraient soulagés des impôts les plus onéreux.

Nous devons toutefois avertir que ce moyen, bien qu'il soit légalement et immédiatement applicable, et que son application soit infiniment plus profitable à l'État que le système actuellement en vigueur, n'a d'autre valeur logique à nos yeux que celle de faire ressortir, d'une manière plus palpable, plus saisissable par ceux même qui ne se sont jamais occupés des questions de finances, la puérilité de l'argumentation légale, et la manière dont ce qu'on appelle la *religion des contrats* a été jusqu'à ce jour observée par ceux même qui s'en portent les défenseurs les plus fervens. Il existe toutefois un moyen plus efficace d'arriver à *amortir réellement* la dette perpétuelle, tout en supprimant le fonds d'amortissement actuel, et en introduisant les réformes financières que nous avons déjà développées. Ce moyen consisterait dans *la reconstitution des rentes viagères.*

Necker, en fondant un nouveau système de finances, émit simultanément, pour les emprunts qu'il fut dans le cas de contracter, des rentes perpétuelles et des rentes viagères; ces dernières ne sont point entièrement éteintes, et elles figurent encore dans le budget. Ce mode d'emprunt a été depuis lors abandonné. Il est juste de dire que cette émission de rentes viagères n'a point été faite alors avec tout le discernement et toutes les précautions dont on pourrait l'entourer aujourd'hui.

---

des fonds momentanément disponibles : les sommes qu'on lui apporte par ce moyen s'accroissent dans une telle proportion que, pour en diminuer le chiffre, il est successivement obligé d'en baisser l'intérêt. On pourrait prétendre qu'une pareille ressource ne pourrait point offrir une régularité assez certaine pour permettre d'établir un système constant de rachat; on peut répondre à cet argument qu'un marché passé avec la banque de France pourrait assurer ce service. On sait du reste que le trésor ne peut pas aujourd'hui employer tous les capitaux qu'il s'est engagé d'emprunter à la banque.

Digitized by Google

Le besoin des rentes viagères s'est tellement fait sentir en France que déjà, depuis dix années, pour remplir cette lacune dans la constitution du crédit public, trois établissemens se sont formés à Paris, sous la dénomination de *Compagnies d'assurance sur* LA VIE. Depuis plus d'un siècle de semblables associations sont en Angleterre en plein exercice ; trente *compagnies d'assurance sur* LA VIE sont le résultat du besoin de prévoyance qui travaille tous les esprits. En France, comme en Angleterre, les hommesl es plus recommandables par leur crédit et par leur position sociale ont concouru à fonder ces utiles établissemens ; mais la nouveauté de ces institutions n'a point encore permis que les compagnies françaises soient parvenues à l'état prospère dans lequel se trouvent les mêmes sociétés chez nos voisins d'outre-mer. Quel que soit le crédit qui doit entourer les compagnies françaises, il est impossible que des sociétés particulières puissent, en dehors du cercle de la capitale et des cinq ou six principales villes industrielles de France, inspirer un degré de confiance assez étendu pour que chacun veuille leur confier entièrement et son avenir et l'avenir de ses enfans.

Le gouvernement seul peut contracter des engagemens dont la portée est si longue, dont l'exactitude est si importante.

Lorsque l'État se sera constitué *compagnie d'assurance sur* LA VIE, (1) alors on verra affluer dans les caisses du trésor les fruits des économies de *tous* les Français sans exception, et l'épargne du pauvre comme le capital du riche.

Voici quel est le mécanisme des *compagnies d'assurance sur* LA VIE :

En vertu de calculs de probabilités rigoureusement établis sur

(1) L'adoption de cette mesure ne saurait entraîner la révocation des compagnies qui ont été antérieurement autorisées ; il est à présumer cependant que ces sociétés particulières ne pourraient soutenir la concurrence du gouvernement et qu'elles finiraient par transiger avec lui.

Digitized by Google

des tables de mortalité, ces sociétés reçoivent tous les versemens annuels et tous les capitaux qu'on vient leur apporter, et s'engagent à les rembourser :

1° Soit en une *rente viagère*, variable en raison de l'âge auquel elle doit commencer à être servie (1) ;

2° Soit en une *rente viagère* réversible sur une ou plusieurs têtes (2) ;

3° Soit en un *capital* augmenté des intérêts et des chances de mortalité, qui doit être payé dans le *cas du décès* de l'assuré (3) ;

---

(1) Le versement d'un capital de 1,000 produit *en viager* (les intérêts calculés à 4 °/₀) :

A 35 ans	—	60 fr.	90 c. de rente.
40	—	64	90
45	—	70	10
50	—	77	50
55	—	86	50
60	—	98	80
65	—	118	
70	—	130	
75	—	135	

(2) Dans le cas de réversibilité, la quotité de la rente varie en raison de l'âge du constituant et de l'âge du survivant ; ainsi, lorsqu'un mari âgé de 55 ans veut faire un placement viager de 1,000 francs, réversible après sa mort sur la tête de sa femme, âgé, de 50 ans, il obtient 66 fr. 10 c. de rente ; si les deux époux ont 60 ans, la rente est de 78 fr. 50 c., etc.

(3) Pour assurer à sa famille un capital de 1,000 fr. après sa mort, il faut verser,

A partir de	20 ans	— 59 fr.	60 cent. par an.
	21	— 62	30
	22	— 65	10
	23	— 68	20
	24	— 71	30
	25	— 74	70
	26	— 78	30
	27	— 82	20
	28	— 86	20
	29	— 90	60
	30	— 95	20
	34	— 116	08

Digitized by Google

4° Soit enfin en un *capital* également augmenté des intérêts et des chances de mortalité, qui doit être payé dans le *cas de vie* de l'assuré (1).

Ces combinaisons principales, et d'autres qui n'en sont que des applications variées, se plient aux diverses positions des individus, et correspondent aux besoins que des situations diverses font naître. Rien de plus moral que ces placemens ; au moyen d'une légère économie annuelle faite pendant l'âge viril, l'homme peut s'assurer une retraite dans ses vieux jours, ou bien laisser à sa veuve ou à ses enfans un capital capable de les prémunir contre les vicissitudes dans lesquelles l'absence de larges institutions de prévoyance générale peut encore les laisser ; il peut également assurer une dot à sa fille, une garantie à ses créanciers, etc., etc.

Les tableaux de la compagnie sont calculés sur un intérêt de 4 p. 100 par an, et les bénéfices des actionnaires consistent dans la différence qui existe entre cet intérêt de 4 p. 100 et l'intérêt qu'elles obtiennent en plaçant les capitaux qui leur sont confiés. En général, elles achètent des fonds publics, qui leur produisent environ 5 p. 100.

On voit donc que si l'État faisait les mêmes opérations basées sur les mêmes calculs, sur les mêmes tableaux, il pourrait amortir réellement des rentes perpétuelles, et bénéficier encore d'environ 1 p. 100 sur l'intérêt des rentes amorties. Dans une semblable combinaison tous y gagneraient : le contribuable, soit par la réduction des impôts, soit par la diminution de l'intérêt; le rentier,

---

(1) Au moyen d'un versement *annuel* de 100 fr., effectué à partir de l'âge de 10 ans, on obtient, à 40 ans, un capital de 7,079 fr., ou bien une rente viagère de 457 fr.

Le même versement effectué, à partir de 15 ans, on obtient à 40 ans un capital de 5,097 fr, ou bien une rente viagère de 329 fr.

Et à partir de 20 ans on obtient, à 60 ans, un capital de 14,914 fr., ou bien une rente viagère de 1,474 fr.

Digitized by Google

par l'élévation que les fonds éprouveraient de l'action non interrompue d'un amortissement *réel* et toujours croissant ; l'industrie en général, par la baisse qui en résulterait dans le taux de l'intérêt ; enfin tous les Français, qui trouveraient dans le gouvernement un refuge tutélaire contre les perturbations et les coups de fortune dont sont souvent frappées, dans l'époque actuelle, les existences le mieux établies.

C'est en se montrant salutaire à *tous*, c'est en prenant la défense de *tous* les intérêts, c'est en combinant *toutes* les ressources financières de la France, qu'on pourra résoudre le problème qui paraît si difficile aux yeux des esprits préoccupés de la routine du passé ; à savoir, d'améliorer le sort de ceux qui travaillent et manquent de tout, sans nuire à ceux qui jouissent de tous les avantages de la société et sans les spolier.

Si l'on veut bien peser la partie politique des réformes financières que nous avons proposées, et dont ce qui précède n'est que le commentaire ; si l'on veut apprécier les avantages qui résulteraient de l'entière suppression des impôts sur le sel, sur les boissons, sur le tabac et sur la loterie, on ne pourra se refuser à reconnaître que le gouvernement qui serait hardiment entré dans une semblable voie aurait acquis par là même plus de stabilité, plus de force, plus de popularité que par la concession la plus large qu'il pourrait faire de droits politiques et de lois libérales ; toutes mesures qui, pour le dire en passant, n'ont jamais empêché personne de mourir de faim.

En entrant dans une semblable voie, on accroîtrait immanquablement la prospérité matérielle de la France, et par suite on éloignerait toutes les chances de guerre ; car, quelle que soit la répugnance que peut inspirer aux souverains féodaux telle forme de gouvernement ou telle dynastie, ils réfléchiraient long-tems avant de venir troubler la prospérité de 33 millions d'hommes qui, comme l'a dit le grand Frédéric, peuvent commander à l'Europe ou la paix ou la guerre.

La paix est le premier besoin des sociétés ; c'est dans la paix

Digitized by Google

que peuvent se développer les arts et l'industrie; les rois et les peuples commencent à comprendre que les grandes questions politiques ne peuvent plus se résoudre par la guerre. Les progrès de la civilisation, la diffusion des lumières, les communications plus rapides qui s'établissent entre les nations, l'extension des rapports commerciaux, tout concourt à subalterniser la puissance de la force brutale. Le règne des conquérans touche à son terme, car celui des travailleurs pacifiques est arrivé; et si l'on considère attentivement le mouvement qui s'opère dans tous les esprits, on reconnaîtra qu'une pensée féconde subjugue aujourd'hui bien plus promptement, bien plus profondément les peuples, que ne pourront jamais le faire les armées les mieux organisées.

Par la révolution de juillet, la France avait semblé lancer un défi audacieux à tous les potentats de l'Europe; en rejetant au-delà des mers les derniers représentans de la féodalité, la France avait rompu violemment avec toutes les aristocraties, et la légitimité, cheminant silencieusement de Rambouillet à Cherbourg, semblait devoir donner le signal de la marche aux armées du Nord.

Au bruit de la chute d'une dynastie de dix siècles, peuples et rois se dressèrent en effet; les nations voisines crurent voir renaître en France la convention et le comité de salut public; on crut voir se lever menaçantes les quatorze armées de la république, et surgir, du sein de ces jeunes bataillons, un nouveau soldat de fortune destiné à promener encore du septentrion au midi ses cohortes victorieuses. En France, tous les yeux étaient fixés sur les frontières; on attendait un nouveau manifeste de Brunswick; Pitt et Cobourg, et leurs conjurations, semblaient devoir renaître; la double invasion se présentait hideuse à tous les esprits, et le vieux chant d'affranchissement et de guerre, *la Marseillaise*, se trouvait rajeuni et faisait battre tous les cœurs généreux.

Et tous s'armèrent, et tous se mesurèrent avec colère; une défiance générale fut le résultat de l'élément nouveau que la chute de Charles X avait introduit dans l'équilibre européen.

Digitized by Google

Quinze mois d'hésitation, pendant lesquels la France s'est saturée de vaines discussions sur des théories abstraites, désormais sans valeur, ont appris aux puissances du continent que l'entretien de leurs armemens extraordinaires était un lourd et inutile fardeau pour les peuples (1).

L'Angleterre, faisant un triste retour sur le passé, comprit enfin qu'en triplant sa dette et en ruinant son commerce, sa lutte de vingt-cinq années contre la révolution française avait été impuissante à détruire le principe nouveau qui avait surgi en 1789. Les efforts de tous furent donc dirigés vers le raffermissement de la paix. Dire ici quels en furent les préliminaires et les conditions, dire à quel prix ce résultat a été obtenu, n'est point la tâche que nous nous sommes imposée; qu'il nous suffise d'indiquer la tendance générale des peuples, le progrès des idées

---

(1) Depuis la révolution de juillet, indépendamment des levées extraordinaires d'hommes et des augmentations d'impôts, il a été émis en Europe environ 800 millions d'emprunts nouveaux, répartis comme suit :

Hollande	300,000,000 fr.
Autriche	200,000,000
France (nonobstant les ventes de bois et l'émission extraordinaire de bons royaux)	140,000,000
Russie	80,000,000
Belgique	25,000,000
Piémont	25,000,000
États romains	16,000,000
Prusse (elle a émis, dit-on, de nouvelles obligations anglo-prussiennes, mais l'opération n'a point été publique, et le chiffre n'est point connu)	Mémoire.
Emprunts effectués	786,000,000

En France, pour couvrir les dépenses *extraordinaires* de 1832, on a vu que le budget devra être complété par l'émission d'un nouvel emprunt de	130,000,000
Et par une vente *extraordinaire* de bois de	50,000,000
La ville de Paris doit également émettre un emprunt de	40,000,000

Digitized by Google

pacifiques, et la décroissance correspondante des sentimens guerriers.

Cette digression, qui toutefois n'est point étrangère au sujet que nous traitons aujourd'hui, nous a momentanément écarté de l'examen du budget de 1832; nous y revenons. Depuis que M. Louis a présenté à la Chambre des députés ses lois de finances, on ne peut nier que les garanties de tranquillité extérieure ne se soient considérablement accrues, et que la France ne possède actuellement des gages de la conservation de la paix bien mieux établis que ceux qu'elle possédait à cette époque; les puissances féodales ont eu, depuis juillet, d'assez fréquentes occasions de rompre avec la France, pour qu'on puisse penser maintenant qu'elles n'entendent plus faire une guerre pour telle ou telle dynastie; et il est à présumer que les souverains du Nord ne songent plus à brûler une amorce en faveur de Charles X, ou de *l'enfant du miracle*. Ce n'est donc qu'une guerre de principes qui peut être faite à la révolution de 1830. Dès lors les conditions de la paix reposent uniquement sur la marche de la politique intérieure; c'est en calmant toutes les passions qui fermentent dans son sein, c'est en donnant satisfaction à tous les intérêts et à tous les besoins légitimes; en un mot c'est par l'union, c'est en resserrant le lien de l'association, que la France pourra acquérir cette force imposante sans laquelle il n'y a point d'indépendance ni de paix durables.

Les mesures financières que nous avons développées dans cet article nous paraissent les plus propres à arriver à ce résultat, et nous pensons que si elles étaient immédiatement adoptées on pourrait suspendre tous les armemens et même commencer à diminuer l'effectif de l'armée. Cent trente millions figurent au budget du ministère de la guerre pour allocations *extraordinaires*. Cette dépense pourrait être dès lors supprimée du budget de 1832, et par suite l'emprunt de fr. 131,467,267, qui, dans ce budget, est destiné à couvrir cette dépense, deviendrait inutile.

Digitized by Google

On a vu que le chiffre total du budget devrait s'élever, après les réformes que nous avons proposé d'y introduire, à		946,309,674
La suppression du crédit *extraordinaire* de la guerre produirait une réduction de :		
1° pour le crédit extraordinaire	130,128,000	137,128,000
2° pour les intérêts qui seraient retranchés du budget par suite de la non-émission de l'emprunt de 131,467,267; ci environ,	7,000,000	
Le budget de 1832 ne s'élèverait donc en totalité qu'à		809,181,674

C'est par l'adoption de semblables mesures que nous concevons pour les contribuables le soulagement des charges dont ils sont accablés; et certes, si l'on veut en diminuer le fardeau pour les générations futures, on y parviendra bien mieux en s'efforçant de ne point *augmenter* la dette par des dépenses *improductives* qu'en cherchant à déplacer des fonds *utilement employés* pour *amortir* des emprunts au moment même où on les émet.

Diminuer le fardeau des générations futures ! telle est la préoccupation des défenseurs les plus intrépides de l'amortissement; on ne saurait se dissimuler qu'il y a dans cet argument une apparence de générosité et d'équité qui n'a pas peu contribué au maintien de cette institution; mais l'équité n'est qu'apparente, et l'erreur dans laquelle on tombe à cet égard provient uniquement de la pensée qu'il y a, dans l'amortissement à *intérêt composé*, une vertu *reproductive*, indépendante de tout *travail* et de tous sacrifices pécuniaires. L'illusion est évidente, car le travail seul est productif. Dans l'amortissement, tout, au contraire, est impôt; et la dotation, et les rentes acquises, et les intérêts capitalisés, ne se grossissent chaque année qu'au moyen des quittances du percepteur et des écus du contribuable.

Amortir des rentes dans le but de soulager *l'avenir* en imposant *le présent*, c'est donc faire cette supposition absurde : que l'État

Digitized by Google

est un être en dehors de la société; être fictif qui n'a point les mêmes besoins, les mêmes intérêts que les individus dont elle se compose. En se plaçant au contraire sur le terrain de la réalité, on conçoit que, loin de se libérer, *l'État s'arrière* lorsqu'il ne tire point le meilleur parti possible des forces reproductives qu'il renferme dans son sein. Par l'amortissement il ne se libère point, car il ne fait que déplacer des capitaux, et dans ce déplacement il perd et il détruit d'une manière barbare, et tous les frais de perception, et le travail de ses employés, et les bénéfices des capitaux enlevés à la production.

Indépendamment de l'oubli où l'on tombe des véritables principes de la science économique, en maintenant le fonds de rachat de la dette, on concourt à entretenir la fascination du public, car quelques-uns s'imaginent encore que l'amortissement soutient la rente et produit l'élévation des cours.

Certainement, si l'action non interrompue de l'amortissement n'était point gênée par les nouvelles émissions de rentes qui s'effectuent avec une régularité désespérante, la masse des capitaux *oisifs* qui viennent journellement s'*offrir* à la bourse, pour obtenir un revenu assuré, tel que l'État seul peut le garantir, donnerait, à la longue, aux rentes un prix factice qui, par son élévation, serait hors de toute proportion avec le prix du *loyer* de l'argent et des terres (1). Cette élévation exagérée serait finale-

---

(1) Les rentes inscrites au grand-livre de la dette publique se subdivisaient ainsi au 30 juin 1831 :

76,719,907 fr.	de rentes sont immobilisées ou acquises par la caisse d'amortissement.
10,451,114	appartiennent à des établissemens publics ou à des compagnies, et ne sont guère susceptibles d'être transférées.
9,209,572	sont limitées dans les départemens et ne sont point non plus fréquemment transférées.
96,380,593	

Digitized by Google

ment nuisible aux capitalistes et rentiers au profit desquels elle aurait été d'abord provoquée; mais telle n'est point l'hypothèse où l'on doit se placer; pendant que l'État amortit, il peut émettre et il émet en effet des emprunts qui dépassent le

Report. 96,380,593	
111,160,023	appartiennent à divers propriétaires; ces rentes et les précédentes sont ce qu'on appelle *classées*.
511,600	sont au porteur; elles appartiennent en général à des étrangers.
5,959,904	sont dans les mains des banquiers, agens de change et capitalistes.
214,012,120	Totalité de la dette inscrite au 30 *juin* 1831.

L'amortissement agit presque exclusivement sur les 6 millions de rente qui sont dans les mains des banquiers, agens de change et capitalistes; c'est ce qu'on appelle les rentes *flottantes*, pour les distinguer des autres qui sont *immobilisées* ou *classées*.

Ce sont ces rentes flottantes qui seules se jouent et produisent journellement ces brusques alternatives de hausse et de baisse. Au fur et à mesure qu'elles se classent, les grands spéculateurs peuvent plus facilement maîtriser les cours. Si cette partie de la dette n'était pas successivement alimentée par les nouvelles émissions d'emprunts, les chances de baisse seraient moins fortes; car chaque jour la somme des rentes qui se *classent* est bien plus importante que la somme de celles qui se *déclassent*. C'est donc pour intervenir dans les transactions qui s'opèrent sur ces 6 millions de rente que l'amortissement absorbe *chaque année* 87 millions. Il n'y avait au 30 décembre 1830 que 4 millions de rentes flottantes. Depuis cette époque 7,142.858 fr. de 5 pour °/₀ ont été émis; ils se sont répartis comme suit :

1,790,068 fr.	ont augmenté la somme des rentes flottantes (il y en avait au 31 décembre 1830, fr. 4,169,836, et au 30 juin 1831, fr. 5,959,904).
2,333,707	ont été acquises par la caisse d'amortissement du 1er janvier au 30 juin 1831.
3,019,083	se sont *classées* dans les mains des rentiers, également du 1er janvier au 30 juin 1831.
7,142,858	de rente, somme égale à l'émission.

Les relations du crédit ont fait de tels progrès en France depuis les premières années de la restauration que, si la tranquillité publique n'est point troublée, le *classement* des rentes doit s'accroître dans une proportion très-forte, et pro-

Digitized by Google

chiffre des rachats. L'influence de l'amortissement comme élément de hausse a donc été et sera toujours neutralisée.

La fixation du prix des fonds publics dépend essentiellement de deux causes :

La première, celle qui règle les mouvemens journaliers soit en hausse, soit en baisse, repose exclusivement sur les événemens politiques. L'ordre public et la sécurité des intérêts matériels sont les élémens certains de la hausse ; les perturbations, les désordres, les bouleversemens, provoquent la baisse.

Les hommes de bourse en général n'ont point une prévoyance étendue ; ils jugent la politique au jour le jour. Jamais la France n'a émis un emprunt à un taux aussi élevé (1) que sous le ministère Polignac, et le 3 p. %, qui est tombé en mars ou avril dernier à 45 fr. 75 c. a presque atteint à cette époque le prix de 86 francs. La suppression du fonds d'amortissement, combinée avec la suppression des impôts indirects, aurait donc pour but de produire dans un tems très-court une grande hausse sur les fonds publics, car le pouvoir en devrait retirer une grande *force* (et à la bourse ce mot est magique), et le peuple une satisfaction qui éloignerait pour long-tems les craintes de désordre.

La seconde cause, celle qui règle le mouvement général, et

---

duire dans un tems très-court une hausse considérable dans le prix des fonds publics ; et on ne peut se dissimuler aujourd'hui que la diminution des charges qui pèsent sur les classes inférieures est une condition essentielle du maintien de l'ordre et de la tranquillité publique.

Les ressources financières de la France, bien appréciées, sont assez puissantes pour qu'il ne soit point nécessaire de recourir à des moyens factices pour soutenir son crédit. En établissant un équilibre entre l'émission des emprunts et le chiffre des rentes *non classées*, on assure bien mieux la hausse que par l'action de la caisse d'amortissement. La brusque émission des rentes de l'indemnité produisit à la bourse la crise de 1826 ; et c'est au fur et à mesure que ces rentes se classèrent que les fonds purent rapidement hausser et se maintenir à des prix élevés, jusqu'au commencement de l'année 1830, époque à laquelle fut émis l'emprunt de 4 °/₀.

(1) L'emprunt du 4 °/₀, à 102, 07 ½.

Digitized by Google

dont on n'a point encore assez tenu compte, est *la baisse de l'intérêt.*

La masse des produits réalisés par le travail de l'homme ne se consomme point au moment de la production ; il y a chaque année une *économie* plus ou moins considérable sur l'ensemble des produits. Cette économie, sous quelque forme qu'elle soit réalisée, vient incessamment grossir *le fonds de production* les défrichemens, les routes, les communications de tous genres, les édifices publics et privés, les richesses des sciences et des arts, les outils et les machines, les produits de toutes les industries, enfin les métaux précieux, sont le magnifique héritage que les générations se lèguent en se succédant; et de génération en génération ce legs se grossit et s'étend ; car le domaine du travail et de l'investigation de l'homme s'élargit sans cesse. C'est au moyen de cette accumulation de richesses que s'améliore successivement la situation des travailleurs, que le *loyer* des *instrumens* de travail, fermages et intérêts, va toujours en décroissant.

La baisse de l'intérêt est corrélative à la hausse du prix vénal de la rente ; c'est là seulement que repose pour l'avenir la garantie d'un véritable amortissement ; c'est dans la réduction des rentes que les contribuables peuvent espérer d'obtenir un soulagement réel des charges que la dette publique leur fait supporter.

En même tems que l'intérêt baisse et que les relations de crédit s'établissent, on voit aussi s'accroître les bénéfices du travail et le prix des produits. Cette considération, jointe à la décroissance successive de la valeur des métaux précieux (1), est un argument de plus en faveur de l'abolition du fonds d'amortissement ; car une rente payable en espèces, constituée sous Henri IV, ne représenterait plus aujourd'hui une aussi forte quantité de produits qu'au moment de sa création ; par la même raison le poids de la

(1) Cette décroissance est autant le fait de l'introduction des *signes* de crédit dans les échanges que du perfectionnement des moyens mis en usage pour l'extraction des divers métaux.

Digitized by Google

dette publique actuelle sera bien plus léger pour nos arrière-neveux que pour nous.

Depuis quinze années, le crédit public a fait en France de rapides progrès; mais son développement ne s'est point effectué régulièrement. Diverses commotions politiques l'ont dérangé dans sa marche ascendente ; c'est ce qui fait que les hommes purement *pratiques*, ceux qui ne jugent que les *faits*, ceux enfin qui ont constamment la face tournée en arrière, n'ont point su apprécier les véritables élémens du crédit: aussi se sont-ils fait un bouclier magique de la jonglerie de l'amortissement, et en fondant cette institution, préoccupés qu'ils étaient des catastrophes financières qui avaient signalé le dernier siècle, ils n'ont eu en vue que d'offrir un abri tutélaire contre le retour de pareilles calamités. Rembourser a été leur pensée dominante, et dans leur préoccupation, ils n'ont point compris que, lorsque le remboursement est *ruineux*, l'État gaspille ses plus précieuses ressources et marche par là même vers un abîme.

Lorsque nous parlons de remboursement *ruineux*, nous ne pensons point qu'on puisse nous taxer d'exagération ; cependant nous avons besoin de préciser plus exactement ce mot, afin d'en faire sentir toute la portée : nous avons déjà dit ce que coûtent en frais de perception et en pertes de forces les 86 millions de l'amortissement : voici maintenant les résultats comparés des emprunts et des rachats simultanés qui ont été opérés depuis 1816 jusqu'au 1er janvier 1831 (1).

Il a été vendu par l'État	102,404,561 f. de rente(2),	qui ont prod.	1,492,836,403
Il a été racheté par l'amortissement.....	55,492,208 fr. idem,	qui ont coûté	1,035,734,446
Ainsi	46,912,353 fr. id. se trouvent émis pour		457,101,957

(1) Les 27 millions de rente accordés aux émigrés, ni l'emprunt contracté en 1831, ne sont compris dans ces calculs.

(2) Le *prix moyen* de ces diverses rentes est 72 fr. 84 c.

Digitized by Google

En déduisant de cette somme de 457,101,957 fr., environ 200 millions pour les frais de perception (1) occasionés par le *milliard* qui a été employé par la caisse d'amortissement, le solde ci-dessus de 46,912,353 fr. de rente n'a produit *net* au trésor que 256 millions, ce qui représente une émission de rentes 5 p. °/o au prix de 27 fr. 42 c.

Si, sur les mêmes données, on veut encore apprécier plus exactement ce qu'a de désastreux l'opération du rachat, qu'on envisage avec attention ces simples rapprochemens :

Par l'action simultanée de l'amortissement et de l'émission des nouveaux emprunts, il s'est effectué, ainsi qu'on vient de le voir, un *revirement* de rentes duquel il résulte que l'État reste débiteur de 46,912,353 fr. de rente, qui lui ont produit un capital de.....	457,101,957
Pour effectuer cet échange, l'État a réellement déboursé en frais de perception.....	200,000,000
Il n'est donc rentré dans les caisses publiques qu'une somme nette de.....	257,101,957
Pour obtenir une somme égale, il ne faudrait émettre aujourd'hui que.....	13,531,682 de rente.
On vient de voir qu'au contraire il a été émis au moyen de la combinaison de la caisse d'amortissement.....	46,912,353 de rente.
La tirelire financière a donc fait inscrire au grand-livre EN PURE PERTE.....	33,380,670 de rente.
Soit en capital au cours actuel du 5 °/o (95 fr.)....	634,233,000 fr.

D'après un semblable résultat on est conduit invinciblement à reconnaître cette vérité désespérante : à savoir, que depuis 1816 jusqu'au 1er janvier 1831 les *deux tiers* des sommes perçues par

(1) Si 70 millions d'impôt sur les boissons coûtent 20 millions de frais de perception et produisent net, par conséquent, 50 millions, une somme nette de 1,035,734,446 fr. devrait avoir coûté 414 millions ; en portant donc ici seulement 200 millions, le chiffre est loin d'être forcé.

Digitized by Google

la caisse d'amortissement ont été *entièrement dévorés* par les frais de perception et par les bénéfices de l'agiotage, et qu'un *tiers seulement* (1) a été consacré à l'extinction de la dette; est-ce un dédommagement suffisant pour tous les sacrifices que la France s'impose?

La première partie de ce travail était déjà sous presse lorsque les événemens dont Lyon vient d'être le théâtre nous ont été connus. De ces scènes de carnage et de désolation, résulte un enseignement terrible pour les hommes chargés du maniement des affaires publiques. A l'aspect de cent mille prolétaires, hommes et femmes, que la faim pousse à la rébellion la plus effroyable; à l'aspect de ces malheureux fabricans que la concurrence impitoyable pousse à la banqueroute ou à la mort; à l'aspect des perplexités de la France entière que cette épouvantable catastrophe a remplie d'effroi, et qui commence à entrevoir l'énormité des dangers qu'une vicieuse répartition des impôts et une mauvaise distribution des fruits du travail peut lui faire courir, nul ne sera sans doute tenté de temporiser et de célébrer encore les douceurs du *statu quo;* la situation actuelle est insoutenable; et nous pensons que le moment est venu de sonder hardiment la plaie du corps social

En présence de ces grand maux, les grands remèdes sont indispensables. Le moment des petites modifications financières est passé; c'est par de larges améliorations qu'on pourra soulager ces profondes douleurs. Jusqu'à ce jour on a beaucoup disserté sur la nécessité d'introduire des changemens dans l'assiette de l'impôt; le moment est venu où de la théorie on doit passer à la pratique, où les actes doivent remplacer les discours.

---

(1) Afin d'être plus rigoureux dans nos calculs, nous nous sommes bornés à les établir sur les élémens que nous avons puisés dans les comptes produits par le ministre des finances; si, aux frais de perception, nous eussions joint la perte occasionée par l'emploi improductif des employés, la totalité des sommes perçues par la caisse d'amortissement aurait été absorbée.

Digitized by Google

Nous avons longuement développé les funestes conséquences qui résultent du maintien de la caisse d'amortissement, et nous avons donné les moyens d'établir un mode réel de rachat, mode qui aurait pour objet de satisfaire en même tems aux intérêts de l'industrie, comme à ceux des contribuables et des rentiers ; il nous reste maintenant à prouver qu'en maintenant au budget de 1832 les 30 cent. additionnels perçus en 1831 sur la contribution foncière, nous ne grèverions en aucune façon les propriétaires fonciers; quelque étrange que cette proposition puisse paraître de prime-abord, il nous sera facile d'expliquer notre pensée en peu de mots.

La propriété est tellement divisée en France (1) qu'en établissant un calcul sur une cote *foncière* de 500 francs, on aura compris dans ses prévisions l'immense majorité des propriétaires et ceux surtout dont la situation mérite les plus grands ménagemens.

D'après le budget de 1832, dont on a supprimé les 30 cent. additionnels *extraordinaires*, le principal de la contribution foncière se trouve augmenté de

	16 cent.	sans affectation spéciale.
	19	pour dépenses fixes, variables et fonds commun des départemens.
	2	pour non-valeurs et dégrévemens.
Ensemble	37 cent.	additionnels *ordinaires*.

500 francs de contribution foncière se composent donc de 365 f. en principal, et de 135 fr. pour les 37 c. additionnels; si les 30 c. extraordinairement perçus en 1831 se trouvaient rétablis pour 1832, une taxe foncière de 500 fr. éprouverait donc une augmentation de 109 fr. 50 c.

---

(1) Nous trouvons, dans un ouvrage publié en 1830 par M. Armand Séguin, l'état et le classement des cotes foncières aujourd'hui en recouvrement; nous le

Digitized by Google

Si l'on calcule maintenant le dédommagement qu'offrirait la suppression des impôts des boissons, du sel et du tabac, sur l'économie dans les frais d'un ménage, on reconnaîtra que ce n'est point la priser haut que de l'évaluer à 109 fr. 50 c. par an.

Que l'on veuille bien remarquer en outre que, par la franchise de l'exploitation du sel, des tabacs et de la culture de la vigne, la consommation, et par suite l'industrie agricole et manufacturière, éprouveraient un tel accroissement, soit par le plus facile écoulement des produits, soit par l'accroissement qui en résulterait sur l'ensemble de la richesse publique, que la valeur des propriétés territoriales devrait promptement s'améliorer dans une proportion très-forte; de cette amélioration résulterait encore un nouveau dédommagement pour les propriétaires. D'ailleurs, comme on ne saurait trop le répéter, le bien-être de la classe la plus nombreuse est l'élément principal de la tranquillité et de la propriété publiques; or, par un tems calme et prospère, la propriété augmente rapidement de valeur dans une proportion considérable.

Les relations des gouvernans et des gouvernés sont telles aujourd'hui qu'il est à peu près impossible aux premiers d'intervenir dans le réglement des intérêts des autres; et l'on voit que

---

rapportons ici à titre de renseignement, en avertissant toutefois que l'auteur n'ayant point fait connaître comment il avait pu le dresser, nous n'avons pu en vérifier l'exactitude.

Au-dessous de 20 fr. par tête, il y a			8,024,987 cotes foncières;
de	20 fr. à	30	663,237
de	30	50	642,345
de	50	100	523,991
de	100	300	322,659
de	300	500	68,457
de	500	1000	33,662
de	1000 et au-dessus		13,447
	Ensemble		10,296,785 cotes.

Digitized by Google

quand ils veulent sortir de cette limite étroite ils ne peuvent, comme il vient d'arriver à Lyon, chercher à satisfaire quelques intérêts, sans blesser profondément d'autres intérêts non moins respectables. Par la forme et le principe du gouvernement actuel, il est donc, et à bon droit, interdit au pouvoir de s'immiscer *directement* dans les rapports individuels, si ce n'est pour réprimer les collisions, les désordres, les chocs violens; l'action gouvernementale est aujourd'hui purement *négative;* elle consiste presque exclusivement dans des fonctions de police. Ce rôle, bien qu'encore nécessaire, est évidemment indigne des hommes qui, par la position élevée qu'ils occupent dans la hiérarchie sociale, peuvent considérer toute l'étendue des maux qui affligent la nation tout entière; et on doit s'efforcer de hâter le moment où le pouvoir aura mission d'intervenir *positivement* dans les rapports des hommes pour les régler, pour les harmoniser, pour les diriger vers un but commun, vers l'amélioration du sort de *tous* et de *chacun*. En attendant que ce moment soit venu, le pouvoir doit, par tous les moyens que la législation actuelle lui permet de mettre en usage, chercher à dégager de plus en plus *la production* des entraves qui nuisent à son développement; c'est à quoi l'on pourrait arriver en partie en adoptant les mesures financières que nous avons proposées; il devrait en outre, par l'adoption et la mise à exécution d'un vaste système de communications, maintenir le prix de la main-d'œuvre à un taux toujours croissant. Des travaux créés simultanément sur tous les points de la France auraient sur la fixation des salaires une influence autrement tutélaire, autrement durable que l'adoption de tous *les tarifs* légaux ou illégaux.

En même tems que les canaux, les routes et les chemins de fer que l'on pourrait ouvrir, procureraient du travail à ceux qui en manquent, et diminueraient la concurrence que se font les prolétaires, souvent au prix des plus dures privations, ils concourraient à accroître et les bénéfices de l'industrie et la valeur des propriétés.

Digitized by Google

A cette occasion, et sans entrer dans l'examen des réformes que le système des douanes nécessite impérieusement, nous pensons que, pour faciliter la construction des chemins de fer, on pourrait accorder aux concessionnaires des entreprises qui, à l'avenir, pourront être fondées, la faculté d'introduire, en franchise de droits, des fers étrangers pour l'emploi *spécial* des chemins en construction. Cette disposition transitoire, toute d'intérêt général, ne préjugerait en rien la grande question de l'abaissement du tarif des fers et des fontes.

Nous dirons quelques mots des primes d'exportation que nous avons rayées du budget : « C'est, dit-on, une restitution de droits, une prime d'encouragement donnée à l'industrie nationale. » Nous pensons qu'il vaudrait infiniment mieux soulager la masse des contribuables des dix millions que ces primes absorbent chaque année, et n'attendre que de l'aisance publique un accroissement de consommation qui, combiné avec les progrès des industries si étrangement encouragées, serait bien plus propre à activer le développement du travail que cet auxiliaire ruineux et factice.

Le système actuel des impôts et le régime des douanes ne sont certes point avares de grosses erreurs d'économie politique; mais il faut avouer qu'il serait difficile d'en trouver de plus choquantes que celle des primes d'exportation. Quand on en examine les résultats, on est forcé de reconnaître que l'homme qui administrerait ainsi sa propre fortune serait dans un cas flagrant d'interdiction; une courte citation suffira pour prouver l'exactitude de notre assertion; voici le mouvement d'entrée et de sortie des sucres pendant l'année 1830 :

Digitized by Google

69,626,926 kilog.	sucres bruts de toute espèce sont entrés et ont payé, à raison de 49 fr. 50 c. par 100 kilog.		33,535,174 fr.
	(Le supplément de droits pour le sucre provenant des colonies étrangères ne mérite point d'être mentionné, en raison de la faible quantité que la surtaxe permet d'importer.)		
14,986,352 kilog.	ont été exportés sous la forme suivante :		
	8,419,780 kilog. en sucre raffiné, et ont perçu la prime à raison de 120 fr. par 100 kilogrammes.	10,101,678	
	6,566,572 kilo. en mélasse, avec prime de 12 f.	787,988	10,889,666 fr.
	14,986,352		
54,640,584 kilo. ont été consommés en France et ont produit net,			22,645,508 fr.

Si, comme nous venons de le dire, on supprimait la prime d'exportation, et si l'on réduisait en même tems à 25 fr. par cent kilogrammes (décime compris) le droit d'entrée sur les sucres coloniaux (qui est aujourd'hui de 49 fr. 50 c.), au lieu de 70 millions de kilogrammes qui sont importés, eu égard au droit actuel, l'importation s'élèverait à 100 millions de kilogrammes qui produiraient au trésor 25 millions. Cette mesure aurait immédiatement pour effet d'activer le commerce et la navigation, d'augmenter la consommation, et par suite le travail des raffineries, puis enfin de réaliser un supplément de recettes de quelques millions.

Les réclamations des fabricans de sucres de betteraves ont en grande partie mis obstacle à l'adoption de cette mesure ; il ne faut point penser toutefois que cette réduction du droit d'entrée des sucres de canne porterait un coup mortel à la fabrication du sucre indigène ; des renseignemens qui nous ont été fournis à cet égard, et sur l'exactitude desquels nous croyons pouvoir compter, prouvent, au contraire, que nonobstant la réduction de 25 fr. par cent kilogrammes, cette industrie pourrait continuer ses travaux

Digitized by Google

avec avantage (1). Quoi qu'il en soit, si la fabrication de sucre indigène ne pouvait se soutenir qu'à l'aide d'un droit aussi exorbitant que celui qui est aujourd'hui perçu (cent kilogrammes de sucre livrés à la consommation au prix de 120 et même 110 fr., ont payé au fisc 49 fr. 50 c.), il faudrait se hâter de reconnaître que cette industrie est mauvaise, et qu'en continuant à la protéger aussi aveuglément, on augmenterait les embarras de l'avenir. Si donc la réduction du droit devait (ce que nous ne pensons point) rendre impossible, sans perte, l'exploitation de ces fabriques, il faudrait malgré tout passer outre, mais accorder en même tems des indemnités aux individus que cette mesure aurait blessés; les contribuables trouveraient promptement un ample dédommagement à ce sacrifice temporaire.

Pour en finir avec les primes d'exportation, et pour en bien faire apprécier la bizarrerie, nous pensons qu'il nous suffira de résumer en deux chiffres les résultats de cette mesure : les sucres indigènes fabriqués à Paris, tout aussi bien que les sucres exotiques raffinés (car il est impossible de constater la différence), se vendent à Paris même à raison de 21 sous la livre; les *mêmes sucres*, transportés à Genève, peuvent s'y vendre, malgré les frais de transport, à raison de 10 sous, l'État ayant accordé pour le déplacement une prime de 12 sous par livre ! Combien d'infortunés contribuables français se trouveraient heureux de profiter de ce sacrifice que l'État s'impose aussi bénévolement !

Nous croyons inutile de développer pour les laines l'inutilité de la prime d'exportation ; le principe est le même, les conséquences n'en peuvent être différentes.

Dans le cours de notre travail on aura pu remarquer qu'en

---

(1) La qualité de sucre indigène brut qui se vend au moins 125 f. les 100 kilog. revient, aux fabriques de Valenciennes et d'Arras, à environ 80 fr. La réduction de 24 fr. 50 c., opérée sur le droit des sucres exotiques, ferait baisser le prix de vente à 100 fr. 50 c., et laisserait par conséquent un bénéfice suffisant à ces établissemens.

Digitized by Google

cherchant dans l'impôt et dans l'organisation financière les moyens de remédier aux souffrances de *toutes* les classes de la société, nous nous sommes principalement attaché à signaler les réformes générales, celles qui peuvent avoir une influence directe, immédiate, sur la prospérité publique. L'expérience a dû prouver en effet que les petites modifications ont toujours été impuissantes à atteindre ce but; et si l'on veut récapituler les économies qui, sous la restauration, ont été obtenues par l'examen et la discussion des quinze budgets que les Chambres ont votés, on sera forcé de reconnaître que ces économies n'ont jamais valu la perte de tems qu'elles ont occasionée.

Par la loi du 12 décembre 1830, l'impôt sur les boissons a été réduit de 34,168,000 fr., et l'économie dans les frais de perception n'a été que de 1,929,400 fr., soit 5, 6/10 pour cent. Les frais de perception de ce qui se perçoit actuellement sur l'excédant du même impôt s'élèvent à 20 6/10 pour cent; c'est en introduisant ainsi des réformes partielles et incomplètes qu'on laisse peser sur les contribuables le fardeau dévorant de la bureaucratie.

Nous n'avons indiqué aucun retranchement sur le budget du ministère des cultes et de l'instruction publique; la révision de ces dépenses est un examen de détail qui peut éprouver d'importantes modifications dans le sein des commissions de la Chambre; il nous suffira de dire, en termes généraux, qu'en attendant que l'État puisse, sans briser trop brusquement des existences, supprimer la subvention accordée à tous les cultes sans distinction, laissant ainsi à la piété des fidèles le soin de pourvoir aux besoins de leurs pasteurs, nous pensons qu'on pourrait opérer des retranchemens sur les traitemens du haut clergé, afin d'augmenter les fonds consacrés à l'instruction primaire.

Il suffira de citer quelques chiffres de ce budget pour faire sentir la nécessité de ces modifications:

900,000 fr. sont alloués pour l'instruction *de tous* les prolétaires français;

Digitized by Google

375,000 forment le traitement de quatorze archevêques ;

990,000 forment celui de soixante-six évêques.

Un tel rapprochement doit être choquant aux yeux même des hommes les plus pénétrés de la foi catholique.

Mais en même tems que la société se montre si parcimonieuse lorsqu'il s'agit d'instruire et de moraliser le peuple, elle sait être prodigue lorsqu'il s'agit de sévir, de frapper. Le budget de la justice s'élève à 19,469,700 fr. ; dans cette somme figurent seulement pour les cours d'assises et les frais de justice criminelle, 3,500,000 fr. Ce n'est point encore à cela que se borne cette fâcheuse allocation ; 2,156,700 figurent en outre au budget de la marine (page 429) pour la dépense générale des chiourmes. Quel luxe pour les malheureux forçats ! une ligne du budget fixe le crédit de l'instruction primaire, et un chapitre entier est consacré aux bagnes. Si on eût su dépenser ces sommes à propos, ces hommes, au lieu d'être le fléau de la société, en eussent été des membres utiles, et on aurait ainsi pu prévenir bien des chutes, empêcher bien des crimes !

Un projet de loi sur l'instruction primaire a été présenté dans cette session ; tout porte à croire qu'il ne sera point discuté. M. Arago a fait une proposition dans le but d'organiser des écoles industrielles, complément indispensable de l'éducation des travailleurs ; cette proposition a été ajournée. La Chambre devrait cependant songer que de semblables mesures sont autrement importantes qu'une loi sur le bannissement des Bourbons et des Bonaparte.

La liste civile ne figure sur le budget que pour mémoire. Des économistes de cour ont essayé d'insinuer qu'une liste civile élevée était indispensable pour *faire aller le commerce*. En présence de la misère publique et des calamités qu'occasionne la faim une telle aberration d'esprit est certainement plus qu'une faute, et il faut espérer que la Chambre fera justice de ces prétentions pour la plupart intéressées.

Diminuer les charges qui pèsent sur les classes inférieures sans

Digitized by Google

troubler l'existence des classes supérieures ; activer la consommation et la production ; développer le travail et produire successivement une hausse dans le prix des salaires ; augmenter les moyens d'instruction, et arriver par suite à diminuer les moyens de répression par une meilleure direction des richesses sociales, par la fondation d'un vaste système de banque, qui faciliterait la prompte circulation des signes de crédit, et établirait successivement un lien plus étroit entre les diverses localités et l'ensemble des travailleurs ; produire sur l'intérêt des capitaux une baisse que réclament les améliorations de l'agriculture et de l'industrie ; constituer l'État caisse d'épargne, et distributeur des fonds de retraite à tous les hommes économes et prévoyans, tel est le but que nous nous sommes proposé d'atteindre.

Notre travail est le résultat d'une conviction intime ; en exposant nos vues, nous avons la conscience d'avoir accompli une œuvre utile, une œuvre morale ; en en conseillant l'application immédiate, nous croyons remplir un devoir politique de la plus haute importance.

Lorsqu'un impôt excite et soulève des répugnances générales ; lorsque, sur divers points, on refuse violemment de l'acquitter ; lorsque, par ceux-là même qui l'appliquent, il est reconnu injuste et vexatoire, il appartient à la prévoyance du législateur d'y mettre un terme sous peine des plus graves désordres. Dès qu'un impôt est établi il doit être perçu, car tout est lié dans l'organisation sociale ; et si les services publics sont arrêtés par une réaction inévitable, les travaux industriels sont suspendus. Lors donc qu'on veut assurer le développement régulier de la production et de l'administration publique, on ne doit voter une dépense et maintenir un impôt qu'après en avoir reconnu l'indispensabilité.

En suivant une route opposée, on se jette imprudemment dans une voie périlleuse, subversive de tout ordre ; et on se rend par là même complice de toutes les conséquences funestes qui peuvent ultérieurement en résulter.

Émile PEREIRE.

Digitized by Google

SCIENCES.

COURS D'HISTOIRE DES SCIENCES NATURELLES,

PAR M. CUVIER (1).

PREMIER ARTICLE.

Les sciences, réflexion brillante de l'activité intellectuelle de l'homme, ont dû grandir et se répandre à travers les siècles, en suivant la chaîne du développement progressif de l'humanité. Aussi loin qu'il est permis de remonter dans l'histoire, on les voit attachées aux destinées de l'espèce humaine, et subir en tous lieux les chances et les variations de ses bonnes ou mauvaises fortunes. Brillant avec éclat dans Athènes et dans Rome, tant que ces cités ont su marcher à la tête des nations, elles y ont dépéri et y sont mortes dès l'instant où l'incurie, un fol entêtement, ou les vices d'une société décrépite leur ont fait repousser des améliorations qui devaient leur donner une nouvelle jeunesse. Depuis, elles ont voyagé à la surface du globe, se balançant entre une foule de peuples, visitant mille contrées, se fixant aux sols où elles pouvaient prospérer, s'exilant des terrains ingrats ou tombés en stérilité, et ne séjournant dans les lieux qui les avaient accueillies qu'autant qu'elles pouvaient y continuer leurs progrès. A ces conditions, elles ont paru successivement en Arabie, en Allemagne, en Italie; mais elles s'y sont éteintes, du moins en Arabie et en Italie, par la même cause et sans espoir prochain de retour. La France et l'Angleterre, qui en avaient hérité, ont su les mieux

(1) *Cours de l'histoire des sciences naturelles*, professé au collége de France, par M. le baron CUVIER, rédigé et publié avec des notes, par M. MAGDELEINE DE SAINT-AGY, naturaliste; 2e partie. Paris, 1831; Béchet fils, rue de l'Observance, n° 5, près l'École de Médecine. Cette seconde partie se compose de vingt leçons ou livraisons in-8°; prix, 10 fr., et 12 fr. franc de port. On peut souscrire à la même adresse pour les leçons de la troisième partie, dont le prix est fixé à 12 et 14 fr.; ou 75 cent. pour chaque leçon séparée.

Digitized by Google

conserver. Pendant deux siècles, et jusqu'à nos jours, elles en ont fait le bonheur et la gloire. Aujourd'hui, on ne peut se le dissimuler, là, comme ailleurs, malgré une apparence de prospérité due à des travaux de détail, elles sont en pleine décadence, et rien certainement ne retarderait leur ruine, si l'on ne s'empressait d'arrêter le mal dans sa source en réformant des institutions, jadis riches et fécondes, maintenant épuisées et frappées d'impuissance.

Pendant ces oscillations des sciences, malgré les alternatives de lumières et de ténèbres qui ont précipité tour à tour tant de peuples de l'illustration dans l'obscurité et déplacé le cours de la civilisation, l'humanité n'a rien perdu à leurs passagères éclipses. Le dépôt des connaissances humaines a toujours été religieusement transmis aux successeurs des peuples déchus; car les sciences ne se sont effacées dans un point que pour aller resplendir dans un autre, et elles ont continué à se répandre dans toutes les directions. Nous disions que les émigrations des sciences n'ont rien fait perdre à l'humanité; il faudrait dire que les sciences, et par conséquent l'humanité, y ont sans cesse gagné, s'il est vrai, comme l'atteste l'histoire, que ces transplantations sont de véritables régénérations, dans lesquelles les sciences se dépouillent de leur primitive rudesse et présentent une nature plus régulière.

C'est donc un fait que les sciences, sorties du sein de l'humanité, brutes d'abord et grossières comme elle, se sont polies peu à peu et perfectionnées à mesure qu'elles ont été cultivées par un plus grand nombre de peuples. La marche ascendante des sciences, telle que nous venons de la constater, est un fait accepté par les défenseurs de tous les systèmes. Comment se fait-il donc qu'en présence du moyen âge la plupart reculent devant cette conséquence, et qu'ils relèguent dans la barbarie une période de six siècles qui a enfanté un nouvel ordre social?

Le fait de l'évolution progressive des sciences, de leurs balancemens et de leurs retours alternatifs, est clair et évident pour tous. Ce qui se cache, c'est le mécanisme de ces mouvemens, d'apparence irrégulière et pourtant progressifs; c'est le jeu et les

Digitized by Google

combinaisons des puissances qui transportent les sciences de l'une à l'autre contrée, leur font franchir, sans y laisser de vestiges, de vastes espaces intermédiaires, les dispersent et les concentrent, et les promènent ainsi, capricieusement pour les yeux vulgaires, providentiellement pour l'homme éclairé, dans toutes les latitudes, chez mille peuples divers.

L'histoire des sciences doit percer ces mystères; elle doit chercher la raison de ces phénomènes, au premier coup d'œil si bizarres, saisir le fil qui les lie, découvrir enfin la loi qui les fait rentrer dans l'ordre général.

Toutes les sciences ne sont pas contemporaines; chacune est née dans son tems et s'est développée sous des influences auxquelles elle ne pouvait échapper. Avant l'ère chrétienne, on ne cultivait que les sciences physiques; l'astronomie, l'agriculture, quelques pratiques de chimie et de métallurgie étaient les seules en crédit auprès des peuples d'Orient dont la guerre n'avait pas absorbé tous les loisirs. Socrate, l'un des précurseurs de Jésus-Christ, donne le premier signal des études philosophiques. Cette impulsion se renforça durant treize siècles. Pendant cette période, il resta peu de place pour les autres études. Au quatorzième et au quinzième siècle, presque tout à coup le goût des savans se transforme, et les sciences physiques reparaissent sur la scène. C'est en effet à cette époque que se produisirent pour ainsi dire à la fois la physique proprement dite, la chimie, la botanique, la zoologie; car, depuis Aristote, Théophraste et Pline, à quelques exceptions près, ce genre de travaux avait entièrement cessé. Nous ne disons pas que pendant tout ce tems il n'y eut plus absolument aucune application aux autres sciences, nous signalons simplement la tendance dominante des savans de cet âge.

Long-tems avant le mouvement scientifique général, si improprement désigné comme l'époque d'une renaissance des sciences et des lettres, un peuple illustre, disséminé sur tous les points du monde connu, entretenait avec ardeur le foyer des sciences physiques. Seul, avec le clergé chrétien, qui était plus exclusivement adonné aux études métaphysiques, il brillait de tout l'éclat

Digitized by Google

qui s'attache au génie : nous voulons parler des Arabes. C'est au contact de ce peuple, touchant partout à nos frontières, et à leur source dans l'Asie, sur les pas des croisés, que l'Europe alla puiser les germes de connaissances qu'une religion toute spiritualiste l'avait empêchée de produire. Quelles causes ont fait alors germer et mûrir ces sciences en Europe? D'où vient que les Arabes, seuls jusque là, en avaient l'usufruit? Pourquoi la préférence du moyen âge pour le dogmatisme platonicien et sa répugnance pour la philosophie d'Aristote? Pourquoi, depuis quatre siècles, l'existence de la disposition contraire? Ces questions, avec celles que nous avons déjà posées, un historien des sciences ne peut les passer sous silence ; elles sont la tête et le cœur de l'histoire. Il importe bien sans doute de savoir la date précise d'un fait, de suivre l'enchaînement chronologique des découvertes, et de tenir l'inventaire exact des écrits qui se sont succédés; mais ce qui importe surtout, c'est de connaître les circonstances qui poussent les siècles et les peuples à entrer si diversement dans la carrière des sciences, qui ont altéré, transformé celles-ci, et qui, suivant les bornes ou l'esprit de leur répartition, ont fait inscrire à des degrés divers ou fait effacer complétement des générations sur les registres de la civilisation, quoique en définitive, et tous les peuples et tous les siècles aient concouru au perfectionnement de la société. Raconter des faits sans suite ou sans autre liaison que leur situation dans l'espace et leur succession dans le tems, ce n'est pas plus écrire l'histoire que l'on ne parvient à connaître un édifice en parcourant tous ses étages et tenant en compte la juxta-position des pierres qui en forment les élémens. Pour les bien apprécier l'une et l'autre, il est indispensable de combiner les détails avec l'ensemble, de suivre l'ordre de leurs rapports, et de s'élever enfin jusqu'à l'entente du but de l'artiste et des motifs de l'exécution. A ce prix vous êtes architecte, comme à ce prix vous tirez de l'histoire toute son instruction, puisque vous pouvez tourner au profit du présent et étendre dans l'avenir les avertissemens de l'expérience et les leçons du passé.

Tels sont les principes que nous prendrons pour guide dans

Digitized by Google

l'examen de l'ouvrage de M. Cuvier. Cet ouvrage se compose des leçons que ce savant a faites au collége de France pendant une suite d'années ; il embrasse toute l'histoire des sciences *naturelles* depuis leur origine jusqu'à nos jours. La seconde partie est la seule qui ait encore paru; elle comprend deux siècles, le seizième et le dix-septième. Nous consacrerons un article à l'analyse de chaque partie de ce cours, en suivant l'ordre des publications. Nous le reprendrons ensuite collectivement, afin d'en offrir l'ensemble et d'en faire saisir l'esprit. Nous terminerons enfin par exposer sommairement comment nous aurions conçu et exécuté l'histoire des sciences naturelles, justifiant ainsi, par l'application, les considérations préliminaires placées en tête de cette analyse.

L'histoire des sciences naturelles, dans le seizième siècle, s'ouvre par un résumé succinct du mouvement de ces sciences, tel qu'il a été exposé dans les leçons précédentes, et par le tableau des découvertes déjà faites au milieu des circonstances politiques qui ont préludé aux événemens du seizième siècle. La fabrication du papier, l'invention de la poudre à canon, l'usage de l'artillerie, la découverte de l'imprimerie et de la gravure, celle de la boussole et de l'Amérique, la nouvelle route des Indes, sont des conquêtes antérieures à l'époque où nous sommes transportés, et dont le seizième siècle a bien su profiter. La prise de Constantinople, la liberté de penser et d'écrire, fruit de la réforme et des luttes religieuses, favorisèrent encore l'avancement des sciences naturelles. Dans l'histoire de leurs progrès, l'illustre professeur passe en revue successivement l'anatomie, la zoologie, la botanique, la minéralogie et la chimie : il traite des institutions scientifiques qui ont apparu aux diverses phases de leur développement comme un témoignage de l'ardeur qu'excitait leur étude et des succès qu'elle avait amenés ; enfin les voyages dans les différentes parties du monde connu, les travaux et les noms des voyageurs les plus célèbres, complettent les instrumens employés par l'activité des savans, pour multiplier et perfectionner les

Digitized by Google

sciences. Dans cette période, composée de deux siècles, M. Cuvier établit une division bien tranchée, fondée sur le changement introduit dans les études par la substitution d'une méthode nouvelle à l'ancienne manière de raisonner. On comprend qu'il s'agit de l'impulsion donnée par Bacon vers le milieu du dix-septième siècle. Nous allons suivre le professeur dans chacune de ces divisions.

L'anatomie était peu cultivée dans le seizième siècle; les préjugés religieux existaient encore à cet égard dans toute leur force contre la prétendue profanation des dépouilles de l'homme. Mundinus, professeur de Bologne dans le quinzième siècle, était à peu près le seul guide dans cette direction. Il avait composé un ouvrage classique en ce genre. Pendant près d'un siècle, les anatomistes perdirent leur tems à l'expliquer, l'étendre et le commenter. Bérenger de Carpi, aussi professeur à Bologne, de 1502 à 1527, le premier qui ait appliqué les frictions mercurielles au traitement de la syphilis, fut aussi le premier à joindre des figures à un petit traité d'anatomie qu'il publia. Ce siècle était celui des arts en Allemagne et en Italie. La peinture et la sculpture ne pouvaient se passer de l'anatomie : aussi les peintres et les sculpteurs de l'époque contribuèrent-ils à hâter, par leur exemple, le moment où les entraves opposées aux recherches anatomiques devaient être à jamais brisées. La France suivait alors, à cet égard, le mouvement de l'Italie. Gui de Chauliac et Gonthier y firent les premiers de l'anatomie. Gonthier, allemand, établi en France, fut le premier professeur de cette science à Paris. Il forma presque tous les anatomistes de son siècle, en prenant non plus Mundinus pour modèle, mais Galien. Au nombre des disciples de Gonthier, Michel Servet, espagnol, de Villa Nuova, réfugié à Paris à cause de ses opinions religieuses anti-trinitaires, a décrit très-nettement la petite circulation, ou circulation du poumon. On trouve cette description dans l'ouvrage intitulé : *Christianismi Restitutio*. Il s'en est peu fallu que cet ouvrage ne demeurât inconnu; car Servet, appelé à Genève par Calvin, y fut dénoncé par ce réformateur, et condamné au bûcher, ainsi que

Digitized by Google

son écrit, dont un exemplaire fut heureusement conservé. Après Servet, Sylvius, autre élève de Gonthier, décrivit les valvules des veines, et jeta ainsi les germes de la découverte de la grande circulation. Dans le même tems vivaient encore Vésale, chef des anatomistes de ce siècle; Columbus de Crémone et Césalpin, qui exposèrent plus clairement encore que Servet la marche de la circulation pulmonaire.

Vésale, Fallope et Eustache étaient les princes des anatomistes du seizième siècle: Vésale fut successivement professeur à Paris et à Padoue. Médecin de Charles-Quint, il suivit ce monarque en Espagne, où l'anatomie était si arriérée qu'il ne put trouver à Madrid une tête osseuse d'homme. Néanmoins Vésale poursuivit ses recherches dans ce pays, mais il fut victime de son zèle pour la science: sur l'accusation d'avoir disséqué un sujet dont on avait vu palpiter les fibres, il fut condamné, par l'inquisition, à faire un pélerinage à la Terre-Sainte: à son retour il fit naufrage sur les côtes de Zante, et y mourut de faim. Son ouvrage est en grande partie une réfutation de Galien, que ses prédécesseurs avaient trop servilement imité. Les planches de ce livre, comme celles des anatomistes ses contemporains, sont gravées sur bois, mais elles sont très-belles. On se souvient qu'à cette époque les arts étaient à leur apogée dans l'Italie.

Fallope, noble modénois, avait des cadavres en abondance pour le tems; il disposait de sept ou huit chaque année. Il avait d'ailleurs toutes les facilités possibles, pour se distinguer en anatomie, dans la protection et les encouragemens du grand-duc de Toscane. La complaisance de ce prince allait jusqu'au point de livrer à Fallope tous les criminels, que ce médecin sacrifiait, comme il l'entendait, à l'intérêt de la science. Eustache était aussi italien, et aussi distingué que les deux premiers. Eustache et Fallope soutinrent, contre Vésale, l'autorité et la réputation de Galien.

Ce n'est pas seulement en secouant le joug de Galien, en enrichissant l'anatomie du fruit de ses propres investigations, que Vésale

Digitized by Google

s'est recommandé à la postérité ; il a contribué à répandre le goût de généraliser les observations fournies par l'anatomie de l'homme, en comparant les organes de ce dernier aux mêmes organes chez les animaux. Cette disposition, qui est la base de l'anatomie comparative, a été encore plus prononcée chez Fabrice d'Aquapendente, son disciple et son successeur à la chaire de Padoue. Cette méthode devint bientôt générale en Italie, dès la première moitié du dix-septième siècle, et prépara l'instant où les faits recueillis devaient être coordonnés et disposés en corps de science. Fabrice étudia beaucoup les veines, et il nota cette observation, que leurs valvules sont toutes dirigées vers le cœur. A la même époque, et sous les auspices de ce célèbre anatomiste, Guillaume Harvée étudiait à Padoue. C'est dans cette faculté, la plus illustre de l'époque, que, dès 1619, il enseigna la circulation, et qu'après en avoir rassemblé les preuves, il publia, en 1628, cette grande découverte, qui a renversé le vieil édifice physiologique et donné à la médecine un rang distingué parmi les sciences positives.

La zoologie devait suivre et suivit en effet les erremens de l'anatomie. Les zoologistes vécurent d'abord entièrement sur les anciens ; ils les expliquèrent, les étendirent et les commentèrent: ajoutons que les ouvrages sur cette science n'étaient, à cette époque, que des traités partiels et très-bornés sur quelqu'une de ses spécialités. Gilles d'Alby mit en ordre les œuvres d'Élien, et y fit quelques intercalations d'après d'autres auteurs. L'histoire des animaux d'Élien a servi de base à tous les travaux ultérieurs. Un Anglais, Edward Wolton, fit aussi un traité complet de zoologie, analogue à celui de Gilles, si ce n'est qu'il prit pour type Aristote au lieu d'Élien.

En tête des ouvrages de zoologie du seizième siècle sont ceux des trois icthyologistes Belon, Salviani et Rondelet, tous les trois contemporains, et qui s'étaient communiqué réciproquement leurs travaux. Le premier et le dernier sont Français, l'autre est Italien ; le plus parfait est celui de Rondelet, de Montpellier, le

Digitized by Google

premier qui ait enseigné l'anatomie dans cette ville. On trouve dans son livre la base de la distribution méthodique aujourd'hui reçue, au moins quant à l'ordre des genres. Ces trois auteurs ont servi de fondement à toutes les études icthyologiques jusqu'à la moitié du dix-huitième siècle. Ils sont riches d'observations propres, et remarquables par la critique rigoureuse qu'ils ont faite des auteurs anciens.

A la suite des ouvrages d'icthyologie dont nous venons de parler, l'histoire des animaux de Conrad Gessner se présente comme une vaste encyclopédie où se trouve tout ce qui avait été dit jusqu'à lui. Cet homme remarquable a traité tous les sujets d'histoire naturelle. Ses travaux, dont le nombre et le volume sont effrayans, surtout si l'on considère qu'il n'a pas vecu au-delà de quarante-neuf ans, sont une immense compilation des observations d'histoire naturelle, recueillies par les anciens et les modernes; ils renferment aussi beaucoup d'observations propres à l'auteur, et un esprit de critique qui ne lui fait pas recevoir avec la même faveur tous les objets de sa vaste collection. Gessner est le premier qui ait fondé un cabinet d'histoire naturelle. Après Gessner parut Aldrovande, de Bologne. Ses travaux sont du même genre que ceux de Gessner; ils ne sont pas moins considérables; du reste ils sont faits avec moins de goût, et contiennent moins de faits originaux.

Les recherches de Gessner et d'Aldrovande avaient levé beaucoup de difficultés qui empêchaient les savans de se livrer à l'étude de la zoologie; elles avaient rassemblé en un seul recueil une foule de matériaux épars dans une foule d'auteurs; et tout volumineux qu'était l'ouvrage de ces deux hommes, il était plus facile de se procurer un tableau complet de la science en le consultant que d'avoir à le faire soi-même en lisant les livres qu'ils avaient compilés. Aussi, dès la fin du seizième siècle, et vers la fin du dix-septième, l'histoire naturelle excita une ardeur universelle, qui produisit des observations multipliées dans toutes les directions. Fabius Columna s'occupa des coquillages, Olina d'orni-

Digitized by Google

thologie, et Thomas Moufet des insectes, en même tems que des naturalistes plus aventureux, tels que Margraaf, allèrent explorer sur les lieux les productions des contrées les plus reculées ; enfin un ouvrage de Jonston, d'origine écossaise, fixé en Silésie, résume tous les travaux de zoologie depuis la renaissance des sciences. Cet ouvrage, accompagné de planches avec des figures gravées sur cuivre, parut de 1649 jusqu'à 1653. Les différentes éditions de cette compilation ont dominé la zoologie pendant près d'un siècle.

La botanique n'offre d'abord aussi qu'un commentaire et une correction des anciens. Tels étaient les écrits d'Hermolaus Barbaro, noble vénitien du milieu du quinzième siècle ; Nicolas Leoniceus, Jean Monardus et l'illustre Brassavola, noble de Venise. Brassavola fonda le premier jardin botanique. La France et l'Allemagne n'étaient pas plus avancées que l'Italie ; au contraire, c'est l'Italie qui servait alors de règle et de modèle aux savans des autres pays. Les voyages entrepris à cette époque contribuèrent autant que les travaux des savans sédentaires à perfectionner la botanique. Par ce moyen, on connut les plantes d'où l'on tirait les épiceries ; on importa le tabac et la pomme de terre ; enfin le même Gessner, dont nous avons parlé, plus heureux dans la distribution des espèces botaniques que dans celle des animaux, jetta les fondemens d'une classification naturelle des plantes, en l'établissant sur les organes de la fructification : les fleurs, les fruits et les graines. Cesalpin, déjà connu par ses travaux en anatomie, acquit encore plus de gloire dans l'étude de la botanique. Il est considéré à bon droit comme le fondateur de cette science. Malheureusement ses successeurs ne surent pas le suivre dans la route qu'il avait ouverte. Il n'y eut que Columna et surtout les deux frères Bauhin qui renchérirent sur les progrès qu'il avait fait faire ; il faut même arriver à Linnée pour trouver un botaniste qui les ait surpassés.

La minéralogie, comme les autres sciences, reprit son essor en Italie. L'Allemagne est celle qui l'a suivie de plus près, et

Digitized by Google

même, pour la minéralogie, celle-ci l'a poussée plus rapidement que l'Italie; on explique aisément ce fait par le nombre et la fécondité plus grande des mines dans l'Allemagne. Les premiers traités de minéralogie sont pleins des rêves superstitieux de la cabale et de l'alchimie. Tel est celui de Leonardi de Pesaro, qui n'est d'ailleurs qu'une compilation des anciens écrits sur cette matière. Un véritable observateur dans ce genre, c'est Bauer, Allemand, en latin Agricola, médecin des mineurs des minières des électeurs de Saxe. Son ouvrage est plutôt un traité de métallurgie générale qu'un ouvrage de minéralogie. Il s'élève avec force contre plusieurs idées superstitieuses de l'époque, telles que celles sur la baguette divinatoire, appelée hydroscope, à l'aide de laquelle des enthousiastes croyaient pouvoir découvrir les mines et les sources d'eau. Cependant Bauer a écrit un traité sur les fossiles, qui est véritablement un traité de minéralogie. Il offre le premier exemple d'une distribution des minéraux fondée sur les formes extérieures, la consistance et les usages, telles enfin qu'on en fit depuis, avant qu'on ne les établît sur la constitution chimique des espèces. Gessner explora encore cette branche de l'histoire naturelle et s'occupa de la figure des minéraux; il traita aussi des stalactites, sans décider la question de savoir si ce sont des produits d'êtres vivans comme on le croyait encore dans le dix-septième siècle, ou simplement le résultat des forces générales de la nature. Enfin, en 1573, Erkern s'est occupé de la docimasie. Ainsi, à la fin du seizième siècle, toutes les divisions de la minéralogie avaient été reconnues et traitées, soit en Italie, soit en Allemagne. Un Français, d'Agen, Bernard Palissy, l'introduisit, l'enseigna en France. Après tous ces auteurs, Cesalpin, celui dont il a déjà été question, vint apporter dans la minéralogie une méthode de distribution qui rappelle celles qu'on a depuis admises en partant de la compositition des minéraux; et Jonston posa, comme il l'avait fait en zoologie, la borne des travaux de minéralogie jusqu'au milieu du dix-septième siècle.

La chimie naquit à Constantinople, dans le Bas-Empire et dans

Digitized by Google

les écoles des Arabes. Elle s'introduisit en Europe, et particulièrement en Allemagne, après les expéditions des croisés et par les rapports de ces peuples avec les Arabes de l'Espagne. Ceux-ci avaient imaginé qu'il existait une panacée pour guérir toutes les infirmités humaines, et que ce moyen était le même qui devait transformer tous les métaux en or. Le goût pour la recherche de la pierre philosophale fut le grand mobile de l'étude de la chimie en Europe. Cette science était infectée des rêveries et des absurdités de la théosophie et du système des néoplatoniciens. Elle était présentée alors avec des formes mystérieuses, sous des emblèmes et des énigmes. C'est dans cet état qu'elle fut reçue et qu'elle germa en Italie, et surtout dans l'Allemagne, sans y rien perdre de ce caractère énigmatique et mystérieux, soit, dit M. Cuvier, par suite de la disposition des esprits, soit par l'influence des principes philosophiques ou des idées religieuses qui régnaient alors.

Les premiers ouvrages où sont consignées les connaissances chimiques de l'époque sont de Basile Valentin. C'est à Basile Valentin qu'on attribue la dénomination d'*antimoine* donnée au *stibium* des anciens. Il a fait un traité exprès pour prouver la puissance merveilleuse de ce moyen héroïque. Cet ouvrage, comme tous ceux du même tems, est écrit en style obscur et mystique. Il est remarquable par les injures qu'il adresse aux médecins contemporains, autant qu'à Hippocrate et à Galien. Ce caractère n'a pas cessé de se reproduire dans tous les ouvrages chimiques postérieurs. Paracelse Bombast est aussi du seizième siècle. Il fut professeur de médecine chimique à Bâle en 1529, et le premier professeur connu dans l'Europe moderne qui ait fait ses cours en langue vulgaire. Malgré l'exaltation de ses idées superstitieuses et les vices dégoûtans de sa conduite, Paracelse ne manquait pas de science. La chimie lui doit des progrès réels, et pendant longtems le titre de *paracelsiste* fut pris par tous ceux qui s'occupèrent de chimie. Enfin l'Allemagne vit se former, au commencement de la période que nous parcourons, la société des *Roses-Croix*, société secrète livrée à toutes les pratiques de l'alchimie,

Digitized by Google

et qui s'annonçait avec toutes les prétentions de régénérer le monde. C'est aux roses-croix qu'on doit d'avoir fait de la physiologie une simple explication de la chimie.

En France aussi les idées cabalistiques et de sorcellerie, répandues et accréditées dans toute l'Allemagne avec la science des alchimistes, parvinrent à se faire jour. Un grand promoteur de cette médecine, ou chimie paracelsiste, fut Duchesne, médecin d'Henri IV. Cependant il s'en faut bien qu'elles y acquirent la même vogue qu'en Allemagne, puisqu'au contraire la faculté de médecine se jeta dans l'excès opposé et défendit, avec non moins d'emportement et d'aigreur que n'en mettaient les chimistes dans leurs attaques, la médecine ancienne et la pharmacie de Galien. La faculté de Paris était bien loin alors de seconder le mouvement de régénération scientifique qui se préparait. Par l'organe de Riolan, l'un de ses plus illustres membres, elle repoussa de toutes ses forces la découverte de la circulation du sang comme elle avait proscrit les découvertes chimiques. En effet, elle avait déclaré que tous les chimistes étaient des empoisonneurs, et avait voté un décret qui proclamait l'antimoine un poison dans tous les cas. Ce décret est de 1603, et par conséquent contemporain des travaux de Van-Helmont, qui pouvaient faire pressentir le brillant avenir de la science chimique, par les heureuses applications qu'il en fit quelquefois, quoique d'ailleurs il fût livré comme ses prédécesseurs aux absurdités de la cabale et de la théosophie. Ici se termine la première des deux périodes de l'histoire des sciences naturelles comprises dans la seconde partie que nous analysons. On sait qu'elle embrasse tout le seizième siècle et la première moitié du dix-septième. Ainsi, dit M. Cuvier en résumant cette période : « Ni la chimie, ni les autres sciences naturelles, ne s'étaient débarrassées de l'autorité et de la philosophie scolastiques. On s'occupait beaucoup plus de rassembler ce qui avait été dit antérieurement; ou, quand on voulait faire des théories, de les faire cadrer avec la philosophie d'Aristote, que de pratiquer des expériences ou de faire des calculs réguliers. »

Digitized by Google

La seconde période s'étend à la dernière moitié du dix-septième siècle. Elle commence à Bacon, Galilée et Descartes. Ce sont les trois hommes de cette époque qui ont le plus battu en ruines la philosophie ancienne et ont fait les plus heureux efforts pour lui substituer la méthode de l'observation et de l'expérience. Ce genre de philosophie ne fut pas aussitôt généralement adopté. Des hommes de mérite persistèrent encore long-tems à marcher dans la vieille route ; c'étaient surtout ceux qui appartenaient à des corporations et aux universités. Mais ces obstacles à l'introduction de la méthode baconienne furent rompus par le concours des hommes les plus distingués qui étaient en dehors du cercle universitaire, et principalement par les travaux des sociétés scientifiques qui s'élevèrent dans le dix-septième siècle sur les principes de cette même philosophie. En effet, c'est surtout à la fin du dix-septième siècle que se formèrent ces institutions connues aujourd'hui sous le nom d'académies, et auxquelles sont dus jusqu'à nos jours tous les progrès des sciences naturelles ; car, sans compter les travaux collectifs de la société, il est peu de noms illustres, dans une direction quelconque de la science, qui ne soient sortis de leur sein. Par l'influence de ces nouvelles idées, la chimie, l'anatomie, la zoologie et toutes les sciences secouèrent le joug des vieilles doctrines, s'enrichirent d'observations et de découvertes capitales, changèrent enfin la face de la science, qui fut définitivement renouvelée dans le siècle suivant. L'espace nous manque pour entrer dans les détails des immenses travaux des savans dans la dernière moitié du dix-septième siècle. En chimie, le renversement du paracelsisme et l'introduction de la chimie pneumatique ; en anatomie, la révision des anciennes observations et une étude approfondie de tous les organes et de leurs tissus primitifs avec des applications toujours plus heureuses à la physiologie ; enfin des résultats non moins brillans, obtenus par la zoologie et la minéralogie, déposent en faveur de la supériorité de la nouvelle méthode d'étudier, comme ils attestent la légitimité des titres du dix-septième siècle pour être, avec le siècle sui-

Digitized by Google

uant, au premier rang parmi les siècles de gloire et de découvertes.

FUSTER, D. M., *professeur agrégé.*

INDUSTRIE.

INDICATION DES POINTS DE LA FRANCE OU L'ON EXTRAIT DU FER HYDRATÉ, ET STATISTIQUE DES HAUTS FOURNEAUX QUE CE MINERAI ALIMENTE.

(Voyez *Rev. Enc.* t. LI, p. 484-499.)

DEUXIÈME DIVISION MINÉRALOGIQUE.

QUATRIÈME ARRONDISSEMENT.

Orne.

Le minerai de *fer hydraté* est abondant dans ce département; il y alimente quatorze hauts fourneaux ainsi distribués :

ARRONDISSEMENT DE MORTAGNE, six ; savoir : trois dans le canton de Tourouvre, dont un à *Randonnay*, un à *Lamotte* (1), un à *Tourouvre ;* un à *Aube*, sur la Rille, canton de l'Aigle; un à *Longny*, dans le canton du même nom ; celui de *Moulin-Regnault*, commune de la Magdeleine-Bouvet, canton de Regmalard, à la limite du département d'Eure-et-Loir (2).

On extrait du minerai de fer dans plusieurs cantons, particulièrement au lieu dit la Fonte-de-Villiers, canton de Mortagne; à Beaulieu, canton de l'Aigle ; à Fillemin, la Folletière, Normandel, dans le canton et près de Tourouvre ; à Neuilly et Lalande, près de la source de l'Eure, dans le canton de Longny.

(1) En 1826, une tentative a été faite pour remettre ce fourneau en activité ; elle a échoué par des raisons étrangères à l'alimentation du minerai.

(2) Ces trois derniers fourneaux, et celui de *Boussard*, que j'ai nommé, p. 11 de cette Notice, forment les quatre fourneaux dont il est fait mention p. 108 de l'*Enquête sur les fers*. Paris, 1829.

Digitized by Google

Arrondissement de Domfront, quatre ; savoir : un à *Champ-Segré*, et un à *Varennes*, tous deux dans le canton de Domfront ; un à *Bagnoles*, dans le canton de Juvigny, et celui de *la Sauvagère*, dans le canton de La Ferté-Macé.

D'importantes exploitations sont ouvertes, dans cet arrondissement, sur plusieurs points du canton de Saint-Gervais-de-Messey, particulièrement à La Ferrière, dont les mines situées dans la commune du même nom, à trois lieues nord-est de Domfront, ont été décrites par M. Baillet (1). Elles consistent en une couche dure et compacte, de couleurs rouge, brune et noire ; de là les noms de *mine rouge*, *mine bâtarde* et *mine noire*, sous lesquels on désigne le minerai selon qu'il provient de telle ou telle partie de la couche. L'épaisseur générale de cette couche est de huit à dix pieds ; mais il n'est pas rare de la voir augmenter et former des *sacs* ou *nids* de vingt à vingt-cinq pieds. On emploie cette mine dans les quatre fourneaux de l'arrondissement de Domfront, et quelquefois à celui de Cossé ou Cossey, que je vais nommer dans un instant.

Arrondissement d'Alençon, deux ; savoir : un à *Saint-Denis-sur-Sarthon*, dans le canton d'Alençon, et un à *Cossé-Saint-Patrice*, canton de Carouges, tous deux à la limite du département de la Mayenne.

Arrondissement d'Argentan, deux ; savoir : un à *Boucé* et un à *Rasnez ;* tous deux dans le canton d'Écouché.

On extrait, dans cet arrondissement, du minerai de *fer hydraté*, sur divers points des communes de Heugon et de Champ-Haut, canton de Merlerault. Ces minières sont à portée du fourneau d'Aube, que j'ai nommé plus haut. M. Collet-Descotils a donné une analyse d'un minerai de fer argileux de Blanchelande (2).

---

(1) Rapport sur les mines de fer du district de Domfront, rédigé par M. Baillet, le 5 frimaire an III (25 novembre 1794) (*Journal des mines*, n° 19, pages 61 et 62) mars 1796.

(2) *Journal des mines*, t. XXXII, p. 365; 1812.

Digitized by Google

Calvados.

A Urville, près Bretteville-sur-Laize, on trouve un mélange d'oxides brun-rougeâtre, brun-jaunâtre et jaune, qui contient beaucoup d'oolithes ferrugineuses (1). Sous le nom de *mines d'Urville et Gouvis*, ces mines furent concessionnées par une ordonnance en date du 1er mai 1822 (2); elles sont abondantes et faciles à exploiter; il paraît cependant qu'il n'en a été extrait que pour faire quelques essais: le bois est trop cher dans le pays (3).

Quant aux minières de fer de La Bruyère, du Plessis-Grimault (arrondissement de Vire), et autres lieux, elles sont abandonnées depuis 1806 (4).

Eure.

Entre Evreux et la ligne qui sépare le département de l'Eure de celui de l'Orne, se trouvent dix hauts fourneaux ainsi répartis :

Arrondissement d'Evreux, neuf; savoir : deux dits *Vaux-Goins*, près Conches; un à *la Bonneville*, canton de Conches; un à *l'Hallier*, un à *Breteuil*, un à *Condé-sur-Irton*, un à *la Poultière*, commune de Gueroulde, tous trois dans le canton de Breteuil; un à *Bourth*, canton de Verneuil; un à *Trisay*, commune de la Vieille-Lyre, canton de Rugles (5).

---

(1) *Mémoire sur les principales roches qui composent le terrain intermédiaire dans le département du Calvados*; par M. Hérault (*Annales des mines*, t. X, p. 526; première série); 1825.

(2) *Annales des mines*, t. VII, p. 516 et 517; première série.

(3) *Mines et minières métalliques abandonnées*, etc., p. 9, 1826.

Voir aussi l'ouvrage intitulé : *Petit Dictionnaire de Caen*, 1828.

(4) *Annuaire statistique du Calvados*.

(5) Tous ces fourneaux, à l'exception de celui de Breteuil, forment les huit fourneaux dont il est fait mention p. 197 de l'*Enquête sur les fers*. In-4°; 1829.

Digitized by Google

Les minières de fer sont abondantes dans cet arrondissement ; elles sont, en général, situées dans les forêts d'Evreux, de Conches, et de Breteuil (1), mais particulièrement dans la commune de Monceaux, canton de Damville ; dans les communes d'Orvaux, Nogent et Sainte-Marthe, près de Conches ; dans celles de Puiseux et Saint-Nicolas-d'Arthez, près de Verneuil ; dans celles de Breteuil, Condé et Gournay, près Rugles ; et dans la forêt d'Evreux, vers la commune de Gaudreville. On a tiré aussi du *fer hydraté* pour le fourneau de Randonnay (2) à Chênebrun, canton de Verneuil, vers le point où le département de l'Eure touche celui de l'Orne.

Arrondissement de Bernay, un seul, à *la Houssaye*, sur la rive droite de la Rille, canton de Beaumont, à deux lieues sud de cette ville, et à la limite de l'arrondissement d'Evreux.

CINQUIÈME ARRONDISSEMENT.

Néant.

SIXIÈME ARRONDISSEMENT.

Nord.

On connaît depuis long-tems (3) les mines de fer du Boulonnais et du Hainault ; mais plusieurs causes, et en particulier la rareté des bois, empêchent de les utiliser autant qu'elles sont susceptibles de l'être.

M. Héron de Villefosse n'a indiqué que deux hauts fourneaux dans ce département ; dès l'époque où son mémoire a été rédigé, le département du Nord en possédait trois. Aujourd'hui il en possède cinq réunis dans

(1) *Annuaire statistique du département de l'Eure*, pour 1829; p. 78.

(2) *Voyez* arrondissement de Mortagne (Orne), p. 105.

(3) *Mémoire sur la minéralogie du Boulonais.* (*Journal des mines*, n° 1, p. 55) ; 1794.

Digitized by Google

L'Arrondissement d'Avesnes, savoir : deux à *Hayon* (1), commune de Trelon, canton du même nom ; un à *Fourmies*, et deux dans la commune de *Ferrière la Grande*, canton de Maubeuge, sur la rive droite de la Sambre.

Dans le même arrondissement, on exploite sur un grand nombre de points, particulièrement dans les communes de Wignehies, Feron, Glageon, Fourmies, Trelon et Ohain, des mines jaunes, qui sont tantôt compactes, tantôt argileuses. Les couches se prolongent jusqu'en Belgique, et renferment souvent du zinc oxidé (2). Ces exploitations sont ouvertes dans le terrain de transition. Le terrain d'alluvion du département du Nord renferme plus ou moins abondamment le fer oxidé appelé *fer limoneux;* ce minerai s'y trouve assez pauvre, et n'est employé que comme fondant.

SEPTIÈME ARRONDISSEMENT.

Marne.

Ce département ne possède qu'un seul haut fourneau ; il est situé dans

l'Arrondissement de Vitry-le-Français, et dans la partie de cet arrondissement qui touche le département de la Meuse : c'est celui de *Lombroy*, commune de Trois-Fontaines, canton de Thieblemont. Il est alimenté par les minerais en grains que l'on extrait en si grande abondance sur les bords de la Saulx, dans le département de la Meuse, minerais dont je vais parler à l'instant.

---

(1) Une ordonnance du 19 décembre 1819 autorise l'addition d'un second foyer au haut fourneau de Hayon (*Annales des mines*, t. V, p. 274 ; première série).

(2) *Mémoire sur la géologie du département du Nord*, par M. Poirier-Saint-Brice (*Annales des mines*, t. XIII, p. 28-56 ; première série) ; 1826.

Digitized by Google

Meuse.

Le *fer hydraté*, en petits fragmens anguleux et en grains, est extrêmement abondant dans ce département. M. Héron de Villefosse avait indiqué vingt-un hauts fourneaux dans la Meuse; au commencement de 1826 il devait y en avoir vingt-deux; ce département en compte aujourd'hui vingt-cinq ainsi distribués :

Arrondissement de Commercy, treize; savoir : trois à *Boncourt* et *Vadonville*, sur les deux rives de la Meuse, dans le canton de Commercy; un à *la Poudrière*, sur le ruisseau dit la Fausse Rivière; Vadonville et Boncourt tirent des minerais à Pont-sur-Meuse, à Reffroy, à Saint-Amand, et à la Brie-Bosseline (1). Viennent ensuite neuf hauts fourneaux concentrés dans l'arrondissement de Gondrecourt, savoir : un à *Papon;* un à *Bonnet;* un à *Beaupré*, commune de Chassey, ces deux derniers sur la rive gauche de l'Ornain. Les six autres sont échelonnés sur l'Ornain, ce sont les suivans : un à *Dainville*, sur le ruisseau de Maldite, un à *Bertheleville*, un à *Abainville* (2), ce dernier tire ses mines à Biancourt et à Ribaucourt, canton de Montiers-sur-Saulx : une ordonnance du 27 janvier 1830 autorise la construction d'un bocard, de deux patouillets et de dix lavoirs à bras, destinés à la préparation de ces mines, sur le ruisseau de Prouillons, dans la commune de Mandre, canton de Montiers-sur-Saulx, et à la limite du canton de Gondrecourt. Un à *Demange-aux-Eaux;* deux à *Saint-Joire* et *Treveray* (3). Près de ceux-ci un bocard a été construit il y a quelques années.

En descendant ainsi l'Ornain, nous entrons dans

---

(1) Dietrich, t. III, p. 512. In-4°; 1799.

(2) La *Poudrière* et *Beaupré*, *Dainville* et *Abainville*, *Sionne* et *Villouxel* (Vosges) sont les six hauts fourneaux dont il est fait mention p. 63 de l'*Enquête sur les fers.*

(3) Un second fourneau a été autorisé par ordonnance du 5 août 1829, insérée au *Bulletin des lois*, n° 323, p. 559; n° d'ordre, 12,841.

Ce fourneau, dit l'ordonnance, sera adossé à celui qui existe déjà aux forges de Treveray et Saint-Joirre.

Digitized by Google

l'Arrondissement de Bar-le-Duc, qui possède neuf hauts fourneaux, et nous trouvons sur la même rivière d'Ornain, d'abord le fourneau de *Naix*, commune de Nantois, ensuite celui de *Menaucourt*, tous deux dans le canton de Ligny; les sept autres sont ainsi répartis sur le cours de la Saulx : un à *Montiers-sur-Saulx;* un à *Morley*, qui existait déjà en 1598 (1); un à *Dammarie*, tous trois dans le canton de Montiers-sur-Saulx. Un à *Cousance*, sur une fontaine qui se trouve à la limite du département de la Haute-Marne; un à *Haironville* (2); un au *Vieux-Jean-d'Heurs*, dans la commune de l'Ile-en-Rigaud; un à *Pont-sur-Saulx*. Ces quatre derniers, dépendant du canton d'Ancerville, s'approvisionnent, celui de Cousance excepté, aux mines en exploitation dans la commune de Brillon.

Arrondissement de Montmédy, trois; savoir : un à *Chauvency-Saint-Hubert*, près de Montmédy; un à *Stenay*, canton de Stenay; un à *Lopigneux*, sur le Chiers, commune d'Arrancy, canton de Spincourt. Ces deux derniers tirent une grande partie des minerais qu'ils consomment des mines de Saint-Pancré (3).

En général, les minerais qui alimentent toutes les autres usines de la Meuse sont extraits sur une foule de points, et particulièrement dans les forêts de Morley, de Ligny et de Montiers-sur-Saulx.

Ardennes.

Le département des Ardennes, dans lequel l'industrie *manufacturière* a pris un si grand développement, n'est pas moins

---

(1) Dietrich, t. III, p. 497. In-4°; 1799.

(2) *Enquête sur les fers*, p. 121. In-4°; 1829.

(3) Voyez le département de la Moselle, p. 115.
Les usines de Lopigneux ont été reconstruites en 1705 (Dietrich, t. III,

Digitized by Google

remarquable sous le rapport de l'industrie *métallurgique*. Il possède d'abondantes minières qui alimentent trente-deux hauts fournaux ainsi distribués :

Arrondissement de Vouziers, neuf; savoir : un à *Apremont*, sur la dérivation de la rivière d'Aire, canton de Grandpré, à la limite du département de la Meuse ; un à *Bièvres*, commune de Lançon; un à *Cheheri;* deux à *Champigneul*, sur l'Airon; ces quatre derniers appartiennent, comme celui d'Apremont, au canton de Grandpré; un à *Allipont*, commune d'Imécourt ; un à *Tailly ;* un à *Maucours*, commune de Nouart ; un à *Belval-Bois-les-Dames*, tous les quatre dans le canton de Buzancy. En général toutes ces usines de l'arrondissement de Vouziers se trouvait dans la partie de cet arrondissement qui se rapproche du département de la Marne.

Arrondissement de Sedan, six, savoir : un à *Bairon*, sur l'étang du même nom, commune de Mont-Dieu, étang qui est alimenté par le Ruisseau de Chagny ; un à *Haraucourt*, tous deux dans le canton de Raucourt ; un à *Brevilly*, sur le Chiers, canton de Mouzon ; un à *Margut* (1), auquel il est interdit de s'approvisionner aux mines de Saint-Pancré, dont je parlerai plus loin (2) ; il appartient au canton de Carignan ; un à *Saint-Basle*, sur le ruisseau de la Claire, commune de Vrignes-aux-Bois, près de Donchéry, sur la limite de l'arrondissement de Mézières ; un à *Thonnelle*, sur le ruisseau de ce nom.

Arrondissement de Mézières, onze; savoir : un à *Vendresse*, canton d'Omont; deux à *Signy-l'Abbaye* ou *Signy-le-Grand*, canton de ce nom; deux à *Boutancourt*, canton de Flize; un à *Guignicourt*, canton de Signy-le-Grand ; un au lieu dit

(1) Le fourneau de *Margut*, celui de *Brevilly*, qui était en construction, et celui de *Chauvency* (Meuse), sont les trois fourneaux dont il est fait mention p. 146 de l'*Enquête sur les fers*; 1829.

(2) Voyez le *département de la Moselle*.

Digitized by Google

la Folie ou *le Petit Waridon*; territoire de Montcy-Notre-Dame, près Charleville; un à *Nouzon*, sur les bords de la Meuse, canton de Charleville; deux *aux Mâzures*, canton de Renwez, et à la limite de l'arrondissement de Rocroy; un à *Linchamps*, commune des Hautes-Rivières, canton de Montermé.

Arrondissement de Rocroy, six, savoir : un à *Bosseneau*, commune de la Neuville-au-Tourneur; un à *la Neuville-aux-Joûtes*, et un à *Signy-le-Petit*, tous trois dans le canton de ce nom; un sur la tête d'eau du moulin de la *Petite Commune*, territoire de Revin, près et à l'est de Rocroy; un à *la Commune*, en face de Revin, sur le ruisseau de Faulx; un à *Saint-Nicolas* ou *Faulx*, à deux lieues de Rocroy, sur la Meuse, canton de Fumay. (1)

Ces trente-deux hauts-fourneaux, ainsi que je l'ai dit, sont alimentés par le minerai de *fer hydraté*. Des lavoirs sont établis sur une foule de points; tels sont ceux du trou de Barbaisse et du Petit-Braux, commune de Montigny; tel est celui d'Imécourt; etc., etc.

RÉCAPITULATION.

DEUXIÈME DIVISION MINÉRALOGIQUE.

QUATRIÈME ARRONDISSEMENT (2).

Orne.	14
Calvados.	0
Eure.	10

(1) Je ne suis pas sûr de l'indication des deux derniers fourneaux que j'ai nommés; cette indication est du petit nombre de celles que j'ai prises dans l'*Annuaire de Bottin*, où j'ai remarqué d'assez nombreuses inexactitudes.

(2) Cet arrondissement minéralogique comprend en outre les départemens de la *Manche* et de la *Seine-Inférieure*.

Digitized by Google

CINQUIÈME ARRONDISSEMENT (1).

Néant.

SIXIÈME ARRONDISSEMENT (2).

Nord.	5

SEPTIÈME ARRONDISSEMENT.

Marne.	1
Meuse.	25
Ardennes.	32
Ensemble pour sept départemens.	87
Au commencement de 1826 M. Héron de Villefosse en indiquait, tant en activité que hors d'activité dans la première inspection (3).	73
Différence.	14

TROISIÈME DIVISION MINÉRALOGIQUE.

HUITIÈME ARRONDISSEMENT.

Moselle.

Il est peu d'endroits dans le département de la Moselle, dit M. Héron de Villefosse (4), où l'on ne trouve du minerai de fer;

(1) Cet arrondissement comprend les départemens de l'*Oise*, de l'*Aisne* et de la *Somme*.

(2) Cet arrondissement comprend en outre le département du *Pas-de-Calais*.

(3) La deuxième division, ou inspection minéralogique, comprend en tout treize départemens.

(4) *Statistique des mines et usines du département de la Moselle;* par M. HÉRON DE VILLEFOSSE (*Journal des mines*, t. XIV, p. 423 et 277); 1803.

J'ai emprunté à ce Mémoire tout ce que je dis ici des mines de fer de la Moselle.

Digitized by Google

mais il n'est pas partout assez riche pour être exploité: aussi ne compte-t-on, dans ce département, que quatorze hauts-fourneaux; ils sont ainsi distribués :

Arrondissement de Briey, cinq, savoir : un à *Longuyon*, au confluent de la Chières et de la Crune; un à *Dorlon*, commune de Villancy; un à *Grandville*, sur la rivière de Chières; un à *Herzerange*, un à *Villerupt*, sur l'Alzette, tous les cinq dans le canton de Longuyon.

Les mines de fer exploitées dans cet arrondissement sont celles de Saint-Pancré (1), d'Aumetz et d'Audun; de Halanzy, du Coulmy, du Mont Saint-Martin et de Villerupt. Celles de *Saint Pancré* sont des mines de fer d'alluvion qui se trouvent dans les bois tant nationaux que communaux de Saint-Pancré, Cosne, Gorey, Villehoudlemont, villages tous situés entre Longuyon et Longwy; elles donnent du fer d'excellente qualité. Ces mines furent longtems le théâtre de grands désordres que fit cesser un arrêté (2) des consuls du 15 pluviose an II (4 février 1803). Un décret (3) du 18 août 1811 affecta définitivement ces mines aux fourneaux de Longuyon et Dorlon (Moselle), de Lopigneux et Stenay (Meuse), et de Berchiwé (ancien département des Forêts).

Les mines d'Aumetz et d'Audun sont situées dans les bois contigus de ces deux communes, à cinq kilomètres au sud-ouest d'Ottange. On en fait usage aux fourneaux de Villerupt et d'Herzerange, ainsi qu'à ceux d'Ottange et d'Hayange, que je vais nommer dans un instant.

Arrondissement de Thionville, sept; savoir : un à *Ottange* (4), à l'extrémité ouest du canton de Cattenom; deux *à Hayange*, et deux à *Moyœuvre* (5), dans le canton de Metzer-

(1) Voir, sur ces mines, Dietrich, t. III, p. 45-471

(2) *Journal des mines*, t. XXVIII, p. 242; 1810.

(3) *Journal des mines*, t. XXX, p. 158; 1811.

(4) Cette usine remonte au-delà de 1629.

(5) L'usine de Moyœuvre existait avant 1753 (Dietrich, t. III, p. 427) Voir l'*Enquête sur les fers*, p. 102, in-4°; 1829.

Digitized by Google

ville, sur la limite de l'arrondissement de Briey; deux à *Creutzwald* (1), canton de Bouzonville, à l'extrémité la plus orientale de l'arrondissement.

Les mines en exploitation dans l'arrondissement de Thionville sont celles de Moyœuvre, d'Hayange, d'Ottange, de Castel, de Hargarten, d'Erbring, de Merching, de Grasaubach, de Dalem, de Bérus et de Diesen. Les mines de Villerupt, et surtout celles de Moyœuvre, sont phosphoreuses. Je ne connais pas la qualité des mines de Creutzwald, concessionnées par une ordonnance (2) du 6 août 1823. Elles sont situées sur les territoires de Creutzwald, Porcelette et Diesen; le filon principal est dans la forêt de la Houve. La première concession de ces mines remonte au 13 janvier 1759.

Arrondissement de Sarguemines : deux à *Modherhausen* ou *Mutterhausen*, canton de Bitch, à la limite du département du Bas-Rhin.

On a exploité anciennement pour ces usines du minerai de bonne qualité à Sarralbe (Meurthe) (3).

Je terminerai ce qui est relatif au département de la Moselle en rappelant que dans l'arrondissement de Metz on trouve fréquemment des oxides et des pyrites de fer, notamment à Saint-Julien, près de cette ville; mais on n'y exploite pas. C'est sans doute ce fer oxidé que cite M. de Humboldt dans les environs de Metz, où, dit-il (4), il est disposé en nodules dans le Quadersandstein.

---

(1) Établis en vertu d'un arrêt du 29 novembre 1749 (Dietrich, t. III, p. 355. Voir une ordonnance du 27 février 1822, qui est relative à ces usines (*Annales des mines, t.* VII, p. 352 ; première série).

(2) *Annales des mines*, t. VIII, p. 926-928 (première série).

(3) *Mines et minières métalliques abandonnées;* etc., p. 12, 1826. Voir, *département du Bas-Rhin*, p. 117, les mines qui alimentent ces usines.

(4) *Gisement des roches dans les deux hémisphères*, p. 278. Paris, 1823.

Digitized by Google

NEUVIÈME ARRONDISSEMENT.

Bas-Rhin.

Ce département ne renferme que quatre hauts-fourneaux, tous situés dans

L'ARRONDISSEMENT DE WISSENBOURG, et tous dans le canton de Niederbronn. Il y en a un à *Jœgerthal* (1), sur le ruisseau de Winstein; deux à *Reichsoffen*, un quart de lieue au-dessous, et un à *Zinsweiler*, à une lieue ouest de Reichsoffen.

Dietrich, en 1789, avait décrit les mines et les usines de l'Alsace. M. Loysel a signalé, en 1795, les abondantes mines de fer en grains et hématites gisant entre le Rhin et la Moselle (2). C'est dans l'ouvrage même de Dietrich qu'il faut voir (3) l'énumération des nombreuses minières qui alimentent les usines de Jœgerthal, Reichsoffen et Zinsveiler; on y trouve aussi le détail d'une transaction passée en 1781 (4), et par suite de laquelle les mines de Bistoffen, Huttendorf, Morschweiller, Winterhausen, Kindtweiller, Hoëchstett, Bosendorf et Perstheim, sont affectées aux usines de Mutterhausen (Moselle).

Les minières de fer de Lamperstloch sont situées dans la formation tertiaire qui compose une suite de collines ondulées entre la chaîne des Vosges et la basse-plaine d'Alsace, au nord-ouest du département du Bas-Rhin. C'est dans ce terrein que les nombreuses minières de *fer en grain* de ce département sont ouvertes (5). Toutefois on y exploite aussi du *fer hydraté* en roche. Tout le monde sait encore que c'est du mont Pétronelle, arrondissement de Wissenbourg, que viennent ces belles géodes et ces superbes

(1) Établi en 1602 (DIETRICH, t. II, p. 331).

(2) *Sur les mines et manufactures des pays conquis entre le Rhin et la Moselle*, par M. LOYSEL (*Journal des mines*, n° 13, p. 37 et 38); 1795.

(3) T. II, p. 275-300; 1789.

(4) *Ibid.* p. 279.

(5) *Description des mines de fer des environs de Bergzabern*, par M. TIMOLÉON CALMELET (*Journal des mines*, t. XXXV, p. 229 et 236).

Digitized by Google

morceaux d'hématites brunes qui ornent les cabinets de minéralogie. Le minerai du mont Pétronelle peut être distingué en deux variétés, le fer oxidé brun hématite et le fer oxidé brun compacte (brauner glaskopf). Cette seconde variété est beaucoup plus abondante que la première (1). Je rappelerai ici, pour mémoire, la mine de fer de la commune de Dambach, abandonnée vers 1750 (2), et celles de la forêt d'Obernay, commune du même nom; de la commune de Borsch; des communes de Lembasch et de Muttstall; de Kaenthal, commune de Nieder-Steinbach (3).

Haut-Rhin.

On ne compte aussi dans ce département que cinq hauts-fourneaux, distribués de la manière suivante :

Arrondissement de Belfort, quatre; savoir : un à *Massevaux* (4), canton du même nom, à quatre lieues et demie nord-est de Belfort; un à *Belfort* (5), et un à *Châtenois*, tous deux sur la Savoureuse ou rivière d'Oye; un à *Bitschwiller*, sur la rivière de Thuren, canton de Thann.

Ce dernier fourneau a été alimenté pendant quelque tems par les mines de fer de la vallée de Guebwiller, dites de Demberg, de Bühl, de Groslacker, de Rimmelsdorf et de Fundelkœpfel, communes de Guebwiller, de Schweighausen et de Bühl; mais elles ont été abandonnées avant la révolution (6).

Arrondissement d'Altkirch; un seul, c'est celui de *Lacelle*, canton de Ferrette, sur la limite de la Suisse.

---

(1) *Ibid.* t. XXXV, p. 226.

(2) *Mines et minières métalliques abandonnées*, etc., p. 11; 1826.

(3) *Ibid.* p. 12.

(4) Ce fourneau existait dès 1578. Il est tombé en ruines pendant la guerre des Suédois; il a été reconstruit en 1686 (Dietrich, t. II, p. 55 et 91).

(5) Existait en 1659 (*Ibid.* p. 40).

(6) *Mines et minières métalliques abandonnées*, etc., p. 15; 1826.

Digitized by Google

Ces fourneaux sont alimentés en partie par des hématites brunes, en partie par des minerais en grains, mais toujours par le *fer hydraté* que l'on exploite à Roppe, Perouse, Andelnau et Chevremont (1). Cependant le fourneau de Belfort brûle en outre du fer oligiste de Saulnot (2).

C'est dans les vastes fentes du calcaire compacte, dit M. Thirria (3), que l'on trouve à Châtenois, Roppe, Chevremont, les riches dépôts de minerais de fer en grains exploités pour les fourneaux de Belfort, de Châtenois et de Massevaux. Je nommerai, en terminant, les mines de Lierperg (arrondissement de Belfort) et celles de Eichen-Runz, communes de Watwiller et de Hartmanswiller. Dietrich avait déjà cité (4) les mines de fer du petit Pfaffenheim comme abandonnées; en 1826, on projetait d'en reprendre l'exploitation (5).

Vosges.

M. Héron de Villefosse indique cinq hauts-fourneaux existant dans ce département au commencement de 1826. A cette époque, il y en avait six, qui, ajoutés à deux autorisés depuis, portent à huit le nombre de ceux qui existent aujourd'hui. Ils sont ainsi distribués :

Arrondissement de Saint-Dié, deux; savoir : un à *Framont;* un à *Rothau*, canton de Schirmeck.

Arrondissement de Neufchateau, six; savoir : un à *Revauvois*, commune de Saint-Elophe; un à *Sionne*, tous deux dans

(1) *Description des gîtes de minerai et des bouches à feu de la France*, par Dietrich t. II, p. 37-45; 1789. — *Rapport sur les fourneaux de Belfort et de Châtenois* par M. Duhamel (*Journal des mines*, t. VII-VIII, p. 68 et 72) 1797.

(2) *Notice géologique sur les environs de Saulnot* (Haute-Saône), par M Thirria (*Annales des mines*, t. XI, p. 393, première série); 1825.

(3) *Ibid.* t. XI, p. 413.

(4) Dietrich, t. II, p. 133; 1789.

(5) *Mines et minières métalliques abandonnées*, etc., p. 15; 1826.

Digitized by Google

le canton de Coussey; un à *Villouxel* (1), construit en 1715; celui-ci prend ses mines sur le territoire de Morvilliers; un sur la rivière du Vair, auprès du moulin de la Gravière, commune d'*Attigneville*; un à *Bazoilles*, à la perte de la Meuse, une lieue au-dessus de Neufchateau; ces trois derniers appartiennent au canton de Neufchateau. Le sixième est celui de *Vrécourt*, village situé sur le Mouzon, dans le canton de Bulgneville.

On voit que tous les fourneaux du département des Vosges sont situés aux extrémités est et ouest et sur la limite des départemens du Bas-Rhin et de la Haute-Marne. Ils sont alimentés, en général, par des minerais en grains; cependant, près de Metzyer et pour le service des usines de Framont, on exploite, sous le nom de *mine jaune*, un fer hydraté compacte, entremêlé quelquefois d'argile et de débris de roches et présentant des géodes d'hématite brune, dans laquelle pendent fréquemment des masses stalactiformes de la même substance (2).

Des exploitations de minerai de fer ont été abandonnées (quelques-unes sont reprises aujourd'hui) dans les communes de Saales, de Sauxure, de Wildersbach, de Belmont et de Wisch (3).

Haute-Saône.

Le département de la Haute-Saône est un de ceux où le *fer hydraté* est répandu avec le plus d'abondance. Non-seulement il y alimente trente-sept hauts-fourneaux, mais encore des expor-

---

(1) Maintenus (ceux de Sionne et de Villouxel) avec les patouillets et lavoirs qui en dépendent, par une ordonnance du 1er septembre 1824 (*Annales des mines*, t. IX, p. 946 et 947; première série).

(2) *Notice sur les mines de fer et les forges de Framont et Rothau*, par M. Elie de Beaumont (*Annales des mines*, t. VII, p. 531; première série); 1820.

(3) *Mines et minières métalliques abandonnées*, etc., p. 14; 1826.

Digitized by Google

tations considérables ont lieu dans d'autres départemens, à la faveur de la Saône. Les hauts-fourneaux sont ainsi répartis :

Arrondissement de Lure, huit ; savoir : un à *Varigney*, à trois lieues et demie de Luxeuil ; un au *Beuchau* (1) commune d'Hauteville, canton de Saint-Loup; les mines qui alimentent ce fourneau se tirent de Hauteville, Francalmont, Briencourt et Conflans, dans le même canton ; un à *Mailleroncourt-Charette*, canton de Saulx ; un au *Magny*, près et au sud-ouest de Lure ; un à *Saint-Georges ;* un à *Villersexel ;* un à *Fallon* (2), tous trois dans le canton de Villersexel ; un à *Chagey* (3), canton de Hericourt.

A Gourchaton, vers la partie du canton de Villersexel qui avoisine le département du Doubs, il existe, dans le calcaire oolithique grenu, une couche de minerai de fer oolithique d'environ $1^{m},25$ de puissance, qui est exploitée pour les fourneaux de Magny et de Saint-Georges. Ce minerai se compose de grains pisolithiques de fer oxidé *hydraté*, de la grosseur de la cendrée, qui sont agglutinés par un ciment argilo-calcaire (4).

Ces deux fourneaux, celui de Fallon et celui de Chagey, consomment en outre du fer oligiste de Saulnot (5). Cette exploitation a lieu, comme on sait, dans la forêt communale de Saulnot, au lieu dit la *Claye-Jean-Sire ;* le minerai se trouve en amas ou en filons engagés dans des roches porphyriques et euritiques.

---

(1) Dietrich, t. III, p. 534 et 535 ; 1799.

(2) Une ordonnance du 10 août 1825 affecte à ce fourneau trois lavoirs situés au lieu dit, canton de Remail, commune d'Aroz (*Annales des mines*, t. XI, p. 493, première série).

(3) Le fourneau de Chagey faisait autrefois partie des usines d'Audincourt (Doubs) (*Journal des mines*, t. XIII, p. 148); 1802.

(4) *Notice géologique sur les environs de Saulnot*, (canton de Héricourt ; arrondissement de Lure) ; par M. Thirria (*Annales des mines*, t. XI, p. 412, première série); 1825.

(5) *Ibid.* p. 393.

Digitized by Google

Les mines de fer situées dans les communes de Saulnot, Chavannes et Villers-sur-Saulnot, ont été concessionnées par ordonnance du 1er février 1831 (1). L'ensemble de la concession porte le nom de *Concession de Saulnot*. Jusque là ces mines avaient été exploitées en vertu d'un décret du 6 février 1810, pour le compte des trois communes que je viens de nommer (2).

Les mines de fer oligiste de Servance (canton de Mélisey) sont tenues aussi d'approvisionner les fourneaux de Magny et de Saint-Georges.

Je citerai enfin dans cet arrondissement la mine de fer d'Oppenans, canton de Villersexel.

Arrondissement de Vesoul, dix, savoir : un à *Bettancourt*, à sept lieues au nord-ouest de Vesoul, et près du département de la Haute-Marne; un à *Breurey-les-Sorans*, sur le cours de la Buthier; un à *Conflandey*, sur la Saône; un à *Port-sur-Saône*, tous trois dans le canton de ce nom ; un à *Scey-sur-Saône;* un à *Vy-le-Ferroux;* un à *Baigne*, à deux lieues un quart de Vesoul, tous trois dans le canton de Scey ; un à *Bonnal-Chassey-les-Mines*, à trois lieues au sud de Vesoul ; un à *Loulans*, et un à *Larians*, sur l'Oignon ; tous trois sont dans le canton de Montbozon.

Je citerai dans cet arrondissement les exploitations de Calmoutiers, canton de Noroy; et celle de Fleurey-les-Faverney, sur les bords de la Lantenne, canton d'Amance. (3)

Arrondissement de Gray. Dix-neuf, savoir : un à *Pesmes* (4), sur l'Oignon ; un à *Vallay* ; tous deux dans le canton de Pesmes ; un à *Batterans*, à une lieue est-sud-est de Gray, sur le ruisseau de Batterans ; un à *Saint-Loup ;* un à *Noiron*, sur la

(1) Insérée au *Bulletin des Lois*, n° 55 , p. 328, n° d'ordre 1411.

(2) *Journal des mines*, t. XXVIII, p. 408 et 409.

(3) Voyez, au *département du Doubs*, quelques minières qui approvisionnent les fourneaux de Fallon, Larians et Loulans.

(4) Voir l'*Analyse des minerais de Pesmes* par M. Vauquelin (*Journal des mines*, t. XX, p. 381-400); 1806.

Digitized by Google

Tenise, tous trois dans le canton de Gray; un à *Échalange*, à deux lieues de Gray; un à *Pont-de-Planches* ou *la Romaine*; un à *Etravaux*, commune de Grencourt; un à *Vellexon*; un à *Seveux* et un à *Beaujeux*; tous les cinq dans le canton de Frêne-Saint-Mametz; un à *Bley*; un à *Autrey*, un à *Monthureux-les-Gray*; tous trois dans le canton d'Autrey, renommé pour l'excellente qualité de ses mines; un à *Trécourt*, à peu de distance de Champlitte; un à *Vauconcourt*, à huit lieues de Gray, sur la route de Gray à Combeau-Fontaine; un à *Renaucourt*; un au *Crochot*, et un à *Dampierre-sur-Salon*, ces quatre derniers dans le canton de Dampierre.

L'extraction du *fer hydraté* a lieu sur une multitude de points du département de la Haute-Saône. Je vais présenter les opinions émises sur ces minières en général.

A quelques myriamètres de Saulnot, dit M. Thirria (1), se développe la formation d'argile avec minerais en grains, formation qui est une des richesses de la Franche-Comté. Les exploitations ont lieu particulièrement à Fallon, Uzelle, Pussans, Autrey, Maikeroncourt, Louhans, etc. Cette formation, rapportée long-tems au terrain tertiaire ou d'alluvion, est considérée, par M. Thirria, comme formant le quatrième étage du calcaire jurassique. Les minerais sont composés de grains de fer oxidé-*hydraté*, dont la grosseur varie depuis celle du millet jusqu'à celle d'un gros pois. Le minerai de fer, dit *mine en roche*, forme des couches subordonnées dans des marnes qui sont le plus souvent noirâtres, très-schisteuses, tenaces et peu coquillières (2): nous allons revenir tout à l'heure sur cette espèce de mine.

M. Charbaut ne partage pas l'opinion de M. Thirria, sur les minerais de fer de la Franche-Comté. Des excavations irrégu-

---

(1) *Notice géologique sur les environs de Saulnot*, Haute-Saône, par M. Thirria (*Annales des mines*, t. XI, p. 413-416 première série); 1825.

(2) *Notice sur les grottes d'Echenoz et de Fouvent*, Haute-Saône, par M. Thirria (*Annales des mines*, t. V, p. 4 et 5, deuxième série; 1829.)

Digitized by Google

lières, dit-il (1), désignées, par les maîtres de forges, sous le nom de *sacs*, sont quelquefois remplies de mine de fer en grains, que je considère comme appartenant à une alluvion marine, composée de lits successifs et irréguliers de mine de fer, d'argile, de sable et de terre graveleuse, qui aurait couvert toute la Franche-Comté immédiatement après la retraite des eaux qui ont dû creuser les cavités que la mine remplit.

Il est fort remarquable que ces dépôts soient très-abondans dans les parties basses de la province, surtout entre les rivières de l'Oignon et de la Saône, où ils donnent lieu aux exploitations qui fournissent le fer de France le plus propre à la tréfilerie, mais que sur les montagnes, d'où sans doute ils auront été enlevés pour être accumulés dans les plaines en lits nouveaux superposés aux premiers, il ne reste rien de ces dépôts que dans les excavations qui pouvaient les préserver de l'action des courans (2). La terre végétale y repose à nu sur les terrains jurassiques.

A la séparation des massifs de marnes et de calcaires durs, on trouve, dans chaque étage, des bancs de mine de fer. Cette mine, particulière à ces terrains, a généralement une contexture oolithique; elle est composée de petits grains d'oxide de fer ronds, égaux, et souvent lisses comme de la poudre de Suisse, qui sont assemblés dans une marne bleue ou jaune d'ocre, ou dans un calcaire jaune ou rouge foncé. Souvent, dans la variété calcaire, les grains perdent leur forme ronde; ils deviennent anguleux et sublamellaires; la roche passe au calcaire grenu ferrugineux, d'un rouge très-foncé; la variété marneuse se désagrège promptement à l'air, et tombe en sable ferrugineux susceptible d'être lavé.

Cette mine de fer, que les maîtres de forges désignent sous

(1) *Mémoire sur les terrains de la chaîne Jurassique*, par M. CHARBAUT (*Annales des mines*, t. XIII, p. 192 et 194, première série); 1826.

(2) S'il y a eu des courans, la grosseur variable des grains déposés dans les diverses localités pourrait éclairer sur la direction de ces courans.

Digitized by Google

les noms de *mine en roche*, en *sable* ou en *poussière*, a quelquefois été confondue par les minéralogistes avec la mine en grains proprement dite ; mais outre leur formation géologique, qui établit entre elles une séparation si tranchée, leur qualité ne les distingue pas moins. La mine oolithique produit un fer bien inférieur à celui de la mine en grains.

Le minerai de la Haute-Saône n'alimente pas seulement les usines du département, et en partie celles des départemens voisins (1), d'énormes exportations ont lieu, et surtout ont eu lieu (2) pour les usines de la Loire. Il suffira, pour donner une idée du commerce étendu qui s'en faisait, de dire que, de 1824 à 1828, trois fourneaux ont été autorisés dans le département de la Haute-Saône, et que dans le même tems plus de deux cents lavoirs, ou patouillets, ont été demandés et accordés. La seule commune de La Chapelle-Saint-Quillain, canton et arrondissement de Gray, possède environ trente établissemens de ce genre.

DIXIÈME ARRONDISSEMENT.

Haute-Marne.

Ce département et le précédent sont, en y joignant la Côte-d'Or, ceux de France où le *fer hydraté* est le plus abondant et le plus facile à extraire. Le minerai du seul département de la Haute-Marne alimente soixante hauts-fourneaux ainsi distribués :

Arrondissement de Langres, cinq ; savoir : un à *Farincourt*, canton du Fay-Billot, et à la limite du département de la Haute-Saône ; un à *La Folie*, commune de Couzon et sur le ruisseau de ce nom, canton de Prauthoy et à la limite du département de la Côte-d'Or ; un à *Bourg*, canton de Longeau,

(1) Saône-et-Loire (usines du Creusot), Doubs (fourneau de Montcley).

(2) Le haut prix du transport y a fait renoncer dans un grand nombre de cas. La navigation de la Saône entre Gray et Châlons appelle un prompt perfectionnement.

Digitized by Google

sur la droite et tout près de la route de Langres à Dijon ; un à *Auberive*, et un à *Rouvres*, tous deux sur l'Aube et dans le canton d'Auberive.

Arrondissement de Chaumont, vingt-quatre ; savoir : cinq dans le canton d'Arc-en-Barrois, dont un à *Aubepierre ;* un à *Chevrolley*, commune de Dancevoir, tous deux sur l'Aube ; un à *Rochevilliers*, sur la Suize ; un à *Arc*, sur l'Aujon, petite rivière qui passe à Chateauvilain, Maranville, et va se jeter dans l'Aube, auprès de Clairvaux ; un à *Cour-l'Évêque*, sur la même rivière ; quatre dans le canton de Chateauvilain, dont un à *Chateauvilain* et un à *Marmesse*, toujours sur le cours de l'Anjou ; un à *Lanty*, près Dinteville, sur l'Aube ; et un à *Orges* (1), sur un petit ruisseau qui se jette immédiatement dans l'Aujon ; un sur les fontaines d'*Huys*, et un au lieu dit : *les Vielles-Forges*, sur le ruisseau d'Arène, tous deux dans la commune de Monthérie, et dans le canton de Juzennecourt ; un à *Moiron*, sur le ruisseau du Val-de-Moiron, commune de Foulain, canton de Nogent-le-Roi ; un dit *le Veultu*, à Orquevaux, et deux à *Manois*, tous deux sur la Manoise et dans le canton de Saint-Blain ; un à *Ecot*, et un à *Rimaucourt*, tous deux sur le Rognon et dans le canton d'Andelot. Viennent ensuite sept hauts-fourneaux, tous disposés sur le cours de la Marne ; ce sont les suivans : un à *Condes* (2), un à *Brethenay*, où il existait depuis long-tems un patouillet, et un à *Riaucourt*, tous trois dans le canton de Chaumont ; deux à *Bologne*, un à *Vraincourt* et un à *Froncles*, tous les quatre appartenant au canton de Vignory.

---

(1) Une ordonnance du 20 février 1822 autorisait la reconstruction de l'ancien fourneau de Maranville (*Annales des mines*, t. VII, p. 352 ; première série).

Une ordonnance du 14 mai 1826 autorise le transfert du haut-fourneau de Maranville à Orges (*Ibid*, t. I, p. 186 et 187 ; deuxième série).

(2) C'est l'ancien fourneau de *Marault* transporté à Condes, en vertu d'une ordonnance du 21 avril 1819 (*Annales des mines*, t. IV, p. 505 et 506 ; première série).

Digitized by Google

Arrondissement de Vassy, trente-un; savoir : un à *Roche-sur-Rognon*, un à *Saucourt* et un à *Donjeux*, tous trois sur le Rognon et dans le canton de Donjeux. Viennent ensuite six hauts-fourneaux, concentrés dans le canton de Sailly; les cinq premiers sont échelonnés sur le Rongeant dans l'ordre suivant : un à *Thonance-les-Moulins*, deux à *Noncourt*, un au *Vieux-Noncourt*, un à *Poissons;* le sixième est celui d'*Echenay*, sur la Saulx. Le canton de Joinville n'en renferme qu'un, c'est celui de *Thonance-sous-Joinville*, sur le ruisseau de Montreuil. En se dirigeant vers la partie supérieure de la vallée de la Blaize, on trouve sur le Blaizeron le fourneau de *Charmes-en-l'Angle* et celui de *Charmes-la-Grande*, qui appartiennent tous deux au canton de Doulevent, et là commence la série de fourneaux qui sont pressés sur le cours de la petite rivière de Blaize; savoir : un à *Cirey-le-Château*, un à *Doulevent*, tous deux dans le canton de ce nom; un à *Dommartin-le-Franc*, un à *Tempillon*, commune de Ragecourt; un à *Brousseval*, deux au *Chatelier*, un au *Buisson*, un à *Allichamps;* ces sept derniers appartiennent au canton de Vassy. Le dernier fourneau, que l'on rencontre sur la Blaize, est celui d'*Eclaron*, canton de Saint-Dizier. Remontant maintenant la Marne, nous trouvons, dans le même canton de Saint-Dizier, un fourneau au *Clos-Mortier* et un à *Marnaval*, un à *Chamouillet-Bas* et un à *Chamouillet-Haut*. Enfin, et toujours sur la Marne, deux à *Eurville*, un à *Bienville* et un à *Bayard*. Un petit ruisseau, qui descend d'Osne-le-Val, fait marcher le fourneau de *Curel*. Ces cinq dernières usines dépendent du canton de Chevillon.

En rassemblant tout ce que je viens de dire, on voit que si l'on remonte la Marne depuis Saint-Dizier jusqu'à Chaumont (18

(1) Les roues et le bocard de ce fourneau, contruit, en 1799, sont alimentés par l'abondante fontaine du Hautesan, qui a sa source à une portée de fusil de la Blaize, et verse ses eaux dans cette rivière, immédiatement après avoir fait mouvoir les divers artifices de l'usine.

Digitized by Google

lieues de poste), on rencontrera quinze hauts-fourneaux, et que si l'on remonte la Blaize depuis Eclaron jusqu'à Cirey (7 à 8 lieues de poste), on en rencontrera dix.

On peut réduire à trois sortes les mines du département de la Haute-Marne, 1° *les mines en grains;* 2° les mines en fragmens irréguliers de différentes grosseurs, qu'on exploite à d'assez grandes profondeurs, et qu'on appelle dans le pays *mines en roche*; 3° celles qui participent des deux états, et portent, en conséquence, le nom de *demi-roche* (1). Les mines en grains sont les plus abondantes.

La mine en roche s'exploite à Thonance-sous-Joinville, Montreuil, Noncourt, Pencey, et surtout à Poissons, dans le canton de Sailly, à cinq kilomètres sud-est de Joinville. Là l'exploitation a lieu à ciel ouvert (2) dans les profondes excavations du calcaire du Jura.

La mine, dite demi-roche, se trouve à Bettancourt, Dammartin, etc., sur la rive droite de la Blaize. En général, ces mines s'exploitent comme celles en grains, à la surface, ou très-près de la surface. Ces dernières se tirent sur une multitude de points, à Dommartin-le-Franc; dans les bois de la Belle-Faysse; au Buisson-Rouge, près Vassy; dans la forêt du Der; à Narcy et Montgérard, le premier point sur la rive droite, le second sur la rive gauche de la Marne, et tous deux près Saint-Dizier.

Un nombre considérable de lavoirs, qui consistent en général en un bocard et un patouillet, sont employés au lavage de toutes ces mines. Il est rare, dans ce département, qu'on ne trouve pas, attenant à un fourneau, l'appareil destiné au lavage du minerai. Cependant il y a quelques-uns de ces bocards qui sont destinés au commerce. Je citerai ceux qui sont près

(1) *Statistique minéralogique du département de la Haute-Marne*, par MM. Rozière et Houry (*Journal des mines*, t. XVII, p. 413 et 419) 1804—1805.

(2) *Sur l'exploitation des mines en masse* par M. Baillet (*Journal des mines*, t. VII-VIII, p. 496 et 520); 1797-1798.

Digitized by Google

de Joinville, sur le Rongeant; ceux de Montreuil-sur-Thonance, canton de Donjeux, et ceux qui se trouvent sur le ruisseau de la Combe-de-Bonneval, commune de Saint-Urbain, dans le même canton; ceux de Saudron, sur le ruisseau du même nom, canton de Sailly; du lieu dit sous Bussy, commune de Vecqueville, canton de Joinville; etc.

Les produits de ceux qui ne dépendent pas directement d'une usine se rendent à quelques fourneaux voisins. La seule exportation que je connaisse est celle qui a lieu pour le fourneau de Villouxel (Vosges), auquel le minerai revient fort cher par suite des transports. Il paraît que cet établissement est forcé à ce sacrifice, car il y a long-tems qu'il le fait. On lit dans Dietrich (1) :

« Le fourneau de Villouxel se procure de la mine de Poissons en Champagne, à six lieues de distance. Elle coûte dix-huit livres la queue rendue au fourneau, outre vingt sous de droits. »

Côte-d'Or.

M. Héron de Villefosse avait indiqué trente-cinq hauts fourneaux, tant en activité que hors d'activité, existant dans la Côte-d'Or au commencement de 1826. Si ce chiffre est exact, comme je le pense, huit hauts fourneaux ayant été autorisés depuis, dans ce département, il devrait s'en trouver aujourd'hui quarante-trois, je n'en connais que quarante qui sont ainsi distribués :

Arrondissement de Chatillon-sur-Seine. Dix-sept, savoir : un à *Veuxaules*, à la limite du département de la Haute-Marne, et un à *Montigny*, tous deux sur la rivière d'Aube; un à *Belan*, et un à *Champigny*, tous deux sur l'Ource. Les quatre fourneaux que je viens de nommer dépendent du canton de Montigny. Viennent ensuite huit hauts fourneaux concentrés dans le canton de Châtillon-sur-Seine, savoir : un à *Nod*; un à *Chamesson*; un à *Ampilly-le-Sec*; un à *Sainte-Colombe*, tout près de Châtillon, tous les quatre sur le cours de la Seine; un à

(1) *Description des gîtes de minerai et des forges de la Lorraine*, par Dietrich, t. III, p. 530, in 4°; 1799.

Digitized by Google

Vanvey ; un à *Maisey-le-Duc ;* un à *Villote*, et un à *Pruxly*.

Un à *Larrey*, dans le canton de Laigues, sur un étang, à deux lieues et demie ouest de Châtillon ; un à *Aignay-le-Duc*, canton du même nom ; un à *Froidvent* et un à *Voulaine*, tous deux sur l'Ource ; un à *Essarois*, sur la Digenne, ces trois derniers dans le canton de Recey. On voit, en récapitulant ce que je viens de dire, que la seule petite rivière d'Ource fournit ses eaux à huit hauts fourneaux dans l'arrondissement de Châtillon-sur-Seine.

Treize fourneaux (1) appartiennent à la compagnie des forges de Châtillon-sur-Seine, et alimentent la belle forge à l'anglaise qui a été construite en 1823 près de cette ville.

Arrondissement de Dijon. Seize ; savoir : un à *Cussey-les-Forges*, sur la Thil, canton de Grancey ; un à *Montot*, dans la commune de Castil-Vergy, près Val-Suzon, canton de Saint-Seine. Viennent ensuite six hauts fourneaux, concentrés dans le canton d'Is-sur-Thil, savoir : un à *Thil-Châtel*, sur la grande route de Langres à Dijon, et sur la Thil ; un à l'*Abergement-Moloy ;* un à *Moloy ;* un à *Diney*, et un à *Tarsul* ou *le Compasseur*, tous les quatre sur le cours de l'Ignon ; puis un à *Villecomte*, sur Belle-Fontaine. Le canton de Selongey n'en possède qu'un, c'est celui de *Vernois*, sur un petit ruisseau qui se jette dans la Thil, au village de Lux. Passant de là dans le canton de Fontaine-Française, nous trouvons le fourneau de *Fontaine-Française* sur une très-belle source, et celui de *Lycey*, sur la Vingeanne. Un à *Rome-sous-Bèze*, qui a été autorisé à la condition de marcher au coke ; un à *Noiron-sous-Bèze ;* un à *Bezuotte*, tous trois sur la Bèze et dans le canton de Mirebeau (2) ; un à *Drambon* (3), dans le canton de Pontaillier ; il est aussi sur

(1) *Enquête sur les fers*, p. 78, in-4° ; 1829.

(2) Les fontes de Bezuotte et de Fontaine-Française sont au premier rang parmi les fontes de Franche-Comté, qui sont propres à la seconde fusion.

(3) Voir une ordonnance du 21 juin 1826, qui est relative à cette usine (*Annales des mines*, t. 1er p. 190, deuxième série). Voir aussi l'analyse des mines et des fontes de Drambon, par Vauquelin (*Journal des mines*, t. XX, p. 378 et 391) ; 1806.

Digitized by Google

le petit cours d'eau de la Bèze; un à *Fauverney* (1), canton de Genlis: il est sur la rivière d'Ouche et sur la grande route d'Auxonne à Dijon.

Arrondissement de Beaune. Quatre; savoir: un à *Meix-Beaudaux*, commune de Brazey-en-Plaine; un à *Brazey*, canton de Saint-Jean-de-Losne; un à *Lacanche*, canton d'Arnay, sur la route de Paris à Lyon; un à *Veuvey-sur-Ouche*, canton de Bligny, et sur les bords du canal de Bourgogne.

Arrondissement de Sémur. Trois; savoir: deux à *Buffon*, sur l'Armançon, canton de Montbard; et un dans le même canton, sur la rivière de Serin, au lieu dit le *Moulin-au-Lièvre*, commune de Précy-sous-Thil.

Tous ces fourneaux sont alimentés par le *fer hydraté* en grains que l'on extrait de toutes parts dans le voisinage des usines que je viens de nommer.

Dans la plaine de Saint-Thibaud (Auxois), on trouve des minerais en grains, accompagnés de chaux phosphatée (2). Toutes les montagnes situées entre Avallon et Vezelay présentent, à peu près aux trois quarts de leur hauteur, des plateaux très-peu inclinés sur lesquels s'élèvent de distance en distance des tertres dont les flancs sont escarpés, et dont le sommet est encore un plateau. Sur le sol du premier étage des plateaux, on trouve beaucoup de silex presque résinites, et de minerai de fer, qui appartiennent sans doute au calcaire marneux. Parmi ces minerais, les uns sont en grains, ou oolithiques; les autres, en masses irrégulières qui ressemblent à un grès fortement mélangé de fer oxidé ou de *fer hydraté*; quelques-unes de ces masses renferment des cavités remplies de *fer hydraté* pulvérulent (3).

---

(1) Ce fourneau marche au coke; il a été autorisé, ainsi que deux patouillets, par ordonnance du 8 août 1827 (*Annales des mines*, t. IV, p. 152, deuxième série).

(2) *Notice géognostique sur quelques parties de la Bourgogne*, par M. de Bonnard (*Annales des mines*, t. X, p. 235 et 236, première série).

(3) *Ibid.* p. 435 et 436.

Digitized by Google

A Varennes, près Beaune, on extrait depuis peu de tems des minerais en grains, qui rendent vingt à vingt-deux pour cent; ils se trouvent assez éloignés des diverses usines de l'arrondissement, mais ils peuvent arriver facilement au bord du canal du centre à Chagny, et être mis à Torcy, par ce canal, à la disposition des usines du Creuzot, qui en tirent déjà sur divers points des environs de Remigny.

De tous côtés, dans le département de la Côte-d'Or, sont des patouillets destinés au lavage des minerais en grains; tels sont ceux de Sainte-Colombe; d'Etrochey; de Lamarche-sur-Saône; de Villotte; de Thoires; de Magny-sur-Tille sur les bords de la rivière de Norge; etc.

Yonne.

Ce département ne comprend que trois hauts fourneaux, situés dans l'

Arrondissement de Tonnerre, savoir: un à *Ancy-le-Franc;* un à *Vireaux*; un à *Aisy-sous-Rougemont*, tous trois dans le canton d'Ancy-le-Franc, et sur les bords du canal de Bourgogne. Chacun d'eux est muni d'un patouillet pour le lavage des minerais en grains que l'on extrait dans les communes d'Aizy-sur-Armançon, canton d'Ancy-le-Franc; de Saint-Martin-des-Champs, canton de Saint-Fargeau; de Saint-Privé, canton de Blenau; et dans les environs de Tonnerre.

La fonte d'Ancy-le-Franc est de très-bonne qualité (1); elle rivalise, dans certains cas, avec les fontes de Franche-Comté, mais elle est inégale.

Nièvre.

Les usines à fer de l'ancien Nivernais sont nombreuses. On compte dans ce département vingt-cinq hauts fourneaux ainsi répartis:

Arrondissement de Clamecy. Un seul à *Corbelin*, com-

(1) *Note sur la fonte d'Ancy-le-Franc*, par M. Berthier (*Annales des mines*, t. IX, p. 318, première série); 1824.

Digitized by Google

mune de la Chapelle-Saint-André, canton de Varzy, au nord-ouest de Varzy, et sur l'étang de Corbelin (1).

Arrondissement de Cosne. Neuf, savoir : un à *Champdoux*, commune de Sainte-Colombe-des-Bois, canton de Donzy ; un à *Guichy*, , sur l'étang de Guichy ; un à *Saint-Voitins*, sur l'étang de Saint-Voitins, tous deux dans la commune de Vielmanay, canton de Pouilly. Viennent ensuite quatre hauts fourneaux, dépendant du canton de la Charité, savoir : un à *Cramain*, commune de Chasnay, sur le ruisseau de Murlin ; un à *La Vache*, et un à *Raveau*, tous deux dans la commune de ce nom ; puis un à *Bourgneuf* (2) ou *Sauvage-Beaumont*, commune de Beaumont-la-Ferrière. Enfin un à *la Ferauderie*, commune de Champlemy, et un à *Premery*, sur la rivière de Vièvre, tous deux dans le canton de Premery.

Arrondissement de Chateau-Chinon, trois, savoir : un à *Vandenesse* et un à *Chèvres*, tous deux sur le ruisseau de Vandenesse et dans le canton de Moulins-en-Gilbert ; un à *Limanton*, dans la commune et sur le ruisseau de ce nom, canton de Châtillon-en-Bazois.

Arrondissement de Nevers, douze, savoir : un à *Bizy*, commune de Parigny, sur l'étang de Bizy ; un à *la Blouse*, commune de Poiseux, sur le ruisseau de la Blouze ; un à *Sauvage-Balleray*, dans la commune et sur le ruisseau de ce nom ; un à *Chantemerle*, commune d'Urzy, tous quatre dans le canton de Pougues ; un à *Charbonnière*, commune de Sauvigny, sur le ruisseau de Faye, canton de Nevers ; un à *Azy ;* un à *Cigogne*, commune de la Fermeté, sur l'étang de Cigogne ; un à *Meulot*, commune de Montigny, tous trois dans le canton de Saint-Benin-d'Azy ; un à *Parence*, sur le ruisseau d'Azy, et un à *Tabourneau*, tous deux dans la commune d'Azy-le-Vif, canton de Saint-Pierre-le-

(1) Je dois à l'obligeance de M. Drouot, ingénieur des mines de la Nièvre, les détails que je donne ici sur ce département.

(2) Autorisé par ordonnance du 27 mars 1828 (*Annales des mines*, t. V, p. 262; deuxième série).

Digitized by Google

Moutiers; enfin, un à *Druy*, sur l'étang et dans la commune de ce nom, et un à *Crecy*, sur le ruisseau d'Acolin, ces deux derniers dans le canton de Decize.

Tous ces hauts fourneaux sont alimentés par le minerai de *fer hydraté* que l'on extrait sur une foule de points.

En 1796, les fourneaux de Cramain, Charbonnière, Cigogne et Meulot (commune de Montigny) approvisionnaient en partie la forge de la Charnay (Allier) (1); aujourd'hui les fourneaux de Cramain, Raveau, Charbonnière, Meulot et Parence sont attachés à la forge de Fourchambault.

Cher.

J'ai rappelé, page 18 de cette notice, que le département du Cher forme avec celui de l'Indre l'ancienne province du *Berri*, dont les fers sont justement renommés pour leur qualité. Il renferme dix-sept hauts fourneaux ainsi distribués :

Arrondissement de Sancerre. Deux à *Ivoy-le-Pré*, canton de la Chapelle-d'Angillon, sur des étangs qui déversent leurs eaux dans la petite Sauldre.

Arrondissement de Bourges, quatre; savoir : deux à *Vierzon* (2), sur l'Yèvres, canton de Vierzon et à la limite du département de Loir-et-Cher; ils ont été construits en 1775 et tirent leurs mines en partie à Saint-Florent, en partie à la Magdeleine. Un à *Mareuil*, sur l'Arnon, canton de Charost et à la limite de l'arrondissement de Saint-Amand : il tire aussi ses minerais de Saint-Florent et points environnans; un à *Precy*, près des sources de la Vauvise, canton de Sancergues : il a été construit en 1632, et se trouve à l'ouest du département, dans la partie où sont concentrées presque toutes les usines du Cher.

Arrondissement de Saint-Amand-Mont-Rond, onze, savoir: sept échelonnés dans la vallée de l'Aubois sur la limite du dépar-

(1) *Journal des mines*, t. V-VI, p. 149.

(2) Ces deux fourneaux de *Vierzon*, joints à ceux de *Lille*, *Bonneau*, et celui du *Noyer*, tous trois dans l'Indre, forment les cinq fourneaux dont il est fait mention, p. 138 de l'*Enquête sur les fers*. In-4°, 1829.

Digitized by Google

tement de la Nièvre, ce sont les suivans : un à *Grossouvre*, commune de la Chapelle-Hugon ; un à *Salles*, construit en 1785 : il appartient à la commune de Laguerche et est alimenté par un étang dont les eaux s'écoulent dans l'Aubois ; un à *Laguerche ;* un à *Chantey*, construit en 1657 sur un étang qui se trouve sur la rive droite de l'Aubois ; deux à *Torteron* (1), commune de Patinges, à une demi-lieue au-dessus de l'embouchure de l'Aubois dans la Loire : ces six fourneaux dépendent du canton de Laguerche. Le septième est celui de *Feularde*, commune de Minetou-Couture ; il a été construit en 1650, sur un ruisseau qui, après avoir traversé cinq étangs, se jette dans l'Aubois. Viennent ensuite quatre hauts fourneaux dispersés dans d'autres parties de l'arrondissement, ce sont les suivans : un à *Meillant ;* un à *Champanges* (2), tous deux dans le canton de Saint-Amand et sur le ruisseau d'Yvernet qui afflue dans le Cher, près de Bigny ; un à *Bigny*, commune de Valnay, canton de Chateauneuf, sur le Cher et à trois lieues et demie au-dessous de Saint-Amand : ces trois fourneaux tirent leurs mines à la Peyrisse, proche Dun, sur les bords de l'Auron. Enfin, un à *Forge-Neuve*, sur l'Arnon, commune de Saint-Bandel, canton de Lignières.

En 1796, les fourneaux de Precy, Torteron, Feularde, Meillant et Champanges, approvisionnaient en partie les forges de Charenton et de la Charnay, situées l'une et l'autre dans le département de l'Allier (3). Depuis, la destination de ces fontes a changé ; la belle forge de Fourchambault près Nevers est alimentée par dix hauts fourneaux, dont cinq dans le Cher et cinq dans la Nièvre (4) ; les cinq fourneaux du département qui nous occupe, dont les fontes ont cette destination, sont les deux de

(1) Le premier construit en 1604. Le second autorisé par une ordonnance du 16 avril 1828 (*Annales des mines*, t. VI, p. 140 ; deuxième série).

(2) Construit en 1779.

(3) *Journal des mines*, t. V-VI, p. 146 et 149.

(4) *Enquête sur les fers*, p. 1. In-4° ; 1829.

Digitized by Google

Torteron, celui de Laguerche, celui de Salles et celui de Feularde (1).

Toutes ces usines sont alimentées par le *fer hydraté*. Il est peu de parties de ce département qui ne recèlent du minerai en grains ou d'alluvion que l'on exploite à de très-petites profondeurs (2). J'ai déjà indiqué quelques-uns des points d'exploitation; c'est de Pelvezin et de Noirlac (arrondissement de Saint-Amand) que les usines du Tronçais (Allier) tirent une partie de leur mine (3).

Allier.

On connaît dans ce département six hauts-fourneaux sans compter les trois autorisés à Fins, par une ordonnauce en date du 16 février 1827 (4); ils sont ainsi répartis :

Arrondissement de Montluçon, trois, savoir : un à la *Papeterie*, commune de Cosne, canton d'Herisson; il a été établi en 1792. On y emploie un minerai en grains tiré de la forêt de Dreuil, et un minerai argileux qu'on tire de Tortesais, territoire de Villefranche, près Cosne (5). Un à *Tronçais*, commune de Saint-Bonnet-le-Désert, sur un étang formé par la Sologne et par deux autres ruisseaux; il a été construit en 1788, et tire ses minerais en partie du bois de Vaux, territoire de Meaulne, en partie de Pelvezin et Noirlac (Cher) (6), comme je viens de le dire tout à

(1) Voyez, p. 134 de cette notice, les cinq hauts fourneaux de la Nièvre qui sont dans le même cas.

(2) *Mémoire sur les usines à fer du département du Cher*, par M. de Barral, préfet du département (*Journ. des mines*, t. XXVI, p. 260 et 269) 1809.

(3) Voyez plus bas, arrondissement de Montluçon.

(4) *Annales des mines*, t. III, p. 182; deuxième série.

Un seul de ces trois fourneaux a été construit, et, selon toutes les apparences, il ne sera jamais allumé. Non-seulement on n'a pas trouvé le fer carbonaté sur lequel on comptait, mais la houille elle-même ne forme pas une couche, et paraît n'être là qu'en amas assez limité.

(5) *Statistique minérale du département de l'Allier* (*Journal des mines*, t. V-VI, p. 145); 1796-1797.

(6) *Ibid.*, p. 147.

Digitized by Google

l'heure. Ces minerais sont limoneux et en grains. Un à *Sologne*, commune de Saint-Bonnet-le-Désert, dans le domaine de Saint-Jean-de-Bouis, et à un quart de lieue au-dessous de la forge de Tronçais. Il a été construit en l'an II (1793-1794) (1); il consomme les mêmes mines que celui de Tronçais. On a tiré aussi du minerai en grains dans la forêt de Tronçais, mais on a été obligé d'y renoncer à cause de son peu de richesse (2).

Arrondissement de Moulins, trois, savoir : un à *Messarges*, canton de Souvigny, sur la petite rivière de la Queune, et près de la grande route de Moulins à Montmarault; il a été construit en 1778. Les minerais qui l'alimentent sont de nature limoneuse et hematite; on les tire à Dreuil, Bussière, Lagrue, Meslier et Gypsy, près des sources de la rivière d'Ours dans le canton de Saint-Hilaire (3); un à *Champroux* (4), commune de Pouzy, canton de Lurcy-Levy, près de la limite des départemens du Cher et de la Nièvre; un à *Saint-Voir*, canton de Neuilly, sur des étangs qui versent leurs eaux dans l'Allier; ce dernier s'alimente avec le minerai de Châtel-Perron, canton de Jalligny, minerai connu depuis l'an III (1794-1795), et qui fut dès lors indiqué (5) comme méritant de fixer l'attention.

Saône-et-Loire.

On compte, dans ce département, douze hauts fourneaux, répartis de la manière suivante :

Arrondissement d Autun. Sept, savoir : un à *Pereuil*, sur les bords du canal du centre, dans le canton de Couches; celui de *Bouviers*, commune de Saint-Firmin, canton de Montreuil; cinq au *Creusot* (6), dans le même canton. Les usines du Creusot

(1) *Statistique minérale de l'Allier* (*Journ. des mines*, t. V-VI, p. 148); 1796-1797.

(2) *Ibid.*, p 143

(3) *Ibid.*, p. 145 et 150.

(4) Autorisé par un décret du 20 février 1811 (*Journal des mines*, t. XXIX, p. 238).

(5) *Journal des mines*, t. V-VI, p. 144 et 145.

(6) Dans le moment où cette usine a produit le plus de fonte brute (en 1830),

Digitized by Google

ont été fondées en 1782; ses hauts fourneaux sont les premiers, en France, qui aient marché au coke.

Arrondissement de Charolles. Cinq, savoir : un à *Perrecy*, canton de Toulon ; un à *Gueugnon ;* un à *Beauchamp* (1), commune de Neuvy, canton de Gueugnon ; un au *Montet*, près Palinges; un à *Changy*, à une lieue au sud-ouest de Charolles. On exploite du minerai de fer près de cette ville (2).

Arrondissement de Louhans. A la limite du département du Jura, dans le canton de Beaurepaire, on a trouvé des minerais en grains qui paraissent être d'excellente qualité (3).

Arrondissement de Macon. La compagnie des mines de fer de Saint-Étienne a formé une demande en concession, pour exploiter des minerais dont le gisement a été reconnu dans la commune de Villars, sur les bords de la Saône, près Tournus (4).

En général, tous les fourneaux du département de Saône-et-Loire sont alimentés par le *fer hydraté*.

Indépendamment des minérais en grains que l'on extrait à Collonges sous Mont-Saint-Vincent, à Aluze, près Saint-Léger, à Remigny (5), etc., on exploite, *au-dessous du calcaire à gryphites*, à Chalencey, Épinac, Thury, Vellerot, etc., un minerai de *fer hydraté* fort remarquable. La principale exploitation est à Chalencey (6), près Couches, pour les importantes usi-

---

quatre hauts fourneaux seulement étaient en activité ; le cinquième n'est pas même construit, mais il est autorisé.

(1) *Annuaire du département de Saône-et-Loire pour* 1829, p. 341 et 342.

(2) *Mines et minières métalliques abandonnées, ou qui n'ont pas encore été exploitées en France*, p. 18; 1826.

(3) *Annuaire du département de Saône-et-Loire pour* 1829, p. 337 et 338.

(4) *Ibid.*, p. 338.

(5) Le minerai de Remigny est celui qu'on lave au patouillet de Chagny, autorisé par ordonnance du 13 août 1828 (*Annales des mines*, t. VI, p. 491; deuxième série).

Voyez p. 132 de cette notice, ce que j'ai dit du minerai de Varennes.

(6) On peut voir l'analyse des minerais de Chalencey et de Remigny dans le *Journal des mines*, t. XXII, p. 445 et 447 ; 1807.

Digitized by Google

nes du Creusot. Le minerai est un *fer hydraté* oolithique à très-petits grains, répandu avec abondance dans une argile très-chargée d'oxide rouge. Il forme une couche irrégulière de un à deux mètres d'épaisseur (1). On y distingue la *mine en terre* et la *mine en roche;* celle-ci est enclavée entre deux couches de mine en terre. Pendant long-tems on a grillé la mine en roche (2), j'ignore dans quel but. Quant à la mine en terre, on a cessé de la laver (3), parce que l'argile enlevée était, à très-peu près, aussi riche que le minerai lavé restant.

Une mine pareille à celle de Chalencey s'exploite à Villebois (Ain) pour les fourneaux de Saint-Étienne ; j'y reviendrai plus loin. Enfin, d'après une note fournie à M. de Bonnard, par M. Haussmann, la même mine se retrouve au pied occidental du Hartz, près de Kallefeld et de Villers-Hausen, ainsi qu'à Mark-Oldendorf, près d'Eimbeck.

A Curgy, près d'Autun, on trouve, en filons, dans le calcaire à gryphées, une argile brune avec minerai de fer en grains et nodules de chaux phosphatée, comme à Saint-Thibaud en Auxois (4). L'ensemble des mêmes substances se retrouve près de Châteauneuf, dans le Charollais (5). Enfin, pour terminer, je rappellerai qu'à Chizeuil, Charmes et Pouriols, des exploitations de minerai de fer ont été abandonnées (6).

---

(1) *Gisement du terrain d'Arkose à l'est de la France*, par M. de Bonnard (*Annales des mines*, t. IV, p. 399 ; deuxième série) ; 1828.

(2) *Description d'un fourneau de grillage pour le minerai de fer employé au Creuzot et à Vienne*, par MM. Lamé et Thirria (*Annales des mines*, t. V, p. 391, première série); 1820.

(3) Les lavoirs étaient établis au lieu dit *la Bonne eau*, près Couches, sur la route de Couches à Montcenis.

(4) Voyez le département de la Côte-d'Or, à la page 131 de cette notice.

(5) *Gisement du terrain d'Arkose à l'est de la France*, par M. de Bonnard (*Annales des mines*, t. IV, p. 408 et 410 ; deuxième série).

(6) *Mines et minières métalliques abandonnées, ou qui n'ont pas encore été exploitées en France*, p. 18.

Digitized by Google

RÉCAPITULATION.

TROISIEME DIVISION MINÉRALOGIQUE.

HUITIÈME ARRONDISSEMENT.

Moselle.	14

NEUVIÈME ARRONDISSEMENT (1).

Bas-Rhin.	4
Haut-Rhin.	5
Vosges.	8
Haute-Saône.	37

DIXIÈME ARRONDISSEMENT (2).

Haute-Marne.	60
Côte-d'Or	40
Yonne.	3

ONZIÈME ARRONDISSEMENT.

Nièvre.	25
Cher.	17
Allier.	6
Saône-et-Loire.	12
Ensemble pour douze départemens.	231
Au commencement de 1826, M. Héron de Villefosse en indiquait, tant en activité que hors d'activité dans la troisième inspection (3).	207
Différence.	24

Henri FOURNEL,

Ingénieur au corps royal des mines, ex-directeur des mines, forges et fonderies du Creuzot.

(*La suite au prochain cahier.*)

(1) Cet arrondissement minéralogique comprend en outre le département de la *Meurthe*.

(2) Cet arrondissement minéralogique comprend en outre le département de l'*Aube*.

(3) La troisième division ou inspection minéralogique comprend en tout quatorze départemens.

Digitized by Google

STATISTIQUE.

OBSERVATIONS SUR LE PENCHANT AU CRIME AUX DIFFÉRENS AGES.

Quand on examine attentivement les *comptes généraux de l'administration de la justice en France*, et les documens qui ont paru dans les autres pays sur le même sujet, on ne peut s'empêcher d'être frappé de la régularité avec laquelle les mêmes crimes se reproduisent chaque année. C'est un fait que j'ai tâché de mettre en évidence dans différens écrits. « On passe d'une année à l'autre avec la triste perspective de voir les mêmes crimes se reproduire dans le même ordre, et attirer les mêmes peines, dans les mêmes proportions. » (1) Cette régularité est telle que, dans les circonstances ordinaires, et en France par exemple, on peut déjà prédire, pour l'année suivante, quel sera le nombre des condamnés à mort, des condamnés aux travaux forcés à perpétuité ou à tems, des condamnés à la réclusion, etc., de sorte que cette espèce de budget pour l'échafaud, les bagnes et les prisons, est acquitté, par la nation française, avec une régularité plus grande, sans doute, que ne l'est le budget des finances!

Cette dette effrayante, qui est le résultat de l'organisation actuelle de la société, est bien propre à faire naître de tristes réflexions; elle mérite surtout l'attention des philosophes et des législateurs; ils seront portés à une pitié plus grande envers les malheureux qui deviennent, pour ainsi dire, les boucs émissaires

(1) Voyez : *Recherches statistiques sur le royaume des Pays-Bas*. Bruxelles, 1829. In-8°; et *Correspondance mathématique et physique*, tome V, page 177, et tome VI, page 214. Années 1829 et 1830.

Digitized by Google

de la société ; et ils sentiront mieux que jamais le besoin d'améliorer les institutions sociales, de rechercher les causes des crimes et de les atténuer le plus possible. On ne saurait trop le répéter à tous les hommes qui ont à cœur le bien et l'honneur de leurs semblables, et qui rougiraient de mettre sur la même ligne quelques francs de plus ou de moins payés au trésor, et quelques têtes de plus ou de moins abattues sous le fer des bourreaux : *Il est un budget qu'on paie avec une régularité effrayante, c'est celui des prisons, des bagnes et des échafauds ; c'est celui-là surtout qu'il faudrait s'attacher à réduire !*

La France compte annuellement un accusé par quatre mille quatre cent soixante habitans ; et sur cent accusés elle en condamne régulièrement soixante-un. Sur ces individus le quart à peu près exactement est accusé de crimes contre les personnes ; et le reste, de crimes contre les propriétés. Qu'on ne se figure pas que cette régularité ne s'observe que dans les masses, on la retrouve encore en examinant individuellement les différentes espèces de crimes, et les différentes espèces de peines. Rien, au premier abord, ne semblerait devoir être moins régulier que la marche du crime ; rien surtout ne semblerait devoir plus échapper à toute prévision humaine que le nombre des meurtres, par exemple, puisqu'ils se commettent, en général, à la suite des rixes qui naissent sans motif, et dans les rencontres en apparence les plus fortuites. Cependant l'expérience prouve que non-seulement les meurtres sont annuellement à peu près en même nombre, mais encore que les instrumens qui servent à les commettre sont employés dans les mêmes proportions (1). Que dire alors des crimes que prépare la réflexion !

---

(1)

	1826	1827	1828	1829
Meurtres	241	234	227	231
Fusil	47	52	54	54
Pistolet	9	12	6	7
Sabre, épée et autres armes permises	8	2	6	6

Digitized by Google

Ce n'est donc pas seulement dans les sciences physiques qu'on observe une relation directe entre les causes et leurs effets, mais même dans les phénomènes moraux, et l'influence du libre arbitre paraît être à peu près nulle. On pourrait dire que *ce qui se rattache à l'espèce humaine, considérée en masse, est de l'ordre des faits physiques; plus le nombre des individus est grand, plus la volonté individuelle s'efface et laisse prédominer la série des faits généraux qui dépendent des causes générales, d'après lesquelles existe et se conserve la société.* Ce sont ces causes qu'il s'agit de saisir et de modifier, dans la vue d'améliorer l'état social, du moins autant que le permettent les facultés de l'homme.

Je tâcherai d'indiquer ici sommairement les causes qui exercent le plus d'influence sur le penchant au crime; je me trouve forcé de renvoyer, pour les détails, à un ouvrage plus étendu dans lequel j'ai réuni les documens d'où mes résultats sont déduits (1).

De toutes les causes qui agissent pour développer ou pour amortir le penchant au crime, l'*âge* est, sans contredit, la plus influente.

Le penchant au crime semble se développer en raison de la

Stylet, poignard et autres armes prohibées	7	5	2	1
Couteau	39	40	34	46
Bâton, cannes, etc.	23	28	31	24
Pierres	20	20	21	21
Haches, fourches et autres instrumens tranchans ou piquans	13	20	16	14
Marteau et instrumens contondans	22	20	26	31
Strangulations	2	5	2	2
En précipitant ou noyant	6	16	6	1
Coups de pied et de poing	28	12	21	23
Le feu	»	1	»	1
Inconnus	17	1	2	»

(1) *Recherches sur le penchant au crime aux différens âges*, par A. Quetelet. Bruxelles, 1831; Hayez In-4° de 88 pages avec 3 planches.

Digitized by Google

force physique et des passions de l'homme; il atteint son *maximum* vers l'âge de vingt-cinq ans, époque où le développement physique est à peu près terminé. Le développement intellectuel et moral, qui s'opère avec plus de lenteur, amortit ensuite le penchant au crime, qui diminue encore plus tard par l'affaiblissement de la force physique et des passions de l'homme.

Si, au lieu de prendre collectivement les crimes, on examine chacun d'eux en particulier, par rapport à l'âge, on a une nouvelle preuve que c'est entre vingt et trente ans que se présente le *maximum* du nombre des crimes de différentes espèces, et que c'est bien véritablement vers cette époque qu'ont lieu les penchans les plus pervers; seulement l'époque du *maximum* se trouve avancée ou retardée de quelques années, pour certains crimes, selon le développement plus ou moins tardif de quelques qualités qui sont en rapport avec ces crimes. Ainsi l'homme poussé par la violence de ses passions se livre d'abord aux viols et aux attentats à la pudeur; il entre presque en même tems dans la carrière du vol qu'il semble suivre, comme par instinct, jusqu'à son dernier soupir; le développement complet de ses forces le porte ensuite à tous les actes de violence, à l'homicide, à la rébellion, aux vols sur les chemins publics; plus tard, la réflexion convertit le meurtre en assassinat ou en empoisonnement. Enfin, l'homme, en avançant dans la carrière du crime, substitue de plus en plus la ruse à la force, et devient faussaire plus qu'à toute autre époque de sa vie.

La *différence des sexes* a aussi une grande influence sur le penchant au crime; on ne compte en général, devant les tribunaux, qu'une seule femme accusée pour quatre hommes.

Le penchant au crime croît et décroît à peu près par les mêmes degrés chez les deux sexes; cependant l'époque du *maximum* arrive un peu plus tard chez les femmes, et a lieu vers trente ans.

Le tableau suivant fera connaître d'une manière plus précise les résultats que je viens d'énoncer; il est formé d'après les données de 1826, 27, 28 et 29, fournies par les *comptes généraux*. Les deux dernières colonnes font connaître les degrés du pen-

Digitized by Google

chant au crime aux différens âges et pour les deux sexes. On conçoit qu'il a fallu avoir égard, pour la formation de ces tables, aux nombres d'individus de chaque âge que présente la population de la France ; j'ai pris aussi pour unité le nombre le plus grand de chaque colonne.

INDIVIDUS âgés de	CRIMES CONTRE les propriétés sur 100 crimes.	FEMMES criminelles pour 1,000 hommes.	DEGRÉS DU PENCHANT AU CRIME.	
			Hommes.	Femmes.
moins de 16 ans.	85	187	0,02	0,02
16 à 21 ans.	80	186	0,79	0,64
21 à 25	72	225	1,00	0,98
25 à 30	70	239	0,96	1,00
30 à 35	71	240	0,80	0,83
35 à 40	76	295	0,56	0,75
40 à 45	75	256	0,54	0,60
45 à 50	74	267	0,44	0,51
50 à 55	74	227	0,33	0,33
55 à 60	75	204	0,24	0,22
60 à 65	71	218	0,24	0,23
65 à 70	70	196	0,17	0,14
70 à 80	68	233	0,12	0,12
80 et au-dessus.	74	56	0,06	0,01

La femme, sans doute, par le sentiment de sa faiblesse, commet plutôt les crimes contre les propriétés que contre les personnes ; et quand elle cherche à détruire son semblable, elle emploie de préférence le poison. Du reste, en se livrant à l'homicide, il ne paraît pas qu'elle soit arrêtée par l'énormité des crimes qui, pour la fréquence, se présentent dans l'ordre suivant : infanticide, avortement, parricide, blessures envers ascendant, assassinat, blessures et coups, meurtre : de sorte qu'on peut dire que, comparativement aux hommes, le nombre des coupables diminue d'autant plus qu'elles doivent aller chercher leurs victimes plus loin et plus ouvertement. Ces différences tiennent sans doute aux habitudes et à la vie plus sédentaire de la femme ; elle ne peut concevoir et exécuter de

Digitized by Google

coupables projets qu'envers les individus avec lesquels elle a le plus de relations.

Les *saisons* exercent à leur tour une influence très-marquée sur le penchant au crime ; ainsi c'est pendant l'été que se commettent le plus de crimes contre les personnes, et le moins de crimes contre les propriétés : le contraire a lieu pendant l'hiver.

Il est à remarquer que l'âge et les saisons exercent à peu près la même influence pour faire croître ou diminuer le nombre des aliénations mentales et des crimes contre les personnes.

Les deux derniers résultats sont mis en évidence par le tableau suivant formé, pour les crimes, par les données de quatre ans ; et, pour les aliénations mentales, par les nombres que M. Esquirol a réunis à Charenton, en 1826 - 27 - 28 (1).

MOIS.	CRIMES CONTRE		RAPPORT de ces nombres.	ALIÉNÉS admis à Charenton
	LES PERSONNES.	LES PROPRIÉTÉS.		
Janvier.	282	1,095	3,89	37
Février	272	910	3,35	49
Mars.	335	968	2,89	53
Avril.	314	841	2,68	58
Mai.	381	844	2,22	44
Juin.	414	850	2,05	70
Juillet.	379	828	2,18	61
Août.	382	834	2,44	64
Septembre.	355	896	2,52	47
Octobre.	285	926	3,25	49
Novembre.	301	961	3,20	35
Décembre.	347	1,152	3,33	52
Totaux.	3 847	11,205	2,77	619

Le *climat* paraît avoir de l'influence, surtout sur le penchant au crime contre les personnes, qui se développe avec plus d'intensité dans les pays méridionaux ; tandis que les climats rigoureux,

(1) *Annales d'hygiène public.* Avril 1829, page 401.

Digitized by Google

qui font naître le plus de besoins, produisent aussi le plus de crimes contre les propriétés.

Les pays où ont eu lieu de fréquens mélanges de peuples, ceux où l'industrie et le commerce réunissent beaucoup de personnes et de choses, et présentent le plus d'activité, ceux enfin où l'inégalité des fortunes se fait le plus ressentir, donnent, toutes choses égales, naissance à un plus grand nombre de crimes.

On remarque particulièrement ce que je viens de dire en France, où l'on voit que :

1° Le plus grand nombre de crimes contre les personnes et de crimes contre les propriétés en même tems ont lieu dans les départemens que traversent ou qu'avoisinent le Rhône, le Rhin et la Seine, du moins dans leur partie navigable.

2° Le moins de crimes contre les personnes et les propriétés ont lieu dans les départemens du centre de la France, dans ceux qui sont situés à l'ouest vers l'Océan, depuis les Basses-Alpes jusqu'à la Manche, et dans ceux que traversent vers le nord la Somme, l'Oise et la Meuse.

3° La Corse, les bords de la Méditerranée et les départemens voisins dont les géographes regardent les habitans comme descendans de l'ancienne race pélagienne, montrent, toutes choses égales, un penchant plus prononcé pour les crimes contre les personnes, et la partie septentrionale de la France pour les crimes contre les propriétés.

Les *professions* influent beaucoup sur la nature des crimes. Les individus de profession libre se livrent plutôt aux crimes contre les personnes, et la classe ouvrière et les domestiques aux crimes contre les propriétés. Les habitudes de dépendance, en même tems que la vie sédentaire et la faiblesse physique, produisent les mêmes résultats chez la femme.

On a beaucoup répété, dans ces derniers tems, que le défaut d'*instruction* est la principale cause des crimes, sans chercher à savoir si les faits étaient bien d'accord avec cette assertion. Il n'en

Digitized by Google

est cependant pas ainsi : les départemens du milieu de la France sont en général les moins éclairés ; ce sont ceux qui, d'après les calculs de M. Dupin, envoient le moins d'enfans aux écoles, et ce sont aussi ceux qui, d'après les *Comptes généraux de la justice criminelle*, produisent, toutes choses égales, le plus d'accusés qui ne savent ni lire ni écrire; cependant ce sont en même tems les départemens les plus moraux de la France. Au contraire, les départemens du Haut et du Bas-Rhin, ainsi que les départemens qui bordent la Seine, dans sa partie navigable, appartiennent aux plus éclairés de la France, et cependant ce sont ceux où l'on commet le plus de crimes contre les personnes et contre les propriétés. Je pense que l'on confond trop souvent l'instruction morale avec l'instruction qui ne consiste qu'à lire et à écrire, et qui devient la plupart du temps un nouvel instrument de crime. Mes résultats, sous ce rapport, s'accordent entièrement avec ceux auxquels est parvenu M. Guery, comme je l'ai su depuis par une lettre que ce jeune savant m'a fait l'honneur de m'adresser (1).

On a dit encore que la *pauvreté* était une cause puissante des crimes; cependant plusieurs départemens de la France, réputés les plus pauvres, sont en même tems les plus moraux. L'homme

(1) Cette lettre a été imprimée à la suite de mes *Recherches sur le penchant au crime aux différens âges*. Voici comment s'exprime M. Guery : « L'ignorance est, dit-on, la cause principale des crimes. Cette opinion a été sanctionnée devant les chambres et dans la Société royale des prisons, elle est généralement adoptée en France, depuis le compte de la justice criminelle surtout : elle a été reproduite avec tant d'assurance, et dans des formes si variées, qu'elle est devenue aujourd'hui une vérité vulgaire, un lieu commun qui ne demande plus de preuves. L'instruction est un instrument dont on peut faire un bon ou mauvais usage. Celle qu'on va puiser dans nos écoles, et qui consiste à savoir, d'une manière assez imparfaite, lire, écrire et compter, ne peut suppléer au défaut d'éducation, et ne peut exercer une grande influence sur la moralité.... elle ne rend ni plus dépravé ni meilleur. J'aurais peine à comprendre comment il suffirait de former un homme à certaines opérations presque matérielles pour lui donner aussitôt des mœurs régulières et développer en lui des sentimens d'honneur et de probité. »

Digitized by Google

n'est point poussé au crime parce qu'il a peu, mais plus généralement parce qu'il passe d'une manière brusque de l'état d'aisance à la misère, et à l'insuffisance de satisfaire à tous les besoins qu'il s'était créés : c'est ce que l'on observe particulièrement dans les départemens industriels, où, par la moindre commotion politique, par la moindre obstruction dans les débouchés pour les marchandises, des milliers d'individus peuvent passer subitement de l'état du bien-être à des privations de toute espèce.

Il est remarquable que, sur onze cent vingt-neuf meurtres qui ont été commis, en France, pendant l'espace de quatre ans, quatre cent quarante-six l'ont été par suite de querelles et de rixes au cabaret; ce qui montre assez la funeste influence de l'*usage des boissons*.

Il est remarquable, encore, qu'en France, comme dans les Pays-Bas, on a compté annuellement un accusé sur quatre mille trois cents habitans environ; mais, dans le premier pays, on acquittait trente-neuf accusés sur cent, et dans le second quinze seulement : cependant des deux côtés on faisait usage du même code, mais dans les Pays-Bas les juges remplissaient les fonctions de jury. Devant les tribunaux correctionnels et de simple police, où les prévenus n'avaient affaire qu'à des juges, la répression a été à peu près la même dans les deux royaumes. Je ferai observer encore que, dans certaines circonstances, il était permis, d'après des modifications apportées au code, en Belgique, d'atténuer certaines peines d'après la moralité des accusés et selon l'arbitre des juges. Il devait arriver de là que des accusés, qui étaient acquittés en France pour ne pas appliquer des peines trop disproportionnées, se trouvaient condamnés devant les tribunaux de la Belgique. L'expérience a prouvé, en effet, qu'on répugne d'autant plus à appliquer les peines qu'elles sont plus graves. C'est ainsi qu'en général les crimes contre les personnes entraînent plus d'acquittemens que les crimes contre les propriétés.

J'ai commencé par dire que le développement du penchant au crime a un rapport très-direct avec le développement des pas-

Digitized by Google

sions et de la force physique de l'homme; et que, d'une autre part, le développement de la raison n'a pas une influence moins marquée pour amortir ce penchant; j'ai essayé dans le tableau suivant de présenter quelques données à cet égard. Les résultats pour les forces ont été obtenus au moyen du dynamomètre de Regnier; les résultats pour les aliénés sont empruntés à un article que M. Esquirol a inséré dans les *Annales d'hygiène* (avril 1829); j'ai eu soin de tenir compte, d'après les tables de population, du nombre des individus qui ont de quinze à vingt ans, de vingt à vingt-cinq, etc. Enfin la dernière colonne fait connaître le nombre des chefs-d'œuvre de la scène française, d'après le répertoire de Picard, en tenant compte des décès des auteurs, et des âges auxquels ces décès ont eu lieu.

AGES.	FORCE DES		ADMISSIONS à Charenton p. 1 guéris.	ALIÉNÉS.	CHEFS-D'OEUVRE français.
	MAINS.	REINS.			
10	25	4			
15	60	9	2	24	
20	82	14	2,2	79	
25	85	14,5	2,2	109	3
30	88	15	2,7	134	12
35	90	15,5	3,3	125	26
40	88	15	3,8	129	28
45	75	14,5	5,1	131	28
50	70	14	4,3	108	34
55	65	13,5	3,5	51	29
60	60	13	2,3	63	11
65	55	12	6	24	10
70 et plus.	?	?	3,5	45	14
					10

Ainsi ce serait entre quarante-cinq et cinquante ans que, toutes choses égales, le plus de chefs-d'œuvre dramatiques auraient été produits en France; c'est alors que l'imagination et la raison produisent le plus; et, par un singulier contraste, c'est vers cet âge aussi que l'aliénation mentale se présente le plus fréquemment, et cause les maladies dont la guérison offre le plus d'obstacles. Le développement des forces physiques est terminé plus tôt, et

Digitized by Google

l'on peut dire qu'il atteint son *maximum* à l'époque où la force intellectuelle commence à se montrer avec énergie.

J'ai trouvé que les chefs-d'œuvre de la scène anglaise ont été produits, quant à l'âge, à peu près dans le même ordre que ceux de la scène française; il paraît seulement que le talent dramatique est plus précoce en Angleterre de cinq à sept ans.

Cette différence peut tenir en partie à ce que j'ai remplacé l'époque de la composition d'une pièce, quand elle ne m'était pas suffisamment connue, par l'époque de la première représentation. Ce qui précède montre cependant assez que le maximum du penchant au crime se montre à l'époque où l'homme a presque terminé son développement physique, et avant que son développement intellectuel ait acquis une certaine énergie; cette époque marque aussi le terme de la vie moyenne de l'homme.

Je ne terminerai pas cet article sans appeler l'attention du lecteur sur une difficulté que semblent présenter toutes les recherches qui ont pour objet la statistique des crimes. Nous ne possédons, en effet, pour former notre jugement, comme l'a fort bien observé M. Adolphe de Candolle (1), qu'*un certain nombre de délits connus et jugés, sur une somme totale inconnue de délits commis.* Comme cette somme totale de délits commis restera probablement inconnue à jamais, tous les raisonnemens auxquels elle servira de fondement seront plus ou moins fautifs; je ne crains pas même de dire que tout ce que nous possédons sur la statistique des crimes ne pourrait être d'aucune utilité, si l'on n'admettait tacitement qu'*il existe un rapport à peu près invariable entre les délits connus et jugés, et la somme totale inconnue des délits commis.* Ce rapport est nécessaire; et s'il n'existait réellement, tout ce qu'on aurait dit jusqu'à ce jour, d'après les documens statistiques des crimes, serait faux et absurde. On sent de quelle importance il est de légitimer un pa-

(1) *Considérations sur la statistique des délits; Bibliothèque universelle*, février 1830.

Digitized by Google

reil rapport, et l'on pourrait s'étonner de ce qu'on ne se soit pas occupé de le faire jusqu'à présent. Le rapport dont nous parlons varie nécessairement selon la nature et la gravité des crimes; dans une société bien organisée, où la police est active et où la justice est bien administrée, ce rapport, pour les meurtres et les assassinats, sera à peu près égal à l'unité, c'est-à-dire qu'un individu ne disparaîtra point de la société par le meurtre ou l'assassinat, sans qu'on en ait connaissance; il pourrait ne pas en être de même pour les empoisonnemens.

Quand il s'agira des vols et des délits de moindre importance, le rapport pourra devenir très-faible, et un grand nombre de délits demeureront inconnus, soit parce que ceux qui en souffrent ne s'en aperçoivent pas ou ne veulent pas en poursuivre les auteurs, soit parce que la justice même n'a pas assez d'indices pour agir. Or, si toutes les causes qui influent sur la grandeur du rapport restent les mêmes, on pourra dire aussi que les effets demeureront les mêmes, en admettant que les effets sont proportionnels aux causes, comme le prouvent d'une manière si curieuse tous les résultats de la statistique des crimes.

Ainsi, de ce que chaque année reproduit le même nombre d'accusations et d'accusés, le même nombre de condamnations et d'acquittemens, la même proportion de crimes et de peines de différentes espèces, etc., nous serons fondés à conclure, si l'activité de la justice n'a point varié, que le nombre réel des crimes commis, quoique inconnu, est aussi demeuré le même; et en voyant la régularité avec laquelle se reproduisent tous les chiffres du budget des échafauds, des bagnes et des prisons, on pourra dire que ce qui échappe annuellement au ministère de la justice forme des sommes plus régulières que celles qui manquent aux revenus du Trésor.

A. QUÉTELET.

Digitized by Google

BIOGRAPHIE.

AUTOBIOGRAPHIE DE VOLEURS ANGLAIS ET AMÉRICAINS (1).

Les mémoires de voleurs et de filous se multiplient en Angleterre, et même en Amérique, et y deviennent plus nombreux et plus communs que chez nous ; une grande morale est cachée dans ces vies de criminels écrites par eux-mêmes, et je ne sais comment, depuis long-tems, l'attention des législateurs ne s'est pas portée sur ce diagnostic remarquable d'une des maladies les plus funestes de la société. S'il arrive parfois qu'un scélérat, échappé aux serres de la loi, atteint par la main de Dieu, s'attendrisse sous les étreintes d'une douleur ou physique ou morale, rentre en lui-même, déteste ses crimes, et, contrit, s'accuse et se repente, il n'en est pas ainsi de ceux dont la justice humaine se saisit, pour en faire la proie des cachots et des échafauds. S'ils racontent leur histoire, ce n'est pas une confession qu'ils hasardent humblement, c'est un chant de triomphe qu'ils entonnent; et chez eux, ce n'est pas affaire de bravade, comme chez le prisonnier *peau-rouge* qui, acculé à son bûcher, hurle son chant de mort, pour défier ses ennemis; non : ces malheureux, sous le poids des verrous, dans un cachot, dans un fond de cale,

(1) 1° *The American Trenck* etc. —Le Trenck Américain, ou Mémoires de *Thomas* WARD, écroué dans la prison de Baltimore; condamné à dix ans d'emprisonnement pour avoir volé la malle des États-Unis. Baltimore, 1829. In-18. 2° *Memoirs*, etc. —Mémoires de *James Hardy* VAUX, escroc et voleur, déporté pour la seconde fois à la Nouvelle-Hollande, écrits par lui-même; Londres, 1829. In-18. 3° *Facts relating*, etc. — Faits relatifs à la peine de mort dans la métropole, par *Edward Gibbon* WAKEFIELD, esq. Londres, 1831; Ridgway. In-12.

Digitized by Google

attendant l'échafaud, la déportation, le bagne, se délectent naïvement au souvenir de leur vie aventureuse : ils se vantent de leurs tours d'adresse: leur orgueil se complaît à retracer leurs titres de gloire, c'est-à-dire leurs crimes. Que de fois ils ont trompé et les juges et leurs suppôts! que de plaisirs frémissans ils ont goûté dans une escroquerie savamment ourdie, l'œil fixé sur l'or qu'ils allaient soustraire, l'oreille au guet pour défier les sicaires de la police! En lisant l'histoire de ce combat continuel, de cette guerre régulière, entre les défenseurs de la société et ceux qui rejettent sa protection et ses chaînes, quel lecteur ne s'est trouvé quelquefois en secret du parti du criminel? Qui n'a sympathisé avec le condamné, et, généreux en dépit de lui-même, cédant à l'entraînement du drame, quel honnête homme n'a cherché dans sa tête de nouvelles ruses à fournir au prisonnier qui s'évade, au voleur prêt à être repris, et n'a senti un mouvement de joie quand le scélérat, seul poursuivi par tous, s'est adroitement esquivé, ou courageusement défendu; quand le voleur a trompé le marchand, quand le forçat a rompu la chaîne? Dès que notre propre intérêt est un moment oublié, un moment hors de ligne, qui de nous ne trouve au fond de son cœur une secrète sympathie pour ce petit nombre d'*out-laws* qui combattent contre la société entière?

Thomas Ward, écroué depuis dix ans dans les prisons de Baltimore, pour avoir volé la malle des États-Unis, est un de ces condamnés, héros de leur propre histoire. Fier de nombreuses évasions, il s'intitule le *Trenck* américain. Élevé au sein de cette nature si sauvage, si libre, dont les enfans ne peuvent être touchés par les chaînes de notre civilisation sans se faner et mourir, Ward ne déploie cependant pas, dans ses récits, cette poésie d'indépendance, cette insouciance de la vie sauvage, qui nous plaisent tant dans les mœurs des naturels du Nouveau-Monde. Il a plus de l'esprit de commerce et de calcul d'un Américain des États-Unis, que de l'insouciance pittoresque de l'Indien, qui prend quand il n'a pas, vend son lit quand il se lève, et, à la

Digitized by Google

veille de la saison pluvieuse, donne sa provision d'hiver pour un verre d'*esprit de feu*. Thomas Ward prend sagement ses mesures, vole parce qu'il aime le plaisir, et que le plaisir s'achète, combine les moyens de se soustraire aux recherches, enfin apporte dans toutes ses actions le calcul et l'esprit d'ordre qui en auraient fait un commerçant habile et accrédité, eût-il eu un peu moins d'impatience à jouir. Mais, à celui qui n'a rien, il faut si long-tems pour amasser quelque chose! Le prudent voleur, tout jeune encore, calcula qu'en restant honnête homme il avait la perspective d'avoir de quoi goûter la vie lorsque la vieillesse et l'épuisement, suites d'un travail opiniâtre, l'auraient rendu incapable de jouissance. Il prit donc une voie plus courte, s'empara de la caisse de l'associé de son patron, du cheval de ce dernier, et commença le cours d'évasions successives auxquelles il doit le surnom de Trenck : il raconte ainsi la première.

« Suivi par le constable et un des suppôts, je partis le cœur pesant. Nous voyagions à pied et avec lenteur : la nuit vint; il y avait encore huit à neuf milles à faire. Le constable, assez négligent, se laissait précéder, et j'avais quelquefois vingt ou trente pas d'avance. Je résolus de profiter de l'avantage. A un détour de la route, je m'élançai dans un fourré de buisson où je me tapis, et quand mes sbires m'eurent dépassé sans me voir, je coupai un fort bâton épineux, et je frayai mon chemin à ma fantaisie. A peu de distance, je rencontrai un homme qui me regarda d'un air soupçonneux; je lui demandai sur-le-champ, avec audace, s'il n'avait pas vu un drôle se sauvant des mains des constables qui le conduisaient en prison? Il répondit qu'il croyait que oui, et que j'étais ce drôle-là. « Fort bien, repris-je, si tu penses ainsi, arrête-moi. » Mais, jetant les yeux sur mon gourdin, il me laissa poursuivre. Arrivé près d'une taverne, je regardai à travers la croisée, et j'aperçus mon constable et son camarade qui soupaient tranquillement; leurs chevaux mangeaient sous un auvent voisin; peu s'en fallut que je n'en prisse un; mais, voyant une

Digitized by Google

grange à peu de distance, je changeai d'avis, et m'allant étendre dans le foin, je dormis paisiblement. »

Des vols nouveaux remirent Ward entre les mains de la justice, et chargé de fers, il trouva encore moyen de s'échapper : aussi se complaît-il dans le souvenir de son adresse et de sa présence d'esprit.

« Le forgeron arriva, portant sur l'épaule un gros paquet de fers de toute espèce. Le collier fut rivé autour de mon cou, les entraves, liées par une chaîne, furent fixées à mes chevilles, et une fois hissé sur le cheval, le collier et les fers de mes pieds furent joints par une chaîne, dont un cadenas unissait les deux bouts. Indépendamment de cet attirail, j'avais les menottes, et on me conduisait ainsi équipé vers la Géorgie, à travers une contrée principalement habitée par des Indiens. Nous nous arrêtâmes à deux journées du lieu de notre destination, dans une hôtellerie, la première que nous eussions rencontrée. On ouvrit le cadenas ; une partie de ma chaîne fut tournée autour de mon cou, l'autre autour de ma jambe, et, en cet état, je m'assis, avec mes gardes, pour partager le souper de la famille de l'hôte. On avait desservi depuis long-tems, et nous restions autour de la table. La nuit était noire et pluvieuse ; l'espoir de trouver moyen de m'échapper s'emparait de mon ame. Je demandai à la servante un bassin d'eau pour me laver les pieds ; je pris soin de serrer et d'attacher solidement la chaîne qui entourait ma jambe ; je priai ensuite cette fille d'ouvrir la porte, afin que je pusse jeter l'eau sale, ce que je fis ; et, voyant qu'on ne prenait aucun ombrage de mes mouvemens, je me promenai en long et en large dans la chambre, saisis mon chapeau sans être remarqué ; puis tout à coup, m'élançant dehors, je sautai la palissade qui fermait la cour, laissant tomber mon chapeau que je ne pris pas le tems de ramasser, et courant à toutes jambes, je m'éloignai de la maison, où j'entendais que tout était confusion, et dont les lumières, allant et venant, projetaient des ombres de mauvais augure sur ma route. L'hôte avait un gros chien ; ils le lancèrent après moi. Il

Digitized by Google

prit ma trace, et allait m'atteindre quand j'arrivai à une petite crique. Je me jetai dans l'eau; mais, au lieu de chercher à gagner la rive opposée, je marchai quelque tems, puis revins vers le bord d'où j'étais parti, et y restai caché les jambes enfoncées dans la vase, écoutant les conjectures de ceux qui me poursuivaient.

» Persuadés que j'avais traversé la crique, ils abandonnèrent enfin leur chasse et retournèrent sur leurs pas. Je partis aussitôt, et après avoir couru près de quatre milles, chargé de fers comme je l'étais, fatigué, éperdu, je me couchai et dormis jusqu'au matin. Alors je repris ma course, évitant les maisons, et espérant trouver dans les champs quelque esclave qui m'aiderait à me délivrer de mes entraves; mais je ne rencontrai personne. Vers midi, j'aperçus une petite maison isolée: me glissant du côté où il n'y avait pas de fenêtres, je découvris qu'elle était inhabitée; et, à l'aide d'une cheville et de l'esse d'une charrette que je décrochai, je parvins, non sans peine, à me débarrasser de mes fers, que j'enterrai au pied d'un arbre, sous lequel je me couchai et dormis jusqu'au soir, n'osant voyager de jour. Je me levai au crépuscule, et marchai toute la nuit, me dirigeant au sud, vers la Caroline. A l'aube, j'avais fait trente milles. Mon plus grand embarras était le manque de chapeau. Arrivé près d'une rivière, j'aperçus, à quelques toises au-dessus de moi, un pont qui la traversait: j'y courus, et restai appuyé sur le parapet, jusqu'à ce que je visse un voyageur arrivant de l'autre côté. Je lui dis avec beaucoup de calme et de gravité que le vent venait d'emporter mon chapeau dans le courant: je le priai de m'indiquer où je pourrais réparer ma perte; et il me conduisit très-obligeamment dans un magasin. »

Sans en appeler aux *Mémoires* évidemment controuvés de Vidocq, que de vies de vagabonds, d'aventuriers, de voleurs, donnent de nombreux, d'intéressans détails sur les jouissances poignantes de ces existences toutes d'émotions, où l'homme joue tout, sa vie même, contre la société, qui perd toujours à cette déshonorante partie! le bourreau et les gendarmes tiennent les

Digitized by Google

cartes d'un côté, quelques misérables de l'autre ; et la propriété, qui fait les frais du jeu, dégrade ses émissaires au-dessous même de ses ennemis, parce qu'elle cherche à retrancher et non à corriger. Nous ne connaissons plus ce sentiment maternel qui avait rajeuni l'humanité aux premiers tems du christianisme, quand chaque chrétien s'élançait au-devant de la brebis égarée, quand la parabole de l'enfant prodigue consolait le pécheur qui avait failli : aujourd'hui c'est un égoïste et étroit sentiment de défense personnelle qui, sous le nom d'ordre social, dicte les lois et érige des tribunaux, où le juge est toujours partie, car il peut être volé, assassiné, par le misérable sans pain, qu'il condamne à la fois aux fers et à l'immoralité. Nos écoles sont étroites, nos prisons vastes, et le crime y est prêché en toute liberté. Deux nations ennemies s'établissent au sein de chaque État : l'une a pour principe et pour fin l'ordre, et rien que l'ordre, toute médiocrité y trouve aisément sa place ; l'autre, qui se recrute parfois de supériorités sans frein, d'hommes de passions et de facultés puissantes, a pour étendard la liberté. Ces hommes cherchent en dehors d'une société, qui rejette les forces qu'elle ne sait pas utiliser, une vie aventureuse, et l'emploi d'une activité qui devrait et pourrait être mise en œuvre pour le bien général ; aussi, quand ces commotions violentes qui ébranlent le monde, quand les révolutions désorganisent toutes nos institutions, si étroitement, si proprement tissées, si soigneusement étiquetées, cette fourmilière de bannis reparaît : ils redemandent place dans la maison de leur père comme l'enfant prodigue ; et, de nouveau repoussés, ils agitent leur bannière, et la terre, non encore raffermie, tremble long-tems sous leurs pas.

Je l'avoue, je ne puis m'en prendre entièrement à eux de leur malheur, ni du trouble où ils jettent la partie saine de la société ; je m'en prends à elle, j'accuse la mère des vices des enfans ; toute son attention, toute sa puissance, se concentrent sur le châtiment, qui ne détourne du crime que les ames lâches. Ce n'est pas la

Digitized by Google

peur, c'est la conviction qui ramène, et nos moyens pour ramener nos frères égarés sont effroyables.

Un ouvrage curieux vient de paraître à Londres; il jette une lumière qui fait peur sur toutes les écoles de corruption, depuis les repaires, les asiles où l'on enseigne le crime, en quelque sorte à la façon de Lancastre, jusqu'aux prisons où l'enseignement se continue et à l'échafaud qui échoit, comme un lot funeste, à ceux qui ont eu mauvaise chance. Wakefield, condamné à trois ans de prison à Newgate, employa ce tems à observer ses compagnons de captivité, à pénétrer dans leur histoire, à voir l'impression que leur faisaient le procès, les craintes, la prison, l'échafaud; il raconte comment les scélérats enrôlent des compagnons, comment des marchandes de gâteaux affidées commencent la séduction de jeunes enfans en leur vendant à crédit; comment des maisons de prostitution, collége de second degré dans cette éducation de vices, s'ouvrent à de jeunes garçons, à de jeunes filles de dix à douze ans, qui suivent leur cours de dégradation et de misère : dans tout cela le gouvernement n'intervient pas, la société laisse faire; et quand les coupables sont mûrs pour les cachots, les prisons s'ouvrent : qu'importe que l'œuvre de corruption s'y perfectionne? N'y a-t-il pas des échafauds? Il faut entendre Wakefield raconter l'une des dernières scènes de ce drame à grand spectacle, qui se continue tous les jours au milieu de nos sociétés civilisées.

« Dans Newgate est une chapelle assez vaste pour contenir tous les habitans de ce triste lieu. Un ecclésiastique de l'église anglicane la dessert. Sa chaire est flanquée de deux galeries où se tiennent les shériffs et les gardes; et, vis-à-vis, au centre, exposé aux yeux de tous, s'élève le large banc teint en noir, le banc des condamnés à mort.

» Chaque jour, au service du matin, la congrégation entière prie pour les condamnés; mais le dimanche qui précède l'exécution, il y a une cérémonie solennelle appelée l'*office des condamnés*. Après le sermon, on chante des hymnes de circonstance, telles que

Digitized by Google

« les lamentations d'un pécheur, » et on récite une partie du service des morts..... Les shériffs, en grand costume, avec leurs chaînes d'or, sont à leurs places, les sous-shériffs derrière eux ; des étrangers, attirés par la curiosité, sont admis dans leur banc, où deux grands laquais étaient les riches livrées de l'État.

» Le chapelain est dans sa chaire ; son surplis est d'une blancheur inaccoutumée et fraîchement plissé. Ceux qui voient ce prêtre tous les jours peuvent remarquer plus de solennité et d'importance dans l'expression de ses traits et dans ses manières ; son clerc est affairé, cherchant et marquant les psaumes dans le livre ; la tragédie commence. Les prisonniers entrent en ordre ; d'abord les enfans qui n'ont pas l'âge, que la loi atteint ; puis les prisonniers dont le procès n'est pas commencé, puis ceux qui sont condamnés à la déportation, les femmes, et enfin les condamnés à mort.

» Ils sont quatre : le premier ne paraît pas avoir plus de dix-huit ans. Il doit mourir ; il a fait un vol domestique de la valeur de plus de cinq louis. Ses traits n'ont rien de repoussant ; ils sont beaux ; sa physionomie est agréable et intelligente : la ruse, la peur, la débauche, n'y ont pas encore mis leurs honteuses empreintes. Il marche hardiment, la tête droite, lève les yeux sur la galerie des femmes et sourit. Il veut passer pour brave devant ceux qui l'ont poussé vers cette fin déplorable, mais ses efforts sont impuissans : la peur est plus forte que la vanité, sa tête tombe tout à coup sur sa poitrine, il s'assied et ses genoux tremblent et se choquent l'un l'autre. Le second est un criminel endurci : ses coupables actions sont écrites sur sa figure ; il a déjà été condamné à mort, la peine a été commuée en la déportation pour la vie ; par son retour en Angleterre il s'exposait de nouveau à l'échafaud, et un vol avec effraction le ramène, pour la dernière fois, sur ce banc ; ses regards se portent sur les shériffs et sur le prêtre avec mépris et bravade. Le troisième est un voleur de moutons ; pauvre et ignorante créature ! il y avait des circonstances atténuantes dans son crime, pourtant il sera pen-

Digitized by Google

du, le bruit qu'il y avait récidive ayant atteint l'oreille du secrétaire d'état, et beaucoup de moutons ayant été volés depuis peu. Il est content de mourir; grâce au chapelain sa situation lui paraît digne d'envie, et il voit les portes du ciel s'ouvrir pour le recevoir. Maintenant regardez le quatrième, ce misérable vieillard dont les vêtemens noirs sont en guenilles; il est déjà à moitié mort! c'est un prêtre de l'église réformée (le révérend Peter Fenn) : il est convaincu de faux. Les efforts que ses amis et même des étrangers ont faits pour le sauver ont nourri ses espérances jusqu'au moment où la sentence a été prononcée. Il est au désespoir, il se dirige en chancelant vers le banc fatal, vacille, bronche, se prosterne, et cache sa tête dans la poussière; les shériffs frissonnent; les curieux s'avancent; les geôliers froncent les sourcils, en promenant leurs regards sur l'assemblée émue, le prêtre frappe des mains, et le vieux clerc crie d'une voix fêlée : « Chantons les louanges et la gloire de Dieu. »

» Peuple de Londres, y a-t-il une scène, dans aucune de vos tragédies, aussi frappante que celle qui, huit fois l'an se joue au milieu de vos maisons paisibles? On chante l'hymne du matin : demain, à huit heures, ces quatre hommes mourront! on passe au service des morts : le jeune homme, le seul parmi ceux auxquels l'office est destiné qui soit en état de le lire, cherche en vain dans son livre de prière : le chapelain s'en aperçoit, lance un coup d'œil aux shériffs, et dit à haute voix : « Le service des morts! » Les mains du malheureux tremblent, en laissant presque échapper le livre qu'il tient sens dessus dessous; le larron endurci lâche avec colère un juron, le voleur de moutons lève ses mains et son regard serein vers la voûte de la chapelle; le faussaire n'a pas remué. Passons : les chants sont finis, le service est terminé, le sermon commence.

» Le texte seul est de nature à remuer tout cet auditoire. *Le sacrifice que Dieu demande est un cœur brisé; Seigneur tu ne rejetteras pas le cœur contrit et humilié!* le chapelain, d'abord, s'adresse à tous et tous écoutent; excepté l'ecclésiastique, toujours

Digitized by Google

replié sur lui-même, et le déporté, qui promène autour de lui des regards effrontés, et cligne impudemment de l'œil à quelques prisonniers de connaissance. Enfin le prêtre s'arrête, baisse la voix et s'adresse aux quatre héros du jour d'un accent grave et solennel; il parle pendant dix minutes de crimes, de fers, de châtimens, de honte, d'infamie, de misère, d'angoisses, de déchiremens de cœur, de parens sans enfans, d'enfans sans pères, de veuves, d'orphelins, de cœurs contrits et brisés, et de ces quatre hommes pendus demain pour le salut de la société!

»Le jeune voleur se cramponne au dossier du banc, ses jambes défaillent, il pousse un faible cri, et tombe sur le plancher: pourquoi personne ne vient-il le relever? A quoi bon? l'homme endurci ne bouge pas, ne parle pas, mais sa face est d'une pâleur de cendre, et quelques gouttes de sang coulent sur sa lèvre mordue. Son compagnon, le pâtre, semble devenu fou; il lève les mains, murmure des paroles incohérentes et mystiques, ses yeux nagent dans une joie imbécille! Quant au misérable vieillard qui gît, roulé par terre comme un chien endormi, il s'agite tout à coup convulsivement; ses pieds, ses jambes, ses mains, même les vertèbres de son dos se meuvent, comme par une secousse galvanique; il laisse échapper un cri aigu, et se tait. Le silence est court: le chapelain reprend, et termine par le souhait ordinaire ».

On frissonne, quand on songe que c'est là de l'histoire, bien autrement digne de nos méditations que celle des peuples qui nous ont précédés, et cependant nous en détournons les yeux avec horreur. Que d'esprit, d'intelligence, de courage il a fallu quelquefois à tel homme pour venir finir sa vie au bagne! combien entre les criminels eussent volontiers travaillé avec et pour la société si elle les avait accueillis de bonne heure et s'était fait comprendre d'eux! que d'adresse, de souplesse, de connaissance du cœur humain déploient ceux qui se complaisent à raconter leur propre histoire! Vaux, par exemple, le *gentleman* d'industrie par excellence de Londres, met en usage plus de com-

Digitized by Google

binaisons, plus d'élégance et de grâce de manières, plus de finesse d'esprit pour voler quelques bijoux, qu'il n'en faut à nos diplomates pour perdre des royaumes : en lisant la narration de ses exploits de filou, on serait tenté de partager cette admiration de sa propre habileté qui perce à travers ses récits. Voici comme il conte sa visite à un des premiers joailliers de Londres.

« Sur les cinq heures du soir, j'entrai dans sa boutique. J'étais habillé avec beaucoup d'élégance ; ma montre était belle, mes breloques, mon lorgnon, etc., en or: j'avais posté mon vieil ami et aide de camp, Bromley, à la porte, prêt à agir comme les circonstances l'exigeraient, et surtout avec mission d'observer les mouvemens de M. Bilger (le marchand) et de son monde, au moment où je quitterais le champ de bataille. Quand je parus la dame Bilger sortit d'une arrière-boutique et s'enquit poliment de ce qui m'amenait Je repondis que je désirais voir M. Bilger. Elle sonna, et son mari entra. Il salua très-bas en me présentant un siége : à ma grande satisfaction nous étions seuls, la dame s'étant retirée; je me donnai les airs d'un habitué de Bond-Street, et j'appris au marchand qu'il m'avait été recommandé par un gentilhomme de mes amis qui savait que j'avais besoin d'une bague de prix : je demandai donc à voir un assortiment. M. Bilger témoigna ses regrets de n'avoir rien sous la main qui pût me convenir complétement, ajoutant que, si je lui faisais l'honneur de revenir dans une heure au plus, il se faisait fort de me montrer une collection des mieux choisies, qu'il allait envoyer prendre chez son premier ouvrier. Je parus contrarié, je tirai ma montre, et réfléchis un moment. Je dis enfin: « Soit, monsieur Bilger... J'ai rendez-vous au café Cannon, et si vous êtes certain que les bijoux soient prêts, je pourrai passer ici, un peu après six heures. » Il promit d'être exact, me remerciant humblement de ma condescendance, et je sortis, me balançant comme un *dandy*, et mon homme me reconduisant avec force complimens et politesses jusque dans la rue. Au premier détour, Bromley me frappa sur l'épaule, et me demanda ce que je prétendais faire, car il avait suivi mes mouvemens à travers les

Digitized by Google

vitres, et vu que je n'avais pas exécuté mes grands projets. Je lui racontai ma conversation avec le joaillier, et nous allâmes boire un verre de négus et fumer une pipe dans le café le plus voisin, en attendant l'heure que j'avais moi-même fixée. A six heures et demie, laissant Bromley comme la première fois, en faction à la porte, je reparus sur la scène. M. Bilger me reçut avec un redoublement de respect et d'égards, et me présentant un petit écrin, m'exprima son regret de ce que l'ouvrier n'avait pu envoyer que trois bagues, assurant que, si elles n'étaient pas de mon goût, il se trouverait fort honoré de prendre mes ordres pour en faire une nouvelle qu'il se flattait d'exécuter à mon entière satisfaction. J'examinai gravement et minutieusement les bijoux qu'il me montrait : l'un était marqué seize guinées, l'autre neuf, le troisième six : tous trois étaient très beaux. Je les trouvai beaucoup trop simples et trop mesquins : c'était un présent pour une dame, et je ne pouvais offrir semblable bagatelle ; il me fallait une bague qui valût, à elle seule, plus que les trois ensemble, quelques guinées de plus étaient pour moi chose de peu d'importance. Le fils de M. Bilger, qui était aussi son associé, nous joignit alors, et son père le pria de faire le dessin de quelques bagues de fantaisie d'après les indications que je lui donnerais. Les trois anneaux que j'avais vus furent alors repoussés au coin du comptoir près de la fenêtre, et je fis au jeune homme la description détaillée de ce qu'il me fallait. C'était un groupe de petit brillans qui devaient en entourer un gros ; je désirais surtout que rien ne fût épargné pour en faire un bijou très-élégant, digne d'être présenté à une dame de distinction. M. Bilger fils, ayant dessiné plusieurs bagues sur une carte, je les examinai long-temps, indécis dans mon choix, et demandai à voir quelques diamans qui ne fussent pas montés, pour prendre une idée plus exacte de la grosseur des pierres, de l'effet, etc. M. Bilger n'en avait pas sous la main, ce fut heureux pour lui : ne pouvant donc arrêter mes idées sur la bague demandée, je désirai voir quelques épingles à la mode, en pierreries ; le marchand me présenta un écrin où il y avait beaucoup de bi-

Digitized by Google

joux de ce genre en perles, mais rien en diamans. J'examinai deux ou trois épingles, et, une des plus belles, marquée trois guinées, *tomba* immédiatement dans ma manche ; j'escamotai ensuite une belle agrafe en pierreries qui avaient l'apparence et l'éclat du diamant, montée en or, mais seulement du prix de quatre guinées. J'aurais probablement prolongé cette visite lucrative, mais une dame étant entrée dans la boutique, et le jeune M. Bilger l'ayant conduite à l'autre bout de la chambre pour lui faire voir des boucles d'oreilles, je sentis que c'était le moment de frapper le coup décisif. L'écrin envoyé par l'ouvrier se trouvait très près de la montre que je regardais, ainsi que plusieurs petits objets placés autour irrégulièrement; le lieu était peu éclairé, et l'attention du marchand se partageait entre moi et la dame, à laquelle il s'adressait fréquemment : j'enlevai soudain les trois bagues, et les envoyai rejoindre l'agrafe et l'épingle, mais de telle façon que je pouvais les replacer sur le comptoir sans être aperçu, si l'on s'avisait de les chercher; ensuite je regardai à ma montre, annonçant que j'allais à l'Opéra, et dis à M. Bilger que je ne voulais pas abuser plus long-tems de ses momens, que tout cela était trop commun, avait trop l'air clinquant pour me convenir, mais que je prenais les dessins dans mon portefeuille, et que si je ne trouvais pas de bague à ma convenance avant lundi ou mardi suivant, je reviendrais lui donner mes ordres. Je tirai alors mes gants, pressé de gagner le large pendant que nous étions sur d'aussi bons termes; mais M. Bilger, enchanté de la perspective d'obtenir ma pratique, me pressa tellement de lui permettre de me faire voir son brillant assortiment de montres enrichies de pierreries, que je n'eus pas le courage de lui refuser ce plaisir, bien qu'il me fît courir de grands risques. Je répondis donc : « En vérité, monsieur Bilger, je serais confus de vous donner une peine inutile, j'ai, comme vous voyez, une très-bonne montre qui va fort bien, quoiqu'elle ne coûte qu'une bagatelle, vingt guinées je crois, mais elle m'est aussi utile qu'une plus chère. Cependant, comme il est probable qu'avant peu il m'en faudra une plus élégante pour une jeune

Digitized by Google

dame, et que vous le voulez absolument, je jetterai un coup d'œil sur vos montres. » Le marchand repliqua que c'étaient tout à fait des bijoux de mode tels que les portaient les dames de la plus haute distinction, et qu'il défiait Londres tout entier de réunir une collection plus belle et plus riche. Il me présenta alors, en détachant l'écrin de la croisée, un assortiment d'une trentaine de montres des plus belles, ornées de perles, de diamans, de pierres précieuses, émaillées, ciselées de la façon la plus délicate; elles valaient depuis trente jusqu'à cent guinées, et le vieux commerçant, se frottant les mains avec ravissement, s'écriait : « Avez-vous jamais vu, monsieur, un plus bel assortiment! faites-moi la faveur d'en parler à vos connaissances, elles vont toutes bien, monsieur, elles vont toutes ensemble! » Je souris intérieurement à la dernière partie de ce discours, pensant que de tout mon cœur je souhaiterais qu'elles *allassent* ensemble rejoindre les bagues de diamans. Je répondis qu'elles étaient fort belles, mais que je remettrais à ma prochaine visite un examen plus minutieux, que pour le moment j'étais pressé. Ces montres étaient rangées régulièrement sur cinq lignes parallèles, et entre elles on avait placé des cachets en or ou autres breloques, il n'était donc pas aisé d'enlever un article sans que sa disparition sautât aux yeux : je parvins cependant, sous prétexte de les admirer de plus près, à déplacer quelques-unes de ces bagatelles et hasardai de m'emparer d'un riche cachet en or, marqué six guinées. Déclarant alors que j'étais attendu au spectacle, et ne pouvais m'arrêter davantage, mais que je reviendrais très-incessamment, je posai quelqu'argent sur le comptoir, pour reconnaître la peine que j'avais donnée, et je pris congé. M. Bilger m'exprima sa reconnaissance dans les termes les plus respectueux, me suivit jusque dans la rue, en me saluant profondément *selon la mode de France* dont il était originaire. Partant alors de mon meilleur pied, je gagnai une rue reculée et déserte, où m'étant retourné, je trouvai Bromley sur mes talons. Il me prit les mains, me félicitant de mes succès, et me complimentant sur l'adresse que j'avais

Digitized by Google

déployée, car il avait tout vu, et me raconta que M. Bilger, sans songer à l'arrangement des bijoux encore épars, avait joint son fils et s'occupait avec lui de la dame restée dans le magasin.»

C'est au fond d'une prison pénitenciaire que Vaux a tracé cette narration et nombre d'autres, écrites avec autant de gaieté et d'insouciance. Assurément une prison perpétuelle, une prison solitaire, telle qu'on l'a imaginée aux États-Unis comme un adoucissement aux pénalités adoptées, est un supplice pire que la mort; et on recule à l'idée d'y condamner un homme coupable d'escroqueries, qui sont devenues pour lui un métier, une profession plus amusante que les autres, et qu'il exerce avec aussi peu de remords. Cependant, en sortant de l'école mutuelle des prisons, il est probable que Vaux, ou tout autre, rapporteront dans le monde plus d'habileté encore, et plus de goût pour leur état de voleur et d'escroc. Il faut trouver les moyens de changer le point de vue du criminel; il faut découvrir pour ses facultés un emploi utile, lui donner enfin de nouvelles idées.

Il n'y aura paix et amélioration réelle que lorsque les deux principes d'ordre et de liberté se seront réellement fondus ensemble; que lorsque l'industrie, l'agriculture, libéralement comprises et encouragées, la navigation, le commerce délivrés de toute entrave, les arts, les sciences, les lettres hautement honorés, enseignés avec prodigalité, ouvriront des voies larges et sans limites aux imaginations vagabondes; quand il y aura pâture pour toutes les intelligences et échange entre elles; quand, au lieu de se repousser on partagera. L'homme paisible ou méthodique y gagnera un peu de poésie pour éclaircir le coin obscur de son comptoir, un peu d'imagination pour animer ses opérations monotones; le vagabond s'enrichira d'une pensée d'ordre, il apprendra à diriger ses facultés vers un but utile, et à l'heure où les pensées de repos arrivent à l'homme, il aura un toit pour abriter sa vieillesse.

Ad. DE M.

Digitized by Google

POÉSIE.

Les Feuilles d'Automne, par M. *Victor* Hugo (1).
Marie, roman (2)

Un nouveau volume de poésies de M. Victor Hugo vient de paraître; nous nous contenterons aujourd'hui d'en faire l'annonce au public, remettant à une autre livraison la tâche de lui faire connaître notre sentiment et notre appréciation. Un livre de poésie n'est pas un roman qu'on connaît et qu'on sait pour l'avoir lu, feuilleté; ce n'est pas un réseau d'histoires à expliquer et à suivre, une série de caractères à critiquer ou définir, c'est un monde à contempler, une âme de poète à sentir. La poésie n'a-t-elle pas comme la musique ses harmonies et ses mystères? Est-il un homme qui, entendant pour la première fois *Don Juan* ou *Otello*, se soit tout d'abord senti entraîné dans ces océans de symphonie, et en soit revenu, explorateur triomphant, rapportant avec lui la mesure de leurs limites et de leurs profondeurs? Ce n'est que peu à peu, et par le charme de ces débris de concert qui poursuivent le souvenir comme un regard de femme, que l'on parvient à s'imbiber de l'âme mélodieuse de l'artiste; ce n'est qu'alors qu'on peut prétendre à se jeter à sa suite, ce n'est qu'alors que le cœur l'accompagne et s'égare en tourbillonnant avec lui dans ces abîmes infinis de la pensée.

(1) Paris, 1832 (1831); Eug. Renduel. In-8° de 416; prix, 8 fr.
(2) Paris, 1831; Aug. Auffray, passage du Caire, n° 51. In-18; prix, 5 fr.

Digitized by Google

Il semble qu'un recueil poétique soit comme à ces châteaux que les anciens romanciers se plaisaient si souvent à décrire dans leurs contes. Le voyageur qui y pénètre ne voit d'abord que ce qui se montre au-dehors ; il se promène, admirant les cours et les tourelles, les étroits escaliers et les grands corridors, mesurant les salles d'armes, parcourant les galeries antiques et les portraits suspendus aux lambris. Mais, s'il s'arrête et s'il séjourne, de mystérieux retentissemens et d'étranges vibrations viendront frapper son oreille, et l'avertiront qu'il est des choses que son regard errant n'a pu saisir ; alors, méditant dans le secret de son âme, il reviendra sur ses pas, et quelque tableau négligé, s'entr'ouvrant sous sa main inquiète, lui dévoilera tout à coup des péristyles inondés de lumières, des perspectives infinies de statues et de colonnes, des jardins étincelans de cascades et d'albâtres, tout un monde de palais et de fleurs ; ou bien encore de sombres souterrains peuplés de tombeaux, retentissant de soupirs et de pleurs, horribles à sonder, entassés comme des abîmes échelonnés l'un sur l'autre. Ces richesses et ces merveilles, le génie de l'artiste les dérobe aux regards du vulgaire, qui suit sans songer la route ouverte, et se contente du pavé que chacun peut mesurer de son pas ; mais il en a réservé la jouissance à ceux qui, parcourant l'édifice, écoutent soigneusement les sons et les échos qu'éveille autour d'eux le bruit de leur marche, méditent aux tableaux et aux ciselures, interrogent les froides murailles et leur commandent de s'ouvrir devant eux.

Ces chants d'automne seront d'autant plus précieux pour le public, que jamais jusqu'ici le poète ne s'était présenté avec un abord si facile et si simple, je dirai presque une manière si amicale et si intime. Ce n'est plus ce vol capricieux et emporté, impatient de voyages et sans cesse ambitieux d'images nouvelles ; tantôt accompagnant dans sa course la nuée vengeresse de Gomorrhe, tantôt s'abattant au désert parmi les tentes de l'Arabe, se relevant d'un bond pour dominer l'aurore du haut d'un minaret oriental, épiant les filles de la Grèce parmi les bruyères et les

Digitized by Google

temples ruinés, effleurant les voluptueuses demeures des sultans, planant sur les Espagnes, saluant Sainte-Hélène; ce n'est plus cette surface ornée de la terre, cette parure que le soleil rend brillante, ce n'est plus cette nature extérieure que le poète a choisie pour la chanter et y répandre sa vie; il est demeuré en lui, et c'est dans ce monde de l'ame, ce monde infini où le ciel est sans voûtes, qu'il se promène grave et solitaire, contemplant ces pensées éternelles qui circulent et gravitent parmi les ténèbres comme de grands astres.

L'ange oriental, l'ange qui se nourrissait de chaleur et de lumière, a ployé ses ailes de flamme; la muse du cœur, la muse du foyer domestique est venue la remplacer près du voyageur lassé; souvenirs de jeunesse et d'enfance, joies et douleurs de famille, tristes pensées des morts, douces pensées des amis, lettres d'amour, rêveries du soir, pour la muse fidèle, tout s'épanche, tout s'échappe, tout se module. Feuilles d'automne qui tantôt tremblent au vent, colorées et brillantes comme des fleurs de printems, et qui, tantôt tristes et flétries, s'abattent en tournoyant sur la terre des tombeaux. Feuilles d'automne, il est vrai! mais parmi elles bien des feuilles de printems verdissent encore et s'étalent au soleil; tableaux d'enfance exquis et purs, rondes bruyantes du jour, prières du soir, songes ailés de la nuit, vie sans regret et sans rides, enfans joyeux et beaux, avec les poses naïves et simples de Charlet, la carnation suave et pompeuse de Lawrence, l'ame rapide et la vie éthérée du poète.

Nous avons balancé et chancelé long-tems avant de nous décider à un choix; enfin, le hasard nous aidant un peu, nous nous sommes fixés aux deux pièces suivantes. L'une est comme un grand résumé poétique de la philosophie du dix-huitième siècle et de Rousseau en particulier; l'autre est comme un de ces enfans de l'Albane, endormis au berceau ou sur les genoux de la Vierge. J. R.

Digitized by Google

Beau, frais, souriant d'aise à cette vie amère.
— SAINTE-BEUVE. —

Dans l'alcôve sombre,
Près d'un humble autel,
L'enfant dort à l'ombre
Du lit maternel.
Tandis qu'il repose,
Sa paupière rose,
Pour la terre close,
S'ouvre pour le ciel.

Il fait bien des rêves.
Il voit par momens
Le sable des grèves
Plein de diamans,
Des soleils de flammes,
Et de belles dames
Qui portent des ames
Dans leurs bras charmans.

Songe qui l'enchante!
Il voit des ruisseaux.
Une voix qui chante
Sort du fond des eaux.
Ses sœurs sont plus belles.
Son père est près d'elles.
Sa mère a des ailes
Comme les oiseaux.

Il voit mille choses
Plus belles encor;
Des lis et des roses
Plein le corridor;
Des lacs de délice
Où le poisson glisse,
Où l'onde se plisse
A des roseaux d'or!

Enfant, rêve encore!
Dors, ô mes amours!
Ta jeune ame ignore
Où s'en vont tes jours.

Digitized by Google

Comme une algue morte,
Tu vas, que t'importe!
Le courant t'emporte,
Mais tu dors toujours!

Sans soin, sans étude,
Tu dors en chemin,
Et l'inquiétude
A la froide main,
De son ongle aride,
Sur ton front candide
Qui n'a point de ride,
N'écrit pas : demain!

Il dort, innocence!
Les anges sereins
Qui savent d'avance
Le sort des humains,
Le voyant sans armes,
Sans peur, sans alarmes,
Baisent avec larmes
Ses petites mains.

Leurs lèvres effleurent
Ses lèvres de miel.
L'enfant voit qu'ils pleurent
Et dit : Gabriel!
Mais l'ange le touche,
Et berçant sa couche,
Un doigt sur sa bouche,
Lève l'autre au ciel!

Cependant sa mère,
Prompte à le bercer,
Croit qu'une chimère
Le vient oppresser;
Fière, elle l'admire,
L'entend qui soupire,
Et le fait sourire
Avec un baiser.

Digitized by Google

CE QU'ON ENTEND SUR LA MONTAGNE.

Avez-vous quelquefois, calme et silencieux,
Monté sur la montagne, en présence des cieux?
Était-ce au bord du Sund ? aux côtes de Bretagne?
Aviez-vous l'Océan aux pieds de la montagne?
Et là, penché sur l'onde et sur l'immensité,
Calme et silencieux avez-vous écouté ?

Voici ce qu'on entend : — Du moins un jour qu'en rêve
Ma pensée abattit son vol sur une grève,
Et, du sommet d'un mont plongeant au gouffre amer,
Vit d'un côté la terre et de l'autre la mer,
J'écoutai, j'entendis, et jamais voix pareille
Ne sortit d'une bouche et n'émut une oreille.

Ce fut d'abord un bruit large, immense, confus,
Plus vague que le vent dans les arbres touffus,
Plein d'accords éclatans, de suaves murmures,
Doux comme un chant du soir, fort comme un choc d'armures
Quand la sourde mêlée étreint les escadrons,
Et souffle, furieuse, aux bouches des clairons.

C'était une musique ineffable et profonde,
Qui, fluide, oscillait sans cesse autour du monde,
Et, dans les vastes cieux, par ses flots rajeunis,
Roulait élargissant ses orbes infinis
Jusqu'au fond où son flux s'allait perdre dans l'ombre
Avec le tems, l'espace et la forme et le nombre!
Comme un autre atmosphère épars et débordé,
L'hymne éternel couvrait tout le globe inondé.
Le monde enveloppé dans cette symphonie,
Comme il vogue dans l'air, voguait dans l'harmonie.

Et pensif, j'écoutais ces harpes de l'éther,
Perdu dans cette voix comme dans une mer.

Bientôt je distinguai, confuses et voilées,
Deux voix dans cette voix l'une à l'autre mêlées,
De la terre et des mers s'épanchant jusqu'au ciel,
Qui chantaient à la fois le chant universel;
Et je les distinguai dans la rumeur profonde
Comme on voit deux courans qui se croisent sous l'onde.

Digitized by Google

L'une venait des mers, chant de gloire ! hymne heureux !
C'était la voix des flots qui se parlaient entre eux ;
L'autre, qui s'élevait de la terre où nous sommes,
Était triste : c'était le murmure des hommes ;
Et dans ce grand concert, qui chantait jour et nuit,
Chaque onde avait sa voix et chaque homme son bruit.

Or, comme je l'ai dit, l'océan magnifique
Épandait une voix joyeuse et pacifique,
Chantait comme la harpe aux temples de Sion,
Et louait la beauté de la création ;
Sa clameur, qu'emportaient la brise et la rafale,
Incessamment vers Dieu montait plus triomphale ;
Et chacun de ses flots, que Dieu seul peut dompter,
Quant l'autre avait fini, se levait pour chanter.
Comme ce grand lion dont Daniel fut l'hôte,
L'océan par moment rabaissait sa voix haute ;
Et moi je croyais voir, vers le couchant en feu,
Sous sa crinière d'or passer la main de Dieu.

Cependant, à côté de l'auguste fanfare,
L'autre voix, comme un cri de coursier qui s'effare,
Comme le gond rouillé d'une porte d'enfer,
Comme l'archet d'airain sur la lyre de fer,
Grinçait ; et pleurs, et cris, l'injure, l'anathème,
Refus du viatique et refus du baptême,
Et malédiction et blasphème, et clameur,
Dans le flot tournoyant de l'humaine rumeur,
Passaient, comme le soir on voit dans les vallées
De noirs oiseaux de nuit qui s'en vont par volées.
Qu'était-ce que ce bruit dont mille échos vibraient ?
Hélas ! c'était la terre et l'homme qui pleuraient.

Frères, de ces deux voix étrangères, inouïes,
Sans cesse renaissant, sans cesse évanouies,
Qu'écoute l'Éternel durant l'éternité,
L'une disait : Nature ! et l'autre : Humanité !

Alors je méditai ; car mon esprit fidèle,
Hélas, n'avait jamais déployé plus grande aile ;
Dans mon ombre jamais n'avait lui tant de jour ;
Et je rêvai long-tems, contemplant tour à tour ;

Digitized by Google

Après l'abîme obscur que me cachait la lame,
L'autre abîme sans fond qui s'ouvrait dans mon ame.
Et je me demandai pourquoi l'on est ici,
Quel peut être après tout le but de tout ceci,
Que fait l'ame, lequel vaut mieux d'être ou de vivre,
Et pourquoi le Seigneur, qui seul lit à son livre,
Mêle éternellement dans un fatal hymen
Le chant de la nature au cri du genre humain.

Après cette haute poésie de M. Victor Hugo, si pompeuse tour à tour et si parée de grâces fraîches et naïves, il y a sans doute de la témérité à vouloir attirer les regards sur le modeste volume que vient de publier un de ses jeunes émules. L'auteur de *Marie* aurait peut-être le droit de se plaindre d'un rapprochement aussi dangereux, s'il n'était point vrai que l'esprit, incapable de soutenir long-tems les efforts qu'il lui faut pour s'élever à la contemplation de ces grandes pensées et de ces images gigantesques, aime quelquefois à reposer sa vue sur des paysages plus rétrécis, sur un monde empreint d'un coloris moins éclatant, mais plus facile à fixer et à saisir. *Marie* n'est autre chose qu'un recueil d'idylles : non de ces pastorales dont Myrtil et Chloé ont été les acteurs, ou de ces niaises turlupinades qui prêtaient à Perrette comme à Lubin le langage et les sentimens recherchés de la cour ; la mode en est dès long-tems passée ; mais une galerie de petits tableaux représentant avec simplicité des scènes réelles empruntées à la vie champêtre et domestique. C'est un doux reflet des souvenirs de l'enfance ; comme elle, faible et souvent languissante, quelquefois tendre et gracieuse, la poésie, sous l'inspiration timide de l'auteur, semble craindre de s'élever ; et si les agrestes vallons de la Bretagne, patrie du poëte, lui fournissent çà et là quelques pittoresques détails, quelques traits piquans de mœurs, de sites et de costumes, l'ensemble manque

Digitized by Google

en général de force et d'originalité. Du reste on en pourra juger par les deux morceaux suivans, qui donnent une idée assez exacte d'un recueil auquel on peut reprocher trop de monotonie dans le choix et le ton des sujets.

MARIE.

Chaque jour, vers midi, par un ciel chaud et lourd,
Légère, elle arrivait à l'église du bourg :
C'était au mois de juin, lorsqu'au bord d'une haie,
Sous ses pas on éveille un lézard qui s'effraie ;
Quand les grains des épis commencent à durcir,
Les herbes à sécher, les mûres à noircir ;
D'autres enfans aussi venaient de leur village,
Tous, pieds nus, en chemin écartant le feuillage,
Pour y trouver des nids, et tous à leur chapeau
Portant ces nénuphars qui fleurissent sur l'eau.
Alors le vieux curé, par un long exercice,
Nous préparait d'avance au divin sacrifice,
Et nous interrogeait, et patient et bon,
Entonnait avec nous un cantique breton.
Que celui dont l'enfance, ennuyée et stérile,
A langui tristement au milieu d'une ville,
Dans une cour obscure, une chambre, où ses yeux
A peine entrevoyaient la verdure et les cieux,
Se raille du passé, le dédaigne et l'offense ;
Hélas ! le malheureux n'a jamais eu d'enfance ;
Il n'a pas grandi, libre et joyeux, en plein air,
Au murmure des pins, sur le bord de la mer ;
L'odeur de la forêt, et pénétrante et vive,
N'a point trempé ses sens, et quelque amour naïve,
Demeurée en son cœur à travers l'avenir,
Jamais, vieux et chagrin, ne peut le rajeunir.
Oh ! quand venait Marie, ou lorsque le dimanche,
A vêpres, je voyais briller sa robe blanche,
Et qu'au banc de l'église elle arrivait enfin,
Se cachant à demi sous sa coiffe de lin,
Volontiers j'aurais cru voir la Vierge immortelle,
Ainsi qu'elle appelée, et douce aussi comme elle !
Savais-je, en ce tems-là, pourquoi mon cœur l'aimait,

Digitized by Google

Ou sa taille élancée, ou sa peau brune et pure?
Non! j'aimais une jeune et douce créature,
Et sans chercher comment, sans me rien demander,
L'office se passait à nous bien regarder.
Je lui disais parfois : embrassons-nous, ma chère!
Et je prenais ses mains; mais, plus forte et légère,
La sauvage fuyait, et moi, jeune amoureux,
Je courais sur ses pas au fond du chemin creux.
Long-tems je la suivais; mais rendu, hors d'haleine,
Je la voyais au loin se perdre dans la plaine,
Et du haut d'un talus, svelte, et d'un air vainqueur,
S'enfuir en me jetant quelque baiser moqueur.
Jours passés, que chacun rappelle avec des larmes,
Jours qu'en vain l'on regrette, aviez-vous tant de charmes?
Ou les vents troublaient-ils aussi votre clarté,
Et l'ennui du présent fait-il votre beauté?

MARIE.

Humble et bon vieux curé d'Arzanno, digne prêtre,
Que tel je respectais, que j'aimais comme maître,
Pour occuper tes jours, si pleins, si réguliers,
N'as-tu plus près de toi tes pauvres écoliers?
Hélas! je fus l'un d'eux! dans ma douleur présente,
J'aime à me rappeler cette vie innocente.

. . . . . .

Le premier point du jour nous éveillait : bien vite,
Les fronts lavés et purs, et la prière dite,
Chacun gagnait sa place; et sur les grands paliers,
Dans les chambres, les cours, le long des escaliers,
En été, dans les foins, couchés sous la verdure,
C'était tout le matin, c'était un long murmure,
Comme les blancs ramiers autour de leurs maisons,
D'écoliers à mi-voix répétant leurs leçons;
Puis la messe, les jeux, et les beaux jours de fête,
Des offices sans fin chantés à pleine tête.
Aujourd'hui qu'en mon cœur la foi n'a plus de feu,
Sans culte et cependant plein de désirs vers Dieu,
De ces jours de ferveur, oh! vous pouvez m'en croire,
L'éclat lointain réchauffe encore ma mémoire;
L'orgue divin résonne en mon ame, et ma voix
Retrouve vers le ciel ses accens d'autrefois.

Digitized by Google

Jours aimés ! jours éteints ! comme un jeune lévite,
J'ai porté l'aube blanche et l'étole bénite,
Chanté l'hymne latin dans le chœur, et, le soir
Aux marches de l'autel balancé l'encensoir.
Cependant tout un peuple à genoux sur la pierre,
Parmi les flots d'encens, les fleurs et la lumière,
Femmes, vieillards, enfans, hommes graves et mûrs,
Tous dans un même vœu, tous avec des cœurs purs,
Disaient le Dieu des fruits et des moissons nouvelles,
Qui darde ses rayons pour sécher les javelles,
Ou quelquefois permet aux fléaux souverains
De faucher les fromens et d'emporter les grains.
Les voix montaient, montaient; moi, penché sur ma stalle,
Je subissais de Dieu la présence fatale;
J'avais froid, de longs pleurs ruisselaient de mes yeux,
Et, comme si Dieu même eût dévoilé les cieux,
Introduit par sa main dans les saintes phalanges,
Je sentais tout mon être éclater en louanges;
Et noyé dans des flots d'amour et de clarté,
Je m'anéantissais devant l'immensité.
Je fus poète alors ! sur mon ame embrasée
L'imagination secoua sa rosée,
Et je reçus d'en-haut le don intérieur
D'exprimer par des chants ce que j'ai dans le cœur !

Il est dans nos cantons, ô ma chère Bretagne,
Plus d'un terrain fangeux, plus d'une âpre montagne;
Là de tristes landiers comme nés au hasard
Où l'on voit à midi se glisser le lézard;
Puis, un silence lourd, fatigant, monotone,
Nul oiseau dont la voix vous charme et vous étonne,
Mais le grillon qui court de buisson en buisson,
Et toujours vous poursuit du bruit de sa chanson.
Dans nos cantons aussi, lointaines, isolées,
Il est de claires eaux, et de fraîches vallées,
Et d'immenses forêts, et des bosquets de buis,
Où le gibier craintif va se cacher les nuits;
Enfant ! j'ai traversé plus d'un fleuve à la nage,
Ravi sa dure écorce à plus d'un houx sauvage,
Et sur les chênes verts, de rameaux en rameaux,
Visité dans leurs nids les petits des oiseaux.
Dans nos hameaux enfin, sous le toit des cabanes,

Digitized by Google

Portant la bure, il est de jeunes paysannes,
Habitantes des bois, ou bien du bord des mers,
Toutes belles; leurs dents sont blanches, leurs yeux clairs,
Et dans leurs vêtemens, variés et bizarres,
Respirent je ne sais quelles grâces barbares :
Et si, dans les ardeurs d'un beau mois de juillet,
Haletant, vous entrez et demandez du lait,
Et que, pour vous servir, quelques-unes d'entr'elles
Viennent, comme toujours simples et naturelles,
Sur leur vase d'osier s'accoudant près de vous,
Ou, pour filer, ployant à terre les genoux,
Vous croirez, tout ravi de ces beautés naïves,
Et de tant de blancheur sous des couleurs si vives,
Voir la jeune Suissesse assise en son chalet,
Ou la Grecque aux yeux bleus de l'antique Milet.
Amour! religion! nature! à mon aurore,
Ainsi vous m'appeliez de votre voix sonore,
Et comme un jeune faon, qui court, à son réveil,
Aux lisières des bois savourer le soleil,
Hennit en retrouvant sa lumière sacrée,
Et le reste du jour errant sous la fourrée,
Le soir aspire encore de ses larges naseaux
Des feux qui vont mourir dans la fraîcheur des eaux
Amour! religion! nature! ainsi mon ame
Aspira les rayons de votre triple flamme;
Et dans ce monde obscur où je m'en vais errant,
Vers vos divins soleils je me tourne en pleurant,
Vers celle que j'aimais et qu'on nommait Marie,
Et vers mon ancien dieu dans ma douce patrie!
Oh! lorsqu'après deux ans de poignantes douleurs,
Je revis ma Bretagne et ses genêts en fleurs;
Lorsque, sur le chemin, un vieux pâtre celtique
Me donna le bonjour dans son langage antique;
Quand de troupeaux, de blés, causant ainsi tous deux,
Vinrent d'autres Bretons avec de longs cheveux :
Oh! comme alors, pareils au torrent qui s'écoule,
Mes songes les plus frais m'inondèrent en foule,
Je me voyais enfant, heureux comme autrefois,
Et, malgré moi, mes pleurs étouffèrent ma voix!

Digitized by Google

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

LIVRES ÉTRANGERS.

AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

ÉTATS-UNIS.

1. — *Amerrican Annals of Education.* — Annales américaines d'éducation, et Journal des institutions littéraires, par *William* Woodbridge. Boston, 1831; Carter. In-8°.

La France est par excellence le pays des théories, et jamais sujet ne prêta plus aux systèmes et aux hypothèses que l'éducation. Aussi chaque jour voit-il éclore une méthode nouvelle, qui promet monts et merveilles aux générations futures : la bulle va grossissant, se colorant, jusqu'à ce qu'elle crève et s'évapore; alors on n'y pense plus, et la chose est non avenue. On a tort de s'enthousiasmer si vite, et plus tort de mettre à néant ce qui passe de mode. Il n'est pas un système, quelque fou qn'il puisse paraître, qui n'enferme une parcelle de bien et une idée féconde pour l'avenir. Presque toujours une vérité se trouve mêlée à mille erreurs; il faut donc ne rien repousser, mais chercher le filon d'or au fond de toute chose, avec persévérance et travail. La pierre de touche qui aide dans ces recherches, c'est l'expérience, l'observation des faits. Le journal que nous annonçons aborde les systèmes dans leur application, et c'est la seule manière équitable de les juger. Nous citerons particulièrement une méthode pour enseigner à lire, sans que la mémoire de l'enfant soit surchargée de sons insignifians; d'excellentes *leçons* pratiques où l'élève apprend en même tems à observer ce qu'il voit, à s'en rendre un compte détaillé et lucide, et à en exprimer nettement les particularités et l'ensemble. Un article sur le langage de

Digitized by Google

enfans, un autre sur l'utilité des livres primaires, d'excellens avis aux instituteurs, enfin l'extrait d'un Rapport sur les écoles ordinaires de l'état de New-York. Un surintendant, dont l'emploi est d'inspecter ces institutions, est tenu de présenter tous les ans au pouvoir législatif un état de leur situation, l'estimation et le compte des recettes et des dépenses : des plans pour l'amélioration et le perfectionnement des études, l'organisation des écoles, etc. Publiés régulièrement depuis dix ans, ces rapports forment un corps d'ouvrage complet, et des plus importans à consulter pour l'éducation.

Le système d'instruction adopté dans l'état de New-York diffère à quelques égards de ceux qu'on suit dans les autres États, et les excellens résultats qu'il a produits, dans un très-court espace de tems, ne laissent pas de doute sur sa supériorité. La puissance du surintendant n'est pas du tout arbitraire ; il a au-dessus de lui l'autorité toute paternelle de la loi. Il est obligé de mettre ses actes à nu, et d'en faire apprécier la justice et la convenance par la législation, qui peut le censurer, l'approuver et le congédier. Tout ce qu'il fait est au grand jour, et chaque citoyen qui envoie son fils à l'école a droit d'examen sur celui qui la dirige. Il est plus que personne soumis à l'opinion publique : il peut l'éclairer, la réformer, mais il relève d'elle, et il n'a pour se la concilier que des moyens de persuasion et de sagesse. C'est dans les progrès de l'entendement humain qu'il trouve sa gloire, et tous ses efforts tendent à propager les lumières, et à les mettre à la portée des plus basses classes.

L'État de New-York compte cinquante-cinq comtés organisés, sept-cent quatre-vingt-cinq villes, et neuf mille soixante-deux écoles de districts, dont plusieurs servent d'écoles normales ; car le système d'éducation est assez complet pour former des maîtres.

M. Flagg, surintendant des écoles, et auteur du Rapport, s'élève avec beaucoup de force contre les divers projets qui auraient pour but d'amener une uniformité absolue dans l'éducation, en plaçant tous les enfans sous la tutelle de l'État, et en établissant une suite de livres élémentaires approuvés. Il croit que jeter toutes les intelligences au même moule, c'est en anéantir un grand nombre de gaieté de cœur ; il est d'avis qu'il faut, au contraire, introduire dans l'enseignement de la souplesse et des nuances qui aillent à certains esprits. Bref, il pense que la

Digitized by Google

création d'une espèce d'université ou de monopole des plus funeste à l'instruction, et arrêterait l'amélioration, si rapide depuis quelques années, des livres de classe.

L. Sw. B.

2. — *The third annual report.* — Troisième rapport annuel sur la maison de refuge de Philadelphie. Philadelphie, 1831; imprimerie de Harding.

L'association qui dirige cet utile établissement, destiné à faire l'apprentissage et l'éducation morale de jeunes garçons et de jeunes filles pauvres, a nommé pour son président cette année M. John Sergeant; le comité des dames qui partage ses travaux est dirigé par M^me^. Mary Yorke. Outre une grande quantité d'ouvrages de tous genres, confectionnés dans la maison, trente-huit apprentis des deux sexes ont été placés chez des fermiers, papetiers, tailleurs, etc.

EUROPE.

GRANDE-BRETAGNE.

3. — *The library of entertaining knowledge.* — La bibliothèque des sciences amusantes. — Architecture des oiseaux, 1^re^. et 2^e^. partie : publiée sous la surveillance de *la Société formée pour la propagation des connaissances utiles.* Londres, 1831; Knight.

4. — *The Menageries.* — Les Ménageries; publié par la même société. Londres, 1831; Knight.

5. — *Montagu's ornithological Dictionary.* — Dictionnaire ornithologique de *Montagu*, par *James* Rennie A. M. etc. *Deuxième édition.* Londres, 1831; Hurst, Chance et compagnie. In-8.

Les excellens ouvrages publiés par la société formée pour la propagation des connaissances utiles, dans le but de populariser la science, ont renouvelé en Angleterre la longue discussion entre les savans observateurs et les savans systématiques. Ces derniers persistent à entourer la science des épines d'un vocabulaire étranger; ils la classent, l'allongent, la resserrent, la divisent, la groupent dans des systèmes difficiles à comprendre, qui changent d'un siècle à l'autre, et dont l'histoire, à

Digitized by Google

mesure qu'ils se succèdent, fait partie de la science même et la noie dans la multiplication des méthodes. Ainsi une ville antique disparaît et s'enfonce dans la poussière que le tems et ses propres débris amassent autour d'elle. Les amis de l'observation, qui font un adepte de chaque homme assez intelligent pour se plaire à l'étude de ce qui l'entoure, ont le dessus en ce moment, et, ce qui est tout dire en Angleterre, sont à la mode. Il ne faut pas cependant qu'ils nous fassent oublier les droits que les théoriciens ont à notre reconnaissance. Historiens de la science, ceux-ci la formulent et la coordonnent: c'est à eux de classer les ouvrages des observateurs ; mais, qu'ils en laissent croître le nombre, que l'observation, base de toute science, s'élargisse indéfiniment, et que chacun de nous puisse apporter sa pierre à ce grand édifice des connaissances de l'homme qu'élève l'humanité tout entière. Aux Cuviers ensuite à empêcher la confusion des langues, et à donner aux ouvriers un mot d'ordre simple et facile à retenir.

C'est à M. Rennie, auteur des Métamorphoses et de l'Architecture des insectes, que nous devons celle des oiseaux, et il ne faut pas le chicaner sur son titre. En lisant la description des nids, nous reconnaissons des oiseaux mineurs, maçons, charpentiers, tisserands et tailleurs. Les uns cherchent dans le sein de la terre une température plus égale et plus chaude pour leurs tendres œufs; les autres leur maçonnent une chaumière : attendant avec patience que les petits fondemens de boue mêlée de paille soient bien secs, ils les resserrent, en y collant leur queue, et en les pressant de tout le poids de leur petit corps, jusqu'à ce que la première couche de maçonnerie puisse, sans crouler, en supporter une seconde.

Le pic des bois, à bec d'ivoire (*picus principalis*), est le roi des oiseaux charpentiers; l'écorce des bois les plus durs s'ouvre pour lui fournir sa nourriture, et, dans l'aubier, s'arrondit son nid. Dans les bas pays de la Caroline, cet oiseau, pour y établir sa demeure, choisit le puissant cyprès des marais. Mâle et femelle, travaillant ensemble et alternativement, s'y creusent une large cavité de deux à cinq pieds de profondeur, et faite en tournant, de telle sorte que le vent n'y puisse pénétrer. M. Rennie, qui a réuni, dans ces petits volumes d'histoire naturelle, les morceaux les plus intéressans des premiers naturalistes français, anglais et américains, cite cette intéressante histoire d'un pic à bec

Digitized by Google

d'ivoire, capturé par le grand ornithologiste des États-Unis, l'Écossais Wilson :

« La première fois que je remarquai cet oiseau, ce fut dans la Caroline septentrionale, à environ douze milles au nord de Wilmington ; j'y trouvai et blessai légèrement à l'aile le Pic dont je donne le dessin. Quand je le saisis, il poussa les cris les plus pitoyables, perçans, réitérés, ressemblant tout-à-fait aux vagissemens les plus violens d'un enfant à la mamelle. Mon cheval fut si effrayé que je faillis être jeté à terre. Ces cris plaintifs, si douloureux à entendre, surprirent tous ceux qui se trouvèrent sur mon passage pendant que je traversais les rues de Wilmington. Les femmes surtout se pressaient aux fenêtres et aux portes en me jetant des regards pleins de frayeur et d'anxiété. Je poursuivis ma route : quand j'arrivai devant l'hôtel où je comptais descendre, l'hôte accourut, et nombre d'autres gens également alarmés. L'inquiétude générale s'augmenta, quand je demandai si l'on pouvait me loger, et me donner tout ce qui était nécessaire à moi et à mon marmot. L'hôte eut l'air stupéfait, les autres me regardaient avec stupeur. Après m'être amusé une ou deux minutes à leurs dépens, je produisis mon Pic des bois, et un rire général s'ensuivit. Je renfermai l'oiseau dans ma chambre pendant que j'allais faire panser mon cheval. Moins d'une heure après je revins, et, quand j'ouvris ma porte, le prisonnier poussa le même cri perçant de détresse, qui paraissait causé maintenant par le chagrin de voir ses tentatives d'évasion découvertes. Grimpant le long de la fenêtre, presque à la hauteur du plafond, il avait commencé à percer le mur. Le lit était couvert de larges morceaux de plâtre; presque seize pouces carrés de latte étaient mis à découvert, et un trou, assez large pour y mettre le poing, était creusé dans la solive. Certainement il n'aurait pas fallu une heure de plus pour que l'oiseau eût ouvert sa route par là. Attachant alors une corde à son pied, je le liai solidement à la table. Je désirais le conserver en vie, et allai lui chercher une nourriture qui pût lui convenir. En redescendant, je l'entendis encore à l'ouvrage, et eus la contrariété, en rentrant, de trouver qu'il avait abîmé, en déchargeant sur elle sa colère, la table d'acajou à laquelle il était lié. Il me blessa assez fortement, à plusieurs reprises, pendant que je le dessinais, et déploya tant d'audace, un si indomptable courage, que je fus fréquemment tenté de le rendre à ses forêts natales. Il passa avec moi près de trois

Digitized by Google

jours, refusant toute nourriture, et je le vis mourir à regret. La tête et le bec de cet oiseau sont en grande estime chez les Indiens, qui les portent autant comme amulette que comme ornement, et les vendent à de hauts prix aux tribus du Nord. »

Parmi les oiseaux fabricans de paniers, il faut distinguer le Baya, espèce de moineau que l'on trouve dans l'Indoustan, et qui se distingue par la beauté de son plumage et sa sagacité à faire son nid; il le tresse fort habilement avec de longs brins d'herbe, dans la forme des bouteilles à large ventre et à cols étroits dont se servent les chimistes; et il le suspend, par le bout le plus mince, à l'extrémité d'une branche assez forte seulement pour soutenir le poids de la petite habitation et de ses hôtes, garantis ainsi des attaques des serpens, des écureuils et des oiseaux de proie. Ces nids ont plusieurs divisions : ce sont des appartemens complets. Dans l'un la femelle couve; l'autre, consistant en un petit toît de chaume, abrite une courte perche horizontale sans fond, sur laquelle le mâle perche à l'abri de la pluie, gardant son nid, balancé par le vent, au bout d'un fil léger, et amusant sa famille par ses joyeux gazouillemens. On voit des centaines de ces petits paniers suspendus au même arbre.

Les moineaux des haies, la bergeronnette, le rouge-gorge, le linot, sont tisserands et bordent leurs nids d'une trame ouvrée en cheveux, et d'une grande épaisseur; mais l'étourneau de Baltimore est plus habile ouvrier : il fabrique une espèce de feutre, dont il forme une poche de six à sept pieds de longueur qu'il fourre de ce qu'il peut trouver de plus doux, et termine avec une couche de crin. Le lit douillet est abrité par un dais naturel ou parasol de feuilles; car, comme la demeure du Baya, il est attaché à l'extrémité d'un léger rameau. Dans la saison où le Baltimore fait son nid, les femmes sont obligées de veiller sur le fil ou le coton qu'elles mettent blanchir dehors, car l'oiseau en dérobe souvent en grande quantité.

Quant à l'histoire du Loxia du Bengale (*loxia Bengalensis*), on la croirait fabuleuse et inventée par l'imagination brillante de ces orientaux qui nous ont raconté les amours du rossignol et de la rose, si la constante observation des septentrionaux n'était venue fortifier notre foi et constater les faits. Le Loxia, très-commun dans l'Inde, apprend, comme un chien fidèle, à rapporter à son maître, perche sur le doigt, et s'é-

Digitized by Google

lance, à un signe, sur l'anneau lancé dans un puits, atteignant le bijou avant qu'il touche l'eau : messager d'amour, il apprend à porter un billet d'une maison à l'autre, enlève sur le front des jeunes indiennes le *ticas*, mince plaque d'or qu'elles portent comme ornement entre leurs sourcils, et le remet à leurs amans, qui instruisent l'oiseau à ce manége. Son instinct naturel est encore bien plus merveilleux que ce qu'il apprend des hommes : il tisse, avec des brins de gazon, un nid semblable au drap, en forme de bouteille, l'attache fortement aux branches élevées du haut figuier des Indes ou du palmier, au-dessus des fraîches émanations d'un puits ou d'un ruisseau murmurant, exposé de façon à ce que les vents le balancent, et il place l'entrée dessous pour mettre la couvée à l'abri des oiseaux de proie. Ce nid, qui renferme deux ou trois pièces séparées, il l'éclaire la nuit avec un ver luisant ou une lucciole; il attrape l'insecte vivant et le colle, le fixe aux parois de son petit palais avec un peu de terre humide et grasse. Afin que tout ce récit ne soit pas traité de fable, voici des expériences faites par un Anglais résidant dans l'Inde, et dont les détails sont ajoutés par M. Rennie pour confirmer ce fait presque incroyable :

« Désirant m'assurer de la vérité, pendant l'absence de l'oiseau, vers quatre heures de l'après-midi, j'envoyai un domestique à sa poursuite pour le tenir éloigné pendant que j'examinerais le nid; j'ouvris la porte et trouvai un ver luisant attaché aux parois intérieures avec cette espèce de terre moite que les indiens appellent *morum*. Ayant recousu et replacé le nid, je l'examinai de nouveau le soir suivant : je trouvai un nouveau ver, plus petit, collé avec de la nouvelle terre, un peu à côté de la place où j'avais vu l'autre. J'ai fait la même expérience sur trois autres nids : dans deux j'ai trouvé la petite lampe de nuit vivante, placée de la même manière; dans le troisième, la terre humide était toute prête, mais l'insecte n'y était pas encore attaché, etc. »

L'observateur du Loxia trouve peu vraisemblable que le ver luisant soit mis à part en provision, l'oiseau ne mangeant pas la nuit et se plaisant à prendre sa nourriture au soleil. L'existence des appartemens séparés ne peut, selon lui, être mise en doute, et ils ne sont pas destinés à de successives couvées, le tissu du nid étant d'une seule couleur et évidemment fait d'un même travail suivi, et non repris à diverses fois.

Il serait trop long de parler du tailleur (*sylvia sutoria*), qui coud,

Digitized by Google

se servant de son bec comme d'une aiguille, une feuille morte et une vivace, et attache son léger nid de duvet à cette dernière. Tant de merveilles se rattachent à toutes les parties de l'histoire naturelle, qu'il faudrait dépasser les bornes d'un court article pour nommer seulement les oiseaux qui foulent le feutre de leurs nids, ceux qui les fabriquent en pâtes succulentes, délices de la Chine, et l'un des revenus les plus considérables de l'île de Java. Ce volume de M. Rennie est d'un vif intérêt, quoiqu'il soit peut-être inférieur à celui qui l'a précédé, et qui traitait de l'architecture des insectes.

Le cahier sur les ménageries parle surtout de l'éléphant, et est en tous digne de cette collection si appropriée aux besoins scientifiques des gens du monde et de la jeunesse qu'ils appellent à des études plus profondes, en suivant le précepte du Tasse, en emmiellant les bords du vase.

L'édition que nous annonçons du dictionnaire estimé du colonel Montagu est enrichie des notes de M. Rennie; il y a ajouté des détails intéressans, des faits nouveaux qu'il est habile à recueillir.

6. — *The botanical Miscellany*. — Répertoire de Botanique, consistant en figures et descriptions des plantes que leur nouveauté, leur rareté, leur histoire, leur application dans les arts, en médecine et dans l'économie domestique, rendent remarquables, ouvrage enrichi de notices et de notes scientifiques; par *W. Jackson* Hooker et Regius, professeur de botanique à l'université de Glasgow. Londres, 1831; Murray. In-8.

7. — *The Library of agricultural and horticultural knowledge*. — Bibliothèque d'agriculture et d'horticulture. Londres, 1831; Baxter. In-8.

8. — *The quarterly Journal of Agriculture*, n. 12. — Journal d'agriculture, paraissant tous les trois mois. Édimbourg, février 1831; Blackwood. In-12.

Le Répertoire botanique est une belle entreprise, c'est un des plus remarquables parmi les journaux scientifiques de l'Angleterre, qui en a peu de ce genre, surtout si l'on compare ce petit nombre à l'effrayante quantité de publications périodiques politiques et littéraires. L'entreprise se soutient avec persévérance au milieu de circonstances peu encourageantes; le nouveau numéro contient la flore de l'Inde, des îles Malay, si peu connues, et d'une partie de l'Amérique du sud : les planches,

Digitized by Google

très-bien exécutées, ont été terminées et coloriées avec soin sous l'inspection du docteur Wight, dernier directeur de l'établissement botanique de Madras. Mais ce n'est pas seulement des gravures soignées et exactes, des explications techniques, claires et savantes qui rendent cet ouvrage recommandable; des extraits inédits de journaux de voyages de divers savans ajoutent à l'intérêt. Des descriptions, pleines de vie et de fraîcheur, transportent dans les lieux où naissent les fleurs, les plantes dont on n'a pas seulement la froide nomenclature, comme il arrive trop souvent dans les ouvrages de ce genre; et le frais coloris des planches se retrouve dans le style. C'est à M. Cruckshank que l'on doit le récit de la fête des narcisses dans la vallée de *los Amançaes*, au pied des Cordillières, à une demi-lieue de Lima; cette espèce de foire gaie, brillante, s'ouvre le soir de la Saint-Jean, à l'entrée de l'hiver, lorsque les *amançaes* (narcisses) sont en pleines fleurs et étendent leur tapis d'or baumé sur toute l'étendue du frais vallon; alors les collines environnantes, les routes, les plaines se couvrent et sont en quelque sorte diaprées d'une population parée de fleurs et de vêtemens de couleurs brillantes. Quand le jour est beau, que le brouillard remonte sur les hauteurs, la scène est singulièrement pittoresque : d'un côté, les flancs escarpés et rocailleux de la vallée sont bigarrés de troupeaux qui, gardés par des bergers indiens vont, tournoyant dans les rochers, se perdre dans les nuages; la plaine, les vallées, sont couvertes de groupes animés, et, à l'autre bord de la rivière, on voit de nouveaux arrivans se détacher par bouquets sur le fond d'arbres et de bosquets d'orangers qui garnissent les jardins du faubourg; les aiguilles blanches des clochers de la ville se dessinent sur des montagnes bleues, et si l'œil cherche à suivre les sinuosités du vallon, il rencontre la vaste mer et l'île Saint-Laurent qui termine la perspective.

M. Cruckshank, entre autres végétaux, signale la *papas-amarillas*, ou patate jaune : tous ceux qui en ont mangé au Pérou la préfèrent de beaucoup aux nôtres; mais, jusqu'à présent, elle n'a réussi que dans les Andes, dégénère dans les vallées d'Amérique et ne produit pas dans nos climats.

L'esquisse biographique sur feu le capitaine Dugald-Carmichaël est un des morceaux les plus saillans de ce numéro du Répertoire. Né en 1772, à Lismore, dans les Hébrides, Dugald échappait dès son en-

Digitized by Google

fance à l'éducation scolastique de sa paroisse pour errer dans ces marais, ces champs, ces lieux déserts que l'imagination nuageuse des habitans de ces îles peuple d'esprits malfaisans, de lutins, qui dansent à cheval sur des feux follets, et gardent des trésors cachés. Sans crainte il cherchait, dans les lieux les plus reculés, leurs véritables trésors, les fleurs, les plantes; il les dessinait, les peignait avec l'écorce brune de l'aune : les pointes des bruyères lui fournissaient le jaune, son sang le pourpre, et l'encre donnait les teintes les plus sombres. Les récits de Carmichaël sur l'histoire naturelle, dont il recommande l'étude à la jeunesse avec une vive éloquence, sont d'un intérêt facile à comprendre : il aimait trop la nature pour qu'elle ne lui livrât pas ses secrets. Ses remarques sur la mission Morave, destinée à améliorer la situation des Hottentots, en surveillant leur instruction, m'ont plu beaucoup moins. « Instruire l'esclave, dit-il, avant le maître, ne peut servir à rien de bon : une race avancée et intelligente, au service d'une autre qui n'est ni instruite ni intelligente, serait une monstruosité dans la société humaine dont il n'y a nul exemple. » Cette simple citation suffit, ce me semble, pour indigner. En sommes-nous encore à élever des hommes pour servir de bêtes de somme et être contens de leur sort! qu'ils s'instruisent à le maudire, au moins, et remontent ainsi à la condition humaine qui est de juger, sentir, connaître, fût-ce pour souffrir. Il n'est guère question de la situation de l'Afrique, même de ses régions les plus méridionales, sans que les Anglais ne signalent, en s'en affligeant comme orgueil national, notre établissement à Alger; c'est à leurs yeux le premier pas fait pour la civilisation de cette partie du monde, d'un si difficile accès.

La Bibliothèque d'Agriculture, sous la forme d'un dictionnaire alphabétique, s'occupe encore plus de pratique que de théorie, et offre plus d'applications faciles, d'expériences bien constatées que de grandes recherches et de curieuses hypothèses. Ce journal, fait dans un pays où l'agriculture est si généralement et si bien étudiée, doit encore aider à l'avancement d'une science qui est en si grand honneur en Écosse, que récemment un de ses plus beaux génies n'a pas dédaigné d'y consacrer plusieurs de ses veilles et quelques-unes de ses plus belles pages. Jadis le plus illustre poète écossais, l'immortel Burns, murmurait ses vers ravissans en traçant le sillon le plus droit, et ne voyait sa gentille muse, sa muse accorte et naïve, que revêtue du plaid des moissonneuses, cou-

Digitized by Google

ronnée de bruyère des montagnes, et le bouquet de fleurs et d'épis à la main. *A—de* M.

9. — *Flora boreali Americana*, etc. — Flore de l'Amérique boréale, composée principalement d'après les plantes recueillies par le docteur *Richardson* et M. *Drummond*, dans la dernière expédition sous le commandement du capitaine Franklin; par W. JACKSON HOOKER. Londres, 1831; Treuttel et Wurtz. In-4°, avec un grand nombre de planches.

10. — *Historical Researches on the conquest of Peru*, etc. — Recherches historiques sur la conquête du Pérou, du Mexique, de Bogota, etc., au treizième siècle, par les Mongols, accompagnés d'éléphans, par J. RUNKING. Londres, 1831; Longman. In-8°.

11. — *The life and adventures*, etc. — Vie et aventures de *Nathaniel* PEARCE, écrites par lui-même durant sa résidence en Abyssinie, depuis 1810 jusqu'en 1819, avec un récit de la visite de M. COFFIN à Gondar. J. J. HALLS, éditeur. Londres 1831; Colburn et Bentley. 2 vol. in-12.

12. — *Narrative of the Ashantee war.* — Histoire de la guerre des Ashantis, et tableau de l'état actuel de la colonie de Sierra-Leone, par le major RICKETTS. Londres, 1831; Sempkin et Marshall; Edgerton-Ridgeway. In-8.

En attendant que nous y introduisions la civilisation par la porte que nos armes nous y ont ouverte, les Anglais explorent l'Afrique. Leurs voyageurs la parcourent d'orient en occident; leurs consuls, établis sur les bords du Nil, font remonter ses rives jusqu'à la source de ses débordemens réguliers; après Mungo Park et Clapperton, et avec plus d'esprit d'observation, les frères Lander (1) ont suivi le Niger, ou rivière Quorra, dans tous ses détours, sous tous ses noms sauvages, et l'ont descendu cachés, filant dans leur bateau, sous les sombres avenues des Mangroves jusqu'à son embouchure. Le major Ricketts, sur les côtes de Guinée, à peine échappé aux mains cruelles des Ashantis, raconte leurs guerres et de curieux traits de leurs mœurs barbares et héroïques. Pearce, en neuf ans de séjour en Abyssinie, dans

(1) Le curieux voyage de Richard et John Lander, dont toute l'Angleterre savante et littéraire s'occupe, paraîtra sous trois mois environ: à Londres, chez Murray; et en même temps à Paris, traduit par M^me^ *Louise* SW. BELLOC.

Digitized by Google

le Tigré et le Gondar, a pu étudier en détail le pays et ses habitans. Marié comme les naturels, vivant avec eux, suivant leurs coutumes, favori du gouverneur, du *Ras* du royaume de Tigré, Welled-Selasse, il était devenu tout-à-fait sujet de ce roi d'Abyssinie, et ne conservait de l'Europe que ses souvenirs, et un esprit exempt de superstitions qui lui a permis d'observer celles du pays où il faisait un si long séjour. Ce marin vagabond, déserteur, renégat, par surabondance d'esprits vitaux (car ce n'était point un homme vicieux, et ses folies sont de la nature de celles des enfans qui font leurs plus grandes sottises uniquement pour remuer), aurait pu nous donner la relation la plus intéressante, la plus romanesque, bien que tout y fût vrai; mais la forme manque. L'esprit peu cultivé de Pearce n'a pas su mettre en œuvre et coordonner ses matériaux et ses souvenirs. M. Salt, à qui il avait légué ses papiers, les a transmis au comte de Mountmorris qui, chargé il y a vingt-cinq ans d'explorer les côtes occidentales de la mer Rouge et l'intérieur de l'Abyssinie, avait laissé la meilleure partie de sa tâche à M. Salt. Enfin le comte publie, par l'entremise d'un tiers, les documens de Pearce, avec leurs longueurs, leurs redites, et toute la froideur d'une diction embarrassée.

Pearce compte six Ras en Abyssinie, tous parens, tous en guerre les uns avec les autres. La petite vérole s'unit à la guerre civile pour désoler le pays. Le voyageur mentionne plusieurs autres maladies comme assez communes, entre autres le *tigretier*, étrange état d'extase qui se guérit, comme la piqûre de la tarentule, par une musique et une danse furibondes. Le remède et la maladie, aussi extraordinaires l'un que l'autre, auraient tout l'air d'être fabuleux sans la naïveté des détails circonstanciés donnés par le voyageur qui, le premier à élever des doutes, ne s'est laissé convaincre que par ses propres yeux. Témoin de plusieurs accidens graves et de quelques guérisons, il faillit perdre sa femme du *tigretier*. A la suite d'une fièvre brûlante, elle était tombée dans une langueur qui la réduisit à toute extrémité : elle ne mangeait point, ne dormait pas, restait couchée, ne pouvait parler que dans un langage intelligible seulement pour les personnes attaquées du même mal, versait des torrens de larmes mêlées de sang et d'eau; enfin elle était sujette à de fréquentes convulsions. Pearce, soupçonnant une comédie, essaya d'un remède brutal; mais à peine avait-il frappé légèrement la pauvre créature qu'elle devint semblable à un froid ca-

Digitized by Google

davre, les jointures de ses membres se raidirent et elle perdit tout sentiment. Grâce à la musique, elle reprit ses sens; mais pour la guérir il fallut avoir recours aux grands remèdes, tels que les pratiquent dans le Tigré tous ceux qui sont suffisamment riches. Les pauvres sont obligés de s'associer pour ce traitement. On chargea le col, les bras amaigris, les jambes de squelette de la moribonde d'ornemens d'argent, empruntés à toutes les connaissances, à tous les parens. La musique entière fut mise en réquisition : trompettes de cuir d'éléphant, fifres de bois à sons sauvages, *toras* à voix rauque, et le gros tambour long et étroit que l'on frappe des deux côtés comme nos timballes, unirent leurs bruits, leurs sons barbares. A ce concert terrible, la malade se ranima petit à petit; elle commença à agiter sa tête et ses épaules, parties qui jouent le plus grand rôle dans les ballets abyssiniens, et finit par des sauts prodigieux et les mouvemens les plus extraordinaires. Il fallut plusieurs jours d'une danse qui épuisait les musiciens chargés de l'animer, pour chasser la maladie. Enfin la malade, après un exercice convulsif inoui, détacha et laissa tomber l'un après l'autre, toujours en dansant, les ornemens empruntés, s'enfuit avec la rapidité d'une flèche, tomba à plat, comme frappée d'une balle, et quand elle fut relevée, elle parlait sa langue et était guérie.

Ces peuples sont chrétiens, mais leur religion est mêlée des plus étranges superstitions, dans lesquelles figurent les saints changés en serpens, les eaux miraculeuses, les croix qui pleurent, les feux du ciel (allumés par un foyer de verre), etc. Les cérémonies d'enterrement rappellent les usages grecs et irlandais : tous ceux qui ont connu le mort viennent le pleurer, prendre part au banquet, et apporter les *dives* ou présens. On chante des espèces de myriologues : il y a des pleureuses et des improvisateurs à gages. Pearce eut la douleur de présider ces cérémonies à la mort de son fils enfant, et lui-même, prêt à mourir, reçut les derniers sacremens, en conservant assez de présence d'esprit pour raconter des usages qui ne sont pas très-éloignés des nôtres. Avant de l'administrer, le prêtre, lui demandant son nom de baptême, l'adjure de s'en servir comme sauve-garde, de billet de passe que J.-C. lui a accordé pour son entrée en l'autre monde. Nathaniel revint de cette maladie, non sans que les prêtres, en faveur de qui il avait testé, ne fissent valoir leur intervention, assurant que le sacrement avait servi au salut du corps en préparant celui de l'ame.

Digitized by Google

Les mariages sont plus mahométans que chrétiens, excepté dans leurs préliminaires : les jeunes filles en âge d'être mariées, c'est-à-dire dès l'âge de huit ans, sont exposées devant leur porte pendant toute la saison de la sécheresse, leurs cheveux sont nattés avec soin, leurs paupières noircies par le *cohot*, leurs mains rougies avec la *socella*; elles filent le coton ou vannent le blé tout le long du jour, leurs mères leur ont appris comment sourire et comment regarder, et elles attendent le chaland. Une fois choisies, le mariage n'est qu'un simple accord avec les parens; il n'y a pas de sacrement. Des présens sont échangés; les séparations entre mari et femme sont fréquentes, et la polygamie générale.

La licence des prêtres et de la noblesse, malgré les jeûnes fréquens et les pratiques extérieures nombreuses, a frappé même l'Européen. Les ouvriers, surtout ceux qui travaillent l'or, l'argent, sont honorables et honorés; quant aux potiers de terre et aux ouvriers en bois, aussi fidèles que les autres à se conformer à ce culte tout extérieur, ils n'en forment pas moins une caste réprouvée et repoussée des églises; on les accuse de se changer en hyènes et autres animaux féroces. Les convulsions sont toujours l'effet de leur mauvais regard, et ils sont également craints et repoussés dans le Tigré, où on les nomme *tibbib*, et dans le Amhara, où ils sont appelés *bouda*. Dans son excursion à Gondar, M. Coffin assiste à une chasse d'éléphant; il parle de celle des nègres ou *shangallas*, complément de l'éducation d'un jeune prince ou fils de Ras : décrit les puits secrets pour cacher les provisions et les trésors en cas d'invasion, parle de différentes races curieuses de singes, assez ressemblantes aux races d'hommes que M. Hope trouva à Bornéo et à Sumatra, chez les Caraïbes, près de la côte de Guinée, dans la Samogitie, à l'extrémité nord du globe, et au midi dans la terre de Van-Diemen et la Nouvelle-Hollande. Dans le voyage de Coffin, ajouté à la narration de Pearce, il y a peut-être, proportion gardée, plus de faits, plus de renseignemens que dans le travail de ce dernier, qui s'est trop étendu sur les guerres entre les Ras rivaux et sur des petits détails d'intérêt personnel.

Le major Ricketts, arrivé sur la Côte-d'Or, à l'extrémité occidentale de l'Afrique, en 1822, au moment où sir Charles Maccarthy prenait possession, en qualité de gouverneur, de la colonie que les Anglais

Digitized by Google

ont placée au-dessous, et en rivalité de notre établissement du Sénégal, a été témoin de toute la querelle entre les Ashantis et les Anglais, a pris part à la guerre, et ses récits sont pleins d'un intérêt poignant : ce ne sont que faits sanglans, détails de supplices, paroles de courage et traits de cruauté.

Mécontent des Anglais, le roi des Ashantis leur fait dire de quitter le cap Coast-Castle, car il est résolu de les repousser dans l'Océan : « S'ils veulent résister, qu'ils arment les poissons de la mer, car l'armée des Ashantis sera innombrable. » Sir Charles Maccarthy défait, grâce à la lâcheté de la partie nègre de l'armée anglaise qui s'enfuit sans combattre, tué à coups de feu au moment où il se retirait du champ de bataille, fut dépecé en morceaux : les principaux chefs ashantis mangèrent son cœur pour s'imprégner de sa bravoure; ses os et sa chair desséchés, divisés entre les plus vaillans, leur servaient de talisman pour inspirer le courage; sa tête, conservée par le procédé connu de ces sauvages, de telle sorte qu'elle semblait encore vivante, fut portée devant le roi à la bataille décisive dans laquelle, malgré ce talisman, il fut complétement battu. Plusieurs rois noirs, du parti des Anglais, montrèrent une grande vaillance, et la reine d'Akim, jeune négresse d'environ cinq pieds, à la physionomie enfantine, à la voix douce et affectée, chargée d'un collier massif de balles, brandissant un coutelas à manche d'or émaillé, se lança au plus épais de la mêlée. Le soir d'avant elle disait à quelques Européens qui l'allaient visiter : « *Osai* m'a chassée de mon pays parce qu'il me croit faible, mais, bien que femme, j'ai un cœur d'homme. » Une charge du roi des Akimbous, dans cette bataille mémorable qui termina la guerre et força le fier roi des Ashantis à payer un tribut de plusieurs onces d'or et à donner des ôtages, est contée avec une grande verve par le major Rickets.

« Sur la droite le combat ne fut pas une moment douteux ; le roi d'Akimbou chassait tout devant lui, et, pénétrant jusque dans le camp des Ashanties, il les prit en flanc; sa route était marquée par les colonnes de fumée qui s'élevaient devant lui; l'herbe courte, desséchée par l'excessive chaleur et par le séjour de nos troupes qui avaient bivouaqué deux nuits au pied des arbres, était en feu; des bouffées de fumée s'élevaient çà et là au-dessus des cimes des arbres; quelques capitaines Ashantis se faisaient sauter dans leur désespoir; à peine distinguait-on

Digitized by Google

le bruit des explosions à travers les acclamations des uns, les cris de douleur des autres, les gémissemens des mourans, des blessés, et tout autour du gazon en flammes la bataille se déchaînait dans toute sa fureur; c'était une scène de l'enfer, l'imagination peut se la figurer, non la décrire; le carnage, la destruction, faisaient songer aux bizarres fictions d'un conte oriental. Cela ne ressemblait point à un fait, à une réalité possible. »

C'est chose effroyable qu'une guerre de ces barbares, fouillant le corps de l'ennemi tombé de leurs propres mains rougissantes, atteignant le cœur de leurs ongles sanglans, l'arrachant, et exprimant sur la terre le sang de cette palpitante éponge, horrible libation de cannibales à l'heureux succès de leur cause.

Après ces récits, ces tableaux repoussans et terribles, les discussions sur les intérêts de la colonie de Sierra-Leone semblent bien fades. Le major se réjouit que l'emploi des recrues enrôlées parmi les naturels rende à l'Europe les soldats anglais; car les fièvres, que la chaleur intense du soleil semble pomper du sein de la terre, ouvert par les pluies, déciment cette population transplantée. Les nôtres vont périr là en expiation des malheureux naturels du pays que nous envoyons mourir en Amérique en broyant la canne à sucre. A. *de* M.

13. — *A. Vindication of the south missionaries.* — Réfutation des erreurs contenues dans le Voyage d'Othon de Kotzebue, à l'égard des missionnaires de la mer du Sud, par W. Ellis. Londres, 1831; Westley. In-8°. (Voy. *Rev. Enc.*, t. L, p. 492, l'annonce du Voyage de Kotzebue.)

14. — *Novelist's Library*, etc. — Bibliothèque des Romans, publiée par Roscoe. Londres, 1831; Cochrane. In-12, avec fig.

ALLEMAGNE.

15. — *Briefwechsel zweier Deutschen*, etc. — Correspondance de deux Allemands, publiée par P. A. Pfizer. Stuttgart, 1831; Cotta.

L'auteur de cette correspondance politique est un patriote allemand qui appelle de ses vœux et de ses efforts l'unité de la famille germanique : « Il faut, dit-il, descendre chez les classes inférieures, il faut

Digitized by Google

visiter la chaumière du paysan pour mesurer toutes les calamités qu'un funeste morcellement a apportées sur l'Allemagne. C'est là que l'on peut voir le peuple le plus laborieux de la terre gagner à peine de quoi se préserver du froid et de la faim ; les natures les plus robustes s'épuiser avant l'âge par de dures privations et des fatigues outrées, dans une lutte perpétuelle pour soutenir la plus misérable existence; des milliers de pères de famille considérer comme une faveur du ciel la mort de leurs enfans invalides, et leur propre mort avec la stupide insensibilité de l'esclave ; les consolations de la religion impuissantes pour étouffer les cris d'un désespoir qui se plonge pour s'oublier dans une ivresse brutale, et les premières nécessités de la vie devenues pour une foule d'hommes un luxe auquel ils ne peuvent atteindre. »

Si de pareilles misères affligent l'Allemagne morcelée, elles sont plus poignantes encore en Angleterre où règne l'unité gouvernementale, telle du moins qu'on l'entend dans le système constitutionnel. C'est donc à l'ordre social lui-même, c'est-à-dire à la répartition injuste de ses maux et de ses faveurs qu'il faut attribuer cette terrible crise. Demandons cependant avec le publiciste allemand que les frontières de tant de petits états s'aplanissent devant une loi uniforme ; car alors tomberont ces lignes de douanes armées contre le commerce, ces droits et ces prohibitions qui accablent l'industrie ; et alors les travailleurs, libres dans leur féconde activité, seront bientôt en état d'acheter, sans les arracher par la violence, le rang et les avantages qui leur sont dus. M. Pfizer pense, avec tous les hommes éclairés, que la Prusse, malgré la direction réactionnaire dans laquelle elle se trouve momentanément engagée sous l'influence de la Russie, est néanmoins appelée à devenir un jour le foyer autour duquel se grouperont les états constitutionnels de l'Allemagne méridionale. Il est fâcheux que des vues aussi bien inspirées soient quelquefois interrompues par des passages où le juste orgueil national de l'auteur dégénère en un patriotisme étroit et sauvage, s'exprimant par la haine de l'étranger et particulièrement de la France.

16. — *Philipp Melanchton's Werke*, etc. — *Choix des œuvres de Philippe Melanchton*, publié par le docteur F. A. Koethe. 3 - 6 parties. Leipzig, 1829—30; Brockhaus. 4 vol. in-8; prix des 6 vol. 2 th. 8 gr.

Nous avons annoncé (Voy. *Rev. Enc.*, juin 1830, p. 681) les deux

Digitized by Google

premiers volumes de cette collection à laquelle préside un choix judicieux et dont le prix est extrêmement modique. Elle se trouve maintenant complète et contient les principaux ouvrages de Melanchton, les uns dans le style primitif collationné avec soin (*la Confession d'Augsbourg*), d'autres en traduction (*l'Apologie de la Confession* et les fameux *Loci theologici*); pour ce dernier ouvrage, la version du docteur Justus Jonas, revue par Melanchton lui-même, et qu'il déclarait supérieure à l'original latin, a été choisie de préférence aux versions plus modernes. Outre ces grandes compositions, le recueil de M. Koethe contient un volume d'*Avis et Opinions* choisis au nombre de vingt-cinq, quelques écrits polémiques, des discours, des lettres, des explications de psaumes, la vie de Luther, etc.; enfin un essai biographique sur Melanchton, fait avec soin et fort étendu. La lecture de ces volumes doit être recommandée aux personnes qui, sans pouvoir consulter l'immense collection des œuvres des réformateurs, veulent cependant avoir des notions approfondies sur le grand mouvement religieux de cette époque et sur les principes qui servent de base au protestantisme. H.

17. — *Ueber Pressfreiheit*, etc. — Sur la liberté de la presse et la censure des livres par le comte *Jos.* DE DESSEWFFY. Leipzig, 1831, Cette brochure est remarquable comme traduction d'un manuscrit latin présenté par son auteur à la diète hongroise, le 16 avril 1830.

18. — *Geschichte des Hauses und Landes Furstenberg*, etc. — Histoire de la maison et du pays de Furstenberg, par *Ernest* MUNCH. T. I. et II. Aix-la-Chapelle, 1829-1830; Mayer. In-8°.

19. — *Der Kampf im Westlichen Frankreich.* — La lutte dans la France occidentale pendant les années 1793 à 1796. Leipzig, 1831; Brockhaus. In-8 de 341 pages, avec deux cartes.

Cet historien anonyme de la guerre de la Vendée termine sa préface avec le plus grand sang froid par ce vœu peu charitable : « Puisse l'exemple vraiment sublime d'une lutte continuée presque toujours sans espoir, et pourtant avec courage, pour le trône et l'autel, animer beaucoup de cœurs. » Il ne se doute peut-être pas lui-même que c'est comme s'il souhaitait que, partout où il se fait de grandes réformes dans l'État, désirées par la majorité, la partie la moins éclairée prenne les armes pour les combattre

Digitized by Google

et allume la guerre civile, sous prétexte de défendre le trône et l'autel. Au reste, il est certain que cette guerre, quelque déplorable qu'elle soit, est faite pour exciter un vif intérêt. Selon l'auteur, il y a peu d'ouvrages français satisfaisans sur la guerre de la Vendée, parce que les chefs ont tous péri, et que ceux qui les ont combattus n'ont pu connaître les ressorts secrets ou n'ont pas traité leurs ennemis avec impartialité. Comme l'auteur ne cite pas ses garans, nous ignorons s'il a connu tous les historiens, par exemple la *Vie de Charette*, par Le Bouvier-Desmortiers, les *Victoires et Conquêtes*, etc. L'auteur est quelquefois si bref, que l'exposé des événemens y perd. Par exemple, à la fin de la carrière de Charette, il se contente de dire que ce chef fut pris et fusillé, ce qui ferait croire qu'on n'observa même pas les formes de la justice dans cette guerre. Il est pourtant certain que Charette fut traduit devant un conseil de guerre, qu'il eut un défenseur, et qu'au moins les formes de la justice militaire furent conservées. Au total, cet exposé est fait avec clarté et avec assez d'impartialité, malgré le vœu de la préface qui pourrait faire croire, mais à tort, que l'auteur est froidement fanatique. D.—G.

20. — *Ueber die Cholera-Krankheit*, etc. — Sur le choléra-morbus, par J.-Ch. de Loder, conseiller d'état à Moscou. Kœnigsberg, 1831; J.-B. Bon.

Cet opuscule se recommande par le nom de l'auteur, qui a eu sous sa direction un hôpital consacré aux malades atteints du choléra.

21. — *Geschichte der deutchen National-Literatur*, etc. — Histoire de la littérature allemande, par *Charles* Herzog. Iéna, 1831; Schmid. In-8°.

22. — *Geschichte der deutschen Poesie*, etc. — Histoire de la poésie allemande durant le moyen âge; par *Ch.* Rosenkranz. Halle, 1830; Anton et Gebbcke.

23. — *Bibliothek deutscher Dichter*, etc. — Bibliothèque des poètes allemands du dix-septième siècle. Douzième volume, contenant les poésies de *Frédéric* Spee. Leipzig, 1831; Brockhaus.

Cette intéressante collection, commencée par l'auteur des *Chants helléniens*, Wilhelm Muller, se continue depuis sa mort sous la direction de M. *Ch.* Foerster. Le douzième volume, publié récemment, contient les ouvrages de Fr. Spee, jésuite de Cologne, né en 1595,

Digitized by Google

mort en 1635, poète populaire, dont les compositions portent l'empreinte du mysticisme religieux de cette époque.

24. — *Kurzgefasstes Lexicon.* — Dictionnaire abrégé des auteurs pseudonymes allemands ; par *Fr.* RASMANN. Leipzig, 1830. Hauck. In-8°.

25. — *Hoffmann's erzählende Schriften*, etc. — Choix des Contes et Nouvelles d'HOFFMANN, publié par sa veuve *Micheline* HOFFMANN, avec la *biographie de l'auteur*, par HITZIG. Stuttgart, 1831 ; Brodhag. 18 vol.

L'intéressant ouvrage de Hitzig sur la vie privée et littéraire de son ami est un complément indispensable des œuvres d'Hoffmann : ce sont des mémoires écrits par un autre lui-même. Hitzig, l'un des criminalistes les plus distingués de l'Allemagne, homme d'esprit et de cœur à la fois, qui a vécu dans l'intimité de plusieurs écrivains célèbres, a regardé comme un devoir envers eux et envers le public, si souvent abusé dans ses jugemens, de les peindre d'après nature tels qu'il les a connus. Ses biographies d'Hoffmann et de Werner sont des monumens précieux pour l'histoire littéraire de notre époque. La première parut en 1823, peu de tems après la mort d'Hoffmann (Berlin, chez Dummler, 2 vol. in-12). — La nouvelle publication que nous annonçons, et qui ne comprend qu'une partie des compositions de l'auteur, a décidé le libraire Reimer, de Berlin, à diminuer considérablement le prix de son édition, plus complète, des *OEuvres choisies d'Hoffmann*, en dix volumes (8 thalers au lieu de 13). M. Reimer est l'un des éditeurs les plus féconds de l'Allemagne ; il a publié successivement depuis peu d'années, outre les OEuvres d'Hoffmann, celles de Jean-Paul, Tieck, Henri de Kleist, Hippel, Hegner, etc.

26. — *Die Familien Walseth und Leith*, etc. — Les Familles Walseth et Leith, série de nouvelles, par *Henri* STEFFENS. *Deuxième édition.* Breslau, 1830, Max.

Comment se fait-il que Steffens soit à peine connu parmi nous autrement que de nom ? Il est peu d'hommes en qui la science et la poésie aient contracté une plus étroite alliance : rien d'intéressant et d'animé comme ses traités scientifiques ; rien de vrai et de savant comme ses magnifiques tableaux de la nature, surtout lorsqu'il se trouve en présence des belles scènes de sa patrie septentrionale (Steffens est Norwégien

Digitized by Google

de naissance). La hardiesse de son imagination étonne souvent, sa chaleur entraîne, sa narration attache, ses peintures de caractères et ses ingénieuses observations sur les événemens et les idées de son siècle touchent et pénètrent profondément. De pareils éloges ne lui sont pas refusés par les adversaires de ses opinions, qui sont nombreux en Allemagne. Nous aurons plaisir à les justifier auprès des lecteurs français par l'examen de ses ouvrages. Nul plus que lui ne laisse entrevoir les trésors de poésie que la contemplation de l'univers vivant doit inspirer à l'homme. Steffens est élève de Schelling, et l'un des plus éloquens défenseurs de la philosophie de la nature. Ses travaux nombreux comprennent les sujets les plus variés ; il a écrit sur toutes les parties des sciences dites naturelles, sur la religion, la politique et la littérature. Le roman, ou plutôt la série de romans dont nous annonçons une seconde édition, est son premier ouvrage de ce genre ; il en a depuis publié un autre sous ce titre, *les Quatre Norwégiens.*

27. — *Erzählungen und kleine Schriften.* — Contes et petits écrits, par J.-C. Veith. Vienne, 1831 ; Sollinger. 2 vol.

Voltaire, et d'autres après lui, par leurs récits comiques, ont déversé le ridicule sur les croyances et les hommes qui avaient présidé long-tems aux destinées de la société, mais dont ils sentaient la mission finie, car elle ne produisait plus que de mauvais fruits. L'auteur des *Contes et petits Écrits* veut, par de semblables moyens, relever ces hommes et ces croyances, et traduire à son tour leurs adversaires au tribunal du ridicule. Malheureusement, pour combattre Voltaire avec ses propres armes, il faudrait être un Voltaire.

28. — *Satirische Geisselhiebe*, etc. — Flagellation satirique : Considérations et observations sur les personnes et les événemens de nos jours. Meissen, 1831, Goedsche.

Sous le fouet de la Némésis allemande jaillissent une foule de traits piquans et ingénieux. Comment ne pas rire de ces deux vieux courtisans de Charles X qui, pendant que tout le monde est occupé à détruire la restauration, s'en vont dans les forêts royales détruire les faisans, afin que ces morceaux de roi ne tombent point sous la dent grossière de la populace ? Mais ces sujets, neufs au-delà du Rhin, ne le sont presque plus pour nous, chez qui les ridicules de la restauration sont déjà si abondamment remplacés. H.

Digitized by Google

29. — *Genigrafia italiana.* - Génigraphie italienne, du frère *Gio-Giuseppe* MATRAJA, de Lucques. Lucques, 1831 ; typographie génigraphique. In-8°.

Voici venir du fond du Pérou, où l'auteur se vante d'avoir je ne sais combien d'années rempli les fonctions de consulteur auprès de l'inquisition; voici venir, dis-je, un moine franciscain qui promet aux Italiens de leur faire entendre toutes les langues sans les étudier et aux étrangers l'italien sans le savoir. Voilà certes, une vaste et magnifique promesse; elle a de quoi aiguiser la curiosité, enflammer l'imagination. Il est vrai que ce n'est au fond que le projet de langue universelle proposé par Leibnitz, Descartes, Wolf, Becker, Scotti et bien d'autres, et dont jusqu'aujourd'hui le monde n'a pas eu l'air de se soucier. Je comprends qu'un missionnaire *de propagandâ fide* chez les sauvages de l'Amérique méridionale ait vivement senti le prix d'un idiome universel ; appelé à inculquer la trinité et la transubstantiation dans les cerveaux rebelles des Pampas et des Patagons, il a dû plus que personne gémir sur la confusion de Babel. Aussi est-ce là, sous la tente du désert comme dans la cellule de l'inquisiteur, que le révérend père Matraja a conçu son vaste enfantement philologique et philantropique. Je ne le suivrai pas dans le développement de son système, il faudrait copier son livre et le tems me manque, à moi, comme au lecteur, sans doute, pour une telle besogne. Je renvoie les curieux chez le typographe génigraphique de Lucques, et me contenterai de dire qu'ainsi que ses devanciers, l'auteur range les signes de la pensée humaine sous deux chefs : les signes visuels ou mimiques et les signes auriculaires. Les premiers sont généraux, universels, de tous les tems, de tous les lieux; les seconds sont bornés, particuliers, locaux, temporaires et constituent les différens idiomes. La question ainsi posée, il ne s'agit plus que de substituer les premiers aux seconds et vous avez votre langue universelle; ainsi dit le révérend frère. Suivant lui, l'idiome visuel peut non-seulement représenter physiquement, matériellement, les différentes parties du discours dans leur état absolu, mais de plus les cas, les genres, les modes, les tems, toutes les modifications enfin, des noms, verbes, pronoms, adjectifs, etc. Ces signes modificateurs, l'auteur les nomme *coefficiens*, il n'en invente point de nouveaux; les

Digitized by Google

lettres, chiffres et points existans lui suffisent. Voici, pour exemple, comment il exprime cette idée : *Le soldat vaillant combat volontiers* :

						5		4
A	1. 1. H. 355	—	G. 55	—	2. 1. 3. N. 16	—	L. 26.	
	Le soldat	—	vaillant	—	combat	—	volontiers.	

Sans se noyer dans un océan de longues argumentations, on comprend à cette simple vue que l'auteur veut appliquer l'algèbre à l'écriture, comme Descartes l'a appliquée à la géométrie, et que tout le système se résume dans ce seul mot, *langage algébrique*.

J'ignore si cette algèbre d'une nouvelle espèce a fait ou fera fortune outre-monts; quant à moi, j'y crois peu et je crains fort qu'elle trouve de par le monde mainte incrédulité. C'est une idée qui a de tout tems souri aux savans que de fonder une langue commune dans laquelle ils pussent correspondre. Long-tems le latin leur a servi d'interprète. Aujourd'hui que l'ignorance, ou le progrès si l'on veut, l'a ignominieusement relégué sur les bancs de rhétorique, le français semble être monté sur le trône scientifique et avoir ceint la couronne universelle. Contentons-nous-en jusqu'à nouvel ordre. Serrons-nous autour du nouveau monarque, qui est nôtre, et pour consoler le laborieux inquisiteur de l'isolement, de l'abandon, de la mort peut-être de son nouveau-né, renvoyons-le au chapitre XI de la Genèse où l'Éternel dit au verset 7 : *Or ça descendons et confondons leur langage, afin qu'ils n'entendent point le langage l'un de l'autre.* Cet anathème lancé sur les fils de Babel, nous, leurs enfans, nous le subissons, et il n'y a pas d'algèbre qui tienne contre la volonté d'en haut.

Je m'étonne même que le révérend franciscain qui est clerc, qui est missionnaire, qui est inquisiteur, c'est-à-dire triple champion de l'orthodoxie, ait osé protester contre une déclaration si formelle et affronter les foudres du Vatican; Galilée paya cher un péché de cette nature. La *Génigraphie italienne* est dédiée à S. A. R. le prince de Lucques : il paraît que, sous une si puissante égide, on *ose tout oser*.

S. R.

30. — *Trattato di pirotechnia militare*, etc. — Traité de pyrotechnie militaire, par *Biondi* PERELLI. Livourne, 1831 ; Sardi. In-8°, avec 36 planches.

Digitized by Google

31. — *Poesie Siciliane*, etc. — Poésies siciliennes; par *Giovanni* Meli, traduites en latin par *Vincenzio* Raimondi. *Seconde édition.* Palerme, 1830; Sedoni et Muratori. In-8°.

La langue sicilienne n'en est point une; elle n'est qu'un dialecte de transition, un idiome fort incomplet, un patois. Il a servi de passage à une belle langue, mais il est resté stationnaire. C'a été comme un pont jeté entre le mauvais latin du Bas-Empire, dont il a gardé certaines locutions, et cette riche, cette féconde langue italienne dont il n'a ni les ressources ni la souplesse. On trouve dans le patois sicilien des mots de toutes les nations qui ont régné sur la Sicile depuis les Grecs et les Arabes jusqu'aux Espagnols et aux Allemands. C'est un centon formé de lambeaux de toutes les langues. Encore n'est-il guère propre qu'à la poésie pastorale ou burlesque, au style marotique. Il fléchirait dans le genre soutenu, car il est aussi riche en termes érotiques, en diminutifs, familiers, licencieux même, que pauvre en formes nobles et pathétiques. Ce qu'il a produit et devait produire à foison ce sont des chansons et des idylles. Le seul des poètes siciliens dont le nom ait franchi le Phare est l'abbé Jean Méli; il a laissé plusieurs volumes de poésies nationales, entre autres un poème satirico-burlesque, intitulé *la Fata galante*, la Fée galante. Mais il est plus connu par ses idylles; elles ont de la grâce, de la fraîcheur, quoique trop souvent empreintes de cette niaiserie bucolique tenue long-tems pour le sublime du genre. Voici de lui quelques couplets anacréontiques qui donneront une idée de sa manière et de l'idiome sicilien :

Dimmi, dimmi, apuzza nica,
Unni vai cussì matinu?
Nun c' è cima chi arussica
De lù monti a nui vicinu.

Trema ancora, ancora luci
La ruggiada 'ntra li prati:
Duna accura, nun t' arruci
L' ali d'oru dilicati!

Cerchi meli? E siddu è chissu,
Chiudi l'ali, c' un ti straccari:
Ti lu' nzignu un lucu fissu
Unni 'ai sempri chi sucari.

Digitized by Google

Lu cunusci lu miu amuri,
Nici mia di l'occhi beddi?
'Ntra ddi labbri c'è un sapuri
'Na ducizza, chi mai speddi, etc.

« Dis-moi, dis-moi, gentille abeille?
Où tu t'en vas si grand matin:
Tout est nuit, et l'aube vermeille
Point ne rougit le mont voisin.

Vois dans les prés, vois la rosée
Encor blanchir, trembler encor,
Pourquoi, pourquoi, mal avisée
Ouvrir au froid ton aile d'or?

Cherches-tu du miel, clos ton aile,
Viens avec moi sans tant courir
Je sais un lieu, source éternelle,
Où miel jamais ne peut tarir.

Connais-tu point Nicé, ma mie,
Aux grands yeux noirs pleins de langueur?
Viens, viens, de sa lèvre endormie,
Rose ni thym n'a la douceur, » etc.

Il existe à Palerme un homme qui sait le latin, le signor don Vincenzio Raimondi. Cet homme donc s'est pris à rêver une belle nuit qu'il était prédestiné à métamorphoser en pentamètres et en hexamètres latins les vers siciliens rimés ou non rimés de l'abbé Méli, et qu'ils y gagneraient fort; comme si quelque moderne Scaliger, par exemple, s'avisait de traduire les vers charmans de madame Tastu en latin de Sorbonne. Dès le matin, plume en main. Or, pendant qu'il traduit, le canon de juillet s'en vient retentir jusqu'aux oreilles palermitaines; les esprits s'échauffent, les cœurs bouillonnent, force conspirations se trament, s'éventent, se perdent et notre homme traduit encore. Le sang coule sur les échafauds, cachots et bagnes se peuplent, rien n'y fait; il traduit toujours, il traduit à travers sang et ruines. C'est le juste d'Horace : *Impavidum ferient ruinæ.*

L'œuvre commencée s'achève; elle s'imprime, se vend s'achète; elle a deux éditions. Et voilà, mon cher lecteur, le phénomène dont j'ai voulu vous faire part. S. R.

Digitized by Google

32. — *Giovanna d'Arco*, etc. — *Jeanne d'Arc*, tragédie de Schiller, traduite par le chevalier *Andrea* MAFFEI. Milan, 1831; Lampato. (Voy. *Rev. Enc.*, t. XLVI, p. 164, l'annonce d'une traduction de *Marie Stuart*, par le même poète.)

33. — *Romeo e Giuletta*, etc. — Roméo et Juliette, tragédie de Shakespeare, traduite par *Gaetano* BARBIERI. Milan, 1831; Truffi. In-12.

Nous voyons avec plaisir les Italiens ne pas confondre dans une haine commune les soldats et les muses germaniques, et accorder à celles-ci des lettres de naturalisation. Nous n'en demandons pas autant pour les autres. Plût à Dieu que l'Allemagne ne fît pas d'autres présens à l'Italie et gardât pour soi ses codes et ses armées. Nous aimons à voir aussi la littérature des étrangers, leur théâtre surtout prendre place auprès du théâtre italien et de la littérature nationale. C'est le moyen de conserver les traditions dramatiques prêtes peut-être à s'éteindre dans l'esclavage de la scène; c'est un moyen aussi de saper ces préjugés littéraires, cette exclusion insensée dont l'indépendance de la presse et le libre commerce de la pensée pourront seuls guérir les Italiens. En attendant cette heureuse ère, qu'ils ouvrent largement et sans morgue leurs frontières aux productions de la pensée étrangère, celles du moins que ne repoussent pas les baïonnettes autrichiennes et les foudres de Rome; c'est une dette qu'ils acquitteront tôt ou tard.

Quant aux traductions qui ont suggéré ces réflexions, elles se distinguent par la fidélité non moins que par une élégance soutenue et une énergie brillante. S. R.

34. — *Iconografia contemporanea*, etc. — Iconographie contemporaine, ou collection de portraits des plus célèbres personnages de l'Italie, avec des notices biographiques, littéraires et chronologiques; dessinées par EMINI, et gravées par VENDRAMINI, Florence, 1831: Pezzati. In-folio.

35. — *Collezione de' più pregevoli monumenti*, etc. — Collection des principaux tombeaux de la ville de Venise et de ses îles. Venise, 1830-1831. In-folio, avec planches.

Digitized by Google

HOLLANDE.

36. — *Afrika en deszelfs bewoners*, etc. — L'Afrique et ses habitans, selon les découvertes les plus nouvelles; ouvrage destiné à répandre les connaissances de ces contrées, de ses produits et de son commerce; par M. N. G. Van Kampen. Harlem, 1831; héritiers Bohn. 3 vol. in-8 de XVI - 348 pag., X - 406 pag., et XII - 406 pag., avec figures.

Il existe un ouvrage allemand de M. Zimmermann, intitulé *la Terre et ses habitans*, ouvrage traduit en hollandais et comprenant près de 30 vol. Cet auteur pourtant a presqu'entièrement oublié l'Afrique et n'y parle que de la seule côte de la Guinée, dont il donne une courte description. Cette lacune, M. Van-Kampen, professeur d'histoire et de littérature nationale à l'Athénée d'Amsterdam, a tâché de la remplir. Son premier volume embrasse la partie méridionale de l'Afrique de l'autre côté de la ligne; le second, la partie septentrionale et spécialement la Guinée, les pays du Niger et du Sénégal, Zara et la Barbarie jusqu'à Tunis; le troisième enfin s'occupe de la description de Tunis, Tripoli, Barca, l'Égypte, la Nubie et l'Abyssinie. La carte de l'Afrique, qui se trouve à la fin du second volume, est composée sur une échelle trop étroite. Il serait à désirer qu'une nouvelle carte d'une plus grande étendue fût dressée selon les faits établis par l'ouvrage de M. Van Kampen; on y trouverait de quoi rectifier beaucoup d'anciennes cartes, entre autres celle du célèbre Lapie.

L'auteur, qui indique à la fin de chaque chapitre les sources principales dont il a fait usage, a sans doute consulté les meilleurs voyageurs et historiens. Barrow, Paterson, Lichtenstein, Ritter, Grandpré, Forster, Sparman, Burchell, Levaillant, Ravorinus, Kolbe, Valentyn, Campbell, de Jong, Sonnerat, Tuckey, etc., sont les principaux qu'on trouve cités dans cet ouvrage, pour ne pas faire mention des auteurs grecs et latins, que M. V. Kampen a consultés toutes les fois qu'il importait de comparer les renseignemens des anciens avec les narrations des modernes.

Il serait à désirer que cet ouvrage fût traduit en une langue plus généralement connue en Europe, afin que les historiens et géographes

Digitized by Google

étrangers fussent en état de profiter des progrès que lui doivent l'histoire et la géographie de l'Afrique. XX.

37. — *Verhandeling aangaande de uitvinding der brillen.* — Traité sur l'invention, l'usage et l'abus des lunettes, par M. W. MENSERT, oculiste de S. M. le roi. Amsterdam, 1831; Portiels. In-8° de XIV et 199 pages.

Le but que s'est proposé l'auteur a été de combattre l'idée fausse que les lunettes donnent de la force aux yeux affaiblis et de prévenir par là leur usage inconsidéré; de faire connaître ensuite plus généralement la véritable force des verres à lunettes, et de donner enfin quelques conseils aux personnes qui les connaissent peu, afin qu'elles ne se laissent pas entraîner, soit par de mauvais conseils, soit par vanité, à porter des lunettes et s'abîmer totalement la vue. Cet ouvrage nous a paru répondre parfaitement à son but. L.

38. — *Nieuwe Werken van de maatschappij der Nederlandsche Letterkunde te Leiden.* — Nouveaux mémoires de la Société de littérature nationale à Leyde. 3 vol. 1re partie, Leyde, 1831. In-8° de XXXVIII pages contenant la liste des membres de la Société, et 135 pages.

Ce volume contient un mémoire de M. N. G. VAN KAMPEN, professeur de littérature nationale à l'Athénée d'Amsterdam: *Sur le vrai caractère distinctif de l'éloquence de la chaire, du barreau, des assemblées politiques et des assemblées littéraires*, auquel a été adjugée la médaille de la Société dans l'assemblée générale du 12 juin 1829. — L'auteur a cru trouver ce caractère, non dans la différence des personnes auxquelles la parole est adressée, ni dans le sujet dont traite l'orateur, ni dans le ton plus ou moins élevé dont il se sert, mais surtout dans le différent but qu'il se propose.

C'est ainsi que, pour l'éloquence de la chaire, il trouve que le but de l'orateur doit être d'*édifier;* dans les discussions politiques c'est surtout la *persuasion* à laquelle l'orateur doit tendre; *convaincre* est le but de l'avocat et du plaideur qui parle au barreau; un *amusement utile* est ce qu'on désire de celui qui porte la parole dans nos assemblées littéraires. X. X.

Digitized by Google

LIVRES FRANÇAIS.

39. — *Sur la politique rationnelle*; par *Alphonse* DE LAMARTINE. Paris, 1831; Gosselin. In-8° de 92 pages; prix, 3 fr. 50 c.

40. — *De la nouvelle proposition relative au bannissement de Charles X et de sa famille*; par M. DE CHATEAUBRIAND. Paris, octobre 1831; Lenormant. In-8° de 155 p.; prix, 3 fr. 50 c.

Deux littérateurs célèbres viennent en même tems mettre le pied sur l'arène politique, l'un déjà vétéran dans ce genre de lutte, l'autre pour y faire ses premières armes. Naguère un collége électoral, peu sensible au charme des beaux vers, n'a point jugé M. de Lamartine homme assez *positif* pour éplucher le budget, bien qu'il se fût signalé l'an dernier par une pétition en faveur des propriétaires de vignes. Il semble que sa brochure nouvelle ait pour objet de faire sentir leur tort aux électeurs; du moins on pourrait voir dans l'affectation de son titre le désir de protester d'avance contre une accusation que M. de Lamartine paraît craindre beaucoup, celle de nourrir quelque penchant pour la *politique sentimentale*, tant décriée par nos hommes d'affaires. Toutefois, au risque d'encourir leur dédain, nous aurions préféré le poète, animé d'une sainte ardeur pour la délivrance de Varsovie, au diplomate chapitrant les Polonais pour avoir *mal choisi leur jour*, pour n'avoir pas entrepris leur révolution *un an plus tôt ou trois ans plus tard*. M. de Lamartine se montre d'ailleurs fort libéral dans ses opinions; la pairie héréditaire est, suivant lui, contraire à la morale et à la logique; il se prononce pour une seule représentation nationale, demande l'élection à plusieurs degrés, et laisse même échapper le mot d'*élection suprême*: il veut la liberté de la presse, celle des cultes, et l'enseignement gratuit pour le peuple. Tout cela nous ôte le courage de signaler dans sa *Politique rationnelle* mainte illusion de ce mysticisme qui abonde chez les publicistes en apparence les plus positifs, mysticisme que nous aurons

Digitized by Google

souvent occasion de faire remarquer en examinant leurs ouvrages. Il nous est bien plus agréable de citer, dans la nouvelle production de l'auteur des *Harmonies* et des *Méditations*, quelques-unes de ces pensées prophétiques, dans lesquelles se rencontrent involontairement aujourd'hui tous les esprits supérieurs, et qui sont si fréquentes chez les Ballanche, les de Maistre, les Chateaubriand, les Staël, les Benjamin Constant. Tous, par l'instinct du génie, ont profondément senti qu'ils assistaient à un de ces momens solennels où la société est près de subir un renouvellement général. Une pareille coïncidence devra enfin frapper les attentions les plus vulgaires. Voici quelques-uns de ces passages :

« Nous sommes à une des plus fortes époques que le genre humain ait à franchir pour avancer vers le but de sa destinée divine, à une époque de rénovation et de transformation sociale, pareille peut-être à l'époque évangélique. » — « Tout est débris, tout est vide devant nous ; le sol est nivelé comme pour une grande reconstruction sociale préparée par le divin architecte. » — « L'œuvre de cette grande époque, œuvre longue, laborieuse, contestée, c'est d'appliquer la raison humaine, ou le verbe divin, ou la vérité évangélique, à l'organisation politique des sociétés modernes, comme la vérité évangélique fut dès le principe appliquée à la législation civile et aux mœurs. Remarquez-le bien : la politique a été jusqu'ici hors la loi de Dieu ! la politique des peuples chrétiens est encore païenne ! L'homme ou l'humanité n'est à ses yeux qu'un véritable esclave antique, né pour servir, payer, combattre et mourir ! horrible mensonge qui souille à leur insu tant de cœurs chrétiens, tant de bouches même pieuses ! L'homme social doit être désormais aux yeux du philosophe, aux yeux du législateur, ce que l'homme isolé est aux yeux du vrai chrétien : un fils de Dieu, ayant les mêmes titres, les mêmes droits, les mêmes devoirs, la même destinée devant le père terrestre, l'État, que devant le père céleste, Dieu. C'est la forme que nous cherchons dans le droit et l'action de tous ; cette forme que les modernes ont appelée démocratie, par analogie inexacte avec ce que les anciens nommaient ainsi, et qui n'était que la tyrannie de la multitude. »

Cette brochure, adressée au rédacteur de la *Revue Européenne*, est terminée par ces mots qui annoncent un grand découragement : « Adieu, monsieur ; tandis qu'inutile à mon pays je vais chercher les vestiges de

Digitized by Google

l'histoire, les monumens de la régénération chrétienne, et les retentissemens lointains de la poésie profane ou sacrée dans la poussière de l'Égypte, sur les ruines de Palmyre ou sur le tombeau de David, puissiez-vous ne pas assister à de nouvelles ruines, et ne pas préparer à l'histoire les pages funèbres d'un peuple qui porte encore en soi des siècles de vie, de prospérité et de gloire! . . . . . »

Et cependant M. de Lamartine avait entendu « une voix importune et forte, une voix qui descend du ciel comme elle s'élève de la terre, lui dire que ce tems n'est pas celui du repos, de la contemplation, des loisirs platoniques, mais que si l'on ne veut pas être moins qu'un homme, on doit descendre dans l'arène de l'humanité, et combattre et souffrir, et mourir, s'il le faut, avec elle et pour elle! » Pourquoi donc ce pélerinage en Palestine, au moment même où le vieux pélerin des lieux sacrés éprouve le besoin de quitter sa retraite pour venir se jeter au milieu de la mêlée?

M. de Chateaubriand exprime avec la franchise la plus hardie son attachement pour la dynastie déchue, son espérance de revoir un jour sur le trône de ses pères *l'enfant de Robert-le-Fort*, *le candidat de sa tendre et pieuse fidélité, celui que mille ans noués à sa jeune tête pareront toujours d'une pompe au-dessus de celle de tous les monarques.* Il ne déguise pas davantage son mépris pour *une monarchie achevée à Paris en trois coups de rabot dans une arrière-boutique;* pour cette *quasi-chose qui tient de tout et de rien, qui ne vit pas, qui ne meurt pas; usurpation sans usurpateur, journée sans veille et sans lendemain;* pour ces *arcs-de-triomphe cimentés avec de la boue;* pour ces *écornifleurs de gloire, de courage et de génie; chevaliers de la monarchie élective qui ont perdu la Pologne, chapeau bas, comme les marquis de la monarchie absolue l'avaient déjà perdue une fois, chapeau sous le bras.*

Mais, au milieu de ce feu roulant de sarcasmes dictés par des sentimens sans doute généreux, suivons les pensées du défenseur de Henri V.

Les journées de juillet advenues, que pouvait-on établir? se demande-t-il. La république, la monarchie sous une race toute nouvelle, la monarchie avec Reichstadt, Orléans ou Bordeaux.

La république?

Digitized by Google

« Quant à moi, qui suis républicain par nature, monarchiste par raison et bourbonniste par honneur, je me serais beaucoup mieux arrangé d'une démocratie, si je n'avais pu conserver la monarchie légitime, que de la monarchie bâtarde octroyée de je ne sais qui. »

Une race nouve lle?

« Après les journées de juillet, on aurait pu s'accommoder de cette mesure; mais ici la difficulté gisait dans le choix de l'homme. A l'intérieur était-il possible de trouver une famille assez respectée pour être obéie? A l'extérieur pouvait-on emprunter un roi? Quand ce souverain eût apporté en dot à la France des frontières désirables, jamais le sang français ne se serait soumis à la domination d'un sang étranger. »

Reichstadt?

C'est une légitimité. « Napoléon avait marché plus vite que toute une lignée : haut enjambé, dix ans lui avaient suffi pour mettre dix siècles derrière lui. Mais l'éducation étrangère du duc de Reichstadt, les principes d'absolutisme qu'il a dû sucer à Vienne, élevaient une barrière entre lui et la nation : le fils eût moins semblé l'héritier de la gloire que du despotisme de son père. »

Bordeaux?

« Les avantages de ce choix étaient évidens. Ce choix éloignait toute crainte de guerre civile et étrangère. Pendant la minorité de Henri V, les droits populaires auraient pris sans danger, à l'abri de la légitimité, leur extension naturelle; tandis que ces mêmes droits, étendus sous la faible monarchie élective, nous peuvent précipiter. Le sceptre du jeune Henri, soutenu des mains de la jeune France, eût mieux valu pour le repos de cette France, pour le bonheur même de celui qui règne, qu'une couronne entortillée à un pavé et lancée d'une fenêtre; couronne trop légère si on la sépare de son poids, trop pesante si elle y reste attachée. »

D'Orléans?

« Joindre l'hérédité à la monarchie élective, déblatérer contre la succession légitime et recréer immédiatement une autre succession légitime, est une lamentable incohérence. — Les quatre autres combinaisons politiques correspondaient à des masses populaires plus ou moins considérables, à des opinions connues. La monarchie quasi-légitime, à quoi et à qui parle-t-elle? — Il paraîtrait que la vitalité politique des

Digitized by Google

Français, depuis qu'ils font et défont leur gouvernement, ne dépasse guère un demi-quart de siècle. L'ordre actuel, dans sa meilleure chance et non régénéré par quelque accident, ne rampera pas si loin. — La conduite de l'administration à l'intérieur et à l'extérieur a été tout juste ce qu'il fallait pour paralyser le gouvernement de juillet. »

Après cette discussion vient une censure motivée des actes du nouveau pouvoir : la tâche était facile, mais elle est ici remplie avec une verve satirique dont il y a peu de modèles. Nous avons peine à nous empêcher d'extraire quelques citations. Les grandes et les petites colères, la frayeur et la crânerie, la naïveté et les finasseries qui se sont manifestées dans toutes les démarches ministérielles; loi sur la pairie et émission de nouveaux pairs, chasse obligée aux croix et aux fleurs de lis et persécution spontanée, sourde et publique, de la presse et des hommes de juillet; protocoles belges, abandon des Italiens et des Polonais : tout cela est l'objet d'attaques vives et hardies.

Ceci fait, M. de Chateaubriand expose ce qu'il croit propre à terminer la crise. « Le peuple de Paris, à l'Hôtel-de-Ville, avait rédigé un programme en six articles; le dernier portait : *Adopté provisoirement et devant être soumis à la sanction de la nation, seule capable de s'imposer le système de gouvernement qui lui conviendra.* Le peuple de Paris avait donc lui-même fait ses réserves. Maintenant qu'un congrès national soit assemblé, qu'il prononce, entre toutes les prétentions, entre tous les systèmes; alors les oppositions de principes tombent, la force gouvernementale est centuplée. Pour que la couronne élective soit légitime, besoin est que la nation convoquée en fasse le don.»

Enfin M. de Chateaubriand aborde la question annoncée par le titre de sa brochure, celle du bannissement des Bourbons. Elle peut être à ses yeux la plus importante; mais, comme elle ne l'est point aux nôtres, nous nous contenterons de répéter avec lui : « Il serait tems d'en finir avec les lois de proscription; elles n'empêchent rien de ce qui doit arriver, et elles ont un caractère de fureur qui n'est plus en rapport avec l'humanité du siècle. » H.

Les champions zélés du juste-milieu, mis en émoi par les attaques de M. de Chateaubriand, l'ont assailli d'un déluge de réfutations, auxquelles lui-même a répliqué par quelques pages *aux lecteurs*, pleines de la plus mordante ironie. Voici les titres de plusieurs de ces contre-pamphlets, parmi lesquels nous remarquons aussi les voix de plusieurs

Digitized by Google

hommes honorablement connus dans l'opposition libérale, M. de Briqueville, entre autres, et M. Belmontet, dont les *Observations* sont écrites d'un style vif et brillant.

41. — *Lettre à M. de Chateaubriand*, en réponse à sa brochure; par M. A. DE BRIQUEVILLE, Député de la Manche, auteur de la proposition. Paris, 1831; Ladvocat. In-8°; prix, 1 fr. 50 c.

42. — *Réfutation de la brochure de M. de Chateaubriand*, relative au bannissement de Charles X et de sa famille; par VINCENT. Paris, 1831; impr. de Guyot. In-8°; prix, 60 c.

43. — *Réponse à la brochure de M. de Chateaubriand*, par M. Henri FONFRÈDE. Paris, 1831; Moutardier. In-8°; prix, 1 fr. 50 c.

44. — *Réponse à la brochure de M. le Vicomte de Chateaubriand*, pair de France; par *un homme du peuple*. Paris, 1831; imprimerie de Mie. In-8°; prix, 60 c.

45. — *Réponse à M. de Chateaubriand*, par M. PLOUGOULM, avocat. Paris, 1831; Abel Ledoux. In-8°; prix, 3 fr.

46. — *Le Somnambulisme de M. de Chateaubriand*, ou Réflexions sur sa dernière brochure; par *le Solitaire des Vosges*. Paris, 1831; Garnier. In-8°.

47. — *La Monarchie de* 1830, par M. THIERS. Paris, 1831; A. Mesnier. In-8°; prix, 4 fr.

48. — *Observations d'un patriote sur la brochure de M. de Chateaubriand*, au sujet du bannissement des Bourbons; par M. *Louis* BELMONTET; avec cette épigraphe : *Tout pour le peuple*. Paris, 1831; Levavasseur. In-8°; prix, 3 fr.

49. — *L'Impartial*, réponse à M. de Chateaubriand sur sa brochure : Article sur la quasi-légitimité; par le *Solitaire des Vosges*. Paris, 1831; Garnier. In-8°.

50. — *Lettre à M. de Chateaubriand, en réponse à son dernier écrit*; par A.-P. F., avocat. Paris, 1831; Delaunay. In-8° de 36 p.; prix, 1 fr. 50.

51. — *Opinions politiques et polémiques*, opposées aux opinions diverses et peu légitimistes de M. de Chateaubriand; par BOUCHER DE COURSON. Paris, 1831; Demonville. In-8°; prix, 2 fr. 50.

52. — *Revue Européenne*; par les rédacteurs du *Correspondant*. Paris, 1831; on s'abonne rue des Saints-Pères, n° 65. Ce recueil paraît le 15 de chaque mois, à partir du 15 septembre 1831; chaque

Digitized by Google

livraison contient de six à huit feuilles d'impression ; trois livraisons forment un volume. Prix de l'abonnement annuel : 30 fr., pour Paris, 34 fr., pour les départemens, et 40 fr. pour l'étranger. Le premier volume a paru.

Nous nous bornerons ici à l'annonce de ce recueil mensuel, nous proposant d'examiner d'une manière approfondie le mouvement auquel il appartient.

Quand le génie de la guerre, qui remua si long-temps l'Europe jusque dans ses fondemens, eut été jeté par elle sur le rocher de Sainte-Hélène, où il expira, toutes les imaginations que fascinait et absorbait l'éclat de sa glorieuse auréole, fortement ébranlées par cette chute inouie, échappèrent enfin à leur éblouissement pour chercher après un moment de repos de nouveaux objets à leur activité. Mais alors, pour peu qu'on eût quelque largeur dans la pensée, au milieu de ces petites luttes parlementaires, de ces petites escarmouches, de ces victoires d'un jour, de cette polémique politique et littéraire si étroite, on était bientôt dégoûté d'une fantasmagorie aussi insignifiante; le pied enfonçait bien vite sur les solutions si creuses et si éphémères données aux problèmes sociaux, et l'on se sentait avec effroi tomber dans le vide comme l'archange de Milton; c'est pourquoi, remontant de questions de plus en plus larges, pour trouver un terrain solide sur lequel ils pussent se poser en assurance et d'où ils pussent juger le présent, interroger le passé et prévoir en questions l'avenir, quelques hommes puissans se rattachèrent aux principes catholiques, qui, à leur grande admiration, avaient une fois déjà fait si heureusement sortir l'Europe du chaos, et qu'ils croient encore destinés à organiser le monde : tels furent de Maistre, La Mennais, le baron d'Eckstein, qui publia *le Catholique*, les rédacteurs de *l'Avenir*, ceux du *Correspondant* et de la *Revue Européenne*, qui remplace aujourd'hui *le Correspondant*. C'est ce mouvement si digne d'attention à tous égards que nous saurons apprécier sans le suivre, juger sans lui dire anathème. B.

Deux ouvrages importans dans la même direction d'idées viennent de paraître sous les titres suivans :

53.—*Coup d'œil sur la controverse chrétienne*, depuis les premiers siècles jusqu'à nos jours, par l'abbé Ph. Gerbet. Paris, 1831; aux bureaux de l'Agence générale pour la défense de la liberté religieuse, rue Saint-Germain-des-Prés, n° 10 bis. In-8° de VIII-562 p.; prix, 4fr.

54.— *Mélanges catholiques*, extraits de *l'Avenir*. Paris, 1831; aux mêmes bureaux. 2 vol. in-8° d'environ 500 pages.

Digitized by Google

55. — *Parallèle du saint-simonien et du républicain.* Lettre adressée par *Jules* SAMBUC au président de la réunion des Amis de l'égalité. Grenoble, 1831 ; imprimerie de Barnel. In-8°.

Cette lettre paraît écrite dans l'intention d'éviter que l'on puisse confondre les républicains et les saint-simoniens. M. Sambuc montre, dans douze paragraphes, la distance qui, selon lui, sépare la doctrine qu'il professe de celle des disciples de Saint-Simon. La plupart des différences qu'il signale, sauf quelques erreurs, sont aussi impartialement appréciées que sa propre conviction pouvait le permettre ; mais il est nécessaire d'observer qu'il n'oppose au républicanisme qu'un aspect de la religion saint-simonienne, puisqu'il ne la considère que sous le point de vue politique ; et de plus, qu'il donne souvent à son système de république une extension que l'on n'est pas habitué à trouver dans les discours du grand nombre de ceux qui confessent partager ces opinions.

Ed. CH.

56. — *De la liberté en France et aux États-Unis de l'Amérique du Nord.* Courte conversation sur ce sujet. Paris, 1831 ; impr. de Doyen. In-8° de 60 pages ; prix, 1 fr. 50 c.

Trois interlocuteurs (l'enthousiaste, l'incrédule et le voyageur, espèce de juste-milieu) sont chargés d'exposer les rapprochemens auxquels peut donner lieu l'état actuel de ces deux pays ; et la conclusion en paraît évidemment favorable à la France. Cependant l'auteur a pénétré fort peu profondément dans le sujet ; ses argumens, pour un côté comme pour l'autre, sont tirés du dictionnaire des lieux communs que le libéralisme de la restauration a mis à la mode. Il est bien clair aujourd'hui, pour tout homme qui sait examiner les faits existans et réfléchir sur leur liaison nécessaire avec le passé comme avec l'avenir, que la république fédérative des États-Unis n'est pas plus la solution définitive de la perfectibilité des sociétés humaines que ne l'est notre monarchie constitutionnelle de la vieille Europe : aussi l'important n'était pas de peser dans la balance, avec un équilibre consciencieux, la plus ou moins grande dose de liberté que les législateurs ont jugé à propos d'administrer aux deux pays. La question n'est point là pour qui sait la comprendre ; et il me semble probable qu'un voyageur impartial pourrait nous apprendre, sur la situation morale des États-Unis, bien des choses que ses prédécesseurs n'ont point su voir ni raconter. Peut-être trouverait-on, en y regardant de plus près, que là où l'égoïsme national

Digitized by Google

paraît être devenu une loi de l'État, là où l'esclavage étale encore ses déplorables désordres, là où le christianisme conserve avec obstination les raffinemens mesquins de sa dévotion décrépite, là où la démocratie indigène n'a pu encore extirper les fortes racines qu'y avait jetées l'aristocratie de la métropole, là où les beaux-arts ne peuvent se développer sous l'influence du rigorisme puritain, les imposans dehors de la république-modèle recèlent encore, pour le moins, autant d'imperfections et de misères que certains pays de l'ancien continent. A. J.

57. — *Conseils aux Instituteurs des écoles primaires,* approuvés par le comité cantonnal de Mantes (Seine-et-Oise). Mantes, 1831; impr. de M^me^ V^e^ Refay. In-8° de 15 pages.

58. — *De la politique et du commerce des peuples de l'antiquité,* par A.-H.-L. Heeren, professeur d'histoire à l'université de Gœttingue; traduit de l'allemand sur la quatrième édition, par W. Suckau. Tomes II et III. Paris, 1831; Firmin Didot, rue Jacob, n° 24. 2 vol. in-8°; prix de chaque volume, 7 francs.

Nous avons annoncé et analysé dans la *Revue Encyclopédique* (octobre 1830) le premier volume de cet important ouvrage. L'auteur, après avoir savamment décrit la géographie générale de l'Asie, considérée sous le rapport physique et sous le rapport politique, a donné en particulier un aperçu de l'empire des Perses divisé par satrapies; il a développé ensuite, dans la seconde partie de ce premier volume, la constitution politique de la monarchie persane.

Le tome second se divise en trois parties. La première contient des notions sur deux peuples qui, depuis le tems de Cyrus, ont été incorporés à la monarchie persane, mais qui méritaient d'être détachés du tableau général de cet empire, parce que, pendant bien des siècles, ils ont eu une existence indépendante, une puissante individualité; parce qu'ils ont exercé une influence immense sur les destinées et le développement intellectuel de l'Europe. Nous voulons parler des Phéniciens et des Babyloniens, qui ont exporté, dans une notable partie du monde des anciens, ces religions terribles et voluptueuses, cette navigation, ce commerce maritime et par terre, cette exploitation des métaux, ce travail des denrées fournies par la nature, ces fabriques, ces écritures, ces sciences mathématiques et astronomiques, ces arts libéraux enfin, dont ils apparaissent, dans les auteurs anciens, comme les premiers et

Digitized by Google

sublimes inventeurs, mais qu'ils empruntèrent peut-être à l'Inde. La seconde partie du tome II est consacrée à la géographie du grand plateau de l'Asie centrale, qui s'étend depuis la chaîne du mont Taurus jusqu'à celle de l'Altaï, et qui était occupé par le peuple scythe proprement dit, et par les tribus mongoles et tartares. On trouve ensuite, dans la même section, les détails concernant le commerce et les relations de ces différentes nations. — La troisième partie du tome II se compose de divers appendices aux deux premiers volumes, où se trouvent traités soit par M. Heeren lui-même, soit par MM. Grotefend et Tychsen, ses amis, plusieurs sujets qui intéressent au plus haut degré la science de l'antiquité et la philologie. Ce sont des essais sur Pasagarde et le tombeau de Cyrus, sur la Persépolis de Herder, sur la plus ancienne navigation du golfe Persique, sur les écritures cunéiformes et les inscriptions de Persépolis, sur les mots indiens cités par Ctésias, dont on cherche à donner l'interprétation à l'aide du persan, sur l'explication des noms de Pasagarde et de Persépolis.

Le tome troisième comprend, en deux sections: 1° un aperçu critique de nos connaissances sur les antiquités de l'Inde; 2° des fragmens sur l'histoire, la constitution et le commerce de l'Inde ancienne. Dans cette partie de son ouvrage, M. Heeren n'a plus le secours des auteurs grecs et latins qui ont à peine connu l'Inde par ouï-dire; il tire les notions qu'il nous transmet de la littérature sanscrite elle-même. L'essai de M. Heeren sur cette partie de l'histoire ancienne a donc le double avantage de nous initier non-seulement aux institutions religieuses, politiques et industrielles des Indiens, mais aussi à ce que quinze ans d'études ont fait connaître à l'Europe des anciens et principaux ouvrages de l'Inde.

L'ouvrage de M. Heeren présente d'abord réunies en faisceau les données éparses dans une multitude d'ouvrages scientifiques sur l'antiquité; et, quand il n'aurait que ce mérite encyclopédique, il se recommanderait déjà par une incontestable et immense utilité. Mais il contient en outre une foule de découvertes propres à l'auteur, qui répandent les plus vives lumières sur le tableau de l'humanité, pris aux plus anciens âges et continué pendant deux mille ans. Ce livre, indispensable aux savans, intéresse toutes les classes de la société, même celles qui n'ont qu'un degré médiocre d'instruction. Des parties considérables réveillent

Digitized by Google

la curiosité que les voyages n'ont jamais trouvée en défaut : les hommes du monde y trouveront le plaisir avec une instruction solide.

Nous avons comparé, dans beaucoup de passages, la traduction avec l'original, et nous l'avons trouvée partout fidèle; non pas de cette fidélité qui, en rendant le mot pour le mot, ne permet pas de saisir le sens, mais de celle au contraire qui entre dans la pensée de l'auteur original, qui la rend dans toute son étendue, qui montre toute sa portée. Comme les matières traitées par M. Heeren sont de natures très-variées et très-différentes, la version, pour être exacte, réclamait dans le traducteur des connaissances étendues. Elle fait donc infiniment d'honneur à M. W. Suckau, indépendamment de l'intelligence approfondie de la langue allemande, que personne, je suppose, ne s'avisera de lui contester. Le seul reproche qu'on put adresser à quelques pages du premier volume était une phraséologie un peu longue; ce défaut a presque entièrement disparu dans la seconde et la troisième livraison. A mesure qu'il s'est plus exercé à écrire dans notre langue, M. Suckau lui a conservé avec plus de scrupule son caractère distinctif, la précision et la clarté. Nous devons ces deux volumes à M. Didot, qui ne fait pas souffrir ses anciennes publications de l'immense et nouvelle entreprise du *Trésor de la langue grecque*, et dont le nom s'associe si honorablement à toutes les entreprises de l'érudition. A. Poirson.

59. — *Histoire romaine.* Première partie : *République*; par Michelet, chef de la section historique aux archives du royaume, maître de conférences à l'École normale. Paris, 1831 ; librairie classique de L. Hachette, rue Pierre-Sarrazin, n° 21. 2 vol. in-8°.; prix, 12 fr.

De grands travaux sur les Romains ont été entrepris depuis quelques années, et ont réveillé un vif intérêt pour cette partie de l'histoire. Nous aurons à comparer les nombreuses et profondes recherches de Niebuhr (1) avec les vues savantes et poétiques de M. Ballanche et l'érudition vivante de M. Michelet, aussitôt que les publications de ces trois historiens seront complétées. Nous attendons ce moment avec impatience, et nous l'aurions même devancé, au risque de ne faire d'abord qu'un travail fort imparfait, si le nom seul de M. Michelet n'était une garantie

(1) *Histoire romaine*, de B. G. Niebuhr, traduite par M. de Golbéry. Paris, 1830; Levrault. Les deux premiers volumes ont paru.

Digitized by Google

plus que suffisante pour tous les hommes qui aiment à voir les détails de la science dominés par le coup d'œil du philosophe et animés par la plume de l'artiste. Z.

60. — *Histoire des Français ;* par J.-C.-L. Simonde de Sismondi. Tomes XIII, XIV et XV. Paris, 1831; Treuttel et Wurtz. 3 vol. in-8° de 675, 718 et 704 pages; prix, 8 fr. le volume.

La *Revue Encyclopédique* a plusieurs fois parlé de l'*Histoire des Français* de M. de Sismondi (voyez tome X, page 421; XII, 84, XVII, 681; XIX, 586; XXVIII, 647, 752; XXXII, 346; XL, 475; XLII, 92); mais, dans les articles d'analyse donnés sur ce beau travail, on s'est attaché à une critique de détails si minutieuse que les deux premiers volumes seulement ont pu être examinés. Nous nous proposons de rendre compte incessamment de l'ensemble de l'ouvrage, et nous nous appliquerons surtout à faire ressortir l'esprit général qui a présidé à sa composition. Savant infatigable, écrivain brillant, penseur profond, publiciste habile, M. de Sismondi réunit toutes les qualités de l'historien; et la portée de ses vues philosophiques, la sagesse de ses jugemens impriment à ses productions un cachet particulier. L'*Histoire des Français*, tâche immense qu'il accomplit avec une persévérance rare, ajoutera un nouvel éclat à la réputation d'un auteur que l'*Histoire des républiques italiennes du moyen âge*, et l'*Histoire de la littérature du midi de l'Europe* ont déjà rendu célèbre.

L. Am. S.

61. — *Histoire de France, racontée par un grand-père à son petit-fils;* dédiée par sir *Walter* Scott à M. *John-Hugues* Lockhart; traduite de l'anglais par A.-J.-B. de Fauconpret, traducteur des OEuvres de sir Walter Scott. Première série, comprenant depuis la conquête de César jusqu'au commencement du quinzième siècle. Paris, 1831; Ch. Gosselin, rue Saint-Germain-des-Prés, n° 9. 3 vol. in-12 de 290, 306, 344 pages; prix, 6 fr. 75 c.

Nous avons fait connaître, à mesure de leur publication, les diverses livraisons de l'*Histoire d'Écosse*, composée il y a deux ou trois ans par Walter Scott, pour l'instruction de son petit-fils. (Voy. *Rev. Enc.*, tom. XXXVIII, p. 758; XLI, 605; XLV, 418.) Les qualités par lesquelles il nous avait paru qu'elle se distinguait, une connaissance des faits, une science de l'homme et des sociétés, qui ne peuvent man-

Digitized by Google

quer à un si grand peintre du passé, une expression pleine de familiarité et de bonhomie, qui se proportionne sans aucune gêne, et non sans grâce, à l'intelligence du premier âge, tout cela se retrouve et devait se retrouver dans la nouvelle histoire que nous annonçons. Seulement, maître Little-John a grandi dans l'intervalle, et les leçons de son grand-père sont devenues naturellement en peu plus sérieuses; les réflexions se mêlent plus souvent au récit, et elles portent sur de plus graves objets, sans que pourtant l'auteur oublie jamais que c'est à un enfant qu'il s'adresse, et soit tenté de le traiter en trop grand garçon. On peut citer comme un modèle en ce genre l'explication du système féodal et de l'institution de la chevalerie. Par là, ce livre se recommande au choix des instituteurs et des pères, toujours si embarrassés de trouver, pour leurs élèves ou leurs enfans, ce qui est en effet si rare, des ouvrages vraiment élémentaires, à la fois instructifs et faciles. L'impartialité est un des mérites ordinaires de Walter Scott, et dont il ne s'est jamais dispensé qu'envers les contemporains. Elle n'est point altérée sensiblement dans cette histoire, malgré quelques préférences britanniques et quelques répugnances anglicanes, auxquelles il était difficile qu'il échappât entièrement. Passons-lui, par exemple, de s'étendre sur les victoires des Anglais plus complaisamment, de parler des vertus religieuses de saint Louis plus légèrement qu'on ne le ferait de ce côté du détroit. Quant à la traduction, faite avec une rapidité trop visible, elle n'est pas toujours suffisamment correcte, et elle peut avoir quelquefois l'inconvénient de tromper sur les règles de la grammaire les jeunes lecteurs auxquels elle est plus particulièrement destinée. Il serait mieux qu'en apprenant l'histoire de France ils ne risquassent pas d'oublier un peu le français. H. P.

62. — *Extraits de la correspondance de* M. Dutrône avec M. le président Capodistria, Paris, 1831; M. Cassin, rue Taranne, n° 12; au bureau de la *Revue Encyclopédique* et chez les marchands de nouveautés. In-8° de 42 p.; prix, 1 fr. (Se vend au profit des Polonais.)

M. Dutrône, secrétaire du comité central polonais, et fondateur d'un autre comité correspondant à Amiens (1), consacre aux malheureux défenseurs de la liberté en Pologne le produit d'un ouvrage destiné à honorer la même cause qu'il a servie en Grèce de sa personne : « car, dit-il, la liberté est solidaire sur tous les points du globe. »

(1) M. Dutrône est conseiller à la Cour Royale de cette ville.

Digitized by Google

A la suite de la mort de M. Capodistria, une polémique s'est élevée dans les journaux entre son ami, M. Eynard, et plusieurs jeunes Hellènes, appartenant aux familles qui s'étaient distinguées à la tête de l'opposition formée contre son gouvernement. Ceux-ci se sont adressés à M. Dutrône, qui avait exercé auprès du président les fonctions de secrétaire, invoquant son témoignage pour éclairer l'opinion publique sur le véritable caractère de cette lutte entre l'administration et l'aristocratie nationale. C'est pour répondre à ce vœu que M. Dutrône publie des extraits de sa correspondance. On y voit avec quelle sagacité il jugeait la marche du nouveau gouvernement grec, prévoyant son avenir, et avec quelle franchise il s'exprimait à cet égard en écrivant au président lui-même.

Il lui reproche d'abord de s'être entouré d'hommes incapables ou malintentionnés, au seul titre qu'ils lui étaient attachés par les liens du sang. Ses deux frères étaient du nombre; M. Dutrône ne les ménage point. « Ce sont les autorités, dit-il, qui ont créé l'opposition. L'envahissement des emplois par des hommes qui les déshonorent n'a pas laissé que d'avoir encore d'autres effets non moins funestes que celui de tourner contre le gouvernement les forces dont il pouvait disposer naguère. Les mauvais choix faits parmi les nationaux ont compromis le peuple grec aux yeux du monde civilisé, résultat déplorable qui est porté à son comble. La faveur accordée à des étrangers qui en sont indignes est une injure faite aux peuples philhellènes, ainsi qu'un retard apporté au perfectionnement politique et moral de la Grèce. »

Il défend ensuite la liberté de la presse, entravée par le gouvernement.

« Si, au lieu d'être réduit à confier l'expression de ses doléances à un journal ennemi qui les dénature et les fait servir de véhicule au poison qu'il répand (*le Courrier de Smyrne*), l'opposition eût trouvé un organe dans la feuille nationale, chaque jour vous y eussiez vu, monsieur le président, plus exactement que dans les rapports de la police, les motifs, les progrès de l'irritation publique, et probablement vous en eussiez pris conseil. »

Venant plus tard à caractériser cette opposition, M. Dutrône s'exprime ainsi sur l'état du pays :

« En Grèce, où est la force? dans la classe patricienne. Pour cette

Digitized by Google

époque, un gouvernement s'abusera toujours quand il croira pouvoir marcher sans elle. Je ne crains point le reproche d'être enthousiaste des patriciens : on me voit trop rarement les prendre pour cliens; mais, si je stipule d'habitude honneurs et pouvoir en faveur de l'aristocratie intellectuelle, on m'entendra toujours demander non moins instamment grâce provisoire pour l'aristocratie *cartulaire*, de naissance ou de richesses ; car si, en général, rien n'est tant à désirer que de voir substituer la première à celle-ci dans l'ordre politique, le changement ne doit s'opérer que graduellement. Ici, d'ailleurs, il n'y a point de transposition à faire : savoir, richesses, naissance, sont réunis; les différentes aristocraties font un tout compact. Cette fédération a donc droit qu'on lui pardonne pour le moment de fonder une partie de ses prétentions sur sa naissance, sur ses richesses, et droit de ne pas être repoussée des affaires de l'État, puisqu'elle seule peut apprécier leur marche. La condamnation de l'aristocratie grecque à la *mort politique* n'a point pour résultat de faire hériter de son influence une classe plus capable. Elle disparut, il ne reste plus que l'aveugle classe *moutonnière* à conduire.

« Aux siècles de barbarie, le conquérant qui, les armes à la main, subjuguait une nation, faisait périr ceux des citoyens de la part desquels il craignait quelque résistance à son empire. La civilisation, dans ses progrès, fit substituer aux massacres la proscription, peine que les Romains infligeaient par *l'interdiction de l'eau et du feu.* Or, les classes éclairées ont, dans l'ordre moral, des besoins non moins pressans que ne l'est pour tout homme, dans l'ordre physiologique, celui de faire usage de l'eau et du feu. L'un de ces besoins est de prendre part à l'action gouvernementale. En exclure ces classes est les proscrire, est les condamner à la mort politique, aussi redoutable pour elles que la perte de la vie. Cependant, en Grèce, la classe intellectuelle, celle qui a fait et conduit la révolution, celle de qui vous avez principalement reçu votre mandat, monsieur le président, la seule classe capable, subit presque en masse ce cruel sort. Une pareille condamnation, provenant d'un concitoyen mandataire, mis par l'origine de son pouvoir à l'abri du soupçon d'anti-nationalité, ne peut être qualifié que d'erreur pernicieuse; mais si elle venait d'un fonctionnaire exotique, intrus, mandataire des potentats étrangers, je n'hésiterais nullement à l'appeler crime

Digitized by Google

de lèse-nation. Et ce crime serait dépourvu des circonstances atténuantes que présentaient les massacres et les proscriptions des conquérans armés. »

Ces idées sont pleines de vérité et dictées par la sagesse; le président n'y attacha pas assez d'importance; il voulait jouer en Grèce un rôle de Richelieu, mais les circonstances n'étaient pas les mêmes. La noblesse française avait déjà cessé d'être la classe la plus éclairée et la plus brave du pays : aussi fut-elle bientôt remplacée avec éclat par la roture; tandis qu'en Grèce, selon M. Dutrône, « amputer l'aristocratie, qui est la partie intellectuelle de la nation, ne serait point chercher à résoudre la difficulté gouvernementale; ce serait vouloir la trancher, ce serait la rendre insoluble; ce serait, pour un tems indéfini, empêcher la vraie civilisation de s'introduire en Grèce; car l'inauguration que l'on prétendrait en faire par l'immolation des parens imprimerait pour elle, chez les enfans, une sainte et durable horreur.

» Que la politique, pour procéder sagement, prenne exemple sur la marche de la nature; celle-ci ne fait point ses mues avant d'avoir formé les nouveaux corps qui doivent remplacer les anciens. »

Mais tous les efforts de M. Dutrône, pour éloigner de mauvais conseillers et effectuer un rapprochement entre l'opposition et le chef du gouvernement, échouèrent devant la volonté de ce dernier : *Le gouvernement*, dit-il, *a assez de ceux qui l'approchent.* — *Oui*, lui répond M. Dutrône, *pour consommer sa ruine, mais voilà tout.*

Ces citations suffisent pour donner une idée de l'intérêt qu'offre cette brochure. On attend de M. Dutrône un travail plus développé sur le même sujet; lui seul est en possession des documens nécessaires pour l'entreprendre, et l'on peut être sûr d'avance que sa franchise dispensera les historiens d'en vérifier les sources. ***

63. — *Voyages historiques et littéraires en Italie*, pendant les années 1826, 1827 et 1828, ou *l'Indicateur italien;* par M. Valery, conservateur-administrateur des bibliothèques de la couronne. Paris, 1831; Lenormant. 2 vol. in-8° de 487 et 307 pages; prix,

Qui ne voudrait, partant pour l'Italie, rencontrer un compagnon qui eût déjà fait le voyage plus d'une fois, et dont l'expérience pût sauver un voyageur novice des prétendues curiosités que mêle à de plus réelles la science routinière du livret et l'indiscrète obligeance du *cicerone?* Qui ne trouverait avec joie, dans ce guide intelligent, un ami

Digitized by Google

des arts, instruit de leur histoire et capable d'apprécier leurs monumens, à la fois d'après son goût personnel et celui des critiques qui font autorité? Que si, à cet esprit de choix, à ce jugement libre et réservé, il joignait encore la connaissance du passé, partout écrit en caractères ineffaçables sur cette terre de souvenirs où, pour emprunter une expression spirituelle de Cicéron, on ne peut faire un pas sans marcher sur quelque histoire (1); l'étude de la littérature du pays, qui en est la plus naturelle et la plus vive explication, et qui y trouve réciproquement le plus exact des commentaires; une observation attentive et délicate à laquelle n'échappassent point les traits caractéristiques des institutions et des mœurs contemporaines; enfin, pour animer tout cela, un langage précis, élégant, ingénieux; ne devrait-on pas, en entreprenant sous de tels auspices un tel voyage, s'applaudir de son heureuse fortune? Eh bien! ce compagnon, ce guide, presque idéal, il est tout trouvé : c'est l'auteur du livre que nous annonçons, ou plutôt c'est son livre. Emportez soigneusement cet *Ebel* italien avec vous, vous tous qui prenez la route de l'Italie; et vous, qui en revenez, recherchez-le aussi : il vous fera repasser utilement sur vos traces; résumera, complétera vos souvenirs, vos expressions; ajoutera à ces notions imparfaites, fugitives, recueillies en courant et souvent perdues de même, les vues plus nettes, plus distinctes, moins faciles à altérer, moins promptes à s'effacer, de la critique et de la science.

Un éloge qu'on doit à l'érudition de M. Valery, c'est sa nouveauté, et, s'il est permis de s'exprimer ainsi, sa localité. En toutes choses, c'est surtout aux lieux mêmes et au moment présent qu'il demande ses renseignemens, ses documens; il obtient ainsi, sur bien des questions controversées, le dernier mot, et arrive à une précision rigoureuse de détails, dont manquent (son livre le prouve presque à chaque page), faute de cette minutieuse et persévérante investigation, bien des biographes et des historiens. La plupart se contentent d'aller puiser à des sources plus anciennement, plus généralement connues, plus ouvertes, plus accessibles, et quelquefois se copient simplement les uns les autres et se transmettent de confiance, comme des vérités reconnues, des erreurs

(1) « Quanquam id quidem infinitum est in hac urbe : quacumque enim in-» gredimur, in aliquam historiam vestigium ponimus.

De fin. Bon. et Mal., V. 2.

Digitized by Google

accrédités. M. Valery a relevé bon nombre de ces mensonges convenus; et ce n'est pas un petit honneur pour lui d'avoir plus d'une fois pris en défaut des écrivains qui jouissent à juste titre, par leur exactitude et leur véracité, d'une grande confiance, comme MM. Daru et Ginguené.

L'histoire littéraire occupe une grande place dans le livre de M. Valery. Cela est tout simple : comme tous les voyageurs, il porte en pays étranger ses préoccupations habituelles. Les uns ne voient en Italie que les débris de la grandeur romaine, de la civilisation grecque et étrusque; les autres, que les tableaux, les statues, les palais, les églises, les pompes dont l'ont décorée la religion chrétienne et les arts modernes. Ceux-ci n'y sont conduits que par le plaisir des oreilles, et la parcourent pour ainsi dire d'orchestre en orchestre; ceux-là n'y vont que pour jouir de sa tiède température, de sa lumière dorée, de l'azur de ses mers. Il en est que ne satisfont pas ces jouissances de la sensibilité, du goût, de l'imagination, de la science, et qui sont plus attentifs au génie particulier du peuple italien et aux modifications qu'il a pu recevoir et reçoit encore de la variété des tems, des lieux, des mœurs, des institutions. Tel, que je pourrais citer, a considéré l'Italie sous un point de vue si spécial qu'il n'y a aperçu que des uniformes autrichiens, fuyant à cet aspect odieux sans trop la regarder, comme cet autre voyageur d'une autre nation, que la rencontre du spencer rose et de l'ombrelle d'une lady chassa, tout indigné, des ruines de Thèbes. M. Valery n'a certainement négligé aucune de ces faces diverses de son sujet; mais il est bibliothécaire et homme de lettres. Faut-il s'étonner, faut-il se plaindre de la préférence qu'il a quelquefois accordée, dans le partage de son attention, aux livres et à leurs auteurs ? Non, sans doute : de là est résultée précisément l'originalité de son œuvre; car ce qui la caractérise surtout, ce qui principalement la rend nouvelle et piquante, c'est d'expliquer l'une par l'autre l'Italie et sa littérature. Les poètes sont ses guides de préférence : le Dante particulièrement est son habituel *cicerone*; il le suit de lieux en lieux et l'interroge sur chacun, comme lui-même, dans son voyage fantastique, suivait et interrogeait Virgile. C'est plaisir que d'entendre tout à coup résonner, au milieu de discussions sur des points contestés de géographie et d'histoire, cette poésie sonore et forte. Ainsi, dans l'ancienne Grèce, les

Digitized by Google

disputes sur les limites des États et la filiation des familles se terminaient souvent par la citation de quelques vers mélodieux d'Homère. Cette manière a de quoi plaire; elle répand un agrément poétique, même sur les détails les plus arides, et il y en a nécessairement de cette nature dans les récits de voyages, comme il y a dans les voyages eux-mêmes des momens de fatigue et de langueur. C'est la strophe de la *Divine Comédie* ou de la *Jérusalem* qui charmait autrefois la lente et monotone navigation des lagunes.

M. Valery, qui recueille partout sur sa route les souvenirs littéraires, non-seulement de l'Italie, mais des autres nations, et particulièrement de la nôtre, a dû plus d'une fois remonter jusqu'à ceux de l'antiquité latine. L'aspect des lieux lui aide quelquefois à pénétrer le secret de certaines phrases, de certaines expressions, mieux que ne l'ont fait des traducteurs, d'ailleurs justement estimés, mais à qui ce genre de commentaire a manqué. C'est ainsi qu'il relève plus d'une erreur dans la traduction qu'a donnée Sacy de la lettre où Pline le jeune décrit la maison de campagne de son ami Caninius Rufus sur les bords du lac de Côme. Ce *bassin*, dont parle le traducteur, c'est le lac lui-même; et ce *portique ou règne un printems éternel* (*porticus verna semper*) c'est une allée d'arbres. M. Valery traduit plus heureusement par le mot plus vague de *galerie*, nom que l'on donne encore à la délicieuse avenue de chênes verts qui conduit d'Albano à Castelgandolfo. Ailleurs, parcourant la campagne de Mantoue, où il respire un parfum virgilien qui a passé dans sa description; il y fait une véritable moisson de contresens, d'inexactitudes, échappés, faute de connaître les lieux, aux divers traducteurs de Virgile, sans en excepter le poète qui, long-tems après sa traduction faite, s'écriait (je cite de mémoire, sans doute inexactement):

> Un jour je te verrai, je verrai ton beau ciel,
> Terre où chanta Virgile, où peignit Raphaël.

Mais je m'aperçois un peu tard que j'ai fait comme ces voyageurs dont je parlais plus haut, qui voient des pays qu'ils parcourent seulement ce que leur goût particulier les porte à y chercher. Mes prédilections de professeur m'ont d'abord conduit, dans le livre que j'examine, à ce qui y tient sans doute la plus grande place, mais ce qui pourtant ne

Digitized by Google

le remplit pas, il s'en faut, aux chapitres d'histoire littéraire. J'ai négligé ainsi bien des choses excellentes que devrait mentionner une revue moins partiale et plus complète. D'autres répareront mes omissions dans les analyses sérieuses qu'un ouvrage, fait avec autant de conscience et de talent, mérite d'obtenir, et obtiendra sans doute, malgré les préoccupations du jour des divers interprètes de la critique. Ils s'arrêteront davantage dans ces galeries, ces musées, parmi ces monumens de toute espèce que j'ai traversés un peu vite, effrayé d'une richesse qui me fait peur de l'Italie elle-même, et qui rend un peu long, quoique réduit au strict nécessaire, le catalogue de ses trésors. Ils recueilleront beaucoup de traits précieux pour l'histoire des révolutions politiques et morales de l'Italie, pour la connaissance de sa constitution présente et de l'avenir de sa civilisation. Déjà, lorsque ce livre a paru, les journaux quotidiens en ont extrait des détails pleins d'intérêt sur un sujet qui était alors et n'a guère cessé d'être de circonstance : la domination autrichienne en Italie, sa nature, ses effets ; tous ont rendu justice à la sagacité de l'auteur et à une impartialité que n'ont pu altérer les vives sympathies du moment. Il est honorable, dans un tems de passion, de savoir être juste pour tout le monde, et de s'élever par amour de la vérité, au-dessus même de ses secrètes préférences.

Je céderais volontiers au plaisir de parcourir et d'extraire ces deux volumes. Mais j'en ai dit assez pour en faire connaître le mérite. L'occasion d'ailleurs se présentera bientôt d'en reparler. Spécialement consacrés à l'Italie septentrionale, ils doivent être suivis et complétés par d'autres volumes qui ramèneront naturellement les éloges qui leur seront dus. Il en est un qui devient rare, c'est d'être écrits avec beaucoup de soin. Nous avons déjà plus d'une fois (voy. *Rev. Enc.*, tom. XXIII, p. 100 ; XXX, 506 ; L, 589) rangé M. Valery parmi le très-petit nombre d'écrivains qui traitent encore le public avec quelque cérémonie. C'est une attention et une peine pour lesquelles celui-ci n'a pas toujours d'abord assez de reconnaissance, séduit comme les coquettes, par les façons cavalières et négligées des petits-maîtres littéraires, mais que plus tard, revenu de ses goûts passagers, il récompense par une estime durable. Tel est le sort, sort souhaitable, que je prends sur moi d'annoncer aux *Voyages* de M. Valery.

H. Patin.

15.

Digitized by Google

64. — *Histoire sur l'exploration d'un ancien cimetière romain,* situé à Gièvres, département de Loir-et-Cher, et sur la découverte de l'emplacement de l'ancienne *Gabris;* par M. Jollois, ingénieur en chef du Loiret. Orléans, 1830. In-4°.

Si l'on considère ce Mémoire sous le rapport purement archéologique, il offre une ample moisson d'objets d'antiquité tous parfaitement dessinés et décrits. Ce sont principalement des vases et des monnaies, la plupart du tems de Claude : trois planches les représentent dans leurs moindres détails, et il y en a vraiment de fort singuliers. La vue générale du paysage de Gièvres a beaucoup de mérite aussi, non-seulement parce que c'est un fort joli dessin, mais encore parce que l'on se trouve instruit de tous les accidens de la vue du cimetière romain. Enfin la carte détermine fort clairement les anciennes positions des villes de ces contrées. J'y vois avec plaisir que Genabum est laissé à Orléans. L'opinion d'un antiquaire comme M. Jollois n'est pas indifférente, surtout si l'on considère qu'il a maintes et maintes fois parcouru ce département, et que par conséquent il a pu appliquer au sol même ses profondes connaissances. Quant à *Gabris*, sa découverte en fixe naturellement la place à Gièvres sur la rive droite du Cher, tandis que Danville, séduit par la ressemblance du nom, s'était déclaré pour Chabris qui est sur la rive gauche, et n'est point sur la route de Bourges (*Avaticum*) à Tours (*Cæsarodunum*). D'ailleurs rien qui remonte au delà du moyen âge n'autorise à chercher à Chabris une station romaine; et le nom de Carobria qu'il portait d'abord rappelle bien un passage sur le Cher, mais non la vieille Gabris.

De Golbéry.

67. — *Géométrie des écoles primaires*, contenant le dessin linéaire, les projections, le lever des plans de terrains et de bâtimens, l'arpentage et le partage des propriétés; par C. L. Bergery, ancien élève de l'École Polytechnique, professeur à l'école d'artillerie de Metz, membre de l'Académie royale de la même ville et de plusieurs autres sociétés savantes. Metz, 1831; M^me^ Thiel. Paris, Bachelier. In-8° de 172 pages et 3 planches; prix, 1 fr. 50 c.

M. Bergery est un de ces anciens élèves de l'École Polytechnique qui ont donné à la France le spectacle nouveau d'une réunion d'officiers d'un grand mérite, consacrant leur tems et leurs soins à l'instruction

Digitized by Google

gratuite des ouvriers de la ville de Metz. Ainsi, grâce au généreux patriotisme de M. Bergery et de ses amis, les germes d'une instruction féconde et positive ont été répandus en abondance parmi toute une population. Le livre que nous annonçons est un des ouvrages composés pour atteindre ce but salutaire, et ce n'est pas ici une spéculation mercantile. Avec un prix aussi modique, à peine a-t-il pu couvrir les frais d'impression du texte et de la gravure des planches. Qu'on juge par l'extrait suivant du dévouement de ce savant aux intérêts des classes laborieuses.

« Ce livre a été rédigé et imprimé à la hâte, en deux mois, pour fournir à quatre-vingt-treize instituteurs réunis à Metz, par les soins de M. le préfet et de M. le recteur, le texte des trois leçons de géométrie qu'ils recevaient chaque semaine. C'était seulement ainsi qu'on pouvait rendre facile et même possible l'exécution des tracés et des calculs qu'ils avaient à faire comme applications des principes. Rédiger, imprimer, expliquer et développer seize pages in-8° par semaine, en même tems que l'on corrigeait minutieusement environ 250 feuilles de dessins et de calculs, était une tâche qui exigeait beaucoup trop de rapidité pour que les détails en fussent parfaitement soignés. Au reste ce cours de géométrie pratique n'est ni une œuvre d'amour-propre, ni une œuvre de spéculation ; le seul but de l'auteur a été de se rendre utile à son pays, en propageant les connaissances géométriques jusqu'au peuple des campagnes; et ce but, on jugera peut-être qu'il est atteint quand on saura que, de tous les instituteurs accourus des divers points du département de la Moselle, aux cours normaux et gratuits de cet été, la moitié se trouve capable, au bout d'une trentaine de leçons, d'enseigner avec succès la géométrie, et que peu d'efforts suffiront aux autres pour les égaler bientôt. ».

Si la *Revue Encyclopédique* était plus spécialement consacrée aux sciences exactes, nous ferions connaître en détail la marche de l'auteur, qui ne sépare jamais la géométrie du dessin linéaire, son expression fidèle; qui fait suivre chaque théorie d'applications aux arts utiles; qui évite avec soin les abstractions, parle tout à la fois aux sens et à l'intelligence des élèves ; et qui, par un résumé général placé à la fin de son livre, donne le moyen de saisir d'un coup d'œil les rapports des diverses parties, et de les classer plus aisément dans la mémoire.

Digitized by Google

Quant à la division des matière adoptée par M. Bergery, nous la croyons fort bonne; sa méthode est constamment claire, facile, applicable; mais elle n'est pas la seule qui puisse être offerte aux instituteurs primaires. M. Desnanot, inspecteur de l'académie de Grenoble, avait déjà publié une fort bonne géométrie pratique, conçue sur des bases différentes; et nous comprenons qu'il y ait encore d'autres voies pour initier les jeunes gens à ces notions élémentaires. Au reste toutes sont bonnes peut-être quand le maître réunit, à un zèle actif et soutenu, l'art de présenter des considérations géométriques comme des choses vulgaires et naturelles, évitant ainsi tout appareil scientifique. M. Bergery possède ce talent à un haut degré : il donne, comme des faits d'observation, les résultats géométriques qu'une théorie savante peut seule démontrer rigoureusement; et il fait comprendre avec lucidité tous les raisonnemens qui doivent être exposés à des intelligences peu exercées.

Ad. G.

66. — *Des Chemins de fer considérés comme voies de communications commerciales*, et particulièrement du chemin de fer projeté de Paris à Orléans, en concurrence avec le canal de l'Essonne. Paris, 1831; imprimerie de Gondelier-Morisset. In-8°.

Il y a long-tems que la querelle est engagée entre les canaux et les chemins de fer. Pour le petit nombre d'ingénieurs qui se sont posé le problème *sans prévention*, une solution ne saurait être donnée en termes absolus, et la préférence à donner à l'un ou l'autre de ces deux modes de communication leur paraît être une *fonction* de la localité qu'il s'agit de traverser. Mais, pour chaque localité (sauf des exceptions rares comme de Manchester à Liverpool) il y a lieu à *opter* entre l'un de deux modes. Que penser d'une administration qui, après avoir autorisé en février 1829 l'exécution d'un canal dont les travaux *vont commencer*, songe à autoriser en 1831 un chemin de fer entre les deux mêmes points que le canal doit joindre? elle livre à une affreuse concurrence le soin de résoudre une difficulté en présence de laquelle elle se sent impuissante. L'auteur anonyme de la brochure que nous annonçons est évidemment intéressé à un titre quelconque à l'exécution du canal, et il cherche à démontrer aux actionnaires du chemin de fer qu'ils seront certainement ruinés. Nous ne partageons pas les idées de l'auteur sur les chemins de fer en général, et dans le cas particulier

Digitized by Google

dont il s'agit nous regardons comme *incomplète* la solution qu'il donne en faveur d'un canal pour joindre Paris et Orléans ; incomplète, parce qu'il signale seulement les *avantages* du canal et les *désavantages* du chemin de fer.

Un canal est-il véritablement préférable à un chemin de fer pour joindre Paris et Orléans ? une étude spéciale de la localité, sous tous ses aspects, peut seule permettre de prononcer. Mais l'administration qui a entre les mains un moyen puissant de protéger le public, puisqu'au jour de l'adjudication elle fixe la *limite supérieure du tarif*, l'administration *devrait être assez éclairée* pour trancher de pareilles questions, et éviter que deux compagnies soient en présence avec le *désir* et la certitude mutuelle de ruiner sa rivale (1). H. F.

67. — *La Mort de Napoléon*, ode d'*Alexandre Manzoni*, avec la traduction en français, par *Edmond* Angelini, de Venise. Paris, 1831; imprimerie de Setier, rue de Grenelle Saint-Honoré, n° 29. In-18 de 17 pages.

Le nom de Manzoni est célèbre ; son ode sur la mort de Napoléon est une de ses belles compositions poétiques : le traducteur est un étranger instruit et malheureux.

68. — *Nos grands hommes du dix-neuvième siècle*, croquis apologico-satiriques, en vers, avec des notes, et Poésies diverses ; par P. L. Duronceray, avocat à la Cour royale. Paris, 1831 ; Delaunay, Levavasseur. In-18 de 286 pages ; prix, 2 fr. 50 c.

69. — *Le Bravo*, histoire vénitienne, par *Fenimore* Cooper. Paris, 1831 ; Ch. Gosselin. 4 vol. in-12 ; prix 9 fr. c.

Dans les beaux-arts, un homme qui apparaît avec la puissance de créer jette au milieu du monde quelques types originaux empreints de son génie, vivant de sa vie, de sa force, de son individualité tout entière, types dans lesquels il répand ses passions, ses souvenirs, ses douleurs ; ces types créés, l'homme de génie a fait son œuvre : s'il veut encore produire, sa tête affaiblie, sa main tremblante, son imagination tarie, n'enfantent plus que de pâles copies, des ombres de l'être vivant. Mais grâce pour ces efforts impuissans en faveur de tant de créations sublimes ! grâce pour *Agésilas* en faveur du *Cid* et des *Horaces !*

(1) L'adjudication de l'entreprise du chemin de fer de Paris à Orléans, n'a pu avoir lieu au jour désigné, faute de soumissionnaires qui consentissent à accepter les conditions qu'on leur imposait.

Digitized by Google

grâce pour l'*Irène* en faveur de *Zaïre* et de *Mérope !* grâce pour le tableau de *Vénus et Pâris*, en faveur du *Léonidas* et des *Sabines !* Enfin je dirai grâce pour *le Bravo* de M. Cooper en faveur du dernier des *Mohicans*, de *la Prairie*, du *Pilote*, etc.

L'originalité de ces types, qu'un homme doué de poésie est appelé à créer, se compose de l'originalité même du poète, des émotions dont il a été agité, des lieux qu'il a parcourus. Aussi qu'il ne cherche pas à s'inspirer de ce qu'il n'a pas senti, des hommes et des pays au milieu desquels il n'a pas vécu : il ne ferait qu'une œuvre inanimée.

Comme Walter Scott aime son Écosse ! Dès l'enfance il a été élevé au milieu de ces lacs, de ces bruyères, de cette nature sombre et sauvage; il a été bercé avec les ballades, les souvenirs de clans, de luttes sanglantes entre les hommes de la plaine et les hommes des rochers : attendez, toute cette vieille histoire, ces vieux airs, cette nature ossianique vont apparaître dans les créations du poète devenu homme; et l'originalité de son génie sera toute l'originalité même de l'Écosse qu'il nous décrit et nous raconte.

L'Amérique combattant pour son indépendance, l'Amérique sauvage se débattant contre les progrès sans cesse envahissans de la civilisation, les grands lacs, les savannes immenses, les forêts qui tombent et brûlent, et la mer, la mer ! qu'il aime comme l'Amérique elle-même, voilà la source de toutes les inspirations de Cooper; sa vie est là avec son passé, ses élans de patriotisme, ses souvenirs d'enfance, qui viennent révéler une nature nouvelle.

Il nous semble donc malheureux pour M. Cooper qu'il n'ait pas senti que toute l'originalité de son talent était dans l'originalité même de ce monde nouveau, de l'Amérique, et de cet autre monde, la mer, dont les scènes, en s'emparant de son ame, ont créé en lui une source si féconde de poésie. En cherchant des inspirations en dehors du foyer de toutes ses inspirations, de ses souvenirs, de ses passions, de sa vie tout entière, son génie s'est desséché, décoloré, comme la plante enlevée au sol qui la nourrit perd sa force, l'éclat de ses couleurs, ses parfums.

Nous ne sommes plus dans les prairies sans fin, au bord des grands fleuves, au sein des tribus sauvages, sur l'Océan; mais à Venise, sur les lagunes, au milieu de la place Saint-Marc, des pêcheurs et d'une aristocratie jalouse et cruelle. A l'époque où se passent les scènes du roman, la république de Venise tombe depuis long-temps en décadence.

Digitized by Google

Il veut en peindre les mœurs et les personnages. L'auteur américain éprouve pour cette aristocratie des lagunes toute l'antipathie d'un démocrate de Boston, aussi ne flatte-t-il pas son portrait. Cooper a personnifié toute sa répugnance républicaine dans Antonio, seule création un peu originale de son roman. Ce pauvre pêcheur s'est vu enlever son petit-fils pour le service des galères; il est vieux, pauvre, solitaire; il n'avait que ce petit-fils pour l'aider et l'aimer. Il faut l'entendre exhaler sa douleur et résumer, dans le sentiment d'indignation qu'il éprouve contre le gouvernement de Venise, toute sa haine d'homme du peuple contre la noblesse, de l'exploité contre l'exploitant. — Cooper est admirable dans la description des souffrances morales d'un être simple, d'un homme du peuple; il trouve pour les rendre des accens vrais, pathétiques; les plaintes d'Antonio sur la perte de son petit-fils m'ont rappelé les touchantes pages de *l'Antiquaire*, dans lesquelles le pêcheur gémit, en travaillant, sur la mort de son fils noyé. — Cet Antonio est appelé devant le tribunal secret, accusé d'avoir mal parlé du gouvernement de Saint-Marc, et secrètement jeté dans les lagunes. — Les pêcheurs accusent de sa mort Jacopo, le Bravo. Ce Bravo est une pâle copie de l'Espion; par dévoûment pour son père faussement accusé d'avoir volé la république, il a accepté la responsabilité de presque tous les assassinats secrets ordonnés par le gouvernement; il a accepté l'exécration publique qui s'attache à sa personne. Cependant c'est un être bon et vertueux, qui a sauvé plusieurs des victimes de Saint-Marc, et qui a mérité tout l'amour d'une jeune Vénitienne, Gelsomina, créature de dévouement, qui chérit, dans celui qu'elle ne connaît que sous le nom de Carlo, sa douceur, son élévation morale. — Il y a de touchantes scènes entre Gelsomina et le Bravo, de belles pages de mélancolie et de désespoir chez cet infortuné, dont l'obscur dévouement est payé de tant d'infamie. — Tous les pêcheurs l'accusent de la mort d'Antonio; appelé devant le tribunal de Venise, il est condamné à mort. — A cette action intéressante se trouve liée une intrigue très-faible entre un jeune seigneur napolitain, le duc de Sainte-Agathe, et une jeune et riche Vénitienne. Ces deux caractères manquent de force.

Le talent de Cooper apparaît surtout dans la description de Venise. L'auteur l'a habitée, on le voit; il indique à coup sûr les lieux, les

Digitized by Google

places, les différens quartiers de la ville; mais cette description a plutôt un mérite d'exactitude statistique que de création poétique. Il n'est pas là dans sa patrie. Il décrit avec le sentiment d'un exilé qui regarde par distraction, par ennui, en songeant à son pays. Il est à l'étroit dans ces lagunes; il ne fait pas manœuvrer ses canots comme *l'Ariel* ou le vaisseau du *Corsaire*; il lui faut l'Océan, la tempête; il lui faut les cordages innombrables à nommer, les voiles immenses à déployer. Sa vie, son génie sont dans cette existence aventureuse sur les mers, dans les solitudes d'une nature vierge, sauvage, dans les dangers d'une colonie perdue au fond des forêts, dans la lutte de la civilisation contre la barbarie, de l'humanité contre le globe qu'elle veut embellir et féconder. *A.* St-Cn.

70. — *Un Divorce*, histoire du tems de l'empire : 1812-1814; par P.-L. Jacob, bibliophile. Paris, 1831 (1832). Eug. Renduel. In-8° de 360 pages; prix, 7 fr. 50 c.

Chose étrange! c'est un antiquaire qui vient au secours de M. Odilon-Barrot dans la discussion du divorce. Secouant la poussière des vieux manuscrits, il dit adieu, pour quelques jours, aux maisons parées de frontons triangulaires, aux villes hérissées de clochers dentelés : l'écho de la tribune vient d'apporter jusqu'au fond des silencieuses bibliothèques un mot qui ébranle enfin son zèle philantropique pour les choses du siècle. Sans doute, c'est le libraire, officieux ami, sans cesse à l'affût des inspirations dignes d'exercer la plume de ses cliens, qui lui a transmis l'ordre du jour. Vous le voulez, adieu Rabelais, Froissard, Fleurange, et M. Jacob entreprend de tracer une histoire du tems de l'empire. Ce n'est point l'objet de prédilection de ses études : non; mais l'à-propos est là, qui désigne impérieusement le sujet et l'époque : il faut obéir. Le bibliophile a peu lu les *Victoires et conquêtes* de M. Panckoucke : son humeur n'a rien de militaire; pour la littérature napoléonnienne, il ne s'en est jamais soucié, et la connaît à peine par ouï-dire; quant au monde et aux hommes, il ne les a guère vus que dans son ménage, ou chez quelques confrères. Qu'on le remarque bien, je parle ici de M. Jacob, qui se confesse lui-même de son ignorance sur ces points, non d'aucun autre.

Jetant donc un coup d'œil sur son entourage, il commence par la mise en scène d'un couple heureux : deux artistes, sympathisant

Digitized by Google

de jeunesse, de goûts et de caractère. Félix a deux ans adoré Adeline, comme sa maîtresse, lorsque la naissance d'un enfant vient former entre eux un lien nouveau. Alors seulement il demande au magistrat municipal, à lui seul, la sanction de cette douce alliance. Avec ces deux modèles d'idéale perfection, ne vous attendez point à quelque retour imprévu des passions! Non, Adeline reste vertueuse, Félix ne cesse pas d'être fidèle. L'attrait des plaisirs, le besoin des relations sociales, la vivacité des préoccupations politiques, l'ambition, la coquetterie, rien ne les détournera de l'accomplissement de leurs devoirs d'époux et de parens. Pourquoi M. Jacob médirait-il du mariage? sa dédicace nous prévient qu'il lui doit toute sa félicité. Mais le titre, imposé par la circonstance, fait loi : force est de trouver une cause de séparation, sans altérer, cela va sans dire, les vertus conjugales des deux héros. Cette cause, ce sera Mariette, une simple soubrette, éprise de son maître, envieuse des caresses qu'il prodigue à sa bienfaitrice. Ses ruses sont grossières ; son inexpérience et sa maladresse égalent son audace ; n'importe : Mariette et le libraire veulent un divorce, il se conclura. Ici l'auteur nous paraît maître de son sujet : Sainte-Palaye ne lui a point fait oublier Delvincourt ; et, entre autres dispositions du Code civil, il développe fort pertinemment comme quoi deux époux, en demandant le divorce par consentement mutuel, devaient, avant d'entendre prononcer l'arrêt définitif, se représenter à quatre époques différentes pendant le cours d'une année, et déclarer chaque fois, devant le juge, leur invariable résolution. Dès que l'arrêt est rendu, on comprend que M. Jacob recouvre toute liberté d'en revenir à sa peinture favorite d'un ménage bien assorti. L'invasion de 1814 et les cosaques arrivent tout juste à point pour faire découvrir la vérité : Mariette, victime des brutalités d'un Baskir, avoue sur son lit de débauche et de mort son impure passion et ses mauvais stratagèmes; puis la toile tombe sur une réconciliation que la complaisante législation de New-York est chargée de cimenter.

Maintenant nous chercherions en vain à déduire de tout cela une moralité favorable au divorce. Ce qu'on y trouve, c'est une apologie du mariage, tel que M. Jacob paraît avoir eu l'avantage de le rencontrer, tel que l'usage ne se plaît pas toujours à le faire parmi nous. Bien loin d'approuver les vaines formalités que le code impose aux époux

Digitized by Google

empressés de rompre des liens devenus trop pesans pour eux, il semble plutôt indiquer, dans maint endroit, qu'il serait plus simple de ne soumettre l'amour à aucune consécration civile ou religieuse. Que peut en effet, pour le bonheur conjugal, la parole d'un maire ou la bénédiction d'un curé? Comme on le voit, l'auteur n'a point compris la portée morale de son sujet; et cependant la tâche s'offrait grande et belle au romancier qui aurait entrepris de fouiller dans les misères de notre civilisation décrépite, pour nous montrer la sainte institution du mariage, corrompue par les spéculations du vice et de la cupidité, réclamant en vain de nos lois impuissantes des remèdes contre le mal qui la dégrade. Ici le but philosophique a été manqué, car l'auteur n'a pas su nettement ce qu'il fallait prouver.

Sous le rapport de l'art, c'est un ouvrage à la mode, assez inhabilement composé. On est conduit, par soubresauts, de tableau en tableau, comme au mélodrame. Cette vivacité, cette souplesse dans les allures, cette variété de costumes et de décorations, cette tendance continue aux grands effets, éblouissent d'abord, mais fatiguent à la longue, surtout lorsqu'une fantaisie assez bizarre a prétendu faire de ces tableaux comme une suite de définitions en actions, ainsi que la table des chapitres semble l'indiquer. C'est *une lettre*, *une mère*, *une causerie*, *une papillote*, *une fin* et vingt autres articles indéfinis qui se suivent merveilleusement alignés sur la page finale. Pour le style, on y reconnaît la manière de l'école qui obtient aujourd'hui les suffrages de la foule. Inégal, brillanté, descriptif jusqu'à la minutie, il prodigue, avec une affectation déréglée, sans mesure et sans discernement, tous les artifices, toutes les ressources, que la science du rhéteur peut inventer pour prêter du relief et de l'éclat aux pensées les plus communes. De l'esprit et de l'imagination, il y en a beaucoup chez tous ces auteurs que la vogue popularise : le plus grave défaut qu'on puisse leur reprocher, c'est l'abus de ces choses, c'est la prodigalité avec lesquelles ils les dépensent, improvisant un roman ou un drame dans un séjour de trois semaines à la campagne, épuisant, pour un feuilleton, la verve qui aurait pu dicter, si elle avait été ménagée, quelque chef-d'œuvre plus important, mieux ordonné, moins prétentieux et plus durable. M. Jacob, ou celui qui se cache sous ce vieux nom, a sa part des défauts de notre jeune littérature; ce qui ne nous empêche pas de nous joindre au public

Digitized by Google

pour apprécier hautement son talent. Pourtant qu'il nous soit permis de lui soumettre une courte observation : croit-il faire véritablement de la couleur locale lorsque, probablement par réminiscence de ses habitudes de romancier historique, il conserve à ses portières l'ignoble pataquès ou le grossier juron consacrés par les traditions du théâtre des Variétés? Qu'il laisse ces enjolivemens de mauvais goût à l'école de M. Pigault-Lebrun, à la littérature d'estaminet et d'antichambre. A. J.

71. — *Une Vie d'homme*, croquis, par M. *Gustave* Albitte. Paris, 1832 (1831); Charles Gosselin. In-8° de 408 pages; prix, 7 fr.

Ce livre peut être classé parmi les romans philosophiques du second ordre : il serait convenablement placé, par exemple, à quelque distance de la *Confession* et de la *Peau de chagrin*. Ce n'est pas qu'on y voie dominer le scepticisme ironique de M. Jules Janin, ou la fantaisie souvent amère de M. Balzac; mais on y découvre des traces fréquentes de la disposition d'esprit qui entretient la verve critique de ces deux auteurs. M. Gustave Albitte essaie, comme eux, de peindre les angoisses d'une ame qu'obsèdent le doute et l'inquiétude, les déchiremens d'un cœur en proie à des passions sans but et à une terreur profonde d'avenir. L'homme dont il raconte la vie apparaît à vingt ans, pauvre étudiant, sans parens, et ne connaissant pas ce que c'est qu'un ami. Ceux qui, au sortir de l'enfance, partageant son innocente ignorance du monde, de bonne foi lui avaient promis un attachement à toute épreuve, ont été sans peine portés, par le hasard de la naissance, au milieu de protecteurs empressés de les conduire à la fortune. Ils passent près de lui avec un sourire insouciant, et se perdent au loin, à travers l'agitation enivrante des joies de l'opulence, tandis qu'il reste au sein d'une foule inconnue, obligé de puiser en lui seul ses espérances et ses encouragemens. Il se livre d'abord avec ardeur à l'étude : il veut y enchaîner toutes ses facultés et y concentrer toute sa puissance d'affection. Après plusieurs années, il a fait de rapides progrès : il a conscience qu'il a acquis le droit d'occuper à son tour un rang dans le monde, d'obtenir quelque célébrité, de parvenir au moment d'être heureux, ou du moins de le paraître. Vaine pensée ! alors encore il se retrouve avec son même isolement, avec la même pudeur de probité, et sa science lui pèse comme un inutile fardeau ; car il sent qu'il n'a pas seulement besoin qu'on lui fasse l'aumône d'un emploi : il lui faut avant tout être lié à ce qui l'en-

Digitized by Google

toure, presser des mains amies, entendre des paroles qui s'harmonisent avec ses paroles ; il lui faut vivre d'une vie commune, avec foi, avec dévouement, et autour de lui, dans cette multitude d'où il ne sort que des bruits confus, des sons discordans, il est froissé par toutes les individualités qui, détachées les unes des autres, s'empressent à l'aventure, se heurtent et se blessent à chaque instant. A lutter sans cesse avec les déceptions, sa longue patience s'épuise ; ce qui lui restait de confiance au fond du cœur se dissipe : une révolution s'opère en lui ; il s'était tenu jusque-là en face de la société comme un suppliant plein d'humilité, ou comme le mendiant qui gémit et murmure à l'écart : maintenant il se relève devant elle fier et hardi, il se dresse en juge, et il la condamne. Dès ce moment, il se trouve dans cette extrême exaltation de douleur et de mépris, où les grands écrivains de notre tems ont pris l'homme lorsqu'ils ont voulu idéaliser toutes les vives souffrances que leurs puissans regards avaient lues au sein de l'humanité. Dans son histoire convulsive, qui se consume tout entière dans deux amours sanglans, Edmond Virmer, ce nouveau type de doute et de désespoir, que M. Albitte a créé, est constamment une ressemblance originale, quoique dans des proportions inférieures, de Werther, de Childe-Harold, de Juan ou de René. Sous des costumes divers, tous ces hommes sont en effet l'homme du tems ; dans des idiomes différens, ils tiennent tous le même langage ; et pour bien connaître ce que c'est qu'*une vie d'homme*, ce n'est pas assez d'entendre le concert déchirant de ces grandes voix qui racontent la sombre tourmente de civilisation que nous achevons de traverser, il est encore une foule de plaintes plus vulgaires qu'on ne doit pas dédaigner d'écouter, car elles révèlent d'innombrables misères d'ame qui, dans les grands tableaux des poètes, sont demeurées couvertes de l'ombre de misères plus poignantes. M. Albitte nous paraît appelé à ajouter plus d'un trait aux tristes images des hommes dépouillés de toute religion, de toute foi dans l'avenir : qu'il efface de son style quelques formes prétentieuses à la manière de Sterne ; qu'il cherche surtout à se soumettre à plus de concision, et nous ne doutons pas du succès du prochain ouvrage qu'il annonce sous le titre du *Fandango*. On ne saurait lui refuser dès aujourd'hui un véritable talent d'observation et une juste appréciation de l'état actuel de la société.

Éd. Ch.

Digitized by Google

NOUVELLES SCIENTIFIQUES,

INDUSTRIELLES ET LITTÉRAIRES.

EUROPE.

GRANDE-BRETAGNE.

Origine électrique de tous les phénomènes du magnétisme terrestre rendue probable; Expérience qui le démontre. — Tel est le titre d'un Mémoire de M. Barlow, lu à la Société royale de Londres, le 27 janvier 1831. On sait que M. Biot a représenté l'action magnétique du globe par celui d'un aimant dont les deux pôles seraient très-près l'un de l'autre et du centre de la terre. D'un autre côté, M. Barlow a fait voir, dans son *Essai sur le magnétisme*, publié en 1819, qu'une boule de fer creuse, aimantée par influence, réagit comme une boule pleine de même diamètre, en sorte que l'action magnétique d'une sphère pourrait être considérée comme résidant uniquement à la surface, résultat confirmé plus tard par les recherches analytiques de M. Poisson. Dès lors il devenait probable que la cause du magnétisme terrestre résidait, non pas au centre de la terre, comme M. Biot le supposait, mais à sa surface même. La découverte de l'action des courans électriques sur les aimans est venue plus tard confirmer les prévisions de M. Barlow. D'après M. Ampère, on peut supposer que la surface du globe est sillonnée par des courans électriques parallèles entre eux, et au plan de l'équateur magnétique dans une direction de l'est à l'ouest. Pour donner plus de force à cette hypothèse, M. Barlow a fait l'expérience très-intéressante que voici : il s'est procuré un globe de bois creux de 16 pouces de diamètre, sur lequel on a tracé des raies figurant l'é-

Digitized by Google

quateur et ses parallèles équidistans de 4°, 5. Ces raies ont un huitième de pouce de profondeur et de largeur. On a pareillement tracé un demi-cercle allant de l'un à l'autre pôle, et figurant un méridien, auquel on a donné une profondeur double. Cela fait, on a pris un fil de cuivre d'un dixième de pouce de diamètre et de 90 pieds de longueur ; le milieu de ce fil a été enroulé sur l'équateur : puis on l'a plié dans le méridien, un bout rejeté vers l'un des pôles, et l'autre bout vers l'autre pôle, jusqu'à la rencontre des deux parallèles voisins de l'équateur, sur lesquels on a enroulé le fil, et ainsi de suite sur toutes les parallèles. Arrivé aux pôles, on a garni de soie les deux bouts du fil, et on les a fait repasser dans le méridien jusqu'à l'équateur, où ils ont été repliés en dehors pour communiquer avec les deux pôles d'une pile voltaïque. D'après cette disposition, les deux courans, dans la direction du méridien, s'entre-détruisent, comme marchant en sens contraire l'un de l'autre ; et il ne reste à considérer que l'action des courans parallèles qui tous marchent dans le même sens. Or ces courans agissent sur une petite aiguille aimantée, soustraite à l'action du magnétisme terrestre absolument de la même manière que la terre agit sur une aiguille soumise à son influence magnétique, du moins pour ce qui regarde l'inclinaison et la déclinaison ; car M. Barlow n'a pas fait la comparaison des intensités magnétiques. Cette expérience est curieuse, en ce qu'elle fournit une première preuve de la disposition régulière des courans à la surface de la terre, et de leur égale intensité. Au reste il ne serait plus nécessaire de recourir à l'expérience pour déterminer quelles devraient être la disposition et l'énergie des courans, soit à la surface, soit dans l'intérieur du globe, de manière à produire l'ensemble des phénomènes magnétiques. On peut y arriver avec moins de peine par la voie du calcul, et il est étonnant qu'un pareil travail n'ait pas été fait.

M. Marchall Hall a lu à la Société royale de Londres un mémoire *sur l'anatomie et la physiologie des vaisseaux sanguins capillaires*. L'auteur considère comme une artère ou veine tout vaisseau qui change de dimension lorsqu'il se ramifie, et désigne par le nom de *capillaires* les petits vaisseaux, tant veineux qu'artériels, dans lesquels cette altération n'a pas lieu. Il a étudié au microscope les différences que présentent ces vaisseaux dans le système ordinaire et dans les poumons. Ayant observé que les animaux plongés dans l'eau à 120 F.,

Digitized by Google

perdaient leurs facultés sensitives et locomotrices, et que néanmoins l'action du cœur durant encore un tems considérable, il a profité de cette circonstance pour faire ses observations avec plus de calme. Dans les nageoires et la queue des poissons il y a peu de vaisseaux capillaires, et leur attribution est des plus simples : les artères suivent le bord de chaque raie jusqu'à leurs extrémités, où elles reviennent sur elles-mêmes transformées en veines.

Dans le pied de la grenouille, dont la fonction est plus variée, le système vasculaire est aussi plus compliqué; les capillaires y sont plus abondans; les artères y prennent une forme rectiligne, mais les veines, qui sont un peu moins nombreuses, sont plus larges et plus contournées. Aucun mouvement du pouls ne peut être aperçu dans les capillaires et dans les veines. L'auteur a reconnu quelques anastomoses dans les très-petites artères et très-fréquemment dans les veines, où elles produisent parfois des oscillations dans le courant sanguin; mais il n'a jamais pu reconnaître de communication entre ces veines et ces artères. La vitesse du sang est diminuée dans le passage des artères aux capillaires, parce que ceux-ci offrent en somme une plus grande capacité que celles-là. Dans le mésentère du crapaud, la distribution des vaisseaux est aussi simple que dans les nageoires et la queue d'un poisson; mais dans les poumons, les veines et les artères sont très-ramifiées et marchent toujours parallèlement entre elles; les artères s'y décomposent en un moins grand nombre de capillaires que dans les autres parties du système artériel; elles ne s'anastomosent ni entre elles ni avec les veines; mais les intervalles sont uniformément occupés par des faisceaux de capillaires, le poumon de la salamandre est simplement vésiculaire; celui de la grenouille est cellulaire et vésiculaire tout à la fois, et par suite très-difficile à observer au microscope. L'auteur conclut, de toutes ces observations, que les capillaires ne peuvent contribuer au mouvement du sang, et que ce liquide y circule par la seule impulsion du cœur et des artères. Quand on gêne la circulation du sang, on reconnaît les mouvemens du pouls non-seulement dans les artères, mais aussi dans les capillaires jusque dans les veines.

Sur l'effet que l'eau portée à des températures un peu plus élevées que celle de l'atmosphère exerce sur les reptiles batraciens. — M. Marshall Hall a lu un Mémoire sur ce sujet à la Société royale

Digitized by Google

de Londres. M. Edwards a observé que les reptiles batraciens, plongés dans l'eau chaude, y périssent d'autant plus vite que la température de l'eau est plus élevée, et qu'ils meurent subitement dans l'eau à 108° F. M. Hall a trouvé que ceci arrive par une cause de destruction beaucoup plus active qu'une simple suspension dans l'acte de la respiration. Quand la tête de l'animal seulement est plongée dans l'eau à 120°, l'animal s'agite, et peu après ses mouvemens cessent; mais, si l'on plonge l'épine du dos et les pates, on voit reparaître les convulsions, et les muscles deviennent rigides : dans l'un et l'autre cas, l'action du cœur continue. Si, après que les pates ont perdu leur sensibilité, on vient à en détacher une et qu'on la jette dans l'eau à 120°, ses muscles se contractent et deviennent rigides; effet qui se propage de l'extérieur à l'intérieur. Lorsqu'on met le nerf à nu et qu'on le plonge ensuite dans l'eau chaude, les muscles ne sont point affectés, et même, lorsque les muscles sont placés dans l'eau, ils ne sont plus susceptibles de recevoir les excitations du nerf. Le cœur enlevé du corps et mis dans l'eau chaude se contracte graduellement et devient rigide. De tout cela l'auteur conclut que la mort du reptile, occasionée par l'eau chaude, ne doit pas être rapportée à une simple asphyxie, mais à une autre cause destructive des nerfs et des muscles.

Remarques géologiques sur les environs de la rivière des Cygnes, et sur l'île Buâche, à la côte ouest de la Nouvelle-Hollande. M. Archdeacon Scott a présenté un Mémoire sous ce titre à la Société géologique de Londres. Ayant été retenu plusieurs mois à l'établissement récemment fondé sur la côte ouest de la Nouvelle-Hollande, il a exploré une ligne de côte de plus de trente milles d'étendue, formée de grès, fortement calcaire, qui offre partout les mêmes caractères minéralogiques. Au promontoire qui est situé à environ cinq milles de la rivière des Cygnes, le grès calcaire présente à sa surface une multitude de concrétions ressemblant à des végétaux. Ceci se remarque très-fréquemment ailleurs, et sur le plateau situé à l'est de l'emplacement choisi pour bâtir la ville de Freemantle, le grès prend l'aspect d'une forêt épaisse, coupée à deux ou trois pieds du sol, sur laquelle on marche avec la plus grande difficulté. L'auteur décrit plusieurs coupes; et énumère les lits que l'on voit sur les flancs de quelques vallées profondé-

Digitized by Google

ment creusées dans le grès calcaire. Au mont Éliza, qui s'élève au-dessus de Perth, à dix milles de l'embouchure de la rivière des Cygnes, le grès calcaire atteint une élévation de trois cents pieds, et on le voit reposer sur le grès ferrugineux qui peut servir à bâtir. Au delà de la rivière Hélène, depuis Perth jusqu'au pied du mont Darling, on trouve de l'argile rouge et de la marne blanche. Le Darling s'élève d'environ quinze cents pieds au-dessus du niveau de la mer, et se trouve composé de grès vert et de siénite, à l'endroit visité par l'auteur; mais il apprit que plus au sud on y avait rencontré des ardoises. Quant à l'île Buâche, elle est formée du même grès, aussi fortement calcaire que celui de la côte continentale. R.

ALLEMAGNE.

Grand-Duché de Bade. — *Statuts de la Société qui sera formée pour la régénération des prisonniers, pendant la durée de leur détention, et l'amélioration de leur sort, après leur élargissement.* — Le besoin d'arrêter les progrès du crime par l'amélioration morale des détenus et le placement des criminels libérés, et la conviction intime que des associations philantropiques sont seules propres à atteindre ce but et même à provoquer l'influence active du gouvernement, ont donné lieu à la formation d'une société dont nous allons faire connaître par extraits les statuts.

§ I^er^. Une société des prisons sera instituée dans le grand-duché de Bade; elle aura pour but : 1° de seconder les efforts de l'autorité pour l'amélioration morale des détenus; 2° de contribuer d'une manière immédiate à leur régénération morale et politique; 3° de prendre soin des enfans des prisonniers pendant la durée de la détention de leurs pères, et de veiller en général sur le sort de leur famille; 4° de s'occuper activement du sort des prisonniers libérés, de les accoutumer à une vie régulière et de leur assurer un salaire honnête. — § 2. La Société se compose : 1° d'un directoire général; 2° de sociétés locales; 3° de sociétés de districts..... Les §§ 3, 4, 5, 6 et 7 sont relatifs à des détails d'organisation. — § 8. Le directoire général est chargé de surveiller les sociétés locales et les sociétés de districts, afin de mettre dans les efforts de ces différentes associations toute l'uniformité qu'exige le but qu'elles se proposent, etc. —§ 14. Les sociétés locales s'appliqueront surtout à

Digitized by Google

introduire dans les prisons, de concert avec les directeurs, une classification convenable entre les détenus; pour atteindre ce but, elles prendront une connaissance exacte, non-seulement des circonstances et des besoins locaux, mais encore du caractère individuel des détenus. — § 15. Les considérations d'après lesquelles devra s'effectuer la classification des détenus sont: 1° le sexe, 2° l'âge, 3° le crime pour lequel ils ont été condamnés, 4° les obstacles plus ou moins grands qui s'opposent à leur amélioration morale, 5° le degré d'éducation qu'ils ont reçue. — § 16. Tout membre d'une société locale est tenu de visiter les prisons au moins une fois par mois, de rechercher les défauts d'organisation qui peuvent s'y rencontrer, d'observer les détenus, de chercher par ses conversations à réveiller en eux le sentiment de la régénération morale et le goût du travail, de leur faire comprendre la nécessité d'une vie régulière, et de leur donner connaissance des avantages que la société assure à ceux qui se prêtent docilement à son influence régénératrice. — § 17. Quant aux occupations à donner aux détenus libérés, la société locale s'attachera surtout à connaître la capacité spéciale de chacun d'entre eux, à apprécier les besoins de l'établissement et les moyens de les combiner avec les travaux les plus utiles aux détenus, et à vendre avantageusement les produits de ces travaux. La société se chargera également de faire apprendre aux détenus des métiers utiles. — § 18. La société a soin de faire enseigner aux détenus la lecture, l'écriture et le calcul; de sorte que ceux qui entrent dans la prison, sans posséder ces connaissances élémentaires, y reçoivent une instruction complète. La Société instituera en particulier, dans chaque prison, un maître d'école chargé d'instruire les jeunes détenus. — § 19. Outre le service divin qui se tient régulièrement tous les dimanches, la société a soin de faire visiter régulièrement tous les détenus par des prêtres de leur confession, qui les pourvoient des livres les plus appropriés à leur situation individuelle. Pour favoriser l'enseignement religieux, la société augmentera le salaire alloué aux aumôniers de la prison. — § 20. Tous les ans la société locale tient une réunion, à laquelle le directeur de la prison est invité d'assister, pour y prendre connaissance des propositions et des vœux que la Société forme, non-seulement sous le rapport de l'état de la prison, mais encore sous celui de l'organisation intérieure. Si le directeur de l'établissement n'a pas égard à ces vœux, les sociétés locales en avertiront le directoire général,

Digitized by Google

qui alors prendra, de concert avec l'autorité compétente, les mesures convenables. Dans les réunions annuelles des sociétés locales, il sera également loisible au directeur de la prison d'exprimer ses propositions et ses vœux relativement à l'influence de la Société sur la prison, et à l'emploi des sommes qu'elle serait disposée à accorder. — § 21. Tous les trois mois, la société locale accorde, à titre de récompense et d'encouragement, des gratifications pécunières aux détenus qui s'en sont montrés dignes par leur conduite et leur travail : ces gratifications sont ajoutées au pécule que chaque détenu a gagné par son industrie, etc... — § 24. La sphère d'activité des sociétés de district comprend : 1° les soins à prendre pour les familles des détenus; 2° les détenus libérés. — § 25. Dès qu'un individu, ayant femme et enfans, est condamné à la peine de l'emprisonnement, pour un délit quelconque, la société de district se charge des membres de sa famille qu'il laisse sans appui. L'un des membres de la Société est investi de la mission spéciale de veiller aux besoins de ces malheureux, et d'indiquer à la Société les sommes qu'il croit nécessaires pour remplir ce but, etc... — § 28. Si le détenu a laissé des enfans sans instruction, le membre délégué s'appliquera à leur procurer l'éducation religieuse et morale, à leur fournir des moyens de travail, et en général à veiller sur leur sort. — § 29. Aussitôt que la société de district aura appris, par la société locale, qu'un détenu qui se trouve à la veille de son élargissement désire fixer son séjour dans son ressort, elle aura soin de lui procurer des moyens d'existence. — § 30. Les sommes d'argent que le détenu gagne dans la prison sont envoyées, par la société locale, à la société de district, qui les remet au détenu au fur et à mesure de ses besoins, en l'obligeant à déclarer l'usage qu'il compte en faire. — § 31. La Société assigne à chaque détenu libéré un surveillant spécial auquel le détenu s'adressera, dans tous les cas où sa position l'exigera, pour obtenir de lui les secours nécessaires. — § 34. La société aura soin d'instituer des salles de travail, où l'on puisse employer ceux d'entre les détenus libérés qui sont hors d'état de gagner leur pain en exerçant un métier, etc. etc. — § 37. Les sociétés de district donnent leur avis sur le tems que doit durer la surveillance à laquelle sont assujétis les détenus libérés. Lorsque ceux-ci ont donné, pendant un long espace de tems, des preuves non équivoques de leur amélioration morale et de leur bonne conduite,

Digitized by Google

la surveillance cesse, sans que la Société entende, pour cela, retirer au détenu libéré les secours qu'elle lui garantit en cas de nécessité. — § 38. Pour compléter les travaux de la Société, et pour veiller plus particulièrement sur le sort des femmes détenues, il se formera une société de dames, dont les statuts seront présentés ultérieurement.

Les statuts qu'on vient de lire ont été rédigés par M. le professeur MITTERMAIER, membre de la seconde chambre du grand-duché de Bade. Les services que ce célèbre jurisconsulte a rendus à la science du droit sont immenses, et déjà nos lecteurs ont été plus d'une fois à même d'apprécier l'utilité de ses travaux. Entré depuis peu dans la carrière législative, M. Mittermaier y étend encore la réputation qu'il s'était acquise dans différentes chaires des principales universités d'Allemagne. Nous saisissons cette occasion pour recommander à tous les hommes éclairés les *Leçons sur les prisons* par le docteur JULIUS, qu'un jeune avocat français, M. LAGARMITTE, vient de traduire, et auxquelles il a joint des notes très-intéressantes de M. Mittermaier (1). Cet ouvrage jouit d'une haute réputation en Allemagne : M. *Hippolyte* CARNOT en a présenté une analyse très-détaillée dans la *Revue Encyclopédique* (2).

A. TAILLANDIER, *membre de la Chambre des députés.*

SUISSE.

CANTON DE VAUD. — *Société pour l'amélioration des chevaux en Suisse.* — Nous avons eu très-souvent l'occasion de signaler les nombreuses sociétés fédérales et cantonnales que possède la Suisse, et de montrer comment l'esprit d'association s'efforçait de remédier dans ce pays aux vices de son organisation politique, et à l'impuissance de ses gouvernemens isolés pour tous les encouragemens qu'y réclament encore les sciences, les arts, l'industrie et la philantropie. Nous citons la nouvelle société, qui compte à peine un an d'existence, et qui n'a eu jusqu'ici qu'un cercle d'action très-restreint, comme un nouveau symptôme de cette disposition générale des hommes instruits et éclairés du pays où elle a pris naissance. On sait que l'élève des bestiaux est, pour la Suisse en général, et le commerce des chevaux, pour le canton de Vaud

(1) Paris, 1831 ; Levrault, 2 vol. in-8.

(2) Voyez *Rev. Enc.*, t. XLI, p. 407—427, t. XLIV, p. 66, et t. XLVII, p. 55—92.

Digitized by Google

en particulier, un objet fort important. La réunion qui a eu lieu le 5 septembre dernier à Morges, et qui a excité beaucoup d'intérêt, présentait cette particularité, que les courses ont eu pour but d'éprouver le degré de force et de vitesse des chevaux *au trait* seulement.

ITALIE

Rome. — *Perfectionnement des procédés employés contre les ravages du feu.* — Le marquis d'Origo a fait plusieurs expériences remarquables, tendant à constater l'utilité de la dissolution de sulfate d'alumine et d'argile pour arrêter les incendies. Il a aussi simplifié les vêtemens incombustibles d'Aldini, en substituant à la toile d'amiante du drap ordinaire convenablement imprégné d'une dissolution de sulfate d'alumine et de sulfate de chaux. La dépense, pour chaque vêtement de pompier, est réduite à 50 fr.

Découverte bibliographique. — Il y a quelque tems les journaux d'Italie annoncèrent la découverte du portrait original de la Béatrix de Dante; aujourd'hui, on écrit qu'on vient de retrouver, dans la bibliothèque Laurenziana, de Florence, l'un des premiers commentaires de la *Divine Comédie*, celui de messire Graziolo dei Bambagioli, chancelier de Bologne. Ce commentateur était contemporain du Dante et ses annotations latines ont été fort recherchées de Bandini et Dionisi, les deux commentateurs classiques du poète florentin. Cette nouvelle est un événement pour les Italiens, si curieux de tout ce qui touche à leur grand Alighieri. Nous en faisons part à ceux que l'exil retient chez nous et que les malheurs politiques n'ont pas rendus tout-à-fait indifférens aux muses nationales : qu'ils se rappellent, comme motif de consolation, que Dante a aussi mangé le pain de l'étranger; or, loin de se consumer en regrets légitimes mais inutiles, qu'ils s'efforcent plutôt d'illustrer comme lui leur exil.

FRANCE.

DÉPARTEMENS.

Chalons (*Marne*). — *Fondation d'une école normale primaire.* — La Société d'agriculture, sciences, etc., établie dans cette ville, propose, pour suppléer l'absence de toute institution publique de ce

Digitized by Google

genre, de fonder, au moyen de souscriptions particulières, une école normale destinée à fournir des maîtres aux écoles primaires du département. On y enseignerait l'écriture et l'arithmétique, selon l'enseignement mutuel, le dessin linéaire, la géométrie, l'arpentage, la langue française, les élémens d'histoire et de géographie, la charte constitutionnelle, les élémens de physique et d'histoire naturelle, le chant. D'après les projets de réglement déjà arrêtés, le cours complet serait de deux ans; les élèves ne seraient point reçus avant l'âge de dix-sept ans, et ils devraient déjà savoir lire, écrire correctement et connaître les principes du calcul. Enfin un comité, qui serait chargé de la surveillance de l'école, accorderait des secours ou des gratifications à ceux des élèves qui leur paraîtraient surtout le mériter. On a calculé qu'une somme annuelle de 13,800 fr. suffirait à l'entretien de l'établissement.

PAIRS.

INSTITUT. — *Académie des sciences. — Séances du mois d'octobre* 1831. — *Du* 3 *octobre.*—M. le docteur Tanchou adresse à l'Académie les détails d'une opération lithotritique faite par lui sur un malade qui portait depuis 19 ans une pierre dans la vessie, et qui, malgré une complication grave, en a été délivré dans une seule séance.

M. Larrey communique une lettre écrite de Varsovie par M. Guyon, un des médecins militaires envoyés en Pologne. M. Guyon y parle d'un phénomène très-singulier qui s'est offert plusieurs fois à son observation, et que ses collègues ont constaté également depuis qu'il l'a signalé à leur attention. Chez certains individus qui ont succombé au choléra on voit quelque tems après la mort se manifester, dans les doigts et les orteils, des mouvemens lents mais assez étendus, qui ne cessent qu'au moment où commence la raideur cadavérique. Nous ferons observer que ce phénomène n'est pas aussi nouveau que M. Guyon semble le croire; il a été observé, il y a plus de dix ans, par les médecins qui exercent dans l'Inde. A Ceylan, M. Finlayson a vu en 1819 des mouvemens de même nature sur le cadavre d'un Cafre et sur celui d'un Malais, qui, l'un et l'autre, étaient morts du choléra.

M. Martius adresse la fin de son *histoire des poissons du Brésil*, et quelques livraisons nouvelles de ses *nova genera plantarum Brasilientium*; il demande que l'Académie veuille bien faire un rapport sur

Digitized by Google

l'ensemble de ses publications relatives au Brésil, publications qui ne se bornent pas aux travaux d'histoire naturelle, mais qui comprennent encore la géographie physique et la géologie du bassin de l'Amazone, enfin la statistique et même l'ethnographie de ce pays. M. Auguste Saint-Hilaire est chargé de rendre un compte verbal de ces ouvrages.

M. Pouillet lit l'extrait d'un Mémoire fort étendu sur les phénomènes thermo-électriques. Dans ce Mémoire, l'auteur s'est proposé les questions suivantes : 1° Étant donné un courant thermo-électrique formé par un seul élément, déterminer l'intensité qu'il doit avoir lorsqu'on ouvre le circuit pour y interposer une série de fils ou de tiges dont la dimension ou la conductibilité sont connues; 2° étant donné un courant thermo-électrique formé par un seul élément, déterminer l'intensité qu'il doit prendre lorsqu'en laissant le circuit primitif on joint deux de ces points par un fil de dimensions connues.

Ici on a trois sortes de courans à considérer: d'abord ce que l'auteur nomme *courant partiel*, c'est-à-dire le courant qui a lieu dans la portion du circuit primitif comprise entre les extrémités du fil surajouté; secondement le *courant dérivé*, qui a lieu dans le fil lui-même; troisièmement le *courant principal*, qui a lieu dans le reste du circuit. Si on détermine, par expérience, l'intensité de ces trois courans, on trouve que le courant primitif est augmenté, que la somme des intensités du courant partiel et du courant dérivé est toujours égale au courant principal; enfin, que l'intensité du courant dérivé est, en raison directe de l'intervalle du point de déviation, en raison inverse de la section du fil dans cet intervalle, et enfin en raison inverse de sa conductibilité. Les formules qui expriment ces intensités, dans ce cas très-simple, peuvent s'étendre à un nombre quelconque de courans dérivés; elles peuvent aussi s'étendre à des dérivés de différens ordres et donner par conséquent la solution complète de la question.

L'auteur s'est encore proposé la question suivante : Trouver par le calcul et par l'expérience l'intensité du courant en un point quelconque d'un circuit thermo-électrique, quel que soit l'assemblage métallique qui compose ce circuit, et dans lequel ce courant doit se décomposer et se ramifier. Après avoir donné la solution de cette question générale, l'auteur cherche les lois suivant lesquelles l'électricité s'accummule et se propage dans les piles thermo-électriques quels que soient le nombre et la nature des élémens;

Digitized by Google

il arrive à ce résultat, que l'intensité des courans est proportionnelle au nombre des élémens qui sont mis en activité; mais qu'en même tems elle est en raison inverse de la longueur du circuit, d'où il suit qu'une pile de cent paires a une force électro-magnétique qui est absolument égale à celle d'une seule paire.

Au moyen de cette loi et de celle des courans dérivés, il est facile de résoudre la question suivante : Étant donnée une pile thermo-électrique formée de deux métaux, calculer l'intensité du courant lorsqu'on le force à passer par un fil quelconque dont les dimensions et la conductibilité sont connues. On peut aussi, par les mêmes principes, comparer l'action que le courant d'une seule paire exerce sur une aiguille aimantée, et l'action qui est exercée sur la même aiguille par le courant d'une pile, lorsque ce courant est transmis par un multiplicateur connu. Les résultats que nous venons d'exposer ont conduit l'auteur à admettre que, quand plusieurs courans électriques se propagent dans l'intérieur des corps, chacun d'eux se propage librement comme s'il était seul, et qu'ainsi l'action quelconque, qui constitue ce qu'on nomme le mouvement de l'électricité, est analogue à celle qui constitue le mouvement de la lumière et de la chaleur. Si cette conséquence est juste, et si elle ne souffre pas d'exceptions, il faut que, dans une seule paire thermo-électrique, dont les deux soudures sont à même température, il y ait deux courans égaux et opposés. C'est ce que M. Pouillet met en effet en évidence au moyen d'une expérience basée sur la théorie des courans dérivés, expérience que nous ne pouvons faire connaître, parce que sans l'aide d'une figure l'explication des détails serait difficilement comprise.

M. Girard lit un mémoire sur les établissemens de bains dans Paris. Il prend l'histoire de ces établissemens à partir de l'époque de la conquête romaine; il donne une description générale des thermes, tels qu'ils étaient au beau tems de la république et de l'empire, dans l'Italie et dans les provinces où les habitudes de la métropole avaient été introduites; il montre ces bains-étuves se continuant dans les siècles de barbarie, quoique sur une plus petite échelle, reprenant une nouvelle activité après le tems des croisades, cessant ensuite peu à peu d'être fréquentés par les grandes masses du peuple, mais devenant une des jouissances des gens aisés, et principalement des grands; devenant pour eux un besoin si indispensable que, lorsqu'un particulier donne dans sa

Digitized by Google

maison une fête à des princes, il fait construire une salle d'étuves pour leur procurer une seule fois le plaisir du bain. Les maisons de bains s'écartèrent insensiblement du but de leur institution; elles devinrent des lieux de plaisirs et même de débauche, ouverts seulement à la classe riche. Comme elles n'avaient plus une utilité réelle, elles furent, dans les tems de détresse qui marquèrent la fin du règne de Louis XIV, abandonnées comme beaucoup d'autres besoins de luxe, et leur nombre se réduisit considérablement. La querelle entre les étuvistes-barbiers et les barbiers-chirurgiens vint encore hâter leur décadence : les derniers, soutenus par la *haute protection* du barbier du roi, écrasèrent leurs adversaires. En 1760, il ne restait plus que huit ou neuf maisons de baigneurs fréquentées par quelques riches voluptueux; quant aux hommes de la classe moyenne et aux artisans, ils n'avaient, pour satisfaire aux besoins de propreté, d'autre ressource que de se laver l'été à la rivière, toujours en danger d'avoir leurs habits enlevés par quelques-uns de ces vauriens qui rôdaient sans cesse sur le rivage. Ce fut alors qu'un certain Poitevin imagina de construire des bains sur la rivière, non plus des étuves, dont la mode était presque passée, quoiqu'il y en eût encore quelques-unes à cette époque, mais des bains par immersion tels que ceux d'aujourd'hui. Son entreprise eut un très-grand succès, et comme l'aisance était revenue, que la classe moyenne avait pris des habitudes de propreté et d'élégance qui lui rendaient les bains plus nécessaires ; qu'enfin une distribution plus abondante des eaux dans Paris permettait qu'on pût former loin de la rivière de semblables établissemens, on eut bientôt dans tous les quartiers des bains publics formés sur le même modèle. La révolution arriva sur ces entrefaites, et l'abolition des machines fit tomber les dernières entraves qui s'opposaient à ce genre d'industrie. Aujourd'hui Paris renferme soixante-dix-huit maisons de bains, ayant 2,374 baignoires fixes; de plus, cinquante-huit de ces maisons ont 1,059 baignoires qu'elles font porter à domicile; enfin, à l'hôpital Saint-Louis il y a soixante-douze baignoires pour les indigens munis de billets d'un médecin d'arrondissement; en somme, sans compter les baignoires qui appartiennent aux hôpitaux et sont destinées exclusivement aux malades de chacun d'eux, il y a, dans la capitale, 3,840 baignoires publiques.

La lecture du mémoire de M. Girard s'est prolongée pendant plu-

Digitized by Google

sieurs séances, mais nous avons jugé préférable d'en donner en une seule fois l'analyse.

— *Du 10 octobre.* — M. de Humboldt présente un nouveau travail de M. Encke sur la comète à courte période : laquelle, d'après les calculs de cet astronome, doit arriver à son périhélie le 4 mai 1832. On sait que, pour expliquer certaines anomalies observées dans le mouvement de cette comète, M. Encke a calculé sa marche dans l'hypothèse d'un fluide éthéré remplissant l'espace. L'effet d'un milieu résistant n'est pas, comme on pourrait le croire, de retarder le mouvement moyen des astres, mais de l'accélérer; d'abord il y a diminution dans la force d'impulsion, l'astre tombe de proche en proche vers le soleil, et comme sa vitesse doit augmenter à mesure qu'il se rapproche du centre d'attraction, on voit qu'en dernière analyse il y a accélération dans la vitesse moyenne. L'accord entre les résultats du calcul et ceux de l'observation est beaucoup plus grand quand, pour ce dernier, on part de l'hypothèse d'un fluide résistant que lorsqu'on raisonne dans la supposition d'un vide absolu. M. Encke a pensé cependant qu'il était possible d'arriver à un degré de précision plus grand encore, et, de concert avec M. Gauss, il s'est occupé de calculer, d'après une détermination plus exacte de la masse de Jupiter, les perturbations qui avaient dû résulter pour ces deux corps de leur attraction mutuelle.

M. de Humboldt présente encore un travail de M. Riess, de Berlin, sur les variations de l'intensité magnétique, et un de M. Dore, sur les variations horaires du baromètre.

Le même savant communique quelques résultats obtenus par M. Boussingault dans ses recherches sur les causes du goître dans la Colombie. M. Boussingault a trouvé que, dans tous les lieux où le goître est très-commun, l'eau contient en dissolution une très-petite quantité d'air. On sait que l'on a souvent attribué la production du goître à l'usage des eaux provenant de la fonte des neiges. Cette cause rentre tout-à-fait dans celle que défend M. Boussingault, puisque, comme il le fait remarquer lui-même, l'eau, en se congelant, abandonne une grande partie de l'air qu'elle tenait en dissolution, de sorte que, lorsqu'elle se fond, elle est presque entièrement purgée d'air.

Une cinquième communication de M. de Humboldt est relative à un

Digitized by Google

Mémoire de M. Hoffmann sur la nouvelle île volcanique de Nérita. Ce géologue, qui se trouvait en Sicile à l'époque de l'éruption, donne des détails importans sur la constitution géologique des terres voisines du point où le nouveau volcan s'est fait jour, c'est-à-dire de l'île de Pantellaria et de la côte opposée de la Sicile. Le sol de Pantellaria est formé de laves trachytiques verdâtres et comme superposées, onduleuses et assez semblables au gneiss. L'île présente un enfoncement central duquel s'élèvent des montagnes de deux mille pieds : l'une d'elles offre à son sommet un cratère, d'où partent des coulées d'obsidiennes. Pourtant il n'y a eu dans les tems historiques aucune éruption ; mais on trouve des fentes d'où s'élèvent des vapeurs chaudes. Il y a aussi un lac de six cents pieds de circonférence, dont l'eau est chaude et salée, dont les bords sont abruptes, et qui est évidemment un ancien cratère. L'île de Pantellaria manque de sources ; mais quand les pluies ne manquent point, elle est extrêmement fertile, comme le sont en général toutes ces îles volcaniques, et donne en abondance du raisin, du maïs et du coton. Toutes ces observations sont dues à un naturaliste instruit, établi à Pantellaria, M. Pascuale Piccini, qui a fait de cette île l'objet d'une étude spéciale.

Sur la partie opposée de la Sicile, c'est-à-dire dans les environs de Sciacca, le sol est un calcaire secondaire, mais qui présente des fentes, des sources d'eau sulfureuses, dont la température s'élève à 50° cent.; de sorte qu'il y a indication évidente d'une activité volcanique au-dessous de ces couches calcaires. Cependant, depuis l'an 1740, on n'y avait ressenti aucune secousse jusqu'en 1816, où, pendant trois jours, on entendit des rugissemens souterrains et continus qui, du reste, ne firent tomber aucun édifice. Le grand tremblement de terre, qui, en 1818, ruina presque entièrement Catania, et un grand nombre d'autres villes, ne fut pas senti à Sciacca ; mais cette ville, ainsi que Palerme, éprouva le 30 juin et le 2 juillet des secousses énormes. Les deux tremblemens appartenaient évidemment à deux fentes volcaniques différentes : c'étaient deux systèmes d'oscillation.

Entre Sciacca et Pantellaria, existe un banc très-étendu où les pêcheurs de Trapani vont chercher le corail, et dont les sondes par conséquent étaient fort bien connues, et variaient de dix-sept à vingt-deux brasses. Maintenant M. de Blosseville annonce avoir trouvé dans quelques points

Digitized by Google

mêmes de ces parages, c'est-à-dire dans les environs du volcan jusqu'à quatre-vingts brasses de fond, ce qui semblerait indiquer qu'il s'est opéré un changement analogue à ceux qu'on a observés près de Lancerote et sur les côtes de Cumana à la Terre Ferme.

La première personne qui a eu connaissance de l'éruption est le capitaine du brick *le Gustavo*, F. Fretilotti, qui, en revenant de Naples, vit, le 8 juillet, l'eau s'élever périodiquement à près de quatre-vingts pieds de hauteur. L'intervalle entre les soulèvemens était de vingt à vingt-cinq minutes. La masse soulevée semblait avoir pour la longueur et la largeur à peu près les mêmes dimensions qu'un vaisseau de ligne. Il vit beaucoup de fumée ou de vapeur, mais rien de lumineux, ce qui tenait sans doute à ce que le volcan était encore trop loin de la surface. On conçoit fort bien que l'apparence lumineuse dépend à la fois de trois conditions, de l'épaisseur de la colonne brûlante qui lui fait conserver plus ou moins long-tems sa chaleur, de la distance qu'elle a à parcourir avant d'arriver au dehors, et de la rapidité avec laquelle elle parcourt cette distance.

On ignorait tout-à-fait à Sciacca ce qui se passait sur le banc de Nerita, et, depuis qu'on ne ressentait plus de secousses, on croyait l'activité des phénomènes volcaniques suspendue. Les scories qu'on vit flotter éveillèrent d'abord l'attention. Bientôt des pêcheurs, s'avançant davantage sur le banc, trouvèrent une grande quantité de poissons morts qu'ils emportèrent et vendirent au marché. Le 13 juillet, M. Hoffmann, qui se trouvait à Palerme avec un autre géologue allemand, M. Escher, eut connaissance des faits, et tous les deux partirent pour l'observer de plus près. Le 20 du même mois, se trouvant sur la montagne de Sambacca, à cinq milles encore du littoral, ils aperçurent la colonne de fumée, et distinguèrent une clarté répondant au même point. En arrivant à la côte, ils rencontrèrent quantité de scories qui, en quelques points, formaient des tas de quatre pieds de hauteur. Ces scories contenaient du pyroxène; mais on n'y voyait point de ponces brisées : elles dégageaient une odeur d'hydrogène sulfuré. La même odeur se faisait sentir partout à Sciacca, lorsque le vent soufflait de la mer, et les habitans remarquèrent qu'alors l'argenterie était noircie.

Pendant deux jours, nos géologues durent se borner à observer le phénomène de la terrasse d'une maison qui dominait la mer. Ils virent

Digitized by Google

souvent que les phénomènes lumineux s'accompagnaient d'un roulement de tonnerre, prolongé quelquefois pendant un quart d'heure. Le 24 ils voulurent examiner de plus près le volcan, dont le cratère, large de six cents pieds, était déjà apparent au-dessus de la surface des eaux et formé de *rapilli*. Ils en approchèrent jusqu'à la distance d'un quart de mille ; mais alors il se fit une grande explosion de scories noires, qui mirent les voyageurs en danger. A cinq cents pas de leur barque ces scories tombaient sans interruption : elles se choquaient en l'air, et faisaient un bruit comme celui des grêlons dans certains orages ; elles étaient très-chaudes, car elles faisaient élever dans la mer, au point où elles s'enfonçaient, une vapeur comme celle de l'eau projetée sur un fer rouge. Elles n'étaient pas lumineuses cependant ; mais, au-dessus de la colonne de vapeur qui s'élevait du cratère, il y avait de fréquens éclairs, dont chacun était suivi d'un coup de tonnerre. Avant le moment de l'explosion, la vapeur présentait une masse ovoïde d'une blancheur éblouissante, et qui atteignait peut-être deux mille pieds de hauteur.

L'Académie procède au scrutin à la nomination du candidat pour la chaire de physique vacante à l'École polytechnique par la démission de M. Pouillet. Les noms portés sur la liste formée par la section de physique sont ceux de MM. *Despretz* et *de Montferrand*, *ex æquo*, et de M. *Lechevallier*. Le nombre des votans est de 43. M. Despretz obtient 31 suffrages, M. de Montferrand 11, M. Colladon 1. M. Despretz en conséquence est le candidat que présente l'Académie.

M. Dupuytren fait un rapport verbal très-favorable sur un ouvrage de M. Dieffenbach relatif aux opérations à l'aide desquelles la chirurgie rétablit, d'une manière plus ou moins complète, des parties du corps accidentellement détruites. Parmi ces opérations, une des plus communes et des plus nécessaires est la reformation du nez. Beaucoup d'habiles chirurgiens s'en sont occupés, et M. Dieffenbach a cependant trouvé moyen d'y introduire une amélioration importante. Lorsqu'on refait le nouveau nez aux dépens de la peau du front, ce qui est la méthode la plus sûre et celle que l'on emploie presque exclusivement aujourd'hui, il reste au milieu du front une cicatrice souvent très-difforme, parce que la peau des deux côtés ne peut être assez rapprochée pour couvrir entièrement l'espace qui a été mis à nu. Le chirurgien prussien parvient à opérer directement le rapprochement des deux lèvres de la

Digitized by Google

plaie, au moyen d'une incision longitudinale pratiquée sur chaque tempe. La réunion s'opère très-promptement, et est très-solide ; il reste, à la vérité, deux solutions de continuité latérales, mais chacune n'a en largeur que la moitié de ce qu'aurait eue celle du milieu du front. D'ailleurs, par l'effet de son élasticité, la peau tend à revenir prendre la place qu'elle occupait d'abord, de sorte que souvent il ne reste sur les côtés que deux cicatrices simplement linéaires.

M. Serullas lit une note sur une nouvelle combinaison d'hydrogène per-phosphoré, et de bromure de silicium.

Si l'on introduit du bromure de silicium sous une cloche remplie de gaz hydrogène per-phosphoré, parfaitement sec, la réaction de ces deux corps se fait immédiatement : d'épaisses vapeurs remplissent la cloche, dont les parois se couvrent bientôt de petits cristaux blancs, réguliers et presque transparens : c'est là le produit de la combinaison, produit que l'eau décompose en silice qui se précipite, en acide bromique qui se dissout, et en gaz hydrogène proto-phosphoré qui se dégage.

— 17 *octobre*.—M. Jomard lit un extrait de la relation du voyage des frères Lander dans l'Afrique équatoriale, et cherche à faire voir que leur découverte ne facilitera pas, autant qu'on s'en était flatté, les communications avec l'intérieur de ce continent.

M Bory-Saint-Vincent donne quelques détails sur les travaux de la commission scientifique de Morée, qui se rapportent aux sciences naturelles.

M. Dugès lit l'extrait d'un Mémoire fort étendu sur la *conformité organique dans l'échelle animale*.

L'importance de cette matière, les vues neuves et profondes que M. Dugès y a répandues, nous engagent à faire du travail de ce professeur le sujet d'un article spécial.

— *Du 24 octobre*. — M. Julia de Fontenelle annonce qu'ayant été chargé, conjointement avec M. Darcet, de la rédaction d'un projet d'alimentation au moyen de la gélatine, il a entrepris diverses recherches tendant à améliorer la confection du bouillon d'os, et qu'il est déjà en mesure de faire connaître quelques-uns des résultats qu'il a obtenus. Ainsi, d'après ce chimiste, pour ce qui a rapport à la solution de la gélatine, il n'est pas vrai, comme on le croit généralement, que cette substance soit très-soluble dans l'eau bouillante. La gélatine *pure*

Digitized by Google

peut, ainsi que l'a reconnu l'auteur de la lettre, être maintenue très-long-tems dans l'eau en pleine ébullition sans y éprouver autre chose qu'un gonflement plus ou moins grand; au contraire, il l'a vu se dissoudre avec la plus grande facilité lorsqu'elle contenait une petite quantité de savon ammoniacal, ce qui est toujours le cas lorsque la gélatine a été préparée à la vapeur, tandis que celle qui a été préparée par l'acide hydro-chlorique en est exempte.

L'addition d'une petite quantité d'acide ou d'alcali rend la gélatine soluble, mais communique au bouillon un goût désagréable; on évite cet inconvénient en usant du procédé suivant : après avoir fait tremper pendant vingt-quatre heures dans l'eau pure la gélatine qu'on veut employer, on la coupe en petits morceaux qu'on place dans un pot de terre vernissé, et sur lesquels on verse de l'eau pure en quantité suffisante pour qu'ils soient complétement baignés; on met le vase dans un four dont on vient de retirer le pain; au bout de trois ou quatre heures la gélatine s'y est dissoute, et, refroidie, elle apparaît sous forme de gelée tremblante très-aisée à dissoudre; cette gelée contient à la vérité un peu de savon ammoniacal, mais beaucoup moins que la gélatine coulée en tablettes.

M. Constant Prévost adresse quelques détails sur sa visite à l'île de Nerita, qu'il propose de nommer Julia pour indiquer en même tems l'époque de son apparition et consacrer le souvenir de la révolution de juillet. Ce fut le 22 septembre qu'eut lieu la première tentative de débarquement sur cette île, de la part de l'équipage du brick qui portait M. Constant Prévost. La mer était grosse, et le canot qui avait été mis en mer ne put aborder à cause de la violence des lames; cependant deux officiers et quelques matelots se jetèrent à la mer, et parvinrent, non sans difficulté, à gagner l'île, d'où ils revinrent bientôt chargés de nombreux échantillons. Pendant ce tems, M. Prévost et M. Joinville, dessinateurs de l'expédition, prenaient, du canot, une vue générale de l'île, à laquelle l'un et l'autre ils abordèrent le lendemain. L'île présente deux pitons distincts, dont l'un (celui du nord) a soixante-dix mètres environ de hauteur, tandis que l'autre n'en a guère plus de seize. C'est à l'extrémité sud que se trouve le cratère, large de soixante mètres environ et séparé de la mer par une langue de terre fort basse et qui n'a guère que cinq mètres de largeur. Les bords de ce cratère sont inclinés

Digitized by Google

de 45°; l'eau qu'il contient avait, au moment de la visite, une température de 95 à 98° centigrades; la terre, dans les environs, avait à la surface une température de 81 à 85°, température qui diminuait sensiblement quand on pénétrait jusqu'à un pied de profondeur. Cette différence tient probablement à ce que les parties extérieures sont échauffées par les vapeurs brûlantes qui s'élèvent de nombreuses fissures, les unes apparentes et les autres cachées sous l'eau; les vapeurs qui se dégagent par ces ouvertures ne sont point inflammables, elles déposent sur les parois une poussière salée. Le sol de l'île est formé d'un amas de scories pulvérulentes, d'apparence ferrugineuse. M. Prévost y a vainement cherché quelques fragmens de roches qui composent le fond de la mer dans le voisinage; il y a trouvé une dolomite et de plus quelques corps globuleux dont il n'a pu encore constater la nature.

M. de Humboldt lit plusieurs fragmens d'une lettre de M. Kupfer, membre de l'Académie de St-Pétersbourg, lettre dans laquelle ce savant communique à M. Arago différentes observations très-intéressantes sur le magnétisme terrestre et sur la météorologie de l'Asie, ainsi que plusieurs déterminations astronomiques des lieux visités récemment par des voyageurs russes.

M. Kupfer annonce que la ligne d'observations correspondantes pour les variations horaires du magnétisme terrestre, établie sur les demandes de M. de Humboldt, est maintenant poussée jusqu'à Pékin, grâce aux soins de l'Académie de Saint-Pétersbourg. M. Fust, frère du secrétaire de cette Académie, a accompagné, en qualité d'astronome, la mission qui part tous les dix ans pour la Chine; mais une fois entré sur le territoire chinois il n'a pu faire aucune observation astronomique, ces observations étant, par une loi, interdites à toute personne qui n'est pas attachée au tribunal des mathématiques. Arrivé à Pékin, il a pu faire usage de ses instrumens et déterminer la position de l'observatoire magnétique, qui a été établi sur les mêmes principes et avec les mêmes précautions que ceux de Paris, Berlin, Freyberg, Saint-Pétersbourg, Khasan et Nicolaieff. La latitude a été trouvée de 39° — 54′ — 9″ ½, détermination qui ne diffère que de 2″ de celle du père Hyacinthe. Quant à la longitude, elle n'est pas fixée par un nombre d'observations suffisant, mais on sait déjà qu'elle différera peu de 114° E.

Entre ce point et la frontière chinoise, M. Fust a fait dix-sept ob-

Digitized by Google

servations magnétiques, car celles-ci n'étaient pas interdites. A Pékin, les observations se font déjà régulièrement et à la même heure qu'aux lieux dont nous avons parlé plus haut. On y constate aussi, quatre fois le jour, la hauteur du baromètre et du thermomètre.

M. Girard termine la lecture de son Mémoire sur les bains.

— 31 *octobre.*—M. Cuvier fait, en son nom et celui de MM. Brongniart et Cordier, un rapport sur un ouvrage de M. Deshayes, ayant pour titre: *Tableau comparatif des coquilles vivantes avec les fossiles des terrains tertiaires de l'Europe.*

Parmi les corps organisés, conservés dans les couches de la terre, il n'en est pas de plus abondans, de plus répandus, ni par conséquent de plus intéressans pour la science que les coquilles. On comprend en effet que leur multiplication rapide et leur nature pierreuse ont dû, à la fois, les mieux conserver, et les conserver en plus grand nombre; de sorte qu'elles doivent avoir laissé des témoignages plus positifs de l'état du liquide ambiant, à l'époque où chaque couche se déposait sur son fond. Ces considérations ont porté M. Deshayes à faire de ces corps une étude spéciale, et l'ouvrage qui fait l'objet de ce rapport prouve que ses travaux ont été très-fructueux.

M. Deshayes a entrepris d'examiner les coquilles propres à chaque couche, et de les comparer à celles qui se trouvent dans les couches supérieures et inférieures de tous les degrés, comme à celles que la mer nourrit aujourd'hui à toutes les latitudes, se proposant par là de s'assurer s'il y a eu des successions, des extinctions de race, et de reconnaître comment celles de ces races qui ont échappé aux altérations de la surface du globe sont réparties dans les diverses régions de la mer. Il a bien senti qu'il ne pouvait arriver, sur ces importantes questions, à des conclusions hors d'atteinte, qu'autant qu'il aurait observé et comparé le plus grand nombre d'espèces possible; que ce n'est pas des genres mais des espèces qu'il s'agit, et que les genres qui ne sont que des créations de l'esprit ne fourniraient aucune conséquence quand ils passeraient d'une série de couche à l'autre, tant qu'ils n'y passeraient pas en espèces identiques.

Il est donc parvenu, par une assiduité sans exemple, à réunir plus de trois mille espèces de coquilles fossiles, d'une origine certaine, et il en a dressé des tableaux qui, comparés avec l'ordre connu des super-

Digitized by Google

positions des couches, montrent à quelle époque chaque espèce a commencé, à quelle époque elle a fini; tandis que leur comparaison avec plus de quatre mille espèces vivantes montre aussi quelles sont celles de ces espèces qui se sont conservées jusqu'à présent, et quelles sortes de couches se sont déjà déposées sur elles depuis leur apparition.

De cette comparaison, il résulte, pour M. Deshayes, la conviction que l'on peut diviser les terrains coquilliers d'une manière tranchée en deux grandes séries qui correspondent à deux séries déjà déterminées sous le rapport minéralogique, mais avec moins de précision. La première, qui est la plus considérable et la plus ancienne, et que l'on connaît sous le nom de *terrains secondaires*, ne contient pas une seule espèce fossile, qui ait son analogue fossile dans la deuxième série; en sorte que toutes les races de cette époque seraient non-seulement éteintes aujourd'hui, mais l'auraient été déjà lorsqu'a commencé la deuxième série. Cette assertion ne semble pas pouvoir s'accorder avec quelques-uns des résultats que M. Dufresnoy annonce avoir obtenus; mais du reste ce n'est pas là l'objet principal du Mémoire, et M. Deshayes porte presque exclusivement son attention sur la seconde série, qui comprend les *terrains tertiaires proprement dits*. Avec cette série, dit l'auteur, commence une zoologie nouvelle, qui, dans son ensemble, a de très-grands rapports avec celle qui existe actuellement, et se lie à l'époque présente, parce qu'elle nous montre, dans des proportions diverses pour chaque couche, des espèces fossiles identiquement les mêmes que celles qui vivent aujourd'hui.

Dans les terrains tertiaires, M. Deshayes reconnaît trois groupes bien distincts, correspondant à trois époques différentes de formation.

Dans le premier groupe, qui est le plus ancien, le nombre des espèces déterminées jusqu'à présent est de treize cents environ, sur lesquelles quarante-deux se retrouvent à l'état fossile dans les groupes suivans, et trente-huit sont analogues à des espèces vivantes.

Dans le second, il y a plus de neuf cents espèces, dont cent soixante-treize se retrouvent dans la formation supérieure, et cent soixante-une sont analogues à des espèces vivantes.

Pour la troisième époque, cette proportion entre le nombre des espèces encore vivantes avec les espèces perdues augmente beaucoup; elle était dans le premier groupe de trois pour cent; dans le second de dix-

Digitized by Google

neuf pour cent ; dans le dernier elle est de plus de cinquante pour cent ; c'est-à-dire que, sur sept cents espèces fossiles appartenant à ce groupe, trois cent soixante environ ont leurs analogues parmi les coquilles actuelles qui peuplent nos eaux. Cette troisième époque forme donc en quelque sorte le commencement de l'état actuel des choses.

Il restait encore une recherche à faire, c'était de comparer la distribution actuelle des coquilles qui ont leurs analogues fossiles avec l'ancienne distribution sur le globe. L'auteur a reconnu que, sur les trente-huit espèces vivantes de la première époque, il y en a aujourd'hui de réparties à presque toutes les latitudes; mais que cependant le plus grand nombre appartient aux régions intertropicales. La même observation a lieu pour les seize espèces de la seconde époque; on en trouve la plus grande partie au Sénégal, à Madagascar et dans l'Archipel des Indes. Un moindre nombre habite le midi de la Méditerranée, et quelques-unes seulement habitent dans les mers d'Europe. Ce qui est particulier aux espèces analogues de la troisième époque, c'est qu'elles habitent encore dans les mers qui baignent une partie des dépôts qui les recèlent. C'est ce qu'on observe à Nice, à La Rochelle, et en beaucoup d'autres lieux, où des terrains coquilliers de cet ordre avoisinent la mer.

Le travail de M. Deshayes, disent en terminant les commissaires, nous paraît à tous égards un modèle. Fondé sur l'observation de plus de quarante mille échantillons, tout s'y démontre par les faits, tout s'y réduit en chiffres positifs. Nous proposons donc à l'Académie de témoigner à l'auteur toute la satisfaction que son ouvrage lui a fait éprouver, et de l'admettre dans le recueil des savans étrangers. Ces conclusions sont adoptées.

M. Duhamel lit un Mémoire sur la conductibilité intérieure et extérieure des corps. Nous parlerons de ce travail à l'occasion du rapport qui en sera fait à l'Académie.

M. Bennati lit un troisième Mémoire sur les maladies des organes de la voix. L'auteur y donne les détails de douze guérisons qu'il a obtenues par les méthodes exposées dans les deux premiers mémoires, et principalement par l'usage de l'alun. Les heureux succès de ce traitement, dans plusieurs des cas consignés au Mémoire, ont été constatés par MM. Serres et Magendie, que l'Académie avait commissionnés à cet effet. M. Bennati, du reste, ne se borne pas, pour les maladies de la voix, à l'emploi de

Digitized by Google

médicamens internes ou externes; il a reconnu qu'on tirait de grands avantages d'une sorte de gymnastique des organes vocaux. Ainsi, à une certaine époque du traitement, il oblige ses malades à de certains exercices de chant ou de déclamation.

Cours ouverts pour l'année 1831-1832, *dans les établissemens publics et particuliers.* — Nous ne nous attacherons pas ici à énumérer scrupuleusement toutes les ressources que Paris offre à l'instruction de la jeunesse qui abonde dans ses nombreuses écoles: peut-être cette énumération, quelque riche qu'elle pût être, paraîtrait-elle encore bien mesquine, toutes proportions de grandeur et de population observées cependant, si l'on voulait la comparer à ces programmes des universités allemandes où chaque branche, même la plus inaperçue, des connaissances humaines obtient sa chaire; où le nombre et le talent des professeurs sont considérés par les gouvernemens comme un des plus beaux ornemens de leurs capitales littéraires; où l'enseignement enfin s'est depuis longtems emparé des plus hautes spéculations de la pensée, pour les populariser et les propager. Toutefois, Paris savante est au-dessus de toutes ses rivales par la générosité avec laquelle l'État y livre aux hommes avides d'apprendre les moyens de satisfaire ce besoin. Chez nous, plus que partout ailleurs, la haute instruction est à la portée de toutes les classes, puisque les leçons des Cuvier, des Guizot et des Abel Remusat y sont gratuitement offertes à plusieurs centaines d'auditeurs. Sans pousser plus loin ce rapprochement, sans examiner à quels progrès la France peut encore prétendre sous ce rapport, nous nous bornerons à citer aujourd'hui, parmi les cours qui viennent de commencer, ceux qui nous paraissent les plus curieux par l'importance ou la nouveauté des sujets, le talent ou la célébrité des maîtres. Outre une foule d'établissemens spéciaux que l'État entretient avec un luxe scientifique, honorable pour le pays, et entre lesquels il faut citer le *Muséum d'histoire naturelle*, le *Conservatoire des arts et métiers*, la *Bibliothèque royale*, l'*Observatoire*, etc., Paris compte deux grands foyers d'enseignement, le *Collége de France* et l'*Académie*, qui comprend cinq facultés. Vingt-quatre cours figurent sur le programme du premier; ceux de *physique générale et expérimentale*, par M. Ampère (mardi,

Digitized by Google

jeudi et samedi, à une heure), de l'*histoire des législations comparées*, par M. Lherminier (mardi et samedi, à une heure un quart), d'*histoire des sciences naturelles*, par M. Cuvier (mardi, à trois heures), d'*archéologie*, par M. Champollion jeune (lundi, mercredi, vendredi, à onze heures et demie), d'*économie politique*, par M. J.-B. Say (mercredi et samedi, à midi), sont les plus nouveaux et les plus remarquables. —L'Académie de Paris compte, parmi ses professeurs, M Jouffroy, pour l'*histoire de la philosophie moderne* (lundi et jeudi, à dix heures); M. Fauriel, pour la *littérature étrangère* (mercredi, à trois heures); M. Geoffroy-Saint-Hilaire, pour la *zoologie*, l'*anatomie* et la *physiologie* (jeudi et samedi, à midi; M. Patin, pour l'*éloquence française* (samedi, à deux heures et demie), etc. — Nous aurons l'occasion de revenir sur ces cours, principalement sur ceux de MM. Lherminier, Geoffroy-Saint-Hilaire et Cuvier, ainsi que sur les leçons que fait, à la Faculté de médecine, M. Broussais.

L'*Athénée* (rue de Valois, Palais-Royal, n° 2), dont les cours ont commencé le 12 novembre, occupe depuis long-tems le premier rang parmi les institutions particulières consacrées à l'enseignement; on y est admis moyennant une souscription assez modique. Parmi les cours de cette année, confiés pour la plupart aux anciens professeurs, nous ne remarquons guère que le cours d'*anthropologie*, par M. Spurzheim, qui promette quelque chose de neuf pour la science. — La *Société des méthodes d'enseignement* vient d'ouvrir, dans son local de la rue Taranne, n° 12, des cours gratuits destinés aux gens du monde; ils ont commencé le 4 décembre, et se continueront jusqu'en juin 1832; les professeurs sont M. Raucourt (*Physique physiologique de l'homme*, dimanches, à onze heures); M. J.-P.-M. Royer-Collard (*Droit public*, dimanches, à deux heures); M. Payen (*Industrie manufacturière*, lundis, à une heure); M. Leret (*Physiologie végétale et botanique*, jeudis, à une heure); M. *Achille* Comte (*Études sur le règne animal*, jeudis, à huit heures), etc., etc. — M. Dupotet vient d'ouvrir, le 8 décembre, un cours de magnétisme, qui se continue, et sera suivi d'expériences (les jeudis, à sept heures et demie du soir, rue Saint-Guillaume, n° 26).

Digitized by Google

Note sur un nouveau moyen de tourner dans les circuits des chemins de fer. — Parmi les causes qui nuisent à la circulation des chariots dans les circuits des chemins de fer, l'obligation pour les deux roues fixées invariablement à un même essieu de tourner simultanément, quoiqu'en parcourant des distances différentes, est celle dont jusqu'à ce jour on a éprouvé le plus de difficultés à s'affranchir; M. Laignel, ingénieur-mécanicien, déjà connu avantageusement des industriels, vient d'imaginer un nouveau moyen d'y remédier.

Ce moyen consiste à disposer dans les contours raies de telle façon que les roues qui parcourent la courbe intérieure portent sur l'extrémité de la jante, tandis que celles qui parcourent la courbe extérieure reposent sur la partie de la jante la plus voisine du rebord. Les jantes étant coniques, les choses se passent alors comme si l'on eût diminué le diamètre des roues qui parcourent la courbe intérieure, en conservant celui des roues qui se meuvent sur la courbe extérieure. La différence des diamètres étant calculée exactement, le chariot a une tendance naturelle à tourner. La surface conique des jantes est généralement, dans les chariots ordinaires, assez inclinée pour qu'il soit possible de cette manière de cheminer avec facilité dans les courbes qui ont plus de deux cents mètres de rayon. Il est rare qu'on en trouve dont le rayon soit plus petit. Les roues portant un rebord sur la lisière intérieure de la jante, on peut aussi, dans les circuits, faire reposer celle qui parcourt la plus grande courbe sur ce rebord, tandis que celle qui se meut sur la plus petite continue à rouler sur sa jante. On remplace alors la bande de fer saillante qui forme la grande courbe par une bande de fer plate avec épaulement (*une ornière plate*); mais pour que le frottement soit très-notablement diminué, il faut que la courbe du chemin soit en rapport exact ou très-rapproché avec la différence des diamètres sur lesquels tournent les roues.

Des expériences ont été faites l'été dernier sur le chemin de fer de Roanne à Condrieux en appliquant ce dernier moyen. Il en résulte que la perte étant d'environ un demi-centième en montant, l'application du procédé Laignel a réduit le frottement sur une courbe de vingt-huit mètres à moitié de ce qu'il est ordinairement sur une courbe d'un rayon à peu près quatre fois aussi grand. Ces mêmes expériences ont prouvé que, dans l'état actuel des chemins de fer, le frotte-

Digitized by Google

ment sur une courbe de cent mètres de rayon avec une pente ascendante d'un demi-centième est déjà plus fort que sur une bonne route ordinaire de niveau que l'on parcourt en ligne droite. Ce dernier fait indique suffisamment combien il est important d'éviter les circuits sur les chemins de fer.

NOUVELLES DES THÉATRES.

Opéra.— *Robert-le-Diable*, opéra en 5 actes, paroles de MM. Scribe et Germain Delavigne, musique de M. Meyerbeer (21 novembre). —Une nouvelle puissance vient de se joindre à celles qui règnent en ce moment à l'Opéra. Désormais on ne prononcera plus les noms de Rossini et d'Auber sans y joindre celui de M. Meyerbeer. Chaque représentation de son nouvel ouvrage augmente le nombre de ses admirateurs, et devient pour lui l'occasion d'un triomphe. Encore éblouis par le prestige des décorations et par l'excellente exécution de l'ouvrage, nous ne pouvons encore nous livrer à aucune observation de détail; nous nous contenterons de signaler à l'attention de nos lecteurs les trois derniers actes, et particulièrement le troisième, qui ne laisse rien à désirer. La couleur sombre, tour à tour religieuse et infernale, destinée à peindre la lutte terrible du bien et du mal, ne s'y dément pas un moment. Le chœur d'introduction est un morceau parfaitement composé et d'un excellent effet musical, quoique peu en harmonie avec les principales parties de l'opéra. Nous reviendrons sur cet ouvrage.

Opéra-Comique. — *La Marquise de Brinvilliers*, opéra-comique en 3 actes, paroles de MM. Scribe et * * * *, musique de MM. Auber, Batton, Blangini, Chérubini, Boyeldieu, Paer, Berton, Hérold et Carafa. (31 octobre.) Nous arrivons un peu tard pour parler de cette pièce, que tous les amateurs de musique ont entendue et sur laquelle l'opinion publique paraît fixée. Cependant la singularité que présente une composition musicale, écrite consciencieusement par neuf auteurs de genres divers, nous excite à rendre compte à notre tour de l'impression qu'elle a produite sur nous.

Digitized by Google

La Marquise de Brinvilliers, telle qu'elle est représentée au théâtre de l'Opéra-Comique, ne ressemble pas plus au portrait, un peu altéré, que nous en a donné Voltaire, qu'au personnage monstrueux dont on voit l'histoire dans le recueil des causes célèbres. Suivant les détails qu'on y trouve, et qui sont conformes à ce que rapporte madame de Sévigné, elle empoisonna son père, ses deux frères et sa sœur pour s'approprier leur héritage, tenta de faire mourir de la même manière son mari, sa femme de chambre, et quantité d'autres personnes ; parcourant les hôpitaux, distribuant aux malades des potions mortelles et des odeurs qui les suffoquaient, elle conçut, peut-être même par l'essai de ses poisons, une passion détestable, résultat d'une organisation fatale, développée par l'étude de la chimie et les leçons de Sainte-Croix. Il faut donc savoir gré aux auteurs de la pièce nouvelle de l'avoir dépouillée d'une figure aussi hideuse, et de nous l'avoir représentée comme une femme entraînée aux derniers degrés du crime par un excès d'amour.

Les situations fortes et terribles de cette pièce devaient faire espérer une musique analogue, et dont le caractère, sombre dès le début, prendrait en avançant un aspect de plus en plus terrible, et finirait par éclater d'une manière effrayante. La scène épouvantable qui termine l'ouvrage devait produire sur l'auditeur l'effet de la foudre tombant aux pieds du voyageur qui l'a long-tems entendue gronder autour de lui. Pour arriver à ce résultat, il eût été nécessaire que chacun des auteurs se fût inspiré de l'ensemble de l'ouvrage, et que l'inspiration eût été au même degré pour chacun d'eux ; c'est ce qu'on ne pouvait même désirer. Aussi la pièce que chacun d'eux, nous aimons à le croire, eût pu faire à lui seul belle et complète, s'est-elle trouvée une sorte de pastiche après avoir passé entre tant de mains. Quel rapport de style et d'idées, en effet, entre MM. Chérubini et Carafa, entre MM. Hérold et Blangini ?

Examinons les diverses parties dont se compose l'ouvrage. L'ouverture est de M. Carafa. Nous ne savons pour quel opéra elle a été faite ; mais il paraît certain qu'elle était composée depuis long-tems, que l'auteur l'a tirée de ses cartons pour l'appliquer à la pièce nouvelle. C'est une symphonie brillante, parfaitement exécutée, et dont le principal défaut est de pouvoir s'appliquer également, et même mieux, à tout autre ouvrage. L'introduction, comme tous les ouvrages de M. Chérubini, est scrupuleusement écrite ; mais on est en droit de lui repro-

Digitized by Google

cher un peu de raideur qui la rend fatigante. Le trio et le finale du premier acte sont de M. Batton : les formes n'en sont pas assez caractérisées, et cependant ce dernier morceau est un de ceux qui ont attiré le plus d'attention. On a trouvé qu'il y régnait un peu de confusion, et je crois qu'il faut l'attribuer presque entièrement à l'inégalité des voix qui l'exécutent. Le deuxième acte est le plus faible. Le seul morceau qui s'y fasse remarquer est le finale, précédé d'un duo assez animé, chanté par Boulard et madame Pradher : c'est un des morceaux qui ont été jugés avec le plus de sévérité, et cependant il est dramatique, et l'entrée du chœur produit toujours de l'effet. Il est de M. Carafa, qui s'écarte difficilement de certaines formes qu'il a adoptées.

Le troisième acte est celui que je préfère. Tout le monde a été frappé du duo de M. Auber, chanté par Féréol et mademoiselle Prévost. On entend dans la partie d'alto des notes sourdes qui peignent de la manière la plus pittoresque les progrès du poison avec lequel Gualifardi se suicide involontairement. Le finale est de M. Hérold. C'est le plus court et sans contredit le mieux écrit des trois : les formes en sont fortement arrêtées, et l'auteur y a suivi une progression remarquable. C'est à M. Hérold que le poème de *la Marquise de Brinvilliers* eût dû être confié. *Zampa* est pour nous une attestation du parti qu'il eût tiré d'un pareil sujet. Je n'ai point parlé des couplets de M. Berton, chantés par Féréol, et cependant, tels qu'ils sont, je les préfère aux deux grands airs froidement écrits par MM. Paer et Blangini, et faiblement chantés par mademoiselle Prévost et Moreau-Sainti.

Au Théatre Italien, madame Malibran a voulu renouveler devant le public de Paris une tentative qui avait médiocrement réussi à madame Pasta il y a quatre ans devant le public de Londres ; et le bon goût de l'auditoire a su rendre justice à son courage sans flatter sa témérité. Outre le défaut total d'illusion que présente toujours un Otello féminin, défaut qui rend impossible tout effet dramatique, un autre inconvénient a été remarqué : c'est que la voix de madame Malibran étant d'une octave trop haute pour la plupart des morceaux d'Otello, dont le rôle est généralement écrit dans les cordes graves de la voix de ténor, il en résulte un renversement d'harmonie tout-à-fait pénible pour les oreilles musicales. Rubini et madame Devrient ont mérité tous les applaudissemens auxquels le public les a habitués.

Digitized by Google

Théatre Français. — On a représenté à ce théâtre, le 5 novembre, *la Reine d'Espagne*, drame en 5 actes et en prose, qui n'a obtenu qu'une représentation, et qui, ayant été imprimé depuis, rentre dans le domaine de notre bulletin bibliographique, où nous en parlerons incessamment.

— *Josselin et Guillemette*, comédie avec prologue, par M. d'Épagny, représentée le 15 novembre, est un petit acte fort amusant. Josselin, pauvre serf, appartient en toute propriété au sire de Boisgaillard. En l'absence de celui-ci, parti pour guerroyer en Terre-Sainte, son intendant fait poursuivre Josselin qui s'est enfui avec sa fiancée Guillemette, faute d'avoir pu acquitter sa redevance annuelle; et le malheureux est sur le point d'être saisi par les recors de ce tems-là, quand une tempête survient, et jette sur le rivage une caisse renfermant une armure complète de chevalier. Pour échapper à ses persécuteurs, Josselin s'en affuble; et, subite métamorphose, soudain le bailli lui prodigue les marques du plus profond respect, se prosterne devant lui, le proclame son seigneur et maître, et va presque jusqu'à le haranguer. C'est que Josselin, grâce à son déguisement, n'est plus le pauvre hère poursuivi et traqué comme une bête fauve, c'est le sire de Boisgaillard lui-même; l'écusson qu'il porte sur ses armes en fait foi. Tout obéit donc à l'amant de Guillemette qui, pour profiter de son rôle de seigneur, répand beaucoup de bienfaits, et rend telles ordonnances qui feraient honneur à un préfet de nos jours. Mais voilà que le légitime propriétaire de l'armure, le véritable sire de Boisgaillard, abordé presque nu sur le rivage, et ne trouvant pour se couvrir que la misérable défroque du pauvre serf, se présente ainsi vêtu devant son intendant, qui le méconnaît, et qui, le prenant pour Josselin, pousse l'irrévérence jusqu'à vouloir le faire pendre. Pourtant chacun rentre bientôt dans son bien, à la satisfaction générale : Josselin redevient Josselin et épouse Guillemette.

Le Vaudeville a donné, le 31 octobre, *le Fils du colonel*, drame de MM. Duvert et Henry; puis, *le Baron d'Hildburghausen*, de M. Vanderbuch, farce assez plaisante, égayée par le jeu d'Arnal et de Bernard-Léon (8 novembre); plus tard (18 novembre) la *Dédaigneuse*, de feu Vulpian, petit acte sans prétention, où l'on remarque de l'esprit et de jolis couplets; enfin le 27 septembre, *les Deux Jours, ou la Nouvelle Mariée*, drame en trois actes de M. Ancelot, qui a

Digitized by Google

fourni au talent de madame Albert une occasion nouvelle de se faire apprécier. Du reste, c'est tout bonnement une imitation, comme la plupart des œuvres dramatiques de notre tems. Nos auteurs sont si pressés de produire, et le public est tellement avide de changement, que les premiers, au lieu de se fatiguer long-tems à chercher des créations originales, préfèrent r'habiller à neuf les inventions de leurs prédécesseurs, romanciers ou poètes dramatiques. Ils ont mis à contribution les littératures de tous les pays, et la mine est tellement épuisée que lorsqu'un d'entre eux a découvert quelque filon encore inexploité, la foule se précipite avidement sur ses traces et a bientôt extrait tout ce qu'il contient de précieux : aussi avons-nous vu dernièrement trois ou quatre Catherines, autant de Mirabeaux, qui ont suivi la kyrielle des Carlins, empruntés à la spirituelle correspondance de M. de Latouche. Ce mois-ci, comme on le voit, il y a plus de variété dans les titres, sans qu'on puisse espérer d'y rencontrer beaucoup plus d'originalité; car je doute que, parmi les vingt ou trente auteurs qui lui ont apporté le tribut de leur plume, il y en ait beaucoup qui puissent revendiquer le sujet qu'il a traité comme sa propriété bien authentique : aussi glisserons-nous très-rapidement sur les productions offertes au public par les autres théâtres.

Au Gymnase, c'est le *Suisse de l'hôtel*, anecdote de 1816, par MM. Scribe et Bonjour (23 novembre), qui n'est autre chose qu'une contre-épreuve de *Philippe* : ce nouveau succès a été dû au jeu plein de vérité de Gontier, chargé, cette fois encore, de représenter le serviteur généreux et sentimental dont l'idée première est prise, je crois, dans un roman de M. Fiévée. On a donné au même théâtre le *Soprano*, de MM. Scribe et Mélesville, et ici nous aurons à louer presque sans restriction une des bouffonneries des plus spirituelles qui aient paru à la scène depuis l'*Ours et le Pacha*, d'amusante mémoire. Les infortunes diverses du signor Guimbardini, pauvre diable de musicien à œuvres inédites, dont les opéras, les messes et les réquiems restent anonymes, et dont le mariage demeure en suspens par suite de la fatalité qui ne lui permet de rien achever; la sainte et gourmande mollesse du cardinal duc de Trivoglio, qui ne demande qu'à digérer tranquille, et qui regrette amèrement que Genève soit un canton protestant, à cause des excellentes truites qu'on pêche dans son lac; tout cela, escorté d'une foule de

Digitized by Google

mots heureux et de piquantes saillies, forme l'ensemble le plus gai et le plus divertissant. Juillet semblait avoir glacé la veine de M. Scribe; mais, par bonheur, voici qu'elle se ranime aux rayons du soleil d'hiver.

M.

Aux Nouveautés, *l'As de trèfle*, drame en quatre parties, de MM. Vanderbuch et Bourgeois (26 novembre), n'est encore qu'une imitation d'un conte d'Hoffmann, le *Bonheur au jeu* (Spielergluck), l'un des plus pathétiques et des plus sombres de cette muse fantastique. Bien peu de ces compositions, dont la pensée est si délicate et si fugitive, peuvent recevoir, sans en être altérées, le degré de précision nécessaire au théâtre. Celles qui paraissaient faire exception ont été vite exploitées par les dramaturges allemands, qui ont transporté sur la scène le *Majorat*, *Maître Martin et ses apprentis*, de même que nous avions eu, dans *Cardillac*, une traduction assez heureuse de *mademoiselle de Scudéri*. Les auteurs du nouveau drame ont aussi tiré assez bon parti de leur sujet, et obtenu quelques succès.

Le même théâtre avait donné, le 8 novembre, *les Sybarites de Florence*, opéra comique de M. Lafitte, dont la musique de divers auteurs a été arrangée par M. Castil-Blaze; puis le 12 novembre, les *Deux divorces*, vaudeville en un acte de MM. Théodore et Hippolyte.

Aux Variétés, après *le Chanteur de romances*, opéra de M. Blangini (2 novembre), est venu *Saint-Denis*, ou *une insurrection de demoiselles*, vaudeville en trois actes, par MM. Julien et Philippe, qui n'est encore, je crois, que la mise en scène d'un des proverbes de madame de Chamilly, ou de quelque autre pseudonyme auteur de scènes contemporaines.

Le Théatre du Palais-Royal n'est pas plus créateur que les autres, puisqu'il n'a guère donné de remarquable, dans ces derniers tems, qu'une froide contrefaçon de *Carlin à Rome*, pièce des Variétés et de l'Ambigu : *les Deux Novices*, vaudeville en trois actes, par MM. Warner et Bayard (24 novembre).

Enfin l'Odéon a donné, le 3 novembre, son *Mirabeau*, drame en cinq époques, qui n'a dû, à l'autorité imposante du grand nom imprimé sur l'affiche, qu'une chute plus éclatante.

Digitized by Google

Un littérateur allemand, M. SEWALD, a importé sur le théâtre de l'AMBIGU un genre de spectacle nouveau pour les Parisiens. Ce sont des *Tableaux vivans*. Un mode ingénieux d'éclairage, des décorations et des groupes d'acteurs habilement disposés, présentent à l'œil un drame muet en plusieurs scènes ou mouvemens. On a vu avec plaisir *les Brigands surpris; les Souvenirs patriotiques; Sobrieski devant Vienne; Mazaniello improvisant au bord de la mer; les Bohémiens*, etc. Cette invention est due, dit-on, à lady Hamilton, qui avait été comédienne à Londres. Ses premiers essais eurent un grand succès dans les salons avant que le théâtre s'en emparât.

Publications prochaines. — On annonce pour le mois de janvier un roman nouveau de M. D'ARLINCOURT, intitulé : *les Rebelles sous Charles V*. C'est la peinture d'une des époques les plus dramatiques de notre moyen âge, et elle offre, dit-on, une foule de rapprochemens piquans sur l'état de choses actuel. Nous en reparlerons. Parmi les ouvrages les plus remarquables que la librairie promet, en outre, à nos soirées d'hiver, nous citerons encore *Robert de Paris*, par *Walter* SCOTT, le *Manuscrit vert* de M. DROUINEAU, un roman irlandais de BANIM, de nouvelles productions de MM. SAINTE-BEUVE, *Alfred* DE VIGNY, LATOUCHE, de madame DE SOUZA, *les Contes de l'atelier*, du pseudonyme *Michel* RAYMOND, *les Iambes* de M. *Auguste* BARBIER, *les Saynètes* de M. *Paul* FOUCHER, la traduction du curieux voyage des frères Lander dans l'intérieur de l'Afrique, par Mme BELLOC, etc., etc. L'Odéon prépare *Schneider*, drame qu'on dit être de M. *Théodore* VILLENAVE; la Porte-Saint-Martin répète *Richard d'Arlington*, attribué aux auteurs du *Joueur* et d'*Antony*; et le Théâtre-Français vient de recevoir un *Louis XI*, de M. *Casimir* DELAVIGNE, dont la renommée est déjà bien établie par les éloges anticipés des comédiens, des journalistes et des amis de l'auteur.

CONCOURS OUVERT PAR DES SOCIÉTÉS SAVANTES.

La *Société phrénologique*, fondée à Paris depuis la révolution de juillet, propose un prix de 500 fr., qui sera décerné dans sa séance an-

Digitized by Google

nuelle du 22 août 1832, à l'auteur du meilleur Mémoire sur le sujet suivant : *Exposer les connaissances positives qui constituent la science phrénologique dans son état actuel.* Les Mémoires doivent être adressés, avant le 1^er^ juin 1832, au secrétaire général, rue de l'Université, n° 25.

La *Société de géographie* a proposé un prix dont le sujet est l'histoire critique de toutes les mesures exécutées jusqu'ici sur des arcs de méridien ou des parallèles à l'équateur.

La *Société d'agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne* vient de publier un programme des prix qu'elle met au concours pour l'année 1832. La question est celle-ci : *L'influence politique de Paris sur toute la France a-t-elle plus d'inconvéniens que d'avantages? En cas d'affirmative, quels seraient les moyens d'atténuer cette influence?* Les Mémoires devront être parvenus avant le 1^er^ juillet 1832. Des médailles sont offertes à la commune qui justifiera avoir le mieux entretenu ses chemins vicinaux, à la meilleure statistique d'un canton de département, au médecin qui aura vacciné le plus grand nombre de sujets pendant l'année, aux cultivateurs ou propriétaires, commerçans et artistes dont les travaux lui paraîtront dignes d'être encouragés.

NÉCROLOGIE.

Asie. — *Batavia.* — On a reçu ici la confirmation de la nouvelle de la mort du comte *Charles* Vidua de Gonzano, connu par ses intéressans voyages dans la plus grande partie de l'Europe, sur la côte occidentale de l'Amérique et la majeure partie de l'Asie. Ce célèbre voyageur avait passé, en 1829, plusieurs mois à l'île de Java, occupé de visiter la plus grande partie de l'île et déployant souvent une inconcevable force corporelle pour surmonter tous les obstacles qui s'offraient à lui. Il avait le projet de fixer, par des observations barométriques faites sur le sommet des montagnes, une ligne partant de Samarang et aboutissant à la côte méridionale de l'île. Pour continuer ses recherches, il visita depuis l'archipel Indien, et les îles Moluques, d'où il fit encore une excursion à la côte de la Nouvelle-Guinée. C'est au mo-

Digitized by Google

ment où le navire qui le ramenait de l'île Célèbes entrait dans le golfe d'Amboine qu'il mourut, le 25 décembre 1830.

Ainsi se trouve annulé le projet qu'il avait témoigné de visiter encore la Nouvelle-Hollande et la côte orientale de l'Amérique.

Le comte de Vidua n'a pas publié de relations de ses voyages. Tout ce qui a été publié jusqu'ici est une collection d'inscriptions grecques qu'il avait recueillies dans l'empire turc. Mais on assure qu'il n'avait point cessé d'envoyer à un de ses amis, en Europe, des copies de ses notes. On espère acquérir la confirmation de cette nouvelle, afin que les observations intéressantes faites par lui ne soient point perdues pour la science. X. X.

Allemagne. — Schmalz. — Koerner. — Deux hommes, dont les noms ont marqué dans la littérature allemande, sont morts à Berlin, presque dans le même tems. Le professeur Schmalz est connu par des travaux d'économie politique, fort arriérés, puisqu'ils s'appuient encore sur les principes de Quesnay, après la critique d'Adam Smith et de son école, mais qui n'ont pas été sans utilité pour l'Allemagne, où cette science était alors à peine cultivée : il est plus connu encore, du moins dans sa patrie, par ses querelles à l'occasion des associations secrètes qui exercèrent une si grande influence sur les événemens politiques de 1815, querelles dans lesquelles il eut pour adversaires tout ce que l'Allemagne comptait de patriotes éclairés, Niebuhr, Wieland, Krug, etc. Schmalz était né à Hanovre, en 1759; il devint successivement professeur de droit à Rinteln, Kœnigsberg, Halle et Berlin, où il est mort, à l'âge de 72 ans. Son enseignement était facile et agréable, mais sans beaucoup de solidité, de même que son savoir s'étendait à presque tous les genres de connaissances, mais sans grande profondeur dans aucune. Malgré ses violentes guerres de plume, le caractère de Schmalz était doux et bienfaisant, et, malgré les principes du plus servile absolutisme, il demeura, jusqu'au dernier moment, un fidèle disciple de la *Physiocratie* de Quesnay. Ses ouvrages principaux portent les titres suivans : *Exposition du Droit naturel pur; Manuel d'économie politique* (traduit en français par M. H. Jouffroy, conseiller au service du roi de Prusse); *Collection de cas judiciaires remarquables de la faculté de Halle.*

Le conseiller Koerner, père du célèbre poète de ce nom, avait été

Digitized by Google

l'ami et le mécène de Schiller; il a publié, l'année dernière, des documens précieux, fruits de cette relation. (*Vie de Schiller, écrite d'après des souvenirs de famille, et sa propre correspondance.*) La réputation de son fils a fait la sienne, et peut-être, malgré son mérite réel, serait-il demeuré inconnu sans la mort héroïque de ce dernier. Le lieu où Théodore Kœrner tomba, en combattant pour la liberté de son pays, et où sa sœur a été déposée près de lui, a été aussi choisi par leur père pour sépulture.

— FRANCE. — *Guillaume-Jean* FAVARD DE LANGLADE, président de chambre à la cour de cassation, est mort dernièrement à Paris. Né près d'Issoire, le 3 avril 1762, il était avocat à Paris lorsque la révolution éclata. Son département le nomma, en 1795, membre du conseil des cinq-cents, où il parla en faveur des prêtres non assermentés et des enfans d'émigrés; il s'y éleva aussi contre la grande facilité accordée aux divorces par la nouvelle loi. Entré au tribunat en décembre 1799, à la cour de cassation en 1809 et au conseil d'État en 1813, il concourut à la rédaction du Code civil et de presque tous les travaux législatifs accomplis depuis cette époque. Le département de la Drôme l'élut en 1815 à la chambre des représentans : il fit néanmoins partie de la chambre introuvable, où il vota avec la minorité, et continua long-tems de siéger au Palais-Bourbon. Si la flexibilité de ses principes politiques a permis à M. Favard de Langlade de servir avec le même zèle tous les gouvernemens qui se sont succédés en France depuis quarante ans, ses qualités privées lui ont fait de nombreux amis, et ses travaux de jurisprudence lui assurent un nom estimable. Voici les titres de ses principaux ouvrages : *Conférences du Droit civil*, 8 vol. *Motifs du Code civil*, 8 vol. *Traité des privilèges et hypothèques. Répertoire de la nouvelle législation*, 5 vol.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LA 154e LIVRAISON DE LA REVUE ENCYCLOPÉDIQUE.

OCTOBRE 1831.

MÉMOIRES.

		Pages
1. De la politique extérieure et intérieure de la France, depuis la révolution de 1830; 2e article	*Laurent.*	5
2. Examen du budget de 1832	*E. Pereire.*	40
3. Cours d'Histoire des sciences naturelles, par M. Cuvier	*Fuster.*	91
4. Indication des points de la France où l'on extrait du fer hydraté, et Statistique des hauts fourneaux que ce minerai alimente; 2e article.	*Henri Fournel.*	105
5. Observations sur le penchant au crime aux différens âges.	*A. Quetelet.*	141
6. Autobiographie de voleurs	*A. de M.*	153
7. 1° Les Feuilles d'Automne, par M. V. Hugo. — 2° Marie, roman.		168

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

LIVRES ÉTRANGERS.

AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE. — États-Unis. — Annales américaines d'éducation, 180; — Troisième rapport sur la maison de refuge de Philadelphie, 182.

EUROPE. — Grande-Bretagne. — Architecture des oiseaux, 182; — Les ménageries, *ibid.*; — Dictionnaire ornithologique, *ibid.*; — Répertoire de botanique, 187; — Bibliothèque d'agriculture et d'horticulture, *ibid.*; — Journal d'agriculture, *ibid.*; — Flore de l'Amérique boréale, 190; — Recherches historiques sur la conquête du Pérou, *ibid.*; — Vie et Aventures de Nathaniel Pearce, *ibid.*; — Histoire de la guerre des Ashantis, *ibid.*; — Réfutation des erreurs contenues dans le voyage d'Othon de Kotzebue, 195; — Bibliothèque des romans, *ibid.*

— Allemagne. — Correspondance de deux Allemands, 195; — Choix des œuvres de Philippe Melanchton, 196; — Sur la liberté de la presse, 197; — Histoire de la maison et du pays de Furstenberg, *ibid.*; — La lutte dans la France occidentale pendant les années 1793 à 1796, *ibid.*; — Sur le choléra-morbus, 198; — Histoire de la littérature allemande, *ibid.*, — Histoire de la poésie allemande pendant le moyen âge, *ibid.*; — Bibliothèque des poètes allemands du dix-septième siècle, *ibid.*; — Dictionnaire abrégé des auteurs pseudonymes allemands, 199; — Choix des contes et nouvelles d'Hoffman, *ibid.*; —

Digitized by Google

Les familles Walseth et Leith, *ibid.*; — Contes et petits écrits, 200; — Flagellation satirique, *ibid.*

— ITALIE. — Génigraphie italienne, 201; — Traité de pyrotechnie militaire, 202; — Poésies siciliennes, 203; — Jeanne d'Arc, tragédie, 205; — Roméo et Juliette, tragédie, *ibid.*; — Iconographie contemporaine, *ibid.*; — Collection des principaux tombeaux de Venise, *ibid.*

— HOLLANDE. — L'Afrique et ses habitans, 206; — Traité sur l'invention des lunettes, 207; — Mémoires de la société de Leyde, *ibid.*

LIVRES FRANÇAIS.

Sur la politique rationnelle, par M. de Lamartine, 208; — De la nouvelle proposition relative au bannissement de Charles X, par M. de Chateaubriand, *ibid.*; — Réponses à M. de Chateaubriand par MM. de Briqueville, Fonfrède, Thiers, Belmontet, etc., 213; — Revue européenne, *ibid.*; — Coup d'œil sur la controverse chrétienne, 214; — Mélanges catholiques, *ibid*; — Parallèle du saint-simonien et du républicain, 215; — De la liberté en France et aux États-Unis, *ibid.*; — Conseils aux instituteurs primaires, 216; — De la politique et du commerce des peuples de l'antiquité, *ibid.*; — Histoire romaine, par Michelet, 218; — Histoire des Français, 219; — Histoire de France, par Walter Scott, *ibid.*; — Extrait de la correspondance de M. Dutrône avec Capodistria, 220; — Voyages historiques et littéraires en Italie, 223; — Exploration d'un ancien cimetière romain, 228; — Géométrie des écoles primaires, *ibid*; — Des chemins de fer, 230; — La mort de Napoléon, ode, 231; — Nos grands hommes du dix-neuvième siècle, croquis apologico-satiriques, *ibid.*; — Le Bravo, histoire vénitienne, *ibid.*; — Un Divorce, histoire du tems de l'empire, 234; — Une vie d'homme, 237.

NOUVELLES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

EUROPE. — GRANDE-BRETAGNE. — Origine électrique de tous les phénomènes du magnétisme terrestre rendue probable, 238; — Anatomie et physiologie des vaisseaux sanguins capillaires, 240; — Sur l'effet que l'eau portée à des températures un peu plus élevées que celle de l'atmosphère exerce sur les reptiles batraciens, 241; — Remarques géologiques sur les environs de la rivière des Cygnes, 242.

— ALLEMAGNE. — Statuts de la Société pour la régénération des prisonniers, 245.

— SUISSE. — Société pour l'amélioration des chevaux, 246.

— ITALIE. — Perfectionnement des procédés employés contre les ravages du feu, 247; — Découverte bibliographique, *ibid.*

— FRANCE. — *Départemens.* — Fondation d'une école normale primaire à Châlons, 247.

— *Paris.* — Académie des sciences : Séances du mois d'octobre, 248.

Digitized by Google

— Cours ouvert pour 1832 dans les établissemens publics, 262. — Nouvelles des théâtres, 265. — Publications prochaines, 271. — Concours ouverts par les sociétés savantes, *ibid.*

Nécrologie. — *Batavia.* Vidua de Gonzano, 272. — *Allemagne.* Schmalz, 273; Keurer, *ibid.* —*France.* Favard de Langlade, 274.

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

ENCYCLOPÉDIQUE.

POLITIQUE.

COUP D'OEIL HISTORIQUE

SUR

LES DERNIÈRES RÉVOLUTIONS DE LA SUISSE.

Les enfans d'une nombreuse famille, quoique nés de mères différentes et divisés d'opinions, de carrière, quelquefois même d'intérêts, restent néanmoins liés par une communauté de sang et de nom, par une réciprocité d'égards, par les habitudes domestiques, par la nécessité enfin de conserver et défendre leur patrimoine. Telle était précisément la famille suisse de 1814.

La Suisse, du reste, n'a jamais formé un tout compact; c'est moins une œuvre logique, une association rationnelle, qu'une œuvre de tems, une association de fait.

La confédération primitive n'était composée que des trois cantons forestiers (Waldstettes) Schwytz, Uri et Unterwald, faisant à peine aujourd'hui une population de soixante et dix mille habitans. C'est cette héroïque poignée de montagnards qui entre

BIBLIOTECA PUBLICA ANTVERPIENSIS 1835
Digitized by Google

prit de résister et résista à la formidable maison d'Autriche, et qui jeta au XIVe siècle les fondemens de la liberté helvétique. Ce n'est pas dans l'histoire qu'il faut lire ce noble drame, c'est dans le *Guillaume Tell* de Schiller ; l'œuvre du poète est plus vraie et plus belle que l'histoire elle-même, parce que, comme dit l'historien portugais (1) : « Il a peint leurs ames et non leurs vêtemens de soie, de laine ou de pourpre. »

Seuls les Waldstettes luttèrent vingt ans et ce ne fut que quinze ans environ après la victoire de Morgarten que Lucerne fut reçue dans la fédération : une voie plus large fut ouverte; Zurich, Glaris, Zug et enfin Berne y entrèrent successivement, apportant dans la société, les uns leur pauvreté libre et fière, les autres leur opulence et leur crédit. Cependant ni l'aristocratie bourgeoise de Zurich, ni l'aristocratie nobiliaire et patricienne de Berne ne corrompit les mœurs, les institutions démocratiques des Waldstettes.

Ces huit premiers cantons se signalèrent pendant tout le quatorzième siècle par une résistance opiniâtre, par d'éclatantes victoires, et l'Autriche se vit forcée à la paix, mais sans les reconnaître de droit. Quant à cette formalité diplomatique, fort insignifiante en soi, et à laquelle nos minces politiques attachent aujourd'hui une si puérile importance, il est bon d'observer qu'elle ne fut définitivement remplie que trois siècles plus tard, à la paix de Westphalie. Cela n'avait pas empêché les Suisses de vaincre et de dicter vingt fois des conditions de paix.

Ainsi se passa le quatorzième siècle; le quinzième apporta aux huit cantons des alliés, des sujets, et partant des divisions et des guerres intestines. La Suisse pacifiée et agrandie eut à soutenir un choc terrible contre Charles-le-Téméraire, et ce ne fut qu'à l'issue de cette mémorable épreuve que Soleure, rompant avec l'Empire, et Fribourg, avec les ducs de Savoie, entrèrent dans la confédération sous la protection de Berne, car Berne exerçait

(1) *Histoire de l'insurrection catalane*, par don Manuel de Mello.

Digitized by Google

déjà une suprématie morale qu'elle conserva long-tems. Bâle et Schaffouse y furent également admises après la guerre de Souabe, et enfin les Appenzellois fermèrent, en 1513, la confédération helvétique et furent proclamés treizième canton, pour prix du courage qu'ils venaient de déployer contre l'abbé de Saint-Gall, leur ancien suzerain, et les villes souabes, ses alliées.

A la suite des honteuses capitulations militaires, dont la première fut passée avec la France en 1479, la Suisse fut entraînée dans les guerres d'Italie et conquit plusieurs provinces sur les ducs de Milan. Puis vint la réformation et avec elles les guerres de religion qui ensanglantèrent la Suisse pendant une grande partie du seizième siècle. C'est à cette époque aussi que Berne s'empara pour son compte du pays de Vaud dont il exclut à jamais la maison de Savoie. La France se porta plus tard garant de la conquête.

Les guerres de religion se rallumèrent au dix-septième siècle. La Suisse fut enveloppée dans les désastres de la guerre de trente ans; et seulement alors (comme je l'ai dit plus haut), déclarée indépendante de l'empire, elle prit rang parmi les nations libres de l'Europe. Aux guerres étrangères et religieuses se joignit en plusieurs cantons aristocratiques un soulèvement des campagnes : elles revendiquaient les mêmes droits que les villes et préludaient aux scènes de violence qui viennent de se renouveler sous nos yeux à Bâle. Enfin la paix d'Arau (1712) calma l'anarchie.

Ainsi s'ouvrit le dix-huitième siècle. Je passerai sous silence les obscurs débats, les misérables intrigues qui l'agitèrent pour jeter un coup d'œil rapide sur l'ancien droit public de la Suisse.

De 1513 à 1798 la confédération avait et des alliés et des sujets. Le Valais seul était allié des treize cantons, Genève ne l'était que de Berne et Zurich, ses coréligionaires, et ainsi des autres; les alliés envoyaient des députés à la diète, mais ils n'avaient voix qu'en ce qui touchait leurs alliances particulières.

Le sort des sujets était misérable, et les cantons semblaient

Digitized by Google

s'attacher à prouver qu'il n'est pas de tyrannie pire que celle des peuples libres. A l'exception de quelques-uns qui jouissaient de priviléges municipaux tels que Orbe et Rapperschwill, tous les autres étaient traités moins en cadets de famille qu'en ilotes, et nuls sous ce rapport n'étaient plus impitoyablement foulés que les baillages italiens. Les baillis, ou gouverneurs, y poussaient la morgue jusqu'à la démence, la vénalité jusqu'à l'impudeur; on avait refusé aux sujets jusqu'à la faculté de se racheter.

La souveraineté collective des cantons souverains sur leurs sujets devait amener et amena en effet des querelles et des collisions fâcheuses; du reste les cantons vivaient entre eux dans un état complet d'hostilité. Divisés de religion, de principes politiques, de souvenirs, il régnait entre eux une bien plus grande diversité de constitutions que de nos jours. Les diètes n'avaient ni le pouvoir ni le vouloir de resserrer le lien fédéral, et la diplomatie étrangère s'étudiait à entretenir les divisions.

Dans le sein même des cantons régnaient la défiance et le mécontentement, les campagnes étaient hostiles aux villes, parce que les villes avaient peu à peu usurpé pour elles seules les prérogatives de la noblesse et tenaient les citoyens *extrà muros* dans un état d'infériorité et presque de servage; ceux-ci n'avaient presque changé que de maîtres. De là une irritation profonde. Qu'on ajoute à cela les monopoles industriels et les turpitudes du service étranger, et l'on comprendra que la Suisse du dix-huitième siècle appelait aussi impérieusement une réforme que la France.

Malheureusement il n'en fut pas de la Suisse comme de sa voisine, les réformes ne furent point spontanées; il y eut intervention étrangère, intervention sanglante. Les sujets de la Suisse avaient accueilli avec transport les principes de la révolution française et le retentissement en fut électrique ; le pays de Vaud surtout, plus proche de ce vaste foyer de principes nouveaux, appela les Français à son aide contre les Bernois, qui les avaient peu à peu dépouillés de toutes leurs immunités et franchises. Le directoire ne cherchait qu'un prétexte; il fit envahir la Suisse,

Digitized by Google

après l'avoir déjà démembrée sur trois points, la Valteline, Genève et l'évêché de Bâle.

La résistance de Berne et des petits cantons fut héroïque, mais elle n'empêcha pas l'édifice vermoulu de crouler, son heure était venue, et le grand niveau passa sur la vieille confédération ; la république helvétique une et indivisible fut imposée par la force des armes; il n'y eut plus de sujets, l'égalité des droits fut proclamée, les assemblées primaires instituées.

De 1798 à 1803 il n'y eut que troubles et résistances partielles, les unes excitées par cet esprit de fédéralisme dont les racines sont si profondes en Suisse, les autres par les prétentions et les regrets de l'aristocratie; enfin l'*Acte de Médiation*, émané du premier consul, fonda un nouveau droit public : il rétablit le système fédératif, porta à dix-neuf le nombre des cantons, maintint l'égalité politique, constitua chaque canton suivant les localités et les habitudes du pays, et proclama la liberté d'industrie pour toute l'étendue du territoire. Dix ans de tranquillité suivirent la destruction du système unitaire et la confédération se refit de ses blessures sous la puissante main de l'empereur.

1813 arriva, nouvelles catastrophes à l'extérieur, nouveaux bouleversemens à l'intérieur; la réaction menaça d'être complète, les cantons aristocatiques et Berne à leur tête voulaient retourner d'un seul bond à 1797, se flattant que les anciens sujets émancipés depuis seize ans reprendraient bénévolement leurs chaînes; mais la résistance fut si opiniâtre que force fut bien de souffrir ce qu'on ne pouvait empêcher.

Un nouveau pacte fédéral fut conclu en 1814 sous la protection du congrès de Vienne et sous son influence. Les cantons furent portés à vingt-deux et la confédération se trouva au grand complet. Je tais les fautes que les passions firent alors commettre, je tais l'ignoble bêtise de 1815, pour arriver enfin à ce qui fait spécialement le sujet de cet article. Grâce pour ces préliminaires, je les ai jugés nécessaires à l'intelligence des événemens contemporains dont je vais désormais exclusivement m'occuper : la ma-

Digitized by Google

tière est vierge, mais minutieuse et confuse; écrivant loin du théâtre des événemens et sur des rapports rarement complets, je demande grâce encore pour les omissions, les répétitions inséparables d'un tel sujet.

La Suisse de 1814 est en petit un specimen de toutes les formes politiques, depuis la démocratie pure jusqu'à la monarchie, en passant par l'aristocratie et l'oligarchie ; ce mot de monarchie a droit d'étonner lorsqu'il s'agit d'une république; cependant la principauté de Neufchâtel, attachée plus qu'incorporée à la Suisse par le congrès de Vienne, est réellement une province prussienne : il est vrai qu'elle jouit de franchises municipales, mais le Brandebourg et la Silésie en ont aussi. Quant à des institutions politiques, Neufchâtel a, dans ses *audiences générales*, une ombre de représentation nationale ; mais ce corps législatif est si imparfait dans son organisation, si gêné dans ses mouvemens, qu'il répond mal à l'idée qu'on a droit de se faire d'une assemblée nationale. Le pouvoir monarchique n'a donc réellement de barrière que dans un éloignement de 200 lieues, dans les priviléges des bourgeoisies et dans les us et coutumes du pays ; or ces us et coutumes qui ont force de lois, quoique non réunis en code régulier, ni même écrits, sont les mêmes depuis le onzième siècle, c'est-à-dire depuis le royaume de Bourgogne!

Il est peu de pays où le moyen âge ait laissé de plus profondes empreintes, non le moyen âge féodal et seigneurial, mais le moyen âge municipal et bourgeois. Nous verrons plus tard comment cet état de choses devint la source de troubles graves et de prétentions fondées.

Tandis que l'esprit monarchique régnait dans ce canton royal et la démocratie dans les cantons pastoraux, l'aristocratie, réinstallée à Berne et dans les grands cantons catholiques à la faveur des baïonnettes autrichiennes, était rentrée dans toutes ses anciennes prérogatives; et l'oligarchie bernoise en particulier se consolait de la perte de ses anciens sujets par les honneurs et les emplois qu'elle se partageait à l'intérieur, par les grades et les pensions

Digitized by Google

militaires, dont les capitulations étrangères lui livraient le monopole; sous ce rapport, la restauration fut complète.

Je m'étendrai davantage sur Berne, parce que Berne imprimait le mouvement à la majorité des cantons, et pesait sur tous autant par son étendue territoriale et sa population que par une antique habitude et une certaine habileté dans les affaires publiques.

Elle est de plus la résidence du corps diplomatique et le foyer des intrigues étrangères; or ces intrigues ont de tout tems exercé une grande influence sur les destinées de la confédération; c'est là aussi que les abus aristocratiques étaient le plus flagrans et l'oligarchie bernoise était comme le type sur lequel se modelaient les autres.

Ici la question n'était pas simplement entre la ville et les campagnes, je dis campagnes pour ne pas dire provinces, leur exiguité territoriale ne comportant pas cette dernière dénomination la question était complexe, c'est-à-dire entre les campagnes et la ville, puis, dans la ville même, entre la bourgeoisie et le patriciat.

Voici d'abord à quoi se réduisait la représentation des campagnes: le Grand-Conseil ou Conseil souverain était composé de deux cent quatre-vingt dix-neuf membres; sur ce nombre les campagnes nen envoyaient que quatre-vingt dix-neuf, les deux cents autres appartenaient à la ville; or, remarquons que la ville n'est que pour douze mille ames dans la population totale du canton qui s'élève à près de trois cent mille: douze mille habitans étaient donc représentés par deux cents, et deux cent quatre-vingt-huit mille par quatre-vingt dix-neuf (1).

Maintenant voyons comment cette énorme majorité de citadins était répartie: sur les deux cent quatre-vingt familles bourgeoises de la ville de Berne, quatre-vingts seulement sont réputées nobles ou patriciennes, et c'est dans les mains de ces quatre-vingts fa-

(1) Observons encore que, pour neutraliser l'élément démocratique, des quinze députés de la campagne, nommés par les cercles de baillages, quatorze devaient être nobles.

Digitized by Google

milles privilégiées qu'étaient concentrés tous les emplois; elles seules occupaient les bancs du Conseil souverain. Ainsi les deux cents députés de la ville ne représentaient réellement que quatre-vingts familles, qui se recrutaient non par des élections libres, elles ne l'étaient nulle part dans le canton, mais par un comité électoral composé du Petit-Conseil et de seize membres du grand. Or, des vingt-six membres du Petit-Conseil (y compris les deux avoyers), vingt-deux devaient nécessairement être de la ville et nobles; la majorité électorale appartenait donc exclusivement au Petit-Conseil, c'est-à-dire au patriciat.

Il était résulté de cet ordre de choses que la majorité absolue du Grand-Conseil s'était concentrée dans les mains de trente familles, lesquelles fournissaient à elles seules cent cinquante membres, les Steiguer quatorze, les Watteville quatorze, les Tscharner douze, les Graffenried onze, les Fischer et les d'Erlach sept, et ainsi des autres magnats bernois.

Cette parodie de la représentation nationale ne jouissait même d'aucune indépendance, et le gouvernement pesait sur elle de tout son poids; car un collége, nommé *Conseil et Seize*, composé du Petit-Conseil et de seize membres du Grand, jouissait non-seulement de l'initiative constitutionnelle, mais confirmait, suspendait, destituait les membres du Grand-Conseil.

Voilà ce qu'avaient produit seize années de bouleversemens et de révolutions.

Si de Berne nous passons aux autres cantons aristocratiques, qu'y trouvons-nous? mêmes abus, mêmes usurpations des villes sur les campagnes, et en quelques-uns mêmes priviléges de castes entre les citoyens de la capitale : concentration patricienne, ou centralisation bourgeoise, ce système exclusif et oppressif provoquait partout les mêmes murmures, allumait les mêmes colères. L'aristocratie des cantons catholiques, Soleure, Lucerne, Fribourg surtout, où le patriciat était consacré par la constitution, trouvaient un appui de plus dans un clergé fanatiquement hostile à tout perfectionnement social ou politique, et abusivement

Digitized by Google

immiscé dans les affaires de l'état; l'évêque de Sion, pour sa part, a non-seulement voix délibérative dans la diète cantonale, mais constitue à lui seul un treizième de la représentation.

Les cantons protestans animés d'un esprit moins âpre semblaient moins obstinément attachés à leur ancienne organisation bourgeoise; Zurich avait fait à la campagne des concessions bien insuffisantes sans doute; mais c'était ouvrir la voie aux améliorations, et une fois ouverte, cette voie ne se referme plus sans des secousses qu'on paraissait vouloir éviter. La bourgeoisie bâloise plus opiniâtre tenait encore fortement à ses maîtrises, à ses monopoles, à ses prérogatives représentatives. Schaffouse suivait de loin Zurich sa voisine, Saint-Gall attendait et Genève marchait à petites journées, mais enfin avançait.

Les cantons démocratiques, dont l'acte de médiation avait altéré la constitution primitive, avaient repris en 1814 leur antique allure et se souciaient peu de réformes, malgré les imperfections de leurs institutions; dans presque tous, par exemple, le pouvoir exécutif et le pouvoir judiciaire ne forment qu'un seul et même pouvoir. Berne pesait sur les trois cantons forestiers et disposait de leur vote à la diète fédérale; Appenzell, plus indépendant, troublait souvent les oligarchies de ses attaques et prit maintes fois l'initiative dans les questions de réforme; mais les représentations des humbles montagnards se brisaient contre la morgue des citadins.

A tout prendre, les sujets seuls avaient gagné aux vicissitudes du siècle, car de misérables prolétaires ils s'étaient élevés au rang de cantons libres et souverains : de ce nombre sont Vaud, Argovie, Thurgovie et le Tessin; ce dernier, qui devait plus tard donner un bel exemple à la confédération, se débattit long-tems contre les habitudes d'immoralité que quatre siècles d'une servitude brutale lui avait inculquées; son apprentissage fut rude, il en sortit robuste : car il en est d'un peuple comme d'un homme.

Et certes, ce ne sont pas ces cantons qui ont aujourd'hui le droit de se plaindre d'avoir jadis trouvé un abri sous l'arbre de

Digitized by Google

la confédération, si cher du reste qu'ils l'aient d'abord payé; que seraient-ils aujourd'hui sans elle? Vaud serait savoyard, le Tessin subirait le sort de la Valteline, c'est-à-dire qu'il gémirait sous la verge qui écrase la Lombardie : cela sans doute n'excuse point les oppressions passées, mais enseigne à s'en consoler. Il y a une politique providentielle et compensatice à laquelle il faut croire.

Pendant quinze ans (de 1815 à 1830), la Suisse ne fut le théâtre d'aucun événement d'une importance historique; jamais les aristocraties restaurées par les baïonnettes étrangères n'avaient joui de tant de quiétude qu'elles en goûtèrent alors sous l'aile de la sainte-alliance; on sentait partout la force occulte et lointaine qui pesait sur la Confédération et l'enchaînait dans un cercle inflexible, car c'est l'éternelle destinée des petits états d'être dominés toujours par leurs amis ou leurs ennemis.

Les concessions demandées et obtenues par la sainte-alliance furent nombreuses : elle demanda le renvoi des émigrés italiens, ils furent renvoyés; elle demanda l'asservissement de la presse, elle fut asservie (1). Était-ce là de la neutralité? La neutralité n'existe pas seulement en guerre, elle existe en paix; et la Suisse a laissé violer impunément la sienne parce que l'équilibre nécessaire à son existence était rompu; car alors la France donnait elle-même le triste exemple de la faiblesse et des concessions. Tous les entours de la Suisse étaient hostiles à la liberté: le parti aristocratique triomphait : il exploitait la peur à son profit, la nation murmurait, mais elle *attendait* de meilleurs jours. L'événement a justifié son attente.

Telle fut cette longue période de réaction, de colère et d'erreur: le lien fédéral, déjà si relâché par les vicissitudes précédentes, menaçait de se rompre; les diètes présentaient à beaucoup d'égards l'affligeant spectacle qu'elles avaient offert au dix-huitième siècle. Le patriotisme était sur les lèvres, l'égoïsme au fond des ames; chacun parlait d'union, jamais on n'entendit plus belles pro-

(1) Il y eut un concordat fédéral contre la presse.

Digitized by Google

testations, mais c'étaient *verba et voces*, derrière tout cela il y avait le néant. On ne paraissait d'accord que sur ce qui tendait à entraver l'essor de la pensée nationale et à satisfaire aux exigences impérieuses et humiliantes de l'étranger.

Malgré tant de représentations, tant de leçons sanglantes, on capitula de nouveaux régimens, et avec qui? avec le roi de Naples. Cependant l'intérêt avec lequel le peuple avait accueilli en 1821 la nouvelle de la révolution napolitaine aurait dû éclairer les gouvernemens suisses sur l'effet que produirait ce nouveau trafic d'hommes au profit d'un prince parjure; mais la clameur publique fut impuissante et le marché conclu. Il faut dire toutefois que plusieurs cantons le repoussèrent avec horreur, car ce service vénal était déjà flétri par l'opinion. Le licenciement subit des troupes suisses au service des Pays-Bas, en rejetant tout à coup dans la Suisse une population soldatesque et gâtée, força plusieurs cantons, et particulièrement Berne, à envoyer ces enfans dégénérés de la république au bazar du roi de Naples. C'est ainsi que les abus enfantent et perpétuent les abus.

Pour la millième fois, au contraire, on proposa l'unité des monnaies, des poids et mesures, la liberté du commerce, et pour la millième fois ces questions vitales furent remises *ad referendum*; cet éternel *referendum*, qui irritait si plaisamment Bassompierre, ambassadeur de Henri IV auprès de ses *bons compères les Suisses*, était au bout de toutes les propositions utiles et n'irritait pas moins les hommes chez qui brûlait le feu sacré du patriotisme.

Le canon était chargé, le coup partit, et le signal vint d'où on ne l'espérait pas, du Tessin; le pouvoir exécutif, à la tête duquel était placé le landaman Quadri, ayant tenté un coup d'état contre la presse et les droits constitutifs de la nation, ce fut là l'étincelle qui alluma, non l'incendie, jamais révolution ne fut moins incendiaire, mais le feu lent et progressif de l'épuration constitutionnelle.

Un article de M. le professeur Monnard inséré dans un précédent numéro de la *Revue* (juillet 1830) me dispense d'entrer

Digitized by Google

dans des développemens à ce sujet. Qu'il me soit permis seulement de relever une circonstance glorieuse pour cette peuplade italo-suisse; c'est que le Tessin a pris le pas sur l'Europe, et que sa révolution, antérieure d'un mois à celle de Paris, fut la première consommée depuis 1814, et fut populaire quoique non ensanglantée. Ces honnêtes montagnards sont tout fiers de leur initiative et disent avoir donné l'exemple aux nations (1).

On entra dans le mois de juillet 1830, mois saint, mois faste, en dépit de toutes les arguties des ministères de déception et d'erreur ; la diète, assemblée à Lucerne, prit connaissance de la révolution tessinoise : là les opinions se dessinèrent. Chaque canton parla par ses députés; le Tessin et Vaud donnèrent des explications, Berne se renferma dans un juste-milieu jésuitique; Soleure et les petits cantons fulminèrent contre la presse, que soutint ardemment Appenzell, dont la *Gazette* était violemment attaquée. Tout va bien, disait Fribourg; pourquoi sortir des voies de 1814? Tout ne va pas si bien, répondait Lucerne, il faut éviter un choc violent. Zurich se montra hostile à la liberté; Schaffouse, Zug, Saint-Gall prêchèrent union et prudence, mots vagues souvent prodigués et qui colorent mal les arrière-pensées rétrogrades ou stationnaires; le Valais, Neufchâtel, Genève, restèrent dans le vague commode des généralités; Bâle parla en faveur de la liberté commerciale : mais, cette fois encore, nul résultat.

Cela fait, la diète passa à la discussion du code pénal des régimens suisses au service de France; et elle en discutait pacifiquement les articles dans le tems même où la gloire populaire déchirait à Paris le pacte honteux, car la révolution française prit la diète là.

Grande fut la rumeur, puissante la sympathie : tous le mois

(1) Peu de tems auparavant les constitutions vaudoise et lucernoise avaient bien subi une révision, mais si incomplète, si décevante, qu'il fallut y revenir quelques mois après.

Digitized by Google

d'août se passa dans cette expectative d'étonnement et de stupeur qui suit les grandes commotions; celle-là était si soudaine qu'on avait peine encore à y croire; c'était comme un de ces rêves magnifiques dont on craint que le sommeil ne dissipe les prestiges. Cependant le grand jour parut et le rêve ne se dissipa point.

Le peuple suisse reporta bientôt les yeux de Paris sur lui-même : Appenzell fut le premier canton qui parla de réformes intérieures, et Soleure, la première ville qui entra en fermentation; soit que le gouvernement soleurois fût effrayé des présages d'une secousse prochaine, soit que, regardant la grande semaine de France comme une échauffourée qui serait bientôt réprimée, il feignît momentanément le patriotisme, il prit l'initiative et consulta l'opinion publique sur une révision de la constitution de 1814. Les autres gouvernemens se taisaient encore, l'étourdissement leur avait ôté la parole, et, flottant d'irrésolution en irrésolution, ils fixaient les yeux tour-à-tour sur la France et la sainte-alliance, et attendaient pour se décider. Le peuple perdit patience.

Aujourd'hui ruiné, le château des comtes de Lenzbourg avait été jadis le séjour d'une cour chevaleresque et guerrière, où les minnesingers suisses du treizième siècle venaient chanter au banquet féodal; c'est au pied de cette ruine d'un autre âge que le peuple d'Argovie se réunit le 7 septembre, demandant le premier des réformes populaires. Cet exemple fut électrique : Bâle, où le sang devait couler, Zurich, où cette fois il ne coula pas, ne tardèrent point à voir des réunions pareilles; c'étaient partout les mêmes plaintes des campagnes contre les envahissemens de la bourgeoisie; partout on réclamait une représentation nationale proportionnelle à la population totale du canton; et toutes les récriminations étaient plus ou moins fondées, car partout une partialité manifeste avait présidé à la distribution représentative.

Au milieu de ce mouvement général, le Directoire fédéral fit une démarche fort impolitique; il lança une circulaire tellement aigre, tellement hostile à la presse, à l'hospitalité helvétique, à toute idée de réforme, et en particulier à l'indépendance consti-

Digitized by Google

tuante de chaque canton, que plusieurs ne daignèrent pas même y répondre.

Mais voyons ce que faisait Berne, ce foyer d'intrigues étrangères et de principes oligarchiques. Le Petit-Conseil avait préludé par une maladresse. Il avait lancé l'interdit sur la *Gazette Zuricoise*, qui avait *osé* toucher à l'arche sainte du privilége et du patriciat bernois (1). Cette violence eut un fâcheux retentissement dans toute la confédération.

Nous avons vu précédemment combien l'échafaudage politique relevé en 1814 était hasardé, combien les bases en étaient peu sûres, combien enfin tout le système était faux, anti-national, oppressif. Un homme qui est dans son tort est toujours violent, l'aristocratie bernoise se sentait trop dans le sien pour ne pas se montrer disposée aux mesures de rigueur. Elle le fit, et se perdit.

Le mécontentement s'était de bonne heure manifesté par des scènes nocturnes, plus bruyantes que sérieuses, et qui n'avaient d'importance que comme manifestation de la mauvaise humeur publique ; elles en prirent plus encore par l'attention que le gouvernement y donna. Il rechercha les coupables avec colère et ne les trouva pas. Ce premier échec l'irrita et enhardit ses adversaires. Bientôt les pétitions des campagnes arrivèrent (2). Thoune ouvrit la marche; Berthoud, Büren, suivirent. En vain les préfets s'opposèrent-ils à des réclamations justes, exprimées dans un style modéré; elles n'en parvinrent pas moins à leur adresse. Il y eut même à Porentruy, dans l'évêché de Bâle, une échauffourée où l'on arbora le drapeau tricolore français; mais le mouvement prit plus tard un caractère plus national.

Ce que demandaient ou plutôt ce que revendiquaient les pétitionnaires était fondamental. C'était, avant tout, la reconnais-

(1) Il s'en fallut de deux voix que *le Constitutionnel* ne fût mis aussi à l'index.

(2) Il est important de rappeler ici que *campagne* veut dire *province*, car Thoune, Berthoud, etc., sont des villes.

Digitized by Google

sance de la souveraineté du peuple et l'abolition du patriciat, avec les titres surannés d'*excellences* et de *sujets*. C'étaient ensuite les deux tiers de la représentation nationale pour la campagne; une organisation communale et municipale, et la révision du code pénal; la discussion publique du budget, et en général une publicité complète, tant judiciaire que législative; le partage de l'initiative entre le grand et le petit Conseil, et la séparation des pouvoirs; la liberté de la presse, l'amovibilité des emplois et des garanties individuelles. Ils demandaient ensuite que la constitution, ainsi refaite, fût soumise à la sanction du peuple et revisée tous les quinze ans.

Ce simple énoncé suffit à faire comprendre l'énormité des abus. On voit à quel point les premiers principes de toute liberté civile et politique étaient outragés; la lèpre patricienne avait envahi tout le corps de l'état. J'invite ceux pour qui les mots sont des épouvantes et qui ne voient dans la république que le bonnet rouge de Marat et le marteau démolisseur de Couthon, à se souvenir que cet ordre de choses si impopulaire se nommait *république de Berne*.

Avant que de se quereller sur les mots, il faudrait au moins les définir; car un mot dit ce qu'on veut qu'il dise, comme un fait prouve tout ce qu'on veut qu'il prouve; un mot n'est qu'un esclave docile, une forme commode; c'est le masque banal qui couvre le visage rieur de la jeune fille folâtre, aussi bien que les traits tourmentés de l'assassin ou du conspirateur.

Tandis donc que Leurs Excellences de la république de Berne se disposaient à sévir contre les pétitions et les pétitionnaires, d'autres gouvernemens cantonaux, plus effrayés ou plus rusés peut-être, se hâtaient d'y faire justice. Saint-Gall, imitant Soleure, les prévint, et l'initiative du Petit-Conseil fut accueillie avec enthousiasme. Une constituante ne tarda pas à être votée par les deux conseils. Les pétitions de Thurgovie eurent le même résultat. Lucerne même céda un des premiers. Tout privilége fut aboli, et tous les droits constitutionnels dérivant de la souverai-

Digitized by Google

neté nationale explicitement reconnus. Sur 100 députés 80 furent rendus à l'élection directe, 18 pour la ville, 62 pour la campagne.

A Zurich, le Grand-Conseil se réunit en session extraordinaire, sollicité surtout par l'assemblée d'Uster. On avait vu là neuf à dix mille citoyens délibérer avec recueillement et la tête découverte, sur les intérêts de la patrie. C'était le 13 octobre. Leurs réclamations étaient trop justes, leurs plaintes trop mesurées pour être repoussées, et elles furent sur-le-champ prises en considération. Une commission de révision fut nommée, et tout se passa avec le calme, la gravité dont l'assemblée populaire d'Uster venait de donner l'exemple. La souveraineté et la sanction populaire furent prises pour base de la nouvelle constitution, et le deux tiers de la représentation attribués aux campagnes.

Pendant ce tems la Suisse voyait se renouveler les scènes de la première émigration. Les régimens capitulés, repoussés du sol de France, rentraient par nombreux détachemens dans le sein de la confédération, et la grevaient tout à coup et dans un moment critique d'une population oisive et turbulente. Avec eux les carlistes affluaient sur la frontière. Les trappistes avaient retrouvé les paisibles solitudes de la Valsainte telles qu'ils les avaient laissées, et M. de Tharin, réfugié dans le Valais, ayant tenté d'en faire un foyer d'intrigues, le gouvernement valaisan, tout dévoué qu'il est aux jésuites, l'invita (dit-on) à user sans abus de l'hospitalité. Mais le quartier-général de la congrégation c'était Fribourg. M. O'Mahoni avait acheté le *Courrier Fribourgeois* et en avait fait l'organe du parti. Le gouvernement donnait aide et protection ouverte aux nouveau-venus, et ne paraissait pas plus disposé aux concessions que son confrère de Berne. Il se sentait étayé d'un clergé nombreux; car, sur une population de 84,000 ames, on n'y compte pas moins de 279 prêtres séculiers, sans parler de 200 moines et 204 religieuses (1). Voilà où il cherchait ses appuis; mais le tems n'était plus.

(1) Dans ce compte n'est pas compris le clergé réformé de Morat.

Digitized by Google

La fermentation gagna comme un feu sourd de proche en proche; mais elle ne se manifesta d'abord qu'à Morat, partie protestante du canton. Une pétition ferme et calme fut remise au landammann en charge. On y passait en revue les usurpations successives du patriciat, et on élevait les mêmes réclamations, les mêmes plaintes qu'à Berne. Le gouvernement, de son côté, s'était mis en rapport avec l'oligarchie bernoise. Quelques mouvemens de troupes, un déploiement de forces inaccoutumé semblaient témoigner de ses intentions hostiles. Cependant la voie était ouverte et les pétitions pleuvaient de toutes parts, toutes dans le même sens. Le jour fixé pour l'ouverture de la session, la ville fut inondée par les populations rurales qui venaient comme à une foire, et qui, mêlées à la bourgeoisie et en parfaite harmonie avec elle, attendaient le résultat de la délibération du Conseil et le sort de leurs pétitions. Des bruits vagues et effrayans circulèrent tout à coup. L'arsenal était gardé par des troupes et par des canons chargés à mitraille; on dit que l'ordre avait été donné de faire feu sur la population désarmée. La rumeur populaire s'éleva comme un bruit d'orage et intimida le Conseil. Soit qu'il eût peur, soit que l'ordre n'eût réellement point été donné, le sang ne coula pas, et la révision fut décrétée à l'unanimité, moins une voix. Le peuple, tant de la cité que de la campagne, se retira en chantant, et une heure après la ville était calme. On remarqua que les communes catholiques ne témoignèrent nul intérêt pour cette démarche publique; leurs prêtres les trompaient, en leur faisant croire qu'on en voulait à la religion.

Je dirai, pour n'y plus revenir, que l'égalité politique et la souveraineté du peuple fribourgeois furent proclamées. Quant à la distribution électorale, on fixa la représentation à raison d'un député sur 500 ames. Menées des émigrés, opposition du clergé, mandemens de l'évêque, tout fut vain; la constituante fut décrétée, et la nouvelle constitution, soumise au suffrage universel, acceptée.

Digitized by Google

Nous entrons maintenant dans l'époque critique de cette orageuse année.

Le Grand-Conseil de Berne ouvrit sa session d'hiver le 6 décembre. A cette occasion parut une circulaire, signée Fischer, l'avoyer en fonction, où le gouvernement ne cachait pas son intention de maintenir 1814. Le lendemain, une nouvelle circulaire, bien autrement hostile, convoqua, vu l'urgence des circonstances, une Diète extraordinaire. Le Grand-Conseil prit ensuite connaissance des pétitions, et les traita avec une morgue hautaine; il les annula même, en refusant de reconnaître le droit de pétitions collectives. Des troubles avaient éclaté dans la partie bernoise de l'évêché de Bâle. Cette province, française par la langue et les intérêts du voisinage, avait souvent demandé de former un canton séparé. Elle venait de renouveler sa demande, et le gouvernement y envoya des commissaires, tout en faisant des préparatifs militaires. Il croyait pouvoir répondre à tout par la force.

Pendant ce tems Argovie était en insurrection. Le Grand-Conseil, avec le désir sans doute de céder au vœu public, avait irrité le peuple par des temporisations qu'on pouvait prendre pour de la mauvaise foi. Il se refusait de plus à une constituante, s'arrogeant le pouvoir et le droit de révision. Déjà plusieurs soulèvemens avaient compromis la tranquillité publique; le Directoire même avait offert au gouvernement argovien une intervention armée que celui-ci avait eu la sagesse de repousser. Enfin, lassés de tant de lenteurs, excités aussi peut-être par les soldats suisses dont le retour avait porté le désordre dans le Frickthal, 7 à 8 mille paysans armés, espèce de landsturm, entrèrent dans Arau et s'emparèrent de l'arsenal. Cette occupation militaire mit la ville au comble de l'effroi. Elle se voyait déjà livrée au pillage, à l'incendie. Mais les insurgés observèrent la plus rigoureuse discipline; ils se logèrent chez les bourgeois, et pas un désordre ne fut commis. Ils firent connaître au gouvernement le but de leur visite, demandant le droit électoral pour tous; puis ils se retirèrent en bon ordre, laissant une faible garnison.

Digitized by Google

Il était trop tard pour reculer. Le Conseil céda, et le 10 la constituante fut décrétée. Le célèbre écrivain populaire Zschokke en fut nommé vice-président.

Les mêmes scènes se reproduisirent à Lausanne. La constitution avait bien été réformée au printems ; mais ces prétendues réformes n'avaient été qu'un leurre habile et si bien déguisé que presque tout le pays avait donné dans le piége. Un examen plus approfondi finit cependant par lui ouvrir les yeux, et des pétitions, parties de tous les points du canton, exprimèrent hautement la mauvaise humeur publique. On voulait une révision complète. Le Grand-Conseil prit contre les rassemblemens une résolution qui mécontenta tout le monde, et sur des signaux allumés à Lausanne même, les campagnes se portèrent en masse sur la ville au bruit du tocsin. Il y eut force harangues publiques, et la foule ne passa point les bornes de la légalité; elle se retira même à quelque distance de la ville afin de ne point paraître gêner les délibérations de la représentation nationale. Elles eurent le même résultat qu'à Arau : le décret souverain qui invoquait la constituante fut accueilli avec des transports de joie, et cette grande multitude s'écoula sans tumulte. C'était le 18.

Jusqu'à présent tout s'est conclu à l'amiable. La modération a présidé à tous les actes populaires, parce que la volonté nationale, cette volonté souveraine, toute-puissante, et que, bien constatée, il faut respecter jusque dans ses écarts, lui laissant à elle-même le soin de les reconnaître et de les réparer; parce que la volonté nationale, dis-je, n'a encore trouvé nulle part cette résistance violente qui aigrit, qui irrite, qui ensanglante les révolutions.

Cependant le sang devait couler, et il coula. Bâle était réservée à la guerre civile flagrante, cruelle. Disons-le cependant, le gouvernement ne s'était pas fait tirer à la remorque; il était entré sans trop de répugnance dans la voie des réformes. Au lieu de 64, les campagnes avaient obtenu 79 députés sur 154; mais elles voulaient, comme à Zurich, deux tiers de la représentation,

Digitized by Google

quoique cependant les conditions ne soient pas égales, puisque à Bâle les campagnes ne forment que trois cinquièmes tout au plus de la population cantonale, tandis qu'à Zurich la ville ne contribue que pour un quinzième.

C'était là le principal grief, mais non l'unique. Les monopoles surannés, les maîtrises de la bourgeoisie bâloise pèsent depuis long-tems sur les communes extérieures du canton, et ruinent leur industrie (1). La main d'un bourgeois s'ouvre à regret pour lâcher un privilége, et quelques concessions accordées avaient été insuffisantes. La ville de Bâle répondit à l'agitation et aux réclamations un peu vives de la campagne par des apprêts militaires; on bivouaquait comme en un tems de guerre, tandis que des commissaires essayaient de ramener les esprits par la persuasion. Tout le mois se passa en pourparlers et en préparatifs. L'orage se formait, il grondait déjà, il devait éclater bientôt.

Pendant que ces événemens se passaient dans les cantons, la frontière italienne était le théâtre d'une nouvelle violation de la neutralité helvétique. Le Tessin était devenu le rendez-vous de grand nombre d'émigrés italiens, dont la grande semaine avait réveillé les espérances..... Les gouvernemens voisins prirent l'alarme. Deux commissaires, l'un sarde, l'autre autrichien, tous deux autorisés et appuyés par le canton directeur, qui alors était Berne, vinrent dans le Tessin avec une mission de surveillance, exigeant l'extradition des réfugiés. Le gouvernement tessinois refusa de les reconnaître; il ne voulut voir en eux que de simples espions, et menaça de les chasser du territoire. Il y eut à cette occasion un échange de paroles vives et acerbes entre le directoire et lui. Plus tard cependant le Tessin crut devoir aux relations de bon voisinage une concession amicale, mais non contrainte. Le rendez-vous des émigrés était devenu un vrai

(1) Il y a deux codes civils, l'un pour la ville, l'autre pour la campagne : suivant le second, les femmes sont solidaires de leurs maris; suivant le premier, elles ne le sont point. L'importation des produits industriels de la campagne n'est pas libre dans la ville, et ainsi de beaucoup d'autres dispositions.

Digitized by Google

foyer de conspiration, conspiration légitime, conspiration sacrée sans doute ; mais le gouvernement valaisan avait imposé silence aux intrigues de M. de Tharin, et celui du Tessin devait à cette impartialité qui est un principe du droit des nations d'éloigner les Italiens de la frontière. Ils se dispersèrent dans d'autres cantons, et ne furent point, comme on l'a dit, expulsés du sol helvétique.

La Diète fédérale ouvrit sa session extraordinaire le 22, à Lucerne. Des bruits de guerre circulaient alors ; elle confirma, le 27, la neutralité suisse, s'occupa ensuite de l'organisation éventuelle de l'armée fédérale, de la nomination d'un général en chef, et reconnut enfin la liberté constituante des cantons.

J'ai oublié de dire que le canton d'Appenzell avait pris l'initiative sur la question de la neutralité comme précédemment sur celle des réformes. Une circulaire du Grand-Conseil, chaude de patriotisme, avait paru le 7. Il avait également décrété la révision du landsbuch, ou *livre du pays*. C'est par ce nom simple et patriarcal que ces braves montagnards désignent la constitution de l'État.

La Diète avait clos 1830 par un acte d'énergie et de sagesse, le gouvernement bernois ouvrit 1831 par la violence. Il arbora l'étendard de la guerre civile et fit marcher des troupes contre Nidau ; mais c'étaient des soldats-citoyens, et ils refusèrent de tremper les mains au sang de leurs frères. Nul engagement n'eut lieu, et les troupes opérèrent bientôt leur retraite. Cette démonstration hostile porta la colère au sein des citoyens de la campagne, surtout dans les bailliages du Jura. Ils prirent à leur tour l'attitude de la menace, et firent des préparatifs. Pendant ce tems les pétitions ne cessaient de pleuvoir, et cette fois enfin la seconde bourgeoisie remua et joignit ses réclamations à celles des campagnes.

Nous avons vu plus haut qu'elle n'était guère mieux traitée que les campagnes. La bourgeoisie noble professait pour la bourgeoisie roturière un insultant dédain. Elle exploitait à son profit le trésor public, et se partageait complaisamment le gâteau de

Digitized by Google

l'État. Elle affichait le même mépris pour les ecclésiastiques, et cette classe respectable, renfermée dans le cercle de ses attributions spirituelles, ne se recrutait que dans la petite bourgeoisie. Un patricien eût rougi de monter dans la chaire de Jésus-Christ; mais il ne rougissait pas de ceindre une épée vénale et d'aller monter la garde dans les antichambres des princes. C'était là une de ses ressources capitales; mais le budget et le service étranger ne suffisaient pas à les nourrir tous, et quelque éloignement qu'ils eussent pour le commerce, il est deux genres de négoce qu'ils avaient réhabilités, le commerce de vin (comme les grands seigneurs florentins qui font vendre le leur par leurs portiers) et la banque; la banque, trafic étrange, à qui l'opinion a donné des lettres de noblesse, et qui va constituant en France une aristocratie mille fois plus hautaine, mille fois plus repoussante que l'aristocratie des grands noms. La bourse est convertie en forum; le vaisseau de France n'a plus d'autre boussole que la cote, Midas est au gouvernail. O peuple! est-ce pour cela que ton tocsin ébranlait Notre-Dame, et que, sans habits et sans pain, tu te battais sur les places publiques? Mais passons.

Quand l'oligarchie bernoise vit l'alliance de la bourgeoisie avec les campagnes, elle comprit que son heure était venue et qu'il fallait céder. Où aurait-elle désormais trouvé des soutiens? Elle céda donc, mais de mauvaise grâce. Le 13 janvier le gouvernement adressa au peuple une proclamation (signée de Watteville), que je ne saurais mieux comparer qu'aux considérans de la dernière loi sur la pairie. Il semble que le président du Conseil se soit inspiré de cette complainte de l'oligarchie bernoise. Mêmes regrets du passé, même horreur des réformes, même esprit de morgue et de pédantisme, même orgueil surtout. Les excellences de Berne protestaient contre leur propre ouvrage, elles plaignaient l'égarement du peuple et lui prédisaient de longs repentirs. Comme dans les autres cantons, la constituante fut décrétée pour la révision constitutionnelle, et la tranquillité se rétablit sur-le-champ.

Digitized by Google

Quoique battue, l'oligarchie ne se tint pas pour vaincue. Elle avait pour elle la Sainte-Alliance, et je n'oserais pas dire qu'elle n'invoqua pas *in petto* une nouvelle intervention étrangère. En attendant les événemens, elle mit ses soins à entraver les élections de la constituante. Ses manœuvres furent déjouées ; les élections furent indépendantes, et partant nationales, et la constituante mit la main à l'œuvre avec courage dans le sens des pétitions. Elle s'ouvrit le 5 mai, et pendant trois mois, elle poursuivit tranquillement ses travaux à travers les intrigues du patriciat et de l'étranger, mille bruits alarmans, mille menaces réactionnaires. Jamais la Suisse n'avait vu de réforme plus radicale, tout était à refaire, et on refit tout. A un régime de ténèbres et de priviléges succéda une ère d'égalité et de publicité. Toutes les libertés furent consacrées en principe, dans toute leur extension. Presse, culte, enseignement, industrie, pétitions, individus, tout fut dégagé des entraves passées. Le domicile et la propriété furent déclarés inviolables ; l'indépendance de l'étranger expressément consacrée ; les capitulations militaires et la torture (chose horrible à dire !), la torture, qui se pratiquait encore dans le silence et l'obscurité des cachots, furent à jamais abolies. On procéda à une nouvelle division territoriale plus conforme à l'égalité républicaine et à l'esprit de la nouvelle charte. Chaque paroisse fut érigée en assemblée primaire ; tout citoyen de 23 ans fut appelé à en faire partie. On fixa le nombre des électeurs à 1 sur 100 habitans, et l'âge de l'éligibilité à 29 ans.

La nouvelle constitution fut soumise à la sanction des assemblées primaires, et acceptée au mois d'août à une énorme majorité. Il y eut unanimité dans un grand nombre de communes, et la seule opposition vint des bailliages du Jura, toujours préoccupés par la pensée de former un canton séparé.

Les patriciens se tiennent à l'écart. Ceux que l'élection populaire a rappelés au Grand-Conseil ont refusé toute coopération au nouveau gouvernement. Les plus modérés même ont dû en faire autant pour ne pas se brouiller avec leur famille Comment ne

Digitized by Google

pas croire à des arrière-pensées? Ceux de Fribourg et de Soleure ont montré plus de sagesse et sont descendus franchement dans l'arène d'égalité.

A l'occasion de Soleure, disons deux mots sur ce qui s'est passé dans ce canton, autrefois si dévoué aux intérêts de l'aristocratie, et quelquefois de l'étranger. Le projet de la commission révisionnelle, quoique fondé sur les principes précédens, provoqua de nouvelles pétitions. On protestait surtout contre le mode d'élection. La campagne même fit des menaces; on répondit par des apprêts de guerre; il y eut dans tout cela beaucoup d'exagération, et tout finit par une acceptation pure et simple.

D'autres événemens nous réclament. Nous avons laisssé Bâle dans un état de fermentation alarmant : dès le mois de janvier l'effervescence était au comble. Il y eut le 3, à Liestall (à trois lieues de Bâle), une assemblée de deux mille cinq cents hommes armés, demandant d'abord une constituante, puis, au lieu des deux tiers, cinq septièmes de la représentation, et enfin l'abolition de tout privilége industriel et commercial. Ils menaçaient, en cas de refus, de soutenir leurs prétentions par la force. Après une solennelle délibération de la bourgeoisie, dans l'église de Saint-Martin, la ville de Bâle se mit en état de défense. Toutes les classes de citadins déployèrent un zèle ardent; des ouvertures cependant furent faites aux insurgés; mais ils en étaient au point où l'on n'écoute plus rien. Ils nommèrent un gouvernement provisoire, et commencèrent le siége de la ville; mais ils n'étaient pas de force; ils furent repoussés dans deux sorties, et le 17, Liestall, foyer de l'insurrection, tomba aux mains des Bâlois. Plusieurs communes rurales portèrent secours à la ville, et protestèrent contre l'insurrection.

La clémence après la victoire eût été belle; mais une réunion d'hommes ne pardonne jamais.

On se disposait donc à sévir, lorsqu'une amnistie, proposée par la Diète en faveur des révoltés, fut érigée en loi par le gouver-

Digitized by Google

nement bâlois, à l'exclusion toutefois des membres du gouvernement provisoire de Liestall. Ils furent condamnés à la privation des droits civiques et au bannissement. Le professeur Troxler, recteur de l'université, soupçonné de n'avoir pas été étranger aux troubles, fut renvoyé à un tribunal correctionnel. Pendant ce tems la constitution avait été acceptée à une majorité de six mille trois cent quarante-cinq votes contre deux mille cinq cent quatre-vingt-huit. Les choses en restèrent là quelques mois, la tranquillité parut se rétablir; mais elle n'était qu'apparente, la haine veillait au fond des cœurs.

Cependant les constituantes cantonales poursuivaient leurs travaux. A Lucerne, l'acceptation de la constitution avait soulevé les murmures de plusieurs bourgs, mécontens de la perte de quelques priviléges particuliers noyés dans la liberté générale; à Saint-Gall, six cents citoyens du Rheinthal étaient entrés dans la ville, mais sans y commettre de désordres, et l'assemblée avait conservé son indépendance. La constitution nouvelle a fondé dans ce canton une démocratie pure, et le Grand-Conseil n'est guère qu'une grande commission législative. Elle a prononcé l'abolition des fidéi-commis et des titres, et, comme Berne, celle des capitulations militaires. L'acceptation toutefois en est restée équivoque.

Schaffouse avait enfin, quoique tard, suivi le mouvement. La ville fut, comme Arau, envahie par les paysans; mais elle résista; il y eut quelques escarmouches, puis tout rentra dans l'ordre; la constituante acheva son œuvre, et la charte révisée, rejetée d'abord par une majorité de deux cents voix, fut ensuite acceptée.

Il serait long et fastidieux d'entrer dans plus de détails sur les constitutions suisses; en voilà certes bien assez. Qu'il suffise de dire que toutes reposent sur la souveraineté du peuple, et consacrent les mêmes principes que celle de Berne. Le canton de Vaud fait exception; sa nouvelle constitution n'établit qu'une séparation imparfaite des pouvoirs, et ne reconnaît en principe ni la liberté des

Digitized by Google

cultes ni celle d'enseignement. Ainsi, comme l'a dit un homme d'esprit, l'État s'est constitué à la fois instituteur et pape.

On a pu remarquer que les petits cantons sont restés immobiles au milieu du mouvement universel. Ils sont contens de leurs institutions, et les idées, les besoins nouveaux, ne les ont point atteints encore dans leurs montagnes. Tout chez eux se passe en famille ; ils comprennent par conséquent moins que d'autres la nécessité de la presse : il faut leur pardonner d'en avoir souvent fait le but de leurs récriminations et de leurs attaques. Le canton de Schwytz, ce parrain de la Suisse, où la nationalité helvétique a poussé de si profondes racines, fait seul exception, et voici pourquoi. Depuis 1814, il présentait le spectacle étrange d'un État sans constitution. Le pays primitif, et les districts extérieurs incorporés plus tard au canton, n'étaient liés que par une simple convention. Bien avant l'époque qui nous occupe, les districts avaient demandé une constitution commune, qui consacrât une légalité souvent violée ; car non-seulement la convention était inexécutée, mais le vieux pays avait peu à peu pris l'habitude de traiter le nouveau en sujet. Dès le 8 janvier, quatre mille citoyens s'étaient réunis à Lachen, tambours en tête, drapeaux flottans. Il neigeait ; mais le deuil de la nature ne faisait que rendre plus grave cette landsgemeinde patriotique : ils donnèrent au vieux pays trois semaines pour leur rendre justice; sur son refus, ils prononcèrent la rupture et établirent un gouvernement provisoire. Le droit était pour eux, et plusieurs communes se rangèrent sous leurs bannières. Leur attitude était ferme, mais point hostile ; ils ne demandaient pas mieux que de s'arranger, et recoururent à la Diète, qui intervint en leur faveur. Ils acceptèrent avec empressement les propositions qu'elle leur fit; mais le vieux pays persista et persiste encore dans sa résistance. On parle d'intrigues bernoises, d'intrigues étrangères même, les esprits sont suspendus, et on attend une solution.

Les Grisons n'ont bougé que quand la frontière suisse a paru menacée par les troupes autrichiennes ; ils ont fait alors

Digitized by Google

preuve d'un patriotisme chaud et actif. Pour le Valais, il est peu porté aux réformes : les jésuites ont été assez dignement représentés à la dernière Diète. — « Les puissances, ont dit les députés valaisans, ayant reconnu la Suisse de 1815, les cantons n'ont pas le droit de changer leurs constitutions. » — La république de Genève, dont la turbulence était proverbiale au dix-huitième siècle, a cette fois fait défaut au proverbe en restant spectatrice immobile de la régénération helvétique. Lorsqu'elle a été partout consommée, l'aristocratie genevoise a senti qu'elle aurait mauvaise grâce à rester en arrière, et elle a pris l'initiative de réformes souvent demandées et jamais obtenues. Elle a prononcé l'abolition de la *retention*, espèce de double vote qui neutralisait l'élection directe. Elle a proposé ensuite un nouvel ordre judiciaire, la séparation et l'inamovibilité des pouvoirs, et le rétablissement du jury. Ces dernières questions doivent être portées au Grand-Conseil dans la session prochaine.

Tant de préoccupations intérieures n'avaient point empêché la Diète fédérale de pourvoir à la défense éventuelle des frontières. On ne peut qu'applaudir à la fermeté de son attitude ; l'esprit public l'a secondée, et les contingens fédéraux ont marché sur la frontière avec joie. Le général Rothen a rendu de grands services au pays pour l'organisation militaire du Tessin; sa belle proclamation, qui a retenti jusqu'ici, n'est que la traduction exacte du haut sentiment de patriotisme qui animait les troupes citoyennes. Il n'était bruit que de guerre; quelques mouvemens en Savoie avaient fait hâter les préparatifs. Genève, plus près du danger, a fait preuve, en cette conjoncture, de résolution et de courage. Mais l'orage s'est dissipé sans éclat. Cet état militaire était ruineux, et les contingens ont dû rentrer dans leurs foyers, toujours prêts au premier signal. Dès le mois de mars, la neutralité helvétique a été reconnue par les puissances. L'Autriche, et surtout la Russie, ont témoigné leur mauvaise humeur de l'armement des Suisses, et la France, par l'organe de M. Sébastiani, a parlé aux cantons un langage ambigu et arrogant qui les a mécontentés tous. En-

Digitized by Google

fin, après cinquante-quatre séances, la Diète s'était ajournée le 7 mai, en laissant au Vorort, ou canton directeur, des pouvoirs étendus. Elle s'est assemblée de nouveau le 4 juillet.

Elle venait de subir les nouvelles récriminations de Glaris et d'Uri contre la presse; le choléra-morbus, le commerce et le militaire suisses avaient été successivement soumis à ses délibérations, lorsqu'une nouvelle éruption ramena son attention sur le canton de Bâle.

L'insurrection s'était réorganisée. Les paysans, irrités de la condamnation de leurs chefs et de quelques vexations de la ville, soutinrent que l'acceptation de la constitution n'avait pas été libre et réclamaient toujours une constituante. Leurs meneurs étaient (dit-on) des gens d'assez peu de considération. Il y avait de fait, dans le canton, deux gouvernemens, celui de Bâle et celui de Liestall. Enfin ce qu'on prévoyait arriva, les hostilités recommencèrent au mois d'août. Liestall fut pris et repris; le combat fut sanglant et les Bâlois battus.

A cette occasion la Diète eut des séances longues et orageuses. Plusieurs cantons tenaient pour la campagne, d'autres pour la ville. Enfin, le 9 septembre, elle déclara qu'elle allait faire occuper militairement le canton de Bâle par les troupes fédérales. Cette occupation n'a pas pour but d'imposer à l'un des partis les opinions de l'autre, car elle n'en a pas le droit, et ce serait contraire au pacte fédéral; elle est destinée seulement à arrêter l'effusion du sang et à prévenir de nouvelles hostilités. Jusqu'à présent leur but a été rempli; mais si on ne se bat plus, on est loin encore de s'entendre.

Quoique déjà si démesurément long, cet article serait par trop incomplet si je négligeais de parler de Neuchâtel. C'est la question du moment, elle est flagrante, et les liaisons du pays avec la cour de Berlin lui donnent une importance toute politique. J'ai dit plus haut ce que c'est que Neuchâtel : une principauté prussienne dont l'incorporation à la confédération suisse est une hérésie républicaine, une mystification de la Sainte-Alliance,

Digitized by Google

Dès le mois de janvier dernier, entraînées par un exemple que le voisinage de la France rendait plus puissant, échauffées par l'ardeur des nouveaux principes, les communes de Valengin, du Locle, et de la Chaux-de-Fonds avaient anéanti une déclaration du gouvernement neuchâtelois tendant à maintenir le *statu quo*. Des pétitions demandèrent la liberté de la presse et l'abolition des *audiences générales*, pour faire place à une vraie représentation nationale. La fermentation gagna le Val-de-Ruz, il y eut des assemblées de citoyens, et M. de Pfuel, commissaire prussien, se mit à parcourir le canton pour ramener les égarés dans le giron royal.

Bientôt une ordonnance du roi de Prusse fit subir aux *audiences* une réorganisation nouvelle beaucoup plus libérale que l'ancienne. Le Val-de-Travers refusa les concessions, sollicitant, avec beaucoup d'autres communes, une séparation de la Prusse. La bourgeoisie de Neuchâtel, satisfaite de ses franchises et plus près de la source des royales faveurs, tenait bon pour la cour. Enfin le 13 septembre, anniversaire de l'entrée de Neuchâtel dans la confédération, le Val-de-Travers et la Côte se mirent en pleine insurrection; ils arrivèrent en masse à Neuchâtel, s'emparèrent sans résistance de l'arsenal, et, réunis dans la cathédrale, procédèrent avec ordre et tenue à la nomination d'un gouvernement provisoire, composé d'hommes honorables. Ils réclamaient aussi une constituante. L'ancien gouvernement s'était retiré d'abord à Valengin; mais il rentra dans la ville et continua d'y siéger à côté du nouveau.

Des demandes furent faites à la Diète pour qu'elle prononçât une rupture avec la Prusse; mais elle n'en voulut et n'en devait rien faire. Elle agit avec prudence, et s'abstint. Seulement elle envoya un commissaire fédéral dans le canton, puis des troupes, afin de l'occuper en vertu du pacte fédéral et au même titre que Bâle.

M. de Pfuel, de retour de Berlin, où il était allé recevoir des instructions nouvelles, a pris dans ses proclamations un ton plus

Digitized by Google

haut et menaçant. Une première tentative contre-révolutionnaire, conduite par la jeunesse des premières familles, a effrayé, au mois d'octobre, ensanglanté même la ville, malgré l'attitude ferme des troupes fédérales qui ont agi en braves gens. Voilà où en sont les choses : la question est encore pendante. On dit que M. de Pfuel a pleins pouvoirs pour traiter de l'émancipation. Les Neuchâtelois n'entendent pas l'acheter, ils veulent la conquérir. C'est une question entre eux et leur prince. La Diète n'y peut intervenir sans se jeter dans des embarras qu'on doit éviter en ce moment. Cependant il faut en finir. Un pareil ordre de choses ne peut durer : que Neuchâtel soit prussien ou suisse. Cette existence bâtarde n'est plus tenable; elle est contre le droit public de la Suisse, et si elle présente des avantages à l'aristocratie et à l'industrie de la ville de Neuchâtel, elle expose la confédération tout entière à des conflits qui compromettent sa sûreté.

Il y aurait beaucoup à dire là-dessus, mais je suis las à reprendre haleine. Pour le moment ma tâche est faite. La presse quotidienne tiendra au courant des événemens subséquens, et j'attendrai pour y revenir de plus amples données.

Il est une autre question que la longueur de cet article m'interdit d'aborder, et que je suis forcé de remettre à un prochain; c'est le nouveau droit public de la Suisse. Le pacte fédéral de 1815 est incompatible avec le nouveau régime cantonal. Il est à refaire. Il ne suffit pas d'avoir réformé, amélioré les parties, il reste à les coordonner de manière à en composer un tout. Sans unité la machine fédérale ne peut marcher. Sans cela on n'a fait que bâtir sur le sable, et au premier orage l'édifice croulera. Les jours d'orage approchent cependant, et le moissonneur n'attend pas que la pluie tombe pour serrer ses gerbes.

Il ne manque pas de prophètes de malheur qui, assis sur les ruines du privilége, prédisent aux peuplades helvétiques de mauvais jours.—En détruisant des institutions séculaires, disent-ils, vous avez porté une atteinte mortelle à la nationalité helvé-

Digitized by Google

tique. Elle y était inhérente. A l'heure du danger elle fera défaut, et vous mourrez, vous et votre œuvre d'imitation.

Allez, ames timorées et mécontentes, nous avons foi en nous et nos œuvres; mais tout en repoussant vos oracles nous acceptons votre reproche d'imitation. N'est-elle pas une souveraine loi de notre nature; un des liens sociaux qui rapprochent les hommes? L'imitation, c'est le magnétisme politique qui électrise les peuples, qui les unit dans une vaste chaîne de fraternité et d'amour. C'est à l'imitation que l'enfant doit la parole, le monde ses progrès.

Sans doute il y a, dans tout ce qui finit, dans tout ce qui tombe, de la tristesse et des larmes. La chute du toit paternel mouille notre paupière, si dévasté, si vermoulu qu'il fût par les années. Mais pourquoi les regrets? légitimes ou sans raison, que servent-ils? à quoi bon récriminer avec le passé? Il faut marcher; en vain, coursier rebelle, l'homme regimbe-t-il contre l'aiguillon, il faut marcher. Il ne dépend pas plus de lui de rester en place qu'il ne dépend du soleil de suspendre sa magnifique carrière. Nous obéissons à de plus hautes volontés, à des lois irrévocables. En avant! voilà le cri du monde, la condition de toute vie. L'univers est une arène éternelle de métamorphoses et de transformations. De nouvelles formes naissent des anciennes. L'avenir est une source féconde qui ne tarit point.

Subissons donc sans murmure et avec courage nos destinées. L'avenir nous appelle, qui sait ce qu'il nous prépare? L'humanité est curieuse; lasse de ce qui a été, impatiente de ce qui est, avide de ce qui peut être, elle va interrogeant toujours et toujours espérant. Elle se débat dans les entraves qu'on lui impose jusqu'à ce qu'elle les brise; puis, se plongeant dans l'inconnu, comme le Macédonien dans les mystérieuses régions du Gange, elle s'avance triomphante de conquête en conquête.

Et moi aussi je vénère dans les tems passés ce qu'ils ont de grand, d'héroïque; moi aussi j'ai une larme pour les ruines, mais j'ai pris en main le bâton de voyageur; comme l'apôtre j'ai ceint mes reins pour la bataille, et je chemine avec mon siècle sur les

Digitized by Google

routes non encore battues de l'avenir. Né dans cette Suisse, dont une rigoureuse nécessité m'exile, pour jamais peut-être, j'aime à entretenir l'étranger de ma patrie absente; j'aime à lui dire qu'elle a lancé anathème et mépris sur ce long trafic de sang humain qui la dégradait, que son oreille est ouverte à tous les cris de gloire et d'espérance. Suisses, mes compatriotes et mes frères, veillez sur vos frontières, veillez sur vous aussi. Il est une portion de l'héritage des ancêtres que vous ne pourriez répudier sans honte, l'indépendance nationale; conquise, cimentée par deux siècles de victoires, altérée par de longues années de discorde et de vénalité, elle a pensé faire naufrage dans la grande catastrophe des républiques européennes. Comme les juifs de Samuel, la Hollande a voulu des rois, elle les a. La pierre sépulcrale pèse aujourd'hui sur Gênes, sur Venise, vous seuls êtes debout. Vous êtes, vous, les républicains de l'Europe; montrez-vous dignes de cette haute mission Il ne faut que deux choses : au dedans intégrité, au dehors résolution.

Paris, novembre 1831.

POST-SCRIPTUM.

Depuis que cet article est écrit, des événemens graves sont venus justifier nos craintes sur Bâle et Neuchatel. A Bâle l'accord n'a pu renaître, et une séparation complète entre la ville et la campagne est ardemment réclamée par celle-ci (1). La ville de Bâle a soumis cette question à l'assemblée générale des citoyens, et la

(1) On peut consulter à ce sujet le mémoire où la campagne bâloise expose ses griefs et sollicite sa séparation. Il est traduit en français, et a pour titre : *Appel de la campagne de Bâle à la confédération suisse*, etc. In-8°.

Digitized by Google

majorité s'est prononcée contre la séparation. Cette décision met la Haute-Diète dans l'obligation de garantir la constitution en litige contre le mécontentement de la campagne. Cette issue est fâcheuse, et je crois qu'une séparation à l'amiable eût calmé les inimitiés et satisfait tous les intérêts. On a craint la contagion de l'exemple, mais le cas n'est pas nouveau : une division semblable s'opéra jadis dans deux cantons, Unterwald et Appenzell; maintenue jusqu'aujourd'hui, elle n'a jamais, que je sache, entravé la marche de la confédération. Divisés d'administration, ils ne le sont point politiquement, et ne comptent, l'un et l'autre, que pour un canton à la diète et dans le droit public de la Suisse. Voilà ce qu'on aurait pu faire pour Bâle et Liestall, laissant au tems, qui apaise toutes les haines, qui rectifie toutes les erreurs, le soin d'un rapprochement et d'une fusion nouvelle. Mais l'événement le plus grave du mois de décembre c'est la réaction prussienne de Neuchâtel. La presse quotidienne m'a dispensé d'entrer dans le détail des faits ; ils sont connus de chacun. Je n'examinerai pas non plus ici si l'entreprise du commandant Bourquin était opportune, si elle fut bien conduite. C'est une erreur consommée, et c'est sur ses conséquences qu'il faut appeler l'attention. Ce fut certes un spectacle nouveau, que des membres de la confédération républicaine des Suisses combattant sous la grande aigle prussienne, contre les principes vitaux de toute république, et de la confédération suisse en particulier. Nouvelle preuve, preuve flagrante de la folie des traités de 1815. De quelque part qu'on aborde cet échafaudage inique, on le trouve absurde et chancelant. Toutefois la réaction est complète à Neuchâtel, comme la réaction russe l'est à Varsovie ; et, comme à Varsovie, elle est abominable. Les prisonniers républicains ont été promenés sur les places publiques par le bourreau ; des citoyens paisibles, des vieillards à cheveux blancs, des représentans du peuple, des femmes, de jeunes filles, arrêtés de nuit, dans leur lit, ont été brutalement outragés, traînés, assassinés à coups de crosse dans les rues, jetés mourans dans les cachots prussiens. C'est le tour

Digitized by Google

maintenant des commissions militaires, et les exécutions vont commencer. Ces horribles scènes, vraies saturnales du quatorzième siècle, vont se renouvelant chaque jour dans toutes les parties de la principauté, et chaque jour les citoyens frappés de terreur abandonnent le toit natal et se réfugient en foule chez l'étranger. Il est telle commune où il ne reste pas quinze habitans. L'auteur de toutes ces infamies est le commissaire prussien, et le drapeau prussien les couvre de son ombre. Il y a intervention manifeste, mépris de toutes les obligations fédérales, de tous les engagemens diplomatiques. De fait donc, tous liens sont rompus entre la Suisse et Neuchâtel, comme, en droit, toute communauté est impossible entre une monarchie absolue et une république.

Ces questions, qui se rattachent à la politique générale de l'Europe, vont s'agiter à la diète. Son devoir est clairement tracé par le fait même; c'est à elle à prendre l'initiative sur une démarche que la nécessité commande impérieusement, une séparation prompte et totale. Il ne faut pas que la confédération ait seulement une apparence de complicité avec la cour de Berlin. Jadis la voix d'un ermite, descendu de ses déserts dans les conseils de la république, suffit à calmer les orages civils; si j'avais la voix de ce vénérable Nicolas de Flüe, j'irais aussi, répétant dans les villes et dans les chalets de ma patrie : Confédérés, hâtons-nous d'arracher de notre sein ces germes de discorde et de dissolution. Soyons républicains sans alliage. Qu'un monarque étranger n'ait plus voix dans nos assemblées nationales; n'y a-t-il pas, seize ans, répandu assez de funestes doctrines? Si les Neuchâtelois veulent des princes, qu'ils les gardent pour eux, nous n'en voulons pas, nous.

Charles DIDIER, *de Genève.*

Digitized by Google

SCIENCES.

DE LA CONFORMITÉ ORGANIQUE DANS LES ANIMAUX;

Par M. DUGÈS, Professeur de médecine à la Faculté de Montpellier.

On n'a pas oublié la discussion élevée en 1830, dans le sein de l'Académie des sciences, entre MM. Cuvier et Geoffroy-Saint-Hilaire, au sujet de la composition et du développement des êtres organisés. M. Geoffroy apportait un principe fécond, destiné à changer la face de la science, à l'aide duquel tous les êtres formés sur un même plan se développaient par les mêmes lois. M. Cuvier repoussait ce principe, dans les termes énoncés par son illustre antagoniste, et le jugeait contraire à l'observation; d'ailleurs, il niait la nécessité d'aucune nouvelle loi, et se bornait à celles déjà connues par l'expérience. Engagés dans des voies différentes, ces deux savans ne purent se rencontrer. Bien plus, à la tournure de leurs débats, à la vivacité des attaques et des répliques, on pouvait craindre de voir dégénérer en controverse offensante l'examen contradictoire de cette question. Pour ce motif, malgré l'intérêt d'un point si important de la doctrine zoologique, ils en ajournèrent la solution, d'un commun accord, indéfiniment. Depuis, en effet, ils ont pris à tâche de n'en plus occuper l'Académie. Mais ce sujet n'en a pas moins été poursuivi, dans leurs travaux particuliers, avec une ardeur égale à son importance. Toutefois, la position respective des deux naturalistes n'a pas changé; ni l'un ni l'autre n'a rien cédé de ses prétentions. Un professeur de médecine de Montpellier, M. Dugès, qui avait suivi cette discussion, à l'abri des petites querelles d'amour-propre qui s'y étaient mêlées, appréciant mieux qu'on ne l'avait fait autour de lui la portée de ses

Digitized by Google

conséquences, l'a reprise en sous-œuvre, et a entrepris de la terminer. Un Mémoire sur ce sujet a été remis à l'Institut par ce professeur. Des commissaires ont été nommés pour l'examiner. Après leur rapport, nous en parlerons avec détail. En attendant, voici le résumé que l'auteur en a fait lui-même en présence de l'Académie. Partout la finesse et la profondeur des aperçus, la sagesse des déductions et l'étendue des connaissances justifient l'opinion que nous avions de l'auteur, et redoublent l'impatience de connaître, avec tous leurs développemens, les idées qu'il n'a pu qu'indiquer dans un extrait.

Il est, dans les sciences d'observation, telles que la zoologie, deux manières de contribuer à leur avancement; l'une, première et fondamentale, consiste à découvrir, à publier les faits, l'autre à les rassembler, à les comparer, à les coordonner, à en déduire des conséquences générales. La première constitue le fond ou la trame; la deuxième, la forme ou la chaîne. Sans celle-ci, la science ne serait qu'un recueil indigeste de faits infructueusement amassés; sans celle-là, il n'y aurait plus que conjectures, hypothèses, notions imaginaires et sans consistance. Heureusement ces deux méthodes marchent inévitablement ensemble, la deuxième surtout suit pas à pas la première; elle en est le produit naturel, car les faits rassemblés en grande masse finissent par se classer comme d'eux-mêmes, les principes auxquels se rattachent les lois qui les régissent se manifestent presque spontanément; et, avant d'avoir été formulés d'une manière positive, ils existent dans l'esprit des savans. Toutefois dès qu'on vient à les énoncer en termes formels, il n'est pas rare de voir surgir des oppositions puissantes, tantôt parce qu'ils sont d'abord exprimés d'une façon imparfaite, insuffisante, tantôt parce qu'on les présente au contraire comme trop exclusifs. Une fois énoncés, néanmoins, ils fixent l'attention des travailleurs; de nouvelles observations sont apportées à la masse pour les appuyer,

Digitized by Google

les combattre ou les modifier ; la science croît dans cette lutte, et il arrive un moment où les matériaux sont si abondans et si précieux, qu'il ne faut plus qu'un peu d'étude et de réflexion pour *généraliser* avec plus de fruit que ses prédécesseurs, sans avoir besoin de tirer, pour ainsi dire, rien de son propre fonds, de ses observations personnelles.

Telle m'a paru être la position où l'on pouvait aujourd'hui se placer pour la solution d'un problème débattu récemment entre des hommes qui occupent le premier rang parmi les zoologistes ; les lumières nouvelles qui ont jailli de leurs discussions nous ont semblé bien propres à guider leurs disciples, à les diriger plus loin sur la route du vrai et à leur faire éviter les précipices qui la bordent.

Ces considérations, jointes à notre conviction personnelle, à celle encore que nous avons récemment transmise à quelques auditeurs, nous déterminent à présenter avec confiance à l'Académie le Mémoire dont nous ne devons lui faire entendre en ce moment qu'une courte analyse.

L'unité de plan dans toutes les formes animales avait été proclamée trop absolument peut-être, mais plus dans les expressions que dans les idées. Ce principe, dont l'importance est si haute pour la systématisation de la science des animaux, réduit à la formule de *conformité organique dans l'échelle animale*, serait, sans doute, plus facilement admis, surtout en avertissant que l'on ne veut envisager ainsi que la disposition mutuelle des principales parties, et non les mêmes détails de leur structure. Mais, pour le mettre plus efficacement à l'abri de contestations dont il n'a que trop éprouvé le choc, nous croyons devoir le poser sur de nouvelles bases. Pour la constitution de l'échelle animale et pour la démonstration de la conformité organique et l'explication de ses écarts apparens, on ne s'est servi jusqu'ici que de la complication graduellement croissante de l'organisation. A cette loi que nous formulerons *loi de complication des organismes*,

Digitized by Google

nous en joindrons une autre, plus importante selon nous, la *loi de répétition* ou *de multiplicité des organismes*.

Par le mot *organisme*, j'entends un ensemble d'organes, dont la réunion suffit pour constituer, idéalement ou réellement, un animal complet. Un organisme est comme un animal élémentaire ou simple; plusieurs organismes réunis forment un animal composé. On a remarqué depuis long-tems que, chez l'homme, il y a, en quelque sorte, deux hommes, le droit et le gauche, et l'on conçoit, par cet exemple, comment plusieurs ensembles d'organes peuvent constituer un seul animal. Nous verrons plus loin que chacune de ces moitiés d'homme est elle-même composée d'un grand nombre d'organismes intimement soudés et confondus; mais, chez beaucoup d'invertébrés, cette composition devient évidente aux yeux. La répétition des organismes est frappante chez les vers intestinaux du genre ténia, chez la plupart des annélides, les myriapodes, beaucoup d'insectes et surtout de larves, les crustacés allongés : chez eux chaque segment représente, en petit, tout l'animal. Il est composé de deux moitiés pareilles, de deux organismes apposés côte à côte. C'est dans les annélides que cette démonstration a été bien faite et bien précisée, pour la première fois, par M. Moquin, avec l'aide et sous la direction de M. Dunal : jusque là soupçonnée seulement, la répétition des organismes a été formellement énoncée, pour les hirudinées dont s'occupait l'auteur, d'après ce que l'anatomie et la physiologie lui avaient fait voir dans chaque segment d'une sangsue. Dans chacun, en effet, se trouve un système complet d'organes, un centre nerveux, des anses et des renflemens vasculaires, une paire de lobes gastriques, une paire de poumons, une paire de vésicules séminales; c'est là ce que M. Moquin appelle *zoonite*, c'est là qu'il voit un animal complet mais simple, qui se répète autant de fois que la sangsue a de segmens; aussi avait-on remarqué depuis long-tems qu'un de ces segmens pouvait vivre quelque tems quoique séparé des autres, et nous avions vu nous-même le corselet ou prothorax d'un insecte à long bras (*mantis*

Digitized by Google

religiosa), séparé de la tête et du reste du corps, agir encore, se mouvoir, se défendre avec ses griffes, comme dans l'état d'intégrité complète de l'animal. Ces organismes élémentaires ne sont pas toujours aussi distincts, aussi détachés pour ainsi dire; on peut remarquer, au contraire, qu'ils sont, en général, d'autant plus intimement soudés et confondus qu'on s'élève davantage dans l'échelle animale, et cette fusion constitue, en grande partie, l'*individualité* du tout.

La loi d'après laquelle s'opère cette fusion, *loi de coalescence* ou *d'individualisation*, est donc en harmonie avec celle de complication des organismes : il suit de là que la vie devient d'autant plus commune, l'individualité d'autant plus complète, et les fonctions d'autant plus compliquées, qu'on monte plus haut dans l'échelle.

Aussi, un organisme séparé du tout, chez un vertébré, ne peut-il conserver la vie; une masse assez considérable d'organismes la conserve quelquefois un peu plus long-tems, et ce d'autant plus que le vertébré sera plus inférieur, comme les poissons et les reptiles nous le prouvent dans les mouvemens qu'exécutent leurs parties après des mutilations diverses. Par une marche de plus en plus descendante, on arrive à des animaux tout-à-fait voisins des derniers degrés et chez lesquels les organismes peuvent non-seulement vivre détachés les uns des autres, mais encore reproduire un tout complet (hydre, astérie, etc.), dans lesquels même cette séparation s'exécute spontanément pour la reproduction des êtres (scissipares). Enfin, plus loin encore, on trouve des organismes simples et toujours isolés, constituant une division d'animaux que l'on doit désigner à ce titre par le nom de monadaires.

L'individualité, dans les animaux composés, ne consiste pas seulement dans la soudure de tous les organismes, mais encore dans la jouissance commune où ils sont de certains organes devenus uniques pour tout l'assemblage, le cœur pour les vertébrés, par exemple. Tous les organes, en effet, ne sont pas également soumis à la loi de coalescence; il en est, comme les masses

Digitized by Google

centrales du système nerveux, comme les appendices locomoteurs, qui restent séparés chez des animaux composés dont les organes digestifs et circulatoires sont déjà cohérens, confondus en un seul viscère. Mais une démonstration complète et détaillée de cette vérité nous entraînerait ici beaucoup trop loin; donnons-en seulement un échantillon pour le système nerveux central ou cérébro-spinal. Composé de ganglions ou centres mis en simple communication par des cordons souvent fort longs et fort grêles chez beaucoup d'articulés, on le voit, chez d'autres, rapprocher ses renflemens, les souder en partie les uns aux autres; enfin, en arrivant aux vertébrés, on ne trouve plus que dans certaines régions, vers la tête et dans la tête, par exemple, les renflemens encore distincts; le reste est déja confondu en une seule masse allongée, dite moelle épinière. Cette coalescence, que l'observation de différens animaux nous démontre, l'étude d'un même animal à différens âges nous la prouve d'une manière plus parlante encore : témoin les recherches de M. Rathke sur l'embryon de l'écrevisse. Nous avons disséqué le système nerveux de la chenille déjà grande, celui de la chenille près de sa métamorphose, celui de la chrysalide récente et de la chrysalide ancienne, celui du papillon, et nous avons vu le nombre des ganglions diminuer de quatre dans ses transitions successives : aux treize ganglions de la chenille se sont substitués les neuf du papillon, non que plusieurs se soient détruits, mais bien parce qu'ils se sont soudés, fondus, avec quelqu'un de ceux dont ils étaient auparavant plus ou moins éloignés. Ainsi, le douzième et le treizième, qui se touchaient déjà, se sont intimement fondus, en même tems ils se sont rapprochés, jusqu'à contact, du onzième ganglion. Le septième s'est joint au sixième et le sixième au cinquième, de manière que les trois n'en font plus qu'un seul, destiné aux muscles moteurs des pates et des ailes. Enfin le troisième s'est aussi rapproché, puis uni au deuxième, par suite du raccourcissement, et enfin de la disparition complète des cordons qui établissaient la communication entre eux. On peut comprendre par là comment, de la réu-

Digitized by Google

nion de tous les ganglions correspondans à chaque naissance de nerfs, résulte la moelle épinière continue des vertébrés ; on le comprendra peut-être mieux encore quand on verra la moelle continue et d'une seule pièce, chez la larve de la mouche asile (et mieux encore chez le ver du fromage ou la larve du monocéros), se décomposer en ganglions distincts, lorsque l'animal prend sa forme d'insecte ailé, transformation que nous n'avons pas suivie, mais dont la découverte est due à un excellent observateur, au célèbre Swammerdam. Ces exemples suffisent pour rendre vraisemblable le mode de composition que nous supposons réel chez le plus grand nombre des êtres animés, pour faire concevoir la multiplicité des organismes chez ceux même où ils sont le plus complétement rapprochés, serrés, soudés, pénétrés l'un par l'autre. Cette démonstration deviendra d'ailleurs plus convaincante si, parcourant la chaîne animale, nous joignons, à la loi de coalescence ou de fusion des organismes, les *lois de disposition* qui président à leur arrangement. Trois modes de disposition se présentent d'abord à l'observateur : tantôt les groupes d'organisme sont disposés en grappe, en bouquet, tantôt en couronne, tantôt en deux séries parallèles.

1° A la première disposition se rattachent tous ces animaux si singuliers, dont la connaissance est presque tout-à-fait moderne, et dont les organismes nombreux s'agglomèrent en touffes élégantes, en guirlandes plus ou moins garnies, soit de cristaux taillés à facettes, soit de filamens, d'appendices variés dans leur forme et dans leur couleur, qui, le plus souvent, imitent ce que le règne végétal nous offre de plus riche et de plus éclatant. Il me paraît indispensable, comme on en a déjà eu la pensée, de les séparer des animaux radiaires, et je crois nécessaire d'en former une division à part sous le nom de *racémiaires*, qui rappelle la forme du plus grand nombre d'entre eux.

2° Les animaux *radiaires* sont ceux qui ont leurs organismes disposés en cercle, en polygone régulier, en étoile, dans lesquels on voit ces organismes, tantôt presque complétement isolés

Digitized by Google

comme chez les pectoralins qu'il faut de nécessité leur adjoindre, tantôt encore bien distincts comme chez les astéries, tantôt enfin confondus et signalés seulement par la répétition circulaire de leurs appendices ou de leurs viscères intérieures, comme dans les polypes, les oursins, les holothuries.

3° Rien ne semble, au premier abord, plus disparate que les deux dispositions que nous venons de mentionner, et celle dont il nous reste à nous occuper encore, la bisériale; toutefois cette diversité n'est qu'apparente, et sa conformité organique n'en reçoit aucune atteinte. Un collier, tiré en deux sens opposés, changera en un instant sa forme circulaire en bisériale, si la traction est assez forte pour que les perles d'une moitié se rangent au contact avec celle de l'autre. Aussi voyons-nous, d'une part, dans les spatangues, la forme radiaire se fondre avec la binaire; et d'autre part, chez les vers intestinaux, nous retrouvons, pour ainsi dire, un mélange de la forme rayonnée et de la sériale dans la couronne de crochets et les quatre suçoirs des ténias de leurs corps articulés en longue chaîne; aussi ces animaux, dont nous composerons une division particulière sous le nom d'*elminthes*, font-ils le passage des radiaires aux bisériaux, des acalèphes aux annélides.

Dans la division des racémiaires, on rencontre les mêmes gradations, soit pour la *disposition*, soit pour la *coalescence;* déjà la binarité est évidente chez les physsaphores; et elle se joint à la fusion complète des organismes, mais non de leurs appendices, chez les physalies qui conduisent aux mollusques; ceux-ci, par les cirripèdes, nous conduisent aux crustacés. Ainsi, par deux routes différentes mais également continues, l'observateur, partant de la division des monadaires, c'est-à-dire de celle où se trouvent les animaux simples, les animaux à un seul organisme, passe d'un côté par celles des radiaires et des racémiaires et celle des mollusques, de l'autre par celle des radiaires et des elminthes, pour arriver à une sixième, celle des articulés; une septième, celle des vertébrés, complette le tableau ; et, bien que la confor-

Digitized by Google

mité entre les animaux qui la compose et ceux de la précédente soit si peu probable au premier abord, quoiqu'elle ait été vivement repoussée, que nous l'ayons nous-même autrefois rejetée, les vues nouvelles que nous a fournies l'étude des lois que nous venons d'exposer, et surtout celles de répétition et de coalescence, ont tout-à-fait changé nos opinions sur ce point. Nous ne désespérons donc pas de démontrer, de prouver cette conformité, en adoptant et étendant quelques-unes des idées de nos devanciers dans la même carrière, en en proscrivant quelques autres pour leur en substituer de plus rationnelles. Si le rapprochement déjà tenté entre les articulés et les vertébrés a pu être attaqué avec tant de succès, nous croyons devoir l'attribuer surtout à une fausse analogie établie entre les parties dures des uns et des autres. On a fort bien dit que, si la peau durcie, ossifiée, représentait un vrai squelette chez les invertébrés, il n'y avait pas de raison pour n'en pas dire autant de la cuirasse des tatous, qui posséderaient, dès lors, un double squelette. Mais d'ailleurs, supposer que le corps des vertébrés, entouré ordinairement de viscères, que les dépendances de ces mêmes os, ou bien que les os des membres enveloppés par les muscles, les vaisseaux et les nerfs, chez les animaux qui ont des vertèbres et des os bien reconnus pour tels; snpposer, dis-je, que ces parties dures en soient venues à envelopper les viscères, les muscles, les vaisseaux et les nerfs, n'est-ce point se mettre en contradiction ouverte avec l'un des guides les plus sûrs et les plus féconds en fait d'analogie, le principe des connexions? Certes, jamais il ne fut violé d'une manière plus manifeste, et le juste prix qu'attache à ses déterminations le zoologiste profond, qui, le premier, en a bien nettement énoncé la formule, doit nous rendre plus attentifs à des exceptions si considérables, qu'elles porteraient à sa valeur une fâcheuse atteinte, qu'elles tendraient même à le renverser de fond en comble. Convenons donc qu'une grande différence sépare en effet les vertébrés des invertébrés: savoir que les uns ont un squelette intérieur complet et une peau le plus souvent molle; les autres, une peau

Digitized by Google

généralement dure et un squelette nul et rudimentaire. Je dis rudimentaire, car on peut prouver, par le principe même des connexions, que les pièces nommées entothorax, entogastre, etc., par M. Audouin, sont de véritables vertèbres, soutenant, entourant le cordon nerveux. Mais l'absence même totale d'un squelette ne détruit point la conformité du plan organique, comme nous allons tâcher de le démontrer.

En examinant d'abord les choses à l'extérieur seulement, il n'a fallu que les yeux du vulgaire pour trouver à presque tous les articulés, comme aux vertébrés : 1° une tête portant les yeux et les organes de la manducation, contenant un ou plusieurs renflemens nerveux, ordinairement plus volumineux que les autres; 2° un cou quelquefois confondu avec les régions qu'il doit séparer, comme nous le dirons tout-à-l'heure, en nous occupant des appendices annexés aux parties centrales dont nous faisons maintenant l'exposé; 3° une poitrine ou thorax; et 4° un abdomen qui, chez les uns comme chez les autres, a quelquefois deux cavités distinctes, quelquefois confondues en une seule et renfermant les principaux viscères de la respiration, de la circulation, de la digestion, portant vers l'extrémité postérieure les organes génitaux et l'anus.

Quant aux appendices, avec quelque attention on reconnaîtra, comme cela a été déjà soupçonné : 1° que les mandibules des animaux articulés sont comparables à la mâchoire extérieure des vertébrés, de laquelle, par exemple, nous voyons les deux moitiés isolément mobiles chez les serpens hétérodermes. Inclinez en dedans le bord dentaire des sus-maxillaires chez ces animaux, et donnez à ces os un peu plus de liberté en avant, vous aurez de vraies mandibules de crustacés ou d'insectes; 2° que les mâchoires de ceux-ci répondent aux deux sous-maxillaires de ceux-là, os isolément mobiles aussi chez les reptiles déjà mentionnés, composés, chez ces mêmes reptiles et chez beaucoup d'autres, de six pièces parfaitement représentées par la mâchoire même et les quatre ou cinq articles du palpe maxillaire des insectes; 3° que

Digitized by Google

la langue et la lèvre inférieure des invertébrés répondent fort bien à quelqu'une des pièces hyoïdiennes, à la langue même des vertébrés. On la voit en effet se prolonger aussi bien chez les oiseaux-mouches et les pies que chez les abeilles, par exemple. On la voit en partie charnue chez les orthoptères comme chez les mammifères, les reptiles ; 4° que les pieds mâchoires des crustacés, de même que les palpes labiaux des insectes, sont des appendices jugulaires, comme dit M. Latreille, c'est-à-dire d'autres pièces hyoïdiennes, en nombre qui n'est jamais supérieur à celui des arcs branchiaux et des cornes hyoïdiennes des poissons.

De cette comparaison même résulte une détermination plus précise de ces arcs branchiaux ; et de la comparaison des pieds mâchoires avec les autres pieds résulte encore cette grande vérité, que mandibules, mâchoires, palpes et pieds mâchoires, et par conséquent les parties qui leur correspondent chez les vertébrés, ne sont autre chose que les appendices d'autant d'organismes centraux, comme les membres proprement dits.

Ces membres paraissent, au premier abord, être en nombre bien différent chez les animaux à squelette et chez ceux qui en sont dépourvus ; mais nous observerons d'abord que ce nombre varie chez les articulés eux-mêmes ; qu'il y en a en quantité considérable chez les myriapodes, beaucoup encore chez les crustacées, moins chez les arachnides, moins encore chez les insectes. Mais, pour établir un parallèle plus rationnel entre les vertébrés et les articulés, prenons parmi ceux-ci les plus élevés dans la division, choisissons un crustacé décapode. Au thorax nous lui voyons cinq paires de pieds, cinq aussi, ou du moins quatre, à l'abdomen ; serait-il ridicule de comparer le premier groupe aux membres supérieurs de l'homme, le second aux membres inférieurs. Le crustacé nous offre cinq membres thoraciques, mais terminés par un seul doigt, même pour ceux qui sont en forme de pince, puisque le mordant immobile de celle-ci est formé par l'avant-dernier article ; l'homme n'a qu'un membre thoracique, mais terminé par cinq doigts ; et l'homme a, pour vivifier, animer

Digitized by Google

ce membre, cinq origines nerveuses, cinq ganglions répondant aux quatre dernières vertèbres cervicales et à la première dorsale. Quant à la coalescence des cinq appendices en un seul, nous y sommes déjà préparés par l'exposé que nous avons fait de cette loi de fusion des organismes. Nous voyons d'ailleurs une fusion toute semblable s'opérer dans les monstres dits monopodes, ou chez les monstres doubles, dont deux membres thoraciques sont soudés et portent, par exemple, dix doigts sur un avant-bras ou une jambe à trois os, supportés eux-mêmes par un humérus, un fémur unique; c'est ce qui existait chez un lézard bicéphale, dont on a, il y a quelques mois, entretenu l'Académie. Observons encore que la coalescence, dans un nombre normal, semble se graduer à mesure qu'on s'approche davantage du tronc. A cinq doigts libres succèdent cinq métacarpiens entourés de chair et d'une peau commune, puis viennent quatre os carpiens, puis trois (le pisiforme étant un vrai sésamoïde et hors de rang), puis deux os à l'avant-bras, puis enfin un seul au bras. Il n'est donc pas invraisemblable que ce membre, simple en apparence, est quintuple en réalité. Tout ce qui vient d'être dit du membre thoracique est applicable à l'abdominal, et je ne dois pas m'y arrêter davantage.

Voyons maintenant si, considérée à l'intérieur, la structure des articulés et des vertébrés est susceptible de comparaisons aussi satisfaisantes.

Une idée ingénieuse, mais malheureusement noyée parmi une foule d'autres trop éloignées de la vraisemblance ou trop facilement contestables, a été énoncée il y a quelques années relativement à la concordance de structure de l'invertébré et du vertébré. On y représente le premier comme marchant sur le dos et offrant par conséquent en bas ce que le second offre en haut, et réciproquement. Nous voyons en effet, chez l'insecte, le cordon nerveux central et ses organes protecteurs, ou vertèbres, occuper la région inférieure, l'œsophage et les nerfs récurrens analogues du grand sympathique, se placer au-dessus, et le centre de la circu-

Digitized by Google

lation se placer tout-à-fait en haut. Renversez sur le dos un vertébré quelconque, et vous aurez la même disposition pour le cœur, l'œsophage, le grand sympathique et la moelle épinière : toute la différence consisterait donc dans un changement d'attitude et dans un léger déplacement des appendices locomoteurs : dans une direction des membres inclinés du côté de la face vertébrale, au lieu de l'être vers la sternale du corps, inclinaison que l'homme même pourrait presque volontairement donner aux siens.

Cette identité entre la face dite dorsale chez les uns, et ventrale chez les autres, devient, ce me semble, irréfragable si, aux considérations que nous venons d'émettre, on ajoute la suivante :

D'après les observations minutieuses et positives de M. Héroldt sur l'œuf des araignées, celles de M. Rathke sur l'œuf de l'écrevisse, il est bien démontré que c'est à ce qu'on nomme *le dos* de l'arachnide ou du crustacé que le vitellus correspond ; que c'est par ce côté qu'il s'introduit dans le corps ; que c'est la portion dite ventrale qui se forme la première, qui s'achève la première avec les membres qu'elle porte, le système nerveux qu'elle contient. Au contraire, on sait depuis long-tems que, chez les oiseaux, les poissons, le vitellus répond à la *face ventrale*, que c'est par là qu'il entre dans le corps, et que la première partie qui se forme, la carène, comme on l'a appelée, c'est la portion dorsale, celle qui contient aussi le système nerveux. Enfin des observations plus récentes ont appris qu'il en est absolument de même chez les mammifères. Donc cette portion précoce dans son apparition et son développement, cette portion qui renferme les centres nerveux, a été à tort désignée par deux noms différens, nommée spinale chez les vertébrés, ventrale chez les invertébrés ; c'est, chez les uns comme chez les autres, la vraie région vertébrale, et le contraire doit se dire de la région faussement nommée dorsale chez les articulés, puisqu'elle correspond

Digitized by Google

exactement à la face sternale ou ventrale des animaux à squelette complet.

Toutefois ce sujet n'est pas exempt de quelques difficultés; nous avons cherché à les résoudre dans le travail que nous présentons à l'Académie; il serait maintenant trop long de les exposer avec les argumens qui les combattent; nous n'avons voulu donner, pour le moment, qu'un exposé rapide des questions débattues dans notre Mémoire, sans chercher à les prouver, sans même nous étayer de toutes les autorités auxquelles nous avons emprunté nos assertions et nos preuves : nous les avons, au contraire, religieusement citées dans le travail que nous désirons soumettre à un examen plus suivi que ne le permettrait une simple lecture, convaincu que nous sommes et de l'importance du sujet et de la bienveillance avec laquelle l'Académie accueille toute tentative propre à accélérer les progrès des sciences; elle sait, comme l'a dit un de ses membres, un de ses dignes interprètes, que « sur cette route, quelque hasardeuse qu'elle soit, les observations les plus précieuses se recueillent, les rapports les plus délicats se saisissent, et que, quand, en définitive, on découvrirait que les vertébrés et les insectes ne se ressemblent pas autant qu'on l'avait cru, il n'en serait pas moins vrai que l'on sera arrivé à connaître beaucoup mieux les uns et les autres. » (*Histoire des progrès des sciences naturelles*, depuis 1789 jusqu'à ce jour; tome III).

Digitized by Google

GÉOLOGIE.

Fragmens de géologie et de climatologie asiatiques, par A. de Humboldt (1).

Long-tems les hommes ont vécu sur cette terre, appui commun du mouvement des peuples, comme des enfans dans leur berceau ; curieux de savoir, mais se contentant de fictions pour science; prompts à s'enquérir des causes, mais ne poussant pas l'enquête jusque dans les solutions. Peu à peu, ils en sont venus à voir que ce n'étaient point les oracles du sanctuaire qu'il fallait interroger pour connaître le secret des choses, que Dieu lui-même avait inscrit à la face du monde ce qui leur importait de savoir, et que c'était à eux à apprendre à lire cette grande écriture de l'univers. Éclairés par la vue du ciel et revenus de leurs rêves d'orgueil, les hommes ont eux-mêmes banni leur terre du centre du monde et compris sa position parmi les astres qui peuplent l'étendue; ils l'ont associée aux planètes dédaignées jusqu'alors, et, se sentant emportés avec elle dans les abîmes de l'espace, ils ont calculé la vitesse astronomique de leur marche et le terme annuel de leur carrière. Voyageurs infatigables, ils n'ont plus voulu de ces limites de mers et de montagnes au-delà desquelles leurs pères laissaient le vague de l'infini planer sur la serre et sur l'océan; ils ont jalonné le globe et dénombré les peuples qui l'habitent. Aujourd'hui, antiquaires curieux, ils vont jusque dans les entrailles de la terre lui demander l'histoire de sa vie et de ses mouvemens dans ces tems reculés où elle ne les portait pas encore; et, géomètres persévérans, ils ne laisseront bientôt plus une ride qu'ils n'aient décrite, un sillon qu'ils n'aient sondé.

(1) Paris, 1831 ; Gide. 2 vol. in-8° ; prix, 14 fr.

Digitized by Google

Comment la terre serait-elle grande pour l'homme qui l'a arpentée de son pas? Nous en sommes presque venus à méditer, en songeant à nos enfans et à l'héritage que nous leur laissons. Ces nuages mystérieux dont nos pères avaient voilé la forme inconnue de leur demeure sont dissipés; mais ce caractère de grandeur où l'homme se plaît et dont il a dépouillé la terre a gagné le ciel. Les voûtes du firmament sont brisées, et le génie, quittant la terre, s'élance plus à l'aise dans ces champs infinis d'étoiles qu'il ouvre devant lui.

Bien des siècles de travaux et d'observations ont déjà leur emploi fixé dans le programme que, dès aujourd'hui, la science peut livrer aux savans qui s'occupent de l'étude de la terre. Deux immenses continens, l'Afrique et la Nouvelle-Hollande, ne sont pas même connus par des récits de voyageurs; la géographie se borne, pour ainsi dire, à la description de la limite des mers; le réseau des grandes chaînes de montagnes est à peine débrouillé: le relief du sol n'est étudié que pour quelques provinces; la géologie, qui embrasse le tems et l'espace, en est réduite à s'appuyer sur des années et des lambeaux; et la climatologie, qui relie au globe l'histoire du développement des sociétés humaines, les ressources de leur civilisation et de leur industrie, les causes de leurs rapports et de leurs différences, proclame son impuissance présente en montrant la grandeur de son avenir.

Parmi les hommes qui ont le plus concouru à coordonner, par des liens puissans et élevés, ces faits naturels, qui long-tems étaient demeurés entassés dans le vaste dépôt des connaissances humaines, au seul titre de leur étrangeté et de leur singularité, M. de Humboldt occupe, dans notre siècle, un des rangs les plus distingués: son nom est attaché à la géographie physique, comme celui de Lamark à la zoologie, de Berthollet à la chimie, de Léopold de Buch à la géologie. Déjà, dans le Nouveau-Monde, il avait défriché le terrain et indiqué les routes; aujourd'hui, voilà que cette Asie si grande, qui tient notre Europe comme une péninsule, s'est ouverte pour lui; il s'y est jeté avec toute la jeunesse

Digitized by Google

de son activité, dominant les montagnes, explorant toutes les traces, et il en est revenu expliquant les grandes formes du relief de cette terre, et rapportant à la science de nouveaux élémens et de nouvelles richesses.

En attendant que la coordination des immenses matériaux qui ont été le fruit de ses recherches et de celles de MM. G. Rose et Ehrenberg, dans le cours de ce voyage, puisse donner, par une publication complète, satisfaction à l'intérêt général, quelques mémoires détachés viennent d'être réunis sous le titre de *Fragmens de Géologie et de Climatologie asiatiques*. Le premier de ces mémoires, qui est relatif aux chaînes de montagnes et aux volcans de l'Asie intérieure, apporte une lucidité précieuse dans la détermination des grands mouvemens du sol de cette contrée, qui mérite tant d'attention et qui commence à s'ouvrir à tant de travaux et d'études.

Pendant long-tems les géographes ont semblé méconnaître l'importance qui devait être attribuée à la description exacte des chaînes de montagnes. La rigueur de l'appréciation de leur hauteur demeurait renfermée dans les vagues limites de quelques épithètes, de même que leur tracé sur les cartes se bornait à quelques signes de convention échelonnés à peu près au hasard. On les traitait si fort à la légère qu'on ne s'en faisait faute à la moindre occasion, et jamais partage des eaux n'était indiqué sans que, pour le formuler plus nettement, on ne fît intervenir l'appui de quelque haute et puissante chaîne de montagnes, comme celle que l'on voit souvent sur les cartes traversant l'Espagne et divisant les bassins de l'Océan et de la Méditerranée. De cette manière peu philosophique de tenir compte d'un des traits les plus apparens que présente la surface du globe, résultait, dans les rapports des grandes chaînes, une confusion tellement étrange, que le mieux était peut-être de les laisser dans le vague, car les élémens que l'on possédait étaient trop imparfaits pour permettre de rien approfondir. Toutes les rides qui sillonnent la partie solide du globe étaient ce qu'on nommait sa char-

Digitized by Google

pente osseuse, et, pour parvenir à relier tous ces membres épars, les articulations les plus bizarres, les sinuosités les plus erronées étaient appelées à l'aide et dessinées avec la plus imperturbable conviction.

La marche animée qu'ont prise toutes les sciences, depuis qu'elles ont commencé à sentir les anneaux qui les unissent l'une à l'autre et à s'entr'aider mutuellement, a donné essor à la géographie. On a senti que ces lignes élevées de montagnes, qui tiennent entre elles les régions qu'habitent les hommes et leur servent de limites, qui déterminent l'origine et la direction des grandes vallées, et sont elles-mêmes de si pénible accès, avaient eu, sur les actions des peuples et l'enchaînement des sociétés, une influence plus grande peut-être que celle des distances horizontales. Les routes ouvertes au commerce ou à l'invasion, par les courans d'eau et les bassins de la mer, avaient été observées d'une manière assez satisfaisante pour servir de base à l'étude; mais les communications que l'interposition des montagnes avaient gênées et détournées, le mouvement des nations dont elles avaient, pour ainsi dire, déterminé la propagation en longueur, en le tenant resserré entre leurs barrières, les motifs de ce qui nous apparaît souvent comme de grands caprices de l'histoire, ne pouvaient point être soumis à une appréciation raisonnée. La cause qui fait varier les climats d'un point à un autre ne pouvait également se dégager de son obscurité que lorsque l'on aurait compris que la terre n'était qu'à moitié définie par sa projection sphérique, et que la connaissance de son élévation verticale manquait à l'achèvement de son entière description.

La géologie est venue au secours de la géographie, en réunissant dans un même type de formation et rapportant à un même groupe de parallélisme les chaînes qui jusque là avaient paru sans lien et sans connexion, parce que l'esprit tenait compte des rapports de voisinage et non des rapports de direction. En considérant les chaînes comme le résultat de grandes rides, qui tantôt s'affaiblissent et même s'interrompent, et reprennent en-

Digitized by Google

suite, alignées dans le même prolongement ou déjetées de côté, mais dans la même direction, on arrive à suivre, avec plus de clarté, leurs croisemens et leurs liaisons, et à diviser le sol des continens en contrées douées de caractères précis et naturels, et importans, par là, sous le double rapport de la géologie et de l'histoire.

La description de la forme du sol asiatique était demeurée jusqu'ici dans une incertitude au moins aussi confuse que l'histoire des peuples qui l'habitent. L'examen approfondi de tous les grands faits qui se rapportent à la connaissance de l'Orient ne saurait se continuer qu'autant que la géographie des contrées marchera de front avec l'étude des phénomènes que l'humanité y a produits. Les marches et les luttes des nations offrent l'image d'une grande bataille; pour en suivre le détail et en comprendre l'ensemble, il faut que l'œil puisse planer sur le champ de l'action, apprécier les positions, sentir le terrain et connaître les hauteurs.

Nous allons indiquer, en peu de mots, quelles sont les classifications naturelles que M. de Humboldt établit dans l'ensemble de la surface de l'Asie.

Le caractère montagneux du midi de l'Europe se continue dans le midi de l'Asie, où sont amassées de nombreuses chaînes de montagnes, tandis que le nord va rejoindre la mer Glaciale par une plaine immense qui semble la continuation de celle du Brabant et de la Russie septentrionale. Le groupe de ces montagnes, qui occupent l'Asie presque dans la totalité de sa longueur, peut être divisé avec symétrie et rapporté à quatre systèmes de chaînes courant de l'ouest à l'est jusqu'à la rencontre de l'Océan Pacifique; en employant, pour les distinguer, le nom de la portion la plus remarquable de leur étendue, ce sont les chaînes de l'*Altaï*, du *Thian-Chan*, du *Kuen-Lun*, et de l'*Himâlaya*.

La latitude moyenne de l'*Altaï* est comprise entre 50 et 51°; il ne s'avance pas à l'ouest beaucoup au-delà du lac Dzaizang, et s'abaisse dans le step des Kirghiz, bien avant l'Oural; il se prolonge à l'est, et constitue cette partie montagneuse et encore

Digitized by Google

peu connue de la Sibérie orientale qui borde la mer d'Okhotsk.

Le *Thian-Chan* commence à s'élever au-dessus de Samarkand, et se continue à l'est, en conservant la latitude moyenne de 42°; vers Hami, il s'abaisse au niveau du désert, mais il reprend bientôt dans la même direction, se prolonge avec ses cimes neigeuses jusqu'au-dessus de Pékin, se rattache aux montagnes de la Mongolie, et se perd dans l'Océan à la frontière septentrionale de la presqu'île de Corée. Le Caucase, qui se montre dans le même alignement, au-delà des contrées fertiles de la grande Boukharie et de la mer Caspienne, pourrait se rapporter à ce même système.

Le bassin compris entre cette chaîne et l'Altaï est complétement ouvert du côté de la Caspienne, vers laquelle se dirigent ses versans d'eau, le Sihoun et le Sarrasou; mais à l'est, au-delà du méridien de Pékin, il est fermé par une chaîne transversale que les Chinois nomment *Kingkhan-Oola*.

Le *Kuen-Lun* commence au nœud de montagnes situé au-dessus de Kachmir; ses hautes cimes se suivent sous la latitude moyenne de 35°, jusqu'au Khoukhou-Noor et aux sources du fleuve Jaune, et continuent leur ligne vers l'est, en bordant le vaste désert de Gobi, compris entre elles et le Thin-Chan. Le plateau de Gobi est ouvert à l'est, mais il est fermé à l'ouest par la chaîne de montagnes du *Bolor*, qui commence au nœud de Kachmir, et va couper le Thian-Chan au-dessus de Kachghar, sans altérer sa régularité.

Ce sont ces montagnes qui séparent l'antique ville de Khotan, où la pratique du buddhisme remonte à une époque si reculée, du Thibet, où elle ne pénétra que plus tard.

L'*Himâlaya* sépare le Thibet de la vallée de l'Indus. Il se rapproche tellement du Kuen-Lun, qu'entre Kachmir et Ladak il semble ne faire avec lui qu'une seule masse. A l'ouest, au Djawahir, il atteint huit mille mètres d'élévation, et plus loin à l'est, au Dhawalaghiri, il va jusqu'à huit mille sept cent mètres. Les plateaux du Thibet, qui sont compris entre cette masse

Digitized by Google

énorme et le Kuen-Lun, sont fort élevés et découpés par de nombreux rameaux qui s'éloignent en divers sens du noyau. A l'est il se prolonge dans l'Hindoustan, pénètre en Chine dans la province de Yun-nan, et, tournant au nord-est, va par une longue suite de crêtes neigeuses se rattacher à l'île Formose. A l'ouest cette ligne immense se continue, sous le nom d'*Hindou-koh*, jusqu'aux montagnes de l'Arménie et aux bords de la mer Noire. Ce système de montagnes est le plus important; il se suit sans interruption sur une étendue de soixante-treize degrés en longitude, et forme un type qui, pour la régularité et l'étendue, pourrait être rapproché du système des Andes.

Au reste, cette première classification, introduite par M. de Humboldt dans le massif des rides asiatiques, ne peut être considérée que comme une ébauche provisoire. Il est impossible d'arriver à rien de bien net et de bien positif sur la concordance des diverses parties d'un même alignement de montagnes, avant d'avoir étudié sur les lieux les rapports des terrains et des soulèvemens. Lorsque le sol de notre Europe nous apparaît avec des traces si nombreusee et si variées des contractions de l'écorce du globe, on ne saurait croire que celui de l'Asie ne porte que les empreintes de la contraction qui s'est produite parallèlement à l'équateur; il n'est pas douteux que sur ce sujet, comme sur tant d'autres, l'étude n'arrive à différencier ce que d'abord on avait assimilé et placé sur la même ligne. Quelle que soit la valeur des considérations générales que les théories géographiques peuvent, dès aujourd'hui, mettre en avant pour guider les recherches, on ne saurait cependant les regarder comme définitives que lorsque la géologie est venue les confirmer par sa sanction.

L'exhaussement considérable du sol de l'Asie centrale coïncide avec un enfoncement qui se rattache probablement à la même origine. Le bassin de la mer Caspienne, du lac Aral et des lacs environnans, forme une immense dépression qui s'abaisse au-dessous du niveau de l'Océan, sur une étendue de pays qui

Digitized by Google

atteint au moins dix-huit mille lieues carrées. Cette concavité, analogue à celles que l'on observe à la surface de la lune, offre, par son desséchement, un phénomène dont jusqu'ici la surface du globe ne nous présente pas d'autre exemple; Astrakhan se trouve à cent mètres au-dessous du niveau de la mer Glaciale. On conçoit que cette dépression doit avoir beaucoup d'analogie avec celles qui, au pied des Alpes, ont donné naissance aux lacs de la Suisse; seulement au pied des montagnes d'Asie la quantité d'eau apportée par les affluens n'est pas suffisante pour compenser ou dépasser la vitesse d'évaporation sur une étendue égale à celle du bassin, et ne peut tenir remplies que les parties les plus creuses.

Lorsque l'on considère l'époque récente du soulèvement de l'Oural, qui, dans ses hauteurs, supporte les alluvions d'or et de platine et les débris de mammifères d'ordre peu ancien, et que l'on conduit en même tems son attention sur la ligne de tous ces lacs qui, à travers les steps de la Sibérie, forment une grande traînée et se rattachent aux plaines marécageuses des bords de la mer Glaciale, on est porté à penser que la mer Caspienne, à l'époque où vivaient les animaux dont les restes sont enfouis dans les terrains de transport de l'Oural, faisait le fond de quelque golfe profond qui séparait l'Europe de l'Asie, comme la mer Rouge en sépare l'Afrique, et que l'exhaussement occasioné par la formation de l'Oural a détruit cette communication et isolé cette mer et les lacs qui l'avoisinent.

Ce canevas provisoire, qui ne fait qu'établir de grandes divisions parmi les montagnes de l'Asie centrale, ne tardera pas sans doute à se perfectionner en s'enrichissant de ce qui se rapporte à leur détail. L'étude de la géographie asiatique se trouve dans des circonstances de progrès beaucoup plus avantageuses que celle de la géographie africaine, pour laquelle rien n'existe. Les caravanes, qui font le commerce entre la Chine et la Sibérie, découpent en sens nombreux, du sud au nord, les déserts et les chaînes qui occupent les régions centrales de l'Asie; il y a là bien des témoignages à rassembler et à discuter, et pour les ex-

Digitized by Google

plorateurs bien des routes qu'on pourrait appeler ouvertes et faciles en les comparant à celles du continent africain. En beaucoup de points, et particulièrement en Chine, la civilisation est assez avancée pour que les hommes aient songé à décrire le sol qu'ils habitent et à recueillir les renseignemens les plus curieux et les plus saillans relatifs aux contrées étrangères. Le zèle avec lequel on se porte aujourd'hui vers la connaissance des langues orientales doit faire espérer que bientôt nous pourrons profiter des travaux des savans chinois ou hindous, comme nous profitons aujourd'hui des travaux des savans anglais ou allemands. Tout ce qui tend à l'avancement de la science fait partie de son domaine; elle ne connaît pas de frontières et rassemble comme une grande famille tous ceux qui lui appartiennent, sans leur demander compte du langage qu'ils emploient pour communiquer au dehors d'eux le fruit de leurs pensées et leurs méditations.

A la suite de ces mémoires, spécialement relatifs à l'Asie, se trouve joint, sous le titre de : *Recherches sur les causes des inflexions des lignes isothermes*, un petit Mémoire d'une portée beaucoup plus générale, et relié directement à la grande question de la constitution des climats à la surface du globe.

Parmi les nombreux phénomènes qui composent ce qu'on nomme le *climat*, et qui viennent affecter par leur nouveauté l'homme qui se transporte d'une région dans une autre, ceux qui sont dus à la *chaleur* occupent le rang le plus important et le plus apparent; ils se montrent tellement en première ligne, qu'avant examen, on pourrait presque se laisser porter à confondre la question du climat avec la question de la température. Mais les élémens qui étendent leur empreinte sur le climat particulier à chaque point du globe sont beaucoup plus complexes : la pression de l'atmosphère, les mélanges de l'air, l'état hygrométrique, la nature des vents, peut-être l'action encore inconnue sur la vie organique de la pesanteur et de la force magnétique, y concourent à des degrés différens, mais dont il faut nécessairement tenir compte pour permettre à la théorie de venir s'adapter

Digitized by Google

à la réalité et l'éclairer de ses principes et de ses lois. Ce n'est qu'en appréciant par ordre et en assemblant par une superposition régulière les phénomènes dus à chacun de ces agens, que la question pourra être éclaircie; et dans ce travail immense la première étude doit nécessairement se porter sur la première cause, la chaleur.

Remonter à la détermination des rapports des hommes avec la chaleur, c'est remonter à ce qu'il y a de plus élevé dans les rapports de la vie des hommes avec la vie *astronomique* de leur planète. Les mages savans de la Perse et les anciens philosophes de la Grèce adoraient le feu comme le principe de la nature; ils comprenaient sous ce nom la force mystérieuse qui répand la chaleur et crée en tous lieux la vie, cette puissance qui se promène sur le globe conduisant à sa suite les saisons, animant le mouvement, appelant les fleurs, déliant les ruisseaux, versant la lumière et découvrant le ciel. La chaleur en effet est la loi la plus haute et la plus générale à laquelle il soit donné à l'intelligence humaine de remonter dans ses calculs pour allier et unir tous ces phénomènes dont l'enchaînement successif fait la vie du monde. A la chaleur primitive est due la forme globuleuse de la planète, à son décroissement les grandes irrégularités de la forme, les dépressions des mers, les saillies des continens, à ses phases les variations alternatives des populations de la surface, à sa répartition les climats, et par suite les races d'hommes et les habitudes des nations. Sans la chaleur tout ce qui, au front de la terre, se meut avec une existence propre serait frappé d'immobilité et de mort; sans elle la terre elle-même ne serait plus qu'un cadavre, qu'un bloc sans mouvement et sans vie: ni tempête sur la mer, ni orage dans le ciel, ni rivière dans la campagne : partout de la glace et du marbre.

Mais la chaleur étend à tous les points du globe ses ondulations, et variant en chaque lieu son action et sa puissance confirme à chaque lieu le privilége de sa nature, de ses phénomènes, de ses habitans. A mesure que la vie organique se

Digitized by Google

développe, la puissance de spontanéité augmente chez les êtres qu'elle constitue; leur mobilité, au lieu d'être mise en jeu uniquement par une action extérieure, se concentre en un foyer intérieur, dont leur volonté dispose; mais à la surface du globe que nous habitons, il n'est point d'êtres doués d'un degré de perfection assez grand pour s'être complétement affranchis de toute dépendance de la part des agens étrangers. Tandis que les uns vibrent, pour ainsi dire, toujours de la même manière, et sous l'empire d'une contrainte fatale à l'approche des phénomènes qui se produisent autour d'eux, et dont ils ne sont que le retentissement et la continuation, d'autres commencent à s'affranchir de cette aveugle soumission, et assument en eux une part, de plus en plus élevée, de liberté et de pouvoir créateur. Ainsi, lorsque toutes les circonstances de la vie des végétaux sont produites par l'impression directe des mouvemens qui s'exécutent extérieurement à eux; lorsque leur forme, leur existence ne sont, en quelque sorte, que des résumés symboliques des causes climatériques propres au point du globe qui leur donne appui, les animaux d'un ordre supérieur, toujours soumis à la loi du climat, soustraient cependant une partie de leurs actes à la passiveté d'une direction absolue; le mouvement que telle impression du dehors fera naître chez eux ne saurait être calculé à l'avance comme pour les végétaux ou les radiaires.

L'influence du climat, si puissante sur les hommes lorsqu'ils sont placés à un point peu avancé du développement qu'ils suivent dans la série de leurs générations, semble perdre de son intensité à mesure qu'ils atteignent une civilisation plus élevée. Non, assurément, que l'on puisse prévoir un terme où la vie de l'homme deviendrait toute indépendante de la vie des êtres qui l'environnent, des mouvemens et des apparences de l'atmosphère où il est plongé; ce serait cesser d'habiter la terre; mais à mesure que l'homme étendant ses rapports hors de l'étroite enceinte de son pays, brisant les limites et resserrant les distances,

Digitized by Google

se rapprochera des hommes soumis à l'influence de climats différens, sa vie s'alimentera non plus seulement à la source mesquine de la nature environnante, mais à la source féconde de l'humanité tout entière, dont le retentissement viendra jusqu'à lui. Sans doute la race humaine ne sera pas dépouillée de ce caractère d'une variété presqu'infinie, mais elle s'unira dans une immense unité; sans doute le ciel, froid et sévère pour les uns, ardent et joyeux pour les autres, viendra toujours se réfléchir dans l'ame de l'homme, et la teindre de ses couleurs; mais quelle que soit sa nuance, il n'est qu'un ciel sur la terre, quels que soient sa poésie et son caractère, il n'est qu'une humanité.

A la connaissance du climat se rapportent donc, par des liens plus ou moins apparens, les faits les plus importans de la vie des peuples : la nature et la base de l'industrie, la physionomie générale de l'art, la raison profonde des habitudes et des usages. Pour ceux qui, par leur position, sont demeurés hors de l'action guerrière ou commerçante des nations étrangères, la lenteur du progrès, et, pour ainsi dire, la stabilité de la civilisation, montre combien leur nature est physiquement enchaînée à celle de la contrée qu'ils habitent, et combien l'intervention des sociétés humaines, les unes envers les autres, est nécessaire à leur développement mutuel. Bien des générations se sont suivies chez ces peuples chasseurs qui habitent les steps de la Tartarie, et cependant une bien faible distance sépare leurs mœurs de celles des Scythes leurs ancêtres, qui, à la suite du gibier, descendaient souvent jusque dans l'Asie-Mineure. Ces peuplades qui habitent l'intérieur de l'Afrique, sans rien savoir et rien désirer du reste du monde, se meuvent bien lentement sans doute; et ce qu'y voient nos voyageurs diffère peu de ce qu'y virent ces jeunes Éthiopiens qui, au dire d'Hérodote, jaloux de connaître, se jetèrent en avant et traversèrent les sables.

Il est certes remarquable de voir quel harmonieux ensemble de circonstances climatériques s'est réuni pour favoriser et protéger le berceau où s'est développé de la manière la plus brillante

Digitized by Google

la civilisation humaine, l'Asie-Mineure et la Grèce. Dans ces contrées, en effet, se manifeste un mouvement qui commence dès l'antiquité la plus haute à laquelle nous puissions remonter, dès la première époque de la dispersion des sociétés humaines; une agrégation immense, sur un étroit espace, de petites nations constituées chacune par des limites de mer, de fleuves ou de montagnes; ayant chacune leurs mœurs, leur gouvernement, leur vie propre; sans cesse en action les unes sur les autres : par la conquête, qui transporte les centres de direction des Chaldéens aux Mèdes, des Lydiens aux Perses, qui entraîne des cités captives, dissémine des colonies, qui tantôt unit et tantôt divise les villes de la Grèce; par le commerce que la mer anime, que la variété des produits entretient. Pour activer ce travail, au milieu duquel naît et grandit le progrès, un sol accidenté d'îles, de plateaux et de montagnes, partageant à cette réunion nombreuse de nations une variété nombreuse de climats différens, des mers groupées comme une ceinture pour adoucir la rigueur de l'hiver et calmer l'ardeur de l'été, enfin une position géographique sur les parallèles où la variation en latitude produit le maximum de variation dans la chaleur solaire, et dans le seul point de la terre où la température entre ces parallèles soit convenable pour donner naissance aux productions les plus utiles et les plus fécondes (1). Sur la côte orientale de l'Asie, où la mer se présente à peu près dans les mêmes circonstances, quoique située à l'est, et par conséquent moins propre à tempérer les saisons, mais découpant dans le continent des golfes profonds, entourant des îles nombreuses, un point de civilisa-

(1) La quantité de chaleur solaire perçue par la terre variant proportionellement au carré du cosinus de la latitude, la plus grande vitesse de variation se trouve atteinte entre les parallèles 40 et 50. Lorsque, dans ces limites, la température de l'hiver est assez modérée pour ne point donner la mort aux plantes que la chaleur de l'été peut vivifier, la végétation présente la plus grande variété dans le plus court espace méridien.

Digitized by Google

tion assez avancé a été également atteint à la Chine et au Japon; tandis que, ni dans l'Asie centrale ou septentrionale, ni dans l'Afrique, ni dans l'intérieur du continent du Nouveau-Monde, on ne trouve de sociétés aussi élevées dans l'échelle de l'humanité. On conçoit en effet que, si tous les hommes étaient soumis au même climat, placés dans les mêmes circonstances, rien ne les porterait à franchir les distances qui les séparent pour se mettre en rapport; le point où les communications se développent le plus avantageusement est donc celui où les climats varient le plus, et où les trajets sont en même tems les plus faciles et les plus courts.

Si la terre était un globe homogène et régulier, la recherche de la distribution de la chaleur à sa surface serait un problème d'une solution facile; les lieux soumis à la même température se trouveraient placés sur des cercles parallèles à l'équateur; mais deux masses de nature dissemblable, l'une opaque et solide, l'autre diaphane et liquide, se partagent sa surface d'une manière irrégulière, et se comportent sous l'action de la chaleur solaire d'une manière toute diverse. Elles diffèrent tellement, relativement à la quantité de chaleur qu'elles absorbent et qu'elles émettent, que le climat du globe terrestre changerait complétement s'il était entièrement mis à sec ou s'il était entièrement recouvert par les eaux.

Le climat d'un point continental doit donc se trouver modifié par l'influence des points océaniques avec lesquels il se trouve en relation par le voisinage et les courans atmosphériques; et les rapports d'étendue et de configuration entre les masses continentales et les masses océaniques doivent par conséquent affecter de la manière la plus sensible les climats particuliers aux divers points du globe. Un seul coup d'œil jeté sur une carte suffit pour faire comprendre la complication et la variété qui existent dans l'ensemble de ces rapports.

Les mers forment un réservoir de chaleur qui conserve une constance qu'altère fort peu le changement des saisons; la durée

Digitized by Google

de l'hiver est trop courte pour faire perdre à ces grands bassins d'eau la température qu'ils ont accumulée. Les continens absorbent peu de chaleur, et l'émettent pour ainsi dire à l'instant où ils la reçoivent; ils sont donc réduits à la chaleur quotidienne que leur envoie le soleil de chaque saison. Mais lorsqu'une mer sinueuse les découpe et les pénètre, son influence bienfaisante les réchauffe durant l'hiver, les rafraîchit durant l'été et leur donne un climat d'une allure plus uniforme; cela a lieu surtout quand les vents habituels viennent de la mer, et le climat excessivement tempéré des côtes occidentales des pays placés sous la zone tempérée, zone où les vents dominans viennent de l'ouest, donne à la théorie l'appui de sa preuve. A Pékin, sur la côte orientale du continent, l'été est aussi chaud qu'à Naples, l'hiver aussi rigoureux qu'à Copenhague; à Astrakhan, qui se trouve à peu près sous la même latitude que Paris, mais dans le centre des terres, la température moyenne de l'hiver est de 30° au-dessous de 0, et celle de l'été y fait mûrir le raisin avec la même activité qu'aux Canaries et en Sicile.

Mais ce n'est pas seulement la délimitation des terres et leur prolongement vers l'équateur ou les pôles qui vient influer sur la distribution de la chaleur solaire à la surface du globe et l'écarter de sa régularité primitive; une foule d'autres rapports, plus difficiles encore à saisir exactement, interviennent dans la question et la montent à un degré de complication où l'analyse mathématique ne saurait l'atteindre. Les masses continentales ne se présentent pas dans leur étendue avec cette homogénéité particulière aux masses océaniques; la nature de leur surface varie d'un point à l'autre, et fait varier la valeur des pouvoirs absorbans et émissifs; le relief de leur forme varie également et fait varier les circonstances climatériques en même tems que la hauteur du sol. Le globe, envisagé d'une hauteur suffisante, permet cependant à l'œil de distinguer, sur l'étendue de sa partie solide, de grandes divisions inégalement affectées par la chaleur et la lumière; les végétaux dont l'association donne lieu à cette vaste

Digitized by Google

couverture qui enveloppe la terre, ne sont pas si confusément mélangés qu'il n'en résulte qu'un ensemble d'une apparence uniforme; ils sont répartis par masses distinctes douées chacune d'une action climatérique qui lui est propre : productions du climat, ils réagissent sur le climat et le modifient.

La majeure partie du Nouveau-Monde est uniquement couverte par une végétation peu élevée, qui se poursuit avec une apparence assez uniforme dans les deux branches de ce continent. Ce phénomène remarquable de vastes étendues horizontales, revêtues de savanes, continue, dans l'Amérique septentrionale, aux rives du Missouri, et dans la zone comprise entre le lac des Esclaves et la mer polaire, le développement qu'il avait atteint dans l'Amérique méridionale, au sud et au nord de l'équateur; la grande valeur de son action réfrigérante sur l'atmosphère ne saurait être mise en doute, lorsque l'on considère en même tems l'espace énorme qu'occupent toutes ces plantes, et la vivacité avec laquelle rayonnent vers le ciel leurs tiges minces et leurs feuilles aiguës.

Les plaines qui dans l'ancien monde constituent la Russie méridionale et la Sibérie sont couvertes de grands massifs de végétaux de nature différente de ceux des savanes, mais qui, par l'invariabilité de leur caractère, produisent un phénomène à peu près analogue : ce sont ces steps immenses tantôt formés de petites plantes salines, tantôt de dicotylédons de six à sept pieds de hauteur.

Les pays couverts de forêts, et le globe en présente encore de fort considérables, exercent sur le climat une action réfrigérante très-sensible et appréciée depuis long-tems. L'évaporation entretenue par la grande surface que développe le feuillage répand dans l'air une humidité que ne partagent point les pays dépouillés : le sol ombragé ne peut pas recevoir l'impression directe de la chaleur solaire, et le dégagement de chaleur qui se produit par le rayonnement de toutes les feuilles est extrêmement actif. L'action spontanée de l'homme intervient donc encore ici pour

Digitized by Google

modifier à son gré la loi à laquelle la terre se trouvait soumise; par la culture, en même tems qu'il embellit le sol, le fertilise et lui impose de nouvelles productions, il étend l'effet de sa volonté jusque sur le climat qui pesait sur lui dans l'origine ; il le rend plus doux, et tend à s'affranchir de ses intempéries, en faisant marcher de front, avec le dépouillement du sol, les ressources ingénieuses de son industrie.

Une zone climatérique, d'une nature toute particulière, traverse l'ancien continent du sud-ouest au nord-est, presque sur la totalité de sa longueur ; c'est la zone des déserts qui se continue, à peu près sans interruption, à travers l'Afrique, l'Arabie, la Perse, le Candahar et la Chine. La surface du globe y est chauve et dénudée, et se compose uniquement de roche nue ou de sable ; frappée directement par la chaleur du soleil, elle s'échauffe souvent jusqu'à 50 et 60°, et rayonne alors autour d'elle comme un vaste foyer de chaleur. Le Sahara, voisin de l'équateur, et longeant l'Europe dans toute son étendue, exerce sur son climat une grande influence par la communication continuelle des courans ascendans qui se déversent dans son atmosphère, et par l'échauffement direct de ses vents du midi. L'influence des déserts de l'Asie n'est pas aussi sensible sur les contrées qui les bordent, parce que leur étendue est moindre et leur latitude plus septentrionale. C'est donc encore là une des causes nombreuses qui se réunissent pour donner à l'Europe un climat dont l'uniformité et la tempérance ne s'étendent à aucune autre des contrées terrestres du globe.

Je pense qu'il n'est pas nécessaire d'insister plus long-tems sur les élémens dont se compose la règle de distribution de la chaleur, et d'exprimer la valeur des variations qu'y amènent les inégalités de la saillie du sol et les inégalités de sa conductibilité pour la chaleur centrale: ces considérations générales sur la composition de la surface du globe, que j'ai extraites du Mémoire de M. de Humboldt, suffisent assurément pour montrer que, si la détermination des climats est une question d'un

Digitized by Google

haut intérêt, sa difficulté est au niveau de son importance. L'étude de la climatologie offre aux savans une nouvelle carrière de progrès et de jouissances, à tous les hommes une source nouvelle d'amélioration et de richesse. Si l'on a pu se contenter jusqu'ici de distinguer les lieux d'après leur longitude et leur latitude astronomiques, il n'en résulte pas que l'on puisse continuer encore à se borner à cette détermination géométrique ; il devient nécessaire d'établir entre les divers points du globe d'autres rapports que ceux de la distance et de la longueur des jours que l'année leur partage. Pendant long-tems les hommes ont pu trouver suffisant de connaître grossièrement, pour chaque pays, le retour des saisons, c'est-à-dire la température approximative correspondant aux divers mois de l'année; mais cette connaissance des tems, qui leur a permis de combiner à l'avance leurs travaux et leurs projets, pour les faire coïncider avec le retour d'une température opportune, cette connaissance des tems pour des points particuliers et considérés en eux-mêmes, est encore dans son germe et son enfantement. A peine existe-t-il quelques villes pour lesquelles on ait déterminé exactement la température moyenne de l'année, la moyenne de l'hiver et celle de l'été ; les températures moyennes de chaque jour de l'année, qui permettront de calculer en chaque lieu la marche de la chaleur dans son arrivée et son retrait périodique, sont encore inconnues et ne pourront cesser de l'être que par une série minutieuse et délicate d'expériences et d'observations.

En attendant que le goût et l'étude des phénomènes naturels se soient assez répandus autour de nous pour nous amener à une connaissance aussi finie et aussi exacte du climat de la France, on ne saurait trop généraliser la recherche des données climatériques à la surface du globe, malgré l'imperfection qui s'attache nécessairement aux résultats obtenus dans les régions peu pratiquées. Aujourd'hui que l'action puissante de la civilisation européenne déborde de toutes parts, et semble vouloir étendre ses rapports à tous les peuples, un almanach so-

Digitized by Google

litaire du lieu que nous habitons ne peut plus être ce que nous demandons; il nous faut un almanach universel, et c'est à sa construction que sont voués les travaux climatologiques. Il devient utile de pouvoir suivre sur le globe les courbes qui unissent les lieux où le climat et la température sont analogues. Les idées générales que M. de Humboldt expose, dans ce dernier Mémoire, *sur les causes qui déterminent les inflexions des lignes isothermes* (d'égale chaleur annuelle), *isochimènes* (d'égale chaleur d'hiver), *isothères* (d'égale chaleur d'été), sont donc, à notre époque, du plus haut intérêt et légitiment suffisamment l'étendue des observations que nous avons réunies dans cet article.

Nous n'avons pas voulu insister, à propos de cet ouvrage, sur ce qui regarde particulièrement le détail du voyage de M. de Humboldt; ces fragmens asiatiques ne renferment que quelques notes et quelques extraits de l'ensemble des travaux qui se rapportent à l'étude nouvelle que ce philosophe vient de faire d'une partie de l'Asie. La relation complète du voyage à l'Oural, aux frontières de la Dzoungarie Chinoise et à la mer Caspienne, rédigée, pour la physique et la géognosie par M. de Humboldt, pour la minéralogie et la chimie par M. G. Rose, pour la botanique et la zoologie par M. Ehrenberg, doit être incessamment publiée dans son entier, et nous consacrerons un article plus spécial à l'examen de cette grande course scientifique.

JEAN REYNAUD.

Digitized by Google

INDUSTRIE.

IDÉES SUR LES RÉFORMES ÉCONOMIQUES, COMMERCIALES ET FINANCIÈRES APPLICABLES A LA FRANCE.

TROISIÈME ARTICLE.

(Voy. *Rev. Enc.*, cahier de MARS 1831, p. 473, et cahier d'AVRIL, p. 37.)

DES CHEMINS DE FER.

Aux États-Unis, plus qu'en tout autre pays, la masse du peuple comprend ses intérêts matériels, et se montre disposée à accueillir les découvertes qui peuvent améliorer son sort. Avant même que le grand succès de la route en fer de Stockton à Darlington eût fait projeter aux capitalistes anglais celle de Liverpool à Manchester, on avait conçu en Amérique un grand nombre de projets semblables, et des entreprises vraiment gigantesques y avaient déjà reçu un commencement d'exécution. Depuis, les journaux de cette contrée ne cessent de publier de nouveaux plans pour des chemins de fer, et de raconter les travaux auxquels ils donnent lieu, et qui, chaque jour, acquièrent plus de développemens. Un compte sommaire des résultats positifs de ces innovations et des avantages qu'elles promettent encore sera, selon nous, plus puissant à inspirer en France un vif intérêt pour ce genre de progrès qu'aucun raisonnement scientifique.

C'est l'état de Maryland qui a le premier compris toute l'importance de ce mode de communication, en faisant construire la route de Baltimore à l'Ohio. La Pensylvanie avait consacré une

Digitized by Google

somme de 20 millions de dollars (13 millions sont déjà dépensés) à l'établissement de plusieurs canaux, dont l'un entre autres devait mettre en relation plus immédiate les villes de Philadelphie et Pittsburg. D'autre part, Washington et la partie orientale de la Virginie projetaient un canal qui avait pour but d'ouvrir une communication directe avec la rivière de l'Ohio. Baltimore, voyant ainsi menacer de deux côtés son commerce avec l'ouest, et placée dans des circonstances locales qui ne lui permettaient point de prétendre aussi à la création d'un canal, eut recours aux chemins de fer, comme à l'unique moyen d'échapper à une catastrophe imminente.

Après un examen plus approfondi, les citoyens de cette ville se persuadèrent qu'une pareille entreprise non-seulement leur rendrait possible la concurrence avec les provinces voisines, relativement aux denrées d'une grande pesanteur et de bas prix, mais qu'elle leur assurerait encore le monopole pour le transport des marchandises d'une plus haute valeur, et surtout pour celui des passagers. En réfléchissant sur la nature des opérations commerciales, ils reconnurent que la *promptitude*, la *régularité* et la *certitude* du transport, sont les conditions les plus essentielles de la prospérité du commerce, et que ces conditions sont aussi parfaitement remplies par les chemins à ornières qu'elles sont négligées dans le système des canaux.

En effet, prenons pour exemple un marchand en gros de l'ouest, qui correspond avec les provinces orientales par la voie des canaux. Pendant l'hiver, il est forcé de suspendre son commerce d'importations et d'exportations; il doit donc remplir d'avance ses magasins pour toute cette saison, et, afin de mieux assurer cet approvisionnement, il est ordinairement obligé de faire un voyage dans un des ports de l'est. Au printems, ses magasins se trouvant entièrement vides, il retourne dans l'est pour y chercher et y demander les articles dont il a besoin pendant les mois d'été; encore, après avoir pris toutes ces précautions en automne ou bien au printems, lorsque ses marchandises sont en route, n'est-il pas complétement certain que

Digitized by Google

leur transport n'éprouvera point un retard de quelques semaines ou même de quelques mois ; car il peut survenir une rupture dans les écluses du canal, les basses eaux peuvent le rendre innavigable, ou bien il peut avoir besoin d'être curé. De sorte que si la saison est avancée, s'il a besoin de ses provisions pour un terme fixe, s'il y a des denrées qui, transportées par eau, peuvent être détériorées par des emballages trop fréquens, ou avariées par un voyage trop prolongé, comme par exemple les fruits, le vin rouge en barriques, etc., force est d'avoir recours au transport par terre, alors même qu'il est cinq fois plus coûteux. Les habitans de Paris ont sous les yeux un exemple frappant de ces faits dans le commerce entre le Havre et leur ville. Quoique les frais du transport par la Seine ne s'élèvent qu'à une somme de 25 à 35 fr., tandis que ceux du roulage sont de 60 à 80 fr., cinquante mille tonneaux profitent pourtant chaque année de cette dernière voie : tant il est vrai que la rapidité, la régularité et la sûreté du transport par terre ont plus de prix aux yeux des commerçans que toutes les économies que le transport par eau pourrait leur assurer. Ces avantages sont si incontestables que, même pour les marchandises de moindre valeur, telles que le sucre brut, on préfère la voie des communications par terre.

Examinons maintenant la position du même commerçant de l'ouest, en supposant que des chemins de fer fussent établis entre les villes maritimes et ses magasins. Dans un intervalle de quinze à vingt heures, il pourrait envoyer une lettre de Pittsburg à Baltimore, et les marchandises qu'il demanderait par cette lettre pourraient arriver de Baltimore à Pittsburg dans vingt à quarante heures. Par ce moyen, la dépense de tems et d'argent nécessaire pour faire deux voyages par an se trouverait épargnée. Bien plus, il ne serait pas obligé d'approvisionner ses magasins pour six mois à l'avance ; il pourrait renouveler son fonds de mois en mois, de semaine en semaine, et presque de jour en jour. Par là il ne perdrait point les intérêts d'une grande partie de ses capitaux ; il ne courrait plus les mêmes risques d'avaries. Remar-

Digitized by Google

quons-le, toutes ces économies seraient pour lui doublées; car il en jouirait tant pour les marchandises exportées que pour celles qu'il importerait. Quiconque a la moindre idée du commerce peut concevoir facilement les résultats de ce nouvel ordre de choses. Mais celui qui a l'expérience des entreprises industrielles, celui qui sait combien il est profitable pour les entrepreneurs que leurs capitaux rentrent dans un tems donné, à quatre, six ou huit reprises dans leurs mains, au lieu de deux ou trois fois seulement, combien il leur est avantageux d'être assurés d'un approvisionnement régulier de matériaux bruts, de pouvoir employer pendant toute l'année un nombre déterminé d'ouvriers, et d'avoir la faculté de se procurer des contrées voisines des gens habiles dans le cas où les ouvriers leur manqueraient; celui qui a une telle expérience des affaires, et qui est en état d'apprécier l'effet de la promptitude et de la régularité du transport sur toutes les branches de la production nationale, celui-là seul peut juger de l'immensité des avantages que promettent les transports par les routes à ornières de fer.

A Baltimore, plusieurs personnes, considérant cette question dans toute son étendue, calculaient d'avance les immenses profits que pourrait offrir le chemin projeté, seulement sous le rapport des passagers. Une route de fer, disaient-elles, avec des fondemens en pierre, des ornières en pierre ou en bois plaquées en fer, coûtera dans notre pays 10 à 15 mille dollars par mille, soit 12,000 dollars, terme moyen. Les frais d'entretien et de réparation monteront annuellement à deux pour cent du capital primitif. Le revenu de mille dollars, par an, ou de trois dollars, par jour, pour un mille, couvrira donc complétement toutes les réparations, et donnera six du cent pour l'intérêt des frais de construction. Or, un péage d'un cent par tête pour un mille (environ 2 sous et demi par lieue) serait une dépense très-minime dans un voyage de Baltimore à Pittsburg, que l'on pourrait faire en un jour, et qui serait tellement commode qu'il permettrait une lecture assidue. En admettant qu'il n'y aurait que cent cinquante

Digitized by Google

passagers voyageant dans une direction, et cent cinquante dans l'autre, le seul revenu formé par le paiement de leurs droits de péage suffirait à la réussite entière de l'entreprise. On savait, par expérience, jusqu'à quel point l'introduction des bateaux à vapeur avait augmenté le nombre des voyageurs, et on en concluait que ce nombre ne pouvait que s'augmenter encore par l'établissement des chemins de fer. Ces espérances ont été en effet pleinement justifiées, et même dépassées dès que la construction des 30 premiers milles seulement eut été achevée. Depuis l'ouverture de cette route, selon les journaux américains, elle n'a jamais compté moins de 400 passagers. Le même résultat a été obtenu sur tous les autres chemins en fer, mais avec des particularités plus remarquables encore sur celui qui conduit de Darlington à Stockton. Avant sa construction, il n'existait aucune voiture publique entre ces deux villes, tandis que le péage donne maintenant un revenu annuel de plusieurs mille livres sterling.

Le succès des routes entre Manchester et Liverpool, de celles mentionnées plus haut, et de plusieurs autres d'une moindre importance, fit naître bientôt une grande concurrence. La Pensylvanie, quoique déjà son commerce possédât plus de 1000 milles de canaux, entreprit cependant la construction d'un chemin de fer entre Philadelphie et Colombie (80 milles) sur la Susquehannah, sans doute dans le but de participer aux avantages de la nouvelle voie qu'avaient ouverte les habitans de Baltimore. Cette ville, de son côté, entreprit de se mettre en communication, au moyen d'un canal (de 60 milles), avec la Susquehannah, afin de maintenir son propre commerce avec les pays situés sur les bords de cette rivière, commerce qui aurait pu prendre la route de Colombie à Philadelphie. Une incroyable émulation s'engagea dès lors entre les différents États. New-Jersey, que Franklin comparait à une barrique percée d'un côté par la Pensylvanie et de l'autre par l'État de New-York, profita de sa position, entreprit d'établir une communication entre les deux principales villes de l'Union, Philadelphie, célèbre par ses manufactures, et New-

Digitized by Google

York par son commerce avec l'étranger. Actuellement il s'y trouve deux routes en fer, l'une qui conduit de Trenton à Karitan, de la Delaware au bateau à vapeur de Karitan; l'autre, de Camden, situé vis-à-vis de Philadelphie, à Amboy (65 milles). On peut juger du degré de prospérité de la dernière de ces entreprises par le fait suivant: Le prix courant des actions, qui était dans l'origine de 25 dollars, s'élève aujourd'hui à 63 d. Comme le transport par mer entre ces deux villes ne coûte que de 1 à 2 dollars par tonneau, cette route est établie uniquement pour le transport des passagers et des marchandises d'un poids peu considérable. Cependant il est douteux que la navigation par la vapeur, quelque perfectionnée qu'elle soit, puisse pendant long-tems soutenir la concurrence des routes à ornières. Toujours est-il que les dernières jouissent pendant l'hiver, lorsque les bateaux ne peuvent plus naviguer, d'un monopole précieux. On calcule qu'après quelques perfectionnemens ultérieurs, un habitant de Philadelphie, qui partirait le matin pour New-York, pourrait rester quelques heures dans cette dernière ville, et retourner le même jour chez lui. La distance entre ces deux villes est de 100 milles (40 lieues).

La tendance vers le perfectionnement des relations commerciales, par le système des chemins en fer, est si forte, même dans les États du midi, que la Caroline a fait les frais d'une route entre Charlestown et Hambourg, la plus considérable après celle du Maryland (cent cinquante milles). Une grande partie de cette route est déjà finie; et telle est la confiance des capitalistes dans le succès de cette entreprise qu'ils ont déjà commencé à étendre leur ouvrage jusqu'à la rivière de Tenessee, afin d'obtenir les mêmes avantages dans le commerce de l'ouest que le Maryland, la Pensylvanie et New-York se proposent d'acquérir au moyen de leurs routes par rapport aux États de Kentucky, d'Ohio, d'Indiana, etc.

La Nouvelle-Angleterre, qui est sans contredit une des provinces les plus éclairées de l'Union, ne pouvait pas long-tems

Digitized by Google

rester en arrière dans ce mouvement général. Elle avait donné le premier modèle de ces utiles entreprises par l'établissement d'un petit chemin de fer, à ornières de pierre, entre Boston et le port de cette ville (trois milles). Mais lorsqu'elle eut vu sur quelle large échelle cet exemple fut imité par les autres États, elle résolut d'unir presque en ligne droite Boston avec le canal de New-York et avec le lac Ontario. La distance est de trois cents milles.

Aux États-Unis, aussi bien qu'en Europe, on avait agité vivement la question de savoir lequel des deux systèmes de communication, les routes de fer ou les bateaux à vapeur, était supérieur à l'autre, en général ou sous quelques rapports particuliers. Mais il y a eu sur ce point une grande différence entre l'Europe et l'Amérique ; car tandis que les Européens disputaient, les bras croisés, en Amérique les partisans des deux systèmes ne cessaient de les mettre en œuvre.

C'est ainsi que la Pensylvanie a fait une route entre les deux rivières Susquehannah, qui ne communiquaient précédemment entre elles que par l'intermédiaire du canal de l'Union. La province de Delaware a construit un chemin de Wilmington à Frenchtown (vingt milles), communiquant avec le bateau à vapeur qui fait le trajet de Philadelphie à Baltimore. Ce chemin est en concurrence avec le superbe canal de Delaware et Chesapeak, par lequel les vaisseaux de trois cents tonneaux peuvent traverser d'une baie à l'autre. Il doit transporter les passagers et les marchandises de peu de pesanteur. Cette entreprise était à peine commencée, les dépenses n'avaient pas encore dépassé 200,000 dollars, et déjà elle pouvait être comprise parmi les plus lucratives, tandis que la société du canal, après avoir dépensé plus de 2 millions, ne peut encore espérer, pour une époque rapprochée, la distribution d'aucun dividende.

New-Jersey avait fait deux canaux pour joindre Delaware à New-York, et pourtant on y a encore entrepris deux chemins de fer qui ont le même but. Dans un des deux cas, les propriétaires des actions du canal ont eu le bon sens d'éviter une concurrence

Digitized by Google

pernicieuse, en se réunissant à l'entreprise du chemin de fer : ce sont les compagnies pour la construction du canal entre Delaware et Karitan, et celle pour la route entre Camden et Perth-Amboy. Ainsi on peut dire que dans New-Jersey les canaux ont capitulé devant les routes de fer, et il nous paraît que c'était le meilleur parti qu'ils pussent prendre, et que tous les actionnaires de canaux qui suivront leur exemple auront à s'en féliciter.

Chaque province voit se former une foule de petites entreprises pour des chemins à ornières de cinq à vingt-cinq milles de longueur. Dans un seul comté de Pensylvanie, celui de Schuylkill, il y a jusqu'à six routes pour amener les produits des mines de charbon jusqu'au canal de Schuylkill. La plus grande de ces routes fut entreprise par l'auteur de ce Mémoire, en compagnie avec M. Thomas Biddle et quelques autres personnes. Si cette route était prolongée de vingt-cinq milles, elle unirait les rivières de Susquehannah et de Schuylkill, et deviendrait fort avantageuse pour le pays.

L'auteur de ce Mémoire a observé que les devis des ingénieurs français et des autres pays du continent présentent en général des frais énormes, et que leur élévation tend à détourner de ces entreprises, dont on n'a pu encore bien apprécier les avantages. Quelques réflexions à ce sujet ne seront pas déplacées ici.

La plupart des chemins en fer des États-Unis sont construits à ornières de bois, avec des fondemens plus ou moins solides en pierre. Il est certain qu'après sept à dix ans de tels chemins auront besoin d'une réparation, et que, pour l'œil d'un artiste, ils n'offrent pas un aspect aussi séduisant que la route entre Liverpool et Manchester ; mais, si on les examine en financier et en économiste, on trouvera qu'ils répondent mieux à leur but que les entreprises les plus magnifiques.

D'abord le commerce et par suite les transports n'obtiennent point dès l'origine tous les développemens auxquels ils peuvent prétendre : ils ne sont guère, lors de la première ouverture du chemin, que le tiers de ce qu'ils deviennent au bout de dix ou

Digitized by Google

vingt années; car il est bien reconnu que les établissemens de ce genre leur communiquent une étonnante impulsion d'accroissement. Si, lorsque le transport n'est pas encore considérable, une compagnie se trouve avoir à payer l'intérêt d'un grand capital dépensé pour la création de l'entreprise, elle peut à peine offrir à ses actionnaires un dividende insignifiant; et le public, effrayé de ce mince résultat, se décourage.

Ces inconvéniens n'existent point dès que l'économie la plus stricte préside à la construction des routes. Un chemin de fer établi sur les devis modiques auxquels il est possible d'atteindre donne bientôt à la compagnie les moyens d'accorder un dividende considérable; le prix de ses actions s'élève. Quand le besoin de réparations se fait sentir, son capital est tellement accru qu'elle est en état d'entreprendre dans ce but des ouvrages très-solides, et le prix modéré des transports fait faire de tels progrès au commerce et à l'habitude des voyages que, malgré toutes ces dépenses, le capital acquiert de jour en jour plus de valeur. Dans le premier cas, lorsque les frais ont été considérables, l'entreprise peut devenir, il est vrai, fort lucrative avec le tems; mais la plupart des actionnaires primitifs éprouvent des pertes énormes, vendent leurs actions; et il en résulte que presque toutes les entreprises de cette nature se trouvent abandonnées avant que l'époque des bénéfices soit arrivée.

Nous allons éclaircir cette proposition par quelques chiffres.

Une route de fer solide, c'est-à-dire établie à grands frais, coûte, par mille, 50,000 dollars. Les intérêts de ce capital, à 6 p. 100, s'élevant à 3,000 dollars par an, y compris l'intérêt composé, forment dans dix ans la somme de. . . 40,000 dol.

Le revenu d'un mille de cette route sera dans la première année d'environ 250 dollars, et s'élèvera dans la dixième année jusqu'à 2,500 dollars, ce qui fera, pour dix ans, avec les intérêts composés. 10,000

La perte des actionnaires, dans les dix premières années, sera donc de. 30,000

Digitized by Google

Dans la onzième année cette route peut rapporter 3,500 dollars, et dès lors elle peut devenir une entreprise aussi profitable qu'elle était ruineuse jusqu'à ce moment.

Un chemin de fer à frais modérés peut coûter, par mille, 7,500 dollars. Les intérêts composés de cette somme, dans dix ans, s'élèvent à. . . . . 6,000 dol.

Son revenu, dans le même tems, selon la supposition précédente, étant de. 10,000

les actionnaires en retireront par conséquent un profit net de. 4,000

c'est-à-dire plus de 50 p. 100.

Dans la onzième année le revenu sera de 3,500 dollars; le transport seul pourra faire face à l'intérêt à 6 pour 100 des dépenses que nécessitera une nouvelle construction plus solide, et l'on sera en état, par conséquent, d'achever cette entreprise sans aucune perte; mais, si les actionnaires n'ont point devant eux une surabondance de capitaux ou de crédit, il conviendra mieux encore à leurs intérêts de réparer la route pour une autre période de dix années, au terme de laquelle les seuls profits procurés par le capital primitif pourront suffire aux frais de la construction définitive.

Ajoutons pourtant que notre intention n'est pas de dire que, là où il existe déjà un grand commerce de transport, comme entre Liverpool et Manchester, entre Paris et le Havre, les routes peu dispendieuses soient préférables aux constructions solides. Cette règle dans toute son étendue est applicable seulement aux cas où le transport ne peut devenir considérable qu'avec le tems. Nous conseillons néanmoins, même aux entrepreneurs des routes solides, surtout dans les pays où l'on essaye pour la première fois ce genre d'entreprises, d'éviter avec le plus de soin possible les dépenses extraordinaires, de faire des économies partout où l'accomplissement du but principal le permettra, et de laisser au tems seul l'exécution des perfectionnemens ultérieurs. Le point

Digitized by Google

le plus essentiel est de rendre l'entreprise profitable dès les dix premières années. Après cet intervalle, la nature des choses seule rendra les pertes impossibles.

Le prix modéré du bois dans les États-Unis, et l'habileté avec laquelle on y conduit ces entreprises, mettent ce pays en état de projeter et d'exécuter des ouvrages qui étonneront bientôt l'Europe, plus que toute autre chose provenant de cette contrée.

On parle déjà d'une route de fer, entre New-York et le lac Erié, qui conduira, à travers le territoire de Michigan, aux riches mines de plomb sur les bords du Mississipi et de l'Ouicousin. La distance est de six cents milles, et l'on dit que le transport du plomb et du cuivre, du lieu de l'extraction aux bords de l'Atlantique, et le péage des voyageurs, permettent seuls d'espérer des bénéfices considérables. Les grands avantages d'une route qui conduirait de l'État de Maine, tout le long des provinces de l'est, par Boston, New-York, Philadelphie, Baltimore, Richmond, Raleigh, Hambourg, à travers la Georgie, l'Alabama, jusqu'à la Nouvelle-Orléans, sont déjà appréciés et obtiendront sans doute l'attention qu'ils méritent des capitalistes et du gouvernement. Les terres seules de la Floride, qui appartiennent encore pour la plupart au gouvernement, obtiendraient par cet établissement un accroissement de valeur bien supérieur aux frais qu'il nécessiterait. Les voyageurs sur cette route seraient aussi certainement très-nombreux, car les habitans du midi visiteraient dans l'été les provinces du nord, tandis que ceux du nord iraient certainement en foule jouir dans l'hiver du beau et salubre climat des Florides et de l'Alabama. Cinq jours suffiraient pour le voyage de Boston à la Nouvelle-Orléans, voyage qui demande aujourd'hui presque autant de semaines. Les propriétaires d'esclaves en Virginie, en Caroline et en Georgie, pourraient les transporter plus facilement partout où le travail serait le plus profitable, et en même tems faire arriver pour la culture de leurs terres les nombreux émigrans qui débarquent à Baltimore, à Philadelphie et à New-York; et, par la suite, pour

Digitized by Google

leur propre avantage et plus encore pour l'avantage de toute l'Union, ils y deviendraient, de propriétaires d'esclaves, propriétaires de terres.

Le gouvernement des États-Unis sera conduit, nous le pensons, à sentir les immenses conséquences du système des chemins en fer pour la correspondance, le transport des marchandises, les voyages, l'établissement des relations plus intimes entre les différentes provinces, la défense du pays contre une invasion étrangère, qui, dans peu de tems, pourrait même devenir impossible de la part de quelque puissance que ce fût. Les résultats de ce système apprendront à la France tout ce qu'elle pourrait gagner en dépensant sagement une moitié de son budget, qui, dans l'état actuel des choses, se trouve annuellement employé d'une manière si stérile.

LIST.

INDICATION DES POINTS DE LA FRANCE OU L'ON EXTRAIT DU FER HYDRATÉ, ET STATISTIQUE DES HAUTS-FOURNEAUX QUE CE MINERAI ALIMENTE.

(Voyez *Rev. Enc.* t. LI, p. 484-499, et t. LII, p. 105-140.)

QUATRIÈME DIVISION MINÉRALOGIQUE.

DOUZIÈME ARRONDISSEMENT.

Loire.

Il y a quatorze hauts-fourneaux *autorisés* dans ce département. Tous sont situés dans l'

ARRONDISSEMENT DE SAINT-ÉTIENNE, savoir : trois près Saint-Étienne, à *Janon*, commune de Saint-Jean-de-Bonnefont; trois près de la *Côte-Thiollière*; trois à *Lorette*, commune de Saint-Genis-Terre-Noire, canton de Rive-de-Gier;

Digitized by Google

deux à *Chavannay* (1), commune de ce nom, canton de Pelussin, et sur la limite du département de l'Ardèche, enfin trois à *Saint-Julien-en-Jarest*, canton de Saint-Chamond.

Beaucoup de ces fourneaux n'existent qu'en projet (2); néanmoins c'est à l'établissement de quelques-uns de ceux autorisés qu'est dû le grand développement donné au commerce de *fer hydraté* dans le département de la Haute-Saône. Quelques-uns d'entre eux consomment maintenant du fer oligiste de la Voulte (Ardèche), dont j'aurai occasion de parler tout à l'heure (3).

A Saint-Martin-la-Plaine, près Rive-de-Gier, on trouve le *fer hydraté* en masses isolées dans une terre ocreuse micacée, en couches associées à d'autres couches micacées. Le gisement de ces hydrates n'est pas assez exactement connu pour qu'on puisse affirmer qu'ils font partie du terrain houiller (4). Auprès du village de Latour, situé à peu de distance et au nord de Saint-Étienne, on tire, pour le fourneau du Janon, un minerai assez remarquable: c'est une roche houillère imprégnée d'oxide et d'*hydrate de fer* (5). Il a été découvert en 1824 ou 1825; M. Beaunier pense que ce minerai est très-voisin du sol houiller, mais qu'il lui est étranger (6).

On sait qu'à l'époque où furent établis des hauts-fourneaux dans l'arrondissement de Saint-Étienne, on avait compté les alimenter avec le fer carbonaté, que l'on espérait trouver en abondance suffisante; on sait aussi que ces espérances ont été trompées, et que des recherches nombreuses ont été faites dans

---

(1) Un seul de ces fourneaux avait été construit, et il était déjà abandonné en 1819 (*Enquête sur les fers*, p. 189. In-4°); 1829.

(2) M. Beaunier n'en a cité que deux à Janon, et deux à Saint-Julien (*idem*, p. 167. In-4°); 1829.

(3) Voyez page 367 de ce cahier.

(4) *Annales des mines*, t. IV, p. 385; première série, 1819.

(5) *Notice sur un minerai de fer de Latour-en-Jarest*; par M. S. A. Rabi (*Annales des mines*, t. V, q. 317-319; deuxième série); 1829.

(6) *Enquête sur les fers*, p. 169, in-4°, 1829.

Digitized by Google

l'arrondissement, pour remplacer les minerais que les exploitations de Saint-Étienne ne donnaient pas. Je citerai les gîtes de minerai de fer *connexes et non connexes avec la houille*, situés aux environs de Villebœuf et de Fougivieux, communes de la Roche-Molière et de Saint-Genest-de-Lerpt, canton du Chambon. Je citerai aussi les mines de fer de Saint-Chamond.

Haute-Loire.

Arrondissement de Brioude. A Grosmesnil, dans le grès qui appartient au terrain houiller des bords de l'Allier, MM. Berthier et Gueniveau ont trouvé du *fer hydraté* en morceaux globuleux (1).

TREIZIÈME ARRONDISSEMENT.

Doubs.

Au commencement de 1826, M. Héron de Villefosse indiquait, dans ce département, huit hauts-fourneaux en activité et quatre en non-activité. Je n'en puis nommer que onze. Ils sont ainsi distribués :

Arrondissement de Montbéliard, deux ; savoir : un à *Bourguignon*, canton de Pont-de-Roide ; un à *Audincourt*, canton de ce nom, tous deux sur le Doubs.

Ces deux fourneaux consomment un mélange de *fer hydraté* et de fer oligiste. Dans un rayon de deux ou trois mille mètres d'Audincourt, on extrait, à quinze ou vingt mètres au plus de profondeur, des minerais en grains (2). On exploite des mines terreuses autour du fourneau de Bourguignon. Quant au fer oligiste, on le tire de Saulnot (3), mine qui appartient à la Haute-Saône.

Arrondissement de Baume-les-Dames, trois ; savoir : un à

(1) *Annales des mines*, t. IV, p. 384 et 385 ; première série.

(2) *Rapport sur les usines d'Audincourt*, par M. Brochin (*Journal des mines*, t. XIII, p. 148) ; 1802. M. Brochin indique à tort ces usines comme étant dans le département du Haut-Rhin.

(3) *Journal des mines*, t. XIII, p. 150. — Voyez aussi *Annales des mines*, t. XI, p. 393 ; première série.

Digitized by Google

Montagney, sur l'Oignon, canton de Rougemont; un à *la Grâce-Dieu;* un au *Bief-Montot*, commune de Clerval, canton de ce nom, sur le Doubs, à trois lieues de Baume.

Les minières de fer sont extrêmement abondantes dans cet arrondissement et en particulier dans le canton de Rougemont. C'est dans ce canton que sont ouvertes les minières de Puessans, Cubrial, Uzelle, Gouhelans, Gondenans, etc., dont quelques-unes fournissent aux fourneaux de Larians, Loulans et Fallon (1), qui appartiennent au département de la Haute-Saône. Dans le canton d'Isle se trouvent les minières de Bournois, Onans, Médière, Morchamps. Les unes sont en roche, les autres sont en grains.

Le fourneau de Montagney, comme ceux d'Audincourt et de Bourguignon, brûle un mélange de fer oligiste de Saulnot et de *fer hydraté* (2).

Arrondissement de Besançon, quatre; savoir : un à *Roche-sur-Laloue* (3), dans la commune de Liesle, canton de Quingey, à la limite du département du Jura; un à *Montcley*, sur l'Oignon, canton d'Audeux, à la limite du département de la Haute-Saône; un à *Torpes*, sur le Doubs, près Boussière et canton de ce nom; un à *Gouille*.

On extrait du *fer hydraté* sur divers points du canton de Quingey pour les fourneaux de Quingey et de Torpes. Le fourneau de Montcley est alimenté par les minerais en grains de la Haute-Saône et en particulier par ceux qui sont lavés dans la commune de la Chapelle-Saint-Quillain (4).

---

(1) *Annuaire statistique du Doubs pour l'an* 1830, p. 220.

(2) *Annales des mines*, t. XI, p. 393; première série.

(3) Sa remise en activité a été autorisée par deux décrets, l'un du 5 thermidor an IX (24 juillet 1801), l'autre du 29 vendémiaire an XI (21 octobre 1802). — (*Journal des mines*, t. XI, p. 349 et 350; 1802. — t. XXVIII, p. 241; 1810).

(4) *Annales des mines*, t. X, p. 554; première série.

Digitized by Google

C'est au nord-est de Besançon et à la limite de l'arrondissement de Baume-les-Dames que se trouvent les mines de Rougemontot, Battenans, Avilley, la Bretinière, Latour-de-Sçay, etc.

Arrondissement de Pontarlier, deux; savoir : un à *Rochejean*, canton de Mouthe, sur le Doubs et à trois lieues et demie environ au-dessous des sources de cette rivière; un à *Pontarlier* (1).

Autour de Pontarlier on extrait du *fer hydraté* à la Cluse, Oye, Montperreux; on en extrait aussi aux Zongevilles et à Metabief, canton de Mouthe, ainsi qu'à Courvière, canton de Levier.

Jura.

Au commencement de 1826, ce département renfermait onze hauts-fourneaux, dont un en non-activité. En y joignant celui de Foucherans, qui a été autorisé depuis, on voit que le département du Jura renferme aujourd'hui douze hauts-fourneaux. Ils sont ainsi répartis :

Arrondissement de Dôle, cinq; savoir : un à *Dampierre-les-Dôle*, un au *Moulin-Rouge*, un à *Foucherans*, sur le ruisseau de la Blaine, tous trois près Dôle; un à *Fraisans* et un à *Rans*, tous deux dans le canton de Dampierre-les-Fraisans et sur les bords du canal du Rhône au Rhin.

Arrondissement de Poligny, quatre; savoir : un au *Pont-de-Navoy*, sur l'Ain; un à la *Grange-de-Vioulle*, tous deux dans le canton de Champagnolles; un à *Montaine*, canton de Salins; un au *Val-de-Salins*.

Arrondissement de Lons-le-Saulnier, trois; savoir : un à *Baudin*, sur la Dorme, commune et canton de Scellières; un à

(1) *Annuaire statistique du département du Doubs* pour 1830, p. 220. Cet annuaire, au reste, ne donne les noms que de sept fourneaux.

Digitized by Google

Toulouse, dans le même canton ; et un à *Poite*, dans le canton de Clairvaux.

Tous ces fourneaux sont alimentés par des minerais de *fer hydraté* que l'on extrait de divers points voisins des fourneaux que je viens de nommer. Je citerai seulement les exploitations de Romange, canton de Rochefort, arrondissement de Dôle.

Ain.

Dès le commencement de 1826, la compagnie de l'Ain avait demandé l'autorisation de construire un haut-fourneau à Villebois (1). Je n'ai pas appris que cette autorisation eût été accordée.

Arrondissement de Belley. C'est dans cet arrondissement que se trouvent les mines de Villebois. Elles sont réparties sur divers points du canton de Lagnieux, vers la limite du département de l'Isère. En parlant des mines de Chalencey (Saône-et-Loire (2), j'ai eu occasion de donner quelques détails sur ces mines et de dire sous quel rapport elles sont remarquables. Une ordonnance, en date du 30 août 1826, porte que les mines de fer existant sur le territoire des communes de Villebois, Soudon, Souclin, Saint-Sorlin, Lagnien et Vaux, généralement connues sous le nom de *mines de Villebois*, sont et demeurent divisées en cinq arrondissemens de concession désignés sous les noms de Villebois, Soudon, Souclin, Saint-Sorlin et Vaux (3).

On cite aussi des indices de minerai de fer dans les communes de Lizieux, Tenay, etc., canton de Saint-Rambert (4).

---

(1) Voir le tableau placé à la page 348 du travail de M. Héron de Villefosse (*Annales des mines*, t. XIII, première série) ; 1826.

(2) *Voyez* p. 137 de ce volume.

(3) *Annales des mines*, t. I^er^, p. 348-351, deuxième série.

(4) *Mines et minières métalliques abandonnées, ou qui n'ont pas encore été exploitées en France*, p. 20 et 21.

Digitized by Google

QUATORZIÈME ARRONDISSEMENT.

Isère.

Ce département renferme quinze hauts-fourneaux, dont moitié sont en chômage. Tous, excepté celui de Vienne, sont alimentés par le fer spathique (fer carbonaté); toutefois, pour que le tableau des hauts-fourneaux de la France soit complet, je les nommerai tous ici. Ils sont principalement concentrés dans l'arrondissement de Grenoble, comme on va le voir; au reste ils sont distribués de la manière suivante :

Arrondissement de Vienne, un seul à *Vienne*, à la limite du département du Rhône. Il dépend des usines de *Terre-Noire* (Loire) (1).

Arrondissement de Saint-Marcellin, un seul à *Saint-Gervais*, commune d'Armieu, canton de Vinay, sur les bords de l'Isère. J'ai eu occasion de visiter, en 1822, cette usine, qui renferme une assez belle forerie de canons; le fourneau n'avait pas été mis en feu depuis 1816.

Arrondissement de Grenoble, treize; savoir : un à *Saint-Hugon*, canton d'Allevard, sur un torrent qui forme la limite de la France et de la Savoie. Ce fourneau avait été détruit à l'époque de la révolution, il a été rétabli en 1822; un à *Allevard* (2), près de cette ville et sur la Breda; un à *Pinsot*, sur le même torrent; un à *Rioupéroux*, commune de Livet, canton de Bourg-d'Oisans et sur les bords du Drac; un à *Saint-Vincent-de-Mercuse*, dans une gorge à une demi-lieue de Touvet,

(1) *Enquête sur les fers*, p. 83. Terre-Noire est près du Janon.

(2) On peut voir l'analyse de divers produits du fourneau d'Allevard, dans le *Journal des mines*, t. XXIII, p. 181 et suivantes; 1808.

Digitized by Google

chef-lieu de canton sur les bords de l'Isère ; un à *Allemont* (1), canton d'Oisans ; quatre à *Vizille*, qui devaient marcher en partie avec l'anthracite de Lamure (2) ; un à *la Combe-de-Lancey* (3), commune de Lancey, à une demi-lieue de l'Isère, à mi-chemin de Goncelin à Grenoble ; il chômait depuis long-tems en 1794 ; un à *Sonnant*, commune de Sonnant, dans une gorge à deux lieues d'Allevard ; un à la *Grande-Chartreuse*, canton de Saint-Laurent-du-Pont. Ces deux derniers marchaient encore en 1794.

J'ai dit que ceux de ces fourneaux qui sont en activité étaient alimentés par le fer spathique. Voici quelques-uns des points d'exploitation :

A l'Etellier et champ d'Erlaud, commune d'Allevard ; à Pinsot, canton d'Allevard ; sur la montagne du Bout, commune de Pinsot et de Laferrière, même canton.

Parmi les mines exploitées sur ces divers points, celles que l'on appelle *mines douces* sont essentiellement composées *d'hydrate de fer* (4), provenant de la décomposition du fer spathique.

---

(1) A deux lieues d'Allemont, près de la Romanche, il existait, à *Articole*, un fourneau qui chômait déjà depuis long-tems en 1794. Lors de son activité, on y traitait un mélange de fer spathique, de mines hépatique et d'hématite. (*Journal des mines*, n° 4, p. 4) ; nivose an III. Un décret du 21 septembre, 1810 autorise le transfert du haut-fourneau d'Articole à *Allemont* (*Journal des mines*, t. XXVIII, p. 486).

(2) *Annales des mines*, t. VI, p. 109 ; deuxième série. On trouve aussi des détails sur l'anthracite de cette contrée dans un mémoire de M. Héricart de Thury (*Journal des mines*, t. XIV, p. 161) ; 1803.

(3) Voir le tableau n° 2 joint au mémoire sur la fabrication des aciers de fonte du département de l'Isère, comparée à celle du département de la Nièvre et de la Carinthie, par MM. Baillet et Rambourg (*Journal des mines*, n° 4, p. 3-25) ; décembre 1794. J'ai puisé dans ce mémoire les détails relatifs aux fourneaux qui ne sont plus en activité.

(4) Sur les minerais de fer appelés *mines douces*. Par M. Berthier (*Annales des mines*, t. IX, p. 825 ; première série) ; 1824.

Digitized by Google

Drôme.

Ce département possède trois hauts-fourneaux, qui ne sont plus en activité. Ils sont situés dans l'

Arrondissement de Valence, savoir : deux à *Grand-Serre*, canton de ce nom ; un à *Saint-Laurent*, sur le ruisseau de Cholet, commune de Saint-Laurent-en-Royans, canton de Saint-Jean-en-Royans. Il est indiqué (1) comme étant encore en activité en 1794. A quelques lieues de Bouvantes, dans le même canton de Saint-Jean, et à la limite du canton de Die (arrondissement de ce nom), on exploitait plusieurs filons produisant de belle mine spathique, demi-transparente, une terre ocreuse jaune, très-abondante, et une mine en roche quarzeuse très-dure. Ces mines n'étaient employées au fourneau que mélangées avec celles d'Allevard (2). Il paraît que ce fourneau a été détruit peu de tems après 1794, car un décret (3) du 16 frimaire an XIV (7 décembre 1805) autorise sa reconstruction.

Au commencement de 1826, M. Héron de Villefosse n'indique, dans le département de la Drôme, qu'un seul fourneau en non-activité. Il semblerait cependant que, depuis peu, cette usine a repris ses travaux ; du moins une ordonnance du 23 juillet 1830 autorise l'établissement d'un patouillet dans la commune de la Grande-Résie (Drôme).

QUINZIÈME ARRONDISSEMENT.

Néant.

---

(1) *Journal des mines*, n° 4, p. 10; décembre 1794.

(2) *Journal des mines*, n° 4, p. 6 et 7.

(3) *Journal des mines*, t. XXVIII, p. 318 ; 1810.

Digitized by Google

RÉCAPITULATION.

QUATRIÈME DIVISION MINÉRALOGIQUE.

DOUZIÈME ARRONDISSEMENT (1).

Loire	14
Haute-Loire	0

TREIZIÈME ARRONDISSEMENT (2).

Doubs	12
Jura	12
Ain	0

QUATORZIÈME ARRONDISSEMENT (3).

Isère	15
Drôme	3

QUINZIÈME ARRONDISSEMENT (4).

Néant.

Ensemble pour sept départemens	56
Au commencement de 1826, M. Héron de Villefosse en indiquait, tant en activité que hors d'activité, dans la quatrième inspection (5)	35
différence	21

(1) Cet arrondissement minéralogique comprend, en outre, les départemens du *Puy-de-Dôme* et du *Cantal*.

(2) Cet arrondissement minéralogique comprend, en outre, le département du *Rhône*.

(3) Cet arrondissement comprend, en outre, les départemens suivans : *Hautes-Alpes*, *Basses-Alpes*, *Vaucluse*, *Var*, *Bouches-du-Rhône*.

(4) Cet arrondissement ne comprend que *la Corse*.

(5) La quatrième division ou inspection minéralogique comprend en tout seize départemens.

Digitized by Google

CINQUIÈME DIVISION MINÉRALOGIQUE.

SEIZIÈME ARRONDISSEMENT.

Ardèche.

M. Héron de Villefosse note, dans l'Ardèche, un haut-fourneau en non-activité, c'est celui de .....; ce département figurera donc pour cinq dans mes tableaux, car dans l'

Arrondissement de Privas, quatre hauts-fourneaux (1) ont été autorisés à *la Voulte*, canton de ce nom, et sur les bords du Rhône, pour traiter un minerai de fer non hydraté, dont je vais dire quelques mots.

La mine de la Voulte consiste en une hématite rouge de sang passant au fer oligiste. Gensanne avait annoncé (2) depuis longtems l'existence de cette mine. Elle fut reconnue par Faujas-de-Saint-Fonds en 1793 (3), et bientôt après MM. Laverrière et Ramus firent un rapport sur les travaux à exécuter pour la mettre en activité (4). Elle fut concédée par arrêté du Directoire du 2 fructidor an IV (19 août 1796), à la famille Azemar, qui la rétrocéda, en 1809, à M. Frèrejean pour son fourneau de Vienne (Isère). Un décret du 21 avril 1810 reconnut M. Frèrejean pour concessionnaire (5), et son privilége s'est étendu à la compagnie (6) qui possède les hauts-fourneaux dont je viens de parler.

---

(1) Ces fourneaux dépendent de la forge de Terre-Noire, (Loire) (*Enquête sur les fers*, p. 83).

(2) Gensanne. *Histoire naturelle du Languedoc.*

(3) *Extrait d'un rapport fait le* 4 *messidor an* II (22 juin 1794), *sur la mine de fer de la Voulte* (*Journal des mines*, n° 1, p. 17) 1794.

(4) *Extrait d'un rapport fait le* 30 *thermidor an* II (18 août 1794) *sur la mine de la Voulte* (*ibid.*, *ibid.*, p. 23).

(5) *Annuaire statistique du département de l'Ardèche pour* 1830, p. 234.

(6) C'est la *compagnie anonyme des fonderies et forges de la Loire et de l'Isère*, compagnie autorisée par ordonnance du 15 novembre 1822.

Digitized by Google

La couche de La Voulte est au milieu du calcaire à Belemnites, et n'a pas moins de cinq à six mètres d'épaisseur (1). Le minerai est tantôt compacte, parfaitement pur, tantôt feuilleté et mélangé d'argile disséminée en veines de plusieurs pouces d'épaisseur. La couche affleure à la surface sur un quart de lieue (2) ; il paraît même qu'elle se prolonge vers Chassaigne et dans le territoire de Chalot (3) ; du moins les indices de fer hématite et *hydraté* que l'on trouve sur le prolongement de la direction semblent indiquer que la couche règne sur une longueur de plusieurs myriamètres (4).

Le *fer hydraté* se montre sur quelques points du département. Gensanne (5) indique de la mine de *fer en grains* entre Saint-Péray et Tournon, près de Châteaubourg. On voit dans l'

Arrondissement de l'Argentière, à Malbosc, canton de Vans, dans le voisinage des filons d'antimoine sulfuré, de nombreux affleuremens de couches d'*hématite brune* et d'immenses filons de ce minerai (6).

Gard.

Deux arrondissemens de ce département paraissent destinés à jouer un rôle important dans l'industrie du fer, c'est celui du Vigan, et surtout celui d'Alais.

---

(1) *Mémoire sur la mine de fer de la Voulte* ; par MM. Thirria et Lamé (*Annales des mines*, t. V, p. 324 ; première série) ; 1820.

(2) *Mémoire sur l'existence du gypse et de divers minerais métallifères dans la partie supérieure du Lias, du sud-ouest de la France* ; par M. Dufrénoy (*Annales des mines*, t. II, p. 366 et 380 ; deuxième série) ; 1827.

(3) *Statistique minéralogique du département de l'Ardèche* (*Journal des mines*, t. VII-VIII, p. 658-660) ; 1798.

(4) *Annuaire statistique du département de l'Ardèche* pour 1830, p. 235.

On peut voir quelques essais faits sur le minerai de la Voulte (*Journal des mines*, t. XXVII, p. 420-423); 1810.

(5) Cité dans la statistique minéralogique du département de l'Ardèche (*Journal des mines*, t. VII-VIII, p. 660) 1797-1798.

(6) *Notice sur l'exploitation et le traitement de l'antimoine sulfuré de Malbosc*; par M. Jarin (*Annales des mines*, t. I^er^, p. 4; deuxième série) ; 1827.

Digitized by Google

ARRONDISSEMENT D'ALAIS. Dès 1829, il était question de construire immédiatement six hauts-fourneaux à *Alais* (1).

Cette localité offre cela d'avantageux qu'on y trouve réunis le combustible, le minerai et la castine ; elle avait, au reste, été signalée (2) depuis long-tems, et un fourneau, celui de *la Baume* (3), y existait en 1766, sur les bords du Gardon, dans la commune de Coudras. Les hauts-fourneaux sont aujourd'hui en construction, et plusieurs mines destinées à les approvisionner ont été concessionnées; ce sont les suivantes : Alais, Bessèges et Robiac, sur le bord de la Cèze, canton de Saint-Ambroix, etc.

ARRONDISSEMENT DU VIGAN, un seul à *Saint-André-de-Majencoules*, canton de Vallerangue, et sur la rivière de l'Hérault. Parmi les mines en exploitation dans cet arrondissement, je citerai : celles des Deux-Jumeaux, canton de Sumène, qui avaient déjà été exploitées en 1809, puis abandonnées peu de tems après, faute d'avoir traité le minerai par un procédé convenable (4); celles de Mont-Dagout, etc. Une ordonnance du 14 janvier 1830 concessionne les mines de fer *de toutes sortes*, comprises dans le polygone de la concession des mines de houille de Cavailhac, près le Vigan.

Ces minerais du département du Gard sont tantôt à l'état limoneux, tantôt sous forme globuleuse, d'autres fois sous forme d'hématites, ou enfin à l'état spathique, et, dans ce dernier cas, leur cassure offre l'aspect d'une demi-vitrification (5).

---

(1) *Notice sur les fonderies et forges d'Alais*, p. 8, publiée en mars 1829, par M. BÉRARD. Voir aussi le *Journal du Commerce*, n° du 27 janvier 1829.

(2) AVIS AUX CAPITALISTES sur les mines de fer qui se trouvent dans les environs de la commune d'Alais (Gard) (*Journal des mines*, n° 13, p. 49); septembre 1795.

(3) *Ibid.*, *ibid.* p. 50 et 51.

(4) *Mines et minières métalliques abandonnées ou qui n'ont pas encore été exploitées en France*, p. 28; 1826.

(5) *Journal des mines*, n° 13, p. 50.

Digitized by Google

Lozère.

On connaît des minerais de fer au pont de Cachepezoul. Voici dans quels termes M. Marrot (1) donne cette indication :

A une lieue de Saint-Étienne-de-Valdonnès (canton et arrondissement de Mende), près de la route qui conduit à Florac, les champs sont couverts de fragmens de minerai de fer ; le sol est recouvert d'une couche épaisse de terre végétale extrêmement rouge, qui empêche qu'on ne puisse distinguer le rocher qui est dessous ; on est cependant porté à croire que le terrain est calcaire.

Le minerai qu'on trouve à la surface est de deux sortes : l'une est compacte, un peu celluleuse, a une poussière rouge, et est assez tenace ; l'autre est formée de grains agglutinés ; sa poussière est jaune, elle est friable.

Tout porte à croire qu'il existe dans cet endroit une couche de minerai qui affleure en quelque point, et qui a fourni les fragmens que l'on voit épars sur le sol.

Il n'y a pas de bois dans les environs ; mais cette mine se trouve sur la route de Portes à Mende.

Hérault.

Ce département renferme plusieurs mines de fer qui ne sont pas encore exploitées.

Arrondissement de Saint-Pons. Je citerai les mines de *la Calmète*, montagne de l'Espinouze ; celles de *Ginnestet*, près du pont de Mouline, au pied de l'Espinouze, canton d'Olargues ; celles de *Ferrals* et d'*Anduze*, commune de Ferrals, canton d'Olonzac, à la limite du département de l'Aude. Celles-ci ont été au-

(1) *Notice sur la constitution géologique et sur les richesses minérales du département de la Lozère ;* par M. L. Marrot (*Annales des mines*, t. VIII, p. 485 et 486 ; première série) ; 1823.

Digitized by Google

trefois l'objet de travaux peu importans (1); celles de *Corniou* ou *Cournion*, commune et canton de Saint-Pons-de-Thomières.

Arrondissement de Beziers. Dans les environs de Saint-Gervais-la-Ville, canton de ce nom, et sur la limite des départemens du Tarn et de l'Aveyron, se trouve à *Champ-Long* et *Alzon* un dépôt de fer carbonaté qui n'a pas encore été exploité. A la partie opposée de l'arrondissement et sur les bords de la Méditerranée sont situées les mines de *Saint-Gervais*, près Agde, dont la concession embrasse plus de quatorze kilomètres carrés.

Pyrénées-Orientales.

Ce département, comme les deux précédens, ne possède pas de hauts-fourneaux, mais il renferme d'abondantes mines de fer qui approvisionnent trente-cinq à quarante forges catalanes, réparties dans le département même, et dans celui de l'Aude. Les mines de fer spathique que l'on exploite à Escaro, Fillols, Taurynia, etc., sont accompagnées d'hématite fibreuse et compacte (2); je vais indiquer les positions de quelques-unes de ces mines.

Arrondissement de Prades. C'est dans le canton de Prades, et à deux lieues de cette ville, que se trouvent les mines si connues de *Fillols* et de *Taurynia* (3). A l'ouest de Fillols et près de Villefranche, on exploite à *Aytua* des mines analogues (4). La

---

(1) *Mines et minières métalliques abandonnées ou qui n'ont pas encore été exploitées en France*, p. 30 et 31; 1826.

(2) *Mémoire sur le terrain granitique des Pyrénées*, par M. de Charpentier (*Journal des mines*, t. XXXIII, p. 127 et 128); 1813. Voyez aussi *Géognosie des Pyrénées*, par *le même*, p. 463 et 464; in-8°. 1823.

(3) Voir des détails sur ces mines dans un *Mémoire sur les forges catalanes de Gincla et Sahorre*, par M. Combes (*Annales des mines*, t. IX, p. 329 et suivantes; première série); 1824.

(4) *Ibid. ibid.*, p. 357.

Digitized by Google

concession de *Balaigt* se trouve aussi dans les hauts vallons de Fillols et de Taurynia. Je citerai encore les mines de fer situées sur le territoire de *Torren*, commune de Sahore, canton d'Olette.

On connaît dans cet arrondissement un certain nombre d'exploitations de minerai de fer qui sont abandonnées et paraissent susceptibles d'être reprises; telles sont celles du *Pla-del-Pons*, à Moligt, au nord-ouest de Prades; celles de *Llech*, vallée du même nom, commune de Masos, canton de Prades; celle de *Vallestavia*, vallée de Valmania, canton de Vinça (1).

Arrondissement de Céret. C'est dans cet arrondissement que se trouve la *concession des mines de Las-Indis et de Roques-nègres* qui embrasse une partie des mines de la montagne de Catère, commune de Corsavy, canton d'Arles.

DIX-SEPTIÈME ARRONDISSEMENT.

Basses-Pyrénées.

On compte dans ce département deux hauts-fourneaux nouvellement établis; tous deux sont situés sur l'extrême frontière d'Espagne.

Arrondissement de Mauléon. Un au lieu dit *Fonderie de Baigorry*, canton de Saint-Étienne-de-Baigorry.

Arrondissement d'Oleron. Un à *la Herrerie*, commune d'Urdos, canton d'Accous.

Une ordonnance du 23 septembre 1829 délimite les mines de fer de Baburet, commune de Louvie-Soubiron, canton de Laruns. Ces mines sont à quatre lieues environ du fourneau de la Herrerie.

---

(1) *Mines et minières métalliques abandonnées ou qui n'ont pas encore été exploitées en France*, p. 26 et 27; 1826.

Digitized by Google

Arriége.

Picot de Lapeyrouse (1) et Dietrich (2) avaient décrit depuis long-tems les diverses variétés d'hématites brunes que l'on observe à Rancié. M. de Charpentier (3) a déterminé leur gisement avec la précision qui lui est propre; mais c'est dans un travail plus récent que sont donnés les détails les plus circonstanciés.

L'importante mine de Rancié (4), près du village de Sem, dans la vallée de Vic-Dessos, canton de ce nom (arrondissement de Foix), est, dit M. Marrot (5), un amas qui consiste en *fer hydraté* et en fer spathique décomposé. On y observe jusqu'à cinq variétés de *fer hydraté*, et ce minéral peut être considéré comme formant l'ensemble de l'amas métallifère.

Dans le même arrondissement, M. de Charpentier cite des couches de mine de *fer en grains*, ou *fer oxidé globuliforme*, particulièrement dans le canton de Lavelanet, au roc de Cassalet, vallée de Donctouoire, et auprès du vieux château de Roquefixade; puis à la montagne du Sauveur, près de la ville de Foix (6).

---

(1) *Traité sur les mines de fer et les forges du comté de Foix*, par M. Delapeyrouse, p. 49 et 203. Toulouse, 1786.

(2) *Description des gîtes de minerais et des bouches à feu de la France*, par M. le baron Dietrich, t. I^er^, p. 179 et suivantes. In-4°. Paris, 1786.

(3) *Géognosie des Pyrénées*, par M. de Charpentier, p. 350 et 353; 1823.

(4) Elle alimente quarante-cinq feux catalans dans le département (*Annales des mines*, t. XIII, p. 364; première série).

(5) *Mémoire sur le gisement, la nature et l'exploitation des mines de fer de Rancié*, par M. L. Marrot (*Annales des mines*, t. IV, p. 316, 323 et 324; deuxième série); 1828.

(6) *Géognosie des Pyrénées*, par M. de Charpentier, p. 463 et 464.

Digitized by Google

Tarn.

Ce département ne renferme qu'un seul haut-fourneau. Il est situé dans l'

Arrondissement d'Alby, au lieu dit le *Saut-du-Sabot*, commune de Saint-Juéry, canton de Villefranche, sur les bords du Tarn, et à deux lieues à l'est d'Alby.

Il y avait long-tems que le projet de cet établissement existait; car, en 1796, l'exploitation de la mine de Fraisse fut reprise dans le but d'alimenter une grande fonderie, que l'on devait faire marcher à la houille au Saut-du-Sabot. Les autres mines qui auraient alimenté ce fourneau étaient celles de Raissac, de Saint-Michel, de la Calm, de Bennac, de la Barthe et d'Ambiallet, toutes situées dans des communes dépendantes des cantons d'Alban et de Villefranche (1).

Arrondissement de Castres. A Mériguié-d'Arrifates, Larivière, Montcouyoul, on observe des mines d'hématite brune mamelonnée, de l'espèce de celle que les Allemands nomment *glaskopf*. Ces mines offrent de puissans filons, qui ont été superficiellement fouillés sur une grande étendue. Elles alimentaient les forges à la catalane de Larivière, de Brassac et de Lacaze, qui sont détruites depuis fort long-tems, à cause de la rareté du combustible (2).

A la forge catalane de Monségou, sur la rivière d'Agoût, dans le canton d'Angles, on traitait un fer oxidé brun, hématite ou compacte, mélangé d'un quart à peu près de fer spathique décomposé. On le tirait des mines de Faydel, du Cayla, du passage

---

(1) *Mines et minières métalliques abandonnées ou qui n'ont pas encore été exploitées en France*, p. 33. Voyez aussi: *Annuaire statistique du département du Tarn*, pour 1829; p. 129 et 130.

(2) *Rapport sur les mines de fer du département du Tarn*, par M. Mathieu (*Journal des mines*, t. VII-VIII, p. 865); 1810.

Digitized by Google

de la Bessonès, de Belair et du Plot-d'Épinet, canton de Lacaune (1), et aux environs de la ville de ce nom. Ces mines ont été abandonnées vers 1816, parce qu'elles ne produisaient pas un fer d'assez bonne qualité (2).

Arrondissement de Gaillac. On exploite à Penne, canton de Vaour, et à Puycelsy, canton de Castelnau-de-Montmirail, une *mine de fer limoneuse* d'une couleur brune jaunâtre, en petits globules de la grosseur d'un pois (3). Je vais avoir occasion d'y revenir.

Tarn-et-Garonne.

On ne compte que deux hauts-fourneaux dans ce département. Ils se trouvent dans l'

Arrondissement de Montauban. Aux bords de la Garonne, sur un terrain situé aux environs de Bruniquel, canton de Monclar, territoire qui dépend à la fois des départemens du Tarn et du Tarn-et-Garonne, il existe sur une longueur de douze à quinze kilomètres, du midi au nord, particulièrement à l'est de la ville, de nombreux gîtes de minerai de *fer hydraté*, dont les principaux sont ceux de Cazals (canton de Penne), de Saint-Maurice et de Laval (canton de Puycelsy) (4). Ces minerais se présentent, 1° en grains libres, 2° en grains agglomérés, 3° compactes quarzeux, 4° compactes argileux.

---

(1) *Sur la forge Catalane de Monségou*, par M. Cordier (*Journal des mines*, t. XXVII, p. 182); 1810.

(2) *Mines et minières métalliques abandonnées ou qui n'ont pas encore été exploitées en France*, p. 33-34; 1826.

(3) *Journal des mines*, n° 12, p. 11-14; 1795. De nombreux détails sur les minerais de fer du Tarn sont donnés dans l'*Annuaire statistique* de ce département pour 1829, p. 126-132.

(4) *Sur les minerais de fer des environs de Bruniquel* (*départemens du Tarn et du Tarn-et-Garonne*), par M. Berthier (*Journal des mines*, t. XXVIII. p. 102); 1810.

Digitized by Google

Telles sont les mines qui alimentent les fourneaux de *Courbeval* (1) et de *Cassanus*, situés dans la commune de Bruniquel, près du confluent de la Verre dans l'Aveyron.

Une ordonnance du 24 février 1825 a autorisé la réunion des fourneaux de Courbeval et Cassanus, sur l'Aveyron, dans la commune de Bruniquel, pour continuer, dit le texte de l'ordonnance, la fonte des minerais de Penne et de Puycelsy.

Ces mines présentent trois points d'exploitation : l'un dit *Clot-Nègre*, sur la rive droite de l'Aveyron, à quatre kilomètres de cette rivière et du bourg de Penne. Les deux autres, dits *Labarrière* et *Laval*, sont placés près de Puycelsy, sur la rive gauche de l'Aveyron, à six kilomètres de la mine de Clot-Nègre (2).

Landes.

M. Héron de Villefosse n'a compté que quatre hauts-fourneaux dans ce département; il en possédait six au commencement de 1826, et aujourd'hui il en possède huit distribués de la manière suivante :

Arrondissement de Mont-de-Marsan. Cinq, savoir : deux dans la commune de Pissos, canton du même nom, l'un sur le ruisseau d'*Escoursoules*, l'autre à *Ychoux*, sur le ruisseau de Mordonnat; un à *Pontens*, canton de Mimizan; et deux à *Brocas*, sur le ruisseau d'Estrigon, canton de Labrit.

Arrondissement de Dax. Trois, savoir : deux à *Uza*, commune de Lit, près Patue, sur le bord de la mer; un à *Castets* : tous trois dans le canton de Castets.

Arrondissement de Saint-Séver. Dans cet arrondissement on extrait du minerai de *fer hydraté* sur la rive droite de la Midouze, à Carcen, près Tartas, canton de ce nom.

---

(1) Construit sur la Verre.

(2) *Annuaire statistique du département du Tarn* pour 1829, p. 131.

Digitized by Google

DIX-HUITIÈME ARRONDISSEMENT.

Gironde.

Ce département possède quatre hauts-fourneaux ainsi répartis :

ARRONDISSEMENT DE BORDEAUX. Deux, savoir : un à *Beliet*; un à *Lugos*, sur le ruisseau de Bran : tous deux dans le canton de Belin, et à la limite du département des Landes.

ARRONDISSEMENT DE BAZAS. Deux, savoir : un à *Castelnau-de-Mesmes*, commune de Saint-Michel, canton de Captieux, à la limite du département de Lot-et-Garonne; un à *Illon*, commune d'Uzeste, canton de Villaudrant.

Ces quatre fourneaux sont alimentés par le minerai de *fer hydraté*, dont une partie provient des environs de ces usines, et dont l'autre partie est tirée à grands frais de la Dordogne (1).

Charente-Inférieure.

Dans la petite île d'Aix, près La Rochelle, on trouve de faibles dépôts de *fer hydraté* dans le grès vert (2).

Charente.

Dans la partie de ce département qui se rapproche de celui de la Dordogne, il y a neuf hauts-fourneaux distribués de la manière suivante :

ARRONDISSEMENT DE RUFFEC. Un seul à *Taizé-Aizie*, près Ruffec. Ce fourneau, comme nous l'avons vu (page 16 de cette notice), tire une partie de son minerai du département de la Vienne.

---

(1) Voyez p. 381.

(2) *Gisement des roches dans les deux hémisphères* par M. de HUMBOLDT, p. 293, Paris; 1823.

Digitized by Google

Arrondissement de Confolens. Quatre, savoir : un à *Chatelard*; et un à *Montrion* : tous deux, canton de Montambœuf. Un à *Champlorier*; et un à *Puyravaux* : tous deux canton de Saint-Claud.

Arrondissement d'Angoulême. Quatre, savoir : un à la *Roche-Andray*, et un à *Puy-Moyen*, territoire de Moutiers, à l'ouest-sud-ouest et près d'Angoulême. A *Ruelle*, près et au nord-est d'Angoulême, il y a sur le ruisseau de Touvre, à une lieue du point où ce ruisseau se jette dans la Charente, deux fourneaux, dont la fonte est employée à couler des canons pour la marine. Buffon proposa, vers 1770, de couler à Ruelle des canons de vingt-quatre, et même de trente-six, avec un seul fourneau (1).

On extrait du *fer hydraté* en roche et en grains sur les bords du Bandiat, dans la commune de Souffraignac, canton de Montberon. Mais les hauts-fourneaux de ce département sont approvisionnés en partie par les minerais de la Dordogne, comme nous allons le voir tout à l'heure (2).

Dordogne.

Les mines de fer de ce département étaient déjà fameuses du tems de Strabon. Elles consistent en *fer hydraté*, qui est tellement abondant qu'on ne peut, en quelque sorte, faire un pas sans en rencontrer. Ce minerai se montre partout à la surface même (3); il alimentait dans le seul département de la Dordogne :

En 1789.	27 hauts-fourneaux.
En 1801.	26
En 1830.	38 (4).

(1) Buffon. *Œuvres complètes*, t. V, p. 485 et 486. In-8°; 1824. Voir aussi Monge, *Description de l'art de fabriquer les canons*, p. 106 et suivantes. In-4°; an II (1793-1794.).

(2) P. 381 de ce cahier.

(3) *Observations sur les mines et usines du département de la Dordogne*, par M. C.-N. Allou (*Journal des mines*, t. XXXVII, p. 42 et 47); 1815.

(4) M. Héron de Villefosse n'en a indiqué que trente-cinq en 1826; il y a erreur, puisqu'il n'en a pas été autorisé depuis lors dans ce département.

Digitized by Google

Ils sont ainsi distribués :

Arrondissement de Nontron. Vingt-un ; savoir : un à *Ethouars*, sur les étangs de ce nom, alimentés par la Doue, canton de Bussière-Badil ; un à *Laveneau*, commune de Savignac-de-Nontron, et deux à *Jommellière*, commune de Javerlhac, tous trois dans le canton de Nontron, et sur le ruisseau de Bandiat ; un à *Moulin-Neuf*, sur le ruisseau de Périgord, commune de Saint-Priest-les-Fougères, et deux à *Bonrecueil*, commune de Saint-Sulpice-de-Mareuil, tous trois dans le canton de Mareuil-le-Jeune. Viennent ensuite huit hauts-fourneaux concentrés dans le canton de Jumilhac-le-Grand ; ce sont les suivans : un à *Firbeix*, près des sources de la Dronne, et sur la limite du département de la Haute-Vienne. Trois dans la commune de Jumilhac-le-Grand ; ce sont : *le Gravier*, *Violette*, tous deux sur la rivière de l'Isle ; *Fenières*, à la chute de l'étang de ce nom, alimentée par le ruisseau de Périgord, affluent de l'Isle. Un à *Mavaleix*, sur la Valouse, commune de Chaleix, près des sources de la Colle ; un à *Labarde*, sur la Limouze, commune de Sainte-Marie-de-Frugie ; un à *Montardy*, sur la rivière de l'Isle, et un à *Graffenaud*, tous deux dans la commune de Saint-Paul-la-Roche.

Six hauts-fourneaux dépendent du canton de la Nouaille ; savoir : un à *Fayolle*, commune de Sarrazac, sur la rivière de l'Isle ; un à *Beau-Soleil*, commune d'Angoisse, sur Laloue ; un à *Gaudumas*, commune de Dussac, sur la même rivière ; enfin un à *Payzac*, un à *Baillot* et un à *Malherbeaux*, tous trois dans la commune de Savignac-Ledrier et sur le Haut-Vezère.

On extrait des minerais sur une foule de points de cet arrondissement, mais principalement dans le canton de Nontron, sur les communes de Javerlhac, Saint-Martin-le-Pin, Nontronneau, Hautefaye, Teyzac, Lussac, Saint-Martial-de-Valette, etc.

J'ai nommé en dernier les usines qui se trouvent à la limite du département de la Corrèze et sur le Haut-Vezère ; en continuant de descendre cette rivière, on entre dans l'

Arrondissement de Périgueux, où l'on trouve cinq hauts-

Digitized by Google

fourneaux, dont un à *Bord*, sur l'étang de ce nom, commune de Saint-Mesmin ; un à *Aulhiac*, sur le Haut-Vezère, commune d'Aulhiac, tous deux dans le canton d'Exideuil ; deux autres sont alimentés par le ruisseau de la Plume, à *Badefol-d'Ans*, commune de la Boissière-d'Ans, canton de Thenon. Le cinquième est celui de *Lafarge*, sur Laloue, commune de Saint-Médard ; il appartient, comme les deux premiers, au canton d'Exideuil.

On extrait du minerai de *fer hydraté* à Sainte-Eulalie, Nailhac, Granges etc., canton d'Hautefort ; à Saint-Orse, Gabillon, etc., canton de Thenon. Mais c'est à Exideuil que sont les exploitations les plus importantes du département (1).

Arrondissement de Riberac, un seul à *Lavaure*, commune de Sourzac, canton de Mucidan, sur la rivière de l'Isle. Il tire ses minerais de Saint-Capraise (arrondissement de Bergerac), car l'arrondissement de Riberac renferme aussi du minerai de fer, mais il n'y est pas exploité.

Arrondissement de Sarlat, quatre ; savoir : un à *Vimont-Plazac*, sur l'étang de Plazac, commune de ce nom, canton de Montignac ; un à *Forge-Neuve*, alimenté par les eaux de Reillac, commune de Saint-Sernin-de-Reillac, dans la partie nord du canton de Lebugue, et un à *Beyssac*, communes de Sireuil et de Meyral, canton de Saint-Cyprien.

Dans cet arrondissement, les exploitations ont lieu à Paulin, Jayac, Nadaillac-le-Sec, canton de Salaignac ; à Plazac, canton de Montignac ; à Miremont, canton de Lebugue ; etc.

Les mines de Nadaillac-le-Sec font partie de ce plateau dont j'ai déjà eu occasion de parler page 15 de cette notice (2).

Arrondissement de Bergerac, sept, savoir : deux à *Monclar*, commune de Clermont-Beauregard ; un à *Larigaudie*, dont l'eau motrice est fournie par le Cremps, commune de Saint-Hilaire-

(1) *Journal des mines*, t. XXXVII, p. 60; 1815.
(2) Voyez au reste *Journal des mines*, t. XXI, p. 467; 1807.
Ibid. t. XXII, p. 8.
Ibid. t. XXVIII. p. 101. 1810.

Digitized by Google

d'Estissac, tous trois dans le canton de Villamblard ; deux à *la Mouline*, commune de Sainte-Croix-de-Montferrand ; un à *Sainte-Croix-de-Montferrand*, tous trois sur le ruisseau de la Couze et dans le canton de Beaumont ; enfin un à *la Brame*, dont l'eau motrice est fournie par le Dropt, commune de Saint-Sernin-de-Biron, canton de Monpazier.

Dans cet arrondissement, des exploitations sont ouvertes sur les bords de la Dordogne, à Saint-Capraise et Lanquais, canton de Lalinde ; à Monthydier (1), canton de Bergerac. Sur les bords du Dropt, à Saint-Sernin de Biron, canton de Monpazier. Sur les bords du Candon, à Saint-Georges-de-Monclard, canton de Villamblard.

L'abondance des mines de fer est telle, dans ce département, que non-seulement les exploitations suffisent à alimenter les trente-huit hauts-fourneaux que je viens de nommer, mais encore qu'elles alimentent ceux de la *Haute-Vienne*, de la *Corrèse* et en partie celles des départemens de *la Charente* et de *la Gironde*, où l'on opère un mélange avec les minerais extraits dans les landes des environs de Bordeaux, minerais qui seuls produisent une fonte cassante (2).

La seule variété de minerai de fer de la *Dordogne*, variété qui se rencontre aussi dans *la Charente*, *le Lot* et le *Lot-et-Garonne*, est celle qu'on désigne sous le nom de *fer oxidé argileux*, vulgairement *mine en roche*. Elle se trouve disposée d'une manière assez irrégulière et en couches peu distinctes parmi des bancs de sable et d'argile ferrugineuse ; on y trouve aussi, mais rarement, des fragmens d'hematite brune mamelonnée.

La richesse des mines du Périgord est variable ; celles du centre du département, celles qu'on exploite aux environs d'Exideuil, rendent jusqu'à 45 et 50 pour cent ; les autres ne produisent guères que 30 à 33.

---

(1) *Observations sur les mines et usines du département de la Dordogne*, par M. Allou. (*Journal des mines*, t. XXXVII, p. 60.) 1815.

(2) *Ibid. ibid.*, p. 51.

Digitized by Google

Quant à l'exploitation, elle se réduit sur quelques points à ramasser le minerai dans les sillons du labourage; à Exideuil on l'extrait par des puits qui ont dix-sept à quarante mètres de profondeur (1).

Lot-et-Garonne.

Ce département compte six hauts-fourneaux, je n'en puis nommer que cinq, répartis de la manière suivante:

Arrondissement de Nérac, un à *Neuffons*, commune de Castel-Jaloux, canton de ce nom, sur la rivière d'Avane; il tire son minerai dans la commune de Fargues, canton de Damazan.

Arrondissement de Villeneuve-d'Agen, quatre, savoir: un à *Grèze;* un à *Sauveterre*; un au lieu dit, *le Moulinet*, commune de Saint-Front; un à *Cuzorn*, commune de ce nom; ces trois derniers échelonnés sur la Lémance, dans le canton de Fumel et à la limite du département du Lot.

Les minerais que l'on traite dans ces fourneaux sont les mêmes que ceux du département de la Dordogne, comme je l'ai dit page 381. C'est dans la partie montueuse de cet arrondissement que les exploitations sont ouvertes.

Lot.

Il n'existe qu'un seul fourneau dans ce département, il est situé dans l'

Arrondissement de Gourdon, à *Bourzolles*, sur le ruisseau de la Borrèze, canton de Souillac, à la limite du département de la Dordogne.

Le minerai qu'on y emploie est un oxide de fer argileux, compacte, en grosses masses tuberculeuses et souvent à couches concentriques. Après avoir été lavé, il rend un peu plus du tiers de son poids, on le tire des mines qui sont à la frontière septen-

(1) *Journal des mines*, t. XXXVII, p. 56, 57 et 60.

Digitized by Google

trionale du département, savoir : à Nadaillac-le-Sec, qui dépend de la Dordogne ; à Nespouls, qui dépend de la Corrèze et à Cressensac, qui appartient au Lot (1).

La mine de *Cressensac* appartient à ce plateau secondaire dont j'ai eu occasion de parler page 15 de cette notice (2). Elle dépend du canton de Martel et consiste en une couche d'argile sablonneuse qui contient du minerai de fer irrégulièrement disséminé dans son sein ; il se présente soit en rognons, soit en veines. Les rognons sont des masses tuberculeuses ou arrondies, composées d'oxide de fer argileux compacte et formées ordinairement de couches concentriques de différentes couleurs, savoir : brunes, d'un brun rougeâtre et quelquefois d'un rouge de brique ou d'un jaune d'ocre ; l'exploitation se fait, tantôt à ciel ouvert, tantôt par des puits de sept à huit mètres (3).

On cite, dans le même arrondissement, les mines de *Liobart*, qui sont en partie dans le canton de Gourdon, en partie dans le canton de Salviac ; elles ont été exploitées sur une foule de points pour approvisionner la forge catalane de Groleza ; mais, depuis que cette forge est détruite, l'extraction est abandonnée (4).

Arrondissement de Cahors. Sous le nom de *mines de fer des Arques*, on exploite, à la limite des arrondissemens de Cahors et de Gourdon, dans les communes de Monclera, Saint-André, les Arques, canton de Cazals ; dans celles de Vaisse, Goujougnac, Lherm, Canourgues et les Junies, canton de Catus (5), des mines semblables aux précédentes par leur gisement, et composées comme elles d'oxide de fer brun argileux (6). Elles ali-

(1) *Statistique minéralogique du département du Lot;* par M. Cordier (*Journal des mines*, t. XXII, p. 8) ; 1807.

(2) *Journal des mines*, t. XXI, p. 466 et 467.

(3) *Journal des mines*, t. XXII, p. 10-12.

(4) *Ibid, ibid*, p. 25 et 27. Voir aussi *Journal des mines*, t. XXI, p. 467 et 468.

(5) *Journal des mines*, t. XXII, p. 21-24.

(6) *Ibid.*, t. XXI, p. 468.

Digitized by Google

mentent les trois forges catalanes des Arques, de la Butte, et de Péchaurié (1).

Dans cette localité le minerai se présente sous des formes extrêmement variées (2).

Aveyron.

Dès 1806, M. Blavier avait indiqué les divers points (3) où il serait possible d'établir des hauts-fourneaux dans ce département. On n'a songé que vingt ans plus tard à tirer parti des divers minerais qu'il renferme, et en particulier du minerai de *fer hydraté*, qui y paraît assez abondant. Aujourd'hui, neuf hauts-fourneaux sont *autorisés* dans l'Aveyron; ils sont ainsi répartis :

Arrondissement de Villefranche, huit; savoir : quatre à *Firmy* et quatre à *Lagrange;* tous dans le canton d'Aubin.

On exploite pour ces usines des minerais de fer très-variés :

Du fer carbonaté lithoïde, aux mines ouvertes dans le terrain houiller d'Aubin; aux mines de Trepalon et de Fraux; Flagnac, Livinhac-le-Haut, et Saint-Santin, canton d'Aubin.

Du fer oxidé rouge, aux mines de Montbazens, Lugan, Roussenac, canton de Montbazens. Là, le fer oxidé rouge se présente en couches superficielles (4).

Du fer hydraté, aux mines de Veuzac, près Villefranche, où l'on trouve, dans le calcaire, de petits amas de fer oxidé rouge, et même des grains oolithiques ferrugineux qui, en ce point, forment une couche puissante (5).

---

(1) *Journal des mines*, t. XXII, p. 12-19.

(2) *Analyses des minerais de fer de la vallée des Arques* (département du Lot), *et des scories des forges qu'ils alimentent; par* M. P. Berthier (*Journal des mines*, t. XXVII, p. 193-212) 1810.

(3) *Statistique minéralogique du département de l'Aveyron*; par M. Blavier (*Journal des mines*, t. XIX, p. 36-50) 1806.

(4) *Mines et minières métalliques abandonnées ou qui n'ont pas encore été exploitées en France*, p. 35; 1826.

(5) *Mémoire sur l'existence du gypse et de divers minerais métalliques dans*

Digitized by Google

Du fer oxidulé, à Combenègre et Bosplo, commune de Morlhon, près Villefranche, sur la rive gauche de l'Aveyron (1).

Arrondissement de Rhodez, un seul *aux Bardels*, commune de Muret, canton de Marcilhac.

Je citerai dans cet arrondissement : les minerais ferrugineux de Boutonnet, commune du Monastère, canton de Rhodez, et au sud de cette ville ; la concession dite de *Solzac et Mondalazac*, qui embrasse toutes les mines de fer existant dans la commune de Salles-Comtaux.

A Saint-Cyprien, canton de Conques, il existe, dans un quarz blanc-laiteux, des amas contemporains d'*hématites brunes* (2), analogues à celles de l'Arriége, dont j'ai parlé page 373. Tout près du même point, à Kaymar, commune de Pruines, dans la plaine de Lunel, canton de Marcilhac, on observe un grès parfois tellement chargé d'oxide de fer qu'il donne naissance à une couche de *fer oxidé rouge* de plusieurs pieds de puissance (3). Cette couche, dit l'auteur du Mémoire auquel j'emprunte ces détails, sera d'un grand secours pour les usines à fer actuellement en construction dans le département de l'Aveyron.

---

la partie du Lias du sud-ouest de la France ; par M. Dufrenoy. (*Annales des mines*, t. II, p. 359 ; deuxième série) 1827.

(1) *Considérations générales sur le plateau central de la France, et particulièrement sur les terrains secondaires qui recouvrent les pentes méridionales du massif qui le compose ;* par M. Dufrenoy. (*Annales des mines*, t. III, p. 60 et 61, deuxième série) 1828.

(2) *Même Mémoire.* (*Annales des mines*, t. III, p. 60, deuxième série) 1828.

(3) *Des formations secondaires qui s'appuient sur les pentes méridionales des montagnes anciennes du centre de la France ;* par M. Dufrenoy. (*Annales des mines*, t. V, p. 193 ; deuxième série) 1829.

Digitized by Google

RÉCAPITULATION.

CINQUIÈME DIVISION MINÉRALOGIQUE.

SEIZIÈME ARRONDISSEMENT (1).

Ardèche	5
Gard	7
Lozère	0
Hérault	0
Pyrénées-Orientales	0

DIX-SEPTIÈME ARRONDISSEMENT (2).

Basses-Pyrénées	2
Arriège	0
Tarn	1
Tarn-et-Garonne	2
Landes	8

DIX-HUITIÈME ARRONDISSEMENT.

Gironde	4
Charente-Inférieure	0
Charente	9
Dordogne	38
Lot-et-Garonne	6
Lot	1
Aveyron	9
Ensemble pour dix-sept départemens	92
Au commencement de 1826, M. Héron de Villefosse en indiquait tant en activité que hors d'activité dans la cinquième inspection (3)	56
Différence	36

(1) Cet arrondissement comprend en outre le département de l'*Aude*.

(2) Cet arrondissement comprend en outre les départemens de la *Haute-Garonne*, du *Gers*, et des *Hautes-Pyrénées*.

(3) La cinquième division ou inspection minéralogique comprend en tout 21 départemens.

Digitized by Google

RÉCAPITULATION GÉNÉRALE.

Première division minéralogique	71
Deuxième division	87
Troisième division	231
Quatrième division	56
Cinquième division	92
Ensemble	537

Tel était le nombre des hauts-fourneaux *autorisés* en France à la fin de 1830 (1).

Au commencement de 1826, M. Héron de Villefosse en indiquait tant en activité que hors d'activité. 427

Différence. 110

Je remarquerai de suite que huit départemens figurent pour plus de moitié dans ce nombre de 537 ; ce sont les suivans :

Haute-Marne	60
Côte-d'Or	40
Dordogne	38
Haute-Saône	37
Ardennes	32
Meuse	25
Nièvre	25
Cher	17
Ensemble	274

Le tableau suivant, disposé par ordre alphabétique, rappelle tous les départemens où j'ai indiqué l'existence du *fer hydraté*, et renvoie à la page de cette notice où sont donnés les détails relatifs à chacun d'eux.

---

(1) J'ai cité l'ordonnance du 31 décembre 1830 qui autorise le fourneau d'Eclaron, arrondissement de Vassy, département de la Haute-Marne.

Je rappelle ici que je n'ai pas compté les trois fourneaux *autorisés* à Fins (Allier).

Digitized by Google

TABLEAU DES DÉPARTEMENS PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

Départemens où l'on trouve du *fer hydraté*.	Nombre de hauts-fourneaux qu'ils renferment.	(A)	Pages de cette notice. (1)	Départemens où l'on trouve du *fer hydraté*.	Nombre de hauts-fourneaux qu'ils renferment.	(A)	Pages de cette notice. (1)
Ain	0	4e	362	D'autre part	274	»	»
Allier	6	3e	136	Loire-Inférieure.	5	1re	481*
Ardèche	5	5e	367	Loir-et-Cher	1	1re	474*
Ardennes	32	2e	111	Lot	1	5e	382
Arriège	0	5e	373	Lot-et-Garonne.	6	5e	382
Aveyron	9	5e	384	Lozère	0	5e	370
Calvados	0	2e	107	Maine-et-Loire.	1	1re	478*
Charente	9	5e	377	Marne	1	2e	109
Charente-Infér.	0	5e	377	Marne (Haute).	60	3e	125
Cher	17	3e	134	Mayenne	6	1re	479*
Corrèse	4	1re	475*	Meuse	25	2e	110
Côte-d'Or	40	3e	129	Morbihan	7	1re	482*
Côtes-du-Nord.	4	1re	482*	Moselle	14	3e	114
Creuse	0	1re	476*	Nièvre	25	3e	132
Dordogne	38	5e	378	Nord	5	2e	108
Doubs	12	4e	359	Orne	14	2e	105
Drôme	3	4e	365	Pyrénées (Basses)	2	5e	372
Eure	10	2e	107	Pyrénées (Orien).	0	5e	371
Eure-et-Loir	1	1re	473*	Rhin (Bas)	4	3e	117
Gard	7	5e	368	Rhin (Haut)	5	3e	118
Gironde	4	5e	377	Sarthe	3	1re	480*
Hérault	0	5e	370	Saône (Haute).	37	3e	120
Ille-et-Vilaine	6	1re	480*	Saône-et-Loire.	12	3e	137
Indre	15	1re	477*	Sèvres (Deux)	1	1re	475*
Indre-et-Loire.	3	1re	474*	Tarn	1	5e	374
Isère	15	4e	363	Tarn-et-Garonne	2	5e	375
Jura	12	4e	361	Vienne	3	1re	476*
Landes	8	5e	376	Vienne (Haute).	9	1re	476*
Loire	14	4e	357	Vosges	8	3e	119
Loire (Haute)	0	4e	359	Yonne	3	3e	132
A reporter	274			TOTAL	537		

(A) Le chiffre placé dans cette colonne indique à quelle *division minéralogique* appartient chaque département.

(1) Tous les chiffres de cette colonne qui sont marqués d'une étoile se rapportent au tome 51 de la *Revue Encyclopédique*; les autres se rapportent au présent tome 52.

Digitized by Google

Dans le commerce, les fontes et les fers ont conservé les dénominations des anciennes provinces. En jetant les yeux sur le tableau que j'ai placé à la page suivante, on verra que la presque totalité des hauts-fourneaux de France sont concentrés dans la Normandie, la Bourgogne, le Berri, le Nivernais, la Champagne, la Lorraine, la Franche-Comté et le Périgord.

Digitized by Google

OUEST.		CENTRE.		EST.	
Bretagne (6).....	23	Orléanais (9).....	2	Champagne (20)....	93
Poitou (7).....	4	Touraine (10).....	3	Les trois Evêchés(21)	14
Anjou et Maine (8)..	11	Bourgogne (11).....	55	Lorraine (22).....	33
	38	Berri (12).....	32	Alsace (23).....	9
		Nivernais (13).....	25	Franche-Comté (24).	61
		Bourbonnais (14).....	6	Bresse. Bugey (25).	0
		Aunis. Saintonge. Angoumois (15).	9		210
		Marche. Limousin (16).....	0		
		Auvergne. Velay (17).....	0		
		Forez (18).....	14		
		Lyonnais(19).....	0		

NORD.	
Boulonais et Artois (1).....	0
Hainaut français et Cambresis(2)..	5
Picardie (3).....	0
Normandie. Perche(4).....	24
Ile-de-France. Brie. Gâtinais (5)..	0

SUD.	
Roussillon et Cerdagne(26).....	0
Foix. Couserans (27).....	0
Cominge. Bigorre (28).....	0
Béarn. Navarre (29).....	2
Guyenne et Gascogne(30).....	18
Périgord (31).....	38
Quercy (32).....	1
Rouergue (33).....	9
Languedoc. Vivarais. Gevaudan. Albigeois (34).....	15
Provence (35).....	0
Dauphiné (36).....	18
Comtat Venaissin (37).....	0

Nord (29). Centre (159). Sud (101).	289
Ouest.....	38
Est.....	210
Ensemble.....	537 hauts-fourneaux.

(1) Pas-de-Calais.
(2) *Nord* (*).
(3) Somme.
(4) *Orne, Eure*, Calvados, Manche, Seine-Inférieure.
(5) Aisne, Oise, Seine, Seine-et-Oise, Seine-et-Marne.
(6) *Ille-et-Vilaine, Loire-Inférieure, Côtes-du-Nord, Morbihan*, Finistère.
(7) *Deux-Sèvres, Vienne*, Vendée.
(8) *Mayenne, Sarthe, Maine-et-Loire.*
(9) *Eure-et-Loir, Loir-et-Cher*, Loiret.
(10) *Indre-et-Loire.*
(11) *Côte-d'Or, Saône-et-Loire, Yonne.*
(12) *Indre, Cher.*
(13) *Nièvre.*
(14) *Allier.*
(15) *Charente*, Charente-inférieure.
(16) *Corrèze, Haute-Vienne*, Creuse.
(17) Cantal, Haute-Loire, Puy-de-Dôme.
(18) *Loire.*
(19) Rhône.
(20) *Ardennes, Marne, Haute-Marne*, Aube.
(21) *Moselle.*
(22) *Vosges, Meuse*, Meurthe.
(23) *Haut-Rhin, Bas-Rhin.*
(24) *Doubs, Jura, Haute-Saône.*
(25) Ain.
(26) Pyrénées-Orientales.
(27) Arriège.
(28) Hautes-Pyrénées.
(29) *Basses-Pyrénées.*
(30) *Gironde, Landes, Lot-et-Garonne*, Gers.
(31) *Dordogne.*
(32) *Lot.*
(33) *Aveyron.*
(34) *Gard*, Haute-Garonne, Aude, Hérault, *Tarn-et-Garonne, Ardèche*, Lozère, *Tarn.*
(35) Basses-Alpes, Bouches-du-Rhône, Var.
(36) Hautes-Alpes, *Drôme, Isère.*
(37) Vaucluse.
(**)

(*) Tous les départemens écrits en italique sont ceux où il y a des hauts-fourneaux.

(**) Il ne manque ici que la Corse pour avoir les 86 départemens de la France actuelle.

Digitized by Google

Il résulte de ce qui précède que le *fer hydraté* peut être considéré comme alimentant aujourd'hui environ 450 hauts-fourneaux (1) en France, car il n'y a que ceux qui avoisinent les Alpes et les Pyrénées qui consomment du *fer spathique*. Le nombre de ceux qui ajoutent du *fer oligiste* aux minerais hydratés est très-petit, comme on l'a vu ; et quant au *fer carbonaté lithoïde*, on sait combien il est peu abondant dans les terrains houillers de la France.

La différence entre le nombre total auquel je suis arrivé et celui donné par M. Héron de Villefosse, au commencement de 1826, est 110. Mais comme j'ai nommé un certain nombre de fourneaux que cet ingénieur avait omis, cette *différence* n'exprime pas l'*augmentation* des hauts-fourneaux pendant les cinq années de 1826 à 1830. Pour mettre à même de juger ce mouvement avec exactitude, je vais présenter un tableau du nombre des *autorisations données à nouveau* (2) dans chacune des trente dernières années.

---

(1) Il pourrait en alimenter un bien plus grand nombre, car pour les usines qui ont peu d'activité, si l'on met de côté quelques exceptions, c'est toujours une question de combustible ou de force motrice qui entrave leur travail.

(2) J'ai eu soin de laisser de côté les décrêts ou ordonnances qui *autorisent le rétablissement* de tel ou tel fourneau abandonné depuis un tems plus ou moins long.

Digitized by Google

ANNÉES.	NOMBRE DE DÉCRETS et ORDONNANCES.	
1800	1	
1802	1	
1803	1	
1804	3	9
1808	2	
1811	1	
1814	1	
1818	2	
1819	1	
1820	1	
1821	12	39
1822	3	
1823	2	
1824	6	
1825	11	
1826	13	
1827	16	
1828	18	
1829	14	80
1830	13	
Alais (Gard) (1)	6	
En tout	128	128
En 1830 je trouve	537	hauts-fourneaux.
Donc en 1800	409	existaient.

Si l'on considère maintenant que, 1° dans le nombre de 537, j'ai compris quelques fourneaux comme celui de *la Combe-de-Lancey* (page 364), qui en 1794 était depuis long-tems en chômage; comme ceux de *Sonnant* et de *la Grande-Chartreuse* (Isère), qui marchaient encore en 1794, mais qui étaient *peut-être* détruits en 1800; que 2° je n'ai compté dans le tableau ci-dessus que les autorisations données à *nouveau*, et que quelques usines, dont les travaux avaient peut-être cessé à une époque antérieure à

(1) Je ne connais pas la date de l'ordonnance qui autorise les fourneaux d'Alais.

Digitized by Google

1800, ont été *rétablies* (1); si l'on considère surtout que le département de la Dordogne figure pour trente-huit dans mes tableaux, et qu'en 1801 il ne possédait que vingt-six hauts-fourneaux, on verra que, même en supposant quelques omissions, le chiffre de 409 exprime le MAXIMUM *des hauts-fourneaux existans en France en* 1800.

Dans un rapport fait récemment à la *Société du Bulletin universel* par M. PERDONNET, rapport que le *Journal du Commerce* a donné par extrait dans son numéro du 13 mai 1831, on porte à 450 le nombre des hauts-fourneaux qui existaient en 1801 sur le sol de la France *réduite à son état actuel*, et l'on compte que 420 de ces fourneaux étaient alors en activité.

J'ignore d'après quels renseignemens ce chiffre a été adopté, car on n'a aucune donnée précise sur la fabrication du fer en France à cette époque, et l'on conçoit qu'il devait en être ainsi, puisque la France alors sortait à peine d'un état où elle était partagée en provinces plus ou moins étrangères les unes aux autres. Voici ce qu'on lit à ce sujet dans un travail rédigé en 1794 :

« On ne peut donner sur la fonte et la fabrication du fer, en France, avant la révolution, que des notions partielles et bornées à quelques-unes des anciennes provinces. La guerre a fait éclore un grand nombre de nouvelles usines, et, dans toutes, le travail redouble d'activité (2). »

A la vérité M. HASSENFRATZ annonce (3) que, « sur un registre où sont notés les noms et la situation de toutes les usines qui existaient en 1792, il a trouvé *environ* 600 hauts-fourneaux » ; et *évaluant* le nombre de ceux qui avaient pu être ajoutés par suite de l'agrandissement de la France, il portait à 800 *au moins* le nombre de ceux qui existaient au moment où

(1) Par exemple le fourneau de *Bosseneau* (Ardennes), celui de *Maranville* (Haute-Marne), etc.

(2) *Aperçu de l'extraction et du commerce des substances minérales en France* (*Journal des mines*, n° 1, p. 64), vendémiaire an III, (septembre 1794).

(3) *Sidérotechnie*. Préface, p. v. in-4°, 1812.

Digitized by Google

il écrivait. Cependant, en 1810, M Héron de Villefosse avait dit : (1)

« L'état actuel des mines et usines à fer de l'empire *n'est pas entièrement constaté;* il résulte cependant des renseignemens recueillis par le conseil des mines que l'administration a connaissance exacte de treize cents usines à traiter le fer ; ces établissemens sont en activité dans soixante départemens de l'empire ; ils renferment *environ six cents hauts-fourneaux.* »

Ce chiffre se rapproche probablement beaucoup de la vérité ; aussi, au commencement de 1826, M. Héron de Villefosse trouva-t-il dans la France, *réduite à son état actuel*, 427 hauts-fourneaux, savoir :

En activité.	379
Hors d'activité.	40
Isère (colonne d'observations).	8
Ensemble.	427 (2)
J'ai nommé trente hauts-fourneaux que n'avait pas comptés M. Héron de Villefosse.	30
Autorisations données depuis 1826.	80
Total en 1830.	537

Mais revenons au rapport de M. Perdonnet.

Le chiffre qu'il a adopté est évidemment forcé, et l'on conçoit pourquoi il s'est laissé entraîner à l'admettre légèrement, c'est qu'il était préoccupé de la pensée de montrer à *la Société du Bulletin* les *progrès* développés par la concurrence (3). Ainsi il a dit : « En 1801, avec quatre-cent-vingt fourneaux, il a été produit cent douze milles tonnes (4) de fonte (deux cent soixante-

(1) *Richesse minérale*, t. I, p. 407. In-4°, 1810.

(2) *Annales des mines*, t. XIII, p. 546; tableau n° 1.

(3) *La concurrence*, dit l'auteur, a réussi beaucoup mieux que n'avaient pu le faire les conseils des gens de l'art, à faire entrer l'industrie du fer dans la voie des améliorations.

(4) La tonne comptant pour 1000 kilogrammes.

Digitized by Google

six tonnes par fourneau); en 1828, avec trois cent soixante-dix-neuf appareils semblables, on a produit cent quatre-vingt-quatre mille tonnes de fonte (quatre cent quatre-vingt-cinq par fourneau), DONC la *concurrence* a déterminé des améliorations nombreuses dans le travail, puisqu'un fourneau, en 1828, a produit presque le double (le rapport exact est celui de neuf à cinq) de ce qu'il produisait en 1801.

D'abord, et en laissant de côté la petite inexactitude des chiffres (1), il eût fallu distinguer *l'activité plus grande* donnée aux divers établissemens et *les progrès de l'art*. De cette distinction il serait résulté que la concurrence a, en effet, poussé chaque fabricant à produire plus qu'il ne produisait; on aurait vu que le prix toujours croissant du combustible (2) avait déterminé chacun d'eux à exercer une surveillance un peu plus scrupuleuse sur les consommations; mais on aurait reconnu aussi que les progrès de l'art avaient été *presque nuls* en France. On conçoit en effet que lorsqu'un fabricant est constamment obligé de *se défendre* et de *veiller à sa conservation*, son esprit se tourne peu vers les perfectionnemens; *il les craint*, voilà tout.

On assure que cette concurrence effrénée nous procure le fer à bien meilleur marché. Voici un tableau où se trouvent en regard les prix de 1785 et de diverses époques récentes.

---

(1) Cette inexactitude porte sur ce qu'il n'y pas avait quatre cent vingt fourneaux en activité en 1801, et sur ce qu'il y en avait plus de trois cent soixante-dix-neuf en 1828.

(2) En 1785, un double stère de bois de chêne revenait, au fourneau de Massevaux, à 2 fr. 35 c. (DIETRICH, t. II, p. 93). Il n'y a aucune exagération à dire que ce prix a quintuplé dans ces dernières années.

Digitized by Google

PRIX DE 1,000 K. DE FER SUR LES LIEUX EN 1785.		PRIX DE 1,000 K. DE FER SUR LES LIEUX (7).	
Gros fers d'Alsace (1).....	320 fr.	*Fers de Champagne.*	
Fers d'Ulemain (Lorraine).		En 1816, 410 f.	Prix minimum.
290 à	300 (2)	1827, 500	Prix maximum.
Fers du Châtelet (baillage de Neufchâteau(3).....	270	*Fers du Berri.*	
Fers de la forge de l'Hôte du Bois (baillage de St-Diez)		1816, 500 f.	Prix minimum.
270 à	280 (4)	1827, 680	Prix maximum.
Fers de Kastel (baillage de Schambourg (5).....	240	*Fers de Normandie.*	
		1816, 550 f.	Prix minimum.
		1826, 620	Prix maximum.
		Fonte de Franche-Comté.	
		1816, 195 f.	Prix minimum.
Fonte de Franche-Comté (6)	120 fr.	1826, 300 (8)	Prix maximum.

La différence est énorme, et l'inspection de ce tableau dispense de tout commentaire.

Serait-ce que la *main-d'œuvre* a beaucoup varié de prix et que le sort de l'ouvrier a été remarquablement amélioré ?

En 1785, le prix de façon de mille kilog. de fer variait en

(1) DIETRICH, t. II, p. 14, in-4°, 1789.

(2) *Ibid.*, t. III, p. 52. 1799.

(3) *Ibid.*, p. 55.

(4) *Ibid.*, p. 108.

(5) *Ibid.*, p. 115.

(6) *Ibid.*, t. II, p. 18.

(7) *Voyez* le tableau n° 7, de l'*Enquête sur les fers*, in-4°, j'y ai puisé les prix donnés dans cette colonne.

(8) Des marchés ont été faits à 320 fr.

Digitized by Google

Alsace de 14 à 16 fr. (1); en Lorraine, il était de 16 fr. (2); aujourd'hui il varie de 13 à 14 fr. (3).

Tout ici a tourné en faveur *du propriétaire* d'usines et du *propriétaire* de bois.

Les baux se passent à des prix décuples de ce qu'ils étaient il y a trente ans. Les bois ont quintuplé de valeur dans le même tems.

La position du *producteur* ou *fermier* a peu changé; le moindre des inconvéniens de cette position est d'offrir *l'incertitude* après LE TRAVAIL. Celle du *consommateur* est évidemment plus mauvaise, et pourtant la part de l'*ouvrier* est, à coup sûr, INSUFFISANTE.

En comparant plus haut le prix de façon donné en 1785, et le prix actuel, je ne prétends pas dire qu'en général le prix de la main-d'œuvre n'a pas augmenté, même dans l'industrie métallurgique. Je sais très-bien qu'autrefois un maître fondeur gagnait 30 à 36 fr. (1) par mois, et qu'aujourd'hui il gagne 50 à 60 fr.; je sais très-bien qu'un journalier gagnait de 0 fr. 80 c. à 1 fr. par jour, et qu'aujourd'hui il gagne 1 fr. 25 c. à 1 fr. 50; mais hâtons-nous d'ajouter que cette classe d'hommes est AU MOINS *aussi misérable* qu'autrefois, car le prix des choses nécessaires à la vie a augmenté dans une proportion plus grande que le salaire. On peut même dire que le *salaire* comparé *au prix de vente*, je ne dirai pas du fer, car le prix de façon n'ayant pas varié, j'aurais trop d'avantage; mais que le salaire comparé au prix de vente de la fonte, par exemple, en était une fraction plus importante qu'aujourd'hui. En effet, supposons qu'un fourneau rende soixante mille kilog. par mois, la main-d'œuvre d'un maître fondeur, payé à 36 fr. par mois, figurait pour 0 fr. 60 c.

(1) DIETRICH, t. II, p. 19, 27, 94 et 96.

(2) *Ibid.*, t. III, p. 10, 52 et 439.

(3) Malgré ce désavantage apparent, le forgeron peut gagner un peu plus aujourd'hui, parce que chaque usine travaille *un plus grand nombre de mois* qu'autrefois. C'est même à cela, pour cette industrie, que se réduisent à peu près, les *grands perfectionnemens* que l'on attribue à la concurrence.

(4) DIÉTRICH, t. II, p. 39, et t. III, p. 58.

Digitized by Google

par mille kilog., c'est-à-dire pour $\frac{1}{200}^{me}$ dans le prix de vente, qui était 120 fr. (1).

Cette main-d'œuvre d'un fondeur, payé à 60 fr. par mois, figure pour 1 fr. par 1000 kilog., c'est-à-dire pour un $\frac{1}{247}^{me}$ dans le prix de vente qui est 247 fr. (moyenne entre 195 et 300 fr.) (2).

Ainsi en 1785, *la part de l'ouvrier* (3) *dans le prix de vente était* PLUS IMPORTANTE *qu'aujourd'hui.*

Elle était de $\frac{1}{200}^{me}$;

Elle n'est que de $\frac{1}{247}^{me}$.

De tout ce qui précède, il résulte que les économistes qui veulent faire l'éloge *de la concurrence*, *des progrès* qu'elle a réalisés, *du bon marché* qu'elle procure aux consommateurs, de la diminution qu'elle tend à amener dans l'*intensité de* L'EXPLOITATION *d'une classe par l'autre*, doivent, à l'exemple de leur maître (M. J.-B. Say), éviter de citer l'industrie du fer. Cette industrie est-elle par là mise hors de cause? Assurément non. Les faits que je cite ne prouvent qu'une chose; c'est que *l'économie politique*, telle que l'ont enseignée les *économistes du* 18e *siècle et leurs successeurs*, est INCOMPLÈTE. Son insuffisance se manifeste de toutes parts, et cependant, telle est la *foi* des industriels éclairés de notre époque dans le *principe de la concurrence*, que les désastres dont ils ont été tant de fois les témoins, et qui chaque jour les menacent, n'ont pu les ébranler. Placés entre la guerre qui nait de la libre concurrence et la paix que donnaient les jurandes, les maîtrises, les corporations, ils ont noblement choisi de *mourir en combattant* plutôt que de *vivre en travaillant* sous l'empire d'une organisation rétrograde et usée; en cela, ils ont servi puissamment la cause du progrès. Mais aujourd'hui que les lisières de l'industrie enfant sont brisées sans crainte de les

(1) *Voyez* le tableau placé à la page 396.

(2) *Ibid. ibid.*

(3) Je n'ai pris que le maître fondeur; la comparaison resterait la même en prenant tous les ouvriers et faisant la somme de leurs salaires.

Digitized by Google

voir renouer, aujourd'hui que de si nombreuses victimes sont là pour témoigner de l'impuissance du remède employé, n'est-il pas tems d'appeler de tous nos vœux une *organisation nouvelle* plus protectrice et plus large que l'organisation passée, plus active et plus féconde que la concurrence? Pour moi, j'en ai la conviction profonde, et je ne sais que la DOCTRINE DE SAINT-SIMON qui porte en son sein les germes de la puissance qui sera nécessaire pour régulariser un jour l'industrie métallurgique de la France. SEULE, elle donne les moyens de résoudre ce problème, qui n'est qu'un cas très-particulier de l'organisation matérielle prise dans son ensemble. J'engage ceux qui s'occupent de pareilles questions à ne pas se hâter de *juger* avant d'avoir *examiné* une doctrine qui mérite l'attention de tous les hommes éclairés, l'amour de tous les cœurs généreux.

Henri FOURNEL,

Ingénieur au corps royal des mines, ex-directeur des mines, forges et fonderies du Creusot.

POÉSIE.

AUX PHILOSOPHES.

(DEUXIÈME ARTICLE.)

(Voy. t. LI, cahier d'août, p. 499.)

De la Poésie de notre époque.

Nous terminions notre précédent article en disant que toute la poésie de l'époque était empreinte de ce caractère de profonde désolation qui ne peut manquer de se manifester dans une crise de renouvellement. Les philosophes, disions-nous, ont engen-

Digitized by Google

dré le doute; les poètes en ont senti l'amertume fermenter dans leur cœur, et ils chantent le désespoir; ils chantent, glorieux mais tristes, entre une tombe et un berceau, entre un ordre social qui achève de s'écrouler et un nouveau monde qui va naître: et nous leur reprochions de tenir plutôt les yeux tournés vers le passé que vers l'avenir.

Nous tenons à démontrer que tel est, en effet, le caractère de la poésie de notre tems. Voulez-vous connaître, d'une époque, son essence même, sa pensée la plus intime, sa vie intellectuelle, sa vie morale, prenez ses poètes: vous trouverez en eux tout cela, et de plus vous y trouverez le germe de l'époque suivante. Les poètes sont des hommes de désir, et c'est leur pensée qui engendre. Ainsi, pour prendre l'exemple le plus rapproché de nous, le dix-huitième siècle est, bien plus qu'on ne le croit, en germe dans la poésie du dix-septième. Toutes les attaques des philosophes contre la noblesse et l'inégalité des rangs avaient été devancées par les attaques aussi vives de Boileau et de Molière. Si donc la poésie ne faisait pas entendre aujourd'hui ce concert de douleur qui annonce le besoin d'une régénération sociale, et si en même tems elle ne jetait pas déjà, dans toutes les ames capables de la sentir, le germe de cette régénération; si elle n'y versait pas, avec la douleur de ce qui est, le désir de ce qui doit être; en un mot si elle n'était pas, ce qu'elle a toujours été, prophétique, nous aurions tort de représenter l'état actuel de la société comme une crise qui doit enfanter une société nouvelle.

Or il semble, au premier coup d'œil, que les objections abondent contre notre manière de juger la période poétique actuelle. On nous citera en foule des œuvres et des noms d'artistes qui paraissent détruire cette opinion. Que faites-vous de Walter Scott, dira-t-on? que faites-vous de Cooper? Oubliez-vous la chanson de Béranger? Voilà des œuvres qui n'ont pas ce caractère de tristesse, de doute, de scepticisme, dont vous parlez. Béranger fait des odes comme Horace et Anacréon, et il n'est pas de poète plus populaire que lui. Le poète et le siècle ne sont

Digitized by Google

donc pas si tristes que vous les faites. Walter Scott est si peu occupé d'une régénération sociale, qu'il est bien plutôt tory que wigh; et cependant quelle immense influence ses écrits n'ont-ils pas eue sur toute la littérature européenne depuis quinze ans? Quant à Cooper, il fait le portrait de la nature, et ses sauvages, ses forêts, ses mers, ont pour nous un charme comparable à celui des plus grands poèmes. D'un autre côté, ajoutera-t-on, nierez-vous les poètes chrétiens? Oubliez-vous le plus grand de tous, oubliez-vous Lamartine? Manzoni n'a-t-il pas fait des hymnes sacrés? Tous les poètes de la restauration n'ont-ils pas plus ou moins fait un retour vers le christianisme? Tous n'ont-ils pas subi plus ou moins l'influence des écrits de M. de Chateaubriand? Voyez, le siècle débute par le *Génie du christianisme;* et à la suite de ce livre naît toute une génération d'auteurs qui vivent de son inspiration. Loin donc que le siècle, quand on le considère dans ses artistes, paraisse dévoré de tristessse et de spleen, on le dirait au contraire soutenu doucement par la religion du Christ, tandis que ses yeux se promènent avec délices sur les tableaux du passé ou sur les scènes de la nature que ses romanciers sont continuellement occupés à lui peindre, et qu'à ses oreilles résonne la délicieuse et enivrante musique de Rossini. Où donc, encore une fois, est cet accord de doute et de tristesse que vous attribuez à l'art, ce besoin d'une régénération sociale, d'une religion nouvelle, que vous lui supposez? La plupart de nos artistes, suivant capricieusement la pente naturelle de leur génie qui les porte à observer, à peindre, s'abreuvent à ces deux grandes sources de l'art, la nature et l'histoire, tandis que les plus rêveurs d'entre eux, les plus métaphysiciens, cherchent appui et consolation, inspiration et lumière, dans la religion éternelle, la religion du Christ?

Voilà ce qu'on nous dira, et il faut répondre; car nous ne sommes pas de ces barbares qui, prenant de travers de grandes prophéties d'avenir, se déshéritent sans façon du passé, parlent de l'art de notre époque avec un mépris qui fait rire, et nuisent

Digitized by Google

ainsi, sans le savoir, aux vérités qui leur ont été enseignées et qu'ils sont chargés de répandre.

Mais, pour dissiper tous les doutes et toutes les objections, il est nécessaire que nous dissertions un peu sur l'art et sur la loi de son développement : sans cela nous n'arriverions à rien de clair. Car si je vous dis que le caractère d'une époque poétique est tel ou tel, et que vous me citiez en opposition des auteurs dramatiques ou des romanciers, il faudra bien que je cherche ce qu'il y a de plus poétique en eux, la pensée avec laquelle ils font du drame et des caractères, il faudra bien que je leur demande leur pensée lyrique ; ce qui suppose que nous nous entendons, moi et le lecteur, sur cette question : A quelle condition le drame et le roman sont-ils de l'art? Ou bien, si je parle, par exemple, de l'art du moyen âge et du christianisme, et que l'on m'objecte la renaissance, l'école de Ronsard, ou celle de Racine et de Boileau, il faudra bien que je montre comment ces écoles se détachent du moyen âge, et perdent à la fois le sens moderne et l'originalité pour l'imitation. Ainsi on est toujours ramené à ces deux questions : Qu'est-ce que l'art en lui-même, et comment se développe-t-il dans le développement général de l'humanité ?

Parlons donc un instant de l'art. L'art! c'est un grand mot, que beaucoup célèbrent avec enthousiasme, sans en avoir toujours une idée bien nette.

L'homme a été placé sur la face de la terre pour achever l'œuvre que Dieu l'a chargé de terminer. Sa main est celle de Dieu lui-même, et elle se promène avec une infatigable persévérance sur la surface rude et ébauchée du globe pour la polir et l'achever; et si le monde terrestre est l'œuvre de Dieu, il est aussi l'œuvre de l'homme ; car partout déjà sa volonté et sa puissance ont laissé leur trace et leur empreinte. Aux broussailles et aux forêts qui hérissaient le front de la planète comme une chevelure sauvage, succède une douce et ondoyante chevelure

Digitized by Google

de moissons et de prairies; les fleuves obéissent à la voix et reçoivent de nouveaux lits; les torrens vagabonds dans la plaine se resserrent entre des rivages escarpés comme une digue de rochers; de nouvelles lignes d'eau se dessinent, et sillonnent la terre de leurs bassins et de leurs canaux; les montagnes s'aplanissent; les rochers, frappés par la verge des sondeurs, laissent jaillir des fontaines; et l'homme, devenu créateur de lumière, éclaire dans la nuit la face de sa planète, qui, parée de ses lanternes, se promène silencieuse parmi les ténèbres de l'espace.

Voilà l'*industrie*. Ce n'est plus la nature abandonnée à elle-même, ce n'est plus l'industrie de la nature, si l'on peut parler ainsi; c'est la nature continuée par l'homme sous un de ses aspects.

Mais si l'homme continue la nature sous un rapport par l'industrie, il la continue encore sous un autre rapport, par l'*art*.

Pensez à ces myriades de spectacles que la surface vivante de la terre, animée par le contact des cieux, engendre à chaque instant de l'éternité, et qui n'attendent pas, pour se produire toujours nouveaux, qu'un œil ou une oreille soient là pour les saisir. Que de vie, que de beauté sans cesse renaissante dans le moindre horizon! Quand les nuages promènent leurs mouvans bataillons autour d'une belle montagne, ou plongent en se courbant entre ses cimes, tantôt immobiles comme une foule de navires à l'ancre dans le port, et tantôt se balançant sans changer de lieu, ou s'éloignant rapidement comme une flotte qui met à la voile, qu'on suit l'ombre et la lumière illuminant ou obscurcissant ses vallées, et qu'on entend les eaux sourdre de ses flancs, que de proportions, d'harmonies, de beauté dans cette seule portion de la nature promenant autour du mont immobile son éternelle mobilité! Et quand l'homme était encore absent de la terre, quand son œil n'était pas là pour jouir de ces décorations, qu'importe, elles se réfléchissaient dans l'œil des animaux qui la peuplaient, et qui, en harmonie eux-mêmes avec la géométrie divine, goûtaient de cette beauté du monde les

Digitized by Google

rayons qu'ils pouvaient en saisir et qui les animaient, comme encore aujourd'hui, sans qu'ils en eussent conscience, comme l'air qu'ils respirent, la lumière qui les éclaire, la chaleur qui les échauffe, l'orage qui les effraie. Et quand il n'y aurait eu ni hommes ni animaux sur la terre, sa beauté n'en aurait pas moins contenu virtuellement l'*art*, qui devait se produire quand, par la série du progrès et la marche continue de l'œuvre de Dieu, l'homme apparaîtrait à sa surface.

Vouloir refaire la montagne serait insensé; l'imiter en petit, comme les Chinois, est une absurdité puérile; la dessiner, la peindre pour elle-même, pour en retracer les formes, les proportions, les couleurs, c'est de l'habileté graphique, ce n'est pas de l'art.

Mais tirer de la vue des forêts et des montagnes une inspiration créatrice, donner à l'habitation où les hommes se réunissent pour adorer le Dieu infini quelque chose de l'aspect de ces sublimes montagnes, et élever des temples qui s'harmonisent avec nos grands végétaux comme les petits temples de la Grèce s'harmonisaient avec les lentisques et les orangers, voilà l'*art*. C'est la montagne et la forêt changés en temple par l'homme, et reproduits par lui comme il lui convient de les reproduire. La forêt, la montagne, étaient des monumens de la nature : le temple, inspiré par elles, est un monument de l'homme. Et alors s'établit dans le monde une nouvelle harmonie : l'homme ne peut plus voir les colonnades des forêts et les autels des montagnes, sans que l'idée d'un temple à l'Éternel lui revienne en mémoire. C'est ainsi que le monde tout entier, en y comprenant l'*art*, qui en fait partie au même titre que les monumens naturels auxquels il s'ajoute, devient *symbolique*.

Le symbole! nous touchons ici au principe même de l'art.

En effet, est-ce seulement de la nature ce qu'on peut appeler *beau* qui est la source et la semence de l'art? Non : c'est aussi le laid, l'horrible, le difforme; c'est un ciel gris et terne, aussi bien qu'un ciel bleu ou un orage d'éclairs et de foudres; une terre

Digitized by Google

aride, un champ de mort, un désert, comme une forêt vierge; des cris discordans, comme des sons harmonieux; c'est tout enfin, c'est la vie universelle. Or, comment la vie du monde devient-elle art en passant par l'homme? Voilà la grande question sur cette question de l'art; voilà ce qui n'a guère été compris, ce nous semble, et ce qui a engendré tant d'opinions diverses qui se combattent.

Les philosophes qui traitent de l'esthétique disent que l'industrie a pour principe l'utile, et l'art pour principe le beau (1). Qu'est-ce que l'utile? qu'est-ce que le beau? Ce sont, disent-ils, des idées primitives; il n'y a rien à leur demander après cette définition. Ils ne s'aperçoivent pas que les artistes peignent continuellement, et comme à plaisir, des objets hideux, repoussans, horribles. Aussi que de discussions sont sorties de cette considération superficielle! que de disputes sur l'utile et le beau! Il y a toujours eu une véritable guerre entre ceux qui comprenaient l'art et ceux qui ne le sentaient pas; jamais cette guerre n'a été plus acharnée que de notre tems. Les partisans de la doctrine de l'utile veulent que les artistes ne fassent des poèmes, des statues, des tableaux que pour l'utilité sociale. Les artistes, de leur côté, réclament fièrement leur indépendance. Le poète, disent-ils, est complétement libre, il fait ce qui lui convient. Dieu l'a mis sur la terre en lui disant: Crée, et il crée. Quand il a produit son œuvre, il demande au public: Est-ce bien ou mal? mais il ne doit compte à personne du but qu'il s'est proposé. — Au moins, répondent aux artistes ceux qui ne sentent pas l'art, soyez donc fidèles à la règle du beau. Pourquoi tous ces monstres que vous vous plaisez à nous peindre? — Et l'on a poussé la folie jusqu'à demander de quelle utilité était au monde l'*Othello* de Shakspeare; on a proposé sérieusement à l'humanité d'abolir le drame: car le drame étant la peinture de

(1) Voyez, par exemple, les *Leçons* de M. Cousin; 1re année.

Digitized by Google

passions tristes ou coupables, on ne voyait pas quel avantage en résultait pour l'humanité. Il y a des gens qui croient sérieusement que l'avenir délaissera tous les produits de l'art antérieur, de même que, lorsqu'on a inventé une nouvelle machine supérieure à une autre, on laisse périr celle-ci ou on la brise. Il faut avouer que ceux qui n'ont aucun sentiment de l'art sont très-excusables de s'égarer aussi singulièrement. Ils ne pourraient être ramenés que par des raisonnemens : or l'esthétique n'a pas encore une base assez claire pour eux, et la définition que nous citions tout-à-l'heure n'est pas de nature à lui en donner une.

Voyons s'il ne s'offrirait pas naturellement une distinction plus large et plus nette, qui, en nous faisant pénétrer dans le sens profond de ces mots, *art* et *industrie*, dissiperait tout d'un coup les nuages et les controverses sur l'utile et le beau.

Par tous nos sens, par toute notre vie de relation, nous recevons des impressions, des images, nous éprouvons des attraits, des répulsions. C'est là le fonds commun de tous les matériaux dont notre sensibilité, notre mémoire, notre imagination, notre intellect, se composent. C'est ainsi que nous puisons notre vie à la vie universelle. Et de même que notre vie de nutrition se développe et s'entretient en s'assimilant des parties matérielles du monde extérieur, de même notre vie de relation se développe et s'entretient en s'assimilant des impressions du même monde extérieur. Comment cette double nutrition se fait-elle? C'est le problème de la vie, aussi insoluble pour les psychologues que pour les physiologistes. Mais il y a cette différence qu'à peine avons-nous conscience dans certaines maladies des phénomènes de notre vie de nutrition, tandis qu'à l'exception, au contraire, de certaines maladies et du sommeil complet, nous avons conscience des phénomènes de notre vie intellectuelle. Celle-ci est donc, à proprement parler, notre vie : l'autre nous est presque aussi étrangère que la vie du monde extérieur. Or, véritablement, les actes que nous faisons pour modifier la vie du monde extérieur doivent avoir un caractère tout autre que les actes qui se pro-

Digitized by Google

duisent dans notre propre vie. L'industrie a pour objet notre action sur la vie qui est en dehors de nous et que nous ne sentons pas ; tandis que l'art est l'expression de la vie qui est en nous. C'est dire qu'entre l'industrie et l'art il y a l'homme tout entier. Dans l'industrie, d'où vient la vie? De la nature, toujours d'elle. La vie du monde extérieur coule sans cesse, et l'industrie humaine la gouverne comme nous poussons de l'eau avec une rame. Par l'industrie, quelque merveilleuse qu'elle soit, l'homme ne fait que diriger une vie qui n'est pas en lui ; mais l'art est l'expression de sa propre vie, ou, mieux encore, sa vie elle-même se réalisant, se communiquant aux autres hommes, et faisant effort pour s'éterniser.

Or, l'homme ne crée rien, en prenant le mot de création dans un sens absolu. Il n'a donc pas d'autre moyen de réaliser le produit de sa vie intérieure que de l'incarner dans ce qui existe déjà.

De là il suit que le principe unique de l'art est le *symbole*.

De l'homme à l'homme il n'y a en effet que deux modes de communication.

Ou l'homme exprimera directement, mais très-imparfaitement, par le langage *abstrait*, le résultat de sa vie intérieure ;

Ou il ira puiser dans le monde extérieur, à la source commune des impressions, dans l'océan de vie où tous nous sommes plongés, des images capables de donner par elles-mêmes les sensations, les sentimens, et jusqu'aux jugemens qu'il veut exprimer.

Le premier mode d'expression est, comme nous venons de le dire, le langage abstrait, qui n'exclut ni l'éloquence, ni même le sublime.

Le second mode d'expression, c'est la poésie.

La poésie est cette aile mystérieuse qui plane à volonté dans le monde entier de l'ame, dans cette sphère infinie dont une partie est couleurs, une autre sons, une autre mouvemens, une autre jugemens, etc., mais qui toutes vibrent en même tems sui-

Digitized by Google

vant certaines lois, en sorte qu'une vibration dans une région se communique à une autre région, et que le privilége de l'art est de sentir et d'exprimer ces rapports, profondément cachés dans l'unité même de la vie. Car de ces vibrations harmoniques des diverses régions de l'ame il résulte un *accord*, et cet accord c'est la vie; et quand cet accord est exprimé, c'est l'art; or, cet accord exprimé, c'est le symbole; et la forme de son expression, c'est le rhythme, qui participe lui-même du symbole : voilà pourquoi l'art est l'expression de la vie, le retentissement de la vie, et la vie elle-même. La poésie, qui prend pour instrument la parole, et qui rend par des mots le symbole et le rhythme, est un *accord*, comme la musique, comme la peinture, comme tous les autres arts : en sorte que le principe fondamental de tout art est le même, et que tous les arts se confondent dans l'art, toutes les poésies dans la poésie (1).

L'art n'est donc ni la reproduction, ni l'imitation de la nature. Tant que l'homme ne fait que modifier la nature, imiter, tailler, déplacer des parties de l'Être universel, gouverner en un

(1) Racine analyse des sentimens, comme Condillac des pensées. Racine est plus souvent éloquent que poète. L'amour de Roméo qui cherche ses rapp rts et ses harmonies avec le ciel et la terre, avec le scintillement des étoiles et le chant du rossignol, voilà la poésie.

Voltaire n'est pas poète quand, pour peindre l'amour, il emploie tous les termes abstraits ou toutes les métaphores usées du dictionnaire; mais l'auteur du *Cantique des Cantiques*, dont Voltaire se moquait, est poète quand il compare les dents de sa maîtresse à de petits moutons blancs qui sortent en rang du lavoir.

On s'étonne de retrouver tant de poésies primitives; voilà un demi-siècle qu'on en déterre, et la mine semble encore vierge; on est surpris d'en trouver jusque chez les nègres et les sauvages de l'Amérique du Nord. Vraiment l'admiration est naïve; est-ce dans des maisons closes, dans des villes, que le ciel se fait voir, qu'on entend les oiseaux, qu'on voit les montagnes?

Au surplus les considérations sur l'art, renfermées dans cet article, auraient besoin d'être developpées plus largement. Quant à la poésie du *style*, en particulier, nous l'avons déjà fait autrefois dans des articles insérés dans l'ancien *Globe*.

Digitized by Google

mot la vie qui est en dehors de lui, il fait de l'industrie, il ne fait pas de l'art. Les absurdes théories qui ont pris pour base l'imitation de la nature, même en indiquant pour but l'aspect du beau, ne méritent pas qu'on s'y arrête.

Allons plus loin. De même que l'art n'est pas l'imitation de la nature (car à quoi bon imiter la nature?) n'est-elle pas sous nos yeux, et pourrions-nous l'imiter sans la défigurer? d'ailleurs, si nous y parvenions, ce serait encore la nature et pas autre chose, rien de nouveau, rien de produit, rien de créé, mais un monstre qui nous tromperait par son identité avec la nature), de même l'art n'est pas la reproduction de l'art, car ce serait encore le même tort que pour l'imitation de la nature.

Mais de même que l'art, c'est le développement de la nature sous un de ses aspects, à travers l'homme, une chose nouvelle et différente de l'art qui est dans la nature, de même, à une époque donnée, l'art est l'art de cette époque, faisant suite à l'art des époques antérieures.

L'art croît de génération en génération, comme un grand arbre qui chaque année ajoute à sa taille et élève sa cime vers le ciel, en même tems qu'il plonge plus profondément sa racine dans la terre.

Les œuvres des grands artistes, tous inspirés par leur époque, se succèdent, et cette succession est *le développement de l'art.*

Mais s'inspirer uniquement du passé, refaire ce qui a été fait, c'est imiter, c'est traduire, c'est manquer son époque ; c'est faire de l'art intermédiaire, de l'art qui n'a pas sa place marquée dans la vie de l'art.

Gœthe refait les tragiques grecs ; j'aime mieux les tragiques grecs.

Cet art intermédiaire ou d'imitation est à l'art vrai, c'est-à-dire à l'art inspiré par une époque, ce que nous disions tout-à-l'heure que l'industrie était par rapport à l'art lui-même. De même que dans l'industrie l'homme ne fait que modifier la nature,

Digitized by Google

tailler, greffer, déplacer, ou grouper ce qui est déjà; ainsi, dans cet art intermédiaire, il ne fait que modifier l'art qui existe déjà, en tailler des débris, en déplacer des portions, greffer dessus quelques inspirations d'un autre âge; et il n'arrive, la plupart du tems, qu'à défigurer et amoindrir les œuvres sur lesquelles il travaille, comme l'industrie fait souvent d'un animal généreux un animal timide et sans beauté, ou d'un arbre élancé et vigoureux un arbre rabougri ou monstrueux dans sa forme.

Quelle est la conclusion à tirer de ces considérations sur l'art que nous aurions voulu supprimer, mais que rendait indispensable le dévergondage d'idées qui règne aujourd'hui sur ces questions? C'est que l'artiste est libre, mais non pas indépendant au point que quelques-uns l'imaginent. Quel sera mon *criterium* pour juger un produit de l'art, un tableau, une statue, un poème? Certes, je ne chercherai pas si l'objet qui est représenté est beau ou laid, je ne ferai pas de sophisme pour soutenir qu'il y a de la beauté jusque dans la laideur; je ne demanderai pas si on peut tirer directement de cet ouvrage une conclusion morale: non, mais j'écouterai l'impression qu'il fera sur ma vie. L'art, c'est la vie qui s'adresse à la vie. Je dirai donc à l'artiste : Vous êtes libre; exprimez la vie qui est en vous; réalisez-la poétiquement. Mais j'ajouterai : Si au lieu de vous inspirer de votre époque, vous vous faites le représentant d'un autre âge, permettez que je range vos ouvrages avec les produits de l'époque antérieure à laquelle vous vous reportez. Ou si, oubliant que l'art c'est la vie, vous faites de l'art uniquement pour en faire, souffrez que je ne voie pas en vous le prophète, le *vates* que l'humanité a toujours cherché dans ses poètes.

Si ces principes sont vrais, les objections contre le caractère que nous attribuons à la poésie de notre tems seront facilement dissipées.

Cooper est un grand artiste qui symbolise admirablement la na-

Digitized by Google

ture. Walter Scott est un grand artiste qui symbolise admirablement des époques historiques dans des tableaux et des caractères.

C'est l'Amérique, c'est l'Écosse qui ont produit Cooper et Walter Scott. Jamais homme d'un génie égal au leur, mais ému par les profondes secousses de notre France, de notre Europe, n'aurait pu avoir la patience de peindre pour peindre, sans beaucoup de lyrisme au fond du cœur, comme Scott, avec une froide et étonnante impartialité; ou, comme Cooper, avec une mélancolie assez vague, une pensée sociale incertaine et douteuse, et seulement le sentiment vif et profond de la nature extérieure: un tel homme n'aurait pu s'intéresser, comme eux, à ces mille petites nuances qui les intéressent; et, tourmenté par les rudes problèmes qui occupent l'humanité de notre âge, il lui eût été impossible de relever curieusement les moindres accidens de jour, de lumière, de paysage, de costumes. Il faut pour cela avoir le cœur libre, la tête pas trop ardente; il faut n'avoir pas la tradition et l'héritage de la partie la plus vivante de l'humanité. M. de Chateaubriand a voyagé dans l'Amérique du Nord: il a fait *Atala* et *René*, où il est plus question de la désolation de cœur laissée par les doctrines du dix-huitième siècle et par la révolution française que des sauvages qui y sont mis en scène. Et voilà, pour le dire en passant, ce qui condamne la foule des imitateurs que Scott et Cooper ont trouvés, et qui, nés sur le sol volcanisé par les philosophes, les jacobins et Napoléon, ont eu la maladresse de vouloir contrefaire l'allure qui sied si bien à ces enfans de l'Amérique et de l'Écosse, peignant d'après nature et selon leur propre nature. Aussi ces tableaux du passé *walterscottisés*, comme on dit, sont-ils la plupart sans vie. Il n'a manqué à leurs auteurs que d'avoir été élevés dans quelque pays de civilisation arriérée, et nourris dès leur enfance de ballades et d'histoires merveilleuses : avec cela ils auraient pu faire des romans historiques, non-seulement sur

Digitized by Google

les traditions de leur nourrice, mais sur d'autres pays et d'autres tems.

Je regarde donc Scott et Cooper comme des produits naturels de l'art de notre époque; leurs œuvres rentrent tout-à-fait dans le principe du développement de l'art. Ils ont écrit par une inspiration aussi vraie, aussi actuelle que les auteurs de l'*Iliade*, ou ceux du *Romancero*. L'Amérique du Nord, se dépouillant de ses forêts et de ses habitans sauvages, a fait entendre un long soupir, que Cooper a écouté et a su rendre; l'Écosse a produit le génie observateur et pittoresque de Scott, qui, se trouvant tout formé et tout grandi, s'est ensuite transporté, quelquefois peu heureusement, hors de ses limites naturelles de tems et de pays.

Mais qu'on ne parle pas de Scott et de Cooper pour nier le caractère général que nous assignons à la poésie de ce tems. Ces deux écrivains ne sont pas placés au centre du mouvement de notre âge; ils sont à l'extrémité. Il est bien vrai qu'un lien d'étroite affinité est déjà formé pour une grande partie de la famille humaine; l'Écosse et l'Amérique, toutes reculées qu'elles sont, reçoivent les pulsations du cœur; et le cœur c'est la France. C'est en ce sens que Scott et Cooper font partie de l'art de notre époque; ils tiennent au mouvement général de l'humanité comme leurs pays tiennent à l'ensemble de la grande famille Américo-Européenne. Nous pouvons prendre un plaisir infini à leurs ouvrages, comme nous en prenons à la lecture d'un drame indien, de *Sacontala*, par exemple, et même ils ont avec nous un rapport de parenté que n'aurait pas le drame indien; mais ils ne peuvent faire autorité dans la question qui nous occupe. Il est tout simple que l'Amérique du Nord, naïve et virginale quand on la considère sous un de ses aspects, vieille, refrognée, pédante et aristocrate quand on regarde sa civilisation exotique, produise la poésie de son ciel et de ses forêts, en contraste avec la mesquinerie de ses colons. Il est tout simple que la verdoyante Écosse, qui conserve, toute fraîche et toute vivante, la tradition de ses clans et de ses petites guerres civiles, et où il reste mille

Digitized by Google

traces du moyen âge qui n'est pas remplacé pour elle, ait donné au monde un génie conteur et original, ami des traditions merveilleuses et des peintures du moyen âge. Et il est tout simple encore que la partie la plus avancée de l'Europe lise avec ravissement des écrits qui lui font oublier un instant son spleen et son scepticisme.

Les ouvrages de Walter Scott et de Cooper sont, relativement à la question que nous traitons, presque dans le même cas que toutes ces poésies primitives qui ont tant de vogue aujourd'hui. Ils ne peuvent pas plus nous apprendre quelle est la tendance de l'esprit humain, quel germe de progrès l'humanité porte actuellement dans son sein, quels désirs la tourmentent, quel est son sort d'aujourd'hui, quel sera son lendemain, que ne le feraient des chants grecs ou illyriens. Nous dire cela ne peut être réservé qu'à des poètes sortis directement des trois grands peuples qui se pressent l'un contre l'autre au centre de l'humanité, la France, l'Allemagne et l'Angleterre; qu'à des poètes qui auront porté avec douleur les graves pensées de notre âge; qu'à des poètes qui auront senti l'impulsion des philosophes du 18e siècle, ces prédécesseurs des poètes actuels; qu'à des poètes, enfin, qui nous montreront leur ligne de parenté avec Rousseau, Diderot et Voltaire, la révolution française et Napoléon, soit qu'ils se soient mis en lutte ouverte ou qu'ils vivent en harmonie avec tous ou quelques-uns de ces grands colosses qui avaient dernièrement en eux la vie du monde, et qui, glacés dans leur tombeau, tiennent encore en main le sceptre de l'avenir.

Depuis cinquante ans que la philosophie du dix-huitième siècle a porté dans toutes les ames le doute sur toutes les questions de la religion, de la morale et de la politique, et a ainsi donné naissance à la poésie mélancolique de notre siècle, deux ou trois génies poétiques tout-à-fait hors de ligne apparaissent dans chacune des deux grandes régions qui composent l'Europe, c'est-à-dire l'Angleterre et l'Allemagne, qui représentent tout le nord, et la France qui représente toute la partie sud-occiden-

Digitized by Google

tale, le domaine particulier de l'ancienne civilisation romaine. Autour de ces grands hommes gravitent, comme les planètes autour des soleils, une foule d'écrivains remarquables, mais d'un ordre inférieur. Byron, par la nature particulière de son génie, par l'influence immense qu'il a exercée, par la franchise avec laquelle il a accepté ce rôle de doute et d'ironie, d'enthousiasme et de spleen, d'espoir sans borne et de désolation, réservé à la poésie de notre époque, méritera peut-être de la postérité de donner son nom à cette période de l'art : en tout cas, ses contemporains ont déjà commencé à lui rendre cet hommage. C'est que nul n'a su mieux que lui reproduire, avec une parfaite originalité, l'effet de cette poésie shakespearienne dont l'Allemagne et la France sont aujourd'hui plus enthousiastes que l'Angleterre elle-même. Gœthe cependant l'avait précédé de bien des années; mais Gœthe, dans une vie plus calme, se fit une religion de l'art, et l'auteur de *Werther* et de *Faust*, devenu un demi-dieu pour l'Allemagne, honoré des faveurs des princes, visité par les philosophes, encensé par les poètes, par les musiciens, par les peintres, par tout le monde, disparut pour laisser voir un grand artiste qui paraissait heureux, et qui, dans toute la plénitude de sa vie, au lieu de reproduire la pensée de son siècle, s'amusait à chercher curieusement l'inspiration des âges écoulés; tandis que Byron, aux prises avec les ardentes passions de son cœur et les doutes effrayans de son esprit, en butte à la morale pédante de l'aristocratie et du protestantisme de son pays, blessé dans ses affections les plus intimes, exilé de son île, parce que son île anti-libérale, anti-philosophique, anti-poétique, ne pouvait ni l'estimer comme homme, ni le comprendre comme poète, menant sa vie errante de pays en pays, cherchant le souvenir des ruines, voulant vivre de lumière, de lumière éclatante, et se rejetant dans la nature comme autrefois Rousseau, fut franchement philosophe toute sa vie, ennemi des prêtres, censeur des aristocrates, admirateur de Voltaire et de Napoléon; toujours actif, toujours en tête de son siècle, mais toujours mal-

Digitized by Google

heureux, agité comme d'une tempête perpétuelle, en sorte qu'en lui l'homme et le poète se confondent, que sa vie intime répond à ses ouvrages ; ce qui fait de lui le type de la poésie de notre âge.

(*La suite au prochain cahier.*)

P. Leroux.

DE LA POÉSIE POLITIQUE.

Iambes ; par M *Auguste* Barbier (1).

Lorsqu'après avoir suivi dans l'histoire l'harmonieux enchaînement des mouvemens de l'humanité et avoir vu les grands hommes arrivant tour à tour au travail, et, l'heure venue, se levant pour présider aux grandes époques, après s'être bien pénétré de cet admirable rapport des hommes et des tems, on revient au présent tout en méditant sur le lendemain, on ne peut s'empêcher de scruter curieusement autour de soi et de sonder la foule pour y découvrir les germes d'hommes qu'elle recèle. Ceux qui avant peu dresseront une tête puissante et domineront l'immense confusion où nous sommes errent vaguement par la ville, inconnus au monde, et ne connaissant eux-mêmes ni la fatigue ni la gloire qui s'amassent pour eux.

Assurément le jour est proche où l'Europe nouvelle, cette Europe qui, en 89, poussa son premier cri, et qui aujourd'hui, gênée dans les langes qui l'enchaînent, se contient et balance son effort, le jour est proche où, devenue assez forte enfin pour parler haut et se faire elle-même sa part, brisant comme ce géant les liens qui

---

(1) Paris, 1832 ; Urbain Canel et Ad. Guyot, rue du Bac, n° 104. In-8° de 145 pages ; prix, 5 fr.

Digitized by Google

la tiennent au berceau, elle se présentera au banquet des rois, laissant comprendre, à sa démarche calme et décidée, son droit et sa volonté. En juillet la France a donné le signal, et les membres ont essayé de se tendre et de se raidir contre leurs chaînes : de l'Oural jusqu'à la Péninsule tout s'est ébranlé ; mais la force a manqué, et la vieille Europe, avec son gantelet de fer, a rejeté l'enfant dans le berceau. Il se connaît aujourd'hui et il grandit. Ainsi, lorsque dans les entrailles profondes du Vésuve se brasse et s'agite la matière ardente qui un jour, refroidie et tranquille, couvrira ses collines et nourrira leur éternel printems, une secousse d'alarme passe sur le sol et enseigne aux habitans qu'il faut savoir sonder le secret de la terre, et se préparer à voir paraître devant eux ce qu'elle travaille dans le sein de ses retraites mystérieuses.

La crise dans laquelle l'Europe tout entière doit se mettre debout et marcher est réservée aux jours où nous sommes, et ne saurait se faire long-tems attendre. Tous les problèmes ont été posés, il faut une solution ; la philosophie a enseigné et discuté, il faut que la politique réalise ; la tactique des Fabius est passée, la guerre a été déclarée à l'Europe féodale, il faut le combat. Mais où donc sont les chefs qui doivent se dresser comme des étendards et dominer la mêlée? Dans l'agitation tumultueuse de la bataille, Homère élève, au-dessus de la foule des peuples, des héros dont la voix éloquente désigne les coups et entretient l'ardeur ; où donc sont ces hommes puissans dont la parole ordonnera les peuples et dictera les mouvemens? Où sont ces hommes puissans que les nations mettront sur le pavois et feront princes un jour? Misère ! misère ! la louange est muette, il n'y a place chez nous que pour la pitié ou la dérision.

C'est un triste spectacle que de voir ainsi la récolte abandonnée au soleil, toute dorée et presque mûre, abandonnée comme indifférente dans le désert et la solitude et entourée du froid silence, lorsqu'il ferait si beau y entendre les chants joyeux du moissonneur. Quelle amère et douloureuse satire de la France et de l'Europe

Digitized by Google

rétentit dans le cœur, lorsque l'on pense à ce grand peuple qui couvre le globe, à ce peuple qui s'agite si misérablement dans sa force et son ignorance, et qu'après avoir promené ses regards sur toutes contrées et tous royaumes, on revient avec cette assurance que notre tribune est la première du monde! L'esprit ne songe guère alors à s'en aller quêtant et furetant à travers la cohue pour en tirer les vices et les travers et les couvrir de son dégoût ou de son ironie; il ne s'agit plus de nos jours de s'amuser à quelque courtisan d'antichambre tranchant de l'homme d'État, à quelque plaideur de palais tranchant de l'orateur. Boileau, apprêtant toutes les ressources de sa verve satirique pour critiquer Paris et le désordre de ses rues encombrées, pour égayer les scandaleux chagrins de l'hymen, ou les débats innocens des prélats, Boileau n'est plus de ce monde. Notre enfance a été bercée d'événemens trop grands et de passions trop vigoureuses pour que si petites choses puissent aujourd'hui venir nous captiver et nous saisir. Le drame qui tient l'attention de la société ne se passe plus entre les intrigans et les valets, les marquis et les soubrettes; les nations se sont de mieux en mieux réunies en corps, elles se connaissent et s'entretiennent l'une l'autre; elles se sont, pour ainsi dire, faites hommes, et ce sont elles qui, de nos jours, occupent la scène du monde; le nœud se complique et l'intérêt redouble, l'émotion accompagne les victimes qui succombent, la colère s'amasse et gronde, et l'espérance anime les cœurs généreux en leur faisant pressentir le dénoûment qui se prépare.

En vérité il n'est pas d'hommes assez dépourvus d'ame ou de raison pour avoir le droit de demeurer froids et indifférens au milieu des partis qui luttent et se débattent; il s'agit de savoir si, en suite de tout ceci, ce peuple, qui est tout et qui porte toutes charges, pourra paraître enfin et sortir de cet exil où le tiennent depuis si long-tems l'ingratitude et l'égoïsme. Ce n'est pas chose si misérable, quoi qu'il semble, que ce salon parlementaire, il est bon d'y écouter parfois; c'est un prologue, un prologue un peu long peut-être; mais à qui sait voir le fond, il enseigne et annonce.

Digitized by Google

L'appréciation de ce qui s'y agite et l'intelligence de ce qui s'y prépare ne sont pas choses données à tous; bien des germes à peine indiqués se développeront, bien des personnages du prologue s'éclipseront pour ne plus reparaître. C'est le camp de Wallenstein. Dans le drame antique, le chœur était sans cesse présent sur la scène; vigilant et sévère, il accompagnait et éclairait la marche des grands événemens; ferme dans sa sagesse et son impartialité, il versait le blâme ou donnait la louange; attaché à l'invariable destin comme une escorte providentielle, il savait en tirer d'éclatantes leçons, et, profitant de ce qui passait comme une image sous les yeux du peuple, il en faisait à tous un haut et noble enseignement. Si tous ceux qui aiment le peuple, le grand peuple qui gémit et travaille, si tous ceux qui comprennent que leur but doit être de le tirer de ce désert sans manne et sans rosée où il s'épuise et de l'affranchir des tyrans aux cent bouches qui l'affament, qui sentent que la fin de toutes choses doit être la victoire de l'égalité et la mort du privilége; si tous, unissant leurs voix puissantes, ressuscitaient chez nous le chœur antique, le peuple reconnaissant soutiendrait leur marche de son applaudissement et de son enthousiasme, et le progrès des nations serait leur récompense et leur gloire.

O peuple, peuple grossier des ateliers et des campagnes, tu assistes comme nous à la politique, mais tu es jeté aux derniers rangs, et les tableaux qui se succèdent frappent tes yeux et demeurent confus dans ton souvenir sans que tu puisses comprendre les relations qui les enchaînent et les mouvemens nouveaux qu'ils annoncent. Parmi tant d'hommes que la chose publique remplit et agite, il n'en est point qui s'occupent de toi, et rien n'est fait pour ton oreille de tous ces discours qui remplissent la tribune et la ville. Les seigneurs que tu nourris vivent trop haut pour te voir, et tu demeures parmi l'herbe de tes champs, actif et invisible comme un peuple de fourmis. Les castes ont disparu, la gloire des ancêtres est venue au fonds commun et n'est plus la propriété des familles; le nom n'est plus que l'anneau fugitif de

Digitized by Google

deux générations qui se suivent, le lien du fils avec le père; chacun se présente n'ayant droit à porter sur sa tête d'autre valeur que la sienne : mais ce n'est ni l'intelligence ni la taille qui font la mesure; le mérite s'apprécie à l'échelle de la richesse. Résumer la vie des hommes et la jeter dans la balance pour en peser le prix était chose grave et difficile; on a imaginé, de nos jours, d'y jeter l'or de leurs coffres, et l'on est venu à calculer ainsi leurs rapports numériques; on a défini les capacités avec le mètre, et le cadastre a été chargé de classer les citoyens par les méthodes géométriques. Pauvre peuple, dans une telle république les priviléges de ta vie politique sont semblables à ceux des êtres qui partagent avec toi le défrichement et le labeur des campagnes, à ceux des machines qui viennent lutter contre toi jusque dans le sein de tes demeures industrielles.

Les constitutions et les lois se choquent et se menacent, les nuages changeans des orages se croisent et se confondent; mais ce n'est qu'à ceux qui possèdent qu'il est donné d'avoir une tête assez haute pour atteindre les régions élevées qu'habite la politique. Ceux qui n'avaient de titres que le titre du souvenir de leurs pères ont disparu de la scène, le combat est ouvert aujourd'hui entre ceux qui possèdent un peu et ceux qui possèdent beaucoup. Courage donc! que l'or déploie enfin tout l'éclat de sa puissance, que l'intérêt annuel des honneurs politiques lui soit légalement affecté, que l'opposition triomphe, et que le cens électoral abaisse la prétention de son tarif au niveau des propriétaires inférieurs; la petite aristocratie aura vaincu la grande, il ne restera plus qu'à s'enquérir du peuple. Jusque là, couvert d'un vaste oubli, il demeure dans les ténèbres, vivant de quelque relief délaissé qu'on lui abandonne, bornant son instruction à la manœuvre d'un métier, réglant son industrie sur le caprice d'une concurrence effrénée, et guidant sa morale sur la trace obscure d'un vieux dogme en lambeaux. Aux jours solennels cependant son nom sort du silence et retentit mystérieusement sous les lambris dorés des palais; il sort de sa retraite, grave et majestueux, comme jadis les images sacrées

Digitized by Google

dans les fêtes du temple, mais ce n'est qu'un vain son qui un instant agite l'air et s'éteint en arrivant à l'écho. Ses pontifes aveugles, le jugeant semblable au dieu d'Epicure, le respectent dans sa profondeur, et vivent de ses bienfaits sans le troubler par l'hommage de leurs sacrifices ou l'empressement de leurs actions de grâce.

Le peuple, puissant comme le dieu des armées, avait fait de grandes choses, et en trois jours sa main avait donné naissance à un monde nouveau. Alors, regardant autour de lui, il avait choisi pour être les serviteurs de son nom et les ministres de sa volonté des hommes dont le front était juste et dont il croyait le cœur fidèle; il les avait élus pour accomplir ses desseins et porter fièrement le sceptre des nations étrangères, pour soutenir ceux qu'il aimait et renverser ceux qui méditaient l'outrage et conspiraient contre sa loi. Mais la présomption et l'orgueil les ont égarés, ils ont brisé le sceau de l'alliance, et ils sont frappés d'aveuglement; ils ont oublié aujourd'hui ce qui était hier, et leur bouche a cessé de s'ouvrir pour rendre hommage à la volonté souveraine de celui qui est tout puissant. Ils vivent dans leur prospérité d'un jour sans songer qu'une grande colère s'amasse dans le silence, parce que celui qui les a faits est jaloux de sa dignité et de son honneur, et ne souffre pas qu'on l'abandonne et qu'on le néglige.

Il serait beau qu'au-dessus de la tourbe infidèle de nos politiques égoïstes, qu'au-dessus de cette race qui a trahi le culte du peuple pour faire pacte d'impiété avec les rois étrangers, il serait beau qu'un noble et puissant poète se dressât d'indignation et de colère, et comme Jérémie, secouant sur les palais la cendre orageuse de ses vêtemens, élevât, au milieu des clameurs insensées de Jérusalem idolâtre, l'éclat inflexible de sa voix menaçante. Mais chez les hommes de notre époque la poésie, oublieuse de son autorité antique, recule incertaine à l'aspect des champs de gloire que la politique moderne a ouverts devant elle. Jérusalem s'est élevée autour du poëme de Moïse, et la Grèce s'est nourrie

Digitized by Google

des chants d'Homère. Il ne s'agit pas, pour les poètes, de laisser leur fantaisie flotter sur le passé et effleurer mollement les âges; là où est la vie des hommes, là est leur domaine, leur royaume. Certes il est doux de chanter comme Horace ou comme Anacréon; il est grand de chanter comme Tyrtée ou Daniel.

Si la muse, indifférente aux masses, est délaissée pour de la déclamation de tribune et de la rhétorique de journal, et réduite à errer mesquinement de boudoir en boudoir, le poète peut-il se plaindre, lui qui abandonne ce qui fait palpiter les cœurs qui l'environnent pour s'en aller jouter en arrière avec ses émules de l'antiquité ou de la renaissance? Malheur à lui si sa voix toute jeune et toute vivante n'a pas une énergie plus active que la parole inspirée aux hommes d'un autre âge; malheur à lui si, négligeant l'avantage de son heure, il consent à quitter le soleil qui nous échauffe pour descendre au tombeau des anciens poètes se pénètrer de leur cendre et copier leurs cadavres. Oh! j'aime encore mieux errer moi-même parmi les livres, m'incliner devant ces grandes dépouilles, et laisser mon ame chercher sa nourriture parmi les débris qu'a respectés le tems. Si nul ne se lève investi de la menace et revêtu de la prophétie, si devant la corruption et l'impiété la poésie demeure indifférente, si Jérémie dort tout entier dans la tombe, j'évoquerai sa grande ombre et je demanderai à sa voix sépulcrale quelque chant pour animer ma vie et soutenir mon courage.

« Malheur à ceux qui font des lois d'iniquité et écrivent l'injustice pour opprimer les pauvres et ravir le droit de ceux qui sont humbles dans le peuple.

» Vous n'avez point dit dans vos cœurs : craignons celui qui nous donne l'abondance et qui nous garde la plénitude des moissons.

» Vous vous êtes nourris et engraissés, et vous avez marché sur sa loi; vous n'avez fait justice ni aux orphelins ni aux pauvres.

» Ne visiterai-je point toutes ces choses? dit le maître ; et ma colère ne se promènera-t-elle pas sur cette race?

Digitized by Google

» N'est-ce pas un lieu de tromperie que cette maison sur laquelle on a juré mon nom?

» Je ferai à cette maison sur laquelle on a juré mon nom, à cette maison sur laquelle vous vous fiez, et aux places que je vous ai données à vous et à votre famille; je ferai ce que j'ai fait à Silo.

» Je vous chasserai de ma présence comme j'ai chassé vos pareils, la race d'Ephraïm.

» Vous avez pansé à la légère la plaie de la fille du peuple en disant: Paix, paix; mais la paix n'était point.

» Vous avez attendu la paix, mais elle n'était pas bonne; le tems de la guérison, mais voici le trouble.

» Un peuple viendra du pays de l'aquilon; une grande nation se lèvera dans les lieux lointains.

» Ils prennent l'arc et l'étendard; ils sont cruels et sans pitié. Leurs voix retentissent déjà comme le bruit de la mer: les hommes de guerre sont montés sur leurs chevaux, et ils sont équipés pour le combat.

» De Dan on a entendu le hennissement des chevaux, et le sol a tremblé sous leurs frémissemens.

» En apprenant la nouvelle, vos mains deviendront lâches et vous serez dans l'angoisse comme des femmes qui accouchent.

» Vous avez commis l'abomination, mais vous ne vous êtes point confondus dans la honte, car vous ne savez rougir; c'est pourquoi vous tomberez parmi ceux qui tombent, vous tomberez au jour où je vous ferai visite.

» Je suis le Seigneur, le maître, le roi toujours vivant; mon indignation ébranle la terre, et il n'est pas de nation qui puisse soutenir ma menace (1). »

Voilà, voilà des paroles à la voix desquelles un peuple tout entier s'agitait, et dont, après deux mille ans, l'audacieuse énergie gronde encore, dominant de son dernier retentissement

(1) Jérém., c. 7-9.

Digitized by Google

les chants efféminés de nos poètes romanciers. Certes, si des accens simples et graves comme ceux du prophète s'élevaient au milieu de la confusion où nous sommes, écrasant l'injustice du poids de leur sainte éloquence, enseignant la vérité et montrant l'avenir au nom de la Providence, on pourrait s'apercevoir alors que les hommes de notre race ne sont point déshérités du sentiment de l'admiration et de la poésie. La grande satire s'est réfugiée aux colonnes périodiques, et chaque matin les journaux à grande troupe et à grand bruit prennent leur volée sur les provinces, remplissant l'air de leurs cris discordans ; les uns mentant, calomniant, flattant, quêtant le pouvoir ; les autres mettant leur parole au goût du jour, vendant leur conscience, mendiant l'argent ; ceux-ci jasant, mordant, raillant, gambadant ; ceux-là menaçant, s'emportant, accusant, combattant ; tous s'injuriant, se disputant, se déchirant. Là est compris tout l'art du jour, toute la poésie de la campagne et de la ville ; muse des tems modernes, tantôt épigrammatique et rieuse, tantôt tragique et sévère, tantôt didactique et pédante ; indépendante du rhythme et affranchie de la contrainte, désordonnée, échevelée, licencieuse, puissante parmi les puissans, oracle des peuples, reine des palais et des chaumières.

Seul parmi cette cohue entraînante, ce chœur assourdissant de voix à heure fixe, un poète laborieux et constant a su retenir sa muse alexandrine dans le respect de la rime et de la prosodie, tout en la façonnant à l'exactitude hebdomadaire du service. D'autres, moins confians dans la docilité de leur enthousiasme, en sont demeurés à l'épître politique et au pamphlet versifié. Voici un jeune poète, bouillant d'audace et d'ardeur, qui se précipite tout haletant dans la lice : l'aspect d'un peuple passionné avait rempli son ame ; mais, lorsqu'après trois jours de dignité et de grandeur, il a vu cette noble race de juillet s'effacer sous les haillons de la race de Paris ; lorsqu'il a vu les nouvelles ambitions, les nouvelles vanités et les nouvelles bassesses suinter de toutes parts, revenir à flot, et de nouveau gorger l'égout, le

Digitized by Google

dédain et la colère l'ont envahi, et il a frappé, frappé avec une violence de jeune homme.

Au reste, pour terminer, d'une manière plus conforme à la règle de son titre, cet article que j'avais commencé en vue des Iambes de M. Barbier, et qui s'est ensuite laissé emporter au dehors de ses premières limites, je dirai que la situation toute politique de la plupart des esprits explique facilement l'auréole éphémère qui a couronné ce livre et les applaudissemens qui ont accompagné l'allure de prostituée de sa muse insolente. Ce n'est pas qu'il se soit rencontré dans l'auteur une de ces pensées créatrices, de ces inspirations fécondes qui versent à l'ame une émotion sans cesse vierge, sans cesse fleurie; seulement, entraînée au mouvement du jour, sa poésie est venue s'adapter à la populace de la rue et à l'émeute de la place publique. Son procédé est peu varié, et l'analyse d'un seul de ses tableaux donne la clé de tous les autres; c'est une imitation en vers de cette manière de peinture à couleur fouettée et à dévergondage maniéré qui parfois au salon avait l'avantage de captiver le suffrage des curieux.

Le sujet choisi, M. Barbier le personnifie, le dresse devant lui, l'habille, puis, après l'avoir figuré de la sorte, le décrit avec une énergie et une passion qui laissent quelquefois un peu d'affectation se trahir dans un cynisme voué plutôt à l'expression qu'à la pensée. S'il veut décrire la liberté, c'est une forte fille aux puissantes mamelles, qui ne prend ses amours que dans la populace, qui ne se laisse embrasser qu'avec des bras rouges de sang, qui court les camps habillée en vivandière, etc. L'émeute, c'est une femme soûle qui hurle en battant les murs le long du quai. La popularité? c'est une nymphe impudique qui tient dans ses bras l'univers et prodigue salement ses caresses à qui en réclame la faveur. S'il s'agit du peuple, les formes à développer, les détails à peindre se pressent et affluent. Le peuple des trois jours, c'est le lion qui bondit, bravant les balles, secouant sa crinière, se jetant au Louvre, sanglant, haletant, la langue rouge, etc. Le peuple de Napoléon, c'est une cavale sauvage;

Digitized by Google

elle se laisse dompter par le Corse aux cheveux plats qui monte tout botté sur son dos et la conduit aux batailles, jusqu'à ce qu'un jour elle tombe sur un lit de mitraille et du coup casse les reins au cavalier maudit.

Le peuple, c'est enfin la fille de taverne,
La fille buvant du vin bleu,
Qui veut dans son amant un bras qui la gouverne,
Un corps de fer, un œil de feu;
Et qui, dans son taudis, sur sa couche de paille,
N'a d'amour chaud et libertin
Que pour l'homme hardi qui la bat et la fouaille
Depuis le soir jusqu'au matin.

. . . . . .

Le peuple de Paris, c'est le pâle voyou,
Au corps chétif, au teint jaune comme un vieux sou;
C'est cet enfant criard que l'on voit à toute heure
Paresseux et flanant, et loin de sa demeure
Battant les maigres chiens, ou, le long des grands murs,
Charbonnant en sifflant mille croquis impurs.

Assurément ces vers sont heureux, c'est bien le croquis franc et spirituel de Charlet, c'est bien l'enfant de la rue; mais, en vérité, après ce tableau, le poète pense-t-il avoir décrit ce peuple de Paris, si mobile dans sa nuance, si varié dans son mouvement, si mystérieux dans la profondeur de ses jugemens? Je voulais terminer cet article en essayant de montrer quel dégoût et quel désenchantement verse aujourd'hui dans une ame d'artiste le morne spectacle de notre société sans croyance, sans élan, sans enthousiasme; mais je préfère citer la pièce remarquable qui termine le recueil de M. Barbier et qui, par sa verve délirante et son audacieuse impiété, s'élance comme un blasphème et domine de sa hauteur la ligne monotone du reste des Iambes qui la précèdent. Les ames tendres qui, au sortir du sommeil de l'enfance, viennent à la vie du monde, gémissent douloureusement comme la jeune fille qui, au sortir des rêves

Digitized by Google

du cloître, tombe aux bras d'un vieil époux sans chaleur et sans ame ; ceci est un gémissement énergique.

Comme tout jeune cœur encor vierge de fiel,
J'ai demandé d'abord ma poésie au ciel.
Hélas! il n'en tomba qu'une réponse amère!
Pauvre fou, cria-t-il, que la pensée altère,
Toi qui, haussant vers moi tes deux lèvres en feu,
Cherche, comme un peu d'eau, le pur souffle de Dieu,
Oh! de moi n'attends plus de célestes haleines,
Car le vent de la terre a desséché mes plaines ;
Il a brûlé mes fleurs et, dans son vol fougueux,
Fait mon sein plus pelé que la nuque d'un gueux.
L'encens humain parfois a beau fumer encore,
Ce n'est qu'un souvenir qui bientôt s'évapore ;
Il retombe à la terre, et ne va pas plus haut
Que la voûte du temple et son froid échafaud ;
L'homme enfin ne peut plus parler avec les anges,
J'ai perdu tous mes saints, mes vierges, mes archanges,
Tout ce peuple du ciel qu'aux regards des humains,
Un homme aimé de Dieu, poète aux belles mains,
Raphaël fit souvent descendre sur ses toiles.
Tout est mort maintenant : par-delà mes étoiles,
Par-delà mon soleil nul écho ne répond ;
Et l'on ne trouve plus qu'un abîme profond,
Un vaste et sombre anneau sans chaton et sans pierre,
Un gouffre sans limite, une nuit sans lumière,
Une fosse béante, un immense cercueil,
Et l'orbite sans fond dont l'homme a crevé l'œil.

Plus de Dieu, rien au ciel! ah! malheur et misère!
Sans les cieux maintenant qu'est-ce donc que la terre?
La terre! — Ce n'est plus qu'un triste et mauvais lieu,
Un tripot dégoûtant où l'or a tué Dieu,
Où, mourant d'une faim qui n'est point assouvie,
L'homme a jauni sa face et décharné sa vie,
Où, vidant là son cœur, liberté, ciel, amour,
L'infâme a tout joué, tout perdu sans retour.....
Un ignoble clapier de débauche et de crime,
Que la mort, à mon gré, trop lentement décime ;
Un cloaque bourbeux, un sol gras et glissant,
Où, lorsque le pied coule, on tombe dans du sang ;

Digitized by Google

Les débris d'un banquet, où, la face rougie,
Roule la brute humaine; — une effroyable orgie!
Là, sans frein, sans remords, et prête à tout métier,
La femelle s'étale à qui veut la payer;
Quant au mâle, il en rit, il blasphème, il parjure,
Il jette à tout visage et la boue et l'injure;
Il tue, il démolit, il monte sur l'autel,
Sur l'or du saint calice il pose un bras charnel;
Puis il maudit tout haut la santé de son père,
Et même encore plein du téton de sa mère,
Sa première parole, en sortant du maillot,
Est pour lui souhaiter de l'enterrer bientôt:
Tant la cupidité le travaille et le mange,
Tant l'or, ce dieu de boue, emplit son cœur de fange,
Tant le souffle de l'or sur son front abattu,
Avant le premier poil, fait tomber la vertu.

Ainsi donc jette bas toute sainte pensée,
Comme un épais manteau dont l'épaule est blessée,
Comme un mauvais bâton dont tu n'as plus besoin,
Au premier carrefour jette-là dans un coin;
Puis, abaisse la tête et rentre dans la foule;
Là, sans but, au hasard, comme une eau qui s'écoule,
Loin, bien loin des sentiers battus par son aïeul,
Dans ce monde galeux passe et marche tout seul;
Ne presse aucune main, aucun front sur ta route;
Le cœur vide et l'œil sec, si tu peux, fais-la toute,
Et, quand viendra le jour où, comme un homme las,
Tout d'un coup malgré toi s'arrêteront tes pas,
Quand le froid de la mort, dénouant ta cervelle,
Dans le creux de tes os fera geler la moelle,
Alors, pour en finir, si par hasard tes yeux
Se relèvent encor sur la voûte des cieux,
Souviens-toi, moribond, que là-haut tout est vide;
Va dans le champ voisin, prends une pierre aride,
Pose-la sous ta tête, et sans penser à rien,
Tourne-toi sur le flanc et crève comme un chien.

Rhapsodies, par M. *Petrus* Borel (1).

Ce livre se rattache également, bien que d'une manière moins directe, au mouvement de notre âge; comme il passait au milieu

(1) Paris, 1832; Levavasseur. In-18 de xiv-124 pages; prix, 3 fr.

Digitized by Google

de la foule, je lui ai tendu la main et j'ai inscrit son nom ; si je le recommande par le cortége d'un article, ce n'est point assurément que je veuille le donner pour un bon livre, je crois que l'auteur lui-même en rirait; mais je le dirai, entre tous, livre original, indépendant, brut et sans manières, souvent faux et mal appris, au demeurant vrai dans ses déclamations, naïf dans ses emphases, sincère dans ses doléances; fragmens épars d'une vie de jeune homme, jetés au dehors sans dessein et sans réflexion, puis brochés au hasard et façonnés en livre. Sous le strict rapport de la forme et de l'art, la louange n'a pas grand'chose à faire en ce recueil, malgré le patronage de la cour poétique, jusqu'ici peu célèbre, qui a présidé à sa naissance, et malgré la guirlande nouvelle des peintres, statuaires, poètes et musiciens, dont les noms protecteurs dominent de leur éclat typographique le titre de chaque rhapsodie. Ce qui plaît dans M. Petrus Borel est moins sa qualité de poète rimeur que ce caractère de franc camarade de sa camaraderie; ce qui plaît, c'est cette dédicace à ses amis, jetée comme un toast au milieu du style dévergondé de sa préface, franche et plaisante dans son emportement d'admiration pour ses grands hommes d'atelier, fière de loyauté et de dédain.

« C'est à vous surtout, compagnons, que je donne ce livre ! il a été fait parmi vous, vous pouvez le revendiquer. Il est à toi, Jehan Duseigneur, le statuaire, beau et bon de cœur, fier et courageux à l'œuvre, pourtant candide comme une fille ; courage ! ta place serait belle ; la France, pour la première fois, aurait un statuaire français. — A toi, Napoléon Thom, le peintre, air, franchise, poignée de main soldatesque ; courage ! tu es dans une atmosphère de génie. — A toi, bon Gérard ; quand donc les directeurs gabelous de la littérature laisseront-ils arriver au comité public tes œuvres, si bien accueillies de leurs petits comités. — A toi, Vigneron, qui as ma profonde amitié, toi qui prouves au lâche ce que peut la persévérance ; si tu as porté l'auge, Jameray Duval a été bouvier. — A toi, Joseph Bou-

Digitized by Google

chardy, le graveur, cœur de salpêtre! — A toi, Théophile Gautier! — A toi, Alphonse Brot! — A toi, Auguste Mac-Keat! A toi, Vabre! A toi, Léon! A toi, O'Neddy! etc.; à vous tous que j'aime! »

C'est une embrassade d'artistes après le champagne, un cliquetis de verres qui se frappent et se brisent, un feu d'amitié qui éclate et pétille, un délire d'enthousiasme qui jette à la volée ses prophéties et ses couronnes.

Paris est un amas de populations qui se disputent le même sol, se partagent le même air, se heurtent aux mêmes rues, encadrées l'une dans l'autre, mais vivant chacune en soi, sans souci et sans mélange des autres; suivant les tems, l'une ou l'autre se dresse, dominant la ville, appelant les yeux du monde, se faisant Paris : un jour le noble, un jour le bourgeois, un jour le peuple. Ce petit livre semble échappé à la fourmillière des artistes sans toit et sans commande, population peu connue, peu apparente, peu puissante dans ce siècle de roture financière; gens de cœur, gens de mouvement, ardens, vivans, mais refoulés dans la misère et dans l'ombre, se ramassant par troupes et combattant, folie en tête, l'austère pauvreté : peintres sans toiles et sans couleurs, réduits à charbonner les murailles; architectes sans maçons, peuplant leurs mansardes de palais sur châssis; statuaires de poteries sculptant la glaise économique; compositeurs sifflant leurs fantaisies, et, comme l'oiseau, versant leurs symphonies à l'écho solitaire; divisés par sociétés joyeuses; vivant au cabaret du fonds commun, dépensant le génie comme des bouffées de cigarres, s'épuisant à ne rien faire; républicains à chapeau verni, appelant les révolutions par amour de poésie et par dégoût de la prose des bourgeois gentilshommes.

Au reste, s'il faut en croire l'annonce du libraire, avant peu nous verrons paraître en public nombre de ces messieurs qui, lassés apparemment de l'obscurité de leur cour poétique, sortent de la retraite et s'en viennent se jeter à l'aventure au travers de la foule : *Appel aux jeunes Français à cœur de lion*, par M. Bo-

Digitized by Google

rel ; *Odelettes*, par M. Gérard ; *Mater dolorosa*, par M. Auguste Mac-Keat, etc., etc. Nous leur souhaitons bon succès, leur recommandant toutefois un peu moins de prétention à la grandeur, leur laissant volontiers l'encensoir dans l'atelier s'il leur agrée, mais leur conseillant de ne point le montrer au dehors. Enfin, pour ne rien mentir au public et achever mon rôle d'affiche développée, il faut bien dire qu'on rencontre quelques méditations sur Saint-Just et le père Duchesne, qui sont peu dans les mœurs du jour, et, en présence des circonstances nouvelles de nos révolutions politiques, semblent aussi intempestives que le seraient des méditations sur la Ligue ou Louis XIV. Les peuple ne se répètent pas ; nous n'imitons pas plus nos pères que nos grands pères. L'exagération du poignard peut tout au plus se pardonner à l'inspiration d'une émeute d'étudians ou d'une charge de gendarmes. Il faut bien dire aussi que l'amour n'est pas toujours traité avec la délicatesse qui convient à un salon ou même à un boudoir. Quant à ces assertions, je ne me soucie point de les confirmer par citations authentiques, demandant sur ce point à être cru sur parole ; et préférant choisir, pour nos lecteurs, quelque morceau de facture moins étrange ; je choisis celui où cette pauvre ame de poète, abandonnée toute nue aux frimas; se prend à l'éclat d'un joyeux concert, et bourdonne tristement aux vitres resplendissantes du salon comme un papillon de la nuit:

Son joyeux, importun, d'un clavecin sonore,
Parle, que me veux-tu ?
Viens-tu dans mon grenier pour insulter encor
A ce cœur abattu ?
Son joyeux, ne viens plus ; verse à d'autres l'ivresse ;
Leur vie est un festin
Que je n'ai point troublé ; tu troubles ma détresse,
Mon râle clandestin !

Indiscret, d'où viens-tu ? Sans doute une main blanche,
Un beau doigt prisonnier
Dans de riches joyaux, a frappé sur ton anche
D'ivoire et d'ébénier.

Digitized by Google

Accompagnerais-tu d'une enfant angélique
La timide leçon ?
Si le rhythme est bien sombre et l'air mélancolique,
Trahis-moi sa chanson.

Non : j'entends les pas lourds d'une foule ameutée
Dans un salon étroit ;
Elle vogue, en tournant par la valse exaltée,
Ébranlant mur et toit.
Au-dehors bruits confus, cris, chevaux qui hennissent,
Fleurs, esclaves, flambeaux.
Le riche épand sa joie, et les pauvres gémissent,
Honteux sous leurs lambeaux !
.....

Car tout m'accable enfin ; néant, misère, envie
Vont morcelant mes jours !
Mes amours brochaient d'or le crêpe de ma vie ;
Désormais plus d'amours.
Pauvre fille ! c'est moi qui t'avais entraînée
Au sentier de douleur ;
Mais d'un poison plus fort avant qu'il t'eût fanée
Tu tuas le malheur !

Eh moi ! plus qu'un enfant, capon, flasque, gavache,
De ce fer acéré
Je ne déchire pas avec ce bras trop lâche
Mon poitrail ulcéré !
Je rumine mes maux ; son ombre est poursuivie
D'un geindre coutumier.
Qui donc me rend si veule et m'enchaîne à la vie ?...
Pauvre Job au fumier !

JEAN REYNAUD.

Digitized by Google

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

LIVRES ÉTRANGERS.

AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

ÉTATS-UNIS.

72. — *The American Common-place book.* — Répertoire américain de poèmes, avec notes critiques; par *Georges* B. Cheever. Boston, 1831.

73. — *The Pleasures of friendship.* — Les Plaisirs de l'amitié, et autres poésies; par *James* M'Henry. Cinquième édition. Philadelphie, 1830. In-18.

74. — *The Fulfiment of a promise*, etc. — L'accomplissement d'une promesse, etc.; poèmes, dédiés par *Emma* Willard à ses élèves. New-York, 1831; White Gallaher et White. In-8.

Les États-Unis, bien que séparés depuis long-tems de l'Angleterre, subissent le sort des colonies, toujours reflets de la mère patrie: l'intelligence des hommes s'y développe dans des travaux d'une utilité actuelle, dans l'industrie, le commerce, et dans les sciences qui marchent avec et par l'histoire, s'appuyant sur une découverte pour passer à l'autre, et avançant par des degrés en quelque sorte prévus et réguliers. Mais les arts qui sont d'instinct, la poésie, ce lien mystérieux qui unit l'homme à la nature, la matière à l'esprit, les faisant vibrer d'accord; cet art ineffable qui retrempe et rajeunit les fortes impressions, les pensées vigoureuses de l'homme fait, en empruntant aux naïves joies, aux douleurs expansives, et même au tendre bégaiement de l'enfance, quelques-unes de leurs grâces les plus attrayantes, c'est là ce qui manque à l'Amérique et à toutes les nations transplantées qui n'ont pas de berceau, et qui tombèrent du trop plein

Digitized by Google

et de la corruption des vieilles cités. C'est vainement que les critiques de New-York prétendent que « le génie de la poésie, en désertant l'Angleterre, va se fixer sur leurs rivages; que la vie positive est l'élément dans lequel les Muses vivent et se meuvent; que les mêmes causes générales qui donnent la santé et la vigueur au corps politique, et l'activité à tous les travaux dans les diverses professions, développent, dans une plénitude proportionnelle, les germes des sentimens les plus élevés (1). » Bref, c'est en vain que la *Revue américaine* assure que les doctrines rétrécies d'intérêt et de bien-être individuel qui font la prospérité actuelle de l'Amérique favorisent l'essor de la poésie et des arts. Loin de là, les luttes de l'égoïsme mercantile leur sont antipathiques.

Les précédens font les sciences et tuent la poésie : car, plus l'homme est près de la nature, plus il est poète; les Américains ont derrière eux pour faner la fraîcheur de leurs images, pour user et épuiser leur langue, toute la littérature anglaise. Aussi c'est chez les Natchez, les Wampanoags, les Iroquois, les Mohicans, les mille tribus des bois, des prairies, des lacs et des rives des fleuves qu'il faut chercher les poètes du Nouveau-Monde. L'histoire du pêcheur des grands lacs, la vie du chasseur des forêt vierges, sont des poèmes pleins de mouvement, de fraîcheur, de sublime : l'ignorant sauvage n'écrit pas ce poème : il le fait, il en jouit, il l'empreint de poésie. Cooper l'a senti, et c'est au matelot qui s'identifie avec son vaisseau et dort à la musique des vagues; c'est à l'Indien, dont l'esprit erre dans les bois avec les brises, dont les regards plongent dans les savannes, qu'il a demandé des inspirations et une littérature que l'Amérique policée n'avait pas; mais ces tribus sauvages meurent, car elles n'étaient que poésie, et la civilisation épaisse et positive d'un peuple de commerçans les étouffe. Cooper a rafraîchi un moment l'imitation de Walter Scott dans ces sources de vie, de telle sorte que nos premiers journaux littéraires n'ont pas craint de le mettre au niveau et même au-dessus du romancier historien, de celui qui a détrôné les héros et reporté l'intérêt sur les masses, et qui, tout tory qu'on l'accuse d'être, a servi de tout son génie la cause populaire, celle de tous contre quelques-uns. Néanmoins le son natif que la lyre américaine, jusque là faible écho du concert de la mère patrie, a

(1) *North American Review* (octobre 1831, p. 298-299).

Digitized by Google

rendu sous les doigts de Cooper, est isolé, et la longue liste de poètes et de poésies que nous présente M. Cheever, bien qu'on le loue de n'avoir rien oublié de saillant, n'enrichira pas beaucoup la littérature. Ce n'est pas un nouveau ton ajouté à l'harmonie du monde, c'est un lointain retentissement.

Dans ce nombreux essaim de poètes, je distinguerai cependant Bryant et Dana : tous deux suivent le mouvement littéraire que Byron, Scott, Wordsworth et Crabbe ont imprimé à l'Angleterre, et qui s'éteint dans les voix affaiblies de Coleridge et de Southey. Mais ils ont mêlé aux impressions des poètes anglais quelque chose de leur propre fonds : il y a de l'émotion religieuse dans les chants élevés de Dana. Wordsworth, qu'il imite souvent, est certes plus harmonieux; il a la marche bien autrement souple, ondoyante et capricieuse; mais on aurait peine à trouver dans les morceaux les mieux inspirés du poète du lac un enthousiasme plus profondément senti que celui qui s'exhale dans quelques pièces de Dana, entre autres dans ces vers sur l'immortalité :

« Ce saint mot est écrit sur le rayon limpide
Que la lune argentée épanche dans le vide ;
Il flotte sous l'éclat du couchant; et la nuit,
De longs crêpes voilée, à pas lents et sans bruit,
A notre couche vient parfumer notre oreille
Du son vague et divin. L'aube aux gloires vermeilles,
Le soir pensif, et l'ombre, et le jour radieux;
Et les tems, et l'espace, et la terre et les cieux,
Comme un vaste instrument sous une main puissante,
Vibrant de joie, ont dit la parole vivante,
Immortalité!..... »

Ces élans de poésie se noient dans des développemens théologiques et techniques : tout, en ce monde, a sa partie poétique et pittoresque, et sa partie dogmatique. La cire et le miel sont dans le calice des fleurs; l'abeille prend tout, puis sépare; il ne faut que le miel au poète. Bryant imite assez souvent les coupes des stances de Byron, dans *Don Juan* et *Childe-Harold*. Cependant il s'essaie vainement à narrer en vers, ses intentions dramatiques échouent. Et si le nom du poète du 19e siècle vient un moment à l'esprit en lisant les poésies descriptives de Bryant, c'est à des inspirations pleines de fraîcheur et d'un sentiment de jouis-

Digitized by Google

sance au sein d'une nature neuve et féconde qu'il le doit; nous citerons en preuve ses belles stances au vent du soir.

Esprit, dont les soupirs ent'rouvrent ma croisée,
Quand, sur le soir, du jour tu viens calmer les feux,
Et sur mon front brûlant secouer la rosée;
Tout le jour, chevauchant les crêtes des flots bleus,
Au large, tu t'es plus, sur la vague brisée,
A disperser l'écume, à poursuivre joyeux
La voile qui se gonfle : ah, viens! accours, rapide,
De tes moites baisers couvre la plage aride.

Je n'appelle pas seul; des milliers, Esprit,
Pour vivre de ton souffle implorent ton passage;
Le mourant se ranime, et notre pouls bondit
Quand ton aile frissonne, en rasant le rivage;
L'herbe au loin se déroule et sous ton pied frémit;
Ton haleine, en passant, reverdit le feuillage :
Cours, et sois ici-bas, où l'ombre va croissant,
Le souffle créateur venu du Tout-Puissant.

Va, berce en te jouant, l'oiseau sur sa nichée;
Fais rider l'eau des lacs, autres cieux étoilés :
Enlève, en la roulant, la feuille desséchée,
Où, courbant des vieux bois les fronts échevelés,
Éveille l'harmonie en leurs rameaux cachée,
Mystiques sons, accords doux, inarticulés.
La branche, sur ta route, accueille ta venue,
L'onde sourit, la fleur s'incline et te salue.

Le vieillard épuisé baisse un front soucieux :
La sueur a brillé sur les tempes bleuâtres
De l'enfant endormi : Va sécher ses cheveux,
Ses lèvres s'ouvriront à tes baisers folâtres :
Et l'ami qui, penché sur un lit douloureux,
Surveille d'un ami les maux opiniâtres,
Ouvre, dès que ton aile a frolé les vitraux,
Car ton haleine pure apporte le repos.

Cours; tout change en ce monde, et meurt et se ravive;
Demain, l'aube rendra tes caprices aux mers,
Tu rempliras au loin la voile fugitive
Des bruits de la cité, des parfums des déserts.

Digitized by Google

Le matelot qui meurt en appelant la rive,
Qui le vit naître, aura des pensers moins amers,
Et, sans savoir pourquoi, rêvera de patrie,
Du bruit de son ruisseau, des fleurs de sa prairie.

M. Cheever a réuni un nombre considérable de petites pièces, dont plusieurs ont du mérite, mais peut-être pas assez pour traverser l'Océan « La Musique sentimentale » de Halleck est une gracieuse chose; quand à Wilcox, très-vanté par l'éditeur pour ses talens descriptifs, il nous déplaît justement à cause de la monotone longueur de ses descriptions : il est vrai qu'il y a des charmes de détail, des grâces de style dont un compatriote peut seul être juge, parce que seul il en peut complétement jouir. Les vers de M. Peabody de Springfield, sur un enfant qu'il a perdu, sont extrêmement touchans et mériteraient d'être cités, si la place ne nous manquait. Une hymne de Long-Fellow attire une attention particulière, non par des vers qui rappellent, sans l'égaler, la belle ode sur le général Moore, citée par Byron, mais à cause du sujet. Elle fut faite en l'honneur du comte Pulawski, noble Polonais, mort à l'attaque de Savannah, dans la guerre de l'indépendance; comme si, en quelque lieu de la terre que l'on combatte pour la liberté, un Polonais devait mourir. Le drapeau de soie écarlate du comte avait été brodé par les bonnes Sœurs Moraves de Bethléem en Pensylvanie. Le poète met dans leur bouche un chant pieux qui se termine en priant le guerrier, mort ou vif, de ne pas quitter sa bannière. « Il saisit, » dit Long-Fellow en finissant :

Il saisit l'étendard avec un noble orgueil,
Et ce fut son manteau de guerre et son linceuil.

Je ne sais, en vérité, comment rendre compte des *Plaisirs de l'Amitié*. Que dire de l'imitation d'une imitation? Ce froid et symétrique arrangement de lignes qui s'est perpétué de La Mothe-Houdard à Delille, gagnant de l'harmonie, mais toujours aussi vide d'inspiration, n'a rien de commun avec la poésie : ce sont ces funestes poèmes de *l'Amitié*, de *la Conversation*, des *Plaisirs de l'Espérance*, de *la Navigation*, que sais-je? la physique, la métaphysique, la psychologie rimées qui ont tant fait dire que les vers étaient ennuyeux. Je le crois bien!

Digitized by Google

The Pleasures of friendship ne relèveront pas la réputation des poèmes près de ceux qui prennent les rimes pour de la poésie. Cependant, dans ce tiède petit volume, il y a un mot qui mériterait, à mon avis, un meilleur cadre, si je ne le soupçonnais de n'être qu'une réminiscence. L'auteur, pour nous prouver que l'amitié est une belle chose, cite Caïn qui tua son frère Abel, parce qu'il ne l'aimait pas (ce qui fait Épisode et preuve); et il met dans la bouche d'Adam, pleurant sur le cadavre de son puîné, ce beau mot : « *Ah! this is death!* » Ah! ceci est la mort! Assurément cela est simple et beau, mais l'on chercherait en vain, dans tout ce petit volume, quelque chose qui répondit à cette belle expression : c'est donc emprunt ou hasard.

Je voudrais pouvoir m'arrêter long-tems sur les poèmes d'Emma Willard : c'est œuvre d'ame, et ce n'est plus sur les formes littéraires, sur la grâce et l'harmonie des vers qu'il la faut juger. Sous ce point de vue on trouverait des choses aussi remarquables parmi les bons morceaux du répertoire de poésie de Cheever; mais, ce qui se trouve encore plus rarement que le talent, que le génie même, c'est le parfum de vertu, c'est le sentiment de conscience et de force qui échauffent ces lignes. Madame Belloc s'est chargée de faire connaître, dans un article spécial, madame Willard, ses travaux pour l'éducation, si pleins d'intelligence, si ingénieux, calculés avec le génie du bon sens et l'amour de l'enfance et de l'humanité; et personne ne peut plus dignement nous dérouler cette belle et noble vie toute consacrée à rendre les femmes dignes d'un autre sort, et à changer toute la face de l'éducation aux États-Unis, en améliorant la société entière dans sa source, la mère de famille. On sent ce qu'il a fallu d'ardeur, de ténacité, de force, de dévoûment à madame Willard, dans la tâche qu'elle s'est donnée, en lisant les chants prophétiques qui ouvrent ce volume « Le monde ne sait pas combien vous m'êtes chère, » dit-elle à ses filles adoptives, à ses élèves; « au-delà de tout ce qui se voit, il y a un charme caché qui lie mon ame aux vôtres. Vous êtes pour moi l'incarnation vivante d'une idée long-tems nourrie; je vois en vous ce que seront un jour les femmes; et quand, en vous quittant, mes regards s'arrêtent sur vous avec passion, vous sentez leur chaleur mystérieuse, et vos cœurs innocens me rendent cette profondeur de tendresse. »

« Le Seigneur..., dit-elle plus loin avec exaltation, » le Seigneur

Digitized by Google

m'a quelquefois donné un étrange pouvoir: il a doué mes yeux de seconde vue, pour que je lusse au loin dans les années futures, et mon cœur a battu de joie, d'admiration ou de douleur, à mesure que je lisais dans l'avenir comme dans un livre déjà parcouru..... Et pour la femme aussi le rêve prophétique a remué mon ame; dans l'obscur passé j'ai regardé la terre entière, et n'ai pas vu un lieu où elle obtînt justice. Jamais le pouvoir n'essaya d'éclairer sa jeunesse, de l'initier aux sciences; et tandis que l'État ouvre ses coffres et prodigue l'or pour élever ses fils, ses filles chancèlent dans le labyrinthe de l'erreur, et dans une obscurité si complète qu'elles ne savent ce que c'est que la lumière, car elles prennent la mode pour la raison, la vanité pour la vertu, le *paraître* pour l'*être*. »

Madame Willard voit, chez les sauvages, la femme, non compagne, mais propriété de l'homme, plier sous le poids des fardeaux, comme une bête de somme humaine; dans les nations civilisées elle lui paraît une poupée vivante, parée pour l'amusement du maître; mais elle a foi à son avenir. « La cause des femmes vit tout entière dans la marche progressive et constante qui conduit l'homme à la vérité. »

La noble Américaine ne s'en est pas tenue à plaindre le sort de ses compagnes, et à leur prédire un meilleur destin, en vers pleins d'ame, la plupart écrits en 1821 et 1824; elle a tout fait pour hâter cet avenir. Ses jours se passent à réveiller la femme de la longue torpeur des siècles, et à lui faire savoir qu'elle aussi est la pure image de Dieu. « Oui, j'ai travaillé pour nous, » dit-elle dans un de ses morceaux inspirés, « oui j'ai travaillé avec une pieuse volonté, et l'esprit absorbé dans une seule pensée, cherchant Dieu la main sur le cœur, les yeux levés vers celui qui voit tout. J'ose le jurer, mais *lui* seul peut le savoir. Oui, lui seul: mes proches qui, d'heure en heure, ont vu croître le zèle qui me consume, et comment j'ai prodigué tout moi-même et ma vie, ont dit que c'était l'ambition, oui, et l'avarice aussi qui m'aiguillonnaient ainsi!..... »

Il y a une verve bien touchante, une poésie bien haute dans cette ame qui se consume comme de l'encens en présence de la Divinité, parfumant, éclairant tout à l'entour. En commençant cet article je ne voulais voir de source d'inspirations que dans les relations de l'homme avec la nature. Il y en a une plus abondante, plus belle encore: c'est dans

Digitized by Google

les relations d'amour et de dévoûment des hommes entre eux. C'est là que nous autres peuples civilisés nous pouvons vivifier notre littérature, miroir toujours si fidèle de la société. *Ade.* M.

AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

BRÉSIL.

75. — *Relatorio*, etc. — Relation de la commission d'inspection des prisons, dépôts, couvens et établissemens de charité de Rio-Janeiro. Rio-Janeiro, 1830. In-8° de IV-42 pages.

La question des prisons et des établissemens de charité éveille avec raison la sollicitude de la moderne philantropie. Dans la brochure dont nous parlons, on constate l'état de ces sortes de maisons comprises dans la juridiction de Rio-Janeiro, et l'on propose plusieurs moyens d'améliorer la condition des infortunés de tous les genres que la misère, un zèle religieux, ou des circonstances malheureuses rassemblent dans ces lieux. Espérons que les efforts tentés en divers pays pour parvenir à ce but ne seront pas entièrement perdus, et qu'il en résultera, sous tous les rapports, un système de gouvernement de ces établissemens plus conforme à l'état avancé de notre civilisation.

76. — *Relatorio de los trabalhos*, etc. — Relation des travaux de la Société de médecine de Rio-Janeiro, depuis sa fondation, en juin 1829, jusqu'à la fin de mars 1831. Rio-Janeiro, 1831. In-8° de 41 p.

Cette relation a été lue en séance solennelle, le 24 avril dernier, par le docteur Louis-Vincent de Simoni, secrétaire de la Société. La science médicale n'a pas borné ses progrès dans l'enceinte des cités les plus avancées de l'ancien-continent. On voit, par la relation dont nous parlons, que le nouveau continent est loin d'y être demeuré étranger. Rio-Janeiro surtout y a pris la part la plus active et la plus heureuse, et l'a fait rivaliser, à tous égards, avec les sociétés du même genre, dont l'Europe a le droit de s'enorgueillir. R.

77. — *Anniversaires des mémorables journées*, 27, 28 et 29

Digitized by Google

juillet 1830, par SIGAUD, docteur en médecine. Rio-Janeiro, 1831 ; Seignot-Plancher, imprimeur-libraire de S. M. l'empereur. In-8°.

Cette petite brochure contient le récit du banquet patriotique par lequel les Français résidant à Rio-Janeiro ont célébré l'anniversaire des journées de juillet. La fête a été annoncée par les salves d'artillerie de la station française, auxquelles ont répondu les navires américains et anglais mouillés dans le port. Des toasts nombreux ont été portés ; nous devons citer ceux de M. Desgenès : A l'union de tous les peuples libres ! et de M. Sigaud, président de la Société de médecine de Rio-Janeiro, auteur de la narration : Aux Polonais, nos anciens compagnons d'armes ! Partout où se trouvent des Français, la cause de ce noble peuple a des amis.

EUROPE.

GRANDE-BRETAGNE.

78. — *The Precepts of Jesus to guide to peace and happiness.* — Les préceptes de Jésus pour guider à la paix et au bonheur, etc. ; et premier, second, et dernier appel au public chrétien, en réponse aux observations du docteur *Marshman*, de Serampore, par RAMMOHUN ROY. Imprimé à Calcutta ; réimprimé à Londres, et formant le huitième volume du *Traité des unitairiens*. Cette édition est entièrement épuisée.

79. — *An Essai on the origin and prospects of man.* — Essais sur l'origine et la destination de l'homme ; par *Thomas* HOPE. Londres, 1831 ; J. Murray, 3 vol. in-8°.

C'est chose nouvelle, au milieu de toutes les choses nouvelles qui bouleversent et retrempent la société, que le voyage d'un brahmine de première classe à Londres, pour y préparer une ère de rénovation à sa patrie, à cette moitié stationnaire du monde, qui demande des milliers d'années pour faire un pas. N'est-il pas prodigieux de voir un brahmine chrétien, protestant, simplifiant le protestantisme, le dégageant de ce reste de pratiques sèches, dépourvues de traditions historiques, de signes symboliques, et manquant tout-à-fait d'ensemble, auxquelles les réformateurs s'attachent obstinément? pratiques dépourvues de sympathie tendres, et du prestige d'imagination que conservent encore celles du catholicisme. Un docteur indou passe la morale des Écritures à son alambic,

Digitized by Google

la reproduit pure, dégagée des dogmes et de tout attirail historique, scolastique etc., qu'il rejette, comme ces écorces qui se détachent d'elles-mêmes quand le fruit qu'elles protégaient est mûr. Rammohun Roy a toute l'ardeur du prosélytisme pour des doctrines vers lesquelles il a marché graduellement par la longue route de la science; il travaille, avec une ardeur que l'amour de l'humanité peut seul donner, à l'agrandissement de son intelligence et à la propagation des vérités morales qu'il salue avec enthousiasme; il choisit, dans la vieille Bible hébraïque, dans le Testament latin, chez les docteurs grecs, chez les commentateurs anglais, le code de conduite qu'il présente aux siens, traduit en persan, en arabe, en sanscrit. Bibliothèque vivante, à travers tant d'études, il ne cherche, ne demande que ce qui est la base de tout : un Dieu et une morale.

Le philosophe anglais, dont j'ai rapproché l'œuvre de celle du brahmine, a une croyance encore plus limitée aux livres saints. Non-seulement il n'en conserve que les préceptes qui doivent diriger la conduite de l'homme; mais, traitant le reste d'allégories ou d'œuvre littéraire, il ne s'éloigne pas comme Rammohun avec respect de dogmes sur lesquels la dispute, vaine toujours, est parfois malsaine à l'humanité. Tandis que l'Indou ne s'attache avec ardeur à la religion révélée des Occidentaux que pour en extraire la nourriture des ames, Hope argumente avec des livres qui ne peuvent répondre; refait à son gré la nature physique et spirituelle; dispute à la Genèse la création faite en six jours, lorsqu'il n'y avait pas de jours; nie au Créateur le repos du septième, car la vie, qui émane de lui, est partout et ne se repose pas ; il repousse le système d'attraction, de forces centrifuges et centripètes, pour le reproduire sous d'autres noms, avec des explications plus obscures. Selon lui, une gravitation convergente et divergente, obéissant à l'impulsion donnée à la matière par le Tout-Puissant siégeant aux frontières de l'espace, a tout fait. La création, passant des corps fluides et inorganiques aux corps solides et organisés, s'est graduellement compliquée et perfectionnée jusqu'à produire, par l'agrégation spontanée des atomes qui constituent l'homme, non pas un, mais nombre de couples primitifs que Hope échelonne dans leur infériorité et supériorité graduelle, depuis le singe et le sauvage, pareil au baboin, des îles de la Polynésie, le pygmée des îles Andamans, le Samoyède, le Caraïbe,

Digitized by Google

jusqu'aux Nubiens, aux Coptes, aux Arabes, aux Grecs : ces races inférieures disparaissant à mesure que les supérieures s'accroissent et s'étendent. Éminemment panthéiste, de Jéhovah, Dieu, la déité, première cause, il fait dériver toute créature. Elles n'en sont que des modifications, parties intégrales qui tendent à s'unir, à se reconstituer en un seul, un continuel tout. « Nos généralisations, dit Hope, ne sont qu'une anticipation du futur état des choses, où tous les maux disparaîtront avec ces tracasseries d'individualités qui se fondront alors en un seul tout. » Dans sa philosophie naturelle, semblable à celle des anciens philosophes qui expliquaient les mouvemens du monde en même tems que ceux de l'ame, l'Anglais spiritualise la nature, matérialise la métaphysique, et ne se peut combattre ni comprendre.

Les deux philosophes de civilisations opposées ont également renoncé aux avantages de leur position sociale pour se livrer à la recherche de la vérité. Le brahmine, seul héritier des richesses de sa famille, entouré de la considération de la première caste de l'Inde, a renoncé à l'aristocratie de rang, de fortune, à sa haute position dans une hiérarchie consacrée par des siècles de possession pour se faire l'humble instructeur de toutes les castes de l'Inde, de ses frères indous et mahométans, et le disciple attentif des sages Occidentaux. La haine de ceux dont il abandonnait les doctrines surannées le chassa, de Moushedabad où étaient situés ses propriétés et sa demeure, à Calcutta, où il trouva de nouveaux adversaires dans ceux dont il venait partager la communion; enfin son zèle l'a poussé jusqu'en Angleterre.

Hope appartenait aussi (car il n'est plus) à l'aristocratie de sa nation. Ses richesses étaient remarquées dans un pays où l'inégalité de la répartition semble parvenue à son apogée. Sa maison, curieux assemblage de tout ce que le luxe peut accumuler, se va voir par billet, et il s'est isolé de toutes ces sources de jouissances, d'une femme qu'il adorait, d'une famille dont il était l'idole, d'une société choisie, où il jouissait d'une célébrité littéraire due à un précédent ouvrage (*Anastase*), pour se retirer dans la solitude de son cabinet, et se vouer tout entier à la contemplation de l'origine de l'homme et de ses destinées futures. Sa santé s'est altérée par le travail, sa vie a été abrégée par de longues veilles et la contention d'un esprit qui voulait tout expliquer, tout reconstruire par ses seuls efforts, et cherchait l'assurance d'une autre vie dans

Digitized by Google

le cours invariable de la nature, qui n'admet pas de déception. Peu savant dans les sciences physiques et naturelles, qu'il prend pour base de ses hypothèses, Hope choisit, dans des observations peu certaines, celles qui cadrent le mieux avec son système, et, tout en déployant un talent remarquable, il se perd dans les sophismes. Il déclare, à la vérité, dans sa préface, qu'il livre à l'impression son travail encore imparfait; de crainte que ses jours n'étant clos, avant que son œuvre soit complète, ses pensées ne descendent dans la tombe avec lui. « Le tems commence à tourner court, écrit-il; mon clepsydre, en se vidant avec rapidité, m'oblige de me tenir prêt pour un départ qui ne se peut reculer. » En effet l'auteur s'est éteint avant la publication de son ouvrage, tiré à un très-petit nombre d'exemplaires, et non livré au public. Quand on sait qu'il est mort en mettant la dernière main à cet écrit, un intérêt plus intime s'attache aux belles pages dans lesquelles il décrit le lent déclin de l'homme parvenu à sa maturité. Il semble qu'il ait fait sur lui-même cette étude psychologique, et l'on s'étonne qu'au moment de prendre son vol, il se contente de l'éternité qu'il a en quelque sorte matérialisée, d'une sorte d'immortalité collective dans laquelle il confond le méchant et le bon, la brute et l'homme.

Rammohun-Roy est né vers 1780 à Bordouan, dans le Bengale. Il a de beaux traits sous sa couleur bronzée, et ses cheveux de laine découvrent un noble front. Son premier ouvrage, écrit en persan avec une préface arabe, était dirigé contre l'idolâtrie de toutes les religions. Constant dans les principes de théisme qui l'ont amené à chercher la connaissance de nos livres saints, il rejette la trinité, qui est à ses yeux un polythéisme mitigé. Ses idées sur ce point, ainsi que sa disposition à mettre dans l'enseignement religieux, les miracles à l'écart, l'ont fait attaquer avec virulence par le docteur Marshman, de Singapore, dans l'*Ami des Indes*, feuille périodique. Le brahmine répond, dans l'ouvrage que nous annonçons, avec modération et fermeté. Il représente au docteur protestant, avec une grande force de raison, que, malgré le nombre immense de missionnaires, celui de bibles traduites dans les langues du pays, ils n'ont converti que des malheureux, mourant de faim, qui professaient la religion de l'Anglais tant que l'Anglais leur donnait du riz. Quelques intrigans apostasiaient pour une chétive place. Rammohan cherche et trouve les causes de cet échec pendant vingt années d'efforts répétés et d'incalculables dépenses. « Son peuple

Digitized by Google

n'était pas préparé pour tous ces dogmes; tous ces mystères, bons seulement à être enseignés dans les églises chrétiennes à des hommes nourris de ces notions dès leur enfance. » Il rappelle qu'il y a trois ans, un grand nombre d'Indiens convertis présentèrent aux autorités ecclésiastiques de Calcutta une pétition où ils se plaignaient que leurs missionnaires les eussent induits, par de fausses promesses d'avancement, à abandonner leur ancienne religion. Ce que les hommes comprennent le mieux ce sont les œuvres; c'est par les œuvres qu'on se sauve. En vain le docteur Marshman, en soutenant le dogme de la trinité, affirme que le système moral de Rammohun-Roy est inefficace, l'Indou répond que « la foi, en ce qui est incompréhensible, est inutile, et que les cinquième, sixième et septième chapitres de saint Mathieu contiennent tous les devoirs de l'homme, et tout ce qui est nécessaire au salut; ils excluent formellement la foi sans les actes, et Jésus n'a-t-il pas dit lui-même : « Mes œuvres rendent témoignage de moi (1). » *A—de*.. M.

80. — *Translations from the Chinese and Armenian.* — Traductions du chinois et de l'arménien; avec des notes et des éclaircissemens, par M. NEUMANN; publiées par le Comité de traduction orientale. Londres, 1831.

Le comité oriental établi à Londres pour publier les traductions des principaux ouvrages écrits dans les langues orientales, poursuit le cours de ses intéressantes publications. Il en est déjà à son vingtième volume; et des travaux importans comme la traduction complète ou abrégée (on ne dit pas laquelle des deux) du *Scha Nameh*, poème persan de *Ferdousi*, par M. *Atkinson*, et le *Raghou Vansa*, ou l'histoire de la famille de Raghou, poème sanskrit de *Kalidâsa*, publié en sanskrit avec une traduction latine par M. *Henzler*, sont sous presse. Nous nous proposons de tenir nos lecteurs au courant de ces travaux si intéressans auxquels prennent part le plus grand nombre des orientalistes de l'Europe. Aujourd'hui nous nous bornerons à faire connaître l'ouvrage annoncé ci-dessus; encore choisirons-nous la partie intitulée : *The Catechism of the Shamans;* le Catéchisme des Samanéens ou prêtres de Bouddha,

(1) Peut-être aurons-nous occasion plus tard d'examiner, avec plus d'étendue, l'ouvrage de Thomas Hope, qui nous paraît avoir de singuliers rapports avec les tentatives de religion nouvelle faites soit en Allemagne soit en France.

(*Note du Rédacteur*).

Digitized by Google

en Chine. Des deux autres parties, l'une est *l'Histoire des pirates chinois depuis* 1807 *à* 1810, traduite du chinois; et l'autre la *Chronique de Vahram*, concernant le royaume arménien en Sicile, pendant le tems des croisades.

C'est au retour, ou plutôt en revenant de Canton, où le désir de se procurer une nombreuse collection de livres chinois l'avait conduit, que M. *Neumann* a traduit le catéchisme des prêtres bouddhistes qu'il publie aujourd'hui. Ce catéchisme est divisé en deux parties : la première explique les *dix* commandemens, ou *dix lois fondamentales* des bouddhistes; la seconde contient les règles particulières à observer dans les couvens par les bouddhistes ; règles qui ont beaucoup de rapport avec celles de certains de nos anciens couvens. Nous ne ferons pas ici l'histoire du bouddhisme; nous avons donné, dans l'ancien *Globe*, et ailleurs, des détails précis sur l'histoire et les dogmes de cette curieuse religion. Nous ferons seulement connaître ici, d'après la traduction de M. Neumann, les *dix commandemens*, ou les *dix lois fondamentales* des bouddhistes.

« Première loi. — *Tu ne tueras aucune créature vivante.* — Le commentaire ajoute qu'aucune créature ne doit être tuée, soit qu'elle appartienne à la classe la plus élevée ou à la plus basse, comme les prêtres, instituteurs, un père ou une mère; ou comme les plus petits insectes. L'Écriture ajoute qu'il faut être bienveillant envers toutes les créatures vivantes, de quelque degré qu'elles soient.

Deuxième loi. — *Tu ne déroberas point.* — Le commentaire ajoute entre autres choses que des bouddhistes ayant dérobé, l'un sept fruits appartenant au monastère, l'autre quelques pâtisseries appartenant aux prêtres, un autre un peu de miel, tombèrent dans l'enfer. Il paraît que l'on y descend à meilleur marché encore que chez nous.

Troisième loi. — *Tu ne seras point dissolu.* — Le commentaire dit que toute relation est interdite aux prêtres avec le sexe. La continence la plus rigoureuse est prescrite; mais cependant les chroniques du pays ne disent pas qu'elle soit toujours strictement observée.

Quatrième loi. — *Tu ne commettras point de péchés par ta bouche.* — Le commentaire ajoute qu'il y a quatre manières de pécher par la bouche. La *première* est de *mentir*, en disant quelque chose qui ne soit pas vrai; la *seconde*, en parlant inutilement d'une manière trop fleurie,

Digitized by Google

par des chants passionnés qui excitent des désirs impurs, etc.; la *troisième*, en tenant un langage vulgaire et grossier; la *quatrième*, par duplicité, en faisant comprendre une chose d'une façon à l'un et d'une façon à l'autre, etc.

Cinquième loi. — *Tu ne boiras point de liqueurs fortes.* — Le commentaire cite plusieurs exemples de désordres commis par l'ivrognerie.

Sixième loi. — *Tu ne parfumeras pas tes cheveux sur le sommet de ta tête, et tu ne peindras pas ton corps.* — Le commentaire dit que, dans l'Inde, on a la coutume de se parfumer le sommet de la tête avec des fleurs, et que les principaux des habitans peignent aussi leur corps; mais un prêtre de Bouddha ne doit pas agir ainsi.

Septième loi. — *Tu n'entendras pas des chants, ni ne verras des pantomimes, des pièces de théâtre, et tu n'en exécuteras point toi-même.* — Le commentateur s'indigne à la pensée que ces choses puissent séduire un prêtre bouddhique.

Huitième loi. — *Tu ne te reposeras ni ne te coucheras sur une haute et large couche.* — Le commentaire remarque que la couche d'un prêtre bouddhique ne doit pas être plus élevée que celle de *Bouddha* lui-même, qui n'avait que la dix-neuvième partie d'une coudée. Elle ne doit pas être entourée de fleurs ni d'autres ornemens.

Neuvième loi. — *Tu ne mangeras pas à heure indue.* — Le commentaire dit que l'heure indue est après midi. Les esprits du ciel mangent le matin, les *bhouddhas* à midi, les bêtes après midi, les démons la nuit, et d'autres choses de cette force.

Dixième loi. — *Tu n'auras en ta possession aucune figure de métal (une idole), ou d'or, ou d'argent, ou d'une matière de prix.* — Le commentaire ajoute que tous les hommes avares et avides dévient du droit chemin; remarque fort judicieuse. Il dit que Bouddha a fait connaître que l'or et l'argent étaient des productions de la terre dont les prêtres ne devaient pas faire usage. »

Les notes de M. Neumann prouvent autant d'esprit que d'érudition. Nous souhaitons qu'il nous fasse bientôt part de ses nouveaux travaux. Le défaut de texte nous a empêché de comparer sa traduction à l'original; mais nous pensons qu'elle est exacte. P.

Digitized by Google

81. — *An Essay on the distribution of wealth*, etc. — Essai sur la distribution de la richesse et sur les sources de l'impôt, par le révérend *Richard* Jones, du collége de Gonville et Caïus, à Cambridge. Londres, 1831; John Murray. Grand in-8° de 424 pages.

82. — *Letters on the cholera in Prussia.* — Lettres sur le choléra en Prusse; par F. W. Becker, professeur de médecine à l'Université, et médecin d'un quartier de Berlin. Lettre première à *John Thompson*, professeur de médecine et de pathologie générale à l'université d'Édimbourg : *des Causes du Choléra et des moyens de le prévenir.* Londres, 1832; John Murray.

M. Becker, dans la grande querelle de contagion et d'infection, se prononce, très-décidément, pour la contagion. Il avoue qu'il y a presque toujours des causes déterminantes, telles que le froid, la fatigue, l'anxiété d'esprit, l'usage immodéré de nourritures ou de boissons. Mais ces causes ne produisent la maladie qu'aux lieux et aux époques où l'épidémie est déclarée, et où, selon lui, elle aurait été importée; car il la croit produite par les exhalaisons des corps des cholériques, et il apporte en preuve : 1° la manière dont la maladie s'est étendue à travers les différentes nations de l'Asie et de l'Europe, augmentant d'intensité à proportion que les populations étaient plus serrées et les communications plus fréquentes; marchant, non pas seulement du sud-est au nord-ouest comme le prétendent les médecins qui tiennent pour l'épidémie, mais, à l'ouest comme à l'est, au nord, au midi, sans considération de longitude ou de latitude, de niveau, de froid, ou de chaud, et en suivant les routes et surtout les rivières. M. Becker en réfère, quant à la marche du choléra en Asie, au rapport de M. *Moreau de Jonnès* (1).

2° Le médecin prussien met en avant la manière dont le choléra s'étend dans les villes où il paraît, en suivant toujours les lignes de communications, et il apporte en preuve une suite de faits sur la manière dont la contagion, entrée par la navigation de la Sprée, s'est propagée dans Berlin.

3° Le retour de la maladie dans les maisons où elle a paru une fois. Le docteur ne dissimule pas que ses antagonistes présentent le fait contraire à l'appui de leur opinion, savoir: que le plus souvent un malade

(1) Voyez *Revue Encyclopédique*, tome L, juin, 1831, page 424 et suiv.

Digitized by Google

est seul atteint du choléra qui épargne tous les autres habitans de la maison. Cela ne peut être regardé comme un argument, dit M. Becker, ce fait pouvant être expliqué par le prompt transport du malade à l'hôpital, le soin pris par les voisins pour éviter l'infection, et vivre de manière à détruire toute tendance à prendre la contagion; prédispositions qui ne seraient pas moins indispensables pour contracter le choléra, quand même il serait épidémique; cette observation détruit, selon le médecin prussien, la raison concluante des anti-contagionistes. Il donne une table du nombre de fois que le choléra a reparu dans les maisons où il s'était déjà montré à Berlin.

Il y a eu dans la ville sept cent soixante-dix malades (dont vingt-neuf avaient été trouvés dans des bateaux et dans la rue).

Une seconde attaque dans la maison où le choléra avait paru a eu lieu

Le lendemain	65
Après deux jours	34
— trois	29
— quatre	16
— cinq	11
— six	7
— sept	3
— huit	2
— neuf	0
Total	161

M. Becker cite nombre de cas, dont il a été témoin, et qui, à son avis, mettent la contagion hors de doute, et détruisent toute probabilité que le choléra soit le fruit de quelque agent terrestre ou atmosphérique. Il regarde comme contes populaires les bruits qui ont circulé que le poison, principe du choléra qui infectait l'air, attaquait d'abord les animaux et surtout les oiseaux. Il affirme qu'il est faux que les habitans de Moscou, en fuyant leur ville attaquée, n'aient pas porté la maladie avec eux; au contraire, ils l'ont répandue dans les provinces adjacentes : après avoir donné l'opinion de M. Becker sur la contagion, il est inutile de dire qu'il regarde l'emploi du chlorure et des désinfectans comme tout-à-fait inutile, et conseille les cordons sanitaires et tous les moyens possibles d'isoler les malades. Les mesures préventives me paraissent plus redoutables que le choléra lui-même; sans cela, après l'a-

Digitized by Google

voir lu, je serais tenté de me ranger de l'avis du docteur prussien, tant des chiffres et des faits sont choses difficiles à combattre.

A—de. M.

ALLEMAGNE.

83.—*Ueber die Hauptperioden der schœnen Kunst.* — Sur les époques principales des beaux-arts, par *Amadeus* WENDT, professeur de philosophie à l'université de Gœttingue. Leipzig, 1831; Ambrosius Barth. In-8° de 378 pages (1).

M. Wendt était déjà connu par la continuation de l'*Histoire de la philosophie* de Tennemann. Nommé pour succéder à Bouterweck, dans la chaire de philosophie et d'esthétique de l'université de Gœttingue, il vient de débuter dans cette chaire par un ouvrage sur *les époques des beaux-arts*. L'Allemagne possède sur ce sujet de nombreuses théories et une foule de traités historiques; mais, comme historien, M. Wendt a classé les époques autrement qu'on ne l'avait fait, et par là présenté le développement de l'art sous un jour nouveau; comme philosophe, il considère l'art d'un point de vue plus élevé qu'on ne le fait ordinairement. Ses idées sur le beau et sur l'essence de l'art ne sont pas neuves pour qui connaît les ouvrages de Schelling, de Hegel et de Krause, et il a en particulier fait de très-nombreux emprunts à ce dernier; mais, loin de lui en faire un reproche, nous aimons à louer cette aptitude aux idées générales, cette sagacité philosophique qui lui fait adopter et développer les vues les plus larges, et qui lui donne, suivant nous, une si grande supériorité sur son prédécesseur Bouterweck.

M. Wendt a conçu le lien qui rattache l'art et le développement de l'art à l'idée religieuse. La beauté, dit-il, est un attribut de Dieu. Dieu, en qui est l'univers, se manifeste dans l'univers; et cette manifestation, ce *reflet de Dieu* dans les phénomènes et *dans les formes* du monde, lorsqu'il est conçu par l'esprit et senti par le cœur, produit dans l'homme ce sentiment actif, dont les beaux-arts sont l'expression divine. Les beaux-arts sont en harmonie avec la religion et la science;

(1) On trouve, à Paris, chez MM. Heideloff et Campe, libraires, rue Vivienne, n° 14, les ouvrages les plus nouveaux publiés par la librairie allemande, et entre autres ceux qui sont annoncés dans la *Revue*.

Digitized by Google

car Dieu est leur source, leur objet commun. Les beaux-arts et la science forment les deux aspects principaux de la vie, qui se révèle par la religion dans toute sa plénitude et sa synthèse. Par la religion, l'homme tout entier communie avec Dieu. C'est de la religion que découlent les beaux-arts; c'est elle qui en est, pour ainsi dire, le foyer intérieur, invisible.

Nous sommes tout-à-fait d'accord avec l'auteur sur tous ces points; mais nous aurions désiré qu'il eût donné plus de développement à ces idées générales. C'est à cette lacune que nous attribuons la défectuosité de ses divisions historiques. M. Wendt reconnaît que les époques des beaux-arts, partie de la vie de l'humanité, doivent correspondre aux époques de la vie humaine individuelle, aussi bien qu'à celles de la vie de l'humanité considérée comme un être collectif. Mais en vain chercheriez-vous dans son ouvrage la réalisation historique de cette idée qui n'a été pour lui qu'une intuition obscure.

L'humanité est destinée à passer par trois grandes époques. La première se présente avec le caractère de l'unité, de l'infini, de l'absolu, de l'immobilité : alors les diverses parties de la vie humaine ne sont pas encore entièrement développées; celles même qui ont reçu quelque développement offrent un aspect informe, bizarre, et contraire à la vraie beauté; la religion est encore à l'état d'un panthéisme abstrait, sans vie, sans activité; et les beaux-arts enfin ne pouvant pas représenter l'infini, l'absolu dans les formes finies, qui seules leur conviennent, dénaturent ces formes, pour les assimiler à l'infini, en les rendant monstrueuses et bizarres. Dans la deuxième époque, l'humanité entre dans la variété, la multiplicité, l'antagonisme; les aspects divers de la vie humaine luttent ensemble; la religion devient le polythéisme matériel ou le monothéisme spirituel, qui met encore Dieu et l'humanité en opposition, en plaçant Dieu *hors* de l'humanité et de l'univers. Alors les beaux-arts offrent le spectacle d'une vie énergique, agitée, individuelle; et, sous le rapport religieux, leur puissance consiste à peindre l'humilité et le déchirement du cœur de l'homme, qui se voit *séparé*, abandonné de cet être qu'il cherche éternellement hors de lui, parce qu'il ne le trouve pas en lui. Mais cet antagonisme, qui dure encore, ne saurait être l'état définitif de l'humanité. L'humanité attend une troisième époque, qui s'approche déjà à grands pas, où *l'harmonie* de

Digitized by Google

toute la vie humaine, de tout ce qui s'est développé de bien dans les époques précédentes, de tout ce qui va suivre de plus beau, de plus humain, de plus divin, régnera sur la terre; où la religion, la science, les beaux-arts, l'industrie, refléteront dans la vie, dans la société, ce lien par lequel ils sont éternellement unis en Dieu.

M. Wendt n'a eu qu'un léger pressentiment de ces idées; il est encore au *dualisme;* car après avoir établi deux époques des arts opposées entre elles, il nie la possibilité d'une harmonisation de ces époques. Mais poursuivons plus en détail ses idées sur la division des époques des beaux-arts.

L'objet des beaux-arts, dit-il, est tout ce que l'homme peut concevoir, sentir et imaginer. Ces conceptions et ces sentimens qui sont exprimés dans les beaux-arts, il les appelle l'*idée*, ou l'*idéal;* et il leur oppose la *forme*, par laquelle l'art se manifeste d'une manière visible. Ces deux élémens, dont se composent l'art, donnent naissance, d'après M. Wendt, à deux époques distinctes, suivant que l'un ou l'autre, l'*idée* ou la *forme*, l'*intérieur* ou l'*extérieur*, l'*esprit* ou la *matière*, prédomine dans le développement de l'humanité. Mais cette division est-elle bonne? peut-on ainsi opposer la forme à l'idée? N'est-il pas évident que la *forme* est toujours le résultat inévitable de l'*idée*, c'est-à-dire des objets qui sont représentés dans les arts. D'où il suit que les arts ont autant d'expressions et de formes diverses qu'il y a d'objets auxquels ils peuvent s'appliquer, et qu'il y a autant d'époques historiques que le génie de l'art peut concevoir d'objets divers à son activité. Mais quels sont ces objets qui se révèlent dans les arts? N'est-ce pas Dieu, l'esprit, la nature, et cet être collectif, l'homme et l'humanité, qui est l'harmonie vivante de Dieu, de l'esprit et de la nature, le miroir de l'univers, le microcosme? Or, l'humanité passe dans son développement par trois grandes époques, que nous avons essayé d'esquisser plus haut. Ces époques se reproduisent dans l'histoire des beaux-arts sous tous les aspects que l'art peut embrasser; cela est si vrai que M. Wendt, quoiqu'il soit encore bien loin d'en concevoir toute la vérité, est forcé d'élargir la signification des mots de forme et d'idée pour qu'ils puissent devenir les principes fondamentaux d'une juste division de l'histoire.

M. Wendt établit trois époques. *La première est celle de l'art antérieur aux Grecs*, ou l'art des Indiens, des Égyptiens, des

Digitized by Google

Perses, des Hébreux, des Chinois et des Phéniciens; *la seconde est celle de l'art grec ou plastique* des Grecs et Romains ; *la troisième celle de l'art germanique.* Quant à la dénomination de la troisième époque, elle est évidemment fausse, parce qu'elle est trop étroite. Car, quoique les Germains se soient mêlés avec presque tous les peuples qui ont coopéré à l'art moderne, et que de ce mélange soient résultées les langues modernes, ce ne sont pourtant ni les Germains ni leur langue qui ont produit cet art moderne, ni joué le rôle principal dans son développement ; c'est le génie de tous les peuples qui en a été le créateur. D'ailleurs, l'art moderne ne peut plus porter le nom d'un peuple. Il y avait des peuples dans l'antiquité; mais depuis dix-huit siècles il existe une communion plus sublime, plus générale, dont les peuples européens portent l'empreinte et le caractère; c'est le christianisme; et l'art moderne n'est pas *germanique*, mais *chrétien.*

Exposons maintenant les caractères que M. Wendt a assignés à chaque époque. Il reconnaît le caractère d'unité et d'absolu dont est revêtu l'art oriental. L'esprit humain est encore involontairement et à son insu enlacé, pour ainsi dire, dans les liens de l'unité, manquant de variété vivante; il est encore *accablé* par la contemplation de l'univers; il n'est pas libre, et par conséquent il ne saurait rendre librement les impressions que lui font éprouver les objets extérieurs; l'esprit pressent plus qu'il ne peut donner aux sens, et ce sentiment sombre et illimité s'exprime par des œuvres démesurées. Le caractère démesuré et monstrueux est intimement lié avec celui d'indéterminé, et avec la prédominance de la *signification* sur la *forme.* La SYMBOLIQUE est le caractère prédominant de l'art oriental. L'esprit humain, ne pouvant pas rendre l'infini dans les formes finies, veut faire du fini une *représentation*, un *symbole* de l'infini. La poésie, à cette époque, ne peut pas être rangée parmi les beaux-arts, parce qu'elle ne s'est pas encore séparée de l'imitation de la nature, et n'a pas encore acquis une individualité vivante, et l'individualité manquait, parce que l'esprit, absorbé dans la contemplation de l'absolu, ne s'était pas élevé à la conscience de la libre *personnalité.* La poésie indienne ne saurait donc représenter une vie agitée, variée: aussi les anciens Indiens ne connaissent-ils pas la *représentation dramatique.* C'est une sympathie tendre, unissant l'homme avec toute la nature, qui règne dans

Digitized by Google

la poésie indienne. Mais cette confusion de l'infini et du fini était encore plus défavorable à la *plastique* qu'à la poésie, parce que le fini bien distinct est le domaine de la plastique ; par conséquent la *forme humaine*, expression la plus haute du fini, ne pouvait pas être représentée. La *symbolique égyptienne* est d'une part plus universelle que celle des Indiens, parce qu'elle se répand sur toutes les relations de la vie ; d'autre part, le divin y porte plus le caractère d'un pays déterminé. Les Égyptiens se plaisaient surtout à exprimer l'infini par les œuvres gigantesques de *l'architecture*. Leur plastique se bornait, de même que celle des Indiens, à la représentation des *animaux*. Chez les Hébreux, dont la religion met Dieu au-dessus du monde et ne reconnaît dans le monde qu'une œuvre de Dieu, il se trouve déjà une *opposition*, un antagonisme, et la symbolique se manifeste dans la *comparaison*, dans le PARALLÈLE, où l'image est opposée à l'objet. — Mais dans tout l'Orient l'art n'était qu'un *moyen*, et ce n'est qu'en Grèce qu'il reçut une vie propre et *individuelle*.

Avec l'art grec commence la deuxième époque de l'histoire des arts. Dans l'Orient, la forme se rapporte à quelque chose d'extérieur, l'*idée* et la *forme* étaient *séparées ;* mais dans l'art grec l'idée de l'artiste est dans l'œuvre comme l'ame dans le corps ; l'esprit est *dans* la forme, et parce que l'esprit se refléchit tout entier dans son objet, le *caractère prédominant de l'art grec est* LA NAÏVETÉ. L'artiste se donne dans son œuvre tel qu'il est, il prend les objets d'après leur caractère individuel, et la *beauté individuelle* est un trait distinctif de l'art grec. C'est pour cela que la plastique qui exprime l'individuel, le déterminé, et surtout ce genre de plastique qui est l'image la plus fidèle de la forme humaine, la *statue*, a acquis en Grèce son plus haut degré de perfection. Quant à la poésie, l'importance dont jouissait l'individu dans le monde grec devait en faire la patrie de l'*art lyrique*, qui est l'expression d'un sentiment momentané et individuel de l'homme ; mais il ne pouvait prendre un essor sublime que sous l'inspiration d'une religion qui, renversant les sentimens étroits de la cité et de la patrie, mettrait l'homme en rapport avec tout l'univers, en lui faisant partout reconnaître l'image de l'Éternel. La profondeur du monde *invisible*, du monde *sympathique*, restait inaperçue ; le domaine des pressentimens célestes était encore fermé. Ce qui domine dans l'art grec, c'est

Digitized by Google

la *contemplation* et non le *sentiment*. *L'art dramatique*, ou le jeu du développement des caractères individuels, devait être l'art le plus favorisé. La *peinture* devait rester dans l'état d'infériorité, par les mêmes raisons qui firent prédominer la plastique; car, dans la peinture, il s'agit plus de l'expression mobile du sentiment que de l'empreinte durable du caractère. — Tout ce qui a été dit de l'art grec s'applique en général également à l'art romain.

Mais l'ancien monde périt, après avoir accompli la phase du développement de l'humanité qui lui était réservée. Le culte, la glorification du monde *extérieur*, *matériel*, avait été sa mission; elle fut dignement remplie. L'autre face de l'humanité, le monde spirituel allait commencer son développement; et de même que le culte du monde matériel avait eu sa religion, l'esprit devait obtenir sa consécration par une religion spiritualiste, et le christianisme parut. L'esprit se replia sur lui-même, et alors ce monde d'idées et de sentimens se montra dans toute sa profondeur, dans toute sa richesse, avec tous ses prodiges. Les beaux-arts furent revêtus d'une nouvelle forme. L'artiste créant sous l'inspiration de la nouvelle religion cherchait avant tout à représenter les sentimens, les pensées, les désirs, en un mot l'*état intérieur* de l'homme. L'*objectivité*, comme on dit, la *naïveté* du monde ancien disparut, et la SENTIMENTALITÉ, cette forme de l'art par laquelle les sentimens que font éprouver les objets s'expriment plus directement que les objets mêmes, *devint le caractère prédominant de l'art moderne*. La *personnalité* de l'homme, loin d'avoir été détruite avec l'antiquité, acquit une nouvelle dignité. Car une religion proclamant l'égalité de tous les hommes devant Dieu, et instituant une communion à laquelle tous les hommes étaient appelés, devait nécessairement élever l'homme à la conscience de soi-même et au sentiment le plus pur de sa dignité. Cependant ce sentiment personnel n'était plus le sentiment étroit de l'antiquité; la dignité résultait ici de la liaison de l'homme avec Dieu. Mais d'après M. Wendt, l'art moderne ne saurait être expliqué uniquement par la religion chrétienne. Quoiqu'elle en fût le fondement idéal, les peuples germaniques y ajoutèrent de leur individualité; et de ce mélange du principe oriental et du caractère occidental naquit l'art moderne, dont l'art romantique du moyen âge fût la première et la plus saillante expression. Le *romantique*, opposé à l'*antique*, est la beauté

Digitized by Google

représentée du point prédominant de la liberté et du monde intérieur, qui s'agrandit de plus en plus. Mais quels sont les arts que le christianisme a nourris dans son sein? On pourrait répondre en peu de mots : ceux auxquels le polythéisme grec et romain ne pouvait point donner de développement; tandis que ceux qui sont parvenus au plus haut degré de perfection dans l'antiquité devaient rester dans un état d'infériorité. Les arts qui révèlent les profondeurs du cœur et du sentiment, la *poésie*, la *peinture* et surtout la *musique*, devinrent les arts du christianisme.

Nous avons résumé en peu de mots les idées principales que M. Wendt a développées dans une longue exposition, qui atteste beaucoup d'études et une connaissance profonde des diverses branches de l'art. Nous appelons l'attention de tous ceux qui s'intéressent à l'art sur cet ouvrage important. Ils y puiseront, sinon de grandes idées jusqu'ici inconnues, du moins une large application de ces idées aux époques historiques. Malheureusement M. Wendt a perdu de vue le résultat le plus important de toute cette histoire; il n'a pas su en tirer de conséquences pour l'avenir. Mais nous n'entrerons pas aujourd'hui dans cette question de l'avenir de l'art; elle sera, dans cette *Revue*, l'objet de bien des travaux; car elle se lie intimement à toutes les grandes questions sociales. H. A.

84.—*Die deutsche privilegirte Lehn und Erb Aristocratie*, etc. — L'aristocratie privilégiée, héréditaire et féodale de l'Allemagne, jugée selon la raison et l'histoire, par *J.-Ch.* Fleischhauer. Neustadt, 1831; Wagner. In-8.

85.—*Ueber den Adel*, etc.—Lettres de *Kahldorf* sur la noblesse, adressées au comte de *Moltke*; publiées par *Henri* Heine. Nurnberg, 1831; Hoffmann et Campe. In-12 de 152 pag.

Un livre sur la noblesse, en France, soit qu'il eût pour objet de l'attaquer ou de la défendre, serait une œuvre d'Épiménide. L'Allemagne n'en est point encore là; c'est ce que vient attester l'apparition des ouvrages du pseudonyme Kahldorf et de M. Fleischhauer, tous deux se proposant sérieusement de démontrer ce qui n'a plus guère besoin de l'être, que la noblesse héréditaire est une anomalie dans nos mœurs : il ne serait pas peut-être aussi facile de prouver qu'elle en est une dans nos lois, où tant de priviléges héréditaires sont encore consacrés. Il a fallu

Digitized by Google

quelque courage de la part des deux auteurs allemands pour exprimer franchement leur opinion, ce qui étonnera beaucoup de lecteurs parmi nous, où il en faudrait sans doute pour soutenir la thèse contraire. M. Fleischhauer s'adresse particulièrement aux chefs des gouvernemens d'Allemagne ; il leur demande de ne plus tenir compte de la naissance dans la distribution des emplois publics ; il réclame aussi l'interdiction des titres, armoiries, ou autres distinctions de castes. Son travail est riche d'érudition, et contient de nombreuses recherches sur l'histoire du patriciat, du vasselage, des chapitres, de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, de l'ordre teutonique, etc. ; mais tout cela est malheureusement entaché par une haine peu philosophique pour le moyen âge, que l'auteur semble considérer comme une période dont l'esprit humain devrait rougir, et qu'il faudrait effacer sur le livre de la civilisation.

M. Kahldorf, ou plutôt le spirituel écrivain qui se cache sous ce nom, n'est guère moins érudit, et ses vues sur le passé sont plus impartiales. Mais ce qui donne un prix véritable au recueil de ses lettres, ce ne sont point les lettres elles-mêmes, c'est la piquante introduction de M. Heine qui les précède. M. Heine, auteur du *Livre des chansons* et des *Tableaux de voyages*, dont il vient de faire paraître une suite (1), est un des écrivains qui ont le plus contribué à introduire le libéralisme français dans la politique et dans la littérature allemandes, un de ceux qui travaillent ainsi le plus activement à effacer les préjugés nationaux de son pays ; ses ouvrages, lorsqu'ils seront traduits en français, serviront également à faire disparaître ceux du nôtre. Satirique plein de verve et d'originalité, il se laisse parfois entraîner au-delà des limites du bon goût et de la décence, comptant trop pour se faire pardonner ces écarts sur une pluie de mots spirituels ; mais ce qui pourrait l'excuser à nos yeux plus que tout son esprit, c'est son active antipathie pour les obscurans et les rétrogrades, sur lesquels il fait, à lui seul, le feu nourri d'un bataillon. Ajoutons que le style brillant de M. Heine est le plus souvent employé à revêtir des vues philosophiques d'une très-haute portée : le passage suivant, qui est le début de son introduction aux lettres de Kahldorf, donnera une idée de sa manière ; il contient un parallèle

(1) *Nachtræge zu den Reisebildern.* Hambourg, 1831 ; Hoffmann et Campe.

Digitized by Google

ingénieux et profond à la fois, où l'esprit théorique des Allemands et la tendance pratique de notre nation sont parfaitement appréciés.

« Le coq gaulois vient de chanter pour la seconde fois, et en Allemagne aussi il commence à faire jour. Les fantômes du passé se réfugient au loin dans les cloîtres, dans les donjons, dans les bourgades, derniers asiles du moyen âge ; les rayons du soleil brillent : nous nous frottons les yeux; notre cœur renaît à la vie; et nous nous demandons les uns aux autres avec surprise : Qu'avons-nous fait pendant la nuit qui vient de s'écouler ?

» Eh bien! nous avons rêvé, rêvé à notre manière allemande, c'est-à-dire philosophé ; non pas, à la vérité, sur les affaires qui nous touchaient de près, mais sur la nature essentielle des choses, sur les derniers motifs des choses, et le tapage de nos voisins de l'ouest venait souvent nous déranger fort peu agréablement au milieu de ces rêveries métaphysiques et transcendantales; car les balles françaises, sifflant parfois à travers nos systèmes, en balayaient des lambeaux.

» Ce qu'il y a de curieux, c'est l'intime coïncidence qui existe entre l'activité pratique de nos voisins d'outre-Rhin, et les rêveries philosophiques de la paisible Germanie. Comparez seulement l'histoire de la révolution française avec celle de la philosophie allemande, et il vous semblera que les Français, chargés de tant d'affaires positives et obligés pour cela de rester éveillés, nous aient priés, nous Allemands, de dormir et de rêver pour eux, et que notre philosophie n'est autre chose que le rêve de la révolution française. Ainsi, nous avons rompu avec l'actuel et le traditionnel dans le domaine de la pensée, comme les Français l'ont fait dans le domaine social ; nos jacobins philosophiques se sont groupés autour de la *Critique de la raison pure* pour ne laisser rien passer qui n'eût subi son examen ; Kant a été notre Robespierre. — Plus tard apparut Fichte, le Napoléon de la philosophie; Fichte, avec l'énergie de son *moi*, accord du plus haut amour et du plus haut égoïsme, despote de la pensée, dont la volonté souveraine improvisa une monarchie universelle, et la vit crouler aussi rapidement qu'elle s'était élevée; monarchie de l'idéalisme, régnant dans une effrayante solitude. — Sous lui commencèrent à respirer les fleurs échappées à la guillotine de Kant, ou qui s'étaient élevées depuis dans le mystère et le silence; mais les esprits opprimés vinrent à s'agiter; le sol trembla, la

Digitized by Google

contre-révolution éclata ; et grâce à Schelling, le passé avec ses droits traditionnels obtint de nouveau solennelle appréciation, indemnité même : sous cette nouvelle restauration, au sein de la *philosophie naturelle*, on vit s'installer les vieux émigrés qui n'avaient cessé d'intriguer contre la souveraineté de la raison, savoir : le mysticisme, le piétisme, le jésuitisme, le romantisme, le nationalisme germanique, la légitimité, la sentimentalité. — Tout cela dura jusqu'à Hegel, Orléans de la philosophie, qui fonda ou plutôt arrangea un gouvernement nouveau, gouvernement éclectique, dans lequel sa personne est peu de chose, bien qu'elle soit à la tête de tout, et où les jacobins de Kant, les bonapartistes de Fichte, et les nobles pairs de Schelling, ainsi que ses propres créatures, trouvent tous leurs places solidement et légalement assignées.

« L'Allemagne a ainsi heureusement fourni sa grande carrière philosophique; il est naturel que maintenant elle s'occupe des intérêts réels. Observera-t-elle ici la même méthode ? Commencerons-nous par le système du comité de salut public ou par celui de l'ordre légal ? Ces questions agitent tous les cœurs; et quiconque a quelque chose à perdre, ne fût-ce que sa propre tête, se demande avec inquiétude : la révolution allemande sera-t-elle sèche ou humide de sang? »

86. — *Philosophie und Politik des Liberalismus, ein Beitrag*, etc. — Philosophie et politique du libéralisme, essai d'une constitution scientifique des intérêts les plus élevés de l'humanité, et d'une appréciation philosophique des événemens de notre époque; par le docteur *Joseph* Gambihler. Nürnberg, 1831; Campe. In-18 de 246 pages.

« On est libéral par utilité, comme on est cuisinier pour manger. Une philosophie de l'art culinaire serait certainement superflue, une philosophie du libéralisme ne l'est pas moins. Si l'on me sert un plat de rôti, peu m'importe qu'un philosophe vienne me prouver que ce que je mange est; qu'il y a devant moi un être, un être particulier comme animal, une existence particulière d'animal, comme mouton, une forme particulière du mouton, comme rôti. Sans tout ce raisonnement, je sais fort bien pourquoi ce plat est de mon goût. De même du libéralisme : à quoi bon cet appareil métaphysique du philosophe qui vient me démontrer que le libéralisme existe; qu'il est un être; qu'il est un être particulier ayant son organisation, sa spontanéité; qu'il repré-

Digitized by Google

sente enfin une forme particulière de cet être organique, comme être humain, rationnel et perfectible ? Quand nous sommes libéraux, nous le sommes dans un but pratique et déterminé, qui excite tout notre intérêt; nous n'avons point le tems de regarder derrière nous; qu'il nous suffise donc de répondre au philosophe : Cela va sans dire, ami : eh! oui, nous sommes des hommes libres, nous sommes des hommes, en un mot, nous sommes. » -- Nos lecteurs voudront bien nous pardonner cette citation d'un journal littéraire de Stuttgart, qui résume de la sorte son jugement sur l'ouvrage de M. Gambihler. Si les hautes abstractions de l'auteur, pour déduire de l'idée d'être celle du libéralisme, et pour rattacher ainsi cette forme politique au monde de la pensée, ont produit sur un libéral allemand le même effet que les raisonnemens d'un homme qui, avant de manger, voudrait trouver le lien logique entre les idées *être* et *manger du rôti*, qu'en penseront donc les lecteurs français? Et pourtant, selon nous, ce serait une erreur et une injustice que de juger définitivement cet ouvrage d'après une semblable analogie. Sans parler même des sentimens généreux de l'auteur, nous ne partageons point l'avis du journaliste de Stuttgart. Cette publication nous paraît avoir une grande utilité pour son pays qui peut y trouver une parole d'alliance entre les spéculations philosophiques, auxquelles il est enclin, et ses intérêts positifs.

87. — *Deutschlands Verghangenheit und Zukunft*, etc. — Du passé et de l'avenir de l'Allemagne, des dangers qui la menacent, et des moyens de les éviter, par le docteur *Ernst* Munch. *Deuxième édition*, revue et augmentée. La Haye, 1831 ; Hartmann.

L'auteur de cet écrit l'a dirigé contre un parti politique d'Allemagne, qu'il lui plaît d'appeler le parti des libéraux français, et il tâche de prouver à ses compatriotes que la Prusse doit être considérée comme le centre et le point d'appui du parti libéral national et germanique, qu'il regarde comme radicalement opposé au premier.

88. — *Der Vœlker Fruhling*, etc. — Le Printems des peuples et ses annonciateurs, par *Jordan* Brunow. Nurnberg, 1331 ; Hoffmann et Campe.

Les annonciateurs de ce printems sont, pour l'auteur, Boerne, Heine et Weitzel.

Digitized by Google

89. — *Franz von Spaun's politisches Testament, ein Beitrag*, etc.— Testament politique de *Franz* DE SPAUN, Essai d'histoire de la liberté de la presse en général et particulièrement en Bavière, publié par le docteur EISENMANN. Erlangen, 1831 ; Palm et Encke.

90. — *Deutschland, was es ist*, etc. — L'Allemagne telle qu'elle est et telle qu'elle doit être, particulièrement en ce qui concerne la Prusse et la Bavière. Deux-Ponts, 1831 ; Ritter.

91. — *Preussen oder Andeutung*, etc. — La Prusse, ou avis sur la direction politique qu'elle doit prendre, par *un Prussien*. Nürnberg, 1831 ; Campe. In-18.

92. — *Ueber Freiheit*, etc.— Sur la liberté, ses conditions et ses obstacles, par le docteur M. C. WEBER. Brême, 1831 ; Heyse.

93. — *Ueber jetzige Zeit*, etc. — Du tems présent et de la politique de l'Allemagne, par le conseiller d'état REINHARD. Karlsruhe et Baden, 1831 ; Marx.

94. — *Beitræge zur Erœrterung*, etc. — Matériaux pour l'examen des affaires de notre pays, rassemblés et publiés par *Henri Charles* HOFFMANN. Prémier vol. en 3 livraisons. Darmstadt, 1831 ; Leske.

Cet auteur est déjà connu très-honorablement par une histoire d'Allemagne, et par les persécutions dont il a été victime pour la cause de la liberté.

95. — *Der Liberalismus in seiner weltgeschichtlichen*, etc. — Le Libéralisme dans son développement historique, par L. PETERS, Leipzig, 1831 ; Weigand.

96. — *Was ist Rechtens wenn die* etc. — Qu'y a-t-il de mieux à faire quand le pouvoir d'un état agit contre le but de sa constitution, par F.-K. DE STROMBECK. *Troisième édition*, augmentée. Brunswick, 1831 ; Vieweg

97. — *Ueber die Nothwendigkeit der Herstellung*, etc. — Sur la nécessité du rétablissement de la Pologne, particulièrement par rapport à la Prusse et à l'Autriche. Nürnberg, 1831 ; Fr. Campe. In-18 de 28 p.

C'est un récit succinct et fidèle des événemens qui ont préparé l'explosion de la dernière révolution de Pologne, et un exposé des raisons

Digitized by Google

qui doivent faire considérer, par tout homme impartial, le rétablissement de cet état (rétablissement inévitable si l'on ne veut pas supposer l'extermination d'un peuple de 20 millions d'hommes), comme l'événement le plus utile pour la liberté et la paix de l'Europe. Nous ne doutons pas que ce petit écrit ne contribue puissamment à dissiper en Allemagne le reste des préjugés que l'intérêt mal entendu des uns et l'esprit rétrograde des autres auraient pu répandre sur ce sujet, et à faire accomplir bientôt par les peuples les promesses mensongères des rois.

98. — *Der Freiheits Kampf der Pohlen*, etc. — La Campagne de la liberté des Polonais contre les Russes; 1re partie, jusqu'au 31 mars; la 2e, de cette époque jusqu'à la mort de Diébitsch. Altenburg et Leipzig, 1831; Engelmann.

C'est la continuation d'un ouvrage publié dans la même librairie, sous ce titre : *Pohlens Schiksale, etc.* (Sort de la Pologne depuis 1763).

99. — *Geschichte des Polnischen Volks*, etc. — Histoire du peuple polonais et de sa campagne de 1831, d'après les documens officiels et particuliers, par le docteur Spazier. Ansbach, 1831; Dollfuss.

100. — *Kritische Zeitschrift*, etc. — Revue critique de jurisprudence et de législation étrangères, publiée par MM. Mittermaier et Zachariae. 4me volume : 1re livraison. Heidelberg, 1831.

Il vient de paraître un nouveau cahier de cet important recueil, rédigé par de savans légistes, tant de l'Allemagne que de la France et d'autres pays. Voici les titres des principaux articles qu'il contient :

Exposé critique de la législation française sur les faillites, par M. Foelix, avocat à la cour royale de Paris;

Sur les codes des Indiens, par M. Spangenberg, conseiller à la cour d'appel de Celle. C'est un extrait méthodique, mais sec et peu nouveau, d'ouvrages publiés dans les Indes et en Angleterre. M. Spangenberg est connu par un ouvrage fort remarquable sur le système pénitentiaire;

De la philosophie du droit en France, par M. Warnkoenig, professeur à Gand. Après avoir exposé, dans des articles précédens, les théories de diverses écoles philosophiques françaises, l'auteur s'attache dans celui-ci à examiner la doctrine saint-simonienne dans ses rapports

Digitized by Google

avec la législation. M. Warnkoenig est un des collaborateurs de la *Revue Encyclopédique*, où il a inséré plusieurs travaux sur l'enseignement du droit en Allemagne;

Statistique criminelle des États-Unis, par H. Lagarmitte, avocat de Strasbourg, auteur d'une traduction française des *Leçons sur les prisons*, de M. le docteur Julius;

Le Code pénal du royaume des Deux-Siciles, comparé avec celui du duché de Parme, par M. Mittermaier;

Examen du cours de droit public interne et externe de M. Pinheiro-Ferreira, par M. Michaelis, professeur à Tubingue. L'ouvrage de M. Pinheiro est écrit en français;

De l'instruction par écrit dans la procédure civile de France, par M. Rauter, professeur de droit à Strasbourg. ***

101. — *Atlas des siéges et batailles des tems anciens et modernes*, en deux cents feuilles, par F. DE KAUFLER; 3e livraison. Fribourg, 1831. Herder.

Nous avons consacré un article à chacune des livraisons précédentes de cet ouvrage (voy. *Rev. Enc.*, t. XLVIII, p. 428); celle-ci ne mérite pas moins notre attention. Nous sommes au bord du Nil, avec saint Louis et Joinville. Le roi, ayant perdu la première bataille de Massoura, se prépara à soutenir une seconde agression. *Près de ce fleuve qui passe par le pays d'Égypte et vient du paradis terrestre*, saint Louis, apprenant que les Sarrasins, vainqueurs de l'aile commandée par le comte d'Anjou, pénétraient dans le camp, *férit des éperons, et se boute parmi la bataille, l'épée au poing. Là endura maints coups, et lui emplirent, les Sarrasins, toute la crinière de son cheval de feu grégeois.* En lisant dans Joinville même ces détails à la fois naïfs et héroïques, en les rapprochant du plan et des explications de M. de Kaufler, on ne peut s'empêcher d'admirer la précision et la fidélité historique qui président à son travail. Sur la même feuille, nous avons la bataille de Courtray, du 11 juillet 1302, *où le comte Robert d'Artois fut envoyé du roi Philippe-le-Bel, s'y combattirent lui et les Flamands, en telle manière que les Français furent tous morts, et y morit ledit Robert, comte d'Artois*, etc.... *Et, dit-on, que les comètes et éclipses de lune* (*vues en* 1301) *signifient cette malaven-*

Digitized by Google

ture. Deux ans après, nous nous trouvons à Mons, où Philippe-le-Bel rétablit le combat à la tête de sa cavalerie, et remporte une victoire signalée qui venge ses armes de l'affront de Courtray. Encore une sanglante bataille contre les Flamands, celle de Cassel, où déjà le camp français est pris quand les comtes de Bar et de Hainaut viennent envelopper les assaillans et les tailler en pièces. Nous ne pouvons ici que renouveler un vœu que nous avons déjà émis; c'est que M. de Kaufler veuille bien joindre à son bel ouvrage une indication des sources où il puise. Nous remarquons qu'elles sont toutes bonnes; mais cette précaution en relèverait le mérite historique.

La place nous manquant pour énumérer tous les plans importans pour l'étude de la stratégie, nous signalerons encore à l'attention de nos lecteurs le combat de Commines et les exploits du connétable de Clisson, la bataille de Rosbeque, le plan qui réunit Morgarten, Laupen, Nœfels et Sempach, prodiges de valeur dus à l'amour de la liberté qui animait une poignée de braves; la bataille de Saint-Jacques, celles de Granson, de Morat, de Nancy. Pour les tems modernes, nous voyons Gustave-Adolphe sur le champ de bataille de Lutzen; plus tard nous assistons à la défaite des Suédois à Nordlingen. Le prince de Condé à Allerheim, Villars à Friedlingen, Maurice de Saxe à Fontenoy, le grand Frédéric à Prague, deviennent nos maîtres dans l'art de la guerre. Le lecteur le plus étranger à la stratégie, en examinant ces belles lithographies, se souvient de ses études historiques; et ce qu'il a lu autrefois, il le voit maintenant et le fixe d'autant mieux dans son souvenir. Puisse M. de Kaufler ajouter à son texte une sorte d'index avec renvoi à ses auteurs : de la sorte son atlas acquerra un prix nouveau, en ce qu'il pourra être joint à la plupart de nos historiens.

102. —*Aristophanis Nubes.*— Les Nuées d'Aristophane. *Nouvelle édition,* par *Godf.* Hermann. Leipzig, 1830. In-8°.

Ce n'est pas une simple revue de notes, non plus qu'une suite de discussions grammaticales sur les vers du poète; c'est une édition vraiment littéraire, et de plus elle offre un intérêt historique. Pourquoi Aristophane a-t-il mis Socrate sur la scène? C'est qu'il voulait dans sa personne ridiculiser les philosophes qui occupent la jeunesse de rêves sublimes et de questions de métaphysique, au lieu de les former au maniement des affaires et à la vie civile. Il y a ici un jugement impartial

Digitized by Google

sur Socrate et sur Aristote ; puis l'auteur éclaircit plusieurs points d'histoire littéraire : par exemple, il établit que la comédie des *Nuées* ne fut jouée qu'une seule fois, ce qui eut lieu aux fêtes de Bacchus de la première année de l'olympiade 89, sous l'archontat d'Isarque. Aristophane voulait la faire représenter encore; et, comme elle avait déplu, il y fit des changemens considérables ; de là, deux éditions des Nuées. On prouve que celle que nous avons aujourd'hui est la seconde, tandis que dans les grammairiens il y a des passages de la première. M. Hermann les réunit ; il combat l'opinion d'Esser et de Reisig, qui avaient avancé qu'il était défendu de représenter aux fêtes de Bacchus autre chose que des pièces nouvelles. Il établit que cette prohibition ne regardait qu'une seule journée de ces fêtes. C'est avec raison, dit M. Hermann, que l'on préféra les pièces d'Amipsias et de Cratinus aux *Nuées* qui furent jouées en même tems. Le texte a été beaucoup amélioré par la comparaison des principaux manuscrits ; les variantes importantes sont consignées dans les notes au-dessous du texte. Enfin le nouvel éditeur n'a rien laissé à désirer à ses lecteurs. P. DE GOLBÉRY.

103. — *Feierklænge*, etc. — Cantiques religieux, par J. W. S. LAMPERT, pasteur d'Ippesheim. Nürnberg, 1832 (1831) ; Campe. In-18.

Ce recueil de chants, pour les diverses solennités religieuses de la vie dans l'église protestante, ne se distingue pas par l'élévation de la poésie, mais par l'expression d'une piété douce et tolérante.

104. — *Tulifæntchen*. — Tulifæntchen, poème héroïque en trois chants, par *Carl* IMMERMANN. Hambourg, 1830 ; Hoffmann et Campe. In-18 de 144 pages.

105. — *Vielliebchen*, etc. — Almanach historico-romantique pour 1832 ; par A. DE TROMLITZ, cinquième année. Leipzig, 1831 ; comptoir de l'industrie.

106. — *Musenalmanach*, etc. — Almanach des Muses, par *Amadeus* WENDT. Troisième année. Leipzig, 1831 ; Weidman.

107. — *Penelope*, almanach pour l'année 1832, publié par *Théodore* HELL ; vingt-unième année. Leipzig, 1831 ; Hinrichs.

108. — *Taschenbuch*, etc. — Livre de poche, almanach pour 1832, dédié à l'amour et à l'amitié, par le docteur *St* SCHUTZE. Francfort, 1831 ; Wilmans.

Digitized by Google

109.—*Vergissmeinnicht*, etc. —Ne m'oubliez pas, almanach publié par *Carl* Spindler. Stuttgart, 1831; Halberg.

110. — *Urania.* — Uranie, annuaire de 1831. Leipzig, 1831; Brockhaus.

111.—*Gedenke mein*, etc.—Pensez à moi, almanach pour l'année 1832. Vienne, 1831; Pfautsch.

112. — *Anekdotenalmanach*, etc. — Annuaire anecdotique, mis en ordre et publié par *Carl* Muchler. Berlin, 1831; Dunker et Humblot.

On sait quel est, en Angleterre et en Allemagne, le luxe de ces almanachs que la mode a, depuis quelques années, adoptés en France. De ces produits que leur destination semblait condamner à une éphémère existence, l'industrie des libraires est parvenue à faire de petits chefs-d'œuvre de grâce et de bon goût, où l'art du graveur et la fantaisie des conteurs prodiguent, avec abondance, des trésors plus durables que la circonstance à laquelle ils sont consacrés. Les annuaires anglais sont plus renommés pour l'exquise perfection des gravures; ceux de Leipzig, de Francfort et de Vienne se font remarquer surtout par le talent des poètes et des romanciers qui excellent dans les genres légers que comporte un cadre aussi exigu. Nous avons eu sous les yeux les principaux almanachs publiés cette année en Allemagne : une revue rapide suffira pour les faire connaître.

M. de Tromlitz est un romancier à la mode qui fait seul les frais de son almanach historico-romantique, où il donne cette année trois nouvelles qui semblent appartenir à l'école de Walter Scott : *le Brasseur de Gand*, *le Portrait*, *le Vieux de Furnatsch.*

L'Allemagne aussi a son almanach des muses, moins antique sans doute que le nôtre, mais probablement mieux converti aux idées modernes. Arndt, Chamisso, émigré français également connu par ses travaux en histoire naturelle, ses romans et ses vers; Hegner; Menzel, le spirituel éditeur de *Morgenblatt;* le comte de Platen, Ruckert; A. V. de Schlegel, presque aussi fameux chez nous que chez nos voisins, et le célèbre Tieck, figurent les premiers parmi les contribuables mis en réquisition par M. Wendt.

Pénélope est une vieille connaissance des amateurs d'étrennes. Elle se recommande cette année par des noms connus, Johanna Schopenhauer,

Digitized by Google

Wilhelm Blumenhagen, Théodore Hell, pour les contes; Castelli, Tiedge et Ludemann, pour la poésie.

Ramberg est un dessinateur plein d'esprit et de gaieté, qui continue, en Allemagne, la série des caricaturistes si glorieusement commencée en France par les Charlet, les Monnier, les Granville; en Angleterre, par Cruikshank. C'est un problème que je ne saurais résoudre de savoir si les poésies de Théodore Hell ont servi de canevas aux gravures de l'artiste, ou bien si celles-ci n'ont été faites que pour servir d'accompagnement au poème. Du reste, le volume publié par M. Schutze contient d'autres richesses : ce sont des nouvelles de Miltitz, Friederike Lohmann, L. Kruse, W. Blumenhagen, des poésies fugitives de Chamisso, d'Agnès Franz et de l'éditeur lui-même.

Spindler, l'un des romanciers les plus populaires et les plus féconds de sa patrie, encourt seul la responsabilité attachée à la publication d'un petit volume, où l'on reconnaît les traces de sa plume spirituelle.

Enfin M. Brockhaus, chef de l'une de ces grandes maisons de la librairie allemande qui ont ennobli leur profession par d'utiles et savantes entreprises de littérature, a donné un nouvel échantillon de son *Uranie*, dont Willibald Alexis, Georges Dœring et Ludwig Tieck se sont chargés de faire les honneurs au public. J.

SUISSE.

113. — *La Vérité rendue sensible*, ou Essai sur la civilisation. Capo-Lago (canton du Tessin). 1831. In-8° de 104 pages.

« Il y a dix ans (1819), dit l'auteur de cette brochure dans sa préface (la préface fut écrite en 1829), que méditant au milieu des Alpes, j'ai fini cet ouvrage, où j'expose des vérités fondamentales sous le titre de : *Doctrine normale*, et *Essai sur la civilisation;* ce n'est certainement pas ma faute si l'impression en a été retardée. »

Douze ans d'intervalle entre la composition et la publication d'un écrit politique sont un tems bien long à une époque de renouvellement comme la nôtre, où la scène des événemens est si changeante, où tant d'idées et tant de sentimens nouveaux sont chaque jour jetés au milieu de la société où ils luttent et fermentent comme dans une vaste fournaise.

Digitized by Google

On trouve dans cette brochure une appréciation courte, mais assez exacte, de la marche de la civilisation, du mouvement industriel et scientifique depuis le quinzième siècle, des vues justes et généreuses sur la diminution et l'extinction de la guerre, sur la nécessité d'une union entre les peuples de l'Europe. Il est à regretter seulement que l'auteur n'ait point fécondé son travail primitif par le fruit qu'en douze années d'expérience, un esprit aussi distingué que le sien a dû nécessairement puiser dans l'étude des idées nouvelles sur la philosophie de l'histoire. B.

114. — *Démophron*, Journal d'instruction nationale, par l'auteur de *Théophron*; n° Ier. Yverdon et Orbe, 1831.

Ce titre est bien obscur et bien prétentieux pour un journal consacré à l'instruction populaire; le style de l'auteur a les mêmes défauts. Il doit absolument s'en corriger pour atteindre son but, auquel nous ne pouvons qu'applaudir, celui de tirer des enseignemens politiques et moraux de l'histoire; seulement il ne devrait pas se borner à l'histoire *nationale;* c'est une pensée étroite et contraire aux sympathies qui unissent déjà tous les peuples civilisés.

115. — *Osservazioni semi-serie, etc.* — Observations demi sérieuses d'un exilé en Angleterre, par G. Pecchio. Lugano, 1831; G. Ruggia et compagnie. In-8°.

ITALIE.

116. — *Teoria delle leggi ec.* — Théorie des lois de la sûreté sociale, par le professeur *Giovanni* Carmignani. Tom. I. Pise, 1831; frères Nistri.

Voici le premier des quatre volumes qui doivent composer l'œuvre totale. L'importance du sujet et la réputation de Carmignani, professeur à l'université de Pise, et l'un des premiers criminalistes de l'Italie, nous ramèneront à ce travail alors qu'il sera terminé. Un ouvrage de cette nature a besoin d'être vu dans son ensemble pour être jugé et apprécié.

Ce n'est ici qu'une annonce bibliographique.

116. — *Principii del diritto commerciale.* — Principes du droit

Digitized by Google

commercial, suivant l'esprit des lois pontificales, par *Emidio* CESARINI, *curiale romano*. Rome, 1827—1931, 5 vol.

Les États de l'Église furent long-tems privés d'un code de commerce. Les causes commerciales étaient portées à un tribunal spécial composé de négocians qui jugeaient suivant leur bon plaisir, et pour qui les antécédens avaient force de lois. Les abus d'une telle législation étaient crians, et la fortune des particuliers abandonnée à l'arbitraire, sans qu'aucune garantie leur fût offerte. Après les lenteurs inhérentes à toutes les améliorations faites ou promises dans les domaines ecclésiastiques, le gouvernement romain finit par promulguer un corps de lois commerciales, basé, à peu d'exceptions près, sur le code de commerce français encore en vigueur en quelques parties de l'Italie. Mais ce réglement n'est que provisoire, car c'est presque toujours sous cette forme ambiguë que procède l'administration papale. C'est sur ce texte, tout provisoire qu'il est, qu'a travaillé le *curial* romain dont nous annonçons l'ouvrage. Son livre est un commentaire pratique des cas et des lois; un livre de faits commerciaux plus que de philosophie commerciale. Son utilité paraît donc bornée aux pays où les lois qu'il commente sont en vigueur, et aux seuls étrangers curieux des législations européennes; mais aujourd'hui que l'état ecclésiastique est devenu chez nous le texte d'une espèce de polémique administrative et politique, l'ouvrage de M. Cesarini acquiert un intérêt actuel, nous le recommandons et comme un agenda exact et comme le fil d'Ariane dans le labyrinthe des lois pontificales. S. R.

118. — *Lezioni di fisiologia.* — Leçons de physiologie, de *Lorenzo* MARTINI. Turin, imprimerie royale. 12 vol. in-8°.

119. — *Opusculi scientifici.* — Opuscules scientifiques, par le docteur TANTINI (*François*), professeur honoraire de l'université royale de Pise. Troisième et dernier volume, accompagné de quatre tables. Pise, 1830. In-8°.

C'est un recueil varié contenant une foule d'objets relatifs aux sciences et aux arts qui s'appliquent principalement à la médecine. L'auteur y a rassemblé tout ce qu'il a observé en ce genre de plus curieux et de plus instructif. Il y a ajouté des renseignemens authentiques qui lui sont venus de l'étranger. Cette collection a le double mérite bien rare d'instruire et de délasser. Nous la recommandons comme une source dans

Digitized by Google

laquelle on puisera, sur une foule de faits et de points de doctrine, des notions aussi exactes qu'intéressantes. R*

120. — *Lezioni di Marina.*—Leçons de marine et d'art nautique, par *Gaspard* TONELLO, professeur de construction navale, membre de l'Académie de Trieste. Venise, 1831; Avisopoli. Trois vol. in-8° ont paru.

121. —*Peregrinazione*, etc. — Pélerinage dans la Ligurie et dans le Piémont. Codogno, 1830; Luigi Cairo. In-8°.

122. —*Famigli celebri*, etc.—Familles célèbres de l'Italie, par le chevalier *Pompée* LITTA, 53e volume. Milan, 1831.

Ce grand ouvrage historico-domestique se poursuit avec succès. C'est une galerie de tableaux piquans par leur variété, une espèce d'appendice aux histoires générales de l'Italie. *C'est*, dit l'auteur, *un monument destiné aux générations futures.* Il aurait tout aussi bien pu dire aux générations contemporaines, car on ne peut certes pas les accuser d'indifférence pour les annales du tems passé. L'ouvrage de M. Litta a, pour les Italiens, un intérêt national; c'est un livre de famille où chacun aime à retrouver son nom. Mais comme l'histoire des hommes se lie à l'histoire des choses, les étrangers y trouveront des instructions, des faits curieux, des détails ignorés. Entre autres familles illustres, le présent volume renferme l'histoire des Guicciardini de Florence, et, à ce propos, l'auteur fait de l'historien un portrait trop flatteur peut-être comme historien, mais vrai en tant qu'homme. «Guicciardini, dit-il, fut, dès sa jeunesse, d'une conduite irréprochable; point étourdi, point colère, point né avare, mais mesuré dans ses dépenses, recevant presque avec dépit les politesses d'autrui, etc... »

123. — *Della Fortuna*, etc. — De la Fortune des mots, par le chevalier *Joseph* MANNO, de l'académie des Sciences de Turin. Turin, 1831; Giuseppe Pomba. 2 vol.

124. — *Erisia Lampugnani.* — Tragédie de *Charles* ANGIOLINI, Milanais. Milan, 1830. Giuseppe Crespi.

125. —*Anna Erizzo.* — Tragédie de *Joseph* VEDECHE. Florence, 1831; imprimerie Magheri.

126. — *Gismonda.* — Tragédie d'un *Florentin.* Florence, 1831; Magheri.

Digitized by Google

Voici trois nouvelles pièces italiennes dont nous donnons les titres sans avoir d'opinion à exprimer sur aucune d'elles isolément; car ce sont trois tragédies qui ressemblent à toutes les tragédies, sans invention, sans originalité, trois maigres pastiches d'Alfiéri. L'admiration des Italiens pour Alfiéri est de l'idolâtrie. Je conçois mieux celle des Anglais pour Shakespeare; Shakespeare le créateur du drame moderne, du drame européen, chez qui se trouvent en germe toutes les formes, tous les caractères, toutes les situations, j'ai presque dit toutes les conceptions dramatiques. Pour Alfiéri, le sec, le froid Alfiéri, j'avoue qu'il n'est pas mon poète, et je trouve malheureux de prodiguer tant d'encens à une idole si peu divine. Rien ne me semble plus incomplet, moins vrai, moins intéressant surtout que les pièces de ce poète. Elles pèchent la plupart d'abord par l'invention; puis la vérité historique y est foulée aux pieds; par système; de telle façon qu'en changeant les noms, vous avez à volonté une tragédie romaine, chrétienne ou chinoise; partant nul respect des localités physiques et morales; et tout cela jeté dans des cadres usés, dans des vers forcés jusqu'à la torture. Je sais qu'il ne faut pas disputer du goût des peuples. Félicitons seulement ceux qui placent bien et haut leurs admirations.

Les Italiens ne se rendent pas compte eux-mêmes de leur idolâtrie. Je suis convaincu que la moitié de leur enthousiasme en politique, et que les mots *libertà* et *tiranni*, dont Alfiéri a saupoudré ses pièces, ont les premiers honneurs de l'apothéose. Je regarde leur culte pour le dramaturge piémontais comme un acte d'opposition, d'hostilité contre leurs gouvernemens. Quand l'opposition n'est pas libre, elle revêt tous les déguisemens. Mais pour être respectable sous ce rapport, leur adoration n'en est pas moins funeste à l'art, comme tout ce qui est exclusif et outré.

Manzoni, le premier poète vivant de l'Italie, l'a senti. Il a combattu pour la liberté littéraire; mais quant à l'application, il n'a guère tiré des sources larges et fécondes de l'indépendance que des pièces faibles sous le point de vue dramatique. En général il me semble avoir donné une importance exagérée à la question secondaire de la forme matérielle aux unités, et perdu de vue la question vitale, la haute question de philosophie. Il a pris l'écorce pour l'arbre; il a cru ou paru croire que, la cause du tems et du lieu gagnée, tout était fait. C'est un pas sans

Digitized by Google

doute, et gloire en soit à Manzoni. Mais sa voix a trouvé peu d'échos ; son exemple surtout, peu d'imitateurs. Chacun a craint pour soi une carrière où un talent si distingué n'avait pas complétement réussi, ce qui n'empêche pas toutefois que ses deux pièces (*Adelchi* et *Carmagnola*) ne soient les meilleures de l'Italie actuelle. Tous les auteurs dramatiques ont continué à suivre, comme par le passé, et suivent tous les jours, de loin ou de près, les traces d'Alfiéri; et la pauvre muse tragique, cahotée dans cette vieille ornière, en est réduite au silence ou, qui pis est, à des imitations somnifères.

Disons-le aussi, l'indépendance politique du théâtre manquant, tout doit manquer. Il faut avant tout, aux écrivains dramatiques, la haute sanction populaire. Le parterre est, à la longue, le meilleur maître, mais il faut lui laisser la faculté de choisir, et sans liberté il n'y a pas de choix possible. S. R.

BELGIQUE.

127. — *Mémoire de Géométrie pure sur les propriétés générales des cônes du second degré*, par M. Chasles, Correspondant de l'Académie de Bruxelles et de la Société Philomatique. Bruxelles, 1831; Hayez. Paris, Bachelier. In-4° de 58 pages.

128. — *Mémoire de Géométrie sur les propriétés générales des coniques sphériques*, par *le même*. Bruxelles, 1831; Hayez. Paris, le même. In-4° de 46 pages.

Plusieurs grands géomètres se plaignaient en leurs tems de l'usage immodéré que l'on faisait des méthodes analytiques, de l'abandon dans lequel on laissait la géométrie des anciens. Depuis une trentaine d'années, des travaux intéressans ont été faits dans cette dernière direction par plusieurs géomètres plus ou moins remarquables, et surtout par Carnot, Mascheroni, Brianchon, Poncelet, etc. Des mines qu'on avait crues épuisées ont été explorées de nouveau et avec succès. Aux yeux des personnes qui ne jugent une œuvre que par son utilité immédiate (1),

(1) Ces travaux, outre qu'ils ont concouru à perfectionner la métaphysique de la science, ont servi à mettre à la portée d'un plus grand nombre des connaissances géométriques nécessaires à l'industrie.

Digitized by Google

beaucoup de ces travaux ont pu ne paraître que de simples jeux d'esprit. Cependant si la géométrie, régénérée par l'introduction de principes nouveaux et féconds, tels que les théories de la dualité et des polaires réciproques de Gergonne et Poncelet, ne peut prétendre à la solution des grands problèmes de la science actuelle, ses progrès seront utiles à l'analyse en engageant les savans à rechercher quelque considération analytique, quelque symbole qui puissent tenir lieu de ces principes nouveaux. Il a déjà été fait quelques recherches assez heureuses dans cette voie, et on a lieu d'espérer que la géométrie de Descartes, dont la valeur n'a pas été encore suffisamment comprise, recevra bientôt les développemens propres à étendre l'usage de cette magnifique conception.

On sait qu'un cône du second degré peut être coupé suivant un cercle par deux séries de plans parallèles à deux plans fixes, qu'on peut supposer passant par le sommet; de plus il existe dans ce même cône deux droites situées dans sa grande section, et telles que tout plan perpendiculaire à l'une d'elles coupe la surface suivant une conique dont un des foyers est sur cette droite. M. Chasles, déjà connu dans le monde savant par des travaux remarquables sur les surfaces du second ordre, cherche dans le premier des mémoires cités les propriétés de ces plans qu'il nomme cycliques et de ces lignes auxquelles il donne le nom de focales; il arrive par des méthodes élégantes à une double série de théorèmes dont chacune peut se déduire facilement de l'autre au moyen de la considération du cône supplémentaire, et il en déduit quelques propriétés des angles trièdres et de l'hyperboloïde à une ou deux nappes.

Si l'on imagine un cône ayant son sommet au centre d'une sphère, on obtiendra par l'intersection des deux surfaces trois portions de courbe qui seront les coniques sphériques: aux plans cycliques et aux lignes focales correspondront des arcs nommés cycliques et des points nommés foyers dont il sera facile de conclure les propriétés de celles des plans cycliques et des lignes focales: cette déduction est l'objet du second mémoire que M. Chasles termine par la solution de quelques questions relatives aux coniques planes et aux quadrilatères. Les personnes qui s'occupent de sciences mathématiques liront ces deux mémoires avec plaisir. L.

Digitized by Google

LIVRES FRANÇAIS.

129. — *De la nature de la richesse et de l'origine de la valeur*, par M. *Auguste* Walras, professeur de rhétorique au collége d'Évreux. Paris, 1831; Johanneau. In-8° de 335 pages; prix, 6 fr.

Depuis Adam Smith jusqu'à Saint-Simon, les économistes qui se sentaient bien la puissance d'étudier, mais non celle de transformer les rapports sociaux, ont volontairement circonscrit le champ de leurs explorations. Tous ont hautement déclaré que la politique devait rester en dehors de leur domaine, que la science de la richesse était essentiellement distincte de la science du gouvernement; et ils se sont félicités de ce divorce, comme d'un véritable affranchissement qui permettait à l'économie politique de se constituer à part et de se développer d'une manière à la fois plus libre et plus fructueuse. L'événement a démontré qu'il y avait, au fond du sentiment qui inspirait leur conduite, quelque chose de profondément vrai. En effet, à l'époque où l'économie politique prit un nom et une existence réelle, la politique régnante était aussi peu favorable que possible à l'application des théories encore imparfaites, il est vrai, de la science nouvelle.

Aussi vainement Quesnay se proposa-t-il l'établissement d'une organisation sociale où la science économique aurait joué un grand rôle; ses disciples furent obligés, entravés qu'ils étaient par un ordre politique encore fortement féodal, de se mettre à part; et les économistes, jusqu'à nos jours, ont de plus en plus imprimé la même direction à leurs travaux.

Cette marche a été bonne puisqu'elle a permis aux savans d'étudier l'ordre industriel sans se laisser détourner par la préoccupation des catastrophes qui s'accomplissaient à leurs côtés; mais le tems est venu où le respect prolongé de cette vérité temporaire serait une véritable calamité. Les économistes ont pu jusqu'ici faire de la science *abstraite*,

Digitized by Google

il est tems d'entrer dans l'ère de la *réalité;* ils ont étudié l'industrie *en soi*, il faut maintenant l'étudier dans ses *relations* avec la société tout entière. Leurs travaux ont été utiles pour déterminer la nature et la limite des faits qu'ils devaient connaître; aujourd'hui ils doivent se persuader que toutes leurs spéculations, leurs classifications, leurs aphorismes, transportés de la solitude du cabinet dans le réglement politique, sont *nécessairement* frappés de stérilité tant qu'ils n'auront pas été mis en rapport avec la pensée de l'ordre général.

C'est par là seulement que l'économie politique acquerra une immense importance; elle sera alors la science des intérêts matériels des sociétés. Pour lui donner cette valeur qui lui manque et l'élever graduellement au rôle qui lui est réservé, il faudrait sortir hardiment du présent et de l'abstrait, c'est-à-dire observer l'action qu'exerçent sur la constitution industrielle les sentimens moraux qui régissent la société, sentimens dont l'influence toute-puissante modifie profondément les relations des hommes, aussi bien sous le rapport matériel que sous le rapport scientifique, et se pénétrer de cette vérité que tout se lie dans les sociétés humaines. S'il est impossible d'étudier avec tout l'avantage possible une des branches de l'arbre social, en la séparant du tronc duquel elles dirament toutes, il faut sortir du présent, car le présent considéré seul est muet, est mort; ce n'est qu'en le rattachant au passé, en observant dans la suite des âges les transformations diverses d'un même fait, qu'on peut enfin découvrir la loi de son développement, et indiquer les transformations nouvelles et prochaines qu'il doit subir encore. On parle beaucoup de *progrès* aujourd'hui, mais en vérité ce mot sera vide de sens tant qu'on n'aura pas dit en quoi consiste le progrès pour le passé, en quoi il doit consister pour l'avenir; progrès suppose une série de termes successifs; n'en présenter qu'un, c'est se condamner à l'impuissance, c'est ne rien faire.

L'auteur de l'ouvrage que nous annonçons ici a fait un pas dans cette direction ouverte par Saint-Simon et poursuivie par ses continuateurs. Il a senti qu'entre l'économie politique et le droit naturel, ou la science de la propriété, il y avait un lien intime qu'il est désormais impossible de méconnaître. Voici de quelle manière il se rend compte de ce lien : entre tous les biens dont l'homme peut jouir et user, il y a une distinction à faire; les uns sont illimités dans leur quantité, ou du

Digitized by Google

moins sont répandus dans le monde avec tant de profusion, tels que l'air, la lumière, l'eau, etc., qu'ils restent par le fait même de leur abondance indéfinie en dehors de la possession exclusive et de l'*appréciation* comparative des hommes. Ils forment les domaines communs de la race humaine. D'autres, au contraire, n'existent qu'en quantité limitée, bornée; ils sont *rares*. Or cette rareté, cette limitation est ce qui leur donne de la *valeur*, ce qui détermine un homme à *échanger* une utilité qu'il possède, contre celle qu'il désire. Or l'économie politique est la science des valeurs échangeables. D'un autre côté, si l'on y réfléchit, on verra que cette *valeur* n'est susceptible d'être possédée, acquise, assurée à *un* homme à l'exclusion de tout autre, qu'en raison même de sa nature *bornée*, *limitée*, *rare*, qui la rend saisissable, *appropriable*. La *valeur* et la *propriété* sont donc deux conséquences logiques du fait de la rareté de certaines utilités; la science de la valeur, la science de la propriété sont donc rattachées toutes deux par une communauté d'origine au fait générateur de la *rareté*, de la limitation de certains biens. Ici l'auteur, divisant sa tâche, s'efforce d'abord de suivre, dans l'économie politique, les déductions du principe de la *rareté*. Chacun sait que la question de l'origine de la valeur, question pleine jusqu'ici de difficultés et d'obscurité, avait partagé le monde économique en deux écoles dissidentes, l'une attribuant avec Smith et Ricardo la valeur des objets exclusivement au travail que leur production a coûté, l'autre soutenant avec M. Say que la valeur des objets se règle d'après la proportion établie entre la *quantité offerte* et la *quantité demandée*. M. Walras s'efforce de substituer à cette double explication celle de la *rareté*, et de concilier les deux écoles en vertu de ce principe plus large qui les comprend et les complette toutes deux. Nous ne le suivrons point dans la controverse qu'il établit à ce sujet, nous nous bornerons à dire que, sur presque tous les points, ses efforts nous ont paru couronnés de succès. L'ouvrage de M. Walras est d'ailleurs recommandable par la fermeté logique, l'esprit d'exactitude scientifique, et surtout par la vigueur de systématisation avec laquelle il ramène toute la science au principe nouveau qu'il pose. Le style de l'ouvrage n'est pas moins remarquable par la clarté et la propriété de l'expression.

Après avoir posé dans un premier volume le principe de la *rareté*, et avoir indiqué les modifications et les simplifications fondamentales qui

Digitized by Google

en seront la conséquence, l'auteur annonce qu'il se propose de publier, suivant l'accueil qui sera fait à son ouvrage, un second volume dans lequel il se livrerait à des développemens plus étendus et plus spéciaux à la fois; nous ne pouvons qu'applaudir à ce dessein, qui nous promet d'utiles travaux. Toutefois, ainsi que nous l'avons dit en commençant, il ne faut pas oublier que la science économique ne peut être aujourd'hui renouvelée qu'autant qu'on inscrira, en tête du livre, un principe *moral* qui donne à la science un but déterminé, qui lui imprime une tendance, une direction nouvelle, et qui la fasse sortir, par conséquent, de l'état passif, spéculatif, abstrait, immobile dans lequel elle languit aujourd'hui; car il ne s'agit pas seulement d'un perfectionnement de détail à opérer, mais d'un de ces viremens, d'une de ces nouvelles positions de questions qui contiennent tout un avenir.

Ad. G—LT.

130. — *Philosophie du droit*, par E. LERMINIER, professeur de l'histoire générale des législations comparées, au Collége de France. Paris, 1831; Paulin, place de la Bourse. 2 vol. in-8° de 400 pages environ chacun; prix, 14 fr.

Cet ouvrage est la seconde édition du cours de M. Lerminier au Collége de France, cours suivi par un nombreux auditoire que charme et attire la parole animée du jeune professeur. Le livre que nous annonçons est l'introduction à l'*Histoire des législations comparées;* avant d'entrer dans cette matière, M. Lerminier a cru devoir s'occuper de la base et de la source de la législation, c'est-à-dire du droit.

Il a défini le droit; il a dit ce qu'il était dans l'homme, dans la société, dans l'histoire, dans les systèmes des philosophes; de là, la division de son ouvrage en cinq parties : la première traite de l'homme, la seconde de la société, la troisième de l'histoire, la quatrième des philosophes; la cinquième définit la science de la législation proprement dite.

Ces deux volumes se terminent par des études sur *Saint-Simon*, sur *les Étrusques de Ch. Otfried Muller*, et sur *Niebuhr*.—Pour aujourd'hui, nous nous bornons à cette simple annonce; dans notre prochain numéro, nous donnerons un jugement détaillé sur cet ouvrage remarquable de M. Lerminier. ST. CH.

131. — *Messianisme*, ou Philosophie absolue. Première époque :

Digitized by Google

Union antinomienne; Prospectus. Paris, 1831; au bureau de l'Union, rue Montmartre, n° 164. In-4°.

Outre le prospectus de l'*Union antinomienne*, cette brochure contient deux épîtres, l'une à tous les souverains de l'Europe sur l'union antinomienne, l'autre, spéciale à l'empereur Nicolas, sur le même sujet, et en particulier sur la Pologne. L'auteur, M. *Hoené* Wronski, doit savoir maintenant quelle était la valeur de son pressentiment que l'empereur *tendrait une main paternelle et amie à sa noble fille la Pologne*. Nous sommes loin de vouloir relever par des paroles ironiques l'erreur de M. Wronski; mais qu'il songe bien qu'aujourd'hui la force et les sentimens généreux ne se trouvent plus ni dans la féodalité, ni dans l'aristocratie.

Les problèmes dont M. Wronski promet la solution sont assurément les plus importans qu'on puisse poser; nous, pour qui est effectuée déjà l'union de la philosophie avec la religion, nous attendons cependant avec impatience les nouveaux cahiers qu'il promet, et dont le premier volume vient de paraître. Nous nous proposons de rendre bientôt compte à nos lecteurs, dans un article spécial, des travaux mathématiques et philosophiques de M. Wronski, travaux qui jusqu'ici n'ont point été appréciés comme ils le méritent. L. B.

132. — *Le Jéhovah de Moïse*, ou la Divinité méconnue; ouvrage philosophique, dédié à l'esprit du jour; par M. Apcher, *de Saint-Flour*. Bordeaux, 1830; Lavigne jeune. Paris, Lecointe. In-8° de 408 p.; prix, 5 fr.

S'il est une chose qui caractérise le premier tiers du dix-neuvième siècle, c'est sans doute cette tendance vers un ordre nouveau généralement inconnu, mais pressenti par tout ce qu'il y a d'esprits éclairés, souhaité par tout ce qu'il y a de nobles cœurs, et bruyamment appelé par mille commotions populaires. La destruction de l'autel chrétien touche à son terme; le dix-huitième siècle en a fait sa proie. Quelle est la mission du nôtre, issu des ruines faites par son prédécesseur? Certains hommes se sont amusés, comme de faibles enfans, au milieu des débris gigantesques qui les entourent, à équarrir les vieilles pierres de l'édifice renversé; ils ont mis leur gloire à retrouver une médaille, à remettre péniblement sur pied une colonne à moitié brisée; d'autres, plus sérieux dans leurs pensées, plus passionnés de l'ordre, ont eu hâte,

Digitized by Google

pour ne pas être témoins d'une destruction universelle, de rallumer aux étincelles éparses sous les cendres le pâle flambeau du passé; un petit nombre d'esprits légers et sceptiques ont continué contre l'ombre du catholicisme les railleries de Voltaire, moins la verve qui l'animait. L'ouvrage que nous annonçons réunit le triple caractère du scepticisme badin, de vagues espérances, de vues mal formulées sur l'avenir, et de déclamations outrées. L'auteur y passe en revue les diverses phases de l'histoire du peuple hébreu; et d'un bout de son livre à l'autre il fait un crime à Moïse de n'avoir pas eu sur la Divinité des idées chrétiennes. C'est en vérité lui reprocher d'avoir vécu deux mille ans trop tôt. De là l'importante mission de Moïse complétement méconnue : de là aussi pour l'auteur la nécessité de secouer à l'avenir le vieux préjugé qui consiste à croire que les peuples ont de tout tems été victimes de la criminelle ambition de leurs chefs. Considérée de ce point de vue, privée de toute moralité, l'histoire n'offre aux yeux de l'humanité dégradée que l'éternelle domination du génie du mal. Un pareil système outrage encore plus les nations qu'il ne calomnie la conduite des rois. La gloire de Moïse surtout a été noblement vengée par l'excellent travail de M. Salvador, sur les *Institutions* que ce grand homme donna à un peuple d'esclaves. Ce dernier ouvrage, qui ne saurait être trop connu de quiconque traite un si important sujet, est digne d'éclairer utilement l'auteur de *Jéhovah*, dans les nouvelles compositions dont il annonce la publication comme prochaine. Dans la disposition favorable, et du reste assez bien sentie, où il se trouve à l'égard du christianisme, il pourra plus facilement s'expliquer après cette lecture pourquoi le Christ a été le continuateur de la loi mosaïque, et dans quel sens il a révélé lui-même qu'il était venu la *compléter*, non la *détruire*.

Des négligences impardonnables, quelques formules d'assez mauvais goût, trop répétées, déparent souvent un style dont une clarté remarquable fait du reste le principal mérite. CÉLARIER.

133. — *Mémoire aux Chambres, à l'occasion des événemens de Lyon*, par *Théodore* BENAZET. Paris, 1831; typographie de Pinard. In-8° de 23 pag.

L'auteur n'a point jugé les événemens de Lyon avec la légèreté qu'ont témoignée à cette occasion la plupart des journaux. Il en a senti l'importance et la cause profonde. « Si l'on me dit que la politique est étran-

Digitized by Google

gère à ce grand mouvement d'hommes, que les masses, après leur victoire, ont été pures de tout excès, je ne trouve dans ces choses sans exemple qu'une nouvelle raison de m'effrayer davantage. Plus il y a eu absence de mauvaise passion, plus le motif déterminant a dû être profond, pressant, irrésistible; et ce motif, qui ne le trouve sur-le-champ? qui ne dit : c'est la faim? Personne ne le nie. Mais qu'on ne tombe pas dans une erreur dangereuse, qu'on ne s'imagine pas que ce soit à Lyon seulement qu'il y ait urgence à appliquer le remède. Il y a ulcère sur ce point; mais la maladie est dans tout le corps. Du pain pour les masses, voilà le problème de notre société moderne. »

L'objet du mémoire publié par M. Benazet est de proposer une réduction de 75 millions dans les charges publiques; 50 millions seraient le résultat d'économies faites sur le budget du clergé, la liste civile et l'amortissement; les vingt-cinq autres seraient le produit d'un dégrèvement de moitié sur la taxe du sel. Voici le calcul de l'auteur : Le peuple versant la même somme qu'auparavant dans les coffres de l'État pour une double quantité de denrées, il y aurait réellement pour lui décharge d'une somme égale à la moitié, soit 25 millions.

M. Benazet était dans une excellente voie, et nous ne saurions donner trop d'éloges au sentiment philantropique qui l'inspire; mais puisqu'il se déclare l'ennemi des demi-mesures, qui, dit-il, ne remédient à rien, pourquoi est-il demeuré lui-même à mi-chemin? Pourquoi, par exemple, après avoir reconnu dans l'amortissement *une grande déception politique*, se borne-t-il à en demander la réduction? Au reste, M. Emile Pereire, dans le dernier cahier de la *Revue Encyclopédique*, a traité en détail toutes ces questions de finances et proposé un système de réduction bien plus large et plus efficace. **

134. — *Trois Philippiques*, ou *Lettres de* M. DE CORMENIN *sur la liste civile;* avec cette épigraphe : « Les impôts que je lève ne sont point pour enrichir mes ministres et mes favoris, mais pour supporter les charges de l'État. Si mon domaine eût été suffisant pour cela, je n'aurais voulu rien prendre dans la bourse de mes sujets. » (*Paroles de* HENRI IV.) Paris, 1832; Sétier, imprimeur-libraire, rue de Grenelle-Saint-Honoré, n° 29. In-18 de 30, 51 et 45 pages; prix, 75 cent.

Tout le monde a pu lire, dans les journaux quotidiens, ces lettres où

Digitized by Google

M. de Cormenin attaque, avec l'éloquence des chiffres et du bon sens, l'exorbitant abus de la liste civile. Ceci en est une petite édition populaire que son format et la modicité du prix mettent à la portée de toutes les poches. Elle ne sera certainement pas inutile à l'instruction des contribuables, bien aises d'apprendre quel admirable emploi leurs représentans font du produit des énormes impôts sous lesquels gémit la France.

La discussion sur la liste civile a donné lieu à quelques autres publications. Nous citerons la suivante, surtout parce qu'elle concerne un pays avec lequel on ne cesse de vouloir comparer la France, qui, selon certaines gens, ne devrait avoir d'autre ambition que de suivre pas à pas les traces de son émule d'outre-mer. M. de Moléon a recueilli avec soin les renseignemens que pouvaient lui procurer sur ce sujet les budgets de la Grande-Bretagne.

135. — *Documens sommaires sur la liste civile du roi d'Angleterre*, par M. DE MOLÉON. (Extrait de la *Revue de Paris.*) Paris, 1831; imprimerie d'Everat. In-8° de 16 pages, avec un tableau.

136. — *Appel aux esprits généreux de toutes les opinions;* par mademoiselle DE F.*** Paris, 1831; rue Louis-le-Grand, n° 25; Dentu. In-8° de 17 pages; prix, 50 cent.

C'est une dame qui fait de la politique sentimentale, en demandant à la France si « elle ne ressent aucune sympathie pour ce royal enfant qui tressaillit dans le sein de sa mère aux angoisses de son ame! etc.; » et qui nous apprend « que le parti royaliste est celui qui a encore le plus d'influence, parce qu'il s'appuie sur un principe, le principe de l'hérédité, que toutes les sociétés politiques ont reconnu et admis. »

137. — *L'enlèvement et l'existence actuelle de Louis XVII démontrés chimériques;* par M. ECKARD, auteur des Mémoires historiques sur ce prince. Paris, 1831; A. J. Ducollet. In-8° de 56 pages. Prix : 2 fr.

Nos lecteurs ne se doutent guère sans doute que l'existence du dernier Dauphin soit encore une question contestée. Cependant, un coup d'œil sur le *Journal de la librairie* leur apprendra qu'il y a des hommes qui se donnent, de tems à autre, la peine d'écrire pour défendre les droits prétendus de quelque nouvel héritier de Louis XVI; et, en voyant annoncer successivement les *Mémoires du duc de Normandie*, écrits et publiés par lui-même, en juillet 1831, et surtout la

Digitized by Google

seconde édition des *Révélations sur l'existence de Louis XVII*, par M. Fabreli de Fontaine, bibliothécaire de S. A. S. M^me^ la duchesse d'Orléans, douairière, ils sauront qu'un futur Mathurin Bruneau peut encore trouver un public et des biographes. M. Eckard n'a pas beaucoup de peine à réfuter les récentes allégations des niais qui veulent à toute force ressusciter un malheureux enfant que la France a dès longtems oublié, et dont l'apparition réelle n'aurait pas plus de succès que les ignobles jongleries d'un Hervagault ou d'un Persat. Du reste, pour tranquilliser les amis scrupuleux de la légitimité, nous leur apprendrons que le plus illustre de ces prétendans, le grand généralissime Diébitsch-Sabalkanski, est mort dans la dernière campagne contre les Polonais. Ce qui avait surtout accrédité le bruit ridicule de l'identité de Louis XVII et du lieutenant de Nicolas, c'était probablement la conformité de leurs âges. Diébitsch était né très peu de tems après le fils de Louis XVI, le 13 mai 1785; mais, comme on a pu le vérifier, il vit le jour à Gross-Lews, dans la Silésie prussienne, à cinq ou six cents lieues du royal berceau qui fut le premier asile du petit prince. J.

138. — *Représentation adressée au ministère espagnol*, par don V. Bertran de Lis. Paris, 1831; imprimerie d'Auguste Mie. In-8° de 93 pages.

L'auteur, dans son épigraphe, laisse devant nous une longue carrière aux révolutions : « Les révolutions ne cessent d'être possibles qu'à une seule époque, c'est quand les masses sentent qu'elles ont autant de bien-être qu'elles en peuvent avoir. » Il est une autre condition de nature à arrêter toutes les tentatives révolutionnaires : c'est lorsque le peuple est convaincu par les actes de son gouvernement que celui-ci fait sincèrement ses efforts pour améliorer sa situation. Y a-t-il beaucoup de gouvernemens européens dans ce cas? Celui de l'Espagne au moins ne paraît pas être du nombre. Lisez plutôt la brochure de M. Bertran de Lis; il récapitule, avec une modération vraiment remarquable chez un proscrit, une partie des griefs que les libéraux ont le droit bien acquis d'élever contre le ministère espagnol; contre le ministère, car M. Bertran de Lis ne s'écarte point des formes respectueuses à l'égard de la personne du roi; et l'un des reproches que lui feront sans doute ses compagnons d'infortune, c'est d'avoir adressé à Ferdinand des conseils pleins de sagesse, en s'imaginant qu'ils pourraient être accueillis. **

Digitized by Google

139. — *Précis de l'histoire ancienne*, par MM. Poirson et Cayx, professeurs d'histoire aux colléges de Henri IV et de Charlemagne; ouvrage adopté par le conseil royal de l'université de France, et prescrit pour l'enseignement de l'histoire ancienne dans les colléges royaux et dans les autres établissemens d'instruction publique. *Troisième édition.* Paris, 1831; Louis Colas. In-8° de xx et 538 pages; prix, 6 fr. 50 c.

Le précis d'histoire ancienne dont nous annonçons la troisième édition, approprié par sa forme à l'enseignement historique dans les colléges, est une œuvre de science qui présente sous un jour nouveau les annales de l'antiquité. Nous avons donné une analyse sommaire des premiers travaux de M. Poirson (Voyez *Rev. Enc.*, t. xli, mars 1829, p. 666-678) et fait ressortir, par un aperçu rapide, les découvertes dont nous sommes redevables à son érudition; nous aurions pourtant désiré que, dans ses recherches sur l'histoire particulière des Grecs, il nous eût montré d'une manière plus positive l'état des rapports qui existaient entre les diverses classes d'habitans, aux différentes époques des révolutions nationales. Ainsi il établit qu'au tems de la guerre de Troie, la Grèce était en pleine possession de la liberté civile et religieuse: il n'est évidemment question ici que d'une partie de la population, de castes privilégiés; car l'esclavage existait, esclavage d'individus et non de nations, suivant l'auteur; mais les destinées de cette masse esclave ne méritent pas moins de fixer l'attention du philosophe.

Au treizième siècle, la Grèce est donc arrivée à un degré de civilisation assez avancé; les mœurs conservent leur rudesse, mais l'intelligence humaine parcourt toutes les voies de progrès ouvertes devant elles; des poètes, dont les chants servirent de prélude à ceux d'Homère, des astronomes, des médecins, honorent leur pays; tandis que les arts l'embellissent par des monumens aussi admirables que les pyramides d'Égypte, mais d'un caractère différent.

Près d'un siècle après la prise de Troie, vers 1190, un vaste ébranlement occasioné par l'invasion connue sous le nom de *retour des Héraclides*, semble ajourner la civilisation pour six siècles. Le bouleversement social qui a lieu est-il uniquement le résultat de la conquête? Doit-on en rechercher, dans l'histoire morale de la pé-

Digitized by Google

riode qui précède, quelque cause cachée, mais vive, ardente? La Grèce est-elle arrivée à l'une de ces époques où, dans l'affaiblissement et la confusion des croyances, l'humanité s'agite, mûrit pour un changement, rêve un avenir meilleur? Est-ce le fétichisme expirant, après les modifications nombreuses que lui ont déjà fait subir les colonies étrangères? Est-ce le fétichisme faisant place au polythéisme grec? Benjamin-Constant nous a laissé d'admirables pages sur cette transition si intéressante; mais ses pensées, jetées avec éloquence, ne se rattachent point à un système historique exact. M. Poirson a effleuré ce sujet; avec quelques développemens de plus, il aurait éclairci l'un des points les plus importans de l'histoire de l'esprit humain dans l'antiquité. Il nous montre les *dieux* devenant nationaux, et, dans cette fusion de divers cultes, un polythéisme égal pour tous naissant du choc politique. Puis, retraçant les événemens qui séparent les deux époques, le savant professeur prouve que la conquête du Péloponèse par les Doriens, celle de la Grèce centrale par les Arnéens, de l'Hœmonie par les Thessaliens, amena une sorte de moyen âge dans la Grèce d'Europe; tandis que la civilisation précédente émigrait dans l'Asie-Mineure, où elle prit son plein essor, depuis Homère et le onzième siècle jusqu'au sixième, et où elle produisit une suite non interrompue d'hommes illustres dans tous les genres. Pendant cet espace de tems, on trouve dans l'état de la société grecque, des rapprochemens curieux avec notre moyen âge moderne. L'intérêt s'attache avec vivacité au récit des révolutions qui se succèdent : le pouvoir est d'abord disputé par les chefs ou rois, les grands, et le peuple des vainqueurs; de ce chaos sort l'autorité de l'aristocratie établie sur les ruines de la royauté; et cette aristocratie admet certaines distinctions dont nous retrouvons les analogues en Europe avec un sens différent, au sixième siècle, après l'ère chrétienne, (γεροντες, *seniores;* αριστοι, *optimates;* πρωτοι, *proceres*; ιππεις, *equites*); elle réduit l'ancienne population à la condition d'esclaves, sous le nom de penestes et d'ilotes, de thêtes, etc.

C'est ici que nous devons revenir sur notre première observation; parmi les vaincus, on distinguait les hommes libres et les esclaves; le même sort les atteint-il après la conquête? Leur condition reste-t-elle différente? Quelles conséquences doit-on tirer de ces dénominations de Spartiates, de Laconiens, d'ilotes? Il serait donc nécessaire d'étudier avec soin l'histoire de ces populations diverses, et surtout de cette classe d'i-

Digitized by Google

lotes qui tenta à plusieurs reprises de regagner la liberté, par de justes mais infructueuses révoltes. Ainsi, lorsque M. Poirson nous apprend plus tard que le peuple des vainqueurs et le peuple des vaincus, dépouillés de leurs droits, puis appelés à servir dans les armées, resaisirent leur importance comme les habitans de nos communes, choisirent des chefs nommés tyrans et usurpateurs, qui couvrirent la Grèce pendant un siècle entier et renversèrent les gouvernemens fondés par la conquête; il est présumable que, laissant de côté la classe inférieure, M. Poirson n'entend parler que de la partie de la population vaincue qui a conservé quelques franchises, que de cette fraction aristocratique, si je puis m'exprimer ainsi, qui n'avait pas été réduite véritablement à l'esclavage: alors prirent naissance les nouvelles formes politiques qui régnèrent depuis Solon jusqu'au tems d'Alexandre.

L'auteur, poursuivant le cours de ses recherches, a tiré également, pour la première fois, des originaux, la fin de l'histoire de la Grèce; après nous avoir rendu six siècles au commencement de cette histoire, il a rétabli et recréé, en quelque sorte, depuis la mort d'Alexandre jusqu'aux victoires des Romains, près de deux siècles de ces annales si curieuses et si peu connues jusqu'à ce jour, malgré les innombrables ouvrages écrits précédemment sur cette matière.

Nous regrettons beaucoup que ce savant professeur ait publié, dans un précis, les résultats de ses importans travaux; lorsque la véritable érudition se montre si modeste, le lecteur a droit de s'en plaindre. Obligé de s'interdire de trop longs développemens, l'auteur a dû sans cesse résumer, resserrer sa pensée; de là, ce style ferme, concis, qui exprime tant de choses en peu de mots. Nous désirons que M. Poirson nous donne enfin l'histoire générale de la Grèce, qui nous manque, et que peu d'hommes sont aussi bien que lui en mesure de retracer d'une manière supérieure. Ses nombreux écrits nous ont prouvé que sa plume peut, au besoin, devenir vive et brillante, sans perdre de sa vigueur; et ses découvertes recevront un nouveau lustre lorsqu'elles paraîtront entourées de cette vie de détails, de cette poésie de l'histoire, sans lesquelles on ne peut reproduire avec exactitude le caractère particulier d'une époque, la physionomie des tems et des hommes. Si, adoptant cette vue large et philosophique qui s'attache d'abord à l'histoire des peuples et rejette sur le second plan les individualités,

Digitized by Google

M. Poirson ressuscite d'une manière complète le caractère général de ces grandes périodes de l'antiquité, il aura élevé un monument durable à la gloire littéraire de la France; son précis en est la base.

Cette troisième édition a été considérablement augmentée; M. Cayx a jeté sur les tems antédiluviens des idées fort justes, et, dans la partie de l'ouvrage dont il s'est chargé, notamment l'histoire des Juifs, on reconnaît un esprit sage et éclairé. Il a également rassemblé la plupart des faits qui pouvaient répandre quelque lumière sur le commerce des Phéniciens, sur Rhodes, et enfin sur sur l'ancienne Carthage; et ce travail est heureusement placé dans le précis. L'importance de ce livre et réelle : c'est ce que nous possédons de plus exact et de plus complet sur les annales des anciens.

L. Am. SÉDILLOT.

140. — *Notice historique sur le château de Brionne.* Rouen, 1831; imprimerie de Nicétas Périaux. In-4° de 16 pag., avec une *vue;* prix, 2 fr.

Cette notice procure une page curieuse pour notre histoire féodale. De Brionne, que sa situation destinait à être pour l'industrie une cité importante, l'art de la guerre n'a su faire qu'une très-petite ville. Ce fut d'abord au milieu de la Rille qu'on éleva un fort, qui fut brûlé en 1090 : aussitôt on construisit, en trois années, sur le sommet de la montagne voisine, un château, dont Henri I^er^, duc de Normandie et roi d'Angleterre, parvint à s'emparer en 1124, par le feu, plus puissant que les armes et les machines. Il ne reste plus du donjon, dont la hauteur peut être de quarante pieds, et la largeur de trente environ, que les murs des côtés nord et ouest. Ces ruines n'attirent pas le voyageur sans lui procurer des points de vue délicieux et de nombreux sujets de méditation. Non loin de là, au sein d'une vallée charmante, quoique dépouillée en partie de ses grands bois, gisent aussi quelques débris; ce sont ceux de l'abbaye du Bec, école célèbre qui a fourni des prélats instruits, des savans, des hommes d'État à l'Angleterre, à la France, à l'Italie.

La Haute-Normandie, malgré la sollicitude trop peu secondée de ses antiquaires, perd chaque année de ses ruines précieuses. Le tems menace d'une destruction imminente le château de Tancarville et la fameuse abbaye de Jumiège. A Saint-Vandrille, c'est le marteau qui

Digitized by Google

achève, par cupidité, d'abattre l'église, dont naguère on admirait la représentation au Diorama. J'ai revu récemment cette belle province; si les nouveaux conseils de département n'accordent pas d'allocation, d'autres temples et châteaux ne tarderont pas d'être perdus pour les arts et pour les études historiques. Lillebonne, qui renaît à une grande industrie, veille à la conservation de son château pittoresque, et son champ des Arènes, grâce au zèle d'un citoyen généreux, sera bientôt entièrement déblayé. *Isidore* LEBRUN.

141.—*Mémorial encyclopédique et progressif des connaissances humaines*, ou Annales des sciences, des lettres et des beaux-arts; des arts industriels, des manufactures et des métiers; de l'histoire, de la géographie et des voyages; formant *le complément annuel de l'Encyclopédie* portative, et *une Revue mensuelle* des progrès, inventions, perfectionnemens, découvertes et acquisitions de l'esprit humain dans toutes les branches de connaissances et dans toutes les parties du monde; avec la *biographie* des hommes distingués dans l'année, et le *catalogue* des meilleurs ouvrages publiés ou réimprimés; terminé par des *tables alphabétique et systématique*; rédigé par M. MALEPEYRE aîné, avec l'assistance et les avis du *conseil de perfectionnement de l'Union Encyclopédique pour la propagation des connaissances utiles;* sous la direction de M. C. BAILLY DE MERLIEUX. Paris, 1831; à la direction de l'Union Encyclopédique, rue du Jardinet, n° 8. Le Mémorial paraît régulièrement par cahiers mensuels de 128 pages in-32, ou de 32 pages grand in-8°; prix de l'abonnement annuel, 10 fr. à Paris, 11 fr. dans les départemens, et 12 fr. à l'étranger.

142.—*Archives des découvertes et des inventions nouvelles,* faites dans les sciences, les arts et les manufactures, tant en France que dans les pays étrangers, pendant l'année 1830. Paris, 1831; Treuttel et Wurtz, rue de Lille, n° 17. In-8° de 464 pages; prix, 7 fr.

L'année 1830, qui a été si riche en événemens politiques, a été pauvre de découvertes scientifiques et industrielles : le livre que nous annonçons en fait foi. Les éditeurs ont, archivistes fidèles, rassemblé tout ce que la science et l'industrie ont produit de remarquable; mais, dans aucune direction, ils n'ont rencontré de ces pensées larges et fécondes qui changent la face des problèmes ou donnent naissance à des problèmes nouveaux. Les nombreux recueils qu'ils ont consultés ne leur

Digitized by Google

ont offert que des travaux de détail, et ils n'ont pu consigner que des détails. Il y a peu d'espoir que les années suivantes soient beaucoup plus riches, car aujourd'hui un grand nombre d'esprits élevés se tournent vers d'autres sujets de méditation, et nous ne doutons pas que les auteurs du recueil que nous annonçons soient prochainement conduits à faire figurer les *sciences morales et politiques* au-dessus des sciences *naturelles*, *physiques*, *médicales* et *mathématiques*, dont ils se sont bornés à constater les progrès. La division essentielle de leur livre repose sur la division trinaire des travaux humains, BEAUX-ARTS, SCIENCES, INDUSTRIE; ils sentiront la nécessité de présenter à leurs lecteurs les conceptions qui dominent et embrassent ces trois manifestations de l'esprit humain. H. F.

143. — *Cours de mathématiques*, rédigé en 1813 pour l'usage des écoles militaires, par MM. ALLAIRE, BILLY, BOUDROT, professeurs de mathématiques, et M. L. PUISSANT, membre de l'Institut, etc. *Deuxième édition*, revue et augmentée. Paris, 1832 (1831); Anselin, rue Dauphine, n° 9. In-8°, avec plauches; prix, 7 fr. 50 c.

Cet ouvrage, rédigé avec clarté et simplicité, offre, dans un cadre resserré, toute la partie élémentaire des mathématiques et leurs principales applications à l'art militaire. Quoique destiné spécialement aux élèves de Saint-Cyr, ce traité sera très-utile aux personnes qui ne peuvent donner beaucoup de tems à l'étude des mathématiques.

De tels ouvrages méritent attention, car ils tendent à vulgariser une étude que les progrès de l'industrie rendent de plus en plus nécessaire. Il serait fort à désirer que nous eussions, sur les hautes mathématiques, un traité aussi simple et aussi complet. Nos voisins d'Angleterre et d'Allemagne sont plus avancés que nous sur ce point comme sur beaucoup d'autres : rien n'est utile aux progrès d'une science comme sa popularisation. Malheureusement l'enseignement des sciences mathématiques et physiques en France est loin d'être à la hauteur des perfectionnemens.

Cette seconde édition sera, nous n'en doutons pas, reçue avec faveur.

L. B.

144. — *Leçons d'arithmétique théorique et pratique*, renfermant un grand nombre d'exemples ; Résumé du cours fait à l'Hôtel-de-Ville de Paris, par *Alexandre* MEISSAS, ancien élève de l'École Polytech-

Digitized by Google

nique, professeur au collége de Henri IV. Paris, 1831; au dépôt de l'auteur, rue Saint-Germain-des-Prés, n° 9. In-18 de 238 pages; prix, 40 centimes.

Avant de parler du livre de M. Meissas, nous croyons devoir rappeler les circonstances auxquelles on doit l'ouverture du cours gratuit qui lui a servi de texte.

Immédiatement après la révolution de juillet, il se forma une association d'anciens élèves de l'Ecole Polytechnique, composée de plusieurs centaines d'hommes instruits et pénétrés de zèle pour le bien public. Cette société s'occupa des diverses matières d'intérêt général, mais l'instruction populaire, le perfectionnement moral des ouvriers, fixèrent particulièrement son attention. Les anciens élèves de l'École Polytechnique pouvaient se considérer à juste titre comme ayant pour mission spéciale de populariser les notions élémentaires des sciences, de faire participer les masses à ces connaissances positives qui, pendant si longtems, furent le domaine privilégié des académies et des universités. Déjà un certain nombre d'anciens élèves de cette école savante, ingénieurs militaires, des ponts-et-chaussées, des mines ou de la marine, artilleurs, professeurs, fonctionnaires même de l'ordre administratif, profitaient avec succès dans plusieurs villes de province des cours gratuits pour les ouvriers. L'idée de généraliser cet enseignement fut accueillie avec la plus grande faveur au sein de l'association. Quelques membres s'offrirent à commencer immédiatement des cours d'arithmétique appliqués aux usages de la vie, et qui devaient être suivis de cours de géométrie, de mécanique appliquées aux arts et métiers, de physique, de chimie, d'astronomie populaire, de dessin linéaire, d'économie industrielle, etc.

Avant tout, il fallait des locaux propres à de nombreuses assemblées. L'autorité en possédait à Paris, qui restaient sans emplois utiles : elle trouva toutes sortes d'obstacles à les céder. Cependant M. Meissas put ouvrir son cours à l'Hôtel-de-Ville ; mais bientôt il fallut se transporter dans la salle moins spacieuse de Saint-Merry, attendu que la grande salle Saint-Jean de l'Hôtel-de-Ville devait servir à des concerts et à d'autres réunions oiseuses. M. Guibert, professeur à Louis-le-Grand, commençait en même tems un cours d'arithmétique pour les ouvriers, à la salle des Petits-Pères, mairie du troisième arrondissement, et M. Au-

Digitized by Google

guste Comte, dans ce dernier emplacement, faisait, toujours dans le même but, un cours d'astronomie populaire. Ces messieurs, tous anciens élève de l'Ecole Polytechnique, consacraient gratuitement un tems considérable à l'instruction du peuple, bien qu'ils fussent d'ailleurs assujettis à des occupations nombreuses et obligées.

Les ouvriers apprécièrent l'utilité de cours pareils, faits par des hommes très-instruits. On les vit de tous les âges et de toutes les professions accourir en foule à ces leçons, qu'ils suivirent une année entière avec l'attention la plus soutenue. Pour repasser leurs matières, ils nommèrent parmi eux des répétiteurs, qu'ils firent agréer à leurs maîtres, et les résultats dépassèrent les espérances de l'association polytechnique. C'était un spectacle digne des regards de l'observateur, de voir des centaines de jeunes ouvriers ou d'hommes mûrs, l'ardoise à la main, suivre dans le plus grand silence les calculs du professeur, qui venait de tems en tems inspecter leur travail et corriger, du ton de l'amitié, les erreurs qu'ils devaient souvent commettre, étrangers qu'ils étaient aux notions scientifiques les plus élémentaires.

D'autres cours gratuits ont été annoncés, et aussitôt se sont fait inscrire comme professeurs d'autres membres de l'association; mais des obstacles matériels sont venus s'opposer à leur ouverture; l'association espère les mettre en activité dans le cours de cette année.

Le livre que nous annonçons est le résumé des leçons de M. Meissas, à l'Hôtel-de-Ville et à la salle Saint-Merry : il est écrit avec simplicité, clarté et précision. L'auteur cherche toujours à faire comprendre, par des usages familiers aux ouvriers, les diverses opérations de l'arithmétique. Il donne une foule d'exemples bien choisis pour servir d'exercices à ses élèves; puis il passe aux premiers élémens de l'algèbre, afin de pouvoir manier l'instrument le plus fécond dans la résolution de tous les problèmes qui n'exigent que des équations du premier degré. Peut-être aurait-il pu renvoyer cette dernière partie de son livre, d'ailleurs très-bien traitée, aux ouvrages spécialement consacrés à cette science.

Cette arithmétique ne s'adresse pas seulement aux ouvriers : sa lecture serait encore très-profitable aux élèves des colléges qui suivent des cours de mathématiques. Nulle part ailleurs ils ne trouveront autant d'applications utiles et ingénieuses. *Ad.* G.

145. — *Traité du choléra-morbus* considéré sous les rapports

Digitized by Google

physiologique, anatomico-pathologique, thérapeutique et hygiénique; contenant l'analyse critique de tout ce que les auteurs anciens et modernes ont écrit sur le choléra-morbus; par P.-A. Prost, D. M. P. Paris, 1832 (1831); Compère jeune, libraire, et l'auteur, boulevard Saint-Martin, n° 3. In-8° de VIII et 528 pages; prix, 5 fr. à Paris, 6 fr. 70 c. dans les départemens, et 8 fr. 40 c. à l'étranger.

Le livre de M. Prost est un ouvrage consciencieux, fruit de la pratique et des études médicales de l'auteur; mais il ne nous paraît point propre à jeter de grandes lumières sur la question si embrouillée de cette maladie. Fait à la manière allemande, son traité renferme beaucoup de faits, trop même, puisque la majeure partie est étrangère à la maladie, et qu'une autre partie ne s'y rattache que par analogie et très-indirectement. On y trouve quelques idées positives et mêlées dans beaucoup de vague. L'auteur a un système général qu'il a exposé dans de précédens ouvrages, et qui tient de tous côtés au physiologisme de M. Broussais; il en fait l'application au choléra. Il voit cette maladie tout entière dans l'affaiblissement de la peau et des extrémités, et dans la sur-excitation des organes abdominaux : c'est bien là aussi l'idée qu'on a pu s'en faire sur la lecture de ce qui a été publié. Il n'a d'ailleurs pas vu de cholériques; il n'a point fait d'ouvertures; il trouve que toutes celles qu'on a faites l'ont été sans méthode; il pense qu'en s'attachant à tel ou tel organe on aurait obtenu des données plus certaines, mais tout cela nous semble très-conjectural; c'est de loin, c'est de Paris que l'auteur voit le choléra épidémique, et d'aussi loin on voit mal, ou du moins il y a probabilité qu'on voit mal.

Son style est brillant, animé, plein d'imagination; mais il ne serait pas à souhaiter que tous les médecins adoptassent cette manière d'écrire; elle nous semble s'éloigner de ce qui convient, de la dignité, du sérieux, qui doivent régner dans un livre de science : les métaphores, les comparaisons seraient mieux placées ailleurs, et si nous n'avions pas beaucoup d'estime pour l'auteur, nous pourrions provoquer le rire des lecteurs par d'étranges citations à cet égard. Son livre n'est point un *Traité du choléra-morbus*; il serait plus convenablement intitulé : *Observations générales sur le choléra-morbus et autres maladies.*

En résumé, ce traité sera lu avec fruit, parce que l'auteur ne reste pas dans les sentiers battus, qu'il a des idées à lui, dont il est possible certainement de tirer un grand parti. P. D-x.

Digitized by Google

146. — *L'eau fraîche, spécifique infaillible contre le choléra*, proposé par M. Oertel, professeur à Anspach en Bavière. Paris, 1831; Heideloff. In-8°; prix, 1 fr. 25 c.

Comme on le voit, le remède conseillé par M. Oertel n'est ni difficile à se procurer, ni très-compliqué; mais est-il bon? là est toute la difficulté. Si nous en croyons notre propre expérience, il ne serait pas à dédaigner. L'eau fraîche en effet jouit d'une foule de propriétés mal appréciées généralement et trop dédaignées, qui nous paraissent *à priori* devoir lutter avantageusement contre le choléra; dans tous les cas il serait tout-à-fait inoffensif, c'est au moins un privilége que tous les spécifiques proposés ne possèdent pas.

147. — *État de la science, relativement aux maladies épidémiques;* par M. Lassis. Paris, 1831. In-8.

Cette brochure est le produit de l'exaspération d'un auteur qu'on s'est trop hâté de condamner, parce qu'il propose sur les affections épidémiques des idées qui s'écartent des opinions accréditées aujourd'hui. Peut-être que les formes un peu acerbes avec lesquelles il les a présentées et les prétentions exagérées qu'il a annoncées ont nui autant à leur succès que leur originalité à l'égard des idées de l'époque. Plus tard nous reviendrons sur toutes ces questions, et nous serons justes envers lui, plus sans doute qu'on ne l'a été. R*.

148. — *Typophonie ou art d'écrire et d'imprimer en nouveaux caractères propres à abréger très-notablement l'écriture et les livres*, applicable à toutes les langues, inventé par J. Painparé. Paris, 1831; l'auteur, rue Verdelet, n° 4. Une feuille in-plano; prix, 1 fr. 50 cent.

Entre toutes les méthodes inventées pour abréger l'écriture, le système d'abréviations inventé par M. Painparé se fait remarquer par une grande régularité, une simplicité extrême et une facilité d'exécution qui pourra rendre cette écriture usuelle. Un point essentiel la distingue dès à présent, c'est qu'elle seule s'est montrée imprimée en caractères mobiles. Toutes les autres impressions que nous possédons dans les types tachygraphiques, sténographiques et autres, n'ont pu être reproduites qu'à l'aide de la gravure ou de la lithographie; la configuration des caractères de ces diverses écritures abrégées s'opposant à ce que chaque signe fût indépendant du signe voisin. Dans la typophonie, l'emploi constant

Digitized by Google

de la ligne verticale a remédié à cet inconvénient. Nous engageons toutes les personnes qui ont des notes rapides à prendre, ou bien qui doivent renfermer beaucoup de pensées dans un espace limité, à consulter ce tableau. Elles apprendront en très-peu de tems, sans secours étrangers, l'art d'écrire d'une manière claire et concise, et, peut-être, avec un peu d'usage, aussi vite que la parole. Dans la pratique ce système subira quelques modifications qu'il serait trop long d'indiquer ici, mais qui seront facilement pressenties par l'auteur et par les personnes qui se livreront à l'étude de son système. P. D-x.

149. —*Nouvelle Praxigraphie*, ou Manuel théorique et pratique de l'ortographe française, contenant, outre les règles nécessaires pour bien ortographier, un recueil de dictées (non corrigées) sur toutes les parties du discours, etc.; par F. SAUGER-PRÉNEUF. Paris, 1831; Auguste Delalain. In-12 de XII-168 pages; prix, 1 fr. 50 c.

150.—*Le Sacerdoce littéraire*, ou le gouvernement des hommes de lettres; centilogie en trois actes, par M. *Aristophane*, *citoyen de Paris*. Paris, 1831. In-8° de VIII-80 pages; prix, 2 fr.

Victor Hugo convoque les hommes de lettres dans le cabinet des figures de cire de Curtius, pour leur présenter un projet de gouvernement dont ils seraient les chefs; mais il s'agit, avant tout, de rattacher au nouveau pouvoir la *Pléiade marseillaise*, composée de Méry et Barthélemy, Rey Dusseuil, Reybaud, etc. Une seconde assemblée a lieu dans les salons de la *Revue de Paris* et une troisième au Cirque Olympique; cette dernière est dissoute par la force publique, à la tête de laquelle se présentent MM. Casimir Périer, Gisquet et Lobau, et le tout se termine par une farce de carnaval. Tel est le sujet de cette satire dramatique où figurent la plupart des poètes, romanciers ou journalistes de l'époque. Il y a de l'esprit, du mauvais goût, et plus encore de méchanceté dans l'œuvre du citoyen Aristophane; mais son antique homonyme avait plus de loyauté, il attaquait ses ennemis à découvert. On peut bien n'appliquer qu'avec dérision le nom de *Sacerdoce* à la profession de l'homme de lettres lorsqu'on en fait un pareil usage. **

151.—*Saynètes*, par M. *Paul* FOUCHER. Paris, 1832 (1831); madame veuve Charles Béchet, quai des Augustins, n° 59. In-8° de 437 pages; prix, 7 fr.

Ce qu'il y a de plus neuf dans ce livre, c'est le titre; l'auteur a senti

Digitized by Google

qu'il n'avait pas fait de grands efforts d'imagination pour créer ces scènes décousues, ces personnages communs, ces passions noires et meurtrières; et afin d'apprendre au moins quelque chose au lecteur, il a emprunté à M. Mérimée un titre dramatique qui n'annonce ni des drames, ni des proverbes, ni des tragédies, ni des mélodrames.

Quand vous entrez chez votre libraire et que vous lisez sur la couverture d'un livre, couleur chamois : *Saynètes*, vous désirez sans doute connaître cette nouveauté piquante : voici ce qu'il vous restera de vos deux heures de lecture.

Il a existé, je ne sais à quelle époque, un jeune homme nommé Théodore, lequel avait une tante, madame d'Ofelly; Théodore aimait sa tante, madame d'Ofelly aimait son neveu, et la conséquence de cette fatale passion, compliquée d'un duel, c'est que le mari de madame d'Ofelly fut tué, et que la femme adultère s'écrasa la tête sur des rochers; quant à l'amant, on ignore ce qu'il devint.

Cette histoire a un sens profondément moral, c'est de prouver l'existence d'une impitoyable *fatalité* qui pèse sur nous de tout son poids. La *fatalité !* c'est maintenant la religion de nos poètes : en prose, en vers, dans les drames, dans les odes et les élégies, ils semblent avoir abdiqué le sentiment de la liberté de l'homme, son amour pour la sublime prévoyance qui préside à toutes ses destinées; la fatalité, ce mot gravé sur les murailles de *Notre-Dame de Paris*, est le *credo*, le blasphème du poète.

Plus de Dieu, donc le diable! Plus d'amour, plus de vie ! Donc la haine, la mort, le néant, la fatalité. Voilà bien la douleur qui ronge tant de cœurs, et donne aux drames de nos jours une teinte si noire; mais après *Childe-Harold*, *Faust*, *Notre-Dame de Paris*, M. Paul Foucher n'a inventé, dans la première de ses *Saynètes*, qu'une redite épuisée.

Maintenant sortons de la *fatalité* et entrons dans une rue de Jaën, ville d'Andalousie, où un jeune homme, enveloppé d'un manteau, sort d'une maison et embrasse une femme; c'est Vittoria, suivante de dona Isabelle : le père de celle-ci la destine à don Louis, qui, sans la connaître, la sauve, un beau jour, de l'attaque brutale de plusieurs jeunes gens, sur une grande route, et devient amoureux d'elle. Don Louis ignore aussi que le gouverneur de Murcie, contre lequel il conspire,

Digitized by Google

est l'oncle de sa maîtresse : la conspiration est découverte, et don Louis se trouve placé entre la nécessité de violer le serment qui le lie à ses complices ou de renoncer à celle qu'il aime. L'auteur n'a pas voulu décider quel parti devait prendre don Louis. Cette intrigue espagnole ressemble à toutes celles que vous connaissez.

Les trois dernières Saynètes sont : l'*Intérieur d'un harem*, où l'on voit un rajah indien enlever à un de ses esclaves sa maîtresse pour la faire entrer dans son propre sérail; le *Mariage d'un moine*, peinture des inconvéniens de la tonsure et de la soutane quand on est amoureux: le *Lorenzo* de M. Paul Foucher est une pâle réminiscence de *Claude Frollo;* enfin la *Quittance*, étude sur le règne de François Ier, termine le volume. Cette pièce en vers est la plus curieuse; c'est un chef-d'œuvre de démolition du vers alexandrin; il est là brisé, broyé, pulvérisé; en vérité, je ne comprends rien à une pareille régénération de l'*art*, et il m'est impossible de sentir de la poésie sous cet abattis versifié. Quant au drame, il s'agit d'une somme de 400,000 écus qui avait été remise, par le seigneur de Semblançay, à la mère de François Ier, pour être envoyée à Lautrec, afin de continuer la guerre d'Italie. Louise de Savoie donne *quittance* de la somme au baron de Semblançay et la garde, pour jeter dans l'embarras Lautrec, son ennemi. Tel est le sujet de cette étude dans laquelle se trouve une scène assez dramatique entre le secrétaire du seigneur de Semblançay et sa maîtresse, qui, entraînée par les conseils de la reine-mère, veut obliger son amant à dérober la *quittance* au baron. La lutte entre l'amour et le devoir est énergiquement rendue.

Nous n'en dirons pas davantage sur les *Saynètes*; elles ne sont pas la dernière production de M. Paul Foucher : fort jeune encore, il peut apprendre d'un poète qui lui est cher, comment on sait grandir et pénétrer de plus en plus dans le domaine de l'art et de la poésie véritable.

152. — *Rêves poétiques*, par *Émile* Souvestre. Nantes, 1831; imprimerie de Mellinet. In-12; prix, 4 fr.

153. — *Trois femmes poètes inconnues*; recueil publié par *le même*. Nantes, 1831; à la librairie industrielle. In-12.

154. — *Revue de l'Ouest*, ancien *Lycée armoricain*, publiée par M. *Émile* Souvestre. Nantes, 1831. On souscrit chez tous les libaires de la Bretagne. Ce recueil paraît tous les mois; prix de l'abonnement, 15 fr. pour un an, 9 fr. pour six mois.

Digitized by Google

Sous le titre de *Feuilles d'automne*, un grand poète vient de chanter ses émotions, ses extases, au milieu de l'harmonie de la nature, en face des événemens politiques, en un mot toute sa vie intérieure ; c'est aujourd'hui la source la plus vive de poésie que cette existence concentrée dans le foyer domestique, formée de nos larmes sur la mort d'un enfant, d'une épouse ou d'une mère. Dans notre société, veuve de liens et de croyances communes, le poète doit exprimer avec le plus de sentiment les détails intimes de sa vie et se chanter lui-même; et, comme il souffre, la forme poétique qu'il adopte, c'est l'élégie.

Aussi l'élégie, expression de la douleur et du doute, se reproduit-elle sous tous les noms, dans tous les chants. Il ne suffit pas d'entendre la voix puissante et harmonieuse de Victor Hugo, pleine d'accords larges et magiques; écoutez tous ceux qui chantent, tous ceux qui gémissent; écoutez, non pas seulement ici, dans Paris, mais partout, au loin, au fond de la province, obscurs, ignorés.

De la Bretagne, voici venir un jeune poète dont, il y a quelques jours, nous lisions les vers, sur lesquels nous appelons tout l'intérêt de nos lecteurs.

Sous le titre modeste de *Rêves poétiques*, M. Émile Souvestre nous a révélé tout ce qui fait sa vie à lui, là-bas : des souvenirs d'enfance, un premier amour, la beauté du soir, les élans de gloire et de poésie, toute cette existence simple et vraie, douce et mélancolique, d'un jeune homme aux émotions tendres et généreuses, à la pitié ardente pour les souffrances de l'humanité.

C'est avec je ne sais quel bonheur, qui ressemble à celui de trouver un ami, que nous avons lu ces vers, dont les pensées et la mélodie nous ont fait sentir, comme par une étreinte de la main, par un regard qui dévoile tout un être, une de ces natures de dévoûment, d'exaltation sainte et sublime, qui font le poète.

On le sent, M. Émile Souvestre a vraiment souffert et pleuré : il n'invente pas ses joies et ses misères pour chanter à plaisir ; son ame est dans ses vers.

Mais M. Souvestre ne vient pas nous faire connaître seulement les mystères de son existence, il en possède d'autres plus tendres et plus naïfs, des trésors de poésie enfouis jusqu'à ce jour dans trois cœurs de femmes.

Digitized by Google

Sous le titre de *Trois femmes poètes inconnues*, il nous donne les aveux, les souvenirs, les élans de tendresse, de pitié, de trois jeunes femmes qui ne se savaient pas poètes, parce qu'elles laissaient échapper leurs vers comme leurs larmes, sans en rien dire, dans le silence et la solitude. Ces vers sont d'une mélodie pleine de charme et d'abandon, d'une grâce facile et suave qui pénètre doucement et vous fait sourire avec cette tristesse mélancolique qui s'empare de vous à la vue d'une jeune femme pâle et languissante.

Mais M. Émile Souvestre ne pouvait se contenter d'employer son talent à exprimer des souffrances individuelles; placé dans un pays qui, plus que tout autre, a besoin de sentir l'influence d'hommes éclairés et possesseurs de tous les progrès accomplis dans notre époque, il devait chercher par la presse à faire pénétrer dans la Bretagne les idées d'amélioration qui fermentent aujourd'hui parmi les hommes les plus avancés.

Sous ce rapport, nous ne saurions trop applaudir au recueil périodique publié par M. Souvestre, sous le titre de *Revue de l'Ouest.*

La première livraison que nous avons sous les yeux contient un prospectus en vers, par l'auteur des *Rêves poétiques*, dans lequel il expose le plan de sa revue et l'inspiration sous laquelle elle sera composée; cette inspiration est élevée et généreuse.

La suite de cette livraison est remplie par des morceaux littéraires inédits. Nous savons que M. Souvestre ne doit pas faire de la *Revue de l'Ouest* seulement un recueil de poésies inédites, de fables ou d'historiettes, mais y exposer aussi des idées critiques sur les plus hautes questions d'art, de philosophie et de morale; presser et indiquer toutes les améliorations à apporter au sort de la classe souffrante, surtout en Bretagne. Le talent que M. Souvestre a montré comme poète nous assure du succès de la *Revue de l'Ouest*, et nous attendons beaucoup pour son pays de cette intéressante publication.

A. St. Ch.

155. — *Poésies*, par madame *Sophie* Doin. Paris, 1831; imprimerie de Ducessois, quai des Augustins, n° 55. In-8° de 82 pages.

156. — *Cinq chansons*, par *la même*. Paris, 1831; le même. In-8° d'une feuille.

Ces poésies sont composées par une jeune femme veillant depuis deux années son époux souffrant, ami qui nous est cher, qui fut long-tems

Digitized by Google

un de nos collaborateurs dans cette *Revue*, et que nous espérons voir enfin bientôt rendu aux sciences et aux lettres. Le lien intime et d'affection qui nous unit au docteur Doin nous interdit en quelque sorte l'éloge du talent de l'auteur. Nous nous permettrons une seule remarque générale. Il est tems que l'on fasse bonne justice de l'étonnement ridicule qu'excite encore trop souvent l'apparition des femmes poètes. Il est nécessaire, surtout dans une époque de transition où tout est à recréer, que toutes les individualités soient admises à venir projeter un reflet de leurs traits à la source de l'art nouveau : nous n'avons pas manqué jusqu'ici d'hommes qui se sont fait femmes dans leurs poésies ; entendons désormais sans préventions les femmes à leur tour nous dire leurs douces et délicates impressions de jeunes filles, d'épouses et de mères; elles ont une moitié entière du monde poétique à nous révéler.

Sans vouloir prononcer aucun jugement, choisissant au hasard quelques lignes dans le dernier ouvrage de madame Doin, nous citerons un fragment, développement d'un vers bien connu de Voltaire :

« La patrie est aux lieux où l'amour nous attire,
Où ce qui nous est cher tout près de nous respire,
Où l'on voit ses parens en paix vivre et mourir,
Où le présent heureux garantit l'avenir,
Où les droits, les devoirs d'un citoyen utile
Ne sont jamais troublés dans leur course tranquille;
Où de tendres enfans grandissent pleins d'ardeur,
Sans craindre des puissans l'orgueil ni la faveur.
La patrie est aux lieux où l'on sèche des larmes,
Où de la bienfaisance on goûte tous les charmes,
Où contre l'injustice on défend l'opprimé,
Où l'on sent pleinement le bonheur d'être aimé.
Partout où l'existence est utile, chérie,
Où l'on fait des heureux.... c'est là qu'est la patrie! »

E. C.

15.—*Paris*, ou *le Livre des Cent-et-Un*. Paris, décembre 1831; Ladvocat. In-8° de 424 pages; prix du volume, 8 fr. (Voyez cahier de *septembre*, p. 544.)

Ici se présente un problème sans doute difficile à résoudre, puisque des hommes d'esprit n'ont pas été d'accord pour lui trouver une solu-

Digitized by Google

tion commune et définitive. C'est un axiome qui a été posé par les uns que, ce livre étant une œuvre de générosité, devant lui la critique devait s'abaisser muette, et laisser, sans entraves, les pompes de l'affiche exercer leurs séductions sur la crédulité des passans. Irrésistible argument! Soumettez-vous, lecteurs; payez huit ou neuf francs votre cote exigée de la souscription à laquelle, sur tous nos quais, dans tous nos carrefours, vous convient le cynique Diogène et son collègue Asmodée, spirituelles fantaisies du crayon d'Henri Monnier. L'arrêt est prononcé : payez les yeux fermés; par mesure de précaution, les compères interdisent l'examen préalable. Eh! que n'accorderait-t-on point à ce bon M. Ladvocat, pour l'indemniser de ses malencontreuses spéculations sur Byron, Chateaubriand et Delavigne : la France, vous dit-on, ne saurait manifester trop de gratitude envers l'habile commerçant qui, le premier, a su comprendre les destinées nouvelles que promettaient à la littérature les annonces marchandes, le prestigieux cabriolet et les déjeuners de garçons!

Certes, rien qui ne fasse honneur au bénéficiaire dans cet empressé concert de louanges dont la docile centurie flatte ses oreilles; et ma foi, vous tous qui soupirez après la renommée, avouez-le, n'est-ce pas une bonne fortune, pour un homme qui attend paisiblement la gloire dans son salon, que cette lettre de Charles Nodier, imprimée et répandue à trois mille exemplaires, et qui commence par la précieuse formule : *Mon cher ami.* Cependant, la méchanceté pourrait trouver quelque plaisir à désenchanter ce magnifique étalage de dévoûmens. Là, où le vulgaire se plaît à signaler une pensée généreuse, elle aurait moyen de nous montrer une nouvelle conception du charlatanisme contemporain, à analyser dans son creuset les influences variées d'amour-propre, d'ambition, de complaisance, d'entraînement, de manie d'imitation qui ont pu décider une aussi extraordinaire unanimité. L'admiration ferait place à la moquerie, si, la croyant sur parole, on pensait avoir deviné les sentimens intimes qui ont engagé tel jeune inconnu à enrôler son nom, encore ignoré, dans la liste brillante de nos illustrations littéraires; les secrets motifs qui ont pu vaincre les répugnances de certain classique, stupéfait d'apostiller de son style académique le dévergondage ampoulé du romantisme, ou arracher un savant de sa studieuse retraite, pour le mêler à la foule des Addissons mondains qu'a recrutés le libraire à la mode.

Digitized by Google

Mais hâtons-nous de tirer un discret rideau sur ces mystères de la conscience : cette envieuse recherche n'est point notre affaire. Nous laisserons à tous les honneurs de leur belle action.

Le *Livre des Cent-et-Un* ressemble à ces bazars que la bienfaisance de nos grandes dames se plaît à ouvrir pour le bénéfice des Grecs, des pauvres ou des Polonais. Chacun doit y trouver son compte. Grâces à cette invention du siècle, l'utilitaire fait l'aumône en échangeant son offrande raisonnée contre un objet qui reste, ornement flatteur de sa toilette, de son boudoir, ou de sa bibliothèque. Quant aux donataires, artistes et industriels amateurs, ils dirigent avec empressement, vers ce débouché nouveau, les chefs-d'œuvre jusqu'alors ensevelis dans le secret de la famille, et qui peuvent, sous l'inviolable patronage de la philantropie, braver enfin sans crainte les hasards de la publicité. On ne s'arrête point, dans ces grands jours de charité fashionable, à faire la part scrupuleuse des vanités qui s'étalent devant le public. Non, on profite bonnement de la circonstance pour mettre d'accord la sympathie que réclament les malheureux et l'économie bien entendue d'un homme habitué à balancer habilement le bilan de ses besoins et de ses ressources. Là, chaque chose, cette gaze délicatement tissue par une aiguille ducale, le paysage ébauché sur le noble chevalet d'un peintre à vingt quartiers, le joyau qu'une main fraîche et rosée a tiré de son écrin, tous ces appâts présentés à notre zèle ont une valeur intrinsèque que les dispositions particulières des acheteurs font hausser jusqu'au niveau de leurs caprices ou de leurs sentimens. Comme sur tout autre marché, le cours s'établit par la concurrence des offres et des demandes. Chez M. Ladvocat, il n'en est point ainsi; et, je ne crains point de le dire, c'est une maladresse autant qu'une injustice.

Seize auteurs ont fait les frais de ce volume, dont le prix est invariablement fixé à huit francs. Soit indulgence complaisante des supériorités, soit jaloux calcul des subalternes, tous sont confondus dans la même catégorie. La prose de Chateaubriand nous est livrée pour cinquante centimes, tout comme les alexandrins de Barthélémy, la philosophie de Jules Janin, la misantropie de MM. Jouy et Kératry, déplorables victimes de l'ingratitude populaire, ou la malice enjouée de Charles Nodier. Force nous est d'accepter le tout en masse, quittes à prendre sur les bons morceaux une compensation aux mauvais. N'aurait-il pas

Digitized by Google

été plus sage de laisser au public son choix entier? Quelques dévoués en auraient souffert probablement: mais, si liberté lui avait été laissée de payer tribut, selon ses goûts et son humeur, à ses véritables favoris, la foule se serait certainement pressée plus nombreuse dans les magasins de l'éditeur. Cela s'est fait autrement : qu'arrive-t-il aujourd'hui ? Après avoir organisé cette incohérente confusion de grands noms et de noms sans avenir, de dominateurs de la vogue et de ses plus dédaignés courtisans, les Cent-et-un ont craint de compromettre la fortune de leur honorable ami, en exposant sa dot aux écueils de la critique. Défense a été portée aux journaux de médire de leur entreprise. Passe pour le premier volume, spécimen péniblement élaboré, prospectus habilement combiné d'échantillons de choix; le lecteur a hoché la tête, et, tout en répétant : *Pas mal*, s'est reposé sur les tomes suivans du soin de satisfaire toutes les espérances qu'on lui avait inspirées. Continuez, livrez une seconde série : cette fois encore, la recette sera complète et lucrative; mais craignez que la critique, à laquelle vous avez maladroitement bouché ses issues naturelles, ne rentre enfin dans ses droits par une réaction fatale à la caisse de l'association. Hélas! gare la vengeance des chalands désappointés qui s'étaient laissés prendre d'abord aux pipeaux de M. Janin, et qui, sur la foi de ses promesses, ont reçu, le 15 décembre dernier, la livraison promise !

Soyons de bon compte pourtant : devaient-ils s'attendre à mieux? Comment espérer que cent talens, si divers d'habitudes et d'inspirations, vont tous se plier, avec un égal bonheur, à l'allure de Sterne ou de Mercier. Quelques hommes de sens et de génie refuseront, il est vrai, de fléchir sous ces nouvelles fourches caudines que prétend leur imposer l'Asmodée moderne : Chateaubriand n'abdiquera point sa haute politique ni son langage poétiquement inspiré; Béranger sera toujours chansonnier, même dans le livre de M. Ladvocat. D'autres esprits originaux prêteront bien leur originalité au canevas banal qu'ils ont entrepris de remplir. Ils sauront se faire un cadre à leur taille pour y enchâsser, sous des formes neuves et piquantes, quelque suave révélation de poésie, un aperçu de philosophie, ou quelque ingénieuse observation morale. M. Janin revêtira de sa parole éloquente une vigoureuse satire de cette église française qui se croit mission de ranimer un cadavre, jadis plein de vie, mais usé par le tems, avant que Luther et la révolution

Digitized by Google

française l'eussent écrasé sous leurs coups de géant. A M. Sainte-Beuve d'étayer de sa curieuse érudition, de sa pénétrante sagacité, quelques vues fugitives sur les soirées littéraires et les poètes entre eux. M. A. Bazin se fera fort de semer dans la description topographique du matériel de la Chambre des députés une abondante moisson d'épigrammes sur les travers du corps représentatif. Nous suivrons volontiers M. Charles Nodier, pour quelques minutes, devant le simple tréteau où Polichinelle cache, sous ses deux bosses, un complet résumé des grandeurs et des misères humaines; et nous applaudirons aux éclairs de verve dramatique qui jailliront çà et là, sous la plume de M. Alexandre Dumas, dans son récit d'une course en cabriolet de place. Mais la foule restera maussade et ennuyeuse. A voir l'uniformité constante de ses procédés d'analyse, cette gêne continue de style et de saillie, cette laborieuse affectation de finesse dans des observations vulgaires, cette prosaïque enluminure d'un monde si vivant et si naturellement coloré, on est plus d'une fois tenté de renvoyer un Lesage improvisé, un honnête écrivain dérouté, à son feuilleton quotidien, à la tribune parlementaire, voire même au fauteuil académique. A chacun sa vocation; le bonhomme l'a dit, ne forcez point votre talent; et, si l'on vous pardonne, pour cette fois, ces maladroites excursions hors de vos domaines respectifs, dans l'intérêt de votre gloire, de nos plaisirs, et de vos bonnes œuvres, messieurs, le public vous en prie, n'y revenez plus. A. J.

158. — *Le Lorgnon.* Paris, 1832 (1831); Alphonse Levavasseur, Charles Gosselin. In-8° de 360 pages; prix, 7 fr. 50 c.

A qui n'arrive-t-il pas, enchaîné à un travail fastidieux, de saisir en fraude un éclair de loisir, et de se dire avec joie : « Tel jour, j'irai chez Renduel ou Gosselin, chez Giroux, chez Pacini : il y a long-tems que je n'ai rien vu de nouveau : il se sera amassé de charmans ouvrages, de jolis tableaux, des partitions toutes fraîches. » Le jour vient : on part léger et palpitant doucement d'attente : on regarde, on cherche, on choisit : et l'on emporte son butin, les yeux rayonnans, avec grande hâte d'arriver au logis pour étaler ses richesses sur la table et les peser, les comparer, les tourner en mille sens, en ne s'inquiétant ni du bruit du dehors, ni de l'heure qui passe, car alors le présent est tout, et l'on est seul au monde.

Digitized by Google

Il y a trois jours, j'étais ainsi rentré dans ma chambre, et, des nombreux ouvrages qui ont été publiés depuis quelque tems, je n'avais rapporté, hélas! que trois volumes; encore l'un d'eux était *le Lorgnon*. Rien autre chose ne m'avait tenté. On criera, si l'on veut, à l'injustice et au mauvais goût. Que puis-je y faire? Ma conscience est tranquille.

J'ouvris *le Lorgnon* avec indifférence, je le confesse. Vingt minutes après, je me trouvai face à face avec ce mot laconique et maussade : FIN. Je fermai le livre avec un demi-soupir et le couvris de mes deux mains sur mes genoux. Sur trois cent soixante-trois pages, j'en avais à peine passé quatre-vingts. C'est un des plus pompeux éloges que j'aie depuis long-tems entendu prononcer. Byron n'a-t-il pas écrit : « Qu'est-ce qu'un livre (je n'en excepte aucun)? sinon un désert où, dans un jour de marche, on rencontre çà et là quelques sources, et peut-être un ou deux bocages. »

Je rêvai ensuite plus d'une heure au jeune Edgar, lisant à travers son lorgnon en verre de Bohême, avec de lents délices, dans le cœur d'une jolie veuve qui l'aime. Le soir, je racontai, en un coin de salon, plein d'une sorte d'effusion de reconnaissance, mon bonheur de la journée. D.... me tira à l'écart, et haussant les épaules, d'un air cruel de compassion, me tint un long discours dont je n'ai retenu que ces mots : « Hé! c'est une donnée commune! »

— « Allons, Émile, tu me comprendras. Il n'est pas aujourd'hui un seul petit homme rond et épais qui, à la fin d'un vaudeville ou d'une comédie, ne se penche vers sa dame et ne se récrie très-haut, avec un méprisant sourire : « Ça finit toujours par un mariage. » Eh bien, moi, j'ai vu ou lu plus de deux mille vaudevilles et de six cents comédies, et il ne me serait jamais venu à la pensée un pareil reproche. Prends deux amans, habille-les à ta fantaisie, fais-les parler à ta guise; qu'ils entrent en scène, et dès qu'ils se seront jeté un regard qui signifiera « je t'aime, et moi aussi, » oui, je serai encore intéressé et d'avance attendri : si tu te sers ensuite habilement de ta passion, je suis à toi, je vais où tu veux, je me laisse entraîner haletant, et, vers le dénoûment, je pourrai même te prier, toi, mon Émile, à mains jointes, de marier les pauvres jeunes amans, si cela ne te contrarie pas trop, et si les parens ou les événemens peuvent s'arranger.

Digitized by Google

» C'est qu'il est des données qui seront éternellement vraies, éternellement neuves pour les ames bonnes et simples : ce sont celles qui ont pour principe un sentiment indestructible du cœur humain. Il sera toujours beau et pur, n'est-ce pas, que l'on s'unisse pour la vie à celle qu'on aime et qu'on comprend le mieux parmi toutes les femmes. C'est doubler ses sens, c'est agrandir sa vie, c'est faire une conquête sur de folles incertitudes et sur une vicieuse mobilité.

» Je sais bien que tu vas me démontrer qu'il n'en est pas de même des données sorties des vagues régions de l'esprit. Je conçois cela; mais, mon ami, ainsi que demandait la sœur d'Anne : encore un petit moment de patience.

» Avant de connaître *le Lorgnon*, je connaissais parfaitement l'anneau de Gygès, et les chapeaux de Fortunatus et du prince Lutin qui rendent invisibles, le tableau magique d'Azor, et deux ou trois lunettes ou télescopes qui permettent de voir, à travers toutes les distances, à travers les murailles et les rideaux de soie. J'avais feuilleté avec respect Porta, Lebrun, Lavater, Gall, et la légion d'auteurs qui ont cherché à enseigner les moyens de deviner les pensées d'un homme à la seule inspection de sa tête, de son visage, de son attitude, de ses gestes, de son sourire, de ses rides, ou de son écriture; j'avais même médité la préface du *Livre des Cent-et-Un*, frontispice de tous les ouvrages à tiroir, de toutes les galeries de portraits, de tous les voyages d'observation passés et présens. Cependant, quand même on devrait me rire au nez, me dire : Vous êtes fou, me tourner le dos, ou me siffler, fredonner en m'écoutant, je déclare que je me suis encore franchement amusé à regarder dans le lorgnon d'Edgar, au jardin des Tuileries, au café de Paris, à l'Odéon, au bal, dans les soirées, et à la noce qui termine l'histoire ainsi qu'un conte d'enfant. Je me suis réjoui à voir ce merveilleux instrument troubler les plus habiles coquettes, les plus fins diplomates, et j'ai joui délicieusement à suivre à nu les caprices de l'amour réservé et un peu fier de Valentine, à effleurer effrontément sa pensée intime, meilleure et plus pure que ses lèvres mêmes. Peut-être je lirai *le Lorgnon* une seconde fois; et il est six ou huit autres nouveautés qu'on vante beaucoup autour de moi, dont le plan n'est pas vieilli sans doute, soit parce qu'il ne s'y en trouve aucun, soit précisément parce qu'il est unique en son genre, et que personne ne relira jamais.

Digitized by Google

» C'est qu'au grand nombre des esprits curieux et inquiets d'avenir, il arrive de se plaire à tout jeu d'imagination, fût-il renouvelé des Grecs comme dans l'exemple actuel, qui caresse l'espérance d'un raffinement, d'un déploiement, ou d'une multiplication des cinq misérables sens que nous avons, pauvres hommes! Et l'un des désirs les plus vifs qu'évoque en général à tout moment la fantaisie, c'est, pour eux, celui de lire dans les secrets sentimens des autres, afin surtout d'y découvrir la bienveillance, l'affection et la tendresse dont chacun de nous a besoin pour s'avancer avec confiance dans cette foule d'être masqués, pour respirer à l'aise et abondamment, pour vivre. C'est d'ailleurs ce que prouve la prétention que nous avons tous, plus ou moins, d'être physionomistes. »

J'aurais parlé ainsi pendant la soirée entière sans faire autre chose peut-être que de m'expliquer un peu mieux à moi-même pourquoi j'aime *le Lorgnon*. Émile, qui me voulait quitter, avoua qu'il n'avait parcouru que les analyses de l'ouvrage dans les journaux. Si, comme lui, vous vous contentez de les lire, y compris ce que je viens d'écrire (ce qui est pourtant sans vanité, ce que l'on a encore dit de plus clair et de plus complet à ce sujet), vous n'aurez pas plus que lui le droit de trouver mauvais le roman de madame *Émile* DE GIRARDIN, car on ne saurait rendre compte de la délicatesse de style qui est son principal mérite : il serait plus facile d'en traduire le charme avec un archet ou un pinceau. *Ed.* CH.

159. — *Contes du Chalet*, traduits de l'allemand de *Hoffmann, Lamothe-Fouqué*, etc.; par RASTOIN, professeur de botanique de Mesdemoiselles d'Orléans. Paris, 1832; Audin. 2 volumes in-18 de 225-251 pages; prix, 6 fr.

Il serait difficile de deviner à quelle nature de lecteurs ces contes sont destinés. Des enfans les comprendraient trop peu, et des personnes graves les comprendraient beaucoup trop. Ce n'est qu'aux lecteurs enthousiastes d'Hoffmann qu'ils nous paraissent pouvoir convenir. Ils en extrairont quelques charmans enfantillages qu'ils raconteront lorsque l'occasion se présentera d'arrêter les pleurs ou de fixer l'attention de l'un de leurs petits amis : ils conserveront pour eux les souvenirs d'effets fantastiques et d'inspirations d'art vraiment remarquables. Le mérite des deux volumes est presque entièrement dans le seul conte de l'au-

Digitized by Google

teur que nous venons de nommer : il est intitulé *la Jeune Visionnaire :* il aurait mieux valu lui donner pour titre *Casse-Noisette*, comme dans l'original allemand. Les autres histoires, dont l'une (*le Repas d'Adieu*) a déjà été insérée dans *la Gazette littéraire*, nous semblent très-inférieures, quoiqu'elles soient écrites et traduites avec talent. E. C.

160. — *Daniel le lapidaire*, ou les Contes de l'atelier, par *Michel* Raimond. Paris, 1832 (1831); Levavasseur. 2 vol. in-8°; prix, 15 fr.

Il y a quelques années la France possédait un bibliographe d'une espèce peu commune. Feu Antoine-Alexandre Barbier avait une merveilleuse aptitude à découvrir les noms honteux cachés sous le masque du pseudonyme ou de l'anonyme. Son dictionnaire contient la révélation de quelque vingt mille secrets de ce genre, dont le plus grand nombre était enseveli, depuis fort long-tems, dans les ténèbres d'une complète indifférence. Peu importe, en effet, au public de nos jours, qui rima telle mauvaise chanson contre le Mazarin, qui décocha tel obscur pamphlet contre un Lavrillière ou un abbé Terray. A part un petit nombre de curieuses exceptions, auxquelles l'infatigable érudit avait, avec raison, appliqué toute sa science, la partie la plus piquante de ce catalogue concernait les contemporains. Que de singulières évolutions de conscience opérées, dans le cours de quarante années, par les girouettes politiques! A quelles sources modestes et inconnues il faut souvent se résoudre à laisser remonter l'origine des génies les plus sublimes, des talens les plus populaires! Quelles toges vénérables ont long-tems recouvert sans scandale un licencieux émule de Collé, un sensuel disciple de Grimod de la Reynière! L'indiscret mit à nu sans pitié tous ces mystères de la bibliographie. C'est regret qu'il n'ait point laissé de successeur. Avec son aide nous parviendrions, sans doute, à dénoncer aux bravos des lecteurs les personnages réels qui écrivent et font imprimer sous la raison commune de Michel Raymond.

En effet, et sans que *le Figaro*, confident obligé de ces Messieurs, ait eu besoin de laisser échapper ses oracles, qui éveillent le soupçon sans contenter la curiosité, il a été facile de s'apercevoir que ce nom d'emprunt sert de passeport à des talens divers. *Le Maçon* n'appartient point, ce me semble, à la même famille que *les Intimes*; et *Daniel le Lapidaire* est tout au plus leur cousin-germain, parent plus rapproché cependant du premier que des derniers. Ce qui le distingue, c'est

Digitized by Google

une inclination bien décidée vers les prolétaires, si dédaignés par les romanciers au musc et à l'ambre, par les beaux conteurs de salons. Du reste, ce fait est facile à expliquer : Daniel n'est guère sorti de son atelier; et, s'il a vu les heureux du jour, ce n'est sans doute qu'à travers les stores d'un rapide équipage, ou derrière les fantastiques rideaux qui reflètent les clartés d'une salle de bal. Son style ressemble à ses héros, par la simplicité j'entends; car, pour n'être pas toujours revêtu des apprêts à la mode, il n'en porte pas moins généralement l'empreinte d'une élégance de bon goût. Toutefois, Daniel, s'il a compris les misères du peuple, s'il a conçu la généreuse pensée de faire, par leur peinture, un appel à notre philantropie, n'a point pénétré bien profondément dans les causes intimes du mal; il n'a point réussi à éveiller ces émotions poignantes et vigoureuses qui arrachent des larmes d'indignation et de pitié, qui viennent, jusqu'au fond du cœur, bouleverser ces étranges systèmes d'optimisme, inventés par le riche pour tranquilliser sa conscience. C'est un observateur qui décrit l'aspect superficiel, et s'arrête là, n'osant aller plus loin: lorsqu'il veut dénoncer les abus du privilége, les tyrannies de l'arbitraire, les préjugés des castes, il semble vouloir se persuader qu'il n'en existe plus, car il s'attaque aux maîtrises de l'ancien régime, aux suppôts du lieutenant-général Thiroux de Crosne, à la conscription impériale. Moins poète que philosophe, moins philosophe encore que moraliste, Michel Raymond analyse avec exactitude les détails matériels; mais il n'est point aussi familièrement initié aux allures des passions, aux ressorts compliqués du mécanisme social. Avouons-le pourtant, son livre est une louable tentative vers un genre de littérature laissé jusqu'ici presque entièrement en friche, et, parmi les productions qu'a fait éclore l'automne écoulé, c'est une des plus intéressantes.

Les Contes de l'atelier sont au nombre de six.

Dans *la Femme du Réfractaire*, on présente le contraste de deux ménages, placés dans les sphères opposées du monde opulent et de la quasi-domesticité, et chez lesquels le bonheur comme la vertu est en raison inverse de la richesse. Ce parallèle toutefois n'est qu'ébauché : aussi ne nous arrêterons-nous pas à discuter le plus ou moins de justesse de sa moralité. La pensée primitive disparaît souvent pour laisser prendre le dessus à des scènes de mœurs d'un autre ordre. L'adultère, ce

Digitized by Google

grand ressort du roman moderne, y joue son rôle; et s'il n'est pas le produit de cet amour exubérant et dévergondé que nos dramaturges se croient sans cesse obligés de mettre en jeu, il n'en est peut-être qu'un reflet plus fidèle de notre société, où, sous les complaisantes lois de l'indifférence, la passion s'énerve hâtivement par la triste facilité du succès.

Une Mère, c'est Fanchette qui nous offre deux faces distinctes de la vie des femmes. D'abord, livrée sans défense aux séductions que la brutale supériorité des hommes se plaît à semer sur la voie de leurs malheureuses victimes, elle se rachète, plus tard, de l'infamie par son inaltérable persévérance de dévoûment au bonheur d'une fille adorée. Sans doute, cette donnée est heureuse, et s'il y avait plus de netteté dans la disposition du sujet, plus d'harmonie dans ses proportions, nous donnerions ici des éloges sans les restreindre.

Une anecdote connue, arrangée avec des noms nouveaux, forme le sujet de *la Complainte*. Voyez, dans cette mansarde, à peine éclairée par la tremblante lueur d'une lampe funéraire, veille un malheureux que les tortures du désespoir ne peuvent arracher à son horrible tâche. Là, sur un lit de mort, repose le cadavre de sa bien-aimée; et ce papier où sa main imprime, avec une délirante ardeur, des caractères convulsivement pressés, c'est une chanson, gai modèle de la littérature burlesque. L'éditeur l'attend au matin même, et, de sa caisse, cent écus, salaire de cette œuvre infernale, iront payer les frais des funérailles. Quel sujet pour Hoffmann!..... Ce que nous avons essayé de faire comprendre sur la nature du talent de Michel Raymond suffira pour expliquer comment il n'en a point tiré tout le parti possible.

La Maîtrise nous ramène à 1787. Le titre seul le dit : voilà l'artisan, fier, probe, laborieux, luttant avec sa lime et son marteau contre la famine et le dénûment, en présence du privilége industriel et de la police du despotisme. Qu'il ploie, ou les intérêts combinés des tyrans de Versailles et du syndicat vont le jeter, proie vile et dédaignée, aux galères du roi de France. Puis, la révolution viendra briser ses chaînes, et faire luire, pour ses frères, l'aurore jusqu'ici trompeuse d'un meilleur avenir.

Suivent deux petits chefs-d'œuvre.

L'Enseigne est une satire ingénieuse et piquante de la bienfaisance

Digitized by Google

de parade. Pauvre Claire ! des parens inconnus t'ont laissée seule, abandonnée, au milieu de ces amas de meubles élégans ou vermoulus que le démon de la banqueroute accumule quotidiennement sur la place du Châtelet, dans la foule de ces trafiquans, usuriers ou dupes, que discipline la voix d'un commissaire-priseur. Claire, pourtant, ne sera point livrée au gouffre de l'hospice des Enfans-Trouvés. On la recueille ; mais l'intérêt a calculé bien vite quels seront les profits de cette éclatante générosité; et Claire est ballottée, instrument de succès et de fortune, du comptoir d'un café aux tréteaux du boulevard, du fil d'archal des Acrobates au mystérieux dortoir d'une pension à la mode. Jouet de l'égoïsme mercantile de ses protecteurs, elle est, dans leurs mains, l'hameçon effronté que le charlatanisme tend à la bourse des badauds. Ont-ils mordu, l'appât devient inutile ; et le cœur endurci des parvenus n'a point de mémoire pour la pauvre orpheline. Nulle part, dans le cours de ses métamorphoses vagabondes, Claire ne rencontre une mère d'adoption, une amie prête à ouvrir un épanchement à ses sympathies · elle n'a pas quinze ans lorsque le chagrin et la mort viennent enfin l'arracher aux philantropiques spéculations de la charité.

Ce prolétaire, sans nom, sans ancêtres, sans fortune, sans titres, sans avenir, perdu dans l'immensité des villes, étouffé sous le poids du luxe qui l'entoure, effacé par l'éclat des grandeurs qui le foulent aux pieds, c'est *le Grain de sable ?* Mais animez son cœur d'homme d'une passion généreuse, armez ses bras énergiques d'une volonté de fer, il s'élevera géant et dépassera de toute la hauteur de sa nouvelle puissance les pygmées que le hasard de la naissance a seul intitulés grands. Hugues, simple artisan dans la résidence d'Offenbach, voit succomber, sous les mensonges inconsidérés d'un grand seigneur, la bonne renommée d'une sœur chérie. Réparation éclatante leur est due. Si le noble appel fait à la probité d'un homme d'honneur ne suffit point, eh bien! que la lutte s'engage! Le génie de la vengeance aura bientôt rapproché l'humble champion de son puissant antagoniste, les forces s'égaliseront, et le premier ministre finira par fléchir devant l'inflexible vouloir du menuisier. C'est un drame attachant et pathétique. Que Michel Raymond en écrive encore de semblables, et nous lui assurons un rang honorable dans les faveurs du public. A. J.

161. — *Album lyrique*, composé de douze romances. Paris, 1831; Romagnési, éditeur, rue Vivienne. In-folio; prix, 12 fr.

Digitized by Google

162. — *Album lyrique*, composé de seize morceaux ; par madame MALIBRAN. Paris, 1831; Troupenas, rue Saint-Marc-Feydeau. In-folio; prix, 16 fr.

163. — *Album lyrique*, composé de douze romances, chansonnettes ou nocturnes, mises en musique, avec accompagnement de piano, par *Auguste* PANSERON. Paris, 1831 ; Petit, rue Vivienne, n° 18; prix, 12 fr.

164. — *Album lyrique*, offert à madame *Malibran*, avec un très-joli portrait de cette célèbre artiste, et composé de romances françaises, italiennes, anglaises, espagnoles, de deux galopes et dix lithographies. Paris, 1831 ; Pacini, boulevard des Italiens, n° 11. In-folio, élégamment relié; prix, 8 fr. On trouve chez le même éditeur les nouvelles partitions de Rossini; *Anna Bolena*, de Donizetti; *il Pirata* et *la Sonnambula*, de Bellini; *la Donna Caritea*, de Mercadante, avec les airs détachés de ces divers ouvrages.

Nous avons sous les yeux les principaux albums lyriques publiés cette année.

Le premier contient douze romances composées par madame Duchambge et MM. Bruguière et Romagnési. De M. Bruguière, une tyrolienne à deux voix: *C'est vous que je revois*, fort pâle, et qui ne serait d'aucun débit si elle n'était accompagnée de morceaux plus agréables, composés par un auteur qui a fait de meilleures choses; une chansonnette fort jolie, *Laurette*; un nocturne à deux voix: *Chant des Pyrénées*, très-faible; et le *Lazzarone*, barcarolle napolitaine, véritablement napolitaine, car dans la troisième édition d'un recueil de chansons publié à Naples, sous le titre de *Passatempi musicali*, on y trouve une *calascionata napolitana*, en si bémol, sur laquelle M. Bruguière a calqué note pour note la barcarolle qu'il publie aujourd'hui, et que beaucoup de personnes supposeront de sa composition, parce qu'aucune note n'indique la source où il l'a puisée. Nous serons plus heureux dans nos observations sur les trois romances de madame Duchambge : elles sont pleines de naïveté et quelquefois d'heureuses inspirations. Ce sont les meilleures du recueil. L'une d'elles, surtout *Gais matelots*, nous a paru digne d'être distinguée. Le chant sacré à trois voix qu'elle y a joint pour compléter son contingent leur est inférieur. On retrouve avec un vif plaisir quelque chose de la grâce et de la naïveté des an-

Digitized by Google

ciennes compositions de M. Romagnési dans *les Jumeaux*, et surtout dans *les Yeux d'une mère*. Les paroles de cette dernière romance, pleines de délicatesse et de poésie, sont de feu Brault. Les deux autres, *la Pluie*, et *Mon pauvre cœur, y pensez-vous*, sont très-faibles. M. Romagnési a besoin de paroles spirituelles pour s'inspirer.

Le recueil de madame Malibran est orné des plus jolies lithographies qui aient jamais décoré les albums de nouvelle année. Elles sont de MM. Deveria et Grenier. Cet album contient dix chansonnettes, tarentelles, etc., écrites pour voix de mezzo-soprano, et plus souvent encore de contralto. La plupart parcourent une étendue de deux octaves. Les chants de madame Malibran paraissent rarement inspirés par un sentiment vrai; et à force de viser à l'originalité, ils dégénèrent en bizarrerie. On y rencontre de tems en tems un passage de chant passionné, et qui du moins n'a jamais l'air d'une réminiscence; mais l'inspiration ne s'y soutient pas assez. Faiblement rendus (et ils sont en général fort difficiles), aucun d'eux ne serait supportable. Il règne cependant un peu moins de bizarrerie et autant de passion dans les deux premiers morceaux et dans ceux qui sont intitulés: *les Refrains et la Bayadère*. Nous n'avons que des éloges à donner aux quatre nocturnes à deux voix qui suivent les romances. Les trois premiers surtout, complétement exempts de ce défaut que nous avons reproché à regret aux compositions qui les précèdent, sont extrêmement jolis, et feront fortune dans les salons de Paris.

L'Album de M. Panseron est le plus faible de tous ceux que nous avons examinés. Il y règne beaucoup de monotonie. Ses romances, barcarolles à une ou deux voix, presque toutes fort pâles, semblent des imitations les unes des autres et de toutes celles que nous connaissons déjà de lui. De plus, les paroles qu'il choisit sont en général peu spirituelles. *Hélas! le verras-tu jamais*, et *J'ai cru le revoir*, romances, et *Ramons vers le rivage*, barcarolle à deux voix, sont les meilleures du recueil. *L'Anglais à Paris* est encore une assez jolie chansonnette.

Le recueil publié par M. Pacini est le plus varié de tous et le moins cher. On y trouve quatre romances de M. Masini. L'une d'elles, *l'Attente*, et c'est la meilleure, n'est pas sans rapport avec quelques compositions de M. Romagnési. Le nocturne à deux voix qui les suit est assez agréable; on y trouve un passage de chant qui se trouve aussi tout entier dans un

Digitized by Google

nocturne fort connu de madame Gail. La chansonnette de M. F. Berton: *Il me disait*, est très-jolie. Mais la composition la plus remarquable de l'Album est sans contredit la romance de mademoiselle Pacini: *J'attends votre retour*. C'est une des meilleures romances que nous ayons eues depuis long-tems sous les yeux. Elle module d'une manière peu commune, sans que le chant perde rien de sa naïveté, et de manière au contraire à en augmenter l'expression. Nous l'indiquons avec confiance aux amateurs. Ces divers morceaux sont suivis de deux romances italiennes, celle de M. Tadolini est la meilleure; une cavatine anglaise de M. Hom, assez ennuyeuse, une séguidille espagnole fort originale, de M. F. Sor, et deux galopes allemandes, la première fort jolie, terminent la collection. C. D.

Digitized by Google

NOUVELLES SCIENTIFIQUES,

INDUSTRIELLES ET LITTÉRAIRES.

AMERIQUE.

ANTILLES.

CUBA.—STATISTIQUE : *Population ; Commerce.*—Nous venons de recevoir de la Havane un des ouvrages les plus intéressans qu'on ait publiés sur le Nouveau-Monde (1). Il est d'autant plus remarquable qu'il est le premier livre de statistique imprimé en Amérique, sous la zône torride, et contenant la description de l'une des grandes Antilles, faite par un auteur américain. Il est un témoignage péremptoire de la diffusion des lumières et de la propagation des sciences, et ce qui en manifeste non moins évidemment l'heureuse influence, c'est que l'intendant général de Cuba, le comte de Villanueva, s'est empressé d'ouvrir les archives du gouvernement à M. de la Sagra, et qu'il a soutenu et encouragé son zèle dans la tâche longue et difficile qu'il avait entreprise.

Quelques détails que nous emprunterons à cet ouvrage le feront mieux apprécier que les éloges que nous donnerions à son auteur.

D'après le recensement de 1827, la population de Cuba était ainsi qu'il suit :

---

(1) *Historia economica, politica y estadistica de la isla de Cuba*, etc. — Histoire économique, politique et statistique de l'île de Cuba, ou des progrès de sa population, de son agriculture, de son commerce et de ses revenus, par don *Ramon* DE LA SAGRA. La Havane, 1831 ; imprimerie de Arazoza et Soler, imprimeurs du gouvernement. In-4° de XVIII-387 pages.

Digitized by Google

Blancs. —	Hommes.....	168,653	311,051
	Femmes.....	142,398	
Libres. —	Hommes.....	51,962	106,494
	Femmes.....	54,532	
Esclaves. —	Hommes.....	183,682	286,942
	Femmes.....	103,290	
	Total général.....		704,487 habitans.

Il y a eu, en 1827 :

Blancs,	12,928 naissances.	1,868 mariages.	6,632 décès.
Libres.	4,826 idem.	385 idem.	2,952 id.
Esclaves	12,729 id.	1,381 id.	7,081 id.
Totaux.	30,483 id.	3,634 id.	16,665 id.

On a compté conséquemment :

Parmi les blancs une naissance sur 25 individus.
Parmi les libres une id. sur 22 id.
Parmi les esclaves une id. sur 22 id.

Parmi les blancs un mariage sur 167
Parmi les libres un id. sur 130
Parmi les esclaves un id. sur 108

Parmi les blancs un décès sur 46
Parmi les libres un id. sur 36
Parmi les esclaves un id. sur 40

Au total et sans distinction de classes :

Une naissance sur 23 habitans,
Un mariage sur 194
Un décès sur 43

Nous livrons ces matériaux aux statisticiens ; ils trouveront dans ces termes numériques de curieuses données, dont le rapprochement, avec celle qu'offrent les différens pays de l'Europe, peut leur fournir d'intéressantes comparaisons. Nous ajouterons seulement, pour les écono-

Digitized by Google

mistes, quelques chiffres, qui leur feront connaître le commerce de la Havane à l'époque la plus récente.

1830. — Importation nationale.....	3,728,694	piastres.
— étrangère.....	7,715,768	
Total.....	11,443,462	
Exportation nationale.....	2,712,932	
— étrangère.....	6,457,032	
Total.....	9,169,964	

Ainsi le commerce patent de la Havane s'élève au moins à 125 millions. Celui de contrebande ne peut être évalué; mais il est considérable.

Les transactions commerciales dont nous venons d'énoncer la valeur ont été faites en 1830 :

A l'entrée, par	283	navires espagnols, du port de	32,893 tonneaux.
	657	— étrangers	112,993
Totaux.	940	navires.	145,886
A la sortie, par	267	navires espagnols, du port de	30,631
	579	— étrangers	106,142
Totaux.	846	navires	136,773

Il est vivement à désirer que les grandes îles voisines de Cuba, la Jamaïque et Haïti, trouvent dans leurs nombreux habitans quelques statisticiens aussi laborieux et aussi éclairés que M. de la Sagra, qui puisse les faire connaître par des données positives et authentiques, comme celles qu'a rassemblées ce savant économiste.

A. Moreau de Jonnès.

EUROPE.

GRANDE-BRETAGNE.

Société pour améliorer la condition du peuple en Irlande, fondée par les soins de M. Robert Owen. — Dans une réunion de la noblesse et de la bourgeoisie, qui a eu lieu à King's-Arms Tavern, Palace-Yard,

Digitized by Google

Westminster, jeudi 6 octobre, le maréchal-lord BEREFORD, occupant le fauteuil, il a été proposé, par le major-général sir W. Parker-Carrol, appuyé par F. D. Massey-Dawson, évêque, et déclaré qu'une société serait formée sous le titre de: *Société pour améliorer la condition du peuple en Irlande.* En conséquence, le lord Lastan a fait, et le colonel sir John Milley Doyle, membre du parlement, a appuyé la motion, également adoptée par les assistans, que les personnes dont les noms suivent formeraient un comité ayant le pouvoir de s'adjoindre d'autres membres dans le but de préparer des mesures pour mettre à exécution les vues de la Société. (*Suivent les noms.*)

Dans une réunion du comité choisi par la Société, qui a eu lieu à King's-Arms Tavern, vendredi 7 octobre 1831, F. D. Massey-Dawson, présidant, il a été proposé, appuyé et unanimement adopté, qu'il sera subdélégué un comité de huit membres, pour rechercher quel est le meilleur plan de colonisation qui puisse être adopté pour remédier à la misère du peuple en Irlande et en faire un rapport au comité; que le comité subdélégué considérera de quelle manière le système de colonisation des pauvres introduit en Hollande peut s'appliquer à un pareil essai en Irlande. (*Suivent les noms des huit membres.*)

Le comité subdélégué s'étant réuni plusieurs fois, sous la présidence de sir W. Parker-Carrol, le rapport suivant fut unanimement adopté.

Rapport sur la Colonisation intérieure.

En conséquence de la résolution prise par le comité pour améliorer la condition du peuple en Irlande, le comité subdélégué a dirigé, avec toute l'attention possible, ses investigations sur la colonisation intérieure en général et particulièrement sur celle de Frederick's Oorder en Hollande. Après l'examen de plusieurs documens relatifs à ce sujet, et les observations personnelles d'un de ses membres qui dernièrement a visité l'établissement en question, le comité subdélégué est arrivé à la conclusion : que le système de colonisation intérieure suivi en Hollande a amené les résultats les plus avantageux et qu'il est applicable à l'Irlande. Dans la formation du plan annexé, le comité subdélégué a pris pour modèle les réglemens adoptés en Hollande et y a apporté telles additions et variations que les circonstances locales de l'Irlande paraissent réclamer.

Digitized by Google

Le comité subdélégué a donc l'honneur de vous soumettre le prospectus suivant comme une ébauche qui pourra servir au comité pour arriver à l'exécution de son projet.

1° On propose que le gouvernement nomme une commission composée d'un président et de douze membres avec un secrétaire salarié, qui se réunira à Dublin, pour mettre à exécution un système de colonisation intérieure en Irlande. On ose compter que des personnes respectables et intelligentes se trouveront disposées à *dévouer gratuitement* leur attention et leurs soins à ce sujet;

2° Que cette commission reçoive le pouvoir d'acheter des terrains dans chacune des provinces de l'Irlande où ce sera praticable; et là, où l'on n'en pourrait point acheter, de contracter des baux de quatre-vingt-dix-neuf années au moins: lesdits terrains seraient confiés aux commissaires;

3° Que le gouvernement soit prié d'émettre des bons de l'échiquier pour le montant de...., ou de lever pareille somme par la voie de l'impôt, ou de toute autre manière, pour mettre les commissaires à même d'acheter ou louer lesdits terrains, et d'y faire construire des villages agricoles, ou agricoles et manufacturiers, pour contenir environ mille personnes, avec des temples pour les religions de toute dénomination; des écoles, greniers, dispensaires et toute autre construction qui pourra être requise, et pour fournir des provisions de toute nature, instrumens, etc., durant l'enfance de ces colonies; l'estimation en a été remise aux commissaires;

4° Que pour mettre ce plan à exécution les commissaires choisissent une personne capable, comme directeur, pour demeurer dans ou près la colonie, rétribuée par un salaire proportionné, ayant la direction générale de la colonie pour laquelle elle sera appointée, mais révocable à la discrétion des commissaires, etc.

10° Que les dépenses suivantes soient supportées pour l'établissement de chaque famille : 1° coût d'habitation; 2° meubles; 3° habillemens; 4° provisions; 5° semences (1re année); 6° avances en provisions; 7° avances d'autre nature; 8° chanvre, laine ou coton pour être filés; 9° quatre acres de terre, etc....

13° Que la terre soit cultivée en commun pour les commissaires à l'exception de la petite portion attachée à chaque habitation comme

Digitized by Google

jardin particulier : que les commissaires nommés par le gouvernement soient chargés de la surveillance jusqu'au remboursement du capital et des intérêts, et ensuite dans l'intérêt des colons.

14° Qu'une portion d'ouvrage soit distribuée à chaque individu et payée en bons allouant au porteur une certaine valeur en provisions ou autres articles des magasins de la colonie : si le colon dépense moins que le montant de son bon, la balance sera placée à son crédit et restera à sa disposition.

15° Qu'on enseigne aux colons la fabrication des articles les plus nécessaires et les plus utiles, et qu'une certaine portion du travail soit distribuée pour être payée de la même manière que les travaux agricoles : les produits des manufactures, aussi bien que les produits agricoles, deviendront la propriété des commissaires.

16° Que, lorsque le capital sera remboursé, les bénéfices provenant du travail productif des colons seront appliqués comme suit : un quart des profits annuels de l'établissement sera placé au profit des colons et tenu à leur disposition, et les trois autres quarts seront appliqués aux besoins des âgés et infirmes de la colonie, et à l'établissement de pareilles colonies pour la réception des pauvres sans travail.

17° Que, comme il a été calculé que, par le système suivi en Hollande, le capital employé à la culture de la terre par les pauvres sur des terrains de la plus mauvaise qualité, le capital avancé peut être remboursé, avec intérêt, à une époque peu éloignée, et comme il a aussi été calculé par des personnes compétentes qu'un emploi judicieux du capital dans une direction convenable, dans le mode recommandé, ne soulagerait pas seulement la misère du peuple, mais réaliserait des bénéfices, il est proposé de solliciter du gouvernement que ces calculs soient examinés et l'expérience faite.

18° Que cet essai ne doit en aucune façon intervenir dans le système des impôts ou de la taxe des pauvres, ou les remplacer, etc.

ALLEMAGNE.

Foire de Leipzig en automne. 1831. — Le catalogue de la foire de Saint-Michel contient 3,286 articles. Si l'on en déduit soixante-douze cartes géographiques, trente-deux pièces de musique, sept jeux, cent

Digitized by Google

quatre-vingt-dix articles envoyés en commission de l'étranger, il reste en tout 2738 ouvrages nouveaux. A la foire de Pâques, la librairie allemande avait livré au commerce 2920 ouvrages. Le nombre total des publications qui ont eu lieu en Allemagne, pendant l'année 1831, est donc de 5658, 268 de moins qu'en 1830.

Sur les deux mille sept cent trente-huit ouvrages de la dernière foire, on compte quatre-vingt-dix écrits dans les langues étrangères modernes (soixante-dix-neuf romans, vingt-sept pièces de théâtre), cent vingt-cinq sur le choléra-morbus, et à peu près autant sur la politique du jour. Les affaires de chaque état de la confédération germanique ont donné naissance à quelques brochures, mais le plus grand nombre de celles-ci est consacré à la cause polonaise. Le vif intérêt que ce malheureux peuple inspire à l'Allemagne ne se manifeste pas avec moins d'évidence dans les romans, dont plusieurs ont choisi leurs héros et leurs héroïnes parmi les défenseurs de la Pologne. En général, on remarque dans ce catalogue l'absence des grands noms et d'œuvres capitales pour les progrès des sciences. Cependant l'histoire n'a pas fourni moins de publications importantes que les années précédentes, et dans cette branche l'Allemagne a conservé son ancienne prééminence. Nous citerons, pour le prouver, les publications suivantes : le sixième et dernier volume de l'Histoire du droit romain pendant le moyen âge, par Savigny; l'Histoire des Macédoniens, par Flathe; les additions à l'Histoire de l'ordre teutonique en Prusse, par Schubert; l'Essai sur le commerce au moyen âge, par Wilda; des villes de Souabe pendant le moyen âge, par Jæger; l'Histoire de la ville de Vienne, par Mailath; l'Histoire de la ville d'Augsbourg, par Seida; l'Histoire du Tyrol, par Mersi; le sixième volume de l'Histoire d'Allemagne, par Luden; le quatrième volume de l'Histoire moderne des Allemands, par K. A. Menzel; l'Histoire de Ferdinand I^er^, par Buchholz; la Conjuration contre Venise, en 1618, par Ranke; la quatrième partie de la traduction de l'Histoire des croisades, par Michaud; les *Monumenta Boica*, publiés par la maison Cotta); la nouvelle édition de l'Histoire des tems modernes, de Hormayer; les lettres écrites de Paris sur l'Histoire du seizième et du dix-septième siècle, par Raumer; l'Almanach d'histoire moderne, par W. Menzel; l'ouvrage sur les Campagnes de Prusse, en 1793, publié d'après les papiers laissés par le célèbre stratégiste Wagner; l'Histoire

Digitized by Google

militaire de l'an 1813-1815, par Stuhr; l'Histoire de la guerre russo-turque, par Ehrenkrenz; l'Histoire de France sous Louis XVIII et sous Charles X, par P. Kobbe; l'Histoire des associations secrètes en Allemagne, en Pologne et en Russie; les Mémoires du baron Julius Soden; l'Almanach historique, de Raumer; l'extrait en quatre volumes de l'Histoire universelle, de Rotteck; l'Histoire de la peinture, de Lanzi; la troisième partie du second volume de l'Histoire de l'Église, de Néander; l'Histoire critique du christianisme primitif, par Gfrœrer. Grimm a donné la troisième partie de sa célèbre Grammaire allemande. On a publié la collection des œuvres de J. Muller et de Westerrieder. Parmi les biographies, on remarque la vie de Durer, par Neller; la vie de Keppler, par Breitschwert; les lettres de J. H. Voss, celles de Baggesen, et le sixième cahier de la vie de Jean Paul.

Les sciences naturelles se sont enrichies de plusieurs ouvrages de médecine et de quelques intéressantes relations de voyage, telles que les Tableaux de la Forêt-Noire, par Buhrlen; l'ouvrage de Burkhardt sur les Bédouins; la Chine et la Mantschourie, par Plaths; le Voyage de Heber en Judée; les observations géognostiques dans l'Ural, par Hoffmann; un ouvrage sur le Japon, publié à Berlin, chez Hasselberg; les Voyages en Égypte et dans la Terre-Sainte, par Prokesch; la seconde partie des Voyages en Colombie, de Gosselmann; les Voyages de Wenchs et de Martius en Brésil; la troisième partie de la Russie, comme elle est, par Sainte-Maure; les Voyages de Lessing en Norwège; le Voyage de Horn dans l'Allemagne considérée sous les rapports de la médecine, etc.

Pour la théologie, outre les travaux sur l'histoire ecclésiastique que nous avons déjà mentionnés, on remarque trois ouvrages sur le saint-simonisme, dont un de Carové; la nouvelle édition de la Fausse théologie de Steffens, et l'Apothéose du Luthéranisme, par le même auteur.

La philosophie est cette fois un peu pauvre en travaux importans. Nous ne trouvons dans le catalogue qu'une nouvelle Encyclopédie, par Herbart; le troisième volume de l'Histoire de la philosophie, par Ritter; l'Anthropologie de Heinroth, et une nouvelle édition de la Critique de la raison, par Fries. Citons aussi un nouvel ouvrage de ce dernier auteur sur l'organisation et l'administration des états allemands. Le vé-

Digitized by Google

téran de la philosophie allemande, Schelling, qui fait encore attendre son grand ouvrage annoncé depuis si long-tems, a publié un petit traité sur la méthode dans les études philosophiques.

Les lettres de Bœrne ne se trouvent point dans le catalogue. Quant aux brochures politiques, publiées sans nom d'auteur, les plus remarquables sont celles de Murhardt sur la souveraineté du peuple, et de Troxler sur son procès de Bâle.

La littérature proprement dite, est, comme à l'ordinaire, riche en nouvelles publications. On a donné des éditions complètes des œuvres de Spindler, Van Der Velde, Eberhard, de madame Schopenhauer, les collections des œuvres de W. Alexis, L. Schefer, et de madame Th. Huber. Dans le genre lyrique, nous avons distingué la cinquième édition des poésies de Uhland; la traduction en latin de tous les poèmes de Schiller, par Feuerlein; la traduction en allemand des chansons de Béranger. Le sixième volume de Shakspeare, par Tieck et Schlegel, vient de paraître, ainsi que des Nouvelles de Tieck, et la cinquième édition de Don Quichotte. La maison Weidmann annonce la prochaine publication des légendes russes. Nous ne passerons pas sous silence l'ouvrage de l'infortuné Lessman, le livre de voyage d'un mélancolique, sa préparation à la mort. Harro Harring, qui a publié récemment des mémoires sur la Pologne, annonce des additions à ce dernier ouvrage. Parmi les romans les plus dignes d'être cités sont ceux de Bechstein, Bronikowski, Chézy, Agnès Franz, Gersdorf, Hanke, Herloszsohn, Lewald, Pichler, Storch, Wolf, etc.

En communiquant à nos lecteurs ces nouvelles récentes sur la situation de la presse allemande, nous voudrions attirer leur attention sur le caractère nouveau qu'elle a commencé à prendre, surtout depuis la révolution de juillet, sur sa tendance de plus en plus politique et positive. Qui de nous n'a ressenti la plus vive joie en apprenant l'heureuse issue de ces efforts persévérans des Welker, des Rotteck, des Mebold, des Jordan, qui viennent de soutenir, avec tant de dévoûment, une lutte courageuse pour l'affranchissement de la pensée dans leur patrie? Sur tous les points de l'Allemagne, au milieu des graves événemens politiques qui ont remué l'Europe, se sont manifestés de nobles élans de sympathie pour la cause de la liberté. En assistant à ce spectacle nouveau chez nos voisins d'outre-Rhin, à ces débats des chambres et des

Digitized by Google

journaux, tout empreints des sentimens sociaux les plus avancés, n'est-on point entraîné à prévoir la prochaine réalisation de la sainte-alliance des peuples ? Cette nouvelle vie se produit déjà dans toutes les branches de la littérature. La pensée s'ouvre, en Allemagne, la carrière la plus élevée et la plus féconde en grands résultats, celle de la recherche et de la poursuite des améliorations sociales. Nos vœux les plus sincères et notre attention la plus assidue l'accompagneront dans cette œuvre. L'estimable journal de M. Cotta (*Morgenblatt*), auquel nous avons emprunté la notice précédente, fait à ce sujet des remarques pleines de justesse et d'esprit. Il prononce, en quelque sorte, l'oraison funèbre de la littérature de la restauration, dont les dernières lueurs s'éteignent peu à peu ; et il dresse l'acte de naissance de cette littérature d'affranchissement politique dont l'ère glorieuse vient de s'ouvrir. Nous regrettons beaucoup que les bornes de cette partie de la *Revue* ne nous permettent que d'indiquer ce morceau intéressant. Notre bulletin bibliographique peut fournir, au reste, une sorte de vérification de ce que nous avançons sur cette nouvelle tendance de l'esprit allemand.

B. J—i.

ITALIE.

Bibliographie. — Nous annonçons aux amateurs la vente de la bibliothèque du comte Boutourlin à Florence. Ce vaste recueil bibliographique, fait avec patience, avec amour, renferme, outre des manuscrits précieux, la collection complète, ou presque complète, des livres de Bodoni, plus de quatre cents Aldes, et les plus belles et les plus rares éditions du quinzième siècle. Les histoires italiennes y sont presqu'au complet, et réunies aussi en un corps ; elles sont difficiles à trouver, même en Italie. Littérature, sciences, jurisprudence, toutes les branches enfin du savoir humain sont représentées dans la bibliothèque du feu comte russe. Ce serait grand dommage de voir s'éparpiller cette riche collection, et il serait à désirer que la munificence d'un prince en dotât quelque capitale. Le catalogue en a été compilé et publié par Stephano Audin, sous le titre de *Catalogo della biblioteca del conte Boutourlin.*

Atlas géométrique de la Toscane. — La science géographique

Digitized by Google

fait des progrès en Italie. Nous recommandons le nouvel atlas du Grand-Duché comme digne de toute l'attention des savans et de l'intérêt des voyageurs. Il est divisé en vingt-six parties, dont chacune ne coûte guère plus de 30 sous (3 paoli). A la tête de l'ouvrage est placé le nom d'un savant toscan, le père Inghirami, celui de tous les astronomes italiens qui a le plus rassuré la Péninsule sur la comète de 1832.

Fouilles de Pompéi. — La maison du Faune est connue de tous ceux qui ont visité Pompéi; c'est l'une des plus grandes et splendides habitations de la ville ressuscitée. La science y a fait à diverses reprises de précieuses découvertes. Mosaïques, bronzes, ornemens d'or, pierres gravées ont successivement passé de ses appartemens déserts dans les salles du musée Bourbon. De nouveaux trésors viennent d'être conquis sur les ténèbres et rendus au soleil de Naples; ce sont quatre mosaïques de couleurs naturelles, qui, par leurs dimensions, leur beauté et l'importance des sujets, semblent de beaucoup l'emporter sur tout ce que l'antiquité nous a légué dans ce genre; on n'en excepte pas même la fameuse mosaïque de Palestrine avec laquelle, du reste, trois des nouvelles ont une singulière analogie.

Ces trois premières, placées sur le seuil d'une des chambres contiguës au jardin, ont en tout vingt-trois palmes napolitains de longueur sur deux et demi de hauteur. Elles représentent le cours du Nil avec une nuée d'oiseaux aquatiques, toutes les plantes locales, et parmi elles le papyrus, et divers animaux amphibies, tels que le crocodile, la grenouille, le serpent, et le monstrueux hippopotame dont la gueule béante sort du fond des eaux.

Cette découverte, digne de toute l'attention des archéologues, n'est pas moins intéressante pour le peinture et le naturaliste; le naturaliste surtout qui peut y trouver la solution de plusieurs problèmes scientifiques, enveloppés par la sagesse antique d'allégories ingénieuses ou profondes dont la nôtre n'a point encore pénétré le mystère.

Il est à remarquer que le propriétaire de cette maison avait un goût décidé pour les animaux, car les mosaïques trouvées chez lui précédemment et déjà connues représentent, pour la plupart, des poissons, des oies, des colombes et jusqu'à des chats. Ces diverses peintures d'animaux forment à elles seules un cabinet particulier du musée royal de Naples.

Digitized by Google

La quatrième mosaïque, récemment exhumée, a neuf palmes et demi de hauteur sur dix-neuf de longueur. Elle est entourée d'un cadre fort orné et ne le cède aux trois autres ni en beauté ni en richesse, quoiqu'elle en diffère totalement par le sujet.

Sur un fond blanc uni est représentée une bataille dont les figures ont à peu près trois pieds et demi de hauteur. Un cavalier, magnifiquement armé à la grecque, est dans l'attitude du combat; son casque gît aux pieds de son cheval et laisse voir à découvert une tête jeune et martiale. Son bras encore levé vient de percer d'une javeline un guerrier ennemi qui tombe avec un inexprimable sentiment de douleur sur son cheval, déjà abattu par un trait et nageant dans son sang. Le costume, les armes, tous les ornemens de cette seconde figure semblent annoncer un Persan : il porte la coiffure perse revenant de la tête sous le menton. Les figures qui l'entourent, et qui lui ressemblent par le costume et la coiffure, paraissent regretter en lui un chef et portent sur leur visage l'expression d'un regret profond. Toutes les têtes se distinguent par un caractère individuel qui jette une grande variété dans le tableau. Des armes, des chevaux, des guerriers morts et mourans gisent de toutes parts; et, parmi les bannières des barbares en fuite, on en remarque une rouge sur laquelle est tracé un coq dont le tems n'a épargné que la tête et la crête; le reste est effacé.

Le côté du vainqueur est moins bien conservé : le vainqueur lui-même, une partie de son cheval et plusieurs des soldats qui le suivent ont été plus ou moins maltraités par les siècles. On peut remarquer d'ailleurs que le tout avait déjà été restauré par les artistes de Pompéi.

Les antiquaires napolitains ont cru voir dans cette mêlée la bataille du Granique, telle qu'elle est décrite au livre premier d'Arrien; ils ont même trouvé une ressemblance frappante entre Alexandre de Macédoine et le visage du cavalier victorieux. Tous, du reste, s'accordent sur la beauté de l'œuvre et ils n'ont qu'un cri d'admiration.

Nous mentionnons ces découvertes comme des monumens précieux aux sciences naturelles et historiques; mais, écrivant d'après une lettre d'un savant napolitain, n'ayant vu nous-mêmes ni l'original ni aucun dessin qui nous en donne une idée fidèle, nous n'avons nulle opinion personnelle à émettre. Nous dénonçons simplement le fait aux amateurs d'antiquités, et nous attendrons, pour prononcer un jugement, des es-

Digitized by Google

tampes qu'on nous promet et un Mémoire détaillé, près de paraître, où les peintures pompéïennes seront soumises au double contrôle de la science et d'une critique rigoureuse. S. R.

HOLLANDE.

Amsterdam. — *Beaux-arts.* — La quatrième classe de l'Institut royal des Pays-Bas a tenu, le 23 juin 1831, sa huitième séance publique sous la présidence de M. C. Apostool. Le président, dans son discours d'ouverture, a parlé des avantages qui résultaient pour les beaux-arts, et en particulier pour la peinture, de la réunion de la Belgique et de la Hollande, par suite de l'établissement de deux académies de peinture, fondées à Amsterdam et Anvers, de nombreuses écoles de dessin et d'expositions annuelles qui avaient lieu dans les grandes villes où se faisaient des achats pour le compte du gouvernement. Par là avait été imprimé un mouvement de perfectionnement que les derniers événemens ont arrêté.

M. J. de Vos, secrétaire perpétuel, a lu les Mémoires couronnés, sur les mérites des anciens compositeurs et musiciens belges des 14^{e}, 15^{e} et 16^{e} siècles, de MM. Kiesewetter et Fétis, qui ont été publiés depuis cette époque, et qui ont reçu à l'étranger l'accueil le plus favorable. Quelques travaux de peu d'importance ont été présentés à la classe. Elle a adjugé un prix de peinture à M. Pieneman fils, d'Amsterdam; ce sujet était la mort d'Archimède. Elle a proposé au concours, pour 1832, le modèle en plâtre d'une statue du célèbre poète hollandais Joost Van der Vondel. Le prix est une médaille d'or de 300 florins; l'esprit de nationalité est à ce point, en l'an de grâce 1832, parmi les Bataves, que la quatrième classe de l'Institut royal des Pays-Bas a décidé que les *artistes néerlandais seuls* seraient admis au concours.

FRANCE.

DÉPARTEMENS.

Marseille (*Bouches-du-Rhône*). — *Cours de philosophie de l'histoire.* — Les cours de l'Athénée sont ouverts. M. Colin, professeur d'histoire, a prononcé pour l'ouverture de son enseignement, le

Digitized by Google

19 novembre, un discours fort remarquable dont le *Sémaphore* a reproduit quelques passages.

Montrer que l'humanité, comme le monde physique, est soumise à une loi dans son développement; déterminer cette loi; explorer les ruines du passé pour en tirer des lumières sur l'avenir si incertain et si sombre aux yeux de la société actuelle, tel est le but que se propose le jeune professeur. C'est là, sans doute, une œuvre grande et utile, qui mérite d'être signalée au public et offerte à l'émulation de tous les hommes qui se livrent à des travaux historiques. Il est tems de ne plus faire de l'histoire un tableau généalogique des rois, des princes et des grands, une galerie où de hauts et puissans personnages viennent tour à tour étaler leurs sottises et leurs passions mesquines, une compilation d'anecdotes prétendues morales et amusantes, ni même une de ces mosaïques aux brillantes couleurs, si recherchées de nos jours; œuvres d'antiquaires qui forment, à grand renfort de patience, une collection de détails curieux par leur étrangeté, mais dénuée de vues d'ensemble, et par conséquent de véritable science et de puissante poésie. Il y a déjà long-tems que quelques hommes avaient fait entrevoir un vaste horizon; ils avaient parlé de perfectibilité. Mais cette notion était restée presque entièrement à l'état d'abstraction chez Vico, Herder et Condorcet lui-même; Saint-Simon, en la rendant positive, a ouvert une voie nouvelle à l'histoire. M. Colin paraît l'avoir bien comprise et s'être donné pour tâche de la suivre. D'immenses populations ont passé sur cette terre, qu'elles ont fécondée de leurs sueurs au profit des générations nouvelles, et cependant elles dorment dans les profondeurs de l'oubli. Honneur à ceux qui, comme M. Colin, tenteront de ranimer ces cendres, de nommer ces grandes familles d'hommes et de tracer leur rôle dans l'immense drame de l'humanité!

PARIS.

Institut. — *Académie des Sciences. — Séances du mois de novembre* 1831. — La Société industrielle de Mulhausen, Société dont les travaux ont déjà, à diverses reprises, attiré l'attention de l'Académie, adresse quarante-une livraisons de la *Statistique du Bas-Rhin*, et annonce l'intention de présenter cet ouvrage, lorsqu'il sera complété, au concours pour le prix de statistique fondé par M. de Monthyon.

Digitized by Google

M. Arago présente, au nom de M. Hansteen, une carte dans laquelle cet habile physicien a figuré les lignes isodynamiques, ou d'égale intensité de l'aiguille aimantée. Ce n'est que depuis très-peu de tems qu'on a commencé à s'occuper de cette partie du magnétisme ; et, sur un très-petit nombre d'observations, on s'était hâté de conclure que les courbes d'intensité devaient être parallèles entre elles et parallèles à l'équateur magnétique. M. Hansteen, en combinant toutes les observations dans lesquelles on peut avoir confiance, a fait voir que l'opinion qu'on s'était formée était bien éloignée de la vérité. Les lignes d'égale intensité offrent en effet une disposition qui n'est rien moins que régulière ; loin d'être toujours parallèles à l'équateur magnétique, on en trouve qui se confondent dans une de leur portion avec le méridien magnétique, et dans l'hémisphère sud, une de ces lignes, ainsi qu'on le voit sur la carte dont il s'agit ici, forme une courbe rentrante.

M. Becquerel communique à l'Académie les résultats des recherches entreprises par M. Peschier, pharmacien de Genève, pour déterminer le mode d'action qu'exerce sur les végétaux le plâtre employé comme engrais. Les chimistes qui, jusqu'à présent, se sont occupés de l'emploi du plâtre dans l'économie rurale, ont supposé, les uns que cette substance agissait simplement comme excitant de la végétation, les autres qu'elle était surtout utile en cédant aux plantes, dans les tems de sécheresse, son eau de cristallisation. Ces deux opinions étaient d'ailleurs purement conjecturales, et M. Peschier a cru le sujet digne d'être éclairé par des expériences comparatives. Prenant deux vases remplis de sable siliceux légèrement humecté, il y a semé des graines de cresson de fontaine, et a arrosé celles d'un des vases avec de l'eau pure, celles de l'autre avec une solution de sulfate de chaux ; les plantes, après avoir acquis quelques pouces de hauteur, ont été brûlées, et des quantités égales de leurs cendres ont été soumises à l'analyse. Il a trouvé dans celles qui avaient été arrosées avec la solution de sulfate de chaux une quantité de sulfate de potasse beaucoup plus considérable que dans l'autre.

Dans une seconde expérience, il a reconnu que la proportion du sulfate de potasse augmentait encore lorsqu'on soumettait à un courant galvanique les plantes qui étaient arrosées avec la solution de sulfate de chaux.

M. Peschier conclut de ces expériences que le plâtre employé comme engrais subit réellement une décomposition par l'acte de la végétation. Il

Digitized by Google

croit avoir remarqué que le plâtre cru agit beaucoup plus efficacement que celui qui a subi la cuisson.

M. le docteur Roulin met sous les yeux de l'Académie une émeraude remarquable par son volume et la pureté de ses formes cristallines. Cette pierre a été extraite dernièrement de la mine de Muzo, mine située à trente lieues au nord de Bogota. On avait cherché à enlever le cristal avec sa gangue; la séparation s'en est faite par accident; mais l'ajustement parfait des deux pièces ne permet pas de conserver des doutes sur leurs rapports primitifs.

C'est de la mine de Muzo et de celle de Somondoco, située à peu près à la même latitude, mais plus vers l'est, que proviennent en grande partie les émeraudes qui se trouvent maintenant en Europe, et même celles qui existent en Orient; car dans les seizième et dix-septième siècles, on en tirait pour l'Asie des quantités considérables de l'Espagne. Les galions chaque année en rapportaient des masses énormes, le P. Acosta, auteur très-digne de foi en tout ce qu'il raconte *de visu*, rapporte que sur la flotte avec laquelle il revint en Espagne, en 1587, étaient chargées deux caisses contenant chacune plus d'un quintal espagnol (quatre *arrobas*) d'émeraudes. Ces pierres étaient habituellement connues sous le nom d'émeraudes du Pérou, quoique Muzo appartînt réellement à la Nouvelle-Grenade.

La Nouvelle-Grenade fut découverte en 1537, et il n'y avait pas plus de quatre mois que les Espagnols étaient arrivés sur le plateau de Bogota, qu'ils avaient déjà trouvé la mine d'émeraudes de Somondoco, malgré tout le soin que mettaient les indigènes à la cacher. D'ailleurs cette mine, difficile à travailler, à cause du manque d'eau, ne fut jamais exploitée avec grand succès, et la plus grande partie des émeraudes qui furent d'abord envoyées en Espagne étaient prises aux Indiens qui en étaient assez bien pourvus, les recueillant le long des torrens voisins de la mine après les grandes averses. Cette source, comme on le pense bien, fut assez promptement épuisée, grâce à l'avidité des conquérans; mais en 1564, le 9 août, un accident joint à une méprise fit découvrir une nouvelle mine à une demi-lieue de Muzo, dans la montagne d'Itoco. Quoique le pays ne fût encore que très-imparfaitement soumis, les Espagnols s'appliquèrent avec ardeur à exploiter la nouvelle mine, *tenant*, comme disent les vieilles chroniques, *d'une main la pioche et de*

Digitized by Google

l'autre l'épée. Ils obtinrent des émeraudes dont deux furent jugées dignes d'être présentées à l'empereur Charles V, et achetées par lui au prix de 24 mille florins d'or. On ne dit pas quelle était leur dimension.

Pour donner une idée de la quantité d'émeraudes qui se retira de la mine de Muzo, il suffira de dire qu'en 1620, c'est-à-dire cinquante-six ans après sa découverte, cette mine avait payé en quint 300,000 piastres, sans compter ce qui avait été fraudé. La fraude, devenant chaque jour plus grande, le gouvernement, dans le 18^e^ siècle, jugea à propos de prendre pour son compte l'exploitation; mais les vols, loin de diminuer par ce changement, augmentèrent à tel point que l'administration, ne retirant pas ses frais, fit cesser les travaux, et bientôt une ordonnance royale fit fermer la mine à laquelle les particuliers n'eurent plus la permission de travailler. Les choses restèrent en cet état jusqu'à la révolution. L'ordre étant enfin rétabli dans le pays, une commission obtint du congrès la concession de cette mine. Elle en a déjà retiré des produits assez nombreux et dont plusieurs sont remarquables, les uns par leur belle eau et leur couleur, et les autres par leur dimension et la pureté de leurs formes cristallines. L'échantillon mis sous les yeux de l'Académie est un prisme hexaèdre droit de quarante-huit millimètres de diamètre et de cinquante millimètres environ de hauteur; sa teinte est très-foncée; malheureusement la partie supérieure seule est exempte de gerçures.

M. Guérin lit un Mémoire sur les gommes. Il commence par établir ce qu'il entend par gommes. Il ne reconnaît pour telles que les substances qui, traitées par l'acide nitrique, donnent de l'acide mucique; et il fait voir que cette propriété a deux principes immédiats qui se trouvent toujours l'un ou l'autre dans les gommes et le plus souvent y existent simultanément, quoiqu'en des proportions qui peuvent être fort inégales. L'un de ces principes est l'*arabine*, partie soluble, l'autre la *bassorine*, partie insoluble. M Guérin divise toutes les gommes en deux grandes familles suivant que l'un ou l'autre de ces principes y prédomine. Le Mémoire est terminé par une analyse des différentes gommes, dans laquelle l'auteur donne pour chaque espèce la proportion des élémens immédiats.

M. Dureau de la Malle, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, lit une note sur une nouvelle variété dans l'espèce humaine. —

Digitized by Google

Winkelmann s'était aperçu que, sur les têtes des statues égyptiennes, l'oreille était placée plus haut que dans les statues grecques, et attribuait cette singularité à un système de l'art égyptien qui avait redressé les oreilles de leurs rois, comme les artistes grecs ont exagéré la perpendicularité de l'angle facial dans les têtes de leurs dieux.

Lorsqu'en mai 1831, je visitai, dit M. Dureau, le musée de Turin, si riche en monumens égyptiens depuis l'acquisition de la collection Drovetti, ce caractère de la position de l'oreille me frappa constamment; il existait dans toutes les statues de Phta, de Meris, d'Osymandia, de Rhamsès et de Sésostris, qui appartiennent évidemment à la race arabe ou égypto-caucasique.

Comme on venait de dérouler dans le même tems plus de six momies, provenant des tombeaux de la Haute-Égypte, je voulus m'assurer si ce caractère spécial de la hauteur du trou auriculaire se retrouvait dans le crâne des habitans du pays, et si les artistes égyptiens avaient dans leurs productions exactement copié ou défiguré la nature.

Je fus fort étonné de voir sur trente têtes de momies, dont l'angle facial était semblable à celui de la race européenne, le trou auriculaire qui, en tirant une ligne horizontale, se trouve chez nous au niveau de la partie inférieure du nez, placée dans ces crânes égyptiens au niveau de la ligne médiane des yeux.

La tête, vers la région des tempes, est toujours beaucoup plus déprimée que dans notre espèce, ce qui provient, à ce que je présume, de la position plus élevée du trou auriculaire. Cette élévation vers le haut du crâne, dans les têtes de momies dont je parle, était d'un pouce et demi à deux pouces comparativement avec les crânes européens.

Ma première idée fut que cette variété si remarquable, que cette espèce nouvelle, si je puis m'exprimer ainsi, de la race caucasique avait disparu de la terre dans le cours des vingt à vingt-quatre siècles qui se sont écoulés depuis l'époque où les Égyptiens, dont les têtes embaumées étaient sous mes yeux, avaient été déposés dans les tombeaux de Thèbes jusqu'à l'époque actuelle.

Je crois pouvoir assurer aujourd'hui que cette variété, si remarquable pour la conformation de ses temporaux et la position de ses oreilles, existe encore en Égypte. Je suis étonné seulement que cette observation

Digitized by Google

ait échappé jusqu'ici aux savans qui ont regardé des crânes des momies et aux nombreux voyageurs qui ont parcouru la Haute-Égypte.

Je puis citer comme l'exemple le plus frappant de cette singulière conformation, qu'on peut regarder comme le type égyptien, un Copte de la Haute-Égypte, Elias Boctor, qui a vécu 20 ans avec nous, et qui était professeur d'arabe vulgaire. Je l'ai beaucoup connu; je ne le voyais jamais sans que la hauteur de ses oreilles, qui s'élevaient sur sa tête comme deux petites cornes, me frappât involontairement. Il me rappelait le Moïse de Michel-Ange, auquel le sculpteur n'a peut-être donné deux petites cornes qu'à cause de la proéminence de ses oreilles, caractère distinctif de sa race.

Je laisse aux anatomistes à déduire les changemens de proportions que la configuration de la boîte osseuse du crâne a dû introduire dans le volume du cerveau. La race hébraïque a beaucoup de rapports et de ressemblance avec la race égyptienne; elle s'est conservée presque sans mélange. J'ai dû l'examiner et j'ai trouvé chez M. Carmeli, juif, professeur d'hébreu, que l'oreille, sans être placée aussi haut que dans les momies et les Coptes de la Haute-Égypte l'était plus notablement que chez nous. Je pense donc que ces caractères spéciaux et constans de la hauteur du trou auriculaire et de la dépression des temporaux suffisent pour établir dans la race caucasique une nouvelle variété ou une sous-espèce qu'on peut nommer égyptienne, et dont les branches les plus rapprochées sont la race hébraïque et la race phénicienne et arabe.

M. Daussy lit un Mémoire sur les marées des côtes occidentales de France, et insiste particulièrement sur les différences que présente ce phénomène à l'embouchure des deux fleuves qui viennent y aboutir. Dans la Loire, par exemple, les marées cessent de se faire sentir à une très-petite distance de la côte, tandis que, dans la Gironde, elles sont tellement étendues que, dans le cours inférieur, les vingt-cinq dernières lieues peuvent être considérées comme un véritable bras de mer.

M. Daussy s'est occupé de déterminer le degré d'influence qu'exercent sur la hauteur des marées la force et la direction des vents et la pression atmosphérique indiquée par la colonne barométrique. Les résultats des nombreuses observations qu'il a entreprises à ce sujet sont consignées dans des tableaux annexés au Mémoire.

— *Séance du 14 novembre.* — M. Cagnard-Latour communique de

Digitized by Google

nouvelles observations relatives à la syrène, instrument de son invention dans lequel les vibrations sonores sont, comme on le sait, excitées aussi bien par l'action d'un courant d'eau que par celle d'un courant d'air. L'auteur a reconnu que lorsque la machine est mise en jeu par l'eau, le son du timbre hydraulique varie suivant l'amplitude des oscillations, comme cela a lieu dans le cas de l'air.

Une lettre de M. de Saint-Laurent, commandant de *l'Armide*, donne, sur la nouvelle île de Nérita, quelques renseignemens qui n'ajoutent presque rien à ceux qui ont été précédemment fournis par M. Constant Prévost et par les officiers du brick *la Flèche*. Nous apprenons seulement par cette communication que les eaux contenues dans le cratère ont sensiblement baissé depuis le départ de *la Flèche*.

M. Latreille fait, sur le cinquième volume du *species* des coléoptères de la collection de M. le comte Dejean, un rapport très-favorable, mais qui porte sur des points trop spéciaux pour que nous en donnions ici l'analyse.

M. Cordier communique une note de M. Rozet, sur la géologie des environs d'Oran. — Oran est situé sur le bord de la mer, dans le fond d'une baie. Au sud et à l'est se développe une vaste plaine, coupée par quelques petits coteaux, plaine qui s'étend jusqu'au pied de l'Atlas, dont la chaîne, éloignée de six à sept lieues, court E.-N.-E. à O.-S.-O. A l'ouest, la ville est dominée par de hautes montagnes, les monts Mezetta et *Santa Cruz* qui s'élèvent, l'un à 458 mètres, l'autre à 400 au-dessus du niveau de la mer. Au N.-O. se trouve la baie de *Mars el Kebir*, la seule où les bâtimens puissent mouiller. Cette baie est entourée par les monts *Rammra* qui atteignent 470 mètres d'élévation absolue. Après le fort de *Mars el Kebir*, situé à l'extrémité nord de la baie, vient une côte forte escarpée à laquelle succède la plage de *las Aguadas* qui s'étend jusqu'au cap *Falcon*, à quatre lieues nord-ouest d'Oran. C'est à ce point que ce sont arrêtées les observations de M. Rozet, du côté de l'ouest. Au sud et à l'est, il n'a pu s'écarter de la ville plus de 6,000 mètres. Les Arabes ne permettent à personne de s'éloigner impunément.

Des falaises fort escarpées qui s'élèvent souvent à 80 et 100 mètres au-dessus de la mer, des vallées profondes et quelques carrières rendent facile l'étude de la constitution géognostique du pays. M. Rozet y a reconnu :

Digitized by Google

1° Le terrain de transition, composé de phyllade, passant au schiste ardoisé, rarement au schiste talqueux, renfermant de nombreuses couches de quartzite, et coupé par des veines de quartz. Ces couches sont en général verticales; quelquefois aussi on les voit plonger vers le nord en faisant un angle qui n'est jamais moindre de 30°. La formation tout entière paraît dépourvue de métaux et de restes organiques. C'est elle qui constitue la masse des montagnes depuis Oran jusqu'au cap *Falcon*; mais elle disparaît quelquefois sous le terrain tertiaire.

2° Les formations secondaires manquent tout à fait à Oran. Dans les vallées et les escarpemens des montagnes, on voit le terrain reposer immédiatement sur les chistes. Ce terrain est composé de couches alternantes de marne et de calcaire. Les marnes sont jaunâtres et souvent schisteuses, au milieu d'elles se distinguent deux bancs, ayant chacun un mètre de puissance, d'une argile blanche schisteuse qui se fend comme l'ardoise et renferme une grande abondance de poissons fossiles de trois à quatre espèces; mais point d'autres restes organiques. Dans les marnes au contraire, comme dans les calcaires, on trouve des peignes, quelques échinites, quelques grandes huîtres et des gryphites. A la carrière Saint-André, et dans le ravin au pied du village Rastaïne les huîtres mélangées avec les gryphites forment des bancs assez étendus.

Au pied du *Mezetta* on rencontre des escarpemens d'une brèche ferrugineuse qui recouvre le terrain tertiaire, et dans laquelle il y a beaucoup de fragmens de trapp.

Le terrain tertiaire occupe la plaine qui s'étend à l'est d'Oran. On le trouve sur les monts Mezetta et Rammra, à 470 mètres au-dessus du niveau de la mer. Dans la plaine, les couches sont assez parfaitement horizontales; mais sur les montagnes elles sont souvent inclinées de 10 et même de 20°. Ce terrain forme aussi le sol de la plage de *las Aguadas*. Entre cette formation et les schistes se trouvent des amas immenses de coquilles, peignes, bucardes, huîtres, etc., identiques avec celles qui vivent encore dans la mer, mais pas une seule gryphite.

3° Le fort de Santa-Cruz s'élève sur une roche noire et compacte avec quelques points brillans, à laquelle M. Rozet donne provisoirement le nom de trapp, roche très-dure, mais ne faisant point de feu sous le briquet et donnant dans l'acide hydro-chlorique une effervescence assez vive. Elle est accompagnée de parties scoriacées et contient quelques

Digitized by Google

veines d'une substance blanche et mamelonnée, et des traces de fer oligiste.

Le trapp passe à une roche jaunâtre qui le surmonte sur tous les points où ils existent ensemble et à laquelle M. Rozet donne le nom de *phonolithe*. Le fer oligiste est très-abondant dans cette roche, et y forme de nombreuses veines dirigées en tout sens. Les deux roches n'offrent aucune trace de stratification, et présentent, suivant l'auteur du Mémoire, toutes les apparences d'une formation volcanique. Ce terrain est développé sur une longueur de quatre lieues, depuis Oran jusqu'au cap *Falcon*.

Sur le *Mezetta*, il semble recouvrir le terrain tertiaire; à *Mars el Kebir*, il occupe le sommet d'une montagne qui s'élève à 390 mètres au-dessus de la mer; il descend ensuite le long des plaines et vient former la pointe sur laquelle le fort est bâti. C'est lui qui constitue le cap *Faleon* et les rochers qui l'environnent; là il recouvre encore le schiste, il ne contient plus de fer oligiste, mais une immense quantité de *fer carbonaté sublamellaire* qui s'y présente en grosses masses intimement liées à la roche. Le mamelon qui s'élève au-dessus de la pointe E. du cap est une masse de fer carbonaté ayant 200 mètres de long et 20 à 25 de hauteur. Cette masse est intimement liée à la phonolithe sur laquelle elle repose.

4° Le long des côtes, et particulièrement dans la baie de *Mars el Kebir*, on trouve, par-dessus toutes les roches, des agglomérats de coquilles, les mêmes qui vivent encore dans les mers actuelles, changées en spath calcaire, et réunis par un ciment ferrugineux qui a beaucoup de rapport avec la brèche.

M. Rozet attache une grande importance à la présence des gryphites qu'il a trouvés dans le terrain d'Oran, et qu'il a vus également dans la partie supérieure du calcaire grossier des environs d'Alger. Il trouve dans ce fait des motifs pour affirmer qu'on a donné dans la classification des terrains une importance fort exagérée à la valeur des caractères tirés des restes fossiles.

M. Warden fait une communication relative à de nouvelles îles découvertes dans l'océan Pacifique par la goëlette américaine *l'Antarctique*. Ce bâtiment, se rendant de la Nouvelle-Zélande à Manille, eut connaissance, le 23 février 1830, d'un groupe de six îles qui ne se trou-

Digitized by Google

vent point marquées sur les cartes; le lendemain il découvrit encore de nouvelles îles courant vers le sud-est dans une longueur d'environ 70 à 75 milles. Le 25 il rencontra aussi une île assez grande et qui lui parut couverte de cocotiers.

Parti de Manille, le 12 avril, *l'Antarctique* se dirigea vers les îles Fedge : après avoir reconnu un assez grand nombre d'îles connues, et touché à quelques-unes d'entre elles, où il ne trouva d'autres rafraîchissemens que des cocos, il arriva, le 23 mai, en vue de six petites îles séparées par des canaux et couvertes d'une belle végétation. Ayant fait débarquer une forge pour quelques réparations dont le bâtiment avait besoin, il fut bientôt entouré des naturels, qui essayèrent de lui dérober plusieurs instrumens. Il s'éleva à ce sujet, entre eux et les matelots, une petite rixe, malgré laquelle le capitaine envoya le lendemain ses travailleurs à terre. L'imprudence de cet acte fut bientôt reconnue : les naturels assaillirent subitement les matelots, dont cinq seulement parvinrent à regagner le bord.

Le capitaine, privé ainsi d'une grande partie de son équipage, fut obligé de retourner aussitôt à Manille pour y prendre de nouveaux matelots; de là il revint vers l'*île du Massacre*, où le vaisseau était à peine arrivé qu'il fut attaqué par une flottille des insulaires. Quelques décharges ayant dissipé les assaillans, on vit bientôt après partir de la côte un petit canot dans lequel l'équipage de *l'Antarctique* reconnut, à sa grande surprise, un des matelots que l'on croyait massacré.

Cet homme, appelé Léonard Shaw, avait trouvé moyen de se soustraire, en se cachant dans les bois, à la première furie des sauvages. Rencontré par eux quelques jours après, et d'abord fort maltraité, il fut enfin épargné et occupé à forger pour les insulaires des couteaux avec les morceaux de fer qui avaient été laissés à terre dans le premier désastre.

Shaw reconnut que les six îles sont soumises à un seul souverain qui a dans chacune un lieutenant ou plutôt un grand vassal, lequel a sous lui d'autres vassaux de différens degrés. Shaw prétend qu'il n'existe chez ces peuples aucune trace de religion. Il prétend encore, ce qui est beaucoup plus difficile à croire, que l'on fait mourir dans ces îles tous les enfans excepté ceux du chef.

Les habitans de ce groupe d'îles sont noirs, de haute taille, et, à ce qu'il paraît, très-adroits.

Digitized by Google

M. Moreau de Jonnès demande à faire quelques communications relatives au *choléra-morbus*. Le président consulte l'Académie pour savoir s'il convient de déroger à l'arrêté pris dans une séance précédente, arrêté qui prescrit de renvoyer directement à la commission du choléra toutes les communications relatives à cette maladie. L'Académie décide que M. Moreau sera entendu. L'honorable académicien donne alors lecture de deux lettres de sir William Peel, surintendant général des quarantaines, lettres dans lesquelles ce médecin entre dans des détails assez longs relativement aux mesures sanitaires prises à Sunderland. Ces mesures n'ayant rien de particulier, nous n'en dirons rien ici, mais nous ne pouvons passer sous silence le fait suivant, qui prouve, suivant nous, que, lorsque l'isolement d'une certaine partie de la population n'est accompagné ni d'encombrement ni de toutes ces privations qui, à la vérité, accompagnent habituellement les *blocus*, il peut offrir un moyen de se garantir du *choléra-morbus*.

Le fait auquel nous faisons allusion est rapporté par le docteur Russel, médecin, qui, dans l'Inde, était anti-contagioniste, et qui, en Russie, a été forcé de reconnaître qu'il avait jugé avec précipitation. M. Russel donc annonce que, s'étant rendu, avec son confrère le docteur Barry, à Péterhoff et à Tzarsko-Selo, après la levée des cordons, ils ont reçu des deux médecins de l'empereur, MM. Crichton et Wislie, l'assurance positive que, dans les deux enceintes protégées par les cordons, il ne s'était pas manifesté un seul cas de choléra, quoique, dans l'enceinte de Tzarsko-Selo, il n'y eût pas moins de dix mille personnes.

Ce fait est très-important pour la question scientifique; quant à l'application, c'est chose fort différente, et nous sommes persuadés que, dans une ville où n'eût pas été l'empereur, le cordon sanitaire eût agi bien plus efficacement pour empêcher l'entrée des vivres que pour empêcher celle de la maladie.

— *Séance du 21 novembre.* — M. Cuvier fait, en son nom et celui de M. Duméril, un rapport sur un Mémoire de M. Dugès, destiné à servir de supplément aux recherches que ce savant a déjà présentées *sur l'ostéologie et la myologie des batraciens* (voy. *ci-dessus*, p. 313). Après avoir déterminé d'une manière positive l'espèce que, dans son premier Mémoire, il désignait sous le nom de crapaud brun, M. Dugès

Digitized by Google

présente des faits qui, suivant lui, sont favorables à la doctrine de l'*homologie* et établissent plus complétement qu'on ne l'avait fait jusque là l'analogie entre l'épaule et le bassin. Les auteurs du rapport ne partagent pas en plusieurs points les opinions émises par M. Dugès, relativement à la détermination de plusieurs des pièces osseuses des ceintures antérieure et postérieure du tronc. Du reste ils reconnaissent qu'indépendamment des opinions toujours plus ou moins contestables, il y a dans le Mémoire de M. Dugès différens faits nouveaux et très-intéressans. Ils signalent en particulier tous ceux qui sont le résultat des observations de l'auteur sur les changemens que subit la tête cartilagineuse du têtard lorsque l'animal approche de l'état parfait. « Ces faits, dit le rapporteur, concourent à compléter l'histoire d'un phénomène important de physiologie animale, et nous semblent devoir mériter au Mémoire dans lequel ils sont consignés l'approbation de l'Académie. »

Ces conclusions sont adoptées.

M. Cuvier fait, en son nom et celui de M. Chevreul, un rapport sur de nouvelles observations microscopiques communiquées par M. Turpin. Cet observateur, ayant examiné au miscroscope des œufs de limaçon (*helix hortensis*), a trouvé, dans la partie de la matière albumineuse qui avoisine l'enveloppe, un grand nombre de cristaux rhomboïdiques parfaits, incolores, transparens, dont l'axe n'excède pas un centième de millimètre, et qui sont tantôt isolés et tantôt groupés irrégulièrement. L'exactitude de cette observation a été constatée par les commissaires, qui ont reconnu : 1° que les cristaux font une vive effervescence dans l'acide nitrique, où ils se dissolvent entièrement et très-promptement; 2° qu'autant qu'on peut juger par une comparaison faite seulement à la vue avec des rhomboïdes primitifs de carbonate de chaux, les cristaux dont il s'agit ont exactement la même forme; 3° qu'ils ont une dureté analogue à celle de la poussière du spath d'Islande et une limpidité semblable. D'après cette réunion de caractères, il est à présumer que ces cristaux sont de véritables rhomboïdes de carbonate de chaux. L'analyse chimique pourra seule du reste confirmer pleinement cette conjecture.

Tout le monde connaît le rôle important que le carbonate de chaux joue dans la structure de la plupart des mollusques, des radiaires et des zoophytes; les pièces qui en sont composées affectent toutes des

Digitized by Google

formes organiques. Lorsqu'on casse les pièces, on les trouve douées de cet état d'agrégation confuse que les minéralogistes appellent état compact. Dans certaines espèces, cet état devient fibreux, et plus rarement encore imparfaitement lamellaire ; ainsi agrégée, la substance calcaire est toujours entremêlée d'une certaine quantité de matières animales. Si les petits cristaux découverts par M. Turpin sont composés, comme on doit le présumer, il faudra admettre chez les animaux un quatrième état d'agrégation de cette substance, état beaucoup plus remarquable que les trois précédens, puisqu'il offre une absence complète de formes organiques, et que la matière calcaire se présente au contraire pourvue de tous les caractères des minéraux ordinaires.

Il est à observer de plus que la forme des cristaux dont il s'agit est précisément celle que la nature réalise le plus rarement dans les cristaux calcaires ordinaires, quoique la division mécanique donne précisément cette forme à tous leurs élémens.

L'Académie, sur la proposition de MM. les commissaires, ordonne l'insertion du Mémoire de M. Turpin dans le Recueil des savans étrangers.

M. le général Rogniat fait, en son nom et ceux de MM. Prony et Savart, un rapport sur un fusil à amorces fulminantes, présenté par M. Lefaure, arquebusier. Depuis long-tems, dit le rapporteur, on a senti le besoin de remédier aux inconvéniens qu'offre pour l'armée l'usage des fusils à pierre. Ces fusils, en effet, qui, dans les circonstances les plus favorables, ratent environ sept coups sur cent, peuvent par un tems humide et un défaut de soin rater jusqu'à soixante fois sur cent, et laisser ainsi le fantassin presque sans défense.

Le fusil à percussion a sur le fusil à pierre des avantages bien connus : non-seulement il rend le coup bien plus sûr et bien plus vif, et repousse moins, mais il a encore l'avantage précieux d'économiser presque la moitié des poudres nécessaires à la charge. Toutefois on hésite encore à l'introduire dans les armées. On craint que, dans le moment du combat, le soldat chargeant avec précipitation n'adapte pas bien la capsule à la cheminée. D'ailleurs on ne trouve dans aucun des fusils à percussion proposés jusqu'ici toutes les garanties de solidité et de durée nécessaires.

M. Lefaure avait dès 1823 présenté à l'Académie un fusil à percus-

Digitized by Google

sion, recommandable sous plusieurs rapports. Celui qu'il soumet maintenant à l'examen porte comme le premier un réservoir d'amorces fulminantes qui viennent se placer d'elles-mêmes sous le coup du piston; mais ce réservoir, qui était mobile et mu par un mécanisme sujet à se déranger, est fixe maintenant et consiste dans un petit tube logé dans le bois du fusil parallèlement au canon. Ce tube, qui contient cent soixante amorces, porte à sa partie inférieure une petite règle métallique mobile et percée d'un trou de même diamètre. Lorsqu'on tient le fusil debout, une des boulettes-amorces du tube se loge naturellement dans le trou de la règle; alors on pousse cette règle par le moyen d'un bouton jusqu'à ce qu'elle trouve un arrêt; l'amorce qu'elle contenait pénètre dans un petit mortier pratiqué dans l'épaisseur de la culasse, puis une soupape mue par un ressort la retient en place et l'isole des autres amorces contenues dans le tube; enfin un piston lancé dans le mortier par une détente ordinaire fait détonner et embrase la poudre par la lumière placée au fond du mortier. Ce mécanisme paraît satisfaire aux conditions qu'on cherche dans les fusils à piston pour les introduire dans les armées: facilité, célérité et simplicité pour amorcer, et solidité de la lumière; mais on peut craindre quelques inconvéniens, par exemple, que la boulette-amorce ne s'écrase et n'obstrue l'ouverture de la règle, ou qu'après quelques décharges la lumière ne s'engorge, ce qui serait très-grave, attendu qu'on ne peut la déboucher sans démonter l'arme.

Le fusil de M. Lefaure offre un autre changement, c'est l'encastrement complet de toutes les pièces de la batterie dans l'intérieur de la crosse; par là, cette batterie est bien mieux préservée des causes de détérioration dues aux chocs et à l'humidité; mais cet avantage n'est obtenu qu'au dépens d'un affaiblissement dans le bois à la poignée, partie déjà faible dans les fusils ordinaires; elle entraîne en outre une grande difficulté pour le nettoiement. Peut-être serait-il aisé de faire disparaître ces défauts, alors il ne resterait plus de motifs qui s'opposassent à l'introduction de ce fusil dans l'armée, toutefois si les épreuves répétées, auxquelles il devrait préalablement être soumis, n'y faisaient pas découvrir des inconvéniens que le raisonnement seul n'a pu faire soupçonner.

MM. les commissaires proposent en conséquence que l'Académie témoigne sa satisfaction à M. Lefaure, et l'invitent à envoyer son fusil au

Digitized by Google

ministre de la guerre, qui seul peut ordonner les épreuves convenables pour bien en apprécier le mérite sous le rapport militaire.

Ces conclusions sont adoptées.

— *Séance du 28 novembre.* — M. *Dietmar* fait hommage à l'Académie d'un ouvrage intitulé : *Nouvelle théorie des aurores boréales.* M. Arago en fera l'objet d'un rapport verbal.

M. Cuvier présente en son nom et celui de son collaborateur, M. Valenciennes, le huitième volume de leur *Histoire naturelle des poissons.*

M. Scouteten, dans une lettre adressée à M. Magendie, fait part de quelques tentatives infructueuses qui ont été faites à Berlin pour guérir le choléra au moyen de la transfusion du sang. Le premier sujet sur lequel l'opération fut essayée mourut entre les mains même de l'opérateur. Le sang était introduit dans la veine jugulaire externe, mais probablement il arriva au cœur avec quelques bulles d'air dont la présence détermina une mort presque instantanée, et accompagnée de tous les symptômes qui s'observent chez les animaux soumis à ce genre d'expériences. L'auteur de la lettre d'ailleurs ne semble pas soupçonner l'action de cette cause dans le fait qu'il rapporte.

Les autres cas de transfusion n'ont pas été accompagnés de semblables accidens, mais du reste ils n'ont pas amené de plus heureux résultats. C'est, à ce qu'il paraît, seulement après plusieurs tentatives de ce genre qu'on songea que l'introduction d'une nouvelle masse de sang ne pourrait être considérée comme utile que dans le cas où le cours de la circulation serait encore libre; or l'absence complète du pouls, chez certains individus, donnait de fortes raisons de douter que le sang arrivât jusqu'aux extrémités. On voulut s'en assurer, et chez un malade dont l'état était désespéré et pour lequel on proposait la transfusion, on mit à nu l'artère radiale, on l'ouvrit dans l'étendue de plusieurs pouces et l'on vit qu'elle ne contenait qu'un très-mince filet de sang coagulé, et tout portait à croire que depuis plusieurs heures sa cavité n'avait été parcourue par aucun liquide. Au reste il paraît que la circulation peut rester partiellement abolie pendant un tems assez long sans que les fonctions de relation en soient notablement troublées. Un militaire, plus de vingt-quatre heures après que le pouls était devenu complétement insensible au poignet et que ses membres avaient acquis une froideur cadavérique, conservait l'usage des sens, de la parole, et

Digitized by Google

se promenait encore presque au moment où la mort vint le surprendre.

M. Thénard lit un Mémoire sur le soufre hydrogéné ou hydrure de soufre. — L'hydrure de soufre a été observé pour la première fois par Scheele, qui l'obtint en versant du sulfure hydrogéné de potasse dans un excès d'acide hydrochlorique étendu d'eau. Cet hydrure se présente sous la forme d'un liquide jaunâtre, de consistance huileuse et d'odeur désagréable. Les travaux de Scheele et ceux de Berthollet avaient appris que sa densité est plus grande que celle de l'eau, qu'il ne se dissout point dans ce liquide, mais se décompose spontanément même à la température ordinaire, et qu'enfin les acides un peu forts, loin de le détruire, lui donnaient de la consistance.

M. Thénard, en soumettant cette substance à un nouvel examen, y a reconnu les propriétés suivantes : appliqué sur la langue, le soufre hydrogéné y produit le même effet que le bi-oxide d'hydrogène, c'est-à-dire qu'il la blanchit et y cause une cuisson difficile à supporter; étendu sur la peau du bras ou toute autre partie du corps, il finit par la décolorer et même par l'altérer. Il détruit facilement la couleur de tournesol, et cet effet a lieu instantanément surtout lorsqu'après avoir versé du sulfure hydrogéné de potasse dans l'acide hydrochlorique, on plonge le papier bleu dans la liqueur où l'hydrure se trouve suspendu. La consistance de la liqueur varie, et tantôt elle coule comme une huile grasse, tantôt comme une huile essentielle, ce qui, selon toute apparence, dépend de la quantité de soufre et d'hydrogène sulfuré qu'elle contient. Il est probable que sa densité change de même. Dans un cas où la fluidité n'était pas très-grande, cette densité a été trouvée égale à 1,769.

Un froid de 20 degrés ne solidifie pas l'hydrure de soufre. La chaleur de l'eau bouillante le décompose promptement, et même la décomposition commence vers la température de 60 à 70 degrés. Dans tous les cas le liquide se transforme en gaz hydrogène sulfuré qui se dégage en un résidu de soufre.

Abandonné à lui-même, le soufre hydrogéné s'altère peu à peu. S'il est pur, il laisse un résidu formé entièrement de soufre, qui d'abord est mou, mais finit par se solidifier.

L'air est sans action sur lui dans les circonstances ordinaires; mais à l'approche d'une bougie allumée, il s'enflamme, l'hydrogène forme de l'eau, le soufre de l'acide sulfureux.

Digitized by Google

Le charbon très-divisé produit avec le soufre hydrogéné un prompt dégagement de gaz hydrogène sulfuré.

Le platine, l'or, l'iridium, et plusieurs autres métaux en poudre, y occasionent un semblable dégagement de gaz.

Beaucoup d'oxides réduits en poudre jouissent de la même propriété, et avec plusieurs même il se produit une vive effervescence. Tels sont en particulier le peroxide de manganèse, la baryte, la magnésie, la strontiane, la chaux, la potasse et la soude. Ces deux dernières, ce qui est fort remarquable, donnent naissance au même phénomène, quand, au lieu d'être en poudre, elles sont à l'état de dissolution.

Les oxides faciles à désoxigéner sont réduits instantanément par l'hydrure de soufre, avec production d'eau et incandescence.

Les sulfures tendent aussi à décomposer le soufre hydrogéné et à en dégager l'hydrogène sulfuré. L'effervescence est très-sensible avec les sulfures alcalins en poudre : elle l'est même avec les sulfures dissous ; alors en même tems qu'il y a dégagement de gaz, il y a précipitation de soufre.

Le sucre, l'amidon, la fibrine, la chair musculaire, agissent sur le soufre hydrogéné ; l'action est lente, mais du reste plus marquée avec les matières animales qu'avec les végétales.

L'eau ne dissout pas sensiblement l'hydrure de soufre ; quant à l'éther, il opère sur-le-champ la dissolution de la liqueur, mais bientôt il laisse déposer des cristaux en aiguilles, qui semblent être du soufre pur.

Nous ne suivrons pas l'auteur du Mémoire dans l'examen de toutes les propriétés du soufre hydrogéné ; mais on peut voir déjà, d'après ce qui vient d'être dit, que ce composé jouit, comme le bi-oxide d'hydrogène découvert il y a quelques années par M. Thénard, de la propriété très-remarquable de se laisser décomposer par beaucoup d'autres corps, sans que ceux-ci s'emparent d'aucun de ses principes. Il est probable que l'on découvrira avec le tems d'autres composés analogues aux deux dont nous venons de parler, ce qui établira en chimie une branche toute nouvelle.

M. Flourens lit un Mémoire ayant pour titre : *Expériences sur la rumination*. Le mot de *rumination* désigne, comme chacun sait, la faculté qu'ont certains animaux de ramener à la bouche, pour les mâcher et les avaler une seconde fois, les alimens qu'ils avaient déjà mâchés et avalés une première. Lorsqu'on cherche à se rendre compte du mé-

Digitized by Google

canisme de cette opération, on est arrêté par des difficultés qui résultent principalement de la disposition fort compliquée des organes qui y concourent.

Les animaux ruminans ont en effet quatre estomacs, dont chacun a sa structure propre, et doit avoir par conséquent des usages particuliers. Il faut donc, pour bien connaître le mécanisme de la rumination, savoir quelle part y prend chacun d'eux. De ces quatre estomacs le premier et le second (la panse et le bonnet) sont placés parallèlement l'un à l'autre, ou au niveau l'un de l'autre, et l'œsophage se rend presque également dans les deux. Ensuite l'œsophage se continue en une gouttière ou demi-canal, et ce demi-canal se rend presque également encore dans deux estomacs, le second et le troisième (le bonnet et le feuillet). Enfin toutes ces parties, l'œsophage, son demi-canal, le premier, le deuxième et le troisième estomacs, toutes ces parties, disons-nous, non-seulement communiquent entre elles, mais elles communiquent toutes par un point commun.

Trois questions se présentent à resoudre : 1°, dans quels estomacs se rendent les alimens lorsqu'ils sont avalés la première fois ? 2° quelles sont les parties qui entrent en action pour les ramener dans la bouche? 3° où se rendent-ils après avoir subi cette seconde trituration ?

Pour résoudre la première question il suffisait de tuer des animaux immédiatement après les avoir fait manger. Dans une première expérience, M. Flourens a fait manger de l'herbe à un mouton; l'ayant tué et ouvert peu d'instans après, il a trouvé la plus grande partie de cette herbe imparfaitement hachée dans la panse ; le bonnet en contenait aussi une quantité notable. Le même résultat a été obtenu avec de l'avoine qui s'est trouvée entière et inégalement répartie entre la panse et le bonnet. Le même résultat a été obtenu en faisant avaler à un troisième animal des morceaux de carotte, longs d'un demi-pouce à un pouce, qu'on introduisait directement dans l'œsophage, afin d'empêcher qu'ils ne subissent une première mastication. En donnant à manger à un quatrième mouton de la carotte réduite en bouillie par une première mastication, le résultat a été un peu différent, car une petite partie de cette pulpe a pénétré jusque dans les deux derniers estomacs, le feuillet et la caillette.

Dans toutes les expériences que nous venons de rapporter, l'auteur du Mémoire trouva, soit dans la panse, soit dans le bonnet, mêlés aux

Digitized by Google

alimens que l'animal venait d'avaler, beaucoup d'autres alimens qui étaient évidemment le reste d'un repas antérieur. Ce fait, qui ne pouvait dans le cas dont nous nous occupons maintenant devenir une cause d'erreur, parce que les alimens qu'on avait fait prendre aux animaux se trouvaient encore parfaitement reconnaissables après la première déglutition, devenait au contraire un obstacle très-grand lorsqu'il s'agissait de suivre la marche d'alimens dénaturés et changés d'aspect par la seconde mastication. L'expérimentateur a donc dû changer entièrement son procédé, et tâcher d'examiner directement ce qui se passait dans chaque estomac pendant la seconde déglutition. Il y est parvenu en établissant pour chaque, mais sur différens animaux, ce qu'on appelle en chirurgie un *anus contre nature*; la porte qu'il pouvait ouvrir à volonté dans chacun d'eux lui permettait d'observer tout ce qui s'y passait. Ainsi il vit au moment de la première déglutition les alimens arriver immédiatement dans le bonnet et la panse; il vit que, dans certains cas, sans qu'il y eût déglutition, les alimens pouvaient passer du premier estomac dans le second au moyen d'une contraction de la panse aidée par celle des muscles de l'abdomen. Dans la déglutition qui suit la rumination, les choses se passent différemment. Une partie de l'aliment ruminé arrivait bien encore dans la panse et dans le bonnet; mais une grande partie suivait le demi-canal de l'œsophage et passait immédiatement dans le troisième estomac (le feuillet).

Si l'on examine, dit l'auteur, ce qui se passe dans l'œsophage pendant les deux déglutitions, on voit à quoi tient la différence dans la marche des alimens, dans l'un et dans l'autre cas. Dans la première, le bol alimentaire est volumineux, et résiste en descendant; il dilate successivement l'œsophage, ouvre son extrémité inférieure, et arrive nécessairement dans la panse et le bonnet; mais, dans la seconde déglutition, l'aliment est trop fluide pour pouvoir exercer cette distension : l'extrémité inférieure de l'œsophage reste fermée devant lui, et alors il ne lui reste pour continuer sa marche d'autre route ouverte que celle du demi-canal qui le conduit à l'orifice du feuillet. Si quelque partie des alimens prenait cette voie dans la première déglutition, elle éprouverait, à cause de sa consistance, un obstacle en raison de l'étroitesse de l'ouverture du feuillet, et il est à croire même que dans ce cas l'ouverture qui est contractile se resserrerait à l'approche de ces alimens grossiers.

Digitized by Google

Dans une seconde partie de son Mémoire, M. Flourens considérera l'acte de la régurgitation, qui précède la seconde mastication.

NOUVELLES DES THÉATRES.

LETTRE SUR LES THÉATRES.

Vous voulez, mon ami, que je vous parle de nos théâtres. Habitant une province éloignée où le bruit que font ici nos chefs-d'œuvre n'a guère de retentissement; assez heureux pour que l'unique libraire de votre petite ville soit très-pauvrement assorti en nouveautés, ce qui vous dispense du soin de les lire, vous profitez de vos avantages pour me faire ici votre correspondant dramatique. Vous m'appelez, malgré moi, à l'honneur de vous représenter auprès de nos hautes puissances théâtrales, à charge de vous transmettre mes rapports sur ce que j'aurai vu et entendu, ainsi que doit en user tout honnête ambassadeur. J'accepte l'emploi que votre amitié m'impose, et quoique je n'aie pas l'avantage d'être accrédité auprès des puissances dont il s'agit, et que, par conséquent, je manque de qualité légale pour m'occuper de leurs affaires, je tâcherai pourtant de vous fournir, aussi exactement que possible, les renseignemens que vous désirez. Qui sait? peut-être n'en serez-vous que mieux informé.

Sachez d'abord que la situation de nos théâtres est, en ce moment, très-peu prospère. Plusieurs sont aux abois. L'Opéra-Comique n'a pu résister au succès de la *Marquise de Brinvilliers* et à ses embarras intérieurs; les Nouveautés font relâche forcée; et j'en sais d'autres qui ne valent guère mieux : c'est l'honorable explication du ton très-radouci de critique qu'ont en général adopté les journaux à leur égard. En ce pays-ci l'on ne fait d'opposition que contre les puissans. Il y avait plaisir à harceler les directeurs, alors qu'ils possédaient un privilége ministériel en vertu duquel ils pouvaient, libres de toute concurrence, s'endormir nonchalamment dans une oisiveté de rois fainéans; mais maintenant que le sceptre comique est devenu si lourd à porter,

Digitized by Google

la presse ménage ces souverains malheureux : aussi, quels que soient leurs actes, enregistrés tous les matins sur les affiches de théâtre, que l'on peut appeler leur bulletin des lois, la critique est devenue pour eux si douce et si inoffensive que nos ministres ont dû quelque fois la leur envier.

Quant à ce fait que je vous signalais, l'état précaire de nos théâtres, il n'est malheureusement que trop réel. Sans parler de quelques abus scandaleux qui se cachent dans l'intérieur des comités de lecture, abus que j'éclairerai peut-être quelque jour, et qui devraient disparaître devant l'œil vigilant des directeurs, il est une cause grave qui tend à paralyser leurs efforts : c'est l'état incertain et mal défini de notre société qui s'ignore, en quelque sorte, elle-même, qui n'a pas foi en elle, et qui ne présente à nos artistes aucun foyer d'inspirations. Pas de but, pas de direction, pas d'idées communes ; j'entends communes à tous; car, dans l'autre sens, les idées communes ne manquent pas. Sur tous les sujets graves et sérieux, dissentimens profonds, oppositions largement tranchées ; aucune trace de cette vive, de cette générale exaltation des esprits sous l'influence de laquelle Voltaire et Beaumarchais attaquaient chacun à sa manière les abus de la vieille société, et qui, plus tard, lançait nos jeunes gens, au sortir du théâtre, à la défense de la liberté. Maintenant les cœurs sont comprimés; aucun élan. Les sentimens nobles et généreux dorment au fond des ames. Le grand but social, dont les esprits sont préoccupés, ne se dessine pas encore assez nettement aux yeux de tous; et la frivolité est la seule divinité à laquelle on sacrifie. Or le frivole s'épuise vite. Je n'en voudrais d'autre preuve que la multiplicité de nos pièces nouvelles. *Ne pouvant la faire belle tu l'as faite riche*, disait Appelle à un jeune peintre; ne pouvant produire une bonne pièce, vous en avez fabriqué vingt médiocres : voilà la traduction du mot d'Appelle adressé à nos auteurs du jour. On essaie de piquer la curiosité d'un public que l'on ne peut retenir par un lien plus fort, et l'on y réussit quelquefois; à l'aide de tableaux plus ou moins licencieux, de leçons d'immoralité présentées avec plus ou moins de cynisme et de talent, on rassemble encore quelques spectateurs; mais le goût se perd, l'art s'en va comme les rois de M. Lainé, le vrai public s'éloigne de plus en plus, et le théâtre meurt.

A ce lugubre préambule hâtons-nous de faire succéder l'analyse de

Digitized by Google

nos nouveautés dernièrement écloses. La plupart, hélas! sont déjà vieilles; mais d'autres se préparent à les remplacer; et, sous ce rapport, la jeune année promet de ne pas rester en arrière de sa devancière. Écoutez donc :

Au Théatre-Français rien de nouveau depuis *Pierre III,* de M. Victor Escousse (28 novembre), *Law* , de M. Mennechet (10 décembre), et *la Prédiction* de M. Beauvalet (17 décembre). Vous ennuierais-je de l'analyse de ces trois ouvrages? Non en vérité. Ce n'est que rarement et comme pour constater un droit acquis qu'on en hasarde encore de loin en loin, la représentation : or la critique doit autant de ménagemens à ses lecteurs que le semainier de la Comédie-Française à ses habitués; et je n'oublie pas d'ailleurs que la justice des hommes s'arrête à la mort des coupables. Le fait le plus saillant, en ce moment, au Théâtre-Français, c'est l'accueil qu'ont reçu du public deux de ses anciens sociétaires, Baptiste aîné et Baptiste cadet, et la rentrée de mademoiselle Mars, actrice inimitable dont le talent semble défier les années. Elle nous fait attendre avec moins d'impatience le *Louis XI* de M. Casimir Delavigne, que l'on répète avec activité.

Robert le Diable, à l'Opéra, continue la série de ses triomphes. Un de nos amis s'est chargé de l'analyse détaillée de ce chef-d'œuvre musical. Je vous renvoie à son article.

Au Théatre-Italien, toujours l'*Italiana in Algieri*, *Otello*, *la Gazza*, *il Barbiere*. Je me plaignais de la fécondité de nos auteurs ; sous ce rapport, le directeur de l'Opéra-Italien est pur de tout reproche. Mais les artistes chargés de nous faire entendre la délicieuse musique de Rossini ont un autre moyen de satisfaire à ce goût du public qui toujours demande du nouveau; ils se succèdent les uns aux autres dans les mêmes rôles, et fournissent ainsi à nos dilettanti ample matière à comparaisons et à rapprochemens. *Anna Bolena*, de Donizzetti, est venu varier un peu ce vieux répertoire qu'il faudra bien un jour essayer de rajeunir.

On annonce, pour le 12 de ce mois, la réouverture du théâtre de l'Opéra-Comique, sous les auspices de M. Laurent. Nous essaierons de présenter à cet habile directeur quelques conseils sur les améliorations que le public attend de lui, pour la prospérité d'un théâtre dont il ne

Digitized by Google

faut pas, quoi qu'on en ait dit, faire un rival du grand Opéra, ni de l'Opéra-Italien.

L'Odéon est maintenant administré par le directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin; je ne crois pas que ce soit une mauvaise idée de transporter sur cette scène les ouvrages qui ont épuisé la curiosité des habitués du boulevard, et qui sont presque tous parfaitement ignorés sur l'autre rive de la Seine. *Napoléon à Sainte-Hélène*, *Marion Delorme*, *Victorine*, font tous les soirs, avec succès, le voyage du faubourg Saint-Germain.

Le Gymnase, que vous aimiez tant, n'est pas en veine de bonheur. Ses auteurs ordinaires, M. Scribe à leur tête, ne nous ont encore donné cet hiver que des pièces à petit succès. Dans le *Luthier de Lisbonne*, de MM. Scribe et Bayard (7 décembre), un seul rôle est quelque peu comique, c'est celui d'un fanatique de légitimité qui est heureux quand il a vu le roi; car alors il peut se dire : j'ai vu le roi; du reste, sur cinq personnages, pas un seul qui inspire le moindre intérêt. C'est encore un succès de curiosité qu'on espérait : en effet, don Miguel en scène, et sous les traits de Bouffé qui, dit-on, lui ressemble à s'y méprendre (circonstance qui vous sera d'ailleurs parfaitement indifférente), cela promettait quelque chose, *sed habent sua fata libelli*. Je ne vous dirai qu'un mot d'*Emmeline ou la Porte secrète*, de MM. Mélesville et Paulin (27 décembre) : c'est une pièce froide et insignifiante, et qui a le malheur d'avoir deux actes.

Joseph Trubert, ou l'Ouvrier, au Vaudeville (20 décembre), drame composé pour Henri Monnier, n'a pas répondu aux espérances de ses auteurs, MM. Dupeuty et Duvert. Non, ce n'est pas là l'ouvrier tel que le génie d'un poète saura un jour nous le traduire sur la scène, bon, simple, et prêt à répondre, par son dévoûment et son amour, à la parole de confiance qu'on lui aura fait entendre. Je n'ai vu dans la pièce du Vaudeville qu'un joueur forcené, un mauvais garnement, qui n'inspire aucun intérêt. J'aime bien mieux l'*Art de payer ses dettes*, de MM. Mélesville et Warner (10 décembre); c'est un petit acte fort gai, fort spirituel. Figurez-vous un jeune extravagant qui a fait de l'industrie à sa manière. Il a acheté chevaux, voitures, meubles précieux; puis, quand le moment de solder les mémoires est venu, il s'est livré à ce qu'il appelle des opérations de revirement. Il a payé l'ébéniste avec le sellier, le tapis-

Digitized by Google

sier avec le marchand de chevaux, etc. Enfin, quand il voit que son système d'amortissement ne lui réussit pas, il se décide fort sagement à payer ses créanciers d'une manière plus sérieuse, au lieu de les jeter par la fenêtre, ainsi qu'on faisait dans l'ancienne comédie. Mais, comme sa bourse est vide, il se voit réduit à payer de sa personne, et il s'en acquitte très-plaisamment. En dernier lieu, il ne lui reste plus qu'une seule dette; et pour l'éteindre, nouveau Dufrény, il épouse la créancière, Manette, sa blanchisseuse. Le dernier ouvrage représenté au Vaudeville est la *Nuit de Noël* (24 décembre), tradition allemande que MM. Rochefort et Emmanuel ont imitée d'un conte de Raupach, et qui ne manque ni de grâce ni de fraîcheur.

Le théâtre des Variétés, pour appuyer l'*Insurrection de demoiselles*, nous a donné *le Fossé des Tuileries* (10 décembre), revue en un acte, dont les auteurs (MM. Philippe, Julien et Lhéric) ne se sont pas fait faute de plaisanteries et d'allusions. Une scène entre autres est extrêmement comique : c'est celle de la conférence de Londres, où, sous l'habit d'un diplomate étranger, Odry mystifie notre crédule ambassadeur. Odry aurait-il rencontré juste? Un quiproquo assez drôle, où le même acteur est transformé en un aubergiste de village, fait tout le mérite de la *Girouette anglaise*, de M. Paul (29 décembre), dernière nouveauté qui ait paru à ce théâtre.

Le théâtre du Palais-Royal nous a montré Potier (le 10 décembre) dans *la Jeunesse de Louis XI*, de MM. Mélesville et Simonnin, pièce assez froide, où mademoiselle Déjazet trouve pourtant moyen de faire applaudir un jeu franc et une jolie voix. Mais pourquoi s'obstine-t-on, dans les pièces composées pour Potier, à lui répéter toujours le même rôle? Remarquons en passant l'espèce de fatalité qui poursuit certains acteurs célèbres. Ils cherchent partout des rôles, et ils n'en trouvent pas. Mademoiselle Mars elle-même est dans ce cas; et pour sa rentrée, vous la voyez, faute de rôle nouveau, obligée de revenir à Elmire et à Célimène.

Dans *Feu M. Mathieu* (6 décembre), M. Brazier nous trace le portrait d'un homme riche, fils de ses œuvres, employant noblement sa fortune, sans luxe et sans faste, au bonheur de ses concitoyens. Cette idée est belle et fait du bien. Du reste, point de pièce.

Digitized by Google

Je me tairai sur la *Salade d'oranges*, car il ne faut pas publier les fautes de ses amis.

Pour en finir avec ce théâtre, j'aurais encore à parler de *Robert le Diable* (22 décembre). Mais comme plusieurs autres parodies se préparent sur le même sujet à la Gaîté et ailleurs, je me propose de les réunir pour vous en rendre compte à la fois.

J'arrive au théâtre de la PORTE-SAINT-MARTIN; et, après vous avoir entretenu de bluettes plus ou moins spirituelles, je vous signale enfin une œuvre d'art et de talent, *Richard Darlington*, de MM. DINAUX frères (10 décembre). Cet ouvrage, écrit de verve, et dont la touche est mâle et vigoureuse, offre un caractère d'ambitieux admirablement tracé, avec son accompagnement obligé d'égoïsme et de dureté de cœur. L'odieux de ce rôle est parfaitement rendu par Frédérick; mais, comme je suis exigeant, je voudrais à mademoiselle Noblet une voix plus douce. Entre cette résignation patiente d'un être faible et opprimé, et la sauvage énergie, la violence brutale de son tyran, le contraste ne pouvait être trop fortement marqué. Il est triste de penser qu'une passion peut maîtriser l'homme à ce point, qu'elle le dépouille de tout sentiment d'honneur et même de pitié. Malheur à la femme qui est associée à l'ambitieux!

Georget, ou le Possédé, à la GAITÉ (24 décembre), est une mauvaise contre-épreuve de *Dominique*, du Théâtre-Français; et je regrette que M. D'ÉPAGNY ait aussi misérablement travesti un ouvrage agréable, quoique beaucoup trop vanté. C'est maintenant une parade aussi ignoble que possible. Nous avons encore à la Gaîté un *Robert le Diable*, voire même un *Robert le Bossu*; mais je les tiens en réserve, ainsi que celui du Palais-Royal. Quand j'aurai réuni les diverses parodies de l'opéra de MM. Scribe et Meyerbeer, je mettrai tous ces Robert ensemble dans un des bassins de la balance, et nous verrons ce que cela pèse.

Vous parlerai-je des *Six Degrés du crime* à l'AMBIGU-COMIQUE (29 novembre)? Vous parlerai-je de *Paul 1er*, de tragique mémoire (27 décembre)? Non, décidément non. Diderot, dans ses *Salons* si spirituels et si pleins d'excellentes choses, avait coutume, quand il rencontrait un tableau mal peint et sans effet, de le juger par ces seuls mots : « Au pont Notre-Dame! » Au pont Notre-Dame donc.

Je n'aurai plus, pour compléter ma revue, qu'à vous entretenir des

Digitized by Google

Polonais du CIRQUE-OLYMPIQUE (22 décembre), et à vous faire admirer la pompe étonnante du spectacle et le merveilleux de la mise en scène. Mais je viens de lire les journaux allemands ; et quand je me représente ces vingt mille proscrits volontaires qui baisent la terre de Prusse, autrefois terre polonaise, qui s'y attachent, qui s'y cramponnent en pleurant, et qui préfèrent les flots de la Vistule à la clémence du tzar moscovite, mon cœur se serre et il faut m'arrêter. Plaignons cette pauvre humanité qui n'a que des regrets et des larmes pour de pareilles douleurs ! M.

Robert le Diable, opéra en cinq actes, paroles de MM. SCRIBE et *Germain* DELAVIGNE, musique de M. MEYERBEER. — Jamais succès plus brillant et plus complet ne suivit la représentation d'aucun grand ouvrage à l'Académie royale de musique, et jamais aussi succès ne fut plus mérité que celui de Robert le Diable. Nous nous contenterons de donner quelques détails sur la musique de cet opéra, que les journaux ont assez fait connaître au public pour qu'il soit devenu superflu d'en expliquer le sujet. Le compositeur lui a donné, ainsi que nous l'avons déjà fait observer, une couleur alternativement religieuse et infernale, qui caractérise parfaitement les rôles d'Alice et de Bertram ; mais indistincte encore pendant toute la durée du premier acte, la voix de l'enfer, qui s'est tue tout-à-fait au commencement du second pour laisser entendre les accens de la princesse de Sicile, ne se fait entendre dans toute sa force qu'un moment avant le tournoi, lorsque le messager de Bertram porte à Robert un défi au nom du prince de Grenade. Le spectateur, qui a conservé la mémoire de ces sons terribles, les retrouve avec une nouvelle énergie dans le cours des trois derniers actes.

Nous appellerons d'abord l'attention sur l'introduction de l'opéra et sur le chœur de chevaliers qui la suit; ces deux morceaux, très-distincts et cependant réunis, présentent un contraste frappant. En effet, les premières mesures qui viennent frapper nos oreilles de leurs notes vagues et mystérieuses, écrites en mineur, offrent identiquement le même chant que le début de l'évocation aux nonnes chantée par Bertram, et servent à préparer l'impression générale qui doit résulter de l'ensemble de l'ouvrage ; tandis que le chœur des chevaliers qui les suit immédia-

Digitized by Google

tement est plein de chaleur, plein de vivacité, et détruit momentanément cette première impression dont il ne reste plus que le souvenir. Ce morceau est écrit avec le plus grand soin et merveilleusement exécuté ; des musiciens pointilleux y signaleraient peut-être cependant un passage de chant, italien d'origine, dont on a fait un si grand abus qu'on l'entend à regret dans un chœur d'ailleurs plein de verve et d'originalité.

Nous ne nous étendrons point sur la ballade de Raimbaud, chantée par Lafont, belle de chant et surtout d'instrumentation, ni sur la délicieuse romance d'Alice, fort bien chantée par mademoiselle Dorus, afin d'en venir plutôt au final.

L'or est une chimère,
Sachons nous en servir :

Tel est le refrain de la Sicilienne chantée par Nourrit et qui lui sert de début. Il invite les chevaliers à jouer et veut leur tenir tête à tous, Bertram l'y encourage de sa voix diabolique. Robert perd, il veut jouer encore, il perd de nouveau. Il joue ses pierreries, sa vaisselle, ses armes, il perd tout : et le traître Bertram satisfait cherche à le consoler en lui répétant le chant joyeux de la Sicilienne :

Plus de dépit
Car tu l'as dit :
L'or est une chimère, etc.

L'accompagnement et les modulations prennent avec la voix de ce dernier un caractère sombre qui dénature entièrement le chant du refrain.

Toute cette première partie du finale est traitée avec un grand talent et ne laisse rien à désirer quant à l'expression dramatique ; mais le compositeur ne paraît pas s'être maintenu au même degré de force et d'inspiration dans la seconde partie du morceau, qui devait être encore plus énergique que la première.

Malheur sans égal,
O sort infernal, etc.

Le chant plaqué sur ces paroles ne peint point avec assez de force le

Digitized by Google

désespoir du joueur ruiné. Sa fureur d'abord concentrée n'éclate pas avec assez de fracas, ses menaces manquent de vigueur ; son courroux et, un moment après, les railleries des joueurs qui l'ont ruiné et qui rient de ses menaces, manquent de vérité et d'inspiration. Au total ce morceau, qui eût été très-bon dans un ouvrage médiocre, nous a paru faible dans une partition écrite d'une manière si supérieure.

Le récitatif qui précède ce final mérite une attention particulière ; c'est un des passages qui peignent le mieux les efforts inutiles de Robert pour se soustraire à l'influence de Bertram. Il lui reproche les conseils perfides dont il le poursuit en tous lieux, les malheurs dont il a été pour lui la cause.

Je crains ta funeste influence. Peux-tu douter de ma tendresse? lui répond le traître ; et Robert est de nouveau subjugué par la voix caressante du mal. Le trait de violon qui suit incessamment ce dialogue a quelque chose d'étrange dans son rhythme et dans son chant qui sert à exprimer l'incertitude et les angoisses de Robert le Diable : il suit les deux voix de modulations en modulations sans cesser de se reproduire sous la même forme. C'est comme une image que l'on a toujours sous les yeux, de quelque côté que l'on détourne la tête.

A la fin de cet acte, les soupçons, qui se sont portés timidement d'abord sur l'ami de Robert, deviennent plus assurés, lorsque l'on a été témoin des pertes successives de ce dernier et des conseils qui l'y ont conduit.

Le deuxième acte s'ouvre par la cavatine d'Isabelle si habilement suivie par les chœurs alternatifs de soprani et de contralti. C'est un morceau ravissant ; l'allegro surtout, lorsque la princesse a reçu le placet de Robert, présenté par Alice, est plein de grâce et de légéreté. Il faut ajouter que madame Damoreau le chante avec toute la perfection que l'on peut désirer. Le duo qui suit est très-inférieur, et quoique l'habileté des chanteurs leur vaille toujours une salve d'applaudissemens, lorsqu'ils exécutent les traits de vocalises en duo qu'il renferme, elle ne peut en déguiser la faiblesse. La partie de tenor qui imite les chants du soprano est fort difficile à chanter et sans effet, ce qui est pis. Je ferai remarquer en passant que les trombonnes, qui accompagnent de leurs sons retentissans la voix du prince des ténèbres, ne doivent plus laisser de doute sur la nature de ce personnage et de Bertram dont il est l'envoyé.

Digitized by Google

Le petit quatuor sans accompagnement : *Sonnez, clairons,* est plein de suavité. Il eût été à désirer qu'il fût suivi d'un chœur brillant et chevaleresque propre à exprimer l'ardeur des chevaliers pour qui la lice va s'ouvrir. Au lieu de cela, vient un air de madame Damoreau, fort bien chanté sans doute, mais insuffisant. Il est accompagné par des chœurs dont les dernières mesures rappellent celles d'un fort beau chœur du premier acte de Moïse.

Le troisième acte est le plus long de l'ouvrage. On peut le diviser en deux parties : la première contient un duo comique chanté par Bertram et Raimbaud, dans lequel on a remarqué l'habileté que M. Meyerbeer a mise à traiter le genre ironique : l'idée principale y reparaît trois fois; la valse infernale ne devient véritablement originale qu'au moment où les accens désespérés de Bertram viennent s'y joindre. Les voix souterraines frappent alors sans interruption de deux notes successives le premier tems de chaque mesure, et la trompette se joint à elles pour en augmenter la force. Cette fin du morceau est de la plus grande beauté. Les cornets dont on se sert pour imiter l'effet des voix souterraines produisent toujours un effet prodigieux. J'appellerai l'attention sur le trait de violons qui suit la première reprise de la walse. Beaucoup de personnes demandent pourquoi, depuis que l'on fait chanter les démons, on n'a pas imaginé une forme de chant qui leur fût propre et qui fût moins en rapport avec la musique essentiellement religieuse.

La romance d'Alice, qui entre en scène un instant après que Bertram s'est plongé dans le gouffre où il doit être instruit de la destinée de son fils, laisse à désirer; mais elle est si heureusement placée qu'elle ne manque pas d'effet. Les deux couplets sont séparés par quelques hurlemens souterrains parfaitement écrits à l'orchestre, et qui s'éloignent peu à peu, après avoir un moment effrayé l'imagination d'Alice. Ce sont des fragmens du terrible morceau précédent. Le bruit infernal recommence avec plus de fureur lorsque la romance est terminée. Alice, qui entend prononcer le nom de Robert, mêlé à de nouveaux hurlemens, surmonte sa frayeur par amour pour son maître, et s'avance vers les lieux d'où les sons semblent sortir. Elle disparaît un moment et rentre épouvantée, après avoir entendu l'oracle et assisté à l'assemblée de l'enfer. Bertram la suit, en rappelant l'oracle qui le condamne à perdre pour jamais son fils, s'il ne se donne à lui avant minuit, et aperçoit la

Digitized by Google

pauvre fille tremblante au pied de la croix qu'elle embrasse avec ferveur. Il y a ici un fort beau duo, dont le chant, dessiné par les violoncelles, ne se montre aux voix que par fragmens où il suit le dialogue. C'est un des beaux morceaux de l'ouvrage. Le trio suivant, sans orchestre, produit beaucoup d'effet; et il faut dire qu'il est chanté avec une pureté irréprochable par Nourrit, Levasseur et mademoiselle Dorus, quoique les modulations en soient fort compliquées. Le duo *des Chevaliers de ma patrie* termine d'une manière brillante cette première partie du troisième acte.

Ici la décoration, qui représentait des rochers déserts, change et nous laisse voir les ruines du couvent de Sainte-Rosalie. C'est entre les mains de cette sainte qu'est déposé le rameau de cyprès qui doit donner à Robert une puissance sans bornes sur la princesse de Sicile. Il faut commettre un sacrilége pour s'en saisir; mais l'amant d'Isabelle a cédé aux conseils de Bertram, et va venir en ces lieux. Les arceaux du cloître, encore debout et couronnés de lierre, les tombeaux que l'on distingue çà et là, sont éclairés par la lueur de la lune, et leur ombre se dessine sur le sol de manière à produire une complète illusion. Bertram s'avance du fond de la scène, et on peut voir son ombre qui le suit et se dessine à côté de lui jusqu'au pied de la rampe. La musique est venue ajouter son prestige à cette décoration merveilleuse. M. Meyerbeer lui a donné, dans toute cette partie du troisième acte, un ton vaporeux parfaitement en harmonie avec le sujet. C'est moins de diables et de diableries qu'il y est question que de fantômes et de nouveaux prestiges plus mystérieux que les premiers. L'évocation aux nonnes, d'un ton solennel et sévère, et chantée par Bertram, est un magnifique morceau. Il compte sur leurs séductions pour achever de déterminer Robert. Les bassons seuls d'abord, puis auxquels viennent se joindre lentement et successivement tous les instrumens de l'orchestre, peignent de la manière la plus vraie la résurrection des nonnes. On les voit arriver par groupes nombreux, et avec la lenteur des nuages, de toutes les parties du cloître : quelques-unes se lèvent de leurs tombeaux et paraissent n'avoir qu'un souffle de vie; d'autres sortent lentement de terre. Une fois ressuscitées et réunies, on les voit se livrer à leur joie infernale : la musique change elle-même de caractère en suivant le nouveau mouvement. Robert arrive : elles le séduisent peu à peu

Digitized by Google

et l'entraînent à cueillir le rameau fatal ; mais leur triomphe est de courte durée. A peine le rameau cueilli, on les voit toutes céder au pouvoir qui les a tirées de la tombe, et s'étendre à terre sans vie.

Le quatrième acte se passe dans la chambre à coucher de la princesse. Après un chœur d'introduction, où le compositeur a reproduit avec de nouveaux détails d'orchestre le chant d'appel des chevaliers, répété au troisième acte par les timballes seules, Robert entre, la branche de cyprès à la main. Isabelle et sa suite, à cet aspect, sont saisis d'un sommeil léthargique. Seule, à la voix de son amant, la princesse se réveille, et là commence un duo fort long, mais de la plus grande beauté. Qui n'a été frappé en effet de ce trait animé de l'orchestre, tantôt dans les parties élevées, tantôt dans les basses, qui suit la voix de Robert, de mesure en mesure, de modulation en modulation, sans cesser un moment de se faire entendre? Qui n'a cru y reconnaître la puissance active et secrète du rameau, la puissance de Bertram, la puissance de l'enfer qui règne sur Robert depuis qu'il est devenu possesseur sacrilége du rameau, qui accompagne ses pas, qui le suit partout et ne cesse de se faire sentir sur le coupable qu'un seul moment, lorsque la princesse élève vers lui sa voix et ses mains suppliantes. Robert vaincu ne sait plus résister à ses larmes : il brise le rameau, et tous les chevaliers de la suite d'Isabelle, rendus à la vie, se saisissent de l'audacieux qui a osé pénétrer dans son palais.

Le finale, qui marche sur de si beaux accords, a été trop vanté lorsqu'il a été mis par d'habiles connaisseurs au-dessus des autres morceaux de l'ouvrage, et l'acte entier trop admiré aux dépens des autres, lorsque les mêmes musiciens l'ont déclaré supérieur; car il contient certainement beaucoup moins de bonne musique que le troisième, et ne s'élève pas à la hauteur de passion du cinquième, qui est au-dessus de tout éloge.

Que dire en effet de ce magnifique chœur de basses-tailles qui lui sert d'introduction, morceau plein de grandeur et de majesté religieuse? Que dire de ce duo où les accords de l'orgue viennent balancer la puissance de Bertram sur le cœur de son fils, de ce trio si passionné où l'on voit si distinctement une ame humaine se débattre entre le ciel et l'enfer? combat terrible qui se termine par la défaite des puissances diaboliques et le désespoir de Bertram. Une lettre écrite par la mère de

Digitized by Google

Robert, et dont Alice, dépositaire, le force à prendre lecture, ajoute encore aux angoisses de ce fils éperdu. « Fuis, mon fils, lui dit-elle, fuis les conseils du séducteur qui m'a perdue. »

C'est dans cet instant d'horrible hésitation que l'heure fatale se fait entendre, et force Bertram à rentrer seul dans les cavernes de l'enfer d'où il est sorti.

On voit que, dans ces trois derniers actes, il règne une couleur religieuse qui se caractérise et se rembrunit de plus en plus; tandis qu'à peine indiquée dans le premier acte, elle ne se montre au second dans toute sa force que pendant un moment. Peut-être ce peu d'accord entre la première et la seconde partie nuit-il à l'ensemble de l'ouvrage, et le verrons-nous, lorsqu'il aura subi les réductions imposées à Moïse et à Guillaume-Tell, y gagner autant que ces deux derniers y ont perdu.

Il nous reste à parler de l'exécution de ce bel ouvrage. Nourrit a saisi avec la plus grande habileté le ton général et les nuances les plus délicates de son rôle. Ce nouveau triomphe achèvera de lui assurer la réputation de grand acteur et d'excellent chanteur, que le rôle d'Arnold seul devait suffire pour lui donner. Levasseur, enhardi, s'abandonne davantage aux heureuses inspirations de son intelligence, et développe, avec un rare talent, dans le rôle de Bertram, l'une des voix de basse les plus étendues qu'on ait jamais entendues sur aucun théâtre. Quant à madame Damoreau, qui remplit le rôle d'Isabelle, c'est toujours la même pureté, la même flexibilité, la même perfection de chant, et l'on doit ajouter qu'elle s'est montrée rarement aussi bonne actrice que dans ce rôle. On a remarqué surtout la manière dont elle seconde l'admirable jeu de Nourrit, dans la grande scène du quatrième acte. Mademoiselle Dorus s'est infiniment élevée dans l'opinion publique; sa voix éclatante et en même tems veloutée convient parfaitement au rôle que M. Meyerbeer lui a confié, et la manière dont elle le joue réalise au-delà des espérances qu'on avait conçues. Lafont s'acquitte fort bien du rôle de Raimbaud, et l'exécution des chœurs est de la plus grande netteté; les plus petites nuances même y sont exactement observées.

Je ne me rappelle pas avoir jamais vu sur aucun théâtre aucun opéra dont la représentation ait été aussi complétement irréprochable.

Ch. Dufort.

Digitized by Google

La Reine d'Espagne, drame en cinq actes, par M. H. DE LATOUCHE (1).—Ce drame est oublié; représenté une seule fois sur le Théâtre-Français, analysé un jour dans les feuilletons, il a disparu des préoccupations générales. Cependant il a laissé un souvenir fatal dans quelques ames froissées, en l'écoutant, dans leurs sentimens les plus intimes et les plus purs, dans leur pudeur la plus naïve; j'assistais à la première et dernière représentation de la *Reine d'Espagne*, et je l'avouerai, telle a été mon impression; j'ai été profondément blessé, comme on l'est à la vue de ce qui est immoral, comme on l'est au toucher, au baiser impur d'un *Mayeux*. J'aurais peut-être oublié ces sensations désagréables, s'il n'avait convenu à M. Delatouche de me les rappeler. Il a fait imprimer son drame précédé d'une préface dans laquelle il se sert de tout son esprit (et Dieu sait s'il a de l'esprit), pour expliquer et justifier son œuvre, pour réagir contre ceux qui l'ont jugée à la représentation, et plaisanter ironiquement sur les murmures *des vierges du parterre*, comme il dit.

En retirant sa pièce du théâtre, nous avions espéré que l'auteur cédait à un repentir inspiré par les légitimes répugnances du public, mais sa préface nous a détrompés; il persiste, c'est pourquoi nous croyons utile d'y revenir aussi et de dire un mot des questions de morale et d'art qu'elle soulève.

Oui, le poète, comme le veut Victor Hugo, est bien le maître de ses sujets; cependant il y a des limites à cette liberté, surtout quand c'est un sujet dramatique, une action qu'il s'agit de représenter devant le public. On connaît la réponse de Voltaire aux romantiques de son tems qui voulaient tout dire parce que tout était *dans la nature*; avec l'histoire aujourd'hui on veut aussi tout justifier; il suffit qu'un fait soit *historique* pour que l'on se croie autorisé à l'étaler dans toute sa nudité : comme s'il n'y avait pas dans l'histoire de ces faiblesses honteuses, de ces turpitudes, qu'il faut voiler ou laisser au scandale des mémoires secrets!

Comme si le poète n'avait pas à choisir dans les faits ceux dont le souvenir peut être un enseignement salutaire, exercer une action morale.

Rien de cela ne se retrouve dans le drame de M. de Latouche. Tous

(1) Paris, 1831; Levavasseur. In-8° de 180 pages.

Digitized by Google

les journaux ont justement flétri l'obscénité du sujet et l'impudeur du langage; mais il est un rapport grave sous lequel ce drame n'a été envisagé par aucun d'eux, c'est celui qui regarde la *femme*.

Jamais son état d'infériorité, d'humiliation, d'exploitation, n'a été exposé avec une légèreté aussi dédaigneuse. Une jeune fille, pleine de pudeur, de grâce, de chaste et naïf abandon, se trouve jetée, par la diplomatie de Louis XIV, de son propre père, dans les bras d'un vieillard imbécille et impuissant : après une année de mariage, il prend fantaisie à celui-ci d'avoir *un héritier*, en dépit de l'ambition du roi de France, qui prétend faire passer la couronne d'Espagne dans la famille des Bourbons, et qui, par prévoyance, fait surveiller, par ambassadeur, les tendresses conjugales des deux époux et les faiblesses que pourrait avoir sa fille. Telle est toute l'intrigue de ce drame, l'action développée en cinq actes. La femme apparaît là, comme nous la voyons si souvent, avec son existence immolée à des calculs d'ambition, avec ses affections brisées, ses désirs les plus innocens méconnus, dédaignés, étouffés par de froides et ridicules convenances, avec sa chaste rougeur livrée à des rires froids et moqueurs. Mais, en plaçant la jeune *reine d'Espagne, Marie-Louise d'Orléans*, dans les situations les plus équivoques, en la rendant l'objet de projets grossiers, des propos d'un Français au cœur servile et égoïste, des désirs ridicules d'un vieillard absurde, M. de Latouche n'a nullement songé à intéresser pour cette jeune femme; il n'a nullement senti ce qu'il y avait de flétrissant dans un pareil rôle; il semble avoir trouvé cela tout simple, tout naturel! Comment a-t-on pu concevoir une telle situation et ne pas être arrivé à sentir l'état douloureux auquel la femme est encore soumise dans notre société?

Sous ce rapport, le public qui l'a sifflé n'est guère plus avancé; cependant ses murmures prouvaient en lui une délicatesse, une pudeur qu'il fallait respecter, au lieu de la railler avec l'affectation d'un esprit fort, au-dessus des préjugés vulgaires.

L'excuse donnée par M. de Latouche et puisée dans des motifs politiques, dans l'intention de ridiculiser la royauté et la diplomatie, ne peut justifier la manière par trop franche avec laquelle il a accompli cet acte d'opposition républicaine.

Admettons, pour un instant, la légitimité du choix du sujet, il fal-

Digitized by Google

lait au moins faire œuvre *d'art* en le développant ; il fallait (et cela devait tenter un homme d'esprit) lutter contre les difficultés de la situation et se montrer poète, en lui ôtant avec adresse ce qu'elle a de repoussant; il ne fallait pas surtout la rendre plus repoussante encore par je ne sais quel langage appris dans je ne sais quel lieu. Il est impossible d'abdiquer toute poésie, tout art, comme M. de Latouche semble l'avoir fait à plaisir ; à plaisir, dis-je, car M. de Latouche est poète, il est artiste.

La littérature est arrivée à exploiter l'horrible, tous les degrés du crime, les échafauds, les hôpitaux; il ne lui manquait plus que de devenir obscène et dégoûtante. Sortie du sang, se jettera-t-elle dans la boue ?

Nous sommes sincères et nous croyons devoir l'être, non-seulement à cause du sentiment moral qui a été désagréablement froissé, mais encore à cause de l'espèce de bravade avec laquelle M. de Latouche, dans sa préface, défend son œuvre et attaque le public qui l'a jugé.

Voilà le peu de mots que nous éprouvions le besoin de dire sur cette publication. Nous en gémissions, comme d'un signe de décadence pour l'art ; heureusement qu'il paraît ailleurs d'autres signes de vie, de régénération ; heureusement qu'au milieu de ces voix impures, une voix chaste se fait entendre, une voix d'homme qui regrette des êtres bien-aimés, de voyageur qui revient de loin, d'enfant qui prie comme un ange, une voix qui berce d'harmonie, qui exalte par de nobles sentimens, une voix qui fait pleurer, qui doute et désespère aujourd'hui, mais qui plus tard saura faire croire et espérer.

Nous avons relu les *Feuilles d'Automne* après la *Reine d'Espagne*

ST. CH.

Publications prochaines. — Parmi les ouvrages actuellement sous presse, on cite surtout les *Mémoires sur Mirabeau*, par feu *Étienne* DUMONT, de Genève, qui vont paraître chez MM. Gosselin et Hector Bossange. On annonce aussi une traduction de l'*Histoire des assassins*, de M. DE HAMMER ; une édition complète des *Chansons de Debraux*, recommandée par Béranger dans une circulaire aux différens journaux, et dont le produit sera en partie consacré à sa veuve ; un roman nouveau de M. MERVILLE, *le Baron de l'Empire*; *Gilbert*, roman historique; *la*

*

Digitized by Google

Vieille Fronde, par M. *Henri* MARTIN; *Han d'Islande*, drame emprunté à M. Hugo, et que prépare le théâtre de l'Ambigu-Comique; une tragédie en cinq actes que vient de recevoir à l'unanimité le comité de la Comédie-Française, et dont l'auteur, M. *Jules de* RESSÉGUIER, a pris son sujet dans les chroniques du moyen-âge.

—De l'Origine des Latins (*Dell origine dei Latini*), ou Essai d'une analyse comparée de la langue et religion latine avec l'antique langue et religion des peuples de l'Inde, par *François* SALVOLINI : tel est le titre d'un ouvrage qu'un Italien, exilé je crois, se propose de publier à Paris par souscription. Il a lancé un prospectus dans lequel il expose son plan et qui promet une ouvrage savant et intéressant. Entre autres monumens curieux sur lesquels M. Salvolini fonde l'origine hindoue des peuples du vieux Latium, il a recueilli une longue série de racines latines primitives dont l'origine lui parait évidemment indienne. Identité de sons et de sens, tout lui semble prouver entre elles une source commune. Rien de plus obscur que les origines italiques, celles surtout du vieux Latium (*Latium antiquissimum*), et M. Salvolini a bien mérité de la science en faisant de ces régions inconnues de l'ancienne civilisation le sujet de ses études et de ses investigations savantes. Nous recommandons chaudement son livre à tous les Italiens, et à ceux qui savent la langue du *bel paese ove il sì suona*. — On reçoit les souscriptions à Paris, chez Dondey-Dupré, rue Richelieu, n° 47 *bis*, et rue Saint-Louis, n° 46 (Marais). Le prix est de 7 fr.

NÉCROLOGIE.

Allemagne.—Frédéric-Philippe WILMSEN, premier prédicateur de l'église paroissiale de Berlin, est mort dans cette ville le 4 mai 1831, à l'âge de soixante-un ans. Il était né à Magdebourg le 23 février 1770. Par les fonctions qu'il exerça pendant un espace de trente-quatre années, et par ses nombreux écrits, Wilmsen a rendu de grands services à l'enseignement de la jeunesse. Cette carrière, pour laquelle il avait été formé par les conseils de Moritz, Gedicke, Hanstein, et autres hommes non moins distingués, était celle de son choix; il y déployait une douceur, une persévérance remarquables. — Comme écrivain, Wilmsen a été nommé le Berquin de l'Allemagne, où Campe et tant d'auteurs ont obtenu des succès si bien mérités dans le même genre. Son *Ami des En-*

Digitized by Google

fans, qui a eu plus de cent éditions à cinq mille exemplaires, est certainement, après l'Écriture-Sainte, le livre le plus fréquemment imprimé de notre époque. Ses autres ouvrages embrassent la plupart des branches dont se compose l'enseignement, outre les procédés de l'enseignement lui-même, auquel M. Wilmsen a apporté les fruits de sa longue expérience. Son activité littéraire l'accompagna jusqu'à son lit de souffrance; et, le jour même de sa mort, parut la dernière feuille de son *Histoire naturelle*.

Espagne.—Torrijos.—Le général Torrijos est né à Madrid, le 2 mars 1791, d'une famille illustre. Après avoir constamment servi contre les armées de Napoléon en Espagne, il finit ces mémorables campagnes couvert de blessures, de décorations et de grades supérieurs. A la paix de 1813, Torrijos, déjà brigadier-général, fut désigné par Ferdinand VII pour commander en second dans l'expédition que dirigeait le général Morillo contre la Colombie. Mais ce brave officier, fidèle à ses principes politiques, préféra recevoir une démission honorable que d'aller combattre les patriotes d'un autre hémisphère.

Se trouvant à Murcie à la tête d'un des plus beaux régimens espagnols, lors de l'arrestation d'un de ses amis (le général Van Halen), il fut lui-même enfermé avec plusieurs de ses officiers dans les cachots du saint-office, au moment où il déployait tous ses efforts pour délivrer sa patrie d'un joug honteux. Après avoir passé vingt-sept mois au secret le plus rigoureux et supporté des souffrances inouies, Torrijos fut mis en liberté par le peuple qui venait de seconder le noble élan de Riégo et de Quiroga.

Employé, depuis 1820 jusqu'en 1823, tantôt à la tête d'un régiment de la garnison de Madrid, tantôt à la tête des forces mobiles envoyées en Catalogne pour anéantir l'insurrection, et tantôt enfin comme général en chef des forces de la Biscaye, quoique âgé seulement de 31 ans, Torrijos remplit toujours ces hautes fonctions de la manière la plus honorable; et, ayant défendu jusqu'à la dernière extrémité les places de Carthagène et d'Alicante, contre l'armée française qui venait d'envahir l'Espagne, il succomba le dernier; et préférant à la honte de se soumettre à Ferdinand perdre ses grades, ses décorations et le fruit d'une si brillante carrière, il se laissa conduire en France. Là, couvert d'outrages par les autorités, il fut forcé de quitter le continent et se rendit

Digitized by Google

en Angleterre, où le plus généreux accueil vint d'abord soulager les malheurs de son émigration. Toujours laborieux et appliqué, il s'y livra à des travaux littéraires. Les militaires espagnols lui doivent la traduction du fameux Mémoires de Gourgaud et de Montholon.

Cependant Torrijos s'occupait sans relâche de la cause de sa patrie, faisant toujours des démarches plus ou moins fructueuses, avec le noble désir de l'affranchir du despotisme. Le gouvernement espagnol, redoutant son influence, le signala au gouvernement anglais, et le duc de Wellington, alors premier ministre, lui retira la pension qu'on lui avait primitivement accordée.

Au milieu des plus grandes privations, le général Torrijos ne se découragea pas : il avait su conserver, par différens moyens, des communications très-fréquentes avec les patriotes de l'intérieur de l'Espagne, jusqu'au mois de juin 1830, époque à laquelle, jaloux d'être le premier à faire flotter sur le sol natal l'étendard de la liberté, Torrijos s'embarqua sur le continent avec quelques-uns de ses courageux compagnons, avant même les événemens de juillet qui paraissaient devoir devenir si favorables à la cause des peuples.

Mais les entreprises d'autres patriotes espagnols ayant échoué du côté des Pyrénées, le général Torrijos fut forcé de se retirer à Gibraltar, où il souffrit de nouvelles persécutions de la part des autorités anglaises. Accablé de tant de malheurs, et ne pouvant espérer, malgré ses réclamations, d'obtenir la moindre modification aux mesures de cruauté dont il était l'objet, il s'était décidé à quitter Gibraltar pour se rendre en France.

Sa chute et sa mort sont déjà consignés à la postérité par les journaux, et l'Europe a su apprécier son dévoûment à la cause de la liberté, ainsi que l'atroce perfidie de ses bourreaux.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LA 155e LIVRAISON DE LA REVUE ENCYCLOPÉDIQUE.

NOVEMBRE 1831.

MÉMOIRES.

Pages

1. Coup d'œil sur les dernières révolutions de la Suisse. *Charles Didier.* 279
2. De la conformité organique dans les animaux..... *Dugès.* 313
3. Fragmens de géologie et de climatologie asiatiques, par A. de Humboldt. *Jean Reynaud.* 327
4. Des chemins de fer aux États-Unis..... *List.* 346
5. Indication des points de la France où l'on extrait du fer hydraté, et Statistique des hauts-fourneaux que ce minerai alimente ; 3e et dernier article..... *Henri Fournel.* 537
6. De la poésie de notre époque..... *P. Leroux.* 396
7. De la poésie politique : 1° Iambes, par M. Auguste Barbier; 2° Rhapsodies, par M. Petrus Borel..... *Jean Reynaud* 415

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

LIVRES ÉTRANGERS.

AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE. — États-Unis. — Poésies américaines, 432.

AMÉRIQUE MÉRIDIONALE. — Brésil. — Rapport sur les prisons, les couvens, etc., 439 ; — Relation des travaux de la Société de médecine, *ibid.*; — Anniversaire des journées de juillet, *ibid.*

EUROPE. — Grande-Bretagne. — Les préceptes de Jésus, par Rammohun Roy, 440 ; — Sur l'origine et la destination de l'homme, *ibid.* ; — Traductions du chinois et de l'arménien, 444 ; — Essai sur la distribution de la richesse, 447 ; — Le Choléra en Prusse, *ibid.*

— Allemagne. — Sur les époques principales des beaux-arts, 449 ; —L'aristocratie de l'Allemagne et Lettres sur la noblesse, 455 ; — Philosophie du libéralisme, 458 ; — Dix brochures sur les affaires de l'Allemagne, 459 ; — Trois écrits sur la cause polonaise, 460 ; — Revue de jurisprudence et de législation étrangères, 461 ; — Atlas des siéges et batailles, 462 ; — Les Nuées d'Aristophane, 463 ; — Cantiques religieux, 464 ; — Tulifæntchen, *ibid.* ; — Huit almanachs pour 1832, *ibid.*

Digitized by Google

— Suisse. — Essai sur la civilisation, 466 ; — Démophron, 467 ; — Observations d'un exilé, *ibid.*

— Italie. — Théorie des lois, 467 ; — Principes du droit commercial, *ibid.* ; — Leçons de physiologie, 468 ; — Opuscules du docteur Tantini, *ibid.* ; — Leçons de marine, 469 ; — Pélerinage en Ligurie, *ibid.* ; — De la fortune des mots, *ibid.* ; — Quatre tragédies nouvelles, *ibid.*

— Belgique. — Mémoires de géométrie, par M. Chasles, 471.

LIVRES FRANÇAIS.

De la nature de la richesse, par M. Walras, 472 ; — Philosophie du droit, par F. Lerminier, 476 ; — Messianisme, *ibid.* ; — Le Jehovah de Moïse, 477 ; — Mémoire à l'occasion des événemens de Lyon, 478 ; — Trois Philippiques, 479 ; — Documens sur la liste civile d'Angleterre, 480 ; — Appel aux esprits généreux, *ibid.* ; — Louis XVII, *ibid.* ; — Représentation au ministère espagnol, 481 ; — Précis de l'histoire ancienne, 482 ; — Notice sur Brionne, 485 ; — Mémorial encyclopédique, 486 ; — Archives des découvertes, *ibid.* ; — Cours de mathématiques, 487 ; — Leçons d'arithmétique théorique, *ibid.* ; — Traité du choléra-morbus, 489 ; — L'eau fraîche, 491 ; — État de la science relativement aux épidémies, *ibid.* ; — Typophonie, *ibid.*, — Praxigraphie, 492 ; — Le Sacerdoce littéraire, *ibid.* ; — Saynètes, *ibid.* ; — Poésies d'Émile Souvestre, 494 ; — Revue de l'Ouest, *ibid* ; — Poésies de madame Doin, 496 ; — Le Livre des Cent-et-Un, 497 ; — Le Lorgnon, 501 ; — Contes du Chalet. 504 ; — Daniel-le-Lapidaire, *ibid* ; — Albums lyriques, 508.

NOUVELLES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

AMÉRIQUE. — Antilles — *Cuba :* Statistique, Population, Commerce, 512.

EUROPE. — Grande-Bretagne. — Société pour améliorer la condition du peuple en Irlande, fondée par les soins de M. Robert Owen, 514.

— Allemagne. — Foire de Leipzig en automne 1831, 517.

— Italie. — Bibliographie : Mise en vente de la bibliothèque de feu le comte Boutourlin, 521 ; — Atlas géométrique de la Toscane, *ibid.* ; — Fouilles de Pompéi, 522.

— Hollande. — Séance de l'Académie des beaux-arts d'Amsterdam.

— France. — *Marseille* : Cours de philosophie de l'histoire, 526.

— Paris. — *Académie des Sciences* : Séances du mois de novembre 1831, 527 ; — Lettre sur les théâtres, 544 ; — Robert le Diable, opéra, 550 ; — la Reine d'Espagne, drame, 557 ; — Publications prochaines, 559.

Nécrologie. — *Allemagne :* Wilmsen, 560 ; — *Espagne :* Torrijos, 561.

Digitized by Google

REVUE

ENCYCLOPÉDIQUE.

POLITIQUE.

DE LA MODÉRATION POLITIQUE.

« Il est dans chaque nation, dit un philosophe du dix-huitième siècle, des momens où le mot *prudent* est synonyme de *vil.* »

La dernière page de notre histoire met en relief des tableaux et des personnages qui justifient trop, peut-être, la vérité de cette pensée. Mais ce n'est pas ici le lieu des applications : pour l'honneur de la France je recule devant elles. Il est assez de pays en Europe, la Belgique, l'Italie et la Pologne, par exemple, où la *synonymie* d'Helvétius sera vivement sentie, et fera songer naturellement à quelques hommes, qui ont trouvé parmi nous des voix pour célébrer leur réserve et leur habileté diplomatiques.

Ce que j'ai à dire, c'est qu'il est aussi des momens où le mot *modéré* ne signifie ni *prudent* ni *sage ;* cela est vrai pour les partis comme pour les individus.

Sommes-nous à l'un de ces *momens* ? c'est ce que je vais examiner.

A chaque crise politique, on a remarqué constamment en France, depuis quarante ans, une opinion mitoyenne qui s'élevait entre les doctrines de la vieille monarchie et les principes de la révolution.

BIBLIOTHECA PUBLICA ANTVERPIENSIS 18 35
Digitized by Google

Cette opinion n'est point un fait accidentel qui appartienne plus particulièrement à notre tems et à notre pays.

Partout, au contraire, dans la lutte incessante de la liberté humaine contre le privilége et l'oppression, nous voyons apparaître, aux grandes époques d'affranchissement, cette *aristocratie moyenne*, qui sait si bien invoquer aujourd'hui *les lumières du siècle*, *les bienfaits de la civilisation*, *l'esprit philosophique*, *le génie du progrès*, pour faire descendre à son niveau tout ce qui la domine, de par la tradition et le préjugé, et qui oublie si vite ensuite sa kirielle libérale, pour ne plus parler que du danger des innovations et de son besoin de repos, d'ordre et de stabilité, dès que le désir d'élévation et l'amour de l'égalité se manifestent au-dessous d'elle.

L'apparition périodique de ce phénomène social, dans le développement de l'humanité, est du reste facile à expliquer.

Tandis que les masses populaires, sous le nom d'esclaves ou de serfs, de plébéiens ou de roturiers, supportent impatiemment le joug d'une caste privilégiée, et qu'elles se débattent avec éclat ou s'agitent en secret pour briser leurs chaînes, toutes les douleurs, toutes les positions ne sont pas égales dans les rangs de la multitude asservie. La souffrance, la misère, l'oppression, ont aussi leur hiérarchie. Il y a des premiers et des derniers là même où tout semble nivelé par la détresse commune, parce que là encore est la nature humaine avec toutes ses diversités, ses variétés, ses inégalités. Les plus forts, les plus intelligens, les plus audacieux et les moins pauvres exercent une supériorité réelle, et forment une véritable aristocratie parmi leurs compagnons d'infortune, d'humiliation et d'esclavage. Ils combattent en tête des classes opprimées, et leur contact immédiat avec les classes oppressives, quoique toujours revêtu de formes plus ou moins hostiles, les rapproche davantage des mœurs, des idées et des besoins de l'ennemi dont ils convoitent la condition plus heureuse. Aussi, à chaque bataille décisive, les vainqueurs du privilége se montrent-ils plus jaloux de le déplacer que de le détruire, et la foule vic-

Digitized by Google

torieuse ne tire d'abord qu'un profit indirect et lointain de ses efforts et de ses triomphes. On peut dire alors qu'elle n'a fait que changer de maîtres. Cette révolution pourtant, bien que superficielle ou incomplète, ne reste pas sans influence sur l'amélioration de son sort. La distinction des races est dépouillée du prestige qui servait de fondement à l'aristocratie, et qui en faisait toute la force. L'*esclave*, en passant sous la domination de l'*affranchi*, s'il n'a pas trouvé le terme de son avilissement et de ses souffrances, a fait du moins un pas immense vers la liberté. Un même sang coule maintenant dans ses veines et dans celles de son maître; et le principe des deux natures n'est plus là comme une barrière insurmontable pour s'opposer à son entrée dans la vie sociale et à son élévation dans la cité.

Il faut en dire autant du *prolétaire*, qui, délivré du patronage onéreux du baron féodal, et condamné à *servir* de nouveaux *seigneurs* sous le titre de *bourgeois*, sent augmenter ses espérances d'émancipation complète, en songeant que le préjugé de la naissance n'établit plus un abîme infranchissable entre lui et ses chefs, dont il est du moins l'égal d'origine, quelle que soit d'ailleurs la différence des positions et des fortunes.

L'aristocratie intermédiaire de l'antiquité présente, dans l'histoire, deux faces bien distinctes. S'il fait beau la voir courir au *Forum*, sous la conduite des Gracques (1) ou de Saturnin, pour y lutter contre les prétentions hautaines, la dureté et la tyrannie du sénat; elle est hideuse, à la cour de Tibère et de Néron, sous les traits de Séjan et de Narcisse.

L'aristocratie intermédiaire des sociétés modernes (2) nous

(1) Dès le tems des Gracques, les affranchis formaient presque entièrement ce qu'on appelait alors le *peuple* (*plebs.*)

(2) La noblesse de la peau, dans les colonies, a produit aussi son aristocratie moyenne. Les mulâtres sont en quelque sorte aux blancs et aux nègres ce que les affranchis et les bourgeois ont été pour les maîtres et les esclaves, pour les nobles et les roturiers.

Digitized by Google

offre aussi dans son histoire deux périodes, dont l'une, brillante et glorieuse, est féconde en hauts faits et en grands hommes, autant que l'autre, triste et décolorée, est pauvre en grands hommes et en belles actions.

La bourgeoisie, défendant la cause du tiers-état contre la noblesse, le clergé et le trône, dans les états-généraux, à l'Assemblée constituante, à la Convention, et sur les champs de bataille de la République et de l'Empire, depuis Lecoq et Marcel, jusqu'à Mirabeau, Robespierre et Napoléon ; la bourgeoisie représente alors l'affranchi romain aux beaux jours du tribunat et de la conquête du monde, commençant aux Gracques et finissant à Marius et à César. Mais dans les conseils du directoire, le sénat impérial, les chambres de la restauration, et plus près de nous encore, au milieu des grands événemens qui ont ébranlé ou qui menacent l'Europe, la bourgeoisie ressemble beaucoup plus à l'affranchi, jaloux de ses plaisirs et de son repos, ou n'ayant plus d'énergie que pour les intrigues et les révolutions de palais, depuis la vieillesse d'Auguste jusqu'à l'avénement de Constantin.

L'*affranchi* antique et le *parvenu* moderne ont encore cela de commun, qu'ils n'aperçoivent aucun progrès nouveau au-delà de leur propre élévation. L'un croit les masses humaines fatalement et perpétuellement condamnées à l'esclavage dont le poids a cessé de peser sur lui ; l'autre prononce avec hauteur et dédain que la classe innombrable des prolétaires est inévitablement et pour toujours destinée à travailler et à pâtir, à se plaindre et à payer. Tous les deux, ivres d'orgueil et saturés de jouissances, voudraient que le génie de l'humanité, satisfait de les avoir promus aux sommités sociales, s'endormît avec eux à ce faîte de leur puissance et de leur félicité. Ils lui demandent de suspendre son vol rapide, d'interrompre son œuvre d'émancipation ; puis, prenant leur désir pour un arrêt irrévocable, ils lui disent : *Tu n'iras pas plus loin !* et aux populations malheureuses: «N'attendez plus rien de lui : il a épuisé sur nous la faveur divine ; il a fait pour nous le dernier partage des lumières et des richesses,

Digitized by Google

de l'intelligence et du bonheur ; vous, soyez éternellement misérables, puisque c'est votre lot : il vous a donné ses derniers soulagemens, il vous a fait entendre ses dernières consolations! Plus d'illusions, plus de rêves de bien-être, plus d'espérances chimériques ; pour vous est écrit, sur le frontispice du temple de la liberté, le mot cruel que le Dante a placé sur les portes de l'enfer. »

L'esclave a obtenu cependant que cet arrêt fût cassé, et le prolétaire est en instance. L'issue du procès ne saurait être douteuse. Ici le passé répond de l'avenir, et la prophétie se présente comme un reflet éclatant de l'histoire.

Du reste les avocats de la bourgeoisie, en défendant à outrance une position politique entachée de privilége, en niant avec une audacieuse obstination, vis-à-vis du peuple, le progrès qu'ils attestaient si hardiment en face de la noblesse ; les avocats de la bourgeoisie, qui se persuadent trop facilement qu'il suffit pour être *modéré* de rester immobile entre ceux qui reculent et ceux qui avancent, prennent soin de démentir chaque jour eux-mêmes leurs prétentions au calme, à la prudence et à la sagesse, par la véhémence, l'aigreur et la colère dont ils ne savent pas assez se garantir dans leurs discours et dans leurs actes contre les opinions et les doctrines qu'ils accusent d'exagération. Cette contradiction d'ailleurs n'a rien qui m'étonne ; elle prouve seulement que les *furieux de modération*, selon l'expression spirituelle du général Lafayette, ne se sont pas bien rendu compte de leur situation quand ils se sont imaginés qu'ils formaient un parti intermédiaire, impartial, étranger aux passions extrêmes, et capable de dominer par la raison ou de maintenir en équilibre les sentimens et les intérêts les plus opposés.

Certes, je sais trop tout ce qu'il peut y avoir de conviction profonde dans les partis qui prêtent le plus aux attaques violentes, et l'amour-propre est ensuite trop ingénieux à se tromper lui-même sur son influence, et à prendre consciencieusement les insignes du patriotisme, pour que je refuse de croire à la bonne foi des hommes qui se flattent de travailler pour l'avenir en se

Digitized by Google

cramponnant au présent, et qui voient le salut de l'État là où tant d'autres ont marqué sa ruine. Oui, sans doute, les publicistes et les orateurs les plus décriés, les députés et les ministres les plus impopulaires, considérés en masse et comme représentant une doctrine politique, sont dominés plus souvent qu'on ne le pense par des vues d'ordre général ; et dans leurs naïvetés les plus bizarres, dans leurs paradoxes les plus révoltans, dans leurs combinaisons les plus mesquines, c'est encore pour la société qu'ils ont la prétention de parler et d'agir. Mais qu'importe après tout la moralité de leurs intentions, si leurs actions et leurs paroles peuvent avoir des conséquences funestes ? Calonne était contre-révolutionnaire de bonne foi en 1789 ; les prisonniers du fort de Ham l'étaient aussi en 1830 ; à leurs yeux la gloire et la prospérité du pays étaient étroitement liées au crédit et à la splendeur de l'aristocratie de la naissance. Après eux, M. Périer se regarde à son tour comme le dernier défenseur de l'ordre social ; le monde lui paraît reposer uniquement aujourd'hui sur l'aristocratie de l'argent, dont il croit les destinées attachées à sa propre fortune, et, n'apercevant que troubles, anarchie, dissolution, chaos, au delà de son existence ministérielle, il dirait volontiers, à l'imitation de de Maistre, si l'heure de la retraite venait à sonner pour lui : « Je m'en vais avec la France ; c'est s'en aller en bonne compagnie. »

La France néanmoins ne s'en ira pas mieux avec le Calonne de la bourgeoisie que l'Europe n'a fini avec le Caton du catholicisme. Mais comment se fait-il que la situation extrême où se trouvent, se reconnaissent et se sentent à chaque instant les partisans effrayés du *statu quo*, ne les fasse pas revenir de l'idée qu'ils constituent un parti médiateur ; ne leur révèle pas tout ce qu'il y a d'inexact ou de faux dans la qualification de *juste-milieu*, dont ils ont affecté de parer leur politique ?

Quand on est dévoré d'ennui et de soucis, forcé de rester nuit et jour sur la brèche, condamné à vivre dans une atmosphère de haine, réduit à prendre les passions les plus violentes pour con-

Digitized by Google

seillères, on devrait bien comprendre pourtant que ce n'est pas un rôle de *modérateur* que l'on joue sur la scène du monde, une opinion mixte que l'on représente, un parti conciliateur que l'on dirige. Après la disparition définitive de toutes les grandeurs du moyen âge, lorsqu'il ne reste plus, des supériorités de l'ancien régime, que de vaines ombres, des portraits de famille en lambeaux, et des titres ridicules sans autre valeur que celle de pompeux sobriquets, ce n'est pas contre ce simulacre d'aristocratie que les classes populaires peuvent avoir à lutter pour continuer l'œuvre de leur émancipation, mais plutôt contre l'aristocratie vivante qui, moyennant finance et sans autre droit que ses écus, absorbe tout dans la cité, fait la loi, applique la loi, exécute la loi. Comment donc, je le répète, investie ainsi de tous les pouvoirs, occupant tous les postes de l'État, disposant de la puissance sociale, de la fortune et de la force politique de l'administration; combattant seule, sur les marches du trône ou du haut de la tribune, sous la robe du juge ou avec l'épée du soldat, les prétentions populaires : comment la bourgeoisie, ainsi placée au point le plus élevé de la société, et défendant avec amertume ou violence tout ce qu'il y a encore de vivace dans les priviléges et les vanités du passé, peut-elle assez méconnaître sa situation véritable pour s'appeler complaisamment *le parti de la modération?* Ses opinions et ses intérêts deviennent de plus en plus incompatibles avec ce titre; et c'est même par la nature bien tranchée, par la nature aujourd'hui extrême de ces intérêts et de ces opinions, et par leur opposition directe et profonde aux innovations que l'on réclame de toutes parts en faveur des classes inférieures; c'est par cet antagonisme flagrant que s'explique et s'excuse l'irritation permanente des *docteurs*, des *sages*, des *modérés* de notre époque.

Il n'y a en effet de modération possible, de modération franche et positive que pour les hommes qui, comprenant les besoins du présent et prévoyant les exigences de l'avenir, entrent prudemment et généreusement dans la voie des améliorations, et ne

Digitized by Google

font consister leur sagesse qu'à graduer le perfectionnement que d'autres voudraient précipiter. Mirabeau, Barnave, Lafayette et Bailly furent des *modérés* entre Maury et Pétion, entre Cazalès et Buzot, entre Despréménil et Robespierre ; car, partisans non équivoques de la révolution dont ils avaient été les premiers héros, ils ne cherchaient qu'à tempérer et non à étouffer l'élan des esprits vers de meilleures destinées. Les Girondins aussi, Condorcet, Vergniaud, Brissot et Roland, furent des *modérés* entre les royalistes-constitutionnels et les jacobins de *la Montagne*. Mais il faut appliquer un autre nom à ce parti opiniâtre qui, sans aimer précisément l'ancien régime, ne vit les progrès de la révolution qu'avec effroi ou répugnance; qui s'efforça de réduire le mouvement régénérateur de 1789 à une simple modification des institutions de l'ancienne monarchie ; et qui, dans les tems voisins du 14 juillet, sur les décombres fumans de la Bastille, osa jeter les germes de *l'anglomanie*, dont, après quarante ans, la France n'est pas encore délivrée. Comme les traditions et les erremens de ce parti ont été soigneusement recueillis par l'orgueilleuse coterie qui, aujourd'hui même, sous les couleurs d'une fausse modération, exerce une si déplorable influence sur notre pays, il ne sera pas inutile de prendre à sa naissance, et de suivre jusqu'à sa domination actuelle, une école politique tout aussi *effrayée* en 1832 qu'en 1789 des mots de changemens, de progrès et de réforme, et qui, à travers les beaux jours de l'Assemblée constituante, les orages de la Convention, les oscillations du Directoire, la gloire de l'empire et les tentatives rétrogrades de la restauration, toujours plus occupée de ralentir que de favoriser l'esprit révolutionnaire, n'a jamais cessé de conspirer, en haine de l'égalité, pour l'établissement d'une aristocratie bâtarde, moins justifiable et plus odieuse dans ses prétentions que la noblesse de la légitimité.

Digitized by Google

LES MONARCHIENS ET LES DOCTRINAIRES.

Après ce que j'ai dit de la conviction et de la bonne foi des orateurs et des ministres, des publicistes et des hommes d'état que l'opinion publique fait impitoyablement comparaître devant son tribunal pour les flétrir, et qui semblent d'ailleurs le plus justement condamnés, on s'attend bien que, dans le tableau historique que je vais rapidement esquisser, je ne chercherai point à flatter les passions ni à caresser les erreurs dont les *anglomanes* et les *doctrinaires* peuvent être l'objet, et que toutes les fois qu'il y aura de la sévérité dans mon langage, elle ne s'appliquera qu'à des idées et à des actes qui me paraîtront dangereux ou funestes pour mon pays, indépendamment du mérite et de la moralité des individus.

Oui, sans doute, je repousse sans indulgence et sans réserve les doctrines semi-libérales au nom desquelles, en 1830 comme en 1789, on a voulu arrêter le développement d'une grande révolution, mettre le peuple en dehors du progrès social, le frustrer des fruits de son courage, et pondérer les pouvoirs au profit d'une nouvelle classe de privilégiés. Mais je n'oublie pas non plus que ces doctrines ont été professées par de grands citoyens, tels que Mounier et Camille Jordan, et qu'elles ont séduit le génie lui-même dans la personne de madame de Staël. Si donc, pour être historien fidèle, je suis amené à signaler des faits capables d'attirer sur leurs auteurs le blâme de leurs concitoyens, il n'en sera pas moins incontestable, pour quiconque me lira sans prévention, que ce n'est point là le but que je me propose; et je proteste d'avance contre le soupçon de n'avoir entrepris cette biographie sommaire que pour fournir un aliment aux haines de parti et des armes à la satire. Ce que je désire avant tout, c'est de justifier, par des preuves contemporaines et vivantes, les considérations générales que j'ai présentées sur les doctrines mitoyennes et les aristocraties intermédiaires ; c'est de faire ressortir tout

Digitized by Google

ce qu'il y a de rétrograde, de violent et d'extrême dans la position naturelle de certaines classes, qui se croient follement assises au milieu de la société, se disent *modérées* en dépit de leurs convulsions journalières, et ne s'aperçoivent pas qu'elles revendiquent, en hurlant, le sacerdoce de la *médiation*. Plus les souvenirs que je vais exhumer accuseront des hommes recommandables par leurs talens, leurs lumières et leurs vertus, plus il sera démontré que c'est une voie bien fausse, bien périlleuse et bien funeste, que celle où les vertus, les lumières et les talens, perdus pour l'humanité et sans titre à la reconnaissance publique, ne peuvent pas sauver ceux qui les possèdent des plus graves écarts, ni les préserver de la haine et de la malédiction des peuples.

Le premier comité de constitution que l'Assemblée nationale choisit dans son sein, peu de jours après le serment du Jeu de Paume, fut le véritable berceau politique des partisans du système anglais, vulgairement appelés *doctrinaires* depuis la restauration.

C'est là que Mounier, Lally-Tollendal, Malouet, Talleyrand, l'abbé de Montesquiou et quelques autres, voulurent jeter les fondemens d'une monarchie tempérée, dans laquelle, sans rien retrancher du faste et des prestiges de la couronne, le pouvoir royal devait être limité par l'intervention de deux chambres législatives, dont l'accès n'aurait été permis qu'aux classes supérieures et moyennes, qui auraient ainsi exercé la souveraineté concurremment avec le trône, et à l'exclusion perpétuelle du peuple.

Cette opinion était partagée par plusieurs ministres, et notamment par Necker et par Montmorin : par Necker, dont madame de Staël recueillit si soigneusement l'héritage, pour le transmettre à son gendre, M. le duc de Broglie, qui le défend chaque jour avec une religieuse persévérance ; par Montmorin, qui avait alors à ses côtés pour confident et pour faiseur l'académicien Suard, dont la porte, fermée sous la terreur à Condorcet proscrit, s'ouvrit plus tard à la littérature aristocratique qui conspira contre la

Digitized by Google

république, servit l'empire pour le trahir, et fonda la coterie du *canapé* pour régenter la restauration.

Une protection plus haute que celle des deux ministres principaux était encore assurée aux anglomanes : c'était celle de Monsieur, comte de Provence, qui depuis, sous le nom de Louis XVIII, a tant fait prôner sa haute sagesse par les écrivains de ce parti, à l'occasion de sa Charte octroyée. Monsieur avait trop de lumières pour ne pas reconnaître la nécessité de certaines réformes dans l'administration de l'État; mais il redoutait pardessus tout l'innovation, et il tenait fortement à ce que les changemens devenus indispensables ne portassent pas atteinte aux institutions fondamentales et à l'antique constitution de la monarchie française. Cette préoccupation s'était manifestée dès 1787 à l'assemblée des notables, lorsque, présidant le premier bureau, surnommé *le Comité des Sages*, ce prince, entendant citer ce vers de la tragédie de Strafford :

La couronne a ses droits, mais le peuple a les siens,

avait répondu par cet autre vers de la même pièce :

Renverser un État n'est pas le réformer.

Du reste, cette disposition à voir un bouleversement dans toute modification importante n'appartient pas seulement au comte de Provence. Elle formait, au contraire, et elle forme encore aujourd'hui le caractère distinctif du parti dont j'ébauche l'histoire, et sur lequel ce prince n'a cessé d'exercer un haut patronage, depuis 1789 jusqu'à sa mort, à travers toutes les vicissitudes d'une double émigration et d'un double règne.

Ainsi, ce fut dans la crainte de *renverser* l'État, au lieu de le *réformer*, que Malouet et Mounier ne cédèrent qu'avec tiédeur et réserve à l'enthousiasme de la nuit du 4 août, et qu'ils repoussèrent l'abolition des droits féodaux, sans indemnité préalable, comme un attentat au droit de propriété.

Digitized by Google

Ainsi, la même crainte domina Mounier et Lally-Tolendal, lorsqu'ils s'exilèrent l'un et l'autre de l'Assemblée nationale et du sol de la France après les journées d'octobre. Seulement on peut croire que le rejet de leur plan de constitution ne fut pas étranger à cette démarche. Les blessures d'amour-propre et le dépit ont toujours exercé une grande influence sur ce parti, dont la susceptibilité est en raison directe de ses prétentions et de son orgueil.

Les mêmes causes, c'est-à-dire la vanité blessée et la peur de trop enlever à l'ancien régime et de trop donner à la révolution, les mêmes causes déterminèrent Necker à la retraite. Le mémoire que ce ministre adressa aux représentans de la nation, en quittant le timon des affaires et en s'éloignant de Paris, suffit pour constater combien le patriotisme de ces *premiers modérés* était subordonné aux inspirations et aux exigences de leur personnalité. Il s'agissait de sauver la révolution par une émission d'assignats jusqu'à concurrence de la valeur des biens nationaux. Necker combattit cette mesure, et quand il vit qu'elle allait être adoptée malgré son opposition, il abandonna brusquement le ministère, et s'achemina vers la Suisse en jetant des paroles aigres et décourageantes sur le pays qui lui avait confié ses destinées. C'est alors que Mirabeau, impatient de punir une boutade d'égoïsme et de vanité qui pouvait devenir fatale à la France, s'écria dans sa réplique aux modérés Dupont de Nemours et Talleyrand, amis du ministre déserteur : « Quel n'a pas été mon étonnement d'entendre ce mémoire, qui semble d'un bout à l'autre vouloir ôter tout crédit aux moyens d'alléger la dette publique, d'arracher les affaires par une nouvelle résolution à cette langueur qui nous tue! Tout ce mémoire repose sur l'avilissement présagé de nos assignats, et ne renferme pas un mot qui rende une justice ferme et encourageante à cette valeur. Tous les pronostics de décadence applicables au plus vil des papiers-monnaie, y poursuivent notre numéraire territorial. Certainement, si nous eussions eu besoin d'un écrit pour faire entrevoir

Digitized by Google

à la nation le prochain rétablissement de la fortune publique, pour développer à tous les yeux l'étendue et la certitude de nos ressources; pour faire marcher par une impulsion d'espérance et de courage toutes nos affaires vers un amendement si désiré, nous aurions attendu un tel écrit de celui qui était à la tête de nos finances: c'est lui aujourd'hui qui vient assembler les premiers nuages sur la carrière que nous devons parcourir!.. Qu'est-ce donc qu'on prétend par ces cris d'alarme? Celui qui les pousse est-il, quelque lumière qu'on lui accorde, un raisonneur si sûr qu'on ne puisse sans malheur s'écarter de ses opinions?» C'est en effet ce que croyait Necker, et cette confiance excessive en lui-même, cette présomption démesurée, n'a pas été répudiée par ses héritiers politiques. Mais que penser d'un homme ou d'un parti qui, se jugeant nécessaire, indispensable au salut du pays, dépose le gouvernail et porte à l'étranger cette haute estime de lui-même et les sentimens d'une capacité *introuvable?* Je dis *un parti*, car Necker ne fut pas le seul fuyard parmi les sectateurs de la constitution anglaise, après la défaite du comité dont ils avaient dirigé les travaux. Nous avons déjà vu que Mounier et Lally avaient quitté la France. Monsieur en fit autant; et tandis que les anglomanes les plus illustres émigraient ainsi, les uns pour aller bouder paisiblement leur patrie dans quelque coin solitaire, les autres pour ameuter l'Europe contre elle, des têtes moins altières et moins inflexibles, des esprits plus faciles et plus souples restaient dans la lice pour épier les combattans et pour préparer de longue main le triomphe de l'émigration et des monarchiens sur la double ruine des opinions extrêmes. De ce nombre fut l'abbé de Montesquiou, dont les machinations souterraines durèrent jusqu'aux événemens du 10 août, et qui montrait tant de finesse et d'habileté pour l'intrigue que Mirabeau disait de lui: « Méfiez-vous de ce petit serpent, il vous séduira. »

Talleyrand demeura aussi attaché à la conspiration intérieure. Après avoir suivi jusqu'au bout la session de l'Assemblée constituante, il se fit nommer administrateur du département de la

Digitized by Google

Seine, et voulut, jusque sous la Convention, obtenir la faveur des puissans du jour, pour s'immiscer dans le gouvernement.

A peu près à la même époque, c'est-à-dire vers la fin de l'Assemblée législative, on trouve déjà parmi les membres du conseil municipal de Paris, un jeune homme encore obscur, malgré son dévouement aux monarchiens et aux Bourbons, mais dont la célébrité devait éclipser un jour toutes les réputations, dans les fastes de l'aristocratie doctrinaire et du royalisme-constitutionnel : c'est avoir nommé M. Royer-Collard.

Sous la république, M. Royer-Collard et son ami Suard parvinrent à dérober leurs menées monarchiques aux inquisiteurs du comité de sûreté générale, et ils échappèrent par leur adresse et leur silence aux agens de la terreur.

Après le 9 thermidor, les conspirateurs du dehors vinrent rejoindre ceux de l'intérieur. Le 13 vendémiaire ne les corrigea pas. Le parti *modéré* afflua dans le conseil des Cinq-Cents et dans les clubs; la jeunesse dorée lui servit de milice. L'abbé de Montesquiou et Talleyrand reparurent; Talleyrand, que la fille de Necker avait recommandé au directoire. Mais bientôt une scission éclate entre madame de Staël et les anciens amis de son père. De la réunion royaliste de Clichy, cette femme célèbre passe dans les rangs des patriotes, et se réunit au club de Salm, où Benjamin-Constant faisait ses premières armes. Talleyrand suit l'exemple de sa protectrice; ils deviennent tous les deux les auxiliaires du pouvoir qui proscrit leurs amis; au 18 fructidor, ils sont pour le directoire qui bannit et déporte Suard, Royer-Collard, Boissy-d'Anglas, Becquey, Barbé-Marbois, Camille-Jordan et une foule de partisans de la monarchie ou de serviteurs des Bourbons. Madame de Staël et Talleyrand n'ont point abjuré néanmoins leurs principes monarchiques, ni leur prédilection pour l'oligarchie anglaise; mais ils jugent mieux que d'autres l'état moral de la nation et de l'armée, et, désespérant du rétablissement prochain de l'ancienne dynastie, ils vont chercher ailleurs, et dans telles combinaisons que les circonstances feront

Digitized by Google

éclore, la possibilité de réaliser leurs projets et leurs vœux aristocratiques. Écoutez plutôt Talleyrand professer avec audace, au sein de la république, la politique mitoyenne qu'il n'avait pu faire triompher sous la royauté constitutionnelle. Il fait désormais du *juste-milieu* dans la révolution, ne pouvant plus en faire dans la monarchie; il invente la fameuse bascule, au moyen de laquelle on se débarrasse alternativement des partis contraires qui importunent le pouvoir; il propose de déporter sur les côtes africaines, sous prétexte de colonisation, les enthousiastes de la démocratie et les fidèles de l'ancien régime.

« Il faut, dit-il dans un mémoire qui fut lu à la réunion de Montmorency, ainsi que dans une séance de l'Institut du mois de messidor an v, il faut se préparer à établir des colonies nouvelles; *notre situation intérieure rend un déplacement d'hommes nécessaire.* Ce n'est pas une punition qu'il s'agit d'infliger, mais un appât qu'il faut présenter; et combien de Français doivent naturellement adopter l'idée d'un établissement dans des contrées éloignées! combien en est-il pour qui un ciel nouveau est devenu un besoin !.... *Cette multitude de malades politiques, ces caractères inflexibles qu'aucun revers ne peut plier, ces imaginations ardentes qu'aucun raisonnement ne ramène....., tel pour qui la France constituée est trop agitée, tel pour qui elle est trop calme; ceux enfin qui ne peuvent se faire à des égaux, et ceux qui ne peuvent se faire à aucune dépendance.* »

Ce mémoire fut une espèce d'introduction à l'expédition militaire qui devait ensevelir l'élite des phalanges républicaines sur les bords du Nil, et faire courir au vainqueur de l'Italie la chance de trouver un tombeau au pied des Pyramides. Mais n'est-il pas remarquable qu'après plus de trente ans de ruses, d'intrigues et de manœuvres dans les conciliabules des factions et de la diplomatie, le conseiller du directoire ait vu appliquer son ingénieuse conception d'un bannissement indirect aux prolétaires héroïques de juillet, par le gouvernement même qui leur devait son existence? n'est-il pas remarquable qu'après tant de vicissi-

Digitized by Google

tudes, le *juste-milieu* nous montre, parmi ses coryphées actuels, le vétéran de la bascule politique ; un homme que Briot accusait, sous le directoire, de tous les malheurs de la patrie ! un homme que Napoléon, par respect pour l'opinion publique, n'osait pas comprendre dans l'amnistie des cent-jours ! un homme, que Wellington et Londonderry couvraient, il y a peu de jours encore, de l'égide de leur vieille amitié ! un homme enfin dont le Juvénal de notre époque a pu dire, *que Dieu devrait inventer un nouveau pardon pour le sauver !* (1)

Toutes les vues de cet homme, tous les désirs que son mémoire avait laissé percer ne furent pourtant pas réalisés. Le soldat d'Arcole trompa les prévisions du machiavélisme directorial. Après avoir, selon l'expression du poète,

Des palmes du Liban couronné sa patrie,

il vint un jour demander compte des destinées de la France à ceux qui l'avaient cru mort ; et quand sa gloire eut éclipsé toutes les gloires, sa volonté courbé toutes les volontés, on vit les aristocrates de toutes les couleurs, les modérés de toutes les nuances, *fructidorisans* et *fructidorisés*, accourir et s'empresser autour du nouveau maître qui allait dispenser les rangs, les emplois, les honneurs, la fortune. Madame de Staël et Talleyrand retrouvèrent l'abbé de Montesquiou, Royer-Collard, Camille Jordan, Mounier, etc. Mais le système impérial était marqué au coin d'une trop grande partialité pour les militaires, il comprimait trop la parole et la pensée, il tenait trop du peuple et de la révolution, malgré ses formes despotiques, pour ne pas mécontenter des personnages politiques qui avaient besoin par-dessus tout de parler et d'écrire, et qui repoussaient ensuite avec dédain, comme un symptôme de nivellement, tout ce qui portait l'empreinte de l'égalité. Madame de Staël fut la première à prendre

(1) Barthélemy, *Némésis* du 22 janvier 1832.

Digitized by Google

une attitude hostile; des motifs personnels l'y entraînèrent. Entre autres sujets de plainte, on assure qu'elle avait été blessée dans sa piété filiale par Napoléon, qui, à son passage en Suisse, ayant voulu voir Necker, avait porté sur lui le jugement qu'on a appliqué depuis à d'autres chefs de la doctrine, et ne l'avait considéré, selon sa propre expression, que comme *un régent de collége bien lourd et bien boursouflé*.

Mais tous les admirateurs de l'oligarchie anglaise, tous les agens secrets des Bourbons, quoique fortement disposés par des vues d'ambition et d'orgueil, ou même par la constance de leurs principes et de leurs affections politiques, à renverser le militarisme démocratique de l'empire, n'imitèrent pas néanmoins la hardiesse et la franchise de madame de Staël. Si le comité royaliste continua de miner le trône de Napoléon, il sut si bien cacher son zèle pour *la légitimité*, que la plupart de ses membres les plus influens, Royer-Collard, Becquey, l'abbé Louis, etc., se maintinrent sans difficulté au service de l'*usurpation*. Ce ne fut qu'aux jours funestes où vint à pâlir l'astre de Marengo et de Wagram, qu'enhardis par le voisinage, ou favorisés par la présence de l'étranger, ces infatigables conspirateurs laissèrent apercevoir le fil de leurs longues trames. Talleyrand s'était rallié à eux : il devint le premier ministre de la restauration. L'abbé Louis, ex-diacre de l'évêque d'Autun à la messe solennelle de la première fédération, et dont la conduite politique n'avait jamais été que le reflet de celle de ce fameux machinateur; l'abbé Louis eut le portefeuille des finances, ce qui lui fournit l'occasion d'imposer à la France le paiement des dettes de Coblentz et d'Hartwell. L'abbé de Montesquiou fut chargé du département de l'intérieur, où il s'occupa très-activement de l'*épuration administrative*, comme son ami Suard dirigea l'*épuration académique*, qui en leva Grégoire, Lakanal et Garat à l'Institut. Malouet prit place à la marine, Becquey et Royer-Collard furent nommés conseillers-d'état et directeurs généraux, et l'on entendit ce dernier vanter un jour, dans un discours public, l'université impériale, au sein

Digitized by Google

de laquelle il avait siégé, *d'avoir trompé l'ambition insensée de Napoléon, dont elle fut, disait-il, l'entreprise la plus imprudente.*

A côté de l'abbé de Montesquiou commençait cependant à paraître et s'agitait déjà vivement un jeune homme qui s'était fait connaître depuis peu d'années par des travaux et des succès littéraires. M. Guizot, trop à l'étroit dans les colonnes du *Publiciste*, dans les pages du *Mercure* et dans les feuilletons de la *Gazette*, brûlait de franchir les barrières de la république des lettres, et de déployer sur un plus vaste théâtre tout ce qu'il y avait d'ardeur et de puissance rationnelle dans sa tête. Il voulut faire de la politique, et il débuta, comme secrétaire général, auprès du ministre qui eut le plus de destitutions à prononcer, et qui parvint à enchaîner la presse à peine libre, sous prétexte que *prévenir* était synonyme de *réprimer*, et que dès lors la CENSURE n'avait rien de contraire à la *Charte*.

La *Charte!* Toute l'histoire du juste-milieu, des doctrinaires et de l'aristocratie bourgeoise, depuis quarante ans, est renfermée dans ce seul mot. Louis XVIII, entouré des *monarchiens* de l'Assemblée constituante et du Conseil des Cinq-cents, heureux de se retrouver parmi les vétérans du *modérantisme* et de l'*anglomanie*, s'était empressé de réaliser, avec le double appui de la Providence et des rois coalisés, tous les anciens rêves du comte de Provence. La Charte, liée à l'ancien régime par son origine, admettait tout juste de la révolution ce qu'il en fallait pour restreindre les prétentions exagérées des absolutistes des hautes classes, et pour associer *libéralement* les classes moyennes au monopole des faveurs et des droits politiques.

Pourquoi Mounier et Necker (1) n'avaient ils pas assez vécu pour

(1) Il est juste pourtant de faire remarquer que Mounier et Necker, malgré leurs opinions modérées et leur prédilection pour la constitution anglaise, se trouvèrent un instant à la tête du parti populaire, et furent les provocateurs des réformes et les interprètes des doctrines, qui avaient alors un caractère fort avancé, en présence des abus et des institutions de l'ancien régime. Mounier avait été

Digitized by Google

assister à ce triomphe complet de leurs idées? comme ils auraient célébré, eux aussi, la sagesse profonde que le ciel, secondé par les cosaques, venait de couronner miraculeusement pour fermer l'abîme des révolutions ! comme ils auraient parlé avec enthousiasme de l'*auguste auteur de la Charte!* Mais le tribut d'encens et de louanges qu'une mort prématurée les empêcha de payer au *prince législateur* dont ils avaient été les premiers conseillers; ce tribut fut largement servi par d'autres, par leurs héritiers, par leurs enfans. Madame de Staël, qui avait affecté un silence si étrange à l'égard de Napoléon, dans son livre *de l'Allemagne*, eut des paroles flatteuses pour Louis XVIII, qui, à son retour de Gand, lui fit, dit-on, remettre les deux millions que Necker avait déposés au trésor, et dont la restitution avait été refusée par les gouvernemens antérieurs. M. le duc de Broglie et M. le baron Mounier, dignes représentans des plus célèbres *pondérateurs* de 1789, ne manquèrent pas non plus de s'émouvoir et de tressaillir de reconnaissance pour *le roi philosophe* qui avait comblé, par l'octroi d'une charte, les derniers vœux de leurs pères et les premiers souhaits de leur enfance. Ils furent promus l'un et l'autre aux fonctions les plus élevées de l'État, et revêtus des dignités les plus éminentes.

---

l'ame des assemblées de Vizille et de Romans; Necker voulut, à l'exemple de Turgot, établir l'*impôt territorial*, et l'on ne peut pas oublier que le Tiers-État lui dut sa double représentation et le vote par tête, innovation qui entraîna la révolution tout entière.

Ces deux hommes reculèrent trop tôt, sans doute, devant leur propre ouvrage, et ils manquèrent à leur gloire, en cédant, dès le début de leurs travaux constitutionnels, soit à la peur de la démocratie, soit aux suggestions de la vanité blessée. Mais quelle qu'ait été leur erreur, il n'en est pas moins vrai qu'ils purent professer, en 1788, et au commencement de 1789, des idées éminemment progressives pour cette époque, bien qu'elles soient essentiellement rétrogrades aujourd'hui. Selon les tems, le même système peut avoir pour champions des géans ou des pygmées. C'est là une conséquence nécessaire de la perfectibilité des sociétés humaines.

Digitized by Google

Ce fut donc le constitutionalisme anglais, et non le royalisme pur, qui s'empara de la restauration de 1814. Ce fut le parti modéré qui présida partout à la première réaction contre les employés de la république et de l'empire ; ce fut la faction intermédiaire qui garrotta la pensée, qui ouvrit les portes de la France aux Suisses, qui plaça le goupillon sous le patronage de la police, et qui donna le signal des tentatives contre-révolutionnaires en provoquant l'érection du monument de Quiberon, et en faisant déclarer implicitement l'état *spoliateur* par la *restitution* des biens invendus des émigrés ; ce fut en un mot la coterie des *équilibristes* qui rendit inévitable et qui amena la crise du 20 mars ; cette coterie qui, si elle tient un peu de la révolution *par le côté spéculatif*, se rattache beaucoup plus à l'ancien régime *par le côté pratique*, par les mœurs, les manières, l'ambition, la vanité et la fortune.

Après les cent-jours, le pouvoir resta aux mêmes mains. Talleyrand, Pasquier, Louis envahirent les ministères; M. Guizot fut encore secrétaire général, et ces hommes de modération qui plus tard repoussèrent avec tant d'indignation le vénérable Grégoire, faussement accusé de régicide, accueillirent alors parmi eux et reçurent dans leur intimité *le véritable régicide Fouché*.

Voyons-les maintenant à l'œuvre.

Qui signa les listes de proscription du 24 juillet? qui garda le silence pendant plusieurs mois sur les assassinats du midi? qui laissa rappeler à l'ordre M. d'Argenson, sans l'appuyer dans sa courageuse dénonciation? qui accepta des traités déshonorans pour la France? qui élabora et fit adopter des lois d'exception contre la liberté de la presse et la liberté individuelle? qui ressuscita les cours prévôtales? qui osa imaginer de proposer une loi de bannissement sous la forme d'une amnistie? qui fit instruire le procès du maréchal Ney? qui dirigea les poursuites contre Labédoyère? qui tenait les balances de la justice et le glaive des lois, quand les frères Faucher furent égorgés sans défense, quand Bonnaire et Travot succombèrent, quand Gruyère et Chantran furent immolés? qui versa le sang pour réprimer des

Digitized by Google

insurrections dans lesquelles on rencontrait toujours l'action souterraine de la police? qui envoya par le télégraphe, en Dauphiné, l'ordre de faire *tuer sur-le-champ* de malheureux paysans qui s'étaient laissés noblement entraîner par les souvenirs glorieux de l'empire et par la vue du drapeau tricolore? qui fut l'ame du système terrible dont Canuel et Donadieu n'ont été que les bras? qui, en un mot, gouverna la France, du 8 juillet 1815 au 5 septembre 1816?....

Demandez-le aux ministres Talleyrand, Pasquier, Barbé-Marbois, Louis, Lainé et Decaze; aux directeurs généraux, conseillers-d'état, maîtres des requêtes, etc.; Becquey, Royer-Collard, Beugnot, Mounier, Guizot, etc.! ils vous répondront, ou je répondrai pour eux :

Les modérés! toujours les modérés!

L'ultra-royalisme, en effet, n'eut à cette époque que deux ministres qui lui fussent dévoués dans les conseils de la couronne, Clarke et Vaublanc; et il est même remarquable qu'avec une majorité immense dans la chambre des députés, circonstance qui est ordinairement décisive dans le régime représentatif pour donner à un parti l'investiture des ministères, il ne put jamais arriver au pouvoir, dont M. Decaze et sa clientèle naissante obstruaient toutes les avenues. Seulement, pour calmer un peu son effervescence et son impétuosité, et pour le dédommager aussi de la privation des portefeuilles, on lui passa les vengeances populaires et les vexations locales. Dieu sait comment il usa de cette concession!

Cette situation d'un gouvernement constitutionnel, sans majorité parlementaire, était trop anormale pour ne pas forcer le monarque à opter entre les deux nuances du parti royaliste, de manière à donner au pouvoir une action indépendante et homogène. Louis XVIII se prononça pour les modérés, qui conservèrent le ministère et firent dissoudre la Chambre. Les nouvelles élections confirmèrent le choix de la couronne; le système de M. Decaze sortit triomphant de la lutte.

Digitized by Google

Mais comme la victoire avait été vivement disputée, il fallut songer alors à la rendre plus sûre et plus facile dans l'avenir. On s'occupa donc d'une loi électorale qui laissât moins de chances à la haute aristocratie, et qui fît passer l'influence politique aux classes moyennes, soutiens naturels du parti intermédiaire qui avait en main les rênes de l'État. Ce parti comptait dans son sein des théoriciens et des praticiens, des raisonneurs et des hommes d'affaires, des métaphysiciens et des administrateurs, des penseurs et des intrigans, des faiseurs d'abstraction et des faiseurs de coups d'état, Royer-Collard et Talleyrand, Guizot et Decaze, de Broglie et Pasquier. Les faiseurs d'abstraction on été désignés depuis catégoriquement sous le nom de *doctrinaires*. Ils ne formaient encore qu'une petite coterie, qui était née, dit-on, dans le salon du vieux Suard, des débris de l'ancienne anglomanie, et dont les membres pouvaient tenir sur un *canapé*.

On les reconnaissait au moindre geste et à la première parole. Ils affectaient la sagesse, la dignité, la profondeur. Leur langage était souvent obscur, toujours prétentieux; leur ton sec et pédagogique, et quelquefois aussi empreint d'aigreur et d'amertume. Psycologues et publicistes également ténébreux, on eût dit qu'ils visaient à rendre creuses, inintelligibles et énigmatiques la science de l'individu et la théorie de la société, portant sur les bancs de l'école et à la tribune la manie du *transcendantalisme* et la fureur du *juste-milieu*; partisans de l'*éclectisme* en philosophie et de la *bascule* en politique; aimant enfin à cheminer orgueilleusement dans les régions supérieures, et à travers des nuages, sans perdre toutefois le goût du *positif* et des *réalités* du pouvoir.

Pour abattre les prétentions et tromper les espérances de l'ultra-royalisme qui menaçait toujours d'envahir les premières marches du trône, les doctrinaires se rattachèrent d'abord à la fameuse loi du 5 février 1817, sur les élections. Mais lorsque cette loi eut fait entrer à la Chambre des députés des noms hostiles à la restauration, des hommes trop populaires, des libéraux trop ardens et soupçonnés de répugnance pour les institutions aristocratiques,

Digitized by Google

même empruntées à l'Angleterre, oh! alors le *canapé* se sentit ébranlé sur sa base; il tressaillit de dépit et d'effroi, et une guerre à mort fut jurée à la constitution électorale dont on faisait dépendre le salut de l'État peu d'années auparavant. Nouveaux Brutus, M. Decaze et ses amis firent taire en cette occasion leur tendresse et leur orgueil paternels; ils étouffèrent sans pitié le fruit de leurs premières conceptions, pour enfanter le *double vote*. Il est juste de dire que l'abbé Louis refusa d'entrer dans cette conspiration liberticide, et qu'il se sépara des doctrinaires pour partager la disgrâce de deux ministres patriotes, vieux soldats de la république et de l'empire, Gouvion-Saint-Cyr et Dessoles.

Mais toute l'habileté des coryphées de la bascule et des faiseurs de la police, et toute la profondeur et la subtilité des oracles de la métaphysique ne purent établir encore ce *juste-milieu* tant recherché, qui devait écarter à la fois Villèle et Manuel. Les doctrinaires se trouvèrent surpris un jour par un événement qui déconcerta tous leurs projets; ils furent emportés loin des affaires, et rejetés dans l'opposition, par le mouvement rétrograde dont l'assassinat du duc de Berry devint le prétexte et le signal.

Ils ne manquèrent jamais cependant de montrer combien ils étaient fidèles à leurs anciennes affections et à leurs vieilles haines; combien ils tenaient à leurs idées et à leurs petites passions; combien leur alliance avec les libéraux était précaire, superficielle et fortuite. Lors de l'expulsion de Manuel, par exemple, M. Royer-Collard, tout en s'élevant contre la proposition inconstitutionnelle des réacteurs du côté droit, qui étaient alors ses adversaires les plus violens, ne laissa pas que d'exprimer un blâme sévère sur l'explication courageuse et irréfragable que l'orateur patriote avait donnée de la mort de Louis XVI, en l'attribuant aux conspirations intérieures et aux manœuvres extérieures de l'aristocratie. C'était encore là le conflit perpétuel de la révolution et des Bourbons, et M. Royer-Collard, qui a toujours boudé la révolution, aimait par-dessus tout les Bourbons.

Digitized by Google

Son langage devait donc porter le cachet de ce double sentiment. Manuel n'oublia pas d'en faire la remarque: « Si l'un de mes défenseurs, dit-il, égaré sans doute par d'anciennes préventions, a laissé échapper quelques mots d'improbation au moment où je viens braver tant de fureur, je puis dédaigner *un acte de faiblesse ou de rancune.* »

Sous le triumvirat de MM. de Villèle, Corbière et Peyronnet, les doctrinaires, réduits au silence, condamnés à l'inaction, et consignés en quelque sorte dans les salons de la *bonne compagnie*, gardèrent tranquillement leurs arrêts. On assure pourtant que quelques-uns d'entre eux furent consultés sur les moyens de restreindre la liberté de la presse, et que ce recours à leur expérience et à leurs lumières ne resta pas sans effet. Quoiqu'il en soit, la coterie conserva ostensiblement sa position hostile vis-à-vis de la faction jésuitique, et obtint par là une quasi-popularité. Les choses en vinrent au point, et la France se trouva avoir tellement reculé vers l'ancien régime, sous l'empire de la septennalité, de la *loi d'amour*, des substitutions et du sacrilége, que les provocateurs du double vote, malgré les souvenirs du retour de Gand, sous la bannière de l'étranger, malgré les traces toutes saignantes des lois d'exception de 1815 et des dragonades de 1820, se virent tout à coup métamorphosés en libéraux ardens et presque soupçonnés de jacobinisme.

Alors M. Royer-Collard fut nommé dans sept colléges, et le nom de M. Guizot sortit aussi de l'urne électorale. Le pays s'était éveillé au bord de l'abîme où le conduisait le parti rétrograde, et dans son épouvante et son indignation contre les exagérés du royalisme, il ne trouva rien de mieux à faire que de se livrer aux constitutionnels modérés: ce fut le règne de M. de Martignac. Il s'entoura des doctrinaires, qui désertèrent volontiers le *canapé* pour s'asseoir au banc des ministres et sur le fauteuil de la présidence. Que firent-ils, cependant, ainsi parvenus à leur apogée? Ce qu'ils avaient fait en 1815 et en 1820, ce qu'ils ont fait depuis en 1830, ce qu'ils font encore en 1832. Ils combattirent

Digitized by Google

toutes les mesures progressives, et tâchèrent de faire pénétrer l'esprit oligarchique dans toutes les parties de l'ordre politique, dans l'administration des départemens et des communes. L'opinion publique, qui les avait poussés au pouvoir, et pour laquelle ils n'avaient plus que des rigueurs ou des mépris, s'éloigna d'eux et les accusa d'aveuglement et d'ingratitude. Les absolutistes et le parti-prêtre, qui avaient toujours l'oreille du roi, et qui guettaient les fautes de leurs ennemis pour en profiter, s'aperçurent bientôt, et s'applaudirent vivement de la désaffection et du discrédit qui succédaient à la faveur passagère de ces nouveaux *monarchiens*. Quand il fut bien évident que le ministère Martignac n'avait pu prendre racine dans la nation, qu'il n'avait fait qu'assoupir le patriotisme et que manifester son impuissance, le ministère Polignac dut croire que l'heure de se montrer était venue, et il fit brusquement son apparition solennelle, le 8 août 1829. M. Royer-Collard, surpris d'apprendre à son lever par *le Moniteur* la déconfiture de l'*ordre légal*, dont il avait juré et espéré *la perpétuité*, s'écria que c'était *un effet sans cause*. M. Royer-Collard oubliait en ce moment l'incertitude, la mollesse et l'impéritie du ministère déchu; les déceptions, la faiblesse et la stérilité qui avaient marqué l'administration de ses amis, et qui pouvaient bien servir d'explication et donner une cause à l'avénement ministériel des champions les plus fougueux de l'émigration et du jésuitisme.

Le ministère du 8 août gouverna comme on devait s'y attendre, comme tout le monde l'avait prévu. Les doctrinaires et les modérés de toutes les nuances furent donc contraints de se résigner encore à l'opposition. Ils subissaient ce rôle peu conforme à leur nature ambitieuse et superbe, lorsque parurent les fameuses ordonnances du 25 juillet. Le premier cri des feuilles franchement libérales fut une protestation héroïque, un appel à la résistance, le signal de l'insurrection. Les publicistes du parti mitoyen, au contraire, se mirent à discuter sur la légalité du coup d'État, et conseillèrent la soumission à leurs journaux offi-

Digitized by Google

ciels., *le Constitutionnel* et *les Débats*, qui s'empressèrent en effet d'obtempérer à l'avis de leurs patrons, et qui se livrèrent pieds et poings liés au ministère; tandis que les écrivains patriotes faisaient paraître *le Tems, le Courrier Français, le National*, etc., se laissaient assiéger dans leurs bureaux, et préparaient des cartouches.

Cette capitulation peu honorable des organes du modérantisme a été universellement attribuée jusqu'ici à l'influence exclusive de l'intérêt et de la peur. Sans nier la part assez large de cette double considération dans l'attitude humble, les dispositions débonnaires et les démarches serviles des pontifes et des fidèles du culte de la légalité, il est juste de reconnaître que tout ne fut pas dicté par le calcul et la lâcheté dans la conduite de ces hommes; et l'on doit admettre qu'il y en eut parmi eux qui, en refusant de désobéir à l'arbitraire royal et de s'associer à la résistance populaire, se déterminèrent avant tout par une question de principe, par leur aversion pour les dogmes révolutionnaires, par leur attachement pour les Bourbons et la légitimité. Voyez en effet ces hommes pendant le combat, alors que, sortant de la profondeur de leur retraite pour savoir ce qu'ils ont à espérer ou à craindre, ils aperçoivent le *vieux drapeau* dont le vent *secoue* sur l'Hôtel-de-Ville *la poussière qui ternissait ses nobles couleurs!* quel est leur premier mouvement, leur premier mot? « Ces couleurs ne sont pas les nôtres; ce drapeau est séditieux; nous ne voulons pas sortir de la légalité. » Mais la victoire les interrompt; elle a passé définitivement du côté du peuple. Alors on commence à comprendre qu'il faut renoncer à l'espoir de conserver le panache blanc; mais comme on se souvient aussi que Louis XVI régna constitutionnellement sous l'étendard tricolore, on se flatte de garder Charles X à la même condition : des bataillons de diplomates volontaires se mettent aussitôt en campagne, la cocarde nationale au chapeau, pour aller négocier à travers les barricades, en faveur du prince qui jouait paisiblement aux échecs à Saint-Cloud, tandis qu'on mitraillait en son nom à Paris!

Digitized by Google

Forcés néanmoins d'abandonner le monarque parjure, les meneurs de l'aristocratie libérale parlent alors d'abdication et proposent *l'enfant du miracle*. Battus et déjoués encore sur ce terrain, ils ne se rebutent pas, et, acceptant le sacrifice d'un drapeau et de trois rois, ils parviennent à sauver ce qu'ils ont de plus cher dans l'édifice de la restauration, la Charte, qui les délivre du joug de la vieille noblesse et qui soumet le peuple à leur domination. Bien plus, ils font déclarer solennellement que le nouveau roi n'a été choisi qu'en considération de sa qualité de premier prince du sang, et ils créent audacieusement, en face d'une nation souveraine et victorieuse, le dogme de la quasi-légitimité. A leur avis, les événemens de juillet n'ont rien changé en France, il n'y a qu'un homme de moins. Aussi les auteurs de la restauration de 1814 surgissent-ils de toutes parts pour envahir les premiers postes de l'État. MM. Louis, de Broglie et Guizot deviennent ministres; M. Pasquier préside la chambre des pairs, et Talleyrand, l'inévitable Talleyrand, revêtu de la première ambassade, va reprendre à Londres le fil diplomatique qui lui a servi à ourdir tant de trames funestes. Il faut que la Sainte-Alliance sache bien que le sang du peuple français a coulé en vain, que son triomphe n'est qu'un accident sans conséquences, que la substitution de Louis-Philippe à Charles X ne fera pas perdre un pouce de terrain aux rois, ni gagner un brin de liberté aux nations, et que la honte des traités de Vienne et de Paris continuera de peser sur la France. Pour rendre la conviction des potentats sur ce point plus facile, plus prompte et plus complète, on conseillera au roi-citoyen d'écrire, de sa main, à un autocrate, pour l'assurer qu'il n'a accepté le trône populaire que dans l'intérêt de l'ordre monarchique qui règne en Europe, et pour sauver la *Charte*, dont l'empereur Alexandre sentait si bien l'importance; et afin de ne pas laisser le moindre doute dans l'esprit du tzar sur la sincérité de cette apologie, on dira à l'élu de l'Hôtel-de-Ville qu'il doit qualifier de *catastrophe* les événemens glorieux qui lui ont donné la couronne.

Digitized by Google

Voilà le langage des doctrinaires! voilà l'œuvre des modérés! On peut voir maintenant si j'ai eu tort de les signaler comme les représentans du passé, comme les organes d'un parti extrême, faussement parés du titre de médiateurs. Depuis plus de quarante ans qu'ils se sont constitués, à l'assemblée des notables, dans le *comité des sages*, sous les auspices de MONSIEUR, jusqu'à leur sollicitude actuelle pour Charles X, ils n'ont pas cessé un instant de défendre, autant qu'ils l'ont pu, ouvertement ou dans les ténèbres, les intérêts de la monarchie légitime et le principe aristocratique, contre le principe et les intérêts de la démocratie. Qu'on ne leur fasse pas un crime de cette persévérance anti-révolutionnaire, qui dérive naturellement de leur position sociale; mais qu'ils ne s'en fassent pas eux-mêmes un titre au gouvernement d'une nation qui se vante à bon droit d'avoir été révolutionnaire en 1789 et en 1830. « Ce n'est qu'une insurrection, » disent-ils des journées de juillet. Ainsi parlait Louis XVI après la prise de la Bastille; mais le duc de Larochefoucauld lui répondit: « Sire, c'est plus qu'une insurrection, c'est une révolution! » C'est ce que la France crie à Louis-Philippe; c'est ce que l'histoire redira, ce que l'avenir prouvera; aussi la véritable modération consiste-t-elle aujourd'hui à régler le mouvement de cette révolution, à bien ordonner sa marche, à graduer ses progrès, et non à la nier avec audace, à l'attaquer dans son principe et à l'étouffer dans ses conséquences, par respect superstitieux ou intéressé pour des institutions et des doctrines dont le siècle et le pays ne veulent plus.

P.-M. LAURENT.

Digitized by Google

PHILOSOPHIE.

PHILOSOPHIE DU DROIT,

Par E. Lerminier, professeur de l'Histoire générale des législations, au Collége de France (1).

Le mouvement philosophique est arrêté en Europe. L'Allemagne, *patrie de la pensée*, comme dit madame de Staël, commence à descendre de ce monde des *idées*, son asile exclusif depuis tant d'années; au retentissement des fusillades de juillet, de la lutte des Belges et des Hollandais, au cri de révolte et de mort de la Pologne, elle s'est sentie saisie par la main rude et saignante de l'humanité qui souffre, elle s'est réveillée de ses longues contemplations, de ses rêveries sublimes, pour regarder attentive autour d'elle et jouer son rôle dans l'œuvre d'émancipation qui se prépare. Les académies ne se remplissent plus d'une jeunesse ardente et studieuse, enthousiaste de Kant, de Fichte, de Schelling ou de Hegel; ses philosophes et ses savans meurent, se taisent ou s'absorbent dans la politique; Hegel et Niebuhr ne sont plus; la mission philosophique de Schelling est achevée; Gœthe jouit dans le silence de tout un passé de gloire et de poésie; M. A de Humboldt suspend ses voyages et ses travaux géologiques pour des ambassades diplomatiques à Paris; la jeunesse

(1) Paris, 1831; Paulin. 2 vol. in-8° de 400 pages chacun; prix, 14 fr.

Digitized by Google

allemande se révolte à Brunswick, à Goettingue, à Munich ; déjà paraissent des écrits politiques qui discutent les bases de l'ordre social, et attaquent l'existence de la noblesse ; l'Allemagne lit avec ardeur les journaux français, et suit avec une curiosité toute patriotique la marche des affaires de la France ; elle commence, par des procès de presse, l'apprentissage de la lutte contre le pouvoir ; les débats des chambres d'une petite principauté de la confédération retentissent dans la Germanie entière : évidemment, l'Allemagne est entrée dans une vie nouvelle, la voilà appelée à révolutionner, dans son sein, le monde social, comme elle a révolutionné, depuis Luther, le monde des idées.

Les angoisses de l'Irlande affamée, les incendies de Bristol, la Réforme, la lutte toujours plus menaçante d'une aristocratie gorgée de richesses, et d'une démocratie industrieuse rongée par la misère, voilà plus qu'il n'en faut pour absorber, à cette heure, toute l'activité de l'Angleterre.

L'école écossaise a achevé ses destinées ; Reid et Dugald Stewart sont morts ; depuis Byron, il ne nous est revenu aucun écho de cette muse d'Albion si harmonieuse et si mélancolique ; Walter-Scott, malade, épuisé, voyage en Italie.

En France, l'ébranlement social, produit par la révolution de 1830, a plus profondément encore dirigé tous les esprits sur les questions politiques. Les désastres de l'industrie, la misère toujours plus criante du peuple, l'émeute sans cesse renaissante, la révolte de Lyon, énergique requête de ceux qui ont faim à ceux qui mangent tout, ont jeté dans les cœurs de l'inquiétude, de sombres préoccupations. De nouvelles solutions sur les causes de cette crise dévorante, sur le problème social de notre époque ont été produites ; de vastes et radicales idées sur la propriété sont en germe dans tous les esprits.

Au milieu de ces événemens, qu'est devenue la philosophie ?

L'éclectisme, philosophie de la Charte de la restauration, a été emporté, comme cette Charte, par le flot populaire ; cette

Digitized by Google

philosophie de *juste-milieu* s'est réalisée dans un parti politique qui a compromis par son étroitesse de sentimens la haute mission révolutionnaire de la France ; les chefs de l'éclectisme sont au pouvoir ou amis du pouvoir actuel.

M. Cousin ne s'est plus senti la puissance, depuis l'ère nouvelle commencée en juillet, de continuer ses éloquentes leçons de la Sorbonne. Il gît obscur et oisif dans les conseils de l'Académie.

La philosophie catholique est également devenue stérile ; solidaire, malgré ses protestations, de la légitimité, elle a été vaincue comme elle, et l'un de ses chefs les plus ardens et les plus opiniâtres est, à cette heure, à Rome, mendiant humblement au pape l'indulgence, pour avoir osé tenter de lui remettre sur la tête la tiare de Grégoire VII.

L'école sensualiste ne donne pas signe de vie.

Ainsi tous les systèmes qui ont tant remué les intelligences ont disparu de la scène du monde, ou du moins ne marquent plus dans le mouvement général du siècle.

Sur les ruines de toutes ces théories philosophiques, il s'est élevé une religion nouvelle ; mais jusqu'à ce jour, l'œuvre la plus éclatante du saint-simonisme a été de s'annoncer, et de déposer dans la société le germe de ses principes, il n'a pas encore transformé les idées, et ne s'est pas emparé de la direction intellectuelle de l'époque.

En dehors de l'élaboration du saint-simonisme, il est donc vrai de dire que depuis la révolution de 1830 la philosophie est arrêtée dans sa marche.

Quelle peut être, dans ces circonstances, l'inspiration philosophique d'un livre sur la *philosophie du droit ?* quelle sera la théorie, l'unité qui présidera à cette étude, qui fera juger tous les faits, tous les élémens de *droit ?* qu'est-ce que le *droit ?* Par quelle conception, dans quel système d'idées l'auteur en puisera-t-il la définition ? Sera-ce dans Kant, dans Schelling, Hegel,

Digitized by Google

Reid, Cousin? ou bien trouvera-t-il en lui-même puissance de produire une théorie nouvelle plus profonde et plus large?

La nature de M. Lerminier, mobile et impressionnable, brillante et facile, singulièrement propre à s'assimiler toutes les idées, toutes les passions, ne se prête pas à cette unité rigoureuse qui enserre tous les faits de la science, les juge, les classe, les relie à elle; il n'a pas la patience de déduire toutes les conséquences d'un principe, d'épuiser une question et de chercher long-tems la solution d'un problème qu'il aura su poser. Son esprit artistique se porte avec ardeur et enthousiasme sur tous les objets ; il embrasse chaleureusement toutes les opinions, les effleure, les discute, les propage avec éloquence; il a le sentiment du progrès et de l'avenir, et sait se jeter en avant, saisir les idées nouvelles et les annoncer.

Cette nature du talent de M. Lerminier est empreinte dans son livre, œuvre brillante et animée, qui résume toutes les questions, met en scène tous les grands hommes; mais vague quelquefois, manquant d'unité et de conclusions positives.

Le sujet choisi par M. Lerminier est vaste et ressort tout naturellement du mouvement actuel de la société.

N'est-ce pas dans une époque toute révolutionnaire, menaçante d'émeutes, de guerre civile, de guerre étrangère, époque solennelle dans laquelle a sonné l'heure d'une grande émancipation, et l'affranchissement du *prolétariat, de la race salariée;* n'est-ce pas alors que les bases de l'ordre social sont profondément ébranlées, toutes les existences déplacées, depuis le souverain jusqu'au plus petit bourgeois; toutes les autorités méconnues, la liberté inquiète, toujours en lutte, tous les liens qui unissent les hommes brisés, la chaîne qui relie le présent au passé rompue, l'avenir ignoré; époque de crainte, de doute, de désespoir, n'est-ce pas alors que le moment est venu de rechercher les destinées et la nature de l'homme et de la société; les lois de l'histoire, les enseignemens des philosophes et de se poser cette immense question : qu'est-ce que *le droit?*

Digitized by Google

Rien d'immuable, rien d'immobile dans le monde; c'est pourquoi le *droit* se transforme progressivement dans l'humanité, comme la religion, la politique et la science; c'est pourquoi chaque peuple, chaque civilisation en donneront une définition différente, qui exprimera le caractère même de leur état social, qui résumera toute leur vie; en effet, le *droit* étant la source de la législation, le principe qui règle les rapports des hommes entre eux, qui fonde les sociétés et fixe leurs relations, il change et se métamorphose comme l'homme et la société et l'humanité tout entière. C'est dans ce sens que l'on peut repousser la célèbre pensée de Bossuet : *il n'y a pas de droit contre le droit;* il y a contre le *droit* d'une civilisation rétrograde le *droit* d'une civilisation plus avancée.

De plus c'est dans l'homme, dans la société, dans l'humanité, que le *droit* prend racine; c'est de leur sein qu'il surgit; il faut donc pour posséder la *science du droit* connaître la science de *l'homme*, de la *société* et de *l'humanité;* quand nous saurons l'homme, la société et l'humanité, leur nature, leurs élémens, leurs destinées, alors nous saurons le *droit*. Voyons donc ce que M. Lerminier pense aujourd'hui sur ce sujet.

L'homme, dit-il, est un animal politique, scientifique et religieux; le fait qui frappe tout d'abord en lui, c'est l'individualité; entraîné hors de lui-même par la guerre, par ses sens, par le plaisir, il éprouve cependant l'invincible besoin de revenir à lui-même, de se retrouver *lui*, toujours *lui*, mécontent de sa personnalité, incapable de la dépouiller; ce qui constitue cette individualité, ce sont les *passions*, *l'intelligence* et la *volonté*.

Cette analyse est assez exacte; mais elle manque de précision et surtout ne nous apprend rien de neuf sur les facultés de l'homme et sur ses destinées.

Nosce te ipsum, tel a été le grand principe mis en pratique par l'homme, depuis le jour où, à force de luttes et de travaux, il est parvenu à se distinguer de l'ensemble des êtres, à se sentir libre et fort, à conquérir sa place, sa fonction d'initiateur souverain

Digitized by Google

de tous les autres êtres, sa haute et divine personnalité ! *Se connaître !* savoir ce que c'est que *l'homme*, quelle est sa nature, quelles sont ses facultés et ses destinées, enfin QUEL EST SON DROIT, voilà la raison de l'histoire, de la philosophie, des révolutions !

Et du milieu de l'histoire, de la philosophie et des révolutions, *l'homme* s'est avancé toujours en pénétrant davantage les mystères de son existence, les merveilles de sa nature, la puissance de toutes ses facultés; toujours donc en *se connaissant mieux* et, à chacune de ces révélations sur lui-même, se créant une plus belle place sur la terre, brisant les institutions indignes de sa grandeur nouvelle, indignes du sentiment plus élevé qu'il avait acquis de sa valeur, et réclamant avec énergie, de la religion et de la société, la possession d'*un droit* plus vaste et plus libre.

Et cet homme, exalté par toutes les religions qui se sont succédé, éclairé sur lui-même et sur ses relations avec le monde qui l'entoure par toutes les découvertes de la philosophie et de la science, fortifié et sociabilisé par toutes les révolutions qui ont transformé les conditions de son existence, arrive, à-travers les siècles et l'histoire, avec la révélation entière de sa nature, de ses facultés, de ses destinées, *se connaissant* tout entier, par conséquent connaissant *tout son droit*, et le revendiquant aujourd'hui, à une religion expirante, à une société divisée, usée, croulante.

On répète vulgairement : « L'homme ne change pas ! » il est banal de répondre en demandant ce que c'est que ces religions qui passent, ces sociétés qui disparaissent, ces civilisations qui s'effacent, si ce n'est l'homme qui se métamorphose et se renouvelle; c'est *l'homme* d'aujourd'hui, et non *l'homme* de l'Inde, de la Grèce ou de Rome, c'est cet homme qui est *nous* avec nos besoins d'égalité, d'indépendance pour tous, avec l'invincible nécessité d'une personnalité conquise à grande peine et grandie de toutes les luttes des sociétés, des civilisations et de la nature entière; *nous*, ayant reçu par le christianisme la puissance d'é-

Digitized by Google

chapper aux désordres des sociétés anciennes, et la révélation de vertus nouvelles, de la pureté, de la chasteté, de la constance, de l'amour, c'est cet homme qu'il faut connaître et aimer, ce sont les désirs, les besoins de celui-là qu'il faut consulter et satisfaire.

Or de l'étude de *l'homme*, tel qu'il vit en nous, à cette heure, doit sortir un *droit* nouveau.

Avant la grande émancipation chrétienne, sous le régime des castes et de l'esclavage, *l'homme* ne se connaissait pas dans toute son *unité;* car, pour les politiques et les philosophes les plus avancés, il existait deux natures d'homme, la nature libre ou *homme* et la nature esclave. Sur cette division étaient fondées toutes les institutions sociales qui exploitaient la personnalité de la classe la plus nombreuse, qui l'étouffaient et la reléguaient, *de droit naturel*, dans les derniers rangs de la société.

Le christianisme, en prêchant que *tous les hommes sont frères*, en enseignant au monde *l'unité* humaine, a révélé *l'homme*, dévoilé tous les mystères de sa nature, exalté en lui un sentiment de sa personnalité, autrement profond encore que dans les plus énergiques patriciens des aristocraties de l'Inde ou de Rome; il a constitué son individualité. Jésus était la figure et le type de cet homme nouveau, et c'était avec la conscience de sa nature élargie et divinisée, de sa personnalité conquise, de sa liberté grandie, à laquelle les cieux étaient ouverts comme un refuge contre l'exploitation sacerdotale et patricienne, que l'humanité saluait le Christ, en disant: *Ecce Homo!*

Et cependant ce n'était pas encore là tout *l'homme*.

Nous sentons en nous une personnalité plus complète, plus profonde, plus libre que celle dont la conscience a été réveillée dans notre cœur par Jésus; notre nature a tressailli de désirs nouveaux, d'espérances nouvelles, en elle fermentent des besoins non satisfaits, des facultés non développées. Elle s'est sentie digne d'une indépendance plus large que celle qui lui avait été donnée par les institutions chrétiennes, elle les a brisées; plus

Digitized by Google

élevée, plus intelligente de ses destinées que la religion, qui déjà l'avait émancipée, elle l'a reniée. Un homme nouveau s'est fait jour à travers l'église et la féodalité : c'est lui qui a proclamé l'indépendance de sa raison contre une autorité sacerdotale qu'elle avait dépassée; c'est lui qui a élargi ce monde de tout un autre monde; c'est lui qui a pénétré les secrets des cieux; c'est lui qui a sondé les mystères de son intelligence et analysé toutes ses facultés, étudié toutes les merveilles de son organisation physique; c'est lui enfin qui a voulu réaliser sur la terre la liberté et l'égalité pour tous, qui, par toutes les révolutions qui ébranlent l'Europe depuis deux cents ans, a commencé la plus magnifique ère d'émancipation universelle : et *cet homme*, c'est l'homme moderne, c'est Luther, c'est Galilée, Descartes, Newton, Bacon, Kant, Mirabeau, Bonaparte, la populace de juillet; *ecce homo !*

Le droit dans l'homme a pris enfin toute son extension humaine, il exprime tout ce qu'il peut y voir de volonté, de désirs, de besoins dans sa nature, qui a le droit d'être satisfaite tout entière; alors, comme M. Lerminier, nous pouvons dire : « *le droit, c'est la vie* », ou plutôt c'est *la capacité*, c'est *le droit* pour tout être humain, homme et femme, de posséder sa place légitime dans la société, d'acquérir la puissance d'accomplir sa destinée, de développer toute la vie qui est en lui, toute l'énergie vitale d'amour, d'intelligence et de force qui constituent son individualité.

Gardez-vous de confondre ce sentiment de l'individualité avec l'individualisme, avec ce petit égoïsme qui isole, désunit, étouffe toute dignité, tout élan d'ame, toute foi, tandis que le sentiment de l'individualité est la sainte exaltation de l'homme qui sent la vie en lui et dans tous les autres êtres, et dans la nature et en Dieu.

L'homme ainsi reconnu avec tous les caractères progressifs de notre époque, voyons-le dans ses rapports avec la *société*, et dans celle-ci examinons surtout les élémens qui touchent plus essen-

Digitized by Google

tiellement à l'existence de l'individu, le *mariage* et la *propriété*.

Comme l'homme et par l'homme, la société change, ses bases se renouvellent, les principes qui la fondent se transforment; l'autorité, la famille, la propriété, se modifient en raison de tous les progrès de la personnalité humaine; M. Lerminier expose très-bien ce fait et le montre dans tous les détails du mouvement social.

Dans les rapports de l'homme et de la femme, c'est le christianisme qui a vraiment constitué le *mariage*, en prêchant l'égalité de l'homme et de la femme; avant lui il n'y avait dans l'humanité que la volonté souveraine d'un maître sur une femme, et une exploitation de promiscuité.

Nous avons dit que la destinée providentielle de tout être humain était la conquête de sa personnalité; c'est un fait qui n'est pas encore assez senti de tout le monde, que jusqu'à ce jour la femme a partagé avec le peuple la misère d'une individualité exploitée, impuissante à satisfaire ses désirs, ses élans d'amour, toute la virtualité de sa nature. Aussi toujours a-t-elle tendu à s'affranchir, à s'élever, et de chaque révolution, de chaque grande transformation religieuse, est-elle sortie plus libre.

Dans ses rapports avec l'homme, les progrès de sa liberté ont été de se dégager du chaos impur de la promiscuité, de cet état abject où toutes étaient confondues dans les désirs de l'homme, et passaient en sa puissance, sans qu'il y eût de leur part élection d'amour, préférence, association.

Toujours elle a cherché à s'unir à un seul homme, à partager à tout jamais l'amour et les destinées d'un seul homme; faite comme lui à l'image de Dieu, elle a senti toujours au fond de son cœur assez de puissance, assez d'énergie de sentiment et d'élévation de pensées pour répondre à la nature de l'homme, s'associer à sa destinée et combler sa vie; et quand la femme, ayant une fois pressenti, avant le tems, le bonheur de cette union avec un seul homme, s'est vue rejetée dédaigneusement par la

Digitized by Google

société, plutôt que de retomber dans l'esclavage de la promiscuité, elle est morte de douleur, comme l'Eurydice de M. Ballanche, désespérée de ne pouvoir devenir l'épouse d'Orphée.

Toute théorie morale qui aurait, dans notre époque, pour but de réaliser la promiscuité de la femme, serait donc, après l'émancipation chrétienne, une audacieuse atteinte portée à sa liberté.

Jusqu'à ce jour, dans la question du *mariage* et du *divorce*, l'homme n'a jamais été assez préoccupé de la *liberté*, de l'*individualité* de la femme ; ce reproche peut s'adresser à M. Lerminier, et à tous ceux qui ont traité le sujet du divorce ; pour eux le *droit* de la femme n'est qu'un fait secondaire, enveloppé dans les intérêts généraux de la société, et subordonné à ceux de l'homme. Il en devait être ainsi ; la femme n'a pas de *droit* encore, car elle n'a pas conquis son individualité (et tout être qui manque d'*individualité* manque de *droit*) ; la femme ne sera libre, la femme ne possédera toute sa personnalité que le jour où la société proclamera que le *droit* dans le mariage, c'est l'association, sous la foi de l'égalité, de l'homme et de la femme (1).

J'arrive maintenant à *la propriété;* ce chapitre est un des plus brillans de l'ouvrage de M. Lerminier, celui qui contient les observations les plus neuves et les plus larges. Voici quelles sont les principales idées de l'auteur :

La propriété est le développement nécessaire de la liberté ; sans la propriété la puissance de l'homme ne serait pas prouvée ; mais, dans ce monde, il n'est pas seul; il existe des rapports entre lui et les hommes réunis ; ce sont ces rapports qui modifient le *droit* absolu de l'individu sur la propriété.

L'histoire nous offre le spectacle d'une lutte terrible entre les

(1) Voyez pour le développement de ces pensées une brochure de M. Bazard, l'un des deux chefs de l'ancienne hiérarchie saint-simonienne. — *Discussions morales, politiques et religieuses sur les causes qui ont amené la séparation qui s'est effectuée dans le sein de la société saint-simonienne. Première partie. — Relation des hommes et des femmes.* (Paris, 1832 ; Delaunay, Paulin. In-8°.)

Digitized by Google

propriétaires et les non-propriétaires ; dans cette lutte apparaissent, à Sparte, Agis et Cléomène; à Rome, les Gracques et Marius; en France, Mirabeau et la Convention. La conséquence des révolutions a toujours été une modification de la propriété. De tout le passé, il ressort clairement que la liberté doit se fortifier par le développement le plus complet de la propriété pour tous les individus d'une association. Si l'individualité, dans ses rapports avec la société, attachait son existence à une condition nécessaire, il serait précieux de la reconnaître ; or elle existe : c'est l'héritage. L'enfant hérite de son père naturellement, par une loi nécessaire, que la législation civile doit reconnaître et ne peut changer; nous conseillons aux théories téméraires de s'y résigner : c'est l'*ultimatum* de la nature.

Ces idées sur la propriété inspirées par les disciples de Saint-Simon sont originales et de la plus profonde portée, quant aux questions sociales qui s'agitent autour de nous.

La propriété! c'est là aujourd'hui le terrain vivant sur lequel doivent arriver tous les partis politiques, hors duquel ils se livreront sans cesse à de stériles disputes constitutionnelles, qui jamais n'avanceront d'un pas le terme de la crise européenne. Les ouvriers de Lyon ont donné un terrible avertissement de la vérité de ces paroles, et tant que les partis n'auront pas devant les yeux la bannière de ces *canuts* affamés, ils seront sans drapeau, sans signe de ralliement, ils ne se comprendront pas.

Tout homme a place sous le soleil, tout homme a le droit d'en posséder une sur la terre; et cette place sur la terre, cette assimilation de l'homme avec le sol et ses produits, cette faculté de posséder, d'être *propriétaire*, ne représente pas seulement la jouissance d'un certain bien-être matériel, mais surtout la puissance de s'élever, de recevoir une éducation morale et intellectuelle, la puissance d'accomplir sa destinée providentielle; la propriété représente un grade dans la société, une individualité reconnue, émancipée, libre.

Digitized by Google

Avec ce sentiment, repassez l'histoire de l'humanité, les luttes de patriciens et de plébéïens, les révoltes d'esclaves ou de serfs, sondez la pensée de tous ces sublimes révolutionnaires, comme Caïus et Tiberius Gracchus, Marius, Spartacus, Mirabeau et la Convention : alors vous comprendrez la raison des révolutions sociales; vous verrez que toujours le bienfait a été un élargissement du droit de propriété au profit d'un plus grand nombre. M. Lerminier apprécie très-bien ce fait; mais il me semble manquer de logique et contredire toutes ses vues sur l'histoire, quand il parle du caractère de la propriété et des modifications qu'elle doit subir dans notre époque.

Le caractère de la propriété c'est la transmission par héritage, telle a été sa loi jusqu'à ce jour; mais cette loi elle-même a été modifiée : le droit d'hérédité n'est pas le même aujourd'hui, sous l'empire de nos codes, sous l'influence des sentimens d'égalité entre les enfans, que du tems de la féodalité et du droit d'aînesse, que dans l'antiquité et sous le pouvoir absolu du père; est-ce donc à dire qu'il ne puisse plus changer? M. Lerminier le dit : l'héritage c'est l'*ultimatum de la nature;* je ne connais pas d'*ultimatum* dans la nature, qui toujours se transforme et progresse éternellement. M. Lerminier voit dans l'héritage la condition de l'existence de l'individualité; mais il ne considère dans cette question que l'intérêt d'une petite minorité, à laquelle seule est dévolue la faculté d'hériter, et il oublie généreusement cette masse d'individualités opprimées, elles, par cet héritage, victimes du privilége de propriété par le hasard de la naissance.

M. Lerminier a parfaitement compris que *la liberté doit se fortifier par le développement le plus complet de la propriété pour tous les individus d'une association;* or l'hérédité, tendant à maintenir perpétuellement la *propriété* dans les mêmes familles, exclut du droit de propriété l'immense majorité qui ne possède pas, et par conséquent s'oppose *au développement le plus complet de la propriété pour tous les individus d'une association.*

Digitized by Google

Si, comme c'est aujourd'hui la foi de tout homme libre, de tout homme aux sympathies généreuses, nous marchons dans une ère d'émancipation, il faut donc travailler à reconstituer la propriété sur des bases nouvelles qui permettent à toute individualité de surgir, de grandir, d'être libre; le *droit* ancien du privilége de naissance est usé et a causé la misère et les douleurs qui soulèvent les prolétaires dont les agitations menacent à chaque heure d'ébranler toute la société; le *droit* nouveau, c'est que la propriété ne soit donnée qu'au travail et à la capacité. Préparer des institutions qui soient la réalisation de ce *droit*, telle est l'œuvre immense du dix-neuvième siècle.

Après avoir exposé les principes qui l'ont guidé dans ces questions de *l'homme*, de *la société*, de la *famille*, du *mariage*, de la *propriété*, M. Lerminier en cherche la vérification dans l'histoire et les systèmes des philosophes; il esquisse à grands traits les mouvemens de la marche de l'humanité, la physionomie des peuples, les révolutions et les transformations religieuses; il étudie Rome, le catholicisme, la féodalité, la réforme, la révolution française; il analyse les théories politiques et philosophiques de Platon, d'Aristote, de Spinosa, Kant, Rousseau, Saint-Simon, et de toutes ces théories, de toutes ces agitations sociales, de tous ces empires fondés et détruits, de ces civilisations diverses qu'est-il sorti pour l'humanité? La liberté, la liberté toujours plus développée dans l'homme et la société, toujours communiquée à un plus grand nombre d'individus.

Et ces guerres éternelles qui ensanglantent l'histoire du monde, ces luttes de cités, de nations, de castes, de patriciens, de maîtres et d'esclaves, qu'ont-elles enfanté? Le progrès de l'harmonie entre tous, de la paix, de l'association.

Oui, elles sont étouffées, anéanties à tout jamais ces antipathies de deux natures d'hommes, des nationalités exclusives, juives, romaines, grecques ou barbares, qui toutes prétendaient posséder seules l'humanité en elles; la lutte de l'aristocratie et de la démocratie expire, toutes les aristocraties despotiques, privilégiées par

Digitized by Google

la naissance, disparaissent incessamment ; à cette heure, on peut dire qu'il n'y a pas en France d'aristocratie vivante et puissante, profondément assise sur le sol; de tous ces élémens du passé, de toutes ces existences opposées, acharnées les unes contre les autres, s'est dégagé l'homme, l'homme avec son individualité propre, l'homme avec son génie providentiel, non plus marqué par le hasard de sa naissance, d'une fatalité de caste, de patriciat, de plébéianisme, d'esclavage, de servage ou de prolétariat salarié, mais bien l'homme appelé à développer toute l'énergie de ses facultés, à prendre dans la société la place, la fonction réservée à son intelligence, à sa force, à son amour.

On ne sent pas assez aujourd'hui combien est sainte l'individualité d'un être; on ne sent pas combien d'individualités, hommes et femmes, sont encore opprimées et manquent à leur destinée; donner à l'homme un sentiment plus profond et plus large de sa personnalité, de ses devoirs, de son droit, la révéler surtout à cette foule d'êtres qui l'ignorent ou ne la réclament que par la révolte, modifier progressivement toutes les institutions qui enchaînent le libre développement de leur nature, tel est le caractère de l'ère d'émancipation dans laquelle nous marchons.

Alex. SAINT-CHERON.

Digitized by Google

SCIENCES.

PHYSIOLOGIE.

DE L'USAGE PHYSIOLOGIQUE DE L'OXYGÈNE,

Considéré dans ses rapports avec l'action des excitans ;

Par M. DUTROCHET.

Le mouvement actuel des sciences est un des signes les plus éclatans de la tendance générale de l'esprit humain à notre époque; leurs travaux et leurs progrès s'associent, et semblent se porter comme de concert vers la conception de l'unité, dans la variété presque infinie de ces phénomènes qui constituent la partie du monde physique où il est donné à notre vue d'atteindre. Ces centres, dans l'origine si distincts et si indépendans, autour desquels étaient venues se grouper les sciences, ont vu peu à peu leur sphère s'étendre, et ces espaces vides qui les séparaient et dans lesquels ils erraient sans liaison et sans rapport se remplir des richesses nouvelles soumises à leurs lois ; déjà bien des limites se touchent, bien des domaines se pénètrent, bien des rapprochemens se préparent. On en est venu à pressentir gravement que l'étude du monde physique n'offre au génie de l'humanité qu'une science, et que le génie individuel de l'homme, trop faible pour en saisir d'ensemble l'immense détail, l'a divisée en sections et en chapitres pour en poursuivre plus facilement

Digitized by Google

l'étude. Comment concevoir l'harmonie de l'univers s'il ne dépend pas d'une loi unique qui, par les variations de sa formule générale, produit cette série de phénomènes, toujours divers, toujours reliés, toujours marchant avec ordre, parce que toujours ils ont le même principe et la même origine.

Au lieu de chercher à démêler l'essence de ce phénomène si important de la vie, dans ce qu'il présente de plus riche et de plus élevé, on a remonté vers sa source; et de même que dans l'anatomie on arrive aux parties simples que l'on veut saisir, en rejetant celles qui tiennent à une organisation plus compliquée, dans la première étude de la vie on a rejeté tout ce qui tenait à un ordre supérieur, et l'on a commencé l'étude physiologique de l'homme par l'étude physiologique des animaux inférieurs, les prenant pour ainsi dire comme des élémens isolés que la nature avait elle-même détachés de cet ensemble trop complexe, et nous présentait tout vivans.

Les conséquences hardies que M. Dutrochet a tirées de ses intéressantes expériences sur les infusoires paraîtront sans doute hasardées en même tems que hardies; mais il faut se souvenir qu'elles se rattachent à un système de considérations d'une portée beaucoup plus générale que celles qui servent isolément de base au mémoire que nous offrons à nos lecteurs. Au reste, pour apprécier à leur valeur les déductions tirées par M. Dutrochet de ses observations sur l'action de l'oxygène, il ne faut pas perdre de vue le rôle immense qui a été réservé à cet agent dans les phénomènes naturels les plus fondamentaux. A son intervention se rattachent la production de la lumière, de la chaleur, des courans électro-chimiques, des mouvemens organiques, etc.; tout ce qui est du domaine de la terre, depuis l'action propre du globe jusqu'à l'action superficielle de ses habitans, se rattache à son influence par des liens plus ou moins immédiats. Dans ce travail M. Dutrochet, après avoir étudié une cause aussi universelle dans un de ses accidens, sans sortir du cercle de l'hypothèse, en a étendu les effets, et en a déduit, sur le grand

Digitized by Google

problème de la vieillesse des êtres, des aperçus brillans d'originalité et de délicatesse.

DE L'USAGE PHYSIOLOGIQUE DE L'OXYGÈNE.

Tous les physiologistes savent que l'oxygène est pour ainsi dire l'*aliment de la vie*. C'est par son intervention que le mouvement vital existe ; sans lui, il n'y a ni faculté de sentir ni faculté de se mouvoir ; les excitans sont alors sans action. La question de savoir quel est l'usage physiologique de l'oxygène est donc la question la plus importante peut-être de la science des corps vivans. Les tentatives qui ont été faites pour résoudre cette question n'ont eu pour but, jusqu'à ce jour, que de déterminer comment l'oxygène, en se fixant dans le tissu organique, entretient la chaleur animale ; encore doit-on convenir que cette question est loin d'être complétement résolue. Mais le phénomène de la production de la chaleur animale n'est qu'un des effets de l'introduction de l'oxygène dans l'organisme : son usage le plus important, usage dont le mécanisme est le plus ignoré, est celui d'entretenir l'excitabilité. Comment l'oxygène intervient-il dans l'action des excitans sur l'organisme vivant? Le physiologiste qui essaierait d'attaquer ce problème de front se perdrait en efforts superflus. Comment en effet, observer un phénomène qui a son siége dans le tissu le plus intime des organes vivans, et qui se dérobe ainsi à tous nos sens? Pour faire quelques pas dans une route aussi ténébreuse, il faut donc être guidé par une de ces lueurs inattendues que la nature manque rarement de faire briller aux yeux de l'observateur qui la scrute avec persévérance jusque dans ses retraites les plus cachées. C'est en observant les animalcules infusoires que cette lueur a frappé mes yeux.

On confond généralement parmi les animalcules des infusions

Digitized by Google

beaucoup d'animaux microscopiques qui ne méritent point le nom d'*infusoires*. Il existe, par exemple, sur beaucoup de plantes, des animalcules microscopiques qui, doués, comme le rotifère, de la faculté de ressusciter, meurent pendant la sécheresse, et reprennent la vie lorsque les feuilles des plantes sont de nouveau mouillées par la pluie. Telles sont, par exemple, toutes les mousses, parmi lesquelles je me bornerai ici à citer celle qui est désignée par Linnée sous le nom de *hypnum filicinum*. Cette plante, étant recoltée par un tems pluvieux et mise dans l'eau, fait voir à l'instant même une multitude d'animalcules de diverses formes, qui, véritables amphibies, vivaient sur la plante humide et continuent de vivre au milieu de l'eau dans laquelle ils nagent avec vivacité. Ces animalcules, pourvus d'une organisation très-apercevable au microscope, ne sont point de véritables animalcules infusoires. Ils n'apparaissent que dans les infusions à froid et jamais dans les infusions qui ont bouilli. Il ne faut, au surplus, que trois ou quatre jours pour leur apparition dans les infusions à froid de la mousse vivante mais non mouillée, tandis qu'il faut au moins quinze jours d'infusion pour l'apparition des véritables animalcules infusoires, lesquels apparaissent également dans les infusions à froid et dans les infusions qui ont bouilli. Ce sont ces derniers animalcules, seuls véritables infusoires, qui sont l'objet des observations qui vont suivre. Je les désignerai, pour abréger, sous le nom d'*infusoires de la mousse*.

Le premier phénomène que présente l'eau dans laquelle on a mis macérer de la mousse est la formation d'une pellicule à sa surface : cette pellicule est entièrement composée de globules, et il m'a paru que ce sont ces globules qui deviennent des animalcules infusoires. Ce qu'il y a de certain, c'est que c'est exclusivement de cette pellicule que naissent les infusoires, lesquels ne se multiplient point par génération. Aussi lorsque cette substance qui produit les infusoires est enlevée, ou lorsqu'elle a perdu par la décomposition sa faculté productrice, il ne se produit plus de nouveaux infusoires, et ceux-ci, placés dans certaines circon-

Digitized by Google

stances, vieillissent tous ensemble et meurent sans laisser de postérité, sans s'accroître en nombre, ainsi que nous le verrons plus bas.

Lorsque ces infusoires sont nouvellement produits, ils présentent un instinct très-remarquable, c'est celui de se réunir en troupes. Ce phénomène offre un spectacle fort curieux lorsqu'on examine au microscope une goutte d'eau chargée de ces infusoires ; ils ne tardent pas à se grouper et à se rassembler en une ou en plusieurs troupes : ils présentent dans l'eau un spectacle entièrement semblable à celui qu'offre dans l'air un essaim d'abeilles fixé en grappes, autour de laquelle on voit voltiger les abeilles encore éparses : de même on voit nager autour du groupe des infusoires ceux qui n'y sont pas réunis. Ce phénomène atteste chez ces animalcules un *instinct d'association* qui prouve incontestablement leur animalité. Cet instinct d'association n'est plus aussi marqué quelques jours après qu'on a commencé à l'observer, et il finit par disparaître complétement lorsqu'il y a environ dix à douze jours que ces animalcules sont produits. Un autre instinct fort remarquable de ces infusoires est celui de fuir la lumière. Ainsi, lorsqu'on met l'eau qui les contient dans un tube de verre fixé verticalement près d'une fenêtre, ils viennent tous se poser à l'état d'immobilité sur la paroi du tube opposée à la fenêtre de laquelle vient la lumière, et ils y restent fixés pendant un certain tems. Ce second instinct disparaît comme le précédent, lorsque les infusoires sont parvenus seulement à l'âge de dix jours.

Passons actuellement à l'étude d'un autre phénomène que présentent les infusoires de la mousse : pour l'observer, je mets de l'eau chargée de ces infusoires dans un flacon de cristal allongé et aplati. Les flacons dont je me sers pour cette observation ont de deux à trois pouces de longueur, et leur cavité a huit à dix lignes dans son plus grand diamètre, et trois à quatre lignes seulement dans son plus petit diamètre, qui est le sens de l'aplatissement du flacon. Le liquide contenu dans ces flacons aplatis est

Digitized by Google

beaucoup plus facile à observer par transparence qu'il ne le serait s'il était contenu dans des tubes de verre.

Je mis dans un de ces flacons de l'eau chargée d'infusoires de la mousse; l'eau ne s'élevait pas jusqu'au goulot, en sorte que sa surface, en contact avec l'air, avait toute l'étendue que pouvait permettre la capacité du flacon. Je vis, à la loupe, les infusoires épars dans le liquide se réunir sur la paroi du flacon qui était opposée à la lumière; ils se fixèrent sur cette paroi, et bientôt après je les vis se précipiter vers le fond de l'eau; ensuite ils remontèrent épars vers la surface, et là ils se réunirent de manière à former une sorte de nuage épais près de la surface de l'eau. Bientôt il se détacha de ce nuage une colonne nuageuse composée d'animalcules pressés, qui descendit vers le fond du flacon. Arrivée dans le bas, l'extrémité inférieure de cette colonne dispersa ces animalcules réunis, lesquels remontèrent épars vers la surface, et se réunirent de nouveau au nuage d'infusoires qui existait dans cet endroit, et duquel ces mêmes infusoires continuaient de descendre, tantôt en une seule colonne, tantôt en colonnes multiples. Ainsi les animalcules étaient soumis à un mouvement non interrompu de descente et d'ascension alternatives; ils descendaient pressés, ils remontaient épars. Je m'empressai de rechercher quelle était la cause de ce phénomène.

On sait que l'eau, dans les tubes de verre, présente un mouvement de circulation par lequel elle transporte les corps légers qu'elle tient en suspension. J'ai publié mes observations sur ce phénomène circulatoire, et j'ai fait voir qu'il cesse d'avoir lieu lorsque la température est inférieure à + 10 degrés R. Or mon observation sur les infusoires de la mousse se faisait par une température inférieure à + 10 degrés. Ce n'était donc point à cette cause que je pouvais attribuer la descente et l'ascension alternatives des infusoires; ce mouvement d'ailleurs n'était nullement circulatoire. Lorsque j'ai observé ce même phénomène plus tard et par une température élevée, je vis que le mouvement circulatoire de l'eau était réuni au mouvement de descente et d'ascension des

Digitized by Google

animalcules, et toutefois ces deux phénomènes, quoique associés, étaient faciles à distinguer l'un de l'autre. Il était facile de voir que la descente des animalcules était occasionée par l'augmentation momentanée de leur pesanteur spécifique, et je jugeai que c'était à l'oxygène qu'ils absorbaient près de la surface de l'eau qu'ils devaient l'augmentation de poids qui occasionait leur descente. Pour m'en assurer, je couvris la surface de l'eau d'une couche d'huile. La descente des animalcules fut à l'instant interrompue; ceux qui étaient descendus remontèrent, et tous ces animalcules se réunirent en nuage près de la surface, et y demeurèrent nageant avec vivacité; leur foule agitée se tint constamment dans cette position élevée. J'enlevai l'huile en l'aspirant avec un tube. Dès que l'eau eut le contact de l'air, les infusoires commencèrent à descendre en colonnes nuageuses pressées, et leur mouvement subséquent d'ascension les ramena ensuite vers la surface, en sorte que l'alternative de la descente et de l'ascension de ces animalcules se trouva rétablie. Je fis la même expérience avec le même résultat, en bouchant le flacon avec son bouchon de cristal, sans y laisser d'air. Le mouvement de descente des animalcules, suspendu par cette occlusion, se rétablit lorsque j'ôtai le bouchon. J'obtins encore les mêmes résultats en mettant le flacon dans le vide, ou même dans de l'air raréfié seulement par deux coups de piston de la pompe pneumatique. Le mouvement de descente des animalcules était interrompu, et il se rétablissait aussitôt que l'air soustrait leur était rendu. Enfin j'ai vu s'abolir le mouvement de descente des infusoires de la mousse en mettant le flacon qui les contenait sous un petit récipient de verre, fermé par du mercure et contenant un petit fragment de phosphore auquel je ne mettais pas le feu. L'absorption de l'oxygène, opérée à la température de l'atmosphère par le phosphore, était suffisante, au bout de deux ou trois heures, pour que l'air contenu sous le récipient ne contînt plus assez d'oxygène pour pouvoir en céder aux animalcules, qui cessaient alors de descendre dans l'eau. Ceux qui étaient descendus re-

Digitized by Google

montaient, et tous ces infusoires demeuraient, sous la forme d'un nuage, près de la surface de l'eau, comme dans les expériences précédentes.

Ces expériences prouvent incontestablement que la descente des animalcules est occasionée par l'augmentation de poids que leur donne l'oxygène qu'ils absorbent près de la surface de l'eau, qui, elle-même, l'emprunte à l'atmosphère. L'ascension subséquente de ces animalcules prouve qu'ils ont perdu dans le fond de l'eau l'oxygène qu'ils avaient acquis à sa surface, et qui leur avait donné une pesanteur spécifique supérieure à celle du liquide dans lequel ils nagent; redevenus spécifiquement plus légers que l'eau, ils sont portés vers sa surface par un mouvement ascensionel. Or, comment s'opère cette perte de l'oxygène acquis? c'est ce que l'observation directe n'apprend point ici. Mais nous pouvons le déterminer par induction. Tous les êtres vivans, sans exception, absorbent de l'oxygène et versent de l'acide carbonique. C'est donc sous la forme d'acide carbonique qu'ils rejettent l'oxygène qu'ils ont absorbé. Il ne paraît donc pas douteux que ce ne soit sous cette forme d'acide carbonique que les infusoires de la mousse perdent l'oxygène qu'ils avaient acquis. Cette perte devient sensible dans le fond de l'eau par la diminution de leur poids, parce qu'étant alors plus éloignés de la source de l'oxygène, ils sont moins à même de réparer la perte de cette substance qu'ils ne le sont lorsqu'ils sont plus rapprochés de l'air atmosphérique dans lequel l'eau puise ce gaz.

Il résulte de ces observations qu'il y a dans la vie des infusoires de la mousse un jeu continuel d'oxydation et de désoxydation. L'oxygène introduit dans leur organisme n'y reste pas, du moins en entier; il ne fait que le traverser, et il en sort, entraînant avec lui du carbone devenu superflu.

Lorsque le flacon dans lequel on observe les infusoires de la mousse est en observation depuis trois à quatre jours, on voit que le nuage que forment ces animalcules, près de la surface de l'eau, s'est éloigné un peu de cette surface. Ce nuage reste sus-

Digitized by Google

pendu *entre deux eaux*, et, de là, les animalcules descendent, comme à l'ordinaire, en colonnes nuageuses, puis se dispersent dans le fond de l'eau; ils remontent vers le nuage supérieur qui flotte dans le milieu de l'eau, et ils s'y réunissent pour descendre de nouveau. Les jours suivans, ce nuage supérieur, suspendu entre deux eaux, continue de s'abaisser, occupant successivement une place plus basse dans le liquide, et les animalcules qui le composent présentent toujours le même phénomène de descente et d'ascension alternatives. Ce phénomène ne cesse point d'avoir lieu même lorsque le nuage supérieur, graduellement abaissé, n'est plus situé qu'à une ou deux lignes au-dessus du fond de l'eau; on voit toujours les animalcules descendre et remonter alternativement, et c'est toujours l'oxygène acquis en haut et perdu en bas, qui cause cette descente et cette ascension alternatives; car j'ai expérimenté que toujours on fait cesser leur mouvement de descente en ôtant à la surface de l'eau le contact de l'air atmosphérique, qui est la source où l'eau puise l'oxygène qu'elle livre à l'absorption des animalcules; ainsi ces derniers reçoivent l'oxygène atmosphérique au travers de la couche plus ou moins épaisse d'eau qui les sépare de l'air, mais sans doute avec moins de facilité et moins d'abondance que lorsque leur nuage supérieur était flottant près de la surface de l'eau.

L'abaissement graduel du nuage des animalcules fait que ces infusoires finissent par être définitivement précipités dans le fond de l'eau. Alors cesse nécessairement leur mouvement de descente et d'ascension; on sent que cette précipitation complète doit arriver d'autant plus promptement que le flacon a moins d'élévation, et, par conséquent, l'eau moins de profondeur. Ainsi précipités, les animalcules continuent de vivre pendant un tems plus ou moins long, et ils finissent par mourir de vieillesse sans laisser aucune postérité; ils sont nés à peu près ensemble, ils ont vieilli ensemble et ils meurent ensemble.

Le phénomène physiologique qui nous frappe dans l'état de vieillesse des infusoires de la mousse est l'augmentation gra-

Digitized by Google

duelle de leur pesanteur spécifique *fixe*. Nous avons vu que ces animalcules, en absorbant de l'oxygène, acquièrent instantanément une augmentation de pesanteur spécifique qui les fait descendre au fond de l'eau, et qu'ils perdent promptement cette pesanteur acquise, en sorte que, redevenus légers, ils remontent dans le liquide. Or le progrès de leur âge nous montre qu'ils perdent graduellement la faculté de remonter vers la surface de l'eau après leur descente, en sorte qu'ils ne remontent dans ce liquide qu'à une élévation qui va toujours en diminuant. Les infusoires de la mousse acquièrent donc, par le progrès de l'âge, une matière qui augmente d'une manière *fixe* leur *pesanteur spécifique*, et cependant ils continuent toujours d'avoir en même tems une *pesanteur spécifique variable*, par l'effet de l'acquisition et de la perte successive de l'oxygène. Quelle est la matière dont l'adjonction donne à ces animalcules une *pesanteur spécifique fixe* toujours croissante? Une expérience bien simple donne la solution de cette question. Je ferme le flacon qui contient des animalcules vieillis avec son bouchon de cristal, sans y laisser d'air. De cette manière, les animalcules se trouvent réduits à l'oxygène qui est dissous dans l'eau du flacon, et cette substance est bientôt consommée par eux, sans que sa perte puisse se réparer. Dès le premier jour, on voit les animalcules remonter plus haut dans l'eau, ce qui prouve qu'ils ont perdu une partie de la matière qui occasionait leur précipitation. Le second jour, tout mouvement de descente et d'ascension alternatives a cessé; les animalcules sont épars dans l'eau et spécialement vers la partie supérieure. Dans cet état de choses, le bouchon du flacon étant ôté, et l'air rendu à la surface de l'eau, on ne tarde pas à voir les animalcules recommencer à descendre pour remonter ensuite. Leur nuage supérieur, qui est l'origine et l'aboutissant de ce double mouvement, n'est plus, comme auparavant, situé profondément dans l'eau, il est près de sa surface. Les animalcules ont perdu la matière qui leur donnait une *pesanteur spécifique fixe*, supérieure à celle des couches les plus élevées de l'eau, et

Digitized by Google

il est évident, par cette expérience, que cette matière est l'oxygène. Ainsi, en vieillissant, les infusoires de la mousse acquièrent de l'oxygène qui se fixe dans leur organisme, et qui augmente leur *pesanteur spécifique fixe*. Cet oxygène fixé ne peut plus être éliminé par l'action chimique intérieure qui opère la désoxydation, laquelle succède sans cesse à l'oxydation, ainsi que nous venons de le voir; mais il peut être éliminé lorsque, l'oxigène du dehors venant à diminuer considérablement, l'oxydation de l'organisme ne s'opère plus comme dans l'état naturel. Alors l'action chimique intérieure désoxydante agit pour éliminer cet oxygène fixé, sur lequel, sans cela, elle eût été sans empire, et l'animalcule, débarrassé de son oxygène surabondant, redevient spécifiquement léger, comme il l'était dans sa jeunesse. L'accumulation de l'oxygène fixé dans l'organisme étant le seul phénomène appréciable par lequel se manifeste l'état de vieillesse des infusoires de la mousse, nous sommes autorisés à considérer cette accumulation comme la cause qui différencie l'*état de jeunesse* de ces animalcules de leur *état sénil*. Nous verrons plus bas que l'accumulation de l'oxygène dans l'organisme est la cause réelle de la diminution de l'excitabilité, diminution qui est, chez tous les animaux, le signe caractéristique de l'*état sénil*. Nous pouvons donc, dès à présent, considérer l'état sénile comme le résultat d'une oxydation persistante de l'organisme. Nous avons vu que cette oxydation, qui est persistante dans l'état naturel chez les infusoires de la mousse, cesse de l'être et disparaît lorsqu'ils sont en grande partie privés d'oxygène extérieur. Cette élimination de l'oxygène persistant doit donc être considéré comme un véritable *rajeunissement*. Dépouillé de son oxygène fixé, l'animalcule devient, par cela même, plus oxydable. Alors le jeu de l'oxydation et de la désoxydation alternatives, jeu qui paraît être le phénomène fondamental de la vie, a bien plus d'amplitude, c'est-à-dire que l'oxigène alternativement acquis et perdu est bien plus considérable. Cette *amplitude* diminue graduellement par le progrès de l'âge ou la vieillesse.

Digitized by Google

Il résulte de ces observations que, dans le jeu de l'oxygénation et de la désoxygénation alternatives des infusoires de la mousse, la désoxygénation est toujours légèrement inférieure à l'oxygénation. Cette différence est tout-à-fait insensible à des distances de tems rapprochées; mais comme ces légères différences s'ajoutent sans cesse les unes aux autres, elle deviennent sensibles par leur réunion au bout d'un certain tems : l'animalcule, vieilli par l'accumulation de l'oxygène fixé dans son organisme, et qu'il ne peut plus perdre par l'action ordinaire de ses fonctions vitales, peut rajeunir au moyen d'une privation ménagée et suffisamment prolongée d'oxygène extérieur, privation qui force l'oxygène fixé, peu solidement à ce qu'il paraît, à s'éliminer. J'ai rajeuni ainsi des infusoires de la mousse jusqu'à six fois.

Étudions maintenant quel est l'effet des causes excitantes sur les infusoires.

La chaleur a une influence très-marquée sur le phénomène de l'oxygénation de ces animalcules. Lorsque la température est élevée, comme elle l'est en été, la descente des animalcules est rapide. En hiver, au contraire, lorsque la température est basse, cette descente est très-lente et elle le devient d'autant plus, que la température approche davantage du terme de la congélation de l'eau. Ainsi, la chaleur agit en excitant l'oxygénation des animalcules. Cet effet a lieu pour l'*oxygénation fixe* comme pour l'*oxygénation transitoire* que suit immédiatement la désoxygénation. Il résulte de là que la vieillesse ou l'état sénil des infusoires de la mousse doit arriver quand il fait froid beaucoup plus tard que lorsqu'il fait chaud. C'est aussi ce que l'expérience m'a fait voir. Dans l'espace de dix jours, par une température de + 20 degrés, les infusoires de la mousse sont ordinairement vieillis de manière à être tout-à-fait précipités dans un flacon de deux pouces de hauteur; il faut plus de vingt jours par une température de + 8 à 10 degrés, pour amener ces animalcules au même degré d'état sénil.

L'action excitante de la lumière est très-puissante pour favo-

Digitized by Google

riser l'oxygénation des infusoires de la mousse. On les voit descendre en colonnes plus nombreuses et plus volumineuses lorsqu'ils sont soumis à une vive lumière, que lorsqu'ils sont éclairés par une lumière faible. Ainsi l'action excitante de la lumière sur ces infusoires a pour effet d'exciter leur oxydation, et cela avec d'autant plus d'énergie, que la lumière est plus vive, en sorte que la lumière solaire agit, à cet égard, beaucoup plus énergiquement que la lumière diffuse. Ces expériences m'ont donné lieu de faire des observations bien importantes pour la théorie générale de l'excitation et pour l'appréciation de la cause de la *fatigue* qui est le résultat de l'excitation vive ou prolongée. Ayant soumis à l'action de la lumière solaire des animalcules dont le nuage supérieur était encore situé près de la surface de l'eau, je vis bientôt ce nuage supérieur s'abaisser un peu dans l'eau, et, de cette position abaissée, la descente des animalcules avait lieu comme à l'ordinaire, et était suivie de leur ascension. Je mis le flacon dans l'obscurité ; le nuage supérieur des animalcules remonta un peu vers la surface de l'eau. Une nouvelle exposition des animalcules à la lumière solaire occasiona de nouveau l'abaissement de leur nuage supérieur, qui se releva derechef dans l'obscurité. Il me fut prouvé par ces expériences que l'excitation produite chez les infusoires de la mousse par une vive lumière avait pour effet, 1° d'augmenter l'activité de l'*oxydation transitoire* à laquelle succédait immédiatement la désoxydation ; 2° de déterminer une *oxydation temporairement fixe*, oxydation dont la fixité ne durait qu'autant que durait l'action de la cause excitante qui était la cause de son existence, et qui disparaissait dans l'absence de cette cause excitante, c'est-à-dire par le *repos*. Cette oxydation, dont la fixité est liée à la continuité d'action de la cause excitante, est le phénomène physiologique qui constitue ici la *fatigue*. La *cause excitante* est véritablement une cause déterminante d'oxydation. Lorsque cette cause d'oxydation est très-puissante, elle devient supérieure à la cause intérieure de désoxydation qui existe naturellement dans l'être vi-

Digitized by Google

vant, et l'oxygène s'accumule dans l'organisme; lorsque cette cause excitante de l'oxydation vient à diminuer ou à s'absenter tout-à-fait, la cause intérieure de la désoxydation reprend l'empire, et elle élimine l'oxygène peu solidement fixé qui constituait l'état de *fatigue*. Ainsi la fatigue n'est point un *épuisement*, comme on le dit vulgairement, c'est véritablement une *réplétion*. On ne récupère point par le repos ce que l'on avait perdu par l'excitation, comme on le pense généralement; au contraire, on perd par le repos la substance dont l'excitation avait surchargé l'organisme. La cause chimique intérieure qui opère l'élimination de cette substance, de cet oxygène fixé, possède dans la jeunesse une activité qui diminue par le progrès de l'âge. Ainsi j'ai expérimenté que de jeunes infusoires de la mousse soumis à l'action de la lumière solaire ne manifestent en aucune façon qu'ils éprouvent de la fatigue par l'effet de cette vive excitation, dont le seul effet est d'augmenter considérablement le jeu de leur descente et de leur ascension alternatives. Leur nuage supérieur ne s'abaisse point, il reste toujours à la surface de l'eau. Il n'en est pas ainsi lorsqu'on soumet à la même cause excitante des animalcules qui ont déjà commencé à vieillir, dont le nuage supérieur est déjà flottant entre deux eaux. La vive excitation de la lumière leur fait éprouver promptement une fatigue profonde qui se manifeste par l'abaissement considérable de leur nuage supérieur. Si on les soustrait à cette vive excitation, leur nuage supérieur remonte dans l'eau, mais non jusqu'à l'élévation qu'il possédait avant l'excitation qui a produit son abaissement. Cela prouve qu'une partie de l'oxygène fixé par l'excitant, et produisant l'état temporaire de *fatigue*, est demeuré dans l'organisme à l'état d'oxygène fixé définitivement et constituant l'*état sénil*. On voit par ces expériences comment les excitations qui ne fatiguent point dans la jeunesse fatiguent considérablement dans un âge plus avancé. On voit comment ces mêmes excitations qui ne paraissent laisser après elles aucune trace de progrès d'état sénil dans la jeunesse, font marcher rapidement vers cet état sénil

Digitized by Google

l'être vivant déjà avancé en âge. Plus il y a dans l'organisme d'oxygène fixé définitivement et constituant l'état sénil, plus il a de disposition à s'augmenter. Chaque excitation, chaque fatigue, laisse après elle un petit accroissement d'oxygène sénile.

Ces observations prouvent que, chez les animalcules, la fatigue produite par une vive excitation consiste, comme l'état sénile, dans une acccumulation d'oxygène fixé sur les organes; mais il y a cette différence entre l'*état sénil* et la *fatigue* que l'oxygène, dont la fixation constitue cette dernière, est fixé peu solidement et ne manque pas d'être éliminé, au moins en grande partie, lorsque la cause excitante qui a déterminé sa fixation devient absente ou diminue d'énergie; tandis que l'oxygène fixé qui produit l'état sénile résiste à la cause intérieure qui opère ordinairement l'élimination de l'oxygène ajouté à l'organisme par les excitans. Cet oxygène fixé qui constitue l'état sénil ne peut être éliminé par la cause intérieure dont je viens de parler que lorsque l'organisme est privé, dans certaines proportions, de l'afflux de l'oxygène du dehors, comme l'expérience nous l'a fait voir plus haut. L'action excitante par laquelle la lumière détermine l'oxydation des infusoires de la mousse est de beaucoup plus énergique quand la température est élevée que lorsqu'elle est basse. Par le froid, ces infusoires marquent à peine qu'ils éprouvent de l'influence de la part de la lumière solaire elle-même: l'oxydation qui les fait descendre dans l'eau est alors à peine accélérée, tandis que, lorsqu'il fait chaud, la lumière, et spécialement la lumière solaire, augmente énergiquement leur oxydation qui se manifeste par les phénomènes de pesanteur indiqués plus haut. Le froid diminue donc la faculté que les infusoires de la mousse ont d'éprouver l'action par laquelle la lumière les excite à s'oxyder: cette faculté, cette *excitabilité* est augmentée par la chaleur.

Les observations qui viennent d'être exposées nous montrent à découvert le mécanisme de l'action de deux causes excitantes,

Digitized by Google

la chaleur et la lumière, qui agissent sur l'organisme animal comme causes excitantes d'oxygénation. Une troisième cause excitante que nous allons étudier agit de la même manière. Cette cause excitante est la pression qui résulte de la secousse imprimée à l'eau qui contient les infusoires de la mousse. Un flacon contenant ces animalcules étant soumis à une lumière faible, leur descente dans l'eau et leur ascension subséquente s'établissent avec une vitesse modérée et proportionnée à l'activité de leur oxygénation. Si l'on frappe de petits coups avec un marteau sur la table qui supporte le flacon, on voit bientôt augmenter le nombre et le volume des colonnes descendantes d'animalcules. Ainsi la commotion mécanique, qui n'est dans le fait qu'une modification de pression, est une cause excitante d'oxygénation pour les infusoires de la mousse. Toutes les observations s'accordent donc pour prouver que les excitans agissent sur l'organisme vivant, en le déterminant à s'adjoindre l'oxygène qui est à sa portée.

Les résultats qui viennent d'être exposés, touchant l'action des excitans sur l'organisme, ne sont déduits que de l'action de trois causes excitantes que l'on peut appeler *physiques*, la chaleur, la lumière et la pression; mais les causes excitantes, que l'on peut appeler *chimiques*, celles qui consistent dans l'application à l'organisme de substances en solution, agissent-elles de la même manière? déterminent-elles aussi la fixation de l'oxygène sur la matière organique? Ici l'observation n'apprend encore rien. Toutefois, comme il est certain que l'intervention de l'oxygène est aussi nécessaire, pour l'action de ces causes excitantes *chimiques*, qu'elle l'est pour l'action des causes excitantes *physiques*, il demeure presque démontré que le mécanisme de l'action de toutes les causes excitantes sur l'organisme est le même; que toutes agissent en modifiant l'oxydation de la matière organique soumise à leur influence. Ceci nous explique l'usage de l'oxygène dans l'organisme vivant. C'est sur cette substance et sur la matière organique simultanément que les causes excitantes agissent pour les déterminer à s'associer. Les *causes excitantes* ne sont ainsi pour l'or-

Digitized by Google

ganisme que des *causes déterminantes d'oxygénation*. L'*excitabilité* est ainsi une véritable *combustibilité*, laquelle a besoin, pour être mise en jeu, de l'intervention d'une *cause déterminante* ou *excitante*. Cette *excitabilité*, cette *combustibilité organique* est très-grande dans la jeunesse, parce qu'alors l'organisme est éminemment oxydable, il ne possède presque point d'oxygène fixé définitivement. Alors il y a une grande facilité d'oxydation, et les causes excitantes qui agissent en déterminant cette oxydation exercent leur influence avec une extrême facilité. Par le progrès de l'âge et par l'effet du nombre des excitations, il se fixe définitivement de l'oxygène dans l'organisme, lequel se trouve ainsi en partie *brûlé* ou *oxydé* d'une manière définitive. Ce phénomène a nécessairement pour effet de diminuer la combustibilité qui est mise en jeu par les excitans, c'est-à-dire l'*excitabilité*. Alors les excitans ont peu d'empire sur l'organisme, parce que, tendant à lui adjoindre de l'oxygène, ils le trouvent déjà en partie saturé définitivement de cette substance. Nous voyons ainsi la confirmation de ce que nous avons établi plus haut, savoir que l'accumulation de l'oxygène définitivement fixé chez les infusoires de la mousse constitue véritablement leur *état sénil*, puisque cette accumulation produit progressivement la diminution de l'*excitabilité*, diminution qui est généralement le signe caractéristique de l'état de vieillesse. Ainsi c'est avec pleine raison que nous avons dit que les infusoires de la mousse étaient *rajeunis*, lorsque nous leur avons fait perdre l'oxygène fixé qui avait été accumulé chez eux par le progrès de l'âge et par le nombre des excitations. Chez ces infusoires l'état sénile est réduit à sa plus simple expression, il paraît n'être point compliqué de ces nombreuses altérations organiques que produit la vieillesse chez les animaux d'un ordre plus élevé. Ils ont seulement diminué considérablement de *combustibilité* par le fait de l'accumulation chez eux du principe comburant, et ce principe peut être artificiellement éliminé, en sorte que le phénomène de la vie est ramené à ses conditions initiales : il y a *rajeunissement*, retour de la combustibilité ou de

Digitized by Google

l'excitabilité qui existait dans la jeunesse. La saturation d'*oxygène sénil* anéantit nécessairement la combustion organique vitale, c'est-à-dire *la vie*.

Du moment qu'il nous est démontré que les causes excitantes agissent sur la matière organique vivante en la déterminant, en l'*excitant* à s'adjoindre l'oxygène qui est à sa portée, il devient facile de voir pourquoi l'excitabilité disparaît lorsque l'oxygène cesse d'être introduit dans l'économie vivante. Nous pouvons même suivre, chez les végétaux, l'enchaînement de tous les phénomènes qui ont lieu depuis l'action de la cause excitante extérieure qui agit sur une sensitive, par exemple, jusqu'au mouvement des organes locomoteurs de cette plante. J'ai démontré, dans un précédent mémoire, que la sensitive perd complétement son excitabilité lorsqu'elle a été privée de l'air contenu dans ses organes aérifères par un séjour de plusieurs heures sous le récipient de la pompe pneumatique. Alors elle ne se meut ni sous l'influence de la lumière, ni sous l'influence des chocs, etc. Son excitabilité est donc liée à l'existence de l'oxygène gazeux dans son tissu. Voyons comment son *excitabilité* est liée à sa *locomotilité*. J'ai fait voir, dans un précédent ouvrage, que l'organe que j'ai désigné, chez la sensitive, par le nom de *bourrelet*, et qui serait mieux nommé organe *moteur*, est composé de cellules décroissantes de grandeur de dehors en dedans. J'ai fait voir que c'est l'endosmose de ces cellules décroissantes qui occasione l'incurvation du tissu organique qu'elles composent. J'ai démontré que c'est cette incurvation, dans un sens ou dans un autre, qui meut les feuilles. Actuellement, si nous voulons savoir comment les causes excitantes agissent pour déterminer les mouvemens de ces organes, il ne s'agit que de savoir comment l'endosmose de ces mêmes organes est modifiée par les causes excitantes. Or rien n'est plus facile, d'après ce qui vient d'être exposé. Une cause excitante, telle que la chaleur, la lumière, une pression, un choc, agit sur la sensitive. Cette cause excitante modifie rapidement l'oxygénation des liquides organiques;

Digitized by Google

cette modification de l'oxygénation des liquides, ou de *certains liquides*, modifie leur densité; la modification de la densité des liquides modifie l'endosmose; l'endosmose modifiée produit le changement de la force d'incurvation de l'organe moteur ou de l'une de ses parties, et le mouvement de la feuille s'ensuit. Nous voyons ainsi comment l'*excitabilité* est liée à la *locomotilité* chez tous les végétaux. Ces deux *propriétés vitales* ne sont, dans le fait, que des phénomènes de physique générale enchaînés dans un ordre déterminé. Leur mécanisme nous est pleinement dévoilé par l'observation. L'*excitabilité* est, comme je l'ai dit, une véritable *combustibilité*, ou une *oxydabilité*, laquelle a besoin, pour être mise en jeu, de l'intervention d'une cause *déterminante* ou *excitante*. Derrière ce phénomène palpable il y a indubitablement un autre phénomène qui est inapercevable, un phénomène que l'on peut soupçonner être électrique. C'est ce que j'examinerai dans un autre travail.

Il résulte des observations précédentes qu'il existe, chez les êtres vivans, une alternative continuelle d'oxydation et de désoxydation. L'oxydation présente trois modifications différentes: 1° l'*oxydation transitoire*, sans cesse détruite par la cause de désoxydation qui existe dans l'organisme vivant, et sans cesse renouvelée; 2° l'*oxydation temporairement fixe*, c'est elle qui constitue la *fatigue;* elle est détruite pendant le repos, c'est-à-dire pendant l'absence des causes *excitantes* ou *oxydantes* par la cause de désoxydation qui existe dans l'organisme vivant; 3° l'*oxydation fixe*, c'est elle qui constitue l'*état sénil*.

Les observations précédentes nous montrent combien est utile l'observation des êtres vivans les plus simples. Chez eux on peut voir à découvert des phénomèmes que les animaux d'un ordre plus élevé ne nous montreraient jamais. Cette étude sert, en outre, à agrandir le cercle de nos idées physiologiques; elle nous apprend à ne point considérer comme merveilleux certains phénomènes que ne présentent point les animaux des classes plus élevées. Les êtres dont l'organisation est simple, ont, par cela

Digitized by Google

même, certains priviléges que ne possèdent point les êtres dont l'organisation est complexe. Celui qui ne connaîtrait que la physiologie de l'homme considèrerait comme des merveilles fabuleuses la reproduction que les salamandres, que les écrevisses, font de leurs pattes lorsqu'on les leur coupe : il refuserait de croire que le limaçon reproduit sa tête amputée; que certains vers aquatiques étant coupés transversalement en deux, la moitié antérieure reproduit une queue, et que la moitié postérieure reproduit une tête qui est pourvue de ses yeux et de ses autres organes; que les polypes coupés par morceaux deviennent autant de polypes qu'il y a de fragmens. A côté de ces phénomènes, qui seraient d'étranges merveilles pour des animaux d'un ordre élevé, et qui sont ici dans l'ordre de la nature, peut se placer le phénomène du rajeunissement des animalcules de la mousse, phénomène qu'on peut mettre en parallèle avec celui de la résurrection de certains animalcules, et notamment du rotifère de Spallanzani, résurrection dont on a douté à tort, car j'ai expérimenté plusieurs fois que ce phénomène est des plus incontestables.

Cette résurrection, au reste, n'est pas plus merveilleuse que ne l'est celle des embryons séminaux qui, après avoir vécu et s'être développés dans la graine lorsqu'elle tenait à l'ovaire, se dessèchent dans la graine mûre, et restent ainsi quelquefois pendant plus d'un siècle dans un véritable *état de mort*, *sans désorganisation*, et avec possibilité de retour à la vie lorsqu'on leur rend l'eau et la température nécessaires pour la germination. La résurrection des embryons séminaux, celle des rotifères, le rajeunissement des infusoires de la mousse, cesseront de nous paraître des phénomènes merveilleux lorsque nous serons familiarisés avec cette idée que la vie n'est qu'un phénomène physique qui, comme beaucoup d'autres, peut, dans certains cas, être ramené à ses conditions initiales lorsqu'il est voisin de sa terminaison, et qui, lorsqu'il a été interrompu par l'absence de ses conditions d'existence, peut aussi, dans certains cas, être remis en jeu par le retour de ces mêmes conditions.

Digitized by Google

POÉSIE.

AUX PHILOSOPHES.

(Troisième Article*.)

De la Poésie de notre époque. (Suite.)

Lamartine.—Victor Hugo.—Sainte-Beuve.

A quoi tient ce reflet de christianisme, cette auréole de foi religieuse qui brille sur les œuvres des deux grands poètes de la France? Pourquoi semblent-ils faire antithèse avec Goethe et Byron? Comment, nés dans le pays qui a produit la philosophie la plus audacieusement sceptique, et qui a presque entièrement accompli la destruction du moyen âge social et religieux, ont-ils moins que ces fils de l'Angleterre et de l'Allemagne cette affreuse tristesse d'un rêve qui ne s'achève pas, et en même tems cette fierté de Satan et cette vie du désespoir, cette *vitalité du poison*, comme parle Byron (1)?

Cela tient en partie, selon nous, à l'époque politique où ils ont commencé à écrire. Et d'un autre côté nous pensons que cette foi chrétienne n'a pas un caractère aussi profond chez eux qu'on le croit généralement. C'est une parure de leur génie, à

* Voy. t. LI, cahier de septembre, p. 499, et t. LII, cahier de novembre. p 399.

(1) There is a very life in our despair,
Vitality of poison; a quick root
Which feeds these deadly branches.
Childe-Harold.

Digitized by Google

travers laquelle percent le doute et l'incrédulité, comme l'orgueil de Diogène perçait à travers les trous de son manteau.

C'est surtout pour Lamartine qu'il existe un préjugé qui le fait considérer comme un poète chrétien, je dirais presque comme un poète sacré, et qui cache ainsi à la foule séduite le véritable caractère de son œuvre. L'affinité qu'il a avec Byron disparaît devant ce mensonge du christianisme; car qu'est-ce qu'un christianisme tellement affaibli ou transfiguré qu'il ressemble à un panthéisme encore obscur, sans lien avec l'humanité, sans application sociale.

Vous appelez Lamartine chrétien, et moi je l'appelle sceptique; il n'a du chrétien que la crainte devant Dieu. Panthéiste, de sentiment plutôt que d'intelligence, il voit tous les êtres s'absorber dans l'Être des êtres; et ne comprenant rien à l'humanité, n'ayant pas la révélation du plan providentiel qui la guide, tous les travaux des hommes lui paraissent aussi futiles que l'ouvrage des fourmis qui soulèvent des grains de sable. Ce n'est plus ni la terre ni le ciel des chrétiens, unis entre eux par une chaîne à la fois humaine et divine, visible et invisible : espérance, foi, charité, terre et ciel, tout a disparu devant la solitaire contemplation de ce vaste océan de l'être où tout va s'engloutir. Et cette pensée de l'infini fait fléchir ses genoux; et il cherche à prier, et sa prière l'inonde de pleurs :

Hélas ! pourquoi si haut mes yeux ont-ils monté ?

Et il adore Dieu dans un tremblement continuel; et il ne sait que répéter sans cesse que tout est vanité et que toute pensée est une erreur. Vous l'appelez chrétien parce qu'il a pris à la Bible quelques fleurs, au christianisme quelques formes, comme il a pris à Horace ses continuelles images de l'incertitude de la vie. Mais son idée fixe est la terreur. L'univers pèse sur son cœur et l'accable. Tous ses chants sont plaintifs, comme les murmures de la colombe sous la serre de l'aigle.

Digitized by Google

On peut être sceptique tout en s'occupant beaucoup de la grandeur divine; on peut vivre dans le doute et l'incertitude avec un sentiment religieux très-actif et très-profond.

Quelques progrès qu'ait faits l'humanité, le mystère l'enveloppe toujours; quelque grande que soit la carrière que nous pouvons lui mesurer, il y a toujours l'infini en avant et en arrière; quelque travail que nous puissions assigner à son activité dans une période donnée, il reste toujours le début et le but final, le commencement et la fin en Dieu, le *pourquoi* en Dieu. L'homme, pour être vraiment religieux, doit avoir à la fois le sentiment de sa faiblesse et de sa force, le sentiment de l'infini et du fini, de Dieu et de l'humanité. Or c'est là précisément ce que donnent les religions: elles jetent le pont entre nous et les autres hommes, entre l'humanité et Dieu. Mais quand les religions meurent, les hommes les plus religieux, loin d'être consolés dans le sentiment de l'infini, sont écrasés par lui. C'est en ce sens que Lamartine est un grand poète religieux, quoique dévoré de doute et d'incrédulité. Mais sa religion, loin de soutenir et d'illuminer ses lecteurs, ne fait que les abattre, les troubler, les prosterner, surtout quand leur esprit a de la vigueur et de la portée; et le christianisme dont il la décore n'est qu'un christianisme de convention, comme on peut en faire encore quand tous les dogmes chrétiens sont dépassés par la science humaine, quand toutes les institutions chrétiennes sont écroulées.

Est-ce à dire que le poète soit trompeur pour voiler ainsi sa pensée? Assurément non. Mais son idée religieuse avait besoin de revêtir une forme, et, dans son abandon, son isolement, sa nudité, elle a pris le dernier vêtement usé et percé de trous qu'elle avait sous la main.

Les grands hommes qui se succèdent d'une génération à la suivante ne se répètent jamais; mais lorsqu'ils semblent faire une œuvre opposée, souvent ils se continuent. C'est peut-être parce que la France avait produit la philosophie du dix-huitième siècle et la révolution qui est cette philosophie en action, que les deux

Digitized by Google

poètes qui ont le plus directement exprimé l'état d'anarchie et de désolation où cette philosophie plonge, sans cependant lui rompre sa visière, sans la nier ni la combattre, sont un Anglais et un Allemand; tandis que la France a produit, depuis trente ans, une nombreuse couronne de penseurs et de poètes qui se sont rattachés au christianisme. Ne croyez pas cependant que le mouvement et l'inspiration du dix-huitième siècle ne soient pas profondément entrés dans leur sein. C'est au contraire parce qu'ils sentaient profondément la ruine du monde social et religieux du moyen âge, et parce que d'un autre côté ils ne pouvaient concevoir comment il naîtrait de cette ruine un monde nouveau à la fois social et religieux, qu'ils sont revenus vers le christianisme.

Supposez un poète frappé de cette grande ruine du monde social, comme Boulanger suppose que les générations postdiluviennes furent frappées, après le cataclysme du monde physique, d'un effroi qui, suivant lui, a donné naissance à toutes les religions. Il se rejettera plein de tristesse et d'amertume dans la nature ; et c'est en effet la marche que notre littérature a suivie : ainsi avons-nous vu faire et à Jean-Jacques Rousseau, qui donna le signal de cette retraite dans la nature au milieu même du dix-huitième siècle, et à Bernardin de Saint-Pierre, et à M. de Chateaubriand ; et c'est alors, c'est dans la solitude, au sein de la nature, que la poésie a pris ces grands écrivains et les a emportés sur ses ailes. Voilà donc ce poète tombé dans la contemplation de l'infini, de l'harmonie universelle, et ne comprenant pas l'anarchie de l'humanité. Il est bientôt attaqué de la maladie de Werther, de René, d'Obermann. A-t-il de la force, il résiste à cette effroyable tempête de scepticisme absolu ; mais il n'y résiste qu'en sortant religieux de la lutte. Son esprit a plongé dans l'infiniment grand et dans l'infiniment petit, et partout il a rencontré Dieu. Or tout homme qui commence à sentir Dieu éprouve le besoin de se rapprocher de ceux qui l'ont senti avant lui. Le tems vient où nous embrasserons, où nous relierons toutes les conceptions religieuses, et où, de toutes les traditions, nous formerons la tra-

Digitized by Google

dition universelle, la grande *Bible* de l'humanité. Mais cette œuvre, qui se commence maintenant, n'était pas même soupçonnée du plus grand nombre des esprits supérieurs il y a dix ans. Il devait donc arriver que les ames les plus frappées de la tristesse de cette humanité livrée au hasard, et de cette incertitude de l'esprit humain en présence d'une science en apparence purement critique et négative, recherchassent les solutions chrétiennes, et se rapprochassent des hommes qui souffrirent les mêmes maux de l'ame dans une époque analogue de l'humanité. Y a-t-il rien en effet qui ressemble plus à ce que nous souffrons que ce qu'ont souffert autrefois les Basile, les Jérôme et les Augustin? Et remarquez qu'il y avait eu avant ces Pères de l'Église et qu'il y avait en même tems qu'eux des ames généreuses qui souffraient comme eux du même mal, mais qui n'ayant pu apercevoir l'étoile nouvelle mais encore petite et obscure, de l'avenir, cherchaient leur lumière dans le passé éteint, et se réfugiaient dans le stoïcisme, dans les souvenirs de la république, ou dans les *mystères*. C'est ainsi que sous l'impulsion même de la philosophie du dix-huitième siècle, mais en réaction apparente contre elle, des ames malades de philosophie sont revenues au christianisme. En l'absence des élémens, décomposés à jamais, de l'organisation théologique-féodale, ils ont rêvé possible la restauration de la monarchie et du papisme; en présence de la science moderne, ils ont rêvé la restauration d'une foi fondée sur la science du passé. Ainsi s'explique la tendance rétrograde de beaucoup de grands esprits de notre tems, tels que De Maistre, La Mennais, Chateaubriand, Ballanche, Lamartine, Victor Hugo.

Quand le poète s'est une fois rapproché du christianisme par le sentiment religieux, il lui est assez naturel de se croire chrétien, et il se fait un point d'honneur et une gloire de le paraître. On s'humilie par grandeur même d'esprit, autant que par lassitude de chercher et d'attendre. On dit à la science et à la philosophie qu'elles sont menteuses, parce qu'en effet, en ce jour, à cette

Digitized by Google

heure, elles ne sont pas encore arrivées au point où, reliant leurs rameaux épars, et vivifiées par une charité nouvelle, elles deviendront une religion, comme autrefois elles devinrent le christianisme. On repousse de son esprit tous les grands progrès faits depuis les Pères de l'Église; on voudrait presque s'en tenir à leur physique, à leur astronomie. On adopte ou on allégorise les traditions qu'ils ont adoptées. On voudrait à toute force voir le développement de l'humanité, comme Bossuet, dans l'histoire hébraïque. Mais le doute sur tous points reste au fond du cœur. De là ce christianisme de décadence ou de renaissance, comme on voudra l'appeler, qui court dans tant de livres de notre tems. On voudrait faire tenir le monde agrandi des modernes dans l'étroit horizon d'une religion faite il y a deux mille ans, ou bien on agrandit le cadre de cette religion pour que tout puisse y entrer. On parle du *Seigneur*, comme si l'on conservait la tradition du Dieu qui apparaissait dans un buisson ardent, et c'est du Dieu de Galilée et d'Herschell que l'on veut parler. On a l'air de reporter continuellement sa pensée sur le Sinaï, les rives du Jourdain et Jérusalem; mais le Sinaï, le Jourdain et Sion ne sont que des échos sonores pour donner à la parole du poète un accent de foi religieuse. On se fait un paradis mystique et tout spiritualiste, bien différent du paradis chrétien, du paradis *sur la terre*, où les corps devaient renaître quand le règne de Dieu serait venu. Quant aux anges, on en parle à tout propos sans y croire; chacun en crée avec sa fantaisie; quelques-uns même décrivent leurs amours, et leur composent un langage de toutes les coquetteries du boudoir. Enfin on se fait une religion vaporeuse, qui ne ressemble pas plus au christianisme quand il vivait, que les muses et les nymphes de la poésie mythologique de Boileau et de Voltaire ne ressemblaient au paganisme. Aussi, pour apprécier les poètes chrétiens de notre tems, les plus sérieusement religieux comme les plus légers, M. de Lamartine comme Thomas Moore, il faut bien distinguer leur véritable inspiration, leur pensée lyrique, leurs tristesses ou leurs joies, sous ces voiles chré-

Digitized by Google

tiens dont se pare leur muse. Il en est pour qui la chose est sérieuse, pour qui c'est le tourment de leur ame de ne pas trouver appui et consolation dans ces débris fantastiques du passé; pour les autres, c'est purement affaire d'art : la mythologie païenne était usée, Ronsard et Boileau l'avaient à deux fois inutilement restaurée; que restait-il à faire? à tenter la nouveauté du christianisme. Pour tous, c'est bien plutôt la matière de l'art que l'art lui-même; ce n'est pas leur vie franchement dévote qui s'exprime, c'est leur vie douteuse, incrédule, affligée, qui cherche confort, et qui trouve cet aliment.

Qu'on voie dans cette poésie chrétienne le bruit qui accompagne la chute de tout ce qui s'écroule, le dernier soupir d'un mourant, les vives clartés que jette une lumière qui s'éteint, ou, si l'on veut, le dernier chant du cygne, je le conçois : mais y voir la vie, c'est-à-dire à la fois la vie du christianisme et la vie du poète, une foi véritable, une communion de l'un avec l'autre, comme le doux repos de l'enfant dans les bras et sous les baisers de sa mère, ou comme la conversation d'un ami avec son ami, voilà ce que je ne puis admettre. Je ne puis voir dans tous ces chants chrétiens qu'un deuil, une pompe funéraire et la plainte dernière sur un mort. Quand les sauvages pleurent un chef, les femmes chantent les louanges du mort, elles disent ses vertus et ses combats, et par momens, en présence du cadavre, elles rêvent le héros marchant encore dans sa force et dans sa beauté : ainsi font nos poètes avec leur fiction de christianisme; ils commencent par la plainte, la désolation, puis leur vient le regret de la dernière religion connue d'eux, et ils finissent quelquefois, en s'exaltant, par s'imaginer qu'elle vit encore. Que si un fantôme d'elle alors leur apparaît et pose devant eux, si une image du passé, se dérobant à la tombe, semble se relever et marcher, est-il étonnant que ces ames poétiques prennent leur rêve pour une réalité? Or c'est là précisément ce qui est arrivé à nos poètes chrétiens. La *Restauration* a été le fantôme qui les a inspirés et qui les a fait croire, et eux, de leur côté, avec leur

Digitized by Google

voix puissante et leur don créateur, ont communiqué à ce fantôme une sorte de vie galvanique, une vie qui n'était pas en lui, mais que son aspect seul a suffi pour éveiller dans le sein des poètes, et qui lui est revenue par eux.

Chez des politiques ou des théologiens comme De Maistre et M. La Mennais, cette empreinte de christianisme, une fois prise, est tenace, et s'attachera à toute leur existence. Ce sont avant tout des penseurs; ils n'ont pu se décider et se former que par de longues considérations, de profondes études de faits et de raisonnemens; changer, c'est une vie à refaire : aussi leur croyance survivra-t-elle même à la chute définitive du fantôme qui les avait illusionés. D'ailleurs les grandes métamorphoses de l'humanité ne se font pas si vite qu'il ne reste long-tems des masses d'hommes et des peuples entiers aux défenseurs des religions déchues : si la France leur échappe, il leur reste l'Espagne, la Belgique, l'Irlande : ainsi quand les villes échappaient aux dieux du paganisme, les habitans des bourgs devinrent les païens. Quant à ceux qui tiennent à la fois du penseur et du poète, comme M. Chateaubriand et M. Ballanche, leur rêve de restauration du christianisme ira s'affaiblissant ou se transfigurant : l'un laissera la religion pour la politique, et cherchera dans l'activité de chaque moment une continuelle distraction contre sa propre incrédulité; l'autre conservera obstinément le nom de christianisme à toute la série des initiations de l'humanité. Mais les poètes purs sont plus changeans ou plus naïfs : comme ils avaient délaissé et les argumens théologiques et les grands ensembles d'idées, comme ils n'avaient pris de la religion déchue que des inspirations et des images, surtout comme ils sont hommes de sentiment et de vie lyrique, quand leur vie change, quand le doute les reprend, quand leur tristesse d'ame se prolonge malgré tous les remèdes dont ils avaient vanté l'efficacité, ils le disent ou le font entendre à tout le monde; et ils ne pourraient faire autrement, ou ils seraient obligés de se taire; car l'art c'est la vie du poète qui s'exprime telle qu'elle est au moment où il chante.

Digitized by Google

Il est aisé de remarquer en effet que le doute et l'incertitude sont devenus de plus en plus visibles chez Lamartine à mesure que les années s'écoulaient. Ses premières *Méditations* sont de tous ses ouvrages celui où les croyances chrétiennes se font le plus sentir. On dirait alors que le poète habite encore les frontières de ce monde à la fois social et religieux de Nicole et de Pascal, de Bossuet et de Fénelon, dont un siècle de philosophie et de révolution nous sépare désormais pour toujours.

Cette remarque s'applique également à l'autre grand poète dont la France est fière. On l'a déjà dit avant nous, il y a bien plus de calme religieux, de croyance arrêtée dans les odes de la première jeunesse de Victor Hugo, que dans ces *Feuilles d'automne*, où sa rêverie, si puissante et si triste, creuse si profondément.

C'est d'abord que leur pensée est devenue plus forte avec l'âge; c'est ensuite que tout a chancelé autour d'eux; c'est qu'ils ont vu cette société qu'ils croyaient rentrée dans la voie de la tradition s'en écarter de nouveau; c'est que cette tentative si bien nommée *restauration*, qui prétendait rendre à la France son ancien ordre social et religieux, a déçu toutes leurs espérances, partagés qu'ils étaient entre les sentimens de gloire et de liberté de notre âge, et cette gloire du passé qui avait bien de quoi les séduire.

Eux et M. de Chateaubriand, trois poètes, ont été non-seulement les chantres, les bardes inspirés, mais aussi les hommes d'action et de courage de cette résurrection du passé qu'ils auraient voulu grande, glorieuse et populaire.

M. de Chateaubriand s'est chargé de la restauration de toute manière, comme religion et comme société; il l'a précédée, introduite dans le monde, exaltée tour à tour et abaissée : il l'a corrigée comme une mère corrige son enfant, abandonnée comme on abandonne un fils ingrat; et l'enfant s'étant tué à force de folies, il en porte encore le deuil.

Lamartine fut plus spécialement le poète religieux de la restauration, c'est-à-dire qu'il essaya de refaire le ciel religieux du

Digitized by Google

passé. Victor Hugo fit principalement la terre de ce ciel; et comme la monarchie qu'il avait sous les yeux ne répondait pas à la grandeur de son génie, ni à son ame forte et indépendante, il remonta plus haut dans les siècles, et sa lyre se passionna pour ce moyen âge dont elle voyait le reflet dans notre tems : c'était naïvement qu'elle se passionnait ainsi; mais on aurait dit que c'était pour dorer ce reflet, ces derniers rayons presque éteints, que sa poésie essayait de rallumer le soleil du moyen âge.

A la suite de ces deux grands maîtres, une foule de disciples et d'imitateurs se lancèrent dans la voie qu'ils ouvraient. De là toute cette poésie de la restauration, dont le caractère général est un retour vers le passé, une exploration du passé, un enthousiasme vrai ou faux pour le passé, sans élan, sans impulsion en avant : comme si, après la philosophie novatrice et enthousiaste du dix-huitième siècle, une réaction d'immobilité et de rétrogradation fût nécessaire, afin que l'esprit humain, après avoir reconquis son passé, revu son héritage et sa vie antérieure, pût, riche d'expérience et de savoir, se lancer de nouveau, avec plus d'assurance et d'espoir, dans la voie de l'avenir. Semblables donc à ces doctrinaires qui prirent la restauration pour les bornes du monde, et qui arrangèrent la philosophie exprès pour elle, les poètes semblèrent pendant long-tems faire de la poésie, non pour le peuple, non pour l'humanité, mais pour la restauration.

Oui, Lamartine et Hugo furent aussi, eux, les soutiens de la restauration; et ils n'ont pas à en rougir. Ils en furent les soutiens comme des artistes, amans de la gloire et du beau, et par ce côté-là aimant déjà le peuple; reliant d'ailleurs, dans leurs idées religieuses, le pouvoir temporel à la bonté céleste, soumettant le devoir et la grandeur des rois à la charité du christianisme. C'était un rêve, un idéal qu'ils poursuivaient, ne voyant pas, dans leur exaltation de poètes, combien les tems étaient changés et combien ce rêve était absurde.

Mais à mesure que les années s'écoulaient, le rêve s'évanouissait. L'un s'éleva de plus en plus vers les pensées infinies, à une

Digitized by Google

hauteur qui ne lui permettait plus d'apercevoir la terre. L'autre fit comme Goethe avait fait après Werther et Faust : il prit l'art au point de vue absolu. Plus jeune, d'ailleurs, élevé au bruit des batailles, admirateur de Napoléon, amant de la liberté, il sentit un nouveau culte s'élever dans son cœur; et, dans son indépendance, il porta de rudes coups à ce fantôme du passé qu'il avait d'abord encensé (1). Et quand le fantôme a disparu, ils n'ont fait, ni l'un ni l'autre, comme ceux dont nous parlions tout-à-l'heure, ils ne se sont pas attachés à un autre fantôme, essayant de donner à celui-ci la ressemblance du premier. Ils sont restés avec le doute, qui n'avait jamais entièrement abandonné leur cœur.

C'est ainsi que l'humanité de notre tems ayant dépouillé définitivement la pensée sociale et religieuse du moyen âge, eux qui ont voulu vivre de cette pensée et en faire l'ame de leur poésie, n'ont pu y réussir, malgré l'illusion de la restauration, qui les a séduits comme un mirage trompe les matelots à la mer. Ils n'ont pu trouver un sol où leur christianisme prît racine, et d'où il tirât des sucs assez nourriciers pour couvrir ensuite la terre de son ombrage. Il n'y avait point de ruche où l'abeille fît son miel; point de rocher solide où l'aigle déposât son nid : l'abeille a été entraînée par les torrens de l'air, tenant dans ses pattes le suc odorant des fleurs, qui ne s'est pas transformé en miel; l'aigle a vécu solitaire, contemplant le soleil, sans compagne et sans nid.

Que leur pensée religieuse puisse subir une métamorphose et revêtir une nouvelle forme, c'est ce que nous croyons; et nous dirons dans un autre article sur quels signes, faibles encore, nous nous fondons pour le croire. Mais c'est de leur œuvre passée que nous nous occupons aujourd'hui; c'est elle que nous voulons caractériser.

(1) Il est bien évident que ce mot s'applique au système de la restauration, en général, et non pas aux hommes. Jamais poète ne se montra plus indépendant de tout pouvoir que Victor Hugo.

Digitized by Google

Laissez donc de côté, pour un moment, toute cette couleur de christianisme qui est comme le fard dont une femme malade voilerait sa pâleur; entrez dans le fond de leur pensée, et voyez ce qu'ils sont.

L'un ne sait chanter que la vie diffuse dans l'espace et le tems, coulant de forme en forme dans le vaste océan de l'être. Toujours abîmé dans la contemplation de la force divine, les êtres finis ne lui apparaissent que sous des traits peu arrêtés, comme des ondulations de la vie générale. Ou il ne voit dans toutes ces formes que des chaînes qui emprisonnent la vie, en empêchant chaque partie de se réunir à l'être universel; ou bien, quand son cœur d'homme recommence à battre, quand la vie s'individualise un instant pour lui, il les contemple avec effroi, comme des enveloppes trop faibles pour préserver la vie qu'elle renferment contre l'océan de vie qui les bat et qui va les briser, comme des digues impuissantes que le flot universel du tems et de l'espace emporte. Voilà les deux seuls mouvemens de sa poésie: semblable à la mer qui monte et redescend, qui apporte un instant quelques corps sur le rivage, et bientôt les replonge dans l'obscurité de son sein.

L'autre, au contraire, saisit la vie dans tous les moules qu'elle revêt; il se place dans un point de l'espace et du tems, et s'y enracine profondément; il sépare, il anime chaque objet qu'il touche; il en projette au loin les reflets et les ombres; il en décrit tous les rapports, toutes les harmonies et tous les contrastes. Sa poésie est comme l'univers, dont Pascal a dit, centre partout, circonférence nulle part; la *vie*, qui pour Lamartine est un tout, une unité, un océan, paraît dans Victor Hugo comme la lumière qui inonde tous les corps, mais qui, tout en les éclairant, en les baignant de ses flots, disparaît elle-même devant eux, et ne se manifeste qu'en dessinant leurs contours et en peignant leurs couleurs.

Lui aussi, quand il le veut, il peut, comme Lamartine, briser tous les moules et généraliser la vie; en vingt vers il peint

Digitized by Google

l'extase devant la vie universelle : mais le sentiment des êtres finis ne l'abandonne jamais, même quand il a le sentiment le plus profond de l'infini. D'ailleurs il se livre rarement à cette contemplation; son génie le porte à individualiser la vie, c'est-à-dire à peindre toutes les formes de ce qu'on appelle la matière et de ce qu'on appelle l'esprit; à peindre des portraits, des caractères et des passions.

En d'autres termes, l'un n'est que lyrique, et encore n'est lyrique que d'une seule manière ; l'autre est à la fois lyrique et dramatique.

Par une conséquence nécessaire, la poésie de l'un se rapproche plus de la musique; celle de l'autre, de la sculpture et de l'architecture : ce qui ne veut pas dire que l'un spiritualise la matière, et que l'autre matérialise l'esprit. Cette distinction, qu'une critique superficielle a faite quelquefois entre eux, n'a aucun fondement. La poésie de Victor Hugo n'est pas plus matérialiste ou matérielle que celle de Lamartine. Je le répète, l'un généralise la vie, et l'autre l'individualise : voilà leur vraie et fondamentale distinction. Et quant au procédé artistique, il est le même pour tous deux, en ce sens que le symbole et le rhythme étant les formes essentielles et uniques de l'art, ces deux grands poètes ne diffèrent que dans l'emploi qu'ils en font.

Il est évident, en effet, que celui qui contemple toujours la vie universelle symbolisera ses idées et les rhythmera tout autrement que celui qui contemple la vie dans ses formes particulières. L'un recherchera dans l'univers tout ce qui, pour ainsi dire, n'a pas de parties, c'est-à-dire les fluides impalpables ou tangibles dans lesquels les parties tendent sans cesse à se rejoindre et à se réunir en un tout : l'air, les eaux, les sons, les nuages. Et par une conséquence également nécessaire, son rhythme sera abondant, doux et fluide, mais souvent sans relief, traînant et vaporeux, comme les objets qui lui fournissent ses images.

L'autre prendra surtout ses symboles dans l'univers visible. C'est de l'œil qu'il lui faut. Les êtres que nous appelons vivans et

Digitized by Google

ceux que nous regardons comme inanimés, les édifices naturels que la terre présente à nos regards, et les édifices que l'homme y a ajoutés, seront les miroirs où il lira et fera lire sa pensée. Sa vue perçante saisit les lignes des montagnes et l'harmonie compliquée d'une cathédrale du moyen âge. Il regarde la Corse et Sainte-Hélène, et y lit la destinée de Napoléon; il voit cette destinée dans la bombe qui, partie de la terre, y revient après avoir touché le ciel; il la voit dans le Vésuve, que l'œil découvre toujours au milieu de tous les sites et de toutes les merveilles de l'Italie; et il rendra un culte d'artiste aux pyramides et à la colonne, où Napoléon lui-même, ce grand artiste, a imprimé son sceau. Et non-seulement son style peindra toujours, mais son rhythme même peindra, parce qu'il sera toujours l'enveloppe de son idée ou de son image, pareil à l'argile qui dans les mains du mouleur prend toutes les formes. Aussi rejettera-t-il avec dédain la mélopée insignifiante, et son rhythme sera plein de relief et d'éclat, mais brisant la lumière quand il le faudra, d'une science et d'une perfection que le vulgaire ne comprendra pas.

Voilà, nous le répétons, le rapport fondamental et la distinction également fondamentale de Victor Hugo et de Lamartine. La même inspiration panthéistique, le sentiment le plus exalté et le plus profond de la vie universelle, la foi que dans le monde tout est lié, tout est uni, accordé, qu'un anneau qui s'ébranle ébranle la chaîne, qu'une corde qui vibre fait vibrer toutes les cordes de cette harpe infinie qui est Dieu; voilà la grande pensée lyrique dans laquelle ils sont unis, et j'ose dire que c'est là toute leur religion; voilà aussi la partie vivante de leur œuvre; voilà ce qu'on découvre toujours sous l'enveloppe de leur poésie; voilà le fond de leur ame sous toutes les formes transitoires qu'ils ont pu ou qu'ils pourront revêtir. Et remarquez que ces deux grands poètes, mis en parallèle sous le rapport de leurs ressemblances comme sous celui de leurs contrastes, s'harmonisent admirablement, et forment entre eux un parfait accord: car ils ont tous deux, au plus haut degré,

Digitized by Google

le même sentiment de la vie universelle, et, d'un autre côté, leurs génies sont tellement opposés qu'ils expriment cette vie par les deux faces, l'un de l'*unité*, et l'autre de la *variété*.

Mais non-seulement ils sont harmoniques par ce que je regarde comme le fond de leur nature et l'essence même de leur poésie ; ils s'harmonisent encore en ce que jusqu'ici ils ont adopté tous deux le même monde de *convention*, le même système social et religieux, la même *révélation*. En effet, sauf les différences de leur génie et du point de vue où ils se placent, la terre est pour tous deux une vallée de larmes, et la vie de la terre, prise même dans son ensemble et dans la succession des générations, une chose transitoire et misérable, tandis qu'à ce monde réel répond pour eux je ne sais quel monde mystérieux, qui est le monde divin. En cela ils sont l'un et l'autre en complet désaccord avec eux-mêmes, avec leur conception de la vie universelle et de Dieu. Ils oublient le *in Deo sumus, in Deo vivimus*, de saint Paul, le *Jupiter est quodcumque vides* de Lucain ; ils s'oublient et se nient eux-mêmes, ils oublient le Dieu véritable, pour refaire un horizon à jamais dépassé par l'humanité, comme Lucain aurait pu s'oublier pour refaire, par besoin de forme religieuse, le Styx et l'Achéron des poètes ses devanciers. Cependant, comme ils présentent l'un et l'autre ce désaccord, leur rapport mutuel en devient plus frappant.

Mais c'est aussi par là qu'ils diffèrent profondément de Byron et de tous les poètes que j'appellerais volontiers *byroniens*, qui, n'ayant pas admis ce monde de convention, ce monde du passé, dont les deux termes étaient inégalité et malheur sur la terre, égalité et bonheur dans le ciel, ne peuvent pas se reposer dans une froide contemplation des misères de la terre, les étudier seulement pour les peindre, où les fuir pour se réfugier dans une sorte de stoïcisme divin.

Voyez, en effet! le résultat est le même pour Hugo et pour Lamartine. L'un, dans sa terreur de Dieu la plus vive, ou dans sa contemplation la plus calme, n'attache pas son regard sur cette

Digitized by Google

humanité qu'il méprise. L'autre prend l'humanité comme un spectacle varié et infini, comme un théâtre pour faire briller la force de son génie. Il en peindra hardiment toutes les misères, et les couleurs ne lui paraîtront jamais trop fortes, les lignes trop arrêtées. De l'art, de l'art, toujours de l'art !

Ainsi ils arrivent tous deux au même vide et au même néant, par des routes diverses : l'un par la contemplation de la vie universelle, l'autre par la contemplation de la vie dans ses formes particulières : l'un ne voyant que la vie générale, l'infini, l'absolu, l'éternel, Dieu enfin, sans l'humanité, et en Dieu même une œuvre de génération et de destruction perpétuelle, sans but et sans résultat; l'autre ne voyant que des êtres jetés dans l'espace, et le tems, sans lien, l'humanité sans Dieu, et dans l'humanité même des forces isolées, des phénomènes transitoires, des générations sans succession, des hommes enfin sans vie humanitaire, une humanité sans but et sans résultat.

Si donc notre voix devait être entendue de ces deux grands poètes, nous dirions à l'un :

Le mystique lui-même, dans le christianisme, ne concevait le cloître et le mysticisme qu'unis au monde. L'Église était sur la terre la compagne mystique de Jésus; par Jésus et par l'Église la terre était unie au ciel. Le mysticisme du cloître avait sa place dans l'Église, comme la prière dans la journée du chrétien. Mais qu'est-ce que le mysticisme seul, le cloître seul, ou plutôt l'écho vaporeux du cloître, quand le cloître même n'existe plus?

Ta poésie, en s'élevant de plus en plus à la contemplation de l'Être universel, n'est pas pour cela devenue plus religieuse; bien au contraire, en devenant plus divine, si l'on peut parler ainsi, elle a de plus en plus perdu la foi, l'espérance et la charité. Quittant la terre, et n'ayant qu'un christianisme incertain, sans dogmes, sans tradition, sans but providentiel pour l'humanité, elle ne jette pas le pont entre l'homme et l'homme, l'humanité et Dieu; elle ne console pas, et n'excite pas à l'activité; elle ne fait pas couler la vie du petit monde en harmonie avec celle du grand

Digitized by Google

monde : au contraire, elle la refoule dans son cours, et ne l'agite si profondément que pour accumuler ses vagues sur notre cœur, qui s'y noie.

Et nous dirions à l'autre :

Pourquoi cette apparence de calme religieux avec une pensée sceptique et incrédule, ce culte idolâtre du passé avec un cœur bouillant d'avenir? J'aime mieux la chrysalide se développant dans le tombeau qu'elle s'est filé elle-même, préparant ses ailes brillantes dans sa vieille peau, et paraissant cadavre au moment où elle va s'élancer dans les airs, éclatante merveille de sa propre création; j'aime mieux cela qu'une pensée mélancolique, une pensée de mort et de renaissance, une pensée de ruine et de construction nouvelle, qui va se loger dans les vieux débris du passé, dans les tours des seigneurs du moyen âge ou dans les églises gothiques, et qui dit : « Voilà mes palais, j'ai retrouvé mon héritage ; » et qui ment en disant cela, puisqu'elle se lamente en elle-même amèrement, et qu'elle désire autre chose d'un désir brûlant qui la dévore.

Veux-tu que le peuple aille habiter avec toi dans des tombeaux? se plaira-t-il à toute cette grandeur contre laquelle ses pères, vassaux révoltés, luttèrent pendant tant de siècles, et qu'ils ont fini par traîner dans la poussière et dans le sang, contre laquelle ses maîtres les philosophes ont prononcé un anathème et un arrêt de mort ?

O malheur à l'artiste d'être ainsi en dehors de son tems! ou plutôt malheur à l'artiste qui, voyant son époque indécise flotter entre le passé et l'avenir, sans destinée, se déchire ainsi lui-même, et finit par n'avoir pas d'autre religion sociale que le culte de l'art, la religion de l'art !

Oui, grand poète, tu sais dire la superstition de l'Arabe, qui croit voir, à travers la vapeur de sable que soulève le sémoun, l'ombre de Buonaberdi debout sur le sommet d'une pyramide, ou l'illusion du matelot qui voit planer cette ombre, entourée de nuages, sur le pic de Sainte-Hélène; tu sais chanter la fée et la

Digitized by Google

péri se disputant une jeune ame au milieu du ciel, entre l'orient et l'occident, entre le merveilleux de la matière et le merveilleux de l'esprit, entre le paradis des houris et le paradis mystique des chrétiens ; et quand les djinns funèbres passent en sifflant dans les airs, ton vers, comme une onde sonore, associe tous les degrés du sentiment, depuis le calme le plus profond jusqu'à la terreur la plus vive, à tous les degrés du son, depuis le souffle le plus léger jusqu'à la plus horrible tempête, par une admirable combinaison d'harmonie que l'art n'avait pas su encore atteindre. Mais quand tu laisses les superstitions du passé, quand tu ne fais plus de la poésie sur l'histoire, quand tu parles en ton nom, tu es comme tous les hommes de ton époque, tu ne sais rien dire sur le berceau ni sur la tombe. Pourquoi fais-tu réveiller ta jeune Espagnole dans son tombeau par un affreux squelette, que tu nommes la Mort, et qui vient convier ce fantôme à la danse des fantômes, en lui passant dans les cheveux ses doigts longs et noueux de squelette? Ainsi, suivant ton caprice, tantôt tu vois les ames sortir des corps avec des ailes d'or comme les séraphins; tantôt, comme les mânes des anciens, ce sont de tristes fantômes, des ombres du corps attachées comme lui à la terre ; et, devant l'ombre silencieuse de ton Napoléon, passent et repassent sans cesse les ombres silencieuses de ses capitaines. Mythologie usée, à laquelle le poète ne croit pas, à laquelle personne ne saurait plus croire; bonne dans les poèmes d'Homère ou dans ceux d'Ossian, ou dans les légendes des moines du moyen âge; aujourd'hui froides fictions, vain jeu de l'esprit, sorte de demi-rêve fantastique, qui n'a pas même l'illusion que le sommeil prête à nos rêves !

Voilà ce qui fait que ta poésie, quand on s'en approche intimement et qu'on la recueille dans son cœur, est sombre et glaciale. Elle n'a pas de ciel et elle ne se lie pas à la terre ; la foi, l'espérance et la charité lui manquent, comme à celle de Lamartine. Poète, d'où vient l'humanité, et où va-t-elle? Voilà ce que tu ne sais pas ; voilà ce que croyaient savoir, et ce que savaient en effet

Digitized by Google

sous un voile prophétique, tous les grands artistes du moyen âge; voilà ce que savaient ceux qui ont bâti les cathédrales; voilà ce que savaient Dante, Raphaël et Michel-Ange.

Résumons-nous. Puisque tout est doute aujourd'hui dans l'ame de l'homme, les poètes qui expriment ce doute sont les vrais représentans de leur époque : et ceux qui font de l'art uniquement pour faire de l'art sont comme des étrangers qui, venus on ne sait d'où, feraient entendre des instrumens bizarres au milieu d'un peuple étonné, ou qui chanteraient dans une langue inconnue à des funérailles. Leurs chants ont beau être délicieux à mon oreille, le fond, le fond éternel de mon cœur est le doute et la tristesse. Ce qu'il y a de réel pour moi, c'est la poésie de Byron, poésie ironique et désolante, qui soulève des abîmes où notre esprit se perd, et qui, comme les harpies, salit, à l'instant même, tous les mêts qui couvrent la table du festin. C'est là le glas funèbre que ne me font pas oublier toutes ces harmonies qui s'élèvent des Arabes ou des Persans, ou des châteaux du moyen âge, ou des cathédrales gothiques. La poésie que je sens encore dans sa réalité, c'est la poésie intime, la grande élégie de Joseph Delorme : un enfant de génie, qui a cru à cette égalité dont on a assourdi ses oreilles dès le berceau; un homme qui se sent le cœur grand, les passions énergiques et la tête puissante, qui rêve, dans une société équitable, la gloire et les plaisirs qui lui sont dûs, et qui se trouve, lui poète, dans un hôpital, occupé à disséquer des cadavres; qui se plonge dans l'athéisme obscur de Bichat et de Cabanis, se dessèche avec Locke et Condillac, jette un regard sur leurs successeurs parlant de liberté, de devoir et de vertu, et ne trouve en eux que des sophistes; homme du peuple, plein de sympathie pour ce peuple qu'il voit traité comme un vil troupeau, plein de dégoût pour toutes ces distinctions de rangs fondées sur une absurdité et sur une iniquité; cherchant avec enthousiasme la vertu pour l'honorer, et ne sachant à quel signe la découvrir; à la fois emblème de la souffrance de l'artiste et de celle du peuple; et qui finit par prendre en mépris le monde et l'humanité, ne voit

Digitized by Google

dans l'univers qu'un destin aveugle, et relevant sa tête hors du tombeau où il est déjà couché, et où, brisé par la souffrance, il hésite devant le suicide, exhale ses derniers momens en sanglots étouffés, en plaintes arides, en ironie amère, entremêlés de chants sublimes et d'efforts qui touchent à la folie.

Byron dans tous ses ouvrages et dans toute sa vie, Goethe dans *Werther* et *Faust*, Schiller dans les drames de sa jeunesse, Chateaubriand dans *René*, Benjamin-Constant dans *Adolphe*, Sénancourt dans *Obermann*, Sainte-Beuve dans le livre que nous venons de caractériser, une innombrable foule d'écrivains anglais et allemands, et toute cette littérature de verve délirante, d'audacieuse impiété et d'affreux désespoir qui remplit aujourd'hui nos romans, nos drames et tous nos livres, voilà l'école ou plutôt la famille de poètes que nous appelons *byronienne :* poésie inspirée par le sentiment vif et profond de la réalité actuelle, c'est-à-dire de l'état d'anarchie, de doute et de désordre où l'esprit humain est aujourd'hui plongé par suite de la destruction de l'ancien ordre social et religieux (l'ordre théologique-féodal) et de la proclamation du principe de l'*égalité*, qui doit engendrer une société nouvelle. Et nous venons de voir comment, en face de cette école, fille directe de la philosophie du dix-huitième siècle, est venue se placer une autre famille poétique, dont Lamartine et Hugo sont les représentans et les chefs en France; école qui, au fond, est aussi sceptique, aussi incrédule, aussi dépourvue de religion que l'école byronienne, mais qui, adoptant le monde du passé, ciel, terre et enfer, comme un *datum*, une convention, un axiome poétique, a pu paraître aussi religieuse que la poésie de Byron paraissait impie, s'est faite *ange* par opposition à l'autre qu'elle a traitée de *démon*, et cependant a fait route de conserve avec elle pendant plus de quinze ans, à tel point que l'on a vu les mêmes poètes passer alternativement de l'une à l'autre, sans même se rendre compte de leurs variations; tantôt incrédules et sataniques comme Byron, tantôt chrétiens résignés comme l'auteur de *l'Imitation*.

Digitized by Google

Ces deux poésies, qui se sont montrées simultanément en France, en Angleterre, en Allemagne, rentrent tout-à-fait dans le principe que nous avons émis dans notre précédent article sur la loi du *développement de l'art ;* car toutes deux sont l'expression de l'époque, toutes deux ont été engendrées par la réalité actuelle, par la nature du tems où nous vivons. Seulement l'une, la poésie que nous appelons *byronienne*, sort des entrailles mêmes de la société actuelle, si je puis m'exprimer ainsi ; elle découle naturellement de la philosophie du dix-huitième siècle et de la révolution française ; elle est le produit le plus vivant d'une ère de crise et de renouvellement, où tout a dû être mis en doute, parce que, sur les ruines du passé, l'humanité va commencer l'édification d'un monde nouveau; tandis que l'autre, bien que progressive en ce qu'elle révèle le même besoin par son retour au christianisme, est pour ainsi dire l'inspiration du passé voulant vivre dans le présent, le résultat d'une reprise momentanée de l'ancien ordre social et religieux dont l'humanité, inquiète et reculant d'effroi devant l'enfantement de ses destinées nouvelles, s'est donné à elle-même une représentation avant de le délaisser à jamais : ainsi les Juifs dans le désert, marchant vers la terre promise, recommencèrent un jour à adorer les dieux d'Égypte.

La distinction de ces deux poésies est aussi importante que facile à faire ; et avec elle on se rend compte de toutes les oppositions, de tous les contrastes que présente la littérature actuelle.

L'une répond à l'état vrai de l'humanité de notre tems ; c'est le fond noir et profond du cœur humain dans notre époque. L'autre est comme un nuage fantastique voltigeant sur cet abîme : quand on le considère d'un pic élevé de montagne qui le domine, on aperçoit, à travers sa légèreté transparente, l'abîme obscur par-dessous ; et ce nuage même, avec ses formes chimériques et ses teintes lumineuses qui décomposent tous les rayons du ciel, c'est encore l'abîme qui, chauffé par le soleil, lui a donné nais-

Digitized by Google

sance, et s'en couvre comme d'un voile diaphane, jusqu'à ce que le voile retombe en pluie froide dans le sein qui l'a produit.

P. Leroux.

BÉRANGER ET LA QUARTERLY REVIEW.

La *Quarterly Review* vient de donner un fâcheux démenti, qui, nous l'espérons, n'aura point d'échos, à l'assurance si douce pour toute ame élevée que les barrières, posées jadis entre l'Angleterre et nous par les haines et les rivalités nationales, sont tombées ; que l'ère de la sainte-alliance des peuples, prédite par notre Béranger, est arrivée ; qu'enfin « chacun de nous aura place au soleil. » Nous autres Français, dont l'intelligence souple et mobile est prompte à tout comprendre, à tout sentir, parce que notre individualité n'est point roide et tenace, nous prenons déjà part avec délice au banquet que nous présentent les littératures étrangères, et notre esprit fraternise avec celui de tous les peuples qui nous entourent : c'était donc avec plaisir que nous voyions le nom du poète populaire de la France orner les pages d'un des prèmiers journaux aristocratiques de l'Angleterre. C'était comme un rapprochement, non-seulement des peuples, mais des partis. Honneur, disions-nous, à cette aristocratie qui fut long-tems utile au monde, qui fit l'éducation des sociétés modernes à l'époque où elles avaient encore besoin de lisières et de langes : quand il n'y avait pas assez de lumières pour tous, elle plaça des barrières, elle alluma des fanaux ; elle fut belle et grande ; son règne est passé, mais elle le sent et se résigne. Ce n'est point une vieille coquette qui s'obstine à lutter contre la jeune et fraîche rivale dont elle ne peut éclipser la beauté vigoureuse ; c'est une noble matrone qui se retire avec dignité, contente du

Digitized by Google

bien qu'elle a fait, des succès dont elle a joui. Elle se dit : « j'eus mon tems, » et se réfugie dans des souvenirs doux et mélancoliques, souhaitant à celle qui la remplace un long printems. Il me semblait que les représentans d'un ordre de choses usé par le tems qui renouvelle tout n'avaient plus qu'à nous dire, comme le bon vieillard du poète :

> La liberté va rajeunir le monde :
> Sur mon tombeau brilleront d'heureux jours.
> D'un beau printems aimables hirondelles,
> J'ai pour vous voir différé mon départ.

Ce rôle était beau ; il adoucirait une pénible agonie : espérons encore que l'aristocratie le choisira. C'est évidemment la plus faible et la plus ignorante portion de cette minorité que la marée montante des peuples va niveler, qui prend la *Quarterly* pour organe, et y déchaîne aujourd'hui son impuissante rage. Les champions du parti anti-réformiste ne voient qu'un remède au monopole qui affame le peuple anglais, la déportation des classes pauvres. La plus étrange sympathie pour la dynastie inepte que la France a rejetée est exprimée dans le numéro de janvier, la révolution de juillet y est traitée de scènes de carnage et de rébellion; enfin l'aristocratie anglaise s'en prend à notre Béranger. Elle a raison : en lui se résume la vivante poésie de nos crises politiques; c'est plus que le poète populaire, c'est le peuple poète.

Quelle intelligence peuvent avoir de Béranger ces nobles, tout de formes et de convention, dont l'opinion invariable est fondée sur d'immuables et égoïstes intérêts? Comment comprendront-ils cette vie toute parfumée d'amour et de poésie, inaccessible aux soucis d'ambition, d'orgueil, d'avarice? ces rêves de bien public, ces généreuses indignations, cette molle et insouciante ivresse dans laquelle l'homme noie parfois les douleurs du patriote? Qu'est-ce que ces puritains, dont la religion sèche et empesée se passe de conviction et d'enthousiasme, peuvent avoir

Digitized by Google

à démêler avec le voluptueux philosophe, dont l'ame descend et remonte sans cesse, nageant entre le ciel et la terre, à qui le plaisir même révèle une providence bienfaisante, et qui si gaîment se confie « au Dieu des bonnes gens? » Faut-il s'étonner que des hommes à moralité critique, qui ont choisi la décence pour vertu capitale, comme plus facile à afficher, qui sont approvisionnés de sentences toutes faites pour protéger ce qui est contre ce qui sera, faut-il s'étonner qu'ils ne comprennent pas la morale sympathique, tolérante, mais quelquefois un peu égrillarde de Béranger? car

« Minerve dans ses chansons
Fait la cabriole ! »

Enfin, comment si hauts seigneurs aborderont-ils le modeste chansonnier? Il a vraiment fallu de grandes révolutions pour amener cette rencontre. C'est un renversement des choses d'ici-bas, et la façon dont la *Quarterly* s'excuse de parler de notre poète vaut la peine d'être connue et enrégistrée :

« La réputation poétique et *l'importance politique*, dernièrement acquises en France par celui qui n'était originairement, et qui prétend encore n'être rien de plus qu'un *pauvre chansonnier*, sont choses trop remarquables pour être omises dans les vues générales d'histoire littéraire qu'il est de notre devoir d'offrir à nos lecteurs. »

Comme il est facile de le deviner, ce n'est ni analyse, ni critique, ni éloges littéraires qui suivent ce préambule. L'auteur de l'article, déployant, «pour tout esprit, l'esprit de corps,» ne peut comprendre en rien ce génie si français, et cette langue de poète, nourrie de sensations natives, toutes du climat, du pays, appartenant à une société en avant de plus de deux siècles de la *Quarterly*, telle qu'elle se montre dans ce numéro. Le champion de l'aristocratie ne songe donc point à initier ses lecteurs à la connaissance des beautés d'une poésie qui lui est parfaitement

Digitized by Google

étrangère. Chevalier du passé, il se bat pour les morts, c'est sa consigne. Il célèbre d'abord la clémence des Bourbons, qui ne décernèrent au chansonnier qu'une année de prison. Selon lui, « c'est pure bonté » si la dynastie d'Holyrood plia les genoux dans son inégale lutte avec l'esprit du siècle. Il gémit de l'horrible licence de la presse qui permit à Béranger de publier son procès, tel qu'il avait été plaidé devant les juges. C'est avec la plus amusante hypocrisie, le *cant* le plus prodigieux que le Rédacteur puritain, grand ennemi des papistes d'Irlande, recueille sous son égide nos chantres d'église, nos missionnaires, notre concordat, si méchamment immolés par le chansonnier. Il défend (ce qui, à mes yeux, est une audacieuse impiété) jusqu'à Dieu lui-même. « Si c'est par moi qu'ils règnent de la sorte, » lui semble un trait non-seulement « exécrablement impie, mais d'une *vulgarité stupide*. » Après cela, il semble qu'il y a stupidité à continuer; mais le critique, malgré, ou peut-être à cause de sa marche lourde et guerrière, me semble si divertissant, ses contre-sens sont avancés avec une si charmante assurance, que ce serait dommage de ne pas le suivre jusqu'au bout. Par exemple, en vain chacun de nous a lu, relu et chanté mille fois les chansons, il fallait le rédacteur de la *Quarterly* pour découvrir, dans notre harmonieux Béranger, un vers comme celui-ci :

« Qu'on prétend que je gouverne. »

Il n'y avait au monde, non plus, que cet érudit pour constater, en ses savantes recherches, la biographie authentique du roi d'Yvetot. Je cite :

« Il y a effectivement une espèce de monarque burlesque à Yvetot, petit district de Normandie, lequel potentat rustique a, pour royale voiture, un âne. Ledit roi porte, en guise de couronne, un bonnet de nuit, et on lui alloue, pour liste civile, un coup gratuit au cabaret. »

N'est-ce pas une bonne fortune que ce trait d'histoire? Ah! si

Digitized by Google

Béranger n'avait mieux à faire, en sa douce et rêveuse paresse, quel sujet de chanson cet article lui fournirait! Jamais réquisitoire n'offrit plus riche matière à la plaisanterie. Marchangy, Jacquinot, tous ceux que le poète marquait au front de son rire, moins reculés que l'Anglais, comprenaient mieux que lui le chansonnier.

Ce qui par-dessus tout étonne le rédacteur de la *Quarterly*, c'est que celui dont les chansons ont été louées, appelées odes sublimes par un *vicomte*, ce Béranger qui traite sur un pied d'égalité avec les Pairs de France, et que les muses et les nations ont adopté, soit petit-fils d'un tailleur! Je ne m'étonnerais point, moi, que le critique anglais fût le fils d'un aigle. Cependant, le rédacteur est compatriote de Burns, dont les chants purs aussi, harmonieux, élevés, pleins aussi de l'amour de la nature, tout brûlans de patriotisme, furent modulés en traçant des sillons. Le poète, laboureur comme son père, puis garçon de ferme, mourut douanier. Le grand Shakespeare était fils d'un boucher : espérons que l'historiographe du roi d'Yvetot leur a découvert une généalogie. Tant de parvenus! cela déshonorerait le Parnasse.

Qui croirait, à moins de le lire et de le relire, qu'après la chanson, « Je suis vilain et très-vilain, » on puisse faire un crime à Béranger de son *de* aristocratique! Ici l'érudit développe une rare finesse, et un talent d'investigation très-remarquable. Avant juillet, le chansonnier s'appelait *de* Béranger; depuis, il ne se nomme plus que Béranger! Il prend le caractère de poète radical, voilà pourquoi il répudie le *de*. Et, là dessus, la *Quarterly* jure ses grands dieux, avec une rare innocence, qu'elle ne priserait ni plus ni moins les vers de Béranger (ce qu'elle émet comme grande preuve d'impartialité), qu'il eût ou non droit à la particule. « Mais (encore une fois je cite) nous confessons (c'est le critique anglais qui parle) que nous n'admirons pas beaucoup, soit la vanité aristocratique qui, pendant quarante ans, osa s'attribuer un nom auquel elle n'avait pas droit, soit la démocratique pru-

Digitized by Google

dence qui, dans ces derniers quatorze mois, a abandonné cette désignation, en supposant qu'elle fût légalement portée. Voilà ce qui excite dans notre ame une impression peu favorable à la candeur ou au courage du poète libéral. Si son nom n'était pas *de Béranger*, il n'aurait jamais dû s'en targuer; s'il l'était, il n'aurait jamais dû l'abandonner! » Le dilemme est effrayant. Eh, pauvre homme! ne sais-tu pas que le peuple a des diminutifs pour les objets de son admiration et de son amour? Il les rapproche de lui, car il est tendre et passionné. Il ne connaît pas de titres, point de *Lord*, de *Monsieur*, avec ceux qu'il aime; et Béranger, devenu *son Béranger*, a petit à petit accepté cette noblesse que confèrent les masses, et qui laisse bien loin en arrière celle que donnent les rois et les arbres généalogiques. Du reste, la *Quarterly* connaît à peu près aussi bien l'esprit de la France que celui de Béranger. Si on l'en croit, ainsi que *M. Bermont de Vachères*, son autorité en cette importante matière, nous tenons prodigieusement aux titres et à la particule aristocratique. Renvoyons, pour plus ample informé, la Revue anglaise et M. Bermont de Vachères à la Chambre de 1851, séance du 7 décembre.

Il est à la longue fatigant de relever ces inepties, surtout quand on songe à la belle carrière que l'Anglais avait à parcourir, à la riche moisson qu'il avait à faire! C'était la vie de Béranger, son caractère, ses opinions, sa religion, sa morale, le poète tout entier, raconté, expliqué par ses chants. Roger-Bontems, le Tailleur et la Fée, ma Vocation, les vers à M. Laisné, le Grenier, etc., on avait là sa biographie complète. «La Muse en fuite, Soleil si doux au déclin de l'automne,» toutes les premières chansons de son troisième volume donnaient son procès, sa prison. Que de vers charmans pour peindre son insouciante indépendance, sa noble et fière pauvreté, ses amours gracieux, quelque peu légers; mais c'est à Lisette à s'en plaindre! L'étroit puritain qui s'attaque à sa morale ne l'a nullement comprise. Béranger a rempli la haute mission de la poésie, qui est d'appeler à une sympathie uni-

Digitized by Google

verselle. Ses regards découvrent le beau en chaque chose; il voit l'or dans la mine, la perle au fond des mers, le diamant sous la fange : il sait ce qu'il y a parfois de tendresse et de dévouement dans l'ame de la grisette, de philosophie et de franche indépendance dans celle du Bohémien, de courage dans le cœur du contrebandier, lien des peuples. Ce n'est que contre les ennemis de la patrie et de la civilisation qu'il trouve une verve amère; et la *Quarterly* a raison une fois, dans son long et lourd article, en disant que le caractère des poésies de Béranger est indiqué dans ce vers :

« D'un luth joyeux il attendrit les sons. »

Le journal de l'aristocratie n'a pas vu ou voulu voir non plus cette poésie nouvelle, toute de l'époque, que Béranger a créée. En célébrant la gaudriole, il lui a enlevé son trône; la chanson a frissonné sous de patriotiques et sublimes émotions; le drame, l'ode ont été concentrés dans ce cadre étroit. Le chansonnier fait des poèmes, des satires, et ses poésies sont enivrantes, parce qu'elles sont l'extrait, l'essence de tout. Si quelquefois sa muse s'est égarée, ignorons-le : n'est-elle pas presque toujours comme ces statues antiques, qui sont si belles qu'il faut être pervers pour songer qu'elles sont nues.

Bien que celui qui s'est chargé d'introduire les chansons de Béranger de l'autre côté du canal fût peu digne de cette mission, encore je lui rends grâce. Il a gagné des amis à notre poète; il a élargi nos sympathies, car il a cité; il n'a pas parfaitement choisi, n'importe, au hasard il a cité; et nos voisins entendront dans Béranger la voix sonore du peuple, naissant à la vie sociale, comme nous avons entendu les derniers accens de l'aristocratie, résignant sa place, dans les chants admirables de Byron.

AD—E. M.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

MÉMOIRES D'UN PRÉDICATEUR SAINT-SIMONIEN.

PRÉFACE.

Ce matin, j'ai rangé soigneusement ma bibliothèque, j'ai relu d'anciennes lettres et remué long-tems quelques joyaux au fond d'un coffret noir que ma mère m'a donné. Il y a plus d'un an qu'il ne m'était arrivé de m'enfermer ainsi pour faire lentement un délicieux inventaire de mes souvenirs.

Mon Dieu ! que s'est-il donc passé en moi depuis un an? quelle étrange influence bonne ou mauvaise m'a rendu tant de jours infidèle à toutes ces choses qui m'entourent et que j'aime. J'avais oublié jusqu'à mes vieilles estampes, dont les mille figures mouvantes m'appellent avec des signes mystérieux, jusqu'à ce joli buste d'enfant qui me sourit toujours à mon réveil.

Quand je regarde en arrière à travers mes douze derniers mois, il me semble vraiment que je parcours un pays inconnu où mes pensées se perdent une à une, vagues et indistinctes. A peine ma mémoire reluit çà et là à de rares intervalles. Je suis comme au premier instant du retour d'un rapide voyage, alors qu'assailli par mille impressions confuses, on ne peut d'abord se souvenir que de quelques monumens élevés, de groupes bizarres de passans sur les routes, ou de perspectives fortement contrastées dans la plaine.

Qui voudra me croire si j'essaie de raconter des scènes de ma vie en 1831? Ne soupçonnera-t-on pas que je m'éveille en sur-

Digitized by Google

saut après une de mes rêveries ordinaires, ou que je viens de fermer un volume de ces fantaisies qu'un infortuné conseiller d'Allemagne a mises à la mode.

CHAPITRE PREMIER.

Un Enseignement saint-simonien. — Ma Conversion.

Je me rappelle parfaitement le moment où je commençai à sortir « du monde réel, » pour me servir de l'expression des hommes positifs. Il était nuit; seul dans ma chambre, depuis plus d'une heure j'entendais au-dessus de ma tête un murmure de paroles, un bruit tumultueux de pas. Je m'étais attristé à penser à la mort récente du plus cher de mes amis d'enfance, au mariage prochain de la plus aimable des jeunes filles que je connaissais, à un mauvais drame refusé, à une plaidoirie d'assises, que sais-je encore? Distrait, je m'habillai à la hâte, et montant l'escalier, j'entrai en même tems que plusieurs personnes dans une grande salle consacrée à des assemblées publiques. Il y avait une réunion nombreuse. L'atmosphère était étouffante. Assis devant une table au milieu d'un rang de jeunes gens, deux hommes de moyen âge attiraient tous les regards. Leur attitude et leur physionomie révélaient une grande puissance de volonté, de même que leur stature témoignait d'une force physique remarquable. L'un d'eux parlait : les mots s'échappaient lentement de ses lèvres ; il tournait entre ses doigts une tabatière d'un bois commun; et sa tête presque constamment immobile se rejetait seulement de tems à autre en arrière par secousses imperceptibles: il ne levait les yeux que lorsqu'il voulait faire sentir quelqu'une de ses expressions plus vivement que les autres.

— Comment nommez-vous celui qui parle? me hasardai-je à demander tout bas à mon voisin.

—Bazard, me répondit-on.

— Et celui-là? ajoutai-je, en indiquant le second personnage

Digitized by Google

qui, d'un air singulier de majesté, promenait des regards caressans sur l'auditoire.

— Enfantin.

Ces noms m'étaient entièrement inconnus. Je regardai autour de moi et je reconnus les traits d'un ancien carbonaro, de quelques écrivains d'une conviction politique incertaine, et au fond de l'embrasure d'une fenêtre, d'un petit abbé moliniste. Du moins, malgré les mouvemens de trouble et de surprise que j'éprouvai plusieurs fois pendant le cours de la soirée, je ne crois pas avoir été trompé par de fausses ressemblances. Je me disposai ensuite à écouter attentivement, m'efforçant de deviner dans quelle sorte d'assemblée le hasard m'avait conduit. Était-ce un club, une congrégation ou un comité philantropique? Rien ne pouvait encore me l'indiquer : l'orateur traitait tour à tour les questions les plus générales de la religion, de la politique et de la philosophie, de l'industrie, de la science et des beaux-arts.

Souvent le petit abbé souriait gravement en signe d'approbation, et alors le carbonaro haussait les épaules. A d'autres passages c'était le contraire : quelquefois les assistans exprimaient tous un même assentiment ou une même réprobation. Mon étonnement et ma perplexité redoublaient à chaque phrase. Et cependant il arrivait que la plupart des hardis principes, en apparence contradictoires, qu'on exposait devant moi, me semblaient des souvenirs de méditation que je n'avais jamais osé raconter à personne, ou des axiomes d'une si grande simplicité et d'une si complète évidence, que je me reprochais de ne pas les avoir moi-même découverts.

On leva la séance; et sur-le-champ de toutes parts les voix, rompant le silence, se croisèrent dans de sérieuses controverses. Quelques vives interpellations me dévoilèrent alors en partie le but de ces réunions, que je n'ai compris entièrement que beaucoup plus tard. Mais, sentant ma tête lourde, je me levai et me frayai un passage pour sortir. Bientôt une fatigue inouïe me ferma

Digitized by Google

les yeux au milieu de l'éblouissement de mille pensées nouvelles qui me poursuivirent dans mon sommeil.

Singulier rêve! m'écriai-je le lendemain matin. Il me fallut plusieurs minutes de réflexion pour dissiper cette erreur.

Il m'est impossible d'expliquer la nature de l'attrait austère qui me força de suivre toutes les autres leçons de M. Bazard avec une scrupuleuse exactitude; cela devint insensiblement pour moi une habitude et un besoin. Ses enseignemens sur l'histoire humaine et sur l'avenir des sociétés m'étaient une sorte de grave consolation, qui croissait et s'étendait chaque jour dans le vide aride qu'avaient fait autour de moi un long désenchantement de toutes choses et une paresseuse mélancolie.

Mes parens et mes amis ne tardèrent pas à remarquer les premiers effets de ma métamorphose; mais ils s'arrêtaient à considérer mon air plus libre et plus joyeux, ma pâleur moins sombre, mes réponses plus vives et moins douloureuses. Lorsque dans un instant d'exaltation je parlais avec chaleur du bonheur qu'on devait sentir à se jeter dans la mêlée des opinions individuelles pour les rallier, à sauver le dévouement des étreintes épuisantes de l'égoïsme, à dominer par un travail noble et digne une mesquine profession, à élargir dans de grandes et généreuses affections des passions étroites et languissantes de jeune homme, et à marcher toute sa vie vers un but chéri, glorieux, en épandant avec joie sur ses pas les trésors d'un cœur pur et plein d'ardeur; autour de moi l'on souriait, et tandis que quelques personnes cherchaient à me comprendre, les autres se disaient à demi-voix:

— Madame, voyez donc comme il s'anime. — Vraiment il est beaucoup mieux. — Il n'est plus triste comme autrefois. — Oh! il a bien changé à son avantage.

Je ne sais pas à quel événement secret leur pénétration attribuait la révolution qui s'opérait dans tout mon être; j'en ignorais moi-même la cause. Je m'étais abandonné sans projet à mon admiration du bel avenir que je commençais à entrevoir.

Un jour, dans une discussion, un jeune député venant à con-

Digitized by Google

fondre avec le principe de l'abolition progressive des priviléges de naissance l'utopie de la communauté des biens, involontairement je m'écriai : « Mais *nous* ne disons pas cela. » Au même instant le fils d'un général de la république me prit la main et m'attira dans une autre partie de la salle ; nous eûmes ensemble une longue conversation. Depuis ce moment, quand on m'interrogeait sur mes opinions philosophiques ou politiques, je répondais : je suis saint-simonien.

CHAPITRE II.

Hôtel saint-simonien, rue Monsigny, n° 6. — Je deviens rédacteur du Globe. — Division de travaux. — Repas. — Soirées.

« Je viens vous enlever, me dit un jour en entrant chez moi Gustave d'Eichthal ; jusqu'ici vous n'avez fait qu'approuver notre doctrine, il est tems d'agir : si vous croyez à la vérité de nos enseignemens, prouvez-le par des œuvres. Laissez là vos occupations ordinaires qui vous glacent et émoussent toutes vos facultés. Avec votre foi, vous ne pouvez plus être heureux désormais qu'avec ceux qui partagent toutes vos sympathies, et qui ont résolu de vouer leur vie entière à les répandre dans le monde. »

Ces paroles étaient prononcées avec l'autorité que donne la conviction, par un jeune homme plus mathématicien que poète, et qui depuis a sacrifié loyalement une partie de sa fortune à la propagation des idées saint-simoniennes. En les entendant, je me sentais honteux de mon inutilité, et les doutes confus qui m'agitaient malgré moi me répugnaient comme de lâches conseils d'égoïsme. Je demandai un seul jour pour réfléchir. Le lendemain, ému et sans avoir pris aucune décision, j'allai à la rue Monsigny.

On avait employé les premières sommes d'argent qu'on avait pu réunir à louer des appartemens dans l'ancien hôtel de Gèvres,

Digitized by Google

dont une partie est jetée comme un pont sur le passage Choiseul.

C'était un spectacle inouï de voir le mouvement silencieux et la joie sérieuse qui régnaient dans ces salles encore brillantes des restes d'une ancienne splendeur, mais alors à peine éclairées par quelques pâles bougies et dépouillées de leurs riches tentures. Trente ou quarante jeunes gens, ingénieurs, médecins, avocats, artistes, les traversaient en tous sens, se serrant les mains, et s'embrassant avec un véritable attendrissement. Les uns avaient fait transporter leurs livres, les autres leurs meubles; chacun offrait ce qu'il possédait, et murmurait sans douleur un adieu à ses travaux, à ses plaisirs, à ses espérances d'autrefois, aux souvenirs et aux conseils de la vie passée.

On eût dit la fondation d'une colonie.

La plupart prophétisaient les rapides triomphes de la religion nouvelle; discours singuliers qui n'étonnaient personne :

« Cette bibliothèque est bien pauvre ! — Eh ! ce sont les premiers rayons de la bibliothèque universelle. »

« Ces chambres seront bientôt trop petites. — Avant six mois nous aurons un palais et un temple. »

Un ordre, une hiérarchie commençaient à s'établir. Les plus anciens disciples se réunissaient entre eux à certaines heures et formaient le premier degré ou le collége; il y avait un second et un troisième degré : depuis on a constitué un degré d'initiation, et au-dessous encore un degré préparatoire divisé en deux sections, celle des ouvriers et celle des bourgeois. Les membres de chaque degré inférieur donnaient aux membres des degrés supérieurs le nom de Pères. Aux divers rangs furent successivement introduites des dames, des demoiselles, qui recevaient les noms de mères, de sœurs et de filles.

Les travaux les plus importans étaient les enseignemens, la conversion individuelle, la correspondance, la rédaction d'articles, la conservation de la bibliothèque et les soins intérieurs d'administration.

Digitized by Google

« Prenez-moi, dis-je à l'un des chefs, indiquez-moi une fonction, je suis à vous. »

On m'envoya vers Michel Chevalier, le directeur du *Globe*. Pendant trois mois, depuis neuf heures du matin jusqu'à deux heures après minuit, je travaillai assidûment, découpant, réduisant les nouvelles d'Europe, alors si mystérieuses, les discussions des chambres, alors si étonnantes, recevant pendant le jour les solliciteurs de recommandations et d'annonces, et pendant la nuit couvrant de signes bizarres des marges d'épreuves dans le cabinet de l'imprimeur, à la lueur rouge d'une lampe, à l'odeur lourde qui s'exhalait des presses. Sans la foi, c'eût été un rude et ennuyeux travail.

Notre nombre augmentait chaque jour. Les divisions, l'impuissance du libéralisme depuis juillet, et la misère croissante des classes pauvres nous exaltaient de plus en plus. Le ridicule même dont on nous couvrait, et qui s'attachait indistinctement aux principes du système le plus incontestablement vrais et utiles, ne faisait que redoubler notre enthousiasme. Froissés par l'irritation aveugle ou le dédain ignorant qui nous accueillait partout, indifférens aux questions de circonstance étrangères à l'œuvre que nous accomplissions, nous nous étions promptement habitués à ne trouver de satisfaction pure que dans la maison commune; et nos occupations multipliées empêchant qu'on pût se parler beaucoup dans le jour, c'était toujours avec un vif sentiment de plaisir qu'on se rencontrait aux momens des repas. On déjeûnait à dix heures; on dînait à six heures.

Il est impossible d'imaginer ce qu'il y avait pour nous de charmes alors à entendre parler des personnes qui commençaient à se convertir, à entendre citer des fragmens de lettres favorables, ou raconter les propos extravagans répandus sur nous dans le monde. On lisait les attaques des journaux, les plaisanteries de *Figaro*, et l'on riait de bon cœur quand elles étaient spirituelles.

Les deux chefs, Bazard et Enfantin, étaient placés en face l'un de l'autre.

Digitized by Google

Enfantin servait; il s'inquiétait avec une admirable sollicitude de chacun de nous, et nous interrogeait tour à tour sur mille détails.

Bazard dirigeait ordinairement la conversation sur le mouvement politique extérieur, présageant les intentions des ministres ou les scandales de la chambre des députés. Plus d'un bon mot prononcé par lui à table devenait le texte de longs articles ou de longs discours.

Le dimanche et le jeudi, les dîners étaient moins familiers ; on y invitait les personnes qui paraissaient s'intéresser aux succès de la doctrine. Souvent on y voyait des artistes de renom, des étrangers, des officiers d'artillerie et du génie, et des journalistes de province. Après ces dîners d'apparat il y avait des soirées : celles du jeudi étaient les plus nombreuses et les plus brillantes. Aucun bal, aucune réunion littéraire ou diplomatique ne peut donner une juste idée de ces assemblées ; jamais on ne jouait ; on dansait rarement; quelquefois on valsait.

Çà et là des groupes se promenaient dans les salles, ou s'arrêtaient devant les canapés. De tems à autre une voix se faisait entendre au piano; tous les entretiens cessaient, on se pressait en demi-cercle au salon, et on savait bien trouver d'autres moyens que des applaudissemens pour exprimer ce qu'on éprouvait. Parfois les deux chefs se retiraient dans une chambre voisine avec quelque nouvel adepte.

Confiantes dans la préoccupation sérieuse qui dominait toutes les conversations, les dames se mêlaient aux promeneurs, prenaient part avec aisance à leurs débats, brisant les abstractions par des saillies naïves, et traduisant en causeries les dissertations animées sur les souffrances et les discordes actuelles de l'humanité, sur ses joïes, ses harmonies de l'avenir ; car ces sujets seuls, sous mille formes, occupaient les esprits. Il semblait qu'on était transporté au belvédère élevé d'un phare : le bruit du monde ne parvenait point jusque-là.

D'ailleurs, il était difficile qu'aucune personne indifférente ou

Digitized by Google

hostile s'y introduisît ou bien y revînt plusieurs fois, car on y parlait une langue toute neuve, et il n'existait pour l'apprendre ni grammaire, ni dictionnaire. On ne la pouvait connaître parfaitement qu'après avoir assisté long-tems aux séances, et après de fréquentes entrevues avec l'un de nous. Or jamais un homme de bonne foi ne subissait de telles épreuves sans estimer au moins les saint-simoniens.

Dans ces derniers tems, lorsque j'eus rendu quelques services et fait preuve d'un entier dévoûment, ce m'était une singulière situation de voir qu'on s'empressait autour de moi, que de jeunes femmes avec leurs époux, de jeunes filles amenées par leurs frères, me consultaient affectueusement et me demandaient de leur donner de l'espoir et du courage. Il y avait des jeunes gens au visage rose et sans barbe encore qu'on appelait *pères*, et des hommes d'un âge mûr, des vieillards, qu'on appelait *fils*.

Tout ce que je viens de dire se passait en 1831.

CHAPITRE III.

Réflexions.

Beaucoup de personnes ont ri de mon illusion et m'ont pris en pitié. Pourquoi donc? J'étais profondément convaincu que je travaillais à l'œuvre la plus grande et la plus belle du monde. Mes journées étaient actives, animées. Dans cette atmosphère de dévoûment, une chaleur d'ame, douce comme le « merci » du pauvre m'enivrait sans cesse. J'aimais tous ceux qui m'entouraient et ils m'aimaient aussi. Oh! qu'à chacune des années qui me restent Dieu attache une illusion semblable! Ne suis-je pas encore prêt à donner ma vie, même au prix de moins de bonheur, à qui me persuadera qu'il peut la rendre utile?

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

Salle Taitbout. — Je suis prédicateur.

Chaque dimanche, à midi, dans la salle de la rue Taitbout, sous un toit de verre, une foule nombreuse emplissait trois étages de loges, et couvrait les banquettes rouges d'un amphithéâtre. Trois rangs de jeunes gens vêtus de bleus, où se mêlaient quelques dames en robes blanches avec des écharpes violettes, venaient tour à tour se placer sur une estrade en face du public. Un moment arrivait où ces trois rangs se levaient à la fois ; c'est que les deux pères suprêmes entraient, conduisant le prédicateur ; et quelquefois le prédicateur c'était moi, car en sortant du bureau de rédaction du *Globe*, je m'étais élevé de grade en grade dans les enseignemens de Paris et de Versailles.

Je restais cinq minutes assis derrière la tribune entre Bazard et Enfantin. Pendant ce tems, l'assemblée achevait à la hâte ses dialogues, prenait son équilibre, s'asseyait et apaisait son tumulte. De mon côté je parcourais tous les visages, je voyais des sourires sardoniques à faire frémir un accusé devant un jury; j'apercevais d'anciens amis qui me reconnaissaient et me regardaient d'un air effaré, de jeunes dames qu'autrefois dans les bals j'avais pu entretenir de singulières folies, ou des habitués de nos séances, que le matin, au milieu des tortures de l'attente, j'avais rencontrés, et à qui mon œil désespéré avait dit : Vous êtes bienheureux de vous promener ainsi, d'aller lentement sans souci le long du chemin; dans quelques heures vous viendrez tranquillement m'écouter, et moi je crains, je souffre à vous préparer une heure d'émotions peut-être infécondes.

On me donnait un signal, et j'approchais de la tribune, chancelant, les genoux brisés, les yeux à demi morts, le corps vide de mon sang, qui refluait et me bouillonnait au cœur. D'abord,

Digitized by Google

des paroles vagues et plaintives s'échappaient sourdement de ma poitrine écrasée : mes lèvres étaient de plomb.

Bientôt je pouvais m'entendre parler, je redevenais peu à peu mon maître, je me sentais emporté dans un courant de pensées, et je prenais courage. Je suivais mes souvenirs, passant avec calme et confiance de l'un à l'autre, et m'entourant hardiment de leur seule influence. Si j'invoquais la pitié pour les misères du peuple, j'avais réellement froid, j'avais faim. Si je plaignais les douleurs de l'homme isolé, trahi, je retrouvais autour de moi l'ancienne solitude de ma chambre d'étudiant, ou devant moi des traits dédaigneux repoussant mes prières. J'étais heureux, car je vivais corps et ame plus qu'il ne m'avait été donné de vivre en aucun autre instant de mon existence : mon être entier se répandait et flottait dans l'enceinte : toutes mes impressions de tendresse, de douleur, de regret ou d'espérance s'élançaient avec moi en jets brûlans : je planais sous un ciel mystérieux, soulevé par mes émotions les plus vives comme par de puissantes ailes.

Parfois, il est vrai, entraîné hors du plan que je m'étais tracé, ma mémoire s'égarait : les mouvemens qu'en silence j'avais arrangés avec art s'effaçaient sous mon front : mes paroles de transition tombaient en anneaux brisés. Je pressentais que j'allais être obligé de m'arrêter ; je fléchissais, j'enfonçais en terre, et toutes les figures, grandissant devant moi, devenaient plus distinctes, plus lumineuses, plus menaçantes, ainsi que d'effrayantes apparitions de fantasmagorie.

Je ne saurais concevoir de telles sensations de terreur qu'au nageur qui, sentant ses forces épuisées, du pied cherche au fond vainement le sable, et voit monter la vague, ou bien au malheureux aéronaute qui vient d'avoir les cordes de sa nacelle rompues par le vent, et, éperdu, regarde dessous lui grossir les rochers, les forêts, les tours armées des villes.

Cependant jamais il ne m'est arrivé de m'interrompre et de demeurer muet. Seul j'avais conscience de mon épouvante. Ma bouche parlait, mes bras frappaient l'air, les muscles de mon vi-

Digitized by Google

sage se contractaient; intérieurement mon esprit courait en arrière pour trouver dans ce labyrinthe d'idées le fil que j'avais perdu, courait en avant pour découvrir des traces de pensée nouvelle, une route à suivre, s'agitait en tous sens, tressaillait désespéré et se lançait avec rage, tandis que j'épiais l'auditoire pour y découvrir si l'on soupçonnait mon inquiétude, tandis que mes oreilles recueillaient le moindre murmure, le moindre souffle. Cet horrible tourment ne cessait qu'au moment où tous ces êtres divers, parties séparées de mon être venant à se rencontrer tout à coup et à se ressaisir, une commotion violente m'emportait, me brûlait; je m'écriais d'une voix tonnante, et quelquefois un fracas que me renvoyait l'assemblée me rendait à moi-même, me permettait de prendre un instant de repos et de me recueillir.

Je me rappelle ces prédications, comme on se rappelle peut-être une bataille ou une course au clocher. Auprès de ces souvenirs viennent aussi ceux plus simples du Prado et de l'Athenée, où sans trouble, sans apprêts, j'étais tout entier au désir de faire luire à travers les attaques, les murmures, les cris, les sifflets ou les bravos d'auditoires orageux, des vérités que j'aimais et que j'aime encore, n'ayant enseigné que ce qui s'était pris à ma conviction, sans plus de peine qu'en mon enfance les vertueuses leçons de mon père et de ma mère.

CHAPITRE V.

Retour d'une mission saint-simonienne. — Anarchie et division.

Assoupi et rêveur dans une diligence des messageries royales, sur la route d'Orléans à Paris, je revenais d'une mission dans la Bretagne, dans l'Aunis et la Saintonge. J'avais prêché dans des salles de bal, de spectacle, de jeu de paume, à Brest, à Lorient, à Nantes, à Rochefort. J'avais fait œuvre d'apôtre dans les voi-

Digitized by Google

tures, dans les hôtels, dans les cafés, sur les vaisseaux ; j'avais discuté avec les journalistes et les savans de province, avec les maires et avec les commissaires. Plusieurs fois je m'étais trouvé au moment de manquer d'argent ainsi que mon compagnon, excellent jeune homme, et nous nous étions vus exposés à tous les soupçons, à tous les outrages. La relation de mes aventures se déroulait sous mes yeux tandis que j'approchais de Paris ; je comptais un à un les partisans que nous nous étions faits dans chaque ville ; je pensais à Émile Souvestre, ami précieux que j'ai conquis à Nantes, puis je me disais :

« Dans quelques instans, je serai au sein de ma grande famille, que depuis deux mois je n'ai pas vue. Avec quelle joie ils vont me serrer dans leurs bras, avec quels transports ils m'écouteront raconter mes fatigues et mes victoires. Demain je reprendrai ma place accoutumée et mes anciennes occupations. »

Je tremblais d'impatience : quelques heures après, oh mon Dieu ! j'étais entré dans la maison commune. Tous ceux que je rencontrais m'embrassaient avec une froide surprise et passaient à la hâte. Je me fis introduire dans un salon ; une partie du collége y était assemblée : toutes les figures portaient les traces de longues insomnies ; les yeux étaient plombés, les lèvres pâles, les cheveux en désordre ; il y avait des traits décomposés, des regards extatiques, des sons creux et lugubres. Dans de certains momens, toutes les voix s'élevaient ensemble, se mêlaient, grandissaient confuses et aigres comme les clameurs d'une émeute ; ensuite elles s'abaissaient, s'apaisaient et tombaient comme sous un coup de vent. Ce que j'entendais me donnait des vertiges ; on parlait de l'un des chefs et d'un grand nombre de ceux que j'étais habitué à aimer, à consulter, ainsi qu'on aurait parlé de personnes mortes ; et cependant à considérer toutes ces tristesses ensemble, elles semblaient exprimer la joie ; à entendre toutes ces voix ensemble, sans chercher à les distinguer les unes des autres, il en sortait une sorte de murmure fantastique, sonore comme un chant de triomphe éloigné, qui me faisait éprouver un frémissement cruel :

Digitized by Google

« La doctrine secrète ! la doctrine secrète ! elle sourdissait, et elle creusait sa pente, petite, petite, cachée. La voilà ! la voilà ! Le père Enfantin l'a fait jaillir pour désaltérer nos lèvres. Fuyez ! fuyez loin d'ici, docteurs, philosophes, républicains ; loin d'ici, hommes du devoir ancien, hommes de la vieille morale ; nous appellerons la femme libre qui nous dira une morale nouvelle. »

Et plus bas résonnaient aussi ces accens timides et entrecoupés :

« Nous t'invoquons, nous t'implorons, nous t'attendons, type vivant de la morale nouvelle, reine d'Orient et d'Occident, de Rome païenne et de Rome chrétienne, divine Androgyne, où es-tu, couple souverain des mobiles et des immobiles, des amans du divorce et des amans de la fidélité ? »

Oh ! que disent-ils ? et la sueur me découlait du front. A la folie ! ils jettent des pierres à l'horizon ; veulent-ils donc murer l'avenir ?

Mais d'un autre endroit de la salle, un autre murmure répondait :

« Laissons la doctrine secrète. A l'émancipation des classes pauvres, à la vraie liberté ! Que chacun n'ait de part au repos, à la richesse, que suivant son travail, sa vertu ! Paix à la famille ! que la sainte individualité se lève ! que l'autorité soit franche, simple de cœur, sincère. Allons, allons, pas de couvens, pas de remparts entre nous et le monde. Ne relevons pas les débris des trônes et des chaires antiques. Memphis et Venise, gardez en vos tombeaux vos ossemens et vos mystères. »

Je suppliai, je m'emportai pendant un mois, un mois d'affreuses douleurs après une année de bonheur et d'exaltation.

Le 21 novembre, je me suis séparé de toute hiérarchie saint-simonienne.

CONCLUSION.

Oui, je sais qu'un jour, devant moi, quelques voiles brillans se sont détachés. J'ai été effrayé, les voyant tomber ainsi, car

Digitized by Google

d'abord j'ai cru follement que c'était l'azur même du ciel qui se déchirait.

A cette heure même, je ressens encore au cœur les traces d'un serrement douloureux ; mais, malgré mon isolement et ma faiblesse, je suis calme et confiant.

Si ce vent impétueux, qui disperse et chasse en avant tous les enfans du siècle, a enlevé en lambeaux la tente où j'avais espéré vivre toujours, au moins il n'a pu refroidir dans mon sein les pensées généreuses que des mains amies y ont déposées. Elles germeront en moi et autour de moi. Hommes du dix-neuvième siècle, mes frères, je n'oublierai pas que nous assistons à une nouvelle origine de la société qui incessamment renaît pour mourir et meurt pour renaître encore. Notre génération aura peu de chose à détruire, parce que tout est ruine derrière elle, et aussi à édifier peu de chose, parce que devant elle tout est à fonder ; sa mission est de se jeter au large à son tour dans une recherche consciencieuse d'une solution de ces grands problèmes : Dieu et l'humanité.

Maintenant venez, mes vieilles rêveries de famille et de patrie, et ne repoussez pas les nouvelles compagnes que vous donne mon retour : ce ne sont pas des ennemies, quoiqu'elles soient plus que vous ambitieuses et fières.

Édouard CHARTON.

2 janvier 1822.

Digitized by Google

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

LIVRES ÉTRANGERS.

AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

ÉTATS-UNIS.

101. *The fall of the Indians.* —La Chute des Indiens, et autres poésies, par *Isaac* Mᵉ Lellan, Boston, 1830. In-12. — Biographie des trois derniers sachems des Wampanoags, Massassoit et ses deux fils : Moanam (autrement dit Wamsutta) et Métacom, connus des Anglo-Américains sous les noms d'Alexandre et de Philippe.

102. — *Life*, etc. — Vie de Henry Clay, par *Georges* D. Prentice, Esq. Hartfort (Connecticut), 1831. In-12.

M. Mᵉ Lellan, avec un succès bien moindre que celui de Cooper, a suivi dans ce volume de poésies, *The fall*, etc., la carrière que ce romancier avait ouverte; il a cherché de même les vrais divinités poétiques du sol; les hommes qui participent aux beautés des sites qu'ils habitent; les tribus indomptées qui vivent dans les bois et les déserts. La biographie d'un chef sauvage, qu'elle soit en vers ou en prose, est autrement remuante, pour l'ame du lecteur, que la vie de barreau et de tribune du grand homme américain. Ce sont histoires étranges à mettre en regard : la comparaison qu'elles amènent offre plus d'intérêt que les parallèles de Plutarque. Il plaçait en opposition les héros de deux civilisations qui découlent l'une de l'autre, les choisissant à des époques correspondantes où ils apparaissent, d'un et d'autre côté, perdus dans les nuages de la fable, ou, dans les tems de luttes et de guerres, s'agitant au milieu des querelles des hommes. Ici tout est différent : c'est une civilisation qui a la fraîcheur et la vie de l'enfance, et qui cependant avorte et meurt en présence d'un vieil ordre de choses, qui se retrempe et se rajeunit dans

Digitized by Google

le progrès des institutions; renaissant dans un climat nouveau, comme le poitrinaire condamné retrouve parfois vie et vigueur dans un air plus pur et plus chaud.

Sans doute c'est pour le bien de l'humanité que le fallacieux Européen a eu la raison du succès contre l'innocent sauvage : mais qui refusera à ce dernier les sympathies de son cœur, les larmes de ses yeux, quand on le voit, paré de toutes les vertus de l'homme isolé, tomber devant la seule force de l'association? Je me sens prêt à partager le sentiment rétrograde de Rousseau en lisant, à la suite l'une de l'autre, l'histoire de cet héroïque Métacom, mourant pour l'indépendance de sa race, coupé en quartiers par les blancs civilisés qui l'appellent barbare, et celle d'un des soutiens de l'indépendance américaine, du riche, du renommé Henry Clay, placé à la hauteur des Jefferson, des Adams, des Franklin, par ses heureux compatriotes. Cet homme d'état commença sa brillante carrière en déployant au barreau le plus merveilleux talent oratoire pour faire absoudre des coupables, des meurtriers dont le crime était avéré, et il ne la finira probablement pas sans avoir occupé la plus haute place de la république, celle de président du congrès, à laquelle aujourd'hui il est fortement appelé. De plus mûres réflexions, peut-être, réconcilieront notre sentiment de justice avec cette destinée, capricieuse en apparence, qui donne à l'un la gloire et le succès, à l'autre une mort ignominieuse et l'oubli. Une loi générale de progrès, qui se rit des individus et des nations, fait avancer l'humanité tout entière, comme s'il y avait un soleil moral pour la mûrir. Dans cette grande marche les individus ne sont pas cependant complétement abandonnés; et quel cœur un peu généreux ne demanderait une mort comme celle de Métacom, dernier des Wampanoags, donnant tout, et son dernier souffle, à la forte pensée, à la noble passion de patrie (la plus grande après celle de l'humanité), qui faisait bouillonner son sang et haleter sa poitrine? Il n'y avait plus pour le sauvage assez d'air dans ces solitudes que les Européens venaient enclore avec des murs, diviser avec des barrières. Il a passé dans la demeure de ses pères, dans les forêts au-dessus des nuées, où jamais le gibier ne manque, où la flèche atteint toujours le but.

Il est fâcheux pour les ancêtres de ces Américains, dont la moralité rend aujourd'hui si honorablement justice à d'anciens ennemis, qu'il y

Digitized by Google

ait eu si peu de pitié dans leurs actes, tant de déloyauté dans leurs transactions avec les tribus dont ils venaient recueillir l'héritage. Ils ont spolié l'enfant sans défiance, égorgé l'oiseau qui se réfugiait dans leur sein, trompé la bonne foi sauvage. Le sachem, souverain chez lui, a signé de sa marque le traité qu'il ne pouvait lire, et qui le rendait sujet d'un roi dont il ignorait l'existence; puis il a été poursuivi, traqué, exécuté comme rebelle, parce qu'il continuait de se croire indépendant. C'est ce que les premiers colons appelaient traiter paisiblement et à l'amiable avec les maîtres du sol.

Aucune histoire ne fait plus honneur aux sauvages, et honte à la race blanche, que celle des trois derniers chefs Wampanoags. On nommait ainsi la principale et la plus influente tribu des neuf cantons des Pockanockets. Les anciennes forêts de ces Indiens forment aujourd'hui partie des comtés de Bristol (Rhode-Island), et des territoires de Plymouth et de Barnstable. Quand la colonie de Plymouth, en 1621, était faible et décimée par la maladie, Massassoit, le grand sachem, alla trouver les blancs chez eux. Il laissa sur la colline ses soixante gardes, et son frère Quadepinah, et entra, suivi de vingt hommes qui déposèrent leurs arcs et leurs flèches avant de traverser le ruisseau qui les séparaient des Européens, et d'une ville à peine tracée. Il vit l'état précaire des nouveaux colons, admira leur science, et, à double titre, comme protecteur et comme inférieur, voulut être leur ami. Les dispositions pacifiques, rares parmi les sauvages, qui distinguaient le sachem des Wampanoags, chef le plus révéré de ces hordes errantes, maintinrent les relations amicales commencées en 1621 jusqu'en 1656, année où Massassoit mourut plein de jours. Le *Journal d'un planteur de Plymouth*, et les collections historiques de Massachussets, quoique en général peu favorables aux Indiens, sont remplis de traits naïfs de confiance, d'affection et de mansuétude du sauvage. Les blancs qui le virent, à sa première visite, disaient entre eux avec l'esprit de défiance de leur race : « Nous ne pouvons rien y concevoir, si ce n'est qu'il veut avoir la paix avec nous; car ses gens ont rencontré les nôtres isolés dans les bois, et ils ne leur ont point fait de mal. » Ces premiers colons, adoucis par la peur, ne traitaient point alors les sauvages de scélérats, de lâches, espèces de bêtes farouches à chasser dans leurs forêts, comme ils l'ont fait à l'époque de lutte qui suivit.

Digitized by Google

L'auteur du *Journal d'un planteur* décrit Massassoit comme un homme très-vigoureux, dans la force de l'âge, d'une belle taille, grave d'aspect et sobre de discours; le visage et la tête huilés, et le corps peint d'un rouge sombre. Sa suite se composait d'hommes grands, forts, bien découplés : c'étaient les premiers naturels qu'eussent aperçus les colons. Ce fut pour ces derniers le plus imposant, le plus intéressant de tous les spectacles, que ce roi venant de lui-même au-devant des nouveaux débarqués, échangeant volontiers avec ses hôtes, contre une hache, un couteau, un joujou de cuivre, les vastes terrains que ses sauvages ne peuplaient pas. Massassoit s'attacha de cœur à l'alliance des Anglais. Il leur avait dû sa guérison, dans une maladie que le désespoir de ceux qui l'entouraient eût suffi à rendre mortelle, tant leurs démonstrations étaient violentes, leurs cris terribles; tandis que leur foule pressée privait d'air le moribond. Le sachem rétabli voulut que l'amitié entre les deux races devînt héréditaire; plus tard il demanda, comme une sorte d'adoption, des noms anglais pour ses deux fils : à sa mort, arrivée trente-trois ans après, Alexandre, l'aîné (Moanam), lui succéda. Ce nouveau chef régnait depuis six ans, et il y en avait quarante et un que la puissance des Anglais se consolidait et prenait un accroissement de plus en plus rapide, quand les colons, devenus forts, accueillirent contre le sachem les accusations les plus vagues, recueillies à Boston parmi des sauvages errans, et communiquées par lettres. Alexandre, disait-on, complotait avec les Narraghanssetts contre les Anglais. Sans plus ample informé, le major-général Winslow fut secrètement envoyé avec dix hommes robustes, déterminés, et armés jusqu'aux dents. Ils surprirent Alexandre à son rendez-vous de chasse à Sowams, le lieu même où son père avait été si malade et si reconnaissant. Les armes des sauvages étaient restées en dehors de la Wigwam, les blancs s'en saisirent, et appuyant un pistolet sur la poitrine du chef sans défense, le forcèrent à les suivre; on l'entraîna rudement. Cependant, selon Mather, un des chroniqueurs, le major-général, « avec la civilité et l'humanité qui lui étaient familières », offrit un cheval au sachem. Il refusa, « parce que ses femmes étaient à pied. » Traduit devant un juge de paix de Plymouth, acquitté, sans savoir de quel crime, il lui fut permis, sous certaines conditions, de retourner chez lui. Il partit, porté sur les épaules des siens, et mourut en arrivant.

Digitized by Google

C'est ainsi que le fils du plus sincère ami, du plus fidèle allié des Anglais, fut traité par eux. Son frère Métacom, connu des colons sous le nom de Philippe, devint sachem des Wampanoags aux acclamations de toutes les tribus des Pokanokets, qui se rassemblèrent des provinces les plus reculées pour célébrer son avénement. Il n'était pas cependant assez fort pour venger la mort de son frère et les injures de sa race, peu à peu repoussée, dépossédée, détruite par les blancs. Il feignit donc de se soumettre aux traités souscrits par ses deux prédécesseurs, et interprétés par les colons. Cependant, en 1671, il laissa échapper quelques plaintes sur les empiétemens des Anglais, « qui ne lui laisseraient bientôt plus de forêts pour sa chasse. » Des rumeurs sourdes annoncaient que les Wampanoags se réunissaient en troupes plus nombreuses que de coutume, qu'ils aiguisaient leurs haches, raccommodaient leurs fusils; et Philippe, moins maltraité que son frère parce qu'il était sur ses gardes, reçut un message par lequel on sollicitait des explications. Il demanda à conférer avec les principaux officiers. Le prince gouverneur de Plymouth y consentit, et envoya inviter le sachem, en garantissant sa sûreté personnelle. Philippe s'avança jusqu'à Cross-Man's-Mill, où l'on eut peine à empêcher les habitans de Taunton de tomber sur ces Indiens. Là eurent lieu des pourparlers, et l'on convint enfin de prendre l'hôtel-de-ville pour le lieu de la conférence.

En face des Anglais, à contenance sévère et solennelle, vêtus de leurs habits serrés, se leva une ligne d'Indiens frémissans, presque nus, armés pour le combat, portant leurs longs cheveux noirs épars sur la poitrine. Philippe était leur unique orateur. Il se défendit habilement, soutint qu'il avait voulu seulement se mettre en garde contre les Narraghansetts. Cette fois l'accusation était fondée, les commissaires anglais avaient des preuves, et Métacom fut obligé de dissimuler, de souscrire de nouveau le traité qu'on l'accusait d'avoir rompu, et d'abandonner les soixante-dix mousquets des guerriers qui l'accompagnaient. Le sachem se rendit ensuite à Boston, où il eut l'art de calmer les craintes du gouvernement de Massachusetts et de l'entraîner dans son parti; de nouvelles conférences eurent lieu à Plymouth, colonie qui, plus exposée et plus sur l'éveil que celle de Boston, se montrait plus récalcitrante; mais, en se reconnaissant sujet du gouvernement anglais; en promettant d'en appeler en personne au commandant de Plymouth, en cas de nou-

Digitized by Google

veaux mécontentemens ; et s'engageant à payer une centaine de livres sterling, en *telles choses qui se trouveraient en sa possession*, et un tribut annuel de cinq têtes de loups, Philippe parvint à tranquilliser les colons, et à éloigner la guerre, pour laquelle il n'était pas prêt.

Ce ne fut pas à chasser des loups que le sachem employa le tems qui lui était laissé : il ne se donna ni repos ni trève dans ses efforts pour réaliser le vaste plan qu'il avait conçu, celui de réunir toutes ces tribus, jusque là ennemies les unes des autres, et d'exterminer les blancs. Tant d'actives démarches, de voyages, de conférences, de pourparlers entre les Indiens (le Wampanoag avait étendu ses relations jusqu'en Virginie), ne se pouvaient complétement dissimuler. Le secrétaire de confiance et interprète de Métacom, un Indien, en partie élevé dans la colonie, fut gagné par les Anglais; sa trahison étant découverte, il s'enfuit, se cacha, fut repris; justice prompte et secrète en fut faite par les émissaires du sachem, et son cadavre fut jeté dans un marais. Le corps retiré de la vase saigna en présence des meurtriers, disent les chroniqueurs, et trois Indiens, convaincus de l'assassinat par un jury de blancs, furent pendus. Ce fut le commencement des hostilités, en juin 1675, et Philippe n'était pas encore en mesure. De ce moment il n'y eut plus de sourire sur ses lèvres, de repos pour ses yeux : ses alliés ne l'avaient pas encore joint; toutes les rivalités n'étaient pas encore apaisées; et les ravages qui accompagnèrent sa défaite, les pertes énormes des colons, treize villes détruites, six cents fermes brûlées, prouvent que si le sachem n'avait pas été prévenu, et qu'on lui eût laissé choisir son tems pour l'ouverture de la campagne, un an plus tard, les Anglais étaient perdus. C'était un duel à mort entre deux races; mais les peaux rouges n'arrivèrent que par hordes, au lieu de tomber toutes à la fois (selon le projet de Métacom) sur les établissemens européens. Les tristes pressentimens du sachem, en se voyant prévenu, ne le trompèrent pas. Cette guerre fut la perte des siens. Les Narraghansetts laissèrent plus de mille des leurs sur le champ de bataille à Sunke-Squaw ; les Indiens des bords de la rivière de Connecticut, et la plupart des Nipmuks qui survécurent au combat, s'enfuirent dans le Canada, où plus tard ils servirent d'auxiliaires aux Français contre leurs anciens ennemis les Anglais. Enfin les Pokanokets disparurent de la surface de la terre.

Digitized by Google

La défaite des hordes que Philippe avait réunies eut lieu en partie par les efforts d'autres Indiens, les Pequots, les Mohicans, les Mohawks, qui combattirent du côté des blancs, et que le sachem se croyait sûr de rallier, ou avait déjà même enrôlés sous ses ordres, lorsque la guerre, en éclatant soudainement, jeta la division et l'épouvante parmi eux. Inébranlable dans ses desseins, le fier ennemi des Anglais employa l'hiver de 1675 en impuissans efforts pour s'adjoindre de nouveaux alliés. Il alla visiter les Mohawks dans le comté de New-York. Au désespoir de ne pouvoir les gagner, on dit qu'il tua quelques-uns de leurs jeunes guerriers dans les bois, de telle façon que les Anglais pussent être accusés de leur mort. Ce stratagème échoua : une de ses propres tribus, des amis, des parens se déclarèrent contre lui; ses plus fidèles, dont les champs, les plantations, les pêcheries avaient été détruites par l'ennemi, passaient des murmures aux menaces; ceux qui s'attachèrent avec dévoûment à sa fortune furent chassés, nuit et jour, de marais en marais; de fondrières en fondrières, gelés, affamés : « J'ai mangé du cheval, disait un de ces malheureux, mais maintenant c'est le cheval qui me mange. » Les seules souffrances physiques que Philippe eut à endurer sont incalculables : sans repos, sans asile, traqué par les siens mêmes : échappant aux Anglais, tantôt en s'élançant dans la rivière, tantôt en franchissant d'un saut le précipice : acculé à des marais, et se sauvant avec quelques amis dans un radeau, par la grande rivière de Taunton, abandonnant femmes et enfans aux Anglais, le malheureux prince vit son oncle, son frère tués à ses côtés; et rien ne put abattre ce courage et cette haine indomptables. Poussé de gîte en gîte, il puisait des forces, trouvait des ressources dans son désespoir; jamais le roi Philippe ne songea à plier et à se rendre, et jusqu'au dernier moment il chercha et trouva des ennemis aux Anglais. Peu de jours avant sa mort, il tua d'un coup de feu un Indien qui avait osé parler de paix. Sa tête était mise à prix, il n'avait plus un parent, plus un ami; une petite troupe de serviteurs dévoués le suivait encore, et il les suppliait de le quitter et de pourvoir à leur salut, « car ses songes avaient été funestes, » quand il fut surpris par les Anglais et frappé au cœur du coup de fusil d'un Indien.

Une des mains du sachem fut donnée en récompense au sauvage qui avait si bien visé. Philippe fut écartelé aux sons des *Te Deum* de l'é-

Digitized by Google

glise anglicane; sa tête, portée à Plymouth, fut promenée en triomphe dans la colonie, et son ceinturon, sa poire à poudre, la batterie du fusil qui l'avait tué, se voient encore conservés dans le musée national.

Ainsi mourut le fils du bienveillant Massassoit, le dernier sachem de la tribu qui avait accueilli les colons, cinquante-cinq ans auparavant, traité, même dans son cadavre, avec barbarie. Il avait cependant une ame non-seulement noble et ferme, mais tendre aussi : dans la plus grande fureur de la guerre, il respecta, il protégea ceux qui avaient été ses hôtes, ou les amis de son père; et la ville de Taunton, dont les environs étaient livrés aux flammes et au pillage, fut respectée d'après ses ordres, parce qu'il y avait des amis. Après la mort du père, la colonie délibéra sur le sort du fils captif, âgé de neuf ans. On en appela au clergé, dont une partie fut d'avis que les enfans des traîtres, rebelles et meurtriers, principaux acteurs dans cette guerre de révolte, devaient être enveloppés dans le crime de leurs parens, et mis à mort pour le salut de la république. Ils trouvèrent des encouragemens à cette opinion dans la Bible, qui, sans nul doute, peut offrir des exemples pour chaque nuance de crime, puisqu'elle contient l'histoire d'une nation conquérante, en des tems de barbarie. Cependant on se contenta de vendre le pauvre petit sauvage, comme esclave, et il fut embarqué pour les Bermudes.

Voilà quelle fut la récompense du patriotisme de Métacom le sachem, homme assurément d'une haute portée. Celle de Henry Clay, qui a combattu à la tribune avec énergie, non-seulement pour l'indépendance de l'Amérique du nord, mais pour l'émancipation et la reconnaissance des colonies espagnoles du midi, est tout autre : sa vie pacifique est honorée; son nom se lie aux transactions les plus avantageuses à son pays; ses discours où il disait, avec tant de raison, que « les révolutions ne reculent pas, » ont été lus en tête des armées hispano-américaines. Il a fait marcher son pays à grands pas dans la voie des améliorations, en le séparant, dans ses institutions, de la mère-patrie, comme il l'était déjà dans sa politique. Le grand système de canalisation et de routes, qui est peut-être le lien le plus fort de la fédération, a été conduit sous son influence. Au barreau, il avait plutôt cherché des occasions de faire briller son talent que de mettre en lumière son esprit de justice; mais la

Digitized by Google

première fois que sa voix se fit entendre dans une question politique, ce fut pour l'émancipation des esclaves. Je ne sais si on lui doit autant de reconnaissance de ses fréquens discours en faveur des douanes, et s'il faut appeler protection donnée, ou esclavage imposé au commerce, ces entraves mises aux paisibles échanges des nations. L'assentiment d'un nombreux parti qui appelle Henry Clay à la présidence des États-Unis semble résoudre cette question en sa faveur, du moins en Amérique.

A—de M.

167. — *Inaugural discourse,* etc. — Discours d'ouverture prononcé le 3 septembre 1831, devant l'université de Cambridge (état de Massachusetts); par *Ch.* Follen, professeur de langue et de littérature allemandes. Cambridge, 1831; Hilliard et Brown. In-8° de 28 pages.

Ce n'est pas une nouvelle sans importance que celle de la création d'une chaire de littérature allemande, dans l'une des universités américaines, auxquelles, jusqu'à présent, on avait pu reprocher de s'attacher avec trop de docilité, pour le choix et la direction des études, à des traditions exclusivement anglaises. En effet, si les États-Unis peuvent se vanter d'avoir, dans l'une des branches de l'activité humaine, l'industrie, devancé leur ancienne métropole, ils n'ont guère fait, malgré leur fierté de nouveaux émancipés, que marcher à sa suite, en enfans soumis et admirateurs, dans la route scientifique et littéraire.

M. Follen, dans son discours, nous semble avoir indiqué, d'une manière assez frappante, et la communauté d'origine et la parenté intellectuelle des deux nations, entre lesquelles son rôle est d'établir un lien; parenté dont les traces ineffaçables subsistent jusque dans les contes avec lesquels on berce l'enfance sur l'un et l'autre hémisphère. Peut-être ces considérations sont-elles assurées d'un plus heureux succès sur les jeunes étudians de Cambridge l'américaine, qu'elles ne pourraient l'obtenir sur ceux de Cambridge, où John Milton et lord Byron étudièrent successivement; de Cambridge, où les productions de l'exégèse théologique allemande sont notées généralement comme suspectes d'hérésie et de hardiesse coupable, et où l'étude des admirables travaux d'analyse de nos mathématiciens français est seulement tolérée, tout cela par esprit de nationalité; où, malgré les conquêtes récentes de l'esprit européen, l'invariable routine de l'enseignement des classiques n'a presque pas été modifiée, tandis que l'*alma mater*, du moins à notre sens, devait donner

Digitized by Google

à son noble fils, auteur futur de *Manfred* et de *Werner*, la possibilité de lire Goethe et Schiller, bien plus encore que Sophocle et Euripide.

Félicitons la jeunesse studieuse d'un pays où les institutions universitaires n'ont pas à dépouiller la rouille du moyen âge, de voir se réaliser pour elle un progrès qui nous reste encore à espérer pour nous.

J. M.

EUROPE.

GRANDE-BRETAGNE.

168. — *Library of useful knowledge : Natural Philosophy.* — Bibliothèque des sciences utiles : Philosophie naturelle. Londres, 1829; Baldwin et Cradock Paternoster row.

Nous avons déjà annoncé plusieurs volumes de cette entreprise, suivie avec tant de persévérance par la société qui, sous la présidence de M. Brougham, travaille à *la propagation des connaissances utiles*, et, offrant tantôt des traités spéciaux aux savans, tantôt des explications claires et en termes vulgaires aux gens du monde, met la science à la portée de tous les esprits, et rend, non à la science même (comme on le dit quelquefois, par un étrange abus de mots), mais aux hommes, d'éminens et continuels services. C'est avec un mélange d'orgueil, de plaisir et de peine qu'à l'ouverture du livre je vois nos savans français, et l'histoire de nos découvertes, occuper une si belle place dans ces pages que la librairie anglaise envoie au loin pour l'instruction de la grande partie du monde dont elle est chargée de former l'intelligence. Il y a quelque amertume à voir les Anglais honorer mieux que nous nos propres grands hommes. Ce sont le plus souvent nos voisins qui mettent nos inventions en œuvre, et popularisent les créations de nos hommes de génie. Par exemple, le bélier hydraulique, qui n'est presque chez nous qu'un objet de curiosité, arrose les vertes campagnes de l'Angleterre, donne la fraîcheur et la vie à ses immenses parcs, approvisionne ses nombreux châteaux, et c'est dans le traité d'hydraulique de *Natural Philosophy* que je trouve la description la plus claire que j'aie jamais rencontrée de cette admirable machine. Voici

Digitized by Google

ce qu'en dit le professeur Millington, qui aide encore à la clarté de ses explications par une planche fort bien faite.

« Le *Water ram*, ou bélier hydraulique, ainsi que l'a nommé son inventeur, M. Montgolfier, est une machine de la simplicité la plus ingénieuse et d'une haute utilité. Elle est destinée à élever l'eau, sans procédés dispendieux, à l'aide de la seule force motrice d'une partie de cette même eau. C'est une des machines construites sur les bases les plus simples, les plus philosophiques, dont la science hydraulique se puisse honorer; son action est due tout entière à la force engendrée par le mouvement d'un corps; force qui s'accroît à proportion que la vitesse est plus grande; et son effet est tel que l'appareil entier semble agir en opposition à toutes les lois reconnues de l'équilibre hydrostatique, puisque une colonne d'eau d'une petite hauteur y pousse et fait mouvoir une colonne d'eau d'une élévation beaucoup plus grande.

« Il ne faut qu'une très-petite chute ou courant d'eau pour établir un bélier. Au lieu d'abandonner l'eau à sa pente, on l'arrête par une digue, et on la contraint à suivre un tuyau oblique, dont l'inclinaison se redresse horizontalement à son extrémité, terminée par un orifice. Une soupape d'arrêt, de forme conique, bouche hermétiquement, quand elle est soulevée, cette ouverture, qu'elle rouvre en s'abaissant. Un poids fixé sur la tige de cette soupape la maintient baissée. L'eau, qui descend par le tuyau d'arrivée, ou corps du bélier, s'échappera par l'orifice tant que la soupape sera dans cette position; mais du moment qu'elle est soulevée, et que par conséquent l'ouverture est fermée, tout mouvement est suspendu. Or le poids ajouté à la tige de la soupape est calculé de manière à résister seulement à la pression de la colonne d'eau qui vient pousser la soupape de toute la force imprimée par la chute; mais l'eau, par son mouvement, par sa vitesse même, acquiert une force de surérogation, un *momentum*, que la pesanteur de la soupape n'est pas de force à balancer. Elle cède donc à cet accroissement de pression, remonte et ferme l'orifice. L'eau est alors contrainte à rester stationnaire; l'augmentation de force due à son mouvement se perd; la soupape, redevenue plus pesante qu'il n'y a de force de pression pour la soulever, retombe, et en rouvrant l'orifice rend à l'eau le mouvement qui doit de nouveau augmenter sa force. La pression de l'eau et le poids de la soupape alternant ainsi de puissance, cette dernière est tenue dans un état de vibration continuel, et, sans aucun aide extérieur,

Digitized by Google

ouvre ou referme incessamment l'ouverture. Cependant le *momentum* ou surplus de force acquis à l'eau par sa vitesse ne peut s'annuler d'une façon instantanée; et d'ailleurs il est assez intense non-seulement pour soulever la soupape, mais pour faire vraisemblablement crever le tuyau dans sa partie inférieure, si, en cet endroit même, on ne donnait pour issue à cette force accumulée la soupape d'ascension qui, lorsqu'elle est levée, ouvre un réservoir d'air où plonge le tuyau de décharge ascendant. Quand la soupape d'arrêt à la tête du bélier est fermée, l'eau, qui serait sortie par l'orifice qu'elle bouche, revient soulever l'autre soupape, et pénètre dans le réservoir d'air et dans le conduit ascendant, jusqu'à ce que le ressort de l'air comprimé l'emportant sur la force graduellement décroissante de l'eau, cette soupape retombe et se ferme; aussitôt l'autre soupape, par cette même raison (la diminution de la force de l'eau qui la soutenait), redescend, rouvre l'orifice pour laisser sortir l'eau, qui donne ainsi un nouveau coup ou pulsation, et reprend en conséquence son mouvement et sa force motrice, résultat de ce mouvement. De cette manière, l'action de la machine continue sans relâche et sans secours étranger aussi long-tems que la source d'eau ne tarit pas et que la machine est en bon état.

» Dans l'intervalle de chaque pulsation, il s'échappe et se perd plus d'eau par l'orifice de la soupape descendante qu'il ne s'en élève, en passant à travers la soupape montante, dans le tuyau d'ascension, surtout si ce dernier est d'une grande longueur. Le rapport entre la quantité d'eau perdue et la quantité d'eau élevée étant en raison des différences de hauteur entre la colonne de pression, ou chute, et celle de résistance, ou tubes d'ascension, mesurées perpendiculairement. La rapidité ou le nombre de pulsations que donne la soupape à la tête du belier, qui varie de cinquante à soixante-dix par minute, est aussi en raison des différences de ces deux forces qui se pondèrent. Il est nécessaire, et cela est facile à comprendre, que le corps du bélier, ou tuyau oblique qui conduit de la chute à la soupape d'arrêt, ait assez de longueur pour que l'eau repoussée ne soit pas rejetée jusqu'à l'autre bout du corps du bélier, au lieu d'entrer dans le réservoir d'air en poussant le boulet retenu par une bride de métal qui forme la soupape d'ascension. Une très-petite soupape d'aspiration permet à l'air de se renouveler dans son réservoir, et ne joue qu'au moment où l'eau cède au mouvement périodique rétrograde qui semble la repousser vers la chute. »

Digitized by Google

Le bélier hydraulique fut inventé par M. Montgolfier, vers l'an 1797, et de ce tems jusqu'en 1816, il a, grâce à son fils, passé par une série d'améliorations, qui l'ont amené à un haut degré de perfection pratique. Une chute d'eau de cinq pieds, se déchargeant dans un corps de bélier de six pouces de diamètre et de quatorze pieds de long, élèvera l'eau à cent pieds, et dépensera environ soixante-dix pieds cubiques d'eau par minute pour élever les deux tiers d'un pied cube à cette même hauteur. Le professeur Millington, dans *Natural Philosophy*, et M. Baddeley dans *Mecanic's Magazine*, disent, en parlant des nombreux services que le bélier hydraulique rend en Angleterre, qu'une de ces machines, mue par la force d'une chute d'eau de quatre pieds et demi, a élevé cent muids (hogsheads) d'eau en vingt-quatre heures à la hauteur de cent trente-quatre pieds.

Si les bornes de cet article ne s'y opposaient, j'aurais encore beaucoup à dire sur nos savans, enrichissant l'Angleterre de travaux dont nous aurions dû profiter, et je pourrais citer Brunel et tant d'autres. Il est vrai que les mines ouvertes par la science sont inépuisables, et c'est question d'honneur et de justice patriotique plutôt que d'intérêt. Qu'elle soit l'œuvre d'un homme ou d'un autre homme, faite dans un pays ou dans l'autre, un peu plus tôt, un peu plus tard, tous seront admis à profiter d'une découverte utile. C'est le savant seulement, c'est l'inventeur qu'il faut plaindre, quand, pour obtenir la juste récompense de ses travaux, il est contraint de s'exiler.

A—de M.

169. — *The algebra of Mohammud-Ben-Musa.* — Algèbre de Mohammud-Ben-Musa, publiée et traduite par *Fr.* Rosen. Londres, 1831; Murray. Paris, Treuttel et Wurtz. In-8°.

Cet ouvrage, écrit avant l'année 800 de l'ère chrétienne, est publié par la Société de traduction des langues orientales, dont nous avons souvent annoncé les travaux. Ben-Musa a été long-tems considéré comme l'inventeur de l'algèbre.

170. — *Catalogue of several*, etc. — Catalogue de plusieurs centaines d'ouvrages manuscrits en différentes langues orientales, recueillis par sir *William* Ouseley. Londres, 1831; Valpy. In-8°.

Cette précieuse collection est le fruit de plus de quarante ans de recherches de sir William, célèbre orientaliste, qui n'a épargné ni soins

Digitized by Google

ni dépenses pour la former, avant et pendant ses voyages en Perse. On pense que le Musée britannique en fera l'acquisition. Z.

171. — *Adventures on the Columbia river.* — Aventures sur la rivière Columbia, comprenant la narration de six années de séjour dans la partie occidentale des Montagnes Rocheuses parmi différentes hordes d'Indiens, inconnus jusqu'ici: comprenant un voyage en Amérique à travers le continent; par Ross Cox. Londres, 1831, Colburn et Bentley. 2 vol. in-8°.

La réputation qu'on a faite aux Français d'être d'humeur, je ne dirai pas querelleuse, mais guerroyante, leur est acquise peut-être à plus juste titre que celle de légèreté sur laquelle ils vivent encore, et dont la cour dota le peuple, à l'époque où l'histoire du royaume était l'histoire du roi et de ses courtisans. Il est assez vrai de dire que partout où il y a un coup à donner ou à recevoir, on trouve un Français : la renommée commerciale de nos voisins n'est pas moins bien fondée; partout où il y a un échange à faire, chose à acheter ou à vendre, vous trouverez un Anglais; c'est dire qu'il y a des Anglais et des Français sur tous les points du globe, mais que cette dispersion profite plus aux premiers qu'aux derniers. Car, où l'on va pour donner des coups, il n'y a que des coups à rapporter.

De trois compagnies qui se sont disputé le commerce de fourrures de l'Amérique du nord, il y en a deux anglaises et une américaine; mais il y a plus d'un Français parmi les agens qui ont à faire, à la fois, métier de chasseurs, de commerçans, parfois de diplomates, et toujours de guerriers. Ce ne sont pas seulement les ours et mêmes les sauvages qu'il faut combattre, ce sont les agens des compagnies rivales, et ces messieurs ont donné plus d'une fois aux peaux rouges l'étrange spectacle d'un duel.

Un sachem indien, philosophe à sa manière, se fit expliquer, à ce que raconte M. Cox, ce que c'était qu'un duel; un certain agent irlandais, un Mc Donald, espèce d'Hercule à cheveux roux, ayant poussé la folie jusqu'à appeler un sauvage, dont il avait à se plaindre, en combat singulier, le vénérable Sagamore eut grand peine à comprendre, et ne pouvait se décider à croire que les blancs, dont il était habitué à admirer le savoir et le courage, et qui prétendaient au monopole de la sagesse, eussent réellement parmi eux une coutume si absurde. Enfin,

Digitized by Google

quand il fut convaincu, il rit de tout son cœur de ce résultat de notre civilisation, et s'écria : « qu'il y avait donc des fous de toutes les couleurs. »

M. Ross Cox, à qui nous devons ces deux volumes pleins de récits curieux, d'aventures intéressantes, a été agent de deux compagnies du commerce de fourrures, d'abord de la compagnie américaine, appelée Pacifique, parce que sa principale station était située sur les bords de l'Océan pacifique; ensuite, quand la courte guerre d'Amérique renversa cette association, il consacra ses services à la compagnie anglaise du Nord-Ouest, et parcourut les bords de la grande rivière Columbia et des fleuves tributaires. Son séjour à l'ouest des montagnes rocheuses est plein d'intérêt; l'histoire de ses relations avec des tribus sauvages inconnues, les bons et sales *Chinooks* à têtes plates, les *Nez-Percés*, les *Coutonais*, les *Spokans* et tant d'autres, est très-amusante et très-variée; la relation de quatorze jours de solitude que M. Cox passa dans les marais, les forêts, les déserts, perdu, sans armes, presque sans vêtemens et sans défense, au milieu des serpens à sonnettes de toute taille, de tout âge et de toute harmonie; disputant sa route à un loup affamé, son gîte à un ours énorme, n'ayant de ressource que dans sa présence d'esprit et dans un courage dénué de tout secours et de tout appui; ce récit est attachant au-delà de ce qu'on peut dire; des extraits seuls pourraient en donner une idée, et avec tant de morceaux d'un intérêt varié et réel, il les faudrait faire trop nombreux.

172. — *Works of lord Byron*, etc. — OEuvres de lord Byron. T. 1^er^. Londres, 1832; John Murray. In-12.

C'était bien à M. Murray, à l'homme dont les nobles procédés avaient arraché à l'ame ulcérée de Byron l'aveu que la conduite de son éditeur lui donnait lieu de considérer la nature humaine sous un jour tout autre que celui sous lequel il avait coutume de l'envisager, qu'il appartenait d'élever à la mémoire du poète le beau monument de cette édition. Lorsque Byron, pressé par ses créanciers, se décida en 1815 à vendre sa bibliothèque, M. Murray s'empressa d'envoyer au noble poète trente-six mille francs, avec l'assurance qu'une somme égale serait à ses ordres la semaine suivante, et l'offre, si ces secours ne suffisaient pas, de se désister de la propriété de tous les ouvrages passés de

Digitized by Google

lord Byron, pour en mettre le prix à sa disposition (1). Le noble pair n'accepta pas; mais, dans un tems où femmes, amis, ennemis, lui lançaient la pierre; où, l'aristocratie tout entière rejetait de son sein avec éclat le transfuge, plus noble d'ame encore que de rang, qui désertait son injuste cause pour celle du peuple qui n'était par encore assez mûr, pas encore assez haut pour le comprendre et lui offrir un asyle digne de lui, il dût être consolant, pour Byron, d'être ainsi forcé à rouvrir son ame à des sentimens d'estime, d'affection et de reconnaissance.

Cette édition complète, dont le premier volume a paru le 1^er^ janvier, comprendra la vie, les journaux, la correspondance et tous les ouvrages en prose et en vers de lord Byron, en 14 volumes in-12, dont le dernier sera mis en vente au 1^er^ février 1833. Le papier et l'impression sont d'une grande beauté; chaque volume, orné d'une délicieuse gravure et d'un frontispice dûs au précieux burin de Finder, très-joliment relié en étoffe, selon la nouvelle et ingénieuse méthode anglaise, ne coûtera pas plus de 6 fr., ce qui met l'édition tout entière à 84 fr., payés par quatorzièmes. Des illustrations, de Finder encore, et du même format que l'ouvrage, paraîtront séparément, par cahiers correspondans à chaque volume, et se composent d'un portrait et de quatre paysages qui se vendront au prix modique de 3 fr.

Grâce à l'invention de la gravure sur acier, qui rend le tirage inépuisable, les prospectus, répandus avec profusion, ont pu donner des échantillons ravissans des frontispices de l'ouvrage. Une vue de Constantinople, et surtout un défilé de la Sierra-Morena, sont d'admirables choses. Le portrait, en tête du premier volume, est gravé comme grave Finden, et la vue de Cadiz, illuminée d'un rayon de soleil à travers les nuages, est d'une délicate beauté.

Les appréciateurs les plus modestes portent à cinquante mille le nombre des souscripteurs déjà enrôlés pour cet ouvrage, ce qui suppose l'emploi de trente-cinq mille rames de papier pour les cinquante mille exemplaires, soixante mille aunes d'étoffes, et cent mille livres pesant de carton pour la reliure. Le nombre d'imprimeurs, compositeurs, as-

(1) *Mémoires de lord Byron*, publiés par Thomas Moore, traduits par madame L. Sw. Belloc; t. III, p. 17 et 18.

Digitized by Google

sembleurs, brocheurs, relieurs, graveurs, peintres, enfin, artistes et ouvriers employés pendant quatorze mois à ce travail, ne s'élèvera pas à moins de trois cents personnes : les droits perçus par le trésor public passeront 192,000 fr., et 6,000,000 et plus seront mis en circulation. Ainsi, l'impression des œuvres complètes du poète qui, dans sa vie et ses œuvres est l'expression la plus fidèle, la plus énergique de son siècle, constitue à elle seule une industrie, et c'est là encore un caractère de l'époque. *A — de* M.

173. — *Poland*, etc. — La Pologne, poème par *Th.* Campbell. Londres, 1831 ; Cochrane et compagnie. In-12.

ALLEMAGNE.

174. — *Andeutung eines Systems speculativer Philosophie.* — Esquisse d'un système de philosophie spéculative; par *G.-Fr.* Daumer. Nurnberg, 1831 ; Campe. In-8° de x-116 pages (1).

TENDANCE SOCIALE ET RELIGIEUSE DE LA PHILOSOPHIE ALLEMANDE.

L'ouvrage de M. Daumer est un nouveau témoignage en faveur du jugement que tous les esprits attentifs et sérieux ont porté de l'Allemagne. L'Allemagne est depuis long-tems le grand atelier philosophique de l'Europe : des systèmes nombreux s'y sont produits, et, après avoir contribué, chacun pour sa part, à l'œuvre générale, ils ont disparu; mais, pendant qu'ils se combattaient et se succédaient, la position des questions se précisait davantage, la conscience de l'œuvre à accomplir devenait de jour en jour plus claire, et les forces augmentaient à mesure que l'on approchait de la solution définitive. Toutefois ce grand mouvement philosophique de l'Allemagne ne peut être apprécié à sa juste valeur tant que l'on ne connaît pas le but final auquel tous ces efforts devaient aboutir, et ont en effet abouti. Croire que toutes ces théories philosophiques n'ont été que le fruit d'une imagination rêveuse, qu'une sorte d'exercice de l'esprit allemand en l'absence d'occupation sérieuse dans la vie réelle et politique, est un vieux préjugé assez ré-

(1) On trouve, à Paris, chez MM. Heideloff et Campé, libraires, rue Vivienne, n° 16, les ouvrages les plus nouveaux, publiés par la librairie allemande, et entr'autres ceux qui sont annoncés dans la *Revue*.

Digitized by Google

pandu, mais trop futile, en vérité, pour que nous nous y arrêtions; il ne prouve, chez ceux qui l'adoptent, que leur complète incompétence quand il s'agit de juger la destinée des divers peuples et en particulier la mission du peuple allemand.

Si l'esprit allemand s'est jeté avec ardeur dans la carrière de la philosophie, c'est qu'il attendait de la philosophie des solutions qui amèneraient la régénération et le salut de l'humanité. Notre espoir, notre persévérance dans les recherches les plus pénibles, ne devaient pas être trompés. La philosophie allemande, cette philosophie en apparence si loin de la terre, avait, non seulement la mission d'engendrer une nouvelle théorie de la pratique de la vie, de l'*organisation sociale*; elle avait aussi la destinée sublime de produire ce qu'il y a pour l'homme, pour l'humanité, de plus saint, de plus grand, ce qui embrasse tout, *une nouvelle religion*. Depuis long-tems (depuis 1807) le système philosophique de M. Krause en avait jeté les fondemens (1); mais cette grande tentative ne pouvait être comprise et sentie tout d'abord; et, quoique le fondateur de cette doctrine ait sans cesse provoqué ses contemporains à fonder la religion et l'association, sa voix n'a été écoutée que d'un petit nombre de disciples, qui ont embrassé avec ardeur la doctrine nouvelle, et qui ont voué leur vie entière à sa propagation et à sa réalisation. Dans ces derniers tems, les idées politiques et religieuses des disciples de Saint-Simon pénétrèrent en Allemagne, et alors on s'est souvenu que Krause avait déjà exposé une doctrine qui a les plus nombreuses analogies avec la doctrine saint-simonienne (2). Ce rapprochement a été et deviendra de plus en plus fécond; et l'exemple donné par la France reportera l'attention des Allemands sur une philosophie religieuse née au milieu d'eux, et qui semble le dernier mot, le dernier résultat de tous les travaux scientifiques et philosophiques qui ont été la mission

(1) Dans le *Journal de la vie de l'humanité* (Tagblatt des Menscheitlebens; Dresden, 1811), et dans son ouvrage : *L'Idéal de l'humanité* (Urbild der Menschheit; Dresden, 1811).

(2) Cette remarque a été faite dans plusieurs écrits, tels que l'ouvrage de Carové : *Der Saint-Simonismus und die Philosophie des 19ten Jahrhunderts in Frankreich* 1831, et les *Feuilles pour l'entretien littéraire* (Blaetter fur literarische Unterhaltung).

Digitized by Google

et la gloire de l'Allemagne (1). Ainsi nous voyons les germes de l'avenir se montrer à la fois chez les deux nations les plus avancées du monde, nous pouvons lier les travaux philosophiques de l'Allemagne à ceux de la France; nous sentons qu'un jour viendra où elles s'uniront, dans la pensée d'une même organisation sociale et d'une religion commune, celle qui aura donné la solution la plus complète de toutes les questions vitales de l'humanité.

Il est du devoir de tous les hommes généreux, de tous ceux qui sentent les nouveaux besoins, si clairement manifestés par tant de commotions politiques, d'examiner soigneusement tout ce qui sort de la plume des hommes qui annoncent une nouvelle religion, soit qu'ils se bornent à la prophétiser, soit qu'ils exposent une doctrine plus ou moins complète. Que les Allemands fassent cela pour la France, les Français pour l'Allemagne : cette attention réciproque, cet examen fait avec loyauté et dans le seul désir de conduire l'humanité vers sa destination, accélérera le jour de la doctrine et de l'association universelles. Aussi donnerons-nous aujourd'hui une attention particulière à l'ouvrage de M. Daumer ; car, lui aussi, il a cette sérieuse pensée qu'*une religion nouvelle est le résultat auquel tend et doit arriver toute la philosophie moderne de l'Allemagne*. Au titre de l'ouvrage nous n'avions pas soupçonné cette tendance religieuse, mais elle y est nettement prononcée. Nous allons mettre nos lecteurs eux-mêmes en état d'en juger.

En ouvrant le livre, je m'arrêtai à ces mots par lesquels M. Daumer débute, et que je traduis littéralement :

« Ce système reconnaît Dieu en esprit, qui s'est déterminé en soi et » par soi comme personnalité, et qui a librement conçu en soi l'idée du » monde et le plan de sa réalisation. »

Sachant que M. Daumer est un partisan de la philosophie moderne que ses adversaires ont nommée *panthéisme*, je crus qu'il allait, dans son livre, essayer de remplir une grande lacune que cette philosophie a laissée, et que le système philosophique de Krause me semblait seul avoir comblée. On sait que *Schelling*, le rénovateur de la philosophie dite *panthéiste*, posa, à l'imitation de Spinosa, comme principe de la science,

(1) Nous donnerons, dans un des prochains numéros de cette *Revue*, une exposition détaillée du système philosophique et religieux de M. Krause.

Digitized by Google

l'*être absolu*, dont tout devait être déduit. Il attribuait à cet être plusieurs propriétés, mais qui n'étaient ni des axiomes bien nets ni des déductions bien légitimes. D'ailleurs il ne semblait s'être occupé de ces propriétés suprêmes de Dieu ou de l'être absolu que pour arriver à la nature, et à une construction nouvelle de la nature, faite d'après les propriétés suprêmes de Dieu, qui devenaient pour lui les principes constituans de tout l'univers, comme de toute existence. La partie supérieure de la philosophie, celle dans laquelle devaient être expliquées les propriétés complexes de Dieu, telles que la personnalité divine, la conscience absolue, le sentiment infini, en tant qu'amour, sagesse, justice, etc., cette partie ne fut dans l'œuvre de Schelling, qu'un cadre vide, un *desideratum ;* et on pourrait même demander si le système philosophique de Schelling pouvait pénétrer dans ces questions, s'il possédait *l'instrument* scientifique nécessaire, c'est-à-dire les idées principales (les cathégories, comme les appelait Aristote). Cette partie donc et le monde spirituel furent négligés pour le monde naturel. La nature, si longtems considérée d'un œil matérialiste et atomiste, comme étant abandonnée de Dieu, de l'esprit, de la vie, était à réhabiliter. Elle le fut glorieusement. Le grand mouvement s'opérait, qui devait produire tant d'hommes célèbres dans la science de la nature, tels que *Oken, Steffens, Baader, Troxler, Nasse, Kieser, Carus.* Par une réaction nécessaire, il devait arriver que cette philosophie, ainsi incomplète, et qui ne donnait pas satisfaction aux sentimens du cœur, et notamment aux sentimens religieux, provoquerait des hommes qui viendraient protester contre elle et l'accuser d'athéisme et d'irréligion. *Jacobi* se fit le point de ralliement de tous ceux qui, n'ayant pas la force de suivre le nouveau mouvement, se mirent à désespérer de la vérité absolue et de la philosophie, ou qui prétendirent fonder la philosophie, non sur la science, mais sur le *sentiment,* qui se manifeste dans tous les hommes d'une autre manière, et qui est souvent vague et sombre, qui peut même aisément conduire au fanatisme, s'il n'est pas éclairé par la lumière de la science. Mais le reproche principal que Jacobi et ses partisans faisaient à la philosophie nouvelle, c'était celui de ne pouvoir montrer Dieu comme un être personnel, ayant une conscience, un sentiment, un amour à lui, de confondre Dieu avec la nature, et de détruire ainsi toute religion. Ils allaient plus loin, et prétendaient qu'aucune philosophie ne pourrait parvenir à cette démonstration, parce que le système de Spinosa, qu'ils regardaient, sans aucune raison, comme le chef-

Digitized by Google

d'œuvre du génie philosophique, n'y était pas parvenu. Cette tendance de Jacobi, et d'une foule d'hommes distingués qui se rallièrent à lui, eut une influence réelle, mais indirecte. Ils n'ont rien donné de nouveau au monde; mais ils ont contribué, malgré eux, au développement de la philosophie, en montrant, en rappelant sans relâche à la philosophie toutes les grandes questions qui, pour le besoin de la vérité et la satisfaction du cœur, lui demandaient une solution. Plusieurs tentatives de solution furent faites. Des philosophes qui suivirent la direction donnée par Schelling, et qui avaient pris la tâche de développer la partie vide de son système, l'esprit et le monde spirituel, abordèrent les questions, mais sans parvenir à les résoudre. *Hegel,* qui refit le système de Schelling tout entier, et qui, dans la logique et la phénoménologie de l'esprit, entreprit principalement l'analyse et la construction du monde spirituel et la recherche des questions théologiques et religieuses, cacha son impuissance à donner des solutions réelles sur beaucoup de points, en se servant du langage théologique des chrétiens, auquel il donnait cependant un sens tout différent. Toutefois, les travaux de Hegel et de son école firent beaucoup avancer les questions. Mais la solution véritable se trouve pour nous dans le système philosophique de Krause, qui, tout en admettant que le monde est en Dieu, et Dieu dans le monde, démontre en Dieu une supériorité, une domination sur le monde, une conscience, un sentiment, une volonté à lui, distincts des mêmes facultés chez l'homme, aussi bien que liées avec celles-ci; conscience, sentiment, volonté qui constituent la personnalité infinie de Dieu, en vertu de laquelle l'homme et l'humanité peuvent aussi se lier avec Dieu d'être à être : liaison que l'humanité a désignée jusqu'ici du nom de religion. C'est ainsi qu'arrivée à son dernier développement, la philosophie allemande nous paraît avoir célébré son union avec la religion.

Toutes ces idées traversèrent notre esprit, lorsque nous lûmes les premiers mots de l'ouvrage de M. Daumer, qui nous semblaient indiquer que l'auteur, ayant senti l'incomplet et le vide dans cette partie de la philosophie moderne, avait pris pour tâche principale de tenter une nouvelle solution de la grande question de la personnalité de Dieu, et ce fut avec une grande attention que nous continuâmes la lecture de l'ouvrage; mais bientôt nous nous aperçûmes que nous nous étions trompé. L'idée de M. Daumer sur la personnalité de Dieu est celle de *Hegel*, combinée avec quelques idées secondaires de Schelling, no-

Digitized by Google

tamment avec l'idée que Schelling avait émise sur *le fond* en Dieu, sur lequel Dieu déployait son être absolu, son activité, et se manifestait dans les formes et les créatures individuelles. Comme nous ferons dans cette *Revue* une exposition détaillée des systèmes philosophiques de Schelling et de Hegel, nous pouvons ici nous dispenser de donner une analyse exacte de l'idée de M. Daumer : sur ce point il n'y a rien de neuf dans son livre. Seulement nous devons remarquer que M. Daumer a présenté l'idée de Hegel d'une manière plus nette, qu'il en a tiré les conséquences naturelles sans crainte d'offenser les opinions des chrétiens. Ainsi il dit ouvertement que Dieu n'a la conscience de soi-même que dans la conscience individuelle des hommes, que les hommes rentrent par la mort dans le sein de l'être absolu, sans individualité, sans conscience personnelle, etc. Nous louons cette franchise, qui est seule digne de la science, quoique nous ayons des opinions contraires sur ces points. Nous donnons surtout une entière approbation au noble courage avec lequel l'auteur flétrit l'absurdité de la croyance vulgaire sur les peines et les récompenses après la mort, opinion qui souille la moralité humaine en lui donnant des motifs impurs et incompatibles avec le principe suprême de la morale, de faire le bien avant tout parce qu'il est le bien, parce qu'il est, si je puis m'exprimer ainsi, le *divin* de la vie de l'humanité.

Laissons donc ces idées préparatoires de l'ouvrage de M. Daumer, et venons à ses vues sur la philosophie de l'histoire. C'est dans cette partie qu'il est assez neuf, et c'est là qu'il exprime sa foi d'une religion nouvelle. Voici le tableau de développement de l'humanité, comme l'auteur l'a conçu. Nous empruntons les expressions mêmes de M. Daumer.

I. L'homme du monde primitif : *panthéisme de la nature.*

II. Transition à la seconde ère de l'humanité, et passage aux tems historiques : séparation des peuples.

III. Paganisme et judaïsme.

1. Paganisme.

a. Des religions de la nature.

b. Religion de l'art, *Hellénisme.*

c. Universalité romaine.

2. Judaïsme.

Digitized by Google

IV. Christianisme.

a. Christianisme primitif, établissement avant le catholicisme.

b. Catholicisme et règne du moyen âge.

c. Protestantisme et esprit moderne.

V. La religion absolue et le royaume universel, ou dernière ère du monde.

VI. Transition au monde absolu; grande catastrophe cosmique; transformation du monde.

MONDE ABSOLU.

Nous partageons l'opinion de M. Daumer sur un état de l'humanité antérieur à l'état d'opposition, de séparation et d'antagonisme, un état dans lequel l'homme et l'humanité étaient absorbés dans le monde extérieur, dans la nature. Nous l'approuvons encore de faire commencer la seconde ère du monde avec la séparation des peuples, qui est le résultat de l'opposition et de l'antagonisme; et ce qu'il nomme le monde absolu, le monde de l'unité et de l'harmonie, nous paraît, comme à lui, en avant de l'humanité et le but de son progrès. Mais, quant à l'exposition de chacune de ces époques, je trouve, dans l'ouvrage de M. Daumer, d'immenses lacunes, et je ne sache pas qu'il soit possible de les remplir avec les idées philosophiques de Hegel. *M. Gans*, le célèbre disciple de Hegel, dans son *Histoire universelle du droit d'héritage*, a donné jusqu'ici l'application la plus large à l'histoire des principes de son maître; mais l'humanité se reconnaîtra-t-elle dans cette image? le peintre a-t-il su rendre l'ame, l'esprit, la vie de l'humanité, a-t-il pu présenter à l'humanité, qui a soif de bonheur après un grand passé, un avenir encore plus grand, plus beau, plus brillant? Assurément non. L'humanité n'a pas été en travail depuis tant de siècles, pour se reposer aujourd'hui, et admettre, de par le système de Hegel, que tout est bon et que tout a été bien; elle se recueille souvent, mais c'est pour marcher plus vite; elle voit toujours la bannière de l'avenir, et elle marchera ainsi jusqu'à la fin de son cours. Le système philosophique de *Hegel* n'a pas expliqué la vie organique de l'humanité, et n'a pas de plan sur l'ordre de l'avenir. Hegel a accepté l'humanité *telle qu'elle est dans son état présent;* il ne reconnaissait pas à la philosophie le droit de donner une conception

Digitized by Google

nouvelle sur l'humanité; voici, suivant lui, la mission de la philosophie : « *comprendre le présent*, et concevoir que tout ce qui est est nécessaire et bien ordonné. » Mais l'humanité proteste contre cette doctrine, à laquelle l'*esprit* de l'humanité est resté étranger.

L'ouvrage de M. Daumer vient à l'appui de ce que nous disons. M. Daumer, il est vrai, n'est pas tombé dans la justification et la consécration du présent; ses idées sur ce monde de l'avenir qu'il appelle le monde absolu, le prouvent assez; mais, de même que chez lui l'histoire du passé de l'humanité manque de vie, parce que le tableau qu'il en donne ne renferme pas toutes les parties importantes dont se compose la vie humanitaire, de même il n'a pas su préciser cet avenir, ce monde absolu; il n'a pas exposé les idées principales, fondamentales de la vie, de l'activité, de l'organisation de l'humanité de l'avenir. M. Daumer objectera peut-être qu'il a formulé plusieurs propositions dogmatiques pour la religion de l'avenir. Mais ces formules ne contiennent que quelques idées ontologiques, et, bien qu'elles aient leur mérite, nous ne pouvons pas y reconnaître une conception nouvelle sur la vie humanitaire de l'avenir. Nous le répétons, la loi de l'humanité est restée étrangère au système philosophique que M. Daumer a adopté. Impuissante à concevoir des idées organisatrices pour l'avenir de l'humanité, l'école de Hegel peut tout au plus faire pressentir cet avenir, sans pouvoir le préciser. M. Daumer a été aussi loin qu'il pouvait en partant de ses principes; il a un pressentiment profond de l'avenir, ce qui atteste son esprit supérieur; mais il ne lui a pas été donné d'aller au-delà.

Après ces réflexions générales, nous citerons quelques passages du livre qui nous paraissent remarquables et bien propres à faire juger la direction de M. Daumer et de beaucoup d'autres écrivains allemands comme penseurs. Voici ce qu'il dit de la *religion chrétienne* en général : « Le » christianisme, jadis si grand, jadis tout-puissant, jadis mêlé à toute » l'activité humaine, n'est plus rien que *subjectivité*. De la consolation, » de la corroboration, une sorte d'exaltation factice, voilà ce qu'il offre » pour l'individu dans les contradictions et les misères de la vie. C'est » un emplâtre pour les plaies du cœur, un adoucissement de la mau» vaise humeur de l'esprit, un frein et un aiguillon pour le vulgaire. » Mais un principe universel de l'histoire, comme il l'a été, il ne l'est

Digitized by Google

» plus, il ne produit plus des événemens d'un intérêt universel, il ne » détermine plus la marche du monde. » — « Le protestantisme est la » forme négative dans laquelle s'est *conçu* le nouveau principe. Tant » que le nouveau principe *positif*, dont nous avons besoin et auquel le » protestantisme prépare, quoique à son insu, ne se sera pas développé, » le protestantisme possèdera une bonté relative, une vérité relative, » une supériorité relative sur le catholicisme, qui, bon et nécessaire » pour le moyen âge, n'est plus qu'un débris d'une grande vie passée » depuis des siècles, sans *esprit*, sans valeur, sans nécessité. Mais il » faut dire aussi que l'*esprit* du protestantisme a depuis long-tems dé- » passé sa forme étroite, qui devient nécessairement toujours plus heu- » reuse, plus subalterne, et qui se dissout à mesure que son *esprit* » mûrit vers sa fin. » — « Le protestantisme est, quant au christia- » nisme, l'*esprit* affaibli, délabré pour ainsi dire, mais l'*esprit*; le » catholicisme n'est plus qu'une ombre du passé. Une chose n'a de » valeur d'un intérêt universel que tant qu'elle a la puissance d'engen- » drer autre chose; le catholicisme a perdu cette puissance. Depuis » long-tems il a enfanté sa négation, le protestantisme; et aujourd'hui » le protestantisme est en travail d'enfanter la nouvelle religion. » — « La » nouvelle religion sera définitive, car elle développera la fin de » tout ce qui est fini; elle sera perfectible jusqu'au dernier but de » l'histoire du monde. Elle ne peut plus être combattue et minée par la » pensée, le progrès, le perfectionnement; car elle est la religion de » la pensée, de la science et du perfectionnement, puisque son dogme » principal embrassera tout dans cette sublime vérité que Dieu est dans » le monde et le monde en Dieu, et que la vie du monde est la vie de » Dieu. » — « La *religion absolue* sortira de la philosophie absolue, et » le peuple allemand a, d'après son caractère à la fois religieux et scien- » tifique, la mission de produire le nouveau principe de la vie nouvelle » de l'humanité. » — « La nouvelle religion se posera religion *absolue*, » parce qu'elle tend à réaliser dans toute sa *pureté*, et en même tems » dans sa *totalité* et dans son *harmonie absolue*, la VÉRITÉ, qui s'est » développée dans les religions précédentes d'une manière cachée, frag- » mentaire et même antagoniste. »

Telles sont les idées principales de M. Daumer quand il caractérise les diverses phases du christianisme, et qu'il cherche à préciser son idée sur la religion de l'avenir.

Digitized by Google

L'espace ne nous permet pas de parler de la seconde partie du livre, dans laquelle l'auteur cherche à démontrer historiquement que les trois idées générales qu'il a émises sur la nature de Dieu se rencontrent sous des formes différentes dans toutes les anciennes traditions, religions et mythologies de l'Inde, de l'Égypte, de la Perse, de la Grèce, de l'Italie, et des peuples du nord de l'Europe. Nous sommes disposés à reconnaître dans cette partie une grande érudition et beaucoup de sagacité, quoique nous ne soyons pas d'accord avec l'auteur en quelque points sur la partie de la mythologie que nous connaissons; car il y a plusieurs séries, la série égyptienne et l'hébraïque par exemple, dont nous n'avons qu'une connaissance superficielle, et sur lesquelles nous n'avons pas de jugement à porter.

Nous avons donné à cet ouvrage une attention particulière à cause de l'importance qu'il a à nos yeux. M. Daumer s'est placé parmi les annonciateurs, les prophètes d'une nouvelle époque religieuse. Mais ce qui nous a surpris, c'est que M. Daumer ne dise rien ni de la doctrine saint-simonienne, ni de la doctrine de Krause. Il dit bien que la nouvelle religion s'annonce déjà par quelques manifestations particulières, mais il ne cite pas ces manifestations. Toutefois nous ne pouvons croire qu'un philosophe, qu'un savant, vivant en Allemagne, où toute nouvelle qui intéresse la science et la philosophie se répand avec la rapidité d'un éclair, n'ait pas eu connaissance de ce qui se passe en France, et de ce qui attire dans ce pays l'attention de tous les penseurs, ou qu'il n'ait pas connu les ouvrages dans lesquels son compatriote a jeté les germes de la nouvelle religion. Nous faisons cette observation, parce que nous regardons comme le devoir de tout homme qui désire le progrès de l'humanité, d'étudier consciencieusement tous les faits qui manifestent une tendance progressive, de combattre dans les tentatives nouvelles ce qui lui paraît faux, de reconnaître ce qu'elles ont de juste et de vrai. C'est ce que nous avons fait en analysant l'ouvrage de M. Daumer. H. Ahrent, *de Goettingue.*

175. — *Geschichte der geheimen Verbindungen*, etc. — Histoire des associations secrètes de notre époque. 1^er^ — 5^e^ cahiers. Leipzig, 1831; Barth.

Le récit des efforts tentés depuis vingt ans par les sociétés secrètes, pour combattre le despotisme en Europe, est intimement lié aux

Digitized by Google

mouvemens politiques de ces dernières années, et doit offrir le plus haut intérêt. L'ouvrage que nous annonçons, et dont les premiers cahiers comprennent des notices curieuses sur les associations de ce genre en Allemagne et en Pologne, ne saurait avoir de véritable prétention au titre d'*histoire*, dont son éditeur l'a revêtu; mais il sera consulté avec fruit comme les mémoires de Schulz, Wesselhoeft, Hoffmann, Wit Doering (1), et la brochure publiée récemment par M. F. de Corcelles, sous ce titre: *Documens pour servir à l'histoire des conspirations et des sectes.* Il serait à désirer que quelqu'un des hommes qui ont joué un rôle actif et important dans le carbonarisme français se chargeât d'en écrire l'histoire; beaucoup d'entre eux doivent avoir du loisir et continuent à se glorifier de leur passé, car tous ne sont pas devenus ministres ou procureurs-généraux. ***

176. — *Eustathii archiepiscopi Thessalonicensis Commentarii ad Homeri Iliadem et Odysseam.* — Commentaire d'Eustathe, archevêque de Thessalonique, sur l'Iliade et l'Odyssée. Tome IV, de l'Iliade. Leipzig, 1830. In-8°.

La publication de ce volume met fin à la belle entreprise de M. Weigel, qui de la sorte a bien mérité de la littérature ancienne; on sait qu'Eustathe, archevêque de Thessalonique, écrivait sur Homère de volumineux commentaires : il y a, sans doute, beaucoup de longueurs, beaucoup de subtilités étymologiques; mais ce sont des trésors de traditions anciennes et d'érudition historique. L'auteur a un goût très-sûr, et il n'est pas possible de bien étudier Homère sans le secours de son livre. Cependant il était devenu difficile de se le procurer. Publié à Rome, de 1542 à 1550, en 3 vol. in-folio, il était presque hors du commerce, et l'on payait un prix exorbitant tout exemplaire qui se rencontrait dans les ventes. Quant aux éditions de Bâle et de Florence, elles sont peu estimées, et ne remplissaient pas la lacune qui résultait de l'épuisement de celle de Rome. Or c'est celle-ci que M. Weigel a reproduite en très-beaux caractères et avec beaucoup de corrections : il ne donne point le texte d'Homère; mais il indique les vers par des numéros placés en tête de chaque remarque, et, comme les éditions de

(1) L'ouvrage de M. Doering a été traduit en français.

Digitized by Google

Rome et de Bâle ont servi de base aux citations qu'on a faites d'Eustathe, leur pagination est rapportée en marge. Je ne sais si nous devons attendre encore, ou si nous ne l'aurons pas, un index des passages d'auteurs cités ou expliqués par Eustathe; mais l'éditeur l'avait promis dans sa préface, ainsi qu'un erratum que je ne vois pas davantage. Quoi qu'il en soit, on nous donne l'excellent index de Devarius joint à l'édition de Rome, et les fautes de ce livre sont assez peu considérables pour que l'erratum ne soit pas fort regrettable. Qui dit commentaire, dit ennui, minutie, et repousse les lecteurs. Ici ce serait se méprendre que de se laisser effrayer par le titre. Rien de plus attrayant que la lecture de ces causeries sur tout ce que dit Homère : on s'étonne qu'au XII^e^ siècle on ait su tant de choses encore, tant d'anecdotes : car il y avait si longtems depuis Achille à Andronic Comnène, et des tems héroïques à la cour du bas-empire ! P. DE G.

177. — *Altfranzœsische Volkslieder*, etc. — Collection de vieilles chansons populaires françaises, publiée avec des notes grammaticales et explicatives par O.-L.-B. WOLFF. Leipzig, 1831; Fleischer.

Malgré la négligence que l'on nous a souvent reprochée à l'égard des anciens monumens de notre poésie nationale, plusieurs collections de ce genre ont été publiées en France, et contiennent probablement presque tous les morceaux qui se trouvent dans celle-ci. Je ne me souviens pas cependant d'y avoir lu l'histoire de *Gilion de Trasignyes*, que M. Wolff a imprimée à la fin de son volume, d'après un manuscrit rare de la bibliothèque d'Iéna. Cette histoire ressemble beaucoup à la vieille tradition allemande du comte de Gleichen, auquel le pape accorda, dit-on, d'épouser deux femmes, dont l'une lui avait sauvé la vie en Orient. Beaucoup de poètes ont traité ce sujet sous diverses formes. (Goethe dans son drame de *Stella*.) Ni l'auteur, ni le copiste du manuscrit d'Iéna ne sont connus; mais il est orné des armoiries et du chiffre de son possesseur, Philippe de Kleve. Il se termine par ces mots : *Et cy fine la vraye histoire du preu Gilion de Trasignyes, duquel qui plus au vray en vouldra savoir si voise en l'abbaye de l'Olive, ou son cuer gistz entre les tumbes de ses deux femmes, ausquelz Dieu face mercy. Amen.* L'abbaye dont il s'agit est située dans le Brabant, entre Bincho et Nivelles.

La collection de M. Wolff est nombreuse et variée, bien qu'il en ait

Digitized by Google

exclu la poésie provençale, comme appartenant à des mœurs et à un idiome particuliers. La Normandie est celle de nos provinces qui lui a fourni la plus abondante récolte. On trouve dans son volume des chants d'amour, des bacchanales, des saillies patriotiques, des couplets tantôt élégiaques, tantôt joyeux et même un peu graveleux; il l'a dédié à la *Société pour la littérature étrangère* qui s'est formée à Berlin. M. Wolff était déjà connu par des recherches curieuses dans ce genre.

178. — *Olivier Cromwell*, etc. — Olivier Cromwell ou les Républicains, drame historique en quatre actes, par *G.-A.*, baron de Miltitz. Hambourg, 1831; Hoffmann et Campe. In-18 de XIV-216 pages.

Le même sujet a été traité récemment, en France, par Victor Hugo et par un jeune poète dramatique, M. Léon Guérin, dont l'ouvrage sera, dit-on, prochainement représenté; il l'a été en Allemagne par Raupach, Klingemann et Weichselbaumer. Nous ne connaissons pas également toutes ces compositions, dont l'existence n'a point empêché M. de Miltitz de s'essayer sur un sujet qu'il craint, dit-il dans sa préface, de trouver au-dessus de ses forces. Son nouveau drame n'est point dépourvu d'intérêt et d'action théâtrale; mais les caractères y sont lourdement et trop méthodiquement dessinés, et nous doutons fort que l'histoire de Cromwell justifie la conception de ce personnage, doué, par égales portions, d'amitié dévouée, de méfiance et d'hypocrisie, dont l'auteur a fait le centre de sa pièce. M. de Miltitz est déjà connu par des productions supérieures à Cromwell. ***

179. — *Die beyden Liberalen.* — Les deux Libéraux; tiré des Mémoires d'un jeune Parisien, et publié par *Léontine* Romainville. Leipzig, 1831; Brockhaus. In-8° de 340 p.

Ce livre brille moins par l'enchaînement d'aventures merveilleuses que par le tableau comparatif des mœurs allemandes et françaises, surtout de celles du grand monde. Sous le nom de Romainville se cache, dit-on, une jeune dame qui, née en Allemagne, est établie à Paris et y fait l'agrément d'un cercle nombreux de personnes de diverses nations. Elle suppose qu'un jeune Allemand, épris pour la liberté qu'il cherche en vain dans sa patrie, vient à Paris, et s'y lie d'amitié avec un jeune Parisien, qui adore la même divinité. L'auteur décrit à cette occasion la grande société de Paris; et lorsque le sort conduit les deux libéraux

Digitized by Google

en Allemagne, nous sommes introduits également dans la haute société de ce pays, et nous apprenons de la bouche de l'auteur beaucoup de détails qui annoncent un esprit juste et habitué à réfléchir. Une histoire intercalée et intitulée *l'Enfant du boulevard*, donne lieu à une description intéressante du château de Fontainebleau.

180. — *Erzaehlungen*, etc. — Contes de *Thérèse* HUBER; recueillis et publiés par V. A. H.; t. III et IV. Leipzig, 1831; Brockhaus. Deux vol. in-8°; il y en aura 6.

Les deux premiers volumes de ce recueil de contes ont été annoncés dans notre Revue. Les suivans, que nous venons de recevoir, contiennent d'abord un roman intéressant: *La Famille Seldorf*, dont l'action se passe en France pendant la révolution de la fin du dernier siècle; puis une suite de contes, qui ont été originairement composés pour des almanachs, mais qui n'ont pas tous un mérite égal; la plupart sont bien narrés. On y trouve aussi des Lettres sur la Pologne, que l'auteur avait visitée en 1790. Ces Lettres contiennent des détails instructifs sur l'état social et moral des Polonais à cette époque. Ces détails n'ont pas encore perdu toute leur valeur. D – G.

ITALIE.

181. — *Discorsi*, etc. — Discours sur divers sujets d'utilité publique, par *Ignazio* DE CONTRERAS. Palerme; imp. Gaffeo. In-8°.

Ces discours sont au nombre de quatre, et méritent une mention honorable. L'auteur, très-jeune, à ce qu'il paraît, nous apprend qu'il est dans une position fort malheureuse, que la vie est pour lui pleine de dégoût et d'ennui, et que sa propre infortune l'a intéressé à celle de ses frères en larmes. Comme Fontenelle, il a regardé au-dessous de lui, et a vu qu'il y avait dans les bas étages de la société des maux bien autrement profonds que les siens.

Il consacre son premier discours aux pauvres, et recherche les moyens de pourvoir à leur subsistance et d'extirper la mendicité, cette plaie sanglante de la Sicile. Ses second et troisième discours ont pour but l'amélioration des études, les réformes à introduire tant dans l'université de Palerme que dans la bibliothèque publique; dans l'académie *del Buon Gusto* et dans l'organisation des concours. Le dernier, enfin,

Digitized by Google

traite de la nécessité et des moyens de maintenir dans les hommes les sentimens naturels d'humanité et de justice.

Or on voit qu'il ne s'agit de rien moins dans ces quatre discours que de la question sociale dans toute son étendue, sous toutes ses faces, c'est-à-dire de la condition morale, intellectuelle et physique de l'homme.

Les moyens proposés par le jeune Sicilien sont bien impuissans, bien insuffisans, sans doute; mais la recherche seule à laquelle il livre sa jeunesse fait honneur à son ame; et ce qui ne fait pas moins d'honneur à son esprit, c'est que, s'il n'a pas résolu la question, toujours est-il qu'il est bien dans la vraie question.

Ce n'est pas de Sicile que nous attendons la solution du grand problème; ce ne sont pas de ces terres de souffrance brutale et de réaction violente, où la plus étroite, la plus inepte des politiques, a, depuis des siècles, rétréci et dégradé les intelligences les mieux douées, ce ne sont pas elles, dis-je, qui peuvent jamais prendre l'initiative des réformes sociales : trop d'intérêts mesquins et matériels les préoccupent, trop de liens les entravent; c'est à nos grandes villes, immense arène de lutte indépendante et de liberté, où tant de principes se heurtent, tant d'opinions se choquent, tant d'intérêts se croisent, tant de personnalités s'annulent, sous le niveau des généralités sociales, c'est à nos vastes Babylones qu'un si grand rôle est réservé, s'il est réservé à quelqu'un sur la terre.

Mais il est un fait qu'il faut constater : c'est qu'au midi comme au nord, dans les petits comme dans les grands États, dans les pays libres comme dans les pays de servitude, il n'y a qu'un cri de deuil, qu'une voix de larmes; c'est que l'Europe, partout épuisée et partout souffrante, crie grâce et merci. Ce vaste concert de lamentations, cette simultanéité de douleurs et de plaintes ne seraient-ils que les angoisses d'un mal incurable? Ne sont-ils pas plutôt, comme la justice providentielle nous ordonne de le croire, les symptômes d'une grande crise sociale, d'une régénération fondamentale et universelle? S. R.

182. — *Prospetto*, etc. — Plan d'instruction populaire, par *Pierre* Molossi. Milan, imprimerie Rivolsa.

183. — *Storia del commercio frà il Levante e l'Europa.* — Histoire du commerce entre le Levant et l'Europe, par M. *Depping;* ana-

Digitized by Google

lysée par le chevalier Graberg de Hemsoe. Extrait de l'*Antologie*. Florence, 1831; imprimerie de Pezzati. In-8°.

M. Graberg de Hemsoe, qui occupe un poste consulaire de la Suède en Italie, a inséré, dans l'excellent recueil connu sous le nom d'*Antologie de Florence*, une analyse très détaillée de l'histoire du commerce entre l'Europe et le Levant, rédigée par M. Depping, et couronnée par l'Académie des Inscriptions à Paris. M. Graberg a mêlé son analyse de beaucoup d'observations qui sont le fruit de ses propres recherches. C'est cette analyse que l'auteur a fait imprimer séparément. C'est un bon aperçu de l'histoire du commerce levantin, et il pourra être joint à l'ouvrage de M. Depping, comme un résumé fait par un homme initié dans la matière, tant sous le rapport des recherches historiques que sous celui de la pratique. M.

184. — *Dei delitti*, etc. — Des délits considérés dans l'acte et la volonté, par *Alberto* de Simoni, juge à la Cour de cassation de l'ancien royaume d'Italie, etc. *Quatrième édition*. Milan; Giovanni Pirotta.

Ce n'est point un livre nouveau que nous annonçons; c'est la simple réimpression d'un ouvrage dont la réputation est depuis long-tems faite en Italie.

De Simoni est de l'école d'humanité et de progrès, ouverte par Beccaria; déjà en 1776 il avait publié en Suisse un ouvrage sur le vol (*Del furto e sua pena*) tout-à-fait conforme aux principes du maître. Celui que nous annonçons est tout à la fois historique et philosophique: historique en ce qu'il expose la loi romaine, puis les modifications introduites par les législations barbares, et enfin les opinions diverses des interprètes; philosophique en ce qu'il s'attache à déduire des principes posés les conséquences et les applications qui appartiennent au domaine de la science criminelle.

Et certes jamais science plus vaste, plus sociale, plus urgente, ne fut soumise aux investigations de l'esprit humain, aux méditations des penseurs. C'est dans la science criminelle que la société tout entière vient se refléter d'âge en âge; elle est le vrai, le seul critérium logique de la civilisation.

Voulez-vous connaître l'état politique et moral d'un peuple, ses habitudes privées et publiques, ses penchans, ses mœurs, son génie et jusqu'à son histoire, lisez ces codes; tout est là.

C'est ainsi que les lois des Lombards et des Goths nous donnent sur

Digitized by Google

ces peuples, si calomniés parce qu'ils furent si peu connus, des notions bien plus justes, bien plus exactes que toutes les chroniques du moyen âge. C'est ainsi encore que les institutions judiciaires du roi Roger de Sicile et de l'empereur et roi Frédérick II nous initient plus profondément dans la civilisation des Souabes et des Normands que les histoires partiales et passionnées de ces illustres dynasties.

Je vais plus loin, et je dis que les histoires d'une nation peuvent périr, ses traditions s'éteindre, sans que cette nation périsse, sans que son souvenir s'éteigne, si ses lois survivent. Elle se présentera toujours aussi sûrement et plus utilement à l'avenir, ses codes à la main, qu'avec le volumineux cortége des chroniqueurs, les poudreuses bibliothèques des érudits.

Et pour preuve, comment aujourd'hui savons-nous l'existence de Locres, de Crotone, de Métaponte, de toutes les républiques de la grande Grèce? Par les historiens? Mais aucun des leurs ne nous est parvenu, et à peine leurs noms apparaissent-ils de loin à loin dans ceux de la Grèce et de Rome. Si leur mémoire n'est pas morte avec elles, si nous avons une idée générale de leurs mœurs, de leur organisation sociale, de leurs révolutions politiques, nous le devons à quelques-unes des lois dont les avaient dotées Pythagore et Zaleucus, et qui surnagent encore dans l'immense naufrage de l'antiquité.

Le grand capitaine de nos tems, lui à qui la gloire était si chère, il le sentait bien, et il était plus fier d'avoir baptisé le Code des Français que d'avoir planté leur drapeau au désert et au Kremlin. Il n'ignorait pas qu'un code est un brevet d'immortalité plus sûr qu'une bataille gagnée ou qu'une ville prise.

Et en effet est-ce un héritage de sang et de bruit que nous demandons au passé? C'est un héritage de progrès, un héritage de pensée; or le progrès humain, la pensée sociale sont dans la loi.

De tout tems la science légale fut cultivée par les Italiens, et aujourd'hui ils soutiennent sur ce point la réputation de leurs ancêtres. A Beccaria et à Filangieri ont succédé Romagnosi, Carmignani, Rossi (1), de Simoni et d'autres.

A un prince italien, le grand-duc de Toscane Pierre-Léopold, appar-

(1) Quoique Rossi ait écrit en français et soit naturalisé genevois, il appartient à l'Italie par sa naissance et pas ses études.

Digitized by Google

tient la gloire des premières réformes légales. C'est lui qui se chargea de mettre en pratique les doctrines de Beccaria. L'abolition de la peine de mort et des tortures a exercé sur ses sujets une heureuse influence; et quoique aujourd'hui les réformes soient abandonnées, annulées et l'ancienne législation remontée sur le trône, le peuple toscan se distingue toujours par la douceur de ses mœurs; la rareté des crimes y est pour ainsi dire classique, tant il est vrai que l'adoucissement des peines réagit sur le caractère national et l'adoucit.

Il ressort de cet axiome un autre axiome, c'est que toute institution doit être progressive et toujours en avant de la société, puisque aux institutions appartient la prérogative de l'améliorer. Cette vérité est exprimée noblement par de Simoni : « Platon, dit-il, Xénophon et leur maître Socrate n'ont jamais cru que la politique fût l'art servile de traiter les hommes tels qu'ils sont; un tel art est réservé au tyran et au despote, qui ne considèrent l'homme que dans la circonstance actuelle et accidentelle de sa servitude et de sa soumission à leur injuste autorité. »

Or ce qui est vrai pour la politique l'est surtout pour la législation, dont l'influence est plus immédiate de tous les jours.

C'est là du reste une vaste question sur laquelle nous aurons à revenir souvent, sans cesse. L'avenir de notre société est là, et nous ne cesserons d'invoquer les réformes légales que notre âge réclame. Elles sont urgentes en France, surtout dans le domaine de la législation criminelle. Toutes nos lois pénales sont à refaire, car elles reposent toutes sur des bases fausses. Tout le monde le sent, le dit; mais il semble que jusqu'à présent on ait reculé devant les profondeurs de la question sociale; on n'en a pris que les sommités, et l'iniquité reste flagrante.

Il est tems enfin qu'un tel scandale cesse; il est tems que la société ne se fasse plus l'instigatrice des crimes, en consacrant l'inégalité en tout et l'exploitation de tous au profit de quelques-uns; assez long-tems elle a fait de la cause du petit nombre sa propre cause, et s'est armée contre l'intérêt des masses. C'est au bien-être de tous qu'il faut songer maintenant; car vous aurez beau viser et réviser vos codes, vous bâtirez toujours sur le sable, si vous ne fondez pas vos institutions sur l'amélioration intellectuelle et matérielle du peuple.

Toutes les tentations du crime sont dans la misère et dans l'abjection de l'esprit. Éclairez donc l'esprit; travaillez à bannir la misère, c'est la meilleure justice préventive.

Digitized by Google

185. — *Della struttura*, etc. — De la structure des organes élémentaires dans les plantes, et de leurs fonctions dans la vie végétale, par le chevalier *Domenico* Viviani, professeur de botanique et d'histoire naturelle à l'université de Gênes. Gênes, 1831; Yves Gravier. In-8°.

Nous aurons également à revenir sur cet ouvrage de l'un des botanistes les plus distingués de l'Italie. Il ne nous est pas encore parvenu, et ne nous est jusqu'à présent connu que par le titre.

186. — *Manuale*, etc. — Manuel universel de médecine théorique et pratique, par le docteur *Joseph* Matthey, professeur de médecine et de clinique médicale à l'hôpital de Viterbe, etc. Viterbe, 1831, Camillo Tosoni. In-8°.

Le tome premier seul a paru. Il ne renferme que des généralités de la science médicale, savoir le discours préliminaire, et un aperçu historique de la médecine.

187. — *Tavole anatomiche*, etc. — Planches anatomiques, à l'usage des peintres et des sculpteurs, tirées de l'ouvrage classique de J.-B. Sabattini, professeur d'anatomie à l'Académie des Beaux-Arts de Bologne; dessinées par le peintre bolonais *Giuseppe* Guizzardi, et gravées par *Louis* Rados. Milan, Jean Silvestri, etc. Dix-sept planches en quatre livraisons.

188. — *Su'l Cholera-morbus*, etc. — Sur le choléra-morbus, notions historiques et thérapeutiques, et instructions sanitaires, par *Jacques* Tommasini. Parme, 1831. In-8°.

L'épouvante du choléra a envahi aussi l'Italie, et les médecins de la Péninsule ont payé un large tribut à la curiosité scientifique et à l'effroi populaire. L'illustre Tommasini n'est pas resté en arrière; mais son ouvrage, comme son titre l'annonce, est plus philantropique que scientifique.

« Cet aperçu succinct, dit-il dans sa préface, n'est point destiné aux médecins érudits qui, grâce aux bibliothèques publiques et privées et aux cabinets littéraires, ont eu sous les yeux et les journaux scientifiques et les nombreux ouvrages publiés sur ce grave sujet; mais bien à ceux (et c'est le plus grand nombre) que le sort tient éloignés de tout cercle académique, et condamne à ignorer les plus importantes notions au milieu des campagnes ou des monts. »

Digitized by Google

Son livre donc est tout pratique ; mais, quoique non développées, de simples assertions ont dans sa bouche une haute valeur, appuyées qu'elles sont sur des antécédens illustres. Fidèle à son but, l'habile médecin expose ses idées avec netteté, avec évidence. Après avoir fait l'histoire du choléra, et de sa marche du centre de l'Asie presqu'au midi de l'Europe, il s'occupe des symptômes et du cours de la maladie, et des altérations trouvées dans les cadavres; il passe de là aux remèdes et aux diverses méthodes curatives adoptées et recommandées jusqu'à ce jour. Viennent après ses propres considérations sur les faits exposés par lui, afin d'en tirer quelque lumière qui puisse diriger dans le choix des remèdes. Il énonce ensuite les motifs qui lui font croire *contagieux le choléra pestilentiel*, et finit en prescrivant les moyens de précaution et les dispositions sanitaires à opposer à la propagation du fléau.

Telle est la rapide analyse d'un ouvrage éminemment utile, et auquel le nom de Tommasini donne toute l'autorité d'une vaste science et d'une grande renommée.

189. — *Scriptorum veterum*, etc. — Nouvelle collection des auteurs anciens, tirés des manuscrits du Vatican, par *Angelo* Maio, bibliothécaire du Vatican. T. IV et V. Rome, 1831 ; Imp. du Vatican.

Les tomes IV et V de cette vaste collection contiennent des matériaux importans pour l'histoire de la religion, les antiquités chrétiennes et les langues orientales.

Le tome IV renferme l'histoire inédite d'un synode tenu à Constantinople l'an 1166, sur le sens à donner à ces paroles de Jésus-Christ : *Quia pater meus major me est.* L'éditeur a joint au texte grec une traduction latine et deux gravures reproduisant, l'une le portrait de l'empereur Emmanuel et de l'impératrice Marie, l'autre la signature du premier ainsi que celle de tous les évêques et patriarches présens au synode.

La plus grande partie de ce volume est consacrée à un long et riche catalogue des manuscrits arabes du Vatican, soit chrétiens, soit mahométans. Il y en a entre autres plusieurs du Coran.

Le tome cinquième contient d'abord un bon quart au moins des innombrables inscriptions chrétiennes, recueillies à grande peine

Digitized by Google

par Gaetano Marini, et dont 1200 déjà tapissent les parois de l'un des plus longs corridors du Vatican.

Après les inscriptions chrétiennes vient un nouveau catalogue des manuscrits orientaux du Vatican, savoir : 202 manuscrits syriaques ; 80 hébreux, tous inconnus jusqu'à ce jour ; plusieurs éthiopiens, quelques slaves, quelques hindous et enfin 80 cophtes environ.

Suit une longue dissertation de Giuseppe-Simonio Assemanni, composée en 1733, et conservée en manuscrit au Vatican, sous le titre suivant : *Della nazione de' Copti, e della validità del sacramento dell' ordine presso loro.* Ce cinquième volume enfin est terminé par un court catalogue de manuscrits arméniens, une table alphabétique des manuscrits syriaques *assemanniani*, et par deux fragmens historiques de Giuseppe-Simonio *sur les diverses controverses des Nestoriens* et *sur les nations chrétiennes d'Orient.*

C'est ainsi que le Vatican, arsenal inépuisable, mine profonde et mystérieuse, rend peu à peu à la science les innombrables trésors que les siècles y ont entassés.

L'antiquité, le moyen âge, l'Orient en sortent tour à tour comme Minerve du cerveau de Jupiter ; l'Orient surtout où l'intelligence moderne va chercher son histoire et ses destinées avec une infatigable constance.

C'est un spectacle à ravir la pensée que celui d'un monde oublié, perdu dans les ténèbres, enseveli pendant des myriades d'années dans la cendre des morts, et qui tout à coup remue et ressuscite, qui, sous la baguette magique de la science, se lève, secoue la poussière des tombes, inonde de lumière les ténèbres séculaires, qui revit enfin pour régner encore sur le monde historique.

Ainsi, Rome, la reine de l'Occident, livre de ses propres mains les armes qui doivent la détrôner et rendre l'antique sceptre de l'intelligence à son antique rivale.

190. — *Inni*, etc. — Hymnes de *Joseph* Borghi. Florence, imprimerie Borghi et compagnie.

Je comprends que, las d'un monde que déchirent tant de passions, que tant de misères accablent, on emprunte au psalmiste ses ailes, et qu'on se réfugie avec lui dans le sanctuaire. L'auteur des hymnes sacrées que nous avons sous les yeux paraît être, à en juger au moins par

Digitized by Google

sa poésie, un de ces hommes tendres et simples que la religion touche encore et console.

C'est à elle qu'il a demandé des inspirations, et c'est d'elle qu'il en a reçu de vraies, de poétiques. Il la chante avec amour, il croit en elle, et la foi est une muse pleine de fidélité et de charmes. Le poète ne recherche pas les allusions terrestres, mais il ne les repousse pas lorsqu'elles viennent le trouver dans les hautes sphères qu'habite sa poésie.

Ce n'est pas que la terre lui soit indifférente; on sent au contraire qu'il l'aime, qu'il la regrette, qu'il sympathise avec ses souffrances. Il la voudrait, je ne dis pas plus belle, car ce n'est pas la beauté qu'un Italien peut souhaiter à la terre, mais plus vertueuse et plus heureuse. Il implore pour elle « cette liberté sincère qui donne des leçons au vulgaire et au roi, qui égalise entre eux le fardeau des peines. »

Mais son imagination est frappée : on sent en lui le fils d'un pays de réaction et de misère, l'homme abattu, l'Italien sans espoir. « Frères, s'écrie-t-il, où vous précipitez-vous? Ici s'émeut tout un peuple en délire, il court aux armes, il foudroie qui lui donna des lois. Mais après le sang et les larmes, naît, des ruines du trône, la force brutale, qui venge le droit antique et le roi.

. . . . . .

» La jeunesse superbe a perdu jusqu'à l'ombre de l'honneur, le vieillard se livre à la débauche sur le seuil de l'éternité.

» On fait marché de l'adultère et du poignard; les trames de l'oppresseur traînent à l'autel, à travers les tribunaux de ténèbres, les plus pures victimes; le péché, les vaines pensées, règnent au carrefour et dans les palais royaux, sous le toit laborieux de l'artisan et dans la sainteté du sanctuaire. »

Ce regard de découragement jeté sur la vie est douloureux, et la muse du poète est aussi lugubre sur terre que confiante et paisible dans le ciel. Heureux qui a cet asile où se réfugier! Plus heureux, dit-on, celui pour qui la vie n'a rien de sérieux et qui se livre au courant sans regarder les bords! Impassible au milieu des factions, il les voit tourbillonner autour de lui sans que sa paix d'ame en soit troublée; les émotions des hommes ne l'émeuvent pas; le spectacle des misères sociales, des discordes publiques, est impuissant à assombrir ses pensées, il y assiste comme à un drame de théâtre.

Digitized by Google

Tel n'est point Joseph Borghi, et sa tristesse témoigne en sa faveur; son scepticisme humain n'est pas du dédain, c'est de l'abattement; s'il chante la foi divine, l'espérance céleste, la charité chrétienne; s'il invoque la Vierge ou le Verbe, c'est qu'il ne sait qui invoquer ici-bas, qui chanter parmi les hommes.

Telle est l'impression que j'ai reçue de ses hymnes. Ce n'est pas, je l'avoue, qu'il y règne beaucoup d'originalité, que les pensées y soient fortes ou profondes, les images neuves et grandes; mais il y a de la grâce, de l'harmonie, de l'ensemble. Sa strophe a de l'éclat et du nombre; et soit qu'entraîné par cette mélodie douce et grave, j'aie été reporté par elle aux belles terres italiques, soit que le poète m'ait surpris dans une heure de tristesse et de découragement, ou que les nouvelles infortunes de l'Italie éveillant toutes mes sympathies pour ce peuple malheureux me rendent suspect de trop de bienveillance, j'ai été souvent touché par les vers du poète, et sa religion m'a été souvent au cœur.

A tout prendre c'est, le mode d'appréciation le plus juste et le plus sûr de tout ouvrage d'art; et il y aurait, certes, moins de querelles littéraires, moins de dissensions dans le domaine de l'art, si on accordait plus de foi à ces impressions individuelles, si on les soumettait moins aux compas de l'arbitraire et des convenances.

J'aurais voulu appuyer mon avis à des citations, mais, outre que les bornes d'un bulletin s'y refusent, la traduction partielle de poésies lyriques est toujours quelque chose de si imparfait, qu'elle aurait mal rempli mon but. Je crois mieux servir le poète en renvoyant à son livre.

191. — *Studj poetici*, etc. — Études poétiques du chevalier *Andrea* Maffei. Milan, 1831; Antonia Fontana. In-8°.

M. Andrea Maffei est un des Italiens qui ont pris à tâche de nationaliser en Italie les littératures étrangères. Il a publié déjà des traductions de Schiller, dont nous avons parlé. Son nouveau recueil a le même but. Ce sont des traductions ou imitations de poésies anglaises, françaises et autres. *Le Lac* de Lamartine est une des meilleures. Nous reprocherons cependant à M. Maffei de ne pas respecter assez la pensée originale, et de lui faire subir des métamorphoses qui la dénaturent. Permis à lui de la revêtir d'une forme sienne, c'est son droit; mais la cor-

Digitized by Google

riger, mais l'arranger, c'est outre-passer ses priviléges de traducteur, c'est inspirer à ses compatriotes une idée inexacte de son modèle; c'est leur donner de la poésie italienne, non de la poésie française, du Maffei, non du Lamartine.

Même reproche à M. Achille Mauri. Sa traduction des quatre *Méditations poétiques*, qui ferme le volume de M. Maffei, est faite dans le même système d'arrangement. La fidélité, je ne dis pas de la lettre, mais de la pensée, est le premier devoir d'un traducteur, surtout lorsque son but est de faire connaître un ouvrage non encore traduit. On ne voile pas la tête d'une statue qu'on soumet au jugement public.

192. — *Opere varie*, etc. — OEuvres mêlées, françaises et italiennes, d'*Ennio-Quirino* Visconti. Milan, 1831; Ant.-Fortunato Stella et fils. 4 vol. in-8°, avec figures.

La douzième et dernière livraison vient de paraître. Nous ne faisons que l'annoncer aujourd'hui; nous aurons l'occasion de revenir sur ces intéressans fragmens du Winckelmann italien.

193. — *L'Architettura*, etc. — L'architecture antique démontrée par les monumens, par l'architecte *Louis* Canina. Rome, 1831.

HOLLANDE.

194. — *Deux Lettres sur les affaires de France et d'Angleterre*, par l'auteur des *Lettres relatives à l'état actuel de la Hollande*. Amsterdam, décembre 1831; Diederichs frères. In-8° de 15 pages.

195. — *Gedenkwaardigheden uit de Geschiedenis van Gelderland*, etc. — Mémoires sur l'histoire de la Gueldre, éclaircis et justifiés par des monumens inédits; par M. Is.-An. Nyhoff, membre correspondant de la deuxième classe de l'Institut, directeur des archives provinciales de la Gueldre. Tome I. Arnheim, 1830. In-4° de cxxxiv et 477 pages, avec figures.

Parmi les auteurs qui ont traité particulièrement de l'histoire de la province de Gueldre, MM. Boudam et Van Spaen méritent une distinction particulière. M. Boudam entreprit la publication complète des *Chartes des ducs de Gueldre et des comtes de Zutphen;* M. Van Spaen commença une *Histoire de la Gueldre*; mais aucun des deux

Digitized by Google

ouvrages n'a été continué au-delà du premier volume, qui, chez Boudam, s'arrête à l'année 1286, et chez Van Spaen, à l'année 1343. M. Nyhoff, connu par ses recherches savantes sur les antiquités de la Gueldre, a entrepris de les compléter l'un et l'autre; et le premier volume de ses Mémoires, qui se rapporte en entier à l'état de la Gueldre dans la première moitié du quatorzième siècle, contient aussi principalement la continuation de l'ouvrage de Boudam, en nous offrant les chartes de 1286-1343, précédées d'une introduction sur l'état de la Gueldre à cette époque, dont la première partie décrit le pays et le peuple; la seconde, les institutions politiques de ce tems-là. Des annotations critiques, historiques et philologiques, servent à éclaircir les points douteux qui se trouvent dans ces monumens du moyen âge. A ce volume sont annexées trois tables alphabétiques, des *lieux*, des *personnes* et des *dictions surannées* que l'on rencontre dans les chartes.

L'ouvrage sera terminé par l'*Histoire du duc Charles d'Egmond*, qui mourut en 1530.

196. — *Verhaal van eene Reize naar en langs de Zuidwestkust van Nieuw-Guinea, etc.* — Relation d'un voyage à la côte sud-ouest de la Nouvelle-Guinée, fait en 1828, sur la corvette *le Triton* et le schooner *l'Iris*, par M. J. Modera, lieutenant de marine de la deuxième classe. Harlem, 1830. In-8° de xvi et 160 pages.

Une colonie hollandaise a été établie dans ces parages, et l'on y a construit une forteresse pour la défense des terres dont les Hollandais se sont emparés, depuis le 41e degré de longitude de Greenwich, sur la côte méridionale, jusqu'au cap de Bonne-Espérance, situé sur la côte septentrionale de la Nouvelle-Guinée. Cet ouvrage, plein de détails intéressans sur les habitans et les terres, que l'auteur a visités, mérite l'attention des étrangers, comme répandant de nouvelles lumières sur ces régions lointaines et peu connues. On y a joint une très-bonne carte géographique.

197. — *Annales Academiæ Rheno-Trajectinæ*. Année 1828-1829. Utrecht, 1830. In-8°.

On sait que, suivant les réglemens sur l'enseignement supérieur dans notre pays, les universités sont obligées de publier annuellement les discours prononcés par les professeurs et les mémoires écrits sur différens sujets proposés d'avance, qui ont été jugés dignes des médailles

Digitized by Google

d'or dues à la munificence du gouvernement. Tel est le contenu du volume des Annales de l'université d'Utrecht que nous signalons à l'attention du public. Après un discours de M. le professeur Kops *sur les progrès de l'économie rurale dans les Pays-Bas, depuis ces dernières années*, viennent les mémoires couronnés, parmi lesquels nous distinguons celui de M. Cosman sur une question de droit naturel relative *à la source des obligations conventionnelles ou des contrats selon les principes de droit naturel*, et celui de M. Van Beeck Calkoen sur le *Phédon* de Platon, et la valeur des raisons qui y ont été développées pour prouver l'immortalité de l'ame. X. X.

BELGIQUE.

198. — *Révolutions de Liége sous Louis de Bourbon*; par M. de Gerlache. Bruxelles, 1831; M. Hayez. In-8°.

Si M. Gachard nous indique des matériaux historiques (1), M. de Gerlache nous montre comment on peut les mettre en œuvre. Nous unissons d'autant plus volontiers ces deux écrivains, que le second avoue n'avoir pas de petites obligations au premier. Il a rendu à la vérité positive un épisode du beau roman de *Quentin Durward*, épisode où Walter-Scott n'a pas toujours été fidèle à l'exactitude des mœurs, à la tradition des caractères, lorsque, par exemple, il fait de Liége une ville flamande, parlant flamand, peuplée de Flamands; et de quels Flamands encore! de ces caricatures convenues, propriété surannée du théâtre, ou de ces grotesques que la charge du pinceau de Teniers a pris plaisir à déformer. Nous avons déjà eu l'occasion de signaler ces erreurs dans le *Foreign literary Gazette* et ailleurs; aussi ne nous y arrêterons-nous pas davantage. Quant à l'anachronisme commis par Walter-Scott, en faisant périr Louis de Bourbon pendant le règne de Charles-le-Hardi, il était dans son droit de poète; mais M. Buchon n'y était pas, lorsque, commentant, à la fin de l'ouvrage de M. de Barante, la Chronique métrique de Georges Chastelein et de Molinet, il suit la Chronologie de Scott, au lieu de celle de Foulon, de Bouillé, de Chapeauville ou de M. Dewez. Le tableau de M. de Gerlache, car c'est un vrai

(1) M. Gachard est auteur des *Analectes belgiques*, ou *Recueil de pièces inédites concernant l'histoire des Pays-Bas*. (Voy. *Rev. Enc.* . . t. L, p. 564.)

Digitized by Google

tableau, est disposé d'une manière heureuse et chaudement coloré. Le traducteur de Salluste n'a qu'à se louer du culte trop rare qu'il a rendu aux muses. Il serait déplorable que le tumulte des affaires publiques l'enlevât à la littérature. DE REIFFENBERG.

199. — *Mémoire généalogique sur la branche de la très-ancienne noble famille de van den Kerckhove, Kerckhoffs ou von Kirckhoff*, qui s'est établie dans le Limbourg; rédigé d'après d'anciens manuscrits et d'autres documens authentiques, par M. DE BORCHT. Bruxelles, 1830; imprimerie de Franck. In-8° de 82 pages, avec une planche.

Ce Mémoire peut intéresser les amateurs du blason : il renferme des détails historiques sur les armoiries et les noms propres de famille. La maison dont il donne la généalogie est originaire d'Allemagne, et paraît être issue des anciens ducs de Franconie; elle tire son nom d'un château situé près du Fichtelberg et appelé dans l'antiquité, lors de l'usage du latin : *Atrium;* et, plus tard, dans la langue du pays : Kirckhoff et Kirchhofen. Lorsque cette famille s'est établie en Flandre et en Brabant, elle a orthographié son nom suivant l'idiome flamand : van den Kerckhove et Kerckhoffs. Elle a produit des magistrats, des savans, des généraux, des hommes d'état, etc. Jean de Kerckhove, adversaire célèbre de la féodalité qui, par ses ouvrages, s'attira tant de persécutions de la part du clergé, était issu de cette famille. Forcé de s'expatrier, il se fixa en Hollande, où l'amitié de la maison de Nassau l'appelait. Il est enterré à l'église de Saint-Pierre de Leyde, où les étrangers vont admirer son magnifique monument.

Digitized by Google

LIVRES FRANÇAIS.

200. — *Coup d'œil sur la controverse chrétienne*, depuis les premiers siècles jusqu'à nos jours; par l'abbé *Ph.* GERBET. Paris, 1831; agence générale pour la défense générale de la liberté religieuse, rue Saint-Germain-des-Prés, n° 10 (bis). In-8° de VIII-362 pages; prix, 4 fr. 50 c.

Lorsque après les Constituans, les Girondins, le Directoire et Napoléon, les métaphysiciens furent mis au défi de bâtir, comme ils s'étaient vantés de le faire, un monde avec de l'espace et du mouvement, l'impuissance à rien fonder, manifestée alors par les écoles de la sensation et de l'éclectisme, fut telle, que l'école de la révélation put y voir pour son rêve de restauration du catholicisme un nouveau motif d'encouragement. Le besoin généralement senti d'une croyance après trois siècles de doute, la défection qui se glissa dans le camp philosophique avec le désenchantement, par-dessus tout l'état d'enveloppement où se trouvait encore pour les philosophes cette loi du progrès en vertu de laquelle nous marchons d'une unité incomplète à une unité plus vaste, à travers les inévitables bouleversemens de la transition, toutes ces circonstances, jointes à beaucoup d'autres, ne contribuèrent pas peu à entretenir les prétentions de ceux qui, dans le grand mouvement intellectuel du dix-neuvième siècle, ne voyaient qu'une chose : la restauration catholique de l'esprit humain.

On s'était dit, trois siècles auparavant : Détruisons toujours, nous rebâtirons après. Au dix-neuvième siècle la position n'était plus la même : avant de s'endormir du sommeil pesant et passager de la restauration, le peuple avait dit à ses philosophes : « Je détruirai ce qui reste à détruire; rebâtissez. » C'est alors que ceux-ci, après avoir douté de tout, doutèrent d'eux-mêmes. Pas assez d'observations, pas assez de faits n'avaient été amassés; il fallait attendre l'avénement de la grande unité prédite par Vico, Lessing, Herder, etc. Les catholiques

Digitized by Google

prirent acte de cet aveu; ainsi la certitude ne reposait donc pas, comme les philosophes l'avaient prétendu, sur la raison individuelle : cette raison superbe avait confessé son impuissance; elle se reconnaissait vaincue. Aux esprits haletans après l'unité de doctrine, elle n'offrait donc que de vagues analyses des facultés et des principes de l'entendement, que de fictives catégories de l'ame, de l'homme et de la nature, que des débris, enfin, de la conception chrétienne, dissoute en abstractions creuses, en véritables atomes philosophiques, en pures négations : telle fut l'idée de la première partie du livre de l'indifférence; et il faut convenir que sur ce terrain, la confusion des partisans exclusifs de la raison individuelle fut à son comble; ils renvoyèrent bien à leur juge, et cela non sans fondement, l'accusation de scepticisme que celui-ci leur avait lancée; de justification pour eux-mêmes, aucune.

La certitude ne reposait pas sur la raison individuelle, donc elle reposait sur l'autorité. M. de La Mennais consacra en conséquence la seconde partie de son Essai à l'exposition de sa doctrine du sens commun. Il n'y avait que deux principes au monde : le principe catholique et le principe cartésien; ce dernier s'avouait vaincu, donc, etc. La théorie catholique de l'esprit humain, constituant la raison à l'état naturel de croyance, conciliait tout. Nous ne reproduirons pas ici pour la réfuter cette théorie, à quoi se réduisait-elle? à constater sans l'expliquer un fait évident, à savoir que l'état normal de l'homme n'est pas le doute; qu'il faut des données premières à l'intelligence pour que son développement ait lieu; mais quelles données? Ces données sont-elles immuables, ou bien sont-elles progressives? Dans la réponse à ces questions était la vérité ou l'erreur; en dehors de là, c'était de l'observation psychologique ou historique, et rien de plus.

Lorsque l'homme n'est plus à l'état de doute et de recherche, lorsqu'il croit et qu'il a trouvé, il ne demande pas à Dieu du mouvement et de l'espace pour faire un monde : le mouvement, l'espace et le monde lui sont donnés; il n'est alors ni sensualiste, ni spiritualiste, ni éclectique; mais il est à la fois tout cela; il choisit, il pense, il agit, il travaille, il sait, il est libre; alors il y a non plus seulement des traités de philosophie, de morale, de religion; mais il y a une philosophie, une morale, une religion. Les termes sont posés; l'esprit humain les accepte; il croit et il comprend : l'alliance entre la science et la foi est

Digitized by Google

le produit naturel de son esprit. Telle a été la condition de l'intelligence humaine au moyen âge, autant que l'état de la civilisation l'a comporté. M. de La Mennais et son école en concluent la reconstitution de la science humaine sur les bases du catholicisme, attaquées selon lui, mais non renversées par la philosophie et la réforme; et quel sera l'instrument de cette reconstitution prochaine? La doctrine de l'autorité, qui est la doctrine du catholicisme, qui est le dernier mot de la controverse et de la polémique des derniers siècles, qui n'a pas été formulée jusqu'ici, ce qui explique les progrès des réformistes et des philosophes, qui l'est enfin, et avec laquelle commence pour le catholicisme une ère nouvelle, dont le changement survenu depuis ce grand événement dans les controverses est un indice plus que certain. Tel est l'esprit général dans lequel a été composé l'ouvrage nouveau de M. Gerbet; le but qu'il s'y propose n'est pas une exposition dogmatique, de la doctrine qu'il défend, mais une vérification, par l'histoire, du fait suivant : à savoir que cette doctrine n'est que la traduction philosophique de celle des pères de l'Église; qu'elle est le développement et le produit de la logique même du catholicisme. Dans un traité qu'il publia en 1826, il avait cherché à déterminer les lois de cette logique d'une manière abstraite : dans son nouvel ouvrage, il envisage cette logique en action comme un grand fait dont la controverse chrétienne, à ses diverses époques, présente le développement.

Nous ne ferons pas l'analyse des différentes époques que l'auteur distingue dans toute cette grande polémique religieuse, qui s'étend depuis la publication de l'Évangile jusqu'à nous; il nous suffira de dire que M. Gerbet s'efforce de démontrer que cette polémique a toujours, et sur toutes questions fondamentales, roulé dans le cercle qu'il a indiqué, c'est-à-dire qu'elle revient toujours à la grande question générale de l'autorité et de la tradition.

La philosophie du dix-huitième siècle, en attaquant une à une les vérités religieuses et en réduisant la polémique à une petite guerre de détail, fit, suivant M. de La Mennais et ses disciples, rétrograder la discussion au lieu de la faire avancer. On en vint cependant là aussi à faire entrer les faits dans un système d'idées générales; on abandonna l'examen des témoignages historiques pour demander comment la possibilité et la nécessité de la foi, de la révélation, de l'autorité, ainsi

Digitized by Google

que d'une religion unique, pour des intelligences diverses, pouvait se concilier avec les droits de la raison individuelle, supposée naturellement indépendante. C'est effectivement à ces termes qu'aboutissent les questions agitées particulièrement par Rousseau, et voilà aussi comment Bergier fut conduit à attaquer le principe commun des incrédules, comme Bossuet et Nicole avaient attaqué le principe commun des protestans. Bergier posa en principe que la voie de tradition et d'autorité, et non pas celle de raisonnement, pouvait conduire les hommes à la connaissance certaine de la vraie religion en général. Confirmant son principe fondamental par l'expérience de la philosophie ancienne et moderne, comme les adversaires catholiques de Jurieu et de Claude avaient confirmé leur argumentation par l'expérience des variations et des contradictions du protestantisme, il reproduisit l'ordre d'idées que les anciens Pères avaient opposé aux philosophes de leur tems; mais il le présenta, conformément au caractère propre de l'esprit moderne, sous des formes plus logiques, plus précises et plus rigoureuses.

Les profondes questions remuées par Huet, Pascal et autres esprits du premier ordre, les travaux historiques du dix-huitième siècle, tout ce vaste déploiement de logique et d'érudition, avaient préparé un grand développement de la vérité, qui ne pouvait tarder de sortir de cette fermentation de l'esprit humain. M. de Maistre a établi de fait l'harmonie de la foi et de la science. Les travaux de M. de Bonald tendent plus directement à établir en principe l'alliance de la foi et de la science, abstraction faite des questions de détail. M. de La Mennais, enfin, en produisant sa théorie de l'esprit humain, a donné le dernier mot des questions qui furent remuées. Ce dont il s'agit maintenant c'est donc de présenter cette doctrine, bien qu'invariable dans son essence, sous divers points de vue qui soient en rapport avec les habitudes intellectuelles de chaque peuple; mais, avant tout, il faut qu'en France, d'où le mouvement part, l'enseignement théologique, dont on sent assez généralement l'insuffisance dans son état actuel, s'établisse sur un meilleur plan. M. Gerbet termine par un programme de théologie, basé sur les principes de la doctrine d'autorité.

Tel est l'ouvrage nouveau que nous annonçons à nos lecteurs. Tout persuadés que nous soyons avec son auteur, au talent distingué duquel nous nous plaisons à rendre hommage, de l'avénement prochain d'une

Digitized by Google

grande époque pour la science religieuse, nous ne partageons pas ce que nous croyons fermement son illusion quant à la restauration catholique de l'esprit humain : là est l'erreur; c'est sur ce point que porte, dans ce qu'il a de fondamental, notre jugement quant à l'esprit et à la portée de son ouvrage.

Nous savons comme lui que les essais de reconstruction tentés dans ces derniers tems par les philosophes n'ont eu d'autre résultat pour eux que le plus amer désenchantement; mais ceci n'est pour nous que la manifestation d'un fait, à savoir que le principe cartésien est épuisé à son tour comme le principe catholique l'était il y a trois siècles; sa mission destructive finie, il disparaît, car il n'a pas mission de reconstruire, pas plus que le principe qu'il a détruit; il disparaît avec lui, parce qu'il était de sa destinée de se frapper lui-même en le frappant, de se tuer en le tuant. Voilà donc, selon nous, tout ce qu'il y a de changé; c'est un acte de décès à rédiger; c'est un extrait mortuaire de plus, et voilà tout. Lors donc que M. Gerbet attribue la défection qui s'est glissée dans le camp philosophique avec le découragement, à l'action toute-puissante de la doctrine de l'autorité, nous croyons qu'il est dans l'erreur par suite de sa naturelle préoccupation en faveur de la doctrine qu'il défend. La cause principale de ce fait nous paraît être, ainsi que nous l'avons dit, l'épuisement même du principe protestant et philosophique; mais nous y voyons aussi l'expression d'un fait beaucoup plus général, qui se produit nécessairement aux époques de fin et de renouvellement. Lorsque le travail de destruction est fini, et que le moment d'entrer dans un système de croyances et d'institutions nouvelles approche, mais n'est pas venu encore, l'homme ne se détache pas de ses traditions, de ses souvenirs, de son passé, pour se jeter corps et ame à la prophétie, aux espérances, aux pressentimens d'avenir qui le sollicitent au progrès. Non, son progrès ne se fait jamais d'une manière brusque, mais par continuité, mais par suite, mais par enchaînement. Une conception nouvelle de Dieu, de l'homme et de la nature n'est jamais que le développement de la dernière solution produite sur ces grandes questions; c'est donc de cette dernière solution, comme point de départ, que l'homme s'élance vers son point d'arrivée, qui est la solution nouvelle; de là cette position que les esprits élevés prennent aujourd'hui vis-à-vis du christianisme, à mesure que la phi-

Digitized by Google

losophie qui, entre la conception chrétienne et la conception nouvelle, a fait le vide, se dérobe sous eux; c'est à la tradition qu'ils se rattachent, c'est là qu'ils attendent la prophétie, c'est là qu'elle les viendra chercher. Qu'on y songe, le christianisme naissait lorsque Jamblique et Porphyre s'efforçaient de sauver le paganisme, en l'expliquant au moyen d'une philosophie moitié orientale et moitié platonicienne; et une foule d'esprits distingués des écoles rationalistes d'alors, dégoûtés du lycée et du portique, gravitaient vers cette philosophie nouvelle, qui prétendait, elle aussi, jeter un pont entre la tradition ancienne et la raison individuelle, entre la science et la foi, entre l'autorité et le sens intime. Nous laissons nos lecteurs sur cette pensée. J. Buchez.

201. — *Relation des événemens qui ont précédé et suivi l'expulsion de soixante-dix-huit Anglais, dits trappistes de Meilleraye, du* 8 *au* 15 *novembre* 1831; par M. de Regnon, témoin oculaire. Nantes, 1831; Inguet-Busseuil. In-8° de 64 pages.

Pour tout homme qui sent le vide laissé dans les mœurs par l'absence d'une religion, et qui croit fermement que le travail qui s'opère aujourd'hui dans tous les cœurs et dans tous les esprits doit amener, après bien des tentatives diverses, un lien moral nouveau, la liberté religieuse est évidemment une de nos plus précieuses libertés, qu'il faut défendre ardemment; c'est pourquoi nous signalons cette brochure publiée par l'agence générale pour les libertés religieuses, et qui rend compte des événemens de Meilleraye, à l'occasion desquels la Chambre des députés a passé d'une manière légère sur une des plus graves questions d'ordre social que l'on puisse agiter aujourd'hui.

202. — *Discussions morales, politiques et religieuses, qui ont amené la séparation qui s'est effectuée*, au mois de novembre 1831, *dans le sein de la société saint-simonienne.* — Première partie. *Relations des hommes et des femmes. Mariage, divorce.* Paris 1832; rue des Saints-Pères, n° 26, et chez les libraires Paulin, Delaunay, Heideloff. In-8° de xvi et 30 pages.

203. — *Religion Saint-Simonienne. — Réunion générale de la famille. — Enseignemens faits par le Père suprême.* Paris, 1832; rue Monsigny, n° 6. In-8° de 154 pages.

204. — *Aux Saint-Simoniens. — Lettre sur la division survenue*

Digitized by Google

dans l'association saint-simonienne ; par *Jules* LECHEVALIER. Paris, 1831. In-8° de 56 pages.

205. — *Simple écrit d'Abel* TRANSON *aux Saint-Simoniens.* Paris, 1832. In-8° de 32 pages.

Des dissentimens profonds sur les points de doctrine les plus importans s'étant élevés au sein de la société saint-simonienne, il en est résulté une séparation dont plusieurs journaux ont parlé avec peu de connaissance des faits et de leurs causes. Aujourd'hui le public est en possession du débat, porté devant lui par quelques membres de l'ancienne hiérarchie, qui viennent raconter avec franchise les motifs de leur conduite, et par des expositions de MM. Bazard et Enfantin, chefs de l'association dissoute. Des théories nouvelles présentées par ce dernier, comme le développement des principes fondamentaux établis dans les ouvrages de Saint-Simon, théories sur l'autorité et sur les rapports des sexes, qui furent repoussées par M. Bazard et par une portion considérable des membres du collége saint-simonien, comme destructives de toute morale et de toute liberté, ont été la cause de cette rupture, fort antérieure aux poursuites judiciaires dont les adhérens de M. Enfantin viennent d'être l'objet. Celui-ci professe ses opinions dans *le Globe* et dans un enseignement dont les quatre premières leçons sont imprimées. M. Bazard, dans une brochure qu'il a fait paraître récemment, et qui doit être suivie de plusieurs autres, rend compte des motifs de la scission et expose avec une précision et une impartialité rares et ses propres opinions et celles de son adversaire. Nous nous bornons à annoncer ces diverses publications, réservant pour notre cahier prochain un article étendu sur l'historique et l'état actuel de la doctrine saint-simonienne.

* * *

206. — *L'Européen*, journal des sciences morales et économiques. Paris, 1831-1832; on s'abonne rue Chabannais, n° 8, et chez Paulin, place de la Bourse; prix de l'abonnement, 36 francs pour une année, 20 fr. pour six mois, 10 fr. pour 3 mois. Il paraît tous les samedis un numéro de 16 pages in-4°.

207. — *Le Semeur*, journal religieux, politique, philosophique et littéraire. Paris, 1831-1832. On s'abonne rue Martel, n° 11; prix de l'abonnement, 15 fr. pour l'année, 8 fr. pour six mois, 5 francs pour trois mois. Il paraît tous les mercredis un numéro de 8 pages in-4°.

Digitized by Google

L'intention de ces deux publications paraît être de remédier au manque flagrant de principes généraux et de croyances arrêtées, qui est la honte et la plaie de toutes les discussions où s'agitent les organes des divers partis. Elles ont de commun la prétention de ne porter de jugement que sur l'ensemble des événemens, de rallier à une même ligne ces mille tendances qui divergent au souffle des mille intérêts et des mille passions du jour, de substituer l'exposition et la défense calme d'une doctrine à des disputes sans portée ni largeur, grosses de colère, en proportion du vide des idées, de répandre enfin un peu de vie et de foi au milieu de tous ces débris caducs de doctrines qui ne se meuvent plus que par le ressort d'égoïsmes mesquins. Un but, une règle de jugement et d'action, ou au moins des tendances déterminées vers un ordre harmonieux d'idées et de pratiques, voilà ce que proposent, et se font fort d'établir, chacun dans sa direction, *l'Européen* et *le Semeur*.

L'Européen est l'œuvre d'un ancien disciple de Saint-Simon, M. Buchez, qui a concouru à la rédaction du *Producteur*, fondé après la mort de ce grand philosophe, par ses principaux élèves. Lorsqu'après la cessation de ce journal, plusieurs des rédacteurs voulurent réaliser la promesse qu'avait faite Saint-Simon d'une doctrine générale, en formulant le principe des théories économiques et historiques, déduites de ses travaux, dans un dogme religieux, M. Buchez, trouvant trop précipitée la conception qu'ils proposaient, se sépara de ses anciens amis. Depuis ce tems, il s'est entouré d'un certain nombre de jeunes hommes, avec l'aide desquels il a travaillé, à sa manière, au perfectionnement des idées émises dans *le Producteur* sur l'industrie, l'histoire, etc., et particulièrement sur la physiologie sociale et la loi du développement de l'humanité.

L'école qu'il a ainsi formée considère Saint-Simon comme ayant été l'annonciateur d'une ère religieuse nouvelle, à peu près comme on peut dire que Socrate a été, pour les sociétés antiques, l'annonciateur du christianisme.

Les travaux qu'elle se conçoit ont pour objet la préparation de cette ère encore éloignée. D'une part, réformer la constitution actuelle de l'industrie, par une transformation de l'économie politique, associer les hommes dans leurs efforts, aujourd'hui divergens ou ennemis, faire décroître les priviléges de la naissance, établir l'égalité la plus complète possible pour l'amélioration du sort de la classe la plus nombreuse et la

Digitized by Google

plus pauvre; de l'autre, éclairer les intelligences par une longue élaboration des sources historiques, poursuivre et approfondir les études sur l'homme et sur l'humanité; enfin amasser et classer les élémens des dogmes nouveaux promis à l'avenir : tels sont les termes principaux du programme de la *science nouvelle*. Quant à ce qui concerne présentement les idées religieuses, elle ne souffre pas qu'on cherche rien au-delà du christianisme, et voue sans pitié toute tentative de ce genre à l'abomination de la terre et des cieux. Elle assigne encore au christianisme, dans la société de nos jours, un grand rôle, qui doit consister à changer profondément sa constitution civile, par la réalisation, de plus en plus étendue, du principe de l'égalité que le Christ a annoncé le premier aux hommes.

Nous croyons qu'il y aurait lieu de désirer de plus amples explications, pour bien saisir la manière dont la nouvelle école comprend, dans toutes ses parties, le christianisme. Mais *l'Européen* n'est destiné à exposer, de ses théories, que ce qu'elles offrent d'applicable à des améliorations immédiates. C'est, selon nous, un mauvais calcul que de croire possible, de montrer la valeur de certaines pratiques, sans faire connaître les idées auxquelles elles se rattachent. Mettre au jour exclusivement les applications, en laissant voilés les principes, c'est se condamner à paraître toujours incomplet, surtout décousu, et, partant, à n'être compris qu'imparfaitement, faute d'unité.

Aussi l'*Européen*, malgré sa prétention à une doctrine, est-il morcelé, peu suivi dans ses vues. Il y règne, à l'égard des théories, une sorte de retenue parcimonieuse, qui ne laisse développer à la fois, si j'ose ainsi parler, que le tiers ou la moitié d'une pensée, tronçons isolés dont la jonction échappe. Généralement ce journal est peu travaillé. Il ressemble d'un bout à l'autre à une improvisation molle, pleine d'incohérence et de pêle-mêle. La monotonie des formes y fatigue; et de fréquens épanchemens, d'une aigreur satirique, ne garantissent pas suffisamment de l'ennui. Il ne fournit pas même texte à réflexions. Il faut, pour cela, un ensemble substantiel; et les idées n'y sont jamais émises qu'en courant.

Le Semeur présente, dans sa rédaction, la trace d'un plus grand soin littéraire; mais il est moins riche en vues positives propres à améliorer l'état où nous sommes. Le seul fait qu'il mette en saillie, c'est le besoin de voir renaître une foi religieuse. Ses rédacteurs, frappés de l'égoïsme,

Digitized by Google

de l'incrédulité, de l'indifférence qui rongent le siècle, ont éprouvé l'ardent désir de le voir se régénérer par l'amour, le dévoûment, la foi. Restait à trouver, chose difficile, la source où puiser ces trésors si rares. L'étude des maximes du christianisme et des grands progrès qu'il a fait accomplir à l'humanité leur a persuadé que le remède à tous les maux était dans l'Évangile. Ceci posé, sans long-tems s'occuper à chercher la nature et l'étendue des rapports des principes chrétiens avec les besoins de la civilisation actuelle, ils se sont réjouis, croyant et annonçant que les préceptes de l'Evangile doivent faire revivre la société, comme jadis aux derniers jours de l'empire romain.

Protestans de fait, ils ne s'engagent nullement dans les controverses de catholicisme et de protestantisme; ils ne veulent être ni de Rome ni de Genève, et n'acceptent d'autres titres que celui de chrétiens, d'évangéliques. Suivant eux, le christianisme est tout entier en dehors des formes d'organisation religieuse et des rites de la discipline catholique. Au fond, ce qu'ils désignent par ce nom de christianisme n'est autre chose que le sentiment moral du devoir, la loi du sacrifice au bien de ses semblables, la charité sociale enseignée et pratiquée au nom de Dieu, la tolérance et l'amour des hommes, sans mélange de mysticisme exagéré et d'ascétisme misantropique. Voilà ce qu'ils veulent faire renaître dans le cœur des individus. Par l'amélioration de la morale individuelle, ils espèrent amener une amélioration des institutions; et, au nom des maximes philantropiques du Christ, concilier l'ordre avec la liberté, c'est-à-dire le principe religieux de foi avec le principe philosophique d'examen, dans l'intérêt du progrès social et du développement des lumières.

Leur formule de régénération est dans le mot *Évangile*. Morale, législation, politique, tout pour eux est contenu dans ce livre.

Nous craignons bien que notre siècle ne soit peu ému au nom de cet Évangile multiforme qu'on retrouve partout, qu'on applique à tout, et qui représente simplement le sentiment chrétien à son état le plus vague. Les vieilles formules ont perdu la puissance de le réveiller. Au moins, pour la leur rendre, faudrait-il de fortes et neuves considérations qui en rappelassent le sens et en rajeunissent la valeur. Sans doute il est quelques hommes préparés par l'état de leur foi chrétienne à entendre ces appels au nom du Christ; mais pour ceux qui cherchent sur la route du christianisme, il se rencontrera une pente bien plus énergique vers ce jeune ca-

Digitized by Google

tholicisme que nous voyons marcher si audacieusement par les voïes de la foi, de la liberté et de la science, à la transfiguration de l'ancien. Pour tant de gens qui haïssent l'Évangile, ces appels seront de nul effet; et ils resteront indifférens pour le nombre beaucoup plus considérable de ceux qui ne le connaissent pas, ou l'ont oublié, ou ne l'ont jamais compris. *L. L.* GADELED.

208. — *Mariage civil des prêtres*; plaidoiries de Me MERMILLIOD, pour le sieur *Dumonteil*. (Extrait du *Journal des Débats*, du 6 janvier 1832.) Paris, 1832; Imprimerie de Pihan-Delaforest. In-8° de 31 pages.

209. — *Du Célibat religieux*, considéré dans son origine et dans ses conséquences pour la religion et la société; par *un magistrat*. Paris 1831; Paulin. In-8° de 91 pages; prix, 1 fr. 50 c.

La cour royale de Paris vient récemment de donner sur la question du mariage civil des prêtres une solution long-tems attendue. Elle a décidé que le prêtre catholique qui a renoncé à ses fonctions est cependant incapable de contracter un mariage civil, tandis que, par une coïncidence digne d'attention, il est annoncé que, dans les États constitutionnels d'Allemagne, où les décrets de Grégoire VII, confirmés par le concile de Trente, et enlevant aux prêtres la capacité légale de contracter mariage, étaient devenus lois de l'état; dans les provinces de Wurtemberg, de Hesse, et notamment de Bade, sur des pétitions présentées aux chambres par des prêtres de tout âge et des laïcs, et généralement appuyées, on travaille à préparer une loi pour supprimer le célibat des prêtres en fonctions.

M. Mermilliod, soutenant la légalité du mariage, a prononcé devant nos tribunaux plusieurs plaidoyers remarquables par les connaissances étendues qu'ils contiennent, la verve mordante et l'énergie de la discussion.

A cette occasion, on vient de reproduire un opuscule fait par un ancien magistrat lors de l'examen de cette question par l'assemblée constituante, où sont développées des considérations morales et historiques importantes. L'auteur combat le célibat religieux au nom des répugnances qu'il inspire depuis plusieurs siècles, puis il examine le rôle qu'a rempli dans le christianisme cette loi de discipline, et s'efforce d'établir les inconvéniens dont elle a été la source. Ces divers points sont traités avec

Digitized by Google

l'érudition grave et exacte qui a été comme une tradition de l'ancienne magistrature. L'écrit tout entier est empreint des sentimens philantropiques les plus élevés qui aient animé la philosophie du dix-huitième siècle. L. L. G.

210. — *Cours de philosophie*, par M. *Ph.* DAMIRON, ancien élève de l'École normale, professeur de philosophie au collége de Louis-le-Grand. Paris, 1831; Hachette. In-8° de 500 pages; prix, 8 fr.

Dans le mouvement rapide qui, depuis cinquante ans, entraîne la société vers un renouvellement général, la restauration fut une pause d'examen et de réflexion, une halte accordée au besoin de faire un retour sur soi-même et sur le passé, avant de s'engager dans une nouvelle partie de la carrière commencée.

La doctrine qui, sous le nom d'éclectisme, régna quelques années, bien que déchue depuis comme le régime de compromis dont elle était en quelque sorte la consécration philosophique, a produit certainement d'utiles résultats. Son plus grand mérite ne doit pas néanmoins être attribué proprement à ses œuvres, à ses découvertes dans le champ de la philosophie, ou à la grande portée de ses principes. Une doctrine n'a de force et de vie qu'à la condition de l'unité. Or l'éclectisme forma un assemblage et non un ensemble, une agglomération et non un corps. Il inventa une dénomination générale qui lui servit à rapprocher des théories contradictoires, mais il ne les unit pas. Une base, un lien, un critérium lui manquaient, et s'il a pu faire quelques tentatives de synthèse, brillantes par la forme, il a été impuissant à leur donner durée et fécondité.

Ce qu'il offrit de vraiment bon et de caractéristique, ce fut son esprit général, ses intentions de travail; ce fut son désir d'impartialité et souvent son impartialité réelle; ce fut surtout son penchant prononcé, quoique sans direction, à la recherche de choses nouvelles; enfin sa promesse d'une grande rénovation appuyée d'une tendance spiritualiste, qui, substituant à l'incrédulité railleuse un besoin de foi, à la haine ignorante des habitudes d'examen et de respect pour toutes les croyances du passé, préparait les esprits à trouver, ou au moins à désirer l'avenir.

M. Cousin fut celui qui montra le plus d'audace dans cette carrière. Il parcourut hardiment l'ontologie abstraite et l'histoire de la philosophie. Il entassa système sur système, accumula des montagnes de méta-

Digitized by Google

physique, espérant atteindre à quelque monde nouveau. Mais son succès fut moins grand que ses efforts. Après de grandes prophéties, sa découverte se borna à deux mondes fort connus, le christianisme et la Charte de 1814.

Les élèves ou amis de M. Cousin, dont les plus distingués, sans contredit, sont MM. Jouffroy et Damiron, travaillèrent dans le même esprit. Ils sentirent cependant que sa grande juxta-position de systèmes divers, qu'il croyait être une construction, devait se dissoudre par le manque absolu d'un principe commun de convergence et de cohésion. L'histoire des doctrines toutes faites ne leur parut pas avoir puissance de fondation; ils transportèrent leur point de départ dans l'étude des faits de l'humanité qui ont de tout tems été l'objet de la philosophie, et commencèrent, non par l'examen des systèmes, mais par l'examen des réalités que les systèmes ont pour but d'expliquer. Ainsi, procédant suivant la méthode d'induction des deux derniers siècles, ils se mirent à observer l'homme dans sa conscience et le développement de ses facultés intérieures, concluant par degrés des faits particuliers aux faits généraux, pour former de leur ensemble une science de l'homme dont ils font le point de vue central de toutes les recherches sur les principes des choses et les lois de l'univers.

M. Jouffroy, investigateur patient, procédant par analyses serrées, dont il enveloppe, comme avec de longs replis, tous les faits qu'il veut recueillir, a fait dans ce sens des essais remarquables par le tact de l'observation. Il a conservé en partie de M. Cousin son amour pour les grands ensembles, les généralités, l'absolu.

M. Damiron a moins de penchant pour ces longues poursuites d'une idée, à travers les questions de la philosophie, qui semblent ouvrir de grandes échappées de lumière. Il aborde peu le champ de l'ontologie de M. Cousin, et se tient presque exclusivement dans les limites de la psychologie, conservant l'allure réservée des philosophes écossais dont il manie la méthode *à posteriori* avec une délicatesse non moins scrupuleuse que la leur, et une grande supériorité sous le rapport de l'étendue et de la sévérité.

L'histoire de la philosophie au dix-neuvième siècle, publiée il y a deux ans, avait fait connaître l'esprit scientifique de M. Damiron sous un aspect purement critique. Il présente aujourd'hui ses travaux

Digitized by Google

sous la forme dogmatique et dans l'ordre logique qu'il a conçu. La science philosophique, dans sa manière de l'envisager, se ramène tout entière à l'observation de l'homme individu. Le pivot sur lequel elle tourne, c'est le *moi*, étudié dans ses facultés essentielles, les modes de leur développement et l'ordre de leur génération, exclusivement d'abord au sein de son individualité immatérielle, abstraite, solitaire, puis au milieu de ses rapports avec le corps, la nature, l'humanité, enfin avec Dieu; d'où sortent deux grandes divisions, sous lesquelles se rangent à leur place toutes les questions de psychologie et de métaphysique. Dans une publication ultérieure, M. Damiron se propose de traiter de la morale, qui n'est, à ses yeux, que l'application des connaissances acquises sur la nature de l'homme, la conclusion des données de la psychologie, science principale et génératrice. Par cette méthode, il définira la loi morale de l'individu; puis il croit pouvoir également arriver à la loi sociale, au principe d'organisation des sociétés.

Ici nous apparaît une grave difficulté dont nous hasarderons l'indication, parce qu'elle est susceptible de résumer les défauts que peut offrir le point de vue où s'est placée l'école éclectique. Pour tirer de la psycologie la loi sociale, il faut identifier la destinée de l'homme avec la destinée de la société, ou au moins faire ressortir l'une de l'autre. L'identité n'est pas immédiate. De la loi isolée des faits purement spirituels de la conscience individuelle, à la loi générale d'une association, il y a une lacune à combler. Or, nous ne pensons pas qu'un moyen logique ait encore été trouvé d'établir le passage. Il est bien vrai que de la nature de l'homme, observée sans considération des tems ni des lieux, on peut conclure des notions toutes négatives sur les inconvéniens qui sont à craindre pour l'individu et sa *liberté*, dans l'organisation des sociétés, mais on n'en fera pas sortir de solutions directes sur les principes positifs et les règles d'amélioration des organisations existantes. Si l'on reconnaît la perfectibilité de l'espèce humaine, et, partant, des institutions sous lesquelles elle vit, il faut admettre également que la loi de ses progrès ne peut dériver de la psychologie, science de la nature invariable de l'homme, mais d'une autre science qu'on peut appeler celle de l'humanité, et qui, bien plutôt, contiendrait la première qu'elle n'y pourrait être contenue.

A cette objection faite à la psychologie, peut-être on serait tenté d'a-

Digitized by Google

jouter un reproche sur son esprit. Son habitude de procéder pas à pas, et sans aucun jugement porté *à priori*, offre sans doute une garantie contre la possibilité d'erreurs graves. Mais, s'il faut des observations complètes, comment arrêter aucune théorie avant d'avoir tout observé? Et qui peut être sûr d'avoir tout observé? D'où il suit que, pour se garantir des hypothèses, il est nécessaire de rester flottant, de s'en tenir à l'indécision pour éviter l'arbitraire, au scepticisme pour éviter l'erreur.

Quoi qu'on puisse penser de l'exactitude de cette idée, et même en l'adoptant, nous dirons qu'ici nous trouvons matière à louer plutôt encore qu'à blâmer. De nos jours, il y a peut-être quelque témérité à vouloir tracer un sillon si profond, qu'il ne soit plus possible de le corriger et d'en changer la direction. Les décisions hâtées et définitives sont hasardeuses. Un doute sage et réglé est quelquefois un trésor.

Et d'ailleurs, même dans ces limites et avec cette réserve, il y a toujours moyen de faire largement de la philosophie, et surtout de coordonner les questions. M. Damiron en offre un exemple incontestable. Il y a dans son cours une ordonnance et un complet qui le rendent supérieur, aussi bien à tous les ouvrages d'idéologie exclusive qu'à l'étroit pêle-mêle du vieux canevas scolastique.

Dans l'état philosophique de l'époque présente, au milieu de l'anarchie qui règne dans les esprits, de tant de luttes entre des doctrines opposées, et des essais divers d'un caractère nouveau qui se produisent de diverses parts, il est impossible que l'enseignement de la jeunesse, au sein des colléges, puisse suivre exactement, et comprendre sous toutes leurs faces tous les progrès de la science. On n'a pas, et on ne peut pas avoir un ensemble de doctrines généralement consenti. Alors l'œuvre nécessaire, et la seule possible, c'est un résumé complet et fidèle des questions avec une indication de solutions; le caractère indispensable, c'est le sérieux et l'impartialité dans la méthode.

M. Damiron réunit, au talent du philosophe, les qualités morales qu'exige ce double objet. Ses travaux n'ont pas l'éclat qui éblouit; ils ne respirent qu'une sincérité parfaite. La forme en est simple, toute d'intimité, pour ainsi dire, et pleine d'un charme qui exerce une attraction lente, parce qu'elle est sérieuse, mais sûre, parce qu'elle détermine une consciencieuse réflexion.

Digitized by Google

Chacun sait quelle puissance de persuasion donne à une doctrine l'harmonie entre elle et la vie de l'homme qui la professe. Ici il y a plus que cette influence intellectuelle, il y a une influence de cœur, car et la théorie et l'homme offrent l'expression d'une grande moralité. De même qu'il cherche à voir dans les systèmes philosophiques ce qu'ils ont de vrai, M. Damiron cherche à trouver dans les hommes ce qu'ils ont de bon. L'esprit éclectique devient en lui l'esprit de bienveillance. Sa méthode est de la morale. Il y a dans son enseignement une vérité et une vertu de conciliation bien précieuses. Ces qualités, utiles dans toutes les circonstances, sont essentiellement nécessaires quand le doute règne comme aujourd'hui au milieu des hommes. L.-L. GADEBLED.

211. — *Nécessité du maintien de la peine de mort*, tant pour les crimes politiques que pour les crimes privés; par M. URTIS, avocat, ancien secrétaire de Manuel. Paris, 1831; Levavasseur. In-8° de 318 pages; prix, 6 francs.

212. — *Pétition à la chambre des pairs, sur les dispositions du projet de loi pénale relatives aux circonstances atténuantes;* par *le même auteur.* Paris, 1831; imprimerie d'Éverat. In-8° de 36 p.

En 1766, le *Traité des délits et des peines*, où Beccaria protestait contre la peine de mort, apparaissant en France sous le patronage des encyclopédistes du tems, n'eut pas l'air plus sophistique qu'en l'an 1831 l'ouvrage de M. Urtis en faveur de la même peine. C'est que déjà beaucoup de personnes à cette époque avaient osé secouer la tête devant le gibet et le billot, comme la foule devant l'autel et devant le trône.

Aujourd'hui il y a réaction. C'est pitié de voir avec quel acharnement la génération est attaquée par derrière. Il n'est pas de vieille ombre qui ne menace de sortir de la tombe de la révolution, et de marcher hardiment par le monde; chaque squelette a ses champions : nous avons vu depuis seize ans des défenses et des réclamations si étranges, que l'étonnement semble s'être énervé. Tout est en question. Un second chaos recèle une seconde origine de la société. Il a fallu le reconnaître dès qu'on a mis en doute l'existence future de ces trois chefs antiques de l'humanité : le prêtre, le roi et le bourreau. Le peuple lui-même a frappé de son marteau leur triple trône. Qu'en restera-t-il pour l'avenir?

Il y a deux ans, M. Signol publia une apologie du duel; on cria de

Digitized by Google

toutes parts au paradoxe. Quelque tems après, M. Signol fut blessé à mort en duel. Ne soupçonnons donc pas légèrement les convictions. Jamais ce vieux proverbe, *tot capita, tot sensus*, ne fut plus vrai.

De Maistre, avec une admirable élévation de pensée, a défendu l'échafaud; il l'a montré du doigt, suspendu entre le ciel et la terre, comme une clef de voûte sanglante de l'ordre social. Les gens d'esprit et de goût ont bruyamment applaudi son éloquence; mais il ne l'ont pas comprise.

M. Urtis, qui agite la question jusque dans ses détails, sollicitera plus de commentaires. Son livre, écrit avec bonne foi et avec clarté, renferme à peu près tous les argumens de ce qui reste de partisans à la peine capitale, de même que le livre de M. Charles Lucas résume en grande partie les argumens de l'opinion contraire. Que les indifférens, que les sceptiques approchent maintenant : le combat est engagé.

Je n'ai pas la prétention de me déclarer ici juge du camp; à considérer seulement les armes dont on se sert des deux côtés, à entendre discuter la légitimité de la peine capitale, les droits naturels de la société, ou les droits de la liberté inaliénable et imprescriptible de l'individu, il me semble voir de valeureux ennemis s'escrimer, au dix-neuvième siècle, avec la fronde, la rondache ou la dague.

La société, dans sa longue enfance, ignorante, cruelle, a été homicide sur le champ de bataille, sur la place publique, dans la maison du père de famille; il ne faut pas le lui reprocher, elle a grandi, elle s'est plus éclairée; sa force morale commence à égaler sa force matérielle : sera-t-elle excusable si long-tems encore elle obéit à la peine du talion, étouffe entre ses bras ceux qu'elle n'a pas su sauver de la corruption? C'est un fait à apprécier. Étudions les répugnances, cherchons ce que la répression peut céder à la prévention; mais ne persistons pas à nous servir de principes contestés, ou bien nous tomberons dans ces contradictions où a été entraîné M. Urtis, dès la seconde page de son livre, lorsque, défendant la peine de mort comme un puissant moyen de conservation, il défend en même tems le suicide, qui tend à la destruction de la société.

Toutefois hâtons-nous de dire que le travail que nous annonçons, œuvre de courage et de talent, doit être l'objet d'un examen sérieux. Dans un prochain article sur la législation, nous espérons en parler de nouveau, ainsi que de la pétition à la Chambre des pairs. *Éd.* Ch.

Digitized by Google

213. — *Cours d'histoire moderne*, professé à l'Athénée royal de Paris; par M. Filon, professeur d'histoire au collége Bourbon. Première année : *De la France et de l'Angleterre.* Première leçon (24 décembre 1831). Paris. 1832; Hachette, rue Pierre Sarrazin, n° 12. In-8° de 32 pages; prix du cours de cette année, qui comprendra 12 leçons, 10 fr.

M. Filon appartient à la nouvelle école historique; il subordonne tous les événemens à l'idée générale du progrès. Le travail social est une toile sans fin, que les hommes se transmettent et tissent tour à tour; et l'âge d'or, que les poètes plaçaient dans le passé, n'existera jamais que pour les individus et les peuples qui auront la conscience d'avoir rempli leur mission pendant leur tems. Le genre humain, vu d'ensemble, accomplit une destinée, suit une carrière dont nous ne connaissons pas l'origine, dont nous ne saurions prévoir le terme, mais où il avance incessamment. De l'Orient à la Grèce, de la Grèce à Rome, de Rome à l'Europe chrétienne, du moyen âge à cette société moderne qui a détruit les restes de l'esclavage, découvert l'imprimerie et le Nouveau-Monde, proclamé la liberté de conscience et distribué à un plus grand nombre l'exercice des droits politiques, il y a des progrès immenses, mais que dépasseront, sans en effacer la trace, les progrès qui sont cachés dans l'avenir.

Tous les peuples, depuis les chasseurs et les pasteurs des époques primitives jusqu'aux industriels de nos jours, manifestent donc leur passage par un travail; et l'histoire, qui nous montre l'homme agissant, est une morale fondée sur l'expérience, une philosophie pratique, capable de fortifier en nous la puissance de vouloir et de faire. Elle nous apprend aussi que cette force humaine, à laquelle rien ne résiste, toujours et partout la même dans ses élémens essentiels, se modifie selon les lieux et les tems; et d'un autre côté, chaque peuple, obéissant à l'influence de sa position et de son climat, ne se ressemble pas à lui-même et innove à chaque instant.

Appliquant ces idées générales, M. Filon cherche à pressentir quelle doit être notre mission en étudiant d'abord l'histoire de notre pays et de notre tems, puis l'histoire des pays et des tems qui sont le plus rapprochés de nous; c'est ce qui a fait choisir à l'auteur, pour sujet de ce cours, l'histoire de France comparée à celle d'Angleterre; il termine sa

Digitized by Google

première leçon en retraçant à grands traits le tableau de ces deux nations, si long-tems rivales et presque toujours ennemies ; nous nous bornerons à une seule observation sur cette partie, écrite d'ailleurs avec élégance et semée d'images souvent heureuses.

Ce ne fut qu'au onzième siècle que les deux pays se constituèrent définitivement et se dessinèrent d'une manière parallèle. La féodalité que subissait la France venait d'être portée en Angleterre par le flot de la conquête normande; mais, quoique le même principe eût présidé à la formation des deux gouvernemens, de grandes différences se firent insensiblement remarquer dans les résultats. La Grande-Bretagne marcha la première dans la carrière de la liberté; elle devança la France dans l'établissement du régime constitutionnel ; comment expliquer ce fait? Beaucoup d'écrivains ont cherché à résoudre la question sans y parvenir; M. Filon a tranché une partie de la difficulté, mais sans réussir à la vaincre entièrement. Si l'Angleterre et la France ne suivirent pas la même voie de progrès, c'est que les peuples prirent une position tout-à fait différente. Chez nous, la bourgeoisie, les villes, les communes, lasses de la tyrannie des seigneurs, se rangèrent autour du roi pour détruire la féodalité; et lorsque l'aristocratie eut succombé, le roi se trouva monarque absolu. Dans la Grande-Bretagne, au contraire, on voit la nation s'unir aux barons pour saper le pouvoir royal, qui tend sans cesse à s'accroître; l'aristocratie s'appuie sur le peuple, et lui promet droits et franchises pour en être soutenue ; de là les concessions forcées des rois d'Angleterre, qui signent la grande charte et ne reprennent quelque tems une lueur d'autorité que pour la reperdre plus tard, sous Charles I^er^ et Jacques II. C'est donc la différence du rôle que le peuple est appelé à jouer en France et en Angleterre, qui exerça une influence si directe sur les destinées de ces deux pays. Dans l'un, l'aristocratie disparaît; le roi et le peuple restent en présence ; dans l'autre, l'aristocratie et le peuple prennent ensemble position et limitent le pouvoir du monarque. C'est à cette idée qu'il faut surtout s'attacher, et nous ne doutons pas que M. Filon n'en fasse ressortir les conséquences avec éclat, lorsqu'il développera cette partie importante de son cours.

L.-Am. Sédillot.

214. — *Lettres et documens officiels sur les derniers événemens de la Grèce*, qui ont précédé et suivi la mort du comte Capo-d'Istria;

Digitized by Google

publiés par plusieurs membres de l'ancien comité grec de Paris. Paris, 1831; Imprimerie de Firmin Didot frères. In-8°.

Cette publication, que l'on peut attribuer principalement à M. Eynard, renferme plusieurs lettres de ce dernier, déjà répandues par les journaux, et où l'on voit ressortir son intérêt pour son ami, M. Capo-d'Istria, et pour la Grèce, intérêt dès long-tems bien connu.

On y trouve une longue série d'adresses, par lesquelles des autorités et des citoyens, sur la provocation et sous les auspices de celles-ci, témoignent de leur satisfaction et de leur dévoûment au président Capo-d'Istria. Mais on sait aussi que le pouvoir subsistant ne manque jamais de semblables félicitations. N'avons-nous pas vu telle cour royale de France féliciter Charles X, à l'occasion des ordonnances; et ces magistrats n'étaient point, comme ceux dont les amis du président vantent les suffrages, sous la tutelle inspiratrice d'un Colocotroni et de ses bandes. Ils n'étaient pas non plus amovibles comme les fonctionnaires grecs. Or s'il fallait, sur la foi de ces adresses, déclarer l'administration du président hors de critique, il faudrait, *a fortiori*, approuver, sur l'approbation de nos inamovibles, les ordonnances de juillet.

On remarque dans cette publication une lettre d'un officier français, qui a pendant trois ans habité la Grèce. Elle a pour principal objet de réfuter le reproche lancé contre le président de n'avoir rien fait pour le bien de la Grèce. — Le reproche tombant de lui-même, cette réfutation était superflue. — Mais la question est de savoir, 1° si M. Capo-d'Istria a fait tout le bien qu'il aurait pu et dû faire; 2° ce qu'il y aurait à faire pour l'avenir, et nous ne désespérons pas de pouvoir bientôt donner sur ce point quelques indications. Nous devons faire observer que cette lettre, bien qu'apologétique en général, contient l'indication de l'existence d'un *cabinet noir*, attribué à l'influence qu'exerçait sur le président. M. Viaro Capo-d'Istria son frère.

En résumé, cette publication, qui porte sur presque toutes les pages le cachet de l'amitié ou celui de la dépendance, ne jette aucun jour sur les affaires de la Grèce. ***

215. — *Cours de chimie élémentaire et industrielle à l'usage des gens du monde;* par M. Payen, manufacturier-chimiste. Paris, 1831; Thomine, rue de La Harpe, n° 88; prix, 60 centimes par livraison de deux feuilles.

Digitized by Google

En recommençant le cours de chimie qu'il fait gratuitement, rue Taranne, n° 12, sous les auspices de la Société des méthodes d'enseignement, M. Payen a repris aussi la publication de ses leçons. Les livraisons 10, 11 et 12, que nous annonçons, traitent de la fabrication de l'alun, si utile dans les arts et principalement comme mordant pour les teintures; de l'eau, de l'hydrogène et de l'oxygène; de l'air, des aérostats, des gaz extraits de la houille, de l'huile et des résines pour l'éclairage; du carbone et du charbon animal. Ces leçons sont très-utiles, d'une facile intelligence et bien appropriées aux lecteurs pour qui elles sont publiées. Nous regrettons seulement que M. Payen laisse écouler un si long intervalle entre ces publications, dont chacune, dans l'origine, devait paraître immédiatement avant la leçon dont elle contient le texte. FRANCOEUR.

216. — *Mémoires de la Société royale d'agriculture et de commerce de Caen.* T. III. Caen, 1830; Paris, Lance. In-8° de IV-358 p. avec figures.

217. — *Catalogue de la bibliothèque de la Société.* Caen, 1829. In-8° de 100 pages.

Trente mémoires et rapports sont recueillis dans ce volume; les travaux de la société de Caen embrassent un plus grand nombre de matières depuis qu'elle a publié ses deux premiers tomes, dont la *Revue Encyclopédique* a rendu compte (tome XXXVI, page 471 et suivantes). Telle est aussi la multiplicité des sujets que doivent traiter les sociétés d'agriculture et de commerce, que les collections de leurs mémoires semblent être insuffisantes. Mais les allocations que leur accordaient les conseils-généraux étaient si mesquines! Sans le patriotisme de la société de Caen et de son savant secrétaire, M. LAIR, qui a dressé le catalogue raisonné, le volume que nous analysons n'aurait pas pu paraître. Le dernier gouvernement refusait même l'autorisation aux départemens de composer, à leurs frais, des expositions périodiques des produits de leurs industries. Le Calvados, depuis 1819, n'a pu obtenir une cinquième exposition publique!

De tous les troubles populaires, les plus fréquens proviennent de la cherté des subsistances; ces émeutes aussi sont les plus terribles. Le sol si favorisé de la France la préserverait, étant mieux cultivé, de toute pénurie. La Normandie, où quelques épis du blé Lammas ont suffi,

Digitized by Google

depuis trente-cinq ans, pour procurer au royaume entier ce grain exotique, où la culture du lin est négligée, celle du colza admise dans des cantons, repoussée par les autres, n'accorde pas encore la quatre-vingt-dixième partie de son territoire à la *Parmentière*. Les sociétés agronomiques de Caen, d'Évreux et de Rouen s'efforcent de répandre cette culture. Une riche collection de ce tubercule, envoyée à Caen par la société centrale de Paris, a été confiée aux soins de M. DE MAGNEVILLE, qui rend compte, dans un mémoire très-intéressant, de ses observations sur cent quarante-huit variétés. Deux perches ont produit jusqu'à trente-trois boisseaux. J'ajouterai qu'en 1812 le prix du boisseau dépassa 5 francs, et que, durant l'autre disette de 1817, un fermier de La Celles (Seine), qui avait planté 110 arpens en pommes de terre, gagna plus de 1,000 francs par arpent, et devint propriétaire de sa ferme. Cependant les cultivateurs normands, quoiqu'ils aient reçu les instructions de M. Lair sur les trente-et-un usages de ce tubercule, sont indifférens encore et sur le choix de ses espèces et sur la meilleure manière de le préparer pour l'alimentation. La Hollande et la Belgique, qui lui doivent principalement leur nourriture, procureraient à cet égard d'utiles instructions. Cette dernière contrée que tant d'intérêts et de sympathies unissent à la France, a mis en pratique le mode de cultiver les melons employé dans le Calvados; ce n'est pas le seul emprunt que nous ait fait ce pays, essentiellement agriculteur. A son tour la Normandie devrait attirer dans ses fermes d'habiles cultivateurs belges; ils y amélioreraient les labours et le sarclage, et ses riches herbages seraient purifiés incessamment d'herbes parasites; comme des Hollandais, par le curage des fossés, par des canaux et des digues, préviendraient les inondations qui font de ses prairies des marais pendant une partie de l'année.

Des remarques sur l'influence de l'épine-vinette par rapport au blé; les mémoires de M. VANIER sur les parcs; le rapport de M. LANGE sur l'*excursion agronomique en Auvergne*, par M. Yvart; la notice de M. DESCHAMPS sur la charrue belge; le rapport de M. LAIR sur le système de pension des troupeaux, de feu M. de Polignac, ont pour but de faire multiplier les observations, de vaincre la routine et d'enrichir le pays.

La liberté du commerce, si nécessaire pour la circulation des grains,

Digitized by Google

est-elle donc nuisible quant à la vente des produits manufacturés? La société de Caen a recueilli un rapport de M. Prudhomme contre le colportage que M. Herpin, pour mieux en montrer certains abus, s'est plu à représenter comme une escroquerie autorisée. Nous ne pouvons qu'indiquer les observations sur le mouvement des voitures, sur les inconvéniens des roues à larges jantes et sur les avantages des charriots, par M. Pattu. Ce savant, ingénieur en chef du Calvados, reproduit son projet pour l'amélioration du port de Caen et de la navigation de l'Orne-Inférieure. Il nous est pénible de répéter que, quoique la réussite de ce plan soit démontrée, une société d'actionnaires attend encore depuis 1825 l'autorisation du gouvernement pour procurer du travail à une multitude d'ouvriers, et une voie sûre et économique à la marine. Depuis deux siècles la Basse-Normandie, le Maine et l'Anjou sont convaincus de l'utilité de canaliser l'Orne supérieure pour la joindre à la Loire par la Mayenne ou par la Sarthe.

Ce volume se termine par trois rapports de M. Hébert sur trois concours ouverts sans résultat pour la destruction du puceron lanigère, ou *misoxyle du pommier*. (Voy. *Rev. Enc.*, t. xxxiii, p. 628.) Différentes substances, plus ou moins caustiques, des lessives, la chaux, le tabac, des huiles, ont été employées : on a eu recours à des moyens mécaniques, à la serpette, même à la hache, mais c'est des racines jusqu'à l'extrémité des branches que se répand l'insecte. Le résumé de ces essais infructueux, écrit avec talent par M. Eudes-Deslongchamps, paraîtrait désespérant, si l'observation n'avait enfin reconnu l'efficacité d'un agent, le plus terrible, il est vrai, le feu, par lequel conclut M. le docteur F. Blot, dont le mémoire est très-remarquable. Ainsi le *coulinage*, que les Gaulois employaient à leurs fêtes druidiques du solstice d'hiver, par lequel les enfans célèbrent en Normandie la venue de Noël, en courant armés de torches de glu autour des pommiers, sans savoir qu'ils débarrassent ces arbres des lichens, des mousses et des feuilles mortes, promet d'être le meilleur moyen pour détruire le puceron lanigère, et conserver à l'ouest de la France ses superbes plants et sa boisson dorée. *Isidore* Le Brun.

218. — *Manuel de la Bourse* ou des fonds publics français et étrangers. — Des opérations de la bourse de Paris. — De la bourse de Londres. — Du change. — De l'état des finances de toutes les puissan-

Digitized by Google

ces du globe., etc; par *L. Am.* Sédillot. *Cinquième édition.* Paris, 1832; à la librairie encyclopédique, rue des Saints-Pères, n° 26. In-18 de 252 pages; prix, 2 fr. 50 c.

Ce petit traité mérite l'accueil que le public lui a fait, et la cinquième édition offre sur les précédentes diverses améliorations qui la rendent recommandables. On y trouve des tables très-utiles et de précieux documens sur l'état financier des puissances de l'Europe, d'après les autorités les plus respectables. L'auteur y donne des règles plus faciles à pratiquer que celles qu'il avait proposées pour effectuer les calculs d'achats et de ventes des effets publics, d'après leur cours actuel. Ce Manuel met promptement au fait des divers genres d'opérations qu'on entreprend à la Bourse, tels que marchés, fermes ou à prime, à terme ou au comptant, etc. On peut prédire à cette édition le même succès qu'aux précédentes. L'auteur devrait y joindre un extrait de l'article que M. Pereire a inséré dans la *Revue Encyclopédique* du mois d'octobre 1831, sur le budget de 1832, sur l'amortissement et sur la quotité d'opérations qui se font à la Bourse, quotité qui ne va pas à moins de 80 millions de capital chaque jour. Francoeur.

219. — *Vers*, par *Emmanuel* Arago. Paris, 1832; Paulin, place de la Bourse. In-8° de 218 pages; prix, 5 fr.

Ce petit livre était coupable d'un tort, même avant de paraître, par l'imprudente convocation adressée à tous, par l'intermédiaire des journaux, de vouloir bien assister à sa naissance; chargé de ce péché originel et n'ayant point pour le racheter le don de la grâce, il a mis le comble à sa première faute en venant s'exposer à la lumière du monde. Lorsque l'on porte, par droit honorable de naissance, un nom célèbre, il faut se garder de le jeter avant tout au public pour exciter son attente, car alors, en même tems que l'attente, s'éveille l'exigence.

L'auteur paraît être un tout jeune homme, qui n'ayant pas encore sur la poésie d'idées bien sérieuses, s'est cru poète parce qu'il avait écrit des vers. J'avoue même que rien qu'à ce titre malencontreux du volume, *Vers par Emmanuel Arago*, il me sembla que je pressentais déjà l'essence du livre. Qu'est-ce en effet que le vers, sinon une musique assez imparfaite et grossière, qu'à défaut d'harmonie plus délicate la poésie emprunte pour en faire sa voix. La poésie est au ciel, et lorsqu'elle descend sur la terre, elle ramasse sur le sol cette lyre banale

Digitized by Google

dont chacun peut ébranler les cordes, mais dont elle seule fait jaillir la vie; elle s'empare de l'instrument, et l'animant de son mouvement, elle le force à suivre les sublimes inspirations de son ame : alors les hommes écoutent et admirent ; mais quand les chants ont cessé et que l'instrument est retombé sur le sol, les enfans s'approchent et s'essayant à l'entour s'émerveillent aux sons qui répondent à leurs doigts curieux. Le vers , c'est l'hôte vulgaire du cabaret et du carrefour, le moule de l'almanach pour ses pronostics et ses phases de lune, le mètre du catéchisme pour ses commandemens de jeûne et de carême , le tribut quotidien de l'enfant qui travaille sous la férule du pédagogue. Le rhythme est comme le manteau du poète qu'entraîne l'ardent génie, tantôt sombre et serré, tantôt libre et flottant dans l'air; l'artiste vit dans la nature, et, toujours varié dans sa parure et guidé par des convenances nouvelles, il marche de fête en fête, suivant le tems, chargeant son front du diadème étincelant de lumière, ou couronnant mollement sa tête de verdure et de fleurs.

On n'imite point un grand homme en affectant ses habitudes et singeant ses vêtemens : *imitatores, servum pecus*, a dit Horace. L'auteur, comme tant d'autres, a voulu marcher sur les traces de M. Hugo, et s'est mis à calquer au hasard sa coupe hardie et sa haute manière. Il aurait pu se souvenir de cet autre conseil du poète ;

> Pindarum quisquis studet æmulari,
> Iule, ceratis ope dædaleâ.....

Mais que M. Emmanuel Arago se console , la chute qui a trahi son effort ne lui sera point funeste comme à Icare; cette vaste mer dans laquelle il est venu tomber ne lui demande que l'oubli de son livre en expiation de sa témérité. La vie naturelle qui perce çà et là au travers de cette vie factice de poète romantique, de ce langage de convention de spectres, d'amans, de pirates, de démons, paraît tout empreinte de réalité et d'ardeur; pourquoi la jeter à des rimes, à des copies, à des fantômes ?

Nous pourrions assurément amuser quelque tems nos lecteurs en leur offrant la dépouille de ce recueil, mais la critique en serait amère, et amertume à un jeune homme c'est presque injustice. D'ailleurs, la seule lecture de ces vers suffit pour éveiller dans l'esprit de chacun

Digitized by Google

tout ce que nous pourrions dire sur *Baridon*, sur *Cromwell*, sur *Mephistophélès*, etc.; nous aimons mieux terminer par l'encouragement, en citant quelques fragmens de la pièce intitulée *Éducation*, inspirée non par la servile ambition de la forme d'autrui, mais par cet esprit de sérieuse politique qui domine notre époque. La manière franche de cette satire se tranche complétement de toutes ces autres manières fantastiques et même des poésies adressées à cette pauvre révolution de juillet, qui semble aujourd'hui si peu sérieuse qu'on n'ose vraiment plus en parler, à moins de vouloir faire rire à ses dépens les doctrinaires, et amuser de sa simplicité les politiques du jour.

Oui, l'éducation est une lèpre immonde,
Un ulcère, un poison lent qui ronge le monde.
Dès l'enfance elle prend les hommes par la main
Et les emmène tous loin de leur droit chemin.
Elle dit à celui qui devrait, tête dure,
Passer sa vie entière à balayer l'ordure ;
« Ton père est riche ; bien ! n'exerce pas tes bras,
Je te ferai ministre et tu gouverneras. »
Elle dit à celui qui, naissant sous le chaume,
L'ame forte, devrait gouverner le royaume :
« Ton père est pauvre ; bien ! va fatiguer tes bras,
Tu ne sauras pas lire et tu laboureras. »
Elle prend au collet un enfant de génie,
L'attache sur un code, et, sanglante ironie,
Lorsque son avenir devait être voué
Au sublime de l'art, en fait un avoué !
.....
On voit chamarré d'or et de croix et d'acier ;
Un général très-bon pour être un épicier ;
Pour s'en aller crier dans chaque promenade,
Des boutons à cinq sous et de la limonade ;
On voit à la cuisine un profond orateur,
Qui par hasard est né fils d'un restaurateur ;
Cette éducation qui change tout de place
Sur le trône de France assied un garde-chasse,
Jurant qu'un souverain sans contredit est bon,
Serait-ce Charles X, s'il se nomme Bourbon.
.....
Fi des oisifs, de ceux qui consument le tems
A vivre pour ne pas mourir et sont contens.

Digitized by Google

Inutiles autant que de froids automates,
Lorsqu'ils sont parvenus à mettre leurs cravates,
De façon que les bouts en un seul réunis,
Aillent, multipliant des anneaux infinis,
Se perdre sous les plis de beaux gilets de soie
Dont la forme gothique avec art se déploie.
Fi cent fois des oisifs, de ces grands avaleurs
Qui gloutonnent les fruits des ardens travailleurs,
De ces plats muscadins qui, pétris de sottise,
Ne peuvent dire un mot sans dire une bêtise.

J. R.

220. — *Contes de mon hôte*, recueillis et publiés par *Jedediah Cleisbotham*, maître d'école et sacristain de la paroisse de Gandercleugh; traduits de l'Anglais, par A.-J.-B. Defauconpret; quatrième et dernière série, contenant: *Robert de Paris*, le *Château périlleux*. Paris, 1832 (1831); Ch. Gosselin. 6 vol. in-12; prix, 15 fr.

Un genre de littérature n'a qu'une époque, pendant laquelle il apparaît poétique et fécond, inspiré des besoins, des sentimens et de la situation sociale des hommes auxquels il s'adresse; après le roman de mœurs et d'intrigues, après l'abbé Prévost, Richardson, Crébillon fils, est venu, de nos jours, le roman historique.

La révolution de 89 achevée, la société était nivelée, les classes dites supérieures avaient perdu toute leur influence; la puissance et l'originalité n'étaient plus en elles; peu importaient leurs mœurs, leurs intrigues, leurs débauches! pour la littérature, il n'y avait plus rien à puiser dans la vie de ces classes décrépites, descendues toutes sous le niveau commun d'une existence bourgeoise peu faite, comme on sait, pour inspirer la poésie.

C'est alors que se fit sentir le besoin de revivre dans le passé, dans le moyen âge, au milieu d'une civilisation pittoresque, pleine de mouvement et d'agitations belliqueuses, avec des races au langage énergique, au costume pittoresque; on voulut surtout s'échapper des salons, et contempler l'homme sous le soleil, dans les plaines, sur les lacs, les fleuves et les montagnes; on voulut se trouver face à face avec la nature, la nature sauvage ou champêtre, la nature qui rappelle le cœur aux émotions vraies, naïves, généreuses, sublimes!

Digitized by Google

Telle fut l'inspiration de Rousseau et de Bernardin-de-Saint-Pierre, puis celle de Chateaubriand, de madame de Staël et de l'Allemagne.

Les romans de Walter-Scott et de Cooper sont l'expression la plus large de cet entraînement de l'homme vers la nature.

Toutes les passions, toute la vie de leurs personnages, tous les mouvemens des populations qu'ils représentent sont en harmonie avec le pays qu'ils habitent; une situation dramatique, un combat, une scène d'amour rappellent toujours à votre souvenir un site poétique, une plaine, une vallée, un rocher que vous n'oublierez plus.

Il y a dans cette littérature toute une poésie nouvelle et le germe d'une poésie encore plus féconde et plus inspirée. Mais, comme je le disais en commençant, un genre de littérature n'a qu'une époque, et le roman historique de Scott et de Cooper paraît épuisé dans ces deux grands poètes. Nous avons parlé du *Bravo*, faible étincelle échappée au génie de Cooper, nous sommes obligés d'annoncer aujourd'hui deux nouvelles productions de Walter-Scott, plus faibles encore, signe déplorable d'épuisement et de stérilité.

Le sujet de *Robert de Paris* est pris dans l'histoire de la première croisade, celle qui a été chantée par le Tasse. Les croisés, commandés par Godefroy de Bouillon, arrivent à Constantinople; l'empereur Alexis Comnène reçoit les hommages de l'armée chrétienne; mais, au moment où il descend de son trône pour aller au-devant d'un chevalier qu'il veut honorer par cette marque de distinction particulière, passe un seigneur franc, tout bardé de fer, qui s'assied insolemment sur le trône vide de l'empereur. Ce seigneur est le comte Robert de Paris.

Alexis, prince astucieux et craintif, refuse de se venger de la bravade de Robert et parvient à l'attirer à la cour. Là, le comte éprouve une suite d'aventures insignifiantes; il est jeté dans un cachot, attaqué par un tigre qu'il assomme, puis par un orang-outang qu'il poignarde, et délivré enfin par un Saxon, soldat du corps des Varangiens. Avec Robert de Paris est venue à la croisade la comtesse Brenhilda, armée de pied en cap, comme son illustre époux, célèbre par ses exploits et sa beauté; cette mâle beauté a séduit le César lâche et efféminé de la cour d'Alexis, Nicéphore Brienne. La comtesse est attirée dans les jardins d'un philosophe-magicien, Agélastès, qui conspire avec le César pour enlever Brenhilda à Robert; mais la comtesse sait résister à toutes les tentatives

Digitized by Google

de Nicéphore, et finit par le défier en champ clos, promettant d'appartenir au César, si elle est vaincue. Le jour du combat arrive, mais ni le César, ni la comtesse ne paraissent; celle-ci est retenue dans les jardins du philosophe, Nicéphore est arrêté dans le palais d'Alexis, accusé de conspiration contre la personne sacrée de l'empereur. Dans l'arène se présentent Robert de Paris et le soldat Hereward. Ce personnage est un des principaux héros du roman. Il paraît dans toutes les intrigues, au milieu de tous les partis; il est le guide et le sauveur de Robert dans Constantinople; mais, en fidèle Varangien, il soutient la cause du César, gendre d'Alexis, et s'offre pour répondre au défi du comte: il est vaincu et épargné par Robert; pour récompense de son dévoûment, Alexis lui permet de retourner dans son pays, en Angleterre.

A toute cette action très-embrouillée, bizarre, souvent insignifiante, se mêle une intrigue politique qui menace la vie de l'empereur; mais celui-ci parvient à jouer tous ses ennemis et leur pardonne.

Il est impossible de rien trouver de plus ennuyeux que la lecture de ce roman. Tous les caractères sont manqués, ou plutôt les personnages n'en ont pas; la narration est longue et diffuse. Là, comme Cooper dans le *Bravo*, Walter-Scott est entièrement dépaysé : aussi ne trouve-t-il pas une seule inspiration, pas un mouvement pathétique, pas une scène passionnée.

Ce livre témoigne d'autant plus de l'état d'épuisement de Walter-Scott, que le sujet était beau et prêtait à des développemens pleins de poésie et de dramatique. C'était un spectacle étrange, fertile en contrastes piquans, que celui de cette cour du Bas-Empire, débauchée, efféminée, perdue dans les détails minutieux de l'étiquette, et celui de ces hommes nouveaux, couverts de fer, intrépides, d'une foi active qui ne se perd pas dans le bavardage et les disputes de mots. D'un côté, tout cet empire d'Orient qui s'en va, qui expire de langueur, incapable de porter une armure, obligé de soudoyer les barbares pour se défendre, et de l'autre, l'Occident tout entier qui déborde, le monde nouveau qui se précipite sur le monde ancien, une civilisation nouvelle, sauvage encore, qui pénètre au milieu de cette civilisation décrépite, tombée en quenouille.

Dans *Richard en Palestine*, Walter-Scott s'était déjà transporté à

Digitized by Google

l'époque des croisades; mais avec quelle grandeur, quelle puissance de génie! Le comte *Robert* n'est que la parodie de *Richard*, si brave, si impétueux, et bon cependant comme tous les braves.

Je passe au *Château périlleux*. Ce roman est encore un épisode de la longue guerre acharnée des Écossais et des Anglais. Le château de Douglas est gardé par une garnison anglaise, commandée par sir John Walton; depuis plusieurs mois, ce chevalier défend la place contre les attaques des Écossais. Walton met d'autant plus d'ardeur dans cette défense, que la main d'une parente du roi d'Angleterre est promise à celui qui saura conserver le château. La princesse, à ce qu'il paraît, est pressée d'appartenir au gouverneur, car nous la trouvons aux environs du château, déguisée en pélerin et accompagnée d'un ménestrel. Elle veut s'assurer par elle-même du courage de son amant. Retirée dans un monastère, elle observe tous ses mouvemens; mais Walton conçoit des soupçons sur la présence de ce jeune moine et veut le faire arrêter. Lady Augusta se sauve; elle est prise par Douglas, qui propose de rendre à Walton sa maîtresse, à condition qu'il rendra le château. Le gouverneur refuse, mais il n'en perd pas moins le château. Sir Walton, ayant été vaincu dans une attaque imprévue des Écossais, au milieu de l'église de Douglas, est condamné à quitter la place. Le roman affirme que le gouverneur n'a pas été blâmé par le roi d'Angleterre, et qu'il a sauvé son honneur, mais il ne fait pas connaître s'il a épousé lady Augusta.

Il n'y a rien à dire d'un pareil livre, si ce n'est que Walter-Scott paraît l'avoir écrit en dormant. Les personnages n'ont aucune originalité, aucune passion forte et dramatique. Dans les descriptions, plus de cette poésie de la nature, de cet amour de la terre d'Écosse qui donne tant de charme à ses créations.

Ces deux romans sont le dernier souffle du *vieillard*, comme dit Walter-Scott, à la fin du *Château périlleux*. Dans ce post-scriptum, le sublime conteur fait ses adieux au public et lui annonce son départ pour l'Italie; nous adressons aussi au génie du poète romancier un dernier adieu, mais un adieu d'admiration et de reconnaissance.

Toute la chaleur et la poésie du soleil de Naples ne pourront raviver la source épuisée de ces histoires de Clans qui nous ont tant charmés dans nos mauvais jours de sécheresse, d'ennui et de désenchantement.

Digitized by Google

A son retour, Walter-Scott doit se rencontrer avec Gœthe; ces deux grands vieillards auront de beaux souvenirs à se redire; ainsi est éteint aujourd'hui le génie des trois poètes créateurs de la poésie moderne, lord Byron, Walter-Scott, Gœthe; les chants ont cessé; nous n'entendrons plus que l'écho affaibli de leur voix, retentissement mélodieux encore chez Lamartine et Hugo. Méditons aujourd'hui avec recueillement ces grands poètes, et cherchons encore dans leurs inspirations l'inspiration d'une poésie nouvelle.

A. St-Ch....

221. — *La vieille Fronde* (1648); par *Henri* Martin. Paris, 1832; publication de Charles Lemesle, chez madame veuve Charles Béchet, quai des Augustins, n° 59. In 8° de XI-364 pages, avec une vignette de Tony Johannot; prix, 7 fr. 50 c.

M. Henri Martin a voulu traduire en scènes dramatiques une époque de notre histoire; et il a été heureux dans le choix de son sujet. La vieille fronde! y a-t-il rien de plus animé, de plus piquant? et les Mémoires du cardinal de Retz, quelle source inépuisable? Les caractères se pressent sous le pinceau de l'artiste; d'un côté Anne d'Autriche, Mazarin et cette cour corrompue, tremblans, souples à l'heure du danger; arrogans, hautains, lorsqu'ils croient n'avoir plus rien à craindre: de l'autre le coadjuteur et son génie, le président Molé et son flegme imperturbable, les conseillers Broussel, Quatresous, etc., et leur parole brève et tranchante..... Que d'agitations! que d'événemens! que d'intérêts mis en jeu! Certes, il est impossible de ne pas voir dans les troubles de la fronde un des prologues du grand drame qui se déroule encore devant nous. A travers le chaos de passions qui se heurtent durant cette tempête de quatre années, il est facile de démêler et de suivre le progrès de l'esprit national et des doctrines politiques.

Le peuple commençait à compter pour quelque chose; des voix courageuses proclamaient au sein du parlement de Paris les grands principes de la liberté individuelle, du vote libre de l'impôt, de l'abolition des monopoles; de nobles tentatives, quelquefois couronnées de succès, étaient faites pour imposer de sages limites à la puissance des rois.

On ne peut dire au reste que la fronde du parlement, ce court moment de régénération politique, qui brilla vers le milieu du dix-septième

Digitized by Google

siècle, soit restée sans résultat; le mouvement qui amena la déclaration du 24 octobre 1648 était un jalon jeté sur la route de la liberté.

M. Henri Martin, après avoir esquissé dans son introduction la situation de la France après la mort de Richelieu, commence son action au coup d'état qui suivit la bataille de Lens, et la termine à l'arrêt de proscription lancé contre Mazarin et au siége de Paris. Il était inutile de faire des frais d'imagination pour traiter un sujet si dramatique par lui-même; aussi l'auteur s'est-il contenté de grouper autour de ses caractères historiques quelques figures secondaires qui ne manquent pas d'originalité, mais qui n'ajoutent rien au tableau. A part quelques négligences de style, M. Martin écrit facilement et bien; son ouvrage est comme une ébauche légère qui nous promettrait un peintre de plus, mais qui indiquerait une main encore peu exercée; nous l'encouragerons donc à persévérer dans la carrière où il vient d'entrer avec distinction, et à continuer des travaux littéraires aussi dignes d'intérêt.

Σ.

222. — *L'Assassinat*, scènes méridionales de 1815; par Méry. Paris, 1832; Urbain Canel et Adolphe Guyot. In-8° de 336 pages; prix, 7 francs.

De notre tems les idées naissent, passent et se succèdent avec une rapidité que l'esprit le plus actif a peine à suivre. Nous avons abdiqué toutes vieilles croyances politiques, littéraires, religieuses; et la société est en travail de complète rénovation : paroxisme fiévreux d'incertitude et d'essai, qui use, avec une infatigable persistance de destruction, les monumens inachevés et fragiles qu'élèvent, dans la nuit et sans but, des mains mal assurées. On est pressé de jouir abondamment du présent, quand on n'a plus foi dans l'avenir. Pourquoi les artistes perdraient-ils des années à méditer de grandes choses, lorsque le monde roule si vite auprès d'eux; et, changeant chaque jour de soleil, ne doit plus s'incliner demain devant l'astre qui les inspire aujourd'hui? Aussi, dans ce siècle mobile et remuant, cherchez quelles sont, en général, pour les arts, les productions les plus goûtées : à peu d'exceptions près, des ébauches seulement. Ce fait général explique, je crois, l'empressement avec lequel des écrivains, doués d'ailleurs de beaucoup de talent, se sont portés vers un genre que l'indécision de ses formes rendait aussi commode à leur paresse que propre à satis-

Digitized by Google

faire les désirs variables de notre inconstance. Pour le drame ou pour le roman ordinaire, il ne suffit pas de jeter encore brute, à des lecteurs ou des spectateurs que l'appareil du titre a rendus difficiles, une conception qui vient d'éclore. Voyez : il faut d'abord l'agencer avec étude, harmoniser ses proportions, distribuer savamment l'intérêt, polir et lustrer les détails. Quel long travail ! et le public est là, impatient, qui prête pour quelques minutes une oreille attentive : on perdra l'occasion de ses bonnes grâces, si l'on ne se hâte de les captiver. Vite, à l'œuvre ; et l'on délaie, en vingt ou trente scènes dialoguées, quelque donnée de l'histoire, quelque fiction romanesque, drame bâtard sans perspective, sans costume et sans illusions, informe roman où manquent le charme des développemens, le prestige des descriptions et des récits. Tout y est superficiellement effleuré : mœurs, caractères, passion, intrigue, style : rien n'est approfondi, rien n'est terminé ; point de relief, point d'harmonie. C'est une vieille comparaison : on a gravé sur la cire, avec un léger crayon, des traits qui la creusent à peine ; vient le tems, et facilement il efface tout, pour livrer le même canevas, prêt toujours à recevoir et à perdre tour à tour ces molles empreintes, aux favoris successifs de la vogue.

M. Méry peut sans doute prétendre à des succès plus durables ; aussi je ne crois pas que sa gloire soit fortement intéressée aux destinées de son nouvel ouvrage : *l'Assassinat* est une esquisse qui appartient à l'école que les scènes historiques de M. Ludovic Vitet ont mise à la mode. M. Méry nous y montre l'un des coins les moins éclaircis jusqu'à présent du tableau qu'ont offert les réactions impures de 1815. Mais sa palette, d'ordinaire si riche et si vivante, ne lui a point, cette fois, fourni les teintes vigoureuses que réclamait le sujet. Ce que je préfère, dans ce volume, c'est l'introduction, simple narré des faits dont l'auteur fut le témoin oculaire, lucide exposé des observations locales que sa mémoire et sa pénétration lui ont fournies sur les causes intimes de cette éphémère terreur, résumé succinct des traits principaux de son drame. Cette trentaine de pages forme un morceau, sinon très-neuf, du moins curieux, d'histoire et de mœurs contemporaines. L'écrivain y signale avec sagacité la pernicieuse influence de ces commérages de parti qui, descendant des sommités, propagent de proche en proche la calomnie jusqu'à ce qu'elle ait pris racine dans les

Digitized by Google

cerveaux ignorans, opiniâtres et ardens, où la haine fermente sourdement avec le désir de la vengeance, et n'éclate enfin, au dehors, que par les excès de la plus délirante cruauté. Puis il fait justice de la lâcheté de ces nobles et de ces prêtres, hardis à attiser dans l'ombre, au nom du trône et de l'autel, les mauvaises passions qu'ils n'osent, au jour du danger, ni diriger ni retenir. Il dévoile enfin ce singulier travers des fanfarons de meurtre, pour qui les prouesses sanglantes de 1815 furent long-tems un objet de parade dont ils s'affublaient volontiers dans leurs vanteries de café. Aperçus ingénieux et vrais qu'il essaie ensuite péniblement à personnifier sous des noms supposés. Pour achever de refroidir cette terne idéalisation, une pudeur de patriotisme, fort respectable d'ailleurs, lui a suggéré une précaution maladroite. M. Méry n'a point fait de son assassin un enfant de la Provence, il l'appelle *l'Étranger*. Maure, Génois, Catalan, Grec, Sicilien ou Calabrais, on ne sait; et sa physionomie reste aussi indécise que sa véritable patrie.

Ce qui est remarquable, dans une œuvre échappée à la plume du collaborateur de Barthélemy, c'est l'absence de poésie, le maigre prosaïsme de la conception et du coloris. On représentait il y a plusieurs mois, sur les théâtres du boulevard, un mélodrame intitulé *la Mort du maréchal Brune*, où quelque chose de semblable. Un acteur, Jemma, je crois, prêtait à Trestaillons sa taille élevée et des traits énergiquement grimés. Vraiment, son feutre drapé d'un mouchoir blanc, sa veste de velours, fantastiquement ornée de boutons à têtes brillantes, son accent méridional et passionné, ses gestes vifs, brusques et menaçans en présence du calme héroïque de la victime, faisaient mieux comprendre ce qu'il peut y avoir eu de pittoresque et de caractéristique dans ce hideux épisode des mœurs du midi. A. J.

223. — *Jean Cavalier*, ou les Camisards et les Cadets de la Croix; roman historique, par *Hernand* Roswalde. Paris, 1831; Lecointe et Pougin, quai de Augustins, n° 49; et Ricard-Farrat, rue Baillif, n° 10. 6 vol. in-12; prix, 15 fr.

La guerre des Cévennes a, depuis quelques années, inspiré les romanciers. Outre le chef-d'œuvre malheureusement incomplet de Louis Tieck, un autre écrivain allemand, F. Seybold, a traité le même sujet. Nous avons en France *la Protestante* et *le Camisard;* il a aussi paru à Londres un roman sous ce dernier titre.

Digitized by Google

Ce fut vers la fin du règne de Louis XIV qu'éclatèrent dans le midi de la France, et particulièrement dans les Cévennes, les troubles auxquels on a donné le nom de *camisades*. Les habitans de ce pays, désignés pendant cette guerre par le surnom de *Camisards*, qu'ils avaient pris ou qu'on leur avait donné, se levèrent en masse, et résistèrent avec constance dans leurs montagnes aux dragons et aux généraux du *grand roi*. Les mémoires et les histoires du tems ont raconté diversement, et ont envisagé sous des faces dissemblables cette émeute religieuse et les causes principales qui la firent naître. Dans ces protestans, enlevés à leurs familles et à leur patrie, privés de leur culte par la révocation du célèbre édit de Nantes, persécutés dans leur foi, exaspérés par leur désespoir, et réclamant héroïquement, par tous les moyens au pouvoir de l'homme, la liberté de conscience et l'exercice indépendant de leurs pratiques religieuses, les historiens du parti catholique (et ce furent pour la plupart des prêtres et des soldats) ne voulurent voir que des misérables fanatiques et des révoltés audacieux que l'on eut raison de réduire au silence par la force des armes. Ils l'écrivirent dans leurs mémoires, et l'*Encyclopédie*, vers la fin du dernier siècle, enregistra cette opinion dans ces colonnes, y ajoutant par forme de conclusion, « Qu'ils furent soumis, grâce au courage et à l'intrépidité du maréchal de Villars. » De leur côté, les protestans rejettent tout le blâme et l'odieux de cette guerre sur les catholiques, qu'ils appellent des bourreaux, et dont ils détaillent à plaisir les atrocités et les perfidies.

Au milieu de ce conflit d'opinions diverses se heurtant l'une l'autre, un jeune homme se présente aujourd'hui dans l'intention, louable assurément, de jeter enfin quelque jour sur ces déplorables événemens, sur cette guerre civile, causée il y a plus d'un siècle par le fanatisme et l'intolérance, dans un coin de la France; il veut à son tour retracer d'une manière plus vraie et plus fidèle l'histoire de cette escarmouche, faire mieux connaître cette secte religieuse avec ses femmes prophétesses, ses prédicans inspirés, ses mœurs et ses habitudes de guerre et de religion; en un mot, il tente, pour les protestans des Cévennes, ce que Walter-Scott et Cooper ont fait avec succès pour les puritains d'Ecosse et d'Amérique. L'entreprise était hardie pour un début, elle offrait une foule d'obstacles que l'auteur n'a peut-être pas toujours surmontés entièrement, mais où il a fait plus

Digitized by Google

d'une fois preuve de talent et d'habileté : sa chronique, empruntée à des récits originaux et puisée dans des mémoires manuscrits en sa possession, offre souvent de l'intérêt; le caractère de son héros, Jean Cavalier, est assez bien soutenu : ce chef de parti, après avoir fait la guerre contre les troupes du roi et l'intendant de la province, traite d'égal à égal avec le maréchal de Villars, et demande pour les siens la liberté de conscience : ici le roman se termine sans dire s'il obtint les conditions qu'il réclamait, et quelques pages plus loin, dans une note, l'auteur nous parle d'un étranger abordant dans une île voisine de l'Angletterre où il reçoit l'hospitalité d'un vieillard et de sa famille. Or ce vieillard n'est autre que Jean Cavalier lui-même, le chef des Camisards, qui confie à l'étranger un manuscrit d'où cette histoire est tirée.

Ch—s M.

224. — *L'écuyer Dauberon*, ou l'Oratoire de Bon-Secours; par M^me^ *Mélanie* Waldor; orné de gravures et de vignettes de MM. *Johannot* et *Gigoux*. Paris, 1832; Moutardier. In-8° de 404 pages; prix, 8 francs.

Il y a vingt ans, trois ou quatre libraires exploitaient incognito le modeste commerce des romans. La France avait alors autre chose à songer; et l'aigle de Napoléon, entraînant dans son vol prestigieux tout ce que la patrie comptait de cœurs avides de gloire et d'action, laissait à peine aux salons de Paris quelques imaginations timorées, qui mesuraient au mesquin compas de l'abbé Delille une poésie sans grandeur et la versification la plus froidement symétrique que docteur en prosodie ait jamais enseignée. Pigault-Lebrun tenait alors le sceptre d'un genre où peu de rivaux s'exerçaient avec lui : athée de mauvais ton, moraliste bavard, dont les saillies bouffonnes et déréglées s'harmonisaient merveilleusement avec la philosophie du bivouac ou les délices d'un armistice. Son école s'est perpétuée jusqu'à nous, et quelque collégien, qui préfère à Tite-Live Victor Ducange et Paul de Kock à Cicéron, pourrait vous énumérer ses chefs-d'œuvre nouveaux; mais l'astre de *M. Botte* s'est éclipsé dans la foule des constellations dont s'enorgueillit le règne des derniers Bourbons. Le canon de Montmartre et de Waterloo dissipa tristement les vaines fumées de gloire dont nous enivrait le génie du grand capitaine; une phase de travail philosophique et littéraire succéda à cette phase brillante de guerres et de conquêtes. La jeunesse

Digitized by Google

se précipita dans la carrière de l'étude comme elle avait couru précédemment aux champs de bataille; et les bulletins de la grande armée furent remplacés par le feuilleton des *Débats* et les romantiques colonnes du *Globe*. Le roman, qu'*Adolphe*, *Corine* et *René* avaient à peine sauvé du mépris des hommes de goût, fut réhabilité : Walter-Scott, Cooper et Victor Hugo se hasardèrent, d'abord sous la modeste livrée des in-douze de M. Gosselin, à braver la répugnance des lecteurs; ils réussirent, et tant est qu'aujourd'hui le roman, industrie lucrative des éditeurs et des auteurs, étale pompeusement ses titres gothiques, fantastiques, historiques et galans sur le large frontispice du grand in-octavo.

Tout ce préambule pour en venir à parler de la décoration extérieure du livre que nous annonçons. Qu'une seule observation nous soit encore permise : Dans une littérature moins d'inspiration individuelle que d'impulsion extérieure, chez des hommes qui écrivent pour écrire, avec leur esprit plus souvent qu'avec le cœur et la conscience, doit-on s'étonner que ces efforts factices aboutissent fréquemment à la prétention dans les formes comme à l'affectation dans le fonds. Voyez, ce défaut se trahit jusque dans l'exécution matérielle de nos livres : titres illisibles à force d'étrangeté dans les caractères égyptiens, tudesques et chinois que l'art du fondeur s'applique à varier sans cesse; vignettes à fantasmagoriques effets où l'originalité s'efface à force d'être mystérieusement obscure; longues pages blanches à la fin des chapitres qui fatiguent le doigt pendant que la pensée se distrait : toujours une vaniteuse prétention à sortir des voies communes. Une femme ne peut se dispenser de satisfaire aux exigences de la mode, et l'auteur de *l'Écuyer Dauberon* est toute excusée d'avoir, pour lui obéir, accueilli les déplaisantes gravures où son roman est traduit en logogryphes. En cela son éditeur seul nous semble responsable et répréhensible. Quant à madame Waldor, passons enfin à l'ouvrage lui-même.

Alide, c'est l'héroïne du texte comme des vignettes. Elle vit solitaire et rêveuse dans l'enceinte féodale du château de Grigny, situé (je l'apprends au second chapitre, et n'ai point le tems de vérifier sur la carte) dans les environs de Fontainebleau. Son amant c'est Xavier, capitaine des gardes, qui chevauche de Melun à Fontainebleau, de Fontainebleau à Grigny, sur Ralph, noble coursier à la crinière ondoyante, aux

Digitized by Google

jambes menues et nerveuses. Leur amour s'est électriquement allumé un soir, le premier de leur connaissance, devant un grand livre où Xavier dépose l'ingénieuse déclaration de ses sentimens dans un vers de douze pieds, intercalé entre deux rimes du Cid, le Cid de Pierre Corneille. Par grand dommage vient à la traverse une courtisanne, Gertrude Rimbault, Françoise Givry, comtesse de Montjoie : une trinité de noms pour la même personne. Gertrude est coquette, fausse et cupide, courtisane sans passions, sans libertinage, sans gaîté, sans philosophie; je préfère Marion de Lorme ou Ninon, ses contemporaines. L'amour-propre du pauvre Xavier est facilement la dupe des artifices de cette éhontée maîtresse, et le malheureux se laisse prendre aux feux follets d'une feinte passion, qui l'attirent d'erreur en erreur jusqu'à l'abîme qui doit l'engloutir. Lugubre dénoûment ! Le convoi d'Alide vient croiser la voiture de noces où se pavane la honteuse fiancée de l'écuyer : rappelant celui-ci à la conscience de ses torts, ce fatal incident le frappe de mort tragique, et réalise ainsi la devise des deux amans : *Unis malgré tout.* La moralité, la voici : « C'est grande pitié que la faiblesse chez les hommes ! Cela peut conduire à toutes les fautes, à tous les ridicules, à tous les crimes. » Cette sentence sort de la bouche de Louis XIII; car j'allais oublier de dire que ces événemens se passent de son tems, en 164... et presque dans sa cour. Qu'importe, après tout ? Substituez aux noms presque gothiques de Berthe, Alix, Robert, Gertrude, des noms d'un goût moderne; mettez un cachemire à la courtisane, une robe d'Herbault sur la taille élégante de la demoiselle de Vermanteaux; remplacez le Juif, diseur de bonne aventure, par mademoiselle Lenormand ou quelque sybille de la Cité; rétablissez dans certaines phrases les monosyllabes omis à dessein pour donner une date au dialogue, et vous aurez une histoire de 1832, avec des acteurs assez imparfaitement caractérisés, des passions faiblement approfondies, mais où la touche gracieuse, délicate et fine d'une femme a laissé son empreinte dans quelques scènes de coquetterie féminine et de douce sentimentalité. Des vers agréables, épars dans les recueils des dernières années, ont mérité à madame Waldor une place dans la cour poétique où siégent mesdames Delphine Gay, Desbordes-Valmore et Amable Tastu. Son roman, s'il nous est permis d'être francs, n'aurait point suffi pour lui en ouvrir l'entrée; pourtant nous sommes loin de prétendre qu'il puisse l'en exclure. A. J.

Digitized by Google

225. — *Les Rebelles sous Charles V,* par M. le vicomte D'ARLINCOURT. Paris, 1832; librairie encyclopédique, rue des Saint-Pères, n° 26. Trois vol. in-8°, ensemble de 1042 pages; prix, 21 francs.

On a mis en vente il y a peu de jours le nouveau roman de M. d'Arlincourt, et déjà la seconde édition va paraître. Nous nous bornons aujourd'hui à constater le rapide succès de ce livre, nous réservant de l'analyser dans notre prochain cahier.

226. — *Le Manuscrit vert;* par *Gustave* DROUINEAU. Paris, 1832; Charles Gosselin, rue Saint-Germain-des-Prés, n° 9. Deux vol. in-8° de 383-367 pages; prix, 15 fr.

Le christianisme commence à être de mode; la morale est de bon ton, et se porte, cet hiver, dans les salons; en théorie, bien entendu, la pratique serait ridicule et de mauvais goût, ce serait à se faire montrer. On a tant besoin d'être quelque chose, de sentir quelque chose, que, dans ce vide d'existence, ce néant de croyances, on est pris secrètement d'une vague inquiétude, comme si toutes choses allaient soudainement finir; on ne voit, en avant, que ténèbres, et l'on craint que ce ne soit une nuit flottante à la surface d'un abîme, et alors on se rejette en arrière et on se rattache nerveusement à quelques poignées d'un gazon flétri que l'humanité, en avançant, a déjà foulé sous ses pas. On en est venu à sentir le dégoûtant égoïsme qui s'exhale de ce matérialisme rationnel si proné par certains philosophes, si pratiqué par certains politiques, et la réaction commence. Chacun plante sa bannière, et le mot religion commence à ne plus faire rire les esprits forts. Les uns, descendus aux derniers degrés d'aveuglement, partent de l'unité pour affirmer que tout est bien, et réhabilitant ce que flétrissait la morale du passé, légitiment toute passion et donnent sanction aux vices les plus dégoûtans et aux plus honteuses turpitudes.

D'autres veulent encore le christianisme pour l'avenir, mais refait tout à neuf; et l'on se dispute sur la façon du nouvel habit : est-ce avec le pape, successeur légitime de Saint-Pierre? mais on ne croit plus à la légitimité; est-ce avec une armée spirituelle de prêtres et d'évêques? mais le seul nom de prêtre est une condamnation; est-ce avec un paradis mystique, peuplé d'ames angéliques? mais on ne comprend guère la communication et l'existence des esprits sans le secours d'une manifestation matérielle.

Digitized by Google

Il en est enfin qui veulent la science, rien que la science; pour toute religion la mécanique et la physique, qui doivent permettre au législateur de calculer à l'avance les mouvemens des hommes, et de tracer les orbites de ces satellites d'espèce nouvelle, enchaînés à la surface de la planète régulatrice.

Mais nous disons, nous, qu'une religion n'est pas chose qu'un rêveur improvise ou qu'un manipulateur raccommode; lorsque l'humanité a dépassé la croyance qui suffisait à ses pères, et qu'elle l'a brisée avec les élémens informes des vérités nouvelles que ses grands hommes ont conquises, il faut de longs travaux et de sérieuses méditations pour arriver à coordonner tous ces fragmens désunis de l'édifice nouveau, et concilier à la fois l'héritage impérissable de la religion déchue et les dons nouveaux de la philosophie victorieuse.

M. Drouineau, effrayé du ravage du matérialisme en action, et conduit par le noble désir de jeter, au milieu du tumulte, un cri de morale, se présente au milieu de l'arène, son *Manuscrit vert* à la main; il veut, pour tout enseignement, peindre l'anarchie religieuse de la société avec ses couleurs réelles, ses peintures vivantes; il met en présence les divers systèmes qui se partagent les hommes de nos jours, égoïsme et dévoûment, épicurisme et christianisme, doctrinarisme et patriotisme, amour de salon et amour de l'ame. Au reste, la façon du livre n'est pas heureuse : c'est une espèce de traité de philosophie assez gauchement drapé en forme de roman. « Les habitans du Mexique, dit madame de Staël, portent chacun, en passant sur le grand chemin, une pierre à la grande pyramide qu'ils élèvent au milieu de la contrée. Nul ne lui donnera son nom, mais tous auront contribué à ce monument, qui doit survivre à tous ». C'est là l'épigraphe que M. Drouineau a choisie; et, se conformant en vrai croyant à l'habitude mexicaine, il a dégrossi sa petite pierre, et est venu la lancer au milieu de l'énorme entassement de la librairie moderne.

Il y a affaire de conscience à rendre justice à la bonne intention de l'auteur, qui a tenté de repousser, par un mouvement de cœur, ces théories arides et flétrissantes qui pèsent sur la société comme un nuage; les livres immoraux se pressent avec une telle impudeur, qu'il y a quelque mérite à essayer un livre moral, lors même qu'il devrait être ennuyeux comme une tragédie d'académicien ou un sermon de séminariste. Pour-

Digitized by Google

quoi l'auteur n'a-t-il pas mieux atteint son but? C'est un regret, non un reproche.

Le roman en question nous peint les tribulations d'un honnête jeune homme au milieu de cette impertinente société qui occupe les sommités de l'échelle du luxe et du bon ton. M. de Flavigny le père, qui avait acquis la sagesse au prix d'une longue expérience, laisse en mourant, à son fils unique, pour tout héritage, un excellent livre qui se nomme *le Manuscrit vert,* à cause de sa reliure, qui se trouve être faite d'un maroquin de cette couleur; ce livre renferme, d'après le peu que j'en ai vu, une foule de conseils de morale fort sages et fort sensés; on doit assurément regretter qu'un recueil aussi précieux soit resté manuscrit, et que M. Drouineau, qui en a eu connaissance, n'ait pas jugé convenable d'en publier au moins quelques extraits et sentences choisies. Quoi qu'il en soit, *le Manuscrit vert* joue dans le cours du roman un fort grand rôle, car c'est grâce à son inflexible sévérité que M. de Flavigny se décide à refuser les avances d'une jeune personne, fort accomplie sous tous les rapports, mais dont il trouve l'éducation religieuse trop peu développée. La demoiselle en épouse un autre, espérant trouver notre jeune héritier moins délicat après le mariage; mais hélas! elle ne connaît pas le talisman de maroquin, et son entraînante séduction vient tomber comme une caresse impuissante devant un certain chapitre du manuscrit qui paraît avoir été rudement frappé. De l'amour outragé à la colère, de la colère à la vengeance, il y a un enchaînement d'usage en tous romans, pour nouer l'intrigue et activer le mouvement. *Indè mali labès,* de là tous les maux qui viennent tour à tour assaillir l'infortuné jeune homme; de façon que si l'on faisait, ce que je ne soupçonne guère, quelque réimpression de ce livre en province, l'amplificateur du titre pourrait fort bien écrire: *le Manuscrit vert, ou le danger de résister aux avances d'une jolie femme.*

Je ne puis terminer cet article sans m'étonner qu'on puisse penser qu'il est de notre âge de venir tenter des scènes à effet, en mettant en avant ce grand mot si sonore de régicide. En vérité ce livre en représente un, mais un des plus terribles, un de ces monstres à figure humaine que la restauration avait élus pour en faire ses croquemitaines; quant au nom de ce formidable personnage, il m'est impossible de le dire, car dans tout le cours du roman il n'est prononcé qu'une

Digitized by Google

seule fois, dans une soirée toute sombre, mais à l'oreille du héros, sous le sceau du secret, et si bas, que personne ne l'a entendu, de sorte que notre régicide demeure un régicide anonyme.

Que M. Drouineau soit encore sous l'influence de ses souvenirs d'enfance pour tout ce qui est relatif à l'histoire des ogres en appétit de chair fraîche, assurément personne ne lui en fera de reproches; mais, sur mon honneur, il y a plus que de l'enfantillage à nous construire du mélodrame avec ces hommes dont l'énergique stoïcisme nous a brisé le passé et préparé l'avenir; devant eux que notre voix soit grave, car pour eux déjà la postérité commence. J. R.

227. — *Mémoires de la Société d'émulation de Cambrai.* Cambrai, 1831; Hurez. In-8°.

Il n'y a pas encore long-tems qu'il était d'un excellent ton de tourner en ridicule ce qu'on appelait l'esprit et l'érudition de province. Rien ne serait de plus mauvais goût aujourd'hui que la France, loin de relever servilement de Paris, s'efforce de multiplier les foyers de lumière. Parmi les académies des départemens, il en est peu d'aussi actives que la société d'émulation de Cambrai, à laquelle M. Le Glay semble avoir communiqué son amour pour les lettres, pour les recherches laborieuses, pour les travaux utiles et modestes. On ne connaît peut-être pas dans la capitale de la France aussi bien qu'à l'étranger tous les titres de cet écrivain à l'estime des savans. Nous avons eu plus d'une fois l'occasion de les signaler dans la *Revue Encyclopédique*, et nous en retrouvons une partie dans les Mémoires de la Société, et principalement dans le volume que nous annonçons et qui est le douzième. Le premier date de l'année 1808. Deux nouvelles de M. S. H. Berthoud, dont on vient de réunir les *Contes misanthropiques;* des pièces de vers par MM. Charles Quentin, Fidèle Delcroix, l'original M. Miel et le fécond M. A. Bignan; une dissertation de l'abbé Servois sur la transfiguration du Christ; une nouvelle méthode dactylologique, par M. Deleau jeune, figurent avantageusement à côté des travaux de M. Le Glay. Nous ne finirons pas ces lignes sans annoncer que ce dernier se propose de publier le *Chronicon cameracense* avec une traduction, comme M. de Fortia l'a fait pour Jacques de Guyse, chose peut-être moins utile que coûteuse aux lecteurs de pareils écrits.

228. — *Mémoires de la Société des bibliophiles français;* t. VI. Paris, 1831; A. F. Didot. Grand in-8°.

Digitized by Google

Au milieu des tourmentes politiques, les *bibliophiles français* ont conservé leur charte paisible avec fidélité, seulement ils y ont ajouté un article par lequel ils ont décidé qu'ils publieront à l'avenir, au lieu de recueils, des brochures séparées. Le sixième volume des Mélanges est donc le dernier. Il doit beaucoup à M. de Montmerqué, érudit selon mon cœur, si je puis m'exprimer ainsi, érudit consciencieux, sans charlatanisme, sans plagiats déguisés. Comme ce volume n'est tiré qu'à *trente exemplaires*, et qu'il est, par conséquent, une rareté dans toute la force du mot, on ne sera pas fâché d'en trouver ici la table des matières : *Li jos Adan*, par Adam de le Hale. — *Moralité de l'Enfant de perdition.* — *Le Dialogue du fol et du sage* (seizième siècle). — *Farce récréative de Tout, Chascun et Rien.*—*Notice sur quelques ouvrages singuliers, composés sur des sujets analogues.*—*Procès de Caroline Mathilde, reine de Danemark.* — *Lettres d'Étienne Baluze, de Saint-Hyacinte, de Piron, du marquis de Caraccioli, de madame de Pompadour, du comte de Ferriol, de Maupertuis, de madame Deshoulières, de Racine le fils, de Voltaire* (très-curieuses). — *Lettres jésuitiques relatives à Gresset.* DE REIFFENBERG.

229. — *Table décennale de la Revue Encyclopédique*, ou Répertoire général des matières contenues dans les quarante premiers volumes de ce recueil; publié par les soins de M. A. JULLIEN, *de Paris*, de 1819 à 1829; mise en ordre et rédigée par M. P.-A.-M. MIGER. Paris, 1831; rue des Saints-Pères, n° 26. Deux volumes in-8° de 510 et 616 pages en petit-texte; prix, 16 fr.

Cette table, qui contient près de quinze mille articles, n'a pas été seulement faite pour les possesseurs de la collection complète de la *Revue Encyclopédique;* le soin avec lequel elle a été rédigée la rend intéressante pour tous ceux qui voudront connaître les produits de l'esprit humain pendant les dix dernières années. C'est en effet un vaste magasin où sont classés, sous l'indication générale des contrées et des sciences auxquelles ils appartiennent, les faits, notions et découvertes, où sont analysées les compositions littéraires de tous les pays, de telle sorte que le lecteur le moins exercé peut facilement comparer entre elles soit les différentes nations et leurs littératures, soit les différentes branches des sciences et des arts, et apprécier leurs progrès ou leur décadence. Σ.

Digitized by Google

NOUVELLES SCIENTIFIQUES,

INDUSTRIELLES ET LITTÉRAIRES.

AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

MEXIQUE.

Mexico. — *Extrait d'une lettre écrite par un voyageur français* (25 octobre 1831). — *Difficulté des communications; Léperos; Servitude des cultivateurs; Voleurs de grands chemins; Vices des hautes classes; Passion du jeu; Pratiques religieuses; Révolutions politiques.* — Un séjour prolongé en Angleterre, les difficultés d'une navigation orageuse et d'un pénible voyage par terre, m'ont fait différer jusqu'à présent de vous écrire. A Londres, j'ai été témoin de plusieurs des émeutes dont les journaux vous ont entretenus, et j'ai pu m'assurer de l'immense distance qui sépare encore les classes inférieures de Londres et celles de Paris. On ne voyait, dans cette première ville, que filous, se poussant, abattant les chapeaux des passans (ainsi commençaient la plupart de ces affaires) et se ruant dessus : c'était, en un mot, une véritable *canaille*. Qu'il y a loin de là au peuple de juillet!.... Traversant le sud de l'Angleterre, nous allâmes nous embarquer à Falmouth; et, après avoir vu Madère, les Canaries, la Guadeloupe, nous touchâmes à Jacmel pour déposer la correspondance de Haïti. Je voulus fouler du pied cette terre qui fut française, et j'y appris avec quelle facilité s'oublient les haines nationales, surtout sous un ciel où les générations passent aussi rapidement qu'à Saint-Domingue..... Nous débarquâmes à Véra-Crux, ce tombeau de tant d'Européens, et dont le climat est plus redoutable encore pour les Mexicains de l'intérieur. Les cent lieues qui séparent cette ville de Mexico présentent plus de diffi-

Digitized by Google

cultés au voyageur que la traversée de la France au Mexique. Pour donner une idée de la nature des communications entre ces deux points, il suffira de vous dire que nos dépenses se sont élevées à *cent mille francs* environ, pour le transport des personnes (au nombre de onze) et des bagages; nous avons fait deux journées en *litière*, espèce de chaise à porteur, où deux personnes se couchent à l'aise, et que portent deux mules, une placée devant, l'autre par derrière. Enfin, après avoir séjourné à Jalapa et Puebla, etc., nous arrivâmes à Mexico. Située sous un climat délicieux, cette ville serait une des plus belles et des plus agréables du monde, si l'incurie des habitans ne laissait pas croupir l'eau dans les rues, et si celles-ci n'étaient pas infestées, jour et nuit, par 15 ou 20 mille *léperos*, qui sont les lazzaroni du pays, voleurs audacieux et cruels, pleins d'intelligence et adonnés à tous les vices. Ils fabriquent des poupées où le nu est étudié avec un talent véritable: étant eux-mêmes presque entièrement et continuellement nus, on ne doit pas s'étonner que les belles formes se gravent dans leur tête. Comme toute la partie de la population mexicaine qui n'est pas riche, leur avoir se compose d'un drap de laine, leur unique vêtement, dans lequel ils s'enveloppent le jour, privés d'ailleurs de chemise et de toute parure, et sur lequel ils dorment la nuit. Leur nourriture est celle de toutes les tribus indiennes: de l'eau, et des tourtes très-minces, qui sont pétries avec des grains de maïs, concassés sur une pierre, après avoir trempé dans de l'eau de chaux. Dès qu'ils ont travaillé quelques heures, il faut les payer, et aussitôt ils vont se griser avec du *pulque*, liqueur fournie par les *magueys*, sorte de cactus qui s'élève quelquefois jusqu'à 12 et 15 pieds de haut.

Le jeu et l'ivrognerie sont les fléaux de la population mexicaine. Aussi, dans les classes inférieures, ne rencontre-t-on qu'êtres petits, maigres et chétifs, peu ou point de vieillards. En traversant la plupart des villages, on s'aperçoit que la moitié des cabanes tombent en ruines ou restent abandonnées, preuve d'un notable décroissement dans la population, malgré la grande fécondité des femmes.

Quoique *citoyens*, les agriculteurs, tous de race indienne, sont traités à peu près comme les nègres. Les riches leur prêtent de l'argent, aussitôt converti en pulque et en eau-de-vie; puis, pour en obtenir le remboursement, ils les font marcher au travail à coups de bâton. Les mal-

Digitized by Google

heureux restent ainsi, pendant leur vie entière, sous le joug de ces dettes; et, comme la totalité des terres cultivées appartient à de grands propriétaires, leur condition est en réalité celle des serfs; car, dès qu'ils veulent passer sur une autre habitation, le propriétaire de l'*hacienda* les réclame et les retient, en s'autorisant de leur qualité de débiteurs. A peu d'exceptions près, la terre est entre les mains des *blancs;* aussi les *Indios*, les regardant comme des intrus, les volent sans scrupule et sans miséricorde. On garde de jour et de nuit les plantations de maïs.

La plupart des métis se livrent à la contrebande, puis au brigandage. Aussi est-il toujours bon de rester armé jusqu'aux dents. Sous ce rapport, le pays est dans un état déplorable. Quoiqu'un voleur de grand chemin soit d'abord fusillé, puis pendu, puis décapité, et sa tête exposée dans le lieu même où le crime a été commis, des bandes de 30 à 40 hommes vont, se promenant par le pays, délivrer leurs camarades prisonniers. Nuls sont les moyens de répression. Le mieux est de négocier avec les voleurs, qui du reste sont presque aussi lâches que cruels.

Reste la classe élevée. Chez elle, le luxe est excessif, et les coutumes sont celles de l'Espagne. D'ailleurs elle n'a conservé du caractère espagnol aucune de ses qualités; ses défauts seulement lui sont restés. Manger, jouer, fumer, dormir, telle est la vie de gens qui ont jusqu'à 100, 200 mille livres de rente et plus. Tout le monde ici fume : les dames et les jeunes personnes comme les hommes. La passion du jeu est effrénée; les enfans en contractent l'habitude dès l'âge de 6 ou 7 ans. On fait par jour cinq repas en forme, plus les fruits et les menues friandises qu'on prend dans les intervalles. Rien ne contraste avec la sobriété des pauvres (pour le manger seulement) comme la gloutonnerie des riches. Un jour, à dîner, chez un noble marquis (le gouverneur de l'état de Mexico), sa femme, au dessert, désirant du vin, trouve mon verre à moitié vide auprès d'elle, le prend et l'achève: à un autre banquet d'apparat, un de mes voisins demande du riz; vite une autre dame du même rang lui en sert de sa propre assiette, après en avoir mangé déjà une partie. Tout cela naturellement : c'est l'usage.

Dans une contrée où la famille n'est pas même organisée, où le père

Digitized by Google

est sans pouvoir, où les enfans d'abord, puis la femme, ordonnent et commandent, il est difficile qu'un gouvernement ait de la stabilité; on peut même avancer qu'il ne peut y en exister d'autre que le despotisme. Or nous sommes ici en république! dit-on. Les militaires et le clergé ont leurs *fueros*, c'est-à-dire qu'ils ne peuvent être jugés que par leurs pairs; et, comme garde national, chacun est militaire ou non, à volonté. D'autre part, avec des hommes doués des dispositions les plus heureuses, la république ne compte pas une seule *capacité*, faute des études nécessaires pour les développer. Aussi l'*aspirantisme* est-il encore plus effrayant ici qu'en Europe; car son principe n'est point l'ambition des honneurs ou des places, mais celle de l'argent, pour jouer. En ce moment, en pleine paix, le gouvernement emprunte à 5 °/o par mois : pour quels urgens besoins? On n'en sait rien. Ce qu'il y a de certain et d'avéré, c'est que les ministres courent les tripots : là ils jouent avec les premiers venus; et un seul tour de cartes y fait passer rapidement en d'autres mains des sommes de 10 à 15 mille francs. A la porte de la même maison, des mendians jouent sur les mêmes cartes la monnaie de cuivre que leur ont procurée leurs poignards.

Du reste beaucoup de religion. Chacun a son scapulaire. Un Anglais a été massacré pour ne s'être pas mis à genoux, au milieu de la rue, quand passait le viatique. Devant lui les voitures s'arrêtent et les cochers descendent de leurs siéges; même dans l'intérieur des maisons, toute occupation cesse alors pour laisser à chacun la liberté de s'agenouiller. A l'*angelus*, ou couvre-feu, les têtes se découvrent instantanément dans la rue. Presque toutes les maisons de Mexico sont la propriété des couvens. Les églises sont ornées avec une extrême richesse. Je compterais par milliers les tableaux et les statues qui en couvrent les murs. Dans le nombre sont des morceaux remarquables qui m'ont donné une haute idée de l'école espagnole, sous le rapport du dessin comme sous le rapport de la couleur.

On a ici beaucoup de goût pour la musique, avec très-peu d'instruction musicale. De nos compositeurs européens, Rossini seul est connu. mais on a, en revanche, une foule de morceaux espagnols ou mexicains d'une mélodie simple mais pleine d'originalité. La guitare est l'instrument de prédilection. Outre les danses espagnoles, j'ai vu une danse nationale, aux attitudes lascives, avec accompagnement de paroles grave-

Digitized by Google

leuses. Elle est admise partout : avec des scapulaires, on n'est pas tenu d'y regarder de si près.

Quant à la politique, j'aurais peine à rien préciser. Pedraza, élu président, selon la loi, il y a trois ans, est menacé de la peine capitale s'il rentre dans le pays. Guerrero, qui le renversa, pour usurper sa place, avec l'aide du parti populaire, a été fusillé par son vice-président Bustamente, qui gouverne actuellement ; et sa mort a donné le signal de grandes réjouissances. Aujourd'hui, le parti aristocratique domine ; mais on parle d'une révolution imminente. On va jusqu'à désigner publiquement les chefs qui en profiteront. Tout cela se fait d'ailleurs sans grande effusion de sang. On s'arrange. C'est une affaire d'argent, qui n'intéresse qu'une vingtaine de familles. La masse de la population ne sait seulement pas de quoi il s'agit, et ne s'en mêle que lorsqu'on juge à propos de lui abandonner le pillage des boutiques, comme il y a deux ans. Comment finiront ces petites guerres de condottieri politiques, dans lesquelles un homme sans talent et sans caractère n'en chasse un autre que pour lui substituer sa propre nullité? Je crains bien que le terme de tout cela ne soit une révolution de race, à l'haïtienne. Il est vrai que la population indienne est notablement diminuée : d'autre part, les blancs ne se recrutent plus d'émigrans espagnols. Quoi qu'il en soit, les Indios commencent à prendre part aux troubles politiques comme soldats. L'acharnement qu'on a montré contre Guerrero, l'un des fondateurs de l'indépendance, tenait beaucoup à sa couleur de métis.

EUROPE.

GRANDE-BRETAGNE.

Londres. — *Société pour détruire les causes de l'ignorance et de la pauvreté.* — Le 12 décembre, on a tenu au Bazar Royal une assemblée publique composée de plus de quatorze cents personnes, sous la présidence de M. G. Evans Bruce, dans laquelle on a adopté les résolutions suivantes : Dans le but de donner une éducation convenable et un emploi avantageux aux personnes qui en sont privées, dans toute l'étendue de la Grande-Bretagne, il sera formé une association d'hom-

Digitized by Google

mes appartenant à tous les rangs, sectes ou partis, qui, par leurs capitaux, par leurs talens ou par leur travail, voudront concourir à ce but. Cette association prendra le nom de *Société pour détruire les causes de l'ignorance et de la pauvreté.*

Les premières mesures pratiques dont elle s'occupera seront : 1° d'éclairer le public, au moyen d'un enseignement hebdomadaire, sur la tendance immédiate et éloignée de ses travaux; 2° d'établir des maisons d'éducation où l'on dirigera le développement moral des enfans des deux sexes, depuis le plus bas âge jusqu'à leur sortie de l'adolescence; 3° de fonder des écoles industrielles pour l'enseignement de professions variées, afin d'assurer aux jeunes élèves les moyens de se faire une existence indépendante; 4° de mettre à profit les découvertes scientifiques pour préparer la nourriture le plus sainement et le plus économiquement possible, tant pour l'entretien des membres de ces institutions que pour les personnes du dehors; 5° d'établir une bibliothèque et un salon de lecture; 6° la société recevra toutes sortes de produits, tels que provisions, vêtemens, etc., qu'elle paiera au moyen de billets de travail (*labour notes*), d'après le principe équitable d'échange de quantités égales de travail; 7° elle établira une banque qui échangera les billets de travail contre le numéraire du pays; 8° elle tâchera de présenter sur une large échelle le modèle de toutes les dispositions matérielles dont une société doit se prémunir pour faire disparaître de son sein l'ignorance, l'immoralité et la pauvreté; 9° elle cherchera à changer graduellement le système de concurrence et d'individualisme en un système rationel d'association, en donnant à la jeunesse les dispositions morales, les habitudes et les connaissances nécessaires pour vivre en communauté d'intérêt et de sentiment.

Les bâtimens connus sous le nom de *Royal London Bazar*, convenant parfaitement aux projets de la Société, elle doit s'en assurer la libre disposition pour la formation immédiate de son établissement. Elle cherchera aussi à faire l'acquisition d'un terrain, à distance convenable de la capitale, sur les bords du Regent's canal (qui passerait auprès de son établissement), afin de mettre les élèves à même de se former aux travaux de jardinage, d'agriculture et de fabrique, de profiter, sous le rapport de leur santé, du changement de séjour, comme aussi pour approvisionner l'établissement en produits végétaux et agricoles.

Digitized by Google

M. *Robert* Owen a été prié d'accepter la direction de l'établissement en qualité d'administrateur et de trésorier.

La Société sera régie par un bureau de directeurs et un comité industriel composés de trente membres chacun. Les directeurs, outre le patronage royal qu'ils chercheront à obtenir, doivent solliciter le lord chancelier d'accepter la présidence de la Société, et offrir aux autres membres du conseil, ainsi qu'à un nombre égal de membres de l'opposition, les vice-présidences. Et de plus, vu le caractère universel de la Société, dont les travaux devront profiter aux classes industrieuses de tous les pays, les ambassadeurs des puissances étrangères, résidant en Angleterre, sont également désignés pour le même titre et les mêmes fonctions. Tous les trois mois, trois rapporteurs seront choisis par leurs collègues dans le sein des comités, pour rendre un compte public et détaillé de la gestion de l'établissement.

ITALIE.

Fouilles de Pompéi. — Les fouilles de Pompéi continuent d'être heureuses. Nous avons parlé dans notre dernier cahier de la découverte de deux mosaïques d'une haute importance pour la science de l'antiquité; depuis on a fait de nouvelles conquêtes. Quatre chambres et une cuisine ont été ouvertes; on y a trouvé un nombre considérable de vases de bronze et d'ustensiles de fer, intéressans en ce qu'ils nous initient toujours plus profondément dans les usages domestiques des anciens. L'une des chambres était pleine d'amphores, dont quelques-unes sont d'une forme tout-à-fait nouvelle et jusqu'ici inconnue. Elles portent pour la plupart des inscriptions grecques ou latines écrites en noir. Plusieurs renfermaient du vin desséché qui, liquéfié avec de l'eau, conservait un goût assez fort. Des charbons et des cendres gisaient encore dans le foyer de la cuisine. Il y avait un beau piédestal de jaune antique, et une lampe de terre cuite, de la forme d'un jeune homme à genoux, tenant en main une soucoupe de sacrifice. Près de là était un squelette de femme, que l'on suppose être celui de l'esclave commise aux soins de la cuisine.

Le succès des dernières fouilles semble avoir piqué d'honneur le gouvernement napolitain; elles se poursuivent plus activement qu'elles ne

Digitized by Google

l'ont été de long-tems. Sous le règne de Murat, la reine Caroline en avait fait une chose d'amour-propre, et les objets les plus précieux furent conquis sous ses auspices. Depuis, les travaux languirent, furent même souvent suspendus, comme une grande partie des choses entreprises par la dynastie napoléonienne. Espérons, pour l'honneur des rois légitimes, que de si misérables susceptibilités ne s'élèveront plus à l'avenir entre la science et les monumens dont elle réclame l'héritage.

GRÈCE.

Détails sur la tyrannie et la mort du président Capo-d'Istrias. — Dans une lettre écrite de Smyrne, par un voyageur grec qui passait à Nauplie au moment de l'assassinat du vice-roi, se trouvent de nombreux détails sur la tyrannie de Capo-d'Istrias, et la haine qu'il avait inspirée à la plus saine partie de la nation à juste titre, si nous en croyons notre correspondant, dont nous pouvons du moins garantir la candeur et la bonne foi. Plusieurs des plus honorables patriotes, qui s'étaient fait connaître par leur dévoûment depuis le commencement de la guerre, avaient leurs maisons pour prison par ordre du souverain Russo-grec, et cela sans jugement, accusation, ou forme quelconque de justice. Ceux qui avaient versé leur sang pour l'affranchissement de la patrie, entre autres Mavromichalis, languissaient en prison; les veuves et les orphelins de ceux qui étaient morts pour la Grèce mendiaient leur pain dans les rues.

«Un jour, avant la mort de Capo-d'Istrias, écrit le voyageur, la fille de Stournaris alla lui demander l'aumône. Elle lui rappela qu'elle était fille d'un des premiers capitaines de la Grèce, veuve d'un autre qui sauta en l'air à Missolonghi; elle lui parla de son frère et de tant d'autres des siens, car c'était une famille de héros. Capo-d'Istrias a répondu que peu lui importait, et l'a mise dehors en lui disant de prendre un orgue, et de mendier au large. Quand elle nous a raconté cette réception, les larmes se séchaient d'abord sur sa paupière brûlante, puis elles ont coulé à flots, et qu'elle était belle en pleurant! Il faut savoir que c'est une de nos plus belles femmes; mais, quand, s'enflammant de plus en plus, elle a juré par les mânes de son père et de son mari, de ne pas dévorer cet affront, s'écriant que puisqu'elle n'avait

Digitized by Google

pas de frère pour la défendre, elle saurait se venger elle-même; alors elle était sublime, plus imposante, plus terrible qu'un capitaine montagnard. »

Il faut savoir que cette comparaison est ce qu'il y a de plus grand, de plus beau dans l'opinion d'un Grec montagnard comme celui dont je cite les paroles. Voici ce qu'il dit de l'assassinat du président :

« Quatre jours après mon arrivée, Mavromichalis fils et son oncle, se sont dévoués pour sauver leur pays d'un si méchant homme. Je n'ai pas encore lu de journaux, et ne sais ce qu'on dit des Grecs depuis la mort de ce misérable. Mais certes, c'est pour le bonheur de la Grèce que ce sacrifice a été fait, et il a coûté aux Grecs, qui ne voulaient pas passer pour des assassins. Gloire à la famille de Mavromichalis! Je ne puis retenir mes larmes quand je songe aux derniers mots de l'oncle de Mavromichalis, traîné sur le port et dans les fanges des rues. Μή με λαιρώνετε βρε παιδία; πηγαίνετε να ρίξετε λάμπη εἰς τὴν πόρταν τῆς ἐκκλησιας. Μορὲ, δὲν εὑρίσκεται κανενα παληκάρι, νά με φώνῃ μιᾷ πιςολία. *Ne me souillez pas, enfans, c'est à la porte de l'église qu'il faut jeter la boue. Enfans, n'y a-t-il pas parmi vous un palicare pour me tirer un coup de pistolet?*

» Il faut savoir que, pour venger son pays, lui et son neveu avaient pris leurs plus riches costumes albanais, dont le velours disparaissait sous les dorures, et que c'est à la porte de l'église qu'était tombé Capo-d'Istrias. Je l'ai vu, ce noble assassin, et, tout défiguré de coups de baïonnettes, il était encore beau et fier. J'emporte un morceau de sa foutanelle sanglante comme une sainte relique, etc.» P. D.

BELGIQUE.

Publications prochaines.—M. DE REIFFENBERG, qui a déjà essayé de revêtir de couleurs poétiques des souvenirs historiques relatifs à son pays, vient de mettre sous presse un recueil de vers, sous le titre de *Traditions nationales belges.*

—M. l'abbé DE RAM, auquel on doit la collection en deux gros volumes des synodes de Malines, se propose de donner au public un *Synodicon belgicum* complet; et, poussant même plus loin ses vues, il ne serait pas éloigné, si son entreprise prend faveur comme elle le mérite,

Digitized by Google

de s'occuper de la rédaction d'une *Belgica christiana* sur le plan de la *Gallia christiana* que tout le monde connaît, et sans laquelle il est presque impossible d'étudier l'histoire du moyen âge. Comme le zèle de M. de Ram n'a pas de bornes, il ne demande que des collaborateurs, et même que des documens pour compléter les *Acta sanctorum Belgii*, dont Ghesquière fut l'éditeur et le rédacteur principal.

FRANCE.

DÉPARTEMENS.

Association lyonnaise.

L'économie politique n'est pas seulement une science de calcul; elle est aussi une science d'observation. On ne saurait arriver à des résultats empreints d'un véritable caractère de certitude et de généralité, lorsque l'on traite des questions humaines, en considérant les hommes comme de pures abstractions mathématiques, moteurs ou producteurs sans sentiment et sans passion; ce serait étrangement méconnaître ou mépriser la dignité de l'homme, que de penser que l'on puisse ainsi disposer de sa personne, pour tel ordre ou telle nature de travail, sans tenir compte de son goût ou de son antipathie, et par la seule raison qu'il en doit résulter une plus grande somme de richesse.

C'est une économie politique bonne pour des doctrinaires égoïstes, mais dont nous ne nous soucions guères, nous, que cette économie politique, qui prétend apporter la règle définitive de l'industrie, en dressant, par la théorie de concurrence illimitée, pour le profit des consommateurs oisifs de la richesse, des producteurs d'un mécanisme perfectionné, travaillant à bas prix et d'un mouvement continu. Il s'agit de consulter, non-seulement ceux qui ont intérêt à ce que cette production de richesses atteigne son maximum, mais encore ceux pour lesquels cette question demeure indifférente, réduits comme ils le sont à la ration constante de leurs strictes nécessités, et de savoir d'eux si, pour ne pas contrarier les préceptes de la science, ils consentiront à étouffer en eux toute vie d'homme, et à s'aligner dans leurs ateliers comme des machines toujours en mouvement et toujours recommençant le même tra-

Digitized by Google

vail, ne demandant pour repos que le chômage indispensable à la réparation des fatigues, et pour nourriture que l'aliment nécessaire à l'entretien de la force. Il s'agit, en un mot, de décider si l'économie politique peut être traitée comme le serait la physique ou l'astronomie, en dehors de toute politique, et si, au contraire, elle n'est pas liée dans son essence à l'ensemble de l'organisation sociale. Parmi les immenses problèmes qui se posent par-devant nos sociétés modernes, celui-ci est un des plus vastes et des plus importans, c'est la question de vie ou de mort, le *to be or not to be* des classes prolétaires.

Certes jamais voix ne s'élèvera avec plus d'ardeur et de foi que la nôtre en faveur de la liberté des masses; mais ce grand mot de liberté a été tellement souillé par l'agiotage des spéculateurs d'industrie et de politique, que, comme celui de religion, on ne pourra bientôt plus l'employer sans commentaire : Liberté en politique, arbitraire à un parti, oppression aux autres; liberté en industrie, souveraineté d'une classe, exploitation d'une autre. Puisse cette ère de liberté, si ingénieusement préparée et ouverte par nos philosophes hommes d'état, s'interrompre pour le salut du peuple, et faire place à une ère de liberté plus réelle et moins dédaigneuse du principe d'égalité! *La liberté pour les industriels travailleurs ne peut se trouver que dans l'association;* car dans l'état de désassociation où ils vivent, on ne saurait faire à ce qu'on nomme l'industrie une seule concession de liberté, qui, à l'instant, ne retombe sur eux en une charge pesante : comme cette liberté du dimanche, conséquence forcée du libéralisme absolu, et qui, en vertu de la concurrence, se présente comme un nouvel impôt sur le travail de la classe ouvrière.

Il est donc également intéressant pour le philosophe qui poursuit la science abstraite, et pour le philantrope qui se livre au sentiment social, de constater avec soin toutes les tendances et tous les mouvemens qui signalent ce besoin instinctif des sociétés modernes de se réunir et de s'entendre sous le rapport de l'industrie, comme elles ont déjà commencé à le faire sous le rapport de la politique.

L'insurrection lyonnaise, se levant tout-à-coup avec la force et la violence d'une révolution populaire, non pour un débat de charte ou de religion, mais bien pour un débat d'économie politique, constitue, pour ceux qui voient au fond des choses, un fait plus important peut-

Digitized by Google

être, dans l'histoire moderne, que cette troisième négation de la monarchie des Bourbons, que le peuple a répétée en juillet. Le mouvement de Lyon, comme celui de Paris, faute d'idées et de principes capables de le régler et de lui continuer la vie, est retombé sans continuation et sans retentissement. Quelques jeunes hommes de ceux qui avaient guidé cette grande énergie, et qui paient aujourd'hui dans les prisons le prix de leur imprudent enthousiasme, ont entrepris de jeter les bases d'une association à la fois politique et industrielle, ayant pour but *l'amélioration des classes laborieuses*. Assurément il n'est point de but plus noble, et toute tentative pour y atteindre, lorsqu'elle est faite sans mensonge et sans charlatanisme, mérite la reconnaissance et l'éloge; mais malheureusement ce but est si haut placé dans l'échelle de l'organisation sociale, et nous, enfans du dix-neuvième siècle qui commence, nous sommes encore placés si bas, que ce n'est qu'après de longs et sérieux travaux de philosophie sociale, que nous pourrons nous unir et marcher d'ensemble et sans encombre vers la réalisation pratique de cette sainte amélioration. Les tems ne sont point mûrs encore pour ce germe d'association, et il ne poussera point autour de lui des jets hardis comme il l'eût fait plus tard; c'est aujourd'hui la saison de préparer la semence, non de la confier à la terre.

Aussi est-ce moins comme élémens d'une association destinée à grandir, que comme document propre à caractériser le mouvement moderne, et aussi comme témoignage de sympathie sincère, que nous rapportons les statuts de cette *association mutuelle*, sur les travaux de laquelle nous desirons avoir à revenir. J. R.

L'UNION, ASSOCIATION MUTUELLE.

Statuts de la Société.

L'union fait la force. Les fondateurs de la société ont fait de cet axiome la base de l'association mutuelle, dont quelques mots suffiront pour indiquer le but. Former un lien puissant qui unisse les sociétaires, créer entre eux une mutualité de services, *réunir dans un centre commun toutes les professions, toutes les industries*, pour les répartir entre tous les membres de la société, former une association mutuelle qui devienne, pour chaque membre, une assurance contre

Digitized by Google

le malheur, tel est le but que nous nous proposons, et ce but, nous sommes sûrs de l'atteindre, parce que notre association est basée sur un principe immuable, l'intérêt particulier combiné de manière à concourir au bien-être général.

Art. 1^er^. — Le nombre des membres de la société est illimité.

Art. 2. — Nul ne pourra être admis dans la société, si les trois quarts au moins des sociétaires n'y consentent. Les propositions seront faites par l'organe du président, qui ne nommera jamais le sociétaire proposant. L'admission ou le rejet ne seront décidés que par la voie du scrutin secret.

Art. 3. — Chaque nouveau membre, au moment de son admission, devra signer sur un registre *ad hoc* la profession de foi suivante :

Les distinctions établies entre les hommes *par la fortune* ou *par la naissance* ne sont rien pour moi. Tous les hommes sont frères, ils sont égaux; et cette conviction profonde me fait un devoir de n'admettre entre eux aucune différence. *Les services rendus à la société ont seuls droits à notre estime et à notre vénération.* Je sympathise avec le peuple, et je seconderai de tous mes efforts le gouvernement qui procurera à cette classe, dont je fais partie, la plus grande somme de liberté possible. Je connais toutes les obligations que m'impose le titre de membre de l'association mutuelle; je promets de les remplir et je serai fidèle à ma promesse.

Art. 4. — Les fondateurs, ne voulant exclure aucune classe de la société, ont fixé le prix de la réception à 5 francs.

Art. 5. — Chaque membre devra payer une somme de 1 fr. 50 cent. par mois.

Art. 6. — Indépendamment de ce versement mensuel, chaque membre devra répondre, sur la décision de la majorité, à un appel de fonds, qui ne pourra, dans aucun cas, excéder la somme de 10 fr.

Art. 7. — Il sera formé dans le sein de la société une commission prise parmi les membres. Cette commission devra s'occuper des moyens d'établir l'association sur les bases les plus solides, et de lui donner toute l'extension dont elle est susceptible à chaque assemblée générale. Un rapporteur donnera lecture à la société des opérations de la commission.

Art. 8. — Il sera également formé, dans la société, un bureau com-

Digitized by Google

posé de la manière suivante : 1° Un président; 2° un vice-président; 3° un secrétaire; 4° un trésorier.

Ces membres seront nommés au scrutin secret, et devront être renouvelés tous les trois mois. Cependant les mêmes membres pourront être réélus.

Art. 9. — La société étant fondée sur la bonne foi, on renonce aux amendes et aux moyens coercitifs. Un membre sera exclu dès qu'il aura refusé de satisfaire à ses engagemens, ou qu'il ne se sera pas soumis aux obligations que la société lui impose. Ces obligations sont (et nous devons le répéter ici) de concourir de toutes ses forces au bien-être général.

Enseignement de la géographie. — On a proposé et déjà mis à exécution depuis assez long-tems dans le collége de Pont-Levoy, un procédé fort ingénieux pour graver dans la mémoire des enfans, en les présentant constamment à leurs yeux, les situations respectives des pays, des fleuves, des chaînes de montagnes, etc. Il consiste à utiliser les grands murs, ordinairement nus et enduits de chaux ou de couleur à la colle, qui donnent presque toujours un aspect assez triste aux maisons d'éducation, en y traçant des cartes géographiques *muettes*, où les villes soient indiquées seulement par des points noirs. Dans une grande classe on peut tracer une mappe-monde de soixante pieds carrés, une carte d'Europe de quatre-vingts pieds carrés et une carte de France de la même dimension.

PARIS.

ACADÉMIE DES SCIENCES.

Séance du 5 décembre.

L'Académie, sur la demande du ministre de la guerre et conformément à l'ordonnance du 15 novembre 1830, nomme au scrutin trois de ses membres pour faire partie du conseil de perfectionnement de l'école polytechnique. MM. Lacroix, Arago et Legendre réunissent la majorité des suffrages. Sur le refus de M. Lacroix, M. Poinsot, qui avait obtenu le même nombre de voix que M. Legendre, est appelé à faire partie de ce conseil.

Digitized by Google

M. Chevreul fait en son nom et au nom de M. Thénard un rapport sur le travail de M. *Soubeiran*, relatif aux *degrés inférieurs d'oxidation du chlore*. Les résultats auxquels ce chimiste est arrivé sont les suivans :

1° L'*Euchlorure* de Davy est un *mélange* en proportions variables de chlore et de deutoxide de chlore;

2° Les composés que l'on a coutume de considérer comme des *combinaisons* de chlore avec des oxides sont des *mélanges* d'un chlorite avec un chlorure métallique;

3° La décomposition des chlorures d'oxide par les substances organiques ou inorganiques consiste dans une désoxygénation de l'acide chloreux, et une oxygénation de la matière sur laquelle le chlorure agit;

4° Le blanchîment par les chlorures d'oxide est un phénomène tout différent de l'action que le chlore libre exerce sur les tissus;

5° Une quantité donnée de chlore libre a une puissance de décoloration beaucoup plus grande que celle de la même quantité de chlore combinée à un alcali.

6° L'alcool, en désoxygénant le chlorure de chaux, donne naissance à un liquide éthéré que les chimistes ne paraissent pas avoir connu jusqu'ici, et qui est formé de deux atomes de chlore, deux atomes d'hydrogène et un atome de carbone; de sorte qu'on peut se le représenter comme une combinaison de chlore et d'hydrogène percarboné. Ce liquide contient deux fois plus de chlore que la liqueur des Hollandais, et quatre fois plus que la liqueur éthérée qu'on obtient au moyen de l'action directe du chlore sur l'alcool;

7° L'acide chloreux et l'ammoniaque peuvent s'unir chimiquement; mais le chlorite d'ammoniaque est si peu stable que l'acide et la base se décomposent mutuellement peu de tems après que la combinaison saline a été formée;

8° L'oxide de chlore obtenu par l'acide sulfurique concentré, et que Stadion a considéré comme une combinaison de 2 volumes de chlore et 3 volumes d'oxygène, a la même décomposition que le gaz découvert par Davy, et que ce chimiste et M. Gay-Lussac ont trouvé formé de 1 volume de chlore et 2 volumes d'oxygène;

9° L'acide chloreux peut devenir partie constituante d'un éther très-remarquable par sa disposition singulière à se changer en éther acétique.

Digitized by Google

De l'ensemble de ses recherches, M. Soubeiran conclut que le chlore ne se combine pas aux oxides ; mais qu'il les décompose à la manière des autres corps négatifs en les transformant en chlorures métalliques et en chlorites.

Le rapporteur examine successivement les différentes propositions que nous venons d'énoncer. La première, celle qui se rapporte à la composition de l'euchlorure de Davy, ne leur semble pas suffisamment prouvée, et les faits que M. Soubeiran cite à l'appui de son opinion trouveraient également leur explication en adoptant celle de Davy. Pour la seconde proposition, quoique l'auteur du Mémoire n'ait pas été le premier à la démontrer, il a du moins le mérite de l'avoir étayée de preuves nouvelles et très-concluantes ; mais ce qui, dans le Mémoire dont nous nous occupons, semble aux connaisseurs particulièrement digne de fixer l'attention, c'est la découverte des deux liquides éthérés. « Au reste, ajoutent MM. les commissaires, tout dans ce travail annonce un chimiste destiné à contribuer efficacement aux progrès de la science. » L'Académie, conformément aux conclusions du rapport, décide que le Mémoire de M. Soubeiran sera inséré dans le recueil des savans étrangers.

M. Flourens termine la lecture de son *Mémoire sur la rumination.*

Dans la première partie, l'honorable Académicien s'était occupé de décrire les phénomènes qui accompagnent les deux déglutitions auxquelles sont soumis successivement les alimens chez les ruminans ; dans la seconde, il envisage le mécanisme de la régurgitation, c'est-à-dire de cet acte par lequel les alimens imparfaitement triturés sont ramenés à la bouche pour y subir la seconde mastication et y être mêlés plus intimement aux sucs salivaires.

Tous les auteurs qui ont traité de la régurgitation ont reconnu qu'elle était due au concours d'action, d'une part des muscles de l'abdomen et du diaphragme, de l'autre des estomacs ou plutôt de certaines parties de cet organe multiple. Duverney, puis Camper attribuèrent cette fonction à la panse, tandis que Daubenton, Bourgelas, Chabert et Toggia voulaient que ce fût le bonnet qui l'exécutât. M. Flourens, pour décider la question, a pratiqué dans des points convenables de l'abdomen des ouvertures qui, tout en laissant les estomacs sous l'influence des muscles abdominaux et du diaphragme, influence absolument néces-

Digitized by Google

saire pour la production du phénomène, a reconnu que les deux estomacs y prennent part, mais chacun à sa manière; il a vu de plus que ce n'est ni l'une ni l'autre de ces poches qui donne la forme aux bols arrondis d'alimens qui sont successivement ramenés à la bouche; qu'à la vérité la séparation en diverses portions de la masse alimentaire commence dans la panse, mais que chacun reçoit sa forme dans le demi-canal qui constitue temporairement une cavité close par la suite de la fermeture de l'orifice inférieur de l'œsophage et de celle de l'entrée du feuillet.

La pelote une fois formée, elle ne peut remonter qu'autant que le canal qu'elle doit parcourir est suffisamment lubréfié. C'est ce qui fait que, lorsqu'on pratique aux parties supérieures de l'œsophage une ouverture par laquelle s'échappe la salive, la régurgitation est presque toujours impossible.

M. Flourens, recherchant l'action qu'exerçent sur la régurgitation les organes immédiats, c'est-à-dire les muscles du diaphragme et de l'abdomen, s'est assuré que la section des nerfs diaphragmatiques rend très-pénible ce mouvement rétrograde du bol alimentaire. Que la section de la moelle épinière au-dessous de la dernière vertèbre costale, section qui entraîne la paralysie des muscles de l'abdomen, n'empêche pas la régurgitation, les nerfs diaphragmatiques restant intacts; mais sur un autre mouton la section ayant été pratiquée au niveau de la sixième vertèbre costale, l'animal but et mangea encore plusieurs fois, mais il ne rumina plus, quoiqu'il fît de fréquens efforts pour régurgiter.

M. *Duhamel* adresse de nouvelles *Recherches relatives au refroidissement des corps.*

Les physiciens qui ont étudié le refroidissement des thermomètres ont supposé que tous les points du liquide intérieur et de l'enveloppe avaient au même instant la même température; or, il est très-probable qu'il y a au contraire une différence sensible entre les températures de la couche extérieure de l'enveloppe et de sa couche intérieure, ainsi qu'entre les températures de cette dernière et du liquide intérieur. Voilà donc une première cause d'erreur qui se présente dans la recherche expérimentale des lois du refroidissement; mais il en existe encore une autre dépendante du même fait, et que personne jusqu'à

Digitized by Google

présent ne semble avoir soupçonnée; elle consiste en ce que, pendant toute la durée du refroidissement d'un thermomètre parfaitement gradué, la hauteur du liquide, non-seulement ne fait pas connaître la température de l'enveloppe, mais même n'indique pas celle du liquide intérieur. En effet, le thermomètre est gradué de manière à indiquer la température commune au liquide et à l'enveloppe, celle que tous les points de l'instrument acquerraient si on les laissait pendant un tems suffisant dans une enceinte où l'équilibre de chaleur aurait lieu. Mais si la température moyenne de l'enveloppe est moindre que celle du liquide, ce qui arrive quand le thermomètre se refroidit, le volume intérieur de l'enveloppe est plus petit qu'il ne devrait être, et par conséquent l'extrémité de la colonne liquide est trop élevée et indique sur l'échelle une température trop forte.

Le contraire arrive quand le thermomètre s'échauffe.

M. Duhamel a cherché à confirmer par l'expérience ce qu'indiquait le raisonnement. Mais si, pour apprécier la température réelle du liquide intérieur, on eût voulu se servir d'un petit thermomètre placé dans le grand, il est évident que les mêmes causes d'erreur se seraient reproduites. Il fallait donc arriver à connaître par un autre moyen la température réelle du liquide intérieur à un certain instant, et la comparer à celle que l'échelle indiquait au même moment.

Pour cela il suffit de former un thermomètre avec un liquide qui, comme l'eau, ait un maximum de densité. Soit un thermomètre ainsi construit; si, après l'avoir élevé à une certaine température, on le plonge tout à coup dans un mélange frigorifique, on verra baisser la colonne avec une rapidité plus moins grande, et ce mouvement descendant, qui résulte de l'excès de la dilatabilité de l'eau sur celle du verre, continuera, quoiqu'en se ralentissant, jusqu'au moment où les dilatabilités des deux corps seront égales, ce qui arrivera très-près du point où l'eau est à son maximum de densité. Ce point passé, et le refroidissement continuant, l'enveloppe continuera à se resserrer, tandis qu'au contraire le liquide contenu se dilatera, et par conséquent la colonne montera de nouveau. Ainsi quand, après être restée un instant stationnaire, l'eau contenue dans le tube commencera à y remonter, on sera certain que sa température est très-près de 4°172, puisque c'est à cette température qu'a lieu son maximum de densité, et il sera aisé de voir si c'est

Digitized by Google

en effet l'indication que donne l'échelle. Or plusieurs expériences de ce genre ont fait reconnaître à M. Duhamel que, dans ce cas, la température du liquide peut différer d'un grand nombre de degrés de celle que l'échelle indique, comme de la température moyenne de l'enveloppe. Cette différence est d'autant grande dense que le milieu est plus dense, et que sa température diffère plus du liquide intérieur. Lors donc qu'un thermomètre se refroidit rapidement, non-seulement la température du liquide est plus grande que celle de la surface en contact avec le milieu, et ainsi, toute loi basée sur leur égalité serait insuffisante, mais encore cette température est indiquée d'une manière très-inexacte par l'échelle et pour cette double raison, les lois du refroidissement jusqu'ici admises semblent nécessiter une nouvelle vérification.

Séance du 12 décembre.

— M. *Ehrenberg* fait hommage à l'Académie d'un ouvrage intitulé : *Organisation systématique et distribution géographique des animaux infusoires.*

M. Ehrenberg est parvenu, par un moyen aussi simple qu'ingénieux, à montrer que ces animaux ont une structure bien moins simple qu'on ne l'avait d'abord supposé. En les plaçant dans une eau teinte par l'indigo ou le carmin, il les a contraints en quelque sorte à injecter eux-mêmes leurs cavités alimentaires dont la forme s'est ainsi bien nettement dessinée ; il a pu s'assurer par ce moyen que les infusoires, loin d'être réduits à recevoir leur nourriture par une simple imbibition à la surface externe, avaient des estomacs véritables, dont la figure et le nombre (car chez quelques-uns il n'y en avait pas moins de douze) sont constatés pour chaque espèce et peuvent ainsi fournir des caractères de distribution.

— L'Académie reçoit un ouvrage écrit en français et ayant pour titre : *Positions géographique des l'Oby depuis Tobolsk jusqu'à la mer Glaciale, corrigées par Adolphe Erman.* M. Hansteen ayant entrepris, par ordre du gouvernement suédois, un voyage dont le but était de recueillir des observations plus complètes sur les divers élémens du magnétisme terrestre, M. Erman, fils du célèbre physicien de Berlin, s'adjoignit à lui, et l'accompagna de Moscou à Ekatherinebourg, Tobolsk et Irkutsk ; là il se sépara de lui, se rendit aux bouches de l'Oby,

Digitized by Google

au Kamstchatka; puis, s'étant embarqué sur un bâtiment, il revint par le nord-ouest de l'Amérique, la mer du Sud, le Brésil et jusqu'à Cronstadt, ayant fait tout ce voyage à ses propres frais.

En même tems que MM. Erman et Hansteen observaient dans le nord de la Sibérie, M de Humboldt, muni comme eux d'excellens instrumens de Gambey, faisait des observations analogues dans les régions méridionales de la Sibérie, le long des frontières de la Dzongarie chinoise, de la steppe des Kirguis et de la mer Caspienne. Les voyages de MM. Hansteen, Erman et de Humboldt ont fourni la plus grande masse d'observations où se trouvent à la fois indiquées la déclinaison, l'inclinaison et l'intensité magnétique. Il est inutile d'ailleurs de faire remarquer combien la simultanéité des opérations de ces trois savans, et la grandeur de l'espace qu'elles ont comprises sont favorables aux progrès de cette branche de la science.

—M. Geoffroy-Saint-Hilaire présente ses *Recherches sur les grands sauriens trouvés à l'état fossile*, et d'abord désignés, quoique improprement, sous le nom *de crocodiles*.

Le même académicien dépose sur le bureau, pour prendre date, un *Tableau des os hyoïdes dans les différentes classes de vertébrés*, tableau qu'il présente comme contenant le résultat définitif de ses recherches sur ce sujet.

—M. *Turpin* adresse des observations microscopiques sur la structure des fibres musculaires, observations d'où il résulterait que chaque fibre serait composée d'un tube membraneux, plisé transversalement et enveloppant des filamens plus déliés, lesquels, au bout d'un certain tems, et seulement par l'effet de la décomposition, se résoudraient en globules.

—Le ministre de la marine annonce à l'Académie que, conformément à sa demande, il a autorisé le commandant du brick *la Flèche* à relâcher sur les divers points des côtes de la Sardaigne et de la Corse, où la commission scientifique envoyée pour explorer l'île nouvelle de Nérita jugera utile de se présenter.

—M. Poisson lit un mémoire sur *le Calcul des variations*.

Lagrange, à qui l'on doit les premières notions sur ce genre de calcul, lequel consiste à trouver les valeurs maximum et minimum des intégrales, n'a complété cette théorie que pour les intégrales simples ou

Digitized by Google

à une seule variable; on ne doit regarder que comme des essais, les travaux de ce genre faits par lui ou par ses successeurs sur les intégrales doubles ou à deux variables indépendantes. M. Poisson s'est chargé de remplir cette lacune, qui avait été déjà signalée par M. Lacroix, dans son grand traité du *Calcul différentiel et intégral*.

Après avoir rappelé les principes du calcul des variations pour les intégrales simples, M. Poisson donne la théorie complète des variations pour les intégrales doubles, puis il en fait l'application au cas de la lame élastique.

— M. *Morin* lit un mémoire relatif à de *nouvelles expériences sur le frottement*, faites par lui à l'école d'application de l'artillerie à Metz.

Coulomb, dans les recherches qu'il a faites sur le même sujet, a passé légèrement sur diverses questions qui n'avaient pas de relation avec le but qu'il se proposait (l'application à la marine). D'ailleurs l'habileté de cet expérimentateur ne pouvait suppléer entièrement à l'imperfection de l'appareil, et les résultats qu'il a consignés dans les mémoires de l'Académie sont si peu d'accord entre eux, que depuis longtems il s'est élevé des doutes sur l'exactitude des lois qu'il a énoncées.

M. Morin, dans le travail qu'il a entrepris sur le frottement, a fait usage d'un appareil beaucoup plus délicat que celui de Coulomb. Il a fait varier la vitesse par tous les degrés, jusqu'à arriver à plus de trois mètres par seconde, ce qui dépasse de beaucoup les mouvemens les plus rapides exécutés dans les machines. Il a varié de même les surfaces depuis quelques centimètres carrés jusqu'à trente décimètres, et les pressions depuis quarante jusqu'à mille et onze cents kilogrammes.

Entre ces limites tous les résultats ont été d'accord pour montrer que le frottement des surfaces, glissant les unes sur les autres, est indépendant de la vitesse, comme aussi de la surface, et proportionnel à la pression. Coulomb avait annoncé les mêmes; mais dans beaucoup de cas il y indiquait des exceptions; M. Morin n'en a trouvé aucune, mais de plus il a reconnu des erreurs notables dans les valeurs assignées par ce physicien au rapport du frottement à la pression. Ainsi, par exemple, dans le cas du chêne glissant sur le chêne, sans enduit, et les fibres étant parallèles entre elles et parallèles au sens du mouvement, de nombreuses expériences s'accordent pour indiquer ce rapport comme égal à

Digitized by Google

48/100; Coulomb ne l'estimait qu'à 11/100; il est probable que l'estimation trop faible donnée par cet habile physicien tient à ce que le bloc de chêne qu'il faisait glisser, au lieu d'avoir été simplement poli, avait été légèrement frotté avec quelque corps gras.

Il n'est pas exact de dire, comme on le fait trop souvent, que le frottement est moindre entre les substances d'espèces différentes qu'entre celles de la même nature; si cela s'observe quelquefois, le contraire a lieu également : ainsi le frottement des métaux sur le bois de chêne est plus grand, comme l'a reconnu M. Morin, que celui du chêne sur le bois de chêne.

Séance du 19 décembre.

M. *Lefebvre* adresse un mémoire sur *la panification de la pomme de terre.*

— *Choléra-morbus.* — M. Dumeril donne lecture d'une lettre écrite de Sunderland, en date du 3 décembre, par M. Magendie, lettre dans laquelle ce médecin rend compte de ce qu'il a observé sur les cholériques de cette ville. Il fait remarquer que la frayeur qu'inspire l'épidémie est bien moins grande dans les lieux où elle exerce ses ravages, que dans les contrées qui en sont un peu éloignées, de sorte qu'on pourrait dire que la peur est en raison inverse de la distance. L'honorable académicien loue beaucoup le gouvernement anglais de n'avoir point songé à établir, autour de cette ville, un cordon sanitaire; une pareille mesure était, dit-il, tout-à-fait insuffisante pour empêcher la propagation du mal, en le supposant contagieux, et aurait placé dans des circonstances très-défavorables toutes les personnes qui se seraient trouvées comprises dans l'enceinte. La misère et la malpropreté, ajoute-t-il, contribuent certainement beaucoup à redoubler les ravages du mal, aussi l'administration, en faisant distribuer aux indigens des vivres et des vêtemens, apris le moyen le plus efficace pour y remédier.

— *Rhynoplastie.* — M. *Blandin*, chirurgien à l'hôpital Beaujon, adresse les détails d'une opération qu'il vient de faire sur un individu auquel il a, dans le même jour, enlevé un nez cancéreux et reformé un nouveau nez au moyen de la peau du front. Dans cette dernière partie de l'opération, M. Blandin a introduit une modification qui lui semble présenter de grands avantages. « Au lieu de couper le pédicule du lam-

Digitized by Google

beau emprunté au front, j'ai redoublé, dit-il, la peau qui le formait; puis, après avoir enlevé sur la racine du nez les tégumens qui restaient encore, j'ai déterminé l'adhésion de ces parties opposées. De la sorte, bien que transplanté de la région frontale, le nez de mon malade y communique encore par les vaisseaux et les nerfs qui ont entretenu la vie dans les premiers jours de l'opération. Il est plus solide que ceux faits par section du pédicule, et, ce qui est plus important, il n'est pas exposé comme eux aux effets fâcheux de l'action du froid. »

— M. *Gendrin* communique à l'Académie un nouveau mode de traitement pour la *colique de plomb*.

Les ouvriers qui travaillent à la fabrication du blanc de céruse, au tamissement du plomb de chasse ou à l'émaillage de la faïence, sont attaqués plusieurs fois en leur vie de la colique de plomb, qui finit trop souvent par les priver de l'usage de leurs membres. Le traitement par les drastiques et les émétiques, employé communément contre cette maladie, et connu sous le nom de *traitement de la Charité* est sûr dans ses résultats; mais il est répugnant pour les malades, qu'il ne guérit jamais en moins de six à huit jours; il laisse quelquefois une convalescence pénible, et enfin il est trop cher pour que l'ouvrier puisse le suivre chez lui. Ces divers inconvéniens ont fait chercher une autre méthode, et le sulfate acide d'alumine et de potasse (*alun ordinaire du commerce*), recommandé depuis long-tems par Grahuis, Adair, Michaelis, etc., est employé avec beaucoup de succès à l'hôpital Saint-Antoine de Paris. Cette méthode, introduite d'abord dans l'hospice par M. Prat, et suivie aujourd'hui par M. Kapeler, consiste à administrer l'alun en dissolution à la dose de un à trois grains par jour. Il guérit constamment la colique de plomb, quelque intense qu'elle soit, dans l'espace de trois à cinq jours, et ne fatigue nullement les organes digestifs. Sur cinquante-huit malades atteints de coliques, dont plusieurs avaient résisté à d'autres moyens de traitement, M. Gendrin n'a pas vu l'alun échouer une seule fois. Ce succès lui a inspiré la pensée de l'administrer comme préservatif; mais il n'a pu encore trouver d'ouvriers qui voulussent se soumettre à l'usage habituel de cette substance. D'ailleurs, l'ayant administré à la dose d'un gros et demi au début de la maladie, il a constamment arrêté la colique en dix à quinze heures. Vingt-trois personnes, dont six n'ont pas été obligées d'interrompre leurs travaux, ont été guéries par ce moyen.

Digitized by Google

Cherchant à se rendre compte de l'effet curatif du sulfate d'alumine et de potasse, M. Gendrin a été conduit à soupçonner que c'était à l'acide sulfurique que l'alun devait cette propriété. Il a constaté en effet qu'une limonade d'acide sulfurique (un gros à un gros et demi d'acide dans quatre pintes d'eau) guérit la colique de plomb aussi sûrement et avec plus de promptitude que l'alun. Douze cas de coliques à un haut degré, et quatre de coliques commençantes, ont été traitées et guéries par ce moyen; les quatre derniers dans l'espace d'une demi-journée.

M. Gendrin pense qu'une limonade sulfurique, légère boisson peu coûteuse, et qui n'a rien de désagréable, pourrait être employée comme préservatif par les ouvriers qui emploient des préparations de plomb.

—M. *Frédéric* Cuvier fait un rapport très-favorable sur une publication de M. *Werner*, *l'histoire des Perroquets*, avec figures coloriées.

— Le même académicien rend compte d'un ouvrage de M. *Painparé* relatif à une *nouvelle méthode d'écriture abrégée*, à laquelle l'auteur donne le nom de *typophonie*. Cette méthode semble offrir sur les sténographies proposées jusqu'à ce jour divers avantages, dont le principal est de laisser moins à l'arbitraire dans la lecture de ce qui a été écrit. L'usage seul d'ailleurs pourra faire voir si elle leur est égale sous le rapport de la rapidité.

— L'Académie procède à l'élection d'un membre correspondant dans la section d'anatomie et de zoologie. Les candidats proposés forment deux listes, une de zoologistes, comprenant MM. Ehrenberg et Lesson, *ex æquo*, puis MM. Delle Chiaje et Gaymard; l'autre d'anatomistes, composée de MM. Carus et Dugès. M. Ehrenberg obtient trente-sept suffrages, M. Lesson, douze; M. Dugès et M. Gaymard, chacun deux; M. Carus, une.

—M. Latreille fait, en son nom et au nom de M. Duméril, un rapport très-favorable sur un *Essai de classification naturelle des crustacés décapodes*, par M. *Milne Edwards*. Pour établir sa nouvelle distribution, l'auteur a cru nécessaire d'ajouter une nouvelle section, celle des *anomoures*, aux deux sections dans lesquelles cet ordre était déjà partagé (les brachiures et les macroures). Le rapporteur croit que sans faire un aussi grand changement M. Edwards eût pu obtenir une distribution aussi naturelle que celle qu'il indique, distribution qui, du reste, offre plusieurs avantages sur celle qui avait été suivie jusqu'à pré-

Digitized by Google

sent. Mais, lors même qu'il ne se recommanderait pas sous ce rapport, le mémoire de M. Edwards mériterait encore de fixer l'attention par les recherches spéciales qu'il renferme, recherches très-nombreuses, et dont plusieurs l'ont conduit à des résultats fort curieux.

— M. Flourens, fait en son nom et au nom de MM. Geoffroy-Saint-Hilaire, Serre et Ampère, un rapport sur un mémoire de MM *Coste* et *Delpech*, relatif à l'*évolution de l'embryon*.

La commission nommée pour rendre compte de ce mémoire devait répéter les expériences qui s'y trouvent consignées, ou du moins assister à leur répétition. Les deux auteurs, en conséquence, se mirent plusieurs fois en mesure de présenter à l'observation, en une seule séance, des œufs à toutes les périodes de l'incubation. Cependant, aux différens jours désignés, la commission ne fut jamais complète; la saison s'avançait et déjà il devenait très-difficile de se procurer une quantité suffisante d'œufs fécondés, de sorte que l'académicien qui s'était chargé de faire le rapport assista enfin aux observations. MM. Coste et Delpech ne purent lui faire suivre qu'une partie des phénomènes qu'ils avaient mis sous les yeux de ses collègues, et c'est à ceux-là seulement que M. Flourens a cru devoir borner son rapport. Nous ne reproduirons pas ici l'analyse qu'il en donne, parce que nous espérons pouvoir prochainement faire connaître d'une manière plus complète l'ensemble de cet important travail.

MM. Coste et Delpech ne se sont pas bornés à décrire les phénomènes de l'évolution de l'embryon; ils ont encore porté leur attention sur les causes physiques qui peuvent être considérées comme y présidant. M. Flourens n'a pas jugé devoir comprendre dans son travail cette partie du mémoire, et c'est M. Ampère qui s'en est chargé. L'honorable académicien loue les deux auteurs d'avoir signalé les analogies remarquables que présentent les phénomènes des premières périodes de l'évolution du poulet avec ceux qu'on observe dans les corps inorganiques soumis à l'action de l'électricité en mouvement. On sait en effet, par les belles recherches de M. Becquerel, que beaucoup d'effets, qu'on ne peut obtenir en faisant agir des courans énergiques, sont produits par des courans très-faibles, parce que, soit que ceux-ci décomposent les corps, soit qu'ils donnent lieu à des combinaisons nouvelles, leur action est extrêmement lente, et donne aux molécules le tems de se cristalliser,

Digitized by Google

tandis que, lorsqu'on agit avec des forces plus considérables, les molécules ne s'agrégent que d'une manière confuse. Il faut de même que l'évaporation d'une dissolution saline s'opère d'une manière très-lente pour que les molécules du sel aient le tems de se disposer en cristaux réguliers. Cette donnée, les expériences de M. Serullas, citées par les auteurs du Mémoire, et surtout celles que M. Dutrochet a communiquées récemment sur l'agrégation produite par les courans électriques entre les globules organiques nageant dans les liquides animaux, paraissent indiquer que c'est une cause semblable qui détermine l'agrégation des premiers élémens des êtres organisés. C'est ce qu'ont essayé d'établir MM. Delpech et Coste. S'ils ne sont pas parvenus à une démonstration, du moins ils ont établi une assez grande probabilité pour qu'il soit permis d'espérer que des travaux ultérieurs soulèveront bientôt peut-être un coin du voile qui recouvre encore la partie de la science relative à la reproduction des êtres organisés.

MM. les commissaires concluent à ce que l'Académie témoigne sa satisfaction aux deux auteurs du Mémoire et les engage à continuer leurs travaux. Ces conclusions sont adoptées.

— M. Becquerel lit un mémoire ayant pour titre : *Considérations générales sur les décompositions électro-chimiques.*

Quand on réfléchit, dit l'honorable académicien, aux réactions chimiques qui ont lieu continuellement dans les organes des animaux et des végétaux, n'est-on pas conduit à admettre que la vitalité développe des forces particulières électriques, ou non, qui, faibles en apparence, produisent néanmoins des effets que l'on ne peut obtenir avec les affinités, que lorsque celles-ci ont une certaine intensité. Pour remonter à l'explication de ces phénomènes, M. Becquerel a pensé qu'il y avait quelques chances si l'on essayait de produire sur des composés inorganiques de grands effets chimiques avec des forces électriques faibles, qui sont si répandues dans la nature.

Après avoir donné l'historique des découvertes qui ont été faites par Berzelius, Hisinger et Davy, sur les décompositions électro-chimiques, avec des piles d'une certaine intensité, il a examiné, à l'aide d'appareils particuliers, ce qui se passait dans un mélange de plusieurs dissolutions salines soumises à la même action, et a été conduit au principe suivant, qui l'a mis à même de réduire immédiatement, avec de petites

Digitized by Google

forces électriques, la magnésie, la zirconé, la glucine, etc. Lorsque l'on prend deux tubes fermés dans leurs parties inférieures avec de l'argile humectée, que dans l'un on met une dissolution de sulfate de cuivre, et dans l'autre une dissolution de nitrate de potasse, que les deux tubes plongent dans l'eau, le premier en communiquant au moyen d'une plaque de platine avec le pôle négatif d'une pile, et le second de la même manière avec le pôle positif, le nitrate de potasse est seul décomposé avec transport de ses élémens. La potasse, en se rendant dans le tube négatif, réagit sur le sulfate de cuivre, en chasse une partie de l'oxyde de cuivre, et donne naissance à un double sulfate de potasse et de cuivre qui résiste long-tems à l'action de la pile. Il en résulte que l'acide sulfurique ne se rend pas dans le tube positif, tant qu'il reste du sulfate de cuivre à décomposer. La réduction du cuivre est due dans ce cas à deux causes, l'action de la pile et celle de l'alcali sur le sulfate de cuivre.

M. Becquerel a observé que cette double action ne suffisait pas encore pour produire de grands effets de décomposition avec de petites forces, et qu'il fallait que l'hydrogène arrivât très-lentement dans le tube négatif, pour qu'il restât le plus long-tems possible à l'état naissant. C'est ainsi qu'en opérant sur des chlorures de magnesium, de zirconium, de glucium, il est parvenu à retirer les métaux de cette dissolution, et même à les faire cristalliser en cubes et en octaëdres, résultats que n'ont pu jamais donner les piles les plus énergiques qui aient été construites et que l'on n'obtient en chimie, sauf la cristallisation, qu'avec les plus fortes affinités. M. Becquerel a donc établi ce principe qu'avec des forces électriques faibles, aidées d'affinités chimiques, on peut produire de grands effets de décomposition.

Séance du 26 décembre.

Le ministre de la marine transmet l'extrait d'une lettre de M. *de Rozilli*, capitaine de *l'Astrolabe*, lequel annonce que, se rendant de Toulon à Navarin, et passant dans les premiers jours de novembre devant l'île de *Nerita*, il a vu que le volcan était éteint, mais en même tems il a reconnu, à deux milles à l'ouest, des indices d'une nouvelle éruption sous-marine, qui n'avait pas encore amené de laves à la surface.

— M. *Thilorier* adresse, pour le concours Montyon, une *nouvelle*

Digitized by Google

pompe à faire le vide, laquelle ne renferme ni piston, ni soupape, ni robinet, et qui fonctionne par un procédé purement hydrostatique. Cette pompe, à laquelle l'auteur donne le nom de *pneumo-statique*, diffère donc essentiellement des pompes à mercure qui ont été présentées jusqu'ici.

— M. Dupin présente, au nom de M. *Fayard*, une note sur un appareil destiné à remplacer le levier de bois sur les voitures employées à transporter les bois de charpente. L'honorable académicien fait remarquer à cette occasion que l'insuffisance du levier ordinaire, causant de graves et de fréquens accidens, l'appareil de M. Fayard mérite, tout humble que soit son usage, de fixer l'attention de l'Académie. MM. Girard et Dupin sont chargés de faire un rapport à ce sujet.

— Le docteur *Faure* adresse, pour le concours des prix Montyon, un mémoire *sur l'emploi des poêles russes* dans les hôpitaux et autres grands établissemens. Il fait remarquer que l'appareil construit l'an passé au Val-de-Grâce, l'ayant été en son absence, pêche sous plusieurs rapports, et ne doit pas, par conséquent, être pris pour terme de comparaison; mais un nouveau poêle, sur les mêmes principes, vient d'être terminé à Strasbourg. L'auteur, qui l'a fait construire sous ses yeux, demande que l'Académie en fasse constater les effets par les correspondans qu'elle a dans cette ville.

— M. Hachette communique l'extrait d'une lettre dans laquelle M. *Faraday* fait connaître quelques résultats de ses nouvelles recherches sur *les phénomènes électro-dynamiques*.

Cet habile physicien a constaté récemment qu'un courant d'électricité voltaïque, qui traverse un fil métallique, produit un autre courant dans un fil qui en est voisin; que ce dernier courant est dans une direction contraire au premier et ne dure qu'un moment; que si l'on éloigne le courant producteur, un second courant se manifeste sur le fil soumis à son influence, et dans le même sens, par conséquent dans une direction inverse à celui qui s'était produit dans le premier cas.

En approchant des aimans des spirales hélices, M. Faraday a produit des courans électriques; en éloignant les spirales, il a vu des courans se produire en sens contraire. Ces courans agissent fortement sur le galvanomètre, passent, quoique faiblement, à travers l'eau salée et d'autres dissolutions; mais dans un cas particulier M. Faraday a obtenu une étincelle.

Digitized by Google

Un troisième article de la lettre se rapporte à l'expérience très-curieuse dans laquelle M. Arago fait tourner un disque métallique sous l'influence d'un aimant. M. Faraday considère ce phénomène comme intimement lié à celui de la rotation magnétique qu'il a eu le bonheur de trouver il y a dix ans; il a reconnu que, par la rotation du disque métallique sous l'influence d'un aimant, on peut former dans la direction des rayons de ce disque des courans électriques en nombre assez considérable pour que le disque devienne une véritable machine électrique.

MM. Ampère et Arago rappellent à cette occasion des expériences de M. Fresnel, communiquées anciennement à l'Académie, sur les courans par l'action des aimans, expériences que M. Fresnel crut ensuite devoir rétracter, parce qu'ayant substitué de l'eau distillée à l'eau commune, les effets observés ne se produisirent plus. Ils ne devaient pas se produire en effet, parce que, comme on le sait aujourd'hui, l'eau distillée n'est pas conductrice.

— M. Arago communique ensuite les résultats obtenus par lui dans des expériences qui font suite à ses premières, *sur l'influence qu'éprouve une aiguille aimantée de la part d'un disque tournant.* Les belles découvertes de M. Ampère lui donnèrent l'idée d'essayer si la rotation du disque métallique n'exercerait pas sur un fil métallique parcouru par un courant électrique la même influence qu'elle exerce sur une aiguille aimantée. Le résultat fut tel que M. Arago l'attendait, semblable de tout point à celui qu'on obtenait dans les premières expériences, c'est-à-dire que, lorsque la rotation du disque était très-rapide, le fil tournait lui-même, tandis que le mouvement était plus lent, le fil s'écartait seulement un peu de sa direction primitive. C'était précisément ce qui avait lieu quand, au lieu du fil parcouru par un courant électrique, on employait un barreau aimanté. La même analogie se montrait relativement à l'inclinaison, et ainsi il y avait une extrémité du fil soulevée, comme dans l'autre cas une extrémité du barreau; enfin on pouvait rendre le fil, comme l'aiguille, insensible à la rotation du disque, en pratiquant dans celui-ci de profondes entailles.

— M. de Humboldt met sous les yeux de l'Académie un groupe de *cristaux d'émeraudes* trouvé récemment dans la région moyenne de l'*Oural*, au nord d'Ekaterinebourg, et que l'empereur de Russie vient

Digitized by Google

de lui envoyer en présent. L'émeraude de l'Oural se trouve, non point dans le schiste carburé de transition, comme les émeraudes de Muzo, dont M. le docteur Roulin a présenté récemment un si bel échantillon à l'Académie, mais comme celles de l'Égypte, dans le mica-schiste. Le groupe d'émeraudes de l'Oural pèse 1,514 karats, le cristal unique de Muzo en pesait à lui seul 1,200.

— M. Magendie, de retour de Sunderland, fait un tableau effrayant de la misère d'une grande partie de la population de cette ville, de sa malpropreté et de son encombrement, dans des maisons étroites et situées au milieu des vapeurs infectes qui se dégagent de la rivière et des rues attenantes. L'honorable académicien reproduit les idées qu'il a déjà émises plusieurs fois sur les cordons sanitaires; il en résulte une discussion en termes que nous nommerions assez peu académiques, comme on dit à la chambre *expressions peu parlementaires*. M. Magendie soutient que le gouvernement anglais connaît fort bien l'inutilité des quarantaines, et que s'il en a établi, c'est seulement par condescendance pour les autres puissances, que ces quarantaines n'étant que pour la forme, on ferme aisément les yeux sur leur inexécution. M. Moreau de Jonnès combat fortement ces assertions.

— M. de Mirbel commence la lecture d'un mémoire intitulé : *Recherches anatomiques et physiologiques sur le* marchantia polymorpha, *pour servir à l'histoire du tissu cellulaire de l'épiderme et des stomates*. Nous donnerons, dans le prochain numéro, une analyse de l'ensemble de cet important travail.

COURS DE PHILOSOPHIE DE M. JOUFFROY.

Le cours qu'a fait l'année dernière M. Jouffroy avait pour matière la recherche des bases de la morale et du droit naturel. Il embrassait, comme on voit, l'ensemble des questions vitales dont la solution est essentielle à l'homme et aux sociétés, pour apprendre à l'un les règles de sa conduite, aux autres les principes de leurs institutions et les lois de leur développement. Il roulait sur le problème immense et obscur de la destinée de l'homme et de l'humanité, auquel se ramène la philosophie tout entière.

Digitized by Google

Cette année, poursuivant sa tâche, qu'il n'a encore qu'ébauchée, M. Jouffroy, avant d'aborder l'objet spécial de ses recherches prochaines, a commencé par poser de nouveau dans sa généralité le problème de la destinée humaine, en indiquant les problèmes particuliers, mais vastes et intimement unis, de morale, de politique, de législation, etc., qu'il comprend tous à la fois.

Quand on décompose le problème général, le premier problème particulier que l'on rencontre, c'est celui de la destinée de l'homme sur cette terre, au sein des conditions qui l'y entourent; c'est le problème moral dont la position et la solution ont été l'objet du cours précédent.

Celui qui vient ensuite est le problème religieux, qui à la fois présuppose le premier et le comprend avec tous ceux qui s'y rattachent. Rechercher si la vie présente n'a pas été précédée, si elle ne sera pas suivie d'une autre vie, examiner si pour nous tout commence à la naissance, si tout finit à la mort, trouver si, en dehors de ces deux points, nous avons eu un passé, si nous devons avoir un avenir, quelle doit être la nature de ce passé, celle de cet avenir : tel est l'objet de ce problème mystérieux dont l'immensité nous accable, parce qu'il nous met par ses deux faces en contact avec l'infini.

Pour en donner la détermination, il y a donc nécessité de tout recommencer; car le passé et l'avenir de l'homme sont liés à sa vie présente, et les élémens que nous avons, pour les comprendre, sont aussi bien en dedans qu'en dehors des limites où celle-ci est renfermée. Il faut reprendre les questions dans toute leur généralité; il faut remonter à la conception de tout ce qui touche à la fin de l'homme, essayer d'en trouver le secret, qui tient à celui même des existences.

Tout être a un but, est fait pour quelque chose. C'est là une conviction nécessaire que le spectacle du monde inspire à notre raison. Rien n'a été créé en vain et n'existe sans une raison d'être. Les créatures et l'ensemble même des créatures, la création, ont une fin. Quelle est la fin particulière de chacune d'elles, la fin générale du tout, et quelle est l'harmonie qui les fait concorder l'une avec l'autre?...

Il y a des êtres qui accomplissent leur fin sans s'en douter; telles ces forces obscures qui se développent au sein des corps organisés, sans le savoir ni le sentir. Il y en a d'autres qui, non-seulement remplissent leur fin, mais en ont le sentiment, et ce qui est plus encore, en cherchent

Digitized by Google

le secret; tel l'homme qui jouit de ce privilége, non parce qu'il est doué de la conscience de lui-même et de la faculté de sentir le plaisir et la douleur, qui l'un et l'autre lui sont communs avec les animaux, mais parce qu'il est doué de la raison, c'est-à-dire capable de chercher les causes des effets et les effets des causes, de pénétrer le principe et la fin des êtres qui se développent sous ses yeux.

Comprenant donc qu'il a une fin et en même tems qu'il est chargé d'y tendre par lui-même et par ses efforts volontaires, il cherche quelle est cette fin, pour agir en vue de l'atteindre et savoir quelle doit être la règle de sa conduite. S'il n'a pas la lumière sur ce point capital, ignorant comment il doit agir, il n'est pas tranquille.

Ses inquiétudes ne se renferment pas dans les limites de la vie actuelle. Il est poussé au dehors par sa raison, qui lui fait sentir que cette vie n'est qu'un terme d'une série peut-être sans commencement ni fin de vies antérieures ou futures. Il a besoin de voir un peu clair dans l'infini pour compléter les explications qu'il lui faut sur les choses qui le tourmentent.

Mais tout ce qui concerne sa destinée individuelle n'est pas exclusivement contenu dans la sphère de son développement personnel. Il ne vit pas isolé et sans rapports; il vit au milieu d'un nombre d'êtres qui lui ressemblent et parmi lesquels il compte comme unité; il est uni à l'humanité. D'où vient l'humanité? car elle a commencé, l'histoire nous l'apprend; comment a-t-elle été appelée dans l'espace et dans la durée, au milieu desquels nous la voyons perdue? Quel rôle y doit-elle remplir, et quelle sera le terme de ce rôle? Si elle a commencé, ne doit-elle pas avoir une fin?

La durée est un océan au sein duquel se perd l'intelligence humaine, qui n'en peut embrasser qu'un seul point éclairé d'une faible lueur.

L'espace est un autre océan qu'elle voudrait également explorer dans toute son étendue. Quelle place remplit ce monde que nous habitons au milieu de tant de mondes que nos yeux aperçoivent à peine, et de tant d'autres dont notre raison seule nous révèle l'existence? Que signifient tous ces mouvemens si réguliers et où tendent-ils? voilà les questions qu'elle fait.

Elle n'est pas contente si elle ne sait pas ce qu'il y a dans l'espace, d'où est venu et comment se maintient tout cela, si elle ne comprend

Digitized by Google

pas l'ensemble de toutes choses, si le mot lui manque de la création de tout ce qui existe, si Dieu lui reste inconnu.

Il n'est pas d'époques, il n'est pas de lieux où l'homme ne se soit fait toutes ces questions; il n'est pas un état de civilisation où il n'ait éprouvé le besoin d'apprendre comment toutes choses avaient été, allaient et devaient aller autour de lui, parce que toujours et partout il s'est senti chargé de sa destinée et partout obligé d'en savoir les conditions et les alentours, s'il veut bien vivre et en paix.

La conduite que tiennent l'homme et les sociétés dépend pour beaucoup des solutions qui les dominent, grossières ou profondes. Car il n'y a pour l'homme que deux mobiles d'action : 1° les passions et les tendances de sa nature, expressions primitives de sa destination, qui ne varient ni avec les tems ni avec les lieux, gouvernement mobile dont la vie de l'enfant nous offre un exemple; 2° les idées de son intelligence, la conception de la fin pour laquelle il est fait, gouvernement sage et régulier auquel il arrive le jour où la raison lui est acquise avec l'empire sur lui-même.

C'est ce dernier élément qui, dans sa nature, comporte le progrès, l'élève sans retour au-dessus des animaux, et donne naissance à des variétés de développement extérieur entre les individus et les sociétés des divers lieux et des divers tems. Car ce sont les idées qui gouvernent la volonté, et la volonté qui gouverne les sens. D'où il suit que, pour comprendre les actes de l'humanité et en trouver le sens dans la détermination des mobiles successifs qui l'ont dirigée, il faut remonter jusqu'aux idées; d'où il suit encore que l'histoire de l'humanité n'est que la traduction d'une autre histoire qui n'est pas faite encore, celle de ses idées.

L'histoire, dans son origine, n'a eu pour objet que de recueillir les événemens particuliers et les faits matériels de la vie des nations, de raconter les traités, les batailles, les révolutions qui l'ont remplie. Ainsi elle a été conçue par toute l'antiquité. Ainsi l'ont faite Hérodote, Thucydide, Tite-Live, etc.

Plus tard on s'est aperçu que tous ces faits particuliers se rattachaient à des faits plus généraux qui pouvaient en donner l'explication. Alors ce qu'on a étudié dans la vie des peuples, ce sont leurs institutions, et dans les principes de ces institutions on a essayé de trouver les raisons

Digitized by Google

de la prédominance des uns sur les autres, de l'élévation de ceux-ci, de la chute de ceux-là. C'est ainsi qu'ont procédé Voltaire et Montesquieu.

Néanmoins les faits particuliers et les institutions ne sont au fond que les effets et les conséquences des idées qui sont dans les intelligences humaines sur les questions morales qui les inquiètent. L'explication de l'histoire de l'humanité rentre donc tout entière dans celle des progrès de son intelligence. Là est l'esprit même de l'histoire.

En effet, qu'une idée soit répandue, qu'un dogme soit reçu dans une société, tout son développement sera en conséquence des solutions qu'elle se sera données du problème moral, religieux, politique, qui est un dans son principe et son objet.

La forme sous laquelle se produisent ces solutions, dans les grandes phases de la civilisation, est celle des religions, dont les dogmes ne sont rien autre chose que des réponses catégoriques à toutes les questions qui se posent dans l'humanité. Le paganisme et le christianisme les contenaient toutes et n'en contenaient ni plus ni moins. L'un et l'autre ont fait grandir et se maintenir des sociétés tout entières pendant des siècles, parce qu'ils prévenaient toutes les inquiétudes des hommes en leur donnant un mot pour l'énigme de leur destinée. Ils coupaient le doute dans sa racine; aussi l'harmonie existait-elle entre les cœurs et les intelligences : il y avait une foi commune à un même système politique; il y avait une vie commune. Mais quand le scepticisme vient à souffler sur les religions et les fait évanouir, l'incertitude renaît, et, devenant générale, ne tarde pas à enfanter l'anarchie.

Il y a, pour l'ordinaire, au moment où les religions se détruisent, des hommes qui arrivent également, mais par une autre voie, à toutes ces solutions. Leur méthode et la forme sous laquelle ils les obtiennent sont toutes rationnelles. Ils ne font pas de religion, mais des philosophies qui sont acceptées par d'autres hommes, en petit nombre, dont la réunion toujours fort bornée forme ce qu'on appelle une école. Telle est l'œuvre qu'ont accomplie Platon, Aristote, Épicure, Zénon, Leibnitz, Kant, etc.

Une religion naît sans que son auteur lui-même ait le secret de la manière dont elle a été conçue dans son esprit. Elle naît à l'improviste et dans la rencontre de toutes les doctrines qui règnent simultanément,

Digitized by Google

jaillit comme une étincelle dont le lieu n'a pas eu d'indices, bien qu'elle ait été inévitable. De là vient que toute religion se croit descendue d'en haut, se dit révélée par Dieu et s'impose d'autorité aux masses au nom et en vertu de son origine.

Une philosophie est l'œuvre des méditations solitaires de gens appartenant aux classes éclairées de la société, qui n'imposent pas leur pensée, parce qu'ils savent qu'elle ne vient que d'eux seuls, mais la présentent comme vraie, et ne prétendent la faire accepter qu'à ce seul titre. Leur langage est de pure raison. Celui des religions est dogmatique et entouré de mythes, de figures et d'images.

La nécessité de se poser toutes les questions dont nous parlons étant inévitable, l'intelligence humaine est toujours nantie des solutions ou en train de les travailler. Mais aucune solution n'a été immortelle. Toutes ont péri successivement devant le scepticisme dont la domination n'a jamais été que passagère et s'est toujours effacée devant une religion nouvelle qui, elle-même, s'efface à son tour, une fois son œuvre accomplie.

Toutes s'écroulent, parce qu'on s'aperçoit, après un certain espace de tems, qu'elles n'ont été que des essais imparfaits de solutions que d'autres plus satisfaisans doivent suivre. L'esprit humain, poursuivant sa recherche continue de la vérité, brise une doctrine insuffisante pour en constituer une autre qui l'est moins, mais qu'il brisera plus tard. Et en même tems il renverse les institutions dérivant de tous ces dogmes, et il achemine l'espèce humaine vers des manières d'être qui s'améliorent de plus en plus. Tel est le travail et l'objet de la civilisation. La civilisation n'est que le développement successif des solutions qui naissent au sein de l'humanité sur la question de sa destinée, et qu'elle éclaircit et complète peu à peu en faisant graduellement disparaître les erreurs et les symboles obscurs qui ont enveloppé ses premiers essais.

Les sociétés dans leur progrès passent donc alternativement par deux états différens, l'un de foi et de dogmatisme, l'autre d'incrédulité et de révolution.

Les deux théories de l'établissement d'un dogme et d'une révolution peuvent jeter une grande lumière sur l'histoire. Mais la théorie complète de l'histoire ne serait pas faite encore, car il resterait toujours à

Digitized by Google

savoir quel est le dogme imparfait par lequel a commencé l'humanité et quels sont ceux par lesquels elle passera. Cette science n'est pas et ne sera très-probablement jamais possible, car elle détruirait l'histoire, en la soumettant à une loi inévitable dont on prédirait d'avance toutes les applications.

Mais on peut déterminer comment un dogme s'élève et comment il tombe. Sa première influence s'exerce sur les intelligences, et c'est seulement après qu'il les a bien pénétrées qu'il passe dans les réalités matérielles. Dès lors la société tout entière s'ordonne et marche selon sa loi. Dans cette double période de conquête intellectuelle et de domination matérielle, le doute n'existe pas; il y a partout harmonie. Mais l'intelligence humaine n'est pas stationnaire. Il arrive un jour où elle aperçoit dans le dogme des imperfections qui ne l'avaient pas encore frappée. Les esprits se désabusent et les cœurs se refroidissent. Le scepticisme organise la lutte intellectuelle. Puis il attaque les institutions qui réalisent l'ancienne doctrine. C'est là la première époque d'une révolution. Elle amène l'humanité à n'avoir plus de foi ni d'institutions.

Mais comme c'est sur elles que sa vie repose, le besoin invincible qu'elle en éprouve produit un nouveau mouvement portant le caractère de l'organisation, et débutant par l'invention et l'enfantement d'un nouveau dogme, qui doit se propager dans les intelligences et fonder plus tard de nouvelles formes sociales, de nouvelles institutions.

Tel est l'ordre suivant lequel s'accomplissent les révolutions, ordre fatal dont les momens successifs ne peuvent être supprimés ni intervertis. Telle en est la théorie nécessaire, absolue, s'appliquant aux plus petites comme aux plus grandes révolutions, aux doctrines les plus minces comme aux plus importantes.

Nous pouvons suivre ce développement dans la phase de révolutions qui s'accomplit depuis plusieurs siècles, et dont nous voyons une partie se dérouler sous nos yeux.

Les premiers qui découvrirent une imperfection dans le dogme du christianisme furent brûlés, pour avoir fait pressentir le scepticisme. Ceux qui vinrent après surent s'allier avec des intérêts dont l'appui les garantit des bûchers et les aida à fonder le dogme sceptique. Les philosophes s'en saisirent et lui donnèrent un grand caractère de hardiesse, de profondeur et de détermination. Puis il descendit vite au sein des

Digitized by Google

classes éclairées qui commencèrent la guerre. On discuta long-tems et très-haut. On critiqua tout à la fois le bon comme le mauvais, parce qu'on était pressé de se débarrasser à tout prix du dernier. Avec du tems et du génie on vainquit le dogme dans les intelligences. Une fois cette révolution bien avancée, il s'en accomplit une autre, s'adressant aux réalités et aux intérêts, et qui, après avoir éclaté à différentes époques et en différens lieux, a produit chez nous son acte le plus vigoureux. Le christianisme avait tout organisé selon ses principes, morale, politique, pouvoir, législation, etc. La révolution dut attaquer et attaqua toutes choses.

Tout est fini maintenant, et dans l'ordre des intelligences et dans l'ordre des réalités matérielles. Un grand vide est fait et nous le sentons profondément. C'est de là que vient l'inquiétude qui règne de toutes parts, et se porte naturellement vers l'examen des grandes questions vitales. C'est le besoin de trouver des solutions qui fait établir, dans l'intention expresse d'en chercher, des réunions, des cours dont, il y a quatre siècles, personne n'eût pu découvrir le sens ni la raison.

Moi qui fais ce cours, dit M. Jouffroy, et vous qui l'écoutez, nous ne sommes ici qu'en vertu de la fatalité qui nous pousse irrésistiblement vers la réorganisation qui s'approche. Il a quelque chose à découvrir; nous sommes en quête.

L'idée qui maintenant préoccupe les esprits est celle de fonder, et ce désir atteste que la ruine du passé est fort avancée. Mais on ne fonde rien si l'on ne sait pourquoi, dans quel but. De toutes parts, il y a donc impuissance absolue, parce qu'on ne connaît pas encore la fin que doit se proposer la société.

Les hommes les plus avancés sont arrivés au dernier chapitre de l'histoire que nous venons de tracer, et pressentent le dénoûment. Mais tous ne sont pas au même point. Il y a dans les masses des gens qui vivent encore dans l'ancienne foi; il y en a d'autres qui viennent de s'en désabuser pour la première fois; d'autres encore qui portent contre elle leurs attaques. Ici quelques-uns entrent dans l'indifférence. Plus loin, il en est qui s'inquiètent d'une nouvelle croyance et plusieurs même qui croient l'avoir déjà trouvée.

Il n'y a pas de loi régulière d'action possible au milieu d'une telle confusion des langues. Mais la majorité, qui s'est détachée du passé et

Digitized by Google

qui se trouve privée de dogme et d'institutions, a hâte de sortir de cette situation qu'elle ne comprend pas, mais dont elle sent vivement les douleurs. Le vide des intelligences ne la frappe pas; c'est celui des institutions. Elle en veut donc et demande qu'on lui en construise, sans soupçonner que pour cela l'invention d'un nouveau dogme est nécessaire. Elle appelle l'effet avant que la cause ne soit, la conséquence avant le principe. Alors des essais divers de reconstruction sont faits par des hommes à qui manque une vue nette du caractère de leur époque et qui se dévouent à lutter contre l'anarchie, croyant pouvoir la dompter, parce qu'ils n'en aperçoivent pas l'origine. Sortis pour la plupart de la génération qui a accompli la destruction, ils donnent pour base à leurs tentatives de fondation les idées négatives qui ont servi à l'œuvre contraire, et croient établir des institutions en déployant un grand appareil de tous les moyens préservatifs et de toutes les garanties, appelées *libertés*, qu'ils ont opposés aux vices du régime ancien, comme s'il ne s'agissait toujours que d'organiser un système de défense, après que l'ennemi a disparu.

En outre, dans l'œuvre active qui avait été antérieurement remise entre leurs mains, ils ont eu chacun un rôle particulier à remplir, et ils l'ont rempli avec tant de foi, avec une si grande énergie, que leur vie s'en est imprégnée tout entière. Leur intelligence s'est pétrifiée dans l'idée de leur grand jour; et, quelque diverses que soient les circonstances, on les voit toujours prêts à recommencer la mission partielle dont ils ont été chargés passagèrement. C'est ainsi que parmi nous tant d'hommes dignes d'estime et de respect sont restés en contemplation devant un idéal depuis long-tems évanoui; ceux-ci à la constituante, ceux-là à la convention, d'autres à l'empire, d'autres à la révolution de juillet, et à cent points de vue différens, d'où pas un seul ne peut embrasser l'horizon tout entier.

Un phénomène d'un autre genre est produit au sein des masses par le même état d'anarchie morale, et devient une nouvelle source de dangers.

Sous le christianisme, il est certain que l'individu, comme aujourd'hui, était porté à agir par ses passions et par ses intérêts. Mais il y avait un autre mobile encore, à savoir l'idée morale qui avait reçu une détermination positive et dogmatique, et qui était la loi de Dieu. Il est

Digitized by Google

bien vrai qu'on la violait, mais on le savait et puis on en faisait pénitence. Les rois, qui y étaient également soumis, la violaient également, mais ils le savaient et s'en repentaient.

La conduite des individus et des gouvernemens n'était pas meilleure peut-être que de nos jours. Mais, pour la juger et la qualifier, il existait une règle reconnue des uns et des autres. La pratique des hommes était dominée par une moralité qui, bien qu'obscurcie fréquemment, se relevait toujours par sa vivace énergie après les intervalles de chute.

Maintenant le but de la vie s'est voilé. Toutes ces perspectives morales qui, de momens en momens, s'ouvraient aux yeux du croyant et lui inspiraient de poétiques sentimens, se sont évanouies. L'individu ne voit plus rien au-delà de cette vie, et ne voit même pas au-delà de quelques jours de cette vie. Ses actions ne résultent plus que de ses passions bonnes ou mauvaises du moment, ou bien de quelques habitudes qu'il suit machinalement et avec une indifférence profonde, sans en avoir le sens ni la moralité.

Or, supposez que cette absence de tout sentiment moral, si pénible par elle-même, soit accompagnée de grandes misères, quel frein aura-t-on à opposer aux instincts qui pousseront les masses à s'agiter? N'apercevant ni n'espérant plus désormais un but et un tems éloigné où justice doit être rendue à tous, elles ne comprendront que cette alternative : être heureux ou malheureux; elles seront naturellement portées à désirer tout le bonheur qu'elles voient et conçoivent, et partant à se ruer sur celui des autres.

Leur action n'aura plus de limite ni de loi, parce qu'elles ont cessé d'avoir l'intelligence de leur situation qui leur était donnée par le christianisme.

Tous les élémens sociaux sont soumis à la décomposition et livrés à l'impuissance générale. Les arts et la poésie en présentent de manifestes symptômes. Quelques artistes ont encore foi au passé; d'autres sont animés contre lui d'une vive hostilité; mais, après le chant du regret et la satire de la haine, il n'y a plus rien que la poésie du doute, la poésie de Byron.

Tout ce qui dure encore se rapetisse et descend du sublime au grotesque. Les révolutions, si grandes dans leur origine au tems de la

Digitized by Google

lutte, victorieuses, n'ont plus de force, et, privées de leur ennemi qui les excitait par sa résistance, semblent tomber d'inanition. Les plus grandes questions se transforment en minuties, et les guerres violentes et gigantesques d'autrefois en de mesquines disputes.

Cette situation est passagère, mais fatale, comme tous les développemens intellectuels de l'humanité. Elle n'est ni plus ni moins glorieuse ou fausse que toute autre ; elle est nécessaire et inévitable.

Il faut en acquérir l'intelligence nette ; à cette condition on sera tolérant, car on comprendra les raisons des convictions et des actes de tous les hommes et de tous les partis ; on sera calme, car on saura comment doivent s'accomplir les progrès qui sont prochains, et quels sont les obstacles et les retards qui les doivent entrayer.

Mais quels que soient les défauts de règles, de principes et de foi, il y a toujours nécessité d'agir, et pour les gouvernemens nécessité de gouverner. Dans la méditation philosophique, on peut accepter la privation absolue de toute doctrine et se tenir sans inconvénient à l'état d'irrésolution; mais, pour la pratique, les devoirs politiques et moraux ne sauraient être un seul moment suspendus.

Lorsque Descartes eut conçu le projet de réformer la philosophie et de refaire la métaphysique tout entière, il commença par détruire toutes les croyances qui existaient dans son esprit, et par y établir un doute général et complet. Mais, comme il avait toujours avec ses semblables des rapports qui ne comportaient pas la même indifférence pour agir, il se fit une morale provisoire sur laquelle il devait vivre jusqu'à ce qu'il eut trouvé les lois et les règles de conduite qu'il cherchait.

Nous sommes aujourd'hui dans une position analogue à celle de Descartes, entre un passé qui n'est plus et un avenir qui n'est pas encore. Dans l'absence de tout principe d'organisation, l'ordre moral senti et cru, l'ordre vrai n'est pas possible.

Il faut que nous nous fassions une morale et une politique provisoires.

Si un ordre vrai est impossible, et parce qu'on ne veut plus de celui qui vient de tomber, et parce que le nouveau n'est pas encore trouvé, même seulement dans les intelligences, ce qu'il importe de faire en ce moment, c'est de maintenir, tant bien que mal et comme on pourra, l'ordre matériel qui subsiste encore, en attendant le dogme fondateur promis à la génération qui s'avance.

Digitized by Google

Nous tous, philosophes plus ou moins, dit M. Jouffroy, nous devons employer les efforts de notre raison à essayer les solutions aujourd'hui si nécessaires. Il y a du bonheur à sortir d'une sphère étroite d'action où l'on ne sait ni ce que l'on doit faire, ni si ce que l'on fait est bien, ni à quoi cela servira, pour revenir respirer dans la libre sphère de la philosophie et de l'histoire.

La recherche est la mission des philosophes; car le dogme ne naît pas sans avoir été préparé par un travail préliminaire, qui de droit appartient aux hommes les plus éclairés de la société. Mais les théories qu'ils émettent sous la forme rationnelle descendent peu à peu vers la foule et y produisent un retentissement sourd et prolongé. Bientôt quelque homme placé dans l'espace intermédiaire, entre la masse éclairée et la masse ignorante, entre les philosophes et le peuple, où il recueille tous ces bruits dont l'air est rempli, croit entendre un son nouveau qui lui paraît venir d'une voix inconnue. Les vérités çà et là répandues trouvent en lui leur moyen terme; il les incarne en sa personne; il en devient le verbe, le révélateur.

Les philosophes sont les précurseurs des religions, mais ils ne les fondent pas. Puis, après que le révélateur a paru, le peuple qui vient de recevoir la formule du dogme refuse de reconnaître que les philosophes aient eu le premier mérite de la découverte. Il se tourne contre eux en hostilité, et les philosophes sont en général brûlés au nom de la vérité qui est sortie de leurs investigations.

Les cinq siècles qui ont précédé Jésus-Christ nous fournissent des faits en confirmation de ces idées. Ces siècles, qui fondèrent tant de philosophies sur les ruines du dogme religieux, depuis Orphée, qui est peut-être le pendant de Luther, jusqu'à Thalès et Socrate, qui furent comme les Bacon et les Descartes de ce tems, et à tous leurs successeurs et élèves, ont préparé le christianisme, qui pourtant n'a pas été fondé par un philosophe. Ensuite les chrétiens, ne reconnaissant plus les idées des philosophes sous les formes symboliques dont elles venaient d'être revêtues, ont repoussé toute solidarité avec eux.

Aujourd'hui, dit le professeur en terminant, un dogme nouveau se prépare : il faut en hâter la promulgation. L'année dernière je croyais, et j'ai dit que ce dogme ne pourrait se produire que sous la forme ration-

Digitized by Google

nelle ; cette année, je n'en sais rien. La mission des philosophes est de poser et de bien déterminer les questions. *L.-L.* GADEBLED.

COURS DE PHYSIQUE GÉNÉRALE DE M. AMPÈRE.

M. Ampère a consacré une partie de ses leçons du collége de France à une revue encyclopédique des sciences qui présente tout l'intérêt des grandes idées générales. Nous attendrons la fin de ce cours pour en examiner l'ensemble et en faire le sujet d'un article spécial; les travaux inspirés par le désir d'associer les sciences par le lien religieux, en groupant dans une seule unité tout ce que peut embrasser l'esprit de l'homme, sont d'une importance trop haute devant ceux qui ont compris la carrière philosophique ouverte au dix-neuvième siècle, pour qu'il nous soit permis, lors même que leur tendance nous paraît rétrograde, de les omettre ou de les négliger; ce serait manquer à l'esprit progressif qui dirige ce journal. Nous nous contenterons d'exposer succinctement les classifications que M. Ampère introduit dans chaque groupe de sciences, et les traits les plus larges par lesquels il les caractérise, tout en maintenant avec soin les considérations d'un ordre plus élevé que cet illustre professeur cherche fréquemment à rattacher à la grande théorie du christianisme.

Le cours étant commencé depuis quelque tems, nous ne reviendrons pas sur le détail de ce qui a été traité dans l'origine; nous le prendrons au point où il se trouve à peu près actuellement, c'est-à-dire aux sciences de la vie. Dans l'étude des objets naturels, M. Ampère établit directement une division binaire, en les considérant d'abord en eux-mêmes et en les considérant ensuite dans leurs rapports avec l'homme; la première partie correspond à l'idée de vérité, d'intelligence; la seconde, à l'idée de passion, d'intérêt. Dans les sciences mathématiques, une division binaire est également fournie par la contemplation de la vérité absolue dans un monde quelconque, et la contemplation de la vérité telle qu'elle existe dans l'étendue réelle. Dans les sciences morales et politiques, on retrouve les deux divisions correspondant à l'idée passion et à l'idée intelligence. Revenant à l'étude des objets naturels pour continuer à faire des coupures dans les deux premières divisions, M. Ampère en établit quatre dans chacune d'elles, comprenant : la description

Digitized by Google

extérieure, l'analyse des parties, l'établissement des lois, l'explication des phénomènes. Ainsi dans l'étude de la terre ces quatre sections correspondent à la géographie, la minéralogie, la géognosie et la géologie proprement dite.

Dans l'étude des végétaux, en vertu du principe que je viens d'exposer, s'établissent les deux divisions fondamentales : *botanique*, *agriculture*.

La botanique, qui considère les végétaux en eux-mêmes, comprend : la *phytographie*, description de la forme apparente, caractère des tiges, des racines, des fleurs, etc.; désignation de la zône d'habitation, pays chauds ou froids, plaines ou montagnes, etc.; l'*anatomie végétale*, distinction des diverses parties, des tissus, etc., examen des organes internes; la *phytonomie*, comprenant les rapports et les lois de l'organisation végétale; la *physiologie végétale*, comprenant le mode d'action auquel sont dus les phénomènes de naissance, de croissance et de reproduction des végétaux.

Les végétaux sont composés d'utricules formés par les substances élémentaires et accolés les uns contre les autres, de manière à donner lieu à des formes et des apparences variées. Ce tissu, disposé par chaînes linéaires dans les tiges et les racines, s'étale pour donner naissance aux feuilles et aux fleurs, qui ne sont que des agroupemens de feuilles diversement accidentées et nuancées. Ces utricules, par leur action sur les molécules minérales, carbones, hydrogènes, etc., les déterminent à se grouper de la même manière et à constituer de nouveaux utricules. Dans certaines circonstances, et particulièrement chez les êtres d'un ordre inférieur, ces utricules, détachés, peuvent se développer isolément et reproduire de nouveaux êtres; mais en général la reproduction, quoique toujours occasionnée par l'action des utricules sur les molécules environnantes, n'a lieu qu'avec le concours d'un certain ordre de phénomènes qui sont ceux de la floraison et de la germination.

Les idées contenues dans la Genèse de Moïse, et adoptées par les chrétiens, avaient conduit à des conséquences fort différentes sur la naissance des êtres. La création ayant été une œuvre distincte posée entre deux éternités, un acte d'une durée limitée, après lequel le créateur était rentré dans le repos, il paraissait logique de penser que dans cette période de six jours Dieu avait enfanté non-seulement tous les êtres

Digitized by Google

qui peuplèrent le globe dans l'origine, mais encore le germe de tous ceux qui devaient le peupler dans la suite des tems. De là la théorie de la préexistence et de l'emboîtement des germes d'après laquelle chaque graine renferme, à l'état rudimentaire, tous les élémens du végétal futur et de ses graines, de sorte qu'une seule graine en renferme une infinité renfermées à l'infini l'une dans l'autre. Ces germes, créés à l'origine, ne font que se développer successivement à mesure que l'heure de paraître arrive pour eux. M. Ampère cherche à démontrer que cette opinion n'est pas une déduction rigoureuse du dogme chrétien, qu'elle est même opposée à la parole du texte qui dit : *crescite et multiplicate*, et qui, dans l'hypothèse de la préexistence, aurait dû se borner à *crescite*. Sans vouloir enseigner nettement la grande idée de la création continue, il déclare conforme à la lettre de la Genèse de penser que Dieu, dans son travail, au lieu de créer les êtres, a créé les lois qui devaient les reproduire ; comme si une loi physique, forçant la nature à lui obéir, était autre chose que la continuation de la volonté créatrice forçant la matière à marcher à son commandement.

M. Ampère repousse également l'hypothèse de Buffon qui regardait les globules générateurs comme créés à l'origine et indestructibles. L'étude de la chimie montre qu'ils se décomposent facilement en leurs élémens primitifs, et l'observation des phénomènes de la végétation montre qu'ils se recomposent par leur influence mutuelle.

Quelques physiologistes ont pensé que les phénomènes que présentent les êtres organisés durant leur existence étaient dus à une force particulière, désignée sous le nom de force vitale ; mais il paraît plus conforme à l'unité des vues de la Providence de penser que tous les mouvemens de la nature sont dus aux variations des mêmes forces.

La germination est déterminée par les petits corps renfermés dans les grains du pollen, qui viennent à s'introduire dans l'intérieur du liquide émulsif homogène de la graine, et y déterminent la consolidation d'un noyau qui devient l'embryon de la plante nouvelle. On pourrait croire que les corpuscules renfermés dans les grains du pollen sont de petites piles composées de matière organique, comme celles de la torpille et de la gymnote, et qu'arrivées dans le liquide de la graine, elles y établissent des courans électriques, agrègent les utricules qui s'y trouvaient à l'état de suspension, et les réunissent en un germe qui déter-

Digitized by Google

mine la formation de nouveaux utricules, et occasione par là le développement du végétal.

La solidification de la fibre ligneuse serait également due à des forces électriques qui agrégeraient les uns avec les autres les utricules déjà préparés isolément au contact des utricules analogues déjà existans. L'action partant du bourgeon en descendrait vers la racine en se communiquant successivement à chaque particule dès qu'elle serait enchaînée, et lui donnant par conséquent la puissance d'amener à elle la particule qui lui succède. Tout se lie dans la nature, et cet important phénomène de l'accroissement des végétaux rentre dans l'analogie de ce phénomène de précipitation chimique signalé depuis si long-tems sous le nom d'*arbre de Diane*. Lorsqu'on précipite sur le mercure l'argent contenu dans une dissolution d'acide nitrique, il se forme une ramification de globules d'argent qui a sa base par le mercure; un courant s'établit le long de la chaîne qui transporte au mercure l'oxygène et l'acide, et à l'extrémité du courant les molécules d'argent, jouant tour à tour le rôle de pile, se déposent les unes sur les autres. La nutrition chez les animaux et en particulier *l'ossification*, ou dépôt de particules de phosphate de chaux autour d'un premier centre qui se détermine dans le tissu cellulaire, sont de même ordre et dus à des causes semblables.

La direction verticale des plantes est un trait important de leur existence, dans lequel on ne saurait méconnaître l'influence d'une des forces les plus générales de la nature, la pesanteur. La racine marche toujours vers la force qui tire, et la tige marche toujours en sens inverse, quelle qu'ait été la disposition préalable de la graine. En plaçant des graines sur les rayons d'une roue verticale en mouvement, la force centrifuge qui se produit dirige les racines vers la circonférence et les tiges vers le centre; en les plaçant sur une roue horizontale, sollicitées à la fois par la force centrifuge et la pesanteur, les racines marchent vers la circonférence, mais en s'inclinant sur la verticale d'une quantité proportionnelle au rapport des deux forces agissantes.

La tendance spontanée des racines vers l'humidité et des tiges vers la lumière dénote également deux faits du plus grand intérêt, mais dont l'explication est encore fort obscure.

La seconde branche de la science des végétaux comprend tout ce que, sous le point de vue de nos besoins, ils peuvent offrir à notre

Digitized by Google

étude, depuis leur naissance jusqu'au moment où ils peuvent satisfaire la consommation; c'est l'*agriculture*. Elle se subdivise également en quatre parties : la *géoponique*, description des procédés employés pour cultiver les végétaux utiles; l'*agroristique*, calcul des produits de la terre, des avantages commerciaux, des valeurs agricoles; l'*agronomie*, comparaison des méthodes qui donnent le plus grand profit, lois empiriques, procédés d'assolement relatifs à chaque terrain; la *physiologie agricole*, recherche des causes des phénomènes agronomiques, de la manière dont agissent les engrais, des causes qui font qu'il convient de varier les plantes que l'on met successivement dans le même terrain, etc.

Après ces idées générales sur la classification et la philosophie des sciences qui se rapportent aux végétaux, M. Ampère passe à l'étude des animaux, qui ne doit venir qu'après à celle des végétaux, puisque l'on conçoit l'existence des végétaux indépendamment de celle des animaux, tandis que l'inverse ne saurait avoir lieu. J. R.

Statistique.

Relevé des décès de l'année 1830, *pour la ville de Paris* (Extrait d'un rapport adressé à M. le ministre du commerce et des travaux publics.) — Ce rapport a pour objet de signaler le degré d'influence que la salubrité peut exercer sur la vie des hommes et sur le développement de certaines maladies, en comparant la mortalité des quartiers, eu égard à leur population. A cet effet les maires et les agens des hospices civils sont invités à transmettre, à l'expiration de chaque quinzaine, à la préfecture de police, un état des décès survenus dans leurs arrondissemens respectifs et dans les établissemens confiés à leur surveillance; et, pour obtenir des renseignemens uniformes, on fait imprimer les feuilles qu'ils doivent remplir et qui indiquent la date des décès, la nature de la maladie, le nom des décédés, leur sexe, leur âge, leur profession et leur demeure. Ces documens servent à la rédaction des états de mortalité, dressés chaque année par la préfecture de police, et qui présentent les décès occasionés par quelque maladie que ce soit, depuis un jour jusqu'à cent ans, suivant des périodes déterminées. De cette manière on voit au premier coup d'œil les sexes et les

Digitized by Google

âges qui sont plus particulièrement sujets à telle ou telle maladie, et celles qui font le plus de victimes. Parmi ces dernières nous trouvons en première ligne, sur l'état des décès de l'année 1830 :

1° Le catarrhe pulmonaire, qui a occasioné 3,535 décès, savoir : 1803 du sexe masculin et 1,732 du sexe féminin.

2° La phthisie pulmonaire.....	2,948	1,422 m.	
		1,526 f.	
3° L'entérite.....	2,452	1,040 m.	
		1,412 f.	
(ou inflammation intestinale).			
4° La pneumonie.....	2,150	1,104 m.	
		1,056 f.	
5° La gastrite.....	1,997	983 m.	
		1,014 f.	
6° Les convulsions.....	1,880	938 m.	
		942 f.	
7° L'apoplexie.....	1,308	820 m.	
		488 f.	
8° La fièvre cérébrale.....	1,288	724 m.	
		564 f.	

Les autres maladies ne se rencontrent que dans des proportions infiniment moins fortes et celles qui suivent les précédentes, d'après leur ordre de gravité, présentent savoir :

1° Le squirrhe et cancer.....	603	112 m.	
		490 f.	
2° L'hydropisie.....	386	122 m.	
		264 f.	
3° L'anévrisme.....	372	168 m.	
		204 f.	
4° La péritonite.....	351	56 m.	
		295 f.	
(ou inflammation du bas-ventre).			
5° L'hydrothorax.....	358	116 m.	
		242 f.	
(ou hydropisie de poitrine).			
6° La petite vérole.....	329	168 m.	
		161 f.	
7° La rougeole.....	224	120 m.	
		104 f.	

Digitized by Google

Les maladies qui viennent ensuite, telles que le croup, la dentition, la coqueluche, la scarlatine, qui attaquent les enfans, principalement jusqu'à l'âge de cinq à six ans, ne présentent pas 200 décès pour chacune. Dans les nomenclatures qui précèdent, on n'a pas compris *les enfans morts-nés*, qui ont été au nombre de 1110 du sexe masculin et de 1023 du sexe féminin; les décès, *suite de faiblesse de naissance*, s'élèvent à 588, savoir 251 du sexe masculin et 337 du sexe féminin; et enfin *l'affaiblissement sénil*, autrement dit *la vieillesse et la décrépitude*, qui donne 958 décès, 352 hommes et 606 femmes. On n'a pas considéré ces décès comme étant le résultat de maladies.

Que si maintenant nous recherchons les âges et les sexes qui ont été plus particulièrement affectés par ces maladies, nous remarquerons que le catharre pulmonaire sévit contre les enfans, principalement jusqu'à l'âge de cinq ans, et qu'il en est mort, en 1830, 121 du sexe masculin et 92 du sexe féminin. Qu'il atteint les hommes et les femmes vers l'âge de trente ans, et qu'il fait des progrès rapides de cinquante à quatre-vingt-dix ans, notamment de soixante-cinq à quatre-vingts ans. Que la phthisie pulmonaire se déclare à partir de quinze ans chez les hommes; qu'elle se propage d'une manière effrayante de vingt-cinq à quarante ans; qu'elle va en décroissant de quarante à soixante-dix ans, et qu'elle devient ensuite fort rare; que, chez les femmes, elle commence vers l'âge de neuf ans, est fréquente de 15 à 35, perd une partie de son intensité de trente-cinq à quarante-cinq ans, et disparaît ensuite; qu'en définitive, les femmes sont beaucoup plus sujettes que les hommes à cette maladie. Que l'entérite s'attache principalement aux enfans, puisque, sur les 2452 décès qu'il a occasionés en 1830, on compte jusqu'à l'âge de cinq ans, 790 enfans du sexe masculin et 1155 du sexe féminin, c'est-à-dire 1945o plus des trois quarts; qu'il en est ainsi de la gastrite, qui a fait périr en 1830, jusqu'à l'âge de six ans, et notamment de un jour à trois mois, 1123 enfans, savoir 581 du sexe masculin et 542 du sexe féminin, ce qui forme près des deux tiers de la totalité des décès, qui ont été de 1997. Que la pneumonie attaque les deux sexes, de quarante-cinq à soixante-dix ans, et beaucoup d'enfans avant cinq ans. Que les convulsions sont très-fréquentes jusqu'à l'âge de cinq ans, et surtout jusqu'à trois, et qu'elles disparaissent presque entièrement dès l'âge de dix à quinze ans. Que la petite vérole sévit

Digitized by Google

jusqu'à l'âge de dix ans, et que les vieillards en sont très-rarement atteints. Quant à l'apoplexie, on en rencontre quelques cas avant l'âge de cinq ans, et notamment de un jour à trois mois, mais presque aucun de cinq à vingt ans; elle est commune de quarante à soixante-cinq ans, très-fréquente de soixante-cinq à soixante-quinze ans, faiblit ensuite, et devient rare dans les âges très-avancés. Mais il faut remarquer que l'apoplexie frappe beaucoup plus d'hommes que de femmes; nous trouvons enfin que la fièvre cérébrale atteint ordinairement les enfans jusqu'à l'âge de dix ans; elle est peu commune passé cet âge, et n'attaque presque jamais les vieillards.

En résumé, il est mort à Paris, en 1830, savoir :

Dans les arrondissemens,

Sexe masculin.....	8,964	Total 18,494.
Sexe féminin.....	9,530	

Dans les hospices et hôpitaux,

Sexe masculin.....	5,082	Total 10,009.
Sexe féminin.....	4,927	

Total général, 28,503, ce qui donne sur l'année 1829 un excédant de 4,135 décès.

Telles sont les inductions générales que nous avons tirées de ce travail; elles sont établies sur des chiffres qui offrent depuis plusieurs années peu de variations; nous les livrons aux méditations des hommes de l'art, en leur laissant le soin d'en déduire des conclusions.

En rapprochant les résultats de la population de la capitale prise par quartiers, on peut établir la proportion des décès, eu égard à cette population, connaître les quartiers dans lesquels la mortalité est la plus forte, et par suite, les causes déterminantes de cette mortalité. Ces renseignemens se trouvent consignés en partie sur un tableau qui présente la population des quartiers, en procédant de la plus faible à la plus forte, le nombre des décès et leur proportion avec la population. Le quartier dans lequel cette proportion a été la plus élevée est celui de l'Hôtel-de-Ville, où il est mort une personne sur 31; le quartier dans lequel la mortalité a été la plus faible est celui de la Chaussée-d'Antin, où la proportion est de 1 sur 63, ce qui donne avec l'Hôtel-de-Ville une différence de moitié.

Mais on tomberait dans de graves erreurs si l'on établissait d'après ces

Digitized by Google

résultats l'influence générale des quartiers sur la santé des habitans. Le même quartier présente dans sa distribution, dans la disposition et l'état sanitaire de ses rues, dans la manière de vivre de ses habitans, des variations infinies; ainsi, par exemple, le quartier du Luxembourg passe généralement pour l'un des plus salubres de la capitale; les vastes jardins qu'il renferme, son élévation, sa proximité de plaines immenses, ses rues larges et bien aérées, offrent toutes les conditions que l'on peut désirer; si nous recherchons maintenant quelle a été la mortalité de ce quartier, nous trouvons qu'il est un de ceux où elle a été le plus élevée (1 sur 38), et qu'il présente peu de différence avec le quartier des Marchés, l'un des plus insalubres de la ville, et où la mortalité a été de 1 sur 35. Ainsi, si l'on s'en tenait à ce résultat, il serait indifférent pour la santé d'habiter l'un ou l'autre de ces deux quartiers. Mais c'est ici qu'il faut abandonner les inductions générales et rechercher les causes qui peuvent produire un résultat qui semble détruire tout ce qui a été dit sur l'influence de l'air; alors on découvre dans le quartier du Luxembourg des rues étroites, mal ventilées, bordées de maisons élevées, toujours sales, humides, généralement habitées par des gens peu aisés, et qui doivent déterminer un grand nombre de décès, qui, suivant les proportions que nous venons d'indiquer, sont reportés également sur la partie salubre du quartier.

C'est donc par rue et par maison qu'il faudrait calculer la mortalité; alors on aurait des résultats exacts, des faits irrécusables qui pourraient répandre un grand jour sur les question de l'hygiène et de salubrité dont on s'occupe depuis si long-tems et sur lesquelles nous n'avons point encore de solutions définitives. Mais il faudrait, avant tout, avoir la stastistique de chaque rue, de chaque maison, connaître son exposition, la manière dont elle est tenue, le nombre de ses habitans et enfin toutes les causes d'insalubrité qu'elle renferme, puis, en comparant la mortalité des rues les plus insalubres avec celle des rues les plus salubres, on connaîtrait presque mathématiquement le degré d'influence de la salubrité sur la santé des hommes. Les bulletins sanitaires qui ont été envoyés aux commissions de salubrité donneront déjà une grande partie de ces documens. Ce travail a été confié aux soins de MM *Petit* et *Chevalier*, membres du conseil de salubrité, et *Trebuchet*, chef du bureau sanitaire de la préfecture de police, qui, indépendamment du

Digitized by Google

concours de MM. les membres des commissions de salubrité, comptent, en outre, sur la coopération de plusieurs médecins instruits qui se sont déjà offerts pour les aider dans leurs recherches. Les renseignemens qu'ils auront recueillis sur la statistique des rues et des maisons seront portés sur des tableaux particuliers. Nous aurons soin de publier les résultats de leurs recherches.

Les renseignemens dont nous venons de donner un extrait ont pour but de faire connaître les espèces de maladies les plus communément mortelles dans la capitale, et le rapport du nombre des individus qui y succombent avec les circonstances d'âge, de sexe et de condition, au milieu desquelles ils se trouvent placés. Ici se présentent quelques remarques. D'après quel type détermine-t-on l'espèce de ces maladies; a-t-on une règle sûre pour faire cette détermination? Dans les états du même genre, publiés aux diverses époques, on voit figurer, au rang des maladies les plus générales, des affections dont on ne voit presque aucune trace dans les tableaux relevés à quelques années de distance, c'est-à-dire que d'une année à l'autre l'on accorde ou l'on refuse aux mêmes maladies le privilége de grossir la table de la mortalité. Ainsi il y a encore peu de tems que les fièvres étaient le plus répandues, quelques années plus tard ce furent les affections du cœur, plus tard encore les inflammations du tube digestif, aujourd'hui c'est le tour des maladies de poitrine. On voit, en un mot, la nomenclature des maladies régnantes changer avec l'espèce et le crédit des systèmes pathologiques les plus contradictoires. Nous le demandons, qu'espère-t-on des résultats établis sur des bases aussi fragiles? Tant que la pathologie flottera dans le vague où nous la voyons aujourd'hui, la seule utilité des travaux statistiques précédens sera réduite à l'expression générale des rapports de la mortalité avec la population. D'ailleurs, l'imperfection que nous déplorons s'opposera sans cesse à l'application d'aucune mesure particulière, et arrêtera les progrès de l'hygiène en restreignant son usage à l'observation des préceptes éternellement connus sur l'amélioration de la santé publique.

Digitized by Google

NOUVELLES DES THÉATRES.

LETTRE SUR LES THÉATRES.

Depuis ma dernière lettre, rien de bien saillant n'a paru sur nos théâtres ; et je m'aperçois qu'en vous prévenant que je vous entretiendrais seulement des pièces dignes de votre attention, j'ai limité ma tâche plus que je ne le pensais. J'ai grand'peur en vérité, si je m'en tiens strictement à cette condition, de vous écrire des lettres bien courtes, Mais en ce cas j'aurai la ressource, pour allonger mon épître, de vous transmettre à chaque fois l'exacte et fidèle nomenclature de toutes les œuvres dramatiques représentées aux différens théâtres, avec indication du nombre d'actes, sans oublier les noms des auteurs, décorateurs, machinistes et acteurs, imprimés en caractère particulier pour leur plus grande gloire, et cela ne laissera pas que de prendre de la place. De plus, j'ai la confiance que quand vous posséderez cette liste précieuse, vous en saurez autant sur les ouvrages qui y figureront, quoique éloigné de Paris de 150 lieues, que bon nombre d'habitans de cette capitale qui ne liront pas même ma lettre, et qui, par suite de cet instinct merveilleux qui nous porte tous tant que nous sommes à fuir notre mal, se tiennent prudemment à distance de tous nos modernes chefs-d'œuvre. *Teresa* à l'Opéra-Comique (ce qui ne veut pas dire que ce soit un opéra, car c'est au contraire un drame sans musique) et *Louis XI* au Théâtre-Français, voilà ce dont j'ai à vous parler aujourd'hui. *Teresa*, que l'on s'est étonné en général de voir paraître à la salle Ventadour, a pour auteur M. *Alexandre* Dumas, et devait dans le principe être donnée *aux Nouveautés*. Mais la fermeture de ce théâtre a dû changer les premières dispositions, et M. Laurent a recueilli l'héritage de son infortuné confrère. Au reste cette fixe délimitation des genres affectés à chaque scène est à mon avis chose fort indifférente au public. En pareille affaire, je pourrais dire en toute affaire, le succès est tout. Si le drame attire du monde dans la salle Ventadour, M. Laurent aura eu raison de l'y accueillir; de même que le directeur de l'Ambigu-Comique a eu tort,

Digitized by Google

l'an dernier, de faire chanter l'opéra à ses niais et à ses tyrans de mélodrame, parce que personne ne s'est soucié d'aller les entendre. A ce propos, je me rappelle que m'étonnant devant une dame très-spirituelle de cette bizarre imagination du directeur de l'Ambigu, et lui demandant ce que deviendrait le chant dans ce singulier opéra-comique, et s'il n'y aurait pas à en pouffer de rire, elle me répondit: *Eh! bien justement, ce sera la partie comique de l'opéra.* Je n'eus rien à répliquer.

Mais revenons à *Teresa.* Cette pièce nous donne l'idée de l'erreur où peut tomber le talent, quand, au lieu de s'attacher à peindre sans exagération des mœurs réelles et vraies, il s'égare à la suite d'une imagination exaltée, et se complaît surtout dans des tableaux que leur immoralité rend repoussans. Il s'agit ici d'un double adultère que nous voyons presque consommer sur la scène, et il semble même que nous y assistions par ambassadeur; car nous voyons du moins le serviteur dévoué qui, à la porte de sa maîtresse, veille la dague au poing pour écarter les survenans; de sorte que, si on a la fantaisie de tirer sa montre, on sait à point nommé, et depuis tel mouvement d'aiguille jusqu'à tel autre, ce qui se passe derrière la coulisse. Sans doute, afin de nous indemniser de ce qui s'y passe à notre insu, il y a dans le double adultère que j'ai déjà indiqué une circonstance plus odieuse encore; c'est que les coupables sont unis par les liens de la famille, et que le double crime est enfermé pour eux dans l'enceinte du foyer domestique. Ce sont gendre, belle-mère, amis, proches parens. Ainsi, ce n'est pas seulement le mariage que l'on flétrit, et qui aura pour sa part grand' peine à se défendre des rudes coups qu'on lui porte de tous côtés, c'est aussi la famille; la famille qui seule nous restait encore, et où les sentimens doux et tendres chassés d'ailleurs aimaient à se cacher comme dans un refuge assuré. Je ne veux point toutefois contester le talent éminent qui brille dans cet ouvrage; il renferme d'admirables scènes. Mais si l'énergie brillante du pinceau de M. Dumas, si la vigueur peu commune de ses idées et de son style lui marquent une haute place, la première peut-être, dans l'avenir, parmi ses rivaux, qu'il s'efforce donc, s'il veut se concilier les suffrages des hommes de goût, de rester dans les limites du vrai, de ne pas se jeter aussi souvent, à propos d'un drame bourgeois, dans les voies d'une poésie aventureuse, et surtout, et

Digitized by Google

avant toute chose, de respecter ce qui maintenant plus que jamais doit être entouré de nos égards, l'asile consolateur de la famille.

J'arrive maintenant au *Louis XI* de M. Casimir Delavigne, qui vient de faire son apparition au Théâtre-Français. C'est, vous le dirai-je, une œuvre de patience, une brillante collection de beaux vers un peu académiques. Le talent, le faire habile, y sont marqués en traits qu'on ne peut méconnaître sans injustice. Mais où est l'ame de la tragédie, où est l'intérêt vif et puissant qui devrait maîtriser les spectateurs, où est le feu, où est la vie! J'ai cherché inutilement tout cela. Louis XI le cruel, le cauteleux, le superstitieux, l'habile Louis XI ne me paraît pas propre à faire un héros tragique. Un tel caractère peut être une bonne fortune pour l'historien et pour le romancier, mais non pour le poète dramatique. Otez maintenant cet intérêt puissant qui fait la vie du drame, que reste-t-il? Le talent des détails et de l'exécution matérielle. C'est aussi le mérite, et le mérite réel du nouvel ouvrage de M. Delavigne. Il serait téméraire, au reste, de juger un ouvrage aussi important sur la première audition, et je me promets de vous en reparler dans ma prochaine lettre. Une seule réflexion en attendant : Le travail patient et assidu, la persévérance studieuse et active du talent doivent-ils donc, dans le siècle où nous sommes, céder le pas à l'inspiration aventureuse, au coup de pinceau vif et hardi de l'artiste qui produit vite? *Louis XI* est le fruit de longues veilles, d'études consciencieuses et qui ont coûté des années; *Louis XI* est froid et est accueilli froidement. *Antony*, *Teresa* paraissent au contraire le jet facile d'une sève abondante et riche qui coule d'elle-même. On a couru à *Antony*, on courra peut-être à *Teresa*.

J'aurais tort de ne vous rien dire du *Chaperon*, au Gymnase. C'est un joli petit marivaudage plein de finesse et de détails ingénieux.

Un mot encore sur *Folbert* ou *le Mari de la cantatrice*, aux Variétés, qui mérite mention pour le cynisme déhonté qui s'y étale; et quant au reste, je prends la liberté, économe de votre tems et du mien, de vous renvoyer, pour mémoire, à la nomenclature ci-dessous, qu'il ne tiendra qu'à vous de lire courageusement jusqu'au bout, si vous avez du tems à perdre.

Théatre-Français. — 11 janvier. *Le Prince et la Grisette*, comédie en trois actes et en vers, par M. Creuzé de Lesser.

Digitized by Google

Odéon. — 17 janvier. *Jeanne de Vaubernier,* drame en cinq actes, par MM. de Rougemont et Lafitte.

Gymnase dramatique. — 23 janvier. *La Vengeance d'une Italienne,* comédie-vaudeville en deux actes, par MM. Scribe, Delestre et Desnoyers.

Vaudeville. — 17 janvier. *La Vie de Molière,* comédie-vaudeville en trois actes par MM. Dupeuty et *Étienne* Arago. — 27 janvier. *Les Chapeaux séditieux,* à-propos-vaudeville en un acte, de MM. Brazier, Mélesville et Carmouche.

Variétés. — 24 janvier. *L'Homme de la nature et l'Homme policé,* roman mêlé de couplets en 5 tableaux, par MM. *Paul* de Kock et Dupeuty.

Théatre du Palais-Royal. — 12 janvier. *Le Collaborateur,* vaudeville. — 13 janvier. *La Chanteuse et l'Ouvrière,* vaudeville, par MM. de Villeneuve et Xavier.

Ambigu-Comique. — 25 janvier. *Han d'Islande,* mélodrame en trois actes, par MM. Acto et Palmyr.

Gaîté. — 25 janvier. *Raimond,* mélodrame en trois actes, par M. *Auguste* Lebras.

NÉCROLOGIE.

Nous terminons ordinairement nos cahiers par des tablettes nécrologiques où se trouvent renfermées de courtes notices sur les hommes successivement enlevés aux sciences, aux lettres, aux arts ou à la politique. Il est facile de concevoir les causes qui s'opposent à ce que cette partie de notre cadre soit complètement remplie, malgré nos soins et notre vigilance. Le tableau suivant, où l'on s'est efforcé de réunir les célébrités de tous genres et de tous pays que la mort a moissonnées pendant l'année 1831, comblera plusieurs des lacunes que les lecteurs ont dû remarquer dans cette partie de la *Revue Encyclopédique;* mais nous aurons occasion de revenir plus tard sur quelques-uns des hommes à la mémoire desquels nous ne donnons aujourd'hui qu'une mention, soit

Digitized by Google

pour retracer l'histoire de leur vie, soit pour mieux apprécier le caractère de leurs écrits et de leurs travaux.

En *Asie*, Moola Feerooz, grand-prêtre des Parsees, auteur du *George Nama*, poème épique en langue persanne, sur la conquête de l'Inde par les Anglais, célèbre par l'étendue de ses recherches dans la littérature orientale, et possesseur d'une riche bibliothèque de manuscrits asiatiques, est mort à Bombay, à l'âge de soixante-douze ans.

Le *Mexique* a vu fusiller l'un des nombreux présidens que l'inconstance de ses vicissitudes révolutionnaires avait élevé naguère au faîte des honneurs de la république : le général Guerrero, traitreusement arrêté par les agens du gouvernement actuel, a été exécuté le 14 février 1831, à Oayaca.

Les *États-Unis* ont perdu *James* Monroe, cinquième président de la république, mort à New-York, à l'âge de soixante-treize ans, le 4 juillet, jour anniversaire de la déclaration d'indépendance ; — et *Samuel* Mitchell, médecin et savant distingué.

Dans la *Grande-Bretagne*, la mort a frappé tour-à-tour *Henri* Mackenzie, auteur de " *The Man of Feeling*, " et de plusieurs autres romans dont la réputation est depuis long-tems solidement établie ; — le docteur Abernethy, chirurgien et anatomiste très-célèbre ; — *William* Roscoe, ancien membre du parlement, auteur des *Histoires de Laurent de Médicis* et *de Léon X*, philantrope libéral dont les écrits sur les prisons, entre autres, appartiennent à l'école de Bentham et de l'américain Livingstone ; — *John* Jackson, célèbre peintre de portraits ; — *Thomas* Hope, connu par ses richesses, sa belle collection de tableaux, et ses ouvrages : *Anastase*, roman qui a eu plusieurs éditions ; des recherches curieuses sous le titre de : *Costume of the ancients*, qui lui ont acquis une certaine célébrité dans le monde savant ; et enfin un *Essai sur l'origine et la destination de l'homme*, annoncé dans ce recueil (voyez *ci-dessus*, p. 440), et qui offre une tentative remarquable de rénovation religieuse et scientifique ; — mistress Siddons, actrice célèbre, qui a contribué, avec ses deux frères, John et Charles Kemble, aux plus dramatiques interprétations de Shakespeare dont puisse se glorifier la scène anglaise.

La guerre impie que le tzar a portée sur la malheureuse terre de Pologne a été fatale à la *Russie*. Le choléra et la lance varsovienne y

Digitized by Google

ont immolé de nombreuses victimes : Diébitsch-Sabalkansky, qui devait les titres de prince et de feld-maréchal à ses victoires sur les Turcs, est mort subitement à Klechewo, le 19 juin, après un échec éclatant qu'avait éprouvé son armée ; — et le grand duc *Constantin* Paulowitz, naguères vice-roi et tyran de la Pologne, a succombé, peu de jours après, à la terrible épidémie qui ravageait les contrées orientales de l'Europe. Trois hommes, dont le premier surtout a jouit d'une grande célébrité, sont également morts à Saint-Pétersbourg : *F.-M.* de Klinger, lieutenant-général au service de Russie, poète et romancier allemand, dont la tragédie, *les Jumeaux*, fit époque dans la littérature de son pays ; — Izmaïlof, éditeur d'un journal russe, conteur et fabuliste estimé ; — *Joseph* Kosloffsky, compositeur et ancien directeur de la musique du théâtre impérial.

Le *Danemark* a perdu le comte *E.-H.* de Schimmelmann, ministre des affaires étrangères, président de la Société royale des sciences et de la Société biblique, célèbre par le patronage qu'il avait accordé aux savans de son pays, et souvent à ceux de l'Allemagne, et entre autres à Klopstock et à Schiller.

Notre liste sera plus longue pour *l'Allemagne ;* en Prusse surtout le choléra-morbus n'a point ménagé les victimes illustres, et ses ravages ont grossi cette année les annales de la nécrologie. Dans l'ordre politique, nous citerons d'abord le feld-maréchal Gneisenau, enlevé par le choléra, à l'âge de soixante-et-onze ans. Lorque sur sa question : « Quelle médecine me donnez vous là ? » on lui répondit : du camphre ; il dit en souriant : « C'est bien, je connais ma maladie ; c'est la maladie des feld-maréchaux ; on n'en guérit pas. » (Diébitsch et Stutterheim venaient d'en mourir) ; — puis le comte F. L. W. de Reden, ministre d'État prussien, auteur de *Tableaux généalogiques et historiques de la Grande-Bretagne ;* — l'ambassadeur russe à Berlin, Alopæus, mort du choléra ; — enfin le censeur Grano, dont nous ne parlerions point sans une circonstance particulière : on a conservé à sa famille les fonctions de censeur, comme bénéfice féodal, droit héréditaire ; curieuse hérédité !

Nous arrivons aux savans et aux littérateurs : B. G. Niebuhr, l'historien de Rome, auquel la *Revue* a déjà consacré une notice (voy t. L. cahier d'avril, page 209) ; — F. B. Westermeyer, évêque évangé-

Digitized by Google

lique de Magdebourg et prédicateur célèbre; — J. F. W. Koch, deuxième prédicateur et membre du consistoire de la même ville, auteur d'ouvrages estimés sur la botanique; — Le professeur E. G. Fischer, de Berlin, connu par un excellent traité de physique; — Le vicaire-général de l'archevêché d'Augsbourg, J. de Weber, connu par ses travaux en physique; — J. W. F. Hegel, le célèbre professeur de philosophie à Berlin; — C. A. Gaspari, professeur de géographie et de statistique à l'université de Koenigsberg; — Le comte *Julius* de Soden, économiste et littérateur; — Schmalz, économiste (voy. *Rev. Enc.* t. LII, p. 273); — Wilmsen, l'ami des enfans (voy. t. LII, p. 560); — Koerner, frère du poète (voy t. LII, p. 273); — *Valentin* Schmidt, professeur à l'université de Berlin, très-versé dans la littérature du moyen âge, et particulièrement dans la littérature romaine, enlevé par le choléra; — *Chr.* C. André, rédacteur de *l'Hesperus*, à Stuttgart.

Viennent les poètes, les romanciers et les artistes. Ce sont : L. A. d'Arnim (voy. *Rev. Enc.*, t. LI, p. 229); — *Frédéric* Mathsson, mort à Wœrlitz, près Dessau, à l'âge de soixante-dix ans; — *Émilie-Marie* Zanini, jeune femme dont les poésies ont été publiées sous le nom d'*Emmy*, et qui vient de mourir à Vienne, avant l'âge de vingt-deux ans; — *Daniel* Lessmann, jeune auteur de Nouvelles pleines d'intérêt, qui ont paru à Berlin, en 1829, et d'un recuil d'élégies et de chants d'amour pleins de sensibilité et de naïve imagination, surtout versifiés avec un art remarquable, suicidé sans que les motifs de cet acte de désespoir aient été connus; — *Auguste* Lafontaine, dont les romans sont aussi populaires chez nous qu'en Allemagne; — *Caroline* baronne de Lamothe Fouqué, l'un des plus heureux imitateurs de Walter-Scott; — F. C. Rupprecht, bavarois, peintre de portrait et de paysage, graveur et architecte; — Klingemann, auteur dramatique, directeur du théâtre de Brunswick; — Wollanck, conseiller de justice à Berlin, et compositeur distingué, mort du choléra-morbus.

La *Suisse* a perdu l'un de ses hommes d'état les plus actifs et les plus éclairés, *Paul* Usteri, dont Zurich vénérera la mémoire comme celle d'un grand citoyen; — *François* Huber, de Genève, célèbre par ses ingénieuses observations sur les abeilles; — Le voyageur *L.* Simond, auteur d'ouvrages sur l'Angleterre, la Suisse et l'Italie.

Digitized by Google

Les fastes de l'*Italie* consacreront les noms de MENOTTI et BORELLI, tristes victimes de la basse vengeance d'un tyran, immortels martyrs de la liberté. — Dans les États sardes sont morts le roi CHARLES FÉLIX, le botaniste *J.-B.* BALBIS (voy. *Rev. Enc.*, tom. L, pag. 635), l'académicien *G.* GRASSI, le célèbre anatomiste *L.* ROLANDO. — Florence a conservé les restes du graveur milanais *Joseph* LONGHI, et du dauphinois *J.-L.* PONS., directeur de l'observatoire fondé par le grand-duc. — *G.* SCACCIA, directeur général des travaux hydrauliques dans les États romains, ingénieur savant et habile, mérite encore une mention.

On sait que le président CAPO-D'ISTRIAS est mort, en *Grèce*, de la main d'un patriote mécontent.

Pour l'*Espagne*, nous citerons deux généraux seulement, O'FARRIL et TORRIJOS, et nous renverrons aux notices insérées dans la *Revue* (tom. LI, p. 508, et t. LII, p. 561).

La *Hollande* a perdu l'homme qu'elle présentait aux étrangers avec orgueil comme son plus grand poète : BYLDERDYCK, auteur de poèmes sur l'astronomie, sur la délivrance de la Hollande, d'imitations d'Ossian, etc. est mort à Harlem le 20 décembre 1831.

En *France*, la Chambre des pairs a perdu le comte de MONTALEMBERT, ancien ambassadeur; — la Chambre des députés, le vénérable LABBEY DE POMPIÈRES, l'un de ses doyens d'âge, et M. DUVERGIER DE HAURANNE, auteur de plusieurs écrits politiques; — l'Institut, le botaniste DU PETIT-THOUARS, l'agronome YVART, le sculpteur CARTELLIER, et COQUEBERT-MONTBRET, académicien libre, connu par des travaux de divers genres, et, entre autres, par la rédaction de la Nomenclature des nouveaux poids et mesures; — l'armée, le général baron DE GOGUELAT, auteur de *Mémoires relatifs à la révolution*, et le vicomte GARBÉ, lieutenant-général du génie et député; — la Cour de cassation, le président FAVARD DE LANGLADE; — le barreau, *J.-V.* DELACROIX, l'un des collaborateurs de l'*Encyclopédie*.

Nous citerons ensuite le comte *J.* DEFERMON DES CHAPELIÈRES, ministre-d'état sous l'empire; et *Henri* GRÉGOIRE, conventionnel, philantrope, ami des nègres et prélat gallican.

Parmi les poètes, les littérateurs et les savans : le lauréat *Victorin* FABRE; — le traductuur de *Tibulle*, SERVAN DE SUGNY; — *J.-B.* POIRSON, collaborateur de *Mentelle* et auteur de cartes estimées; — le

Digitized by Google

chansonnier *Émile* DEBRAUX ; — le vaudevilliste *Joseph* PAIN ; — SEVELINGES, connu par des feuilletons de journaux, une traduction de *Werther*, fort peu estimable, et sa haine impuissante contre Jean-Jacques ; — l'élégiaque *Edmond* GÉRAUD ; — LAMÉSANGÈRE, rédacteur d'un *Journal des modes ;* — *Félix* NOGARET, qui fut long-tems le doyen des hommes de lettres ; — et enfin madame de GENLIS, dont les innombrables productions ont répandu au moins le nom dans toute l'Europe.

Parmi les artistes, *P.* BOUILLON, peintre d'histoire, auteur du *Musée des antiques*, l'un des plus beaux ouvrages modernes de calcographie ; — MELLING, dessinateur et architecte du sultan Selim III, puis peintre du cabinet du roi de France, auteur de *Voyages pittoresqu s à Constantinople* et *dans les Pyrénées* ; — *J.-J.* AVRIL, et *Nicolas* PONCE, graveurs ; — *Rodolphe* KREUTZER, compositeur, auteur d'*Aristippe*, *Paul et Virginie*, etc. ; — *Ignace* PLEYEL, facteur de pianos et compositeur ; — *Sébastien* ÉRARD, célèbre par de nombreux perfectionnemens et inventions dans l'art du facteur de harpes et de pianos ; — *F.* LAYS et *L.* NOURRIT, célèbres chanteurs de l'ancien Opéra.

FRANCE. — BRUYÈRE (*Louis*), officier de la légion-d'honneur, inspecteur, ancien directeur-général des travaux publics de Paris, mort le 31 décembre 1831, à l'âge de 73 ans. — Louis Bruyère naquit à Lyon, en 1758, d'une famille honorable, qui lui donna une éducation distinguée ; de bonne heure il s'occupa d'architecture, et déjà il s'était livré à la pratique de cet art, lorsqu'il fut admis en 1783 à l'école des ponts-et-chaussées, que dirigeait alors le célèbre Perronet, et qui était destinée à former des ingénieurs pour l'exécution des travaux publics. — Sorti de cette école pour être employé en qualité de sous-ingénieur dans la ville du Mans, il eut occasion d'y exécuter quelques travaux d'une utilité locale, parmi lesquelles nous citerons les deux promenades du Greffier et des Jacobins, qui forment aujourd'hui l'un des ornemens de cette ville, où il se distingua par le soin particulier qu'il apporta à l'entretien des routes soumises à sa surveillance. Cette partie peu brillante, et cependant très-importante du service de l'ingénieur, offrit à un esprit aussi observateur que celui de M. Bruyère un sujet d'études intéressantes.

Digitized by Google

En 1799, il fut appelé à l'école des ponts et chaussées comme professeur : il chercha à y organiser des cours réguliers, et à soumettre à des lois précises les observations diverses et les faits nombreux dont l'ensemble constituait alors presque uniquement la science de l'ingénieur; il donna là les premières leçons de construction à des hommes qui, depuis, se sont distingués par d'importans travaux, et qui, tous ont conservé avec reconnaissance le souvenir du bienveillant intérêt que leur portait leur ancien maître; et du zèle avec lequel il leur exposait tous les détails de son art, soit dans les cours qu'il professait, soit dans les entretiens particuliers qu'il engageait avec ses élèves, en leur faisant dresser sous ses yeux des projets de routes, de ponts et de canaux.

Peu de tems après, et tout en conservant sa place de professeur à l'école, il fut nommé secrétaire du conseil-général des ponts-et-chaussées, et chargé en cette qualité de l'examen de tous les projets de constructions et toutes les affaires contentieuses du ressort de son administration. L'importance de ses fonctions fut encore augmentée par la confiance presque sans bornes que lui accordèrent les directeurs-généraux qui se succédèrent à cette époque, MM. de Montalivet et Molé, confiance méritée par la haute capacité et par la probité connue de M. Bruyère, et qui n'honora pas moins les protecteurs que le protégé.

Comme secrétaire du conseil, on vit M. Bruyère rédiger les premiers projets du canal Saint-Maur, apporter la lumière d'une raison supérieure dans des questions d'art du plus haut intérêt, telles que la forme des cintres, la position des écluses destinées à mettre en communication un canal et une rivière, etc., et améliorer, par ses avis judicieux et par ses conseils, fruits d'une longue expérience, la plupart des grands projets de routes, de ponts, de canaux qu'avait conçus le génie de Napoléon et qui s'exécutèrent sous son règne. Dans les affaires contentieuses, si délicates pour un fonctionnaire intègre et zélé, qui doit concilier la défense des intérêts généraux avec la protection due à l'industrie particulière, M. Bruyère sut conserver l'indépendance d'un magistrat, et s'acquitter de ses devoirs à la satisfaction du public et des chefs du gouvernement. Sans cesse consulté par les directeurs-généraux, il exerça aussi une grande et heureuse influence sur les avancemens et les mutations qui s'opéraient parmi les membres du corps des ponts-et-chaussées, dont personne mieux que lui n'était à même d'apprécier le mérite et les services.

Digitized by Google

Telle fut la vie de M. Bruyère jusqu'à l'âge de cinquante-trois ans, lorsqu'en janvier 1811, l'empereur, sur la proposition de M. de Montalivet, alors ministre de l'intérieur, le nomma directeur-général des travaux publics de Paris.

Ici commence pour lui une nouvelle carrière : La place importante qu'il occupe, il ne la doit point (exemple trop rare de nos jours) aux caprices de la faveur, il l'a méritée par trente années d'une vie laborieuse, utile et irréprochable.

Jusqu'à présent M. Bruyère ne nous est apparu que comme un ingénieur habile et comme le conseiller utile de ses supérieurs ; dans une nouvelle position, il déploie à la fois le génie d'un administrateur et toutes les qualités d'un artiste. Pendant neuf années que dure son administration, il exécute dans Paris pour soixante millions de travaux, parmi lesquels nous citerons les abattoirs, les nouveaux marchés, l'entrepôt général des vins, le collége d'Harcourt et la bourse. « Un seul rapprochement, dit M. Navier, dans une notice nécrologique sur Bruyère, adressée au conseil municipal de la ville de Paris, fera apprécier l'influence d'un homme tel que M. Bruyère sur ces grandes entreprises, l'orgueil de Paris et du règne de Napoléon ; il suffit de comparer les marchés exécutés avant lui, tels que ceux des Innocens ou des Jacobins, avec les marchés de Saint-Germain et autres qui ont été faits sous sa direction : les premiers, qui venaient d'être terminés, semblent appartenir à un autre siècle. » Les construction exécutées sous M. Bruyère prouvent une étude approfondie de la nature et de la destination de chaque édifice. Ses marchés, ses abattoirs, son entrepôt général des vins offrent un ensemble de dispositions nouvelles parfaitement adaptées aux usages auxquels ces monumens sont consacrés ; on les imite aujourd'hui dans toutes les villes de France, et ils serviront long-tems de modèles.

L'étude des questions d'art ne fit pas oublier à M. Bruyère ses devoirs d'administrateur ; il perfectionna les formes de comptabilité usitées dans les travaux civils, imprima à tous les ouvrages qui s'exécutèrent sous lui une extrême activité, et firent sentir partout l'influence d'une volonté ferme, d'une probité sévère et d'une connaissance approfondie de la science du constructeur. Sa santé avait été altérée par ses longs travaux et surtout par les inquiétudes et les fatigues auxquelles il s'était livré en 1814 et 1815, lors des deux invasions, pour la conservation des monumens publics qui lui étaient confiés, et dont plusieurs avaient

Digitized by Google

été laissés dans un état d'abandon qui pouvait amener leur dépérissement. En 1819, des attaques de goutte auxquelles il était sujet, étant devenues plus fréquentes et plus douloureuses, il crut devoir renoncer à sa place, et reprit les fonctions d'inspecteur général des ponts et chaussées; position dans laquelle il eut encore l'occasion de rendre des services, malgré le déplorable état de sa santé, soit par des rapports sur des questions d'art, soit par des expériences sur les chaux et pouzzolanes artificielles, dont il s'occupait encore peu de tems avant sa mort.

La vie de M. Bruyère fut pleine et honorable: il fut un homme éminemment utile, ayant la passion de ses devoirs, s'acquittant avec le même zèle du service d'ingénieur des routes du Mans, et des fonctions de directeur-général des travaux publics de Paris; conservant dans toutes les positions sociales qu'il occupa la simplicité de ses goûts, la dignité de son caractère et l'indépendance de ses opinions. Si les titres et les honneurs ne vinrent pas le chercher dans sa vieillesse, il eut l'estime et l'amitié de tous ceux qui le connurent, récompense plus rare et plus digne de lui. Il est mort presque sans fortune, ne laissant à sa veuve et à ses enfans qu'un nom honorable.

Comme ingénieur, M. Bruyère a été l'un des hommes qui ont le plus illustré le corps des ponts et chaussées: il a été un constructeur instruit et un architecte plein de goût, et l'on citerait difficilement un artiste ou un savant qui ait réuni au même degré que lui le sentiment des arts et la connaissance des sciences.

M. Bruyère a laissé un grand ouvrage: *Études relatives à l'art des constructions*, qui renferme des modèles d'édifices de toute espèce et des détails pleins d'intérêt sur les différens genres de constructions. L'indication des matières traitées dans les douze chapitres qui composent cet ouvrage suffira pour donner une idée de son importance. On y trouve la description, accompagnée de dessins détaillés, de ponts en fer et de ponts en pierre, exécutés en Angleterre et en France, et des principaux greniers, marchés, abattoirs, halles aux grains, etc., qui existent en France, en Suisse et en Italie; on y rencontre enfin des modèles de cintres, de ponts en bois, de portes d'écluses, de maisons destinées à différens usages, avec des observations importantes sur toutes les parties de l'art des constructions.

Ad. JULLIEN,
Ingénieur des Ponts et Chaussées.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LA 156e LIVRAISON DE LA REVUE ENCYCLOPÉDIQUE.

DÉCEMBRE 1831.

Pages

1. De la modération politique : les doctrinaires..... *Laurent.* 565
2. Philosophie du droit, cours de M. Lerminier.. *Alex. Saint-Cheron* ,593
3. De l'usage physiologique de l'oxygène..... ..... *Dutrochet.* 607
4. De la poésie de notre époque : Lamartine, Victor Hugo, Sainte-Beuve. *P. Leroux.* 629
5. Béranger et la Quarterly Review..... *A—de M.* 648
6. Mémoires d'un prédicateur saint-simonien..... *Édouard Charton.* 655

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

LIVRES ÉTRANGERS.

AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE. — ÉTATS-UNIS. — La chute des Indiens : Biographie des trois derniers sachems des Wampanoags, 670; — Vie de Henri Clay, *ibid.*; — Cours de littérature allemande, par Ch. Follen, 678.

EUROPE. — GRANDE-BRETAGNE. — Bibliothèque des sciences utiles : Philosophie naturelle, 679; — Algèbre de Mohammud-Ben-Musa, 682; — Manuscrits orientaux de sir William Ouseley, *ibid.*; — Aventures sur la rivière Columbia, 683; — Œuvres de lord Byron, 684; — La Pologne, poème, 686.

— ALLEMAGNE. — Système de philosophie spéculative, par Daumer, 686; — Histoire des associations secrètes, 695; — Commentaires d'Eustathe, 696; — Vieilles chansons françaises, 697; — Olivier Cromwell, drame, 698; — Les deux libéraux, *ibid.*; — Contes de Thérèse Huber, 699.

— ITALIE. — Discours sur divers sujets d'utilité publique, 699; — Plan d'instruction populaire, 700; — Histoire du commerce du Levant, *ibid.*; — Des délits considérés dans l'acte et la volonté, 701; — De la structure des organes élémentaires dans les plantes, 704; — Manuel de médecine théorique, *ibid.*; — Planches anatomiques à l'usage des peintres, *ibid.*; — Sur le choléra-morbus, *ibid.*; — Nouvelle collection des auteurs anciens, tirés des manuscrits du Vatican, 705; — Hymnes de Joseph Borghi, 706; — Études poétiques d'André Maffei, 608; — Œuvres mêlées d'E. Q. Visconti; — L'architecture antique, *ibid.*

— HOLLANDE. — Lettres sur les affaires de France et d'Angleterre, 709; — Mémoires sur l'histoire de la Gueldre, *ibid.*; — Voyage à la Nouvelle-Guinée, 710; — Annales de l'Académie d'Utrecht, *ibid.*

— BELGIQUE. — Révolutions de Liége sous Louis de Bourbon, 711; — Mémoire généalogique sur la famille de Kirchkoff, 712.

Digitized by Google

LIVRES FRANÇAIS.

Coup d'œil sur la controverse chrétienne, par l'abbé Gerbet, 713 ; — Relation des événemens de Meilleraye, 718 ; — Brochures saint-simoniennes de MM. Bazard, Enfantin, Jules Lechevalier et Transon, *ibid* ; — L'Européen, journal des sciences morales, 719 ; — Le Semeur, *ibid.* ; — Mariage civil des prêtres, 723 ; — Du célibat religieux, *ibid.* ; — Cours de philosophie, par M. Damiron, 724 ; — Nécessité du maintien de la peine de mort, 728 ; — Pétition sur le projet de loi pénale, par M. Urtis, *ibid.* ; — Cours d'histoire moderne, par M. Filon, 730; — Documens sur les derniers événemens de la Grèce, 731 ; — Cours de chimie industrielle, par M. Payen, 732; — Mémoires de la Société d'agriculture de Caen, 733 ; — Manuel de la Bourse, 735 ; — Vers par Emmanuel Arago, 736 ; — Robert de Paris et le Château périlleux, 739 ; — La vieille Fronde, 743 ; — L'Assassinat, scènes méridionales de 1815, par Méry, 744 ; — Jean Cavalier, 746 ; — L'écuyer Dauberon, 748 ; — Les Rebelles, par M. d'Arlincourt, 750 ; — Le Manuscrit vert, par M. Drouineau, 751 ; — Mémoires de la Société d'émulation de Cambrai, 754: Mémoires de la Société des bibliophiles, *ibid* ; — Table décennale de la Revue Encyclopédique, 755.

NOUVELLES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE. — MEXIQUE. — Difficulté des communications ; Léperos ; Servitude des cultivateurs ; Voleurs de grands chemins ; Vices des hautes classes ; Passion du jeu ; Pratiques religieuses, Révolutions politiques, 756.

EUROPE. — *Grande-Bretagne.* Société pour détruire les causes de l'ignorance de la pauvreté, 790; — *Italie :* Fouilles de Pompéi, 762 ; — *Grèce :* Détails sur la tyrannie et la mort de Capo-d'Istrias, 663 ; *Belgique :* Publications prochaines, 764.

— FRANCE. — *Départemens* : Association lyonnaise, 765 ; — Enseignement de la géographie dans le collége de Pont-Levoy, 769.

— PARIS. — Séances de l'Académie des sciences pendant le mois de décembre, 769 ; — Cours de philosophie ; par M. Jouffroy, 785 ; — Cours de physique générale, par M. Ampère, 795 ; — Statistique : Relevé des décès de l'année 1830 pour la ville de Paris, 799 ; — Lettre sur les théâtres, 805.

NÉCROLOGIE.

Nécrologie de 1831, 808 ; — Bruyère, 813.

ERRATA.

Page 630, lignes 2 et 3, au lieu de *rompre sa visière*, lisez : *rompre en visière;* — Page 694, lignes 11 et 12, *plus heureuse*, lisez : *plus creuse;* — Page 704, ligne 6, après *nous aurons*, supprimez *également.*

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google